Bibliothèque numérique
medic@

Du Halde, Jean-Baptiste. Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise / vol. II

Paris : P.G. Lemercier, 1735.

BIUM

(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)
Adresse permanente : http://www.bium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?00992x02

©BIUM

DESCRIPTION
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE.

DESCRIPTION

GEOGRAPHIQUE

HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE,

POLITIQUE, ET PHYSIQUE

DE L'EMPIRE DE LA CHINE

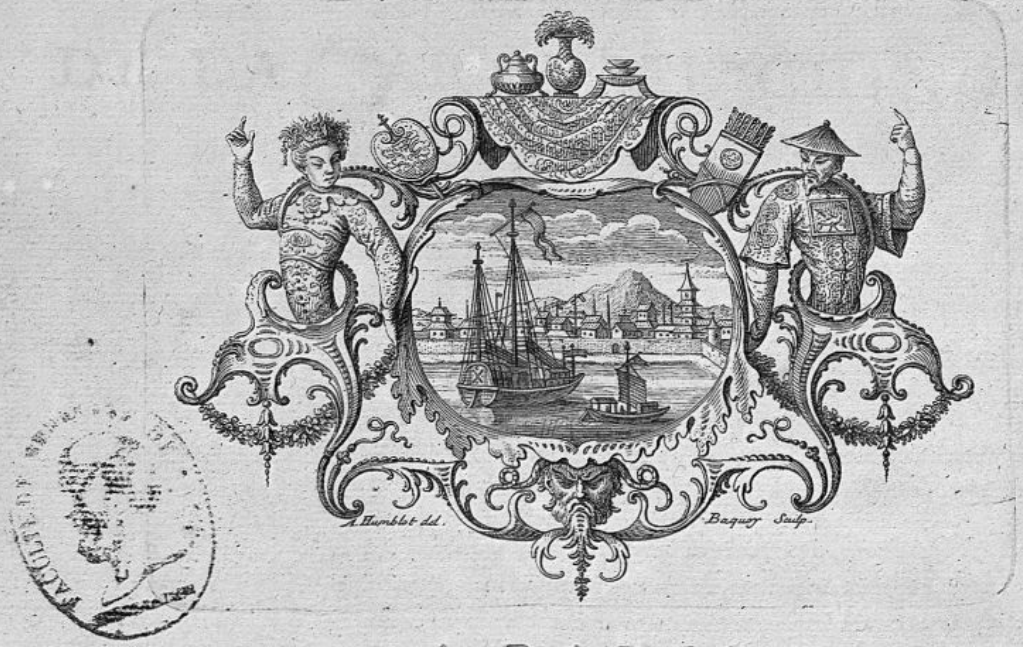
ET

DE LA TARTARIE CHINOISE,

ENRICHIE DES CARTES GENERALES ET PARTICULIERES de ces Pays, de la Carte générale & des Cartes particulieres du Thibet, & de la Corée, & ornée d'un grand nombre de Figures & de Vignettes gravées en Taille-douce.

Par le P. J. B. DU HALDE, *de la Compagnie de* JESUS.

TOME SECOND.



A PARIS,

Chez P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'Or.

M. DCC. XXXV.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

TABLE

DES ARTICLES

CONTENUS DANS CE SECOND VOLUME.

De l'ancienneté & de l'étendue de la Monarchie Chinoise, Page 1.

De l'autorité de l'Empereur, des Sceaux de l'Empire, de ses revenus, de ses dépenses ordinaires, de son Palais, de ses Equipages, & de sa marche lorsqu'il sort de son Palais, 9

De la forme du Gouvernement de la Chine, des differens Tribunaux, des Mandarins, des honneurs qu'on leur rend, de leur pouvoir, & de leurs fonctions, 22

Du Gouvernement Militaire, des forces de l'Empire, des Forteresses, des gens de guerre, de leurs armes, & de leur artillerie, 43

De la police de la Chine, soit dans les Villes pour y maintenir le bon ordre, soit dans les grands chemins, pour la sûreté des Voyageurs; des Douanes, des Postes, 50

De la Noblesse, 58

De la fertilité des terres, de l'agriculture, & de l'estime qu'on fait de ceux qui s'y appliquent, 64

De l'adresse des artisans, & de l'industrie du menu Peuple, 72

Du genie & du caractere de la Nation Chinoise, 75

De l'air & de la physionomie des Chinois, de leurs modes, de leurs maisons, & des meubles dont elles sont ornées, 80

De la magnificence des Chinois dans les voyages, dans les ouvrages publics, tels que sont les Ponts, les Arcs de Triomphe, les Portes, les Tours, & les Murs de Ville, dans leurs Fêtes, &c. 88

Des ceremonies qu'ils observent dans leurs devoirs de civilitez, dans leurs visites, & les présens qu'ils se font les uns aux autres, dans les lettres qu'ils s'écrivent, dans leurs festins, leurs mariages, & leurs funérailles, 98

Des prisons où l'on renferme les criminels, & des châtimens dont on les punit, 131

De l'abondance qui regne à la Chine, 138

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 3 sur 741

Des Lacs, des Canaux, & des Rivieres dont l'Empire de la Chine eſt arroſé ; des Barques, des Vaiſſeaux, ou Sommes Chinoiſes, 155
De la Monnoye qui en differens tems a eu cours à la Chine, 163
Du commerce des Chinois, 169
Du Vernis de la Chine, 173
De la Porcelaine, 177
Des Soyeries, 205
Extrait d'un ancien Livre Chinois, qui enſeigne la maniere d'élever & de nourrir les vers à ſoye, pour l'avoir & meilleure & plus abondante, 208
De la Langue Chinoiſe, 224
De la prononciation Chinoiſe, & de l'Ortographe des mots Chinois en caracteres d'Europe, 230
Abrégé de la Grammaire Chinoiſe, 233
Du papier, de l'Encre, des Pinceaux, de l'Imprimerie, & de la reliûre des Livres de la Chine, 239
De quelle maniere on fait étudier les jeunes Chinois, des divers degrez par où ils paſſent, & combien ils ont d'examens à ſubir pour parvenir au Doctorat, 251
Extrait d'un Livre Chinois intitulé : l'Art de rendre le Peuple heureux en établiſſant des Ecoles publiques, 259
Extrait d'un Traitté ſur le même ſujet fait par Tchu hi, *l'un des plus célebres Docteurs de la Chine, qui floriſſoit ſous la dix-neuviéme Dynaſtie nommée* Song, 266
Traduction du Chapitre Kiang hio, *ou Modele que donne l'Auteur d'un diſcours, tel qu'il peut ſe faire dans le* Hio, *ou Salle des Aſſemblées de Lettrez,* 277
Traduction du Chapitre Chinois, où eſt propoſé le projet & les réglemens d'une Académie, ou Societé de Sçavans, 279
De la Littérature Chinoiſe, 284
Des King *Chinois, ou des Livres Canoniques du premier Ordre,* 286
*L'*Y king, *premier Livre Canonique du premier Ordre,* 288
Le Chu King, *ſecond Livre Canonique du premier Ordre,* 295
Divers Extraits du Chu king. *Maximes des anciens Rois, Dialogue,* 298
Harangue qu'on dit que Tchong hoei *fit à l'Empereur* Tching tang, 302

*Inſtruction qu'*Y yun *donna au jeune* Tai kia, 304
Hiſtoire de l'Empereur Cao tſong *& de* Fou yue, *ſon Miniſtre*, 305
Le Chi king, *troiſiéme Livre canonique du premier Ordre*, 308
Odes Choiſies du Chi king, *premiere Ode; un jeune Roy prie ſes Miniſtres de l'inſtruire*, 309
Seconde & troiſiéme Ode à la loüange de Ven vang, ibid.
Quatriéme Ode, conſeils donnez à un Roy, 311
Cinquiéme Ode, ſur la perte du genre humain, 313
Sixiéme ou ſeptiéme Ode, lamentations ſur les miſeres du genre humain, 314. 315
Huitiéme Ode, avis à un Roy, 316
Le Tchun tſiou, *quatriéme Livre canonique du premier Ordre*, 317
Le Li ki, *cinquiéme Livre canonique du premier Ordre*, 318
Des Livres claſſiques ou canoniques du ſecond Ordre, 319
Vie de Cong fou tſeë, *ou Confucius*, ibid.
Le Ta hio; *ou l'Ecole des Adultes, premier Livre claſſique ou canonique du ſecond Ordre*, 325
Tchong yong, *ou le milieu immuable, ſecond Livre claſſique ou canonique du ſecond Ordre*, 327
Lun yu, *ou Livre des Sentences, troiſiéme Livre claſſique ou canonique du ſecond Ordre*, 329
Meng tſeë, *ou le Livre de Mencius, quatriéme Livre claſſique ou canonique du ſecond Ordre, diviſé en deux parties & pluſieurs Chapitres*, 334
Hiao king, *ou du reſpect filial, cinquiéme Livre claſſique*, 363
Siao hio, *ou l'Ecole des enfans, ſixiéme Livre claſſique, diviſé en pluſieurs Chapitres & Paragraphes*, 365

De l'éducation de la jeuneſſe, 366
Des cinq devoirs, des devoirs du pere & du fils, 367
Des devoirs du Roy & de ſon Miniſtre, 368
Des devoirs du mari & de la femme, ibid.
Du devoir des jeunes gens à l'égard des perſonnes âgées, 369

De la vigilance qu'on doit avoir ſur ſoi-même, 371
Régles pour bien gouverner ſon cœur, 371
Régles pour apprendre à compoſer ſon extérieur, ibid.
Régles pour le vêtement, 372
Régles pour le repas, 373

Exemples par rapport à ces maximes, tirez de l'antiquité, 373

Exemples des anciens ſur la bonne éducation, 373

Exemples des anciens ſur les cinq devoirs. 374

Maximes des Auteurs modernes, 375

Maximes ſur l'éducation de la jeuneſſe, 375

Maximes ſur les cinq devoirs, 377

Maximes ſur le ſoin avec lequel on doit veiller ſur ſoi-même, 378

Exemples tirez des Auteurs modernes, 379

Exemples ſur l'éducation de la jeuneſſe, 379

Exemples ſur les cinq devoirs, 380

Exemples ſur le ſoin avec lequel on doit veiller ſur ſoi-même, 383

Recüeil Impérial, contenant les Edits, les Déclarations, les Ordonnances, & les Inſtructions des Empereurs des différentes Dynaſties; les Remontrances & les Diſcours des plus habiles Miniſtres ſur le bon & le mauvais Gouvernement, & diverſes autres Piéces recüeillies par l'Empereur Cang hi, *& terminées par de courtes Réflexions, écrites du pinceau rouge, c'eſt-à-dire, de ſa propre main,* 384

Extrait d'une compilation faite ſous la Dynaſtie Ming, *par un Lettré célébre de cette Dynaſtie,* 612

Lié niu, *ou femmes illuſtres,* 668

Fin de la Table des Articles de ce ſecond Volume.



Ant. Humblot inv. A. Maisonneuve. Sculp.

DESCRIPTION
GEOGRAPHIQUE, HISTORIQUE, CHRONOLOGIQUE, POLITIQUE, ET PHYSIQUE
DE L'EMPIRE DE LA CHINE
ET
DE LA TARTARIE CHINOISE.

De l'ancienneté & de l'étenduë de la Monarchie Chinoiſe.

LA Chine a cet avantage ſur toutes les autres Nations du Monde, que durant plus de 4000. ans elle a été gouvernée preſque toûjours par les Princes naturels du pays, avec la même forme d'habit, de mœurs, de loix, de coûtumes & de manieres, ſans avoir jamais rien changé à ce que ſes anciens Legiſlateurs avoient ſagement établi dès la naiſſance de l'Empire.

Comme ſes Habitans trouvent chez eux tout ce qui eſt neceſſaire aux commoditez & aux délices de la vie; ils ont cru ſe ſuffire à eux-mêmes; & ont affecté de n'avoir aucun commerce avec le reſte des hommes. L'ignorance dans laquelle ils ont vécu des pays éloignez, les a en-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 7 sur 741

tretenus dans la perſuaſion ridicule, qu'ils étoient les maîtres du Monde, qu'ils en occupoient la plus conſidérable partie, & que tout ce qui n'étoit pas la Chine, n'étoit habité que par des Nations barbares. Cet éloignement de tout commerce avec les Etrangers, joint au génie ferme & ſolide de ces Peuples, n'a pas peu contribué à conſerver parmi eux cette conſtante uniformité de leurs uſages.

Il y a parmi les Sçavans de la Chine deux opinions ſur l'origine & le commencement de leur Empire; car ils ne s'arrêtent pas aux réveries d'un Peuple ignorant & crédule, qui ſur la foi de quelques Livres apocrifes & fabuleux, cherchent la ſource de leur Monarchie dans des ſiécles imaginaires, qui précedent la création du monde. Les Hiſtoriens les plus célebres diſtinguent dans la Chronologie Chinoiſe, ce qui eſt manifeſtement fabuleux, ce qui eſt douteux & incertain, & ce qui eſt ſûr & indubitable. Ainſi ne voulant s'attacher qu'à ce qui leur paroît avoir quelque fondement de vérité, ils marquent d'abord comme une choſe ſûre, qu'on ne doit faire nulle attention aux tems qui ont précedé *Fohi*, leſquels ſont incertains, c'eſt-à-dire, qu'on ne peut les ranger ſuivant une exacte & vraye Chronologie, & que ce qui précede *Fo hi*, doit paſſer pour Mythologique.

Ces Auteurs regardent donc *Fohi* comme le Fondateur de leur Monarchie, lequel environ 200 ans après le déluge, ſuivant la verſion des Septante, regna d'abord vers les confins de la Province de *Chen ſi*, & enſuite dans la Province de *Honan*, qui eſt ſituée preſque au milieu de l'Empire, après quoi il défricha toutes les terres qui s'étendent juſqu'à la Mer Orientale.

C'eſt là le ſentiment de preſque tous les Lettrez, & cette Chronologie fondée ſur une tradition conſtante, & établie dans leurs plus anciennes Hiſtoires, qui n'ont pu être alterées par les Etrangers, eſt regardée de la plûpart des Sçavans comme inconteſtable.

D'autres Auteurs Chinois ne font remonter leur Monarchie qu'au regne d'*Yao*, qui ſelon l'opinion des premiers, n'eſt que leur cinquiéme Empereur; mais ſi quelqu'un s'aviſoit de la borner à des tems poſterieurs, non-ſeulement il ſe rendroit ridicule, mais il s'expoſeroit encore à être châtié ſéverement, & même à être puni de mort. Il ſuffiroit aux Miſſionnaires de donner un ſimple ſoupçon en cette matiere dont enſuite on eût connoiſſance, pour les faire chaſſer de l'Empire.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que la Chine a été peuplée plus de 2155. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, & c'eſt ce qui ſe démontre par une éclypſe de ſoleil arrivée cette année là, comme on le peut voir par les obſervations Aſtronomiques tirées de l'Hiſtoire & d'autres Livres Chinois, leſquelles ont été données au public en l'année 1729.

On a vu finir les plus anciens Empires; il y a long-tems que ceux des Aſſyriens, des Médes, des Perſans, des Grecs, & des Romains ne ſubſiſtent plus; au lieu que la Chine ſemblable à ces grands Fleuves, dont on a de la peine à découvrir la ſource, & qui roulent conſtamment leurs eaux avec une majeſté toûjours égale, n'a rien perdu pendant une ſi longue ſuite de ſiécles, ni de ſon éclat, ni de ſa ſplendeur.

Si cette Monarchie a été quelquefois troublée par des guerres inteſtines, par la foibleſſe & la mauvaiſe conduite des Empereurs, ou par une domination étrangere, ces intervales de troubles & de diviſions ont été courts, & elle s'en eſt preſque auſſi-tôt relevée, trouvant dans la ſageſſe de ſes loix fondamentales, & dans les heureuſes diſpoſitions des Peuples, une reſſource aux malheurs dont elle ſortoit.

Ainſi pendant 4000. ans & d'avantage le Trône Impérial a été occupé ſans interruption par vingt-deux différentes familles, & l'on compte deux cens tren-

te-quatre Empereurs Chinois, qui ont regné ſucceſſivement juſqu'à l'invaſion du Roy Tartare, qui s'empara de la Couronne il y a environ 85. ans, & qui a donné juſqu'ici à la Chine trois Empereurs de ſa famille, ſçavoir *Chun tchi* qui a regné 17. ans, *Cang hi* qui en a regné 61. & *Yong tching* qui eſt ſur le Trône depuis l'année 1722.

Cette conquête qui ſe fit avec une facilité ſurprenante, fut le fruit de la méſintelligence des Chinois, & des diverſes factions qui partageoient la Cour & l'Empire. La plus grande partie des Troupes Impériales étoient alors vers la grande muraille, occupée à repouſſer les efforts d'un Roy des Tartares Orientaux, appellez *Mantcheoux*.

Ce Prince pour ſe vanger de l'injuſtice faite à ſes ſujets dans leur commerce avec les Marchands Chinois, & du peu de cas que la Cour avoit fait de ſes plaintes, étoit entré dans le *Leao tong*, à la tête d'une puiſſante Armée: La guerre dura quelques années: il y eut différens combats donnez, des Villes aſſiegées, des courſes & des irruptions faites ſur les terres de la Chine, ſans qu'on pût dire de quel côté panchoit la victoire, parce qu'elle favoriſoit tour à tour l'un & l'autre parti.

L'Empereur *Tſong tching* demeuroit tranquille dans ſa Capitale, & il n'avoit gueres ſujet de l'être. Le ſupplice injuſte auquel il avoit condamné un Miniſtre accredité & lié avec les Principaux de la Cour, ſa ſéverité exceſſive, & ſon extrême avarice, qui l'empêcherent de rien relâcher des tributs ordinaires qu'il exigeoit du Peuple, & cela dans le tems de la plus grande diſette, aigrirent extrémement les eſprits & les porterent à la révolte: les mécontens ſe multiplierent dans la Capitale & dans les Provinces.

Un Chinois de la Province de *Se tchuen* nommé *Li cong tſe*, homme hardi & entreprenant, profita de ces conjonctures, & ſe mit à la tête d'un grand nombre de ſéditieux. Son armée groſſiſſoit tous les jours, par la multitude des mécontens qui s'y joignoient. En peu de tems il ſe rendit maître de pluſieurs Villes conſidérables, il conquit des Provinces entieres, & gagna les Peuples en les éxemptant des tributs dont ils étoient ſurchargez, en deſtituant les Magiſtrats, & en les remplaçant par d'autres, ſur la fidélité deſquels il comptoit, & à qui il commandoit de traiter ſes Sujets avec douceur. D'un autre côté il ſaccageoit les Villes où il trouvoit la moindre réſiſtance, & les abandonnoit au pillage de ſes Soldats.

Enfin après s'être enrichi des dépoüilles de la délicieuſe Province de *Honan*, il pénétra dans la Province de *Chen ſi*, où il crut qu'il étoit tems de ſe déclarer Empereur. Il prit le nom de *Tien chun* qui ſignifie, *celui qui obéit au Ciel*, afin de perſuader aux Peuples qu'il étoit l'inſtrument dont le Ciel ſe ſervoit, pour les délivrer de la cruelle tyrannie des Miniſtres qui les opprimoient.

Quand le Rebelle ſe vit dans le voiſinage de *Peking*, où la diviſion qui régnoit parmi les Grands, lui avoit donné lieu de ménager par ſes Emiſſaires des intelligences ſecretes, il ne perdit point de tems, & ſongea ſérieuſement à ſe rendre maître de cette Capitale: elle ſe trouvoit déſarmée d'une grande partie des troupes, qu'on avoit envoyées ſur la frontiere de Tartarie: pluſieurs des Chefs de celles qui y reſtoient, étoient gagnez, & prêts à ſeconder le deſſein du Tyran: de plus, il avoit fait gliſſer dans la Ville grand nombre de ſes plus braves Soldats déguiſez en Marchands, auſquels il avoit donné dequoi lever des Boutiques, & faire le commerce, afin que diſperſez dans tous les quartiers, ils puſſent y répandre la terreur, & favoriſer ſon irruption, lorſqu'il ſe préſenteroit avec ſon armée devant les murailles.

Des meſures ſi bien priſes lui réüſſirent: à peine parut-il, qu'une des Portes de la Ville lui fut ouverte avant le

lever du Soleil : la réſiſtance que firent quelques Soldats fidéles, ne fut pas longue. *Li cong tſe* traverſa toute la Ville en conquerant, & alla droit au Palais. Il avoit déja forcé la premiere enceinte, ſans que l'Empereur en eût connoiſſance, & ce malheureux Prince n'apprit ſa triſte deſtinée, que lorſqu'il ne lui étoit plus libre d'échaper à la fureur de ſon Ennemi. Trahi, abandonné de ſes courtiſans, & craignant plus que la mort de tomber vif entre les mains d'un ſujet rebelle, il fit un coup de déſeſpéré, il deſcendit dans un de ſes jardins avec ſa fille, & après l'avoir abbatue à ſes pieds d'un coup de ſabre, il ſe pendit à un arbre.

Après cette mort, tout ſe ſoumit à cette nouvelle puiſſance. Le Tyran pour s'affermir ſur le Trône, commença par faire mourir pluſieurs grands Mandarins, & tira des autres de groſſes ſommes d'argent. Il n'y eut qu'*Ou ſan guey* Général des troupes poſtées ſur les frontiéres de la Tartarie, qui refuſa de le reconnoître pour Souverain. Ce Général avoit ſon pere à *Peking* nommé *Ou*. C'étoit un vieillard vénérable par ſon âge & par ſes dignitez. Le nouvel Empereur le fit venir, & lui ordonna de le ſuivre dans l'expédition qu'il alloit faire.

Auſſi tôt il part à la tête de ſon armée, pour aller réduire le Général des troupes Chinoiſes, qui s'étoit renfermé dans une Ville de *Leao tong*. Après en avoir formé le Siége, il fit approcher des murailles le vieillard chargé de fers, & menaça le Général de faire égorger ſon pere à ſes yeux, s'il ne ſe ſoumettoit de bonne grace.

Ou ſan guey ſentit à ce moment les divers combats, que d'un côté l'amour de la Patrie, & de l'autre la tendreſſe filiale livroient tour à tour à la bonté de ſon cœur : dans des agitations ſi violentes, il ne prit conſeil que de ſa vertu : l'amour de la patrie l'emporta, & il lui ſacrifia ce qu'il devoit à ſon pere. Le vieillard lui-même loüa la généreuſe fidélité de ſon fils, & avec un fermeté héroïque, ſe livra à la rage & à la cruauté du Tyran.

Un ſang ſi cher que le Général vit couler, ne ſervit qu'à allumer dans ſon cœur un plus grand déſir de vengeance. Mais comme il étoit difficile qu'il pût réſiſter long-tems aux efforts de l'uſurpateur, il crut qu'en picquant la généroſité du Roy Tartare, il pourroit non ſeulement faire la paix avec lui, mais encore l'engager à le ſecourir de toutes ſes forces : *Tſong te* (c'eſt le nom de ce Roy) moins flatté des richeſſes qui lui étoient offertes par le Général Chinois, que picqué d'une ambition ſecrete, goûta ſi fort cette propoſition, que dès le jour même il parut à la tête de quatre-vingt mille hommes. L'uſurpateur informé de la réünion des Armées Chinoiſes & Tartares, n'oſa en venir aux mains avec deux ſi grands Capitaines ; il ſe retira en hâte à *Peking*, & après avoir fait charger pluſieurs chariots de ce qu'il y avoit de plus précieux dans le Palais, il y mit le feu, & s'enfuit dans la Province de *Chen ſi*, où il eut tant de ſoin de ſe cacher, qu'on ne pût jamais découvrir le lieu de ſa retraite. Quelque diligence qu'il fît, une partie du butin tomba entre les mains de la Cavalerie Tartare qui le pourſuivoit.

Cependant *Tſong te* qui pouvoit aiſément diſſiper ſon armée, aima mieux ſe rendre à *Peking*, où il fut reçu aux acclamations des Grands & du Peuple, & regardé comme leur libérateur. Il ſçut ſi bien tourner les eſprits, qu'on le pria de gouverner l'Empire : les vœux des Chinois s'accordérent avec ſes vues : mais une mort précipitée l'empêcha de joüir du fruit de ſa conquête. Il eut le tems de déclarer pour ſucceſſeur ſon fils *Chun tchi*, qui n'avoit que ſix ans, & il confia ſon éducation & le gouvernement de l'Etat, à un de ſes freres nommé *Amavan*.

Ce Prince eut le courage & l'adreſſe de

de ſoumettre la plûpart des Provinces, qui avoient de la peine à ſubir le joug Tartare, & pouvant retenir l'Empire pour lui-même, il fut aſſez déſintereſſé pour le remettre entre les mains de ſon neveu, auſſi tôt qu'il eut atteint l'âge de gouverner.

Le jeune Empereur parut tout-à-coup ſi habile en l'art de régner, qu'il gagna en peu de tems le cœur de ſes Sujets. Rien n'échapoit à ſa vigilance & à ſes lumiéres, & il trouva le moyen d'unir tellement les Chinois & les Tartares, qu'ils ſembloient ne plus faire qu'une même Nation. Il ſoutint pendant ſon régne la Majeſté de l'Empire, avec une ſupériorité de génie, qui lui attira pendant ſa vie l'admiration, & à ſa mort les regrets de tout le Peuple. Lorſqu'il fut prêt de mourir, n'ayant encore que 24. ans, il appella les quatre premiers Miniſtres. Après leur avoir témoigné le déplaiſir qu'il avoit de n'avoir pu récompenſer le mérite de tant de fidéles Sujets, qui avoient ſervi ſon pere, il leur déclara que parmi ſes enfans, celui qui lui paroiſſoit le plus propre à lui ſucceder, étoit *Cang hi*, qui n'avoit alors que huit ans: qu'il le recommandoit à leurs ſoins; & qu'il attendoit de leur probité & de leur fidéle attachement, qu'ils le rendroient digne de l'Empire, qu'il lui laiſſoit ſous leur tutelle.

Dès le lendemain de la mort de l'Empereur *Chun tchi*, ſon corps ayant été mis dans le cercüeil, on proclama *Cang hi* Empereur. Il monta ſur le Trône, & tous les Princes, les Seigneurs, les premiers Officiers de l'armée & de la Couronne, & les Mandarins de tous les Tribunaux, allerent ſe proſterner à ſes pieds juſqu'à trois fois, & à chaque génuflexion frapperent la terre du front, & firent les neuf révérences accoutumées.

Rien n'étoit ſi magnifique que la grande cour où ſe fit cette cérémonie. Tous les Mandarins occupoient les deux côtez, vêtus d'habits de ſoye à fleurs d'or en forme de roſes: cinquante portoient de grands paraſols de brocard d'or & de ſoye avec leurs bâtons dorez, & s'étant rangez 25. d'un côté, & 25. de l'autre ſur les aîles du Trône, ils avoient à leurs côtez trente autres Officiers, avec de grands évantails en broderie d'or & de ſoye. Près de ceux-ci étoient 28. grands étendards, ſemez d'étoiles d'or en broderie, avec de grands Dragons & la figure de la nouvelle Lune, de la pleine Lune, & de la Lune en décours, & ſelon toutes les phaſes & apparences différentes, pour marquer les 28 manſions qu'elle a dans le Ciel, & ſes conjonctions & oppoſitions diverſes avec le Soleil, qui ſe font dans des interſections de cercles, que les Aſtronomes nomment nœuds, ou tête & queue de Dragons. Cent autres étendards ſuivoient ceux des manſions de la Lune, & tous les autres portoient des maſſes d'armes, des haches, des marteaux d'armes, & d'autres ſemblables inſtrumens de guerre ou de cérémonie, avec des têtes bizarres de monſtres & d'animaux.

L'autorité n'a jamais été ſi abſolue que ſous ce Monarque: pendant un des plus longs regnes qu'on ait vu, il ne fut pas ſeulement pour les Peuples de l'Aſie un objet de vénération; ſon mérite & la gloire de ſon regne pénétrerent encore au-delà de ces vaſtes Mers qui nous ſéparent de ſon Empire, & lui attirerent l'attention & l'eſtime de toute l'Europe. C'eſt lui qui vint à bout de réünir la Chine & les deux Tartaries en un ſeul Etat, & de ranger ſous ſa domination une étenduë immenſe de pays, qui n'eſt coupé nulle part par les Terres d'aucun Prince étranger.

Les Tartares Occidentaux étoient les ſeuls qui pouvoient troubler la tranquillité de ſon regne; mais partie par force, partie par adreſſe, il les obligea d'aller demeurer à trois cens mille au-delà de la grande muraille, où leur ayant diſtribué des terres & des pâturages, il établit à leur place les Tartares ſes ſujets.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 11 sur 741

Enfin il diviſa cette vaſte étendue de pays en pluſieurs Provinces qui lui furent ſoumiſes & tributaires. Il les retint encore dans le devoir par le moyen des *Lamas* qui ont tout pouvoir ſur l'eſprit des Tartares, & que les Peuples adorent preſque comme des Divinitez.

A cette adreſſe politique ce Prince en joignit une autre, ce fut qu'au lieu que ſes prédéceſſeurs demeuroient dans leur Palais, où ils étoient, comme dans un Sanctuaire, inviſible à leurs Peuples; lui au contraire en ſortoit trois fois l'année pour des voyages, ou pour des parties de chaſſe ſemblables à des expéditions militaires.

Dès qu'il eut établi une paix ſolide dans ſes vaſtes Etats, il rappella les meilleures Troupes des diverſes Provinces où elles étoient diſperſées, & de tems en tems pour empêcher que le luxe & le repos n'amollit leur courage, il partoit pour la Tartarie, & leur faiſoit faire de longues & pénibles marches; elles étoient armées de fleches & de cimeterres, dont elles ne ſe ſervoient que pour faire la guerre aux cerfs, aux ſangliers, aux ours, aux tygres, & aux autres bêtes féroces.

Ce grand corps d'Armée qui accompagnoit l'Empereur dans ſes longs voyages, étoit diviſé par Compagnies, & marchoit en ordre de bataille au bruit des Tambours & des Trompettes. Il y avoit avant-garde, arriere-garde, corps de bataille, aîle droite, & aîle gauche, que commandoient autant de Princes & de Grands Seigneurs. On conduiſoit pour ce grand nombre de perſonnes toutes les proviſions & munitions néceſſaires ſur des chariots, ſur des chevaux, ſur des chameaux & des mulets. Il falloit camper toutes les nuits, car il n'y a dans la Tartarie Occidentale ni Villes, ni Bourgs, ni Villages. Les Peuples n'ont pour maiſons que des tentes dreſſées de tous côtez dans les campagnes, où ils font paître leurs bœufs, leurs chevaux, & leurs chameaux. Ils ne ſçavent ce que c'eſt que de ſemer des grains, & de cultiver la terre: ils ſe contentent de ce que la terre produit d'elle-même pour l'entretien de leurs troupeaux, ils tranſportent leurs Tentes dans les divers endroits où les pâturages ſont plus abondans & plus commodes, ne vivans que de lait, de fromages, & du gibier que la chaſſe leur fournit.

En tenant ainſi les Troupes en haleine, & les Tartares dans l'obéïſſance, *Cang hi* ne relâchoit rien de ſon application ordinaire aux affaires de l'Etat; ſes conſeils étoient reglez, il écoutoit ſes Miniſtres ſous une Tente comme dans ſon Palais, & leur donnoit ſes ordres. Se faiſant inſtruire de tout, gouvernant ſon Empire par lui-même, il étoit l'ame qui donnoit le mouvement à tous les membres d'un ſi grand corps; auſſi ne ſe repoſa-t-il jamais du ſoin de l'Etat, ni ſur les Colaos, ni ſur aucun des Grands de ſa Cour, comme il ne ſouffrit jamais que les Eunuques du Palais, qui avoient tant de pouvoir ſous les regnes précedens, euſſent la moindre autorité.

Un autre trait de ſa politique fut de remplir les Tribunaux, partie de Chinois, & partie de Tartares: ce ſont comme autant d'inſpecteurs les uns des autres, & par ce moyen il y a moins à craindre qu'ils tentent quelque entrepriſe contre le bien commun des deux Nations.

D'un autre côté, les Tartares furent obligez de s'appliquer de bonne-heure à l'étude, afin de pouvoir entrer dans les Charges, car ils ne ſont promus aux derniers dégrez, de même que les Chinois, qu'après avoir donné des preuves de leur capacité dans les Lettres, ſelon l'ancien uſage de l'Empire.

Depuis la paix que ce Prince a conclu avec les Moſcovites, par le moyen des Plénipotentiaires qui ſe rendirent de part & d'autre à *Nipchou*, & qui convinrent des limites, on connoît au juſte l'étenduë de ce grand Empire: depuis la pointe la plus méridionale de *Hai nan*,

juſqu'à l'extrémité de la Tartarie ſoumiſe à l'Empereur, on trouve que ſes Etats ont plus de 900 lieuës communes de France.

C'eſt ce floriſſant Empire que *Cang hi* laiſſa vers la fin de l'année 1722. à ſon quatriéme fils, qu'il nomma ſon ſucceſſeur quelques heures avant ſa mort. Ce Prince montant ſur le Trône prit le titre d'*Yong tching*, qui ſignifie, *paix ferme, concorde indiſſoluble.* Il paroît avoir de l'eſprit, il parle bien, mais quelquefois vîte, & ſans donner le tems de lui répondre. Il y en a qui croyent que c'eſt une affectation de ſa part, pour ne pas écouter des raiſons qui pourroient lui faire changer des réſolutions déja priſes.

Du reſte il eſt appliqué aux affaires de ſon Etat, ferme & déciſif, infatigable dans le travail, toûjours prêt à recevoir des Mémoriaux & à y répondre, ne ſongeant qu'à ce qui peut procurer le bonheur des Peuples. C'eſt même lui faire ſa cour que de lui propoſer quelque deſſein qui tende à l'utilité publique & au ſoulagement des peuples; il y entre avec plaiſir, & l'exécute ſans nul égard à la dépenſe. Enfin il eſt auſſi abſolu, & auſſi redouté que l'Empereur ſon pere; mais par la conduite qu'il a tenu à l'égard des Ouvriers Evangéliques, il eſt bien différent de ce grand Prince qui les a conſtamment favoriſé, & qui s'eſt toûjours déclaré le protecteur de notre ſainte Religion.

Outre l'étenduë prodigieuſe de cet Empire, qui tout grand qu'il étoit déja, s'eſt ſi fort accru par l'union des Tartares avec les Chinois, il y a encore d'autres Royaumes qui ſont tributaires de l'Empereur: la Corée, le Tong king, la Cochinchine, Siam, &c. lui doivent un tribut reglé: c'eſt lui qui en quelques occaſions nomme les Rois, du moins il faut toûjours qu'il les confirme. Néanmoins ces Etats ont leur gouvernement particulier, & n'ont guerre de reſſemblance avec la Chine, ſoit qu'on faſſe attention à la fertilité des terres, au nombre, à la beauté, & à la grandeur des Villes; ſoit qu'on ait égard à la Religion, à l'eſprit, aux mœurs, & à la politeſſe des habitans. Auſſi les Chinois en font-ils très-peu de cas; ils les regardent comme des barbares, & évitent avec ſoin leur alliance.

On a déja dit que la Chine eſt diviſée en 15 Provinces, mais ces Provinces ne ſont pas toutes également peuplées. Depuis *Pehing* juſqu'à *Nan tchang* qui eſt la Capitale de la Province de *Kiang ſi*, il s'en faut bien que le Peuple y fourmille comme dans les Provinces de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, de *Quang tong*, de *Fo kien*, & quelques autres: c'eſt ce qui fait que les Miſſionnaires qui n'ont parcouru que ces belles & nombreuſes Provinces, où les Villes & les grands chemins ſont remplis de Peuples juſqu'à embaraſſer le paſſage, ont pu augmenter le nombre des habitans de cet Empire. A tout prendre, il paroît cependant qu'il y a à la Chine beaucoup plus de monde que dans toute l'Europe.

Quoique *Peking* ſoit plus grand que Paris pour l'étendue du terrain, je ne crois pas que le nombre des habitans puiſſe monter à plus de trois millions. La ſupputation en eſt d'autant plus ſûre, que tous les chefs de famille ſont obligez de rendre compte aux Magiſtrats du nombre de perſonnes qui les compoſent, de leur âge, & de leur ſexe.

Pluſieurs choſes contribuent à cette multitude prodigieuſe d'habitans, la multiplicité des femmes qui eſt permiſe aux Chinois, la bonté du climat qu'on a vu juſqu'à préſent exempt de peſte, leur ſobrieté, & la force de leur temperament, le mépris qu'ils font des autres Nations, qui les empêche de s'aller établir ailleurs, & même de voyager: mais ce qui y contribuë plus que toute autre choſe, c'eſt la paix preſque perpétuelle dont ils joüiſſent.

Il y a dans chaque Province un grand nombre de Villes du premier, du ſecond, & du troiſiéme ordre; la plûpart ſont

bâties ſur des Rivieres navigables, & ont de chaque côté de fort grands Fauxbourgs. Les Capitales de chaque Province ſont très-grandes, & mériteroient d'être le Siége de l'Empire.

Outre ces Villes, il y a quantité de Places de guerre, une infinité de Forts, de Châteaux, de Bourgs, & de Villages. On voit de ces Bourgs, ſur tout ceux qu'on appelle *Tching*, qui vont de pair avec les Villes pour leur grandeur, le nombre des habitans, & le grand commerce qui s'y fait: on ne les appelle que Bourgs, parce qu'ils ne ſont ni entourez de murailles, ni gouvernez par des Magiſtrats particuliers, mais par ceux des Villes voiſines: tel eſt, par exemple, *Kin te ching*, où ſe travaille la belle porcelaine, & qui eſt de la dépendance d'une Ville, laquelle eſt dans le diſtrict de *Iao tcheou*; *Fo chan* qui dépend de *Canton*, dont il n'eſt éloigné que de quatre lieuës, &c.

La plûpart des Villes de la Chine ſe reſſemblent; ce ſont autant de quarrez oblongs, formez par quatre longs pans de murailles tirez au cordeau, & unis à angles droits. Il ne faut pas croire néanmoins que toutes ſoient de forme quarrée, ceux qui l'ont aſſuré, ont fait la regle trop générale. Il eſt vrai qu'ils obſervent cette regle le plus qu'ils peuvent, & alors les murailles regardent les quatre points cardinaux, ou peu s'en faut: il en eſt de même de leurs maiſons, qui de quelque maniere que les ruës ſoient diſpoſées, doivent toûjours regarder le Sud, qui eſt l'aſpect favorable de ce pays, la partie oppoſée n'étant pas tenable contre les vents de Nord. C'eſt par cette raiſon que pour l'ordinaire, la porte par où l'on entre, eſt de biais dans un des côtez de la cour.

Les murailles qui forment l'enceinte de la plûpart des Villes ſont larges & hautes, bâties de briques ou de pierres quarrées. Derriere eſt un rempart de terre, & tout autour un large foſſé, avec des tours hautes & quarrées à une certaine diſtance les unes des autres. Chaque Porte eſt double & a doubles battans: entre ces Portes eſt une Place d'Armes pour l'exercice des Soldats: quand on entre par la premiere, on ne voit pas la ſeconde, parce qu'elle eſt de côté: au-deſſus des Portes, il y a de belles Tours: ce ſont comme de petits Arſenaux, & le Corps de garde des Soldats. Hors des Portes ſont ſouvent de grands Fauxbourgs, qui renferment preſque autant d'habitans que la Ville.

On voit dans les endroits les plus fréquentez de chaque Ville une ou même pluſieurs Tours, dont la hauteur & l'architecture ſont très-belles. Ces Tours ſont de neuf étages, ou du moins de ſept. Communément les ruës principales ſont droites, mais ſouvent aſſez étroites: en quoi elles ſont bien différentes des ruës de la Ville Impériale. Ses ruës, ſur-tout les grandes, ſont également longues & larges, & les plus commodes qui ſoient peut-être dans aucune Ville du monde, ſur-tout pour la Cavalerie & les Chariots. Tous les Edifices, à la réſerve des Tours & de quelques Bâtimens à divers étages qui s'élevent fort haut au-deſſus des toîts des maiſons, ſont extrémement bas, & tellement couverts des murailles de la Ville, que ſans un grand nombre de Tours quarrées, qui en interrompent la continuité, on diroit à la voir de loin dans la campagne, que ce ne ſeroit que l'enceinte d'un vaſte Parc quarré.

On voit encore quelques Villes, dont une partie du terrain eſt déſert & vuide de maiſons, parce qu'elles n'ont point été rétablies, depuis qu'elles ont été ruinées par les Tartares qui conquirent la Chine. Mais ce qu'il y a de particulier, c'eſt qu'auprès des grandes Villes, ſur-tout dans les Provinces méridionales, on voit des eſpeces de Villes flotantes; c'eſt une multitude prodigieuſe de barques rangées des deux côtez de la riviere, où logent une infinité de familles qui n'ont point d'autres maiſons. Ainſi l'eau eſt preſque auſſi peuplée que la terre ferme.

Il

Il n'y a proprement que deux Ordres dans l'Empire : celui des Nobles, & celui du Peuple : ce premier comprend les Princes du Sang, les Ducs, les Comtes, les Mandarins, ſoit de lettres, ſoit d'armes : ceux qui ont été Mandarins & qui ne le ſont plus : les Lettrez, qui par leur étude & par les premiers dégrez de littérature, auſquels ils ſont parvenus, aſpirent à la Magiſtrature & aux dignitez de l'Empire. Dans le ſecond, qui eſt celui du Peuple, ſont compris les Laboureurs, les Marchands, & les Artiſans. Il faut donner la connoiſſance de ces différens états ; & c'eſt ce que je ferai en ſuivant la méthode que je me ſuis preſcrite.

De l'autorité de l'Empereur, des Sceaux de l'Empire, de ſes dépenſes ordinaires, de ſon Palais, de ſes équipages, & de ſa marche lorſqu'il ſort du Palais.

IL n'y a jamais eu d'Etat plus Monarchique que celui de la Chine : l'Empereur a une autorité abſolue ; & à en juger par les apparences, c'eſt une eſpéce de Divinité. Le reſpect qu'on a pour lui, va juſqu'à l'adoration ; ſes paroles ſont comme autant d'oracles, & ſes moindres volontez exécutées comme s'il étoit deſcendu du Ciel ; perſonne ne peut lui parler qu'à genoux, non pas même ſon frere quoi que ſon aîné, & l'on n'oſeroit paroître devant lui en cérémonie que dans cette poſture, à moins qu'il n'en ordonne autrement. Il n'eſt permis qu'aux Seigneurs qui l'accompagnent de ſe tenir debout, & de ne fléchir qu'un genouil quand ils lui parlent.

La même choſe ſe pratique envers les Officiers, lorſqu'ils repréſentent la perſonne de l'Empereur, & qu'ils intiment ſes ordres, ou comme Envoyez, ou comme Mandarins de la préſence. On a preſque les mêmes égards pour les Gouverneurs, lorſqu'ils rendent la Juſtice ; de ſorte qu'on peut dire que, quant à la vénération & au reſpect qu'on a pour eux, ils ſont Empereurs à l'égard du Peuple, & qu'ils ſont Peuple à l'égard de ceux qui ſont au-deſſus d'eux. Ordre admirable qui contribue plus que toute autre choſe, au repos & à la tranquilité de l'Empire. On ne regarde point qui vous êtes, mais la perſonne que vous repréſentez.

Non ſeulement les Mandarins, les Grands de la Cour, & même les premiers Princes du Sang ſe proſternent en préſence de l'Empereur, mais encore ils portent ſouvent le même reſpect à ſon Fauteuil, à ſon Trône, & à tout ce qui ſert à ſon uſage, & quelque fois ils vont juſqu'à ſe mettre à genoux à la vue de ſon habit, & de ſa ceinture. Ce n'eſt pas qu'ils s'aveuglent ſur ſes défauts, ou qu'ils les approuvent : au fond du cœur ils blament ſes vices ; & ils le condamnent, lorſqu'il ſe livre à la colere, à l'avarice, ou à d'autres paſſions honteuſes ; mais ils croyent devoir donner publiquement ces marques d'une profonde vénération pour leur Prince, afin de maintenir la ſubordination ſi eſſentielle à tout bon gouvernement, & d'inſpirer par leur éxemple aux Peuples, la ſoumiſſion & l'obéiſſance qu'ils doivent à ſes ordres.

C'eſt ce profond reſpect qui les porte à donner à leur Empereur les titres les plus ſuperbes : ils le nomment *Tien tſee*, fils du Ciel ; *Hoang ti*, Auguſte & Souverain Empereur : *Ching hoang*, ſaint Empereur, *Chao ting*, Palais Royal : *Van ſoui*, dix mille années : ces noms & pluſieurs autres ſemblables, ne font pas ſeulement connoître le reſpect que ſes Sujets ont pour ſa perſonne, mais ils marquent encore les vœux qu'ils font pour ſa conſervation.

Il n'y a perſonne de quelque qualité

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 15 sur 741

& de quelque rang qu'il ſoit, qui oſe paſſer à cheval ou en chaiſe devant la grande porte de ſon Palais ; dès qu'il en approche, il doit mettre pied à terre, & ne remonter à cheval qu'à l'endroit marqué : car on a déterminé le lieu où l'on doit deſcendre, & celui où l'on peut remonter.

Chaque ſemaine ou chaque mois il y a des jours fixez, où tous les Grands doivent s'aſſembler en habits de cérémonie dans une des cours du Palais, pour lui rendre leurs hommages, quoi qu'il ne paroiſſe pas en perſonne, & ſe courber juſqu'à terre devant ſon Trône. S'il tombe malade, & qu'il y ait à craindre pour ſa vie, l'allarme eſt générale : on a vu alors les Mandarins de tous les Ordres, s'aſſembler dans une vaſte cour du Palais, y paſſer le jour & la nuit à genoux, pour donner des marques de leur douleur, & pour obtenir du Ciel le rétabliſſement de ſa ſanté, ſans craindre ni les injures de l'air, ni la rigueur de la ſaiſon. L'Empereur ſouffre, cela ſuffit ; tout l'Etat ſouffre dans ſa perſonne, & ſa perte eſt l'unique malheur que ſes Sujets doivent craindre.

Au milieu des cours du Palais Impérial, il y a un chemin pavé de grandes pierres, ſur lequel l'Empereur marche quand il ſort : ſi l'on paſſe par ce chemin, il faut ſe preſſer & courir aſſez vîte ; c'eſt une marque de reſpect qui s'obſerve, lorſqu'on paſſe devant une perſonne d'un caractere diſtingué. Mais il y a maniere de courir, & en cela les Chinois trouvent de la bonne grace, comme on en trouve en Europe à bien faire la révérence. C'eſt à quoi nos premiers Miſſionnaires dûrent s'éxercer, lorſqu'ils allerent ſaluer le feu Empereur à leur arrivée à *Peking*. Après avoir paſſé huit grandes cours, ils arriverent à ſon appartement : il étoit dans un *Cong* (c'eſt ainſi qu'on nomme de grands ſalons iſolez où l'Empereur habite, qui ſont portez ſur des maſſifs de marbre blanc.)

Ce *Cong* étoit compoſé d'une ſale où il y avoit un Trône, & d'une chambre où il étoit aſſis ſur un *Can* ou eſtrade élevé de trois pieds, qui prenoit toute la longueur de la chambre. Le *Can* étoit couvert d'un ſimple feutre blanc : peut-être affectoit-il cette ſimplicité, parce qu'il portoit le deüil de ſon ayeule : ſon vêtement étoit ſimplement de ſatin noir, doublé de fourures de zibeline, tel que le portent la plûpart des Officiers un peu conſidérables : il étoit aſſis à la Tartare les jambes croiſées. Il fallut faire le ſalut Impérial tel qu'il ſe pratique, lorſqu'on a audience de ce Prince.

Auſſi tôt qu'on eſt à la porte, on ſe met à courir avec grace juſqu'à ce qu'on ſoit arrivé au fond de la chambre, qui eſt vis-à-vis de l'Empereur. Pour lors étant de front ſur une même ligne, on demeure un moment debout, tenant les bras étendus ſur les côtez : enſuite ayant fléchi les genoux, on ſe courbe juſqu'à terre à trois différentes repriſes. Après quoi on ſe releve, & un moment après on fait une ſeconde fois les mêmes cérémonies, puis encore une troiſiéme, juſqu'à ce qu'on avertiſſe d'avancer, & de ſe tenir à genoux aux pieds de l'Empereur.

La couleur jaune eſt la couleur Impériale qui eſt interdite à tout autre qu'à lui : ſa veſte eſt parſemée de dragons : c'eſt là ſa deviſe, & il n'y a que lui qui les puiſſe porter à cinq ongles : ſi quelqu'un s'aviſoit ſans ſa permiſſion de s'attribuer cette marque de dignité Impériale, il ſe rendroit coupable, & s'expoſeroit au châtiment. Il datte ſes Lettres, ſes Edits, & tous les Actes publics, des années de ſon régne & du jour de la Lune : par éxemple : De mon régne le 16. le 6. de la quatriéme Lune.

Les ſentimens de la plus profonde vénération à l'égard de l'Empereur, dans leſquels on éleve les Chinois dès leur enfance, ſont bien fortifiez par le pouvoir abſolu & ſans bornes que les Loix lui donnent. Lui ſeul eſt l'arbitre Souverain de la vie & de la fortune de ſes

Sujets : ni les Vicerois, ni les Tribunaux, ni aucune Cour Souveraine, ne peuvent faire exécuter à mort un criminel, ſi la Sentence qui le condamne, n'a été confirmée par l'Empereur.

Les Princes du Sang Impérial, quelque élevez qu'ils ſoient au-deſſus des autres, n'ont ni puiſſance ni crédit. On leur donne le titre de Regulo, on leur aſſigne un Palais, une Cour, des Officiers avec des revenus conformes à leur rang; mais ils n'ont pas la moindre autorité ſur le Peuple, qui cependant conſerve pour eux le plus grand reſpect. Autrefois lorſqu'ils étoient diſperſez dans les Provinces, les Officiers de la Couronne leur envoyoient leurs revenus tous les trois mois, afin que le dépenſant à meſure qu'ils le recevoient, ils n'euſſent pas la penſée d'amaſſer, ni de faire des épargnes, dont ils auroient pu ſe ſervir pour remuer & ſemer la diviſion. Il leur étoit même défendu ſous peine de la vie, de ſortir du lieu qu'on avoit fixé pour leur ſéjour. Mais depuis que les Tartares ſont maîtres de la Chine, les choſes ont changé. L'Empereur a cru qu'il étoit à plus propos que tous les Princes demeuraſſent à la Cour & ſous ſes yeux. Outre les dépenſes de leur maiſon que Sa Majeſté leur fournit, ils ont des terres, des maiſons, des revenus; ils font valoir leur argent par l'induſtrie de leurs Domeſtiques, & il y en a qui ſont extraordinairement riches.

Ainſi tout l'Empire eſt gouverné par un ſeul maître. C'eſt lui ſeul qui diſpoſe de toutes les Charges de l'Etat, qui établit les Vicerois & les Gouverneurs, qui les éleve & les abaiſſe ſelon qu'ils ont plus ou moins de capacité & de mérite; (car généralement parlant, aucune Charge ne ſe vend dans l'Empire) qui les prive de leurs gouvernemens, & les deſtitue de tout employ, dès qu'il eſt tant ſoit peu mécontent de leur conduite. Les Princes même de ſon Sang n'en peuvent porter le nom ſans ſa permiſſion expreſſe, & ils ne l'obtiendroient pas, s'ils s'en rendoient indignes par leur mauvaiſe conduite, ou par le peu d'attention qu'ils apporteroient à leurs devoirs.

C'eſt l'Empereur qui choiſit parmi ſes enfans, celui qu'il juge le plus propre à lui ſucceder : & même, lorſqu'il ne trouve point dans ſa famille des Princes capables de bien gouverner, il lui eſt libre de fixer ſon choix à celui de ſes Sujets qu'il en croit le plus digne : on en a vu des exemples dans les tems les plus reculez, & ces Princes ſont encore aujourd'hui l'objet de la vénération des Peuples, pour avoir préféré le bien public de l'Etat, à la gloire & à la ſplendeur de leur famille.

Cependant depuis pluſieurs ſiecles, l'Empereur a toûjours nommé un Prince de ſon Sang pour être héritier de ſa Couronne. Ce choix tombe ſur qui il lui plaît, pourvû qu'il ait un vrai mérite, & les talens propres pour gouverner : ſans quoi il perdroit ſa réputation, & cauſeroit infailliblement du trouble; au contraire ſi au lieu de jetter les yeux ſur l'aîné, il en choiſit un autre qui ait plus de mérite, ſon nom devient immortel. Si celui qui a été déclaré ſon ſucceſſeur avec les ſolemnitez ordinaires, s'écarte de la ſoumiſſion qu'il lui doit, ou tombe dans quelque faute d'éclat, il eſt le maître de l'exclure de l'héritage, & d'en nommer un autre à ſa place.

Le feu Empereur *Cang hi* uſa de ce droit en dépoſant d'une maniere éclatante un de ſes fils, le ſeul qu'il eut de ſa femme légitime, qu'il avoit nommé Prince héritier, & dont la fidelité lui étoit devenue ſuſpecte. On vit avec étonnement chargé de fers, celui qui peu auparavant marchoit preſque de pair avec l'Empereur : ſes enfans & ſes principaux Officiers furent enveloppez dans ſa diſgrace, & les Gazettes publiques furent auſſitôt remplies de manifeſtes, par leſquels l'Empereur informoit ſes Sujets des raiſons qu'il avoit eu d'en venir à ce coup d'éclat.

Les Arrêts de quelque Tribunal que ce ſoit, ne peuvent avoir de force qu'ils ne ſoient ratifiez par l'Empereur : mais pour ceux qui émanent immédiatement de l'autorité Impériale, ils ſont perpétuels & irrévocables : les Vicerois & les Tribunaux des Provinces n'oſeroient différer d'un moment de les enregiſtrer, & d'en faire la publication dans tous les lieux de leur juriſdiction.

L'autorité du Prince ne ſe borne pas aux vivans, elle s'étend encore ſur les morts. L'Empereur pour récompenſer ou leur mérite perſonnel, ou celui de leurs deſcendans, leur donnent des titres d'honneur, qui rejailliſſent ſur toute leur famille.

Ce pouvoir attaché à la dignité Impériale, tout abſolu qu'il eſt, trouve un frein qui le modere, dans les mêmes loix qui l'ont établi. C'eſt un principe qui eſt né avec la Monarchie, que l'Etat eſt une grande famille, qu'un Prince doit être à l'égard de ſes Sujets, ce qu'un Pere de famille eſt à l'égard de ſes Enfans, qu'il doit les gouverner avec la même bonté & la même affection ; cette idée eſt gravée naturellement dans l'eſprit de tous les Chinois. Ils ne jugent du mérite du Prince & de ſes talens, que par cette affection paternelle envers ſes peuples, & par le ſoin qu'il prend de leur en faire ſentir les effets, en procurant leur bonheur. C'eſt pourquoi il doit être, ſelon la maniére dont ils s'expriment, le pere & la mere du peuple : il ne doit ſe faire craindre, qu'à proportion qu'il ſe fait aimer par ſa bonté & par ſes vertus : ce ſont de ces traits qu'ils peignent leurs Grands Empereurs, & leurs Livres ſont tous remplis de cette maxime.

Ainſi ſelon l'idée générale de la Nation, un Empereur eſt obligé d'entrer dans le plus grand détail de tout ce qui regarde ſon peuple ; ce n'eſt pas pour ſe divertir qu'il eſt placé dans ce rang ſuprême : il faut qu'il mette ſon divertiſſement à remplir les devoirs d'Empereur, & à faire enſorte par ſon application, par ſa vigilance, par ſa tendreſſe pour ſes Sujets, qu'on puiſſe dire de lui avec vérité, qu'il eſt le pere & la mere du peuple. Si ſa conduite n'eſt pas conforme à cette idée, il tombe dans un ſouverain mépris. Pourquoi, diſent les Chinois, le *Tien* l'a-t-il mis ſur le Trône ? n'eſt-ce pas pour nous ſervir de pere & de mere ?

C'eſt auſſi à ſe conſerver cette réputation, qu'un Empereur de la Chine s'étudie continuellement : ſi quelque Province eſt affligée de calamitez, il s'enferme dans ſon Palais, il jeûne, il s'interdit tout plaiſir, il porte des Edits par leſquels il l'exempte du tribut ordinaire, & lui procure des ſecours abondans ; & dans ſes Edits il affecte de faire connoître, juſqu'à quel point il eſt touché des miſeres de ſon peuple : je le porte dans mon cœur, dit-il, je gémis nuit & jour ſur ſes malheurs, je penſe ſans ceſſe aux moyens de le rendre heureux. Enfin il ſe ſert d'une infinité d'expreſſions ſemblables, pour donner des preuves à ſes Sujets de la tendre affection qu'il a pour eux.

L'Empereur regnant a porté ſon zéle pour le peuple, juſqu'à ordonner dans tout l'Empire, que ſi quelque endroit étoit menacé de calamitez on l'en informât ſur le champ par un Courrier extraordinaire, parce qu'il ſe croit reſponſable des malheurs de l'Empire, & qu'il veut par ſa conduite prendre des meſures pour appaiſer la colere du *Tien*.

Un autre frein que les loix ont mis à l'autorité ſouveraine, pour contenir un Prince, qui ſeroit tenté d'abuſer de ſon pouvoir, c'eſt la liberté qu'elle donne aux Mandarins de repréſenter à l'Empereur dans de très-humbles & de très-reſpectueuſes Requêtes, les fautes qu'il feroit dans l'adminiſtration de ſon Etat, & qui pourroient renverſer le bon ordre d'un ſage gouvernement. S'il n'y avoit aucun égard, ou s'il faiſoit reſſentir les effets de ſon indignation au Mandarin qui a eu le zéle & le courage de l'avertir,

l'avertir, il ſe décrieroit abſolument dans l'eſprit de ſes peuples, & la fermeté héroïque du Mandarin qui ſe ſeroit ainſi ſacrifié au bien public, deviendroit le ſujet des plus grands éloges, & immortaliſeroit à jamais ſa mémoire. On a vu à la Chine plus d'un exemple de ces martyrs du bien public, que ni les ſupplices, ni la mort n'ont pu retenir dans le ſilence, lorſque le Prince s'écartoit des regles d'une ſage adminiſtration.

D'ailleurs la tranquilité de l'Empire, dépend entierement de l'application du Prince, à faire obſerver les loix. Tel eſt le génie des Chinois, que ſi lui & ſon Conſeil étoient peu fermes, & moins attentifs à la conduite de ceux qui ont autorité ſur les Peuples, les Vicerois, & les Mandarins éloignez gouverneroient les Sujets ſelon leur caprice, ils deviendroient autant de petits Tyrans dans les Provinces, & l'équité ſeroit bientôt bannie des Tribunaux. Alors le Peuple, qui eſt infini à la Chine, ſe voyant foulé & opprimé s'attrouperoit, & de ſemblables attroupemens ſeroient bientôt ſuivis d'une révolte générale dans la Province. Le ſoulevement d'une Province ſe communiqueroit en peu de tems aux Provinces voiſines, l'Empire ſeroit tout-à-coup en feu, car c'eſt le caractere de cette Nation, que les premieres ſemences de rébellion, ſi l'autorité ne les étouffe d'abord, produiſent en peu de tems les plus dangereuſes révolutions. La Chine en fournit divers exemples, qui ont appris aux Empereurs, que leur autorité n'eſt hors de toute atteinte, qu'autant qu'ils y veillent infatigablement, & qu'ils marchent ſur les traces des grands Princes qui les ont précédez.

Entre les marques de l'autorité Impériale, l'une des plus conſidérables, eſt celle des Sçeaux qu'on employe à autoriſer les Actes publics, & toutes les déciſions des Tribunaux de l'Empire. Le Sçeau de l'Empereur eſt quarré & d'environ huit doigts. Il eſt d'un jaſpe fin, qui eſt une pierre précieuſe, fort eſtimée à la Chine: il n'y a que lui qui puiſſe en avoir de cette matiere. Cette pierre dont on fait le Sçeau de l'Empereur, & qui s'appelle *Yu che*, ſe tire de la Montagne *Yn yu chan*, c'eſt-à-dire, Montagne du Sçeau d'agathe.

Les Chinois content diverſes fables de cette Montagne: ils diſent entre autres choſes, qu'autrefois le *Fong hoang* ayant paru ſur cette Montagne, ſe repoſa ſur une pierre brute, & qu'un habile Lapidaire l'ayant caſſée, y trouva cette pierre fameuſe, dont on fit le Sçeau de l'Empire. Cet oiſeau appellé *Fong hoang* eſt le Phœnix de la Chine; c'eſt ſelon eux un oiſeau de proſpérité & le précurſeur du ſiecle d'or, mais il n'exiſta jamais que dans leurs Livres, & dans les peintures chimériques qu'ils en font.

Les Sçeaux qu'on donne par honneur aux Princes, ſont d'or; ceux des Vicerois, des grands Mandarins, ou Magiſtrats du premier ordre, ſont d'argent: ils ne peuvent être que de cuivre ou de plomb pour les Mandarins ou Magiſtrats des ordres inférieurs. Quand ils l'uſent à force de s'en ſervir, ils doivent en avertir le Tribunal, qui leur en envoye un autre, avec obligation de rendre l'ancien. La forme en eſt plus grande ou plus petite ſelon les dégrez des Mandarins, & le rang qu'ils tiennent dans les Tribunaux. Depuis l'établiſſement des Tartares à la Chine, les Sçeaux ſont de caracteres Chinois & Tartares, de même que les Tribunaux ſont compoſez d'Officiers & de Magiſtrats de ces deux Nations.

Quand l'Empereur envoye dans les Provinces des Viſiteurs pour examiner la conduite des Gouverneurs, des Magiſtrats, & des particuliers, il leur donne à chacun des Sçeaux pour les fonctions de leur Charge.

Un de ces Viſiteurs après avoir exercé pendant quelque tems ſon emploi dans la Province qui lui avoit été aſſignée, diſparut tout d'un coup, & quand on

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 19 sur 741

s'adreſſoit à ſes Domeſtiques, ils répondoient qu'une maladie dangereuſe ne permettoit pas à leur Maître, de recevoir les plaintes ni les Requêtes de ceux qui venoient lui demander juſtice. Un Mandarin de ſes amis ſe douta que c'étoit là une maladie feinte, & craignant qu'une pareille négligence ne lui nuisît à la Cour, il va le trouver. Après avoir été pluſieurs fois rebuté par les Domeſtiques, il trouve enfin le ſecret de pénétrer dans le cabinet de ſon ami, & lui demande par quelle raiſon il ſe tenoit ainſi caché. Le Viſiteur ne manqua pas de prétexter ſa maladie.

Mais le Mandarin peu crédule le preſſa ſi fort, en lui proteſtant qu'il le ſerviroit au péril même de ſa vie, s'il étoit néceſſaire, que le Magiſtrat ſe détermina à lui faire confidence de ſa peine. « On m'a volé, dit-» il, les Sçeaux que j'avois reçû de l'Em-» pereur, & ne pouvant plus ſceller les Ex-» péditions, j'ai pris le parti de me ren-» dre inviſible. » Le Mandarin qui voïoit les triſtes ſuites d'une affaire, où il ne s'agiſſoit de rien moins que de perdre ſa Charge, ſa fortune, & celle de ſa famille, lui demanda s'il n'avoit point d'ennemis. » Hélas ! répondit le Viſiteur en ſoupi-» rant, c'eſt ce qui m'accable & me déſeſ-» pere. Le premier Magiſtrat de la Ville » s'eſt déclaré contre moi dans toutes les » occaſions où il a fallu exercer les fonc-» tions de ma Charge ; il me déférera in-» failliblement à la Cour, auſſi-tôt qu'il » ſçaura que je n'ai plus les Sçeaux, & je » ſuis un homme perdu. Suivez mon con-» ſeil reprit le Mandarin qui étoit un hom-» me d'eſprit, faites tranſporter dans l'ap-» partement le plus reculé de votre Palais » tout ce que vous avez de plus précieux, » & ſur le commencement de la nuit, met-» tez vous-même le feu à cet Apparte-» ment, & faites donner l'allarme à tout » le quartier. Cet Officier ne manquera » pas, ſelon le devoir de ſa Charge, de ve-» nir donner ſes ordres. Alors en préſence » de tout le monde, portez-lui le petit cof-» fre où étoient les Sçeaux, & dites lui que » n'ayant rien de plus précieux que ce dé-» pôt de l'Empereur, vous le mettez en-» tre ſes mains, pour le retirer quand vous » en aurez beſoin. Si c'eſt lui, Seigneur, » ajoûta-t-il, qui vous ait fait enlever vos » Sçeaux pour vous rendre un mauvais » office, il les remettra dans le coffre pour » vous les rendre, ou vous pourrez l'accu-» ſer de les avoir perdus. » L'affaire réüſſit, comme le Mandarin l'avoit prévu, & les Sçeaux furent rendus au Viſiteur.

Les Magiſtrats qui ont reçû les Sceaux de l'Empereur, les font porter devant eux dans les grandes cérémonies, ou lorſqu'ils rendent viſite à une perſonne à qui ils veulent témoigner du reſpect. Ils ſont renfermez dans un coffre doré, & portez par deux hommes ſur un brancard qui précede la chaiſe du Mandarin. Quand il arrive dans le lieu où il va rendre viſite, on dreſſe un buffet qu'on couvre d'un tapis, ſur lequel on poſe le coffre où les Sceaux ſont renfermez.

Si l'Empereur de la Chine eſt ſi puiſſant par la vaſte étendue des Etats qu'il poſſede, il ne l'eſt pas moins par les revenus qu'il en tire. Il n'eſt pas facile de déterminer au juſte à quelles ſommes ils montent, car le tribut annuel ſe paye partie en argent, partie en denrées. On le tire de toutes les terres, même des montagnes, du ſel, des ſoyes, des étoffes de chanvre & de coton, & de diverſes autres denrées, des ports, des doüanes, des barques, de la marine, des forêts, des jardins Royaux, des confiſcations, &c.

Le tribut perſonnel de tous ceux qui ont vingt ans juſqu'à ſoixante, monte à des ſommes immenſes, à cauſe du grand nombre des Habitans de l'Empire : on tient communément qu'autrefois il y avoit plus de 58. millions de perſonnes qui payoient ce tribut. Dans le dénombrement qui ſe fit ſous le feu Empereur *Cang hi*, au commencement de ſon régne, on trouva onze millions cinquante-deux mille huit cens ſoixante-

douze familles ; & d'hommes capables de porter les armes, cinquante neuf millions ſept cens quatre-vingt-huit mille trois cens ſoixante-quatre. On ne compte ici ni les Princes, ni les Officiers de la Cour, ni les Mandarins, ni les Soldats qui ont ſervi & obtenu leur congé, ni les Lettrez, les Licentiez, les Docteurs, ni les Bonzes, ni les enfans qui n'ont pas encore atteint l'âge de 20. ans, ni la multitude de ceux qui demeurent ſur les rivieres, ou ſur mer, dans des barques. Le nombre des Bonzes monte à beaucoup plus d'un million. Il y en a dans *Peking* au moins deux mille qui ne ſont pas mariez ; & dans les Temples des Idoles en divers endroits, on en compte trois cens cinquante mille établis avec des Patentes de l'Empereur. Le nombre des ſeuls Bacheliers eſt d'environ quatre-ving dix mille. Mais depuis ce tems-là où les guerres civiles & l'établiſſement des Tartares avoient fait périr un Peuple ſans nombre ; la Chine s'eſt extrémement peuplée pendant la longue ſuite des années qu'elle a joui d'une paix profonde.

De plus, on entretient dix mille barques aux frais de l'Empereur, qui ſont deſtinées à porter tous les ans à la Cour le tribut qui ſe paye en ris ; en étoffes ; en ſoyes, &c. L'Empereur reçoit chaque année quarante millions cent cinquante-cinq mille quatre cens quatre-vingt-dix ſacs de ſix vingt livres chacun, de ris, de froment & de mil : un million trois cens quinze mille neuf cens trente-ſept pains de ſel de 50. livres chacun. Deux cens dix mille quatre cens ſoixante-dix ſacs de féve ; & vingt-deux millions cinq cens quatre-vingt-dix-huit mille cinq cens quatre-vingt-dix-ſept bottes de paille pour la nourriture de ſes chevaux.

En étoffes ou en ſoye ; les Provinces lui fourniſſent cent quatre-vingt-onze mille cinq cens trente livres de ſoye travaillée, & la livre eſt de 20. onces ; quatre cens neuf mille huit cens quatre-vingt-ſeize livres de ſoye non travaillée ; trois cens quatre-vingt-ſeize mille quatre cens quatre-vingt piéces de toile de coton, cinq cens ſoixante mille deux cens quatre-vingt piéces de toile de chanvre, ſans compter la quantité d'étoffes de velours, de ſatin, de damas, & autres ſemblables ; le vernis, les bœufs, les moutons, les cochons, les oyes, les canards, le gibier, les poiſſons, les fruits, les légumes, les épiceries, les différentes ſortes de vins, qui s'apportent continuellement au Palais Impérial. En ſupputant tout ce que l'Empereur perçoit, & le réduiſant à nos livres de France, tous ſes revenus ordinaires ſont eſtimez d'environ deux cens millions de taëls. Un taël eſt une once d'argent qui vaut cent ſols de notre monnoye valeur intrinſeque.

L'Empereur peut encore impoſer de nouveaux tributs ſur ſes Peuples, lorſque les beſoins preſſans de l'Etat le demandent : mais c'eſt un pouvoir dont il n'uſe preſque jamais ; les tributs réglez étant ſuffiſans pour les dépenſes qu'il eſt obligé de faire ; & bien loin d'avoir recours aux ſubſides extraordinaires ; il n'y a guere d'années qu'il n'exempte quelque Province de tout tribut, lorſqu'elle a été affligée de la diſette, ou de quelque autre calamité.

Comme les terres ſont meſurées, & qu'on ſçait le nombre des familles, & ce qui eſt dû à l'Empereur, on n'a nulle peine à déterminer ce que chaque Ville doit payer chaque année. Ce ſont les Officiers des Villes qui levent ces contributions : on ne confiſque point les biens de ceux qui ſont lents à payer, ou qui par des délais continuels chercheroient à éluder le payement ; ce ſeroit ruiner les familles ; c'eſt pourquoi depuis qu'on commence à labourer les terres, ce qui ſe fait vers le milieu du Printems, juſqu'au tems de la récolte ; il n'eſt pas permis aux Mandarins d'inquiéter les payſans : la priſon ou la baſtonnade eſt le moyen dont on ſe ſert pour les réduire.

On employe encore un autre expédient: comme il y a dans chaque Ville un nombre de pauvres & de vieillards qui ſont nourris des charitez de l'Empereur, les Officiers leur donnent des billets pour ſe faire payer. Ils vont auſſitôt dans les maiſons de ceux qui doivent le tribut, & ſi l'on refuſe de ſatisfaire, ils y demeurent, & s'y font nourrir autant de tems qu'il eſt néceſſaire, pour conſommer ce qui étoit dû à l'Empereur.

Ces Officiers rendent compte de leur recette au *Pou tching ſsëe*, c'eſt le Tréſorier général de la Province, & le premier Officier après le Viceroy. Ils ſont obligez à certains tems de lui faire tenir les deniers de leur recette: ils les envoyent ſur des mulets: chaque mulet porte deux mille taels dans deux eſpeces de barils de bois fort longs, qui ſont fermez avec des crampons de fer. Le *Pou tching ſsëe* rend ſes comptes au *Hou pou*, qui eſt le ſecond des Tribunaux ſouverains de la Cour: c'eſt ce Tribunal qui eſt chargé de tout ce qui concerne l'adminiſtration des Finances, & qui à ſon tour en rend compte à l'Empereur. Rien n'eſt mieux ordonné que l'impoſition & la levée des tributs, ſi l'on en excepte quelques fraudes inévitables, dont les petits Officiers uſent à l'égard du Peuple.

La Chine a cela de ſingulier, que l'Empereur eſt dans ſes Etats, comme un grand chef de famille qui pourvoit à tous les beſoins de ſes Officiers: cet uſage qui n'a point varié parmi les Chinois, eſt aſſez conforme à ce qui ſe pratiquoit anciennement dans la Cour de nos Rois, où il ſe faiſoit des diſtributions de pain, de vin, de viandes, de chandelles, & d'autres choſes ſemblables, qu'on nommoit *livraiſons*, d'où eſt venu le nom de livrée, pour les gens de ſervice qui étoient d'une même livrée ou d'une même diſtribution, c'eſt-à-dire, qui appartenoient au même maître.

Une grande partie des deniers Impériaux ſe conſomme dans les Provinces, par les penſions, l'entretien des pauvres, & ſur tout des vieillards & des invalides, qui ſont en grand nombre, les appointemens des Mandarins, le payement des Troupes, les ouvrages publics, &c. Le ſurplus eſt porté à *Peking*, & eſt employé aux dépenſes ordinaires du Palais, & de la Capitale où le Prince réſide, & où il nourrit plus de cent ſoixante mille hommes de Troupes reglées, ſans compter leur ſolde qui ſe paye en argent.

De plus, on diſtribue tous les jours dans *Peking* à près de cinq mille Mandarins, une certaine quantité de viande, de poiſſon, de ſel, de légumes, &c. & tous les mois du ris, des féves, du bois, du charbon, & de la paille; tout cela ſe livre avec la derniere exactitude.

La même choſe s'obſerve à l'égard de ceux qui ſont appellez des Provinces à la Cour, ou que la Cour envoye dans les Provinces: ils ſont ſervis & défrayez ſur toute la route eux & leur ſuite: on leur fournit des barques, des chevaux, des voitures, & des hôtelleries entretenues aux dépens de l'Empereur.

Voici comme la choſe ſe pratique, lors qu'un Mandarin eſt envoyé de la Cour, on lui donne un *Cang ho*, c'eſt-à-dire, un ordre dépêché de la Cour par le *Ping pou* ou Tribunal de la Milice, ſcellé du Sçeau de ce Tribunal, en vertu duquel les Officiers des Poſtes & des Villes fourniſſent ſans délai ce qui eſt porté dans cet ordre, & pour faire foi qu'ils l'ont exécuté, ils y appoſent leur Sçeau. On fournit des hommes pour tirer les Barques, d'autres pour porter les bagages, & c'eſt l'Officier général des Poſtes qui fait peſer ces bagages, & qui donne autant d'hommes qu'il en faut pour les porter, à raiſon de 50 livres Chinoiſes par homme.

Les Troupes que l'Empereur nourrit & entretient, ſoit le long de la grande Muraille, ſoit dans toutes les Villes & les Places

Places murées montoient autrefois au nombre de ſept cens ſoixante & dix mille Soldats : ce nombre dans la ſuite a été encore augmenté, & ſubſiſte toûjours, car on ne fait point de réforme. Ils doivent ſervir de Gardes, & faire eſcorte aux grands Mandarins, aux Gouverneurs, aux Officiers & Magiſtrats : ils les accompagnent même dans leurs voyages, & pendant la nuit ils font la garde autour de leur barque ou de leur Hôtel. Ils ne ſont qu'un jour en exercice, parce que les Soldats de chaque lieu où arrive le Mandarin, ſe ſuccedent les uns aux autres, & ils retournent à leur poſte après leur jour de ſervice. L'Empereur nourrit pareillement environ cinq cens ſoixante-cinq mille chevaux pour monter la Cavalerie, & pour le ſervice des Poſtes & des Courriers, qui portent ſes ordres & ceux des Tribunaux dans les Provinces.

Les Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres ſont auſſi défrayez aux dépens de l'Empereur, depuis le premier jour qu'ils entrent ſur les terres de l'Empire, juſqu'à ce qu'ils en ſoient ſortis. Il leur fournit des chevaux, des barques, & toutes les voitures néceſſaires pour le voyage : il fait toute la dépenſe de leur table, & quand ils ſont arrivez à la Cour, il les loge dans un Palais, ou pour marque d'amitié il leur envoye tous les deux jours des mets de ſa table ; & quand il veut donner des marques particulieres de ſon affection, il envoye de tems en tems des mets extraordinaires.

Je ne parle point des autres dépenſes que fait l'Empereur pour tous les ouvrages publics, qui peuvent ſervir ou à l'ornement des Villes, ou à la commodité des Peuples, ni de celles que demande l'entretien de ſon Palais, qui, quoique d'un goût bien différent de celui que nous avons de l'architecture, ne laiſſe pas d'avoir quelque choſe d'auguſte & de convenable à la majeſté d'un ſi puiſſant Prince. L'idée qu'on en a déja donnée au commencement de cet ouvrage ſembleroit ſuffire ; cependant ſans répéter ce qui a été dit, je ſupléerai à ce qui y manque par une deſcription plus détaillée qu'en a fait un des Miſſionnaires, qui eurent l'honneur d'être admis en ſa préſence, & de le ſaluer juſques dans ſon appartement.

C'eſt, dit-il, un amas étonnant de bâtimens, & une longue ſuite de cours, de galleries, & de jardins, qui forment un tout véritablement magnifique.

Comme la Porte du Midi ne s'ouvre que pour l'Empereur, nous entrâmes par celle qui regarde l'Occident, & qui conduit à une vaſte cour, qui eſt au Midi par rapport au Palais. Cette cour a la figure d'une double équerre, à chaque extrémité de laquelle on voit un gros Edifice oblong à double toit, dont l'étage d'en bas eſt percé en trois endroits en forme de Porte de Ville. Cette cour a Nord Sud plus de deux cens pas géométriques de long, & la croiſée environ autant, elle eſt pavée de groſſes briques poſées de champ, avec des allées de pierres plattes & larges ; avant que d'entrer dans une autre cour, il faut paſſer un Canal à demi ſec qui court Eſt Oüeſt, & qui eſt parallele aux murs de cette ſeconde cour. Nous paſsâmes ce canal ſur un des ſix ponts de marbre blanc, qui ſont vers le milieu, vis-à-vis de cinq portes voutées & ouvertes, ſur leſquelles eſt un gros Edifice avec une platte forme ou donjon à double toit, qui a plus de vingt pas géométriques d'épaiſſeur. A l'entrée & à la ſortie du Pont qui conduit à la porte du milieu, il y a deux grandes colomnes rondes de marbre blanc, dreſſées ſur un large piedeſtal entouré d'une baluſtrade de même, avec deux gros lions qui ont ſept à huit pieds de haut ſur leur baſe, leſquels ſemblent avoir été faits d'un même bloc.

Les portes conduiſent vers le Nord dans la ſeconde cour dont je parle, qui n'a gueres que cent pas géométriques

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 23 sur 741

de longueur, & environ la moitié de largeur. A l'entrée de cette cour, on trouve deux autres colomnes de marbre blanc ornées de Dragons en relief, avec deux petites aîles un peu au-dessous d'un chapiteau plat & fort large.

De là on passe dans une troisiéme deux fois plus longue que la seconde, & un peu plus large. On y entre par cinq portes semblables aux précédentes, sur lesquelles porte un gros Edifice de même structure. Ces portes sont épaisses & couvertes de lames de fer, qui y sont attachées par plusieurs rangs de clouds de cuivre, dont la tête est plus grosse que le poing. Tous les Edifices du Palais sont posez sur un socle à hauteur d'homme, bâti de grosses pierres de marbre d'un gris rousâtre, mal polies, & ornées de moulures.

Toutes ces cours sont entourées d'Edifices fort bas, & couverts de tuiles jaunâtres. Au fond de cette troisiéme cour, on voit un assez long Edifice flanqué de deux pavillons qui touchent à deux aîles, lesquelles sont terminées par deux autres pavillons semblables aux premiers, c'est-à-dire, qui sont à double toit, & environnez de leurs galleries, de même que les aîles & le fond de cet édifice, qui est élevé sur une platte forme de brique avec son parapet & ses petites embrasures, laquelle a environ trente-cinq pieds de haut. Le bas de la platte forme, jusqu'à six pieds hors du rez de chaussée est bâti de marbre. Le fond est percé de trois ouvertures voutées, & qui se ferment par trois portes semblables aux précédentes, avec cette différence, que les clouds & les ferrures en sont dorez.

Il y avoit plusieurs Gardes à cette porte, & entre autres un *Colao* ou Ministre d'Etat, qui ayant été accusé d'avoir reçu sous main de l'argent dans l'administration de sa Charge, fut condamné à garder cette porte du Palais, avec une Compagnie de Soldats dans laquelle on l'avoit enrôlé. Ceux qui passoient devant lui, ne laissoient pas de le saluer & de fléchir le genoux, respectant encore, nonobstant l'état humiliant où il se trouvoit, cette haute fortune dont il venoit de décheoir.

Après avoir passé ces trois cours qui n'ont rien de bien remarquable que leur étenduë, nous entrâmes dans une quatriéme, qui a environ quatre-vingts pas géométriques en quarré. Cette Cour est tout-à-fait riante; elle est environnée de galleries interrompuës d'espace en espace par des petits salons tout ouverts & plus exhaussez, vis-à-vis desquels il y a des escaliers avec leurs rampes de marbre blanc, qui regnent presque tout au tour. Cette cour est coupée dans sa largeur par un petit canal revêtu de marbre blanc; les bords sont ornez de balustrades de la même forme. On passe ce canal sur quatre ou cinq ponts d'une seule arcade. Ces ponts sont de marbre blanc, embellis de moulures & de bas reliefs. Dans le fond de la cour est un grand & magnifique salon fort propre, où l'on monte par trois grands escaliers, avec leurs rampes ornées des mêmes balustrades.

Suit une cinquiéme cour à peu près de la même forme & de la même grandeur : elle a néanmoins quelque chose qui frappe davantage : on y voit un grand perron quarré à triple étage, & bordé à chaque étage de balustrades de marbre blanc; ce perron occupe près de la moitié de la longueur de la cour, & près des deux tiers de sa largeur. Il a environ dix-huit pieds de haut, & est bâti sur un socle Siamois de marbre plus grossier, qui est haut de plus de six pieds. On monte sur ce perron par trois escaliers : celui du milieu est le plus considérable. Huit gros vases ou cassolettes de bronze hautes d'environ sept pieds, ornent le haut du perron, au bas duquel, proche du maître escalier, il y a deux grosses figures de lion de bronze. Ce perron est vis-à-vis une grande & magnifique salle, où l'Empereur reçoit les

Mémoriaux, les Requêtes, ou Placets que les Mandarins des Tribunaux Souverains viennent lui préſenter chaque jour, après avoir fait leurs proſternemens accoûtumez au bas de l'eſcalier.

On paſſe enſuite deux autres cours aſſez peu différentes de cette derniere : elles ont des perrons de la même forme & de la même grandeur, & ſont entourées d'édifices ſemblables, avec les eſcaliers & les baluſtrades qui regnent autour.

Lorſque nous eûmes traverſé la ſeconde de ces cours, on nous conduiſit par une porte qui eſt à côté ſur la droite, dans une autre cour longue d'environ deux cens pas : c'eſt une eſpéce d'hippodrome, au bout duquel on entre à main gauche dans une Grande ſalle ouverte. Nous y trouvâmes des gardes, & nous y attendîmes quelque tems le Mandarin qui devoit venir nous prendre, pour nous introduire dans l'appartement de l'Empereur.

Enfin on vint nous chercher, & l'on nous fit entrer dans une neuviéme cour un peu plus petite, mais du moins auſſi magnifique. Au fond ſe voit un grand édifice de figure oblongue, à double toit de même que les précédens, & couvert pareillement de tuilles verniſſées de jaune. Une eſpéce de chemin ou de levée haute de ſix ou ſept pieds, bordée de baluſtres de marbre blanc, & pavée de même, conduit à ce Palais où eſt l'appartement de l'Empereur. Il n'y a que lui qui puiſſe paſſer par cet endroit, ainſi que par le milieu des autres cours.

Tout brille dans ce Palais, par l'éclat que donnent les ornemens de ſculpture, le vernis, les dorures, & les peintures. Au fond de ce grand édifice régne une eſpéce de platte forme, pavée de grands carreaux d'un très beau marbre jaſpé, poli comme une glace, & dont les morceaux ſont tellement unis, qu'à peine peut-on diſtinguer l'endroit où ils ſe joignent.

A l'entrée de la grande ſalle, ſe trouve une porte qui conduit dans une grande chambre quarrée, où l'Empereur étoit aſſis ſur une eſtrade à la maniere Tartare. Cette chambre étoit pavée de marbre, les poutres étoient portées par des colomnes de bois verniſſées de rouge, & engagées de telle ſorte dans le mur, qu'elles étoient de niveau avec ſa ſurface. Nous fîmes les cérémonies ordinaires, c'eſt-à-dire, que nous nous rangeâmes ſur une même ligne vis-à-vis de l'Empereur ; que nous nous mîmes à genoux à trois repriſes, & qu'à chacune nous nous courbâmes trois fois juſqu'à terre. C'étoit une grande faveur qu'il nous faiſoit, de recevoir en perſonne ces marques de notre reſpect : quand les Mandarins des ſix Cours Souveraines, de cinq en cinq jours, au premier jour de l'an, & au jour de la naiſſance de l'Empereur, viennent faire la même cérémonie, ce Prince n'eſt preſque jamais préſent, & eſt quelquefois bien éloigné de l'endroit du Palais où ils rendent leurs hommages.

Après avoir ſatisfait à ce devoir, nous approchâmes de ſa perſonne, & nous étant mis à genoux de côté & ſur une même ligne, il s'informa de notre nom, de notre âge, de notre patrie, & nous entretint avec une douceur & une affabilité, qu'on admireroit dans tout autre Prince que dans un Empereur de la Chine.

On ne peut nier que cette ſuite de cours de plein pied & ſur une même ligne, que cet aſſemblage, quoique confus & informe, de corps de logis, de pavillons, de galleries, de colonnades, de baluſtrades, & de dégrez de marbre, que cette multitude de toits couverts de tuiles d'un vernis jaune ſi luiſant & ſi beau, que quand le ſoleil y donne, ils paroiſſent dorez, on ne peut nier, dis-je, que tout cela ne préſente à la vue je ne ſçai quoi de magnifique, qui frappe, & qui donne à connoître que c'eſt le Palais d'un grand Empereur.

Si l'on y ajoûte les cours, qu'on y a pratiquées ſur les aîles pour les offices

& les écuries, les Palais des Princes du Sang, ceux de l'Impératrice & des femmes, les jardins, les étangs, les lacs, les bois où l'on nourrit toutes sortes d'animaux, tout cela paroîtra avoir quelque chose de singulier. Ce n'est pourtant là que le Palais intérieur du Prince, qui est séparé par une grande muraille du Palais extérieur, lequel est fermé d'un mur élevé & fort épais, & qui a environ deux lieues de circuit. C'est comme une petite Ville où logent les différens Officiers de la Cour, & un grand nombre d'ouvriers de toutes les sortes, qui y sont entretenus pour le service de l'Empereur.

Fort près de *Peking* se voit la maison de plaisance des anciens Empereurs: elle est d'une étendue prodigieuse: car elle a bien de tour dix lieues communes de France: mais elle est bien différente des maisons Royales d'Europe. Il n'y a ni marbre, ni jets d'eau, ni murailles de pierre: quatre petites rivieres d'une belle eau l'arrosent: leurs bords sont plantez d'arbres. On y voit trois édifices fort propres & bien entendus. Il y a plusieurs étangs, des paturages pour les cerfs, les chevreuils, les mules sauvages, & autres bêtes fauves; des étables pour les troupeaux; des jardins potagers, des gazons, des vergers, & même quelques pieces de terre ensemencées; en un mot tout ce que la vie champêtre a d'agrément s'y trouve. C'est là qu'autrefois les Empereurs se déchargeant du poids des affaires, & quittant pour un tems cet air de Majesté qui gêne, alloient goûter les douceurs d'une vie privée.

Cependant ces Empereurs ne sortoient que rarement de leur Palais, & moins ils se montroient à leurs Peuples, plus ils croyoient se concilier de respect. Les Tartares qui occupent maintenant le Trône, se sont humanisez, & sans trop s'écarter du génie de la Nation, ils sont devenus beaucoup plus populaires.

Lorsque l'Empereur sort de son Palais, la coûtume est qu'il soit accompagné d'une grande partie des Seigneurs de sa Cour. Tout brille dans ce cortége, les armes, les harnois des chevaux, les banderoles, les parasols, les évantails, & toutes les autres marques de la dignité Impériale. Ce sont les Princes & les Seigneurs qui ouvrent la marche, & qui sortent les premiers à cheval; ils sont suivis des Colao, ou principaux Ministres, & des grands Mandarins: ils marchent sur deux aîles & assez près des maisons, de sorte qu'ils laissent toute la rue libre. On porte après eux 24. bannieres de soye jaune, qui est la livrée de l'Empereur, brodées de Dragons d'or, qui sont comme ses armoiries. Ces bannieres sont suivies de 24. parasols de même couleur, & d'autant de grands évantails fort riches & fort précieux. Les Gardes du Corps sont tous vêtus de jaune, avec des espéces de casque en tête, & une sorte de javelot ou demie pique dorée, terminée en haut par la figure d'un Soleil ou d'un Croissant, ou de la tête de quelque animal. Douze Estafiers vêtus des mêmes couleurs, portent sur leurs épaules la chaise de l'Empereur qui est superbe. Il y a en divers endroits sur la route un grand nombre de ces Estafiers, pour se relever dans la marche. Une troupe de Musiciens, de Trompettes, & de Joueurs d'instrumens accompagnent l'Empereur, & font grand bruit. Enfin un grand nombre de Pages & de Valets de pieds ferment la marche.

Mais comme les Empereurs maintenant sortent plus souvent de leur Palais, ils se délivrent volontiers de l'embarras que cause un si grand cortége. Quand l'Empereur *Cang hi* visitoit les Provinces méridionales, il montoit une barque neuve & faite exprès pour son voyage, accompagné de ses enfans, de grands Seigneurs, & d'une infinité d'Officiers de confiance; il y avoit tant de troupes sur sa route, qu'il sembloit marcher au milieu d'une armée. Alors il alloit à petites journées, s'arrêtant de

tems

tems en tems pour examiner par lui-même, & ſe faire rendre un compte exact de tout : mais en retournant à *Peking*, ſa barque marchoit jour & nuit.

Je ne dis rien de ſes voyages en Tartarie, lorſqu'il y alloit prendre le divertiſſement de la chaſſe, c'eſt alors qu'il marchoit véritablement à la tête d'une armée, & l'on eût dit qu'il alloit à la conquête d'un Empire. Je décris ailleurs la magnificence qui éclatoit dans le train, dans les habits, dans les tentes & les équipages de ce Prince, & de tous les Grands de ſa ſuite : ainſi ſans m'y arrêter à préſent, je ne parlerai que de l'éclat & de la pompe, avec laquelle il alloit offrir ſolemnellement des ſacrifices dans le Temple du *Tien*. Le détail que j'en tire de la relation qu'en a fait le P. Magalhaens eſt d'autant plus ſûr, que l'ordre de ces ſortes de cérémonies, eſt réglé de tous les tems, & s'obſerve invariablement.

Cette marche commence par 24. tambours rangez en deux files, & 24. trompettes. Ces trompettes ſont faites d'un bois fort eſtimé des Chinois, qu'ils nomment *Ou tong chu* : elles ont plus de trois pieds de longueur, & environ huit pouces de diametre à l'embouchure : elles ſont en forme de cloches ornées de cercles d'or, & s'accordent parfaitement avec les tambours.

Suivent ſur la même ligne 24. hommes, armez de bâtons longs de ſept à huit pieds, verniſſez de rouge, & ornez de feuillages dorez : puis cent Soldats portant des hallebardes, dont le fer ſe termine en croiſſant, cent Maſſiers dont les lances ſont peintes d'un vernis rouge mêlé de fleurs, & dorées à l'extrémité, quatre cens grandes lanternes fort ornées & travaillées avec beaucoup d'art, quatre cens flambeaux faits d'un bois qui brûle long-tems, & qui répand une grande lumiere : deux cens lances enrichies les unes de floccons de ſoye de diverſes couleurs, les autres de queües de Pantheres, de Renards, & d'autres animaux : 24. bannieres ſur leſquelles on a peint les ſignes du Zodiaque, que les Chinois diviſent en 24. parties; cinquante-ſix autres bannieres, où ſont repréſentées les 56. conſtellations, auſquelles les Chinois réduiſent toutes les étoiles : deux cens évantails, ſoutenus par de longs bâtons dorez, où ſont peintes diverſes figures de Dragons, d'oiſeaux, & d'autres animaux : 24. paraſols richement ornez, & un buffet porté par les Officiers de la bouche, & garni de divers utenciles d'or, comme de baſſins, d'éguieres, &c.

Après qu'on a vu marcher tout ce cortége en bon ordre, l'Empereur paroît à cheval ſuperbement vêtu, avec un air grave & majeſtueux; on ſoutient à ſes côtez un riche paraſol qui eſt aſſez grand pour donner de l'ombre & à lui & à ſon cheval : il eſt environné de dix chevaux de main de couleur blanche, dont les ſelles & les brides ſont enrichies d'or & de pierreries, de cent lanciers, & des Pages de la Chambre.

Après quoi l'on voit venir dans le même ordre & à ſa ſuite tous les Princes du Sang, les Regulos, les premiers Mandarins, & les Seigneurs de ſa Cour, tous en habits de cérémonie, cinq cens jeunes Gentilshommes du Palais richement vêtus, mille Valets de pied en robbes rouges, brodées de fleurs & d'étoiles d'or & d'argent. Immédiatement après trente-ſix hommes portent une chaiſe découverte, qui eſt ſuivie d'une autre fermée & beaucoup plus grande, laquelle eſt ſoutenue par ſix vingts porteurs; enfin quatre grands chariots, dont deux ſont traînez par des éléphans, & les deux autres par des chevaux couverts de houſſes en broderie : chaque chaiſe & chaque chariot eſt ſuivi d'une Compagnie de 50. hommes pour ſa garde.

Cette marche eſt fermée par deux mille Mandarins de Lettres, & par deux autres mille Mandarins d'armes ou Officiers de guerre, vêtus magnifiquement de leurs habits de cérémonie.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 27 sur 741

Telle eſt la grandeur & la puiſſance du Maître qui gouverne un ſi vaſte Empire. C'eſt à lui ſeul que tout ſe rapporte : il eſt l'ame qui donne le mouvement, à un ſi grand corps, & qui en maintient toutes les parties dans la plus parfaite ſubordination, ainſi qu'on le verra dans la ſuite.

De la forme du gouvernement de la Chine, des différens Tribunaux, des Mandarins, des honneurs qu'on leur rend, de leur pouvoir & de leurs fonctions.

LE gouvernement politique de la Chine roule tout entier ſur les devoirs des peres à l'égard de leurs enfans, & des enfans envers leurs peres. L'Empereur eſt appellé le pere de tout l'Empire, le Viceroy eſt le pere de la Province qui lui eſt ſoumiſe, & le Mandarin eſt de même le pere de la Ville qu'il gouverne. C'eſt ſur ce principe général qui eſt très-ſimple, qu'eſt fondé ce grand reſpect & cette prompte obéiſſance, que les Chinois rendent aux Officiers, qui aident l'Empereur à ſoutenir le poids du gouvernement.

On ne peut s'empêcher d'être ſurpris lorſqu'on voit qu'un Peuple infini, naturellement inquiet, intereſſé juſqu'à l'excès, & toûjours en mouvement pour s'enrichir, eſt néanmoins gouverné & retenu dans les regles du devoir par un petit nombre de Mandarins, qui ſont à la tête de chaque Province. Tant il eſt vrai que l'ombre ſeule de l'autorité Impériale qui paroît dans leurs perſonnes, a tout pouvoir ſur l'eſprit de ces Peuples.

Dès les premiers tems de la Monarchie, les Mandarins ont été partagez en neuf ordres différens : la ſubordination de ces ordres eſt ſi grande & ſi parfaite, que rien ne ſe peut comparer au reſpect & à la ſoumiſſion, que les Mandarins d'un ordre inférieur ont pour ceux qui ſont d'un ordre ſupérieur.

Le premier ordre des Mandarins eſt celui des *Colao* ou Miniſtres d'Etat, des premiers Préſidens des Cours Souveraines, & autres premiers Officiers de la Milice ; c'eſt le plus haut degré auquel les Gens de Lettres puiſſent parvenir, à moins que pour des ſervices importans rendus à l'Empire, l'Empereur ne jugeât à propos de leur donner des titres encore plus honorables, comme ceux de Comtes, de Ducs, &c.

Le nombre des *Colao* n'eſt pas fixé, mais il dépend de la volonté du Prince, qui les choiſit comme il veut, & qui les tire des autres Tribunaux. Cependant ils ne ſont gueres que cinq ou ſix. Il y en a un d'ordinaire parmi eux qui eſt plus diſtingué que les autres, & qu'on nomme *Cheou ſiang* : c'eſt lui qui eſt le chef du Conſeil, & qui a ſurtout la confiance de l'Empereur.

Le Tribunal de ces *Colao* ſe tient dans le Palais, à main gauche de la ſalle Impériale, qui eſt le côté le plus honorable. C'eſt dans cette ſalle que l'Empereur donne audience quand il paroît en public, & qu'il reçoit les reſpects & les hommages que les Mandarins viennent lui rendre. Comme il a dans ſon Palais pluſieurs autres ſalles magnifiques & ſuperbement ornées, on attribuë une de ces ſalles à chacun d'eux, pour examiner les différentes affaires qui lui ſont adreſſées en particulier ; & on lui donne le nom de cette ſalle, comme un titre d'honneur qu'on ajoûte à ſon nom ordinaire, par exemple, un tel, *Colao*, ſuprême ſalle du milieu.

Ce Tribunal qu'on nomme *Nui yüen*, c'eſt-à-dire, la Cour du dedans, parce qu'il eſt au dedans du Palais, eſt compoſé de trois ordres de Mandarins. Les premiers ſont à proprement parler les Miniſtres d'Etat ; ce ſont eux qui voyent &

qui examinent preſque toutes les Requêtes que les Tribunaux Souverains doivent préſenter à l'Empereur, ſoit pour les affaires d'Etat, & qui concernent la guerre, ou la paix, ſoit pour les affaires civiles ou criminelles. Ils liſent ces Requêtes, & après les avoir luës, ils permettent qu'on les donne à l'Empereur, à moins qu'ils ne trouvaſſent quelque obſtacle, dont ils avertiroient Sa Majeſté, qui reçoit ou qui rejette leurs avis, comme il lui plaît, ſe réſervant quelquefois à lui ſeul la connoiſſance des affaires, & l'examen des Mémoires qu'on lui a préſentez.

Les Mandarins qui compoſent le ſecond ordre de ce Tribunal, ſont comme les Aſſeſſeurs des premiers : c'eſt de leur corps que ſe tirent les Vicerois des Provinces, & les Préſidens des autres Tribunaux ; on leur donne le titre de *Ta hio ſe*, c'eſt-à-dire, Lettrez, ou Magiſtrats d'une capacité reconnuë, & on les prend dans le ſecond ou le troiſiéme ordre des Mandarins.

Les Mandarins du troiſiéme ordre s'appellent *Tchong chu co*, c'eſt-à-dire, école des Mandarins. Ils ſont les Sécretaires de l'Empereur, & ont ſoin de faire écrire toutes les affaires dont on délibere dans le Tribunal. On les prend dans le quatriéme, le cinquiéme, ou le ſixiéme ordre des Mandarins.

Ce ſont là les Officiers qui compoſent le Conſeil de l'Empereur, & c'eſt à ce Tribunal que s'éxaminent & ſe décident la plûpart des grandes affaires, à moins que l'Empereur ne faſſe aſſembler le Grand Conſeil pour en décider. Ce Grand Conſeil eſt compoſé de tous les Miniſtres d'Etat, des premiers Préſidens & Aſſeſſeurs des ſix Cours Souveraines, & de ceux de trois autres Tribunaux conſidérables. Car outre ce Conſeil du dedans, il y a dans *Peking* ſix Cours Souveraines qu'on appelle *Leou pou*, dont le pouvoir & l'autorité s'étendent ſur toutes les Provinces de l'Empire. De tout tems il y a eu dans chacune un Préſident, qui eſt d'ordinaire Mandarin du premier ordre, & deux Aſſeſſeurs qui ſont du ſecond ordre : ſans compter les Tribunaux ſubalternes, au nombre de quarante-quatre, qui ont chacun un Préſident, & au moins douze Conſeillers.

C'eſt ainſi que ces Tribunaux ont été compoſez ſous les Empereurs Chinois, mais depuis que les Tartares ſe ſont rendus maîtres de la Chine, on a doublé les Officiers, tant dans les Cours ſupérieures que dans les ſubalternes ; & l'on y a mis autant de Tartares que de Chinois. Trait de politique dans le Conquérant, qui a trouvé le moyen de faire entrer les Tartares dans l'adminiſtration de l'Etat, ſans mécontenter les Chinois qui auroient eu lieu de ſe plaindre, ſi on les eût exclus des Charges de l'Empire.

La fonction de la premiere de ces Cours Souveraines qui s'appelle *Lij pou*, eſt de fournir de Mandarins toutes les Provinces de l'Empire, de veiller ſur leur conduite, d'examiner leurs bonnes ou mauvaiſes qualitez, d'en rendre compte à l'Empereur, afin qu'il récompenſe la vertu & le mérite des uns, en les élevant à de plus grands emplois, & qu'il puniſſe les autres en les dégradant, lorſque par quelque endroit, ils ſe ſont rendus indignes du poſte, où on les avoit placez : ce ſont à proprement parler des Inquiſiteurs d'Etat.

Cette Cour a quatre Tribunaux ſubalternes. Le premier qui a ſoin de choiſir ceux qui par leur ſcience & leurs autres qualitez méritent de poſſeder des Charges dans l'Empire. Le ſecond qui examine la bonne ou la mauvaiſe conduite des Mandarins. Le troiſiéme qui doit ſceller tous les Actes juridiques, donner aux différens Mandarins les Sçeaux convenables à leurs dignitez & à leurs emplois, & examiner ſi les Sceaux des dépêches qu'on envoye à la Cour ſont véritables ou ſuppoſez. Enfin le quatriéme qui eſt chargé d'examiner le mérite des Grands de l'Empire, c'eſt-à-dire, des Princes du Sang Impérial, des

Régulos, de ceux qu'on a honoré de titres à peu près ſemblables à ceux de nos Ducs, de nos Marquis, & de nos Comtes, & généralement de toutes les perſonnes d'un rang & d'une qualité diſtinguée.

La ſeconde Cour Souveraine, appellée *Hou pou*, c'eſt-à-dire, grand Tréſorier du Roy, a la Surintendance des Finances, & a le ſoin du domaine, des tréſors, de la dépenſe, & des revenus de l'Empereur; elle expédie les ordres pour les appointemens & les penſions; elle ordonne les livraiſons de ris, de piéces de ſoye, & d'argent qui ſe diſtribuent aux Grands Seigneurs & à tous les Mandarins de l'Empire; elle tient un rôle exact de toutes les familles, de tous les droits qui doivent ſe payer, des douanes, & des magazins publics Pour l'aider dans ce prodigieux détail, elle a quatorze Tribunaux ſubalternes pour les affaires des quatorze Provinces dont eſt compoſé l'Empire; car la Province de *Pe tche li* étant la Province de la Cour, & par conſéquent ſupérieure aux autres, joüit en beaucoup de choſes des prérogatives de la Cour & de la Maiſon de l'Empereur. La Province de *Kiang nan*, dont *Nan king* eſt capitale, avoit autrefois les mêmes privileges, à cauſe de la réſidence qu'y faiſoient les Empereurs: mais elle a été réduite en Province comme les autres par les Tartares, qui ont changé le nom de *Nan king*, en celui de *Kiang nin*.

Li pou eſt le nom de la troiſiéme Cour Souveraine, c'eſt-à-dire, Tribunal des Rits. Quoique le nom de cette Cour paroiſſe le même que celui de la premiere Cour, dont nous venons de parler, il y a cependant une grande différence dans la langue Chinoiſe, & c'eſt la prononciation qui le détermine. *Lij* ſignifie Mandarin, & *Pou* Tribunal, c'eſt ce qui exprime le Tribunal des Mandarins: au lieu qu'ici *Li* ſignifie, Rit, & joint avec *Pou* exprime le Tribunal des Rits. C'eſt à cette Cour qu'il appartient de veiller ſur l'obſervation des Rits & des cérémonies, ſur les ſciences & les arts; c'eſt elle qui a ſoin de la Muſique Impériale, qui examine ceux qui aſpirent aux degrez, & qui permet qu'on les admette aux examens: c'eſt elle qui donne ſon avis ſur les titres d'honneur, & ſur les diſtinctions dont l'Empereur veut gratifier ceux qui le méritent: De plus elle a ſoin des Temples & des Sacrifices que l'Empereur a coûtume d'offrir: ce ſoin s'étend aux feſtins que le Prince donne à ſes Sujets ou aux Etrangers: c'eſt à elle à recevoir, à régaler, à congédier les Ambaſſadeurs: elle a la direction des arts libéraux, & enfin des trois Loix ou Religions qui ont cours, ou qui ſont tolérées dans l'Empire, ſçavoir, des Lettrez, des *Tao ſſée*, & des Diſciples de *Fo*. Enfin c'eſt comme une eſpéce de Tribunal Eccléſiaſtique, devant lequel les Prédicateurs de l'Evangile ont été obligez de comparoître dans le tems des perſécutions.

Quatre Tribunaux ſubalternes aident cette Cour dans ſes fonctions. Le premier a ſoin de délibérer ſur les affaires les plus importantes, comme lorſqu'il s'agit d'expédier les Brevets pour les plus grandes Charges de l'Empire, telles que ſont celles des *Tſong tou* ou des Vicerois. Le ſecond a ſoin des ſacrifices que fait l'Empereur, des Temples, des Mathématiques, & des Religions approuvées ou tolerées. Le troiſiéme eſt chargé de recevoir ceux qui ſont envoyez à la Cour. Le quatriéme a la direction de la table de l'Empereur, & des feſtins que donne ſa Majeſté, ſoit aux Grands de l'Empire, ſoit aux Ambaſſadeurs.

La quatriéme Cour Souveraine ſe nomme *Ping pou*, c'eſt-à-dire, le Tribunal des armes. La milice de tout l'Empire eſt de ſon reſſort. C'eſt de ce Tribunal que dépendent les Officiers de guerre généraux & particuliers; c'eſt lui qui les examine en leur faiſant faire l'exercice, qui entretient les fortereſſes, qui remplit les arſenaux, & les magazins d'armes

mes offenſives & deffenſives, & de munitions de guerre & de bouche, qui fait fabriquer toutes ſortes d'armes, & qui a ſoin généralement de tout ce qui eſt néceſſaire pour la défenſe & la ſûreté de l'Empire.

Elle a quatre Tribunaux inférieurs. Le premier diſpoſe de toutes les Charges militaires, & veille à ce que les troupes ſoient bien diſciplinées. Le ſecond diſtribue les Officiers & les Soldats dans les divers poſtes, pour y maintenir la tranquillité, & a ſoin de purger les Villes & les grands chemins de voleurs. Le troiſiéme à la ſur-intendance de tous les chevaux de l'Empire, des poſtes, des relais, des hôtelleries Impériales, & des barques deſtinées à porter les vivres & les autres proviſions aux Soldats. Le quatriéme a ſoin de faire fabriquer toutes ſortes d'armes, & à en remplir les arſenaux.

On a donné le nom de *Hing pou* à la cinquiéme Cour Souveraine. Elle eſt comme la Tournelle ou la Chambre Criminelle de l'Empire. Il lui appartient d'examiner ceux qui ſont coupables de quelque crime, de les juger, & de les punir d'une maniere conforme à ce que les Loix ont ſagement établi. Elle a quatorze Tribunaux ſubalternes, ſelon le nombre des quatorze Provinces de l'Empire.

La ſixiéme & derniere Cour Souveraine appellée *Cong pou*, c'eſt-à-dire, Tribunal des ouvrages publics, a ſoin d'entretenir les Palais, tant de l'Empereur, que des Tribunaux, des Princes du Sang, & des Vicerois, les ſépulcres des Empereurs, les Temples, &c. Elle a l'intendance des tours, des arcs de triomphes, des ponts, des chauſſées, des digues, des rivieres, & des lacs, & de tous les ouvrages néceſſaires pour les rendre navigables; des rues, des grands chemins, des barques, & de tous les bâtimens néceſſaires pour la navigation.

Cette Cour a pareillement quatre Tribunaux ſubalternes. Le premier dreſſe les plans & les deſſeins des ouvrages publics. Le ſecond a la direction de tous les ateliers, qui ſont dans toutes les Villes du Royaume. Le troiſiéme a ſoin d'entretenir les canaux, les ponts, les chauſſées, les chemins, &c. & de rendre les rivieres navigables. Le quatriéme a ſoin des maiſons Royales, des jardins, & des vergers: il les fait cultiver & en perçoit les revenus.

Chacun de ces Tribunaux inférieurs, a ſon Palais particulier avec ſes ſalles, & eſt compoſé de deux Préſidens, & de 24. Conſeillers, partie Tartares, & partie Chinois. On ne parle point d'une infinité de petits Officiers qui ſont attachez à chaque Tribunal, tels que ſont les Ecrivains, les Greffiers, les Huiſſiers, les Courriers, les Prevôts, les Sergens, & le reſte.

Comme il ſeroit à craindre que des corps en qui réſide tant de puiſſance, ne vinſſent à affoiblir peu à peu l'autorité Impériale, les Loix ont prévenu cet inconvénient en deux manieres.

Premierement, il n'y a aucun de ces Tribunaux qui ait un pouvoir abſolu dans les affaires qui ſont de ſon reſſort, & qui n'ait beſoin pour l'exécution de ſes jugemens, du ſecours d'un autre Tribunal, & quelquefois de tous enſemble. Par exemple, toutes les troupes ſont ſoumiſes au quatriéme Tribunal Souverain, qui eſt celui de la guerre: mais le payement des troupes, eſt du reſſort du deuxiéme: les barques, les chariots, les tentes, les armes, &c. dépendent du ſixiéme. Ainſi nulle entrepriſe militaire ne peut s'exécuter ſans le concert de ces différens Tribunaux. Il en eſt de même de toutes les affaires importantes de l'Etat.

Secondement, rien n'eſt plus capable de tenir en bride la puiſſance des Magiſtrats, dont les Tribunaux ſuprêmes ſont compoſez, que la précaution qu'on a priſe de nommer un Officier, qui veille à ce qui ſe paſſe dans chaque Tribunal.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 31 sur 741

Son office eſt d'aſſiſter à toutes les aſſemblées, d'en revoir tous les actes qui lui ſont communiquez : il ne peut rien décider par lui-même, il eſt ſimple inſpecteur pour obſerver toutes choſes, & en rendre compte à la Cour : ſa charge l'oblige d'informer ſecrettement l'Empereur, des fautes que les Mandarins commettent, non ſeulement dans l'adminiſtration publique des affaires de l'Etat, mais encore dans leur conduite particuliere : rien n'échappe à leur vigilance, ils n'épargnent pas même la perſonne de l'Empereur, lorſqu'il eſt repréhenſible ; & afin qu'on ne puiſſe les gagner en leur faiſant eſpérer une fortune plus grande, ni les intimider par des menaces, on les retient conſtamment dans leur emploi, & on ne les en tire que pour les élever à une charge plus conſidérable.

Ces ſortes d'Inſpecteurs ou de Cenſeurs publics, qu'on appelle *Co tao*, ſe font extrémement redouter, & il y a des traits étonnans de leur hardieſſe & de leur fermeté. On en a vu accuſer des Princes, des Grands Seigneurs, des Vicerois Tartares, quoi qu'ils fuſſent ſous la protection de l'Empereur ; il eſt même aſſez ordinaire, que ſoit par entêtement, ſoit par vanité, ils aiment mieux tomber dans la diſgrace du Prince, & même être mis à mort, que de ſe déſiſter de leurs pourſuites, quand ils croyent qu'elles ſont conformes à l'équité, & aux régles d'un ſage gouvernement.

L'un d'eux ayant accuſé au feu Empereur *Cang hi*, quatre *Colao* & quatre grands Officiers, & les ayant convaincus de s'être laiſſez corrompre par argent, pour la nomination des Charges, ils furent caſſez ſur le champ, & réduits à la condition de Gardes, qui ſont de petits Officiers du menu Peuple ; ainſi l'on peut bien dire des Officiers de cette Cour, ce qu'un Courtiſan de Perſe diſoit de ceux de ſon Prince : Ils ſont entre les mains du Roy mon maître comme des jettons, qui ne valent que ce qu'il veut les faire valoir.

Lorſque l'Empereur renvoye ſelon la coûtume, les Requêtes de ces Cenſeurs aux Tribunaux pour en délibérer, il eſt rare que les Mandarins donnent le tort aux Cenſeurs, par la crainte où ils ſont d'être accuſez eux-mêmes. C'eſt ce qui donne à ces Officiers un grand crédit dans l'Empire ; mais auſſi c'eſt ce qui tient tout dans le devoir, & dans la ſubordination ſi néceſſaire, pour maintenir l'autorité Impériale.

Cependant quelque déférence qu'aïent tous les Mandarins, non ſeulement pour les ordres, mais pour les moindres inclinations de l'Empereur, ils ne laiſſent pas dans l'occaſion de faire paroître beaucoup de fermeté. Lorſque l'Empereur interroge les Tribunaux, & qu'ils répondent ſelon les Loix, on ne peut ni les blâmer, ni leur faire aucun reproche ; au lieu que s'ils répondent d'une autre maniere, les Cenſeurs de l'Empire ont droit de les accuſer, & l'Empereur de les faire punir, pour n'avoir pas ſuivi les Loix.

Il y a encore à *Peking* un autre Tribunal, uniquement établi pour y traiter les affaires des Princes : on ne veut pas qu'ils ſoient confondus avec le commun du Peuple. Les Préſidens & les Officiers de ce Tribunal ſont des Princes titrez ; on choiſit les Officiers ſubalternes parmi les Mandarins ordinaires ; c'eſt à ceux-ci de dreſſer les actes de procédure, & de faire les autres écritures néceſſaires. C'eſt auſſi dans les Regiſtres de ce Tribunal, qu'on inſcrit tous les Enfans de la famille Impériale à meſure qu'ils naiſſent, qu'on marque les titres & les dignitez dont on les honore, qu'on les juge, & qu'on les punit s'ils le méritent. Les Regulos, outre leurs femmes légitimes, en ont ordinairement trois autres, auſquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inſcrivent dans ce Tribunal. Les enfans qui en naiſſent, ont rang après les enfans légitimes, & ſont plus conſi-

dérez que ceux qui naiſſent de ſimples concubines, que les Princes peuvent avoir en auſſi grand nombre qu'ils le ſouhaittent.

Je n'entrerai point dans un plus grand détail des divers Tribunaux établis dans la Ville Impériale, il ſuffit d'avoir parlé un peu au long des ſix principaux auſquels ils ſont ſubordonnez; mais je n'en puis omettre un qui eſt ſingulier en ſon genre, & qui fait connoître le cas quon fait à la Chine des gens de Lettres.

Tous les trois ans tout ce qu'il y a de *Kiu gin*, c'eſt-à-dire de Licentiez dans l'Empire, ſe rendent à *Peking* pour parvenir au degré de Docteur; on les examine rigoureuſement durant 13. jours, & il n'y en a qu'environ trois cens qui ſoient élevez à ce degré. On choiſit parmi ces nouveaux Docteurs, ceux qui ont fait paroître le plus d'eſprit & de capacité, pour compoſer le Tribunal dont je parle, & qui ſe nomme *Han lin yuen*; c'eſt une eſpece d'Academie, qui ne compte parmi ſes membres, que les plus ſçavans & les plus beaux génies de l'Empire.

Ce ſont ces Docteurs qui ont l'Intendance de l'éducation du Prince héritier, & qui doivent lui enſeigner la vertu, les ſciences, les regles de la civilité, & le grand art de bien gouverner. Ils ſont chargez d'écrire les évenemens conſidérables, qui méritent d'être tranſmis aux races futures, & l'hiſtoire générale de l'Empire. Leur profeſſion eſt de continuellement étudier, & de faire des Livres utiles. Ce ſont proprement les gens de Lettres de l'Empereur; il s'entretient avec eux des ſciences, & c'eſt ſouvent de leur corps qu'il choiſit des *Colao*, & les Préſidens des Tribunaux ſuprêmes. Les membres de ce Tribunal ſont dans une grande eſtime, & en même tems fort craints & fort reſpectez.

C'eſt l'Empereur qui nomme pareillement les Mandarins, auſquels il donne toute autorité dans les Provinces. Elles ſont gouvernées par deux Officiers généraux, dont dépendent tous les autres: l'un qui s'appelle *Fou yuen*; c'eſt ce que nous nommons en Europe Viceroy ou Gouverneur de Province: un autre, dont la juriſdiction eſt bien plus étenduë, puiſque deux & quelquefois trois Provinces lui ſont ſoumiſes. Celui-ci ſe nomme *Tſong tou*.

L'un & l'autre ſont à la tête d'un Tribunal ſuprême de la Province, où toutes les affaires importantes, ſoit civiles, ſoit criminelles, ſe décident: c'eſt à eux que l'Empereur envoye immédiatement ſes ordres, & ils ont ſoin de les ſignifier auſſi-tôt dans toutes les Villes de leur reſſort.

Quelque grande que ſoit l'autorité du *Tſong tou*, elle ne diminuë en rien celle des Vicerois particuliers: tout y eſt reglé de telle ſorte, qu'il n'y a jamais parmi eux aucun conflit de juriſdiction. Ce Tribunal ſuprême de chaque Province, a dans ſon département pluſieurs autres Tribunaux, qui lui ſont ſubordonnez, & un certain nombre de Mandarins inférieurs, qui aident le Viceroy à expédier les affaires.

Dans toutes les Villes Capitales des Provinces, on a établi deux Tribunaux, l'un pour les affaires civiles, & l'autre pour les affaires criminelles: le premier s'appelle *Pou tching ßee*: il a un Préſident & deux Aſſeſſeurs: ils ſont tous trois Mandarins du ſecond ordre. Le Préſident l'eſt du premier dégré, & les Aſſeſſeurs du ſecond dégré. Le Tribunal criminel, qu'on nomme *Ngan tcha ßée*, a un Préſident du troiſiéme ordre, & au lieu d'Aſſeſſeurs il a deux claſſes de Mandarins, qu'on appelle *Ta oli*.

Ces Mandarins ſont les Viſiteurs des différens diſtricts qui partagent chaque Province, & ils y ont leurs Tribunaux. Leur Charge eſt d'en rendre compte à l'Empereur, ſur-tout quand dans la Province il n'y a point de Viſiteur envoyé de la Cour.

Les uns appellez *Y tchuen tao* ont ſoin

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 33 sur 741

de l'entretien des Poſtes, des Hôtelleries Royales, & des Barques de leur département, qui appartiennent à l'Empereur. D'autres qu'on nomme *Ping pi tao*, ont inſpection ſur les Troupes. D'autres veillent à la réparation des grands chemins, on les nomme *Tun tien tao*: il y en a qui ont ſoin des rivieres, & qu'on appelle *Ho tao*; & d'autres, dont l'emploi eſt de viſiter les côtes de la mer, ils s'appellent *Hai tao*. Ils ont tout pouvoir de faire châtier les criminels, & ils ſont comme les Subſtituts des ſix Tribunaux ſuprêmes de la Cour.

Pour ce qui eſt des Villes particulieres, comme elles ſont de trois ordres différens, elles ont auſſi leurs Gouverneurs, & pluſieurs Mandarins qui rendent la juſtice.

Le Mandarin des Villes du premier ordre s'appelle *Tchi fou*. Il eſt Mandarin du quatriéme ordre: ſes trois Aſſeſſeurs ſont Mandarins du ſixiéme & du ſeptiéme ordre: il a encore ſous lui un certain nombre de Mandarins inférieurs, qui ſe multiplient à proportion de l'étenduë de ſon territoire, & du nombre des Villes qui ſont de ſa dépendance.

Le Mandarin des Villes du ſecond ordre ſe nomme *Tchi tcheou*: il eſt du ſecond dégré du cinquiéme ordre: ſes deux Aſſeſſeurs ſont du ſecond dégré du ſixiéme & du ſeptiéme ordre.

Enfin toutes les autres Villes de l'Empire ont un Tribunal, dont le Préſident s'appelle *Tchi hien*. C'eſt un Mandarin du ſeptiéme ordre qui a deux Aſſeſſeurs, l'un du huitiéme, & l'autre du neuviéme ordre.

Outre ces Tribunaux qui ſont communs à toutes les Provinces, il y en a encore d'autres, qui ſont propres de certains lieux, ou qui ont des fonctions particulieres, tels que ſont, par exemple, les Mandarins du ſel qui ont ſoin de le faire diſtribuer dans toutes les Provinces par des perſonnes ſûres, & d'empêcher que des Marchands particuliers n'en débitent, & ne faſſent tort aux droits du Prince: Le Préſident de ce Tribunal s'appelle *Yen fa tao*; le Mandarin général du tribut du ris, qu'on nomme *Leang tao*; un autre Mandarin général, lequel préſide aux éxamens des Etudians de la Province, & de tous ceux qui aſpirent aux dégrez de litterature, qui ſe nomme *Hio tao*: & pluſieurs autres qui ont des Offices particuliers, & dont le détail ſeroit trop long.

Le nombre de ces Mandarins de Lettres répandus dans tout l'Empire, monte à plus de treize mille ſix cens: on en imprime quatre fois l'année un catalogue exact, où l'on marque leur nom, leurs titres, leur pays, & le tems auquel ils ont été graduez. Je parlerai ailleurs des Mandarins d'armes ou Officiers de guerre.

Les Gouverneurs des Villes, qui ſont des Mandarins inférieurs, ne reglent pas ordinairement par eux-mêmes les affaires importantes; mais ils ſont obligez d'en faire leur rapport aux Mandarins ſupérieurs, c'eſt-à-dire, au *Pou tching ſëe* que les Européans appellent le Tréſorier général de la Province, & au *Fou yüen*, à qui nous donnons le nom de Viceroy.

Ces deux grands Mandarins ne reconnoiſſent au-deſſus d'eux que les Tribunaux de *Peking*. Pour ce qui eſt du *Tſong tou*, qui eſt au-deſſus des Vicerois, & qui a le gouvernement de deux ou trois Provinces, il eſt dépendant des mêmes Tribunaux; mais ſa Charge eſt ſi conſidérable, qu'on ne peut l'élever qu'en le faiſant Miniſtre d'Etat, ou Préſident d'une des Cours Souveraines.

Tous les Mandarins ſont infiniment jaloux des marques de leur dignité, qui les diſtinguent non ſeulement du commun du Peuple, mais encore des autres Lettrez, & de tous ceux qui ſont d'un rang inférieur.

Cette marque conſiſte dans une piéce d'étoffe quarrée qu'ils portent ſur la poitrine; elle eſt richement travaillée, & au milieu ſe voit la deviſe propre de leurs emplois: aux uns c'eſt un dragon à qua-

tre

tre ongles, aux autres un aigle, ou un ſoleil, & ainſi du reſte. Pour ce qui eſt des Mandarins d'armes, ils portent des Pantheres, des Tygres, des Lions, &c.

Il y a pareillement de la diſtinction affectée aux ceintures qu'ils portent: autrefois avant que les Chinois euſſent pris l'habit Tartare, elles étoient diviſées en petits carreaux, & s'attachoient par devant avec de grandes agraffes faites de cornes de buffle, de rhinoceros, d'yvoire, d'écailles de tortuë, de bois d'aigle, d'argent, d'or, & de pierreries: cette matiere des agraffes étoit différente ſelon la diverſité des emplois: il n'y avoit que les *Colao* qui puſſent porter celle qui eſt de pierres précieuſes, & c'eſt l'Empereur qui la leur donnoit, lorſqu'il les mettoit en poſſeſſion de leur Charge. Maintenant c'eſt la ceinture de ſoye qui eſt toûjours en uſage.

Il y a une dépendance abſoluë entre ces diverſes puiſſances qui gouvernent l'Etat. Le plus petit des Mandarins a tout pouvoir dans l'étenduë de ſon gouvernement, mais il releve d'autres Mandarins, dont le pouvoir eſt plus grand; ceux-ci dépendent des Officiers généraux de chaque Province; ces derniers, des Tribunaux de la Ville Impériale; & les Préſidens des Cours Souveraines, devant qui tremblent tous les Mandarins, tremblent eux-mêmes devant l'Empereur, en qui réſide la ſouveraine puiſſance.

Voici comment ſe diſtribuent les Charges des Mandarins, c'eſt-à-dire, des Officiers: quand des trois degrez de litterature, on en a paſſé au moins deux, on eſt en état de poſſeder des Charges; les noms de ces trois ſortes de ſçavans, c'eſt-à-dire, des *Si eou tſai* ou Bacheliers, des *Kiu gin* ou Licentiez, & des *Tſing ſsëe* ou Docteurs, s'écrivent dans les Regiſtres du Tribunal, appellé *Lji pou*, qui diſtribuë les Officiers chacun dans ſon rang & ſelon ſon mérite.

Lorſque leur tems eſt venu, & qu'il vaque des Charges, ils ſe rendent à la Cour: on ne les éleve ordinairement, même les *Tſing ſsëe*, qu'aux Charges de Gouverneurs de Villes du ſecond & du troiſiéme ordre. Suppoſé que quatre de ces Charges viennent à vaquer, on commence par en informer l'Empereur, & on appelle les quatre Lettrez qui ſont les premiers ſur la liſte; puis dans une boëte élevée, où l'on ne peut atteindre qu'à peine avec la main, on met quatre bulletins, où ſont écrits les noms des quatre gouvernemens, enſuite chacun tiré en ſon rang, & eſt fait Gouverneur de la Ville dont le nom lui eſt échu.

Outre les examens ordinaires, on en fait encore un autre, pour s'aſſurer de quelle ſorte de gouvernement un Lettré eſt capable; & l'on dit que quand on a des amis, ou de l'argent à donner, les Chinois ne manquent pas de diverſes adreſſes, pour faire tomber les meilleurs Gouvernemens, à ceux qu'ils ont deſſein de favoriſer.

La facilité avec laquelle un ſeul Mandarin, un *Tchi fou* par exemple, gouverne un ſi grand Peuple, eſt admirable. Qu'il publie ſes ordres ſur un ſimple quarré de papier, ſcellé de ſon ſceau, & affiché aux Carrefours des Villes & des Villages, il eſt auſſitôt obéi.

Une ſi prompte obéiſſance a pour baſe cette profonde vénération, & cette ſoumiſſion ſans réſerve à l'égard des parens, dans laquelle les Chinois ſont élevez dès leur enfance: elle vient auſſi du reſpect que ce Mandarin s'attire, par la maniere dont il conduit un Peuple accoûtumé à le regarder comme l'Empereur, dont il repréſente la perſonne. Le Peuple ne lui parle qu'à genoux, lorſqu'il rend la juſtice dans ſon Tribunal. Il ne paroît jamais en public qu'avec un grand appareil, & ſon train eſt majeſtueux. Il eſt ſuperbement vêtu, ſon viſage eſt grave & ſévere; quatre hommes le portent aſſis ſur une chaiſe fort propre, découverte & dorée ſi c'eſt en Eté, & fermée d'un tour de ſoye ſi c'eſt en Hyver: il eſt précédé de tous les gens

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 35 sur 741

de ſon Tribunal, dont les bonnets & les habits ſont d'une forme extraordinaire.

Ces Officiers marchent en ordre des deux côtez de la ruë : les uns tiennent devant lui un paraſol de ſoye, les autres frappent de tems en tems ſur un baſſin de cuivre, & d'eſpace en eſpace ils avertiſſent à haute voix le Peuple, de ſe tenir en reſpect à ſon paſſage. Quelques-uns portent de grands foüets, d'autres traînent de longs bâtons, ou des chaînes de fer ; le fracas de tous ces inſtrumens fait trembler un Peuple naturellement timide, & qui ſçait qu'il n'échapperoit pas aux châtimens que lui feroit ſouffrir le Mandarin, s'il contrevenoit publiquement à ſes ordres.

Ainſi dès qu'il paroît, tout le Peuple, qui eſt dans les ruës, lui témoigne ſon reſpect, non pas en le ſaluant, de quelque maniere que ce ſoit, ce ſeroit une familiarité puniſſable ; mais en ſe retirant à l'écart, ſe tenant debout, les pieds joints l'un auprès de l'autre, les bras pendans & ſerrez le long des côtez ; & il demeure dans cette poſture la plus reſpectueuſe, juſqu'à ce que le Mandarin ſoit paſſé.

Si un Mandarin du cinquiéme ordre, tel que le *Tchi fou*, marche avec cette Pompe, on peut juger quelle eſt la magnificence de la marche du *Tſong tou*, ou du Viceroy. Il a toûjours pour le moins une centaine d'hommes qui l'accompagnent, & cette longue ſuite qui n'a rien d'embarraſſant, parce que chacun ſçait ſon poſte, occupe quelquefois toute une ruë. C'eſt au milieu de ce cortege qu'il paroît revêtu de ſes habits de cérémonie, & élevé ſur une chaiſe fort grande & bien dorée, que huit hommes portent ſur leurs épaules.

D'abord paroiſſent deux timballiers, qui frappent ſur des baſſins de cuivre pour avertir de la marche : viennent enſuite huit Porte-Enſeignes de bois verniſé, où ſont écrits en gros caracteres les titres d'honneur du Viceroy ; quatorze Drapeaux où l'on voit les Symboles propres de ſa charge, tels que ſont le Dragon, le Tygre, le Phénix, la Tortue volante, & d'autres animaux aîlez : ſix Officiers qui portent une planche, faite en forme de pelle fort large, élevée, & ſuſpendue, où l'on lit en gros caractere d'or les qualitez particulieres de ce Mandarin. Deux autres portent, l'un un paraſol de ſoye jaune à triple étage, & l'autre l'étui où ſe conſerve ce paraſol ; deux Archers à cheval qui ſont à la tête des premiers Gardes : des Gardes armez de faux redreſſées & ornées de floccons de ſoye à quatre étages ; deux autres files de gens armez, les uns de maſſes à long manche, les autres de maſſes en forme de poignet au ſerpent de fer, & d'autres armez de grands marteaux, & de longues haches en croiſſant ; de nouveaux Gardes portant les uns des haches d'armes au tranchant redreſſé, & les autres armez de faux droites comme les premieres ; quelques Soldats portant ou hallebardes à triple pointe, ou des fléches, ou des haches ; deux porteurs chargez d'une eſpéce de coffre très propre, dans lequel eſt enfermé le Sceau de ſa dignité. Deux nouveaux timballiers qui avertiſſent que le Mandarin approche ; deux Officiers armez de cannes pour tenir le monde en reſpect, qui ſont couverts d'un feutre ombragé de deux plumes d'oye. On voit enſuite deux porte-maſſes à Dragons de groſſe ſculpture dorez, & un grand nombre d'Officiers de Juſtice, les uns armez de foüets ou de bâtons plats pour donner la baſtonnade, les autres armez de chaînes, de foüets, de coutelas, & d'écharpes de ſoye. Deux Guidons, & un Capitaine commandant cette eſcouade : tout cet appareil précede le Viceroy porté dans ſa chaiſe, & environné de ſes Pages & de ſes Valets de pied, ayant près de ſa perſonne un Officier qui porte un grand évantail en forme d'écran. Il eſt ſuivi de pluſieurs Gardes, dont les uns ſont armez de maſſes polyedres, &


©BIUM
Tome II. page 30.
A. Humbert delin.
Cortege d'un Viceroy toutes les fois qu'il sort de son Palais.

les autres de ſabres à long manche ; après quoi viennent pluſieurs Enſeignes & Cornettes, avec un grand nombre de Domeſtiques à cheval, qui portent chacun ce qui eſt à l'uſage du Mandarin, comme un ſecond bonnet renfermé dans ſon étui, en cas que le tems l'oblige d'en changer, &c.

Quand il marche pendant la nuit, on porte, non pas des flambeaux comme en Europe, mais pluſieurs groſſes lanternes très propres, ſur leſquelles on a écrit en lettres cubitales, les titres & les qualitez du Mandarin, avec l'ordre de ſon Mandarinat, pour imprimer à chacun le reſpect qui lui eſt dû, & afin que les paſſans s'arrêtent, & que ceux qui ſont aſſis ſe levent reſpectueuſement.

C'eſt le Gouverneur de chaque *Hien* ou de chaque *Tcheou*, qui eſt chargé d'adminiſtrer la Juſtice, de recevoir le tribut que chaque famille doit à l'Empereur, de viſiter en perſonne les corps de ceux qui ont été tuez dans quelques démêlez, ou que le déſeſpoir a porté à ſe donner la mort.

Deux fois le mois il doit donner audience à tous les Chefs de quartier, & s'informer exactement de tout ce qui ſe paſſe dans ſon reſſort : c'eſt à lui de diſtribuer les paſſe-ports aux barques & aux vaiſſeaux, d'écouter les plaintes & les accuſations, qui ſont preſque continuelles parmi un grand Peuple : tous les Procès viennent à ſon Tribunal, il fait punir à grands coups de bâtons celui des plaideurs qu'il juge coupable : enfin c'eſt lui qui condamne à mort les criminels ; mais ſa Sentence, de même que celle des autres Mandarins qui ſont au-deſſus de lui, ne peut être exécutée, qu'elle ne ſoit ratifiée par l'Empereur. Les cauſes de peu d'importance ſe jugent en premier reſſort par les trois Mandarins ſubalternes, dont les charges reſſemblent à celles de Lieutenans particuliers de nos Préſidiaux.

Quelque redoutable que ſoit l'autorité de ces Mandarins, ils ne peuvent gueres ſe maintenir dans leurs emplois, qu'en ſe faiſant la réputation d'être les Peres du Peuple, & de n'avoir d'autre attention que celle de procurer leur bonheur.

Auſſi c'eſt à rendre le Peuple heureux, qu'un bon Mandarin doit mettre toute ſa gloire. Tel d'entre eux a fait venir de ſon pays pluſieurs ouvriers, pour apprendre à élever des vers à ſoye, & à faire des étoffes dans tout ſon diſtrict, & par ce moyen là a enrichi ſa Ville, & s'eſt attiré les plus grands éloges.

On en a vu un autre qui dans un tems d'orage, ne ſe contenta pas de deffendre qu'on traverſât la riviere, mais encore ſe tranſporta ſur le rivage, & y demeura tout le jour, pour empêcher par ſa préſence, que quelque téméraire ſe laiſſant emporter par l'avidité du gain, ne s'exposât au danger de périr miſérablement.

Un Mandarin qui ſeroit trop ſévére, & en qui on ne verroit point cette affection pour le Peuple qui lui eſt ſoumis, ne manqueroit pas d'être noté dans les informations, que les Vicerois envoyent de trois en trois ans à la Cour, & cette note ſuffiroit pour le dépoüiller de ſa Charge : ſi un priſonnier vient à mourir dans la priſon, il faut une infinité d'atteſtations, qui prouvent que le Mandarin n'a pas été ſuborné pour lui procurer la mort ; qu'il eſt venu le viſiter lui-même ; qu'il a fait venir le Medecin ; & qu'il lui a fait fournir tous les remedes convenables, &c. car on doit avertir l'Empereur, & lui rendre compte de tous ceux qui meurent dans les priſons, & de la maniere dont ils ſont morts ; & ſur l'avis que l'Empereur en reçoit, il fait faire ſouvent des informations extraordinaires.

Il y a ſur tout certaines occaſions, où les Mandarins affectent le plus de marquer leur ſenſibilité pour le Peuple ; & c'eſt lorſqu'on craint que la recolte ne manque, ou par la ſéchereſſe, ou par l'abondance des pluyes, ou par quelque

autre accident, comme par la multitude des ſauterelles qui inondent quelquefois certaines Provinces. Alors le Mandarin ſoit par affection, ſoit par interêt, ou par grimace, n'oublie rien pour ſe rendre populaire.

La plûpart, bien qu'ils ſoient Lettrez, & qu'ils déteſtent les Idoles de *Fo* & du *Tao*, ne laiſſent pas de parcourir ſolemnellement tous les Temples, & cela à pied contre leur coûtume, pour demander à ces Idoles de la pluye ou du beau tems.

Ainſi lorſqu'il arrive de ces ſortes de calamitez, auſſi-tôt le Mandarin fait afficher par tout des Ordonnances, qui preſcrivent un jeûne général: il eſt défendu aux Bouchers & aux Traiteurs de vendre de la viande, ſous des peines griéves: cependant quoi qu'ils n'étalent pas la viande ſur leurs boutiques, ils ne laiſſent pas d'en vendre en cachette, moyennant quelque argent qu'ils donnent ſous main aux gens du Tribunal, qui veillent à l'obſervation de l'Ordonnance.

Le Mandarin va au Temple de l'Idole, à pied, vêtu négligemment, quelquefois même avec des ſouliers de paille, & accompagné de ſes Mandarins ſubalternes: il eſt pareillement ſuivi des principaux de la Ville; il allume ſur l'Autel deux ou trois petites baguettes de parfums, après quoi tous s'aſſeyent: pour paſſer le tems, ils prennent du thé, ils fument, ils cauſent une ou deux heures enſemble, & enfin ils ſe retirent.

Telle eſt la cérémonie qu'ils obſervent pour demander de la pluye ou du beau tems. C'eſt, comme l'on voit, traiter aſſez cavalierement l'Idole. Si elle ſe fait trop prier pour accorder cette faveur, on la met quelquefois à la raiſon à grands coups de bâton, ce qui néanmoins arrive rarement.

On dit que cela ſe fit à *Kiang tcheou*, dans la Province de *Chanſi*. L'Idole, pour avoir refuſé de la pluye trop opiniâtrément durant la ſéchereſſe, fut mis en piéces à force de coups, & cela par l'ordre des Officiers. On juge bien que pendant cette exécution, il ſe chantoit de beaux cantiques à ſa loüange.

Quand enſuite la pluye vint à tomber, on lui refit une autre ſtatuë, ce qui n'étoit pas difficile, car la plûpart de ces ſtatuës ne ſont que de terre ou d'une eſpece de plaſtre: on la promena en triomphe dans la Ville, on lui fit des ſacrifices, en un mot elle rentra dans tous les droits de ſa Divinité.

Le Viceroy d'une Province en agit de la même ſorte avec une autre Idole, qui ne ſe laiſſoit point fléchir par ſes demandes réitérées: il ne put contenir ſon impatience: il envoya un petit Mandarin dire de ſa part à l'Idole, que s'il n'y avoit pas de pluye à tel jour qu'il déſignoit, il la chaſſeroit de la Ville, & feroit raſer ſon Temple. Apparemment que l'Idole ne comprit pas ce langage, ou qu'elle s'effraya peu de ces menaces, car le jour marqué arriva ſans qu'il y eût de pluye.

Le Viceroy offenſé de ce refus, ſongea à tenir ſa parole; il défendit au peuple de porter ſon offrande à l'Idole, il ordonna qu'on fermât ſon Temple, & qu'on en ſcellât les portes, ce qui fut executé ſur le champ. Mais la pluye étant venue quelques jours après, la colere du Viceroy s'appaiſa, & il fut permis de l'honorer comme auparavant.

Dans ces ſortes de calamitez publiques, c'eſt principalement à l'Eſprit tutelaire protecteur de la Ville, que le Mandarin s'adreſſe ſelon l'ancien uſage, & voici la formule, dont il a accoûtumé de ſe ſervir, pour implorer ſon ſecours.

» Eſprit tutelaire, ſi je ſuis le Paſteur » & le Gouverneur de cette Ville, vous » l'êtes encore plus que moi, tout invi- » ſible que vous êtes. Cette qualité de » Paſteur m'oblige à procurer au peuple » ce qui lui eſt avantageux, & à écarter » ce qui pourroit lui nuire; mais c'eſt » de vous proprement que le peuple reçoit

» çoit ſon bonheur; c'eſt vous qui le pré-
» ſervez des malheurs dont il eſt mena-
» cé. Au reſte quoique vous ſoyez in-
» viſible à nos yeux, cependant lors que
» vous agréez, nos offrandes & que vous
» exaucez nos vœux, vous vous mani-
» feſtez, & vous vous rendez en quelque
» ſorte viſible. Que ſi l'on vous prioit
» en vain, le cœur n'auroit point de part
» aux honneurs qu'on vous rend. Vous
» ſeriez à la verité ce que vous êtes,
« mais vous ſeriez peu connu : de même
» que moi qui ſuis chargé par état de pro-
» teger & de défendre le peuple, je ferois
» douter de mon Mandarinat, ſi je
» n'agiſſois jamais en Mandarin. Dans les
» calamitez publiques auſquelles on ne
» voit point de remede, nous devons
» implorer votre ſecours, & vous expoſer
» nos beſoins. Voyez donc la déſolation
» où eſt le peuple. Depuis le ſixiéme
» mois juſqu'au huitiéme il n'eſt point
» tombé de pluye, on n'a encore re-
» cueilli aucun grain ; ſi tout perit,
» comment pourra-t'on enſemencer
» les terres? C'eſt ce que je dois vous
» repréſenter. J'ai ordonné pluſieurs jours
» de jeûne, les bouchers ont défenſe
» d'ouvrir leurs boutiques ; on s'interdit
» l'uſage de la viande, du poiſſon, & mê-
» me du vin ; on ſonge ſerieuſement à
» ſe purifier le cœur, à examiner ſes dé-
» fauts, & à s'en repentir. Mais nos ver-
» tus & nos mérites ne ſont gueres ca-
» pables de fléchir le *Tien*. Pour vous,
» ô Eſprit gouverneur inviſible de
» cette Ville, vous approchez de lui,
» vous pouvez demander des graces pour
» nous autres mortels, & le ſupplier de
» mettre fin à nos maux. Une telle fa-
» veur obtenue par votre entremiſe, met-
» tra le peuple au comble de ſes vœux ;
» je verrai accompli ce que mon employ
» m'oblige de ſouhaitter avec ardeur ;
» votre culte croîtra de plus en plus dans
» cette Ville, lors qu'on verra que ce
» n'eſt point en vain que vous y préſidez

Comme le Mandarin n'eſt établi que pour ſoutenir & proteger le peuple, il doit être toujours prêt à écouter les plaintes qu'on a à lui porter, non-ſeulement quand il tient ſon Audience, mais encore à toutes les heures du jour. Si c'eſt une affaire preſſée, alors on va à ſon Hôtel, & on frappe à grands coups ſur une eſpece de timballe, qui eſt quelquefois à côté de la ſalle où l'on rend juſtice ; mais preſque toujours hors de l'Hôtel même, afin que nuit & jour le peuple puiſſe y frapper.

A ce ſignal, qui ne ſe donne que dans quelque accident extraordinaire, le Mandarin, quelque occupé qu'il ſoit, doit tout quitter ſur l'heure, pour accorder l'Audience qu'on lui demande. Il eſt vrai qu'il en coûte la baſtonnade à celui qui donne l'allarme, à moins qu'il ne s'agiſſe de quelque injuſtice criante, qui demande un prompt remede.

Une de ſes principales fonctions eſt encore d'inſtruire ſon peuple : il tient la place de l'Empereur, lequel, diſent les Chinois, n'eſt pas ſeulement Empereur pour gouverner, & Pontife pour ſacrifier, mais qui eſt encore maître pour enſeigner ; & c'eſt pourquoi de tems en tems il aſſemble à *Peking* tous les Grands de la Cour, & tous les premiers Mandarins des Tribunaux, pour leur faire une inſtruction, dont le ſujet eſt toujours tiré des Livres Canoniques.

De même le premier & le quinziéme de chaque mois, les Mandarins s'aſſemblent en cérémonie dans un lieu, où l'on fait une ample inſtruction au peuple. Cette pratique eſt ordonnée par un Statut de l'Empire : le Gouverneur fait en cela l'office d'un pere qui inſtruit ſa famille. C'eſt l'Empereur lui-même qui a aſſigné les matieres qu'on doit traitter dans ces ſortes de diſcours : elles ſont compriſes en ſeize Ordonnances Imperiales, que je vais rapporter.

Premiere Ordonnance. Qu'on pratique avec un grand ſoin les devoirs que preſcrit la piété filiale, & la déférence que le cadet doit à ſon frere aîné ; on apprendra par là à eſtimer les obligations

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 40 sur 741

eſſentielles, que la nature impoſe à tous les hommes.

Deuxiéme Ordonnance. Qu'on conſerve toûjours un ſouvenir reſpectueux des anceſtres de ſa famille ; on y verra conſtamment regner l'union, la concorde, & la paix.

Troiſiéme Ordonnance. Que l'union regne dans les Villages ; c'eſt le moyen d'en bannir les querelles & les procez.

Quatriéme Ordonnance. Qu'on eſtime beaucoup la profeſſion des Laboureurs, & de ceux qui cultivent les meuriers dont on nourrit les vers à ſoye ; on ne manquera jamais de grains pour ſe nourrir, ni de vêtemens pour ſe couvrir.

Cinquiéme Ordonnance. Qu'on s'accoûtume à une prudente œconomie par la frugalité, la tempérance, & la modeſtie ; & ce ſera le moyen d'éviter beaucoup de folles dépenſes.

Sixiéme Ordonnance. Qu'on ait grand ſoin de faire fleurir les Ecoles publiques, afin d'inſtruire les jeunes étudians aux bonnes mœurs.

Septiéme Ordonnance. Qu'on s'applique aux fonctions propres de ſon Etat ; c'eſt un moyen infaillible d'avoir l'eſprit & le cœur en repos.

Huitiéme Ordonnance. Qu'on extirpe les ſectes & les erreurs dans leur naiſſance, afin de conſerver dans ſa pureté la véritable & ſolide Doctrine.

Neuviéme Ordonnance. Qu'on inculque ſouvent au peuple les Loix pénales établies par l'autorité ſouveraine ; la crainte retiendra dans le devoir les eſprits groſſiers & indociles.

Dixiéme Ordonnance. Qu'on s'inſtruiſe parfaitement des Loix de la civilité & de l'honneſteté ; les bonnes coûtumes que la bienſéance a établies, ſeront toujours exactement pratiquées.

Onziéme Ordonnance. Qu'on s'applique de toutes ſes forces à donner une bonne éducation aux Enfans & aux freres cadets ; on empêchera par ce moyen là qu'ils ne ſe livrent au vice & au déréglement de leurs paſſions.

Douziéme Ordonnance. Qu'on s'abſtienne de toute accuſation calomnieuſe ; l'innocence & la ſimplicité n'auront rien à craindre.

Treiziéme Ordonnance. Qu'on ſe garde bien de receler les coupables, que leurs crimes obligent à mener une vie errante & vagabonde ; on évitera par ce moyen là d'être enveloppé dans leur malheur.

Quatorziéme Ordonnance. Qu'on ſoit exact à payer les contributions établies par le Prince ; on ſera à couvert des recherches & des vexations de ceux qui les éxigent.

Quinziéme Ordonnance. Qu'on agiſſe de concert avec les chefs de quartier établis dans chaque Ville ; c'eſt le moyen de prévenir les larcins, & de ne pas laiſſer échapper ceux qui en ſont coupables.

Seiziéme Ordonnance. Qu'on réprime les ſaillies de la colere ; on ſera à couvert de tout péril.

Ce ſont ces Ordonnances qui ſervent de texte aux diſcours des Mandarins. Le diſcours de l'un d'eux ſur la troiſiéme Ordonnance, fera connoître la maniere dont ils s'y prennent pour inſtruire le peuple : le voici.

» L'Empereur vous ordonne de conſerver l'union dans les Villages, afin » d'en bannir les querelles & les procès : » écoutez attentivement l'explication » que je vais faire de cette Ordonnance.

» Lors que vous demeurez dans un » même lieu, parens ou non, peu importe, vous paſſez pour Habitans de » ce lieu ou de cette Bourgade. Vous y » vivez avec des parens ou des alliez, » avec des perſonnes avancées en âge, » & avec vos condiſciples : Vous ne ſçauriez ſortir ſans vous voir : le matin & » le ſoir, en tout tems vous vous rencontrez les uns les autres. Or cet aſſemblage de quelques familles réunies » dans un même lieu, c'eſt ce que j'appelle un Village : Dans ce Village il y a

» des riches & des pauvres : il y en a qui » ſont au deſſus de vous, il y en a qui » ſont au deſſous, enfin vous y avez des » égaux.

» Ayez dabord pour maxime, que vo- » tre crédit ne doit point être employé » à vous faire redouter, qu'il ne vous » eſt jamais permis d'uſer de ruſes, & » de dreſſer des pieges à vos voiſins. » Parler du prochain avec mépris, étaler » avec pompe vos belles qualitez, cher- » cher à vous enrichir au dépens des » autres, ce ſont de ces choſes que vous » devez abſolument vous interdire.

» Un ancien a ſagement remarqué » que dans un lieu où il y a des vieil- » lards & des jeunes gens, ceux-ci doi- » vent reſpecter les premiers, & que ſans » examiner s'ils ſont riches ou pauvres, » ſçavans ou ignorans, ils ne doivent » avoir égard qu'au nombre des années.

» Si étant à votre aiſe vous mépriſez » les pauvres, ſi étant dans l'indigence » vous regardez les riches avec des yeux » d'envie, les diviſions ſeront éternelles. » Quoi, dira ce riche orgueilleux, vous » ne voulez pas me ceder, & moi je » vais vous écraſer.

» En effet ſi vous avez des Terres ou » des Maiſons, il tâchera de vous les en- » lever, il employera la force pour empié- » ter ſur votre fond ; ni vos femmes ni » vos filles ne pourront être à l'abri d'un » pareil créancier; comme vous êtes inſol- » vable, il vous les ravira ſous le titre » ſpecieux d'une équitable compenſa- » tion : tantôt dans un mouvement de » colere, il lâchera ſes bœufs & ſes che- » vaux dans vos campagnes, qui dévo- » reront vos terres nouvellement enſe- » mencées : Tantôt dans la chaleur du » vin il ſe livrera aux plus grands excez : » les gens de bien ne ſeront point à cou- » vert de ſes inſultes : les voiſins pouſſez » à bout, éclateront, ils s'adreſſeront aux » gens de chicane, pour intenter un pro- » cès dans les formes : ces eſprits malins » & artificieux ne manqueront pas de » groſſir les objets, afin de les engager » dans une affaire d'éclat : d'un étang ils » feront une mer irritée, dont les flots » écumans s'éleveront juſqu'aux nuës : » une bagatelle deviendra une affaire ſé- » rieuſe. Cependant l'accuſation ſera por- » tée dans tous les Tribunaux, & les dé- » penſes qu'on ſera obligé de faire, au- » ront des ſuites dont on ſe reſſentira le » reſte de ſes jours.

» Etes vous en voyage ? Si le haſard » vous fait rencontrer un homme de vo- » tre Village, à peine l'avez-vous recon- » nu à ſon langage, que rien n'eſt com- » parable au plaiſir ſecret que vous reſ- » ſentez : vous logez enſemble, vous » vous aimez comme ſi vous étiez véri- » tablement freres : & comment ſe fait- » il que lors que vous demeurez dans le » même endroit, au lieu de maintenir la » paix & le bon ordre, vous y excitez » des querelles, vous y ſemez la divi- » ſion.

» Ne parlez jamais mal des autres, » on vous laiſſera en repos : ne vous » broüillez avec perſonne ; cedez volon- » tiers aux autres ; ayez une patience à » l'épreuve des contradictions, & vous » n'aurez point à craindre qu'on vous » outrage, ou qu'on vous inſulte.

» Quand il s'éleve un differend entre » deux perſonnes, ſi des gens charita- » bles s'approchoient pour les mettre » d'accord ; quand le feu de la diviſion » s'allume dans une famille, ſi les voiſins » accouroient pour l'éteindre; ſi lors qu'un » homme s'échauffe, quelqu'un le tiroit à » l'écart, & lui parlant avec douceur, tâ- » choit de modérer ſa colere, ce grand » feu qui ſembloit menacer le Ciel, s'é- » vanoüiroit dans le moment, & cette » affaire importante qu'on vouloit porter » au Tribunal des Grands, ſe termine- » roit avec autant de facilité, qu'on fond » un morceau de glace, ou qu'on déta- » che une tuile du toit. Mais ſi un bou- » te-feu s'en meſle, ſemblable à une groſ- » ſe pierre, qui tombant avec roideur bri- » ſe tout ce quelle rencontre, il vous en- » gagera par ſes pernicieux conſeils dans

» des chicanes qui vous conduiront au » précipice.

» Mais puiſque je parle des ſuites funeſtes où engagent les querelles & les » Procès, écoutez attentivement ce que » j'ai encore à vous dire.

» Dès que le Mandarin a pris connoiſſance de l'affaire, il faut que l'un ou » l'autre ſuccombe, ou vous, ou votre » partie adverſe : ſi vous avez du deſſous, » comme vous n'êtes pas d'humeur à céder, vous chercherez par tout de l'appui & de la protection ; vous tâcherez » de gagner les bonnes graces de ceux » qui ont la confiance du Mandarin, & » il faudra bien payer leurs démarches : » vous voudrez mettre dans votre parti, » & vous rendre favorables les gens de » l'Audience ; & combien de feſtins faudra-t-il leur donner ? Aurez-vous de- » quoi fournir à tous ces frais ?

» Mais ſi vous tombez entre les mains » d'un mauvais Juge, qui pour vous » perdre, emprunte les couleurs & les » apparences de la droiture & de l'équité, » en vain avez-vous intereſſé ceux qui » ont de l'accès auprès de lui, & pour » qui il a de la conſidération ; en vain » les gens de l'Audience, ces ames vénales, ces ſangſuës du Peuple, ſe déclare- » ront ils en votre faveur : après bien » des dépenſes que vous aurez faites, » vous pour opprimer votre ennemi, & » votre ennemi pour ſe dérober à votre » fureur, vous ſerez forcez d'en venir » enfin tous les deux à un accommode- » ment.

» Si vous refuſez d'y entrer, ſi ayant » été condamné dans un Tribunal ſubalterne, vous en appellez à une Cour » ſupérieure, on verra tous les jours des » Requêtes courir tous les Tribunaux, » le Procès traînera en longueur bien des » années par les artifices de la chicane, » les témoins en ſouffriront, une infi- » nité de perſonnes ſeront enveloppées » dans votre affaire, les uns ſeront mis » en priſon, les autres ſeront punis par la » juſtice ; enfin la Sentence ne ſera pas » encore portée, qu'une infinité de fa- » milles ſeront réduites à une honteuſe » mendicité.

» Concluez de tout ce que je viens de » dire, que quand vous auriez une Montagne de cuivre & des mines d'or, à peine pourroient-elles fournir à de pareilles dépenſes ; & que quand vous auriez » un corps de fer, à peine pourriez-vous » ſuffire aux fatigues qu'il vous faudra » eſſuyer.

» L'Empereur dont la compaſſion pour » ſon Peuple n'a point de bornes, vous » défend les Procès, & a la bonté de vous » donner lui-même des inſtructions, pour » appaiſer les troubles, qui pourroient s'élever parmi vous : il veut que vous viviez dans une parfaite union.

» Pour y parvenir, reſpectez la vieilleſſe, honorez la vertu, ayez pour les » riches de la déférence, & de la compaſſion pour les pauvres ; ne vous mêlez point de relever ce qui ne vous paroît pas dans l'ordre : il vous vient des » ſoupçons qu'on a voulu vous décrier ; » ne cherchez point à en tirer vengeance : vous avez parmi vous des libertins, » exhortez les avec politeſſe & avec douceur à changer de vie : dans les corvées » publiques, qu'on s'apperçoive de votre » union, par l'empreſſement que vous » témoignerez à vous aider les uns les » autres.

» Voici un autre avis qui n'eſt pas » moins intereſſant : vous êtes dans l'opulence ; ne mettez pas votre gloire à » faire bonne chere, ni à porter des habits ſomptueux : vous avez de l'autorité & du crédit ; ne vous en ſervez jamais » pour opprimer des hommes foibles & » ſans appui. Ce que je vous demande, » c'eſt que vous ſoyez modeſtes dans la » proſperité, & également actifs & vigilans à remplir vos devoirs : ce que je » ſouhaite, c'eſt qu'éloignez de toute ambition, vous ſçachiez vous contenter » de peu, c'eſt qu'on vous diſtingue par » votre douceur, par votre modération, » & ſur tout par votre œconomie.

Faites

» Faites attention à ces années qui » viennent de tems en tems, où les mala- » dies populaires, jointes à la cherté des » grains, portent par tout la désolation; » votre devoir est alors, d'avoir pitié de » vos chers concitoyens, & de les soula- » ger de votre superflu.

» Ce point mérite toute votre atten- » tion: il y va de votre interêt, car par » ce moyen vos laboureurs vous demeu- » reront fideles, vos campagnes ne se- » ront point abandonnées, vos voisins » veilleront à votre conservation, vos » interêts seront ceux du public. D'un » autre côté, le Ciel par des voyes qui vous » sont inconnuës, vous protegera, & vous » comblera de biens.

» Parlons maintenant aux Artisans, » & à tous ceux qui sont employez aux » ouvrages méchaniques. Quoique par » les loix immuables d'une cause supé- » rieure, ils soient nez dans la pauvreté » & dans l'humiliation, leur bonheur » consiste à vivre selon leur état, à ne » point se chagriner de leur pauvreté, & » à ne point envier aux riches leurs ri- » chesses.

» Cette morale sera pour eux une » source de paix & de consolation. Un » homme de bien ne manque jamais de » prosperer; la vertu quand elle est soli- » de, ne peut être long-tems dans l'ob- » scurité.

» Vous sçavez maintenant les inten- » tions de l'Empereur, c'est à vous à vous » y conformer. Si vous le faites, comme » je n'en doute point, vous en retirerez » les plus grands avantages, vous conten- » terez le cœur paternel de Sa Majesté, » on ne verra plus de divisions parmi » vous, vous épargnerez aux Manda- » rins la peine de multiplier les Arrêts & » les supplices, vous procurerez à l'Em- » pire le calme & la tranquillité. Quand » vous serez de retour chacun chez vous, » appliquez-vous sérieusement à la pra- » tique d'une doctrine si utile. »

Telle est la maniere, dont les Mandarins instruisent deux fois chaque mois le Peuple aux bonnes mœurs: c'est une partie si essentielle à son ministere, que si l'on commettoit dans son département des crimes d'une certaine espece, on l'en rend responsable.

Quand dans une Ville il s'est commis un vol ou un assassinat, il faut qu'il découvre les voleurs ou les assassins, autrement il est destitué de sa Charge. S'il se commettoit un crime énorme, comme par exemple, si un fils étoit assez dénaturé pour tuer son pere, le crime n'est pas plûtôt déferé aux Tribunaux de la Cour, qu'on dépoüille de leurs emplois tous les Mandarins du département. C'est leur faute, dit-on: ce malheur ne seroit pas arrivé, s'ils avoient veillé avec plus de soin aux bonnes mœurs. Il y a pareillement des cas extraordinaires, où par la même raison, on punit de mort les parens avec les enfans coupables.

Rien ne seroit comparable au bel ordre, que les loix Chinoises ont établies pour le gouvernement de l'Empire, si tous les Mandarins, au lieu de suivre leurs passions, se conformoient à des loix si sages; & l'on peut dire qu'il n'y auroit point d'Etat plus heureux: mais comme parmi un si grand nombre, il s'en trouve toûjours, qui bornent leur félicité aux biens de la vie présente, & à tout ce qui peut la rendre commode & agréable, ils font quelquefois peu de scrupule de ne pas suivre les loix les plus sacrées de la raison & de la justice, & de les sacrifier à leur propre interêt.

Il n'y a point de ruses, ni d'artifices, ausquels quelques Officiers inférieurs n'ayent recours, pour tromper les Mandarins supérieurs; & parmi ceux-ci il ne laisse pas de s'en trouver, qui tâchent d'en imposer aux Tribunaux suprêmes de la Cour, & même de surprendre l'Empereur. Ils sçavent si bien couvrir leurs passions, sous les expressions les plus humbles & les plus flatteuses; & ils affectent, dans les Mémoires qu'ils présentent, un tel air de désintéressement, qu'il est diffi-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 44 sur 741

cile que le Prince ne prenne ſouvent le menſonge pour la vérité.

D'ailleurs comme leurs appointemens, ne ſuffiſent pas toûjours pour entretenir leur faſte & leur luxe, les injuſtices, pourvu qu'elles ſoient ſécrettes, ne leur coûtent gueres: on a vu des Miniſtres d'Etat, & les premiers Préſidens des Cours Souveraines, rançonner ſous main les Vicerois des Provinces: & ceux-ci, forcez de ſe dédommager de la même maniere ſur leurs ſubalternes, ne manquent pas de tirer ſur les Peuples, de quoi fournir à ces frais.

Les loix ont prévu ce déſordre, en y remédiant par diverſes précautions, qui retiennent les Mandarins dans le devoir, & qui mettent le Peuple à l'abri des vexations. L'Empereur regnant y a encore remedié plus efficacement, car il a augmenté leurs appointemens, il a déclaré qu'il ne vouloit recevoir aucun préſent, & leur a défendu de rien recevoir au-delà de ce qui leur eſt dû, ſous les peines portées par la loi, laquelle ordonne, qu'un Mandarin qui auroit reçu, ou exigé injuſtement 80. onces d'argent, ſera puni de mort.

Outre cela, 1°. Il eſt difficile qu'il n'y ait du mouvement parmi le Peuple, quand il gémit ſous l'oppreſſion: & le moindre ſoulevement qui arrive dans une Province, eſt imputé au Viceroy: s'il n'eſt promptement appaiſé, il eſt preſque ſûr de perdre ſa Charge. Il eſt, diſent les loix, comme le chef d'une grande famille; ſi la paix eſt troublée, c'eſt ſa faute: c'eſt à lui de gouverner les Officiers ſubalternes, & d'empêcher qu'ils n'oppriment le Peuple: quand le joug eſt doux, on ne le porte point à regret, encore moins cherche-t-on à le ſecoüer.

2°. Les loix preſcrivent, qu'on ne donne à perſonne aucune Charge de Mandarin du Peuple, non-ſeulement dans ſa propre Ville, mais même dans la Province où demeure ſa famille; & d'ordinaire il ne poſſede pas la même Charge un grand nombre d'années dans le même lieu, mais on l'avance; d'où il arrive qu'il ne contracte point de liaiſons avec les gens du pays, qu'il n'a point l'occaſion de ſe partialiſer; & que preſque tous les Mandarins qui gouvernent avec lui dans la même Province, lui étant inconnus, il eſt rare qu'il ait des raiſons de les favoriſer.

Si on lui donne un emploi dans une Province qui confine avec la ſienne, il doit être placé dans un lieu, qui en ſoit au moins éloigné de cinquante lieuës. La raiſon eſt, qu'un Mandarin ne doit penſer qu'au bien public. S'il exerçoit une Charge dans ſon pays, il ne manqueroit pas d'être troublé par les ſollicitations de ſes proches & de ſes amis, & il ſeroit dangereux qu'en leur faveur, ou pour leur complaire, il ne commît quelque injuſtice dans ſes jugemens, ou qu'il n'abuſât de ſon autorité pour perdre, ou pour opprimer par eſprit de vengeance, ceux dont il auroit autrefois reçu quelque outrage, ou dans ſa propre perſonne, ou dans celle de ſes parens.

On porte même cette délicateſſe, juſqu'à ne pas permettre, qu'un fils, qu'un frere, qu'un neveu, &c. ſoit Mandarin ſubalterne, où ſon frere, ſon oncle, &c. ſeroient Mandarins ſupérieurs. Par exemple un tel eſt Mandarin dans une Ville du troiſiéme ordre, & l'Empereur vient d'envoyer ſon frere aîné, pour Viceroy de la même Province; le cadet doit auſſi-tôt avertir la Cour, & la Cour lui donne dans une autre Province, un Mandarinat de même dégré, que celui qu'il avoit dans la Province, dont ſon frere a été nommé Viceroy.

La raiſon de ce reglement eſt, qu'on doit craindre que le frere aîné ſupérieur, ne ſoit favorable à ſon cadet inférieur, qu'il ne tolere, qu'il ne diſſimule ſes fautes; ou que le cadet ne ſe prévale de la dignité & de la protection de ſon frere, pour exercer ſon emploi avec moins d'équité & d'exactitude. D'une autre part, il ſeroit bien dur pour un frere, d'être obli-

gé de porter accuſation contre ſon propre frere.

Pour éviter ces inconvéniens, on ne permet point qu'ils ſoient dans des emplois, qui mettent entre eux quelque relation de dépendance: & ce que je dis d'un pere, d'un frere aîné, d'un oncle Mandarins ſupérieurs, doit s'entendre également d'un fils, d'un frere, d'un neveu Mandarins ſupérieurs, à l'égard d'un pere, d'un frere aîné, ou d'un oncle inférieur, en un mot de tous les proches parens.

3°. De trois en trois ans on fait une revûë générale de tous les Mandarins de l'Empire, & l'on examine les bonnes ou les mauvaiſes qualitez qu'ils ont pour le gouvernement. Chaque Mandarin ſupérieur examine la conduite que ſes ſubalternes ont tenuë, depuis les dernieres informations qui ont été faites, ou depuis qu'ils ſont en Charge, & il leur donne à chacun des notes, qui contiennent des éloges ou des réprimandes. Par exemple, le premier Mandarin d'une Ville du troiſiéme ordre a ſous lui trois ou quatre petits Mandarins: il leur donne ſes notes, & les envoye au Mandarin de la Ville du ſecond ordre, duquel il dépend. Celui-ci qui a ſous lui pluſieurs Mandarins, qui gouvernent les Villes du troiſiéme ordre, examine ces notes, & s'y conforme, ou en ajoûte d'autres, ſelon les connoiſſances qu'il a.

Quand ce Mandarin de la Ville du ſecond ordre, a reçu les notes de tous les Mandarins des Villes du troiſiéme ordre, il leur donne à eux-mêmes ſa note, puis il envoye le Catalogue de tous les Mandarins de ſon département aux Mandarins généraux de la Province, qui demeurent à la Capitale. Ce Catalogue paſſe de leurs mains en celles du Viceroy, qui après l'avoir examiné d'abord en particulier, & enſuite avec les quatre Mandarins généraux, l'envoye en Cour avec ſes notes particulieres, afin que le premier Tribunal ait une connoiſſance exacte de tous les Mandarins de l'Empire, & qu'il récompenſe ou puniſſe ceux qui méritent ou récompenſe, ou châtiment. On récompenſe un Mandarin en l'élevant de quelques dégrez, ou en le mettant dans une plus grande place: on le châtie en l'abaiſſant de quelques dégrez, ou en le deſtituant de ſon emploi.

Pendant deux mois que dure cet examen, le Viceroy ne voit perſonne, il n'admet aucune viſite, & ne reçoit aucune Lettre de ceux de ſon gouvernement. Il doit tenir cette conduite, afin de paroître integre, & de montrer qu'il n'a égard qu'au ſeul mérite. Voici à peu près quelles ſont ces notes, qu'on donne aux Mandarins.

Au-deſſous de leur nom, & du titre de leur Mandarinat, on écrit: c'eſt un homme avide d'argent, il eſt trop ſévere dans ſes châtimens, il traite le Peuple avec dureté: ou bien, il eſt d'un âge trop avancé, il n'eſt plus en état de faire ſes fonctions. Celui-ci eſt fier, biſarre, capricieux, d'une humeur inégale: celui-là eſt bruſque, emporté, il ne ſçait pas ſe poſſeder: cet autre eſt foible dans ſa maniere de gouverner, il ne ſçait pas ſe faire obéïr: ou bien il eſt lent, il n'expédie pas les affaires, il eſt peu inſtruit des loix & des coûtumes, &c.

Les notes favorables ſont, par exemple, c'eſt un homme integre, qui ne vexe pas le Peuple, qui eſt attentif à tous ſes devoirs: ou bien, c'eſt un homme d'expérience, il eſt ferme ſans dureté, & ſe fait aimer du Peuple, il ſçait l'art de gouverner, &c.

Quand ce catalogue des notes eſt arrivé à *Peking*, le Tribunal ſuprême auque il eſt adreſſé, les examine, & le renvoye au Viceroi, après avoir marqué la récompenſe, ou la punition, qu'il ordonne pour chaque Mandarin de la Province.

On caſſe de leurs emplois ceux qui ont de mauvaiſes notes, pour peu qu'elles intereſſent le bon gouvernement: on éleve ceux qui ſont notez avec éloge, à un Mandarinat ſupérieur. Tel, par

exemple, qui étoit Mandarin d'une Ville du troiſiéme Ordre, & qui a donné des preuves de ſa capacité, eſt élevé au gouvernement d'une Ville du ſecond Ordre, pour lequel il paroît avoir les talens néceſſaires.

Il y en a d'autres qu'on ſe contente d'élever ou d'abaiſſer de quelques dégrez. Les Mandarins ſont alors obligez de mettre à la tête de leurs Ordonnances, le nombre de dégrez qui les élevent ou qui les abaiſſent: Par exemple, Moi, un tel Mandarin de cette Ville, élevé de trois dégrez *Kia ſan kie*, ou bien abaiſſé de trois dégrez *Kiang ſan kie*, fais ſçavoir & ordonne &c. Par ce moyen le Peuple eſt inſtruit de la récompenſe ou de la punition que le Mandarin a mérité. Quand il eſt élevé de dix dégrez, il a lieu de ſe flatter qu'il montera bien-tôt à un autre Mandarinat ſupérieur: ſi au contraire il vient à être abaiſſé de dix dégrez, il court riſque de perdre ſon emploi.

4°. Comme les Officiers généraux pourroient ſe laiſſer corrompre par l'argent, que leur donneroient les Gouverneurs particuliers des Villes, & ſe rendroient faciles à conniver aux injuſtices des Mandarins qui vexeroient le Peuple; de tems en tems l'Empereur envoye ſecrettement des Inſpecteurs dans les Provinces, qui parcourent les Villes, qui ſe gliſſent dans les Tribunaux, pendant que le Mandarin tient l'Audience, qui s'informent adroitement des Artiſans, & du Peuple, de quelle maniere il ſe conduit dans l'adminiſtration de ſa Charge; & lorſqu'après des informations ſecrettes, il s'eſt convaincu de quelque déſordre, alors il découvre les marques de ſa dignité, & ſe déclare Envoyé de l'Empereur.

Comme ſon autorité eſt abſolue, il fait à l'inſtant le Procès aux Mandarins coupables, & les punit ſelon toute la ſévérité des Loix: ou bien, ſi les injuſtices ne ſont pas ſi criantes, il envoye ſes informations à la Cour, afin qu'elle en décide.

Il y a quelques années, que l'Empereur nomma de ces ſortes de Commiſſaires, pour la Province de *Canton*: il s'agiſſoit d'une affaire qui concernoit le Viceroy & le Contrôleur Général du ſel, leſquels avoient envoyé à *Peking* des acculations l'un contre l'autre. Le Peuple de la Province, qui ſouffroit de la cherté du ſel, dont le prix étoit augmenté conſidérablement, prenoit le parti du Viceroy contre le Contrôleur; & la plûpart des Mandarins Généraux parloient en faveur du dernier, contre le premier.

La Cour attentive à ce démêlé, & voulant connoître le coupable, envoya à *Canton* en qualité de Commiſſaires, le *Tſong tou* des Provinces de *Tche kiang* & de *Fo kien*, & le *Tſong tou* des Provinces de *Kiang nan* & de *Kiang ſi*.

A leur arrivée à *Canton*, ils refuſerent les honneurs, que la coûtume preſcrivoit pour leur réception, afin de ne donner aucun lieu de ſoupçonner, qu'ils ſe fuſſent laiſſez gagner par des préſens: ils n'eurent même avec les Mandarins aucune communication, qu'à meſure qu'ils les citoient les uns après les autres, pour prendre les informations ſur l'affaire qu'ils étoient venus examiner. C'eſt pourquoi ſans recevoir ni faire de viſite, ils allerent droit à l'Hôtel qui leur avoit été préparé, & ils s'y tinrent renfermez, juſqu'à ce qu'ayant cité le Viceroy & le Contrôleur Général, ils commencerent le Procès par des interrogatoires réitérez de ces deux Mandarins, qui comparurent pluſieurs fois devant leurs Juges en poſture de criminels.

Le Viceroy pendant tout le tems que durerent les informations, étoit obligé de quitter tous les matins ſon Palais, pour ſe rendre dans un lieu près de l'Audience, & y demeurer juſqu'à la nuit. En cela il étoit traité avec plus de diſtinction que le Contrôleur Général, qui fut obligé pendant tout ce tems-là, de s'abſenter de ſon Tribunal, & d'être continuellement à la porte de l'Audience.

Toutes

Toutes les boutiques furent fermées dans la Ville, & le Peuple par ſes députez porta ſes accuſations contre le Contrôleur; elles furent reçues des Commiſſaires, auſſi bien que celles qui furent produites par les Mandarins. Les informations étant finies, les Commiſſaires les envoyerent à *Peking* par un courrier extraordinaire; après quoi ils reçurent les viſites de tous les Mandarins, excepté du Contrôleur général.

5°. Quoi qu'on ne choiſiſſe pour inſpecteur des Provinces, que des Officiers conſidérables, & d'une probité connue, il ſe pourroit faire néanmoins, que quelques-uns abuſeroient de leur pouvoir, & ſeroient tentez de s'enrichir aux dépens des coupables, dont ils diſſimuleroient les injuſtices: c'eſt pour les tenir ſur leur garde, que lorſqu'on s'y attend le moins, l'Empereur prend quelquefois le parti de viſiter en perſonne quelques Provinces, pour écouter lui-même les juſtes plaintes, que le Peuple auroit à faire de ceux qui le gouvernent. Ces ſortes de viſites, où le Prince affecte de ſe rendre populaire, font trembler les Mandarins, dont la conduite eſt tant ſoit peu repréhenſible.

En l'année 1689. feu l'Empereur *Cang hi* fit un de ces voyages dans les Provinces du Midi: il paſſa par les Villes de *Sou tcheou*, de *Yang tcheou*, & de *Nan king*. Il étoit à cheval, ſuivi de ſes Gardes du Corps, & d'environ trois mille Cavaliers: ce fut ainſi qu'il fit ſon entrée dans *Nan king*.

On vint le recevoir avec des étendards, des drapeaux de ſoye, des dais, des paraſols, & d'autres ornemens ſans nombre: de vingt en vingt pas, on avoit élevé dans les rues des arcs de triomphe, revêtus des plus belles étoffes, & ornez de feſtons, de rubans, de houpes de ſoye, ſous leſquels il paſſoit. Les rues étoient bordées d'un Peuple infini, mais dans un ſi grand reſpect, dans un ſilence ſi profond, qu'on n'entendoit pas le moindre bruit.

Il coucha dans ſa barque à *Yang tcheou*, & le lendemain il fit ſon entrée à cheval: les rues étoient tapiſſées: il demanda ſi les Mandarins leur en avoient donné l'ordre: les Habitans répondirent que non, & que c'étoit de leur propre mouvement, qu'ils avoient voulu donner ce témoignage public de leur reſpect envers Sa Majeſté. Il leur en témoigna ſa ſatisfaction. Les rues étoient ſi pleines d'hommes & d'enfans, qui s'échappoient au milieu des chevaux, que l'Empereur s'arrêtoit à tout moment, & paroiſſoit y prendre plaiſir.

A *Sou tcheou* on avoit étendu des tapis ſur le pavé des rues: l'Empereur deſcendit de cheval à l'entrée de la Ville, & commanda à ſa Cavalerie de s'arrêter, pour ne point gâter tant de belles pieces de ſoye qui appartenoient au Peuple. Il marcha à pied juſqu'au Palais qu'on lui avoit préparé, & honora pendant deux jours cette Ville de ſa préſence.

C'eſt dans ces ſortes de voyages, où l'Empereur ſe déclare le protecteur & le pere du Peuple, que la Juſtice eſt prompte & ſévere à l'égard des Mandarins, dont on a de juſtes ſujets de plainte. Le Pere le Comte rapporte un de ces exemples de juſtice & de ſévérité, par leſquels feu l'Empereur *Cang hi* ſe rendit redoutable aux Mandarins, & également aimable à ſon Peuple.

» Ce grand Prince s'étant un jour » éloigné de ſa ſuite, dit ce Pere, ap» perçut un veillard qui pleuroit amére» ment: il lui demanda le ſujet de ſes lar» mes: Seigneur, lui répondit cet hom» me qui ne le connoiſſoit pas, je n'avois » qu'un enfant qui faiſoit toute ma joie, » ſur lequel je me repoſois du ſoin de » ma famille; un Mandarin Tartare me » l'a enlevé, je ſuis à préſent privé de » tout ſecours, & apparemment je le ſe» rai toute ma vie; car comment eſt-ce » qu'un homme foible & pauvre comme » moi, peut obliger le Gouverneur à me » rendre juſtice? Cela n'eſt pas ſi difficile

Description géographique, historique, chronologique, politique et phyſique de ... - page 48 sur 741

» que vous penſez, lui dit l'Empereur, » montez en croupe derriere moi, & » conduiſez moi à la maiſon de cet in- » juſte raviſſeur. Ce bon homme obéït » ſans façon, & ils arriverent ainſi tous » deux après deux heures de chémin » chez le Mandarin, qui ne s'attendoit » pas à une viſite ſi extraordinaire.

» Cependant les Gardes, & une foule » de Seigneurs, après avoir long-tems » couru, s'y rendirent, & ſans ſçavoir en- » core dequoi il étoit queſtion, entou- » rerent la maiſon, ou y entrerent avec » l'Empereur; alors ce Prince ayant con- » vaincu le Mandarin de la violence dont » on l'accuſoit, il le condamna ſur le » champ à perdre la tête. Après quoi ſe » retournant du côté du pere affligé, qui » avoit perdu ſon fils: pour vous dédom- » mager entierement, lui dit-il d'un ton » ſérieux, je vous donne la charge du » coupable qui vient de mourir, ayez ſoin » de la remplir avec plus de modération » que lui; & profitez de ſa faute & de ſa » punition, de crainte qu'à votre tour » vous ne ſerviez d'exemple aux autres.

6°. Enfin rien n'eſt plus inſtructif & plus capable de maintenir les Mandarins dans l'ordre, & de prévenir les fautes dans leſquelles ils pourroient tomber, que la Gazette qui s'imprime chaque jour à *Peking*, & qui ſe répand delà dans toutes les Provinces. On n'y inſére que ce qui a raport au Gouvernement, & comme le Gouvernement Chinois eſt parfaitement Monarchique, & que toutes les affaires tant ſoit peu conſidérables ſe rapportent à l'Empereur, elle ne contient rien qui ne puiſſe beaucoup ſervir à diriger les Mandarins dans l'exercice de leur charge, & à inſtruire les Lettrez & le Peuple.

On y lit, par exemple, le nom des Mandarins qui ont été deſtituez de leurs emplois & pour quelle raiſon: l'un, parce qu'il a été négligent à exiger le tribut Impérial, ou qu'il l'a diſſipé; l'autre, parce qu'il eſt trop indulgent, ou trop ſévere dans ſes châtimens: celui-ci, à cauſe de ſes concuſſions; celui là, parce qu'il a peu de talens pour bien gouverner. Si quelqu'un des Mandarins a été élevé à quelque charge conſidérable, ou s'il a été abaiſſé; ou bien ſi on l'a privé pour quelque faute, de la penſion annuelle qu'il devoit recevoir de l'Empereur, la Gazette en fait auſſi-tôt mention.

Elle parle auſſi de toutes les affaires criminelles, qui vont à punir de mort le coupable; on voit les noms des Officiers qui remplacent les Mandarins caſſez de leurs emplois; les calamitez arrivées dans telle, ou telle Province, & les ſecours qu'ont donnez les Mandarins du lieu par l'ordre de l'Empereur; l'extrait des dépenſes faites pour la ſubſiſtance des Soldats, pour les beſoins du Peuple, pour les ouvrages Publics, & pour les bienfaits du Prince; les remontrances que les Tribunaux ſupérieurs prennent la liberté de faire à Sa Majeſté ſur ſa propre conduite, ou ſur ſes déciſions.

On y marque le jour que l'Empereur a labouré la terre, afin de réveiller par ſon exemple dans l'eſprit des Peuples, & d'inſpirer à ceux qui les gouvernent, l'amour du travail, & l'application à la culture des campagnes; le jour qu'il doit aſſembler à *Peking* tous les Grands de la Cour, & tous les premiers Mandarins des Tribunaux, pour leur faire une inſtruction ſur leurs devoirs. On y apprend les Loix & les Coûtumes nouvelles qu'on établit; on y lit les loüanges que l'Empereur a données à un Mandarin, ou les réprimandes qu'il lui a faites: par exemple, un tel Mandarin n'a pas une réputation ſaine; s'il ne ſe corrige, je le punirai.

Enfin la Gazette Chinoiſe ſe fait de telle ſorte, qu'elle eſt très utile, pour apprendre aux Mandarins à bien gouverner les Peuples: auſſi la liſent-ils exactement; & comme elle fait connoître toutes les affaires publiques qui ſe paſſent dans ce vaſte Empire, la plûpart mettent par écrit des obſervations

ſur les choſes qu'elle contient, & qui peuvent diriger leur conduite.

On n'imprime rien dans cette Gazette qui n'ait été préſenté à l'Empereur, ou qui ne vienne de l'Empereur même : ceux qui en prennent ſoin, n'oſeroient y rien ajoûter, pas même leurs propres réfléxions, ſous peine de punition corporelle.

En 1726. l'Ecrivain d'un Tribunal, & un autre Ecrivain qui étoit employé dans le Bureau de la Poſte, furent condamnez à mort, pour avoir inſeré dans la Gazette quelques circonſtances qui ſe trouvoient fauſſes ; la raiſon ſur laquelle le Tribunal des affaires criminelles, fonda ſon jugement, c'eſt qu'en cela ils avoient manqué de reſpect à Sa Majeſté, & que la Loy porte, que quiconque manque au reſpect qu'il doit à l'Empereur, mérite la mort.

Au reſte les Loix interdiſent aux Mandarins la plûpart des plaiſirs ordinaires. Il ne leur eſt permis que de régaler quelquefois leurs amis, & de leur donner la Comédie. Ils riſqueroient leur fortune, s'ils ſe permettoient le jeu, la promenade, les viſites particulieres, ou s'ils aſſiſtoient à des aſſemblées publiques. Ils n'ont de divertiſſemens, que ceux qu'ils peuvent prendre dans l'interieur de leur Palais.

Du Gouvernement militaire, des forces de l'Empire, des Forteresſes, des Gens de guerre, de leurs Armes, & de leur Artillerie.

COmme il y avoit autrefois en France des Chevaliers d'Armes, & des Chevaliers ès loix, il y a à la Chine des Docteurs Lettrez, & des Docteurs Militaires : nous avons parlé des premiers, ſur qui roule tout le Gouvernement de l'Etat : il faut maintenant faire connoître les ſeconds, qui ſont deſtinez à maintenir la tranquillité de l'Empire, à tenir les voiſins dans le reſpect, & à étouffer ou prévenir les révoltes.

Les Mandarins d'Armes ou Officiers de guerre, doivent paſſer par divers examens, de même que les Mandarins de Lettres, & donner des preuves de leur force, de leur adreſſe, & de leur expérience dans l'Art militaire. Ainſi il y a parmi eux trois dégrez où ils doivent parvenir, celui de Bachelier, celui de Licentié, & celui de Docteur aux Armes. C'eſt dans la Capitale de chaque Province, que ſe fait l'examen des Bacheliers, pour être Licentiez de la maniere que je l'ai expliqué ailleurs.

Il y a à *Peking* cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes, qui s'appellent *Ou fou*, c'eſt-à-dire, les cinq claſſes ou troupes de Mandarins de guerre.

La premiere Claſſe, eſt celle des Mandarins de l'arriere-garde, appellé *Heou fou*.

La ſeconde, eſt des Mandarins de l'aîle gauche, qui ſe nomme *Tſo fou*.

La troiſiéme, des Mandarins de l'aîle droite, nommée *Yeou fou*.

La quatriéme, des Mandarins de l'avant-garde du corps de bataille, qu'on nomme *Tchong fou*.

La cinquiéme, des Mandarins de l'avant-garde, appellée *Tſien fou*.

Ces cinq Claſſes ont à leur tête un Chef & deux Aſſeſſeurs : ils ſont du premier ordre des Mandarins. On choiſit ordinairement pour ces poſtes, de Grands Seigneurs de l'Empire, & ce ſont eux qui commandent les Officiers de la Cour, & tous les Soldats.

Ces cinq Tribunaux dépendent d'un Tribunal ſuprême de la guerre, appellé *Jong tching fou*. Le Chef eſt un des plus Grands Seigneurs de l'Empire. Son autorité s'étend ſur ces cinq Tribunaux, & ſur tous les Officiers & les Soldats de la Cour : mais pour prévenir l'abus qu'il

pourroit faire d'un pouvoir ſi étendu, & qui le rend le maître de tant de troupes, on lui a donné pour Aſſeſſeur un Mandarin de Lettres, qui a le titre de Surintendant des Armes, avec deux Inſpecteurs nommez par l'Empereur, qui prennent part à toutes les affaires; & de plus lorſqu'il s'agit de l'exécution de quelque projet militaire, ils dépendent abſolument de la quatriéme des ſix Cours Souveraines, appellée *Ping pou*, dont nous avons parlé, & qui a dans ſon reſſort toute la milice de l'Empire.

Quoiqu'il y ait des Grands Seigneurs, qui tenant dans l'Empire le rang de Princes, de Ducs, & de Comtes, ſont au-deſſus de tous les ordres des Mandarins par leur rang, par leur mérite, & par leur ſervice; cependant il n'y a aucun d'eux, qui ne ſe tienne honoré du titre que leur donne leur Mandarinat, & la qualité de Chef des cinq Tribunaux des Mandarins d'Armes. On ne peut avoir plus de paſſion qu'en ont les Chinois pour commander, & ils font conſiſter toute leur gloire & leur bonheur, à avoir de l'autorité dans l'Etat.

Le premier des Mandarins d'Armes, a le même rang que les Généraux en Europe, & ſes fonctions ſont à peu près les mêmes: il a ſous lui dans quelques endroits, quatre Mandarins, & dans d'autres deux ſeulement, dont l'emploi répond aſſez à celui de nos Lieutenans Généraux, leſquels ont pareillement quatre Mandarins ſubalternes, qui ſont comme les Colonels: ceux-ci en ont encore d'autres au-deſſous d'eux, qu'on peut regarder comme Capitaines, qui ont pareillement d'autres Officiers ſubalternes, comme nos Capitaines en Europe ont leurs Lieutenans, & Sous-Lieutenans.

Chacun de ces Mandarins a un train conforme à ſa dignité: quand il paroît en public, il eſt toûjours eſcorté d'une troupe d'Officiers de ſon Tribunal. Tous enſemble commandent un grand nombre de troupes, partie Cavalerie, partie Infanterie.

Ces Officiers font faire régulierement l'exercice à leurs Soldats: cet exercice conſiſte, ou en des marches aſſez tumultueuſes & ſans ordre, qu'ils font à la ſuite des Mandarins, ou à former des eſcadrons, ou à défiler en ordre, ou à ſe choquer les uns les autres, ou à ſe rallier au ſon du cor & des trompettes; du reſte ils ont beaucoup d'adreſſe à tirer de l'arc, & à bien manier le ſâbre.

Ils font auſſi de tems en tems la revuë de leurs Troupes. Alors on viſite attentivement leurs chevaux, leurs fuſils, leurs ſabres, leurs fleches, leurs cuiraſſes, & leurs caſques: pour peu qu'il y ait de roüille ſur leurs Armes, leur négligence eſt punie à l'heure même de trente ou quarante coups de bâton, s'ils ſont Chinois; & de foüet, s'ils ſont Tartares. Hors de là il leur eſt libre de faire tel commerce qu'il leur plaît, à moins qu'ils ne ſoient fixez à un poſte qui les occupe entierement, comme ſeroit de garder une Porte de Ville, ou de demeurer dans un corps de garde ſur les grands chemins.

Comme le métier de la guerre ne les occupe pas beaucoup dans un pays, où la paix regne depuis tant d'années, bien loin qu'on ſoit obligé d'enrôler les Soldats par force, ou par argent, comme il ſe pratique en Europe, cette profeſſion eſt regardée de la plus part, comme une fortune, qu'ils tâchent de ſe procurer par la protection de leurs amis, ou par les préſens qu'ils font aux Mandarins. Ils ſont la plûpart du pays même où ils ſervent, & y ont leur famille.

Les trois Provinces Septentrionales donnent beaucoup de Soldats pour le ſervice de l'Empereur; on leur paye de trois en trois mois leur ſolde, qui eſt de cinq ſols d'argent fin, & d'une meſure de ris par jour, ce qui ſuffit pour l'entretien d'un homme. Il y en a qui ont double paye: les Cavaliers ont cinq ſols de plus, & deux meſures de petites féves,

pour

pour nourrir les chevaux qui leur ſont fournis par l'Empereur.

On compte plus de dix-huit mille Mandarins de guerre, & plus de ſept cens mille Soldats répandus dans toutes les Provinces, dans les Fortereſſes, dans les Villes & les Places de guerre, & le long de la grande muraille.

Ces Troupes ſont bien vêtuës & bien armées, & ont quelque choſe de brillant dans une marche, ou dans une revuë, mais il s'en faut bien qu'elles ſoient comparables à nos Troupes d'Europe, ſoit pour le courage, ſoit pour la diſcipline; le moindre effort eſt capable de les déconcerter, & de les mettre en déroute.

Outre que les Chinois ſont naturellement mous, & que les Tartares ſont preſque devenus Chinois; la paix profonde dont ils joüiſſent depuis tant d'années, ne leur donne pas lieu de s'aguerrir: d'ailleurs l'eſtime qu'ils font des Lettres, préférablement à toute autre profeſſion, la dépendance où les gens de guerre ſont des Lettrez, l'éducation qu'on donne à la jeuneſſe, où l'on ne met devant ſes yeux que des Livres & des caracteres, où l'on ne l'inſtruit qu'à un air grave & ſérieux, où l'on ne lui parle que de loix & de politique; cette éducation, dis-je, n'eſt gueres capable de former des guerriers.

Ces Troupes ne ſervent gueres, ſur tout depuis que la Tartarie eſt ſoumiſe, qu'à prévenir les révoltes des Peuples, ou à appaiſer les premiers mouvemens qui s'éleveroient dans une Ville, ou dans une Province. Vingt-quatre Officiers ont dans le Palais la dignité de Capitaines généraux, il y a autant de Meſtres de Camp. Ce ſont les Tartares qui les ont inſtituez.

Outre ces Officiers Tartares, il y a auſſi des Officiers du *Ping pou*, ou Tribunal de la guerre, qui ont intendance ſur les Troupes Chinoiſes de tout l'Empire. Ceux-ci ont des Courriers toûjours prêts à partir, pour porter en diligence dans les Provinces les ordres néceſſaires, & cela ſe fait dans un grand ſecret. Leur ſoin principal eſt de purger la campagne des voleurs, qu'ils font ſuivre & obſerver avec tant d'exactitude, qu'on ne manque preſque jamais de les ſaiſir. Lorſqu'il s'agit de pareilles exécutions, les ordres s'envoyent à la Ville la plus proche du lieu où ſe trouvent les voleurs; & s'il eſt néceſſaire, on employe les forces de pluſieurs Villes. En cas de guerre, on en fait défiler quelques Bataillons de chaque Province, pour compoſer un corps d'Armée.

Avant l'union des Tartares avec les Chinois, il y avoit le long de la grande muraille, une quantité prodigieuſe de Troupes deſtinées à la garder, & à couvrir l'Empire, contre les entrepriſes d'ennemis ſi redoutables: il n'y en a maintenant que dans les Places les plus importantes.

La nature a pris ſoin de fortifier la Chine dans tous les autres endroits par où elle pourroit être attaquée. La mer qui environne ſix Provinces, eſt ſi baſſe vers les côtes, qu'il n'y a point de grand Vaiſſeau qui puiſſe en approcher ſans ſe briſer; & les tempêtes y ſont ſi fréquentes, qu'il n'eſt point d'Armée navale qui puiſſe s'y tenir en ſûreté. Il y a à l'Occident des Montagnes inacceſſibles, qui ne couvrent pas moins la Chine de ce côté-là, qu'elle eſt couverte des autres côtez par la mer, & par ſa vaſte muraille.

Ce fut 215. ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, que ce prodigieux ouvrage, fut conſtruit par les ordres du premier Empereur de la famille *Tſin*, afin de renfermer trois grandes Provinces, & de les couvrir contre les irruptions des Tartares.

Auſſitôt qu'il eut pris ce deſſein, il fit venir de toutes les Provinces de ſon Empire, le tiers des hommes capables d'y travailler. Pour en jetter les fondemens du côté de la mer, il fit couler à fond pluſieurs Vaiſſeaux pleins de fer, & de grands quartiers de pierre, ſur leſ-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 52 sur 741

quels il fit élever l'ouvrage avec tant d'exactitude, qu'il y alloit de la vie pour les ouvriers, de laiſſer entre les aſſiettes de pierre, la moindre fente où le fer pût entrer.

C'eſt ce qui a fait durer cet ouvrage juſqu'à maintenant, preſque auſſi entier que s'il ne venoit que d'être conſtruit. Sa longueur eſt d'environ cinq cens lieuës, & ſa largeur eſt telle, que ſix Cavaliers y peuvent marcher de front.

Deux choſes font particulierement admirer cette entrepriſe: la premiere, que dans ſa vaſte étenduë de l'Orient à l'Occident, elle paſſe en pluſieurs endroits par deſſus des Montagnes très-hautes, ſur leſquelles elle s'éleve peu à peu, étant fortifiée à certaines diſtances de groſſes Tours, qui ne ſont éloignées les unes des autres, que de deux traits d'arbalête, pour ne point laiſſer d'endroits hors de défenſe.

On ne comprend pas, comment on a pu élever cet énorme Boulevart, juſqu'à la hauteur où on le voit dans des lieux ſecs & arides, où l'on a été obligé de porter de fort loin, & avec des travaux incroyables, l'eau, la brique, le ciment, & tous les matériaux néceſſaires, pour la conſtruction d'un pareil ouvrage.

La ſeconde, eſt que cette muraille n'eſt pas continuée ſur une même ligne, ainſi qu'on le peut voir dans la Carte, mais qu'elle eſt recourbée en divers endroits, ſelon la diſpoſition des montagnes, de telle maniere qu'au lieu d'un mur, on pourroit dire, qu'il y en a preſque trois, qui entourent cette grande partie de la Chine vers le Septentrion, où elle regarde la Tartarie.

Pour ce qui eſt des Villes de guerre, il n'y a que leur ſituation qui les rend d'un accès difficile, & par où elles paroiſſent mieux fortifiées que les Villes communes. Toute l'invention des Ingénieurs Chinois pour fortifier les Places, ſe borne à un excellent rempart, à des murailles de brique, à des Tours, & à un large foſſé plein d'eau; & dans le fond cette ſorte de fortification ſuffit, pour les mettre à couvert de toute inſulte; & elle eſt proportionnée aux efforts d'ennemis auſſi peu habiles à attaquer, qu'à ſe défendre.

Les Fortereſſes, les Places d'Armes, les Citadelles ſont en grand nombre: elles ſont diſtinguées en ſept ordres différens, que les Chinois nomment *Quan*, *Guei*, *So*, *Tchin*, *Pao*, *Pou*, *Tchai*. Il y en a environ ſix cens du premier ordre; cinq cens & d'avantage du ſecond; trois cens onze du troiſiéme; trois cens du quatriéme; cent cinquante du cinquiéme, & trois cens du dernier: ce qui fait plus de deux mille Places d'Armes, ſans compter les Tours, les Châteaux, & les Redoutes de la fameuſe Muraille, qui ont chacune leur nom, & leur garniſon.

Parmi les dernieres, il y a des lieux de réfuge au milieu des champs, où les Laboureurs & les Habitans des campagnes, ſe retirent avec leurs troupeaux & leurs meubles, en cas de troubles, ce qui arrive rarement, ou de courſes ſubites de voleurs. C'eſt là qu'ils ſe mettent à couvert de toute inſulte. Il y en a d'autres qui ſont bâties ſur la cime des rochers, ou ſur des montagnes eſcarpées, où l'on ne peut grimper que par des eſcaliers taillez dans le roc, ou par des échelles.

Ces Places qui ne ſont que des retraites de Payſans, ne ſont point environnées de murailles; elles ne ſont défenduës que par leur ſituation, qui les rend inacceſſibles; ou par quelques foſſez larges & profonds, capables d'arrêter des révoltes, qui ne font que paſſer.

On compte outre cela plus de trois mille Tours ou Châteaux, qu'ils appellent *Tai*, où il y a en tout tems des Sentinelles & des Soldats en faction, & qui dès qu'ils découvrent quelques déſordres, donnent le ſignal; ſi c'eſt durant le jour, avec une banniere qu'ils arborent ſur le haut de la Tour; & avec une torche allumée, ſi c'eſt pendant la

nuit, afin d'avertir les garniſons voiſines : car dans tout l'Empire il n'y a ni Province, ni Ville, ni Place murée, qui n'ait des Soldats pour ſa deffenſe, & pour ſa ſûreté.

Quoique l'uſage de la poudre ſoit ancien à la Chine, l'artillerie y eſt aſſez moderne, & l'on ne s'eſt gueres ſervi de la poudre depuis ſon invention, que pour les feux d'artifice, en quoi les Chinois excellent. Il y avoit cependant trois ou quatre bombardes courtes & renforcées aux Portes de *Nan king*, aſſez anciennes pour faire juger, qu'ils ont eu quelque connoiſſance de l'artillerie ; ils paroiſſoient cependant en ignorer l'uſage, & elles ne ſervoient là, qu'à être montrées comme des piéces curieuſes. Ils avoient auſſi quelques pierriers ſur leurs bâtimens de Marine, mais ils manquoient d'adreſſe pour s'en ſervir.

Ce fut en l'année 1621. que la Ville de *Macao* fit préſent à l'Empereur de trois piéces de canon, avec des hommes pour les ſervir ; on en fit l'eſſai dans *Peking* en préſence des Mandarins, qui furent d'abord ſurpris, & enſuite conſternez, quand ils virent qu'après avoir tiré une de ces piéces, elle tua en reculant un Portugais & trois Chinois, qui ne ſe retirerent pas aſſez promptement.

Ces piéces furent menées ſur les frontieres de l'Empire du côté des Tartares, qui étant venus en troupes auprès de la grande muraille, furent tellement épouvantez du ravage qu'elles firent, quand on les eût tiré ſur eux, qu'ils prirent la fuite, & n'oſerent plus en approcher.

En l'année 1636. que la perſécution étoit allumée contre les Prédicateurs de l'Evangile, & que depuis environ dix ans, ils ſe tenoient cachez ſans oſer paroître, les Tartares firent une nouvelle irruption dans l'Empire. Les Mandarins de guerre délibérerent des moyens de s'oppoſer aux courſes de ces barbares, & parlerent de fortifier les Places, & de les garnir d'artillerie.

On ſe ſouvint qu'on avoit ſouvent oüi dire au Docteur *Paul Siu*, ce Colao ſi zelé pour le Chriſtianiſme, que les Miſſionnaires ſçavoient l'art de fondre du canon : ils ſupplierent auſſi-tôt l'Empereur, d'ordonner au Pere *Adam Schaal* Préſident du Tribunal des Mathématiques d'en faire fondre. Sa Majeſté voulut ſçavoir auparavant ſi ce Pere en avoit la pratique : mais les Mandarins s'étant chargez de le ſçavoir adroitement de lui-même, ſans qu'il s'apperçut de leur deſſein, ſupplierent l'Empereur d'en faire expédier l'ordre, dont ils ne ſe ſerviroient qu'à propos.

Ils obtinrent ce qu'ils ſouhaitoient, & étant allez viſiter le Pere, ſous prétexte de lui propoſer quelques difficultez d'aſtronomie, ils l'interrogerent ſur diverſes parties des Mathématiques, & lui demanderent comme par occaſion, s'il ſçavoit les regles qu'il falloit obſerver pour fondre du canon. Le Pere ayant répondu qu'il en ſçavoit les principes, ils lui préſenterent à l'inſtant l'ordre de l'Empereur.

Le Miſſionnaire eût beau s'en défendre, en répétant ſans ceſſe que la pratique étoit bien différente de la théorie, il lui fallut obéir, & inſtruire des ouvriers. On lui aſſigna un lieu propre attenant du Palais, afin qu'il pût être aidé des Eunuques de la Cour.

Dans la ſuite les divers ouvrages d'optique, de ſtatique, d'architecture tant militaire que civile, & divers inſtrumens de bois & de cuivre, que le Pere Ferdinand Verbieſt avoit fait faire pour l'Obſervatoire de *Peking*, perſuaderent aux Mandarins, qu'il ne ſeroit pas moins habile à fondre des canons, pour défendre l'Empire des inſultes de ſes ennemis, & en particulier de certains voleurs, qui infeſtoient les côtes de la Chine & les Provinces frontieres, dont on avoit beaucoup de peine à les chaſſer.

C'eſt pourquoi ils préſenterent à l'Empereur un Mémoire, par lequel ils le

ſupplioient d'ordonner au Pere Verbieſt, pour la conſervation de l'Etat, d'inſtruire des ouvriers de la maniere de fondre & de fabriquer des canons. Le Miſſionnaire qui avoit lû dans les archives de l'Egliſe de *Peking*, que ſous la derniere famille des Empereurs Chinois, on s'étoit ſervi de ce moyen, pour introduire dans l'Empire un grand nombre d'ouvriers Evangeliques, crut que ce ſervice, qu'il rendroit à un ſi grand Prince, ne manqueroit pas de le rendre favorable à la Religion Chrétienne. Il fit fondre 130. canons avec un ſuccès admirable.

Quelque tems après, le Conſeil des premiers Mandarins de guerre, préſenta un Mémoire à l'Empereur, pour lui faire connoître la néceſſité où ils étoient, d'avoir, pour la défenſe de leurs Places, 320. piéces de canon de calibres différens, à la façon de ceux d'Europe. L'Empereur répondit à cette Requête, en ordonnant qu'on travaillât à la fonte de ces canons, & que *Nan hoai gin*, (c'étoit le nom Chinois du Pere Verbieſt) préſidât à ce travail, mais qu'auparavant il lui préſentât un mémorial, où fuſſent peintes les figures, & les modeles des canons qu'il feroit fondre.

Le Pere obéït à l'ordre de l'Empereur, & le 11e. Février de l'année 1681. il préſenta ces modeles; ils furent agréez, & l'ordre fut donné au Tribunal, qui a l'intendance des bâtimens & des ouvrages publics, d'y faire travailler inceſſamment, & de fournir pour cet effet toutes les choſes néceſſaires.

On employa plus d'un an à la fabrique de ces canons. La plus grande difficulté qu'eut le Pere, vint de la part des Eunuques du Palais : ils ſouffrirent impatiemment qu'un Etranger fût ſi avant dans les bonnes graces de l'Empereur; il n'y a point d'efforts qu'ils ne firent, pour empêcher le ſuccès de l'ouvrage. Ils ſe plaignoient à tout moment de la lenteur des ouvriers, tandis qu'ils faiſoient voler le métal par de bas Officiers de la Cour. Auſſitôt qu'un des plus gros canons fut achevé, avant même qu'on eût pu le polir en dedans, ils y firent inſérer avec violence un boulet de fer, pour en rendre l'uſage inutile. Mais le Pere après l'avoir fait charger de poudre par l'embraſure, y fit mettre le feu, & le boulet ſortit avec tant de fracas, que l'Empereur ayant oüi le coup de ſon Palais, en voulut voir l'effet ſur le champ.

Quand tous ces canons furent achevez, on les conduiſit, pour en faire l'eſſai, au pied des montagnes qui ſont vers l'Occident, à une demie journée de la Ville de *Peking*. Pluſieurs Mandarins s'y rendirent pour les voir tirer; & l'Empereur ayant appris le ſuccès de cette épreuve, y alla lui-même avec quelques Gouverneurs de la Tartarie Occidentale, qui ſe trouverent à *Peking* : il y conduiſit toute ſa Cour, & les principaux Officiers de ſes milices : on les chargea en ſa préſence, & on les tira pluſieurs fois contre certains endroits qu'il avoit déſignez.

Ayant vu que les boulets ne manquoient jamais d'y porter, par le ſoin que prenoit le Pere de les dreſſer avec ſes inſtrumens, il en eut tant de joye, qu'il fit ſous des tentes & au milieu de la campagne, un feſtin ſolemnel aux Gouverneurs Tartares, & à ſes principaux Officiers de guerre : il but dans ſa coupe d'or à la ſanté de ſon Beau-Pere, de ſes Officiers, & même de ceux qui avoient pointé le canon d'une maniere ſi juſte.

Enfin s'adreſſant au Pere Verbieſt, qu'il avoit fait loger auprès de ſa tente, & qu'il fit appeller en ſa préſence, il lui dit : « Les canons que vous nous fîtes » faire l'an paſſé, nous ont fort bien ſer» vi contre les rebelles, dans les Pro» vinces de *Chen ſi*, de *Hou quang*, & » de *Kiang ſi* : je ſuis fort content de vos » ſervices; & alors ſe dépoüillant de ſa veſte fourrée de Martres d'un grand prix, & de ſa robbe de deſſous, il les lui donna comme un témoignage de ſon amitié.

On

On continua durant plusieurs jours l'essai des canons, & l'on tira vingt-trois mille boulets, avec une grande satisfaction des Mandarins, qui les faisoient servir par leurs Officiers. Ce fut en ce tems-là, que le Pere composa un traitté de la fonte des canons, & de leur usage, & le présenta à l'Empereur, avec 44. tables des figures nécessaires à l'intelligence de cet art, & des instrumens propres à pointer les canons, pour les tirer où l'on veut.

Quelques mois après, le Tribunal qui examine le mérite des personnes qui ont bien servi l'Etat, présenta un mémorial à l'Empereur, par lequel il le supplioit d'avoir égard au service, que le Pere Verbiest avoit rendu, par la fonte de tant de piéces d'artillerie. Sa Majesté agréa la Requête, & l'honora d'un titre d'honneur, semblable à celui que l'on donne aux Vicerois, qui se sont fait un mérite singulier dans le Gouvernement des Provinces, par la sagesse de leur conduite.

Pour prévenir la superstition des Chinois, qui sacrifient aux esprits de l'air, des montagnes, & des rivieres, selon les divers événemens de la nature, & la diversité des ouvrages qu'ils commencent, ou qu'ils achevent; le Pere Verbiest fixa un jour pour faire une bénédiction solemnelle de ces canons : il fit dresser pour cela un Autel dans la fonderie, sur lequel il plaça l'image de Jesus crucifié; puis revêtu du surplis & de l'étolle, il adora le vrai Dieu, se prosternant neuf fois, & frappant de la tête contre terre : & comme c'est l'usage de la Chine, de donner solemnellement un nom à de pareils ouvrages, le Pere donna à chaque piéce le nom d'un Saint ou d'une Sainte que l'Eglise révere, & le traça lui-même sur la culasse pour y être gravé.

Quelques personnes dont le zéle est très-ardent, quand ils croyent pouvoir rendre odieux les Jesuites, publierent en Espagne, & en Italie, des libelles contre le Pere Verbiest, où ils disoient qu'il étoit indigne d'un Prêtre & d'un Religieux, de porter des armes aux infidéles, & que ce Pere avoit encouru les excommunications des Papes, qui l'ont défendu.

Le Pere répondit sagement, que l'intention de l'Eglise en faisant cette défense, avoit été d'empêcher que les infidéles ne se servissent de ces armes contre les Chrétiens; que rien de semblable ne pouvoit arriver à la Chine, puisque les Chinois & les Tartares ne pouvoient pas faire la guerre aux Chrétiens; qu'au contraire, c'étoit par ce moyen là que la Religion s'établissoit dans la Chine, puisqu'en effet l'Empereur, en reconnoissance de ces services, laissoit la liberté aux Prêtres & aux Religieux Européans, de prêcher l'Evangile dans toute l'étendue de ses Etats.

Mais le Pere Verbiest fut bien mieux dédommagé de ces invectives, par le Bref honorable que le Pape Innocent XI. lui adressa, où il le loüoit d'employer si sagement les sciences profanes pour le salut des Chinois, & où il l'exhortoit de continuer ses soins, afin d'avancer par les industries de son zéle & de son sçavoir, les avantages de la Religion, lui promettant tous les secours du Saint Siége, & de son autorité Pontificale.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 56 sur 741

De la Police de la Chine, ſoit dans les Villes pour y maintenir le bon ordre, ſoit dans les grands chemins, pour la ſûreté & la commodité des voyageurs; des Douanes, des Poſtes, &c.

DAns un auſſi vaſte Etat que la Chine, où il y a un ſi grand nombre de Villes, & une multitude prodigieuſe d'Habitans, tout ſeroit rempli de confuſion & de trouble, ſi les réglemens de Police qu'on y fait exactement obſerver, ne prévenoient pas les moindres déſordres. La tranquillité qui y regne, eſt l'effet des ſages Loix qu'on y a établies.

Chaque Ville eſt diviſée en quartiers: chaque quartier a un Chef qui veille ſur un certain nombre de maiſons: il répond de tout ce qui s'y paſſe; & s'il y arrivoit quelque tumulte, dont il n'avertît pas auſſitôt le Mandarin, il ſeroit puni très-ſévérement.

Les peres de famille ſont également reſponſables de la conduite de leurs enfans, & de leurs domeſtiques. On s'en prend à celui qui a toute l'autorité, lorſque les inférieurs qui lui doivent l'obéiſſance & le reſpect, ont commis quelque action puniſſable.

Il n'y a pas juſqu'aux voiſins, qui dans un accident qui ſurviendroit, comme ſeroit, par exemple, un vol nocturne, ne ſoient obligez de ſe prêter mutuellement ſecours, & dans de pareils événemens, une maiſon répond de la maiſon voiſine.

Il y a aux Portes de chaque Ville une bonne Garde, qui examine tous ceux qui y entrent: pour peu que quelque choſe de ſingulier rende un homme ſuſpect; ou que ſa phyſionomie, ſon air, ou ſon accent faſſe juger qu'il eſt étranger, on l'arrête ſur l'heure, & l'on en donne avis au Mandarin.

C'eſt une de leurs principales maximes, & qu'ils croyent contribuer le plus au bon Gouvernement, de ne pas ſouffrir que des étrangers s'établiſſent dans l'Empire; outre leur ancienne fierté, & le mépris qu'ils font des autres Nations, qu'ils regardent comme des barbares; ils ſont perſuadez que cette différence de Peuples, introduiroit parmi eux une diverſité, de mœurs, de coûtumes, & d'uſages, qui peu à peu aboutiroient à des querelles perſonnelles, enſuite à des partis qui ſe formeroient, & enfin à des révoltes qui troubleroient la tranquillité de l'Etat.

Au commencement de la nuit, les Portes de la Ville ſe ferment exactement; on ferme auſſi les barrieres qui ſont dans chaque rue: d'eſpace en eſpace, il y a des Sentinelles qui arrêtent ceux qui ne ſeroient pas retirez dans leurs maiſons: il y a de même dans quelques endroits, une patroüille à cheval ſur les remparts, qui fait continuellement la ronde: la nuit, diſent-ils, eſt faite pour le repos, & le jour pour le travail.

Cette Loy eſt ſi bien obſervée, qu'il n'y a point d'honnêtes gens, qui ſe trouvent pendant la nuit dans les rues: ſi par hazard on trouve quelqu'un, on le regarde, ou comme un homme de la plus vile populace, ou comme un voleur, qui à la faveur des ténébres, cherche à faire un mauvais coup, & on l'arrête. C'eſt pourquoi il eſt très-dangereux d'être alors hors de chez ſoi, & il eſt difficile d'échapper à la ſévérité de la Juſtice, quand on ſeroit même innocent.

Il y a dans chaque Ville de groſſes cloches, ou un tambour d'une grandeur extraordinaire, qui ſervent à marquer les veilles de la nuit. Chaque veille eſt de deux heures: la premiere commence vers les huit heures du ſoir. Pendant les deux heures que dure cette pre-

miere veille, on frappe de tems en tems un coup, ou ſur la cloche, ou ſur le tambour. Quand elle eſt finie, & que la ſeconde veille commence, on frappe deux coups tant qu'elle dure : on en frappe trois à la troiſiéme, & ainſi de toutes les autres : de ſorte qu'à tous les momens de la nuit, on peut ſçavoir à peu près quelle heure il eſt ; les cloches n'ont pas un ſon fort harmonieux, parce que le marteau dont on les frappe, n'eſt ni de fer, ni de métal, mais ſimplement de bois.

Le Port des Armes n'eſt permis qu'aux gens de guerre, encore ne ſont-ils ordinairement armez que quand ils doivent faire leurs fonctions, comme par exemple, en tems de guerre, lorſqu'ils ſont en ſentinelle, qu'ils paſſent en revuë, ou qu'ils accompagnent des Mandarins : hors de là ils vacquent, ou à leur négoce, ou à leur profeſſion particuliere.

S'il s'éleve quelque démêlé parmi les gens du Peuple, & qu'après les querelles & les injures, ils en viennent aux voyes de fait, ils ont une extrême attention qu'il n'y ait point de ſang répandu ; c'eſt pourquoi, ſi par hazard ils avoient entre les mains un bâton, ou quelque inſtrument de fer, ils le quittent auſſitôt, & ſe battent à coups de poing.

Le plus ſouvent ils terminent leurs querelles, en allant porter leurs plaintes au Mandarin. Ce Magiſtrat aſſis gravement dans ſon fauteüil, & environné de ſes Officiers de juſtice, écoute d'un grand froid les deux Parties, qui plaident chacune leur cauſe ; après quoi il fait donner en ſa préſence la baſtonnade au coupable, & quelquefois à tous les deux enſemble.

Il y a des femmes publiques & proſtituées à la Chine comme ailleurs, mais comme ces ſortes de perſonnes ſont ordinairement la cauſe de quelques déſordres, il ne leur eſt pas permis de demeurer dans l'enceinte des Villes : leur logement doit être hors des murs ; encore ne peuvent-elles pas avoir des maiſons particulieres ; elles logent pluſieurs enſemble, & ſouvent ſous la conduite d'un homme, qui eſt reſponſable du déſordre, s'il en arrivoit ; au reſte ces femmes libertines ne ſont que tolerées, & on les regarde comme infâmes : c'eſt pourquoi il y a des Gouverneurs de Ville, qui n'en ſouffrent point dans leur diſtrict.

Enfin l'éducation qu'on donne à la jeuneſſe, contribuë beaucoup à la paix, & à la tranquillité qui regne dans les Villes. Comme on ne parvient aux Charges & aux dignitez de l'Empire, qu'à proportion du progrez qu'on a fait dans les ſciences, on occupe continuellement les jeunes gens à l'étude : le jeu, & tout divertiſſement propre à entretenir l'oiſiveté, leur eſt abſolument interdit ; à peine leur laiſſe-t-on le tems de reſpirer ; & par cette application aſſiduë à cultiver leur eſprit & à exercer leur mémoire, ils s'acoûtument à modérer le feu des paſſions, & ſe trouvent dégagez de la plûpart des vices, qu'une vie oiſive & fainéante ne manque jamais de produire.

En veillant ainſi à la tranquillité des Villes, le Gouvernement Chinois n'a pas oublié de pourvoir à la ſûreté, à l'embelliſſement, & à la commodité des grands chemins : les canaux dont la Chine eſt toute traverſée, & qui ſont ſi utiles pour le tranſport des marchandiſes, ſont bordez en pluſieurs Provinces de quais de pierre de taille ; & dans les lieux bas, marécageux, & aquatiques, on a élevé de très-longues digues, pour la commodité des voyageurs.

On a grand ſoin d'unir & d'égaler les chemins, & on les pave, ſur tout dans les Provinces Méridionales, où l'on ne ſe ſert, ni de chevaux, ni de chariots. Ces chemins ſont d'ordinaire fort larges ; & comme en bien des endroits la terre eſt légere, elle ſe ſéche aiſément, auſſitôt que la pluye a ceſſé. On a pratiqué des paſſages ſur les plus hautes montagnes, en coupant les rochers, en applaniſſant le ſommet de ces montagnes, & en comblant les vallées.

Il y a de certaines Provinces, où les grands chemins ſont comme autant de grandes allées, bordées d'arbres fort hauts, & quelquefois renfermées entre deux murs, de la hauteur de huit à dix pieds, pour empêcher les voyageurs d'entrer dans les campagnes. Ces murs ont des ouvertures dans les chemins de traverſe, qui aboutiſſent à différens Villages.

Dans les grands chemins on trouve d'eſpace en eſpace des repoſoirs qui ſont propres, & commodes, ſoit pendant les rigueurs de l'Hyver, ſoit pendant les grandes chaleurs de l'Eté: il n'y a gueres de Mandarin, qui étant hors de Charge, & obligé de retourner dans ſa patrie, ne cherche à ſe rendre recommandable par ces ſortes d'ouvrages.

On y trouve auſſi des Temples & des Pagodes, où l'on peut ſe retirer pendant le jour; mais quelque bon accüeil qu'on faſſe, il n'eſt pas toûjours ſûr d'y paſſer la nuit: il n'y a que les Mandarins qui ſoient privilegiez: les Bonzes les ſervent avec beaucoup d'affection; ils les reçoivent au ſon de leurs inſtrumens, & leur cedent leurs appartemens. Ils y placent le bagage, & logent même les Domeſtiques & les portefaix.

Ces Meſſieurs qui en uſent fort librement avec leurs Dieux, employent les Temples à tous les uſages qui leur conviennent, ne faiſant point de difficulté de croire, que cette familiarité peut s'accorder avec le reſpect qu'il leur eſt du.

En Eté des perſonnes charitables ont des gens à leurs gages, qui donnent gratuitement du thé aux pauvres voyageurs: & l'Hyver, de l'eau où l'on a fait infuſer du gingembre: tout ce qu'on leur demande, c'eſt de ne pas oublier le nom de leur bienfaiteur.

On ne manque point d'Hôtelleries dans les chemins, on en voit un aſſez grand nombre: mais rien n'eſt plus miſérable, ni plus mal propre, ſi vous en exceptez les grandes routes, où vous en trouvez qui ſont fort vaſtes & fort belles; mais il faut toûjours porter ſon lit avec ſoi, ou bien ſe réſoudre à coucher ſur une ſimple natte. Il eſt vrai que les Chinois, ſur tout le petit Peuple, ne ſe ſervent gueres de draps, & qu'ils ſe contentent de s'envelopper, quelques fois même tout nuds, dans une couverture, dont la doublure eſt de toile: ainſi leur lit n'eſt pas difficile à porter.

La maniere dont on eſt traitté, s'accorde parfaitement avec la maniere dont on y eſt logé: c'eſt un grand bonheur quand on y trouve ou du poiſſon, ou quelque morceau de viande. Il y a cependant des endroits où les faiſans ſont à meilleur marché que la volaille: on en a quelquefois quatre pour dix ſols.

Quelques-unes de ces Hôtelleries paroiſſent mieux accommodées que les autres, mais elles ne laiſſent pas d'être très-pauvres: ce ſont pour la plûpart quatre murailles de terre battuë, & ſans enduit, qui portent un toît, dont on compte les chevrons, encore eſt-on heureux quand on ne voit pas le jour à travers; ſouvent les ſalles ne ſont point pavées, & ſont remplies de trous.

Il y a des Provinces, où ces ſortes d'Auberges ne ſont bâties que de terre & de roſeaux. Dans les Villes, les Hôtelleries ſont de briques, & aſſez raiſonnables. Dans les Provinces du Nord on y trouve ce qu'ils appellent des *Can*: c'eſt une grande eſtrade de briques, qui occupe la largeur de la ſalle, & ſous laquelle il y a un fourneau: on étend deſſus une natte de roſeaux, & rien plus. Si vous avez un lit, vous l'étendez ſur la natte.

On a ſoin d'imprimer un Itineraire public, qui contient tous les chemins, & la route qu'on doit tenir, ſoit par terre, ou par eau, depuis *Peking*, juſqu'aux extrémitez de l'Empire. Les Mandarins qui partent de la Cour, pour aller remplir quelques Charges dans les Provinces, ſe ſervent de ce Livre, qui leur marque leur route, & la diſtance d'un

lieu

lieu à un autre. A la fin de chaque journée se trouve une maison destinée à recevoir les Mandarins, & tous ceux qui voyagent par l'ordre de l'Empereur, où ils sont logez & défrayez aux dépens de Sa Majesté. Ces sortes de maisons se nomment *Cong quan*.

Un jour avant que le Mandarin se mette en route, on fait partir un Courrier, qui porte une Tablette, où l'on écrit le nom & la Charge de cet Officier. On prépare aussi-tôt le logis, où il doit passer la nuit. Les préparatifs sont proportionnez à sa dignité : on lui fournit tout ce qui lui est nécessaire, comme les viandes, les portefaix, les chevaux, les chaises, ou les barques, s'il fait le voyage par eau. Les Courriers qui annoncent l'arrivée du Mandarin, trouvent toûjours des chevaux prêts, & afin qu'on n'y manque pas, un ou deux lys,* avant que d'arriver, il frappe fortement & à diverses repriſes sur un bassin, afin d'avertir qu'on selle promptement le cheval, s'il ne l'étoit pas encore.

*Dix lys font une lieue commune de France.

Ces maisons destinées à loger les Mandarins, ne sont pas aussi belles que leur destination pourroit le faire imaginer : c'est pourquoi, lorsqu'on lit dans les relations des pays étrangers, des descriptions de choses semblables, on doit d'ordinaire les entendre avec modification : ce n'est pas toûjours que ceux qui les écrivent, exaggerent ; mais ils empruntent quelquefois ces descriptions des gens du pays, à qui des choses très-médiocres semblent être magnifiques : d'ailleurs on est obligé de se servir de termes, lesquels en Europe forment de grandes idées.

Quand on dit, par exemple, que ces *Cong quan* se préparent pour loger les Mandarins, & ceux qui sont entretenus aux frais de l'Empereur, on s'imagine aussitôt que ce sont des maisons superbes : quand on ajoûte, ce qui est encore vrai, qu'on envoye au-devant un Officier, afin que tout se trouve prêt à l'arrivée du Mandarin, il est naturel de croire, qu'on s'empresse à tendre des tapisseries, & à orner un appartement des plus beaux meubles : la frugalité Chinoise, & le grand nombre d'Envoyez qu'on dépêche de la Cour, exemptent de tout cet embarras : les préparatifs consistent en quelques feutres, quelques nattes, deux ou trois chaises, une table, & un bois de lit couvert d'une natte, quand il n'y a point de *Can*. Que si c'est un Mandarin considérable envoyé de la Cour, & que le *Cong quan* ordinaire ne soit pas convenable à sa dignité, on le loge dans une des plus riches maisons de la Ville, dont on emprunte un appartement.

Ces *Cong quan* sont plus ou moins grands : il y en a d'assez propres & d'assez commodes. Par celui de *Canton*, qui n'est que du commun, on pourra juger des autres : il est de médiocre grandeur : il y a deux cours, & deux principaux édifices, dont l'un qui est au fond de la premiere cour, est un *Ting* ; c'est-à-dire, une grande salle toute ouverte, destinée à recevoir les visites : l'autre qui termine la seconde cour, est partagé en trois : le milieu sert de salon ou d'antichambre, à deux grandes chambres, qui sont des deux côtez, & qui ont chacune un cabinet derriere. Cette disposition est ordinaire à la Chine, dans la plûpart des maisons des personnes de quelque consideration. La salle & le salon sont ornez chacun de deux grosses lanternes de soye claire & peintes, suspenduës en forme de lustres : la porte de la ruë, & celle des deux Cours, sont éclairées chacune de deux autres grosses lanternes de papier, ornées de gros caracteres.

On trouve dans les grands chemins d'espace en espace des Tours, sur lesquelles il y a des guérites pour des sentinelles, & des bâtons de pavillon pour les signaux en cas d'allarmes : ces Tours sont faites de gazon ou de terre battue : leur hauteur est de douze pieds, la forme en est quarrée, elles ont des creneaux, & on les éleve en talut.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 60 sur 741

Dans quelques Provinces il y a ſur ces Tours des cloches de fer fondu aſſez groſſes. La plûpart de celles qui ne ſont point ſur les chemins qui conduiſent à la Cour, n'ont ni guérites, ni créneaux.

Les loix ordonnent que dans les routes fréquentées, elles ſoient diſpoſées de telle maniere, que de cinq en cinq lys il s'en trouve une, c'eſt-à-dire, qu'à cinq lys, il y en ait une petite; à dix lys une grande; à quinze lys une petite, & toûjours de même alternativement. Chacune doit avoir des Soldats qui y ſoient continuellement en faction, pour veiller ſur ce qui ſe paſſe, & empêcher toute inſulte.

Ces Soldats ſortent tous de leur corps de garde, & ſe mettent en rang, quand il doit paſſer quelque Officier conſidérable: on y eſt très-régulier, ſur tout dans le *Pe tcheli*, qui eſt la Province de la Cour, & il y a toûjours une ſentinelle dans la guérite.

Dans quelques autres Provinces, on voit de ces Tours qui ſont tombées: de tems en tems on donne ordre de les rétablir & d'y faire la garde, ſur tout quand on entend parler de voleurs, ou qu'il y a à craindre quelques troubles; alors le nombre des Soldats ne ſuffiſant pas, on détermine des Villages pour prêter main forte tour à tour. Les Mandarins en dreſſent un Catalogue, & c'eſt aux habitans de chaque Village à s'accommoder entre eux, pour partager cette corvée.

Si cette loy s'obſervoit à la rigueur, il n'y auroit jamais de voleurs; car de demie lieuë en demie lieuë on trouveroit des gardes, pour arrêter ceux qui ſeroient ſoupçonnez de larcin; & cela non ſeulement ſur le chemin des Capitales, mais encore ſur ceux qui conduiſent de chaque Ville à une autre; & comme il y en a un grand nombre, & que toute la campagne eſt coupée de grands chemins, à tous momens on trouve de ces Tours.

Auſſi les voleurs de grand chemin ſont-ils très-rares à la Chine; il s'en trouve quelquefois dans les Provinces voiſines de *Peking*, mais ils n'ôtent preſque jamais la vie à ceux dont ils prennent la bourſe: quand ils ont fait leur coup, il ſe ſauvent leſtement. Dans les autres Provinces, on parle très-peu de voleurs de grand chemin.

Ces Tours ont encore un autre uſage, c'eſt de marquer les diſtances d'un lieu à un autre, à peu près comme les Romains le faiſoient par des pierres.

Quand les chemins ſont trop rudes pour aller à cheval, on ſe ſert de chaiſes que les Chinois nomment *Quan kiao*, c'eſt-à-dire, chaiſes à la Mandarine, parce que les chaiſes dont ſe ſervent les Mandarins, ſont à peu près de la même forme.

Le corps de la chaiſe approche aſſez pour la figure, de celles où l'on ſe fait porter dans les ruës de Paris, mais il eſt plus large, plus élevé, & plus léger. Il eſt conſtruit de bambous, c'eſt-à-dire, d'une eſpece de cannes, également fortes & légeres, croiſées à jour en forme de treillis, & liées fortement enſemble avec du rotin, (c'eſt une autre eſpece de canne forte & déliée, qui croît en rampant juſqu'à huit cens ou mille pieds de longueur.)

Ce treillis eſt entierement couvert, depuis le haut juſqu'en bas, d'une garniture ou ornement de toile de couleur, ou bien d'étoffe de laine, ou de ſoye, ſelon que le demande la ſaiſon, avec une ſeconde garniture de taffetas huilé, qu'on met par-deſſus en tems de pluye.

Cette chaiſe qui a les dimenſions néceſſaires pour y être aſſis fort à l'aiſe, eſt ſoutenuë par deux bras, ſemblables à ceux de nos chaiſes portatives; ſi elle n'eſt portée que par deux hommes, les deux bâtons ſont appuyez ſur leurs épaules: ſi c'eſt une chaiſe à quatre porteurs, les extrémitez tant devant que derriere, ſont paſſées dans deux nœuds coulans d'une groſſe corde forte & lâche, pendue par le milieu à un gros bâton, dont les porteurs de chaiſes ſoutiennent chacun un bout ſur une épaule, & alors on a d'ordinaire

huit porteurs, afin qu'ils puiſſent ſe relever les uns les autres.

Lorſque pour éviter la chaleur, on voyage pendant la nuit, ſur tout le long des Montagnes, qui ſont infeſtées de Tygres, on prend des guides ſur les lieux, qui portent des torches allumées; ces torches ſervent à éclairer, & empêchent les Tygres d'approcher, parce que le feu leur cauſe naturellement de la frayeur. Elles ſont faites de branches de pin ſechées au feu, & préparées de telle ſorte, que le vent & la pluye ne font que les allumer davantage.

Avec ce ſecours, on marche toute la nuit à travers les Montagnes, avec autant d'aſſurance & de facilité, qu'on marcheroit en plein jour, & en raſe campagne : quatre ou cinq de ces guides avec des torches, ſuffiſent pour conduire ſûrement : on en change de lieuë en lieuë ; chaque torche qui a ſix à ſept pieds de long, dure près d'une heure.

Dans les pays de Montagnes, on trouve communément de diſtance en diſtance ces ſortes de commoditez, pour la ſûreté des perſonnes qui voyagent. Cependant il n'y a gueres que les Envoyez de la Cour, les Mandarins, & autres grands Seigneurs, qui faſſent ces ſortes de voyages pendant la nuit ; car ayant un grand cortége à leur ſuite, ils n'ont rien à craindre, ni des Tygres, ni des voleurs.

Ce n'eſt pas un petit agrément pour les voyageurs, que la quantité de Villages qu'ils trouvent ſur leur route, & le grand nombre de Pagodes qui ſont dans ces Villages : vis-à-vis de ces Pagodes, & ſur le grand chemin, on voit quantité de monumens de pierre appellez *Che pei*, ſur leſquels il y a des inſcriptions.

Ces *Che pei* ſont de grandes pierres poſées debout, ſur des baſes qui ſont auſſi de pierre : la plûpart ſont de marbre. Les Chinois ouvrent une mortoiſe dans cette baſe, & ils taillent un tenon dans la pierre, puis ils les aſſemblent ſans autre façon. On voit de ces pierres qui ont bien huit pieds de haut, ſur deux de large, & preſque un pied d'épaiſſeur. Les communes ne paſſent pas quatre à cinq pieds, & le reſte à proportion.

Les grandes ſont portées le plus ſouvent ſur des tortues de pierre : en quoi les Architectes Chinois, ſi cependant ils méritent ce nom, ont eu plus d'égard à la vrai-ſemblance que les Architectes Grecs, qui ont introduit les caryatides & les termes ; & pour rendre encore cette invention plus bizarre, quelques uns ſe ſont aviſez de mettre des couſſins ſur la tête de ces caryatides, de crainte apparemment, que de ſi lourds fardeaux les incommodaſſent.

Il y a de ces *Che pei* qui ſont enfermez dans de grands ſalons, mais ils ſont en petit nombre. Les autres, pour éviter la dépenſe, ſont enchaſſez dans un petit édifice de brique, couvert d'un toit fort propre. Ils ſont parfaitement quarrez, excepté le haut qui va un peu en s'arrondiſſant, ou pour couronnement, on grave quelque groteſque. Ce couronnement eſt ſouvent d'un autre morceau de pierre.

Quand on l'éleve pour des graces qu'on a obtenues de l'Empereur, ou pour des honneurs qu'il a fait, on grave deux dragons diverſement entortillez. Les Peuples des Villes en élevent à leurs Mandarins après leur départ, quand ils ſont ſatisfaits de l'équité de leur Gouvernement : les Officiers en élevent pour éterniſer la mémoire des honneurs extraordinaires, qu'ils ont reçus de l'Empereur, ou pour diverſes autres raiſons.

Une grande commodité pour ceux qui voyagent par terre à la Chine, c'eſt la facilité & la ſûreté avec laquelle leurs ballots ſe tranſportent. Il y a dans chaque Ville un grand nombre de porte-faix, qui ont leur Chef, & à qui l'on s'adreſſe : quand vous êtes convenu avec lui du prix, il vous donne autant de

marquês que vous avez arrêté de porteurs, moyennant quoi, il vous les fournit à l'inſtant, & répond de tout ce que contiennent vos ballots. Lorſque les porte-faix ont rendu leur charge au lieu arrêté, vous leur donnez à chacun une marque; ils la portent à leur Chef, qui les ſatisfait ſur l'argent que vous lui avez payé d'avance.

Dans les lieux de grand paſſage, comme ſeroit, par exemple, la Montagne de *Meilin*, qui ſépare la Province de *Kiang ſi* de celle de *Quang tong*, il y a dans la Ville qu'on quitte, un grand nombre de Bureaux, qui ont leurs correſpondans dans la Ville, où l'on doit ſe rendre après avoir paſſé la Montagne; tous ceux, ſoit de la Ville, ſoit de la Campagne, qui ſe font porte-faix, donnent à ces Bureaux leurs noms, avec une bonne & ſûre caution. Si l'on a beſoin de 200. 300. ou 400. porteurs, on les fournit. Alors le Chef du Bureau dreſſe en très-peu de tems, une liſte exacte de tout ce que vous portez, ſoit de coffres, ou de choſes découvertes; il convient du prix par livre, tout ſe peſe, & vous lui donnez l'argent dont vous êtes convenu, qui eſt d'ordinaire d'environ dix ſols par cent livres, pour le tranſport de la journée. Vous ne vous embarraſſez de rien, le Chef donne à chaque porte-faix ſa charge, avec un billet de tout ce qu'il porte: quand vous êtes arrivé au terme, vous recevez du correſpondant tout qui vous appartient, avec une grande fidélité.

Ces porte-faix ſe ſervent de perches de *Bamboux*, au milieu deſquelles ils ſuſpendent le fardeau avec des cordes: à chaque perche, il y a deux hommes qui portent les deux bouts ſur leurs épaules. Si le fardeau eſt trop peſant, on y met quatre hommes avec deux perches: on en change tous les jours, & ils ſont obligez de faire les mêmes journées que ceux qui les employent.

Quand un homme porte ſeul un fardeau, il trouve le ſecret de rendre ſa charge bien moins peſante: il le partage en deux parties égales, & il les attache avec des cordes, ou avec des crochets, aux deux bouts d'une longue perche platte de *Bamboux*: enſuite il poſe cette perche par le milieu ſur ſon épaule, enſorte qu'elle ſe tient en équilibre à la façon d'une balance, elle plie & ſe releve alternativement, à meſure qu'il avance. Lorſqu'il eſt las de porter le fardeau ſur une épaule, il fait faire adroitement un tour à la perche par deſſus le col, & la fait paſſer ſur l'autre épaule. Il y en a qui de cette maniere portent de très-lourds fardeaux: car comme ils ſont payez à la livre, ils portent le plus qu'ils peuvent, & l'on en voit qui font dix lieuës par jour, portant 160. de nos livres.

Dans certaines Provinces, on ſe ſert, pour tranſporter les ballots & les marchandiſes, de mulets, & encore plus ſouvent de chariots à une rouë. Ces chariots ſont de véritables brouettes, ſi ce n'eſt que la rouë en eſt fort grande, & placée au milieu; l'eſſieu s'avance des deux côtez, & ſoutient de chaque côté un treillis, ſur lequel on place les fardeaux avec un poids égal; l'uſage en eſt fort commun en pluſieurs endroits de la Chine: un homme ſeul pouſſe ce chariot; ou ſi la charge eſt forte, on en ajoute un ſecond qui tire par devant, ou bien un âne, & quelquefois l'un & l'autre. Ils ont auſſi des brouettes ſemblables aux nôtres, & dont la rouë eſt par devant, mais ils ne s'en ſervent gueres pour les voyages.

Quand on fait porter ſon bagage ſur des mulets, le prix ordinaire eſt, par exemple, pour 25. jours, de quatre taëls & demi, ou tout au plus de cinq taëls. Cela dépend des ſaiſons différentes, & du prix des vivres: ſi c'eſt pour le retour, on donne beaucoup moins.

Les Muletiers ſont obligez de nourrir leurs mulets, & ſont chargez des frais du retour, en cas qu'ils ne trouvent pas à ſe loüer. Ces mulets ſont fort petits,

petits, ſi on les compare à ceux d'Europe, ils ne laiſſent pas d'être forts, & leur charge ordinaire eſt de 180. ou 190. livres Chinoiſes; à 200. la charge ſeroit trop forte. La livre Chinoiſe eſt de quatre onces plus forte que la nôtre.

Il y a des Douanes à la Chine, mais elles ſont bien plus douces que celles des Indes, où les viſites ſe font ſans égard, ni à l'humanité, ni à la pudeur. On n'y fait point ces recherches rigoureuſes, qui ſe pratiquent ailleurs; on ne s'aviſe pas même de fouiller un homme. Quoique les Commis ayent le droit d'ouvrir les ballots, il eſt rare qu'ils le faſſent; & quand c'eſt un homme qui a quelque apparence, non ſeulement ils n'ouvrent point ſes coffres, mais même ils n'exigent rien: Nous voyons bien, diſent-ils, que Monſieur n'eſt pas Marchand.

Il y a des Douanes où l'on paye par piece, & alors le Marchand en eſt cru ſur ſon livre. Il y en a d'autres où l'on paye par charge, & cela ne ſouffre nulle difficulté. Quoiqu'on aye un *Cang ho* de l'Empereur, il ne donne aucune exemption de payer le droit des Douanes; cependant le Mandarin de la Douane par honneur, le laiſſe paſſer ſans rien exiger, ſi l'on en exempte la Douane de *Peking*, où communément on eſt un peu plus exact.

Lorſque les grands Officiers de la Cour reçoivent, ou envoyent quelques ballots, on colle ſur chaque ballot une grande bande de papier, ſur laquelle on écrit le tems auquel le ballot a été fermé, leur nom, & leur dignité; & ſi ces Officiers ſont conſidérables, on ne ſe hazarde gueres de les ouvrir. Ce papier qui ſe colle, s'appelle *Fong tiao*.

Autrefois les Douanes s'affermoient, & le Mandarin de chaque Douane ſe changeoit tous les ans. Ce Mandarin par ſon emploi étoit un Officier conſidérable, qui avoit droit de mémorial, c'eſt-à-dire, d'avertir immédiatement l'Empereur. Depuis environ douze ans, l'Empereur a chargé du ſoin des Douanes le Viceroy de chaque Province, qui nomme un Mandarin de confiance pour percevoir les droits. Il n'y a que pour les Douanes des Ports de *Canton* & de *Fo kien*, qu'on a été obligé depuis peu d'y remettre un Mandarin particulier, à cauſe des embarras que le commerce de la mer leur attire.

Dans tous les lieux où il y a des Poſtes, il ſe trouve un Mandarin qui en a ſoin: les chevaux de Poſte ſont tous à l'Empereur, & perſonne ne peut s'en ſervir que les courriers de l'Empire, les Officiers, & ceux qui ſont envoyez de la Cour. Ceux qui ſont chargez des ordres de l'Empereur, ont ces ordres renfermez dans un grand rouleau, couvert d'une piece de ſoye de couleur jaune, qu'ils portent en écharpe derriere le dos: ce ſont ordinairement des gens de quelque conſidération, & ils ſont eſcortez par pluſieurs Cavaliers. Leurs chevaux n'ont pas beaucoup d'apparence, mais ils n'en ſont pas moins bons, ni moins capables de ſoutenir les longues courſes qu'on leur fait faire: on leur fait courir pour l'ordinaire 60. & 70. lys ſans en changer. Une Poſte ſe nomme *Tchan*: deux Poſtes ſont deux *Tchan*.

Ces Poſtes où l'on change les chevaux, ne ſont pas toûjours en égale diſtance les unes des autres; les plus proches ſont de 50. lys, il y en a rarement de 40. Les courriers ordinaires portent leur valiſe attachée ſur le dos; & dans le mouvement du cheval, la valiſe porte ſur un couſſin appuyé ſur la croupe du cheval. Leurs valiſes ne ſont pas peſantes, car ils ne portent que les dépêches de l'Empereur, ou celles des Cours Souveraines, ou les avis des Officiers des Provinces. Ils ne laiſſent pas de porter auſſi, quoiqu'un peu à la dérobée, des lettres de particuliers, & c'eſt en cela que conſiſtent leurs menus profits.

La plus grande & preſque l'unique incommodité qui ſe trouve lorſqu'on voyage, principalement durant l'Hyver,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 64 sur 741

& dans la partie Septentrionale de la Chine, c'eſt la pouſſiere; car il n'y pleut preſque jamais durant l'Hyver, & il y tombe quantité de neiges, ſur tout en certaines Provinces, mais moins à *Peking*.

Lorſque le vent ſouffle avec violence, il s'éleve des tourbillons de pouſſiere ſi épais, & ſi fréquents, que le Ciel en eſt obſcurci, & qu'à peine peut-on reſpirer: on eſt ſouvent obligé de ſe couvrir le viſage d'un voile, ou de lunettes qui s'appliquent immédiatement ſur les yeux, & qui étant enchaſſez, dans de la peau ou dans de la ſoye, s'attachent par derriere la tête, de ſorte qu'on voit fort clair, ſans être incommodé de la pouſſiere. Comme les terres ſont très legeres, elles ſe détachent aiſément, & ſe réduiſent en pouſſiere, quand la pluye leur manque durant un tems conſidérable.

La même choſe arrive dans les autres chemins de l'Empire, qui ſont fort fréquentez & battus par une infinité de gens qui voyagent à pied ou à cheval, ou ſur des chariots. Ce mouvement continuel éleve un nuage épais, d'une pouſſiere très-fine, qui ſeroit capable d'aveugler, ſi l'on ne prenoit ſes précautions.

Cette incommodité ne ſe fait pas ſentir dans les Provinces du Sud, mais ce qu'on y auroit à craindre, ce ſeroit le regorgement des eaux, ſi l'on n'y avoit pas pourvû, par la quantité de Ponts de bois & de pierre qu'on y a conſtruits.

De la Nobleſſe.

LA Nobleſſe n'eſt point héréditaire à la Chine, quoiqu'il y ait des dignitez qui reſtent dans quelques familles, & qui ſe donnent par l'Empereur, à ceux de la famille qu'il juge avoir le plus de talens. L'on n'y a de rang qu'autant qu'on a de capacité & de mérite. Quelque illuſtre qu'ait été un homme, fut-il même parvenu à la premiere dignité de l'Empire, les enfans qu'il laiſſe après lui, ont leur fortune à faire; & s'ils ſont dépourvus d'eſprit, ou amateurs de leur repos, ils rampe-ront avec le Peuple, & ſeront ſouvent obligez d'embraſſer les plus viles profeſſions.

Il eſt vrai qu'on peut ſucceder aux biens de ſon pere, mais on ne ſuccede ni à ſes dignitez, ni à ſa réputation; il faut s'y élever par les mêmes dégrez que lui: c'eſt pourquoi ils font leur capital de l'étude la plus conſtante, & ils ne manquent gueres de s'avancer de quelque condition qu'ils ſoient, quand ils ont de la diſpoſition aux Lettres. Auſſi voit-on tous les jours à la Chine des élévations de fortune non moins ſurprenantes, que celles qui ſe font quelquefois en Italie pour les Eccléſiaſtiques, où des gens de la plus baſſe extraction, peuvent aſpirer à la premiere dignité du monde Chrétien.

Tout eſt Peuple, ou Lettré, ou Mandarin à la Chine. Il n'y a que ceux de la famille regnante qui ſoient diſtinguez; ils ont le rang de Princes, & c'eſt en leur faveur qu'on a établi cinq dégrez de nobleſſe titulaire, à peu près ſemblables aux titres qu'on donne en Europe, de Ducs, de Marquis, de Comtes, de Barons, & de Seigneurs.

On accorde ces titres aux deſcendans de la famille Impériale, tels que ſont les enfans de l'Empereur, & ceux que l'Empereur fait entrer dans ſon alliance, en leur donnant ſes filles en mariage. On leur aſſigne des revenus propres à ſoutenir leurs dignitez, mais on ne leur donne aucun pouvoir: il y a cependant d'autres Princes qui ne ſont point alliez

à la famille Impériale, soit qu'ils viennent des Dynasties précédentes, soit que leurs ancêtres ayent acquis ce titre, par les services rendus à l'Empire. Les Provinces ne sont gouvernées que par les Mandarins envoyez par l'Empereur, qui nomme immédiatement aux principaux emplois, & qui confirme ceux qui les font tirer au sort, comme nous l'avons dit ailleurs, après les avoir fait venir en sa présence, & les avoir examinez par lui-même.

L'Empereur qui regne aujourd'hui n'est que le troisiéme de ceux qui ont regné depuis 99. ans sur toute la Chine & la Tartarie; mais il est le cinquiéme, si l'on remonte jusqu'à son bisayeul, & son trisayeul.

Celui-ci après avoir subjugué son propre pays, conquit encore toute la Tartarie Orientale, le Royaume de Corée, & la Province de *Leao tong*, au-delà de la grande muraille, & établit sa Cour dans la Capitale appellée *Chin yang* par les Chinois, & *Moukeden*, par les Tartares *Mantcheoux*. On lui donna dès lors le nom de *Tai tsou*: c'est un nom commun à tous les conquérans, qui sont les premiers auteurs d'une Dynastie; & comme ses freres qui étoient en grand nombre avoient beaucoup contribué par leur valeur à la conquête de tant de pays, il leur donna des titres d'honneur; il fit les uns *Tsin vang*, les autres *Kiun vang*, & *Pei lé*: il a plu aux Européans d'appeller ces sortes de dignitez, du nom de Régulos, ou Princes du premier, du second, & du troisiéme Ordre. Il fut reglé alors que parmi les enfans de ces Régulos, on en choisiroit toûjours un, pour succeder à son pere dans la même dignité.

Outre ces trois dignitez, ce même Empereur en établit encore quelques autres qui leur sont inférieures, & qui se donnent aux autres enfans qui s'en rendent le plus dignes. Ceux du quatriéme degré s'appellent *Pei tse*, ceux du cinquiéme *Cong heou*, & ainsi des autres.

Ce cinquiéme degré est au-dessus des plus grands Mandarins de l'Empire. Les autres qui suivent, n'ont pas, comme les précédens, des marques extérieures, qui les distinguent des Mandarins, soit dans leurs équipages, soit dans leurs habits: ils ne portent que la ceinture jaune, qui est commune à tous les Princes du Sang, tant à ceux qui possedent des dignitez, qu'à ceux qui n'en ont pas: mais ceux-ci ont honte de la faire paroître, & ils ont coûtume de la cacher, lorsque leur indigence les met hors d'état d'avoir un équipage convenable à leur rang & à leur naissance.

C'est pourquoi ce seroit se faire une fausse idée des Princes du Sang de la Chine, si on les comparoit à ceux d'Europe, & sur tout de la France, où la suite glorieuse de tant de Rois leurs ancêtres, les éleve beaucoup au-dessus des personnes mêmes les plus distinguées de l'Etat. Leur petit nombre leur attire encore plus d'attention & de respect, & ce respect s'augmente dans l'esprit des Peuples, à proportion qu'ils approchent de plus près du Trône.

Il n'en est pas ainsi à la Chine: les Princes du Sang touchent presque à leur origine: ils ne comptent que cinq générations; & cependant leur nombre s'est tellement multiplié en si peu de tems, qu'on en compte aujourd'hui plus de deux mille: cette multitude en les éloignant du Trône, les avilit, sur tout ceux, qui d'ailleurs étant dépourvus de titres & d'emplois, ne peuvent figurer d'une maniere conforme à leur naissance: c'est ce qui met une grande différence entre les Princes du même Sang.

La pluralité des femmes, fait que ces Princes se multiplient extrêmement; mais à force de se multiplier, ils se nuisent les uns aux autres: comme ils n'ont point de fonds de terre, & que l'Empereur ne peut pas donner des pensions à tous, il y en a qui vivent dans une extrême pauvreté, quoiqu'ils portent la ceinture jaune.

Sur la fin de la Dynaſtie des *Ming*, il y en avoit plus de trois mille familles dans la Ville de *Kiang tcheou*, dont pluſieurs étoient réduits à l'aumône. Le bandit qui s'empara de *Peking*, & qui paſſa par cette Ville, ſe défit de tous ces Princes, en les faiſant preſque tous paſſer par le fil de l'épée: c'eſt ce qui rendit déſerte une partie de la Ville.

Quelques-uns qui échaperent à ſa cruauté, quitterent la ceinture jaune, & changeant de nom ſe mirent au rang du Peuple. Ils ſont encore connus pour être du Sang Impérial des *Ming*: l'un d'eux a été Domeſtique de nos Miſſionnaires dans une maiſon que notre Compagnie a dans cette Ville, & cette maiſon a été bâtie par un de ces Princes, qui ſçachant que les Tartares le cherchoient, prit la fuite & diſparut.

Ces Princes, outre leur femme légitime, en ont ordinairement trois autres, auſquelles l'Empereur donne des titres, & dont les noms s'inſcrivent dans le Tribunal des Princes: les enfans qui en naiſſent, ont leur rang après les enfans légitimes, & ſont plus conſiderez que ceux qui naiſſent de ſimples concubines, qu'ils peuvent avoir en auſſi grand nombre qu'ils ſouhaitent.

Ils ont pareillement deux ſortes de Domeſtiques: les uns qui ſont proprement eſclaves; les autres qui ſont des Tartares ou des Chinois Tartariſez, que l'Empereur donne en grand ou petit nombre, à proportion de la dignité dont il honore les Princes de ſon Sang.

Ces derniers font l'équipage du Régulo, & on les appelle communément les gens de ſa porte: il y a parmi eux des Mandarins conſidérables, des Vicerois, & même des *Tſong tou*: quoiqu'ils ne ſoient pas eſclaves comme les premiers, ils ſont preſque également ſoumis aux volontez du Régulo, tant qu'il conſerve ſa dignité. Ils paſſent après ſa mort au ſervice de ſes enfans, s'ils ſont honorez de la même dignité.

Si le Prince pendant ſa vie vient à décheoir de ſon rang, ou ſi le conſervant juſqu'à la mort, ſa dignité ne paſſe pas à d'autres de ſes enfans, cette eſpece de Domeſtiques eſt miſe en réſerve, & on les donne à quelques autres Princes du Sang, lorſqu'on fait ſa maiſon, & qu'on l'éleve à la même dignité.

L'occupation de ces Princes, en remontant du cinquiéme Ordre juſqu'au premier, eſt pour l'ordinaire d'aſſiſter aux cérémonies publiques, de ſe montrer tous les matins au Palais de l'Empereur, puis de ſe retirer dans leur Hôtel, où ils n'ont d'autre ſoin que celui de gouverner leur famille, les Mandarins, & les autres Officiers dont l'Empereur a compoſé leur Maiſon. Il ne leur eſt pas permis de ſe viſiter les uns les autres, ni de coucher hors de la Ville, ſans une permiſſion expreſſe.

Il eſt aiſé de voir pour quelle raiſon on les aſſujettit à des loix ſi génantes: il ſuffit de dire qu'elles leur donnent un grand loiſir, & que la plûpart ne l'employent pas trop utilement. Il y en a cependant que l'Empereur occupe dans les affaires publiques, & qui rendent de grands ſervices à l'Empire. Tel a été le treiziéme frere de l'Empereur regnant.

On met encore au rang des Nobles.

En premier lieu, ceux qui ont été autrefois Mandarins dans d'autres Provinces, car, comme je l'ai dit, nul ne peut l'être dans ſon propre pays, ſoit qu'ils ayent été caſſez de leurs emplois, & preſque tous ſont de ce nombre; ſoit que d'eux-mêmes ils ſe ſoient retirez avec l'agrément du Prince, ou qu'ils y ayent été forcez par la mort de leur pere, ou de leur mere; car un Mandarin qui a fait une ſemblable perte, doit auſſitôt ſe dépoüiller de ſa Charge, & donner par là une marque publique de ſa douleur.

En ſecond lieu, ceux qui n'ayant pas eu aſſez de capacité pour parvenir aux degrez litteraires, ſe ſont procurés par la faveur ou par des préſens, certains titres d'honneur, à l'aide deſquels ils entretiennent

tiennent avec les Mandarins un commerce de visites qui les fait craindre & respecter du Peuple.

En troisiéme lieu, une infinité de gens d'étude, qui depuis l'âge de 15. à 16. ans, jusqu'à celui de 40. viennent tous les trois ans pour les examens au Tribunal du Gouverneur, qui leur donne le sujet de leur composition. C'est bien plus l'ambition, que le désir de se rendre habiles, qui les soutient dans une si longue étude. Outre que le degré de Bachelier, quand ils y sont une fois parvenus, les met à couvert des châtimens du Mandarin public, il leur donne le privilege d'être admis à son Audience, de s'asseoir en sa présence, & de manger avec lui: honneur qui est infiniment estimé à la Chine, & qui ne s'accorde presque jamais à aucune personne du Peuple.

La famille qui passe aujourd'hui pour la plus noble de la Chine, & qu'on peut regarder comme la plus noble du monde, si l'on a égard à son ancienneté, est la famille des descendans de Confucius, ce célebre Philosophe que les Chinois ont en si grande vénération. Il n'y a proprement que la noblesse de cette famille qui soit héréditaire, & qui se conserve en ligne directe depuis plus de deux mille ans, dans la personne d'un de ses neveux, qu'on appelle pour cela *Chinggin ti chi ell*, c'est-à-dire, le neveu du grand homme, ou du sage par excellence: car c'est ainsi que les Chinois appellent le restaurateur de leur Philosophie morale; & en consideration de cette origine, tous les Empereurs ont constamment honoré un des descendans du Philosophe, de la dignité de *Cong*, qui répond assez à celle de nos Ducs ou de nos anciens Comtes.

C'est avec les honneurs dûs à ce rang, que celui qui vit encore aujourd'hui, marche dans les ruës de *Peking*, lorsqu'il s'y rend tous les ans de *Kio feou*, Ville de la Province de *Chan tong*, qui est le lieu de la naissance de son illustre ayeul; de plus c'est toûjours un Lettré de cette famille que l'Empereur nomme Gouverneur de la susdite Ville de *Kio feou*.

L'une des principales marques de noblesse, est d'avoir reçu de l'Empereur des titres d'honneur qu'on ne donne qu'aux personnes d'un mérite éclatant. Le Prince les donne quelquefois pour cinq, six, huit ou dix générations, selon les services plus ou moins grands qu'on a rendu à l'Etat. C'est de ces titres honorables, que les Mandarins se qualifient dans leurs Lettres, & sur le Frontispice de leurs Maisons.

En Europe la Noblesse passe des peres aux enfans & à leur posterité: mais quelquefois à la Chine elle passe des enfans au pere & aux ayeux. Quand quelqu'un s'est distingué par un merite extraordinaire, l'Empereur ne se contente pas de l'élever aux honneurs dont je viens de parler; mais par autant de Patentes, il étend ces titres au pere & à la mere, à l'ayeul & à l'ayeule de celui qu'il a honoré; ou pour mieux dire, il donne à chacun un titre d'honneur particulier, en reconnoissance de ce qu'ils ont mis au monde, & élevé avec soin, un homme d'un mérite si distingué, & si utile à l'Etat.

Je n'en sçaurois donner un exemple plus solemnel que celui du Pere Ferdinand Verbiest Jésuite Flamand, Président du Tribunal des Mathématiques à la Cour de *Peking*. Ce Pere qui y avoit été appellé pour aider le Pere Adam Schaal en la réformation du Calendrier, eut ordre de dresser des Tables des mouvemens celestes & des Eclypses pour deux mille ans; il y travailla avec soin, & il appliqua tous les Mandarins de la premiere classe du Tribunal de l'Astronomie, à calculer les mouvemens des Planettes, selon les regles qu'il leur donna. Enfin ayant achevé ce grand ouvrage, il en fit trente-deux Volumes de Cartes, avec leurs explications, & les présenta à l'Empereur l'an 1678. sous ce titre: *l'Astronomie perpétuelle de l'Empereur Canghi.*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 68 sur 741

Il ſe fit alors une aſſemblée générale des Mandarins de tous les Ordres, des Princes, des Vicerois, & des Gouverneurs des Provinces, qui étoient allez ſaluer l'Empereur, & ſe réjoüir avec lui de la déclaration qu'il avoit fait de ſon fils pour ſon ſucceſſeur à l'Empire. Ce Prince reçut agréablement le préſent du Pere Verbieſt, & fit mettre cet ouvrage dans les Archives du Palais : en même tems il voulut reconnoître le travail infatigable du Pere, & pour cela il le fit Préſident du Tribunal du premier Ordre, & lui donna le titre de cette dignité.

Le Pere lui préſenta une Requête, où il remontroit que la profeſſion Religieuſe qu'il avoit embraſſée, ne lui permettoit pas d'accepter cet honneur : il ne fut pas écouté, & de crainte d'offenſer l'Empereur, & de nuire aux progrez de la Religion dans l'Empire, il lui fallut obéir. Voici la teneur des Patentes, par leſquelles il lui conferoit cette dignité.

» Nous Empereur par ordre du Ciel, » ordonnons : la forme d'un Etat bien » réglé, demande que les belles actions » ſoient connues, & que les ſervices » rendus à l'Etat avec une prompte vo- » lonté, ſoient récompenſez, & reçoi- » vent les éloges qu'ils méritent. Il eſt » auſſi du devoir d'un Prince, qui gou- » verne ſagement ſelon les Loix, de » loüer la vertu, & d'éxalter le mérite. » C'eſt ce que nous faiſons par ces Let- » tres Patentes, que nous voulons être » publiées par tout notre Empire, pour » faire connoître à tous nos Sujets, quel » égard nous avons à des ſervices, qui » nous ſont rendus avec tant d'applica- » tion & de diligence.

» C'eſt pourquoi, Ferdinand Verbieſt, » à qui j'ai commis le ſoin de mon Calen- » drier Impérial, le naturel droit & ſince- » re, & la vigilance que vous avez fait pa- » roître à mon ſervice, auſſi bien que le » profond ſçavoir, que vous avez acquis » par l'application continuelle de votre eſ- » prit en toutes ſortes de ſciences, m'ont » obligé de vous établir à la tête de mon » Academie Aſtronomique : vous avez » répondu par vos ſoins à notre attente, » & travaillant jour & nuit, vous avez » rempli les devoirs de cette charge : en- » fin vous êtes heureuſement venu à » bout de tous vos deſſeins, avec un tra- » vail infatigable, dont nous avons nous » mêmes été témoins.

» Il eſt convenable que dans la con- » jonéture d'une ſi grande fête, où tout » mon Empire eſt venu me donner des » marques de ſa joye, je vous faſſe reſſen- » tir les effets de ma faveur Impériale, » & de l'eſtime que je fais de votre per- » ſonne. C'eſt pourquoi par une grace » ſinguliere & de notre propre mouve- » ment, nous vous accordons le titre de » grand homme, qui doit être par tout » rendu célébre, & nous ordonnons que » ce titre ſoit envoyé dans tous les lieux » de notre Empire, pour y être publié.

» Prenez de nouvelles forces à notre » ſervice. Ce titre d'honneur qui com- » mence en votre perſonne, s'étend à » tous vos parens & à tous ceux de vo- » tre ſang ; vous avez mérité par vos » ſoins & par votre application ſingu- » liere, ces éloges & cette dignité ; & vos » mérites ſont ſi grands, qu'ils répon- » dent entierement à l'honneur que nous » vous faiſons. Recevez donc cette gra- » ce avec le reſpect qui lui eſt dû. Vous » êtes l'unique à qui je l'aye conferé ; que » ce ſoit un nouveau motif d'employer » pour notre ſervice tous vos talens, & » toutes les forces de votre eſprit.

De ſemblables titres d'honneur remontent, comme je l'ai dit, juſqu'aux Ancêtres de celui qui les reçoit : tous ſes parens s'en glorifient : ils les font écrire en divers lieux de leurs maiſons, & juſques ſur les lanternes qu'ils font porter devant eux, lorſqu'ils marchent pendant la nuit ; ce qui leur attire de grands reſpects.

Comme le P. Verbieſt étoit Européan, il n'avoit pas de parens à la Chine qui

puſſent partager cet honneur avec lui : mais par un bonheur ſingulier pour la Religion, tous les Miſſionnaires, Jeſuites & autres, paſſoient pour ſes freres, & étoient conſidérez ſous ce titre par les Mandarins. Ce fut cette qualité qui falicita à Monſeigneur l'Evêque d'Heliopolis, ſon entrée à la Chine, & la plûpart des Religieux faiſoient mettre ce titre ſur la porte de leur maiſon.

Après avoir ainſi honoré le P. Verbieſt, l'Empereur communiqua les mêmes titres à ſes ancêtres, par autant de Patentes qu'il fit dreſſer : l'une, pour ſon ayeul nommé Pierre Verbieſt; l'autre, pour Paſchaſie de Wolff ſon ayeule; la troiſiéme, pour Louis Verbieſt ſon pere, & la quatriéme, pour Anne Vanherke ſa mere. Je ne rapporterai que celles qui concernent l'ayeul & l'ayeule du Miſſionnaire, elles ſuffiront pour faire connoître le caractere d'eſprit de cette Nation.

Les Patentes accordées à l'ayeul du P. Verbieſt, étoient ainſi exprimées.

» Nous Empereur &c. Les honneurs » que nous accordons à ceux, qui par » leur mérite ſe ſont élevez aux dignitez » de Mandarins, & de premiers Magiſ» trats, ſe doivent rapporter aux ſoins » de leurs Ancêtres comme à leur ſource, » puiſque c'eſt par l'inſtruction, par l'é» ducation, & par les bons exemples » qu'ils ont reçu d'eux, qu'ils ont prati» qué la vertu, & ſe ſont rendus dignes » de ces honneurs.

» C'eſt pourquoi voulant remonter » juſqu'à la premiere ſource du mérite, » j'étends juſqu'à vous mes bienfaits, » Pierre Verbieſt, qui êtes l'ayeul du » Pere Ferdinand, que j'ai honoré du ti» tre de, &c. votre vertu comme un ar» bre bien planté, a jetté de profondes » racines, & ne tombera jamais : elle » ſoutient encore votre poſtérité, & per» ſévere dans votre petit fils, qui par un » mérite ſi diſtingué, nous fait connoî» tre quel a été le vôtre. C'eſt pourquoi » vous conſidérant comme l'origine de » ſa grandeur, par une faveur ſinguliere, » je vous confere les mêmes titres d'hon» neur, &c.

L'ayeule du P. Verbieſt fut pareillement honorée des mêmes titres, par des Patentes, dont voici le ſens.

» Nous Empereur &c. Lorſque ſelon » les loüables coûtumes de notre Em» pire, nous voulons récompenſer le mé» rite de ceux qui nous ont fidélement » ſervi; & par ces récompenſes, les exci» ter à nous continuer leurs ſervices, il » eſt juſte qu'une partie de la gloire qu'ils » acquierent pour ces ſervices, paſſe juſ» qu'à leurs Ancêtres.

» C'eſt pourquoi conſidérant les ſoins » que vous avez pris de l'éducation du » P. Ferdinand, qui s'acquitte ſi digne» ment des charges & des emplois que » je lui ai confiez, je vous confere par » ces préſentes, le titre que l'on donne » à la femme de celui qui eſt Mandarin » du premier Ordre, ſous le titre de, &c. » Joüiſſez de ce titre d'honneur, qui re» leve les ſoins que vous avez pris de » l'éducation de vos enfans, & qui ex» citera les ſoins des autres, lorſqu'ils » verront que nos faveurs Impériales » s'étendent juſqu'à ceux qui ont con» tribué en quelque choſe à la vertu, & au » mérite des perſonnes que nous hono» rons. Votre poſtérité en ſera plus glo» rieuſe, & aura pour vous plus de reſ» pect : c'eſt pour cela que nous vou» lons par ces Patentes relever la gloire » de votre nom.

On voit qu'à la réſerve de la famille de Confucius, & des Princes iſſus de la famille régnante, on n'eſt noble à la Chine, qu'autant qu'on a un mérite reconnu par l'Empereur, & qu'on y occupe un rang où lui ſeul éleve ceux qu'il en juge dignes : tout ce qui n'eſt point gradué, eſt de condition roturiere; & par là, il n'y a point à craindre que des familles ſe perpétuant dans un certain éclat, que donne l'ancienneté de la Nobleſſe, s'aviſent d'établir dans les Provinces, une autorité dangereuſe à celle du Souverain.

De la fertilité des terres, de l'Agriculture, & de l'eſtime qu'on fait de ceux qui s'y appliquent.

DAns un Empire qui eſt, comme nous l'avons remarqué, ſi vaſte & ſi étendu, la nature des terres ne peut pas être par tout la même : elle eſt différente, ſelon qu'elles s'approchent ou s'éloignent le plus du midi. Mais telle eſt l'induſtrie des Laboureurs, & ils ſont ſi durs au travail & ſi infatigables, qu'il n'y a point de Province qui ne ſoit très fertile, & qu'il n'y en a gueres, qui ne puiſſe faire ſubſiſter la multitude inconcevable de ſes Habitans.

Outre la bonté des terres, la quantité prodigieuſe de canaux dont elles ſont coupées, ne contribuent pas peu à cette fertilité, & l'on recueille tant de différens grains, qu'on en employe beaucoup à faire du vin & de l'eau-de-vie : mais lorſque l'on craint la ſtérilité dans un endroit, les Mandarins qui ont de l'expérience, ne manquent pas d'empêcher pendant un tems, qu'on ne faſſe de ces ſortes de boiſſons. L'Agriculture y eſt fort eſtimée, & les Laboureurs, dont la profeſſion eſt regardée comme la plus néceſſaire à un Etat, y tiennent un rang conſidérable ; on leur accorde de grands privileges, & on les préfere aux Marchands & aux Artiſans.

La plus grande attention des Laboureurs, eſt pour la culture du ris : ils fument extrémement les terres, & il n'y a point d'ordures qu'ils ne ramaſſent pour cela, avec un ſoin extraordinaire, même les excrémens des hommes, des chiens, des cochons, & des autres animaux, qu'ils changent avec du bois, des herbes, ou avec de l'huile de lin.

C'eſt à deſſein de faire ce trafic, que lorſqu'ils ne ſont point occupez dans les campagnes, ils vont ſur les montagnes pour y couper du bois, ou bien ils cultivent les jardins potagers : car les Chinois ſont bien éloignez de préferer l'agréable à l'utile, & d'occuper la terre de choſes ſuperflues, ou infructueuſes, comme à former des parteres, à cultiver des fleurs, à dreſſer des allées ; ils croyent qu'il eſt du bien public, & ce qui les touche encore plus, de leur interêt particulier, que tout ſoit ſemé, & produiſe des choſes utiles.

Cette eſpece de fumier, qui ailleurs ſeroit capable de brûler les plantes, eſt excellent pour les terres de la Chine : auſſi ont-ils l'art de le tempérer avec de l'eau ordinaire, avant que de s'en ſervir ; ils portent des ſçeaux qui ſont ordinairement couverts ; dans leſquels ils ramaſſent ce fumier, & le chargent ſur leurs épaules ; c'eſt ce qui contribue beaucoup à la netteté des Villes, dont on enleve tous les jours les ordures.

Pour mieux faire croître le ris, ils ont ſoin dans certains endroits, comme dans la Province de *Tche kiang*, quand ils le ſement, d'enterrer des pelotons de poil de cochon, ou même de cheveux, qui ſelon eux, donnent de la force à la terre & de la vigueur au ris : ceux dont le métier eſt de raſer la tête, les ramaſſent ſoigneuſement, juſqu'à ce que les habitans de ces lieux là viennent les acheter ; on les vend environ un ſol la livre, on les met dans des ſacs, & on en voit quelquesfois des Barques toutes remplies.

Quand la plante commence à grener, ſi leurs champs ſont arroſez d'eau de fontaine, ils y mêlent de la chaux vive : ils prétendent que cette chaux tuë les vers & les inſectes ; qu'elle détruit les mauvaiſes herbes ; & donne à la terre une chaleur, qui ſert beaucoup à la rendre féconde.

Ce pays a, comme tous les autres, ſes plaines

plaines & ſes montagnes : toutes les plaines ſont cultivées ; on n'apperçoit ni hayes, ni foſſez, ni preſque aucun arbre, tant ils craignent de perdre un pouce de terre : en pluſieurs Provinces elles portent deux fois l'an ; & même entre les deux recoltes, on y ſeme de petits grains & des légumes.

Les Provinces qui ſont au Nord & à l'Occident, comme celles de *Pe tche li*, de *Chan ſi*, de *Chen ſi*, de *Se tchuen*, portent du froment, de l'orge, diverſes ſortes de millet, du tabac, des poix toûjours verds, des poix noirs & jaunes, dont on ſe ſert au lieu d'avoine, pour engraiſſer les chevaux : elles portent auſſi du ris, mais en moindre quantité, & en pluſieurs endroits dans des terres ſeches : il eſt vrai que le ris eſt plus dur, & qu'il a beſoin de cuire plus long-tems : celles du Midi, & ſur-tout de *Hou quang*, de *Kiang nan*, de *Tche kiang* portent du ris, parce que les terres ſont baſſes, & le pays aquatique.

Les Laboureurs jettent d'abord les grains ſans ordre ; enſuite quand l'herbe a crû environ d'un pied ou d'un pied & demi, ils l'arrachent avec ſa racine, & ils en font des bouquets ou de petites gerbes, qu'ils plantent au cordeau & en échiquier, afin que les épis appuyez les uns ſur les autres, ſe ſoutiennent aiſément en l'air, & ſoient plus en état de réſiſter à la violence des vents.

Mais avant que de tranſplanter le ris, ils ont ſoin d'unir les terres & de les mettre toutes de niveau. C'eſt ainſi qu'ils s'y prennent : après avoir donné à la terre trois ou quatre labours conſécutifs, toûjours le pied dans l'eau, ils en rompent les mottes avec la tête de leur hoyau ; enſuite par le moyen d'une machine de bois, ſur laquelle un homme ſe tient debout, & eſt tiré par un buffle qu'il conduit, ils applaniſſent le terroir, afin que l'eau ſi néceſſaire au ris, ſe diſtribue par tout à une égale hauteur. De maniere que ces plaines reſſemblent plutôt à de vaſtes jardins, qu'à une ſimple campagne.

Dans les Provinces, où les plaines ſont mêlées de collines & de montagnes, il y en a de ſtériles en quelques endroits ; mais la plûpart ſont de bonne terre, & on les cultive juſques ſur les bords des précipices.

C'eſt un ſpectacle très agréable, de voir quelquefois des plaines de trois ou quatre lieuës, environnées de collines & de montagnes, coupées en terraſſes depuis le bas juſqu'au ſommet. Ces terraſſes ſe ſurmontent les unes les autres au nombre de vingt ou trente, à la hauteur chacune de trois ou quatre pieds.

Ces montagnes ne ſont pas d'ordinaire pierreuſes comme celles d'Europe : la terre en eſt légere, poreuſe, & facile à couper, & même ſi profonde en pluſieurs Provinces, qu'on y peut creuſer trois & quatre cens pieds ſans trouver le roc.

Quand les montagnes ſont pierreuſes, les Chinois en détachent les pierres, & en font de petites murailles pour ſoutenir les terraſſes ; ils applaniſſent enſuite la bonne terre, & y ſement le grain. Une entrepriſe ſi pénible fait aſſez voir combien le Peuple de la Chine eſt laborieux : mais on le verra encore mieux par ce que je vais dire.

Quoiqu'il y ait dans quelques Provinces, des montagnes deſertes & incultes, les vallons & les campagnes qui les ſéparent en mille endroits, ſont très fertiles & très bien cultivées ; on n'y voit pas un ſeul pouce de terre labourable, qui ne ſoit couvert du plus beau ris. L'induſtrie Chinoiſe a ſçu applanir entre ces montagnes, tout le terrain inégal qui eſt capable de culture.

Les Laboureurs diviſent comme en parterres, celui qui eſt de même niveau, & par étages en forme d'amphitheâtre, celui qui ſuivant le penchant des vallons, a des hauts & des bas : & comme le ris ne peut ſe paſſer d'eau, ils pratiquent par tout de diſtance en diſtance,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 72 sur 741

& à différentes élévations, de grands réſervoirs pour ramaſſer l'eau de pluye, & celle qui coule des montagnes, afin de la diſtribuer également dans tous leurs parterres de ris : c'eſt à quoi ils ne plaignent ni ſoins, ni fatigues, ſoit en laiſſant couler l'eau par ſa pente naturelle, des réſervoirs ſupérieurs dans les parterres les plus bas ; ſoit en la faiſant monter des réſervoirs inférieurs, & d'étage en étage, juſqu'aux parterres les plus élevez.

Ils ſe ſervent pour cela de certains chapelets, ou engins hydrauliques, aſſez ſimples pour faire circuler l'eau, & en arroſer continuellement leurs terres : de ſorte que d'un côté, quelque tems qu'il faſſe, le Laboureur eſt comme aſſuré de voir chaque année la terre qu'il cultive, lui rapporter une moiſſon proportionnée à ſon induſtrie & à ſon travail ; & d'un autre côté, le voyageur goûte un plaiſir toûjours nouveau, en promenant ſucceſſivement ſa vûe dans ces vallons & ces campagnes charmantes, qui, quoiqu'aſſez ſemblables pour la verdure dont elles ſont également couvertes, ne laiſſent pas de préſenter autant de ſcenes admirablement diverſifiées, par la différente diſpoſition ou figure de montagnes qui les environnent ; & il ſe trouve à toute heure agréablement ſurpris, par le nouveau ſpectacle qu'offrent continuellement à ſa vûe, une ſuite perpétuelle d'amphitheâtres verdoyans, qu'il découvre les uns après les autres dans ſa route.

Cette eſpece de chapelet dont ils ſe ſervent eſt très-ſimple, ſoit par ſa ſtructure, ſoit par la maniere dont on le fait joüer. Il eſt compoſé d'une chaîne ſans fin de bois, & d'un grand nombre de petites planches de ſix ou ſept pouces en quarré, enfilées parallelement à égales diſtances & à angles droits par le milieu dans la chaîne de bois ; ce chapelet eſt étendu le long d'un canal de bois fait de trois planches unies, en forme d'auge, de telle ſorte que la moitié inférieure du chapelet porte ſur le fond de cet auge, & en occupe toute la capacité ; & la ſupérieure qui lui eſt parallele, porte ſur une planche poſée le long de l'ouverture du canal. Une des extrémitez du chapelet, je veux dire, celle d'en bas eſt paſſée autour d'un cylindre mobile, dont l'axe eſt poſé ſur les deux côtez de l'extrêmité inférieure du canal ; & l'autre extrêmité du chapelet, ſçavoir celle d'enhaut, eſt montée ſur une maniere de tambour garni de petites planches, ſituées de telle ſorte, qu'elles engrainent exactement avec les planches du chapelet, & que ce tambour venant à tourner par le moyen de la puiſſance qui eſt appliquée à ſon eſſieu, fait tourner le chapelet ; & comme l'extrêmité ſupérieure du canal, où porte ce tambour, eſt appuyée à la hauteur où l'on veut faire monter l'eau, & que l'extrêmité inférieure eſt plongée dans l'eau qu'on veut élever, il eſt néceſſaire que la partie inférieure du chapelet, qui occupe exactement, comme nous l'avons dit, la capacité du canal de bois, monte le long de ce canal ; & que toutes les petites planches, en levant avec elles autant d'eau qu'elles en rencontrent, c'eſt-à-dire, autant que le canal en peut contenir ; il ſe forme un ruiſſeau d'eau, qui monte ſans interruption à la hauteur qu'on ſouhaitte, tant que la machine eſt en mouvement : & cependant la partie ſupérieure du chapelet deſcendant uniformément le long de la planche, ſur laquelle elle porte, ces deux mouvemens joints enſemble, font tout le jeu de la machine qui eſt miſe en mouvement dans les trois manieres ſuivantes.

Premierement, avec la main par le moyen d'une ou de deux manivelles, attachées immédiatement aux extrêmitez de l'eſſieu du tambour.

Secondement, avec les pieds, par le moyen de certaines chevilles de bois fort groſſes, plantées avec ſaillie de plus d'un demi pied autour de l'arbre ou eſſieu du tambour allongé tout exprés.

Ces chevilles ont de groſſes têtes oblongues & arrondies en dehors, c'eſt-à-dire, de figure propre à appliquer la plante du pied nud, de ſorte qu'un ou pluſieurs hommes, ſuivant le nombre des rangs des chevilles, ou debout, ou aſſis, peuvent en ſe joüant & en remuant ſeulement les jambes, ſans aucun effort, tenant d'une main un paraſol, & de l'autre un éventail, faire monter un ruiſſeau perpétuel dans leurs terres arides.

Troiſiémement, par le moyen d'un bufle ou de quelque autre animal, qu'on attache à une grande rouë, d'environ deux toiſes de diametre, ſituée horizontalement, à la circonférence de laquelle on a planté un grand nombre de chevilles ou de dents, qui engrainant exactement avec des dents ſemblables, plantées autour de l'eſſieu du tambour, font tourner la machine, quoique plus grande, avec beaucoup de facilité.

Lorſqu'on nettoye un Canal, ce qui arrive de tems en tems, on le coupe de diſtance en diſtance par des digues, & l'on en aſſigne une partie à chacun des Villages circonvoiſins: on voit auſſitôt différentes troupes de payſans, qui apportent une eſpece de chapelet compoſé de petites planches quarrées, dont ils ſe ſervent pour élever l'eau du Canal dans la campagne; & comme les rives ſont fort hautes, ils dreſſent leurs chapelets à triple étage, & ſe portent ainſi l'eau les uns aux autres. Ce travail quoique long & pénible, eſt auſſitôt achevé par la multitude de ceux qui y ſont occupez.

Il y a des endroits où les montagnes qui ne ſont pas fort hautes, ſe touchent les unes les autres, & ſont preſque ſans vallées: on en voit de ſemblables dans la Province de *Fo kien*: cependant elles ſont toutes cultivées, par le ſecret qu'ont les laboureurs, d'y faire couler de l'eau autant qu'ils veulent, en la conduiſant d'une montagne à l'autre par des canaux de bambou.

La peine & les travaux continuels de ces pauvres gens, devient quelquefois inutile, ſur tout en certaines Provinces, par la multitude de ſauterelles qui ravagent leurs campagnes: c'eſt un fleau terrible, à en juger, par ce que rapporte un Auteur Chinois: on en voit, dit-il, une multitude étonnante, qui couvre tout le ciel: elles ſont ſi preſſées, que leurs aîles paroiſſent ſe tenir les unes aux autres; elles ſont en ſi grand nombre qu'en élevant les yeux, on croit voir ſur ſa tête de hautes & vertes montagnes, c'eſt ſon expreſſion; le bruit qu'elles font en volant, approche du bruit que fait un tambour.

Le même Auteur a remarqué qu'on ne voit d'ordinaire cette quantité incroyable de ſauterelles, que lorſque les inondations ſont ſuivies d'une année de grande ſéchereſſe; & philoſophant à ſa maniere, il prétend que les œufs des poiſſons qui ſe ſont répandus ſur la terre, venant à éclore par la chaleur, produiſent cette multitude prodigieuſe d'inſectes, qui ruinent en peu de tems l'eſpérance des plus abondantes récoltes.

C'eſt alors qu'on voit les Laboureurs déſolez, ſuer toute la journée ſous un Ciel brûlant, pour écarter ces inſectes, avec des drapeaux qu'ils promenent ſur la cime de leurs moiſſons. Cette funeſte playe eſt aſſez ordinaire dans la Province de *Chan tong*, au tems d'une grande ſéchereſſe: quelquefois elle ne ſe répand qu'à une lieuë au loin, & les moiſſons ſont très-belles dans le reſte de la Province.

Ce qui ſoutient dans leurs travaux, ceux qui cultivent la terre avec tant de ſoins & de fatigues, ce n'eſt pas ſeulement leur propre interêt, c'eſt encore plus la vénération où eſt l'agriculture, & l'eſtime que les Empereurs en ont toûjours fait depuis la naiſſance de l'Empire. C'eſt une opinion commune qu'elle leur a été enſeignée par un de leurs premiers Empereurs nommé *Chin nong*, & ils le réverent encore aujourd'hui comme l'inventeur d'un Art ſi utile aux Peuples.

L'Agriculture fut encore plus accré-

ditée par un autre de leurs premiers Empereurs, qui fut tiré de la charuë, pour monter ſur le Trône : l'hiſtoire en eſt rapportée dans les Livres de leurs anciens Philoſophes.

L'Empereur *Yao*, à ce qu'ils racontent, qui commença à regner 2357 ans. avant Jeſus-Chriſt, & dont le regne fut ſi long, après avoir inſtitué les divers Tribunaux des Magiſtrats, qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, penſa à ſe décharger ſur un autre du poids du gouvernement: il en conféra avec ſes principaux Miniſtres; ils répondirent qu'il ne pouvoit mieux faire, que de remettre le ſoin de ſes Etats à l'aîné de ſes enfans, qui étoit un Prince ſage, d'un beau naturel, & d'une grande eſpérance. *Yao* connoiſſant mieux que ſes Miniſtres le génie de ſon fils, qui étoit diſſimulé & artificieux, regarda ce conſeil comme l'effet d'une vaine complaiſance: c'eſt pourquoi, ſans rien conclure, il rompit l'aſſemblée, & remit l'affaire à un autre jour.

Quelque tems après, ayant déja regné 70. ans, il fit appeller l'un de ſes plus fideles Miniſtres, & lui dit: « Vous avez de » la probité, de la ſageſſe, & de l'expérience; je croi que vous remplirez bien ma » place, & je vous la deſtine. Grand Empereur, répondit le Miniſtre, je ſuis » tout-à-fait indigne de l'honneur que » vous me faites, & je n'ai pas les qualitez que demande un emploi ſi éclatant, & ſi difficile à remplir; mais puiſque vous cherchez quelqu'un qui mérite de vous ſucceder, & qui puiſſe conſerver la paix, la juſtice, & le bon ordre » que vous avez mis dans vos Etats, je » vous dirai ſincerement que je n'en connois point de plus capable, qu'un jeune » Laboureur qui n'eſt pas encore marié: » Il n'eſt pas moins l'amour que l'admiration de tous ceux qui le connoiſſent, » par ſa probité, par ſa ſageſſe, & par l'égalité de ſon eſprit, dans une fortune ſi » baſſe, & au milieu d'une famille où il a » infiniment à ſouffrir de la mauvaiſe humeur d'un pere chagrin, & des emportemens d'une mere qui ne garde point » de meſure. Il a des freres fiers, violens, & querelleurs, avec qui perſonne n'a pu vivre juſqu'à préſent. Lui ſeul a ſçu trouver la paix, ou plûtôt a ſçu » la mettre dans une maiſon compoſée » d'eſprits ſi bizarres & ſi déraiſonnables. » Je juge, Seigneur, qu'un homme qui » ſe conduit avec tant de ſageſſe dans » une fortune privée, & qui joint à cette » douceur de naturel, un travail, une » adreſſe, & une application infatigable, » eſt le plus capable de gouverner votre » Empire, & d'y maintenir les ſages loix » qui y ſont établies. »

Yao également touché, & de la modeſtie de ſon Miniſtre qui refuſoit le Trône, & du recit qu'il lui faiſoit de ce jeune Laboureur, lui ordonna de le faire venir, & l'obligea de demeurer à ſa Cour. Il obſerva ſes démarches durant pluſieurs années, & de quelle maniere il s'acquittoit des emplois qu'il lui confia: enfin ſe ſentant accablé de vieilleſſe, il l'appella, & lui dit, » *Chun*, » (c'étoit le nom du jeune homme) j'ai » aſſez long-tems éprouvé votre fidélité, pour m'aſſurer que vous ne tromperez pas mon attente, & que vous » gouvernerez mes Peuples avec ſageſſe: » je vous remets toute mon autorité, » ſoyez leur pere plûtôt que leur maître, » & ſouvenez-vous que je vous fais Empereur, non pour vous faire ſervir par » vos Peuples, mais pour les protéger, » pour les aimer, & pour les ſecourir » dans leurs beſoins. Regnez avec équité, & rendez leur la juſtice qu'ils attendent de vous. »

Ce choix d'un Empereur tiré de la campagne, a inſpiré aux Chinois une grande eſtime pour l'agriculture. *Yu* qui ſucceda à *Chun*, parvint au Trône par la même voye.

Au commencement de la fondation de l'Empire, pluſieurs baſſes Contrées ſe trouverent encore couvertes d'eaux: ce fut lui qui trouva le ſecret d'ouvrir divers canaux, pour les faire écouler dans

dans la Mer : il s'en ſervit enſuite pour fertiliſer les campagnes: il écrivit pluſieurs Livres, ſur la maniere de cultiver la terre en la fumant, en la labourant, & en l'arroſant pour la rendre plus féconde : ce fut-là ce qui porta *Chun* à le nommer ſon ſucceſſeur.

Tant de Livres ſur une matiere ſi utile, qui ſont les ouvrages d'un Empereur, ont augmenté le crédit de l'Agriculture, que l'on voit n'avoir pas été indigne des ſoins, & de l'application d'un grand Prince.

Pluſieurs autres Empereurs ont donné des marques de leur zéle, pour la culture des terres : *Kang vang* qui fut troiſiéme Empereur de la famille *Tcheou*, fit meſurer & arpenter les terres, par *Tchao kong* l'un de ſes Miniſtres : il viſita lui-même toutes les Provinces de ſes Etats, & fit planter des bornes pour prévenir les diſputes & les conteſtations des Laboureurs. *Tchao kong* écoutoit leurs plaintes, & leur rendoit la juſtice ſous un Saule, qui fut long-tems en vénération parmi ces Peuples.

King vang qui fut le vingt-quatriéme Empereur de la même famille, & qui regnoit au tems que nacquit Confucius, 531 ans avant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, fit un nouveau partage des terres, & renouvella les loix qui avoient été faites pour la culture des champs.

Enfin il n'y a point d'Empereur qui ait tant contribué à l'eſtime de l'Agriculture que *Venti*, qui regnoit 179. ans avant la venuë de Jeſus-Chriſt ; car ce Prince voyant que les guerres avoient ruiné ſon pays, aſſembla ſon Conſeil pour déliberer ſur les moyens de le rétablir, & pour engager ſes Sujets à la culture des terres, il leur en donna l'exemple lui-même, en cultivant de ſes mains Royales les terres de ſon Palais, ce qui obligea les Miniſtres, & tous les Seigneurs de ſa Cour à en faire de même.

On croit que c'eſt là ce qui a donné lieu à une grande Fête, qui ſe célebre tous les ans dans toutes les Villes de la Chine, le jour que le Soleil entre au quinziéme degré du ſigne du Verſeau, qu'ils regardent comme le commencement de leur Printems.

Ce jour là le Gouverneur, ou le premier Mandarin ſort de ſon Palais, porté dans ſa chaiſe, précédé d'étendarts & de flambeaux allumez, avec divers inſtrumens. Il eſt couronné de fleurs, & marche en cet équipage vers la Porte de la Ville, qui regarde l'Orient, comme pour aller au-devant du Printems. Il eſt accompagné de pluſieurs Brancarts peints & ornez de divers tapis de ſoye, ſur leſquels ſont des figures, & des repréſentations des perſonnes illuſtres, qui ont exercé l'Agriculture, & quelques hiſtoires ſur le même ſujet. Les ruës ſont tapiſſées, on éleve d'eſpace en eſpace, des Arcs de triomphe; on ſuſpend des Lanternes, & l'on fait des illuminations.

Entre les Figures, eſt une grande vache de terre cuite, d'une ſi énorme grandeur, que quelquefois 40. hommes ont de la peine à la porter : derriere cette Vache dont les cornes ſont dorées, eſt un jeune enfant qui a un pied nud, & l'autre chauſſé : ils l'appellent l'eſprit du travail & de la diligence. Cet enfant frappe ſans ceſſe d'une verge la Vache de terre, comme pour la faire avancer. Elle eſt ſuivie de tous les Laboureurs avec leurs inſtrumens : des compagnies de Maſques & de Comédiens ſuivent, en faiſant diverſes repréſentations.

C'eſt ainſi qu'on ſe rend devant le Palais du Gouverneur ; & là on dépoüille la Vache de tous ſes ornemens, on tire de ſon ventre un nombre prodigieux de petites vaches d'argile, & on les diſtribue à toute la tronpe: on met en même tems la vache en piéces, & l'on en diſtribue pareillement les morceaux. Après quoi le Gouverneur fait un petit diſcours, par lequel il recommande le ſoin de l'Agriculture, comme l'une des choſes les plus néceſſaires à un Etat.

L'attention des Empereurs & des Mandarins pour la culture des terres, eſt ſi

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 76 sur 741

grande, que lorſqu'il vient à la Cour des députez de la part des Vicerois, l'Empereur ne manque jamais de leur demander en quel état ils ont vu les campagnes. Une pluye tombée à propos eſt un ſujet de rendre viſite au Mandarin, & de le complimenter.

Tous les ans au Printems, à l'exemple des anciens Fondateurs de cette belle Monarchie, l'Empereur va ſolemnellement lui-même labourer quelques ſillons, pour animer par ſon exemple les Laboureurs à la culture des terres. Les Mandarins de chaque Ville font la même cérémonie.

Yong tching qui eſt aujourd'hui ſur le Trône, déclara, auſſitôt que le tems de ſon deüil fut expiré, qu'il vouloit ſe conformer tous les ans à cette ancienne & loüable coutume. Il avoit déja publié quelques mois auparavant une inſtruction ſignée du pinceau rouge, c'eſt-à-dire, de ſa propre main, pour exhorter le Peuple à s'adonner ſans relâche à l'Agriculture. Tel eſt l'ordre qui s'obſerve dans cette cérémonie.

Au commencement du Printems Chinois, c'eſt-à-dire, dans le mois de Fevrier, le Tribunal des Mathématiques ayant eu ordre d'examiner quel étoit le jour convenable à la cérémonie du labourage, détermina le 24. de la deuxiéme Lune, & ce fut par le Tribunal des Rits que ce jour fut annoncé à l'Empereur par un Mémorial, où l'on avoit marqué ce que ce Prince devoit faire pour ſe préparer à cette Fête.

Selon ce Mémorial, premierement, l'Empereur doit nommer les douze perſonnes illuſtres qu'il choiſit pour l'accompagner, & labourer après lui; ſçavoir trois Princes, & neuf Préſidens des Cours ſouveraines. Si quelques-uns des Préſidens étoient trop vieux ou infirmes, l'Empereur nomme leurs Aſſeſſeurs pour tenir leur place.

Secondement, cette cérémonie ne conſiſte pas ſeulement à labourer la terre, pour exciter l'émulation par ſon exemple, mais elle renferme encore un ſacrifice que l'Empereur comme grand Pontife offre au *Chang ti*, pour lui demander l'abondance en faveur de ſon Peuple. Or pour ſe préparer à ce Sacrifice, il doit jeûner, & garder la continence les trois jours précedens. La même préparation doit être obſervée par tous ceux qui ſont nommez pour accompagner Sa Majeſté, ſoit Princes, ſoit Mandarins de Lettres ou de Guerre.

Troiſiémement, la veille de la cérémonie, Sa Majeſté choiſit quelques Seigneurs de la premiere qualité, & les envoye à la Salle de ſes ancêtres ſe proſterner devant la tablette, & les avertir, comme s'ils étoient encore en vie, que le jour ſuivant il offrira le grand Sacrifice.

Voilà en peu de mots ce que le Tribunal des Rits marquoit pour la perſonne de l'Empereur: il déclaroit auſſi les préparatifs que les différens Tribunaux étoient chargez de faire: l'un doit préparer ce qui doit ſervir au Sacrifice: un autre doit compoſer les paroles que l'Empereur récite en faiſant le Sacrifice: un troiſiéme doit faire porter & dreſſer les Tentes, ſous leſquelles l'Empereur doit dîner, au cas qu'il ait ordonné d'y porter un repas. Un quatriéme doit aſſembler quarante ou cinquante vénérables vieillards Laboureurs de profeſſion, qui ſoient préſens, lorſque l'Empereur labour la terre. On fait venir auſſi une quarantaine de Laboureurs plus jeunes, pour diſpoſer la charuë, atteler les bœufs, & préparer les grains qui doivent être ſemez. L'Empereur ſeme cinq ſortes de grains, qui ſont cenſez les plus néceſſaires, & ſous leſquels ſont compris tous les autres, le froment, le ris, le millet, la feve, & une autre eſpece de mil, qu'on appelle *Cao leang*.

Ce furent là les préparatifs; le vingt-quatriéme jour de la Lune, l'Empereur ſe rendit avec toute ſa Cour en habit de cérémonie au lieu deſtiné à offrir au *Chang ti* le Sacrifice du Printems, par lequel on le prie de faire croître, & de conſer-

©BIUM

ver les biens de la terre : c'eſt pour cela qu'il l'offre, avant que de mettre la main à la charuë : ce lieu eſt une élévation de terre à quelques ſtades de la Ville du côté du Midi. Il doit avoir cinquante pieds quatre pouces de hauteur. A côté de cette élévation eſt le champ, qui doit être labouré par les mains Impériales.

L'Empereur ſacrifia, & après le ſacrifice, il deſcendit avec les trois Princes & les neuf Préſidens qui devoient labourer avec lui. Pluſieurs grands Seigneurs portoient les coffres précieux, qui renfermoient les grains qu'on devoit ſemer. Toute la Cour y aſſiſta en grand ſilence : l'Empereur prit la charuë, & fit en labourant pluſieurs allées & venues : lorſqu'il quitta la charuë, un Prince du Sang la conduiſit & laboura à ſon tour : ainſi du reſte. Après avoir labouré en divers endroits, l'Empereur ſema les différens grains : on ne laboure pas alors tout le champ entier, mais les jours ſuivans les Laboureurs de profeſſion achevent de le labourer.

Il y avoit cette année là 44. anciens Laboureurs, & 42. plus jeunes. La cérémonie ſe termina par une récompenſe que l'Empereur leur fit donner : elle eſt réglée, & elle conſiſte en quatre piéces de coton teintes en couleur, qu'on donne à chacun d'eux, pour ſe faire des habits.

Le Gouverneur de la Ville de *Peking*, va ſouvent viſiter ce champ qu'on cultive avec grand ſoin : il parcourt les ſillons, il examine s'il n'y a point d'épis extraordinaires & de bon augure. Par exemple, il avertit dans cette occaſion qu'il y avoit tel tuyau, qui portoit juſqu'à treize épis.

Dans l'Automne, c'eſt ce même Gouverneur qui doit faire amaſſer les grains : on les met dans des ſacs de couleur jaune, qui eſt la couleur Impériale, & ces ſacs ſe gardent dans un magazin conſtruit exprès, qui s'appelle le magazin Impérial. Ces grains ſe réſervent pour les cérémonies les plus ſolemnelles : lorſque l'Empereur ſacrifie au *Tien* ou au *Chang ti*, il en offre comme étant le fruit de ſes mains ; & à certains jours de l'année, il en ſert à ſes ancêtres comme il leur en ſerviroit, s'ils étoient encore vivans.

Parmi pluſieurs beaux Réglemens, que le même Empereur a fait depuis ſon avénement à la Couronne, pour le gouvernement de ſon Empire, il a eu une attention ſinguliere pour les Laboureurs : afin de les exciter au travail, il a ordonné aux Gouverneurs de toutes les Villes, de l'informer chaque année de celui, qui parmi les gens de cette profeſſion, ſe ſera le plus diſtingué dans leur diſtrict, par ſon application à la culture des terres, par l'intégrité de ſa réputation, par le ſoin d'entretenir l'union dans ſa famille, & la paix avec ſes voiſins ; enfin par ſon œconomie, & ſon éloignement de toute dépenſe inutile.

Sur le rapport du Gouverneur, Sa Majeſté élevera ce ſage & actif Laboureur, au degré de Mandarin du huitiéme Ordre, & lui envoyera des Patentes de Mandarin honoraire. Cette diſtinction lui donnera droit de porter l'habit de Mandarin, de viſiter le Gouverneur de la Ville, de s'aſſeoir en ſa préſence, & de prendre du thé avec lui : il ſera reſpecté le reſte de ſes jours, & après ſa mort, on lui fera des obſéques convenables à ſon degré, & ſon titre d'honneur ſera écrit dans la ſalle des ancêtres. Quelle joie pour ce vénérable veillard & pour toute ſa famille ! outre l'émulation qu'une telle récompenſe excite parmi les Laboureurs, l'Empereur donne encore un nouveau luſtre à une profeſſion ſi importante à l'Etat, & qui de tout tems a été eſtimée dans l'Empire.

De l'adreſſe des Artiſans, & de l'induſtrie du menu Peuple.

ON diſtingue parmi le Peuple, comme je l'ai dit, trois ſortes de profeſſions : celle des Laboureurs, qui eſt la plus eſtimée ; celle des Marchands, dont je parlerai, lorſqu'il s'agira du commerce qui ſe fait à la Chine ; & enfin celle des Artiſans qui vivent du travail de leurs mains, & qui étant continuellement occupez aux Arts Méchaniques, fourniſſent aux néceſſitez & aux commoditez de la vie.

Le menu Peuple ne peut gueres ſatisfaire, ni pourvoir à ſon entretien, que par un pénible & continuel travail : auſſi ne voit-on gueres de Nation plus ſobre & plus laborieuſe. Un Chinois paſſera les jours entiers à remuer la terre à force de bras ; ſouvent il ſera dans l'eau juſqu'aux genoux, & le ſoir il ſe croira heureux de trouver du ris, des herbes cuites, avec un peu de thé.

Il eſt à obſerver qu'à la Chine, le ris ſe cuit toûjours à l'eau, & il eſt à l'égard des Chinois, ce que le pain eſt à l'égard des Européans, ſans jamais cauſer de dégoût : ces Peuples s'accoûtument de bonne heure à ſouffrir ; & les travaux dans leſquels on les éléve dès leur enfance, contribuent beaucoup à conſerver l'innocence de leurs mœurs.

Les ouvrages de vernis, les belles porcelaines, & ces différentes étoffes de ſoye ſi bien travaillées, qui nous viennent de la Chine, prouvent aſſez l'adreſſe & l'habileté des ouvriers Chinois : ils ne travaillent pas moins délicatement toutes ſortes d'ouvrages d'ébene, d'écaille, d'yvoire, d'ambre, & de corail : leurs piéces de ſculpture, de même que les ouvrages publics, tels que ſont les Portes des grandes Villes, les Arcs de triomphe, leurs Ponts & leurs Tours, ont quelque choſe de grand & de noble : enfin ils réuſſiſſent également dans tous les Arts, qui ſont néceſſaires aux uſages ordinaires de la vie, ou qui peuvent contribuer à une certaine propreté : & s'ils n'ont pas atteint le dégré de perfection, que nous voyons dans pluſieurs ouvrages d'Europe, c'eſt qu'ils ſont arrêtez par la frugalité Chinoiſe, qui a mis des bornes aux dépenſes des particuliers.

Il eſt vrai qu'ils ne ſont pas auſſi inventifs que nos Artiſans, mais les outils dont ils ſe ſervent ſont plus ſimples, & ils imitent aſſez bien tous les ouvrages qui leur ont été apportez, & qui leur étoient inconnus. Ainſi on leur voit faire maintenaint, auſſi bien qu'en Europe, des montres, des horloges, du verre, des fuſils, des piſtolets, & pluſieurs autres choſes, dont ils n'avoient pas même l'idée, ou qu'ils ne faiſoient que fort imparfaitement.

Il y a dans toutes les Villes des Artiſans de toute ſorte, dont les uns travaillent dans leurs boutiques à leurs atteliers, & les autres vont de rue en rue offrir leurs ſervices, à ceux qui en ont beſoin : la plûpart travaillent dans les maiſons des particuliers : Si, par exemple, vous voulez vous faire faire un habit, le Tailleur vient de grand matin dans votre maiſon, & s'en retourne le ſoir chez lui : il en eſt de même des autres ouvriers : il n'y a pas juſqu'aux forgerons, qui portent avec eux leurs outils, leur enclume, & leurs fourneaux pour les ouvrages ordinaires.

Grand nombre de Barbiers parcourent la Ville avec une eſpéce de ſonnette, pour avertir ceux qui ont beſoin de leur ſervice : ils portent ſur leurs épaules un ſiége, leur baſſin, leur coquemart, & du feu, avec le linge & leur trouſſe ; & ſur le champ, où l'on veut, dans la rue, au milieu d'une place, ſur la porte des maiſons, ils raſent fort proprement la

la tête, n'y laiſſant qu'une longue treſſe de cheveux ſur le derriere, à la maniere des Tartares qui ont introduit cet uſage; ils ajuſtent les ſourcils, nettoyent les oreilles avec des inſtrumens propres à cet uſage, tirent les bras, frottent les épaules, & font cela pour 18. deniers, qu'ils reçoivent avec beaucoup de reconnoiſſance. Puis ils recommencent avec leur ſonnette à chercher d'autres pratiques.

Pluſieurs gagnent leur vie à fournir des voitures pour aller par la Ville, particulierement dans *Peking*. On trouve dans toutes les places & les carrefours, des chevaux ſellez & tout prêts à être montez, des mulets, des chaiſes; & l'on peut à toute heure avoir en chaque endroit, cinquante ou cent de ces voitures, à un prix fort modique.

Il n'y a point d'inventions auſquelles ils n'ayent recours, pour trouver le moyen de ſubſiſter: comme il n'y a pas dans tout l'Empire un pouce de terre inutile, auſſi n'y a-t'il perſonne, ni homme, ni femme, quelque avancé qu'il ſoit en âge, quelque incommodité qu'il ait, fût-il ſourd & aveugle, qui ne gagne aiſément ſa vie. On ne ſe ſert gueres à la Chine pour moudre le grain, que de moulins à bras: une infinité de ces pauvres gens s'occupent à ce travail, qui ne demande que le mouvement des mains.

Ce n'eſt pas qu'il n'y ait auſſi des moulins à eau: on en voit ſur les rivieres qui ſervent à broyer les écorces, dont enſuite on fait des paſtilles. La rouë de ces moulins eſt poſée horizontalement: elle a une double jante à un pied ou un pied & demi l'une de l'autre: ces jantes ſont unies par de petites planches obliquement, de ſorte que par le haut elles laiſſent une ouverture aſſez grande, & par le bas une fente peu large: l'eau qui tombe en nappe de deux pieds de haut ſur ces petites planches, fait tourner la rouë aſſez vîte.

Les choſes qui paroiſſent les plus inutiles, un Chinois ſcait les mettre à profit: quantité de familles à *Peking* ne ſubſiſtent qu'en vendant de la méche & des allumettes: d'autres n'ont point d'autre métier que de ramaſſer dans les rues des chifons d'étoffes de ſoye, de toile, de coton, & de chanvre; des plumes de poules, des os de chien, des morceaux de papier qu'ils lavent & vendent enſuite à d'autres. On y fait même trafic de choſes, qu'on jette bien loin en Europe pendant l'obſcurité de la nuit. On voit dans toutes les Provinces une infinité de gens qui portent des ſceaux pour cet uſage: en quelques endroits ils vont avec leurs barques dans des canaux qui regnent ſur le derriere des maiſons, & rempliſſent ces barques preſques à toutes les heures du jour.

Ce ſpectacle, dans des Villes auſſi policées que celles de la Chine, ſurprend fort un Européan: mais c'eſt proprement à la Chine qu'on peut dire, *lucri bonus odor ex re qualibet*. Les Chinois n'en ſont pas plus étonnez, qu'on l'eſt en Europe de voir paſſer des porteurs d'eau. Les Payſans viennent l'acheter dans les maiſons, ils cherchent à ſe prévenir les uns les autres, & donnent en échange du bois, de l'huile, & des légumes. Il y a dans toutes les rues des commoditez pour les Paſſans, dont les maîtres tirent avantage par ces échanges.

Cependant quelque ſobre & quelque induſtrieux que ſoit le Peuple de la Chine, le grand nombre de ſes Habitans y cauſe beaucoup de miſere. On en voit de ſi pauvres, que ne pouvant fournir à leurs enfans les alimens néceſſaires, ils les expoſent dans les rues, ſur tout lorſque les meres tombent malades, ou qu'elles manquent de lait pour les nourrir. Ces petits innocens ſont condamnez en quelque maniere à la mort, preſque au même inſtant qu'ils ont commencé de vivre: cela frappe dans les grandes Villes, comme *Peking*, *Canton*; car dans les autres Villes, à peine s'en apperçoit-on.

C'eſt ce qui a porté les Miſſionnaires

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 80 sur 741

à entretenir dans ces endroits très peuplez, un nombre de Cathechiſtes, qui en partagent entre eux tous les quartiers, & les parcourent tous les matins, pour procurer la grace du Baptême, à une multitude d'enfans moribonds.

Dans la même vuë on a quelquefois gagné des ſage-femmes infidéles, afin qu'elles permiſſent à des filles Chrétiennes, de les ſuivre dans les différentes maiſons où elles ſont appellées : car il arrive quelquefois que les Chinois ſe trouvant hors d'état de nourrir une nombreuſe famille, engagent ces ſage-femmes à étouffer dans un baſſin plein d'eau, les petites filles auſſi-tôt qu'elles ſont nées ; ces Chrétiennes ont ſoin de les baptiſer, & par ce moyen ces triſtes victimes de l'indigence de leurs parens, trouvent la vie éternelle dans ces mêmes eaux, qui leur raviſſent une vie courte & périſſable.

C'eſt cette même miſere qui produit une multitude prodigieuſe d'Eſclaves, ou plûtôt de gens qui s'engagent à condition de pouvoir ſe racheter, ce qui eſt plus ordinaire parmi les Chinois ; car parmi les Tartares, ils ſont véritablement Eſclaves : un grand nombre de valets, & de filles de ſervice d'une maiſon ſont ainſi engagées : il y en a auſſi à qui on donne des gages comme en Europe.

Un homme vend quelquefois ſon fils, & ſe vend lui-même avec ſa femme, pour un prix très modique ; mais s'il le peut, il ſe contente d'engager ſa famille. Souvent un grand Mandarin Tartare ou Chinois Tartariſé, c'eſt-à-dire, rangé ſous la banniere Tartare, qui a pour Domeſtiques une foule d'Eſclaves, eſt lui-même l'Eſclave d'un Seigneur de la Cour, auquel il donne de tems en tems des ſommes conſidérables. Un Chinois pauvre, mais qui a du mérite, dès qu'il ſe donne à un Prince Tartare, peut compter d'être bien-tôt grand Mandarin ; c'eſt ce qui devient plus rare ſous l'Empereur regnant. Si on le deſtitue de ſon emploi, il retourne auprès de ſon maître, pour exécuter ſes ordres dans certaines fonctions honorables.

Les riches en mariant leurs filles, leur donnent pluſieurs familles d'Eſclaves, à proportion de leurs richeſſes. Il arrive aſſez ſouvent qu'on leur rend la liberté ; il y en a d'autres qu'on laiſſe à demi libres, à condition qu'ils payeront tous les ans une certaine ſomme : ſi quelques-uns d'eux s'enrichiſſent par leur induſtrie ou dans le négoce, leur maître ne les dépoüille pas de leurs biens, il ſe contente d'en tirer de gros préſens, & les laiſſe vivre avec honneur, ſans néanmoins conſentir qu'ils ſe rachetent.

Ces Eſclaves ſont d'une fidélité à toute épreuve, & d'un attachement inviolable pour leurs maîtres : auſſi le maître les traitte-t'il comme ſes propres enfans, & ſouvent il leur confie les affaires les plus importantes. Du reſte ſon autorité ſur ſes Eſclaves, ſe borne aux choſes qui ſont de ſon ſervice ; & ſi l'on pouvoit prouver en juſtice qu'un maître eût abuſé de cette autorité, pour prendre des libertés criminelles avec la femme de ſon Eſclave, il ſeroit perdu ſans reſource.

Du génie & du caractere de la Nation Chinoiſe.

A Parler en général les Chinois ſont d'un eſprit doux, traitable, & humain; il regne beaucoup d'affabilité dans leur air & dans leurs manieres, & l'on n'y voit rien de dur, d'aigre, ni d'emporté.

Cette modération ſe remarque même parmi les gens du Peuple. Je me trouvai un jour, dit le Pere de Fontaney, dans un chemin étroit & profond, où il ſe fit en peu de tems, un grand embarras de charettes. Je crus qu'on alloit s'emporter, ſe dire des injures, & peut-être ſe battre, comme on fait ſouvent en Europe: mais je fus fort ſurpris de voir des gens qui ſe ſaluoient, qui ſe parloient avec douceur, comme s'ils ſe fuſſent connus & aimez depuis long-tems, & qui s'aidoient mutuellement à ſe débaraſſer.

C'eſt ſur tout à l'égard des vieillards qu'on doit marquer toute ſorte de reſpect & de déférence. L'Empereur en donne lui-même l'exemple à ſes Peuples. Un petit Mandarin du Tribunal des Mathématiques âgé de cent ans, ſe rendit au Palais le premier jour de l'année Chinoiſe, pour ſaluer feu l'Empereur *Cang hi*. Ce Prince qui ne voyoit perſonne ce jour là, ordonna néanmoins qu'on le fît entrer dans la ſalle; comme ce bon vieillard étoit aſſez mal vêtu, chacun s'empreſſa de lui prêter des habits. On le conduiſit dans l'Appartement de l'Empereur: Sa Majeſté qui étoit aſſiſe ſur une eſtrade à la maniere Tartare, ſe leva, alla au-devant de lui, & le reçut avec de grands témoignages d'affection. Il voulut ſe mettre à genoux, mais l'Empereur le releva auſſi-tôt, & lui prenant les deux mains avec bonté: Vénérable vieillard, lui dit-il, « je vous » admettrai déſormais en ma préſence, » toutes les fois que vous viendrez me » ſaluer, mais je vous avertis pour toû- » jours, que je vous diſpenſe de toutes ſor- » tes de cérémonies. Pour moi je me le- » verai à votre arrivée, & j'irai au-devant » de vous. Ce n'eſt pas à votre perſonne » que je rends cet honneur, c'eſt à votre » âge; & pour vous donner des marques » réelles de mon affection, je vous fais » dès maintenant premier Préſident du » Tribunal des Mathématiques. » Ce fut pour ce vieillard le comble du bonheur; jamais de ſa vie il ne goûta une joye ſi pure.

Lorſqu'on a à traitter avec les Chinois, il faut bien ſe donner de garde de ſe laiſſer dominer à un naturel trop vif ou trop ardent: le génie du pays demande qu'on ſoit maître de ſes paſſions, & ſur tout d'une certaine activité turbulente qui veut tout faire, & tout emporter. Les Chinois ne ſont pas capables d'écouter en un mois, ce qu'un François pourroit leur dire en une heure: il faut ſouffrir, ſans prendre feu, ce flegme qui ſemble leur être plus naturel qu'à aucune autre Nation; car ils ne manquent pas de feu & de vivacité, mais ils apprennent de bonne heure à ſe rendre maîtres d'eux-mêmes. Auſſi ſe piquent-ils d'être plus polis, & plus civiliſez, qu'on ne l'eſt ailleurs.

Il en coûte à un Etranger pour ſe rendre civil & poli, ſelon leur goût. Leur cérémonial en pluſieurs occaſions eſt gênant & embarraſſant: c'eſt une affaire que de l'apprendre, & c'en eſt une autre que de l'obſerver; mais cet embarras ne regarde gueres que la maniere de traitter avec les perſonnes à qui on doit un grand reſpect, ou certains cas particuliers, comme les premieres viſites, les jours de la naiſſance d'un Mandarin, &c. Car quand on s'eſt vu pluſieurs fois, on agit enſemble avec la même familiarité & la mê-

me aiſance qu'on peut faire en Europe. Et ſi l'on veut uſer de cérémonies, ils ſont les premiers à vous dire : *pou iao tso he*, ne faites pas avec moi l'Etranger, ſans façon, ſans façon.

Si les Chinois ſont doux & paiſibles dans le commerce de la vie, & quand on ne les irrite pas, ils ſont violens & vindicatifs à l'excès, lorſqu'on les a offenſez. En voici un exemple: on s'apperçut dans une Province Maritime, que le Mandarin avoit détourné à ſon profit une grande partie du ris, que l'Empereur dans un tems de ſterilité envoyoit, pour être diſtribué à chaque famille de la campagne; les Peuples l'accuſerent à un Tribunal ſupérieur, & prouverent que de quatre cens charges de ris qu'il avoit reçuës, il n'en avoit donné que quatre-vingt-dix. Le Mandarin fut caſſé ſur l'heure de ſon emploi.

Quand il fut ſorti de la Ville pour prendre le chemin de la Mer, il fut bien ſurpris qu'au lieu de trouver à ſon paſſage des tables chargées de parfums, de nouvelles bottes à changer, comme on uſe à l'égard de ceux qui ſe ſont fait eſtimer & aimer du Peuple; il ſe vit environné d'une foule prodigieuſe de Peuples, non pas pour lui faire honneur; mais pour l'inſulter, & lui reprocher ſon avarice. Les uns l'inviterent par dériſion à demeurer dans le pays, juſqu'à ce qu'il eût achevé de manger le ris, que l'Empereur lui avoit confié pour le ſoulagement des Peuples : d'autres le tirerent hors de ſa chaiſe & la briſerent : pluſieurs ſe jetterent ſur lui, déchirerent ſes habits, & mirent en piéces ſon paraſol de ſoye: tous le ſuivirent juſqu'au Vaiſſeau, en le chargeant d'injures & de malédictions.

Quoique les Chinois, pour leurs interêts particuliers, ſoient naturellement vindicatifs, ils ne ſe vangent jamais qu'avec méthode; ils diſſimulent leur mécontentement, & comme ils n'en viennent jamais aux voyes de fait, ſur tout les perſonnes d'une certaine diſtinction, ils gardent avec leurs ennemis les dehors & les bienſéances; on diroit qu'ils ſont inſenſibles. Mais l'occaſion de détruire leur ennemi ſe préſente-elle? ils la ſaiſiſſent ſur le champ; & s'ils ont paru ſi patiens, ce n'a été que pour trouver le moment favorable de porter plus ſeurement leur coup.

Il y a des cantons, où les Peuples aiment de telle ſorte le Procès, qu'ils engagent leurs terres, leurs maiſons, leurs meubles, tout ce qu'ils ont, pour avoir le plaiſir de plaider, & de faire donner une quarantaine de coups de bâtons à leur ennemi: & il arrive quelquefois que celui-ci, moyennant une plus groſſe ſomme, qu'il donne ſous main au Mandarin, a l'adreſſe d'éluder le châtiment, & de faire tomber les coups de bâton ſur le dos de celui qui l'avoit appellé en juſtice. De là naiſſent entre eux les haines mortelles, qu'ils conſervent toûjours dans le cœur, juſqu'à ce qu'ils ayent trouvé l'occaſion de tirer une vengeance qui les ſatisfaſſe.

Une des voyes qu'ils employent pour ſe vanger, quoique rarement, c'eſt de mettre le feu pendant la nuit à la maiſon de leur ennemi: les pailles allumées qui le réveillent en tombant ſur lui, le font reſſouvenir des coups de bâton qu'il a fait donner. Ce crime eſt un des capitaux de l'Empire; ſelon les loix, ceux qui en ſont convaincus, doivent être punis de mort, & les Mandarins ſont très-adroits pour découvrir le coupable.

Il n'eſt pas ſurprenant de trouver de pareils excès, chez un Peuple qui n'eſt pas éclairé des lumieres de l'Evangile. On en voit pourtant, à qui les ſeules lumieres de la raiſon, inſpirent de l'horreur pour ces ſortes de crimes, & qui ſe reconcilient de bonne foi avec leurs ennemis.

Leur modeſtie eſt ſurprenante : les Lettrez ont toûjours un air compoſé, & ils ne feroient pas le moindre geſte, qui ne fût entierement conforme aux regles de la bienſéance.

La pudeur ſemble être née avec les perſonnes

perſonnes du ſexe : elles vivent dans une continuelle retraite : elles ſont décemment couvertes, juſqu'à leurs mains qui ne paroiſſent jamais, & qu'elles tiennent toûjours cachées ſous de longues & larges manches. Si elles ont quelque choſe à donner, même à leurs freres & à leurs parens, elles le prennent de la main toûjours couverte de leur manche, & le mettent ſur la table, où les parens peuvent le prendre.

L'interêt eſt le grand foible de cette Nation : il fait joüer aux Chinois toute ſorte de perſonnages, même celui de deſintereſſé. Qu'il y ait quelque gain à faire, ils y employeront toute la ſubtilité de leur eſprit : on les voit s'inſinuer avec adreſſe auprès des perſonnes qui peuvent favoriſer leurs prétentions, ménager de longue main leur amitié par de fréquens ſervices, s'ajuſter à tous les caracteres avec une ſoupleſſe étonnante, & tirer avantage des moindres ouvertures qu'on leur donne, pour parvenir à leurs fins ; l'interêt eſt comme le mobile de toutes leurs actions : dès qu'il ſe préſente le moindre profit, rien ne leur coûte, & ils entreprendront les voyages les plus pénibles : enfin c'eſt là ce qui les met dans un mouvement continuel, & ce qui remplit les rues, les rivieres, les grands chemins d'un Peuple infini, qui va & qui vient, & qui eſt toûjours en action.

Quoique généralement parlant, ils ne ſoient pas auſſi fourbes & auſſi trompeurs que le P. le Comte les dépeint, il eſt néanmoins vrai que la bonne foi n'eſt pas leur vertu favorite, ſur tout lorſqu'ils ont à traitter avec les étrangers : ils ne manquent gueres de les tromper s'ils le peuvent, & ils s'en font un mérite : il y en a même qui étant ſurpris en faute, ſont aſſez impudens pour s'excuſer ſur leur peu d'habileté. » Je ne ſuis » qu'une bête, comme vous voyez, di- » ſent-ils, vous êtes beaucoup plus ha- » bile que moi, une autre fois je ne me » jouerai pas à un Européan. » Et en effet, on dit que quelques Européans n'ont pas laiſſé de leur en apprendre.

Rien n'eſt plus riſible que ce qui arriva au Capitaine d'un Vaiſſeau Anglois : il avoit fait marché avec un négociant Chinois de *Canton*, d'un grand nombre de balles de ſoye, qu'il devoit lui fournir : quand elles furent prêtes, le Capitaine va avec ſon interprete chez le Chinois, pour examiner par lui-même, ſi cette ſoye étoit bien conditionnée : On ouvre le premier ballot, & il la trouva telle qu'il l'a ſouhaitoit ; mais les ballots ſuivans qu'il fit ouvrir, ne contenoient que des ſoyes pourries : ſur quoi le Capitaine s'échauffa fort, & reprocha au Chinois dans les termes les plus durs, ſa méchanceté & ſa friponnerie : le Chinois l'écouta de ſang froid, & pour toute réponſe, « prenez vous-en, Monſieur, » lui dit-il, à votre fripon d'interprete, il » m'avoit proteſté que vous ne feriez pas » la viſite des ballots. »

Cette adreſſe à tromper, ſe remarque principalement parmi les gens du Peuple, qui ont recours à mille ruſes, pour falſifier tout ce qu'ils vendent : il y en a qui ont le ſecret d'ouvrir l'eſtomac d'un chapon, & d'en tirer toute la chair, de remplir enſuite le vuide, & de fermer l'ouverture ſi adroitement, qu'on ne s'en apperçoit que dans le tems que l'on veut le manger.

D'autres contrefont ſi bien les vrais jambons, en couvrant une piéce de bois d'une terre qui tient lieu de la chair, & d'une peau de cochon, que ce n'eſt qu'après l'avoir ſervi & ouvert avec le couteau, qu'on découvre la ſupercherie. Il faut avoüer néanmoins qu'ils n'uſent gueres de ces ſortes de ruſes qu'avec les Etrangers : & dans les autres endroits, les Chinois ont peine à les croire.

Les voleurs n'uſent preſque jamais de violence, ce n'eſt que par ſubtilité & par adreſſe qu'ils cherchent à dérober : il s'en trouve qui ſuivent les Barques, & ſe coulent parmi ceux qui les tirent ſur le Canal Impérial, dans la Province de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 84 sur 741

Chan tong, où l'on en change tous les jours; ce qui fait qu'ils ſont moins connus : ils ſe gliſſent alors dans les Barques pendant la nuit; & on dit même que par le moyen de la fumée d'une certaine drogue qu'ils brûlent, ils endorment tellement tout le monde, qu'ils ont toute liberté de foüiller de tous côtez, & d'emporter ce qu'ils veulent, ſans qu'on s'en apperçoive. Il y a de ces voleurs qui ſuivent quelquefois un Marchand deux ou trois jours, juſqu'à ce qu'il ait trouvé le moment favorable de faire ſon coup.

La plûpart des Chinois ſont tellement attachez à leur interêt, qu'ils ont de la peine à s'imaginer qu'on puiſſe rien entreprendre que par des vues intereſſées. Ce qu'on leur dit des motifs qui portent les hommes Apoſtoliques à quitter leurs pays, leurs parens, & tout ce qu'ils ont de plus cher au monde, dans la ſeule vuë de glorifier Dieu & de ſauver les ames, les ſurprend étrangement, & leur paroît preſque incroyable. Ils les voyent traverſer les plus vaſtes mers avec des dangers & des fatigues immenſes; ils ſçavent que ce n'eſt ni le beſoin qui les attire à la Chine, puiſqu'ils y ſubſiſtent, ſans leur rien demander, & ſans attendre d'eux le moindre ſecours; ni l'envie d'amaſſer des richeſſes, puiſqu'ils ſont témoins du mépris qu'en font les Ouvriers Evangéliques; ils ont recours à des deſſeins politiques, & quelques-uns ſont aſſez ſimples, pour ſe perſuader qu'ils viennent tramer des changemens dans l'Etat, & par des intrigues ſecrettes, ſe rendre maîtres de l'Empire.

Quelque extravagant que ſoit ce ſoupçon, il y a eu des gens capables de le concevoir : *Yang quang ſien* ce redoutable ennemi du nom Chrétien, qui fit ſouffrir au Pere Adam Schaal une ſi cruelle perſécution, & qui vouloit envelopper tous les Miſſionnaires dans la ruine de ce grand homme, leur impoſa ce crime affreux.

Une accuſation ſi déraiſonnable trouva créance dans des eſprits naturellement défians & ſoupçonneux; & ſi la main de Dieu par des prodiges ineſperez, n'eût déconcerté le projet de cet ennemi du Chriſtianiſme, c'étoit fait de la ſainte Loi, & des Prédicateurs qui l'annonçoient. Il y en a cependant & en grand nombre, qui connoiſſant de plus près les Miſſionnaires, ſont ſi frappez de leur extrême déſintereſſement, que c'eſt là un des plus preſſans motifs, qui les portent à ſe faire Chrétiens.

L'extrême attachement à la vie eſt un autre foible de la Nation Chinoiſe. Il n'y a guéres de Peuples qui aiment tant à vivre, quoique pourtant il s'en trouve pluſieurs, ſur tout parmi les perſonnes du ſexe, qui ſe procurent la mort, ou par colere, ou par déſeſpoir. Mais il ſemble, à voir ce qui ſe paſſe, ſur tout parmi le pauvre Peuple, qu'ils craignent encore plus de manquer de cercüeil après leur mort. Il eſt étonnant de voir juſqu'où va leur prévoyance ſur cet article : tel qui n'aura que neuf ou dix piſtoles, l'employera à ſe faire conſtruire un cercüeil plus de vingt ans, avant qu'il en ait beſoin, & il le regarde comme le meuble le plus précieux de ſa maiſon.

On ne peut nier pourtant que le commun des Chinois, lorſqu'ils ſont dangereuſement malades, n'attendent la mort aſſez tranquillement : & il n'eſt pas néceſſaire de prendre beaucoup de précautions pour la leur annoncer.

Pour ne rien omettre du caractere de l'eſprit Chinois, je dois ajoûter qu'il n'y a point de Nation plus fiere de ſa prétendue grandeur, & de la prééminence qu'elle ſe donne ſur tous les autres Peuples. Cet orgüeil qui eſt né avec eux, inſpire, même à la plus vile populace, un mépris ſouverain pour toutes les autres Nations. Entêtez de leurs pays, de leurs mœurs, de leurs coûtumes, & de leurs maximes, ils ne peuvent ſe perſuader qu'il y ait rien de bon hors de la Chine, ni rien de vrai que leurs Sçavans ayent ignoré : ils ne ſe ſont un

peu désabusez, que depuis que les Européans sont entrez dans leur Empire. Au commencement qu'ils les virent, ils leur demandoient s'il y avoit des Villes, des Villages, & des Maisons en Europe.

Nos Missionnaires ont eu souvent le plaisir d'être témoins de leur surprise, & de leur embarras à la vuë d'une Mappemonde. Quelques Lettrez prierent un jour l'un d'eux * de leur en faire voir une : ils y chercherent long-tems la Chine : enfin ils prirent pour leur pays, un des deux Hemisphéres, qui contient l'Europe, l'Afrique, & l'Asie. L'Amérique leur paroissoit trop grande pour le reste de l'Univers. Le Pere les laissa quelque tems dans l'erreur, jusqu'à ce qu'enfin il y en eut un qui lui demanda l'explication des Lettres & des noms qui étoient sur la Carte. Vous voyez l'Europe, lui dit le Pere, l'Afrique, & l'Asie : Dans l'Asie voici la Perse, les Indes, la Tartarie. Où est donc la Chine, s'écrierent-ils ! c'est dans ce petit coin de terre, répondit le Pere, & en voici les limites. Saisis d'étonnement, ils se regardoient les uns les autres, & se disoient ces mots Chinois : *Siao te kin*, c'est-à-dire, elle est bien petite.

Le Pere Chavagnac.

Quelque éloignez qu'ils soient d'atteindre à la perfection où l'on a porté les Arts & les Sciences en Europe, on ne gagnera jamais sur eux de rien faire à la maniere Européane : on eut de la peine à obliger les Architectes Chinois, à bâtir l'Eglise, qui est dans le Palais, sur le modele venu d'Europe. Leurs Vaisseaux sont assez mal construits : ils admirent la bâtisse de ceux d'Europe : quand on les exhorte à l'imiter, ils sont surpris qu'on leur en fasse même la proposition : c'est la construction de la Chine, répondent-ils ; mais elle ne vaut rien, leur dit-on : n'importe, dès que c'est celle de l'Empire, elle suffit, & ce seroit un crime d'y rien changer.

Mais si les Ouvriers répondent de la sorte, cela ne vient pas seulement de l'attachement qu'ils ont à leurs usages, mais encore de la crainte où ils sont, qu'en s'écartant de leur méthode, ils ne contentent pas l'Européan qui les employe ; car les bons Ouvriers entreprennent & exécutent aisément tous les modeles qu'on leur propose, dès qu'il y a de l'argent à gagner, & qu'on a la patience de les diriger.

Enfin pour donner le dernier trait qui caracterise les Chinois, il me suffit de dire que, quoiqu'ils soient vicieux, ils aiment naturellement la vertu & ceux qui la pratiquent. La chasteté qu'ils n'observent pas, ils l'admirent dans les autres, & sur tout dans les veuves ; & lorsqu'il s'en trouve qui ont vécu dans la continence, ils en conservent le souvenir par des Arcs de triomphe, qu'ils élevent à leur gloire, & ils honorent leur vertu par des inscriptions durables. Il n'est pas de la bienséance pour une honnête femme de se marier après la mort de son mari

Comme ils sont fins & rusez, ils sçavent garder les dehors, & ils couvrent leurs vices avec tant d'adresse, qu'ils trouvent le moyen de les dérober à la connoissance du Public. Ils portent le plus grand respect à leurs parens, & à ceux qui ont été leurs maîtres : ils détestent toute action, toute parole, & même les gestes, où il paroît de la colere ou de l'émotion ; mais aussi ils sçavent parfaitement dissimuler leur haine. On ne leur permet point de porter des armes, même dans les voyages ; l'usage en est abandonné aux seuls gens de guerre.

Ils n'ont d'estime & d'ardeur que pour les sciences, qui sont le seul principe de la Noblesse : parce que, comme je l'ai dit, on n'a d'honneurs & de prérogatives, que selon le rang qu'elles donnent dans l'Empire.

De l'air & de la phyſionomie des Chinois, de leurs modes, de leurs maiſons, & des meubles dont elles ſont ornées.

ON ne doit pas juger de l'air & de la phyſionomie des Chinois, par les portraits qu'on voit ſur leurs cabinets de vernis, & ſur leurs porcelaines; s'ils réuſſiſſent à peindre des fleurs, des arbres, des animaux, & des payſages; ils ſont très ignorans, lorſqu'il s'agit de ſe peindre eux-mêmes : ils s'eſtropient, & ſe défigurent de telle ſorte, qu'ils ſont méconnoiſſables, & qu'on les prendroit pour de vrais groteſques.

Il eſt vrai néanmoins que comme la beauté dépend du goût, & qu'elle conſiſte plus dans l'imagination que dans la réalité, ils en ont une idée un peu différente de celle qu'on ſe forme en Europe : car généralement parlant, ce qui nous paroît beau, eſt de leur goût, & ce qui eſt de leur goût en fait de véritable beauté, nous paroîtroit également beau. Ce qui leur agrée principalement, & en quoi ils font conſiſter la beauté, c'eſt à avoir le front large, le nez court, la barbe claire, les yeux petits à fleur de tête & bien fendus, la face large & quarrée, les oreilles larges & grandes, la bouche médiocre, & les cheveux noirs : ils ne ſcauroient ſouffrir ceux qui les ont blonds ou roux; il faut cependant que toutes ces parties entre elles ayent une certaine proportion, qui rendent le tout agréable.

Pour ce qui eſt de la taille, l'avoir fine & dégagée, ce n'eſt pas chez eux un agrément, parce que leurs vêtemens ſont larges, & ne ſont point ajuſtez à la taille comme en Europe : ils trouvent un homme bien fait, quand il eſt grand, gros & gras, & qu'il remplit bien ſon fauteüil.

La couleur de leur viſage n'eſt pas telle que nous le diſent ceux qui n'ont vu de Chinois, que ſur les côtes des Provinces Méridionales. A la vérité, les grandes chaleurs qui regnent dans ces Provinces, ſur tout dans celles de *Quang tong*, de *Fo kien*, d'*Iun nan*, donnent aux Artiſans & aux gens de la campagne, un teint bazané & olivâtre; mais dans les autres Provinces, ils ſont naturellement auſſi blancs qu'en Europe, & généralement parlant, leur phyſionomie n'a rien de rebutant.

Les Lettrez & les Docteurs dans certaines Provinces, les jeunes gens pour l'ordinaire juſques vers l'âge de 30. ans, ont la peau du viſage très fine, & le coloris fort beau. Les Lettrez & les Docteurs, ſur tout s'ils ſont ſortis d'une baſſe famille, affectent de laiſſer croître leurs ongles au petit doigt : ils ne les rognent point, ils ſe contentent de les tailler, & ils les ont ordinairement longs d'un pouce ou d'avantage; ils prétendent faire voir par là, que la néceſſité ne les aſſujettit point à un travail mercénaire.

Pour ce qui eſt des femmes, elles ſont d'ordinaire d'une taille médiocre : elles ont le nez court, les yeux petits, la bouche bien faite, les lévres vermeilles, les cheveux noirs, les oreilles longues & pendantes; leur teint eſt fleuri, il y a de la gayeté dans leur viſage, & les traits en ſont aſſez réguliers.

On aſſure qu'elles ſe frottent tous les matins d'une eſpéce de fard, qui releve la blancheur de leur teint, & leur donne du coloris, mais qui de bonne heure leur ſillonne la peau, & la couvre de rides.

Parmi les agrémens de ce ſexe, ce n'en eſt pas un médiocre que la petiteſſe des pieds; dès qu'une fille vient au monde, les nourrices ſont très-attentives à lui lier étroitement les pieds, de peur qu'ils ne croiſſent : les Dames Chinoiſes

noiſes ſe reſſentent toute leur vie de cette gêne, à laquelle on les aſſujettit dès leur enfance; & leur démarche en eſt lente, mal aſſurée, & déſagréable à nos yeux Européans. Cependant telle eſt la force de l'uſage, non ſeulement elles ſouffrent volontiers cette incommodité, mais encore elles l'augmentent, & ſe les rendent les plus petits qu'il eſt poſſible; elles s'en font un mérite, & elles affectent de les montrer lorſqu'elles marchent.

On ne peut dire certainement quelle eſt la raiſon d'une mode ſi bizarre: les Chinois eux-mêmes n'en ſont pas ſûrs; il y en a qui traittent de fable l'idée qu'on a eue, que c'étoit une invention des anciens Chinois, qui pour obliger les femmes à garder la maiſon, avoient mis les petits pieds à la mode. Le plus grand nombre au contraire, croit que c'eſt un trait de politique, & qu'on a eu en vue de tenir les femmes dans une continuelle dépendance. Il eſt certain qu'elles ſont extrémement reſſerrées, & qu'elles ne ſortent preſque jamais de leur appartement, qui eſt dans le lieu le plus intérieur de la maiſon, & où elles n'ont de communication qu'avec les femmes qui les ſervent.

Cependant elles ont pour la plûpart l'entêtement ordinaire de leur ſexe, & quoi qu'elles ne doivent être vues que de leurs Domeſtiques, elles paſſent tous les matins pluſieurs heures à s'ajuſter & à ſe parer. Leur coëffure conſiſte d'ordinaire en pluſieurs boucles de cheveux, mêlez de tous côtez de petits bouquets de fleurs d'or & d'argent.

Il y en a qui ornent leur tête de la figure d'un oyſeau appellé *Fong hoang*, oyſeau fabuleux, dont l'antiquité dit beaucoup de choſes myſterieuſes. Cet oyſeau eſt fait de cuivre ou de vermeil doré, ſelon la qualité des perſonnes. Ses aîles déployées tombent doucement ſur le devant de leur coëffure, & embraſſent le haut des temples: ſa queue longue & ouverte fait comme une aigrette ſur le milieu de la tête; le corps eſt au-deſſus du front: le col & le bec tombent au-deſſus du nez, mais le col eſt attaché au corps de l'animal, avec une charniere qui ne paroît point, afin qu'il ait du jeu, & qu'il branle au moindre mouvement de tête. L'oyſeau entier tient ſur la tête par les pieds, qui ſont fichez dans les cheveux. Les femmes de la premiere qualité portent quelquefois un ornement entier de pluſieurs de ces oyſeaux entrelacez enſemble, qui font comme une couronne ſur leur tête: le ſeul travail de cet ornement eſt d'un grand prix.

Pour l'ordinaire, les jeunes Demoiſelles portent une eſpéce de couronne faite de carton, & couverte d'une belle ſoye: le devant de cette couronne s'éleve en pointe au-deſſus du front, & eſt couvert de perles, de diamans, & d'autres ornemens. Le deſſus de la tête eſt couvert de fleurs, ou naturelles, ou artificielles, entre-mêlées d'aiguilles, au bout deſquelles on voit briller des pierreries.

Les femmes un peu âgées, ſur tout celles du commun, ſe contentent de ſe ſervir d'un morceau de ſoye fort fine, dont elles font pluſieurs tours à la tête, ce qui s'appelle *Pao teou*, c'eſt-à-dire, enveloppe de tête.

Mais ce qui releve beaucoup les graces naturelles des Dames Chinoiſes, c'eſt la pudeur & l'extrême modeſtie qui éclate dans leurs regards, dans leur contenance, & dans leurs vêtemens. Leurs robbes ſont fort longues, & leur prennent depuis le col juſqu'aux talons, en ſorte qu'elles n'ont de découvert que le viſage. Leurs mains ſont toûjours cachées ſous des manches fort larges, & ſi longues, qu'elles traîneroient preſque juſqu'à terre, ſi elles ne prenoient pas le ſoin de les relever. La couleur de leurs habits eſt indifférente, elle peut-être ou rouge, ou bleue, ou verte, ſelon leur goût: il n'y a gueres que les Dames avancées en âge, qui s'habillent de noir ou de violet.

Au reſte ce que j'appelle ici mode,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 88 sur 741

n'eſt gueres conforme à l'idée qu'on s'en fait en Europe, où la maniere de ſe vêtir eſt ſujette à tant de changemens. Il n'en eſt pas de même à la Chine, & ce qui marque le bon ordre qui s'y obſerve, & l'uniformité du gouvernement, juſques dans les choſes les moins importantes, c'eſt que cette forme de vêtement a toûjours été la même, & n'a point varié depuis la naiſſance de l'Empire, juſqu'à l'entrée des Tartares, qui ſans rien changer à la forme de l'ancien Gouvernement des Chinois, les ont ſeulement obligez de ſe conformer à celle de leurs vêtemens.

L'habillement des hommes ſe reſſent de la gravité qu'ils affectent : il conſiſte dans une longue veſte qui deſcend juſqu'à terre, dont un pan ſe replie ſur l'autre, en telle ſorte que celui de deſſus, s'étend juſqu'au côté droit, où on l'attache avec quatre ou cinq boutons d'or ou d'argent, un peu éloignez les uns des autres. Les manches qui ſont larges auprès de l'épaule, vont peu à peu ſe retreciſſant juſqu'au poignet, & ſe terminent en forme de fer à cheval, qui leur couvre les mains, & ne laiſſe paroître tout au plus que le bout des doigts ; car elles ſont toûjours plus longues que la main. Ils ſe ceignent d'une large ceinture de ſoye, dont les bouts pendent juſqu'aux genoux, & à laquelle ils attachent un étui qui contient un couteau, & les deux bâtonnets qui leur ſervent de fourchetes, une bourſe, &c. Les Chinois autrefois ne portoient point de couteau, & encore à préſent les Lettrez le portent aſſez rarement.

Sous la veſte, ils portent en Eté un caleçon de lin, qu'ils couvrent quelquefois d'un autre caleçon de taffetas blanc ; & durant l'Hyver, des haut-de-chauſſes de ſatin fourré de coton, ou de ſoye crue ; ou ſi c'eſt dans les Pays Septentrionaux, de peaux qui ſont fort chaudes. Leur chemiſe qui eſt de différente toile ſelon les ſaiſons, eſt fort ample & fort courte ; & pour conſerver la propreté de leurs habits durant les ſueurs de l'Eté, pluſieurs portent immédiatement ſur la chair, une eſpéce de retz de ſoye, qui empêche que leur chemiſe ne s'applique à la peau.

En Eté ils ont le col tout nud, ce qui nous paroît déſagréable ; mais en Hyver ils le couvrent d'un collet qui eſt, ou de ſatin, ou de zibeline, ou de peau de renard, & qui tient à la veſte. En Hyver, leur veſte eſt fourrée de peaux de moutons ; d'autres la portent piquée ſeulement de ſoye & de coton. Les gens de qualité la doublent entierement de ces belles peaux de zibeline, qui leur viennent de Tartarie ; ou bien de belles peaux de renard, avec un bord de zibeline ; ſi c'eſt au Printems ils les portent doublez d'hermine. Au-deſſus de la veſte, ils portent un ſurtout à manches larges & courtes, qui eſt doublé ou bordé de la même maniere.

Toutes les couleurs ne ſont pas permiſes également à tout le monde ; il n'y a que l'Empereur & les Princes du Sang, qui puiſſent porter des habits de couleur jaune. Le ſatin à fond rouge eſt affecté à certains Mandarins, dans les jours de cérémonie. On s'habille communément en noir, en bleu, ou en violet. Le Peuple eſt vêtu pour l'ordinaire de toile de coton teinte en bleu ou en noir.

Autrefois ils oignoient fort leurs cheveux, & ils étoient ſi jaloux de cet ornement, que lorſque les Tartares après la conquête de leur Pays, les obligerent de ſe raſer la tête à la maniere Tartare, pluſieurs aimerent mieux perdre la vie, que d'obéir en ce point aux ordres de leurs Conquérans, quoique ces nouveaux maîtres ne touchaſſent point aux autres uſages de la Nation. Ils ont donc maintenant la tête raſée, excepté par derriere, où au milieu, ils laiſſent croître autant de cheveux qu'il en faut, pour faire une longue queue cordonnée en forme de treſſe.

Ils ſe couvrent la tête en Eté d'une eſ-


Tome II pag. 62.
DAMES CHINOISES
DAMES CHINOISES
DAME TARTARE
FILLE DE MENAGE
BONZESSE
VILLAGEOISE
EMPEREUR DE LA CHINE
en habit ordinaire
en habit de ceremonie
MANDARINS
en habit d'eté
DE LETTRES
en habit d'hyver
MANDARINS
Chinois
DE GUERRE
Tartare
BONZE
VILLAGEOIS
A.Humblot delin.
gravé par Fonbonne
Habillement des Chinois

péce de petit chapeau ou bonnet, fait en forme d'entonnoir : le dedans eſt doublé de ſatin, & le deſſus eſt couvert d'un rotin travaillé très-finement : à la pointe de ce bonnet eſt un gros flocon de crin rouge qui le couvre, & qui ſe répand juſques ſur les bords. Ce crin eſt une eſpéce de poil très fin & très leger qui croît aux jambes de certaines vaches ; & qui ſe teint en un rouge vif & éclatant ; c'eſt celui qui eſt le plus en uſage, & dont tout le monde peut ſe ſervir.

Il y en a un autre que le Peuple n'oſe porter, & qui n'eſt propre qu'aux Mandarins & aux gens de Lettres.

Il eſt de la même forme que l'autre, mais fait de carton, entre deux ſatins, dont le deſſous eſt d'ordinaire, ou rouge, ou bleu ; & le deſſus d'un ſatin blanc, couvert d'un gros flocon de la plus belle ſoye rouge, qui flotte irrégulierement. Les gens de diſtinction ſe ſervent auſſi du premier, quand il leur plaît, mais ſur tout lorſqu'ils vont à cheval, ou que le tems eſt mauvais, parce qu'il réſiſte à la pluye, & qu'il défend ſuffiſamment du ſoleil, par devant & par derriere la tête.

En Hyver, ils portent un bonnet fort chaud bordé de zibeline, ou d'hermine, ou de peau de renard, dont le deſſus eſt couvert d'un flocon de ſoye rouge. Ce bord de fourrures eſt large de deux à trois pouces, & a fort bel air, ſur tout quand il eſt fait de ces belles zibelines noires & luiſantes, qui ſe vendent juſqu'à 40. & 50. taëls.

Les Chinois, ſur tout ceux qui ſont qualifiez, n'oſeroient paroître en public, ſans être bottez : ces bottes ſont ordinairement de ſatin, de ſoye, ou de toile de coton, teinte en couleur, & aſſez juſtes au pied ; elles n'ont ni talon, ni genoüilliere : s'ils font un long voyage à cheval, ces bottes ſont de cuir de vache, ou de cheval, ſi bien apprêté que rien n'eſt plus ſouple ; leurs bas à bottes ſont d'une étoffe piquée & doublée de coton, ils montent plus haut que la botte, & à cet endroit là ils ont un gros bord de velours ou de panne.

Si cette chauſſure eſt commode en Hyver pour défendre les jambes du froid, elle n'eſt guéres tolérable dans le tems des grandes chaleurs ; c'eſt pourquoi ils en ont d'autres qui ſont plus fraiches ; elle n'eſt pas fort en uſage parmi le Peuple, qui ſouvent pour épargner, ſe contente d'une eſpece de patins de toile noire : les gens de qualité en portent dans leurs maiſons, qui ſont faits d'une étoffe de ſoye, & qui ſont très-propres & très-commodes.

Enfin voici comme l'on doit être ajuſté toutes les fois qu'on ſort de la maiſon, ou que l'on rend une viſite de conſéquence : ſans parler des habits intérieurs qui ſont, ou de toile ou de ſatin, on porte par-deſſus une longue robbe d'une étoffe de ſoye, aſſez ſouvent bleuë, avec une ceinture : ſur le tout un petit habit noir ou violet, qui deſcend aux genoux, fort ample, & à manches larges & courtes ; un petit bonnet fait en forme de cône racourci, chargé tout autour de ſoyes flottantes, ou de crin rouge ; des bottes d'étoffe aux pieds, & un éventail à la main.

Les Chinois aiment la propreté dans leurs maiſons ; mais il ne faut pas eſperer d'y rien trouver de bien magnifique : leur architecture n'eſt pas fort élégante, & ils n'ont guéres de bâtimens réguliers que les Palais des Empereurs, quelques Edifices publics, les Tours, les Arcs de Triomphe, les Portes, & les Murailles des grandes Villes, les Digues, les Levées, les Ponts, & les Pagodes. Les maiſons des particuliers ſont très-ſimples, & l'on n'y a égard qu'à la commodité. Les perſonnes riches y ajoûtent des ornemens de vernis, de ſculpture, & de dorure, qui rendent leurs maiſons riantes, & agréables.

Ils commencent d'ordinaire à élever les colomnes & à y placer le toît, parce que le gros de leurs Edifices ne devant être que de bois, ils n'ont pas be-

ſoin de creuſer des fondemens bien avant en terre: ils ne vont guéres que juſqu'à deux pieds: ils font leurs murailles de briques ou de terres battuës, & en certains endroits elles ſont toutes de bois. Ces maiſons n'ont pour l'ordinaire que le rez de chauſſée; celles des Marchands le plus ſouvent ont un étage, qu'on appelle *Leou*: c'eſt dans cet étage qu'ils mettent leurs marchandiſes.

Dans les Villes, preſque toutes les maiſons ſont couvertes de tuiles: ces tuiles ſont toutes en demi canal, & fort épaiſſes; on couche ces tuiles ſur la partie convexe, & pour couvrir les fentes dans les endroits, où les côtez ſe touchent, on en met de nouvelles, mais renverſées. Les chevrons & les pannes ſont rondes ou quarrées: ſur les chevrons on couche des briques minces, & de la forme de nos grands carreaux, ou de petites planches de bois, ou des nattes de roſeaux, ſur quoi on met un enduit de mortier; quand il eſt un peu ſec on couche les tuiles: ceux qui ſont en état de faire de la dépenſe, lient les tuiles avec de la chaux. Le commun ſe ſert de mortier.

Dans la plûpart des maiſons, après la premiere entrée il y a une ſalle expoſée au Midi, de la longueur d'environ 30 à 35 pieds; derriere cette ſalle ſont trois ou cinq chambres, qui vont d'Orient en Occident. Le milieu ſert de ſalon intérieur: le toît de la maiſon eſt porté ſur des colomnes; par exemple, ſi la ſalle a 30. pieds de long, elle en aura au moins 15. de large, & le plus ſouvent 24. colomnes portent le toît ſur le devant, un pareil nombre ſur le derriere, & une de chaque côté: chaque colomne eſt élevée ſur des baſes de pierre: ces colomnes portent des poitrails de long, & entre deux colomnes ils mettent une piéce de bois en travers. Sur ces grandes poutres, & ſur les deux colomnes qui ſont aux côtez, ils poſent d'autres piéces de bois qui portent le comble du toît; après quoi ils commencent à bâtir les murailles. Les colomnes ont ordinairement dix pieds de haut.

La magnificence des maiſons, ſelon le goût Chinois, conſiſte d'ordinaire dans la groſſeur des poutres, & des colomnes, dans le choix du bois le plus précieux, & dans la belle ſculpture des portes. Ils n'ont point d'autres dégrez, que ceux qui ſervent à élever un peu la maiſon au-deſſus du rez de chauſſée. Mais le long du corps de logis regne une gallerie couverte, de la largeur de ſix à ſept pieds, & revêtuë de belles pierres de taille.

On voit pluſieurs maiſons, où les portes du milieu de chaque corps de logis ſe répondent; ainſi l'on découvre d'abord en y entrant une longue ſuite de corps de logis. Chez les gens du commun les murailles ſont faites de brique qui n'eſt pas cuite, mais par le devant elles ſont incruſtées de briques cuites: en certains endroits elles ſont de terre battuë entre deux ais: il y en a d'autres, où l'on ne ſe ſert point de muraille; ils ferment leurs maiſons avec des clayes, qu'ils enduiſent de terre & de chaux. Mais chez les perſonnes de diſtinction les murailles ſont toutes de briques polies, & ſouvent cizelées avec art.

Dans les Villages, ſur tout en quelques Provinces, les maiſons ſont la plûpart de terre & fort baſſes: le toît fait un angle ſi obtus, ou bien eſt tellement arrondi peu à peu, qu'il paroît plat: il eſt de roſeaux couverts de terre, & ſoutenu par des nattes de petits roſeaux qui portent ſur des pannes, & ſur des ſolives. Il y a des Provinces, où au lieu de bois de chauffage on ſe ſert de charbon de terre, ou bien de roſeaux, ou de paille. Comme ils ſe ſervent de fourneaux dont la cheminée eſt fort étroite, & que quelquefois il n'y en a point qui donne iſſuë à la fumée, ſi, outre la cuiſine, on s'en ſert dans la chambre, elle eſt bientôt empeſtée de cette odeur de charbon de terre, & de roſeaux

ſeaux brûlez, qui eſt inſuportable à ceux qui n'y ſont pas accoûtumez.

Les maiſons des grands Seigneurs, & des perſonnes riches comparées aux nôtres, ne méritent pas beaucoup d'attention: ce ſeroit abuſer des termes que de leur donner le nom de Palais: elles n'ont que le rez de chauſſée, mais elles ſont plus élevées que les maiſons ordinaires: la couverture eſt propre, & le haut du toît a divers ornemens: le grand nombre des cours & des appartemens propres à loger leurs domeſtiques, ſupplée à leur beauté, & à leur magnificence.

Ce n'eſt pas que les Chinois n'aiment le faſte & la dépenſe: mais la coutume du pays, & le danger qu'il y a de faire des dépenſes ſuperflues & contraires à l'uſage, les arrêtent malgré eux: les Tribunaux où ſe rend la juſtice, ne ſont guéres plus ſuperbes; les cours en ſont grandes, les portes élevées, on y voit même quelquefois des ornemens de ſculpture d'aſſez bon goût; mais les ſalles intérieures, & les Chambres d'Audience, n'ont ni magnificence, ni grande propreté.

Il faut avoüer néanmoins que les Hôtels des principaux Mandarins, des Princes, & des perſonnes riches & puiſſantes, ſurprennent par leur vaſte étendue: ils ont quatre ou cinq avant-cours, avec autant de corps de logis dans chacune des cours. A chaque frontiſpice il y a trois portes: celle du milieu eſt plus grande, & les deux côtez ſont ornez de lions de marbre. Proche de la grande porte eſt une place environnée de barrieres couvertes d'un beau vernis rouge ou noir. Aux côtez ſont deux petites Tours où il y a des tambours, & d'autres inſtrumens de muſique, dont on joue à différentes heures du jour, & ſur tout lorſque le Mandarin ſort, ou qu'il entre, ou qu'il monte à ſon Tribunal.

Au-dedans on voit d'abord une grande place, où s'arrêtent ceux qui ont des Procès, ou des Requêtes à préſenter: des deux côtez ſont de petites maiſons qui ſervent d'Etude aux Officiers du Tribunal. Puis on voit trois autres portes, qui ne s'ouvrent que quand le Mandarin monte au Tribunal: celle du milieu eſt fort grande, & il n'y a que les perſonnes de diſtinction qui y paſſent: les autres entrent par celles qui ſont à côté; après quoi on apperçoit une autre grande cour, au bout de laquelle eſt une grande ſalle où le Mandarin rend la juſtice: ſuivent l'une après l'autre deux ſales deſtinées à recevoir les viſites: elles ſont propres, garnies de ſiéges, & de divers meubles. Tels ſont dans la plûpart des endroits les Tribunaux des grands Mandarins.

Les Officiers dont je viens de parler ſont des Ecrivains, des eſpeces de Notaires, &c. Il y en a de ſix ſortes, qui ſont chargez, chacun dans leur Etude, des ſix différentes affaires, qui ont rapport aux ſix Cours Souveraines de *Peking*: de ſorte qu'un Mandarin particulier fait en petit dans ſon Tribunal, ce qu'il fera un jour dans une des Cours Souveraines, à l'égard de tout l'Empire. Ils ſont entretenus des deniers publics, & ils ſont ſtables; c'eſt pourquoi les affaires vont toûjours leur chemin, quoique les Mandarins changent ſouvent, ou parce qu'on les caſſe, ou parce qu'ils ſont envoyez en d'autres Provinces.

On paſſe enſuite une autre cour, & l'on entre dans une autre ſalle, beaucoup plus belle que la premiere, où l'on n'admet que les amis particuliers: tout autour eſt le logement des Domeſtiques du Mandarin. Après cette ſalle eſt une autre cour; on trouve une grande porte qui ferme l'appartement des femmes & des enfans, où aucun homme n'oſeroit entrer: tout y eſt propre & commode. On y voit des jardins, des bois, des lacs, & tout ce qui peut récréer la vue; il y en a qui y forment des rochers & des montagnes artificielles, percées de tous côtez, avec divers détours, en forme de labyrinthes, pour y prendre le frais:

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 93 sur 741

quelques-uns y nourriſſent des cerfs & des dains, quand ils ont aſſez d'eſpace pour faire une eſpece de parc : ils y ont pareillement des viviers, pour des poiſſons & pour des oiſeaux de riviere.

L'Hôtel du *Tſiang kun*, ou Général des Troupes Tartares qui ſont à *Canton*, paſſe pour un des plus beaux qui ſoit dans toute la Chine ; il avoit été bâti par le fils de ce riche & puiſſant Prince, appellé *Ping nan vang*, c'eſt-à-dire, pacificateur du Midi. L'Empereur *Cang hi* l'avoit fait en quelque ſorte Roy de *Canton*, en reconnoiſſance des ſervices qu'il avoit rendus à l'Etat, en achevant d'aſſujettir aux Tartares quelques-unes des Provinces Auſtrales de la Chine : mais comme il oublia bientôt ſon devoir, il attira peu d'années après la diſgrace de l'Empereur ſur ſa perſonne & ſur toute ſa maiſon, & finit ſa vie à *Canton*, en s'étranglant lui-même avec une écharpe de ſoye rouge, que l'Empereur lui envoya de *Peking* en poſte par un des Gentilshommes de ſa Chambre.

Ce qui fait la beauté & la magnificence des Palais chez les Chinois, eſt bien différent de ce qu'on admire dans ceux d'Europe. Quoi qu'en y entrant, l'œil juge à la grandeur des cours & des édifices, que ce doit être la demeure d'un grand Seigneur ; néanmoins le goût d'un Européan eſt peu frappé de cette ſorte de magnificence, qui ne conſiſte que dans le nombre & l'étendue des Cours, dans la largeur & la capacité de quelques grandes ſalles, dans la groſſeur des colomnes, & dans quelques morceaux de marbre groſſierement travaillé.

Le marbre eſt très-commun dans les Provinces de *Chan tong*, & de *Kiang nan* : mais les Chinois ne ſçavent guéres profiter de cet avantage ; car ils ne s'en ſervent pour l'ordinaire qu'à revêtir quelque Canal, ou à conſtruire des Ponts, des Arcs de Triomphe, des inſcriptions, leur pavé, le ſeuil de leurs portes, & les fondemens de quelques Pagodes.

Les Chinois ne ſont pas curieux, comme en Europe, d'orner & d'embellir l'intérieur de leurs maiſons : on n'y voit ni tapiſſeries, ni miroirs, ni dorures : comme les Hôtels que les Mandarins habitent, appartiennent à l'Empereur qui les loge, & que leurs Charges ne ſont proprement que des Commiſſions, dont on les dépoüille, quand ils ont fait des fautes ; que, quand même on eſt content de leur conduite, ils ne ſont pas ſtables dans le lieu où on les a placez, & que lorſqu'ils y penſent le moins, on leur donne un Gouvernement dans une autre Province, ils n'ont garde de faire de grandes dépenſes pour meubler richement une maiſon, qu'ils ſont à tout moment en danger d'abandonner.

D'ailleurs comme les viſites ne ſe reçoivent jamais dans les appartemens intérieurs, mais ſeulement dans une grande ſalle qui eſt ſur le devant de la maiſon, il n'eſt pas étonnant qu'ils en retranchent des ornemens aſſez inutiles, puiſqu'ils ne ſeroient vûs de perſonne.

Les principaux ornemens dont leurs ſalles & leurs appartemens ſont embellis, étant bien ménagez, ne laiſſent pas d'avoir un grand air de propreté, & de plaire à la vûë : on y voit de groſſes lanternes de ſoye peintes & ſuſpenduës au plancher : des tables, des cabinets, des paravents, des chaiſes de ce beau vernis noir & rouge, qui eſt ſi tranſparent qu'au travers on apperçoit les veines du bois, & ſi clair qu'il paroît comme une glace de miroir ; diverſes figures d'or & d'argent, ou d'autres couleurs peintes ſur ce vernis lui donnent un nouvel éclat. De plus les tables, les buffets, les cabinets ſont ornez de ces beaux vaſes de porcelaine que nous admirons, & qu'on n'a jamais pû imiter en Europe.

Outre cela ils ſuſpendent en divers endroits des pieces de ſatin blanc, ſur leſquelles on a peint des fleurs, des oyſeaux, des montagnes, & des payſages : ſur quelques autres ils écrivent en gros caracteres des ſentences morales, où il y a

preſque toûjours quelque obſcurité; elles ſont tirées des hiſtoires, & ont ſouvent un autre ſens que le ſens naturel des paroles. Ces ſentences ſont d'ordinaire deux à deux, & ſont conçuës dans un pareil nombre de lettres. Il y en a qui ſe contentent de blanchir les chambres, ou d'y coller fort proprement du papier, en quoi les ouvriers Chinois excellent.

Quoiqu'on ne paroiſſe jamais dans les chambres où ils couchent, & que ce ſeroit une impoliteſſe d'y conduire un Etranger, leurs lits, ſur tout parmi les grands Seigneurs, ne laiſſent pas d'avoir leur beauté & leur agrément: le bois eſt peint, doré, & orné de ſculpture; les rideaux ſont différens ſelon les ſaiſons: en hyver & dans le Nord, ils ſont d'un double ſatin; & en été, ou d'un ſimple taffetas blanc ſemé de fleurs, d'oyſeaux, & d'arbres; ou d'une gaze très-fine, qui n'empêche pas l'air de paſſer, & qui eſt aſſez ſerrée pour garantir des moucherons, leſquels ſont extrêmement incommodes dans les Provinces du Midi. Les gens du commun en ont de toile d'une eſpece de chanvre fort claire. Les matelats dont ils ſe ſervent, ſont bourrez de coton fort épais.

Dans les Provinces Septentrionales on dreſſe des briques cruës en forme de lit, qui eſt plus ou moins large, ſelon que la famille eſt plus ou moins nombreuſe. A côté eſt un petit fourneau, où l'on met le charbon dont la flamme & la chaleur ſe répandent de tous côtez par des tuyaux faits exprès, qui aboutiſſent à un conduit, lequel porte la fumée juſqu'au deſſus du toît. Chez les perſonnes de diſtinction le fourneau eſt percé dans la muraille, & c'eſt par dehors qu'on l'allume. Par ce moyen le lit s'échauffe, & même toute la maiſon. Ils n'ont pas beſoin de lits de plumes comme en Europe: ceux qui craignent de coucher immédiatement ſur la brique chaude, ſe contentent de ſuſpendre ſur ces lits de briques une eſpece d'eſtrapontin: il eſt fait de cordes ou de rotin, qui a le même effet que les ſangles dont on ſe ſert pour les lits d'Europe.

Le matin tout cela ſe leve, & on met à la place des tapis ou des nattes ſur leſquelles on s'aſſied. Comme ils n'ont point de cheminées, rien ne leur eſt plus commode: toute la famille y travaille ſans reſſentir le moindre froid, & ſans qu'il ſoit néceſſaire de prendre des habits fourrez de peaux: c'eſt à l'ouverture du fourneau que le menu peuple fait cuire ſa viande; & comme les Chinois boivent toûjours chaud, il y fait chauffer ſon vin, & il y prépare ſon thé. Les lits ſont plus grands dans les Hôtelleries, afin que pluſieurs Voyageurs y trouvent leur place.

De la magnificence des Chinois dans leurs voyages, dans les Ouvrages publics, tels que ſont les Ponts, les Arcs de triomphe, les Portes, les Tours, & les Murs des Villes; dans leurs Fêtes, &c.

LA magnificence de l'Empereur & de ſa Cour, & les richeſſes des Mandarins, ſurpaſſent ce que l'on en peut dire: on eſt frappé d'abord de ne voir que ſoye, que porcelaines, que meubles & cabinets, qui n'étant pas plus riches, ont quelque choſe de plus brillant que le commun des ouvrages d'Europe. Mais ce n'eſt pas en cela principalement que conſiſte la magnificence des Seigneurs de la Chine: ils ſe négligent d'ordinaire dans le Domeſtique, & les Loix en banniſſent le luxe & le faſte: elles ne le leur permettent, & ne l'approuvent, que lorſqu'ils paroiſſent en public, lorſqu'ils font ou reçoivent des viſites, ou quand ils font leur cour à l'Empereur, & qu'ils ſont admis en ſa préſence.

J'ai déja parlé du train ſuperbe des Mandarins, & de la ſuite nombreuſe de leurs Officiers: les gens de guerre qui vont d'ordinaire à cheval n'affectent pas moins un air de grandeur qui ſurprend. A la vérité leurs chevaux ne ſont pas fort beaux, mais le harnois en eſt magnifique: le mords & les étriers ſont dorez, ou d'argent; la ſelle eſt très-riche; la bride eſt de trois leſſes de gros ſatin piqué, large de deux doigts: à la naiſſance du poitrail pendent deux gros flocons de ce beau crin rouge, dont ils couvrent leurs bonnets: ces flocons ſont ſuſpendus par des anneaux de fer doré ou argenté; ils ſont toûjours précedez & ſuivis d'un grand nombre de Cavaliers, qui leur font cortege; ſans compter leurs Domeſtiques, qui ſelon la qualité de leur Maître, ſont vêtus ou de ſatin noir, ou de toile de coton teinte en couleur.

Mais où la magnificence Chinoiſe éclate d'avantage, c'eſt lorſque l'Empereur donne audience aux Ambaſſadeurs, ou qu'aſſis ſur ſon Trône, il voit à ſes pieds les principaux Seigneurs de ſa Cour, & tous les grands Mandarins en habits de cérémonie, qui lui rendent leurs hommages.

C'eſt un ſpectacle véritablement auguſte, que ce nombre prodigieux de Soldats ſous les armes, cette multitude inconcevable de Mandarins avec toutes les marques de leur dignité, & placez chacun ſelon ſon rang dans un très-grand ordre; les Miniſtres d'Etat, les Chefs des Cours Souveraines, les Regulos, & les Princes du Sang, tout cela a un air de grandeur extraordinaire, & qui donne une haute idée du Souverain, auquel on rend de ſi profonds reſpects. On n'y diſpute jamais du rang, chacun ſçait diſtinctement ſa place: le nom de chaque Charge eſt gravé ſur des lames de cuivre enclavées dans le pavé de marbre.

Ce n'eſt pas dans les voyages qu'on cherche en Europe à paroître magnifique; on y eſt au contraire fort negligé & aſſez mal en ordre. On a une autre méthode à la Chine; un grand Mandarin ne voyage qu'avec pompe & avec appareil. Si c'eſt en barque, il monte lui-même une barque ſuperbe, & il a à ſa ſuite un grand nombre d'autres barques qui portent tout ſon train. S'il fait ſon voyage par terre, outre les Domeſtiques & les Soldats qui le précedent & qui le ſuivent avec des lances & des étendarts, il a pour ſa perſonne, une litiere, une chaiſe portée par des mulets, ou par huit hommes, & pluſieurs chevaux en leſſe. Il ſe ſert de ces voitures tour à tour, ſelon ſa commodité & les divers changemens de tems.

J'ai déja dit que la Chine eſt toute coupée de canaux larges & profonds, & ſouvent

vent tirez au cordeau : il y a ordinairement dans chaque Province une grande Riviere, ou un large Canal renfermé entre deux levées revêtuës de pierres plattes ou de marbre, qui tient lieu de grand chemin : celui qu'on appelle le grand Canal, traverſe tout l'Empire depuis *Canton* juſqu'à *Peking*, & rien n'eſt plus commode que de faire ſix cens lieues depuis la Capitale juſqu'à *Macao*, comme ſi l'on étoit dans ſa propre maiſon, ſans aller par terre qu'une ſeule journée, pour traverſer la Montagne de *Mei lin*, qui ſépare la Province de *Kiang ſi* de celle de *Quang tong*. On peut même éviter cette journée, & continuer ſa route en barque, ſur-tout lorſque les eaux ſont grandes.

C'eſt pourquoi les Mandarins qui vont prendre poſſeſſion de leur Gouvernement, & les Envoyez de la Cour font le plus ſouvent leur voyage par eau. On leur fournit une de ces barques qui ſont entretenuës par l'Empereur, & dont la grandeur égale celle de nos vaiſſeaux du troiſiéme rang.

Ces barques Impériales ſont de trois ordres différens, & rien n'eſt plus propre : elles ſont peintes, dorées, hiſtoriées de dragons, & enduites de vernis en dedans & par dehors. Les médiocres dont on ſe ſert plus communément, ont plus de ſeize pieds de large ſur environ quatre-vingt de long, & neuf de hauteur de bord. La forme en eſt quarrée & platte, excepté la prouë qui va en s'arrondiſſant.

Outre l'appartement du Patron de la barque qui a ſa famille, ſa cuiſine, deux grandes places, une à l'avant, & l'autre à l'arriere ; il y a une ſalle haute de ſix à ſept pieds, & qui en a onze de largeur, enſuite une antichambre & deux ou trois chambres avec un réduit ſans ornemens, tout cela de plein pied : c'eſt ce qui fait l'appartement du Mandarin. Tout eſt verniſſé de ce beau vernis de la Chine blanc & rouge, avec quantité de ſculptures, de peintures, & de dorures au platfond & ſur les côtez. Les tables & les chaiſes ſont verniſſées de rouge ou de noir. La ſalle a des deux côtez des fenêtres, qui peuvent s'ôter quand on le juge à propos. Au lieu de vitres, on ſe ſert d'écailles d'huitres fort minces, ou d'étoffes fines enduites d'une cire luiſante, & enrichies de fleurs, d'arbres, & de diverſes figures : le tillac eſt environné de galeries, où les matelots peuvent aller & venir, ſans incommoder ceux qui y ſont logez.

Cet appartement eſt couvert d'une platte forme, ou d'une eſpéce de belvedere, ouverte de tous côtez, deſtinée pour la muſique, qui conſiſte en quatre ou cinq joüeurs d'inſtrumens, dont l'harmonie ne peut flatter que des oreilles Chinoiſes. Le deſſous, qui eſt comme le fond de cale, eſt partagé en pluſieurs ſoutes qui contiennent le bagage. Les voiles ſont faites de nattes, qui ſe replient de même que les feüilles de ſoufflets ; chaque voile eſt diviſée en pluſieurs quarrez oblongs, leſquels étant étendus, forment la voile. Lorſqu'on la plie, elle n'occupe preſque point de place. Ces voiles ſont commodes, en ce qu'elles tiennent plus près du vent que d'autres, & que ſi un grand vent fait manquer l'écoute, il n'en arrive aucun inconvenient à la Barque ou au Vaiſſeau.

Pour pouſſer ces grandes Barques, ils ſe ſervent de longues & groſſes perches faites en forme de potence, ou de T. dont un bout va juſqu'au fond de l'eau, & l'autre eſt appuyé contre le devant de l'épaule, pour faire plus d'effort, & faire avancer la Barque plus vîte ; ou bien ils ſe ſervent de rames, qui ſont de diverſes figures : c'eſt d'ordinaire un bois long, qui ſe termine en forme de pelle : il y a un trou au milieu, pour recevoir des chevilles qui ſont fichées ſur le bord de la Barque. Ils en ont d'autres qui ne ſortent jamais de l'eau : ils gouvernent de telle ſorte l'extrémité de la rame, à la droite & à la gauche, qu'elle imite le mouvement de la queue d'un poiſſon, &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 97 sur 741

coupe toûjours le haut obliquement, comme ſont les oiſeaux de rapine, en volant ſans remuer les aîles, & ſe ſervant pour rames de leurs queues.

La commodité qu'on y trouve, c'eſt que les rameurs n'occupent preſque point de place ſur la Barque; ils ſont rangez au bord ſur des aix, & leurs rames font l'effort du timon; elles rompent rarement, & quoiqu'elles ne ſortent jamais de l'eau, elles pouſſent toûjours la Barque.

Il y a de ces Barques qui ſe tirent à la corde, lorſque le vent eſt contraire, ou qu'on eſt obligé d'aller contre le courant: cette corde ſe fait en pluſieurs endroits d'écliſes de cannes: on coupe ces cannes en parties minces & longues, & l'on en fait un tiſſu comme de la corde: l'eau ne les pourrit jamais, & elles ſont d'une force ſurprenante: il y a d'autres endroits où l'on ſe ſert de corde de chanvre.

La Barque qui porte un grand Mandarin, eſt toûjours ſuivie de pluſieurs autres, comme nous avons dit, parmi leſquelles il y en a toûjours du moins une appellée *Ho che tchouen*, ou Barque des proviſions; elle porte la cuiſine, les proviſions de bouche, & les Officiers qui préparent à manger; une autre qui eſt pour l'eſcorte, où il y a des Soldats; une troiſiéme beaucoup plus petite & plus legere, qu'on pourroit appeller Barque de Fourriers, parce qu'elle eſt deſtinée à courir devant en diligence, pour donner avis & faire préparer les choſes néceſſaires ſur la route, afin que tout ſe trouve prêt au paſſage, & qu'on ne ſoit pas obligé d'attendre.

Ces Barques ont leurs rameurs, & en cas de beſoin ſont auſſi tirées à la corde le long du rivage, par un certain nombre d'hommes, que les Mandarins de chaque Ville fourniſſent, & qui ſe changent tous les jours. Le nombre de ces hommes ſe détermine ſuivant le nombre des chevaux marquez ſur le *Cang ho*, ou Patente de l'Empereur, ſçavoir, trois hommes par cheval: en ſorte que ſi l'on a marqué huit chevaux pour un Envoyé, on lui fournira vingt-quatre hommes pour tirer ſa Barque.

Sur la route d'eau, il y a de lieuë en lieuë des *Tang*, ou corps de garde, poſez à une certaine diſtance les uns des autres, afin que dans le beſoin ils puiſſent ſe donner réciproquement les avis néceſſaires par des ſignaux. Ils donnent ces ſignaux le jour, par le moyen d'une épaiſſe fumée, qu'ils font élever en l'air en brûlant des feüilles & des branches de Pin, dans trois petits fournaux de figure pyramidale, & percez en haut. La nuit ces ſignaux ſe donnent par le bruit d'une petite piéce d'artillerie. Les Soldats de chaque *Tang*, qui ſont au nombre tantôt de dix, tantôt de cinq, ou quelquefois moins ſelon les lieux, ſe rangent d'ordinaire en haye le long du rivage, par reſpect pour le Mandarin: l'un d'eux tient l'enſeigne déployée, les autres ſont dans la poſture que demandent les armes qu'ils portent.

Si c'eſt un Envoyé, on met à la proüe & à la pouppe de ces barques quatre fanaux, où l'on lit en grands caracteres d'or ces paroles, *Kin tchai ta gin*, c'eſt-à dire, Grand Envoyé de la Cour: ces inſcriptions ſont accompagnées de banderolles & d'étendards de ſoye de diverſes couleurs, qui voltigent au gré du vent.

Toutes les fois qu'on jette l'ancre, comme il arrive ſur le ſoir, ou qu'on la leve le matin pour partir, le corps de garde ſalue le Mandarin d'une décharge de boëtes, à laquelle les trompettes répondent par pluſieurs fanfares. Lorſque la nuit approche, on allume les fanaux à la pouppe & à la proüe, de même que treize autres lanternes plus petites, qui ſont ſuſpendues en forme de chapelet le long du mât, ſçavoir, dix en bas en ligne perpendiculaire, & trois autres en haut en ligne horiſontale.

Dès que les lanternes ſont allumées, le Capitaine du lieu ſe préſente vis-à-vis des barques avec ſa troupe, & il

©BIUM

compte à haute voix les hommes qu'il a amenez, pour veiller & faire la ſentinelle toute la nuit : alors le Patron de la barque prononce une longue formule, par laquelle il explique en détail tous les accidens qui ſont à craindre, comme le feu, les voleurs, &c. & avertit les Soldats, que ſi quelqu'un de ces accidens arrivoit, ils en ſeront reſponſables.

Les Soldats répondent à chaque article par un grand cri ; après quoi ils ſe retirent comme pour former un corps de garde, & laiſſent l'un d'eux qui fait la ſentinelle, & qui ſe promenant ſur le quay, frappe continuellement deux bâtons de bambou l'un contre l'autre, afin qu'on ne doute point de ſa vigilance, & qu'on ſoit ſûr qu'il ne s'eſt pas endormi. Ces ſentinelles ſe relevent d'heure en heure, & font le même bruit & le même manege pendant toute la nuit, chacune à ſon tour. Si c'eſt un grand Mandarin, ou un grand Seigneur de la Cour, on lui rend les mêmes honneurs.

La quantité de canaux qu'on voit à la Chine, a quelque choſe de ſingulier ; ils ſont ſouvent revêtus de côté & d'autre, même juſqu'à dix ou douze pieds de haut, de belles pierres de taille quarrées, qui paroiſſent en pluſieurs endroits, être d'un marbre gris couleur d'ardoiſe.

Il y a de ces canaux dont les rives ſont de vingt à vingt-cinq pieds de haut, de niveau de part & d'autre, de ſorte qu'il faut un grand nombre de chapelets, pour en faire couler l'eau dans la campagne. On en voit qui vont plus de dix lieues en ligne droite, tel que celui qui va depuis *Sou tcheou*, juſqu'à *Vou ſi hien*.

Le canal qui eſt au Nord-Ouëſt de la Ville de *Hang tcheou*, s'étend de même fort loin en ligne droite : il a partout plus de quinze toiſes de largeur : il eſt revêtu de part & d'autre de pierres de taille, & bordé de maiſons auſſi ſerrées que dans les rues de la Ville, & auſſi remplies de monde. Les deux bords du canal ſont tout couverts de barques : dans les endroits où le rivage eſt bas & inondé, on a bâti des ponts plats faits de grandes pierres, poſées trois à trois, de ſept à huit pieds de longueur chacune, en forme de levée.

Les grands canaux qui ſe trouvent en chaque Province, dechargent leurs eaux à droit & à gauche dans pluſieurs autres plus petits, qui forment enſuite un grand nombre de ruiſſeaux, leſquels ſe diſtribuent dans les plaines, & vont aboutir aux Villages, & ſouvent à de grandes Villes. D'eſpace en eſpace ils ſont couverts d'une infinité de ponts, pour communiquer avec les terres : ces ponts ſont de trois, de cinq, ou de ſept arches : celle du milieu a quelquefois 36. & même 45. pieds de largeur, & eſt fort élevée, afin que les barques y puiſſent paſſer ſans abaiſſer leurs mats : celles des côtez n'en ont gueres moins de trente, & vont en diminuant ſelon les deux taluts du pont.

On en voit qui n'ont qu'une ſeule arche : les uns ont la voute ronde & en demi cercle : ces voutes ſont conſtruites de pierres arcuées, longues de cinq à ſix pieds, & épaiſſes de cinq à ſix pouces ſeulement. Il y en a qui ſont anguleuſes ou polygones.

Comme ces arches ont peu d'épaiſſeur par le haut, elles en ſont plus foibles, mais auſſi n'y paſſe-t'il point de charettes ; car les Chinois ne ſe ſervent gueres que de porte-faix pour porter leurs ballots. On paſſe ces Ponts en montant & deſcendant des eſcaliers plats & doux, dont les dégrez ou marches, n'ont pas trois pouces d'épaiſſeur.

On trouve de ces Ponts, qui au lieu d'arches ou de voûtes, ont trois ou quatre grandes pierres poſées ſur des piles en forme de planches : il y en a dont les pierres ont dix, douze, quinze, & dix-huit pieds de longueur : on en trouve un grand nombre qui ſont bâtis très proprement ſur le grand canal, & dont les

piles ſont ſi étroites, que les arches paroiſſent ſuſpendues en l'air.

On ne ſera pas fâché de ſçavoir de quelle maniere les Ouvriers Chinois conſtruiſent leurs Ponts. Après avoir maçonné des culées, quand le Pont doit être d'une ſeule arche, ou levé des piles, quand il en doit avoir pluſieurs, ils choiſiſſent des pierres de quatre à cinq pieds de long, ſur un demi pied de large, qu'ils poſent alternativement debout dans toute leur hauteur, & de plat ou couchées de long, en ſorte que celles qui doivent faire la clef, ſoient poſées de plat. Le haut de l'arche n'a d'ordinaire que l'épaiſſeur d'une de ces pierres; & parce que ces Ponts, ſur tout quand ils ſont d'une ſeule arche, ont quelquefois quarante ou cinquante pieds entre piles, & que par conſéquent ils ſont très exhauſſez, & fort au-deſſus de la levée, on y monte des deux côtez par des degrez, qui d'aſſez loin s'élevent peu à peu ſur des taluts. Il y en a où les chevaux auroient de la peine à paſſer. Tout l'ouvrage eſt aſſez bien entendu.

Parmi la quantité de ces Ponts, on en voit pluſieurs d'une ſtructure très belle. Celui qui s'appelle *Lou ko kiao*, lequel eſt à deux lieuës & demie de *Peking* vers l'Oueſt, & qui fut renverſé en partie par une ſubite inondation, étoit un des plus beaux qu'on pût voir. Il étoit tout de marbre blanc, bien travaillé, & d'une très belle architecture: des colomnes regnoient ſur les bords: il y en avoit ſoixante-dix de chaque côté. Ces colomnes étoient ſéparées par des cartouches d'une belle pierre de marbre, où l'on avoit ciſelé délicatement des fleurs, des feüillages, des oiſeaux, & diverſes ſortes d'animaux; à l'entrée du Pont du coté de l'Orient, on voyoit de part & d'autre deux piedeſtaux de marbre, ſur leſquels étoient poſez deux lions d'une grandeur extraordinaire: on avoit auſſi taillé dans les pierres pluſieurs lionceaux qui montoient ſur les lions, ou qui deſcendoient, & d'autres qui ſe gliſſoient entre leurs jambes. A l'autre bout du côté de l'Occident, on voyoit deux autres piedeſtaux auſſi de marbre, qui ſoutenoient deux figures d'enfans, travaillés avec le même art.

On doit mettre au rang des ouvrages publics, les monumens que les Chinois ont élevés preſque dans toutes leurs Villes, pour éterniſer la mémoire de leurs Heros, c'eſt-à-dire, des Capitaines, des Généraux d'armée, des Princes, des Philoſophes, des Mandarins, qui ont rendu ſervice au public, & qui ſe ſont ſignalez par de grandes actions.

On voit, par exemple, auprès de la Ville de *Nan hiong*, dans la Province de *Quang tong*, une haute montagne, d'où ſortent deux rivieres, & qui autrefois étoit inacceſſible: un Colao né dans la Province, entreprit de couper cette montagne, & d'y faire un paſſage libre aux voyageurs. Pour conſerver la mémoire d'un bienfait ſi inſigne, on éleva un monument au haut de la montagne, & on y plaça ſa Statuë, devant laquelle on brûle des parfums, à deſſein de perpétuer la mémoire de ce grand homme, qui a exécuté un ſi bel ouvrage & ſi utile à ſes concitoyens.

On compte plus d'onze cens monumens élevez à la gloire de leurs Princes, & de leurs hommes illuſtres en ſcience ou en vertu. Les femmes ont part à cette gloire, & ils en diſtinguent pluſieurs qui ont mérité & obtenu de ſemblables titres d'honneur, & dont les vertus héroïques ſont célébrées tous les jours par les vers & par les chanſons de leurs plus fameux Poëtes.

Ces monumens conſiſtent particuliérement en des Arcs de Triomphe, qu'ils nomment *Pai fang*, ou *Pai leou*: on en voit quantité dans toutes les Villes: il y en a pluſieurs dont le travail eſt aſſez groſſier, & qui ne méritent pas d'attention; mais il y en a d'autres qui

ſont

ſont eſtimables; quelques-uns ſont de bois, à la réſerve des piedeſtaux qui ſont de marbre.

Ceux qu'on voit à *Ning po*, ont ordinairement trois portes, une grande au milieu, & deux petites aux côtez: des colomnes à pans, ou poteaux de pierre d'une piéce, font le jambage de ces portes: l'entablement eſt compoſé de trois ou quatre faces, le plus ſouvent ſans ſaillie & ſans moulure, excepté la derniere, ou la pénultiéme, qui tient lieu de friſe, & ſur laquelle on grave quelque inſcription.

Au lieu de corniche, il y a un toît qui ſert de couronnement à la porte, & qui appuye ſur ſes jambages. Il n'y a que le crayon qui puiſſe bien repréſenter cette eſpece de toît; notre Architecture même gothique n'a rien de ſi bizarre. Chaque porte eſt compoſée des mêmes pieces, mais plus baſſes & plus petites à proportion. Toutes ces pieces qui ſont de pierre, ſont aſſemblées ſur des poteaux à tenons & à mortoiſes, comme ſi elles étoient de charpente.

Les appuys des Ponts, qui ſont en grand nombre ſur les canaux, ſont du même goût: ce ſont de grands paneaux de pierre, coulez dans des rainures taillées dans les poteaux à cet effet.

Sur ces Arcs de triomphe, qui ne paſſent guéres vingt à vingt-cinq pieds de haut, on voit des figures humaines, des groteſques, des fleurs, des oyſeaux hors d'œuvre, qui s'élancent avec diverſes attitudes, & d'autres ornemens aſſez bien travaillez. Ils ont beaucoup de ſaillie, pluſieurs ſont preſque détachez. On voit entre autres pluſieurs cordelieres ou lacis fort relevez, & vuidez avec beaucoup d'art.

Ces ſortes d'ouvrages, quoiqu'aſſez minces, ne laiſſent pas d'avoir leur beauté; & quand on en voit pluſieurs, placez de diſtance en diſtance, dans une ruë, ſur tout ſi elle eſt étroite, cet ornement a de la grandeur, & forme une agréable perſpective.

En parlant des Murs, & des Portes de la Ville de *Peking*, j'ai déja fait connoître une partie de la magnificence Chinoiſe dans les ouvrages publics. La plûpart des Villes en ont de ſemblables: j'ajoûterai ſeulement que ces Murs ſont tellement élevez, qu'ils dérobent à la vuë tous les bâtimens; & qu'ils ſont ſi larges, qu'on peut y aller à cheval: les Murs de *Peking* qui ſont de brique, ont quarante pieds de hauteur: ils ſont flanquez, de vingt en vingt toiſes, de petites Tours quarrées en égale diſtance, & très-bien entretenues. Il y a de grandes rampes en quelques endroits, afin que la Cavallerie y puiſſe monter.

Pour ce qui eſt des Portes, ſi elles ne ſont pas ornées de figures & de bas reliefs, comme les autres ouvrages publics, elles frappent extrêmement par la prodigieuſe hauteur de deux pavillons qui les forment, par leurs voûtes qui ſont de marbre en quelques endroits, par leur épaiſſeur, & par la ſolidité de leur maçonnerie.

Les Tours élevées dans preſque toutes les Villes, ſur tout dans certaines Provinces, ne ſont pas un des moindres ornemens qui les embelliſſent. Elles s'appellent en Chinois *Pao ta*. Elles ſont de pluſieurs étages, & vont en diminuant, à meſure qu'elles s'élevent, avec des fenêtres de tous les côtez de chaque étage. Celle de la Ville de *Nan king*, dans la Province de *Kiang nan* eſt la plus célebre. On l'appelle communément la grande Tour, ou la Tour de porcelaine. J'en ai déja parlé au commencement de cet ouvrage, mais la deſcription beaucoup plus détaillée, qu'en a fait le Pere le Comte, mérite d'être rapportée.

Il y a, dit ce Pere, hors de la Ville, & non pas en dedans, comme quelques-uns l'ont écrit, un Temple que les Chinois nomment le Temple de la reconnoiſſance, bâti par l'Empereur *Yong lo*. Il eſt élevé ſur un maſſif de brique, qui forme un grand perron, entouré d'une ba-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 101 sur 741

©BIUM

luſtrade de marbre brut; on y monte par un eſcalier de dix à douze marches, qui regne tout le long. La ſalle qui ſert de Temple, a cent pieds de profondeur, & porte ſur une petite baſe de marbre, haute d'un pied, laquelle en débordant, laiſſe tout autour une banquette large de deux. La façade eſt ornée d'une galerie & de quelques piliers. Les toîts (car ſelon la coutume de la Chine, ſouvent il y en a deux, l'un qui naît de la muraille, l'autre qui la couvre) les toîts, dis-je, ſont de tuiles vertes, luiſantes, & verniſſées; la charpente qui paroît en dedans eſt peinte & chargée d'une infinité de pieces différemment engagées les unes dans les autres, ce qui n'eſt pas un petit ornement pour les Chinois. Il eſt vrai que cette foreſt de poutres, de tirans, de pignons, de ſolives, qui regnent de toutes parts, a je ne ſçai quoi de ſingulier, & de ſurprenant; parce qu'on conçoit qu'il y a dans ces ſortes d'ouvrages du travail, & de la dépenſe, quoiqu'au fond, cet embarras ne vient que de l'ignorance des ouvriers, qui n'ont encore pû trouver cette belle ſimplicité, qu'on remarque dans nos bâtimens, & qui en fait la ſolidité & la beauté.

La ſalle ne prend le jour que par ſes portes; il y en a trois à l'Orient extrêmement grandes, par leſquelles on entre dans la fameuſe Tour, dont je veux parler, & qui fait partie de ce Temple. Cette Tour eſt de figure octogone, large d'environ 40 pieds, de ſorte que chaque face en a quinze. Elle eſt entourée par dehors d'un mur de même figure, éloigné de deux toiſes & demie, & portant à une médiocre hauteur un toît couvert de tuiles verniſſées, qui paroît naître du corps de la Tour, & qui forme au-deſſous une galerie aſſez propre. La Tour a neuf étages, dont chacun eſt orné d'une corniche de trois pieds à la naiſſance des fenêtres, & diſtingué par des toîts ſemblables, à celui de la galerie; à cela près qu'ils ont beaucoup moins de ſaillie, parce qu'ils ne ſont pas ſoutenus d'un ſecond mur; ils deviennent même beaucoup plus petits, à meſure que la Tour s'éleve & ſe rétrecit.

Le mur a du moins ſur le rez de chauſſée douze pieds d'épaiſſeur, & plus de huit & demi par le haut. Il eſt incruſté de porcelaines poſées de champ; la pluye & la pouſſiere en ont diminué la beauté, cependant il en reſte encore aſſez pour faire juger que c'eſt en effet de la porcelaine, quoique groſſiere; car il y a apparence que la brique depuis trois cens ans que cet ouvrage dure, n'auroit pas conſervé le même éclat.

L'eſcalier qu'on a pratiqué en dedans, eſt petit & incommode, parce que les dégrez en ſont extrêmement hauts: chaque étage eſt formé par de groſſes poutres miſes en travers, qui portent un plancher, & qui forment une chambre dont le lambris eſt enrichi de diverſes peintures, ſi néanmoins les peintures de la Chine ſont capables d'enrichir un appartement. Les murailles des étages ſupérieurs ſont percées d'une infinité de petites niches, qu'on a remplis d'idoles en bas reliefs, ce qui fait une eſpece de marquetage très-propre. Tout l'ouvrage eſt doré, & paroît de marbre ou de pierre cizelée; mais je crois que ce n'eſt en effet qu'une brique moulée & poſée de champ; car les Chinois ont une adreſſe merveilleuſe pour imprimer toute ſorte d'ornemens dans leurs briques, dont la terre extrêmement fine & bien faſſée, eſt plus propre que la nôtre à prendre les figures du moule.

Le premier étage eſt le plus élevé, mais les autres ſont entre eux d'une égale diſtance. J'y ai compté cent quatre-vingt-dix marches preſque toutes de dix bons pouces, que je meſurai exactement: ce qui fait cent cinquante huit pieds. Si l'on y joint la hauteur du maſſif, celle du neuviéme étage qui n'a point de dégrez, & le couronnement, on trouvera que la Tour eſt élevée ſur le rez de chauſſée de plus de deux cens pieds.

©BIUM

Le comble n'eſt pas une des moindres beautez de cette Tour ; c'eſt un gros mât qui prend au plancher du huitiéme étage, & qui s'éleve plus de trente pieds en dehors. Il paroît engagé dans une large bande de fer de la même hauteur, tournée en volute, & éloignée de pluſieurs pieds de l'arbre ; de ſorte qu'elle forme en l'air une eſpece de coſne vuidé & percé à jour, ſur la pointe duquel on a poſé un globe doré d'une groſſeur extraordinaire. Voilà ce que les Chinois appellent la Tour de porcelaine, & que quelques Européans nommeroient peut-être la Tour de brique. Quoi qu'il en ſoit de ſa matiere, c'eſt aſſurément l'ouvrage le mieux entendu, le plus ſolide, & le plus magnifique qui ſoit dans l'Orient.

Parmi les Edifices publics où les Chinois font paroître le plus de ſomptuoſité, on ne doit pas omettre les Temples ou les Pagodes, que la ſuperſtition des Princes & des Peuples a élevez à de fabuleuſes Divinitez : on en voit une multitude prodigieuſe à la Chine : les plus célebres ſont bâtis dans les montagnes.

Quelque arides que ſoient ces Montagnes, l'induſtrie Chinoiſe a ſuppléé aux embelliſſemens & aux commoditez que refuſoit la nature. Des Canaux travaillez à grands frais conduiſent l'eau des Montagnes dans des baſſins & des réſervoirs deſtinez à la recevoir ; des Jardins, des Boſquets, des Grottes pratiquées dans les rochers, pour ſe mettre à l'abri des chaleurs exceſſives d'un climat brûlant, rendent ces ſolitudes charmantes.

Les Bâtimens conſiſtent en des Portiques pavez de grandes pierres quarrées & polies, en des Salles, en des Pavillons qui terminent les angles des cours, & qui communiquent par de longues galeries ornées de Statuës de pierre, & quelfois de bronze. Les toîts de ces Edifices brillent par la beauté de leurs briques, couvertes de vernis jaune & verd, & ſont enrichis aux extrémités de dragons en ſaillie de même couleur.

Il n'y a gueres de ces Pagodes où l'on ne voye une grande Tour iſolée, qui ſe termine en Dôme; on y monte par un bel eſcalier qui regne tout autour : au milieu du Dôme eſt d'ordinaire un Temple de figure quarrée ; la voûte eſt ſouvent ornée de Moſaïque, & les murailles ſont revêtuës de figures de pierre en relief, qui repréſentent des animaux & des monſtres.

Telle eſt la forme de la plûpart des Pagodes, qui ſont plus ou moins grands, ſelon la dévotion & les moyens de ceux qui ont contribué à les conſtruire. C'eſt la demeure des Bonzes ou des Prêtres des Idoles, qui mettent en œuvre mille ſupercheries, pour ſurprendre la crédulité des peuples, qu'on voit venir de fort loin en pélerinage à ces Temples conſacrez au Démon. Mais comme les Chinois, dans le culte qu'ils rendent à leurs Idoles, n'ont pas une conduite bien ſuivie, il arrive ſouvent qu'ils reſpectent peu & la Divinité & ſes Miniſtres.

Généralement parlant, les Bonzes ſont dans un grand mépris, & il n'y a point d'honnête Chinois qui voulut embraſſer leur état ; de ſorte qu'étant preſque tous tirez de la lie du peuple, ils ſont ſouvent obligez pour ſe multiplier, d'acheter de jeunes enfans qu'ils forment à leur maniere de vie, afin de les faire ſucceder à leur diabolique miniſtere.

Mais en parlant de la magnificence des Chinois, je manquerois à un point eſſentiel, ſi je ne diſois rien de leurs Fêtes. Il y en a deux principales qu'ils célebrent avec beaucoup de dépenſes. L'une eſt le commencement de leur année ; l'autre qui arrive le 15. du premier mois, eſt celle qu'ils nomment la Fête des Lanternes. J'entends par le commencement de l'année la fin de la douziéme Lune, & environ vingt jours de la premiere Lune de l'année ſuivante. C'eſt proprement le tems de leurs vacations.

Alors toutes les affaires ceſſent, on ſe fait des préſens ; les Poſtes ſont arrêtées, & les Tribunaux ſont fermez dans tout l'Empire : c'eſt ce qu'ils appellent *fermer*

les Sceaux, parce qu'en effet on ferme en ce tems-là avec beaucoup de cérémonie, le petit coffre où l'on garde les Sceaux de chaque Tribunal.

Ces vacations durent un mois, & c'eſt un tems de grande réjouiſſance. Ce ſont ſur-tout les derniers jours de l'année qui expire, qu'on célebre avec beaucoup de ſolemnité. Les Mandarins inférieurs vont ſaluer leurs Supérieurs, les enfans leurs peres, les Domeſtiques leurs Maîtres, &c. c'eſt ce qu'ils appellent congédier l'année. Le ſoir toute la famille s'aſſemble, & on fait un grand repas.

Dans quelques endroits il s'eſt gliſſé une ſuperſtition aſſez bizarre, c'eſt de ne ſouffrir chez eux aucun Etranger, pas même un ſeul de leurs plus proches parens, de crainte qu'au moment que commence la nouvelle année, il n'enleve le bonheur qui doit deſcendre ſur la maiſon, & ne le détourne chez lui, au préjudice de ſon hôte.

Ce jour-là chacun ſe renferme dans ſon domeſtique, & ſe réjoüit uniquement avec ſa famille. Mais le lendemain & les jours ſuivans, ce ſont des démonſtrations de joye extraordinaires: toutes les boutiques de la Ville ſont fermées, & on n'eſt par tout occupé que de jeux, de feſtins, de comédies; il n'y a perſonne, quelque pauvre qu'il ſoit, qui ne prenne ces jours-là l'habit le plus propre qu'il ait: ceux qui ſont à leur aiſe, s'habillent magnifiquement: on va viſiter ſes amis, ſes parens, ſes freres aînez, ſes Protecteurs, & tous ceux dont on a intérêt de ménager les bonnes graces. On repréſente des comédies, on ſe régale, on ſe ſouhaitte réciproquement toutes ſortes de proſpéritez: enfin tout l'Empire eſt en mouvement, & l'on n'y reſpire que la joye & le plaiſir.

Le quinziéme du premier mois eſt encore très-ſolemnel: toute la Chine eſt illuminée, & ſi l'on pouvoit la contempler de quelque lieu élevé, on la verroit toute en feu.

La Fête commence dès le treiziéme au ſoir juſqu'au ſeize ou dix-ſeptiéme. Il n'y a perſonne dans les Villes & à la Campagne, ſur les côtes ou ſur les Rivieres, qui n'allume des Lanternes peintes, & diverſement façonnées; point de maiſon, quelque pauvre qu'elle ſoit, qui n'en ait de ſuſpenduës dans les cours, & aux fenêtres: chacun veut ſe diſtinguer: les pauvres en ont à aſſez bon compte: celles des perſonnes riches vont quelquefois juſqu'à deux cens francs: les grands Mandarins, les Vicerois, & l'Empereur en font faire qui coûtent trois à quatre mille livres.

C'eſt un ſpectacle pour toute la Ville: on y accourt de toutes parts, & pour contenter le peuple, on laiſſe tous ces ſoirs là les portes de la Ville ouvertes: il lui eſt permis d'aller juſques dans les Tribunaux des Mandarins, qui ſe font honneur de les bien orner, pour donner idée de leur magnificence.

Ces Lanternes ſont très-grandes: il y en a qui ſont compoſées de ſix paneaux, dont le cadre eſt de bois verniſſé & orné de dorures: on tend à chaque paneau une toille de ſoye fine & tranſparente, ſur laquelle on a eu ſoin de peindre des fleurs, des arbres, des animaux, & des figures humaines: il y en a d'autres qui ſont rondes, & faites d'une corne tranſparente, & de couleur bleuë d'une grande beauté: on met dans ces Lanternes beaucoup de lampes, & un grand nombre de bougies, dont la lumiere anime ces figures rangées avec art. Le haut de cette machine eſt couronné par divers ouvrages de ſculpture, d'où pendent à chaque angle, des banderolles de ſatin & de ſoye de diverſes couleurs.

Il y en a pluſieurs où l'on repréſente des ſpectacles propres à amuſer, & à divertir le peuple: on y voit des chevaux qui galopent, des vaiſſeaux qui voguent, des armées en marche, des danſes, & diverſes autres choſes de cette nature. Des gens cachez, par le moyen de quelques fils imperceptibles, font mouvoir toutes ces figures.

D'autres fois ils font paroître des ombres

bres qui repréſentent des Princes & des Princeſſes, des Soldats, des Bouffons, & d'autres perſonnages, dont les geſtes ſont ſi conformes aux paroles de ceux qui les remuent avec tant d'artifice, qu'on croiroit les entendre parler véritablement. Il y en a d'autres qui portent un dragon plein de lúmieres, depuis la tête juſqu'à la queuë, & long de 60. à 80. pieds, auquel ils font faire les mêmes évolutions que feroit un ſerpent.

Mais ce qui donne un nouvel éclat à cette fête, ce ſont les feux d'artifice qui ſe font preſque dans tous les quartiers de la Ville. C'eſt à quoi l'on prétend que les Chinois excellent. Le Pere Magaillaens rapporte qu'il fut extraordinairement frappé d'un de ces feux qui ſe fit en ſa préſence : une treille de raiſins rouges étoit repréſentée ; la treille brûloit ſans ſe conſumer. Le ſep de la vigne, les branches, les feüilles, & les grains ne ſe conſumoient que très-lentement. On voyoit les grappes rouges, les feuilles vertes, & la couleur du bois de la vigne y étoit auſſi repréſentée ſi naturellement qu'on y étoit trompé.

On en jugera encore mieux par la deſcription de celui que le feu Empereur *Cang hi* fit tirer pour le divertiſſement de ſa Cour : ceux de nos Miſſionnaires qui étoient à ſa ſuite, en furent témoins.

L'artifice commença par une demie douzaine de gros cylindres plantez en terre, qui formoient en l'air comme autant de jets de flammes, à la hauteur de douze pieds, & retomboient enſuite en pluye d'or ou de feu.

Ce ſpectacle fut ſuivi d'un grand caiſſon d'artifice guindé à deux grands pieux, ou colomnes, d'où il ſortit une pluye de feu, avec pluſieurs lanternes, des Ecriteaux en gros caracteres de couleur de flamme de ſouffre, & enfin une demie douzaine de luſtres, en forme de colomnes, à divers étages de lumieres, rangées en cercle, blanches, & argentines, qui étoient très-agréables à la vue, & qui tout à coup firent de la nuit un jour très-clair.

Enfin l'Empereur mit de ſa propre main le feu au corps de l'artifice, & en peu de tems le feu paſſa dans tous les quartiers de la Place, qui avoit quatre-vingt pieds de long, ſur quarante ou cinquante de large. Le feu s'étant attaché à diverſes perches, & à des figures de papier plantées de tous côtez, on vit une multitude prodigieuſe de fuſées faire leur jeu en l'air, avec un grand nombre de lanternes & de luſtres, qui s'allumerent par toute la Place.

Ce jeu dura plus d'une demie heure, & de tems en tems il paroiſſoit en quelques endroits des flammes violettes & bleuâtres, en forme de grappes de raiſins attachées à une treille, ce qui joint à la clarté des lumieres, qui brilloient comme autant d'étoiles, faiſoient un ſpectacle très-agréable.

Entre les cérémonies qu'ils obſervent, il y en a une remarquable. Dans la plûpart des maiſons les chefs de famille écrivent en gros caracteres ſur une feuille de papier rouge, ou ſur une planche verniſſée, les Lettres ſuivantes *Tien ti, San Kiai, Che fan, Van lin, Tchin tçai*, dont voici le ſens : au véritable Gouverneur du Ciel, de la Terre, des trois Bornes, (c'eſt-à-dire, du monde univerſel) des dix milles intelligences,) c'eſt-à-dire, d'une multitude innombrable) les hommes ſont compris dans ce terme de *Lin*. Ce papier eſt tendu ſur un chaſſis, ou appliqué ſur une planche : ils l'élevent dans la Cour ſur une table, où ils rangent du bled, du pain, de la viande, ou autre choſe de cette nature, puis ſe proſternans à terre ils offrent des bâtons de paſtille.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 105 sur 741

Des cérémonies qu'ils obſervent dans leurs devoirs de civilitez, dans leurs viſites, & les préſens qu'ils ſe font les uns aux autres, dans les Lettres qu'ils s'écrivent, dans leurs feſtins, leurs mariages, & leurs funérailles.

IL n'y a rien où la Nation Chinoiſe paroiſſe plus ſcrupuleuſe, qu'aux cérémonies & aux civilitez dont elle uſe: elle eſt perſuadée qu'une grande attention à s'acquitter de tous les devoirs de la vie civile, eſt capable plus que toute autre choſe, d'ôter aux eſprits une certaine rudeſſe, avec laquelle on naît, d'inſpirer de la douceur, & de maintenir la paix, le bon ordre, & la ſubordination dans un Etat: c'eſt, diſent les Chinois, par la modeſtie & la politeſſe dans la ſocieté civile, que les hommes ſe diſtinguent des bêtes féroces.

Parmi leurs Livres, qui contiennent ces regles de civilité, il y en a un, où l'on en compte plus de trois mille différentes. Tout y eſt preſcrit dans le détail: les ſaluts ordinaires, les viſites, les préſens, les feſtins, tout ce qui ſe pratique en public, ou dans le particulier, ſont plûtôt des loix, que des uſages introduits peu à peu par la coûtume.

Cette police des civilitez publiques ſe réduit preſque toute, à regler la maniere dont on doit s'incliner, ſe mettre à genoux, ſe proſterner une ou pluſieurs fois, ſelon le tems ou le lieu, ſelon l'âge & la qualité des perſonnes, ſûr tout quand on ſe viſite, quand on fait des préſens, ou qu'on donne à manger à ſes amis.

Les Etrangers qui ſont obligez de ſe conformer à ces uſages, ſont d'abord étonnez de ces fatigantes cérémonies. Les Chinois qui y ſont élevez dès l'enfance, loin de s'en rebuter, s'en font un mérite, & croyent que c'eſt faute d'une ſemblable éducation, que les autres Nations ſont devenues barbares.

Et afin qu'avec le tems on ne ſe relâche point dans l'obſervation de ces uſages, il y a un Tribunal à *Peking*, dont la principale fonction eſt de conſerver les cérémoniaux de l'Empire.

Ce Tribunal eſt ſi rigoureux, qu'il ne veut pas même que les Etrangers y manquent. C'eſt pour cela qu'avant que d'introduire les Ambaſſadeurs à la Cour, la coutume eſt de les inſtruire en particulier pendant quarante jours, & de les exercer aux cérémonies du pays, à peu près comme on exerce nos Comédiens, quand ils doivent repréſenter une Piece ſur le Théâtre.

On raconte que dans une Lettre que le Grand-Duc de Moſcovie écrivoit autrefois à l'Empereur de la Chine, il prioit Sa Majeſté de pardonner à ſon Ambaſſadeur, ſi faute de bien ſçavoir les coûtumes de l'Empire, il faiſoit quelque incongruité; le *Li pou*, qui eſt le Tribunal dont je parle, lui répondit galamment en ces termes, que les Peres de *Peking* traduiſirent fidelement par ordre de l'Empereur. *Legatus tuus multa fecit ruſticè.* Votre Ambaſſadeur a fait paroître en beaucoup de choſes de la groſſiereté.

Cette affectation de gravité & de politeſſe paroît d'abord ridicule à un Européan, mais il faut bien qu'il s'y faſſe, à moins qu'il ne veüille paſſer pour incivil & groſſier. Après tout, chaque Nation à ſon génie & ſes manieres, & il n'en faut pas juger par les préventions de l'enfance, pour approuver, ou pour condamner ſes mœurs & ſes uſages. Si en comparant les coutumes de la Chine, avec les nôtres, nous ſommes tentez de regarder une Nation ſi ſage, comme une Nation bizarre; les Chinois à leur tour, ſelon les idées particulieres qu'ils ſe ſont formées, nous regardent auſſi comme

des barbares : on ſe trompe de part & d'autre ; la plûpart des actions humaines ſont indifférentes d'elles-mêmes, & ne ſignifient que ce qu'il a plu aux Peuples d'y attacher dès leur premiere inſtitution.

C'eſt ce qui fait que ſouvent ce qu'on regarde dans un pays comme une marque d'honneur, eſt regardé dans un autre comme un ſigne de mépris. En bien des endroits, c'eſt faire un affront à un honnête homme que de lui prendre la barbe ; en d'autres, c'eſt témoigner qu'on a de la vénération pour lui, & qu'on veut lui demander quelque grace. Les Européans ſe levent & ſe découvrent pour recevoir ceux qui les viſitent ; les Japonois au contraire ne ſe remuent point, & ne ſe découvrent point, mais ſe déchauſſent ſeulement, & à la Chine c'eſt une incivilité groſſiere de parler tête nue à une perſonne. La Comédie & les inſtrumens de muſique ſont preſque par tout une marque de joye, cependant on s'en ſert à la Chine dans les funérailles.

Sans donc ni louer, ni blâmer des uſages qui choquent nos préjugez, il ſuffit de dire que ces cérémonies, toutes gênantes qu'elles nous paroiſſent, ſont regardées des Chinois comme très-importantes au bon ordre & au repos de l'Etat : c'eſt une étude que de les apprendre, & une ſcience que de les poſſeder : on les y forme dès leur plus tendre jeuneſſe, & quelque embarraſſantes qu'elles ſoient, elles leur deviennent dans la ſuite comme naturelles.

Mais auſſi tout étant réglé ſur cet article, chacun eſt ſûr de ne manquer à aucun devoir de la vie civile. Les Grands ſçavent ce qu'ils doivent à l'Empereur & aux Princes, & la maniere dont il faut qu'ils ſe traittent les uns les autres : il n'y a pas juſqu'aux Artiſans, aux Villageois, & aux gens de la lie du Peuple, qui n'obſervent les formalitez que preſcrit la politeſſe Chinoiſe, & qui n'ayent enſemble des manieres douces & honnêtes. On le connoîtra par le détail où je vais entrer de ces cérémonies.

Il y a certains jours où les Mandarins viennent en habit de cérémonie ſaluer l'Empereur, & quand même il ne paroîtroit pas en public, ils ſaluent ſon Trône, & c'eſt de même que s'ils ſaluoient ſa perſonne. En attendant le ſignal pour entrer dans la cour du *Tchao*, (c'eſt la cour qui eſt devant la ſalle du Trône) ils ſont aſſis chacun ſur ſon couſſin dans la cour qui eſt devant la porte Méridionale du Palais : cette cour eſt pavée de briques, & propre comme une ſalle : les couſſins ſont différens, ſuivant le rang des Mandarins.

Ceux qui ont droit de couſſin, car tous ne l'ont pas, le portent en Eté de ſoye qui ſe diſtingue par les couleurs ; & c'eſt ſur tout le milieu du couſſin qui fait la différence du rang ; & en Hyver, de peaux qui ſe diſtinguent par le prix. Dans cette grande multitude, où il ſemble que devroit regner la confuſion & le tumulte, tout eſt admirablement réglé, & ſe paſſe dans le plus grand ordre : chacun connoît ſa place & à qui il doit ceder : on ne ſcait ce que c'eſt que de ſe diſputer le pas.

Lorſqu'on tranſporta le corps de la feue Impératrice, un des premiers Princes du Sang ayant apperçu un des *Colao*, l'appella pour lui parler. Le *Colao* s'approcha & lui répondit à genoux, & le Prince le laiſſa dans cette poſture, ſans lui dire de ſe relever. Le lendemain un *Coli* accuſa le Prince & tous les *Colao* devant l'Empereur : le Prince, pour avoir ſouffert qu'un Officier ſi conſidérable ſe tînt devant lui dans une poſture ſi humiliante ; les *Colao*, & principalement celui qui avoit fléchi les genoux, pour avoir deshonoré la plus haute Charge de l'Empire ; & les autres, pour ne s'y être pas oppoſez, ou du moins pour n'en avoir pas donné avis à l'Empereur.

Le Prince s'excuſa ſur ce qu'il ne

ſçavoit pas que la coûtume ou la Loi eût rien réglé ſur cet article, & que d'ailleurs il n'avoit pas exigé cette ſoumiſſion. Le *Coli* repliqua en alleguant une Loi d'une ancienne Dynaſtie : ſurquoi l'Empereur donna ordre au *Li pou*, auquel la connoiſſance de cette affaire appartenoit, de chercher cette Loi dans les archives, & en cas qu'elle ne ſe trouvât pas, de faire ſur cela un reglement pour l'avenir.

Le cérémonial eſt pareillement réglé dans toutes les autres occaſions, où quelque événement demande que les Grands viennent complimenter l'Empereur : tel fut, par exemple, & c'eſt le ſeul que je citerai, l'occaſion où l'Empereur regnant déclara le choix qu'il avoit fait d'une de ſes femmes, pour être Impératrice. D'abord deux Docteurs des plus diſtinguez, & qui ſont membre du Grand Conſeil, furent chargez de faire le compliment, & de le remettre au Tribunal des Rits : car c'eſt à ces Docteurs qu'appartient le droit & l'honneur de faire ces piéces d'éloquence. Auſſi-tôt qu'il eût été accepté par le Tribunal des Rits, on ſe prépara à la cérémonie.

Le jour marqué, dès le matin on porta à la premiere porte du Palais, qui eſt à l'Orient (car la grande porte qui regarde le midi, ne s'ouvre que pour l'Empereur, ou pour des cérémonies qui ont rapport à ſes ancêtres) on porta, dis-je, une eſpéce de table, ſur laquelle ſe poſent quatre colomnes aux quatre coins, & par deſſus ces colomnes un eſpéce de Dôme. Ce petit cabinet portatif étoit garni de ſoye jaune, & d'autres ornemens.

A l'heure qu'on avoit déterminée, on mit ſur cette table un petit Livre fort propre, où étoit écrit le compliment qu'on avoit compoſé pour l'Empereur : on y avoit auſſi écrit les noms des Princes, des Grands, & des Cours Souveraines, qui venoient en corps faire la cérémonie.

Quelques Mandarins revêtus de l'habit convenable à leur charge, leverent cette table couronnée, & marcherent. Tous les Princes du Sang, les autres Princes, & les Seigneurs de la premiere Nobleſſe, avoient déja précedé ſelon leur rang, & attendoient près d'une des portes intérieures du Palais.

Les autres grands Officiers, comme les premiers Miniſtres de l'Empire, les Docteurs du premier Ordre, les Préſidens des Cours Souveraines, & les autres Mandarins Tartares & Chinois, ſoit de lettres, ſoit de guerre, tous revêtus des plus beaux habits de cérémonie, chacun ſelon leur degré, ſuivoient à pied la même table.

Pluſieurs inſtrumens de muſique formoient un concert très agréable, ſur tout aux oreilles Chinoiſes. Les tambours & les trompettes ſe faiſoient auſſi entendre en differens endroits du Palais. On commença la marche, & lorſqu'on fut près de la porte appellée *Ou muen*, les Princes ſe joignirent aux autres qui accompagnoient le compliment, & ſe mirent à leur tête.

Alors ils marcherent tous enſemble juſqu'à la grande ſalle d'audience. (C'eſt la ſalle dans laquelle l'Empereur admet les Ambaſſadeurs, où il fait les inſtructions publiques deux ou trois fois l'année, & où il reçoit le premier jour de l'an Chinois, les reſpects de tous les Officiers qui ſont à *Peking*.)

Lorſqu'ils furent entrez dans cette ſalle, on tira de deſſus la table portative, le compliment relié en forme de petit Livre, & on le plaça ſur une autre table, préparée exprès au milieu de la grande ſalle d'audience.

Tous s'étant rangez dans un bel ordre, firent les révérences ordinaires devant le Trône Impérial, comme ſi Sa Majeſté y eût été placée : c'eſt-à-dire, que tous étant debout, chacun à la place qu'il doit occuper ſelon ſon rang & ſa charge, ils ſe mirent à genoux, frapperent trois fois du front contre terre

avec

avec un grand reſpect, & ſe releverent. Enſuite ils ſe mirent à genoux, & frapperent encore trois fois du front contre terre, & ſe releverent : enfin ils ſe mirent une troiſiéme fois à genoux avec la même cérémonie.

Alors chacun ſe tenant à la même place dans un grand ſilence, les inſtrumens de muſique recommencerent à jouer, & les Préſidens du Tribunal des Rits, avertirent le premier Eunuque de la préſence, que tous les Grands de l'Empire ſupplioient Sa Majeſté de venir s'aſſeoir ſur ſon précieux Trône.

Ces paroles ayant été portées à l'Empereur, il parut, & monta ſur ſon Trône. Auſſitôt deux Docteurs du premier Ordre qui avoient été nommez, s'avancerent près de la table, firent quelques révérences à genoux, & ſe releverent. Un d'eux ayant pris le petit Livre, lut d'une voix haute & diſtincte, le compliment que cette auguſte Compagnie faiſoit à ſa Majeſté. La lecture du compliment qui ne doit pas être fort long, étant achevée, & les Docteurs s'étant retirez à leur place, l'Empereur deſcendit de ſon Trône, & rentra dans l'intérieur de ſon Palais.

L'après midi les Princeſſes du Sang, les autres Princeſſes, & les Dames de la premiere qualité, ſe rendirent au Palais avec le femmes de tous les grands Mandarins, dont je viens de parler; chacune en ſon rang & ſelon ſa dignité, s'avança vers le Palais de l'Impératrice : elles furent conduites par une Dame de diſtinction, qui dans cette ſorte d'occaſion, fait la fonction de préſider aux cérémonies, & eſt à l'égard des femmes, ce que les Préſidens du Tribunal des Rits ont été à l'égard des hommes. Nul Seigneur, nul Mandarin n'oſeroit paroître.

Lorſque toutes ces Dames furent arrivées près du Palais de l'Impératrice, ſon premier Eunuque ſe préſenta. Celle qui préſidoit à la cérémonie, s'adreſſant à lui : » Je prie, dit-elle, très-humblement l'Impératrice de la part de cette » Aſſemblée, de daigner ſortir de ſon » Palais, & de venir ſe placer ſur ſon » Trône. » Les femmes ne portent point leur compliment dans un petit Livre, comme on avoit fait pour l'Empereur; mais elles préſentent une feüille d'un papier particulier, ſur lequel le compliment eſt écrit avec differens ornemens. L'Impératrice ſortit, & s'aſſit ſur ſon Trône, élevé dans une des ſalles de ſon Palais.

Après que le papier eût été offert, les Dames étant debout, firent dabord deux révérences. Les femmes Chinoiſes font la révérence comme les femmes la font en Europe. Cette révérence s'appelle *Van fo* : *Van* ſignifie dix mille : *fo* ſignifie bonheur : *Van fo*, toute ſorte de bonheur.

Au commencement de la Monarchie que la ſimplicité regnoit, on permettoit aux femmes, même en faiſant la révérence à un homme, de dire ces deux mots *Van fo*; mais dans la ſuite l'innocence des mœurs s'étant un peu alterée, on a jugé qu'il n'étoit pas de la décence qu'une femme dit ces mots à un homme, & on n'a accordé aux femmes qu'une révérence muette; & pour leur en ôter tout à fait l'habitude, on ne leur a plus permis de le dire même aux femmes.

Après ces deux révérences, les Dames ſe mirent à genoux, & frapperent ſeulement une fois du front contre terre; c'eſt ainſi que le Tribunal des Rits l'avoit preſcrit. Alors elles ſe leverent, & ſe tinrent debout avec reſpect, toûjours avec le même ordre & dans un grand ſilence, pendant que l'Impératrice deſcendoit de ſon Trône, & ſe retiroit.

Il n'eſt pas étonnant qu'il y ait un cérémonial reglé pour la Cour; mais ce qui ſurprend, c'eſt qu'on ait établi dans le plus grand détail, des regles pour la maniere dont les particuliers doivent en agir les uns avec les autres, quand ils ont à traitter, ſoit avec leurs égaux,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 109 sur 741

ſoit avec ceux qui ſont d'un rang ſupérieur. Nul état ne ſe diſpenſe de ces regles ; & depuis les Mandarins, juſqu'aux plus vils Artiſans, chacun garde admirablement la ſubordination que le rang, le mérite, ou l'âge exigent.

Le ſalut ordinaire conſiſte à joindre les mains fermées devant la poitrine, en les remuant d'une maniere affectueuſe, & à courber tant ſoit peu la tête, en ſe diſant réciproquement *Tſin tſin* : c'eſt un mot de compliment qui ſignifie tout ce qu'on veut ; quand ils rencontrent une perſonne, pour qui l'on doit avoir plus de déference, ils joignent les mains, les élevent & les abaiſſent juſqu'à terre, en inclinant profondément tout le corps.

Lorſqu'après une longue abſence deux perſonnes de connoiſſance ſe rencontrent, ils ſe mettent l'un & l'autre à genoux, & ſe baiſſent juſqu'à terre ; ils ſe relevent & recommencent la même cérémonie juſqu'à deux & trois fois. *Fo* qui ſignifie bonheur, eſt un mot dont ils ſe ſervent communément dans les honnêtetez qu'ils ſe font les uns les autres.

Si quelqu'un eſt nouvellement arrivé, ils lui demandent d'abord *Na fo*, ſi toutes choſes ont bien été pendant ſon voyage. Quand on leur demande comment ils ſe portent : fort bien, répondent ils, grace à votre abondante félicité : *Cao lao ye hung fo*. Lorſqu'ils voyent un homme qui ſe porte bien, ils lui diſent *yung fo*, comme qui diroit, la proſpérité eſt peinte ſur votre viſage, vous avez un viſage heureux.

Dans les Villages comme dans les Villes, on garde pareillement toutes les bienſéances qui conviennent au rang d'un chacun ; ſoit qu'ils marchent enſemble, ſoit qu'ils ſe ſaluent, les termes dont ils ſe ſervent ſont toûjours pleins de reſpect & de civilité.

Quand, par exemple, on ſe donne quelque peine pour leur faire plaiſir, *Fei ſin*, diſent-ils, vous prodiguez votre cœur. Si on leur a rendu quelque ſervice, *Sie pou tſin* ; mes remercimens ne peuvent avoir de fin. Pour peu qu'ils détournent une perſonne occupée, *Fan lao*, je vous ſuis bien importun ; *Te tſoui*, c'eſt avoir fait une grande faute, que d'avoir pris cette liberté. Quand on les prévient de quelque honnêteté, *Pou can, pou can, pou can*, je n'oſe, je n'oſe, je n'oſe ; c'eſt-à-dire, ſouffrir que vous preniez cette peine pour moi. Si l'on dit quelque parole tant ſoit peu à leur loüange, *Ki can*, comment oſerois-je ; c'eſt-à-dire, croire de telles choſes de moi. Lorſqu'ils conduiſent un ami à qui ils ont donné à manger, *Yeou man*, ou bien *Tai man*, nous vous avons bien mal receu, nous vous avons bien mal traitté.

Les Chinois ont toûjours à la bouche de ſemblables paroles, qu'ils prononcent d'un ton affectueux ; mais il ne s'enſuit pas delà que le cœur y ait beaucoup de part. Parmi les gens même du commun, ils donnent toûjours le premier rang aux perſonnes les plus âgées : ſi ce ſont des étrangers, ils le donnent à celui qui vient de plus loin, à moins que le rang ou la qualité de la perſonne, n'exigeât le contraire : dans les Provinces où la main droite eſt la plus honorable, (car il y en a d'autres, où c'eſt la gauche,) ils ne manquent pas de la donner.

Quand deux Mandarins ſe rencontrent dans la rue, ce qu'ils évitent le plus qu'ils peuvent, s'ils ſont d'un rang fort différent ; mais s'ils ſont d'un rang égal, ils ſe ſaluent mutuellement ſans ſortir de leur chaiſe, & ſans même ſe lever, en baiſſant les mains jointes, & les relevant juſqu'à la tête, ce qu'ils recommencent pluſieurs fois, juſqu'à ce qu'ils ayent ceſſé de ſe voir. Si l'un d'eux eſt d'un rang inférieur, il fait arrêter ſa chaiſe ; où s'il eſt à cheval, il met pied à terre, & fait une profonde révérence au Mandarin ſon ſupérieur.

Rien n'eſt comparable au reſpect que les Enfans ont pour leurs Peres, & les

disciples envers leurs maîtres : ils parlent peu, & se tiennent debout en leur présence : leur coûtume est, sur tout en certains jours, comme au commencement de l'année, au jour de leur naissance, & en diverses autres occasions, de les saluer en se mettant à genoux, & battant plusieurs fois la terre du front.

Lorsque les Chinois s'entretiennent ensemble, ils s'expriment en des termes les plus humbles & les plus respectueux, & à moins qu'ils ne parlent familierement, & entre amis, ou à des personnes d'un rang fort inférieur, ils ne disent jamais *je* & *vous*, à la premiere & à la seconde personne : ce seroit une incivilité grossiere : ainsi au lieu de dire, je suis très sensible au service que vous m'avez rendu ; ils diront ; le service que le Seigneur, ou bien le Docteur a rendu à son petit serviteur, ou bien à son disciple, m'a été extrémement sensible. De même un fils parlant à son pere, s'appellera son petit fils, quoiqu'il soit l'aîné de sa famille, & qu'il ait lui-même des enfans.

Souvent même ils se servent de leur nom propre ; pour s'exprimer d'une maniere plus respectueuse : car il est à remarquer qu'on donne aux Chinois plusieurs noms conformes à leur âge & à leur rang. D'abord on leur donne à leur naissance le nom de famille, qui est commun à tous ceux qui descendent du même ayeul : environ un mois après qu'ils sont nez, le pere & la mere donnent un petit nom à leur fils, un nom de lait, comme ils l'appellent, & c'est d'ordinaire le nom d'une fleur, d'un animal, ou de quelque autre chose semblable. Quand ils commencent à s'appliquer à l'étude, il reçoit un nouveau nom de son maître, qui se joint au nom de famille, & c'est de ce nom composé qu'on l'appelle dans l'école. Lorsqu'il a atteint l'âge viril, il prend parmi ses amis un autre nom, & c'est celui qu'il conserve, & qu'il signe d'ordinaire à la fin de ses lettres ou d'autres écrits. Enfin quand il parvient à quelque charge considérable, on l'appelle d'un nom particulier convenable à son rang & à son mérite, & c'est de ce nom là que la politesse veut qu'on se serve en lui parlant : ce seroit une incivilité de l'appeller de son nom de famille, à moins qu'on ne fût d'un rang fort supérieur au sien.

Ces manieres polies & modestes auſquelles on forme de bonne heure les Chinois, inspirent au Peuple le plus profond respect pour ceux qui les gouvernent, & qu'ils regardent comme leurs peres. Mais les marques qu'ils donnent de leur vénération, ne nous paroissent pas moins extraordinaires.

Lorsqu'un Gouverneur de Ville se retire dans une autre Province, après avoir exercé sa charge avec l'approbation du Public, le Peuple lui rend à l'envi les plus grands honneurs. Dès qu'il commence son voyage, il trouve sur le grand chemin durant deux ou trois lieues, des tables rangées d'espace en espace ; elles sont entourées d'une longue piéce de soye qui pend jusqu'à terre ; on y brûle des parfums ; on y voit des chandeliers, des bougies, des viandes, des légumes, & des fruits : à côté sur d'autre tables, on trouve préparez le thé & le vin qu'on doit lui offrir.

Aussitôt que le Mandarin paroît, le Peuple se met à genoux, & courbe la tête jusqu'à terre : les uns pleurent, ou plûtôt font semblant de pleurer ; les autres le prient de descendre pour recevoir les derniers témoignages de leur reconnoissance : on lui présente le vin & les viandes préparées, & on l'arrête continuellement à mesure qu'il avance.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il trouve des gens qui lui tirent à plusieurs reprises ses bottes, pour lui en donner de nouvelles. Toutes ces bottes qui ont touché au Mandarin, sont reverées par ses amis, & ils les conservent précieusement dans leurs maisons. Les premieres qu'on lui a tirées, se mettent par recon-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 111 sur 741

noiſſance dans une eſpece de cage, au-deſſus de la Porte de la Ville, par laquelle il eſt ſorti.

De même, quand les Chinois veulent honorer le Gouverneur de leur Ville le jour de ſa naiſſance, les plus diſtinguez de la Ville s'aſſemblent, & vont en corps le ſaluer dans ſon Palais. Outre les préſens ordinaires, dont ils accompagnent la viſite, ils portent ſouvent avec eux une longue boëtte de vernis, ornée de fleurs d'or, & diviſée dans le fonds par huit ou douze petits compartimens, qu'on a remplis de diverſes ſortes de confitures.

Dès qu'ils ſont arrivés dans la ſalle où doit ſe faire la cérémonie, ils ſe rangent tous ſur une même ligne, ils s'inclinent profondément, ils ſe mettent à genoux, & courbent la tête juſqu'à terre, à moins que le Gouverneur ne les releve, ce qu'il fait ordinairement. Souvent le plus conſidérable d'entre eux prend du vin dans une coupe, l'éleve en l'air avec les deux mains, l'offre à ce Mandarin, & dit tout haut, par forme de ſouhait: *Fo tſiou*, voilà le vin qui porte bonheur. *Cheou tſiou*, voilà le vin qui donne une longue vie; un moment après un autre s'avance, & élevant en l'air des confitures qu'il préſente avec reſpect, voilà, dit-il, du ſucre de longue vie; d'autres répetent juſqu'à trois fois ces mêmes cérémonies, & font toûjours les mêmes ſouhaits.

Mais quand c'eſt un Mandarin qui s'eſt extraordinairement diſtingué par ſon équité, par ſon zéle, & par ſa bonté pour le Peuple, & qu'ils veulent lui témoigner avec éclat leur reconnoiſſance, ils ont un autre moyen aſſez particulier de lui faire connoître l'eſtime que tout le Peuple fait de ſon heureux gouvernement. Les Lettrez font faire un habit compoſé de petits carreaux de ſatin, de diverſes couleurs, rouges, bleues, vertes, noires, jaunes, &c. & le jour de ſa naiſſance ils le portent tous enſemble en grande cérémonie, avec des inſtrumens de muſique; quand ils ſont arrivez dans la ſalle extérieure qui lui ſert de Tribunal, ils le font prier de ſortir de la ſalle intérieure, pour paſſer dans cette ſalle publique: alors ils lui préſentent cet habit, & ils le prient de s'en vêtir. Le Mandarin ne manque pas de faire quelque difficulté, en ſe diſant indigne d'un tel honneur: enfin il ſe rend aux inſtances des Lettrez, & de tout le Peuple, qui a accouru, & qui remplit la cour: on le dépoüille de ſon habit extérieur, & on le revêt de l'habit qu'ils ont apporté.

Ils prétendent par ces diverſes couleurs repréſenter toutes les Nations qui ont des habits différens, & déclarer que tous les Peuples le regardent comme leur pere, & qu'il mérite de les gouverner: c'eſt pourquoi ces habits s'appellent *Ouan gin y*, c'eſt-à-dire, habits de toutes les Nations. A la vérité le Mandarin ne s'en ſert que dans ce moment là, mais on le conſerve précieuſement dans ſa famille, comme un titre d'honneur & de diſtinction; on ne manque pas d'en inſtruire le Viceroy, & ſouvent cela paſſe juſqu'aux Cours Souveraines. Le Pere Contancin ſe trouva une fois à cette cérémonie, lorſqu'il alla faire ſes complimens à un Gouverneur le jour de ſa naiſſance.

Toutes les fois qu'on va viſiter un Gouverneur, ou quelque autre perſonne de conſidération, il faut y aller avant le dîner; ou s'il arrive qu'on déjeune, il faut du moins s'abſtenir de vin: ce ſeroit manquer au reſpect dû à un homme de qualité, que de paroître devant lui, avec un viſage qui faſſe juger qu'on ait bû, & le Mandarin ſe tiendroit offenſé, ſi celui qui lui rend viſite, ſentoit tant ſoit peu le vin. Quand cependant c'eſt une viſite qu'on rend le même jour qu'on l'a reçuë, on peut la faire l'après-dîner, car alors c'eſt une marque de l'empreſſement que vous avez d'honorer la perſonne qui vous a viſité.

C'eſt auſſi un devoir indiſpenſable pour

pour les Lettrez, qui ſeuls doivent avoir part au gouvernement, de rendre des honneurs extraordinaires à leurs anciens Legiſlateurs, & aux plus célebres Philoſophes de l'Empire, ſur tout à Confucius, qui pendant ſa vie a beaucoup contribué à la forme parfaite du gouvernement, & qui en a laiſſé après lui les principales maximes. Tout ce qu'ils doivent faire dans une pareille occaſion, eſt reglé par le cérémonial de l'Empire.

En chaque Ville on a élevé un Palais qui ſert aux aſſemblées des Sçavans: les Lettrez lui ont donné divers noms: ils l'appellenr d'ordinaire *Pouan cong*, ſalle Royale: ou bien *Ta ching tien*, ſalle de ſageſſe ou de perfection; *Ta hyo*, le grand College; *Quoe hyo*, le College de l'Empire. On y voit diverſes petites planches dorées & vernies, ſuſpenduës à la muraille, où l'on a écrit les noms de ceux qui ſe ſont diſtinguez dans les Sciences: Confucius tient le premier rang, & tous les Letttez ſont obligez d'honorer ce Prince de leurs Philoſophes. Voici les cérémonies qu'ils pratiquent.

Ceux qui après de rigoureux examens ont été jugez capables d'être mis au nombre des *Sieou tsai*, ou Bacheliers, ſe rendent dans la maiſon du *Ti hio tao*, ou Mandarin, avec des veſtes de toile noire, & un bonnet ordinaire.

Dès qu'ils ſont en ſa préſence, ils s'inclinent, ils ſe mettent à genoux, & ſe proſternent enſuite pluſieurs fois: après quoi ils ſe relevent, & ſe rangent à droite & à gauche ſur deux lignes, juſqu'à ce que le Mandarin ait donné ordre de leur préſenter des habits propres des Bacheliers. On leur apporte des veſtes, des ſurtouts, & des bonnets de ſoye: chacun prend ſon habit, & retourne ſe mettre en ordre, pour ſe proſterner de nouveau devant le Tribunal du Mandarin.

De là ils marchent avec gravité juſqu'au Palais de Confucius, ils s'inclinent profondément, & courbent la tête quatre fois juſqu'à terre devant ſon nom, & devant ceux des plus célebres Philoſophes, comme ils avoient fait auparavant dans la maiſon du Mandarin. Cette premiere fonction des Bacheliers ſe fait dans une Ville du premier ordre, & perſonne ne peut en être diſpenſé, à moins qu'il n'ait des raiſons ou de deüil, ou de maladie bien averées.

Quand les *Sieou tsai* ſont de retour en leur patrie, ceux du même territoire vont enſemble ſe proſterner devant le Gouverneur qui les attend, & qui reçoit ſur ſon Tribunal ces nouvelles marques d'honneur. Il ſe leve enſuite, il leur offre du vin dans des coupes qu'il éleve auparavant en l'air. Dans pluſieurs endroits, on leur diſtribue des pieces de ſoye rouge, dont chacun ſe fait une eſpece de baudrier: ils reçoivent auſſi deux baguettes entourées de fleurs d'argent, qu'ils attachent à droite & à gauche ſur leurs bonnets en forme de caducée. Puis le Gouverneur à leur tête, ils marchent juſqu'au Palais de Confucius, pour achever la cérémonie par ce ſalut ordinaire, dont nous venons de parler. C'eſt là comme le ſceau qui les établit, & qui les met en poſſeſſion de leur nouvelle dignité, parce qu'alors ils reconnoiſſent Confucius pour leur maître, & que par cette action ils témoignent qu'ils veulent ſuivre ſes maximes dans le gouvernement de l'Etat.

Outre cela, les Empereurs ont voulu, que les Docteurs & les gens de Lettres fiſſent comme au nom de l'Empire, un feſtin à ce grand homme. La veille deſtinée à cette fête, on a ſoin de tout préparer: un Maître Boucher vient tuer le cochon, des Valets du Tribunal apportent du vin, des fruits, des fleurs, & des légumes qu'on range ſur une table, parmi des bougies & des caſſolettes.

Le lendemain les Gouverneurs, les Docteurs, & les Bacheliers ſe rendent au ſon des Tambours, & des hauts-bois dans la ſalle du feſtin. Le Maître des cérémonies qui doit regler toute l'action, ordonne tantôt de s'incliner, tantôt de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 113 sur 741

ſe mettre à genoux, tantôt de ſe courber juſqu'à terre, tantôt de ſe relever.

Quand le tems de la cérémonie eſt venu, le premier Mandarin prend ſucceſſivement les viandes, le vin, les légumes, & les préſente devant la Tablette de Confucius, au ſon des inſtrumens de muſique, qui chantent quelques vers en l'honneur de ce grand Philoſophe. On fait enſuite ſon éloge, qui n'eſt gueres que de huit ou dix lignes, & qui eſt le même dans toutes les Villes de l'Empire; on loue ſa ſcience, ſa ſageſſe, ſes bonnes mœurs. Ces honneurs qu'on rend en la perſonne de Confucius à tous les Sçavans, piquent extrêmement les Docteurs d'émulation.

L'action finit par des inclinations, & des révérences réïterées, par le ſon des flûtes & des hauts-bois, & par les civilitez réciproques que les Mandarins ſe rendent les uns aux autres. Enfin on enterre le ſang & le poil de l'animal qui ont été offerts, & on brûle en ſigne de joye une grande piece de ſoye, qui eſt attachée au bout d'une pique, & qui flotte juſqu'à terre à la maniere des drapeaux.

On va enſuite dans une ſeconde ſalle rendre quelques honneurs aux anciens Gouverneurs des Villes, & des Provinces, qui ſe ſont autrefois rendus célebres dans l'adminiſtration de leurs Charges. Enfin l'on ſe rend dans une troiſiéme ſalle, où ſont les noms des Citoyens, qui ſont devenus illuſtres par leur vertu, & par leurs talens, & l'on y fait encore quelques cérémonies.

On raconte d'un Empereur Chinois, nommé *Kia tſing*, qu'avant que de commencer ſes études, il alla au Palais de Confucius pour lui offrir ſes préſens. Ce Prince étant devant le tableau du fameux Docteur, lui parla de la ſorte.

» Moi, Empereur, je viens aujourd'hui offrir ces loüanges & ces préſens, comme des marques de mon reſpect, pour tous les anciens Docteurs de notre Nation, & nommément pour le Prince *Tcheou kong*, & pour Confucius. Moi donc qui ne ſurpaſſe point en eſprit le dernier de leurs diſciples, je ſuis obligé de m'attacher aux ouvrages, c'eſt-à-dire, aux Livres que ces Grands hommes & ces ſages Maîtres de l'antiquité nous ont laiſſez, & au recüeil de leurs maximes, ſur leſquelles la poſterité doit regler ſes mœurs. C'eſt pourquoi ayant réſolu de me mettre dès demain à les étudier, j'appliquerai ſérieuſement toute l'étendue & la portée de mon eſprit à les lire, & à les relire ſans ceſſe, comme le moindre des Diſciples de ces incomparables Docteurs, pour m'en inſtruire à fonds, & pour achever heureuſement le cours de mes études. »

Un des devoirs de la politeſſe Chinoiſe, eſt de ſe viſiter les uns les autres: il y a des jours durant le cours de l'année, & il arrive des évenemens, où ces viſites ſont indiſpenſables, ſur tout pour les Diſciples à l'égard de leurs Maîtres, & les Mandarins par rapport à ceux de qui ils dépendent.

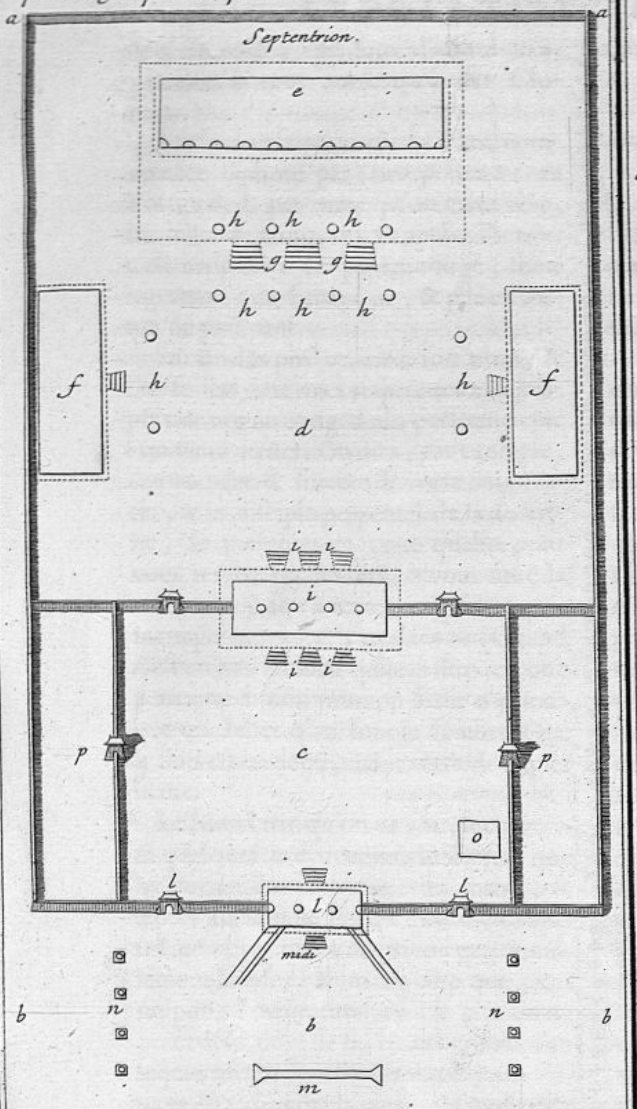
Ces jours, ſont celui de la naiſſance, le commencement d'une nouvelle année, certaines Fêtes qui ſe célebrent, lorſqu'il naît un fils, quand il ſe fait un mariage, qu'on eſt élevé à quelque Charge, que quelqu'un de la famille vient à mourir, qu'on entreprend un long voyage, &c.

Dans toutes ces occaſions on ne peut ſe diſpenſer, ſans une grande raiſon, de faire des viſites, & elles doivent ordinairement être accompagnées de quelques préſens, leſquels conſiſtent aſſez ſouvent en des choſes qui ne ſont pas de grande valeur, qui peuvent être utiles à celui auquel on les offre, & qui dans la vie civile ne contribuent pas peu à entretenir les liaiſons d'amitié, ou de dépendance.

Pour ce qui eſt des viſites ordinaires, il n'y a point de tems fixé, & quoiqu'elles ſe faſſent ſans façon entre amis intimes & familiers, la coûtume & les loix preſcrivent pour les autres beaucoup

Plan

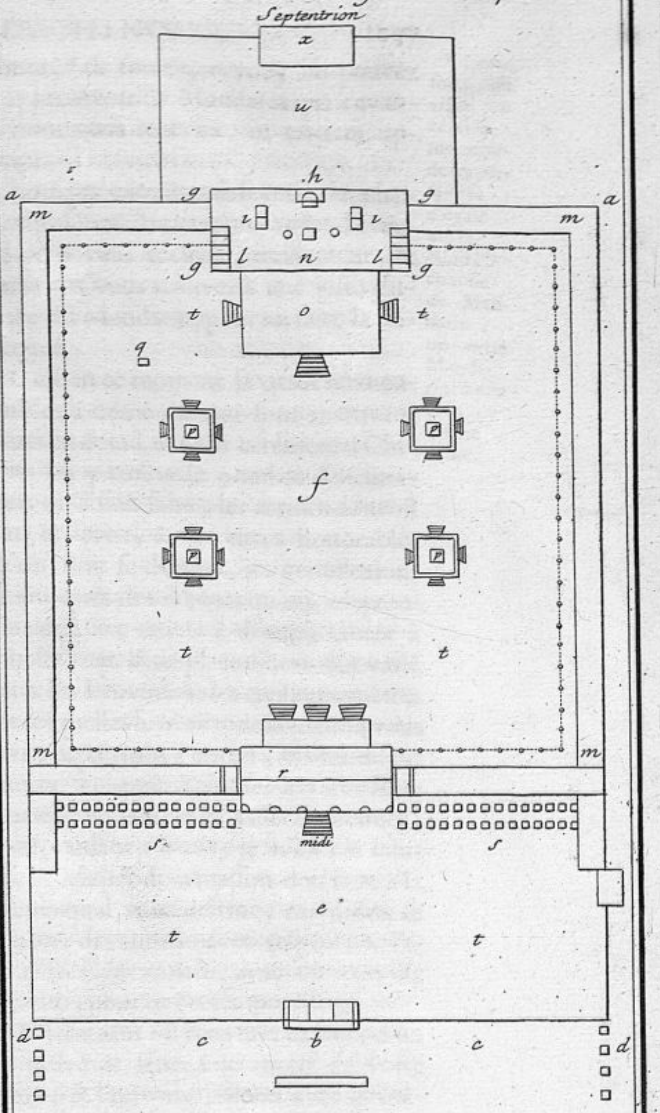
Du Ti vang miao, ou Salle de ceremonie, où l'on rend des honneurs Solemnels aux Empereurs qui ont esté chefs de toutes les familles Imperiales de la Monarchie, et aux grands personnages qui ont le plus cõtribué a les establir sur le Trõne.



a. Enceinte de tout l'espace partagé en deux cours.
b. Grande rue d'orient en Occident
C. Cour anterieure.
d Cour interieure.
e Tien, ou Salle Imperiale, où sont placées les tablettes et les noms des 21 Monarques qui ont été chefs des 21 familles Imperiales qui se sont succedé les unes aux autres, jusqu'a celle d'aujourd'hüi, dont Chun chi est fondateur, et qui n'y sera placé, que quand une autre famille aura succedé a celle cy.
f Deux Salles laterales où l'on voit les tablettes de 39. hommes illustres par leur vertu et par leur valeur.
g Terrasse ou perron de la Salle Imperiale ou l'on monte par trois escaliers.
h Grandes urnes ou cassolettes de bronze pour les parfums qu'on brusle en l'honneur de tous les heros qu'on honnore d'trois salles.
i. Porte, terrasse, et escaliers, de l'entrée de la cour interieure.
l. Portes, terrasse, et escaliers de l'entrée de la Cour anterieure qui est Sur la rue.
m. Mur de respect vis a vis de la porte, derriere lequel sont obligez de passer ceux qui ne veulent pas mettre pied a terre
n. Deux grands arcs de triomphe de bois peint et doré qui flanquent l'entrée de ce lieu.
o. Tour de la cloche qui sert a regler le temps et les actions de la ceremonie
p. Cours laterales dans l'une des quelles le Mandarin qui garde ce lieu fait sa demeure: l'autre sert a préparer les viandes et autres choses, qu'on a coutume d'offrir aux heros de l'Empire pour honorer leur vertu et leur memoire

Plan

Du Koue tze Kien ou Salle de ceremonie, où l'on rend à Confucius au nom de tout l'Empire des honneurs Solemnels pour honorer la vertu et la memoire de ce grand Philosophe.



a. Enceinte de tout l'espace partagé en deux cours.
b. Entrée avec un mur de respect vis a vis de la porte: ceux qui sont a cheval, sont obligez de passer derriere ce mur, ou de mettre pied a terre
c. la rue.
d. deux arcs de triomphe.
e Cour anterieure.
f. Cour interieure.
g. Grande Salle de ceremonie.
h. Principal endroit de la Salle où est placée la tablette de Confucius avec cette inscription; tchi ching sien tze cong tze chin quei, c'est a dire, lieu où l'on honnore l'ancien et tres Sage Maitre Confucius.
i. Places des tablettes des quatre principaux Disciples de Confucius qu'on honore comme sages du Second ordre
l. Places des tablettes de dix autres Disciples de Confucius qu'on honore comme Sages du troisieme ordre.
m. Edifices ou Salles qui regnent autour de cette cour auec une galerie. Dans ces salles sont placées les tablettes de 97. hommes de divers âges illustres pour leur Sagesse et pour leur Scavoir, qu'on honore aussi d'ce lieu
n. Table où l'on brusle des parfums en l'honneur de Confucius.
o. Terrasse ou perron de la Salle de ceremonie bordée d'une balustrade de marbre. On y monte par trois escaliers.
p. Quatre petits salons quarrez percez des quatre costez ou sont dressez quatre monumens de marbre avec des inscriptions de divers Empereurs a la louange de Confucius. on monte dans ces salons par q.re escaliers
q. Petite cavité ou l'on jette le sang des animaux qu'on egorge pour etre offerts dans ce lieu.
r Salle et entrée de la cour interieure avec ses escaliers et son perron en dedans,
s Double file de monumens de marbre avec autant d'inscriptions de divers Docteurs a la louange de Confucius.
t Vieux cyprés qui remplissent les nuées des deux cours principales.
u Cour posterieure.
x Salle particuliere où l'on honore le pere de Confucius qu'on honore comme Sage du troisieme ordre.

de cérémonies, qui ſont d'abord très-génantes à tout autre qu'à des Chinois.

Lorſqu'on fait une viſite, il faut commencer d'abord par faire préſenter au Portier de la perſonne qu'on vient voir, un billet de viſite, qui s'appelle *Tie tsëe*: c'eſt un cahier de papier rouge, ſemé légerement de fleurs d'or, & plié en forme de paravent.

Sur un des plis on écrit ſon nom, & l'on ſe ſert de termes reſpectueux & proportionnez au rang de la perſonne que l'on vient viſiter. On dira, par exemple, l'ami tendre & ſincere de votre Seigneurie, & le diſciple perpétuel de ſa doctrine, ſe préſente en cette qualité pour vous rendre ſes devoirs, & vous faire la révérence juſqu'à terre, ce qu'ils expriment par ces mots: *Tun cheou pai*. Quand c'eſt un ami familler qu'on viſite, ou une perſonne du commun, il ſuffit d'y donner un billet d'un ſimple feuillet. Que ſi l'on eſt en deüil, il doit être de papier blanc.

Le Mandarin qu'on va voir, ſe contente quelquefois de recevoir le *Tie tsëe* que le Portier lui met entre les mains, & alors, ſuivant le ſtyle Chinois, c'eſt la même choſe que s'il recevoit perſonnellement la viſite. Il lui fait dire que pour ne point l'incommoder, il le prie de ne point deſcendre de ſa chaiſe; enſuite, ou le jour même, ou l'un des trois jours ſuivans, il va rendre la viſite, & préſenter un *Tie tsëe* ſemblable à celui qu'il a reçu.

S'il reçoit la viſite, & que ce ſoit d'une perſonne conſidérable, on fait paſſer la chaiſe au travers des deux premieres cours du Tribunal, qui ſont fort vaſtes, juſqu'à l'entrée d'une ſalle où le Maître de la maiſon vient recevoir celui qui arrive.

Dès que vous entrez dans la deuxiéme cour, vous appercevez ſur le devant de la ſalle deux Domeſtiques, qui tiennent quelquefois le paraſol & le grand éventail du Mandarin, inclinez l'un vers l'autre, * de ſorte que vous ne pouvez ni appercevoir le Mandarin qui s'avance pour vous recevoir, ni en être apperçu.

Lorſque vous êtes deſcendu de chaiſe, votre Domeſtique retire le grand éventail, qui vous cachoit pareillement, & alors vous vous trouvez à une juſte diſtance du Mandarin, pour lui faire la révérence.

C'eſt en ce moment là que commencent les cérémonies qui ſont marquées toutes en détail dans le cérémonial Chinois; on y trouve le nombre d'inclinations qu'il faut faire, les termes dont il faut ſe ſervir, & les titres honorables qu'on doit ſe donner, les génuflexions réciproques, les détours qu'on doit prendre pour être tantôt à droite, tantôt à gauche; car cette place d'honneur varie ſelon les Provinces: les civilitez muëttes par leſquelles le Maître de la maiſon vous invite de la main à entrer, en ne diſant que ce ſeul mot *Tſin tſin*; le refus honnête que vous faites de paſſer le premier, en répondant *Pou can*, je n'oſe; le ſalut que le Maître de la maiſon doit faire à la chaiſe qu'il vous deſtine, car il doit ſe courber devant elle avec reſpect, & l'épouſſeter légerement avec un pan de ſa veſte, pour en ôter la pouſſiere.

Eſt-on aſſis? il vous faut expoſer d'un air grave & ſérieux le motif de votre viſite, & l'on vous répond avec la même gravité par diverſes inclinations; du reſte vous devez vous tenir droit ſur votre chaiſe, ſans vous appuyer contre le doſſier, avoir les yeux un peu baiſſez, ſans regarder de côté & d'autre, les mains étendues ſur les genoux, & les pieds également avancez.

Après un moment de converſation de part & d'autre, un Domeſtique revêtu d'un habit propre, apporte ſur un bandege autant de taſſes de thé qu'il y a de perſonnes: autre attention à obſerver pour la maniere de prendre la taſſe, de la porter à la bouche, & de la rendre au Domeſtique.

* Cette ſorte de viſite en cérémonie regarde les perſonnes d'égale diſtinction, comme de Mandarin à un autre Mandarin, à peu près de même ordre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 116 sur 741

Enfin la visite étant finie, vous vous retirez avec d'autres cérémonies : le maître du logis vous conduit jusqu'à votre chaise : quand vous y êtes entré, il s'avance un peu, attendant que les porteurs ayent élevé la chaise, & alors prêt de partir, vous lui dites encore adieu, & il répond de la même maniere à votre honnêteté.

C'est sur tout lorsqu'un *Kin tchai* ou Envoyé de la Cour, rend visite aux grands Mandarins des lieux par où il passe, qu'on observe religieusement toutes les formalitez prescrites, soit pour la maniere de le recevoir, soit pour le cortége qui doit l'accompagner.

Lorsqu'il sort pour aller faire ses visites, la chaise sur laquelle il est porté, est précedée d'environ trente personnes rangées deux à deux, dont les uns portent à la main des bassins de cuivre, qu'ils frappent de tems en tems en forme de tambour, les autres portent des drapeaux, ceux-ci de petites planches de bois vernissées, où l'on voit en gros caractere d'or, *Kin tchai ta gin*, c'est-à-dire, Seigneur Envoyé de la Cour; il y en a qui ont le foüet à la main, d'autre portent des chaînes : plusieurs portent sur l'épaule certains instrumens peints de diverses figures & dorez, les uns en forme de grosses crosses terminées par des têtes de dragon, & les autres en forme de bâtons de Chantre : quelques uns ne sont distinguez que par un haut bonnet de feutre, de figure cylindrique & de couleur rouge, duquel pendent deux grosses plumes d'or, & qui sont gagez seulement pour crier par les rues, & avertir le Peuple de faire place.

A la tête de cette marche est un portier ou petit Officier du Tribunal, qui porte dans un porte-feüille les *Tie tsëe*, ou billets de visite, qu'il a fait préparer auparavant, pour tous les Mandarins & autres personnes distinguées qu'il veut visiter. Aux deux côtez de la chaise, marchent deux ou quatre Domestiques proprement vêtus. Enfin cette marche est fermée par plusieurs autres Domestiques du *Kin tchai*; car tout le reste de ceux qui accompagnent, sont des gens gagez & entretenus exprès, pour escorter l'Envoyé tout le tems qu'il doit séjourner dans une Ville.

Il y a encore quinze personnes qui ne sortent point de sa maison. Six se tiennent à la porte avec des hauts-bois, des fifres & des tambours, qui semblent gagez pour étourdir à tout moment le voisinage du bruit de leurs instrumens; ce qu'ils font particulierement, toutes les fois que quelques personnes de considération entrent ou sortent de la maison. Le reste est occupé aux Offices du dedans.

La maniere dont les Mandarins doivent recevoir un Envoyé de la Cour, est également accompagnée de cérémonies, ausquelles ils n'oseroient manquer. On les connoîtra par la réception qui se fit à *Nan tchang fou* au Pere Bouvet, lorsqu'accompagné d'un grand Mandarin nommé *Tong lao ye*, il fut envoyé en cette qualité par l'Empereur en Europe. Il avoit fait le voyage jusqu'à cette Ville, partie à cheval, partie en chaise, & ce ne fut que là qu'il prit des Barques.

Dès qu'ils furent arrivez, ils trouverent une de ces Barques grosses comme des Navires de médiocre grandeur, toutes peintes & dorées, qu'on avoit préparées pour leur voyage. Avant que de s'embarquer, les sous-Secretaires du Viceroi & des grands Mandarins, qui avoient été envoyez au devant d'eux, présenterent selon l'usage des *Tie tsëe*, ou billets de complimens de la part de leur Maîtres. Ils passerent ensuite la Riviére.

La Barque n'eut pas plûtôt touché l'autre rivage, qu'ils trouverent le Viceroi & les grands Mandarins de la Ville, qui venoient les recevoir, qui les invitérent à mettre pied à terre, & les conduisirent dans un *Cong quan* ou grand Hôtel

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 117 sur 741

Hôtel fort propre, lequel eſt ſur le bord de la Riviére.

Quand ils furent arrivez au milieu de la ſeconde Cour, le Viceroi avec tous les Mandarins qui l'accompagnoient, s'étant mis à genoux vis-à-vis de la grande ſalle au bas du grand éſcalier, ſe tourna vers eux, & demanda en cérémonie au nom de la Compagnie, des nouvelles de la ſanté de l'Empereur, (il n'y a que les Officiers de ce rang qui ayent droit de s'informer ainſi en cérémonie, de la ſanté de l'Empereur) ſurquoi *Tong lao ye* les ayant ſatisfait, le Viceroi & les Mandarins ſe levérent.

On fit entrer les Envoyez dans la ſalle, où l'on avoit préparé deux rangs de fauteüils, ſur leſquels on s'aſſit dans l'ordre qu'on y étoit entré. Auſſitôt on leur préſenta du thé à la Tartare & à la Chinoiſe, qu'on but en cérémonie; c'eſt-à-dire, que chacun de la Compagnie tenant de la main droite la coupe de thé Tartare, fit une inclination profonde au Viceroi qui faiſoit ce régal, avant que de boire, & après avoir bu. Pour ce qui eſt du thé Chinois, la coûtume eſt de prendre la taſſe des deux mains, & de la porter juſqu'à terre en faiſant une inclination profonde, après quoi on boit peu à peu à diverſes repriſes, tenant la taſſe de la main gauche.

Après ce premier régal, le Viceroi & le Général des armes ſe levant avec toute la Compagnie, préſenterent aux Envoyez des *Tie tsëe* ou billets des préſens, qu'ils devoient leur faire de proviſions pour mettre ſur leurs Barques: enſuite ils les convierent à ſe mettre à table. Le dîner étoit préparé au fond de la ſalle, où il y avoit deux rangs de tables qui ſe répondoient les unes aux autres. Le feſtin ſe fit partie à la Tartare, partie à la Chinoiſe; ainſi l'on ſe diſpenſa d'une grande partie des cérémonies génantes, qu'on obſerve dans les feſtins Chinois. Le feſtin étant fini, les Envoyez ſe rembarquerent.

Peu après les grands Mandarins leur envoyerent des billets de viſite, & ils vinrent enſuite en perſonne les uns après les autres. Le *Tchi fou* Gouverneur de la Ville, accompagné des deux *Tchi hien* ou Préſidens des deux Tribunaux ſubalternes, imiterent l'exemple des grands Mandarins. Ces viſites étoient accompagnées d'autant de *Tie tsëe* ou billets de préſens, qu'ils devoient leur faire en proviſions & en rafraîchiſſemens.

Sur la route d'eau, au lieu de tables couvertes de mets, que les Mandarins des lieux tiennent prêtes, pour regaler le *King tchai*, la coûtume eſt d'envoyer de ſemblables proviſions ſur la Barque qui l'accompagne. On peut juger de la nature de ces préſens par celui que fit le Viceroi, dont voici la liſte: deux meſures ou boiſſeaux de ris blanc & fin, deux meſures de farine, un cochon, deux oyes, quatre poules, quatre canards, deux paquets d'herbages de mer, deux paquets de nerfs de cerfs, (ces nerfs décharnez & deſſechez, paſſent à la Chine pour un mets exquis,) deux paquets des entrailles d'un certain poiſſon de mer, deux paquets de ſeche ou de *me yu*, c'eſt-à-dire, poiſſon à l'encre, & deux jarres de vin. Les préſens des autres Mandarins étoient à peu près les mêmes pour la qualité.

Comme c'eſt l'uſage par toutes les Villes où l'on paſſe, de recevoir de ces ſortes de préſens de la part des Mandarins, il n'eſt pas néceſſaire de faire d'autres proviſions ſur les Barques, parce qu'elles ſuffiſent & de reſte pour la table du *Kin tchai*, & pour l'entretien de tout ſon monde.

Quand on offre un préſent, outre le *Tie tsëe* ou billet de viſite, on joint un *Ly tan*, c'eſt un morceau de papier rouge, ſemblable au *Tie tsëe*, ſur lequel on écrit le nom de celui qui le fait, & le nombre des choſes qui le compoſent. Lorſque celui qui fait le préſent,

vient lui-même en perſonne, après les civilitez ordinaires, il vous offre le billet que vous prenez de ſa main, & que vous donnez à garder à un de vos Domeſtiques; enſuite vous faites une profonde révérence pour remerciment. Quand la viſite eſt finie, vous liſez le billet, & vous recevez ce que vous jugez à propos. Si vous recevez tout ce qui eſt marqué, vous gardez le billet, & vous en donnez un autre ſur le champ, pour remercier, & pour faire connoître que vous avez tout reçu. Si vous n'en recevez qu'une partie, vous marquez ſur le billet de remerciment ce que vous recevez. Si vous ne recevez rien du tout, vous renvoyez le billet & le préſent qui l'accompagnent, avec un billet de remerciment, ſur lequel vous écrivez *Pi ſié*, c'eſt-à-dire, ce ſont des perles précieuſes, je n'oſerois y toucher.

Mais ſi la perſonne qui fait le préſent, ſe contente de vous l'envoyer par des valets, ou bien il envoye les choſes marquées dans le billet, avec le billet même, & alors vous gardez les mêmes cérémonies, que lorſqu'il l'offre en perſonne: ou bien il vous envoye le billet, ſe réſervant à acheter les choſes marquées, en cas que vous les receviez; alors ſi vous voulez recevoir quelque choſe, vous prenez un pinceau, & vous marquez des cercles ſur les choſes que vous acceptez: on va les acheter ſur le champ, & on vous les apporte; enſuite vous écrivez un billet de remerciment, où vous marquez ce que vous avez reçu, & vous ajoûtez *Yu pi*, pour le reſte ce ſont des perles précieuſes: mais quand il y a du vin, les valets ne manquent gueres de ſe décharger d'une partie du poids, ſans qu'on s'en apperçoive, que quand on vient à l'ouverture des pots ou des jarres.

Il y a pluſieurs occaſions où quand vous avez reçu un préſent, la politeſſe demande que vous en faſſiez un à votre tour: cela ſe pratique ſur tout vers le commencement de l'année, à la cinquiéme Lune, &c. Quand c'eſt une perſonne conſidérable, ou par ſa naiſſance, ou par ſon emploi, qui fait un préſent, celui qui le reçoit, doit s'incliner profondément devant le préſent.

Il n'y a pas juſqu'aux lettres que les particuliers écrivent, qui ne ſoient ſujettes à un grand nombre de formalitez, dont pluſieurs Lettrez ſont même quelquefois embarraſſez. Si l'on écrit à une perſonne de conſidération, il faut ſe ſervir d'un papier blanc, qui ait dix ou douze replis à la maniere des paravents: on en vend exprès avec les petits ſacs, & de petites bandes de papier rouge, qui doivent accompagner la lettre: c'eſt ſur le ſecond repli qu'on commmence la lettre, & à la fin on met ſon nom.

Il faut avoir grande attention au ſtile, lequel doit être différent de celui qui eſt en uſage dans les entretiens ordinaires: le caractere qu'on employe, demande une nouvelle attention; plus il eſt petit, plus il eſt reſpectueux: il y a des diſtances à garder entre les lignes, & des termes d'honneur à employer, ſelon le rang & la qualité des perſonnes à qui l'on écrit. Le cachet, ſi on l'applique, ſe met en deux endroits, ſur le nom propre de celui qui écrit, & ſur les premiers caracteres de la lettre; mais pour l'ordinaire, on ſe contente de l'appliquer ſur le ſachet qui ſert d'enveloppe.

Si la perſonne qui écrit eſt en deüil, elle met un petit papier bleu ſur le nom propre. La lettre une fois écrite, on la met dans un petit ſac de papier, ſur le milieu duquel on colle une bande rouge de la longueur de la lettre, & large d'environ deux doigts, & on écrit ces deux mots *Nuy han*, c'eſt-à-dire, la lettre eſt dedans: on la met enſuite dans un ſecond ſac de papier plus fort, qui a une bande de papier rouge ſemblable à la premiere, ſur laquelle ſe mettent en gros caracteres, le nom & la qualité de celui à qui on écrit,

©BIUM

& à côté on écrit en plus petits caracteres la Province, la Ville, & le lieu de ſa demeure. Ce ſecond ſac ſe colle en haut & au bas, & le cachet s'imprime ſur les deux ouvertures, avec ces lettres *Hou fong*, c'eſt-à-dire, gardé & ſcellé; & du haut en bas d'une ouverture à l'autre, on écrit l'année & le jour qu'on a livré la lettre.

Lorſqu'il s'agit des dépêches que les Mandarins envoyent en Cour pour une affaire fort preſſée, on attache une plume au paquet, & alors il faut que le courrier qui le porte, marche nuit & jour, & faſſe une extrême diligence.

Les Chinois, de même que les autres Nations, s'invitent ſouvent à des feſtins, où ils ſe donnent des marques réciproques d'eſtime & d'amitié: mais c'eſt principalement dans ces feſtins que regnent, pour un Européan, la gêne & la contrainte d'une politeſſe, qui eſt naturelle aux Chinois: tout y eſt compaſſé, tout s'y paſſe en formalitez & en cérémonies. Ils font deux ſortes de feſtins; les uns ordinaires, qui ſont de douze ou de ſeize mets; & d'autres plus ſolemnels, où l'on ſert juſqu'à 24. plats ſur chaque table, & où l'on affecte encore plus de façons.

Quand on veut obſerver exactement toutes les cérémonies, un feſtin doit être toûjours précedé de trois invitations, qui ſe font par autant de *Tie tsëe* ou de billets, qu'on écrit à ceux qu'on veut régaler. La premiere invitation ſe fait la veille, ou tout au plus l'avant veille, ce qui eſt rare. La ſeconde ſe fait le matin, le jour même deſtiné au repas, pour faire reſſouvenir les convives de la priere qu'on leur a faite, & les prier de nouveau de n'y pas manquer. Enfin la troiſiéme ſe fait, lorſque tout eſt prêt, & que le maître du feſtin eſt libre, par un troiſiéme billet qu'il leur fait porter par un de ſes gens, pour leur dire l'impatience extrême qu'il a de les voir.

La ſalle où doit ſe donner le feſtin, eſt d'ordinaire parée de vaſes de fleurs, de peintures, de porcelaines & d'autres ornemens ſemblables: il y a autant de tables que de perſonnes invitées, à moins que le grand nombre des convives n'oblige d'en mettre deux à chaque table; car dans ces grands feſtins il eſt rare qu'on en mette trois.

Ces tables ſont toutes ſur la même ligne le long des deux côtez de la ſalle, & répondent les unes aux autres, en ſorte que les convives ſoient aſſis ſur des fauteüils, & placez vis-à-vis l'un de l'autre: le devant des tables a des ornemens de ſoye, faits à l'éguille, qui reſſemblent aſſez à nos paremens d'Autel; quoiqu'on n'y mette ni nappes, ni ſerviettes, le vernis admirable de la Chine les rend très-propres.

Les bords de chaque table ſont ſouvent couverts de pluſieurs grands plats chargez de viandes coupées & arrangées en pyramides, avec des fleurs, & de gros citrons au-deſſus ſur les côtez de la table. On ne touche point à ces viandes, qui ne ſervent qu'à l'ornement, à peu près comme on fait à l'égard des figures de ſucre, qu'on met ſur la table dans les feſtins d'Italie.

Quand celui qui donne le repas, introduit ſes hôtes dans la ſalle du feſtin, il les ſalue tous les uns après les autres, après quoi il ſe fait donner du vin dans une petite coupe, qui eſt ou d'argent, ou de bois précieux, ou de porcelaine, poſée ſur une petite ſoucoupe de vernis; il la tient des deux mains, & faiſant la révérence à tous les conviez qui l'accompagnent, il ſe tourne vers la grande cour du logis, & s'avance ſur le devant de la ſalle, où il leve les yeux & les mains vers le Ciel avec ſa coupe, dont il répand auſſi-tôt après le vin à terre, comme pour reconnoître que les biens qu'il a, il les a reçu du Ciel.

Il fait enſuite verſer du vin dans une taſſe de porcelaine ou d'argent, & après avoir fait la révérence au plus conſidérable des convives, il va la poſer ſur la table qui lui eſt deſtinée. Celui-ci ré-

pond à cette civilité, par les mouvemens qu'il ſe donne, pour l'empêcher de prendre ce ſoin; & en même tems il ſe fait apporter du vin dans une taſſe, & fait quelques pas pour la porter vers la place du maître du feſtin, qui eſt toûjours la derniere, & qui à ſon tour l'en empêche avec certains termes ordinaires de civilité.

Auſſitôt après le Maître d'Hôtel apporte les deux petits bâtons d'yvoire, ornez d'or ou d'argent, dont ſe ſervent les Chinois au lieu de fourchettes, & il les poſe ſur la table en ligne parallele devant le fauteüil, s'ils n'y avoient pas été poſez auparavant, comme c'eſt aſſez l'ordinaire.

Après cette cérémonie, il conduit le premier convive à ſon fauteüil, qui eſt couvert d'un riche tapis de ſoye à fleurs, & il lui fait de nouveau une profonde révérence, & l'invite à s'aſſeoir. Celui-ci ne l'accepte qu'après bien des formalitez, par leſquelles il s'excuſe de prendre une place ſi honorable. Il ſe met en devoir de faire le même honneur aux autres convives, mais ils ne lui permettent pas de prendre cette peine.

Il eſt à remarquer que ſuivant les anciens uſages de la Chine, la place d'honneur ſe donne aux étrangers préférablement aux autres; & parmi les étrangers, à celui qui vient de plus loin, ou bien à celui qui eſt le plus avancé en âge, à moins qu'un autre ne fut revêtu de quelque dignité conſidérable.

Après toutes ces cérémonies, on ſe met à table. C'eſt alors qu'on voit entrer dans la ſalle quatre ou cinq des principaux Comédiens richement vêtus: ils s'inclinent profondément tous enſemble, & frappent quatre fois la terre du front, au milieu des deux rangs de tables, le viſage tourné vers une longue table dreſſée en forme de buffet, & chargée de lumieres & de caſſolettes remplies de parfums. Ils ſe relevent, & l'un d'eux s'adreſſant au premier des convives, lui préſente un Livre, en forme de longues tablettes, ſur leſquelles ſont écrits en caracteres d'or les noms de cinquante ou ſoixante Comédies qu'ils ſçavent par cœur, & qu'ils ſont prêts à repréſenter ſur le champ, comme pour le prier d'en choiſir une.

Ce premier convive s'en excuſe, & le renvoye poliment au ſecond, avec un ſigne d'invitation; le ſecond au troiſiéme, &c. Tous s'excuſent, & lui font reporter le Livre: il ſe rend enfin, il ouvre le Livre, le parcourt des yeux en un inſtant, & détermine la Comédie qu'il croit devoir le plus agréer à la Compagnie; s'il y a quelque inconvénient à la repréſenter, le Comédien doit l'en avertir. Un des inconvéniens ſeroit, par exemple, qu'un des principaux perſonnages de la Comédie portât le nom de quelqu'un de ceux qui ſont préſens. Après quoi le Comédien montre à tous les conviez le nom de la Comédie dont on a fait choix, & chacun par un ſigne de tête témoigne qu'il l'approuve.

La repréſentation commence au bruit des inſtrumens propres de cette nation: ce ſont des baſſins d'airain ou d'acier, dont le ſon eſt aigre & percant, des tambours de peaux de buffle, des flûtes, des fifres, & des trompettes, dont l'harmonie ne peut gueres charmer que les Chinois.

Il n'y a nulle décoration pour ces Comédies, qui ſe repréſentent pendant un feſtin; on ſe contente de couvrir le pavé de la Salle d'un tapis, & c'eſt de quelques chambres voiſines du balcon que ſortent les Acteurs, pour joüer leur rôle, en préſence des conviez, & d'un grand nombre de perſonnes connues, que la curioſité y attire, que les Domeſtiques laiſſent entrer, & qui de la cour voyent ces ſortes de ſpectacles. Les Dames qui veulent y aſſiſter, ſont hors de la ſalle, placées vis-à-vis les Comédiens, où à travers une jalouſie faite de bambous entrelaſſez, & de fils de ſoye à rezeau, elles voyent & entendent tout ce qui s'y paſſe ſans être apperçuës. Les meurtres apparens, les pleurs, les

ſoupirs,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 121 sur 741

ſoupirs, & quelquefois les hurlemens de ces Comédiens, font juger à un Européan qui ne ſçait pas encore la langue, que leurs pieces ſont remplies d'évenemens tragiques.

On commence toûjours le feſtin par boire du vin pur : le Maître d'Hôtel un genou en terre, y exhorte à haute voix tous les convives : *Tſing lao ye men kiu poi*, dit-il, ce qui ſignifie ; on vous invite, Meſſieurs, à prendre la taſſe.

A ces mots chacun prend ſa taſſe des deux mains, & l'éleve juſqu'au front, puis la baiſſant plus bas que la table, & la portant tous enſuite près de la bouche, ils boivent lentement à trois ou quatre repriſes, & le Maître ne manque pas de les inviter à tout boire ; c'eſt ce qu'il fait le premier, puis montrant le fonds de ſa taſſe, il leur fait voir qu'il l'a entierement vuidée, & que chacun doit faire de même.

On ſert du vin deux ou trois fois, & tandis qu'ils boivent, on met au milieu de chaque table une grande porcelaine de viande, où tout eſt en ragoût, ce qui fait qu'ils n'ont pas beſoin de coûteaux. Le Maître d'Hôtel les invite à manger, de même qu'il les a invitez à boire ; auſſitôt chacun prend adroitement un morceau de viande dans la porcelaine : on ſert vingt ou vingt-quatre de ces plats, avec les mêmes cérémonies à chaque plat qu'on apporte : ce qui engage à boire autant de fois ; mais on ne boit qu'autant qu'on veut, & d'ailleurs les taſſes ſont alors très-petites.

Après qu'on a ceſſé de manger du premier plat, on ne le leve pas de deſſus la table, non plus que tous ceux qu'on ſert juſqu'à la fin du repas. Entre ſix ou huit mets on apporte du boüillon de viande ou de poiſſon dans une porcelaine, & dans un plat une eſpece de petits pains ou de petits patez, que l'on prend avec les petits bâtons, pour les tremper dans le boüillon, & les manger ſans aucune cérémonie : juſqu'alors on n'a mangé que de la viande.

En même tems on ſert du thé, qui eſt l'une de leurs boiſſons la plus ordinaire, laquelle ſe prend chaude, auſſi bien que le vin, car les Chinois n'ont jamais eu l'uſage de boire frais. Ainſi il y a toûjours des ſerviteurs, avec des vaſes pleins de vin fort chaud, pour en verſer dans les taſſes, & pour mettre dans d'autres vaſes de porcelaine, celui qui reſte & qui s'eſt refroidi.

Quand les convives ont quitté leurs petits bâtons, & ceſſent de manger, on ſert à boire, & on apporte un autre plat : le Maître du logis les invite encore à manger ou à boire, ce qu'il pratique à chaque nouveau plat qu'on apporte ; en ſervant les plats l'un après l'autre, les Domeſtiques ménagent le tems de telle ſorte, que les vingt ou vingt-quatre plats de ſervice ſe trouvent rangez ſur la table, dans l'endroit où la Comédie doit être interrompue. On ſert du vin, on préſente du ris, on offre du thé. Puis on ſe leve de table, on va au bas de la ſalle faire des complimens au Maître du feſtin, lequel alors les conduit, ou dans le jardin, ou dans une ſalle pour s'y entretenir, & prendre un peu de relâche avant qu'on ſerve le fruit.

Pendant ce tems-là, les Comédiens prennent leur repas, & les Domeſtiques ſont occupez, les uns à vous apporter dans le ſalon où vous êtes des baſſins d'eau tiéde, pour vous laver les mains, & même le viſage, ſi vous le jugez à propos ; d'autres à deſſervir les tables, & à y préparer le deſſert qui eſt pareillement de vingt ou vingt-quatre plats de ſucrerie, de fruits, de compotes, de jambons, de canards ſalez ſechés au ſoleil, d'un goût exquis, & de petits entremets de choſes qui leur viennent de la Mer.

Quand tout eſt prêt, un Domeſtique s'approche de ſon Maître, un genou en terre, & l'en avertit tout bas. Le Maître prenant le tems que l'entretien ceſſe, ſe leve & invite avec politeſſe les conviez à retourner dans la ſalle du feſtin.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 122 sur 741

Alors on ſe rend au bas de la ſalle, on fait encore quelques cérémonies pour les places, & enfin chacun ſe remet dans celle où il étoit pendant le repas; on change les taſſes, & l'on en apporte de plus grandes; c'eſt pendant ce ſervice qu'on vous preſſe, & qu'on vous engage, ſi l'on peut, à boire à longs traits. On continue la Comédie, ou bien quelquefois pour ſe divertir d'avantage, on ſe fait apporter le Livre de farces, & chacun choiſit la ſienne; il s'en repréſente de fort agréables.

Il y a pour ce ſervice, de même que pour le premier, cinq grands plats de parade ſur les côtez de la table. Durant ce tems-là on donne à manger aux Domeſtiques des conviez dans une des chambres voiſines; on les traite très-bien, mais ſans aucune cérémonie.

Au commencement du ſecond ſervice, chaque convié fait apporter par un de ſes valets un bandege, où ſont divers petits ſacs de papier rouge, qui contiennent un peu d'argent, pour le Cuiſinier, pour les Maîtres d'Hôtel, pour les Comédiens, & pour ceux qui ſervent à table. On donne plus ou moins, ſelon la qualité de la perſonne qui vous a régalé: mais l'on ne fait ce petit préſent, que lorſque le feſtin eſt accompagné de la Comédie. Chaque Domeſtique porte ſon bandege devant celui qui a donné le feſtin, lequel après avoir fait quelques difficultez, y conſent enfin, & fait ſigne à un de ſes Domeſtiques de le prendre, pour en faire la diſtribution.

Ces feſtins durent quatre ou cinq heures: c'eſt preſque toûjours la nuit ou vers la nuit qu'ils ſe font, & ils ne finiſſent gueres qu'à minuit: on ſe ſépare avec les mêmes cérémonies que nous avons décrites, en parlant des viſites. Les Domeſtiques qui attendent leurs Maîtres, marchent devant leurs chaiſes, portant de grandes lanternes de papier huilé, où les qualitez de leurs Maîtres ſont écrits en gros caracteres, & quelquesfois leurs noms. Le lendemain matin chacun des conviez envoye par un de ſes Domeſtiques un *Tie tsëe*, ou billet, pour remercier celui qui les a ſi bien régalez.

L'un de ces repas ſolemnels fut celui auquel le Pere Bouvet aſſiſta à *Canton*, lorſque, comme je l'ai déja dit, il fut envoyé par l'Empereur en Europe. Il fut invité à ce régal avec *Tong lao ye* grand Mandarin de la Cour qui l'accompagnoit, & deux autres Miſſionnaires, par le *Tsong tou* de la Province; & comme ce Mandarin réſide d'ordinaire à la Ville de *Tchao king*, qui eſt à vingt-deux lieuës de *Canton*, il avoit emprunté l'Hôtel du *Tſiang kiun* pour cette Fête.

Bien que les cérémonies ſoient à peu près les mêmes, cependant la deſcription qu'en fait le Pere Bouvet dans une Lettre qu'il écrivit en ce tems-là en Europe, mérite d'être rapportée, à cauſe des particularitez qu'elle contient.

Le lieu où ſe fit le régal, eſt un grand & vaſte édifice, au fond de deux grandes cours quarrées, compoſé de trois grandes ſalles, bâties ſur trois lignes paralleles, une ſur le devant, une autre ſur le derriere, & la troiſiéme au milieu, en ſorte que la ſalle antérieure & la poſtérieure communiquent à celle du milieu, par le moyen de deux longues & larges galeries, qui ont chacune leur cour de part & d'autre.

La ſalle du milieu qui eſt la plus grande & la plus belle des trois, & où ſe fit le feſtin, étoit remarquable par la longueur & la groſſeur extraordinaire, tant des colomnes, que des poutres, & des autres piéces de charpente, dont les Chinois affectent de charger leurs toîts par magnificence. La ſalle antérieure eſt le lieu où les conviez furent reçûs à leur arrivée, le *Tsong tou* prenant la peine d'aller au-devant des principaux juſqu'à l'eſcalier, pour leur faire honneur. Les premiers des conviez faiſoient auſſi quelques pas au-devant de ceux qui arrivoient. Ceux-ci pour répondre à leur civilité, après avoir ſalué en particulier

le Maître du festin, & en général toute la compagnie, alloient ensuite saluer de nouveau chacun en particulier à la Tartare, & à la Chinoise, selon les différentes personnes, & en recevoient un pareil nombre de révérence, avec une extrême politesse.

Après toutes ces révérences, chacun prit sa place dans des fauteüils rangez sur deux lignes, vis-à-vis les uns des autres, en attendant que tous les conviez fussent arrivez : cependant on servit du thé Tartare & Chinois.

Parmi ceux qui assisterent à ce festin, outre *Tong lao ye* qui me conduisoit, dit le Pere Bouvet, & deux autres Missionnaires qui m'accompagnoient, on y avoit encore invité tous les Officiers Généraux de la Province, sçavoir, 1°. Le Viceroy, le *Tsiang kiun*, les deux *Tou tong*, *L'yen yuen*, qui étoient les plus distinguez. 2°. Les Mandarins en chef de la Doüane : comme ils changent tous les ans, ils portent le titre de *Kin tchai*, c'est-à-dire, d'Envoyez de la Cour, & par cette raison les Mandarins qui suivent, leur cedent le pas. 3°. Le *Pou tching ssée*, ou Tréforier général; le *Ngan tcha ssée*; les *Tao*, qui bien qu'Officiers Généraux & de considération, & néanmoins d'un rang inférieur aux premiers, étoient assis sur une ligne différente, c'est-à-dire, que leurs chaises étoient un peu retirées en arriere, différence qui s'observe aussi à table.

Lorsque tous les conviez furent arrivez, on passa de la premiere salle dans celle du milieu, où étoient disposez deux rangs de tables, vis-à-vis les unes des autres, suivant le nombre des conviez. Dans ce mouvement, de même que quand il fut question de s'asseoir à table, il fallut faire & recevoir beaucoup de révérences à la Chinoise; après lesquelles il n'y eût pas moyen de se défendre de l'honneur que le *Tsong tou*, & à son exemple tous ces Grands Mandarins, firent aux *Kin tchai* de s'asseoir aux premieres tables.

Ensuite, selon ce qui se pratique dans les festins qui se font avec les cérémonies Chinoises, tel qu'étoit celui-ci, il prit des deux mains une petite tasse d'argent, remplie de vin, avec la soucoupe, & me l'ayant adressée il se mit en devoir de la porter lui-même sur la table qui m'étoit destinée, avec une paire de *Quai tsëe*, (ce sont les petits bâtons dont les Chinois se servent à table, au lieu de fourchette) j'allai au-devant de lui, pour l'arrêter & l'empêcher de prendre cette peine. Puis ayant voulu faire le même honneur aux autres conviez, ils s'excuserent de la même maniere, après quoi chacun prit sa place, & se mit à la table qui lui avoit été marquée.

Ces tables étoient toutes de la même forme; de figure quarrée & vernissées au nombre de 16. ou 18. autant qu'il y avoit de conviez : elles étoient rangées sur deux lignes vis-à-vis les unes des autres, de telle sorte que les tables d'en haut & des principaux conviez, étoient un peu avancées sur le devant, & celles d'en bas un peu retirées en arriere.

Toutes les tables d'en haut étoient ornées par devant d'un parement de satin violet, relevé d'un dragon à quatre ongles en broderie d'or; & les fauteüils, dont les bras & le dossier formoient un demi cercle obliquement incliné, étoient couverts d'une garniture semblable.

La garniture des tables & des chaises d'en bas n'étoient différentes de celles d'en haut, que par la figure de la broderie, qui étoit une éspece de cigogne.

Comme ce festin fut interrompu & divisé, pour ainsi dire, en deux repas, que celui du matin se fit plus cavalierement, & que celui du soir fut accompagné de toutes les cérémonies Chinoises; pour donner une juste idée de ces cérémonies, je ne parlerai que de celui du soir.

Lorsque les conviez allerent pour se mettre à table sur le soir, ils trouve-

rent toutes les tables doublées, c'eſt-à-dire, qu'au devant de chaque table du matin, il y en avoit une ſeconde, chargée d'un banquet de parade, qui conſiſtoit en ſeize pyramides de viandes, d'autres ſortes de mets, de fruits, &c. chaque pyramide étoit haute d'un pied & demi, & toutes étoient peintes & ornées de fleurs.

J'ai dit d'un banquet de parade, parce que ces ſortes de tables n'étant dreſſées que pour la montre, & pour régaler les yeux des conviez; à peine ſont-ils aſſis, qu'on les retire toutes, & on les diſtribue à la fin du repas aux domeſtiques des conviez, ou plûtôt à leurs porteurs de chaiſe, & aux petits valets du Tribunal.

L'autre table portoit ſur ſon bord antérieur un petit piedeſtal, ſur lequel étoient une petite caſſolette de cuivre, une boëte de parfums, une phiole d'eau odoriférante, avec un tube ou cornet façon d'agathe, qui contenoit les petits inſtrumens propres à metre les parfums dans la caſſolette, & à remuer la cendre.

Sur les deux coins antérieurs de la table, étoient dreſſées deux petites planches verniſſées, qu'ils nomment *Ouei*, ornées d'une emblême d'un côté, & de l'autre de quelques petites pieces de poëſies.

Les deux autres coins de la table étoient garnis chacun de trois petites aſſiettes de porcelaine, qui contenoient chacune de petites herbes & des légumes confits au ſel & au vinaigre, pour exciter l'appetit : entre deux, il y avoit une petite taſſe d'argent avec ſa ſoucoupe.

Ces ſortes de feſtins ſont ordinairement accompagnez de la Comédie. Au commencement du repas, les Comédiens déja revêtus de leurs habits, ſe diſpoſoient à jouer leur perſonnage. Le chef de la troupe s'étant avancé au haut de la ſalle, me vint préſenter le livre qui contenoit la liſte de toutes ſes Comédies, & me pria de marquer celle que je voulois qu'ils jouaſſent, (car ils en ſçavent ordinairement cinquante ou ſoixante par cœur, qu'ils ſont également prêts de repréſenter, ſelon le choix des conviez.)

Comme j'étois nouveau pour ces ſortes de cérémonies, & que je ſçavois peu la langue, je craignis, faute d'expérience, qu'il n'y eût dans les Comédies Chinoiſe, quelque choſe capable de choquer les oreilles Chrétiennes; c'eſt pourquoi je fis entendre à *Tong lao ye* notre conducteur, que la Comédie n'étoit pas un divertiſſement convenable à des gens de notre profeſſion. Surquoi le *Tſong tou* & les autres Mandarins, eurent la complaiſance de ſe priver de ce divertiſſement, d'ailleurs aſſez innocent parmi eux, comme je l'ai appris dans la ſuite. Ils ſe contenterent de la ſymphonie de diverſes ſortes d'inſtrumens, qui jouant régulierement & tous enſemble par intervalle, réglerent le tems de chaque ſervice.

Pendant tout le feſtin, toutes les paroles & les mouvemens, tant des conviez que de ceux qui ſervoient, furent tellement compaſſez, que ſans le ſérieux & la gravité de ceux qui y firent perſonnage, un Européan en le voyant pour la premiere fois, eût pu dire que c'étoit plûtôt une Comédie qu'un feſtin. Nous autres Européans nous avions bien de la peine à nous empêcher de rire.

Ce feſtin fut partagé comme en pluſieurs ſcénes ou différens ſervices, tous diſtinguez par la ſymphonie. Les préludes du feſtin furent deux petites coupes de vin conſécutives, environ d'une bonne cuillerée chacune, que deux maîtres de cérémonie nous inviterent à boire de la part du *Tſong tou*. Ils étoient à genoux & au milieu de la ſalle, diſant fort gravement & à haute voix : *Ta lao ye tſing tſiou :* c'eſt-à-dire, Monſeigneur vous invite à boire : après que chacun eût bu une partie de ſa taſſe, il cria une ſeconde fois *Tſing tchao can*, c'eſt-à-dire, vuidez, s'il vous plaît, juſqu'à la derniere goutte.

Cette

Cette cérémonie s'obſerve & ſe réitere durant tout le feſtin, non ſeulement à chaque fois qu'il eſt queſtion de boire, mais encore autant de fois qu'on ſert des plats ſur la table, ou que l'on touche à quelque mets nouveau.

Dès qu'on a poſé un nouveau plat ſur la table, les deux maîtres de cérémonie ſe mettant à genoux, invitent à prendre le *Quai tsëe*, ou les petits bâtons, & à goûter les mets nouvellement ſervis. Le *Tſong tou* les invite en même tems par ſignes, & tous les conviez obéiſſent.

Les mets principaux du feſtin conſiſtoient en ragouts de viandes hachées & bouillies avec diverſes ſortes d'herbes ou de légumes, & ſervies avec le bouillon, qui ſe met dans des vaſes de porcelaines fines, preſque auſſi profondes que larges.

On ſervit ſur chaque table vingt de ces ſortes de plats, tous de même forme & de même grandeur. Ceux qui les ſervoient, alloient les prendre au bas de la ſalle, ou autant de valets de cuiſine qu'il y avoit de tables & de conviez, les apportoient un à un ſur des bandeges verniſſez, & les préſentoient à genoux.

Les domeſtiques qui les recevoient, avant que de les porter ſur la table, rangeoient quatre à quatre ſur diverſes lignes les premiers auſquels on avoit touché, de ſorte qu'à la fin du repas, tous les plats qu'on n'enlevoit pas après les avoir ſervis, formoient une eſpéce de quarré de vingt plats; ce qui faiſoit le corps du feſtin.

C'eſt à la fin de chaque acte de ce feſtin comique, c'eſt-à-dire, à chaque quatriéme plat qui paroiſſoit ſur la table, que pour faire quelque diſtinction, on ſervoit un bouillon particulier, & une aſſiette de pâtiſſerie, ſemblable aux pâtez à la Mazarine pour la figure, mais d'un goût bien différent. Enfin tout ſe conclut par une taſſe de thé.

Il fallut goûter de tout & avec les mêmes cérémonies, qui nous parurent fort importunes; car c'étoit la premiere fois que j'avois aſſiſté à un repas ſemblable : j'y avois été cependant invité pluſieurs fois, mais je m'en étois excuſé pour des raiſons, qui ne déplurent pas à ceux qui me faiſoient cet honneur.

Quand il y a Comédie, c'eſt l'uſage à la fin du repas, comme je l'ai déja dit, que chacun des conviez faſſe un petit préſent aux Officiers qui ont ſervi : un valet de chacun porte à la main quatre ou cinq petits ſacs de papier rouge avec un peu d'argent dans chacun, & après avoir pris l'ordre de ſon maître, il va ranger ſes ſacs ſur une table, qu'on apporte quelquefois au bas de la ſalle, à la vuë de tous les conviez, tandis que le maître fait voir par divers ſignes, la répugnance qu'il a d'accepter cette gratification pour ſes gens.

Enfin la cérémonie du feſtin ſe termine par de grands remercimens réciproques, & après un quart d'heure de converſation, chacun ſe retire. Le lendemain matin, ſuivant la coûtume, j'envoyai au *Tſong tou* un *Tie tsëe* ou billet de remerciment, ſur les honneurs qu'il m'avoit fait la veille.

Telles ſont les cérémonies que la politeſſe Chinoiſe exige, & qui s'obſervent preſque toûjours dans les feſtins ſolemnels; il eſt vrai cependant que les Tartares qui n'aiment guéres à ſe gêner, en ont retranché une bonne partie. Quoique leurs viandes & leurs poiſſons ſe ſervent coupez en morceaux ou bouillis, leurs cuiſiniers ont l'art d'aſſaiſonner leurs mets de telle ſorte, qu'ils ſont très agréables au goût.

Pour faire leurs bouillons qui ſont exquis, ils ſe ſervent ou de la graiſſe de cochon, qui eſt excellente à la Chine, ou du ſuc de différentes viandes, telles que ſont le cochon, la poule, le canard, &c. & même pour apprêter les viandes qui ſe ſervent coupées par morceaux dans des vaſes de porcelaine, ils achevent de les cuire dans ce jus.

Dans toutes les ſaiſons de l'année,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 126 sur 741

il croît toute ſorte d'herbes & de légumes qu'on ne connoit point en Europe : de la graine de ces herbes, on fait une huile qui eſt auſſi d'un bon uſage pour les ſauces. Les cuiſiniers de France qui ont le plus rafiné ſur ce qui peut réveiller l'appetit, ſeroient ſurpris de voir que les Chinois ont porté l'invention en matiere de ragoût, encore plus loin qu'eux, & à bien moins de frais.

On aura de la peine à ſe perſuader qu'avec de ſimples féves qui croiſſent dans leur Pays, ou qui leur viennent de la Province de *Chan tong*, & avec la farine qu'ils tirent de leur ris & de leur bled, ils préparent une infinité de mets tous différens les uns des autres à la vuë, & au goût. Ils diverſifient leurs ragoûts, en y mêlant diverſes épiceries & des herbes fortes.

Leurs mets le plus délicieux & le plus en uſage dans les feſtins des Grands, ſont les nerfs de cerf, & les nids d'oiſeau qu'ils préparent avec ſoin. Ils expoſent ces nerfs au Soleil pendant l'Eté, & pour les conſerver, ils les renferment avec de la fleur de poivre & de muſcade. Quand ils veulent les apprêter pour les ſervir à table, ils les amolliſſent en les trempant dans de l'eau de ris ; & les ayant fait cuire dans du jus de chevreau, ils les aſſaiſonne de pluſieurs épiceries.

Pour ce qui eſt des nids d'oiſeau, ils ſe prennent le long des côtes du *Tong king*, de *Java*, de la *Cochinchine*, &c. Ces oiſeaux qui reſſemblent par le plumage aux hirondelles, font leurs nids, & les attachent aux rochers qui ſont ſur le bord de la mer : on ne ſçait pas de quelle matiere ils compoſent ces nids, on croit que c'eſt de petits poiſſons qu'ils tirent de la Mer.

Ce qu'on ſçait certainement, c'eſt qu'ils jettent par le bec une humeur gluante, dont ils ſe ſervent comme de gomme, pour attacher leur nid au rocher. On les voit auſſi prendre de l'écume de Mer, en volant à fleur d'eau, dont ils lient enſemble toutes les parties du nid, de même que les hirondelles les lient avec de la boue. Cette matiere étant déſſechée, devient ſolide, tranſparente, & d'une couleur qui tire quelquefois un peu ſur le verd, mais qui eſt toûjours blanche, lorſqu'ils ſont frais.

Auſſitôt que les petits ont quitté leurs nids, les gens du lieu s'empreſſent de les détacher, & en rempliſſent des Barques entieres. Ils ſont de la grandeur & de la forme de la moitié d'une écorce de gros citron confit : on les mêle avec d'autres viandes, & ils en relevent le goût.

Quoiqu'il croiſſe du bled dans toute la Chine, & abondamment dans certaines Provinces, on ſe nourrit plus communément de ris, ſur tout dans les contrées Méridionales. On ne laiſſe pas d'y faire de petits pains qui ſe cuiſent au bain-marie en moins d'un quart d'heure, & qui ſont très-tendres. Les Européans les font un peu rotir enſuite ; ils ſont bien levez & très délicats. On fait auſſi dans la Province de *Chan tong* une eſpece de galette de bled qui n'eſt pas mauvaiſe, ſur tout quand elle ſe mêle avec de certaines herbes appétiſſantes.

Pour moudre le bled & le réduire en farine, ils ſe ſervent d'une eſpece de moulin fort ſimple. Il conſiſte en une table de pierre ronde, poſée horiſontalement comme une meule, ſur laquelle ils font rouler circulairement un cylindre de pierre, qui de ſon poids écraſe le bled.

Le thé eſt leur boiſſon la plus ordinaire, comme je l'ai déja dit, mais ils ne laiſſent pas de boire ſouvent du vin : ils le font d'une eſpece particuliere de ris différent de celui dont ils ſe nourriſſent : le débit en eſt grand parmi le Peuple. Il y en a différentes ſortes, & diverſes façons de le faire : en voici une : ils laiſſent tremper le ris dans l'eau, avec quelques ingrédiens qu'ils y jettent pendant vingt & quelquefois trente jours : ils le font cuire enſuite : quand il s'eſt liquefié

au feu, il fermente auſſitôt, & ſe couvre d'une écume vaporeuſe, aſſez ſemblable à celle de nos vins nouveaux : ſous cette écume ſe trouve un vin très-pur, on le tire au clair, & on le verſe dans des vaſes de terre bien verniſſez. De la lie qui reſte, on fait une eau-de-vie qui n'eſt gueres moins forte que celle d'Europe ; il s'en fait même de plus forte, & qui s'allume plus aiſément.

Les Mandarins font venir du vin pour leur table, de certaines Villes où il paſſe pour être très délicat. Celui de *Vou ſie*, Ville du troiſiéme Ordre, eſt fort eſtimé, & c'eſt la bonté de l'eau qu'on y trouve, qui le rend excellent : on fait encore plus de cas de celui de *Chao hing*, parce qu'il eſt meilleur pour la ſanté. On porte de ces vins par toute la Chine, même à *Peking*.

Ils ont une eſpece d'eau-de-vie, ou d'eau diſtillée, qu'on dit être tirée de la chair de mouton, & dont l'Empereur *Cang hi* uſoit quelquefois, mais qui n'eſt guéres en uſage que parmi les Tartares : elle n'eſt pas agréable au goût, & donne aiſément dans la tête : on aſſure qu'elle eſt fort ſubſtantielle.

Ils ont de même un vin extraordinaire qui ſe fait dans la Province de *Chen ſi*, & qui ſe nomme *Cao yang tçi-eou*, (c'eſt-à-dire vin d'agneau) il a beaucoup de force, & l'odeur en eſt déſagréable ; mais au goût Chinois, ou plûtôt au goût Tartare, il paſſe pour un vin exquis. Ce n'eſt point un vin qu'on tranſporte ailleurs, on le conſomme dans le Pays.

Venons maintenant à leurs mariages : les loix que la police Chinoiſe a établies, & qui ſont exactement marquées dans le cérémonial de l'Empire, ſuivent :

Premierement, du grand principe qui eſt comme la baſe de leur gouvernement politique, je veux dire le reſpect & la ſoumiſſion des enfans envers leurs parens ; & ce ſentiment de pieté filiale, ils l'étendent juſqu'apres la mort de leurs peres, à qui ils continuent de rendre les mêmes devoirs, que pendant leur vie.

Secondement, de l'autorité abſolue que les peres ont ſur leurs enfans ; car c'eſt une maxime de leur Philoſophe, que les Rois doivent avoir dans l'Empire toute la tendreſſe d'un pere, & que les peres dans leurs familles doivent avoir toute l'autorité des Rois.

C'eſt en conſéquence de ces maximes qu'un pere vit en quelque maniere ſans honneur, & n'a pas le cœur content, s'il ne marie pas tous ſes enfans ; qu'un fils manque au premier devoir de fils, s'il ne laiſſe pas une poſterité qui perpétue ſa famille ; qu'un frere aîné, n'eut-il rien hérité de ſon pere, doit élever ſes cadets, & les marier, parce que ſi la famille venoit à s'éteindre par leur faute, les ancêtres ſeroient privez des honneurs & des devoirs que leurs deſcendans doivent leur rendre ; & parce qu'en l'abſence du pere, le fils aîné doit ſervir de pere à ſes cadets.

De même on ne conſulte point les inclinations des enfans, quand il s'agit de les unir par les liens du mariage ; le choix d'une épouſe eſt réſervé au pere, ou au plus proche parent de celui qu'on veut marier ; & c'eſt avec le pere, ou avec les parens de la fille qu'on convient du mariage, & qu'on paſſe le Contrat ; car il n'y a point de dot pour les filles à la Chine, & la coûtume eſt que les parens de l'époux futur conviennent avec les parens de l'épouſe, d'une certaine ſomme qu'ils donneront pour arrêter le mariage, laquelle s'employe à acheter les habits & autres uſtenciles que la mariée emporte le jour de ſes nôces : c'eſt ce qui ſe pratique ſur tout parmi les perſonnes de baſſe condition, car pour ce qui eſt des Grands, des Mandarins, des Lettrez, & des perſonnes riches, ils dépenſent beaucoup plus que ne valent les préſens qu'ils ont reçu.

C'eſt par la même raiſon qu'un Chinois qui a peu de bien, va ſouvent à l'Hôpital des enfans trouvez demander une

fille, afin de l'élever, & de la donner pour épouſe à ſon fils. Il y trouve trois avantages : il épargne l'argent qu'il lui faudroit fournir pour l'achat d'une femme ; elle eſt élevée comme la fille de la maiſon ; elle s'accoûtume par là à avoir beaucoup de reſpect pour la belle mere ; & il y a lieu de croire qu'une fille ainſi tirée de l'Hôpital, ſera plus ſoumiſe à ſon mari.

Il eſt rare qu'avant le tems des nôces, il ſe paſſe rien contre la décence & l'honnêteté. La mere qui ne ſort pas de la maiſon, a continuellement ſa petite Bru ſous ſes yeux ; outre que la pudeur qui regne à la Chine parmi les perſonnes du ſexe, ſeroit ſeule un rempart aſſûré contre un ſemblable déſordre.

On dit que les riches qui n'ont point d'enfans, feignent quelquefois que leur femme eſt enceinte, puis ils vont la nuit, ſans ſe faire connoître, chercher un enfant dans l'Hôpital, qu'ils font paſſer pour leur propre fils. Ces enfans étant crus légitimes, lorſqu'ils étudient, ſe font éxaminer, & parviennent aux dégrés de Bachelier & de Docteur ; c'eſt un droit qui ne s'accorderoit pas aux enfans adoptifs tirés de l'Hôpital.

Il eſt à remarquer que dans la même vûë de ſe procurer une poſtérité, les Chinois qui n'ont point d'enfans mâles, adoptent le fils de leur frere, ou de quelqu'un de leurs parens. Ils peuvent adopter auſſi le fils d'un étranger, & ils donnent quelquefois de l'argent aux parens ; mais généralement parlant, ces adoptions ſont fort recherchées, & on employe ſouvent le crédit de ſes amis, pour les obtenir, & les conclure.

L'enfant adopté entre dans tous les droits d'un véritable fils ; il prend le nom de celui qui l'a adopté ; il en porte le deüil après ſa mort, il devient ſon héritier, & s'il arrivoit qu'après cette adoption, le pere eut des enfans dont il fût véritablement le pere, le fils qui ne l'eſt que par adoption, partageroit également l'héritage avec les autres enfans, à moins que le pere ne fît quelque avantage à ſon propre fils.

C'eſt encore dans le deſſein de ne pas manquer de poſtérité qu'il eſt permis, ſelon les Loix, de prendre des concubines, outre la femme légitime. Le nom de concubine, ou plûtôt de ſeconde femme, n'a rien d'infamant à la Chine, ces ſortes de femmes étant ſubalternes, & ſubordonnées à la premiére.

Mais ce qui a ſervi de prétexte à une pareille Loi, n'eſt pas toûjours le motif qui engage maintenant les Chinois à prendre pluſieurs femmes ; il leur ſuffit d'être riches, & en état de les entretenir, pour ſe les procurer. Il y a néanmoins une Loi qui défend au Peuple de prendre une ſeconde femme, à moins que la femme légitime n'ait atteint l'âge de quarante ans, ſans avoir eu d'enfans.

Comme les perſonnes du ſéxe ſont toûjours enfermées dans leurs appartemens, & qu'il n'eſt pas permis aux hommes de les voir, ni de les entretenir, les mariages ne ſe contractent que ſur le témoignage des parens de la fille qu'on recherche, ou ſur le portrait qu'en font de vieilles femmes, dont le métier eſt de s'entremettre de ces ſortes d'affaires. Les parens ont ſoin, par des préſens qu'ils leur font, de les engager à faire une peinture flattée de la beauté, de l'eſprit, & des talens de leur fille ; mais on ne s'y fie guéres, & ſi elles portoient la mauvaiſe foi juſqu'à un certain point, elles en ſeroient ſévérement punies.

Quand par le moyen de ces entremetteuſes on eſt convenu de tout, on paſſe le contrat, on délivre la ſomme arrêtée, & l'on ſe prépare à la célébration des nôces : elles ſont précédées de quelques cérémonies : les principales conſiſtent à envoyer de part & d'autre demander le nom de la fille, & le nom de l'époux qui doivent s'épouſer, & à faire aux parens des préſens d'étoffes de ſoye, de toiles de coton, de viandes, de vin, & de fruits ; il y en a pluſieurs qui conſultent les jours heureux marqués dans le Calendrier



Nôce Chinoise.

lendrier pour déterminer le jour des nôces, & c'eſt l'affaire des parens de la fille. On envoye à la future épouſe des bagues, des pendans d'oreilles, & d'autres bijoux de cette nature. Tout cela ſe fait par des médiateurs, & par des eſpéces de lettres qu'on s'écrit des deux côtés. C'eſt-là ce qui ſe pratique parmi les gens du commun; car pour les gens de qualité, ces mariages ſe ménagent, & ſe conduiſent d'une maniere plus noble, & avec une véritable magnificence.

Lorſque le jour des nôces eſt venu, on enferme la fiancée dans une chaiſe magnifiquement ornée : toute la dot qu'elle porte, l'accompagne, & la ſuit. Parmi le menu peuple, elle conſiſte en des habits de nôces, enfermés dans des coffres, en quelques nippes, & en d'autres meubles, que le pere donne. Un cortége de gens qui ſe loüent, l'accompagne avec des torches & des flambeaux, même en plein midi. Sa chaiſe eſt précedée de fifres, de hauts-bois & de tambours, & ſuivie de ſes parens, & des amis particuliers de la famille. Un domeſtique affidé garde la clef de la porte qui ferme la chaiſe, pour ne la donner qu'au mari; celui-ci magnifiquement vêtu attend à ſa porte l'épouſe qu'on lui a choiſie.

Auſſi-tôt qu'elle eſt arrivée, il reçoit la clef que lui remet le domeſtique, & il ouvre avec empreſſement la chaiſe. C'eſt alors que s'il la voit pour la premiere fois, il juge de ſa bonne ou de ſa mauvaiſe fortune. Il s'en trouve, qui mécontens de leur ſort, referment auſſitôt la chaiſe, & renvoyent la fille avec ſes parens, aimant mieux perdre l'argent qu'ils ont donné, que de faire une ſi mauvaiſe acquiſition. C'eſt néanmoins ce qui arrive rarement par les précautions qu'on a eu ſoin de prendre.

Dès que l'épouſe eſt ſortie de la chaiſe, l'époux ſe met à côté d'elle; ils paſſent tous deux enſemble dans une ſalle, & là ils font quatre révérences au *Tien*, & après en avoir fait quelques autres aux parens de l'époux, on la remet entre les mains des Dames qu'on a invitées à la cérémonie : elles paſſent ce jour-là toutes enſemble en divertiſſemens & en feſtins, tandis que le nouveau marié régale ſes amis dans un autre appartement.

Quoique ſelon les Loix on ne puiſſe avoir qu'une femme légitime, & que dans le choix qu'on en fait, on ait égard à l'égalité de l'âge & du rang, il eſt permis néanmoins, comme je l'ai déja dit, d'avoir pluſieurs concubines. On les reçoit dans la maiſon ſans preſque aucune formalité : on ſe contente de paſſer un écrit avec leurs parens, par lequel en donnant la ſomme dont on eſt convenu, on promet de bien traitter leur fille.

Ces ſecondes femmes vivent dans une entiére dépendance de la femme légitime; elles la ſervent, & la reſpectent comme la ſeule Maîtreſſe de la maiſon. Les enfans qui naiſſent d'une concubine, ſont cenſez appartenir auſſi à la véritable femme, & parmi les Chinois ont également part à la ſucceſſion : ce n'eſt qu'à celle-ci qu'ils donnent le nom de mere, & ſi celle dont ils ont reçû le jour, vient à mourir, ils ne ſont pas abſolument obligez de porter le deüil durant trois ans, ni de s'abſenter des éxamens, ni de quitter leurs Charges & leurs Gouvernemens, comme c'eſt l'uſage à la mort de leur pere, & de la femme légitime, bien qu'elle ne ſoit pas leur mere. On en voit cependant très-peu qui ſe diſpenſent de donner à leur propre mere, cette marque de tendreſſe & de reſpect.

Il y en a pluſieurs, qui ſe picquant de probité, & voulant ſe faire la réputation de bons maris, ne prennent des concubines, qu'avec l'agrément & la permiſſion de leurs épouſes, auſquelles ils perſuadent qu'ils n'ont d'autre intention, que de leur fournir un plus grand nombre de femmes pour les ſervir.

Il y en a d'autres qui ne prennent une concubine, que pour avoir un enfant mâle, & au moment qu'il eſt né, ſi elle déplaît à leurs femmes, ils la congédient,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 131 sur 741

lui donnent la liberté de ſe marier à qui il lui plaît, ou lui cherchent eux-mêmes un époux, ce qui eſt le plus ordinaire.

Les Villes d'*Yang tcheou*, & de *Sou tcheou* ont la réputation de fournir un grand nombre de ces ſortes de concubines : on y éleve de jeunes filles bien faites, qu'on a achetées ailleurs : on leur fait apprendre à chanter, à joüer des inſtrumens, & on les forme à tous les exercices propres des filles de qualité, pour les vendre enſuite bien chérement à quelque riche Mandarin.

Les hommes de même que les femmes, peuvent contracter un nouveau mariage, lorſque la mort a briſé les prémiers liens qui les engageoient. Ceux-là, qui dans la premiere alliance qu'ils avoient contractée, devoient avoir égard au rang de la perſonne avec laquelle ils s'allioient, ne ſont plus dans la même obligation, lorſqu'ils paſſent à de ſecondes nôces ; il leur eſt libre d'épouſer ſolemnellement qui ils veulent, & de choiſir même parmi leurs concubines, celle qui leur plaît d'avantage, pour l'élever au rang & aux honneurs de femme légitime. Mais pour ces ſeconds mariages, il y a peu de formalitez à obſerver.

Pour ce qui eſt des Veuves, quand elles ont des enfans, elles deviennent abſolument maîtreſſes d'elles-mêmes, & leurs parens ne peuvent les contraindre ni à demeurer dans la viduité, ni à s'engager par un nouveau mariage. On ſçauroit même mauvais gré à une Veuve, qui ayant des enfans, paſſeroit ſans grande néceſſité à de ſecondes nôces, ſurtout ſi c'eſt une femme de condition : quand elle n'auroit été mariée que quelques heures, ou même ſimplement arrêtée, elle ſe croit obligée de paſſer le reſte de ſes jours dans le veuvage, & de témoigner par-là le reſpect qu'elle conſerve pour la mémoire de ſon mari défunt, ou de celui avec qui elle étoit engagée.

Il n'en eſt pas de même des perſonnes d'une condition médiocre : les parens qui cherchent à ſe dédommager d'une partie de la ſomme qu'elle a coûté au premier mari, peuvent la remarier, ſi elle n'a point d'enfans mâles, & ſouvent la forcent à le faire ; il arrive même quelquefois que le mari eſt arrêté, & l'argent livré, ſans qu'elle en ait la moindre connoiſſance. Si elle a une fille qui ſoit encore à la mammelle, elle entre dans le marché de la mere. Elle n'a qu'un moyen de ſe délivrer de cette oppreſſion, c'eſt qu'elle ait de quoi ſubſiſter de la part de ſes parens, qu'elle dédommage ceux du mari défunt, ou bien qu'elle ſe faſſe Bonzeſſe ; mais c'eſt un état ſi décrié, qu'elle ne peut guéres l'embraſſer, ſans ſe deshonorer. Cette violence eſt plus rare parmi les Tartares.

Auſſi-tôt qu'une pauvre Veuve a été venduë de la ſorte, on voit arriver une chaiſe à porteur, avec bon nombre de gens affidés, qui la tranſportent dans la maiſon de ſon nouveau mari. La Loi qui défend de vendre une femme, avant que le tems de ſon deüil ſoit expiré, eſt quelquefois négligée, tant on ſe preſſe de s'en défaire. Néanmoins lorſqu'on ſe plaint de ſon infraction, on embarraſſe le Mandarin, pour peu qu'il ait uſé de connivence.

Les mariages que les Chinois contractent avec les ſolemnités preſcrites, les lient indiſſolublement. Il y a des peines ſévéres décernées par les Loix contre ceux qui proſtitueroient leurs femmes, ou qui les vendroient ſecrettement à d'autres ; ſi une femme s'enfuyoit de la maiſon de ſon mari, celui-ci peut la vendre, après qu'elle a ſubi le châtiment ordonné par la Loi. Si le mari abandonnoit ſa maiſon & ſa femme, après trois ans d'abſence, elle peut préſenter une Requête aux Mandarins, & leur expoſer ſa ſituation, leſquels, après avoir mûrement éxaminé toutes choſes, peuvent lui donner la liberté de prendre un autre époux. Elle ſeroit rigoureuſement châtiée, ſi elle ſe marioit ſans obſerver cette formalité.

Il ſe trouve néanmoins des cas particuliers, où un mari peut répudier ſa femme, tels que ſont l'adultere, qui eſt très-rare par les précautions qui ſe prennent à l'égard du ſéxe; l'antipathie, ou l'incompatibilité des humeurs, la jalouſie, l'indiſcrétion, la déſobéiſſance portées aux plus grands excès, la ſtérilité, & les maladies contagieuſes. Dans ces occaſions la Loi autoriſe le divorce; mais c'eſt ce qui arrive très-rarement parmi les gens de qualité, & dont on ne trouve des exemples que parmi le peuple: ſi un homme ſans être autoriſé par la Loi, s'aviſoit de vendre ſa femme; & lui, & celui qui l'auroit achetée, de même que ceux qui y auroient coopéré par leur entremiſe, ſeroient très-ſéverement punis.

Il y a d'autres occaſions où l'on ne peut contracter un mariage, & où s'il avoit été contracté, il devient abſolument nul.

1°. Si une fille a été promiſe à un jeune homme, de telle ſorte que les préſens ayent été envoyés & acceptés par les parens des deux familles, elle ne peut plus ſe marier à un autre.

2°. Si l'on a uſé de ſupercherie, comme par exemple, ſi à la place d'une belle perſonne, qu'on avoit fait voir à l'entremetteuſe, on en ſubſtituoit une autre d'une figure déſagréable; ou ſi l'on marioit la fille d'un homme libre avec ſon eſclave; ou bien ſi celui qui donneroit ſon eſclave à une fille libre, perſuadoit aux parens de la fille, qu'il eſt ſon fils, ou ſon parent; le mariage eſt déclaré nul, & tous ceux qui ont trempé dans cette fraude, ſont rigoureuſement châtiez.

3°. Il n'eſt pas permis à un Mandarin de Lettres de s'allier à aucune famille de la Province, ou de la Ville dont il eſt Gouverneur, & s'il lui arrivoit de tranſgreſſer cette Loi, non ſeulement le mariage ſeroit nul; mais il ſeroit condamné à une rude baſtonnade.

4°. Dans le tems du deüil de la mort d'un pere & d'une mere, tout mariage eſt interdit à leurs enfans. Si les promeſſes s'étoient faites avant cette mort, l'engagement ceſſe, & le jeune homme qui a fait une ſemblable perte, doit en avertir par un billet les parens de la fille qui lui étoit promiſe: ceux-ci ne ſe tiennent point dégagez pour cette raiſon: ils attendent que le tems du deüil ſoit expiré, & ils écrivent à leur tour au jeune homme, pour le faire reſſouvenir de ſon engagement: s'il n'écoute pas la propoſition, la fille eſt libre, & peut être mariée à un autre.

Il en eſt de même, s'il arrivoit quelque affliction extraordinaire dans la famille, comme ſi, par exemple, le pere ou un proche parent étoit empriſonné: le mariage n'eſt pas permis, à moins que le priſonnier n'y donne ſon agrément, & alors on ne fait point le feſtin des nôces, & l'on s'abſtient de tous les témoignages de joye, qui ſe donnent en de pareilles occaſions.

5°. Enfin les perſonnes qui ſont d'une même famille, ou qui portent le même nom, quelque éloigné que ſoit leur dégré d'affinité, ne peuvent ſe marier enſemble. Ainſi les Loix ne permettent pas à deux freres d'épouſer les deux ſœurs, ni à un homme veuf de marier ſon fils avec la fille de la veuve qu'il épouſe.

Si la police Chinoiſe a eu tant de ſoin de régler les cérémonies, qui doivent accompagner les fonctions publiques & particulieres, de même que tous les devoirs de la vie civile: & ſi le cérémonial entre ſur cela dans les plus grands détails, il n'a eu garde d'oublier les devoirs de la piété filiale, ſur laquelle, comme je l'ai dit plus d'une fois, toute la forme du Gouvernement Chinois eſt appuyée. Les jeunes gens témoins du reſpect & de la vénération à l'égard des parens défunts, par les honneurs qu'on ne ceſſe pas de leur rendre, comme s'ils vivoient encore, apprennent de bonne heure ce qu'ils

doivent de ſoumiſſion & d'obéiſſance, à leurs peres encore vivans.

Leurs anciens ſages ont été convaincus, que ce profond reſpect qu'on inſpire aux enfans pour leurs parens, les rend parfaitement ſoumis ; que cette ſoumiſſion entretient la paix dans les familles ; que cette paix qui regne dans les familles particulieres, produit le calme & la tranquillité dans les Villes ; que ce calme empêche les révoltes dans les Provinces, & met l'ordre dans tout l'Empire ; c'eſt pourquoi ils ont preſcrit tout ce qu'on doit obſerver dans le tems du deüil, dans les funérailles, & dans les honneurs qu'on doit rendre aux parens défunts.

Le deüil ordinaire doit durer trois ans, qu'on réduit communément à 27. mois ; & pendant ce tems là, on ne peut exercer aucune charge publique ; un Mandarin eſt obligé de quitter ſon Gouvernement ; & un Miniſtre d'Etat, le ſoin des affaires de l'Empire, pour vivre dans la retraitte, & ne s'y occuper que de ſa douleur & de la perte qu'il a faite, à moins que l'Empereur pour de grandes raiſons ne l'en diſpenſe, ce qu'il fait très-rarement ; ce n'eſt qu'après les trois ans expirez, qu'il lui eſt permis de reprendre ſon emploi.

Ces trois années paſſées dans la triſteſſe, marquent la reconnoiſſance qu'ils ont des ſoins que leurs parens ont pris d'eux, pendant les trois premieres années de leur enfance, où ils avoient beſoin d'un ſecours continuel. Le deüil des autres parens eſt plus ou moins long, ſelon le dégré de parenté.

Cette pratique s'obſerve ſi inviolablement, que leurs annales conſervent précieuſement le ſouvenir de la piété de *Ven kong* Roy de *Cin* : ce Prince avoit été chaſſé des Etats de ſon pere *Hien kong*, par les adreſſes & les violences de *Li ki* ſa maraſtre ; il voyageoit en divers Pays pour diſſiper ſon chagrin, & pour éviter les piéges que cette femme ambitieuſe ne ceſſoit de lui tendre ; lorſqu'il fut averti de la mort de ſon pere, & appellé par *Mo kong*, qui lui offroit des Soldats, des armes, & de l'argent, pour ſe mettre en poſſeſſion de ſes Etats ; ſa réponſe fut, qu'étant un homme mort depuis ſa retraite & ſon exil, il n'eſtimoit plus rien que la vertu & la piété envers ſes parens ; que c'étoit là ſon tréſor ; & qu'il aimoit mieux perdre ſon Royaume dont il étoit déja dépoüillé, que de manquer aux derniers devoirs de piété, qui ne lui permettoient pas de prendre les armes en un tems deſtiné à la douleur, & aux honneurs funébres qu'il devoit à la mémoire de ſon pere.

Le blanc eſt la couleur des habits de deüil, & parmi les Princes & parmi les plus vils Artiſans ; ceux qui portent le deüil complet, ont leur bonnet, leur veſte, leur ſurtout, leur bas, leurs bottes de couleur blanche. Dans les premiers mois du deüil qu'ils portent de leur pere ou de leur mere, leur habit eſt une eſpece de ſac de toile de chanvre, rouſſe & fort claire, à peu près ſemblable à nos toiles d'emballage ; une eſpece de de corde éparpillée leur ſert de ceinture : leur bonnet dont la figure eſt aſſez bizarre, eſt auſſi de toile de chanvre. C'eſt par cet air lugubre, & par cet extérieur négligé, qu'ils affectent de témoigner la douleur qu'ils reſſentent, d'avoir perdu ce qu'ils avoient de plus cher.

Ils lavent rarement les corps morts, mais ils revêtent le défunt de ſes plus beaux habits, & le couvrent des marques de ſa dignité : enſuite ils le mettent dans le cercüeil qu'on lui a acheté, ou qu'il s'étoit fait conſtruire pendant ſa vie : car il eſt étonnant de voir juſqu'où va la prévoyance des Chinois, pour ne point manquer de cercüeil après leur mort : tel qui n'aura pour tout bien que neuf ou dix piſtoles, en employera une partie à ſe préparer un cercüeil, quelquefois plus de vingt ans avant qu'il en ait beſoin ; il le garde comme le meuble le plus précieux de ſa maiſon,

ſon, & il le conſidére avec complaiſance; quelquefois même le fils ſe vend ou s'engage, pour avoir dequoi procurer un cercüeil à ſon pere.

Les cercüeils des perſonnes aiſées, ſont faits de groſſes planches épaiſſes d'un demi pied & davantage, & ſe conſervent long-tems: ils ſont ſi bien enduits en dedans de poix & de bitume, & ſi bien verniſſez en dehors, qu'ils n'exhalent aucune mauvaiſe odeur. On en voit qui ſont cizelez délicatement, & tout couverts de dorures: il y a des gens riches qui employent juſqu'à trois cens, cinq cens, & même mille écus, pour avoir un cercüeil de bois précieux, orné de quantité de figures.

Avant que de placer le corps dans la biere, on répand au fond un peu de chaux: & quand le corps y eſt placé, on y met ou un couſſin, ou beaucoup de coton, afin que la tête ſoit ſolidement appuyée, & ne remue pas aiſément: le coton & la chaux ſervent à recevoir l'humeur qui pourroit ſortir du cadavre; on met auſſi du coton ou autres choſes ſemblables, dans tous les endroits vuides, pour le maintenir dans la ſituation où il a été mis. Ce ſeroit ſelon leur maniere de penſer, une cruauté inouie d'ouvrir un cadavre, & d'en tirer le cœur & les entrailles pour les enterrer ſéparément: de même que ce ſeroit une choſe monſtrueuſe de voir, comme en Europe, des oſſemens de morts, entaſſez les uns ſur les autres.

Il eſt défendu aux Chinois d'enterrer leurs morts dans l'enceinte des Villes, & dans les lieux qu'on habite; mais il leur eſt permis de les conſerver dans leurs maiſons, enfermez dans des cercüeils tels que je les ai dépeints: ils les gardent pluſieurs mois, & même pluſieurs années comme en dépôt, ſans qu'aucun Magiſtrat puiſſe les obliger de les inhumer.

On peut même les tranſporter dans d'autres Provinces, & c'eſt ce qui ſe pratique, non ſeulement parmi les perſonnes de qualité, leſquels meurent hors de leur patrie dans les charges & dans les emplois qui leur ont été confiez: mais encore parmi le Peuple qui eſt à ſon aiſe, & qui meurt dans une Province éloignée, comme il arrive ſouvent aux gens de commerce. Un fils vivroit ſans honneur, ſur tout dans ſa famille, s'il ne faiſoit pas conduire le corps de ſon pere au tombeau de ſes ancêtres, & on refuſeroit de placer ſon nom dans la ſalle où on les honore. Quand on les tranſporte d'une Province à une autre, il n'eſt pas permis ſans un ordre de l'Empereur, de les faire entrer dans les Villes, ou de les faire paſſer au travers, mais on les conduit autour des murailles.

On n'enterre point pluſieurs perſonnes, même les parens, dans une même foſſe, tant que le ſépulchre garde ſa figure. On vient quelquefois de fort loin viſiter les ſépulchres, pour examiner à la couleur des oſſemens, ſi un étranger a fini ſa vie par une mort naturelle, ou par une mort violente; mais il faut que ce ſoit le Mandarin qui préſide à l'ouverture du cercüeil, & il y a dans les Tribunaux de petits Officiers, dont l'emploi eſt de faire ce diſcernement; ils y ſont très-habiles. Il s'en trouve qui ouvrent les ſépulchres pour dérober des joyaux, ou des habits précieux: c'eſt un crime à la Chine qui eſt puni très-ſévérement.

Les ſépultures ſont donc hors des Villes, & autant qu'on le peut, ſur des hauteurs: ſouvent on y plante des pins & des cyprès. Juſqu'à environ une lieuë de chaque Ville, on trouve des Villages, des Hameaux, des maiſons diſperſées çà & là, & diverſifiées de boſquets, & d'un grand nombre de petites collines couvertes d'arbres, & fermées de murailles: ce ſont autant de ſépultures différentes, leſquelles forment un point de vûe qui n'eſt pas déſagréable.

La forme des ſépulchres eſt différente

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 135 sur 741

ſelon les différentes Provinces : la plûpart ſont bien blanchis, faits en forme de fer à cheval, & d'une conſtruction aſſez jolie. On écrit le nom de la famille ſur la principale pierre. Les pauvres ſe contentent de couvrir le cercüeil de chaume, ou de terre élevée de cinq à ſix pieds, en eſpéce de pyramide. Pluſieurs enferment le cercüeil dans une petite loge de brique, en forme de tombeau.

Pour ce qui eſt des Grands & des Mandarins, leurs ſépulchres ſont d'une ſtructure magnifique ; ils conſtruiſent une voute, dans laquelle ils renferment le cercüeil : ils forment au-deſſus une élévation de terre battue, haute d'environ douze pieds, & de huit ou dix pieds de diametre, qui a à peu près la figure d'un chapeau : ils couvrent cette terre de chaux & de ſable, dont ils font un maſtic, afin que l'eau n'y puiſſe point pénétrer. Autour ils plantent avec ordre & ſymmétrie, des arbres de différentes eſpéces. Vis-à-vis eſt une grande & longue table de marbre blanc & poli, ſur laquelle eſt une caſſolette, deux vaſes, & deux candélabres auſſi de marbre, & très-bien travaillez : de part & d'autre on range en pluſieurs files quantité de figures d'Officiers, d'Eunuques, de Soldats, de lions, de chevaux ſellez, de chameaux, de tortues, & d'autres animaux en différentes attitudes, qui marquent du reſpect & de la douleur : car les Chinois ſont habiles à donner de l'ame aux ouvrages de ſculpture, & à y exprimer toutes les paſſions.

On voit beaucoup de Chinois, qui pour donner de plus grands témoignages de leur reſpect & de leur tendreſſe pour leurs peres décédez, gardent trois ou quatre ans leurs cadavres ; tout le tems que dure le deüil, ils n'ont point d'autre chaiſe pour s'aſſeoir pendant le jour, qu'un eſcabeau couvert d'une ſerge blanche, & la nuit ils ſe couchent auprès du cercüeil, ſur une ſimple natte faite de roſeaux. Ils s'interdiſent tout uſage de viande & de vin ; ils ne peuvent aſſiſter à aucun repas de cérémonie, ni ſe trouver dans aucune aſſemblée publique. S'ils ſont obligez de ſortir en Ville, ce qu'ils ne font d'ordinaire qu'après un certain tems, la chaiſe même dans laquelle ils ſe font porter, eſt quelquefois couverte d'une toile blanche. Le *Tiao* ou la cérémonie ſolemnelle qu'on rend au défunt, dure ordinairement ſept jours, à moins que quelque raiſon n'oblige à ſe contenter de trois jours.

Pendant qu'il eſt ouvert, tous les parens, & les amis qu'on a eu ſoin d'inviter, viennent rendre leurs devoirs au défunt ; les plus proches parens reſtent même dans la maiſon : le cercüeil eſt expoſé dans la principale ſalle, qu'on a parée d'étoffes blanches, qui ſont ſouvent entre-mêlées de piéces de ſoye noire & violette, & d'autres ornemens de deüil : on met une table devant le cercüeil : l'on place ſur cette table, ou l'image du défunt, ou bien un cartouche où ſon nom eſt écrit, & qui eſt accompagné de chaque côté de fleurs, de parfums, & de bougies allumées.

Ceux qui viennent faire leurs complimens de condoléance, ſaluent le défunt à la maniere du Pays, c'eſt-à-dire, qu'ils ſe proſternent & frappent pluſieurs fois la terre du front devant la table, ſur laquelle ils mettent enſuite quelques bougies & quelques parfums, qu'ils apportent ſelon la coûtume. Ceux qui étoient amis particuliers, accompagnent ces cérémonies de gémiſſemens, & de pleurs, qui ſe font entendre quelquefois de fort loin.

Tandis qu'ils s'acquittent de ces devoirs, le fils aîné accompagné de ſes freres, ſort de derriere le rideau qui eſt à côté du cercüeil, ſe traînant à terre avec un viſage, ſur lequel eſt peinte la douleur, & fondant en larmes, dans un morne & profond ſilence : ils rendent les ſaluts avec la même cérémonie qu'on a pratiquée devant le cercüeil. Le même rideau cache les femmes, qui


Obseques des Chinois.

pouſſent à diverſes repriſes les cris les plus lugubres.

Quand on a achevé la cérémonie, on ſe léve, & un parent éloigné du défunt, ou un ami étant en deüil, fait les honneurs; & comme il a été vous recevoir à la porte, il vous conduit dans un autre appartement, où l'on vous préſente du thé, & quelquefois des fruits ſecs, & d'autres ſemblables rafraichiſſemens, après quoi il vous accompagne juſqu'à votre chaiſe.

Ceux qui ſont peu éloignés de la Ville, y viennent exprès, pour rendre ces devoirs en perſonne; ou ſi la diſtance des lieux ne leur permettoit pas, ou qu'ils fuſſent indiſpoſés, ils envoyent un Domeſtique avec un billet de viſite, & leurs préſens, pour faire leurs excuſes. Les enfans du défunt, ou du moins le fils aîné ſont enſuite obligez de rendre la viſite à tous ceux qui ſont venus s'acquitter de ce devoir d'amitié; mais on les exempte de la peine qu'ils auroient à voir tant de perſonnes; il ſuffit qu'ils ſe préſentent à la porte de chaque maiſon, & qu'ils y faſſent donner un billet de viſite par un Domeſtique.

Lorſqu'on a fixé le jour des obſeques, on en donne avis à tous les parens & amis du défunt, qui ne manquent pas de ſe rendre au jour marqué: la marche du Convoi commence par ceux qui portent différentes ſtatuës de carton, leſquelles repréſentent des Eſclaves, des Tygres, des Lions, des Chevaux, &c. Diverſes troupes ſuivent, & marchent deux à deux; les uns portent des Etendarts, des Banderolles, ou des Caſſolettes remplies de parfums; pluſieurs joüent des airs lugubres ſur divers inſtrumens de muſique.

Il y a des endroits où le tableau du défunt eſt élevé au-deſſus de tout le reſte: on y voit écrits en gros caracteres d'or ſon nom & ſa dignité: paroît enſuite le cercuëil couvert d'un Dais en forme de Dôme, qui eſt entierement d'étoffe de ſoye violette, avec des houpes de ſoye blanche aux quatre coins, qui ſont brodées, & très-proprement entrelaſſées de cordons. La machine dont nous parlons, & ſur laquelle on a poſé le Cercuëil, eſt portée par ſoixante-quatre hommes. Ceux qui ne ſont point en état d'en faire la dépenſe, ſe ſervent d'une machine, qui n'éxige pas un ſi grand nombre de porteurs. Le fils aîné à la tête des autres enfans, & des petits fils, ſuit à pied, couvert d'un ſac de chanvre, appuyé ſur un bâton, le corps tout courbé, & comme accablé ſous le poids de ſa douleur.

On voit enſuite les parens & les amis tous vêtus de deüil, & un grand nombre de chaiſes couvertes d'étoffe blanche, où ſont les filles, les femmes & les eſclaves du défunt, qui font retentir l'air de leurs cris.

Rien n'eſt plus ſurprenant que les pleurs que verſent les Chinois, & les cris qu'ils font à ces ſortes d'obſeques; mais comme tout paroît à un Européan y être reglé, & ſe faire par meſure, l'affectation avec laquelle ils ſemblent témoigner leurs regrets, n'eſt pas capable d'exciter dans lui les mêmes ſentimens de douleur dont il eſt témoin.

Quand on eſt arrivé au lieu de la ſépulture, on voit à quelques pas de la tombe, des tables rangées dans des ſalles qu'on a fait élever exprès; & tandis que les cérémonies accoûtumées ſe pratiquent, les Domeſtiques y préparent un repas, qui ſert enſuite à regaler toute la compagnie.

Quelquefois après le repas, les parens & les amis ſe proſternent de nouveau, en frappant la terre du front devant le tombeau. Ordinairement on ſe contente de faire des remerciemens. Le fils aîné & les autres enfans répondent à leurs honnêtetez par quelques ſignes extérieurs, mais dans un profond ſilence. S'il s'agit d'un grand Seigneur, il y a pluſieurs appartemens à ſa ſépulture, & après qu'on y a porté le cercuëil, un grand nombre de parens y demeurent

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 138 sur 741

un ou même deux mois, pour y renouveller tous les jours, avec les enfans du défunt, les marques de leur douleur.

Aux funérailles des Chrétiens, on porte la Croix ſur une grande machine fort parée, & ſoûtenuë de pluſieurs perſonnes, avec les Images de la Sainte Vierge, & de S. Michel Archange. On verra le détail des autres cérémonies, dans la deſcription que je fais plus bas, de celles qu'on obſerva à la mort du P. Verbieſt.

Celles qui ſe firent à l'enterrement du P. Broglio parurent ſi magnifiques aux Chinois, qu'ils en firent imprimer la deſcription. L'Empereur honora ſon tombeau d'une épitaphe, & pour en faire les frais, il envoya dix pieces de toile blanche pour le deüil, deux cens onces d'argent, avec un Mandarin, & d'autres Officiers pour aſſiſter de ſa part aux obſéques.

Le deüil devient général dans tout l'Empire, quand la mort attaque le Trône. Lorſque l'Impératrice mere fut enlevée au feu Empereur *Cang hi*, le grand deüil dura cinquante jours. Pendant tout ce tems-là les Tribunaux furent fermez, & l'on ne parla d'aucune affaire à l'Empereur; les Mandarins paſſoient tout le jour au Palais, uniquement occupez à pleurer, ou à en faire ſemblant; pluſieurs y paſſoient la nuit aſſis à l'air pendant le plus grand froid; les fils même de l'Empereur dormoient au Palais, ſans quitter leurs vêtemens. Tous les Mandarins à cheval, vêtus de blanc, & ſans grande ſuite, allerent pendant trois jours faire les cérémonies ordinaires devant le Tableau de l'Impératrice défunte. La couleur rouge étoit proſcrite; ainſi ils portoient le bonnet ſans ſoye rouge, & ſans aucun ornement.

Quand on porta le corps de l'Impératrice au lieu de ſon dépôt, l'Empereur voulut qu'on le fit paſſer par les portes ordinaires du Palais, affectant de montrer par-là combien il mépriſoit les idées ſuperſtitieuſes des Chinois; car c'eſt parmi eux un uſage de faire de nouvelles ouvertures à leurs maiſons, quand on doit tranſporter le corps de leurs parens décédez au lieu de leur ſépulture, & de les refermer auſſi-tôt, afin de s'épargner la douleur que leur cauſeroit le fréquent ſouvenir du défunt, qui ſe renouvelleroit toutes les fois qu'ils paſſeroient par la même porte où eſt paſſé le cercüeil. Hors de la Ville on bâtit un vaſte & grand Palais tout de nattes neuves, avec les cours, les ſalles, & les corps de logis, pour y placer le corps, juſqu'à ce qu'on le portât au lieu de la ſépulture Impériale.

Quatre jeunes Demoiſelles qui la ſervoient avec affection pendant ſa vie, vouloient l'accompagner à la mort, pour lui rendre les mêmes ſervices dans l'autre monde; elles avoient pris leurs atours, dans le deſſein, ſelon l'ancienne coûtume des Tartares, d'aller s'immoler devant le corps de leur Maîtreſſe; mais l'Empereur, qui déſapprouvoit une coûtume ſi barbare, les empêcha d'en venir à l'exécution. Ce Prince a défendu d'obſerver déſormais dans ſon Empire, cette coûtume extravagante qu'avoient les Tartares, de brûler les richeſſes, & même quelquefois des Domeſtiques des grands Seigneurs, lorſqu'on faiſoit leurs funérailles en brûlant leurs corps.

Les cérémonies qu'on obſerve aux obſéques des Grands, ont quelque choſe de magnifique. On en pourra juger par celles qui ſe firent à la mort de *Tavangye*, frere aîné du feu Empereur *Cang hi*, auſquelles quelques-uns de nos Miſſionnaires furent obligez d'aſſiſter.

Le Convoi commença par une troupe de Trompettes & de Joueurs d'inſtrumens; après quoi venoient deux à deux dans l'ordre ſuivant:

Dix Porteurs de maſſes, qui étoient de cuivre doré.

Quatre Paraſſols, & quatre Dais de drap d'or.

Six Chameaux à vuide, avec une peau de zibeline penduë au col.

Six

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 139 sur 741

Six Chameaux chargez de tentes & d'équipages de chaſſe, couverts de grandes houſſes rouges, qui traînoient juſqu'à terre.

Six Chiens de chaſſe menez en leſſe.

Quatorze Chevaux de main ſans ſelle, ayant ſeulement la bride jaune, & la zibeline pendante.

Six autres Chevaux, portans de magnifiques valiſes pleines des habits qu'on doit brûler.

Six autres Chevaux, avec des ſelles brodées, des étriers dorez, &c.

Quinze Cavaliers portant des fléches, des arcs, des carquois, &c.

Huit hommes portans chacun à la main une ceinture à la Tartare toute complette, d'où pendoient des bourſes, chargées de perles.

Dix hommes portans à la main des bonnets de toutes les ſaiſons.

Une Chaiſe découverte, ſemblable à celle où l'on porte l'Empereur dans le Palais.

Une autre Chaiſe avec des couſſins jaunes.

Les deux Fils du Prince défunt, appuyez ſur des Eunuques, & s'efforçans de pleurer.

Le Cercuëil avec ſa grande Impériale jaune, porté par ſoixante ou quatre-vingts hommes, habillez de verd, avec des aigrettes rouges ſur leurs bonnets.

Les *Ago* en pelotons, entourez de leurs gens.

Les *Regulos*, & autres Princes.

Deux autres Cercuëils où étoient renfermées deux Concubines qui s'étoient penduës, pour ſervir le Prince dans l'autre monde, comme elles l'avoient ſervi dans celui-ci.

Les Grands de l'Empire.

Les Chaiſes de la femme du Prince défunt, & des Princeſſes ſes parentes.

Une foule de peuples, de *Lamas*, de *Bonzes* fermoient la marche.

Toutes les huit Banniéres, avec tous les Mandarins grands & petits, étoient allées devant, & étoient rangées comme en bataille, pour recevoir le corps à l'entrée du Jardin où il devoit être dépoſé, juſqu'à ce qu'on eût conſtruit le tombeau du Prince.

Enfin l'on comptoit à cette cérémonie plus de ſeize mille perſonnes.

Les devoirs & les honneurs qu'on rend dans chaque famille aux ancêtres défunts, ne ſe bornent pas au tems du deüil & de leur ſépulture. Il y a deux autres ſortes de cérémonies qui doivent s'obſerver chaque année à leur égard.

Les premieres ſe pratiquent dans la ſalle des Ancêtres, à certains mois de l'année; car il n'y a point de famille qui n'ait un bâtiment fait exprès pour cette cérémonie. Ce bâtiment ſe nomme *Tſe tang*, c'eſt-à-dire, la ſalle des Ancêtres. Là ſe rendent toutes les branches d'une même famille, compoſée quelquefois de ſept à huit mille perſonnes; car on a vû de ces Aſſemblées qui étoient compoſées de 87. branches de la même famille. Alors il n'y a point de diſtinction de rang: l'Artiſan, le Laboureur, le Mandarin, le Lettré, ſont confondus enſemble, & ne ſe méconnoiſſent point. C'eſt l'âge qui regle tout, & le plus âgé, quoique le plus pauvre, aura le premier rang.

Il y a dans cette ſalle une longue table placée contre la muraille, & chargée de gradins. On voit ſur cette table aſſez ſouvent l'image du plus conſidérable des Ancêtres, ou du moins ſon nom avec les noms des hommes, des femmes, & des enfans de la famille, rangez des deux côtez, & écrits ſur des tablettes, ou petites planches de bois, de la hauteur d'environ un pied, avec l'âge, la qualité, l'emploi & le jour que chacun d'eux eſt décédé.

Tous les parens s'aſſemblent dans cette ſalle au printemps, & quelquefois dans l'automne: les plus riches font préparer un feſtin; on charge pluſieurs tables d'une quantité de plats de viandes, de ris, de fruits, de parfums, de vin, & de bougies, à peu-près avec les mêmes cérémonies, que leurs enfans pratiquoient à leur égard, lorſqu'ils étoient vivans, & qui ſe pratiquent à l'égard des Mandarins le jour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 140 sur 741

de leur naiſſance, ou quand ils prennent poſſeſſion de leurs Gouvernemens. Pour ce qui eſt de ceux du petit peuple, qui n'ont pas le moyen d'avoir un bâtiment deſtiné à ces uſages, ils ſe contentent de placer le nom des ancêtres les plus proches, dans l'endroit le plus apparent de leur maiſon.

Les autres cérémonies ſe pratiquent au moins une fois l'année, au lieu même de la ſépulture des Ancêtres. Comme les tombeaux ſont hors de la Ville, & ſouvent dans des Montagnes, les enfans s'y rendent avec leurs parens chaque année, à un certain tems qui ſe trouve depuis le commencement d'Avril juſqu'au commencement de May : ils commencent par arracher les herbes & les broſſailles qui environnent le ſépulchre; après quoi ils leur donnent des marques de reſpect, de reconnoiſſance, & de douleur, avec les mêmes cérémonies qu'ils ont obſervées à leur mort; puis ils mettent ſur le tombeau du vin & des viandes, qui leur ſervent enſuite à ſe régaler tous enſemble.

On ne peut diſconvenir que les Chinois, qui ſont exceſſifs dans toutes leurs cérémonies, ne le ſoient encore plus dans la maniere dont ils honorent les défunts; mais c'eſt une maxime établie par leurs Loix & par l'uſage, qu'il faut rendre à ceux qui ſont décédez, les mêmes honneurs qu'on leur rendoit quand ils étoient vivans.

Dans le Livre *Lu nyu* Confucius dit, *qu'il faut rendre les devoirs aux Morts, comme s'ils étoient préſens & pleins de vie*: un de ſes Diſciples expliquant ces paroles, dit que quand ſon Maître offroit aux Morts ce qu'on a coûtume de leur préſenter, il le faiſoit avec beaucoup d'affection; & pour s'y porter d'avantage, il s'imaginoit qu'il les voyoit, & qu'il les entendoit; & parce qu'il y avoit long-tems qu'ils étoient morts, il ſe les rappelloit de tems en tems dans l'eſprit.

Dans le Livre du *Li ki*, le fameux *Pe hu tung* qui vivoit ſous l'Empire de *Han chao*, dit que la raiſon pour laquelle on fait ce petit tableau, eſt que l'ame ou l'eſprit du mort étant inviſible, il faut un objet ſenſible, qui porte un enfant à ſe reſſouvenir de ſes parens, qui puiſſe arrêter ſon cœur & ſa vûë, & lui donner de la conſolation. Un pere étant enterré, il ne reſte plus rien aux enfans qui puiſſe fixer leurs cœurs; c'eſt ce qui les porte à faire un tableau, pour lui faire honneur.

Les anciens Chinois ſe ſervoient d'un petit enfant, comme d'une image vivante, pour repréſenter le défunt: ceux qui ſont venus depuis, ont ſubſtitué l'image ou la tablette, pour tenir en quelque ſorte ſa place, & ils rendent à cette repréſentation les mêmes devoirs qu'ils rendroient à leurs Ancêtres, s'ils étoient en vie; parce qu'il leur eſt plus aiſé d'avoir cette tablette, que de trouver un enfant, toutes les fois qu'ils veulent témoigner à leurs parens morts, la reconnoiſſance qu'ils leur doivent de la vie, des biens, & de la bonne éducation qu'ils ont reçûë d'eux.

Il eſt vrai que l'Idolatrie ayant été introduite dans l'Empire, les Bonzes ou *Tao ſſëe*, que des vûës intereſſées engageoient à tromper le peuple, ont mêlé dans ces cérémonies pluſieurs pratiques ſuperſtitieuſes, telles que ſont celles de brûler du papier doré en forme de monnoye, & même des étoffes de ſoye blanche, comme ſi ces choſes pouvoient leur ſervir dans l'autre monde; de prêcher que les ames ſe trouvent ſur les tablettes où leurs noms ſont écrits, & qu'elles ſe repaiſſent de la fumée des viandes & des parfums qu'on brûle.

Ces coutumes ridicules ſont très-éloignées de la véritable doctrine Chinoiſe, & n'ont de force que parmi une troupe ignorante qui ſuit ces ſortes de ſectes; & même quoique ces Bonzes ayent introduit leurs ſuperſtitions particulieres, ils ne laiſſent pas de regarder toûjours les anciennes cérémonies, comme autant de marques du reſpect filial, que les enfans doivent à leurs parens défunts.

Des Priſons où l'on renferme les Criminels, & des châtimens dont on les punit.

QUoique la Juſtice de la Chine nous paroiſſe lente, par les longues procédures qu'elle obſerve, pour ne pas priver mal-à-propos les hommes d'un bien auſſi conſidérable que la vie & l'honneur, elle ne laiſſe pas de punir ſévérement les criminels, & de proportionner la peine à l'énormité des crimes.

Les affaires criminelles paſſent le plus ſouvent par cinq ou ſix Tribunaux, avant qu'on en vienne à une Sentence déciſive : ces Tribunaux ſont ſubordonnez les uns aux autres, & ont droit de revoir tous les Procès, & de faire des informations exactes ſur la vie & les mœurs des accuſateurs & des témoins, auſſi bien que ſur les crimes des perſonnes qu'ils doivent juger.

Cette lenteur dans les procédures eſt favorable aux accuſez, en ce qu'il eſt rare que l'innocence ſoit opprimée, mais auſſi elle les fait reſter long-tems dans les priſons. Ces priſons n'ont ni l'horreur, ni la ſalleté des priſons d'Europe, & elles ſont beaucoup plus commodes & plus ſpacieuſes : elles ſont bâties de la même ſorte preſque dans tout l'Empire, & ſituées dans des lieux peu éloignez de leurs Tribunaux.

Quand on eſt entré par la premiere porte qui donne ſur la rue, on marche dans une allée qui conduit à une ſeconde porte, par où l'on entre dans une baſſe cour, qu'on traverſe pour arriver à une troiſiéme porte, qui eſt le logement des Geoliers. De-là on entre dans une grande cour quarrée. Aux quatre côtez de cette cour ſont les chambres des priſonniers, élevées ſur de groſſes colomnes de bois, qui forment une eſpéce de galerie. Aux quatre coins ſont des priſons ſecrettes, où l'on renferme les ſcélerats : il ne leur eſt pas libre de ſortir pendant le jour, ni de s'entretenir dans la cour, comme on le permet quelquefois aux autres priſonniers. Cependant avec de l'argent, ils peuvent obtenir pour quelques heures cet adouciſſement; mais on a la précaution de les retenir pendant la nuit arrêtez par de groſſes chaînes, dont on leur lie les mains, les pieds, & le milieu du corps ; ces chaînes leur preſſent les flancs, & les ſerrent de telle ſorte, qu'à peine peuvent-ils ſe remuer. Quelque argent donné encore à propos, peut être auſſi un moyen d'adoucir la ſévérité des Géoliers, & de rendre leurs fers plus ſupportables.

Pour ce qui eſt de ceux dont les fautes ne ſont pas conſidérables, & qui ont la liberté pendant le jour de ſe promener, & de prendre l'air dans les cours de la priſon, on les aſſemble tous les ſoirs, on les appelle l'un après l'autre, & on les enferme dans une grande ſalle obſcure ; ou bien dans leurs petites chambres, quand ils en ont loué pour être logez plus commodément.

Une Sentinelle veille toute la nuit, pour tenir tous les priſonniers dans un profond ſilence, & ſi l'on entendoit le moindre bruit, ou ſi la lampe qui doit être allumée, venoit à s'éteindre, on avertiroit auſſitôt les Geoliers pour remédier au déſordre.

D'autres ſont chargez de faire continuellement la ronde, & il eſt difficile qu'aucun des priſonniers s'expoſe à tenter des moyens de s'évader, parce qu'auſſitôt il ſeroit découvert, & ne manqueroit pas d'être ſévérement puni par le Mandarin, qui viſite très-ſouvent les priſons, & qui doit être toûjours en état d'en rendre compte; car s'il y a des malades, il en doit répondre ; c'eſt à lui

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 142 sur 741

de faire venir les Medecins, de faire fournir les remedes aux frais de l'Empereur, & d'apporter tous ſes ſoins pour rétablir leur ſanté. On eſt obligé d'avertir l'Empereur de tous ceux qui y meurent, & ſouvent Sa Majeſté ordonne aux Mandarins Supérieurs, d'examiner ſi le Mandarin de la Juſtice Subalterne a fait ſon devoir.

C'eſt dans ces tems de viſite que ceux qui ſont coupables de quelque crime qui mérite la mort, paroiſſent avec un air triſte, un viſage hâve & défiguré, la tête panchée, & les pieds chancellans; ils tâchent par-là d'exciter la compaſſion, mais fort inutilement; car ce n'eſt pas ſeulement pour s'aſſûrer de leurs perſonnes qu'on les retient en priſon, mais en partie pour les matter, & leur faire ſubir un commencement de la peine qu'ils méritent.

Il y a de grandes Priſons comme celles de la Cour Souveraine de *Peking*, où l'on permet aux Marchands & aux Ouvriers, tels que ſont les Tailleurs, les Bouchers, les Marchands de ris & d'herbes, &c. d'entrer dans les Priſons pour le ſervice & la commodité de ceux qui y ſont détenus. Il y a même des Cuiſiniers qui apprêtent à manger, & tout s'y fait avec un grand ordre par la vigilance des Officiers.

La priſon des femmes eſt ſéparée de celle des hommes; on ne leur peut parler que par une grille, ou par le tour qui ſert à leur fournir leurs beſoins; mais il eſt très-rare qu'aucun homme en approche.

Il y a encore quelques endroits, où, lorſqu'un priſonnier vient à mourir, on ne permet pas de faire paſſer ſon cadavre par la porte ordinaire de la Priſon, mais par une ouverture qu'on a ſoin de pratiquer au mur de la premiere cour, & qui ne ſert qu'au paſſage des morts.

Les perſonnes d'un certain rang, qui ſe trouvent dans la Priſon en danger de mort, demandent en grace d'en ſortir avant qu'elles expirent, pour que leurs corps ne paſſent pas par cette ouverture, ce qu'elles regardent comme une tâche infamante; auſſi la plus affreuſe imprécation qu'un Chinois puiſſe faire contre celui à qui il ſouhaite du mal, c'eſt de lui dire: Puiſſes-tu être traîné par le trou de la Priſon.

Il n'y a point de fautes impunies à la Chine: tout eſt déterminé: la baſtonnade eſt le châtiment ordinaire pour les fautes les plus légeres. Le nombre des coups eſt plus ou moins grand, ſelon la qualité de la faute: c'eſt la peine dont les Officiers de Guerre puniſſent quelquefois ſur le champ les Soldats Chinois, mis en ſentinelle toutes les nuits dans les ruës & les Places publiques des grandes Villes, quand on les trouve endormis.

Quand le nombre des coups ne paſſe pas vingt, c'eſt une correction paternelle, qui n'a rien d'infamant, & l'Empereur la fait quelquefois donner à des perſonnes de grande conſidération, & enſuite les voit, & les traitte comme à l'ordinaire.

Il faut très-peu de choſe pour être ainſi paternellement châtié: avoir volé une bagatelle, s'être emporté de paroles, avoir donné quelques coups de poing: ſi cela va juſqu'au Mandarin, il fait joüer auſſitôt le *Pan tsée*; c'eſt ainſi que s'appelle l'inſtrument dont on bat les coupables. Après avoir ſubi le châtiment, ils doivent ſe mettre à genoux devant le Juge, ſe courber trois fois juſqu'à terre, & le remercier du ſoin qu'il prend de leur éducation.

Ce *Pan tsée* eſt une groſſe canne fenduë, à demi platte, de quelques pieds de longueur; elle a par le bas la largeur de la main, & par le haut elle eſt polie & déliée, afin qu'elle ſoit plus aiſée à empoigner; elle eſt de bambou, qui eſt un bois dur, maſſif, & peſant.

Lorſque le Mandarin tient ſon Audience, il eſt aſſis gravement devant une table, ſur laquelle eſt un étui rempli de petits bâtons longs de plus d'un demi-pied, & larges de deux doigts; pluſieurs

Eſtafiers

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 143 sur 741

Eſtafiers armez de *Pan tsëe* l'environnent: au ſigne qu'il donne en tirant & jettant ces bâtons, on ſaiſit le coupable, on l'étend ventre contre terre, on lui abaiſſe le haut de chauſſes juſqu'aux talons, & autant de petits bâtons que le Mandarin tire de ſon étui, & qu'il a jetté par terre, autant d'Eſtafiers ſe ſuccedent, qui appliquent les uns après les autres chacun cinq coups du *Pan tsëe* ſur la chair nuë du coupable. On change d'Exécuteur de cinq coups en cinq coups, ou plûtôt deux Exécuteurs frappent alternativement chacun cinq coups, afin qu'ils ſoient plus peſans, & que le châtiment ſoit plus rude.

Il eſt néanmoins à remarquer que quatre coups ſont toûjours réputez pour cinq, & c'eſt ce qui s'appelle la grace de l'Empereur, qui comme pere, par compaſſion pour ſon peuple, diminuë toûjours quelque choſe de la peine. Il y a un moïen de l'adoucir, c'eſt de gagner par argent ceux qui frappent: ils ont l'art de ſe ménager de telle ſorte, que les coups ne portent que legerement, & que le châtiment devient preſque inſenſible. Un jeune Chinois ayant vû ſon pere condamné à cette peine, & prêt à la ſouffrir, ſe jetta ſur lui pour recevoir les coups, & toucha ſi fort le Juge par cette action de piété, qu'il fit grace au pere, en conſidération du fils.

Ce n'eſt pas ſeulement dans ſon Tribunal, qu'un Mandarin a le pouvoir de faire donner la baſtonnade; il a le même droit en quelque endroit qu'il ſe trouve, même hors de ſon diſtrict; c'eſt pourquoi quand il ſort, il a toûjours dans ſon cortege des Officiers de Juſtice, qui portent des *Pan tsëe*.

Pour un homme du peuple, il ſuffit de n'avoir pas mis pied à terre à ſon paſſage, ſi l'on eſt à cheval; ou d'avoir traverſé la ruë en ſa préſence, pour recevoir cinq ou dix coups de bâtons par ſon ordre: l'exécution eſt ſi promte, qu'elle eſt ſouvent faite avant que ceux qui ſont préſens s'en ſoient preſque apperçus. Les Maîtres uſent du même châtiment à l'égard de leurs diſciples, les peres à l'égard de leurs enfans, & les Seigneurs pour punir leurs Domeſtiques, avec cette différence que le *Pan tsëe* eſt moins long & moins large.

Un autre châtiment moins douloureux, mais plus infamant, eſt une eſpéce de Carcan auquel on attache le coupable, & que les Portugais ont appellé *la Cangue*. Cette Cangue eſt compoſée de deux morceaux de bois échancrez au milieu, pour y inſérer le col du coupable: dès qu'il y a été condamné par le Mandarin, on prend ces deux morceaux de bois, on les poſe ſur ſes épaules, & on les unit enſemble, de maniere qu'il n'y a de place vuide que pour le col. Alors le patient ne peut ni voir ſes pieds, ni porter la main à la bouche, & il a beſoin du ſecours de quelqu'un pour lui donner à manger. Il porte nuit & jour ce déſagréable fardeau, qui eſt ou plus peſant, ou plus leger, ſelon la grieveté ou la legereté de la faute que l'on punit.

Il y a de ces Cangues qui peſent juſqu'à deux cens livres, & qui de leur poids accablent le criminel, de ſorte que quelquefois le chagrin, la confuſion, la douleur, le défaut de nourriture & de ſommeil, lui cauſent la mort. On en voit de trois pieds en quarré, & d'un bois épais de cinq ou ſix pouces. Les ordinaires péſent cinquante à ſoixante livres.

Les patients ne laiſſent pas de trouver différens moyens d'adoucir ce ſupplice; les uns marchent accompagnez de leurs parens ou de leurs amis, qui ſoulevent la Cangue par les quatre coins, afin qu'elle ne porte pas ſur les épaules: d'autres l'appuyent ſur une table, ou ſur un banc: d'autres font faire une chaiſe où ils ſont aſſis entre quatre colomnes d'une égale hauteur qui ſupportent la Cangue. Il y en a qui ſe couchent ſur le ventre, & qui ſe ſervent du trou où leur tête eſt paſſée, comme d'une fenêtre, par laquelle ils regardent effrontement tout ce qui ſe fait dans la ruë.

Lorſqu'en préſence du Mandarin on a réüni les deux pieces de bois au col du coupable, on colle deſſus à droite & à gauche deux longues bandes de papier larges de quatre doigts, auſquelles on applique une eſpéce de ſceau, afin que les deux pieces qui forment la Cangue, ne puiſſent pas ſe ſéparer ſans qu'on s'en apperçoive. Puis on y écrit en gros caracteres le crime pour lequel le coupable eſt puni, & le tems que doit durer le châtiment : par exemple, c'eſt un voleur, c'eſt un broüillon & un ſéditieux, c'eſt un perturbateur du repos des familles, c'eſt un joüeur, &c. il portera la Cangue durant trois mois en tel endroit.

Le lieu où on les expoſe, eſt d'ordinaire, ou la porte d'un Temple célébre par le concours des peuples, ou un carrefour fort fréquenté, ou la porte de la Ville, ou une Place publique, ou même la premiere porte du Tribunal du Mandarin.

Quand le tems de la punition eſt écoulé, les Officiers du Tribunal repréſentent le coupable au Mandarin, qui après l'avoir exhorté à ſe corriger, le délivre de la Cangue, & pour le congédier, lui fait donner une vingtaine de coups de bâtons ; car c'eſt l'uſage aſſez ordinaire de la Juſtice Chinoiſe, de ne point impoſer de peine, à la réſerve des amendes pecuniaires, qui ne ſoit précedée & ſuivie de la baſtonnade ; de ſorte qu'on peut dire que le Gouvernement Chinois ne ſubſiſte guéres que par l'exercice du bâton.

Ce châtiment eſt plus commun pour les hommes que pour les femmes ; cependant un ancien Miſſionnaire * qui viſitoit un Mandarin d'une Ville du premier ordre, trouva près de ſon Tribunal une femme portant la Cangue : c'étoit une Bonzeſſe, c'eſt-à-dire, une de ces filles qui vivent en communauté dans une eſpece de Monaſtere, dont l'entrée eſt interdite à tout le monde ; qui s'y occupent du culte des Idoles & du travail ; qui ne gardent point de clôture, mais qui néanmoins ſont obligées de vivre dans la continence, tandis qu'elles demeurent dans le Monaſtere.

* Le P. Contancin.

Cette Bonzeſſe ayant été accuſée d'avoir eu un enfant d'un commerce illégitime, le Mandarin ſur la plainte qu'on lui porta, la fit comparoître à ſon Tribunal, & après lui avoir fait une ſévére reprimande, il lui dit que puiſqu'elle avoit de la peine à garder la continence, il falloit qu'elle quittât le Monaſtere, & qu'elle ſe mariât ; cependant pour la châtier, il la condamna à porter la Cangue : on y écrivit ſa faute, & on ajoûta que ſi quelqu'un vouloit ſe marier avec elle, le Mandarin la livreroit, & donneroit une once & demie d'argent pour les frais du mariage. Cette ſomme vaut à peu-près ſept livres dix ſols de notre monnoye : cinquante ſols devoient être employez à loüer une chaiſe, & à payer les Joüeurs d'inſtrumens : les cinq livres de ſurplus étoient deſtinées aux frais du feſtin qu'on feroit avec les voiſins le jour des nôces. Elle ne fut pas longtems ſans trouver un mari qui la demanda au Mandarin, & à qui elle fut accordée.

Outre le châtiment de la *Cangue*, il y a encore d'autres peines qu'on impoſe pour des fautes légeres. Le même Miſſionnaire entrant dans la ſeconde Cour du même Tribunal, y trouva de jeunes gens à genoux : les uns portoient ſur la tête une pierre qui peſoit bien ſept à huit livres ; d'autres tenoient un livre à la main, & le liſoient avec application.

Parmi ceux-ci étoit un jeune homme marié, d'environ trente ans, qui aimoit le jeu à l'excès : il y avoit perdu une partie de l'argent que ſon pere lui avoit fourni pour ſon petit commerce : exhortations, reprimandes, menaces, rien n'avoit pû le guérir de la paſſion du jeu. Son pere qui vouloit le corriger d'une inclination ſi pernicieuſe à ſes intérêts, le conduiſit au Tribunal du Mandarin.

Le Mandarin homme d'honneur & de probité, admit la plainte du pere : il fit approcher le jeune homme, & après l'avoir reprimandé d'un ton ſévere, &

lui avoir fait une inſtruction pathétique ſur la ſoumiſſion & la docilité, il étoit ſur le point de lui faire donner la baſtonnade, lorſque ſa mere entrant tout-à-coup, ſe jetta aux pieds du Mandarin, & lui demanda les larmes aux yeux la grace de ſon fils.

Le Mandarin ſe laiſſa attendrir, & s'étant fait apporter un Livre compoſé par l'Empereur, pour l'inſtruction de l'Empire, il l'ouvrit, & choiſit l'article qui concernoit l'obéiſſance filiale. » Vous » me promettez, dit-il au jeune hom- » me, de renoncer au jeu, & de vous » rendre docile aux volontez de votre » pere : je vous pardonne pour cette » fois; allez vous mettre à genoux dans » la galerie à côté de la ſalle d'audien- » ce, apprenez par cœur cet article de » l'obéiſſance filiale; vous ne ſortirez » point du Tribunal que vous ne l'ayez » recité, & que vous n'ayez promis de » l'obſerver le reſte de votre vie. » Cet ordre fut exécuté à la lettre : le jeune homme reſta trois jours dans la galerie, apprit l'article, & fut congédié.

Il y a certains crimes pour leſquels on condamne les coupables à être marquez ſur les deux joüës, & la marque qu'on leur imprime, eſt un caractere Chinois qui indique leur crime. Il y en a d'autres pour leſquels on condamne, ou au banniſſement, ou à tirer des Barques Royales : cette ſervitude ne dure guéres plus de trois ans.

Pour ce qui eſt du banniſſement, il eſt ſouvent perpétuel, ſur tout ſi c'eſt en Tartarie qu'on exile : mais avant le départ, on ne manque jamais de donner la baſtonnade; le nombre des coups eſt proportionné à la faute qui a mérité cette peine.

Ils ont trois manieres différentes d'exécuter à mort, ceux dont les crimes ont mérité ce ſupplice.

La premiere qui eſt la plus douce, eſt de les étrangler, & c'eſt le ſupplice dont on punit les crimes moins griefs qui méritent la mort. C'eſt ainſi qu'on punit un homme, qui en ſe battant auroit tué ſon adverſaire.

La ſeconde eſt de trancher la tête, & c'eſt de ce ſupplice qu'on punit les crimes qui ont quelque choſe d'énorme, tel que ſeroit un aſſaſſinat; cette mort eſt regardée comme plus honteuſe, parce que la tête qui eſt la principale partie de l'homme, eſt ſéparée du corps, & qu'en mourant il ne conſerve pas ſon corps auſſi entier qu'il l'a reçu de ſes parens.

Dans quelques endroits on étrangle avec une eſpéce d'arc, dont on paſſe la corde au col du criminel qui eſt à genoux; on tire l'arc, & par ce moyen on lui ſerre le goſſier, & en lui ôtant la reſpiration, on l'étouffe; en d'autres endroits on met une corde longue de ſept à huit pieds au col du coupable, en y faiſant un nœud coulant. Deux valets du Tribunal la tirent fortement chacun de leur côté : un moment après ils la lâchent tout-à-coup, puis ils la tirent encore comme ils avoient fait d'abord, & à ce ſecond coup, ils ſont ſûrs que le criminel eſt mort.

Les perſonnes d'un rang un peu diſtingué qui ſont condamnez à mort, ſont toûjours portez au lieu du ſupplice, dans des chaiſes, ou dans des charettes couvertes. Lorſqu'un criminel doit être condamné à mort, le Mandarin le fait tirer de priſon & conduire à ſon tribunal, où ordinairement on a préparé un petit repas. Au moins avant que de lui lire ſa Sentence, on ne manque guéres à lui préſenter du vin, ce qui s'appelle *Tçi ſeng*. Ce mot de *Tçi* eſt le même, que celui dont on ſe ſert, lorſqu'on offre quelque choſe aux ancêtres. Enſuite on lui lit ſa Sentence.

Le criminel qui ſe voit condamné à mort, éclate quelquefois en injures & en reproches contre ceux qui l'ont condamné. Quand cela arrive, le Mandarin écoute à la vérité ces invectives avec patience & compaſſion, mais on lui met un baillon dans la bouche, & on

le conduit au ſupplice : on en voit quelquefois qui ſont conduits à pied, qui vont en chantant au lieu de l'exécution, & boivent gayement le vin que leur préſentent leurs amis, qui les attendent au paſſage, pour leur donner cette derniere marque d'amitié.

Il y a un autre genre de mort très-cruelle, dont on a puni autrefois les révoltez & les criminels de leze Majeſté : c'eſt ce qu'ils appelloient être haché en dix mille piéces. L'Exécuteur attachoit le criminel à un poteau, il lui cernoit la tête, & en arrachant la peau de force, il l'abbattoit ſur ſes yeux ; enſuite il lui déchiquetoit toutes les parties du corps qu'il coupoit en pluſieurs morceaux, & après s'être laſſé dans ce barbare exercice, il l'abandonnoit à la cruauté de la populace & des ſpectateurs.

C'eſt ce qui s'eſt pratiqué en certaines occaſions ſous le regne de quelques Empereurs, qui ſont regardez comme barbares. Car ſelon les Loix, ce troiſiéme ſupplice conſiſte à couper le corps du criminel en pluſieurs morceaux, à lui ouvrir le ventre, & à jetter le corps ou dans la riviere, ou dans une foſſe commune pour les grands criminels.

A la réſerve de certains cas extraordinaires, qui ſont marquez dans le corps des Loix Chinoiſes, ou pour leſquels l'Empereur permet d'exécuter ſur le champ, nul Mandarin, nul Tribunal ſupérieur ne peut prononcer définitivement un Arrêt de mort. Tous les jugemens de crimes dignes de mort doivent être examinez, décidez, & ſouſcrits par l'Empereur. Les Mandarins envoyent en Cour l'inſtruction du procès, & leur déciſion, marquant l'article de la Loi qui les a déterminez à prononcer de la ſorte : par exemple, un tel eſt coupable de crime : la Loi porte qu'on étranglera ceux qui en ſont convaincus ; ainſi je condamne un tel à être étranglé.

Ces informations étant arrivées à la Cour, le Tribunal ſupérieur des affaires criminelles examine le fait, les circonſtances, & la déciſion ; ſi le fait n'eſt pas clairement expoſé, ou que le Tribunal ait beſoin de nouvelles informations, il préſente un mémorial à l'Empereur, qui contient l'expoſé du crime & la déciſion du Mandarin inférieur, & il ajoûte : pour juger ſainement, il paroît qu'il faut être inſtruit de telle circonſtance ; ainſi nous opinons à renvoyer l'affaire à tel Mandarin, afin qu'il nous donne les éclairciſſemens que nous ſouhaittons.

L'Empereur ordonne ce qu'il lui plaît, mais ſa clémence le porte toûjours à renvoyer l'affaire, afin que quand il s'agit de la vie d'un homme, on ne décide point légerement, & ſans avoir les preuves les plus convaincantes. Lorſque le Tribunal ſupérieur a reçu les informations qu'il demandoit, il préſente de nouveau ſa délibération à l'Empereur.

Alors l'Empereur ſouſcrit à la délibération du Tribunal, ou bien il diminue la rigueur du châtiment ; quelquefois même il renvoye le mémorial en écrivant ces paroles de ſa main : » Que »le Tribunal délibere encore ſur cette »affaire, & me faſſe ſon rapport. » On apporte à la Chine l'attention la plus ſcrupuleuſe, quand il s'agit de condamner un homme à la mort.

L'Empereur regnant ordonna en 1725. que dans la ſuite on ne puniroit perſonne du ſupplice de mort, que ſon procès ne lui fut préſenté trois fois. Conformément à cet ordre, le Tribunal des crimes tint la conduite ſuivante. Quelque tems avant le jour déterminé, il fit tranſcrire dans un livre toutes les informations, qui pendant le cours de l'année lui avoient été envoyées des Juſtices ſubalternes : on y joignit le jugement que chaque Juſtice avoit porté, & celui du Tribunal de la Cour.

Ce Tribunal s'aſſembla enſuite pour lire, revoir, corriger, ajoûter, retrancher, ce qu'il jugeroit à propos. Après quoi il en fit tirer deux copies au net ; l'une qu'il préſenta à l'Empereur, afin que ce Prince pût la lire & l'examiner en

en particulier; l'autre qu'il garda pour la lire en préſence de tous les principaux Officiers des Tribunaux ſouverains, & la réformer ſelon leurs avis.

Ainſi à la Chine on accorde à l'homme le plus vil & le plus miſérable, ce qui ne s'accorde en Europe comme un grand privilége, qu'aux perſonnes les plus diſtinguées, c'eſt-à-dire, le droit de n'être jugé & condamné que par toutes les Chambres du Parlement aſſemblées en corps.

Cette ſeconde copie ayant été examinée & corrigée, on la préſenta à l'Empereur, puis l'on en tira quatre-vingt dix-huit copies en langue Tartare, & quatre-vingt dix-ſept en langue Chinoiſe. Toutes ces copies ſe remirent entre les mains de Sa Majeſté, qui les donna encore à examiner aux plus habiles Officiers, ſoit Tartares, ſoit Chinois qui étoient à *Peking*.

Lorſque le crime eſt fort énorme, l'Empereur en ſouſcrivant à la mort du criminel, ajoûte : *Auſſitôt qu'on aura reçu cet ordre, qu'on l'exécute ſans aucun délai.* Pour ce qui eſt des crimes de mort qui n'ont rien d'extraordinaire, l'Empereur écrit au bas de la Sentence : *Qu'on retienne le criminel en priſon, & qu'on l'exécute au tems de l'Automne.* Il y a un jour fixé dans l'Automne, pour exécuter à mort tous les criminels.

La queſtion ordinaire qui eſt en uſage à la Chine, pour tirer la vérité de la bouche des criminels, eſt douloureuſe & très-ſenſible : elle ſe donne aux pieds ou aux mains : on ſe ſert pour les pieds d'un inſtrument qui conſiſte en trois bois croiſez, dont celui du milieu eſt fixe, & les deux autres ſe tournent & ſe remuent : on met les pieds du patient dans cette machine, & on les y ſerre avec tant de violence, que la cheville du pied s'applatit. Quand on la donne aux mains, c'eſt par le moyen de petits bois, qu'on inſere entre les doigts du coupable, on les lie très-étroitement avec des cordes, & on les laiſſe pendant quelque tems dans cette torture.

Les Chinois ont des remedes pour diminuer, & même pour amortir le ſentiment de la douleur : après la queſtion ils en ont d'autres, qu'ils employent pour guerir le patient, lequel en effet par leur moyen recouvre, quelquefois même en peu de jours, le premier uſage de ſes jambes.

De la queſtion ordinaire on paſſe à l'extraordinaire, qui ſe donne pour les grands crimes, & ſur tout pour ceux de leze Majeſté, afin de découvrir les complices, quand le crime eſt avéré. Elle conſiſte à faire de légeres taillades ſur le corps du criminel, & à lui enlever la peau par bandes en forme d'aiguilletes.

Voilà toutes les eſpéces de châtimens, que les Loix Chinoiſes preſcrivent pour la punition des crimes. Il y a, comme je l'ai dit, quelques Empereurs qui en ont fait ſouffrir de beaucoup plus cruels ; mais ils ſont déteſtez de la Nation, & regardez comme des tyrans. Tel fut l'Empereur *Tcheou*, dont on lit les horribles cruautez dans les annales de l'Empire.

Ce Prince, à l'inſtigation de *Ta kia* l'une de ſes concubines, dont il étoit éperduëment amoureux, inventa un nouveau genre de ſupplice nommé *Pao lo* : c'étoit une colomne de bronze haute de vingt coudées & large de huit, creuſée en dedans comme le taureau de Phalaris, & ouverte en trois endroits pour y mettre du feu : on y attachoit les criminels, & on la leur faiſoit embraſſer des bras & des jambes : enſuite on allumoit un grand feu en dedans, & on les faiſoit ainſi rotir juſqu'à ce qu'ils fuſſent réduits en cendre en préſence de cette femme impudique, qui ſe faiſoit un ſpectacle agréable d'un ſi épouvantable ſupplice.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 148 sur 741

De l'Abondance qui régne à la Chine.

ON peut dire ſans craindre de trop s'avancer, que la Chine eſt une des plus fertiles portions de l'univers, comme elle en eſt une des plus vaſtes & des plus belles : une ſeule de ces Provinces pourroit faire un Etat conſidérable, & flatter l'ambition d'un Prince. Il n'y a preſque rien dans les autres Pays qui ne ſe trouve à la Chine, & il y a une infinité de choſes qu'on chercheroit vainement ailleurs.

Cette abondance doit être attribuée, & à la profondeur des terres, & à l'induſtrie laborieuſe de ces peuples, & à la quantité de Lacs, de Fleuves, de Rivieres, & de Canaux, dont tout le pays eſt arroſé. Il n'y a guéres de Villes dans les Provinces du Midi, ni même de Bourgs, où l'on ne puiſſe aller en bateau, parce que par-tout il y a des Rivieres ou des Canaux. Le Ris ſe ſeme en quelques Provinces deux fois l'année ; il eſt bien meilleur que celui qui croît en Europe : la Terre y produit pluſieurs autres eſpéces de grains, telles que ſont le froment, l'orge, diverſes ſortes de millets, les fêves, les pois toujours verds, les pois noirs & jaunes, dont on ſe ſert, au lieu d'avoine, pour engraiſſer les chevaux : mais dans les parties Méridionales, on fait moins de cas de tous ces grains que du ris, qui y eſt la nourriture ordinaire ; car dans les parties Septentrionales on ſe nourrit ſur-tout de froment.

Parmi les animaux que l'on mange en Europe, & dont les Chinois tous les jours font uſage, ſur-tout les gens riches, qui ont ſoin de ſe bien régaler, la chair de Cochon eſt, ſelon leur goût, la viande la plus délicieuſe ; ils la préferent à toute autre, & elle fait comme la baſe de leurs repas. Il y a peu de maiſons où l'on n'en nourriſſe, & où on ne les engraiſſe : auſſi en mangent-ils toute l'année. Il faut avoüer qu'elle a bien meilleur goût qu'en Europe, & d'ailleurs ſa chair eſt ſaine & n'eſt nullement indigeſte : c'eſt un excellent manger qu'un jambon de la Chine.

La chair des Jumens ſauvages eſt auſſi fort eſtimée : outre le gibier, les volatiles, & autres animaux que nous avons en quantité, les nerfs de cerfs, & les nids d'oyſeaux, dont j'ai déja parlé, les pattes d'ours, & les pieds de divers animaux ſauvages, qui leur viennent ſalez de Siam, de Camboye, & de la Tartarie, font les délices de la table des grands Seigneurs.

Le peuple s'accommode fort de la chair des chevaux, & des chiens, quoique morts de vieilleſſe, ou de maladie ; il n'a pas même de repugnance à manger celle des chats, des rats, & d'autres pareils animaux, qui ſe vend dans les ruës. C'eſt un divertiſſement aſſez agréable, de voir les Bouchers, lorſqu'ils portent de la chair de chien en quelque lieu, ou quand ils vont chargez de cinq ou ſix chiens pour les tuer. Tous les chiens attirez par les cris de ceux qu'on va tuer, ou par l'odeur de ceux qu'on a déja tuez, ſe jettent en troupes ſur les Bouchers, qui ſont obligez de marcher toûjours armez d'un long bâton, ou d'un long foüet, pour ſe défendre de leurs inſultes ; & de ſe tenir en des lieux fermez, pour exercer paiſiblement leur métier.

Outre les oyſeaux domeſtiques, ils trouvent encore ſur leurs Rivieres & ſur leurs Lacs quantité d'oyſeaux de Riviere, & principalement de Canards ſauvages. La maniere dont ils les prennent, mérite d'être rapportée : ils ſe mettent la tête dans de groſſes citroüilles ſeches, où il y a quelques trous pour voir & pour reſpirer, puis ils marchent nuds dans l'eau, ou bien ils nagent ſans rien faire paroître au dehors, que la tête couverte

de la citroüille. Les Canards accoûtumez à voir de ces citroüilles flottantes, autour desquelles ils se jouent, s'en approchent sans crainte, & le Chasseur les tirant par les pieds dans l'eau pour les empêcher de crier, leur tord le col, & les attache à sa ceinture. Il ne quitte point cet exercice, qu'il n'en ait pris un grand nombre.

Le Gibier y foisonne: on voit à *Peking* pendant l'hyver dans diverses places, plusieurs monceaux de diverses sortes d'animaux, volatiles, terrestres, & aquatiques, durcis par le froid, & exempts de toute corruption: on y voit une quantité prodigieuse de Cerfs, de Dains, de Sangliers, de Chevres, d'Elans, de Lievres, de Lapins, d'Ecureuils, de Chats & de Rats sauvages, d'Oyes, de Canards, de Poules de bois, de Perdrix, de Faisans, de Cailles, & plusieurs autres animaux qui ne se trouvent point en Europe, & qui se vendent à très-grand marché.

Les Rivieres, les Lacs, les Etangs, & même les Canaux dont toute la Chine est arrosée, sont remplis de toute sorte de poissons. On en trouve un grand nombre jusques dans les fossez, qu'ils ont soin de pratiquer au milieu des campagnes, pour y conserver de l'eau, dont le ris a un continuel besoin.

Des bateaux pleins de l'eau où se trouve de la semence de poissons, comme nous l'avons expliqué, parcourent la Chine. On achete de cette eau, & l'on en remplit les fossez: les poissons qui s'y trouvent étant fort petits & presque imperceptibles, on les nourrit avec des lentilles de marais, ou avec des jaunes d'œuf, à peu-près comme on nourrit les animaux domestiques en Europe. Les grands poissons se conservent par le moyen de la glace; on en remplit de grands bateaux qu'on transporte jusqu'à *Peking*.

Il n'y a guéres de poissons en Europe qui ne se trouvent à la Chine: on y voit des Lamproyes, des Carpes, des Solles, des Saumons, des Truites, des Aloses, des Esturgeons, &c. mais il y en a beaucoup d'autres d'un goût excellent, qui nous sont tout-à-fait inconnus. Il n'est pas possible d'en rapporter toutes les especes: je ne m'attacherai qu'à quelques-unes qui feront juger des autres.

Un de ceux que l'on estime le plus, & qui pese environ quarante livres, est celui qu'ils appellent *Tcho kia yu*, c'est-à-dire, l'encuirassé. Ils le nomment ainsi, parce qu'en effet il a sur le dos, sous le ventre, & aux deux côtez une suite d'écailles tranchantes, rangées en lignes droites, & posées les unes sur les autres, à peu-près comme sont les tuiles sur nos toîts. C'est un poisson admirable, dont la chair est fort blanche, & qui ressemble assez à celle du veau pour le goût.

Quand le tems est doux, on pêche une autre sorte de poisson fort délicat, que les gens du pays appellent poisson de farine, à cause de son extrême blancheur, & parce que ses prunelles noires semblent être enchassées dans deux cercles d'argent fort brillant: il y en a dans les Mers du côté de la Province de *Kiang nan* une quantité si prodigieuse, qu'on en tire jusqu'à quatre cens livres pesant d'un seul coup de filet.

Un des meilleurs poissons qui soit dans toute la Chine, est celui qu'on pêche à la quatriéme & cinquiéme Lune: il approche assez de nos Brames de mer, & il pese cinq à six livres: il se vend d'ordinaire huit deniers la livre, & tout au plus le double à vingt lieuës dans les terres où on le transporte.

Quand cette pêche est finie, il arrive des côtes de la Province de *Tche kiang*, de grandes barques chargées d'une autre espece de poisson frais, qui ressemble assez aux Moruës de Terre-neuve. Il n'est pas croyable combien il s'en consomme dans la saison depuis les côtes de *Fo kien* jusqu'à celles de *Chan tong*, outre la quantité prodigieuse, qu'on sale dans le Pays même où se fait la pêche.

On le vend à très-vil prix, quoique les Marchands ne puissent l'aller chercher sans beaucoup de frais: car il leur

faut d'abord acheter du Mandarin la permiſſion de faire ce commerce, loüer enſuite une Barque, acheter le poiſſon à meſure qu'on le tire du filet, & l'arranger dans le fond de calle ſur des couches de ſel, de la même maniere qu'à Dieppe on arrange les harengs dans des tonnes. C'eſt par ce moyen que malgré les plus grandes chaleurs ce poiſſon ſe tranſporte dans les Provinces les plus éloignées. Il eſt aiſé de juger combien cette pêche doit être abondante, puiſque le poiſſon ſe vend à ſi bon compte, nonobſtant la dépenſe que font les Marchands qui l'apportent.

Outre cette eſpece de Moruë dont nous venons de parler; depuis la ſixiéme juſqu'à la neuviéme Lune on fait venir une quantité ſurprenante d'autre poiſſon ſalé des côtes de la Mer. Dans la Province de *Kiang nan* on voit ſur-tout de gros poiſſons venant de la mer ou du fleuve Jaune, qui ſe jettent dans de vaſtes plaines toutes couvertes d'eau : tout y eſt diſpoſé de telle ſorte, que les eaux s'écoulent auſſi-tôt qu'ils y ſont entrez. Ces poiſſons demeurans à ſec, on les prend ſans peine; on les ſale, on les vend aux Marchands qui en chargent leurs Barques à peu de frais.

Dans le grand fleuve *Yang tse kiang*, vis-à-vis de la Ville de *Kieou kiang*, où il a plus d'une demie-lieuë de largeur, on pêche toute ſorte d'excellens poiſſons, & entre autres une eſpece nommée *Hoang yu*, c'eſt-à-dire, poiſſon jaune. Il eſt d'une groſſeur extraordinaire, & d'un goût admirable. On en prend quelquefois qui peſent plus de huit cens livres : on ne voit guéres de poiſſons qui ait la chair plus ferme. On ne le pêche qu'en certain tems, ſçavoir lorſqu'il paſſe du lac *Tong ting hou* dans cette Riviere.

Ce Lac eſt le plus grand qui ſoit à la Chine, & c'eſt beaucoup dire; car il n'y a guéres de Provinces, où il ne ſe trouve des Lacs d'une étenduë prodigieuſe, tels que ſont le Lac *Hong se hou*, le Lac *Ta hou*, le Lac *Po yang hou*, &c. Celui-ci, par exemple, qu'on appelle encore le Lac de *Iao tcheou* eſt formé par le confluent de quatre Rivieres auſſi grandes que la Loire, qui ſortent de la Province de *Kiang ſi*: il a trente lieuës de circuit, & on y eſſuie des typhons, comme ſur les Mers de la Chine.

Nous avons déja parlé dans l'idée générale que nous avons donné de cet Empire, d'un certain poiſſon extraordinaire, appellé poiſſon d'or, ou poiſſon d'argent, que les grands Seigneurs conſervent ou dans leurs cours, ou dans leurs jardins, comme un ornement particulier de leurs Palais. Le P. le Comte qui en a fait la deſcription, ajoûte à ce que nous en avons dit, des particularitez que je ne dois pas » omettre. « Ces poiſſons, dit ce Pere, » ſont d'ordinaire de la longueur du doigt » & gros à proportion. Le mâle eſt d'un » beau rouge depuis la tête juſqu'à la » moitié du corps, & même davantage, » le reſte avec toute la queuë en eſt doré, » mais d'un or ſi luſtré & ſi éclatant, que » nos véritables dorures n'en approchent » pas. La femelle eſt blanche; elle a la » queuë, & même une partie du corps » parfaitement argentée. La queuë de » l'un & de l'autre n'eſt pas unie & platte » comme celle des autres poiſſons, mais » formée en bouquet, groſſe, longue, » & qui donne un agrément particulier » à ce petit animal, dont le corps eſt » d'ailleurs parfaitement bien proportionné.

» Ceux qui les veulent nourrir, doivent » en prendre un grand ſoin, parce qu'ils » ſont extraordinairement délicats & ſenſibles aux moindres injures de l'air. On » les met dans un baſſin fort profond & » fort large, au fond duquel on a accoûtumé de renverſer un pot de terre troüé » par les côtez, afin qu'ils puiſſent durant » les grandes chaleurs s'y retirer, & ſe » mettre ainſi à couvert du ſoleil. On jette » auſſi ſur la ſurface de l'eau certaines » herbes particulieres, qui s'y conſervent toûjours vertes, & qui y entretiennent la fraîcheur. Cette eau ſe

change

» change deux ou trois fois la ſemaine, » de maniere néanmoins qu'on en met » de nouvelle, à meſure qu'on vuide le » baſſin, qu'il ne faut jamais laiſſer à ſec. » Si l'on eſt obligé de tranſporter le poiſ- » ſon d'un vaſe à un autre, il ſe faut bien » donner de garde de le prendre avec la » main; tous ceux qu'on touche, meu- » rent bien-tôt après, ou ſe flétriſſent; » il faut pour cela ſe ſervir d'une petite » cüilliere de fil attachée par le haut à » un cercle de bois, dans laquelle on les » engage inſenſiblement. Quand ils y » ſont entrez d'eux-mêmes, on a ſoin » de ne les pas heurter, mais de les tenir » toûjours dans la premiere eau, qui ne » ſe vuide que lentement, & qui donne » le tems de les tranſporter dans l'eau » nouvelle. Le grand bruit, comme ce- » lui de l'artillerie, ou du tonnerre, une » odeur trop forte, un mouvement vio- » lent, tout cela leur eſt nuiſible, & quel- » quefois même les fait mourir, comme » je l'ai ſouvent remarqué ſur mer où » nous en portions, toutes les fois qu'on » tiroit le canon, ou qu'on faiſoit fondre » du gaudron. D'ailleurs ils vivent preſ- » que de rien; les vers inſenſibles qui ſe » forment dans l'eau, ou les parties les » plus terreſtres qui y ſont mêlées, ſuffi- » ſent preſque pour les empêcher de » mourir. On y jette néanmoins de tems » en tems de petites boules de pâte, mais » il n'y a rien de meilleur que du pain » à chanter, qui étant détrempé, fait une » eſpéce de bouillie dont ils ſont extrême- » ment avides, & qui eſt en effet très-pro- » portionnée à leur délicateſſe naturelle. » Dans les Pays chauds, ils multiplient » beaucoup, pourvû qu'on ait ſoin de re- » tirer les œufs qui ſurnagent, & qu'ils » mangent preſque tous. On les place » dans un vaſe particulier expoſé au So- » leil, & on les y conſerve juſqu'à ce » que la chaleur les ait fait éclorre. Les » poiſſons en ſortent avec une couleur » noire, que quelques-uns d'eux conſer- » vent toûjours, mais qui ſe change peu » à peu dans les autres en rouge, en » blanc, en or, en argent, ſelon leur dif- » férente eſpece. L'or & l'argent com- » mencent à ſe former à l'extrémité de » la queuë, & s'étendent un peu plus » ou un peu moins, ſelon leur diſpoſi- » tion particuliere. »

De nouvelles connoiſſances qu'on a tirées des Chinois, qui font trafic de ces petits poiſſons, & qui gagnent leur vie à les élever, & à les vendre, me donnent lieu de faire ici quelques obſervations.

1°. Quoiqu'aſſez communément ils n'ayent guéres que la longueur d'un doigt, il y en a néanmoins qui ſont auſſi longs & auſſi gros que les plus grands harengs.

2°. Ce n'eſt pas la couleur rouge ou blanche qui diſtingue le mâle de la femelle. On reconnoît les femelles à divers points blancs qu'elles ont vers les oüies, & vers les petites nageoires qui en ſont proches; & les mâles, en ce qu'ils ont ces endroits brillans & éclatans.

3°. Quoiqu'aſſez ordinairement ils ayent la queuë en forme de bouquet, pluſieurs néanmoins ne l'ont point différente de celles des poiſſons ordinaires.

4°. Outre les petites boules de pâte, dont on les nourrit, on leur donne le jaune d'un œuf de poulle durci, de la chair maigre de cochon ſéchée au Soleil, & réduite en pouſſiére très-fine. On jette quelquefois des eſcargots dans le vaſe où on les conſerve: leur bave attachée aux parois du vaſe, eſt un ragoût exquis pour ces petits poiſſons qui s'y jettent à l'envi les uns des autres pour la ſucer. De petits vers rougeâtres qu'on trouve dans l'eau en certains réſervoirs, eſt encore pour eux un mets friand.

5°. Il eſt rare qu'ils multiplient lorſqu'ils ſont renfermez dans des vaſes, parce qu'ils y ſont à l'étroit; ſi l'on veut qu'ils deviennent féconds, il faut les mettre dans des réſervoirs, où l'eau ſoit vive & profonde en quelques endroits.

6°. Quand on a tiré l'eau du puits

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 152 sur 741

pour en remplir le vaſe où ſont les poiſſons, il faut auparavant la laiſſer repoſer cinq ou ſix heures, ſans quoi elle ſeroit trop cruë, & leur deviendroit nuiſible.

7°. Si l'on s'apperçoit que les poiſſons frayent & donnent des œufs, ce qui arrive vers le commencement de May, on doit répandre des herbes ſur la ſurface de l'eau : les œufs s'y attachent, & lorſqu'on voit que le fray eſt fini, c'eſt-à-dire, que les mâles ne cherchent plus les femelles ; il faut retirer les poiſſons du vaſe pour les tranſporter dans un autre ; expoſer pendant trois ou quatre jours au grand Soleil le vaſe plein d'œufs, & en changer l'eau au bout de 40. ou 50. jours, parce que les petits poiſſons ont alors une forme ſenſible.

Ces obſervations ne ſeroient pas inutiles, ſi l'on s'aviſoit quelque jour de tranſporter de ces petits poiſſons dorez en Europe, de même que les Hollandois en ont tranſportez à Batavie.

Outre les filets, dont les Chinois ſe ſervent pour prendre le poiſſon dans les grandes pêches, & la ligne dont ils uſent dans les pêches particulieres, ils ont une autre maniere de pêcher, qui eſt aſſez ſinguliere, & très-divertiſſante. En diverſes Provinces ils élevent un certain Oiſeau, qui reſſemble aſſez au Corbeau, mais dont le col eſt fort long, & le bec long, crochu & pointu : c'eſt une eſpece de cormorans qu'ils dreſſent à la pêche du poiſſon, à peu près comme on dreſſe les chiens à prendre des lievres.

Le matin au lever du Soleil on voit ſur les Rivieres un bon nombre de bateaux, & pluſieurs de ces Oiſeaux qui ſont perchez ſur la prouë. Les pêcheurs font caracoller leurs bateaux ſur la riviere, & au ſignal qu'ils donnent en batant l'eau d'une de leurs rames, les Cormorans volent dans la riviere, qu'ils partagent entre eux ; ils font le plongeon, & cherchant les poiſſons au fond de l'eau, ils ſaiſiſſent ceux qu'ils trouvent par le milieu du corps, puis revenant ſur l'eau, ils les portent à leur bec chacun vers ſa barque, où le pêcheur ayant reçu le poiſſon, prend l'Oiſeau, lui renverſe la tête en bas, & lui paſſant la main ſur le col, lui fait jetter les petits poiſſons qu'il avoit avalez, & qui ſont retenus par un anneau qu'on leur met au bas du col, & qui leur ſerre le goſier. Ce n'eſt qu'à la fin de la pêche qu'on leur ôte cet anneau, & qu'on leur donne à manger. Quand le poiſſon eſt trop gros, ils ſe prêtent ſecours mutuellement, l'un le prend par la queuë, l'autre par la tête, & de compagnie ils l'apportent au bateau de leur maître.

Ils ont une autre maniere de prendre le poiſſon qui eſt fort ſimple, & qui ne leur donne aucune peine. Ils ſe ſervent de longs bateaux forts étroits : ils clouent d'un bout à l'autre ſur les bords une planche large de deux pieds, & enduite d'un vernis blanc & très-luſtré. Cette planche s'incline en dehors d'une maniere imperceptible, juſqu'à ce qu'elle ſoit preſque à fleur d'eau. On s'en ſert pendant la nuit, & on la tourne du côté de la Lune, afin que la réflexion de la lumiere en augmente l'éclat. Les poiſſons qui jouent, confondent aiſément la couleur de la planche verniſſée avec celle de l'eau, ils s'élancent ſouvent de ce côté là, & tombent ou ſur la planche, ou dans le bateau.

Il y a des endroits où les Soldats tirent le poiſſon à l'arc avec beaucoup d'adreſſe. La fleche eſt attachée à l'arc avec une ficelle, afin de ne pas perdre la fleche, & de tirer le poiſſon lorſqu'il a été percé : dans d'autres endroits il y en a en ſi grande quantité dans la bourbe, que des hommes dans l'eau juſqu'à la ceinture, les percent avec un trident, & les tirent.

Si les Rivieres & les Lacs ſont ſi fertiles en toutes ſortes de poiſſons, la terre ne l'eſt pas moins par la multitude & la diverſité des fruits qu'elle porte. On y mange des poires, des pommes, des

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 153 sur 741

Pêches, des abricots, des coins, des figues, des raiſins, & principalement une eſpece de fort bons muſcats: on y voit des noix, des prunes, des ceriſes, des chataignes, des grenades, & preſque tous les autres fruits qui ſe trouvent en Europe, ſans parler de pluſieurs autres qui ne s'y trouvent pas.

Cependant il faut avouer que tous ces fruits, à la réſerve de ces muſcats, & des grenades, ne peuvent ſe comparer aux nôtres, parce que les Chinois n'ont pas, comme en Europe, l'art & le ſoin de cultiver les arbres, pour en corriger ou perfectionner le goût. Ils ont trop beſoin de leurs terres pour le ris & le froment; leurs pêches néanmoins ne ſont guéres moins bonnes que les nôtres; il y en a même une eſpece qui eſt meilleure. En quelques endroits elles ne ſont pas ſaines. Il faut en manger ſobrement, parce qu'elles cauſent une dyſenterie qui eſt très-dangereuſe à la Chine. Leurs abricots ne ſeroient pas mauvais, ſi on leur laiſſoit le tems de mûrir ſur l'arbre.

C'eſt de la Chine que nous ſont venus les oranges, mais nous n'en avons eu que d'une ſeule eſpece, & il y en a pluſieurs ſortes qui ſont excellentes: il y en a une eſpece qu'on eſtime: elles ſont petites, & ont la peau fine, unie, & très-douce; il vient dans la Province de *Fokien* une ſorte d'oranges qui ſont d'un goût admirable. Elles ſont groſſes, & la peau eſt d'un beau rouge: les Européans diſent communément, qu'un plat de ces oranges, figureroit à merveille ſur les premieres tables de l'Europe. On en mange à Canton de plus groſſes, qui ſont jaunes, fort agréables au goût, & fort ſaines; on en donne même aux malades, après les avoir ramollis ſous la cendre chaude, les avoir coupées en deux, & les avoir remplies de ſucre qui s'y incorpore; on tient que l'eau qui en ſort, eſt très-ſalutaire à la poitrine. Il y en a d'autres qui ont un goût aigre, & dont les Européans ſe ſervent pour aſſaiſonner les viandes.

Les limons & les citrons ſont très-communs: dans quelques Provinces méridionales, il y en vient de gros auſquels on ne touche gueres: ils ne ſervent que d'ornemens dans les maiſons: on en met ſept ou huit ſur un plat de porcelaine, & c'eſt uniquement pour divertir la vûe & flatter l'odorat: ils ſont cependant excellens en confiture.

Une autre eſpece de limon, qui n'eſt pas plus gros qu'une noix, & qui eſt rond, verd, & aigre, eſt auſſi très-eſtimé, & paſſe pour admirable dans les ragoûts: l'arbre qui les porte, ſe met quelquefois dans des caiſſes, & ſert dans les maiſons à orner les cours ou les ſalles.

Outre les melons ſemblables à ceux que nous avons en Europe, la Chine en a encore deux eſpeces différentes: les uns qui ſont fort petits, jaunes au dedans, & d'un goût ſucré; qui peuvent ſe manger avec la peau, de même que nous mangeons quelquefois les pommes.

On nomme les autres, melons d'eau: ils ſont gros & longs, la chair en eſt blanche & quelquefois rouge, & ils ſont pleins d'une eau ſucrée & rafraîchiſſante, qui déſaltere, & ne fait jamais de mal, même dans les plus grandes chaleurs. On peut y ajoûter d'autres melons encore meilleurs, qui viennent d'un endroit de Tartarie nommé *Hami*, fort éloigné de *Peking*. Ces melons ont cela de particulier, qu'ils ſe conſervent cinq ou ſix mois dans leur fraîcheur. L'on en fait chaque année une grande proviſion pour l'Empereur. Nous en avons déja parlé ailleurs.

A tous ces fruits que nous connoiſſons, on doit en ajoûter d'autres qui ne ſont connus que par nos relations, & qui paroiſſent avoir été tranſportez à la Chine des Iſles voiſines, où ils ſe trouvent en très-grande abondance. Je parle des ananas, des goyaves, des bananes, des cocos, &c. mais outre toutes ces diverſes ſortes de fruits, qui lui ſont communs avec les autres pays, elle en a encore

pluſieurs autres d'une eſpece particuliere & d'un fort bon goût, qui ne ſe trouvent nulle part ailleurs. Tels que ſont le *Tse tse*, le *Li tchi*, le *Long yuen*, dont j'ai fait la deſcription.

Le terrain eſt tellement ménagé dans les campagnes pour la culture du ris, qu'on n'y voit preſque aucun arbre; mais les montagnes, ſur tout celles de *Chen ſi*, de *Honan*, de *Quang tong*, & de *Fo kien* ſont couvertes de Forêts, où l'on trouve des arbres de toute eſpece, grands, droits, & propres pour tous les ouvrages publics, & ſur tout pour la conſtruction des vaiſſeaux.

Il y a des pins, des frênes, des ormes, des chênes, des eſpeces de palmiers, des cedres, & beaucoup d'autres qui ſont peu connus en Europe.

Les autres Montagnes ſont célebres par leurs mines qui contiennent toutes ſortes de métaux, par leurs fontaines médicinales, leurs ſimples, & leurs minéraux. On y trouve des mines d'or, d'argent, de fer, d'airain, d'étain, de cuivre blanc, de cuivre rouge, de mercure; de la pierre d'azur, du vermillon, du vitriol, de l'alun, du jaſpe, des rubis, du Cryſtal de roche, des pierres d'aimant, du porphire, & des carrieres de différens marbres.

On trouve encore dans les Montagnes, ſur tout des Provinces du Nord, des Mines très-abondantes de charbon de pierre, & il s'en fait un grand débit. Ces pierres ſont noires, elles ſont entre les roches dans des veines fort profondes, on les caſſe en pluſieurs morceaux, & on les allume dans le fourneau de la cuiſine. Il y en a qui les pilent, & qui les ayant détrempées avec de l'eau, en font des maſſes; c'eſt ſur tout ce qui eſt en uſage parmi le menu Peuple.

On a d'abord de la peine à allumer ce charbon, mais quand il eſt une fois enflammé, le feu eſt fort ardent & dure long-tems. Il rend quelquefois une mauvaiſe odeur, & pourroit cauſer la mort à ceux qui dormiroient auprès, ſi l'on n'avoit la précaution de tenir tout proche un vaſe plein d'eau. La fumée s'y attache de telle ſorte, que l'eau à la longue prend une odeur auſſi déſagréable que celle de la fumée même.

Les cuiſiniers des Grands & des Mandarins s'en ſervent d'ordinaire, de même que les Artiſans, comme ſont les Forgerons, les Traiteurs, les Teinturiers, les Serruriers, &c. Ceux-ci néanmoins trouvent qu'il rend le fer cru; il eſt encore d'un grand uſage pour ces Fours qu'on nomme en Italie fours à vent, & où on fond le cuivre. Il y a de ces mines de charbon dans de hautes Montagnes peu éloignées de *Peking*; on diroit qu'elles ſont inépuiſables: depuis le tems qu'on s'en ſert dans une ſi grande Ville, & dans toute la Province, on n'en a jamais manqué: cependant il n'y a point de famille, quelque pauvre qu'elle ſoit, qui n'ait un fourneau échauffé par ce charbon, lequel entretient le feu beaucoup plus long-tems que ne feroit le charbon de bois.

Leurs jardins potagers ſont bien fournis d'herbes, de racines, & de légumes de toutes les ſortes: outre les eſpéces que nous avons, ils en ont beaucoup d'autres que nous ne connoiſſons point, & qui ſont encore plus eſtimables que les nôtres: ils les cultivent avec grand ſoin, & c'eſt avec le ris preſque tout ce qui fait la nourriture du Peuple. Il y a une infinité de chariots & de bêtes de charge, qui entrent tous les matins à *Peking*, pour y porter des herbes & des légumes.

Comme il ſeroit difficile de tranſporter du ſel des côtes de la mer, dans les parties Occidentales qui joignent la Tartarie, la Providence a pourvu admirablement à ce beſoin. Outre les puits d'eau ſalée qu'on trouve en certaines Provinces, il y a d'autres endroits où l'on voit une terre griſe, répandue par arpens dans divers cantons, qui fournit une prodigieuſe quantité de ſel.

La maniere dont ce ſel ſe tire de la terre

terre eſt remarquable. On unit d'abord cette terre comme une glace, & l'on l'éleve un peu en talut, afin d'empêcher que les eaux ne s'y arrêtent. Quand le Soleil en a ſeché la ſurface, & qu'elle paroît toute blanche des particules de ſel qui y ſont attachées, on l'enleve, & on la met en divers monceaux, qu'on a ſoin de bien battre de tous côtez, afin que la pluie puiſſe s'y inſinuer: enſuite on étend cette terre ſur de grandes tables un peu panchées, & qui ont des bords de quatre ou cinq doigts de hauteur: puis on verſe deſſus une certaine quantité d'eau douce, laquelle pénétrant par tout, entraîne en s'écoulant toutes les particules de ſel dans un grand vaſe de terre, où elle tombe goutte à goutte par un petit canal fait exprès.

Cette terre ainſi épurée, ne devient pas pour cela inutile, on la met à quartier: au bout de quelques jours, quand elle eſt ſeche, on la réduit en pouſſiere, après quoi on la répand ſur le terrain d'où elle a été tirée: elle n'y a pas demeuré ſept à huit jours, qu'il s'y mêle comme auparavant, une infinité de particules de ſel, qu'on tire encore une fois de la maniere que je viens d'expliquer.

Tandis que les hommes travaillent ainſi à la campagne, les femmes avec leurs enfans s'occupent dans des cabanes bâties ſur le lieu même, à faire boüillir les eaux ſalées. Elles en rempliſſent de grands baſſins de fer fort profonds, qui ſe poſent ſur un fourneau de terre, percé de telle ſorte, que la flâmme ſe partage également ſous les baſſins, & s'exhale en fumée par un long tuyau en forme de cheminée à l'extrémité du fourneau.

Quand ces eaux ſalées ont boüilli quelque tems, elles s'épaiſſiſſent & ſe changent peu à peu en un ſel très-blanc, qu'on remue ſans ceſſe avec une large eſpatule de fer, juſqu'à ce qu'il ſoit entierement ſec. Des forêts entieres ſuffiroient à peine, pour entretenir le feu néceſſaire au ſel, qui ſe fait pendant toute l'année; mais comme ſouvent il n'y a point d'arbres en ces lieux là, la Providence y a ſuppléé, en faiſant croître tous les ans des forêts de roſeaux aux environs de ces ſalines.

A la vérité, les terres de la Chine ne produiſent point d'épiceries, à la réſerve d'une eſpéce de poivre, qui eſt bien différent de celui des Indes; mais les Chinois en trouvent chez des Nations ſi voiſines de leur Empire, & ils ont ſi peu de peine à ſe les procurer par le commerce, qu'ils n'en ſont pas moins fournis, que ſi leurs terres étoient capables de les produire.

Quoique la plûpart des choſes néceſſaires à la vie, ſe trouvent dans tout l'Empire, chaque Province a quelque choſe de plus particulier ou en plus grande abondance, comme on le peut voir dans la deſcription que j'ai faite des Provinces de cet Empire.

La Tartarie, quoique pleine de forêts & de ſable, n'eſt pas tout à fait ſtérile: elle fournit de belles peaux de zibelines, de renards, de tigres qui ſervent aux fourrures; beaucoup de racines & de ſimples très-utiles pour la médecine, & une infinité de chevaux pour la remonte des Troupes, & des troupeaux de beſtiaux en quantité, qui ſervent à nourrir les parties Septentrionales de la Chine.

Nonobſtant cette abondance, il eſt pourtant vrai de dire, ce qui ſemble un paradoxe, que le plus riche & le plus floriſſant Empire du monde, eſt dans un ſens aſſez pauvre: la terre, quelque étendue & quelque fertile qu'elle ſoit, ſuffit à peine pour nourrir ſes habitans: on oſe dire qu'il faudroit deux fois autant de terres pour les mettre à leur aiſe. Dans la ſeule Ville de *Canton*, où tant d'Européans abordent chaque année, il y a plus d'un million d'ames, & dans une grande Bourgade qui n'en eſt éloignée que de trois ou quatre lieuës, il y a encore plus de monde qu'à *Canton* même.

Une miſere extrême porte à de ter-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 156 sur 741

ribles excès : ainſi quand on voit à *Canton* les choſes de près, on eſt moins ſurpris que les parens expoſent pluſieurs de leurs enfans, qu'ils donnent leurs filles pour eſclaves, & que l'eſprit d'interêt anime un ſi grand Peuple : on s'étonne plûtôt qu'il n'arrive quelque choſe de plus funeſte, & que dans les tems de diſette, tant de Peuples ſe voyent en danger de périr par la faim, ſans avoir recours aux violences, dont on lit tant d'exemples dans les hiſtoires de l'Europe.

Quoique j'aye parlé aſſez au long des arbres & des animaux qui ſe trouvent à la Chine, il y en a quelques-uns plus extraordinaires que je vais décrire plus en détail ; ſi je ne dis rien de tous les autres, c'eſt que mon deſſein n'eſt pas de donner une hiſtoire naturelle de cet Empire ; cette entrepriſe me meneroit trop loin & doit être la matiere d'un autre ouvrage.

Un des arbres le plus ſingulier, & qui ne ſe voit nulle part ailleurs, eſt celui qui porte un fruit dont on tire du ſuif, & que les Chinois nomment *Ou kieou mou* : il eſt fort commun dans les Provinces de *Tche kiang*, de *Kiang nan*, & de *Kiang ſi* : le P. Martini en a donné une aſſez juſte idée, lorſqu'il a parlé de la Ville de *Kin hoa* dans la Province de *Tche kiang*. Cet arbre que ce Pere compare à nos poiriers, a auſſi beaucoup de rapport au tremble & au bouleau, du moins pour ce qui regarde ſes feüilles & leur long pédicule : la plûpart ſont de la grandeur & de la forme de nos ceriſiers par le tronc & les branches : il y en a quelques-uns auſſi hauts que nos grands poiriers.

L'écorce en eſt d'un gris blancheâtre un peu douce au toucher ; les petites branches ſont longues, déliées, fléxibles, & garnies de feüilles, ſeulement depuis le milieu juſqu'à l'extrémité, où elles ſont comme en touffe, mais plus petites, & ſouvent recoquillées & creuſes en forme de gondole : elles ſont d'un verd obſcur, liſſées par deſſus, & blancheâtres par deſſous, fort minces, ſéches, médiocrement grandes, & de figure de lozange, dont les angles latéraux ſont arrondis, & l'extrémité allongée en pointe : elles ſont attachées aux branches par des pédicules longs, ſecs & déliez, la côte de la feüille & ſes fibres ſont auſſi rondes, ſeches, & déliées : ſes feüilles ſur l'arriere ſaiſon, c'eſt-à-dire, vers le mois de Novembre & de Decembre, deviennent rouges avant que de tomber, comme il arrive aux feüilles de vigne & de poirier.

Le fruit croît à l'extrémité des branches par bouquets : il y eſt attaché par des pédicules ligneux fort courts, & qui ne ſemblent être qu'une continuation de la branche même : ce fruit eſt renfermé dans une capſule dure & ligneuſe, brune, un peu raboteuſe, & de figure triangulaire, dont les angles ſont arrondis à peu près de la façon que le ſont ces petits fruits ou grains rouges, que porte le troëſne, nommez vulgairement bonnets de Prêtre.

Ces capſules ou étuis, renferment ordinairement trois petits noyaux chacun de la groſſeur d'un petit pois, ronds en dehors, & un peu applatis par les côtez qui ſe touchent : chacun de ces noyaux eſt couvert d'une légere couche de ſuif très-blanc & aſſez dur, le pédicule ſe partage comme en trois autres plus petits, qui ne ſont que des filets, & pénetre par le milieu du fruit entre ces trois noyaux, de ſorte que les extrémitez de ces filets vont s'inſerer à la pointe ſupérieure de chacun des noyaux, auſquels ils paroiſſent attachez & pendans.

Lorſque la capſule, qui eſt compoſée de ſix petits feüillages creux & de forme ovale, vient à s'entrouvrir, & à tomber d'elle même peu à peu, le fruit paroît hors de ſes enveloppes, ce qui fait un très-bel effet à la vûe, ſur tout pendant l'hyver ; ces arbres paroiſſent alors tout couverts de petits bouquets blancs, qu'on prendroit de loin pour autant de

bouquets de fleurs. Le ſuif dont ce fruit eſt couvert, étant écraſé dans la main, ſe fond, & rend une odeur de graiſſe qui approche de celle du ſuif ordinaire.

Avant que ce fruit ſoit parvenu à ſa maturité, il paroît rond; & c'eſt apparemment ce qui a fait dire au Pere Martini qu'il étoit de figure ronde, à moins que ce Pere n'en ayant peut-être examiné que quelques-uns, qui n'étoient pas parfaits dans leur eſpéce, & qui n'avoient qu'un ſeul noyau, ait cru que c'étoit là leur figure naturelle; car effectivement on en trouve qui étant défectueux, & n'ayant qu'un ou deux noyaux, n'ont pas la figure naturelle qu'ils devroient avoir.

Le noyau dont la coque eſt aſſez dure, contient une eſpece de petite noiſette de la groſſeur d'un gros grain de chenevi, laquelle eſt fort huileuſe: elle eſt enveloppée d'une tunique brune. Les Chinois en font de l'huile à brûler dans la lampe, de même qu'ils font des chandelles de ce ſuif, dont les noyaux ſont couverts.

Les chandelles qu'ils en font, ſont comme le tronçon d'un cône qu'ils commencent à brûler par la baze, & dont la mêche eſt un petit roſeau creux, ou un petit bâton, autour duquel on a roulé un fil de coton, ou bien de la moële d'un petit jonc de la même groſſeur (ce jonc ſert auſſi de mêche dans la lampe) l'un des bouts de ce roſeau ou de ce petit bâton ſert à allumer la chandelle, & l'autre à la mettre ſur le chandelier, dont on doit faire entrer une pointe dans le bas du roſeau.

Cette ſorte de chandelle eſt denſe & peſante, & ſe fond aiſément dans la main quand on la touche: elle rend une flamme aſſez claire, mais un peu jaunâtre, & comme cette mêche eſt ſolide, & qu'en brûlant elle ſe change en charbon dur, elle n'eſt pas facile à moucher: on ſe ſert de cizeaux faits exprès pour cet uſage.

On tire le ſuif de ce fruit en cette maniere: on le pile tout entier, c'eſt-à-dire, la coque avec la noiſette, & on le fait boüillir dans de l'eau, puis on ramaſſe toute la graiſſe, ou l'huile qui ſurnage: cette graiſſe ſe fige comme du ſuif en ſe refroidiſſant. Sur dix livres, on en met quelquefois trois d'huile de lin ou de gergelin, & un peu de cire pour donner du corps à cette maſſe, dont on fait de la chandelle qui eſt très-blanche: on en fait auſſi de rouge, en y mêlant du vermillon.

L'arbriſſeau qui produit le coton, eſt un des plus utiles qui ſe trouvent à la Chine: le jour même que les Laboureurs Chinois ont moiſſonné leurs grains, ils ſement le coton dans le même champ, & ſe contentent de remuer avec un rateau la ſurface de la terre.

Quand cette terre a été humectée par la pluie, ou par la roſée, il ſe forme peu à peu un arbriſſeau, de la hauteur de deux pieds: les fleurs paroiſſent au commencement ou vers le milieu du mois d'Août: d'ordinaire elles ſont jaunes, & quelquefois rouges. A cette fleur ſuccede un petit bouton, qui croît en forme de gouſſe, de la groſſeur d'une noix.

Le quarantiéme jour depuis la fleur, cette gouſſe s'ouvre d'elle-même, & ſe fendant en trois endroits, elle montre trois ou quatre petites enveloppes de coton, d'une blancheur extrême, & de la figure des coques de vers à ſoye: elles ſont attachées au fond de la gouſſe ouverte, & contiennent les ſemences de l'année ſuivante. Alors il eſt tems de faire la recolte: néanmoins, quand il fait beau tems, on laiſſe le fruit encore deux ou trois jours expoſé au Soleil, la chaleur l'enfle, & le profit en eſt plus grand.

Comme tous les fibres du coton ſont fortement attachées aux ſemences qu'elles renferment, on ſe ſert d'un roüet pour les en ſéparer: ce roüet a deux rouleaux fort polis, l'un de bois, & l'autre de fer, de la longueur d'un pied, & de la groſſeur d'un pouce: ils ſont tellement appliquez l'un à l'autre, qu'il n'y paroît

aucun vuide : tandis qu'une main donne le mouvement au premier de ces rouleaux, & que le pied le donne au ſecond, l'autre main leur applique le coton, qui ſe détache par le mouvement, & paſſe d'un côté, pendant que la ſemence reſte nuë & dépoüillée de l'autre. On carde enſuite le coton, on le file, & l'on en fait des toiles.

Il y a un autre arbre appellé *Kou chu*, qui reſſemble aſſez à nos figuiers, ſoit par le bois de ſes branches, ſoit par ſes feüilles : ſa racine pouſſe ordinairement pluſieurs tiges ou petits troncs en forme de buiſſon, quelquefois un ſeul : on en voit dont le tronc eſt droit, rond, & dont la groſſeur a plus de neuf ou dix pouces de diamettre. Les branches ſont d'un bois leger, moëleux, & couvert d'une écorce ſemblable à celle du figuier. Les feüilles ſont profondément découpées : deux découpures principales les refendent chacune en trois feüillages artiſtement échancrez de part & d'autre. La couleur, ſoit en deſſus, ſoit en deſſous & la contexture des fibres, eſt la même que dans les feüilles de figuier, mais elles ſont plus grandes, plus épaiſſes & plus rudes à toucher par le deſſus, au lieu que par le deſſous elles ſont fort douces, à cauſe d'un coton court & fin, dont elles ſont couvertes. Il y en a quelques-unes, qui n'étant nullement échancrées, ſont de la figure d'un cœur allongé.

Cet arbre rend un lait, dont les Chinois ſe ſervent pour appliquer l'or en feüille : ils tirent ce lait en cette maniere : ils font une ou pluſieurs inciſions horiſontales & de bas en haut au tronc de cet arbre, & dans la fente ils inſerent le bord d'une coquille de mer, ou quelque autre ſemblable recipient, dans lequelle lait ayant diſtillé, ils le ramaſſent, & s'en ſervent avec le pinceau, dont ils font la figure qu'il leur plaît ſur le bois, ou ſur quelque autre matiere que ce ſoit : ils appliquent auſſi-tôt des feüilles d'or ſur ces figures qui les attirent ſi fortement, que jamais l'or ne s'en détache.

L'arbre que les Chinois appellent *Lung ju çu*, a le tronc gros comme nos grands pruniers : il ſe partage de bonne heure en deux ou trois groſſes branches, & celles-ci en de plus petites : ſon écorce eſt d'un gris tirant ſur le roux, & moucheté comme le coudrier : l'extrémité des branches eſt noüeuſe, tortuë, inégale, & pleine de moële, comme dans le noyer.

Le fruit qui pend a de longs pédicules verds & fibreux, comme ceux des ceriſes, eſt rond & un peu oblong, de la couleur & de la figure des ceriſes, quand elles ſont vertes : le pédicule auquel ce fruit eſt attaché, eſt extrêmement long, & partagé en différens rameaux, au bout de chacun deſquels eſt un de ces petits fruits ; la peau de ce fruit eſt parſemée en quelques endroits de petits points roux : elle eſt aſſez dure, & renferme une ſubſtance ou parenchyme verdâtre, qui ſe met en boüillie, quand il eſt meur. On s'en ſert en hyver pour ſe frotter les mains & les préſerver des engelures.

Ce fruit a un noyau fort dur, auſſi-bien que nos ceriſes, mais rond & un peu oblong, & canelé : il y a cinq, ſix, ou ſept canelures à chacun de ces noyaux. Ce noyau reçoit ſa nourriture par une ouverture ronde & aſſez large, laquelle va ſe retréciſſant en cône poſé obliquement à côté de l'amande qu'il renferme, & qui a ſon iſſuë à l'autre extrémité du noyau. Cette amande eſt petite, recouverte d'une tunique noirâtre, & moins dure que celle qui renferme les pepins de nos pommes. Du tronc de cet arbre on fait des planches pour les uſages ordinaires.

Si les Chinois ſe plaiſoient, comme on fait en Europe, à orner des jardins, & à dreſſer de belles allées, ils pourroient en cultivant les fleurs que la terre porte, & employant certains arbres qui leur ſont particuliers, ſe faire des promenades très-agréables : mais comme il leur paroît que rien n'eſt plus riſible, que d'aller & de venir, ſans autre deſſein que de ſe promener, ils apportent peu de

ſoin

ſoin à profiter des avantages que la nature leur donne.

Parmi les arbres dont je parle, il y en a un qu'ils appellent *Molien*, qui eſt gros comme le bas de la jambe. Ses branches ſont rares, déliées, remplies de moëlle, & couvertes d'une peau rouſſe, marquetée de petits points blancheâtres, comme nos coudriers. Elles ſont peu chargées de feüilles; mais en récompenſe les feüilles ſont fort grandes, plus larges par le haut que par le milieu & par le bas, peu épaiſſes & aſſez ſéches. Leurs côtes & les maîtreſſes fibres qui en partent, ſont couvertes d'un petit duvet blancheâtre: elles ſont attachées par des pédicules qui s'élargiſſent par le bas d'une telle maniere, qu'on diroit qu'ils embraſſent la branche, & que la branche en ſort comme d'un petit tube, faiſant un coude en cet endroit.

De l'aiſſelle des pédicules il ſort de petits boutons de figure ovale, & couverts de duvet, qui s'ouvrant au mois de Décembre ou au cœur de l'hyver, forment des fleurs grandes à peu-près comme celles des martagons, compoſées de ſept ou huit feüilles de figure ovale, oblongues & pointues par les extrémitez remplies de longs filets. Il y a de ces arbres qui ont la fleur jaune, d'autres l'ont rouge, & d'autres l'ont blanche. Les feüilles tombent en même tems, & ſouvent auſſi avant que les fleurs s'ouvrent.

Un autre arbre qu'on nomme *La moë*, a quelque rapport à notre laurier pour ſa grandeur, ſa figure, & le contour de ſes branches, qui ſont néanmoins plus évaſées, & garnies de feüilles oppoſées & attachées deux à deux par des pédicules courts. Les plus grandes feüilles égalent preſque la grandeur de celles du laurier ordinaire: elles ne ſont pas ſi épaiſſes ni ſi ſéches: elles vont en diminuant, à meſure qu'elles s'éloignent de l'extrémité de la branche. Au cœur de l'hyver il ſort de l'aiſſelle de ſes feüilles de petites fleurs jaunes, dont l'odeur eſt agréable, & approche aſſez de l'odeur de la roſe.

Rien ne ſeroit plus propre à embellir un jardin, que l'arbre qu'ils nomment *Ou tong chu*: il eſt très-grand, & reſſemble au ſicomore. Ses feüilles ſont longues, larges, & attachées à une queuë d'un pied de long. Cet arbre eſt ſi touffu & chargé de bouquets ſi preſſez, que les rayons du Soleil ne peuvent les pénétrer. La maniere dont il porte ſon fruit eſt extraordinaire: vers le mois d'Août il ſe forme ſur la pointe des branches de petits bouquets de feüilles différentes des autres: elles ſont plus blanches, plus molles, moins larges, & tiennent lieu de fleurs. Sur le bord de chacune de ſes feüilles naiſſent trois ou quatre petits grains gros comme nos pois, qui renferment une ſubſtance blanche, d'un goût ſemblable à celui d'une noiſette, qui n'eſt pas encore mûre.

L'arbre nommé *Tcha hoa* ſeroit auſſi d'un grand ornement dans les jardins: il y en a quatre eſpéces qui portent toutes des fleurs, & qui ont du rapport à notre laurier d'Eſpagne par le bois & par le feüillage. Les feüilles ne meurent point pendant l'hyver. D'ordinaire il eſt gros comme la jambe par le tronc. Son ſommet a la forme du laurier d'Eſpagne, ſon bois eſt d'un gris blancheâtre & liſſé. Ses feüilles ſont rangées alternativement de part & d'autre à côté des branches: elles ſont grandes comme celles du laurier d'Eſpagne, mais de figure ovale, & terminées en pointe à ſes extrémitez, crenelées en forme de ſcie par les bords, plus épaiſſes & plus fermes, d'un verd obſcur par deſſus, comme la feüille d'oranger, & jaunâtre en deſſous, attachées aux branches par des pédicules aſſez gros.

De l'aiſſelle des pédicules il ſort des boutons de la groſſeur, de la figure, & de la couleur d'une noiſette: ils ſont couverts d'un petit poil blanc & couché comme il ſe voit au ſatin. De ces boutons il ſe forme des fleurs au mois de Décembre de la grandeur d'une piéce de 24. ſols: ces fleurs ſont doubles & rougeâtres, comme de petites roſes, & ſoû-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 160 sur 741

tenuës d'un calice: elles ſont attachées à la branche immédiatement, & ſans pédicules.

Les arbres de la ſeconde eſpéce ſont fort hauts: la feüille en eſt arrondie par l'extrémité, & ſes fleurs qui ſont grandes & rouges, mêlées avec les feüilles vertes, font un fort bel effet.

Les deux autres eſpeces en portent auſſi, mais plus petites & blancheâtres: le milieu de cette fleur eſt rempli de quantité de petits filets, qui portent chacun un ſommet jaune & plat, à peu-près comme dans les roſes ſimples, avec un petit piſtille rond au milieu, au bas duquel eſt une petite boule verte, laquelle en groſſiſſant forme le péricarpe qui renferme la graine.

Il y a une autre eſpéce d'arbre aſſez ſingulier, qui tient du geniévre, & du cyprès, & que les Chinois nomment pour cette raiſon *Tse ſong*, qui veut dire genievre, & *Yuen pe*, qui ſignifie cyprès. Le tronc qui a environ un pied & demi de circuit, pouſſe preſque dès le bas des branches de tous côtez, qui ſe partagent en une infinité d'autres, leſquelles s'éloignant aſſez du tronc, forment comme un buiſſon verd, épais, & touffu; car cet arbre eſt couvert d'une multitude de feüilles ſemblables, partie à celles de cypres, & partie à celle de geniévre: c'eſt-à-dire, que ces dernieres ſont longues, étroites, & piquantes, ayant cela de particulier, qu'elles ſont diſpoſées le long des rameaux par files, qui tantôt ſont au nombre de quatre ou de cinq, & tantôt au nombre de ſix: ce qui fait que regardant ces rameaux par l'extrémité, on voit comme des étoiles de quatre, de cinq, & de ſix rayons, chacune de celles du premier rang, couvrant exactement celles qui leur repondent en deſſous, de ſorte que les intervalles paroiſſent vuides, & fort diſtincts juſqu'au bas. Les rameaux ou ſcions qui ſont couverts de ces feüilles longues, ſe trouvent principalement en deſſous, & au bas des branches, tout le haut & le deſſus n'étant que cyprès.

Au reſte la nature a tellement pris plaiſir à ſe joüer dans le mêlange de ces deux ſortes de feüilles, qu'il ſe trouve des branches entieres qui ne tiennent que du cyprès, & celles-ci ſont plus grandes & en plus grand nombre; d'autres qui ſont purement geniévre; quelques-unes moitié l'un, moitié l'autre; & quelques autres enfin, où il ne ſe trouve que quelques feüilles de cyprès entées à l'extrémité d'un rameau de géniévre, ou quelque petit rameau de geniévre, qui ſort de l'aiſſelle d'une branche de cyprès.

L'écorce de cet arbre eſt un peu raboteuſe, d'un gris brun, tirant ſur le rouge en certains endroits: le bois eſt d'un blanc rougeâtre, ſemblable à celui de geniévre, ayant quelque choſe de réſineux; les feüilles outre l'odeur du cyprès, ont je ne ſçais quoi d'aromatique: elles ſont d'un goût fort amer mêlé de quelque âcreté.

Cet arbre porte de petits fruits verds, ronds, & un peu plus gros que les grains de geniévre: le parenchyme eſt d'un verd olivâtre, & d'une odeur forte: le fruit eſt attaché aux branches par des pédicules longs & de même nature que les feüilles: il contient deux grains rouſſâtres en forme de petits cœurs, & durs comme les grains de raiſin.

Il y a de ces arbres dont le tronc eſt haut & grêle, n'ayant de branches qu'à leur ſommet, & ſe terminant preſque en pointe comme les cyprès. Il y en a d'autres qui ſont nains, & qui ne croiſſent jamais plus hauts que ſept à huit pieds: leur tronc & leurs branches tortuës & friſées font juger que les Chinois les empêchent de croître en les tondant. Quand cet arbre eſt jeune, il a toutes les feüilles longues comme le geniévre; quand il eſt vieux, il les a comme le cyprès.

Je ſerois infini ſi je voulois décrire tant d'autres arbres ou arbriſſeaux ſinguliers qu'on trouve à la Chine; il n'eſt pas poſſible néanmoins de ne rien dire de la fameuſe plante de *Gin ſeng* dont on fait tant de cas dans tout l'Empire, qui y eſt d'un très-grand prix, & que les Medecins

Chinois regardent comme le plus excellent cordial. Elle ne croît que dans la Tartarie; car celle qui croît dans la Province de *Se tchuen* ne mérite pas qu'on en parle; c'eſt en dreſſant la carte de ce Pays-là par ordre de l'Empereur, que le P. Jartoux eut l'occaſion & le loiſir de bien examiner cette plante qu'on lui apporta fraîchement cuëillie, de la deſſiner dans toutes ſes dimenſions, & d'en expliquer les proprietez & l'uſage.

Les plus habiles Medecins de la Chine, dit ce Pere, la font entrer dans tous les remedes qu'ils donnent aux grands Seigneurs; car elle eſt d'un trop grand prix pour le commun du peuple. Ils prétendent que c'eſt un remede ſouverain pour les épuiſemens cauſez par des travaux exceſſifs de corps & d'eſprit, qu'elle diſſoud les flegmes, qu'elle guérit la foibleſſe des poulmons & la pleuréſie, qu'elle arrête les vomiſſemens, qu'elle fortifie l'orifice de l'eſtomach, & ouvre l'appétit, qu'elle diſſipe les vapeurs, qu'elle remedie à la reſpiration foible & précipitée en fortifiant la poitrine, qu'elle fortifie les eſprits vitaux, & produit de la lymphe dans le ſang, enfin qu'elle eſt bonne pour les vertiges & les éblouiſſemens, & qu'elle prolonge la vie aux vieillards.

On ne peut guéres s'imaginer que les Chinois & les Tartares faſſent un ſi grand cas de cette racine, ſi elle ne produiſoit conſtamment de bons effets. Ceux mêmes qui ſe portent bien, en uſent ſouvent pour ſe rendre plus robuſtes. Pour moi je ſuis perſuadé qu'entre les mains des Européans qui entendent la pharmacie, ce ſeroit un excellent remede, s'ils en avoient aſſez pour faire les épreuves néceſſaires, pour en éxaminer la nature par la voye de la Chymie, & pour l'appliquer dans la quantité convenable, ſuivant la nature du mal auquel elle peut être ſalutaire.

Ce qui eſt certain, c'eſt qu'elle ſubtiliſe le ſang, qu'elle le met en mouvement, qu'elle l'échauffe, qu'elle aide à la digeſtion, & qu'elle fortifie d'une maniere ſenſible. Après avoir deſſiné celle que je décrirai dans la ſuite, je me tâtai le poux, pour ſçavoir dans quelle ſituation il étoit: je pris enſuite la moitié de cette racine toute crûë ſans aucune préparation; & une heure après je me trouvai le poux beaucoup plus plein & plus vif; j'eus de l'appetit, je me ſentis beaucoup plus de vigueur, & une facilité pour le travail que je n'avois pas auparavant.

Cependant je ne fis pas grand fond ſur cette épreuve, perſuadé que ce changement pouvoit venir du repos que nous prîmes ce jour-là: mais quatre jours après, me trouvant ſi fatigué & ſi épuiſé de travail, qu'à peine pouvois-je me tenir à cheval, un Mandarin de notre troupe qui s'en apperçut, me donna une de ces racines: j'en pris ſur le champ la moitié, & une heure après je ne reſſentis plus de foibleſſe. J'en ai uſé ainſi pluſieurs fois depuis ce tems-là, & toûjours avec le même ſuccès. J'ai remarqué encore que la feüille toute fraîche, & ſur-tout les fibres que je mâchois, produiſoient à peu-près le même effet.

Nous nous ſommes ſouvent ſervis de feüilles de *Gin ſeng* à la place de thé, ainſi que font les Tartares; & je m'en trouvois ſi bien, que je préferois ſans difficulté cette feüille à celle du meilleur thé: la couleur en eſt auſſi agréable, & quand on en a pris deux ou trois fois, on lui trouve une odeur & un goût qui font plaiſir.

Pour ce qui eſt de la racine, il faut la faire boüillir un peu plus que le thé, afin de donner le tems aux eſprits de ſortir: c'eſt la pratique des Chinois quand ils en donnent aux malades, & alors ils ne paſſent guéres la cinquiéme partie d'une once de racine ſéche. A l'égard de ceux qui ſont en ſanté, & qui n'en uſent que par précaution, ou pour quelque legere incommodité, je ne voudrois pas que d'une once, ils en faſſent moins de dix priſes, & je ne leur conſeillerois pas d'en prendre tous les jours.

Voici de quelle maniere on la prépare: on coupe la racine en petites tranches,

qu'on met dans un pot de terre bien verniſſé, où l'on a verſé un demi-ſeptier d'eau. Il faut avoir ſoin que le pot ſoit bien fermé: on fait cuire le tout à petit feu, & quand de l'eau qu'on y a mis, il ne reſte que la valeur d'un gobelet, il faut la boire ſur le champ. On remet enſuite autant d'eau ſur le marc, on le fait cuire de la même maniere, pour achever de tirer tout le ſuc, & ce qui reſte des parties ſpiritueuſes de la racine. Ces deux doſes ſe prennent, l'une le matin, & l'autre le ſoir.

A l'égard des lieux où croît cette racine, on peut dire en général, que c'eſt entre le trente-neuviéme & le quarante-ſeptiéme dégré de latitude Boréale, & entre le dixiéme & le vingtiéme dégré de longitude Orientale, en comptant depuis le méridien de *Peking*. Là ſe découvre une longue ſuite de Montagnes, que d'épaiſſes forêts, dont elles ſont couvertes & environnées, rendent comme impénétrables.

C'eſt ſur le penchant de ces Montagnes, & dans ces Forêts épaiſſes, ſur le bord des ravines, ou autour des rochers, au pied des arbres & au milieu de toutes ſortes d'herbes, que ſe trouve la plante de *Gin ſeng*. On ne la trouve point dans les plaines, dans les vallées, dans les marécages, dans le fonds des ravines, ni dans les lieux trop découverts.

Si le feu prend à la Forêt, & la conſume, cette plante n'y reparoît que trois ou quatre ans après l'incendie, ce qui prouve qu'elle eſt ennemie de la chaleur; auſſi ſe cache-t'elle du Soleil le plus qu'elle peut. Tout cela feroit croire que s'il s'en trouve en quelque autre pays du monde, ce doit être principalement en Canada, dont les Forêts & les Montagnes, au rapport de ceux qui y ont demeuré, reſſemblent aſſez à celles-ci.

Les endroits où croît le *Gin ſeng*, ſont tout-à-fait ſéparez de la Province de *Quan tong*, appellée *Leaotong* dans nos anciennes Cartes, par une barriere de pieux de bois qui renferme toute cette Province, & aux environs de laquelle des Gardes rôdent continuellement, pour empêcher les Chinois d'en ſortir, & d'aller chercher cette racine.

Cependant quelque vigilance qu'on y apporte, l'avidité du gain inſpire aux Chinois le ſecret de ſe gliſſer dans ces deſerts, quelquefois juſqu'au nombre de deux ou trois mille, au riſque de perdre leur liberté, & le fruit de leurs peines, s'ils ſont ſurpris en ſortant de la Province, ou en y rentrant.

L'Empereur ſouhaittant que les Tartares profitaſſent de ce gain préférablement aux Chinois, avoit donné ordre en 1709. à dix mille Tartares d'aller ramaſſer eux-mêmes tout ce qu'ils pourroient de *Gin ſeng*, à condition que chacun d'eux en donneroit à Sa Majeſté deux onces du meilleur, & que le reſte ſeroit payé au poids d'argent fin.

Par ce moyen on comptoit que l'Empereur en auroit cette année-là environ vingt mille livres Chinoiſes, qui ne lui coûteroient guéres que la quatriéme partie de ce qu'elles valent. Nous rencontrâmes par hazard quelques-uns de ces Tartares au milieu de ces affreux déſerts. Leurs Mandarins qui n'étoient pas éloignez de notre route, vinrent les uns après les autres nous offrir des bœufs pour notre nourriture, ſelon le commandement qu'ils en avoient reçû de l'Empereur.

Voici l'ordre que garde cette armée d'Herboriſtes. Après s'être partagé le terrain ſelon leurs étendarts, chaque troupe au nombre de cent s'étend ſur une même ligne juſqu'à un terme marqué, en gardant de dix en dix une certaine diſtance: ils cherchent enſuite avec ſoin la plante dont il s'agit, en avançant inſenſiblement ſur un même rumb, & de cette maniere ils parcourent durant un certain nombre de jours l'eſpace qu'on leur a marqué.

Dès que le terme eſt expiré, les Mandarins placez avec leurs tentes dans des lieux propres à faire paître les chevaux, envoyent viſiter chaque troupe, pour lui

lui intimer leurs ordres, & pour s'informer ſi le nombre eſt complet. En cas que quelqu'un manque, comme il arrive aſſez ſouvent, ou pour s'être égaré, ou pour avoir été dévoré par les bêtes, on le cherche un jour ou deux, après quoi on recommence de même qu'auparavant.

Ces pauvres gens ont beaucoup à ſouffrir dans cette expédition, ils ne portent ni tentes, ni lit, chacun d'eux étant aſſez chargé de ſa proviſion de millet rôti au four, dont il ſe doit nourrir tout le tems de ſon voyage. Ainſi ils ſont contraints de prendre leur ſommeil ſous quelque arbre, ſe couvrant de branches, ou de quelques écorces qu'ils trouvent. Les Mandarins leur envoyent de tems en tems quelques piéces de bœuf ou de gibier, qu'ils dévorent après les avoir montrées au feu.

C'eſt ainſi que ces dix mille hommes ont paſſé ſix mois de l'année: ils ne laiſſoient pas, malgré ces fatigues, d'être robuſtes, & de paroître bons Soldats. Les Tartares qui nous eſcortoient, n'étoient guéres mieux traittez, n'ayant que les reſtes d'un bœuf qu'on tuoit chaque jour, & qui devoit ſervir auparavant à la nourriture de cinquante perſonnes.

Pour vous donner maintenant quelque idée de cette plante, dont les Tartares & les Chinois font un ſi grand cas, je vais en expliquer la figure que j'envoye, & que j'ai deſſinée avec le plus d'exactitude qui m'a été poſſible.

A. repréſente la racine dans ſa groſſeur naturelle. Quand je l'eus lavée, elle étoit blanche, & un peu raboteuſe, comme le ſont d'ordinaire les racines des autres plantes.

B. C. C. D. repréſentent la tige dans toute ſa longueur & ſon épaiſſeur: elle eſt toute unie, & aſſez ronde; ſa couleur eſt d'un rouge un peu foncé, excepté vers le commencement B. où elle eſt plus blanche, à cauſe du voiſinage de la terre.

Le point D. eſt une eſpece de nœud formé par la naiſſance des quatre branches qui en ſortent comme d'un centre, & qui s'écartent enſuite également l'une de l'autre, ſans ſortir d'un même plan. Le deſſous de la branche eſt d'un verd temperé de blanc: le deſſus eſt aſſez ſemblable à la tige, c'eſt-à-dire, d'un rouge foncé, tirant ſur la couleur de mure. Les deux couleurs s'uniſſent enſuite par les côtez avec leur dégradation naturelle. Chaque branche a cinq feüilles, de la grandeur & de la figure qui ſe voit dans la planche. Il eſt à remarquer que ces branches s'écartent également l'une de l'autre, auſſi bien que de l'horiſon, pour remplir avec leurs feuilles un eſpace rond, à peu près parallele au plan du ſol.

Quoique je n'aye deſſiné exactement que la moitié d'une de ces feüilles F. on peut aiſément concevoir & achever toutes les autres ſur le plan de cette partie. Je ne ſcache point avoir jamais vû de feüilles de cette grandeur ſi minces & ſi fines: les fibres en ſont très-bien diſtinguées; elles ont par deſſus quelques petits poils un peu blancs. La pellicule qui eſt entre les fibres, s'éleve un peu vers le milieu au-deſſus du plan des mêmes fibres. La couleur de la feüille eſt d'un verd obſcur par deſſus, & par deſſous d'un verd blancheâtre, & un peu luiſant. Toutes les feüilles ſont dentelées, & les denticules en ſont aſſez fines.

Du centre D. des branches de cette plante, s'élevoit une ſeconde tige D. E. fort droite & fort unie, tirant ſur le blanc depuis le bas juſqu'en haut, dont l'extrémité portoit un bouquet de fruit fort rond & d'un beau rouge. Ce bouquet étoit compoſé de vingt-quatre fruits: j'en ai ſeulement deſſiné deux dans leur grandeur naturelle, que j'ai marqué dans ces deux chiffres 9. 9. La peau rouge qui enveloppe ce fruit, eſt fort mince, & très-unie: elle couvre une chair blanche & un peu molle. Comme ces fruits étoient doubles, (car il s'en trouve de ſimples,) ils avoient chacun deux noyaux

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 164 sur 741

mal polis, de la groſſeur & de la figure de nos lentilles ordinaires, ſéparez néanmoins l'un de l'autre, quoique poſez ſur le même plan. Ce noyau n'a pas le bord tranchant comme nos lentilles, il eſt preſque par tout également épais. Chaque fruit eſt porté par un filet uni, égal de tous côtez, aſſez fin, & de la couleur de celui de nos petites ceriſes rouges. Tous ces filets ſortoient d'un même centre, & s'écartant en tous ſens comme les rayons d'une Sphére, ils formoient le bouquet rond des fruits qu'ils portoient. Ce fruit n'eſt pas bon à manger: le noyau reſſemble aux noyaux ordinaires; il eſt dur, & renferme le germe. Il eſt toûjours poſé dans le même plan que le filet qui porte le fruit. De-là vient que ce fruit n'eſt pas rond, & qu'il eſt un peu applati des deux côtez. S'il eſt double, il a une eſpéce d'enfoncement au milieu, dans l'union des deux parties qui le compoſent: il a auſſi une petite barbe diamétralement oppoſée au filet, auquel il eſt ſuſpendu. Quand le fruit eſt ſec, il n'y reſte que la peau toute ridée qui ſe colle ſur les noyaux: elle devient alors d'un rouge obſcur & preſque noir.

Au reſte cette plante tombe & renaît tous les ans. On connoît le nombre de ſes années par le nombre de tiges qu'elle a déja pouſſées, dont il reſte toûjours quelque trace; comme on le voit marqué dans la figure, par les petits caracteres b. b. b. par là on voit que la racine A. étoit dans ſa ſeptiéme année, & que la racine H. étoit dans ſa quinziéme.

Au regard de la fleur, comme je ne l'ai pas vûë, je ne puis pas en faire la deſcription: quelques-uns m'ont dit qu'elle étoit blanche & fort petite. D'autres m'ont aſſuré que cette plante n'en avoit point, & que perſonne n'en avoit jamais vû. Je croirois plûtôt qu'elle eſt ſi petite & ſi peu remarquable, qu'on n'y fait pas d'attention; & ce qui me confirme dans cette penſée, c'eſt que ceux qui cherchent le *Gin ſeng*, n'ayant en vûe que la racine, mépriſent & rejettent d'ordinaire tout le reſte comme inutile.

Il y a des plantes, qui outre le bouquet des fruits que j'ai décrit ci-deſſus, ont encore un ou deux fruits tout-à-fait ſemblables aux premiers, ſituez à un pouce ou à un pouce & demi au-deſſous du bouquet: & alors on dit qu'il faut bien remarquer l'aire de vent que ces fruits indiquent, parce qu'on ne manque guéres de trouver encore cette plante à quelques pas de-là ſur ce même rumb, ou aux environs. La couleur du fruit, quand il y en a, diſtingue cette plante de toutes les autres, & la fait remarquer d'abord: mais il arrive ſouvent qu'elle n'en a point, quoique la racine ſoit fort ancienne. Telle étoit celle que j'ai marquée dans la figure par la lettre H. qui ne portoit aucun fruit, bien qu'elle fut dans ſa quinziéme année.

Comme on a eu beau ſemer la graine, ſans que jamais on l'ait vû pouſſer, il eſt problable que c'eſt ce qui a donné lieu à cette fable qui a cours parmi les Tartares. Ils diſent qu'un oyſeau la mange dès qu'elle eſt en terre, que ne la pouvant digérer, il la purifie dans ſon eſtomac, & qu'elle pouſſe enſuite dans l'endroit où l'oyſeau la laiſſe avec ſa fiente. J'aime mieux croire que ce noyau demeure fort long-tems en terre avant que de pouſſer aucune racine: & ce ſentiment me paroît fondé ſur ce qu'on trouve de ces racines qui ne ſont pas plus longues, & qui ſont moins groſſes que le petit doigt, quoiqu'elles ayent pouſſé ſucceſſivement plus de dix tiges en autant de différentes années.

Quoique la plante que j'ai décrite, eût quatre branches, on en trouve néanmoins qui n'en ont que deux, d'autres qui n'en ont que trois; quelques-unes en ont cinq, ou même ſept; & celles-ci ſont les plus belles. Cependant chaque branche a toûjours cinq feüilles, de même que celle que j'ai deſſinée, à moins que le nombre n'en ait été diminué par quelque accident. La hau-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 165 sur 741

©BIUM

teur des plantes eſt proportionnée à leur groſſeur & au nombre de leurs branches ; celles qui n'ont point de fruits, ſont d'ordinaire petites & fort baſſes.

La racine la plus groſſe, la plus uniforme, & qui a moins de petits liens, eſt toûjours la meilleure. C'eſt pourquoi celle qui eſt marquée par la lettre H. l'emporte ſur l'autre. Je ne ſçai pourquoi les Chinois l'ont nommée *Gin ſeng*, qui veut dire, *repréſentation de l'homme* : je n'en ai point vû qui en approchât tant ſoit peu, & ceux qui la cherchent de profeſſion, m'ont aſſuré qu'on n'en trouvoit pas plus qui euſſent de la reſſemblance avec l'homme, qu'on en trouve parmi les autres racines, qui ont quelquefois par hazard des figures aſſez bizarres. Les Tartares l'appellent avec plus de raiſon *Orhota*, c'eſt-à-dire, *la premiere des plantes*.

Au reſte, il n'eſt pas vrai que cette plante croiſſe dans la Province de *Pe tche li*, ſur les Montagnes de *Yung pin fou*, comme le dit le Pere Martini ſur le témoignage de quelques Livres Chinois. On a pû aiſément s'y tromper, parce que c'eſt là qu'elle arrive quand on l'apporte de Tartarie à la Chine.

Ceux qui vont chercher cette plante, n'en conſervent que la racine, & ils enterrent dans un même endroit tout ce qu'ils en peuvent amaſſer durant dix ou quinze jours. Ils ont ſoin de bien laver la racine, & de la nettoyer en ôtant avec une broſſe tout ce qu'elle a de matiere étrangere. Ils la trempent enſuite un inſtant dans de l'eau preſque boüillante, & la font ſécher à la fumée d'une eſpéce de millet jaune, qui lui communique un peu de ſa couleur.

Le millet renfermé dans un vaſe avec un peu d'eau, ſe cuit à un petit feu : les racines couchées ſur de petites traverſes de bois au-deſſus du vaſe, ſe ſéchent peu à peu ſous un linge, ou ſous un autre vaſe qui les couvre. On peut auſſi les ſécher au Soleil, ou même au feu : mais bien qu'elles conſervent leur vertu, elles n'ont pas alors cette couleur, que les Chinois aiment. Quand ces racines ſont ſéches, il faut les tenir renfermées dans un lieu qui ſoit auſſi bien ſec, autrement elles ſeroient en danger de ſe pourrir, ou d'être rongées des vers.

Pour ce qui eſt des animaux, outre ceux dont j'ai déja parlé, il y a à la Chine quantité de bêtes fauves de toutes les ſortes ; on y voit des ſangliers, des tigres, des buffles, des ours, des chameaux, des cerfs, des rhinoceros, &c. mais on n'y voit point de lions. Comme ces ſortes de bêtes ſont aſſez connues, je ne parlerai que de deux autres qui ſont plus particulieres à la Chine, & qu'on ne voit guéres en d'autres Pays.

La premiere eſpéce d'animaux ſinguliers bien différens de ceux qu'on connoît en Europe, ſont des chameaux extraordinaires, qui ne ſont pas plus hauts que le ſont nos chevaux. Ils ont deux boſſes ſur le dos couvertes de longs poils, qui forment comme une ſelle. La boſſe de devant ſemble être formée par l'épine du dos, & par la partie ſupérieure des omoplattes ; elle eſt recourbée en arriere, & reſſemble aſſez à cette boſſe que les bœufs des Indes ont ſur les épaules ; l'autre boſſe eſt placée au-devant de la crouppe : cet animal n'eſt pas ſi haut en jambes à proportion que les chameaux ordinaires, il a auſſi le col plus court, beaucoup plus gros, & couvert d'un poil épais, & long comme celui des chevres : il y en a qui ſont d'une couleur iſabelle, & d'autres d'une couleur tirant un peu ſur le roux, & noirâtre en quelques endroits : les jambes ne ſont pas non plus ſi déliées que celles des chameaux ordinaires : de ſorte que cette eſpéce de chameau ou de dromadaire, paroît à proportion plus propre à porter des fardeaux.

L'autre animal eſt une eſpéce de chevreüil que les Chinois nomment *Hiang tchang tſe*, c'eſt-à-dire, chevreüil odoriférant, chevreüil muſqué ou qui porte le muſc. *Tchang tſe* ſignifie chevreüil,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 166 sur 741

& *Hiang* ſignifie proprement odeur : mais il ſignifie odoriférant quand il eſt joint à un ſubſtantif, parce qu'alors il devient adjectif. Un Miſſionnaire Jeſuite qui en a fait la deſcription ſuivante, ne dit rien ſur cet animal qu'il n'ait vû lui-même. Je l'achetai, dit-il, comme on venoit de le tuer à deſſein de me le vendre, & je conſervai la partie qu'on coupa ſelon la coûtume pour avoir ſon muſc, qui eſt plus cher que l'animal même. Voici comme la choſe ſe paſſa.

A l'Occident de la Ville de *Peking* ſe voit une chaîne de Montagnes, au milieu deſquelles nous avons une Chrêtienté & une petite Egliſe. On trouve dans ces Montagnes des Chevreüils odoriférans. Pendant que j'étois occupé aux exercices de ma Miſſion, de pauvres habitans du Village allerent à la chaſſe, dans l'eſpérance que j'acheterois leur gibier, pour le porter à *Peking*: ils tuerent deux de ces animaux, un mâle & une femelle, qu'ils me préſenterent encore chauds & ſanglans.

Avant que de convenir du prix, ils me demanderent ſi je voulois prendre auſſi le muſc, & ils me firent cette queſtion, parce qu'il y en a qui ſe contentent de la chair de l'animal, laiſſant le muſc aux Chaſſeurs, qui le vendent à ceux qui en font commerce. Comme c'étoit principalement le muſc que je ſouhaittois, je leur répondis que j'acheterois l'animal entier. Ils prirent auſſi-tôt le mâle, ils lui couperent la veſſie, de peur que le muſc ne s'évaporât, ils la lierent en haut avec une ficelle. Quand on veut la conſerver par curioſité, on la fait ſecher; l'animal & ſon muſc ne me coûterent qu'un écu.

Le muſc ſe forme dans l'intérieur de la veſſie, & s'y attache autour comme une eſpece de ſel. Il s'y en forme de deux ſortes: celui qui eſt en grain eſt le plus précieux: il s'appelle *Teou pan hiang*. L'autre qui eſt moins eſtimé, & qu'on nomme *Mihiang*, eſt fort menu & fort délié. La femelle ne porte point de muſc, ou du moins ce qu'elle porte qui en a quelque apparence, n'a nulle odeur.

La chair de ſerpent eſt, à ce qu'on me dit, la nourriture la plus ordinaire de cet animal. Bien que ces ſerpens ſoient d'une grandeur énorme, le chevreüil n'a nulle peine à les tuer, parce que dès qu'un ſerpent eſt à une certaine diſtance du chevreüil, il eſt tout à coup arrêté par l'odeur du muſc; ſes ſens s'affoibliſſent, & il ne peut plus ſe mouvoir.

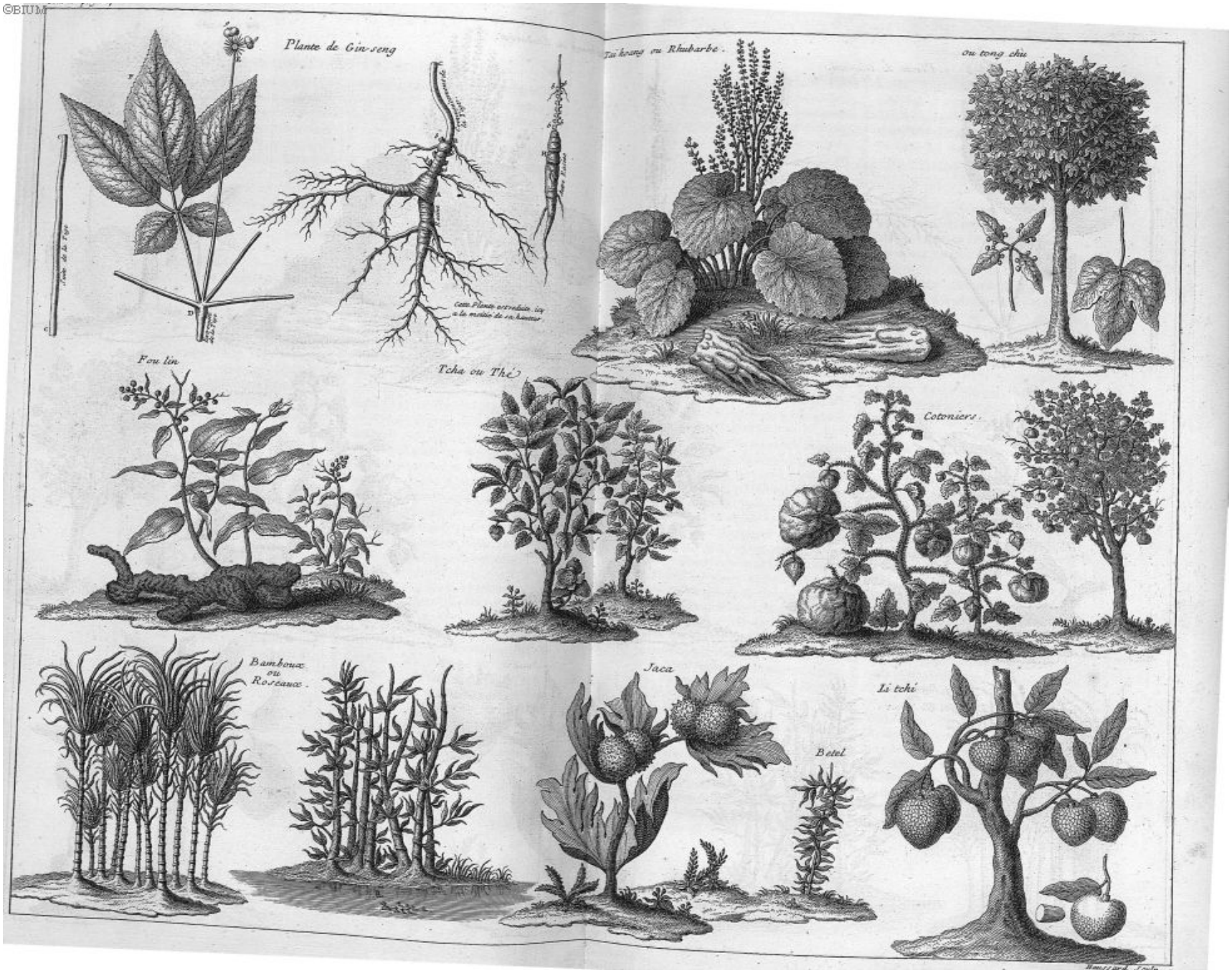
Cela eſt ſi conſtant, que les Payſans qui vont chercher du bois, ou faire du charbon ſur ces Montagnes, n'ont point de meilleur ſecret pour ſe garantir de ces ſerpens, dont la morſure eſt très-dangereuſe, que de porter ſur eux quelques grains de muſc. Alors ils dorment tranquillement après leur dîner. Si quelque ſerpent s'approche d'eux, il eſt tout d'un coup aſſoupi par l'odeur du muſc, & il ne va pas plus loin.

Ce qui ſe paſſa quand je fus de retour à *Peking*, confirme en quelque ſorte ce que j'ai dit, que la chair de ſerpent eſt la principale nourriture de l'animal muſqué. On ſervit à ſouper une partie du chevreuil: un de ceux qui étoient à table, a une horreur extrême du ſerpent. Cette horreur eſt ſi grande, qu'on ne peut même en prononcer le nom en ſa préſence, qu'il ne lui prenne auſſi-tôt de violentes nauſées. Il ne ſçavoit rien de ce qui ſe dit de cet animal & du ſerpent, & je me donnai bien de garde de lui en parler, mais j'étois fort attentif à ſa contenance. Il prit du chevreuil comme les autres, avec intention d'en manger; mais à peine en eût-il porté un morceau à la bouche, qu'il ſentit un ſoulevement de cœur extraordinaire, & qu'il refuſa d'y toucher davantage. Les autres en mangeoient volontiers, & il fut le ſeul qui témoigna de la répugnance pour cette ſorte de mets.

DES

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 167 sur 741

©BIUM


Plante de Gin-seng
Tsi hoang ou Rhubarbe.
ou tong chu
Fou lin
Tcha ou Thé
Cotonier.
Bamboux ou Roseaux.
Jaca
Betel
Li tchi

Des Lacs, des Canaux, & des Rivieres dont l'Empire de la Chine eſt arroſée, des Barques, des Vaiſſeaux, ou Sommes Chinoiſes.

SI la Chine joüit d'une ſi heureuſe abondance, elle en eſt redevable non ſeulement à la profondeur & à la bonté de ſes terres, mais encore plus à la quantité des Rivieres, des Lacs, & des Canaux dont elle eſt arroſée. Il n'y a point de Ville, ni même de Bourgade, ſur-tout dans les Provinces Meridionales, qui ne ſoit ſur les bords ou d'une Riviere, ou d'un Lac, ou de quelque Canal. J'ai eu occaſion d'en parler aſſez au long dans pluſieurs endroits de cet Ouvrage; ainſi pour ne point tomber dans des redites, je me bornerai à en rappeller ſimplement le ſouvenir.

Parmi les Lacs qu'on voit dans la plûpart de ſes Provinces, les plus célébres ſont celui de *Tong ting hou* dans la Province de *Hou quang*, qui a 80. lieuës & davantage de circuit; celui de *Hong se hou*, qui eſt partie dans la Province de *Kiang nan*, & partie dans celle de *Tche kiang*, & enfin celui de *Po yang hou*, dans la Province de *Kiang ſi* qu'on appelle autrement le Lac de *Iao tcheou*. Ce dernier a trente lieuës de circuit, & eſt formé par le confluent de quatre Rivieres auſſi grandes que la Loire, qui ſortent de la Province de *Kiang ſi*. On y eſſuie des typhons, comme ſur les Mers de la Chine, c'eſt-à-dire, qu'en moins d'un quart-d'heure, le vent tourne aux quatre côtez oppoſez, & ſubmerge quelquefois les meilleures Barques.

Quand on approche de l'endroit le plus périlleux du Lac, on voit un Temple placé ſur un rocher eſcarpé. Les Matelots Chinois battent alors d'une eſpece de tambour de cuivre, pour avertir l'Idole de leur paſſage: ils allument en ſon honneur des bougies ſur le devant de la Barque; ils brûlent des parfums, & ſacrifient un coq. On tâche de prévenir ces dangers par des Barques qu'on y entretient, pour aller au ſecours de ceux qui courent riſque de naufrage. Mais il arrive quelquefois que ceux qui ſont établis dans ces Barques pour prêter du ſecours, ſont les premiers à faire périr les Marchands, afin de s'enrichir de leurs dépoüilles, ſur-tout s'ils eſperent de n'être pas découverts.

Cependant la vigilance des Magiſtrats de la Chine eſt très-grande: un Mandarin fait conſiſter ſa gloire à aſſiſter le peuple, & à montrer qu'il a pour lui un cœur de pere. Dans un tems d'orage on a vû le Mandarin de *Iao tcheou*, après avoir défendu de traverſer le Lac, ſe tranſporter lui-même ſur le rivage, & y demeurer tout le jour, pour empêcher par ſa préſence que quelque téméraire ſe laiſſant emporter à l'avidité du gain, ne s'exposât au danger de périr.

Outre ces principaux Lacs il y en a un grand nombre d'autres dans les diverſes Provinces, leſquels joints à la quantité de ſources, de ruiſſeaux, & de torrens qui ſe précipitent des Montagnes, ont donné lieu à l'induſtrie Chinoiſe de conſtruire une infinité de Canaux, dont toutes les terres ſont coupées. Il n'y a guéres de Provinces, où l'on ne trouve un large Canal d'une eau claire & profonde, renfermé entre deux petites levées revêtuës de pierres plattes, ou de tables de marbre, poſées de champ, & engagées par des rainures dans de gros poteaux de même matiere.

Les Canaux ſont couverts d'eſpace en eſpace de ponts, qui ont ou trois, ou cinq, ou ſept arches, afin de donner la com-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 169 sur 741

munication libre des terres. L'arche du milieu eſt extrêmement haute, afin que les Barques puiſſent y paſſer avec leurs mâts. Les voûtes ſont bien ceintrées, & les piles ſi étroites, qu'on diroit de loin que toutes les arches ſont ſuſpenduës en l'air.

Ce principal Canal ſe décharge à droit & à gauche dans pluſieurs autres plus petits Canaux, qui ſe partagent enſuite en un grand nombre de ruiſſeaux, leſquels vont aboutir à différentes Bourgades, & même à des Villes aſſez conſidérables. Souvent ils forment des étangs, & de petits Lacs, dont les plaines voiſines ſont arroſées.

Les Chinois ne ſe contentent pas de ces Canaux qui ſont d'une commodité infinie pour les voïageurs & pour les gens de commerce, ils en creuſent pluſieurs autres, où ils ramaſſent les pluyes avec une adreſſe & un ſoin admirable, pour arroſer les campagnes couvertes de ris; car le ris demande à être preſque toujours dans l'eau.

Mais rien n'eſt comparable au grand Canal appellé *Yun leang*, ou Canal Roïal, qui a trois cens lieuës de longueur. C'eſt l'Empereur *Chi tsou* Chef des Tartares Occidentaux, & Fondateur de la vingtiéme Dynaſtie des *Yuen*, lequel entreprit & fit éxécuter ce grand ouvrage, qui eſt une des merveilles de l'Empire. Ce Prince ayant conquis toute la Chine, & étant déja maître de la Tartarie Occidentale, qui s'étend depuis la Province de *Pe tche li* juſqu'au Mogol, à la Perſe, & à la Mer Caſpienne, réſolut de fixer ſon ſéjour à *Peking*, afin d'être comme au centre de ſes vaſtes Etats, pour les gouverner avec plus de facilité. Comme les Provinces Septentrionales ne pouvoient pas fournir les proviſions, que demandoit la ſubſiſtance d'une ſi grande Ville, il fit conſtruire un grand nombre de vaiſſeaux & de longues barques, pour faire venir des Provinces voiſines de la Mer, du ris, des toiles de coton, des ſoyes, des marchandiſes, & les autres denrées néceſſaires pour l'entretien de ſa nombreuſe Cour, & de ſes Troupes.

Mais ayant éprouvé que cette voye étoit périlleuſe; que les calmes arrêtoient trop long-tems les proviſions; & que les tempêtes cauſoient beaucoup de naufrages; il employa des Ouvriers ſans nombre, qui avec des frais immenſes, & avec une induſtrie qu'on admire encore aujourd'hui, ouvrirent au travers de pluſieurs Provinces ce prodigieux Canal, ſur lequel on tranſporte toutes les richeſſes du Midi au Septentrion.

Il traverſe la Province de *Pe tche li* & celle de *Chan tong*. Il entre enſuite dans la Province de *Kiang nan*, & ſe décharge dans ce grand & rapide Fleuve, que les Chinois nomment *Hoang ho*, ou fleuve Jaune. On navigue ſur ce fleuve pendant environ deux jours, & l'on entre dans une autre Riviere, ou peu après on trouve de nouveau le Canal qui conduit à la Ville de *Hoai ngan*: il paſſe enſuite par pluſieurs Villes & Bourgades, & arrive à la Ville de *Yang tcheou*, l'un des plus célébres ports de l'Empire. Peu après il entre dans le grand fleuve *Yang tse Kiang*, à une journée de *Nan king*.

On continue ſa route ſur ce fleuve juſqu'au Lac *Po yang* de la Province de *Kiang ſi* qu'on traverſe, après quoi l'on entre dans la Riviere de *Kan kiang* qui diviſe en deux parties preſque égales cette Province de *Kiang ſi*, & qui remonte juſqu'à *Nan ngan*. Là on fait une journée par terre juſqu'à *Nan hiong* premiere Ville de la Province de *Quang tong*, où l'on s'embarque ſur une Riviere qui conduit à *Canton*: en ſorte qu'on peut voyager très-commodément ou ſur des Rivieres, ou ſur des Canaux, depuis la Capitale juſqu'à l'extrémité de la Chine, c'eſt-à-dire, qu'on peut faire par eau environ ſix cens lieuës.

On donne ordinairement une braſſe & demie d'eau à ce Canal, pour faciliter la navigation. Quand les eaux ſont grandes, & qu'il eſt à craindre que les campagnes voiſines n'en ſoient inondées, on

a ſoin de pratiquer des rigoles en divers endroits, pour conſerver l'eau à une certaine hauteur; & l'on entretient des Inſpecteurs qui viſitent continuellement le Canal avec des ouvriers, pour en réparer les ruines.

Les Rivieres navigables ſont pareillement en très-grand nombre, ainſi qu'on l'a pu voir dans la deſcription des Provinces que j'ai faite : & c'eſt pourquoi il me ſuffit de parler ici de deux grands Fleuves qui traverſent ce vaſte Empire.

Le premier qui ſe nomme *Yang tſe kiang*, qu'on traduit ordinairement, le fils de la Mer; ou *Ta kiang*, c'eſt-à-dire, grand Fleuve; ou ſimplement *Kiang*, qui veut dire le Fleuve par excellence, coule de l'Occident à l'Orient, & prend ſa ſource dans les Montagnes du Pays des *Toufan*, vers le 33e. dégré de latitude. Il a différens noms ſelon la diverſité des endroits par où il paſſe, & ſe diviſant en pluſieurs bras, il forme quantité d'Iſles qui ſont couvertes de joncs, leſquels ſervent au chauffage des Villes d'alentour. Il traverſe une partie de la Province de *Yun nan*, les Provinces de *Se tchuen*, de *Hou quang*, & de *Kiang nan*. Son cours eſt très-rapide, mais après pluſieurs détours qu'il fait dans ces Provinces, où il perd & reprend ſon nom de *Ta kiang* juſqu'à la Ville de *Kin tcheou*, il commence à être retenu par le reflux de la Mer, qui va juſquà la Ville de *Kieou kiang*, & il coule avec plus de lenteur. En tout tems, mais ſur tout à la nouvelle & à la pleine Lune, il eſt ſi tranquille, que l'on y peut aller à la voile: il paſſe enſuite par *Nan king*, & va ſe jetter dans la Mer Orientale, vis-à-vis l'Iſle de *Tſong ming*.

Ce Fleuve eſt large, profond, & extrêmement poiſſonneux. Les Chinois diſent communément que la Mer eſt ſans rivage, & le *Kiang* ſans fond : *Hai vou pin*, *Kiang vou ti*. Ils prétendent que dans pluſieurs endroits ils ne trouvent point le fond avec la ſonde, & que dans d'autres il y a deux & trois cens braſſes d'eau. Mais il y a de l'apparence qu'ils exaggerent, & que leurs Pilotes ne portant que cinquante ou ſoixante braſſes de corde, en ont jugé ainſi, parce qu'ils ne trouvoient pas le fond avec leurs ſondes ordinaires.

Il paroît qu'ils ſe trompent pareillement lorſqu'ils traduiſent *Yang tſe* par le fils de la Mer : car le caractere dont on ſe ſert pour écrire *Yang*, eſt différent de celui qui ſignifie la Mer, quoique le ſon & l'accent ſoient les mêmes. Parmi pluſieurs ſignifications qu'il a, celle qu'on lui donnoit autrefois, appuye cette conjecture : du tems de l'Empereur *Yu*, il ſignifioit une Province de la Chine, que ce Fleuve borne au ſud, & il eſt croyable qu'on lui a donné ce nom, parce que cet Empereur détourna dans ce Fleuve, les eaux qui inondoient cette Province.

Le ſecond Fleuve s'appelle *Hoang ho* ou Fleuve jaune. On lui a donné ce nom, à cauſe de la couleur de ſes eaux mêlées de terre jaunâtre, qu'il détache de ſon lit par la rapidité de ſon cours. Il prend ſa ſource dans les Montagnes du Pays des Tartares de *Ko ko nor*, vers le 35. dégré de latitude. Après avoir arroſé ce Pays, il coule durant quelque tems le long de la grande Muraille, il ſe jette enſuite ſur les terres des Tartares *Ortos*, & rentre dans la Chine entre les Provinces de *Chan ſi* & de *Chen ſi* : puis il traverſe la Province de *Ho nan*, une partie de celle de *Kiang nan*, & après un cours d'environ ſix cens lieuës, il ſe décharge dans la Mer Orientale, aſſez près de l'embouchure du Fleuve *Yang tſe kiang*.

Quoique ce Fleuve ſoit fort large, & qu'il traverſe une grande étendue de Pays, il n'eſt pas trop navigable, parce qu'il eſt preſque impoſſible de le remonter, à moins qu'on n'ait un vent favorable & forcé. Il fait quelquefois de grands ravages dans les lieux par où il paſſe, & il eſt ſouvent arrivé que ruinant ſes rives, il a inondé tout-à-coup les campagnes,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 171 sur 741

& ſubmergé des Villages & des Villes entieres. Auſſi eſt-on obligé d'en faire ſoutenir les eaux en certains endroits, par de longues & de fortes digues. Comme les terres de la Province de *Ho nan* ſont baſſes, & que les digues peuvent ſe rompre, ainſi qu'il arriva autrefois, comme je l'ai expliqué ailleurs, on y uſe de la précaution ſuivante; on fait à la plûpart des Villes, à la diſtance d'un demi quart de lieue des murs, une forte enceinte, & comme une levée de de terre revêtue de gazon.

Les Canaux, de même que les Riviéres, ſont tout couverts de Barques grandes, moyennes, ou plus petites: on en voit quelquefois plus d'un quart de lieuë de ſuite: elles ſont ſi ſerrées, qu'il n'eſt pas poſſible d'y en inſérer aucune. On en compte environ dix mille qui ſont entretenues par l'Empereur, & uniquement deſtinées à porter des Provinces à la Cour, le tribut & toutes ſortes de proviſions: ces Barques Impériales ſe nomment *Leang tchouen*, Barques des vivres. Elles ſont toutes à varangue platte, & le corps du bâtiment eſt également large de la poupe à la prouë.

Il y en a d'autres qui ſont deſtinées à porter les étoffes, les brocards, les piéces de ſoye, &c. qu'on nomme *Long y tchouen*, c'eſt-à-dire, Barques des habits à dragon, parce que la deviſe & les armoiries de l'Empereur ſont des dragons à cinq ongles, & que ſes habits & ſes meubles ſont toûjours ornez de figures de dragons en broderie ou en peinture.

Chaque Barque ne fait qu'un voyage par an, & ne porte que le quart de ſa charge. On tire du tréſor Royal une certaine ſomme qu'on donne au Patron de la Barque, à proportion de la diſtance qu'il y a juſqu'à la Cour. Par éxemple de la Province de *Kiang ſi*, qui eſt à plus de trois cens lieuës de *Peking*, on donne cent taëls. Cette ſomme paroît n'être pas ſuffiſante pour les dépenſes qu'il doit faire: mais il s'en dédommage & de reſte, par les places qu'il donne aux paſſagers, & par les marchandiſes qu'il tranſporte, & qui paſſent les Doüanes ſans rien payer.

On voit une troiſiéme ſorte de Barques appellées *Tſo tchouen*, qui ſont deſtinées à tranſporter les Mandarins dans les Provinces où ils vont exercer leurs charges, & les perſonnes conſidérables qui ſont envoyées de la Cour, ou qui y ſont appellées: elles ſont plus légeres & plus petites que les autres: elles ont deux ponts: ſur le premier ou ſur le tillac, il y a d'un bout à l'autre un appartement complet, & qui s'éleve au-deſſus des bords d'environ ſept à huit pieds; les chambres en ſont peintes en dedans & en dehors, verniſſées, dorées, & d'une grande propreté. J'en ai fait ailleurs une deſcription fort détaillée. On y peut prendre ſon ſommeil & ſes repas, y étudier, y écrire, y recevoir des viſites, &c. enfin un Mandarin s'y trouve auſſi commodément & auſſi proprement que dans ſon propre Palais. Il eſt impoſſible de voyager plus agréablement que dans ces Barques.

Il y a encore une infinité de Barques qui appartiennent à des particuliers, les unes très-propres, qui ſe louent à bon compte aux Lettrez & aux perſonnes riches qui voyagent; les autres bien plus grandes, & dont les Marchands ſe ſervent pour leur commerce: enfin une multitude prodigieuſe d'autres Barques où logent des familles entieres, qui n'ont que cette ſeule habitation, & où ils ſont plus commodément que dans des maiſons. Dans les plus petites où il n'y a point de chambre, ils ont quantité de nattes fort minces, d'environ cinq pieds en quarré, & qu'ils dreſſent en forme de voute, pour ſe deffendre de la pluye & des ardeurs du Soleil.

On en voit encore qu'on pourroit nommer des eſpéces de galeres, & qui ſont propres à naviguer ſur les Riviéres, ſur les côtes de la Mer, & entre les Iſles. Ces Barques ſont auſſi longues que des Navires du port de 350. tonneaux, mais comme

comme elles ſont peu profondes, qu'elles ne tirent qu'environ deux pieds d'eau, & que d'ailleurs les rames ſont longues & appuyées, non de travers ſur les bords de la Barque, comme celles d'Europe, mais hors des bords, & preſque en ligne parallele au corps de la Barque, chaque rame eſt aiſément agitée par un petit nombre de rameurs, & elles vont fort vîte. Je ne parle point de certaines petites Barques faites en forme de dragon, & fort ornées, qui leur ſervent chaque année dans un jour de fête, dont j'explique ailleurs l'origine.

Ceux qui font commerce de bois & de ſel, & qui ſont les plus riches Marchands de la Chine, ne ſe ſervent point de Barques pour voiturer leurs marchandiſes : ils y employent une ſorte de radeau conſtruit de la maniere ſuivante.

Après avoir tranſporté ſur les bords du Fleuve *Kiang*, le bois qu'ils ont coupé ſur les montagnes, & dans les forêts voiſines de la Province de *Se tchuen*, ils en prennent autant qu'il eſt néceſſaire, pour donner au radeau quatre ou cinq pieds de hauteur, ſur dix de largeur. Ils font des trous aux deux extrémitez du bois, où ils paſſent des cordes faites d'une eſpéce d'oſier tordu, ils enfilent d'autres bois à ces cordes, laiſſant dériver le radeau ſur la Riviére, juſqu'à ce qu'il ſoit de la longueur qu'ils ſouhaittent.

Ces radeaux ſont longs à proportion que le Marchand eſt riche : il y en a qui ont une demie lieuë de longueur. Toutes les parties du radeau ainſi formées ſont très-fléxibles, & ſe remuent auſſi aiſément que les anneaux d'une chaîne. Quatre ou cinq hommes le gouvernent ſur le devant avec des perches & des rames : d'autres ſont le long du radeau à une diſtance égale, qui aident à le conduire. Ils bâtiſſent au-deſſus d'eſpace en eſpace, des maiſons de bois couvertes de planches ou de nattes, où ils enferment leurs meubles, où ils font leur cuiſine, & où ils prennent leur ſommeil. Dans les différentes Villes où ils abordent, & où l'on achete leur bois, ils vendent leurs maiſons toutes entieres. Ils font ainſi plus de ſix cens lieuës ſur l'eau, quand ils tranſportent leur bois juſqu'à *Peking*.

Les Chinois naviguent ſur la Mer de même que ſur les Riviéres. De tout tems ils ont eû d'aſſez bons Vaiſſeaux ; on prétend même que pluſieurs années avant la naiſſance du Sauveur, ils ont parcouru les Mers des Indes. Cependant quelque connoiſſance qu'ils ayent eû de la navigation, ils ne l'ont pas plus perfectionnée que leurs autres ſciences.

Leurs Vaiſſeaux qu'ils nomment *Tchouen*, d'un nom commun aux Bateaux & aux Barques, ſont appellez *Soma* ou *Sommes* par les Portugais, ſans qu'on ſcache la raiſon qui les a portez à les nommer de la ſorte. Ces Vaiſſeaux ne peuvent pas ſe comparer aux nôtres ; les plus gros ne ſont que de 250. à 300. tonneaux de port : ce ne ſont, à proprement parler, que des Barques plattes à deux mats : ils n'ont guéres que 80. à 90. pieds de longueur. La proüe coupée & ſans éperon, eſt relevée en haut de deux eſpéces d'aiſlerons en forme de corne, qui font une figure aſſez bizarre : la pouppe eſt ouverte en dehors par le milieu, afin que le gouvernail y ſoit à couvert des coups de Mer. Ce gouvernail qui eſt large de 5. à 6. pieds, peut aiſément s'élever & s'abaiſſer par le moyen d'un cable qui le ſoutient ſur la pouppe.

Ces Vaiſſeaux n'ont ni artimon, ni beaupré, ni mâts de hune. Toute leur mâture conſiſte dans le grand mâts & le mâts de miſaine, auſquels ils ajoûtent quelquefois un fort petit mâts de perroquet, qui n'eſt pas d'un grand ſecours. Le grand mâts eſt placé aſſez près du mâts de miſaine, qui eſt fort ſur l'avant. La proportion de l'une à l'autre eſt communément comme 2. à 3. & celle du grand mâts au Vaiſſeau ne va jamais au-deſſous, étant ordinairement

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 173 sur 741

plus des deux tiers de toute la longueur du Vaiſſeau.

Leurs voiles ſont faites de nattes de bambou, ou d'une eſpéce de cannes communes à la Chine, leſquelles ſe diviſent par feüilles en forme de tablettes, arrêtées dans chaque jointure par des perches qui ſont auſſi de bambou. En haut & en bas ſont deux pieces de bois : celle d'en haut ſert de vergue; celle d'en bas faite en forme de planche & large d'un pied & davantage, ſur 5. à 6. pouces d'épaiſſeur, retient la voile lorſqu'on veut la hiſſer, ou qu'on veut la ramaſſer.

Ces ſortes de bâtimens ne ſont nullement bons voiliers : ils tiennent cependant beaucoup mieux le vent que les nôtres, ce qui vient de la roideur de leurs voiles qui ne cédent point au vent : mais auſſi comme la conſtruction n'en eſt pas avantageuſe, ils perdent à la dérive l'avantage qu'ils ont ſur nous en ce point.

Ils ne calfatent point leurs Vaiſſeaux avec du gaudron, comme on fait en Europe. Leur calfas eſt fait d'une epéce de gomme particuliere, & il eſt ſi bon, qu'un ſeul puits ou deux à fond de cale du Vaiſſeau, ſuffit pour le tenir ſec. Juſqu'ici ils n'ont eu aucune connoiſſance de la pompe.

Leurs ancres ne ſont point de fer comme les nôtres : ils ſont d'un bois dur & peſant, qu'ils appellent pour cela *tie mou*, c'eſt-à-dire, bois de fer. Ils prétendent que ces ancres vallent beaucoup mieux que celles de fer, parce que, diſent-ils, celles ci ſont ſujettes à ſe fauſſer, ce qui n'arrive pas à celles de bois qu'ils employent. Cependant pour l'ordinaire ils ſont armez de fer aux deux extrémitez.

Les Chinois n'ont ſur leur bord ni Pilote, ni Maître de manœuvre, ce ſont les ſeuls Timoniers qui conduiſent le Vaiſſeau & qui commandent la manœuvre. Il faut avouer néanmoins qu'ils ſont aſſez bons Manœuvriers & bons Pilotes coſtiers, mais aſſez mauvais Pilotes en haute Mer. Ils mettent le cap ſur le rumb qu'ils croyent devoir faire, & ſans ſe mettre en peine des élans du Vaiſſeau, ils courent ainſi comme ils le jugent à propos. Cette négligence vient ſans doute de ce qu'ils ne font pas de voyages de long cours. Cependant quand ils veulent, ils naviguent aſſez bien.

Les cinq Miſſionnaires Jeſuites qui partirent de Siam pour ſe rendre à la Chine, & qui s'embarquerent le 17. de Juin de l'année 1687. ſur une Somme Chinoiſe, dont le Capitaine étoit de la Ville de *Cantòn*, eurent tout le tems pendant cette traverſée, d'examiner la ſtructure de ces ſortes de bâtimens ; la deſcription détaillée qu'ils en ont faite, donnera une plus parfaite connoiſſance de la Marine Chinoiſe.

Cette Somme qu'ils monterent, ſuivant la maniere de compter, qui a cours parmi les Portugais des Indes, étoit du port de 1900. pics : ce qui à raiſon de 100. catis ou 125. livres par pic, revient à près de 120. tonneaux : la peſanteur d'un tonneau eſt évaluée à deux mille livres. Le gabarit en étoit aſſez beau, à la réſerve de la proüe qui étoit coupée, platte, & ſans éperon. Sa mâture étoit différente de celle de nos Vaiſſeaux, par la diſpoſition, par le nombre, & par la force des mâts. Son grand mâts étoit placé, ou peu s'en falloit, au lieu où nous plaçons notre mâts de miſaine, de ſorte que ces deux mâts étoient aſſez proches l'un de l'autre. Ils avoient pour étay & pour haubans un ſimple cordage, qui ſe tranſportoit de bas bord à ſtribord, pour être toûjours amarré au-deſſus du vent. Elle avoit un beaupré, & un artimon qui étoit rangé à bas bord. Au reſte ces trois derniers mâts étoient fort petits, & méritoient à peine ce nom. Mais en récompenſe le grand mâts étoit extrémement gros par rapport à la Somme & pour le fortifier encore davantage, il étoit ſaiſi par deux jumelles, qui le prenoient depuis la carlingue juſqu'au-deſ-

ſus du ſecond pont. Deux pieces de bois plattes, fortement chevillées à la tête du grand mâts, & dont les extrémitez alloient ſe réunir ſept ou huit pieds au-deſſus de cette tête, tenoient lieu de mâts de hune.

Pour ce qui eſt de la voilure, elle conſiſtoit en deux voiles quarrées faites de nattes, à ſçavoir la grande voile & la miſaine. La premiere avoit plus de 45. pieds de hauteur ſur 28. ou 30. de largeur : la ſeconde étoit proportionnée au mâts qui la portoit. Elles étoient garnies des deux côtez de pluſieurs rangs de bambous, couchez ſur la largeur de la voile, à un pied près les uns des autres en dehors, & beaucoup moins ſerrez du côté des mâts, dans leſquels elles étoient enfilées par le moyen de pluſieurs chapelets, qui prenoient environ le quart de la largeur de la voile, en commençant au côté qui étoit ſans écoute : de ſorte que les mâts les coupoient en deux parties fort inégales, laiſſant plus des trois quarts de la voile du côté de l'écoute, ce qui lui donnoit le moyen de tourner ſur ſon mâts comme ſur un pivot, ſur lequel elle pouvoit parcourir ſans obſtacle du côté de la pouppe au moins 26. rumbs, quand il falloit revirer de bord, portant ainſi tantôt ſur le mâts, & tantôt y étant ſeulement attachée par les chapelets. Les vergues y ſervoient de ralingue par le haut : un gros rouleau de bois égal en groſſeur à la vergue, faiſoit le même office par le bas. Ce rouleau ſervoit à tenir la voile tendue ; & afin qu'il ne la déchirât pas, il étoit ſoutenu en deux endroits par deux ais, qui étoient ſuſpendus chacun par deux amarres, leſquels deſcendoient du haut du mâts à cet effet. Chacune de ces voiles n'avoit qu'une écoute, un couet, &, ce que les Portugais nomment aragnée, qui eſt une longue ſuite de petites manœuvres qui prennent le bord de la voile depuis le haut juſqu'au bas, à un ou deux pieds de diſtance les unes des autres, & dont toutes les extrémitez s'amarroient ſur l'écoute, où elles faiſoient un gros nœud.

Ces ſortes de voiles ſe plient & ſe déplient comme des paravents. Quand on vouloit hiſſer la grande voile, on ſe ſervoit de deux virevaux & de trois driſſes, qui paſſoient ſur trois roüets de poulies enchaſſées dans la tête du grand mât. Quand il étoit queſtion de l'amener, ils y enfonçoient deux crocs de fer, & après avoir largué les driſſes, ils en ſerroient les différens pans à diverſes repriſes, en halant avec force ſur les crocs.

Ces manœuvres ſont rudes, & emportent beaucoup de tems. Auſſi les Chinois, pour s'en épargner la peine, laiſſoient battre leur voile durant le calme. Il eſt aiſé de voir que le poids énorme de cette voile, joint à celui du vent qui agiſſoit ſur le mât, comme ſur un levier, eût dû faire plonger dans la mer toute la proüe, ſi les Chinois n'avoient prévenu dans l'arrimage cet inconvenient, en chargeant beaucoup plus l'arriere que l'avant, pour contrebalancer la force du vent. De-là vient que quand on étoit à l'ancre, la proüe étoit toute hors de l'eau, tandis que la pouppe y paroiſſoit fort enfoncée. Ils tirent cet avantage de la grandeur de cette voile, & de la ſituation ſur l'avant, qu'ils font un grand chemin de vent arriere, & peuvent, ſi on veut les en croire, le diſputer à nos meilleurs voiliers, & même les laiſſer de l'arriere : mais en échange, de vent largue & de bouline ils ne peuvent tenir & ne font que dériver ; ſans parler du danger où ils ſont de virer, quand ils ſe laiſſent ſurprendre d'un coup de vent.

Dans le beau tems on portoit outre cela une civadiere, un hunier, un grand coutelas qui ſe mettoit au côté de la voile laquelle étoit ſans écoute, des bonnettes, & une voile quarrée à l'artimon. Toutes ces voiles étoient de toiles de coton.

La pouppe étoit fenduë par le milieu, pour faire place au gouvernail dans une eſpece de chambre, qui le mettoit à couvert des coups de mer dans le gros tems.

Cette chambre étoit formée par les deux côtez de la pouppe, qui laiſſant une large ouverture en dehors, ſe rapprochoient peu à peu en dedans, où ils faiſoient un angle rentrant, dont la pointe étoit coupée, pour donner au jeu du gouvernail toute la liberté néceſſaire.

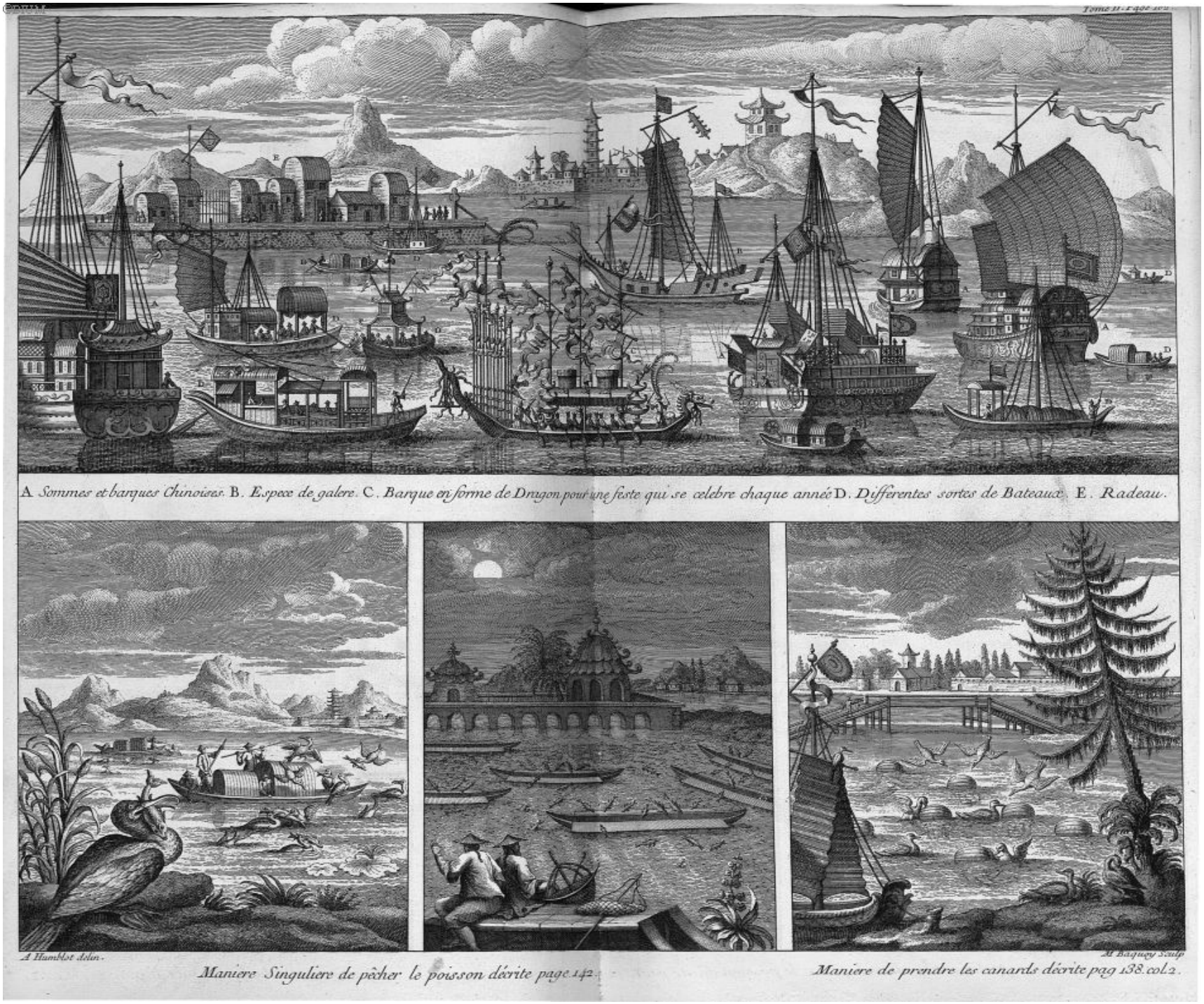
Ce gouvernail étoit ſuſpendu par deux cables, dont les extrémitez étoient roulées ſur un vireveau placé ſur la dunete, afin de le baiſſer & de le lever à propos. Deux autres cables, qui après avoir paſſé par deſſous le vaiſſeau, venoient remonter par la proüe à l'avant, où on les bandoit à l'aide d'un vireveau, quand ils étoient relâchez, tenoient la place des gonds qui attachent les nôtres à l'Eſtambort. Il y avoit une barre de ſept à huit pieds de long ſans manivelle & ſans poulie, pour augmenter la force du timonier. Quatre manœuvres attachées deux à chaque bord du vaiſſeau, & dont une de chaque côté faiſoit quelques tours ſur le bout de la barre, ſervoient au timonier à le tenir en état.

Un gouvernail de cette maniere ne ſe peut faire ſentir que foiblement à un vaiſſeau, non ſeulement parce que les cables, par le moyen deſquels il lui communique ſon mouvement, prêtent beaucoup, & s'allongent aiſément, mais principalement à cauſe des élans continuels qu'ils lui donnent par le tremouſſement où il eſt ſans ceſſe; d'où naît un autre inconvénient, qui eſt qu'on a toutes les peines du monde à tenir conſtamment le même rumb dans cette agitation continuelle. On a commencé à faire des Sommes, que les Portugais nomment *Meſtiſſas*, ou Meſtiſſes, parce que, ſans rien changer à la conſtruction Chinoiſe, on leur donne le gouvernail à l'Européane. Le Roi de Siam en avoit fait faire de cette ſorte, qui étoient du port de ſept à huit cens tonneaux. C'eſt ſans comparaiſon les plus grandes qu'on voye.

Le Pilote ne ſe ſervoit point de compas de marine. Il regloit ſa route avec de ſimples bouſſoles, dont le limbe extérieur de la boëtte étoit partagé en 24. parties égales, qui marquoient les rumbs de vent: elles étoient placées ſur une couche de ſable, qui ſervoit bien moins à les aſſeoir mollement, & à les garantir des ſecouſſes du vaiſſeau, dont l'agitation ne laiſſoit pas de faire perdre à tout moment l'équilibre aux éguilles, qu'à porter les bâtons de paſtilles dont on les parfumoit ſans ceſſe. Ce n'étoit pas le ſeul régal que la ſuperſtition Chinoiſe faiſoit à ces bouſſoles, qu'ils regardoient comme les guides aſſurez de leur voyage; ils en venoient juſqu'à ce point d'aveuglement, que de leur offrir des viandes en ſacrifice.

Le Pilote avoit grand ſoin ſur-tout de bien garnir ſon habitacle de clouds: ce qui fait connoître combien cette Nation eſt peu entenduë en fait de Marine. Les Chinois, dit-on, ont été les premiers inventeurs de la bouſſole; mais ſi cela eſt, comme on l'aſſûre, il faut qu'ils ayent bien peu profité de leur invention. Ils mettoient le cap au rumb où ils vouloient porter, par le moyen d'un filet de ſoye, qui coupoit la ſurface extérieure de la bouſſole en deux parties égales du Nord au Sud: ce qu'ils pratiquoient en deux manieres différentes: par exemple, pour porter au Nord Eſt, ils mettoient ce rumb parallele à la quille du vaiſſeau, & détournoient enſuite le vaiſſeau juſqu'à ce que l'éguille fut parallele au filet. Ou bien, ce qui revient au même, mettant le filet parallele à la quille, ils faiſoient porter l'éguille ſur le Nord-Oueſt. L'éguille de la plus grande de ces bouſſoles n'avoit pas plus de trois pouces de longueur. Elles avoient toutes été faites à *Nangazaqui*: un bout étoit terminé par une eſpece de fleur de lys, & l'autre par un trident.

Le fond de cale étoit partagé en cinq ou ſix grandes ſoutes ſéparées les unes des autres par de fortes cloiſons de bois. Pour toute pompe il y avoit un puits au pied du grand mât, dont ſans autre artifice on tiroit l'eau avec des ſceaux. Quoique



A. *Sommes et barques Chinoises.* B. *Espece de galere.* C. *Barque en forme de Dragon pour une feste qui se celebre chaque année* D. *Differentes sortes de Bateaux.* E. *Radeau.*

A Humblot delin.

M Baquoy Sculp

Maniere Singuliere de pêcher le poisson décrite page 142.

Maniere de prendre les canards décrite pag 138. col 2.

que les Mers fuſſent extrêmement hautes, & la Somme exceſſivement chargée, cependant par la force de ſes membrures & la bonté de ſon calfas, elle ne fit preſque point d'eau.

Ce calefas eſt une eſpéce de compoſition de chaux, d'une eſpece d'huile, ou plûtôt de reſine, qui découle d'un arbre nommé *Tong yeou*, & de filaſſe de bamboux. La chaux en eſt la baſe, & quand tout eſt ſec, on diroit que ce n'eſt que de la chaux pure & ſans aucun mêlange. Outre que le Bâtiment en eſt beaucoup plus propre, on ne ſent point, comme dans nos Vaiſſeaux, cette odeur de gaudron inſupportable à quiconque n'y eſt point accoûtumé; mais il y a encore en cela un avantage plus conſidérable, c'eſt que par-là ils ſe garantiſſent des accidens du feu, auquel notre bray de gaudron expoſe nos Vaiſſeaux.

Les ancres étoient de bois; il n'y a que celles de reſerve qui avoient le bout des pattes armé de lames de fer.

Toutes les manœuvres auſſi-bien que les cables étoient de rotin; c'eſt une eſpece de petite canne, ou de filaſſe de coco, que les Portugais nomment *Cairo*.

L'Equipage étoit compoſé de 47. perſonnes en y comprenant les Officiers. Le Pilote n'avoit d'autre ſoin que celui de placer la bouſſole, & de donner le rumb. Le Timonier commandoit la manœuvre, & le Capitaine nourriſſoit l'Equipage. Du reſte il n'ordonnoit rien; cependant tout s'exécutoit avec une ponctualité ſurprenante.

La raiſon de cette bonne intelligence, vient de l'intérêt que tous ceux qui compoſent l'Equipage, ont à la conſervation du Vaiſſeau: tous ont part à la charge: au lieu de payer les Officiers & les Matelots, on leur laiſſe la liberté de mettre une certaine quantité de marchandiſes ſur le Vaiſſeau, dans lequel chacun a ſon petit appartement particulier dans l'entre deux des ponts, qui eſt partagé en différentes loges. Du reſte l'on peut dire en général que les Chinois ſont vigilans, attentifs, & laborieux; il ne leur manque qu'un peu plus d'expérience, pour être d'habiles gens de Mer.

De la Monnoye qui en différens tems a eu cours à la Chine.

IL n'y a que deux ſortes de Métaux, ſçavoir l'argent & le cuivre, qui ayent cours à la Chine, pour le prix des achats, & pour la facilité du commmerce. L'or n'y a de cours que comme les pierres précieuſes l'ont en Europe: on l'achete de même que les autres Marchandiſes, & les Européans qui y trafiquent, retirent de ce commerce un gain conſidérable.

Pour ce qui eſt de l'argent, il n'eſt pas monnoyé comme en Europe: on le coupe en divers morceaux, grands ou petits, ſelon le beſoin, & c'eſt au poids, & non pas à la marque du Prince, qu'on en connoît la valeur. Ils ont pour le peſer de petites balances portatives, renfermées dans un étuy de vernis fort propre. Cette ſorte de balance eſt aſſez ſemblable à la balance Romaine: elle eſt compoſée d'un petit plat, d'un bras d'yvoire ou d'ébenne, & d'un poids courant. Ce bras qui eſt diviſé en de très-petites parties ſur trois faces différentes, eſt ſuſpendu par des fils de ſoye à l'un des bouts en trois différens points, afin de peſer plus aiſément toutes ſortes de poids. Ces balances ſont d'une grande préciſion. Ils peſent depuis 15. & 20. taels juſqu'à un ſol & au-delà, & avec tant de juſteſſe, que la milliéme partie d'un écu fait pancher la balance d'une maniere ſenſible.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 178 sur 741

Leur argent n'eſt pas tout du même titre : ils diviſent le titre en cent parties, comme nous fixons à vingt-quatre carats le plus grand rafinement de l'or. Cependant il s'en trouve du titre de 90. juſqu'à celui de 100. qui eſt le plus fin. On en voit auſſi du titre de 80. c'eſt celui qui eſt de plus bas aloi : il n'eſt point de miſe, à moins que l'on n'en augmente le poids, juſqu'à la valeur de celui qui doit paſſer dans le commerce.

Les lingots qui ſont de l'argent le plus fin, ne s'employent que pour payer de groſſes ſommes : Les Chinois ſont très-habiles à juger du titre de l'argent par la ſeule vûë, & ils ne s'y méprennent preſque jamais. La difficulté eſt de s'en ſervir dans le détail : il faut quelquefois les mettre au feu, les battre, les applatir à grands coups de marteau, afin de pouvoir les couper plus aiſément en petites parties, & en donner le poids dont on eſt convenu. D'où il arrive que le payement eſt toûjours plus long & plus embarraſſant que n'a été l'achat.

Ils avoüent qu'il ſeroit bien plus commode d'avoir, comme en Europe, des Monnoyes d'un prix fixe & d'un poids déterminé ; mais ils diſent que les Provinces fourmilleroient de Faux Monnoyeurs, ou de gens qui altereroient les Monnoyes, & que cet inconvénient n'eſt plus à craindre, quand on coupe l'argent à meſure qu'on en a beſoin, pour payer le prix de ce qu'on achete.

Il eſt difficile qu'en coupant ſi ſouvent de l'argent, il n'en échappe quelque paillette ; auſſi voit-on les gens du menu peuple occupez à recüeillir & à laver les immondices, qui ſe jettent des boutiques dans la ruë, & ils y trouvent un gain ſuffiſant pour les faire ſubſiſter.

La Monnoye de cuivre eſt la ſeule où il y ait empreinte de caracteres ; elle eſt d'uſage dans le petit commerce. Ce ſont des deniers de cuivre ronds & troüez par le milieu, qu'on enfile dans de petites cordes centaine par centaine juſqu'au nombre de mille. Le métal n'en eſt ni pur, ni battu. Il en faut dix pour faire un ſol : dix ſols font la dixiéme partie de l'écu Chinois qu'on nomme *Leang*, & que les Portugais appellent *Taels*, qui vaut environ cent ſols de notre Monnoye.

Ces deniers ont été de tout tems la Monnoye courante de la Chine, & les curieux en conſervent des Dynaſties les plus reculées, qui ont paſſé de famille en famille, ou qui ont été trouvées dans les ruines des Palais & des Villes. Ce que je m'en vais dire eſt tiré d'un ancien livre ſur les Monnoyes, compoſé par un Auteur Chinois, qui vivoit ſous la Dynaſtie des *Song*, lequel m'a été envoyé par le P. Dentrecolles.

Il traite de la matiere & de la forme des Monnoyes ; de leurs inſcriptions ; de leur valeur, & des Dynaſties où elles ont eu cours ; il parle enſuite des Monnoyes incertaines ; c'eſt-à-dire, dont on ignore le tems où elles avoient cours ; des Monnoyes Etrangeres qui ont été reçûës dans le commerce ; & enfin des Monnoyes ſuperſtitieuſes, c'eſt-à-dire, auxquelles dans la ſuite du tems, la biſarrerie du peuple a attaché certaines idées remplies de ſuperſtitions.

Le mot Chinois *Tsuen*, dont on ſe ſervoit autrefois, pour exprimer ce que nous appellons Monnoye, ſignifie dans le ſens propre une eau de ſource qui coule ſans ceſſe ; & dans le figuré cette eſpece de métal, qui paſſe continuellement de main en main. Mais depuis long-tems on lui donne le nom de *Tsien*, & l'on dit *Tong sien*, Monnoye de cuivre : *In tsien*, Monnoye d'argent. C'eſt ainſi que l'on nomme à *Canton* les piaſtres & les écus de France.

Le cuivre dont on ſe ſert pour cette baſſe Monnoye n'eſt point pur, comme je l'ai dit, & il y a toûjours du mêlange. Les deniers de bon aloy ont quatre parts de plomb ſur ſix parts de cuivre. Cet alliage eſt cauſe que le cuivre rouge perd ſa couleur, qu'il ceſſe d'être ſonnant, & que les deniers qui en ſont fabriquez, quoiqu'ils ſoient épais, ſe peuvent rom-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 179 sur 741

pre aiſément avec les doigts quand on a de la force. Ces deniers ſont d'uſage dans les petits achats : ſi la ſomme devient un peu conſidérable, on les donne enfilez en forme de chapelets, dont chacun eſt de mille.

Il y a eu des tems où la Monnoye d'or & d'argent a eu cours à la Chine, de même que celle de cuivre. L'Auteur Chinois cite d'anciens Livres, qui aſſûrent, que ſous le Regne d'*Yu* Fondateur de la premiere Dynaſtie nommée *Hia*, on ſe ſervoit de Monnoyes d'or, d'argent, & de cuivre ; & que ſous d'autres Dynaſties, il y a eu d'anciens Empereurs qui avoient permis dans toutes les Provinces de l'Empire, l'uſage des pieces Etrangeres d'or & d'argent.

Il y a eû auſſi des Monnoyes d'étain, de plomb, de fer, & même de terre cuite, ſur laquelle on avoit imprimé des figures & des caracteres. On rapporte qu'après le Regne de *Han*, un Prince fit faire de cette Monnoye de terre ſigillée & liée avec de la colle forte ; que la fantaiſie lui avoit pris d'abolir la Monnoye de cuivre, qu'il en ramaſſa le plus qu'il lui fut poſſible, & qu'en ayant fait enfoüir dans terre une quantité prodigieuſe, il fit mourir les Ouvriers qui avoient ſervi à cette expédition, afin d'en dérober entierement la connoiſſance.

Certains petits coquillages appellez *Poei* à la Chine, & *Cori* dans le Royaume de Bengale, ont ſervi pareillement de petite Monnoye. Il en falloit donner pluſieurs pour égaler la valeur d'un denier. L'uſage d'une pareille Monoye n'a pas été de longue durée.

Au regard de la forme des Monnoyes, il y en a eu de différentes figures aſſez bizarres ſous les différens regnes. Depuis la précédente Dynaſtie, les deniers ont toûjours été de figure ronde, avec un trou quarré au milieu, garni d'une bordure qui a un peu de ſaillie. Ce trou a été fait pour pouvoir les enfiler, & les porter ſur ſoi comptez par mille. Chaque centaine eſt ſéparée par un cordon entrelaſſé dans le dernier, qui finit la centaine. On trouve dans l'hiſtoire de la Dynaſtie des *Han* qui eſt très-ancienne, que dès ce tems là la Monnoye avoit une pareille ouverture.

Selon un ancien Auteur, outre les Monnoyes de figure ronde, il y en avoit dès le commencement de la premiere Dynaſtie, qui étoient faites en forme de coutelas, & qu'on nommoit *Tao*, qui ſignifie coutelas. D'autres reſſembloient au dos d'une tortue, & pour cette raiſon ſe nommoient *Kouei*. Enfin d'autres s'appelloient *Pou*, d'une forme aſſez extraordinaire, & telle qu'on la verra gravée dans la planche. Les Monnoyes rondes avoient pour l'ordinaire un pouce ou un pouce & demi de diametre : on ne laiſſoit pas d'y en avoir qui étoient deux fois plus grandes.

Les Monnoyes appellées *Pou* & *Tao* étoient longues de cinq pouces, & paroiſſoient avoir du rapport aux coupans du Japon. Quoiqu'elles fuſſent percées en haut, elles étoient incommodes dans l'uſage, & c'eſt ce qui les fit abolir.

On a vû pendant un tems des deniers ſi petits, qu'on les avoit nommez des yeux d'oye : ils étoient ſi minces, qu'ils ſurnageoient dans l'eau, & qu'en les maniant, on couroit riſque de les briſer. Il en falloit dix mille pour acheter une meſure de ris, ſuffiſante pour la nourriture d'un homme pendant dix jours. Ces deniers parurent pour la premiere fois ſous le regne des *Song*, & ne ſubſiſterent que peu de tems, parce qu'on les rebutoit dans le commerce.

Sous la premiere Dynaſtie des *Tang*, les rivages du Fleuve jaune s'étant éboulées, on avertit l'Empereur qu'on avoit trouvé trois mille trois cens piéces de Monnoye qui avoient trois pieds : les caracteres qui y étoient imprimez ne paroiſſoient plus, & la terre les avoit rongez. Une Monnoye ſi ancienne étoit ſans doute des premieres Dynaſties *Hia*, *Chang*, & *Tcheou* ; car les Empereurs de ces tems là, tinrent ſou-

vent leur Cour assez près de ce grand Fleuve.

Mais quelle est la marque, ou l'inscription de ces Monnoyes ? En Europe elles sont marquées au coin du Prince. Il n'en est pas de même à la Chine. Ce seroit, selon le génie de cette nation, une chose indécente & peu respectueuse pour la Majesté Impériale, que le portrait du Prince passât continuellement par les mains des Marchands & de la plus vile populace.

Les inscriptions des Monnoyes sont assez ordinairement des titres pompeux, que les Princes regnants ont donné aux différentes années de leur regne, comme, par exemple, l'*éternellement éclatant*, *le souverainement pacifique*, *le magnanime*, *&c.* Les Sçavans ne se méprennent pas à ces titres, & ils n'ont garde d'en conclure que chaque titre marqué sur la Monnoye, désigne un nouvel Empereur : c'est ce qui a trompé quelques Européans, qui connoissoient peu les usages de cet Empire, & ce qui leur a fait augmenter le nombre des Empereurs. L'Empereur *Cang hi* est peut être le seul, qui sous un des plus longs regnes qu'on ait vu, n'ait point affecté de se donner de semblables titres.

On voit marqué sur d'autres Monnoyes, les noms ou de la famille regnante, ou du Tribunal qui a présidé à la fabrique de la Monnoye, ou bien de la Ville où elle a été fabriquée. Quelques-unes marquent le prix auquel le Prince les a taxées : il y aura, par exemple, pour inscription ces mots *Pouan leang*, qui signifient, demi taël. On en voit une où l'inscription est assez singuliere : on y lit ces quatre caracteres : *Kouei yu tching ti* : c'est-à-dire, la Monnoye a cours, & enfin elle revient au Prince.

A l'égard des Monnoyes anciennes, telles que sont les *Pou*, les *Tao*, & d'autres semblables, on a de la peine à en déchiffrer les caracteres : les plus habiles Chinois avouent ingénuement, que non seulement ils ne les connoissent pas, mais qu'ils ignorent même en quel sens ils doivent être situez.

Il y a de ces Monnoyes qui sont couvertes de figures, & l'on juge qu'elles sont des tems les plus reculez, & que pour éviter la peine & la dépense, on s'est borné dans la suite à des inscriptions plus simples, telles que sont les caracteres. On en trouvera trois gravées, dont le métal est mélangé d'argent & du bel étain de la Chine. L'une qui est ronde & qui pesoit huit taëls, représente un dragon au milieu des nuages ; l'autre d'une forme quarrée, où l'on voit un cheval qui galope : elle étoit du poids de six taëls. La troisiéme est oblongue, & a la forme du dos d'une tortue : on y lit sur chaque compartiment la lettre *Vang*, qui veut dire Roy ; celle-ci ne pesoit que quatre taëls.

Un certain Auteur attribue l'invention de cette Monnoye à *Tching tang*, fondateur de la Dynastie *Chang*. Les caracteres qui étoient sur le revers sont effacez. Les Chinois donnent des sens mystérieux à ces représentations. La tortue, disent-ils, marque ceux qui rampent à terre. Le cheval désigne ceux qui y tiennent moins, & qui s'élevent de tems en tems ; & le dragon volant, est une image de ceux qui sont tout-à-fait détachez de toutes les choses terrestres. On voit d'autres Monnoyes anciennes avec des dragons ; c'est sans doute parce que le dragon est le symbole de la Nation Chinoise, de même que l'aigle étoit le symbole des Romains.

Il n'est pas aisé d'éclaircir quel étoit le juste prix de ces Monnoyes anciennes : il devoit dépendre, ce me semble, & de la qualité du métal, & de son poids : mais c'est à quoi on n'a pas toûjours eu égard : les Princes qui les taxoient, les ont souvent haussé ou baissé selon les conjonctures où ils se trouvoient, & selon que les espéces devenoient plus rares.

Mais pour mieux connoître le prix des Monnoyes, soit anciennes, soit nouvelles,

velles, il faut ſçavoir que la livre Chinoiſe eſt de ſeize onces, que les Chinois appellent *Leang*, & les Portugais *Taëls* : le *Leang* ſe diviſe en dix parties nommées *Tſien*, que les Portugais appellent *Maz*. Le *Tſien* ou le *Maz* ſe diviſe en dix *Fuen* qui ſont dix ſols : le *Fuen* ou le ſol ſe diviſe en dix *Li* d'argent. Le bras de la balance Chinoiſe ne pouſſe pas plus loin ſes diviſions.

Cependant quand il s'agit d'un poids d'or ou d'argent conſidérable, les diviſions vont bien plus loin, & les Chinois les pouſſent juſqu'aux parties les plus imperceptibles : c'eſt dequoi l'on ne peut pas donner l'idée en notre langue. Ils diviſent le *li* en dix *hoa*, le *hoa* en dix *ſe*, le *ſe* en dix *fou*, le *fou* en dix *tchin*, le *tchin* qui veut dire grain de pouſſiere, en dix *yai*, le *yai* en dix *miao*, le *miao* en dix *mo*, le *mo* en dix *tſiun*, & le *tſiun* en dix *ſun*.

Cela ſuppoſé, on ne peut point encore aſſurer quelle étoit la juſte valeur des anciennes Monnoyes ; car bien que le poids y ſoit marqué, on en trouve qui valoient beaucoup plus que ne comportoit le poids. Il y a eu un tems où la rareté des eſpéces obligeoit les Empereurs à taxer à un haut prix des pieces très-légeres, en ſorte que le denier courant valoit dix deniers ſemblables des tems antérieurs : c'eſt ce qui a ſouvent cauſé des émotions populaires, parce que les Marchands hauſſoient à proportion le prix des marchandiſes.

Cette rareté d'eſpéces arrivoit, ou par des irruptions ſubites des étrangers, qui chargeoient des Barques entieres de ces Monnoyes qu'ils emportoient avec eux ; ou par la précaution des Peuples, qui dans des tems de guerre, avoient ſoin de les enfouir, & qui mouroient enſuite ſans découvrir l'endroit où elles étoient cachées.

Il y eut un tems où le cuivre manqua de telle ſorte, que l'Empereur fit détruire près de 1400. Temples de *Fo*, & fit fondre toutes les Idoles de cuivre pour en faire de la Monnoye. D'autres fois il y eut de ſéveres défenſes à tous les particuliers, de garder chez ſoi des vaſes ou d'autres utenciles de cuivre, & on les obligeoit de les livrer au lieu où l'on fabriquoit la Monnoye.

On porta les choſes bien plus loin les premieres années du regne de *Hong vou*, fondateur de la vingt-uniéme Dynaſtie appellée *Ming* : la Monnoye étant devenue très-rare, on payoit les Mandarins & les Soldats partie en argent, & partie en papier : on leur donnoit une feüille de papier ſcellée du Sceau Impérial, qui étoit eſtimée mille deniers, & qui valoit un taël d'argent. Ces feüilles ſont encore aujourd'huy fort recherchées de ceux qui bâtiſſent ; ils les ſuſpendent par rareté à la maîtreſſe poutre de leur maiſon. Dans l'idée du Peuple (& parmi les perſonnes de qualité combien de Chinois ſont peuples !) cette feüille préſerve une maiſon de tout malheur.

Une pareille Monnoye ne fit pas fortune. Les Marchands ne pouvoient ſe réſoudre à donner leurs Marchandiſes & leurs denrées pour un morceau de papier. Les querelles, les procès, & beaucoup d'autres inconvéniens qui arrivoient chaque jour, obligerent l'Empereur à la ſupprimer.

On l'avoit employé avec auſſi peu de ſuccès ſous la Dynaſtie des *Yuen* : Marc Paul Gentilhomme Venitien, qui en parle au 18. Chapitre de ſon ſecond Livre, s'eſt trompé lorſqu'il a dit, que pour faire le papier qui étoit le corps de cette Monnoye, on ſe ſervoit de l'écorce de meuriers. Les Chinois n'ont garde de détruire des arbres qui leur ſont ſi précieux : c'eſt de l'écorce de l'arbre nommé *Cou tchu* qui eſt aſſez inutile, & qui reſſemble au ſureau par l'abondance de ſa séve, qu'on fait une ſorte de papier plus fort que celui qui ſe fait de bambou, & c'eſt de cette écorce que ſe faiſoit le papier dont il s'agit.

La Monnoye de cuivre ne ſe bat point comme en Europe, mais elle ſe

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 182 sur 741

jette en fonte, & ne ſe fabrique maintenant qu'à la Cour. Il y avoit autre fois dans l'Empire juſqu'à 22. endroits où l'on faiſoit de la Monnoye, mais il falloit pour cela un ordre de l'Empereur; & dans le tems même qu'il y avoit des Princes ſi puiſſans, que ne ſe contentant point du titre de Duc, ils prirent la qualité de Roy, aucun d'eux n'oſa jamais s'attribuer le droit de fabriquer de la Monnoye pour ſes Etats : elle avoit toûjours la marque qui déſignoit l'Empereur regnant, quelque foible que fût ſon autorité.

On peut juger combien il y auroit de faux monnoyeurs à la Chine, ſi l'argent étoit monnoyé de même que le cuivre, puiſque les deniers de cuivre ont ſouvent été alterez par les Chinois. Ceux qui font ce métier, marquent la fauſſe Monnoye des mêmes caracteres qui ſe trouvent ſur la véritable, mais le métal qu'ils employent eſt moins pur, & le poids bien plus léger. S'ils ſont découverts, ils doivent être punis de mort ſelon les Loix. Il y a eu cependant des Princes qui ſe ſont contentez de leur faire couper le poing, & d'autres qui les ont ſimplement condamnez à l'éxil.

Quelques-uns même, dans les tems où cette petite Monnoye étoit extrêmement rare, ont fermé les yeux ſur ce déſordre, juſqu'à ce que ces Monnoyes contrefaites fuſſent repanduës dans tout l'Empire. Alors ils les confiſquoient pour les mettre ſur le pied de la vraye Monnoye Impériale.

Comme les petits deniers ne ſont plus maintenant d'uſage, ceux qui en ont, les battent avec le marteau, & les élargiſſent juſqu'à ce qu'ils ſoient de la grandeur des deniers courans. Ils les mettent dans une enfilade de ces deniers, qui étant preſſez les uns contre les autres, ne ſont point apperçus des Marchands. Il y en a qui pouſſent la fraude juſqu'à couper du carton en forme de deniers, qu'ils mettent de côté & d'autre dans l'enfilade, & l'on ne s'apperçoit de la ſupercherie, que quand on donne les piéces en détail.

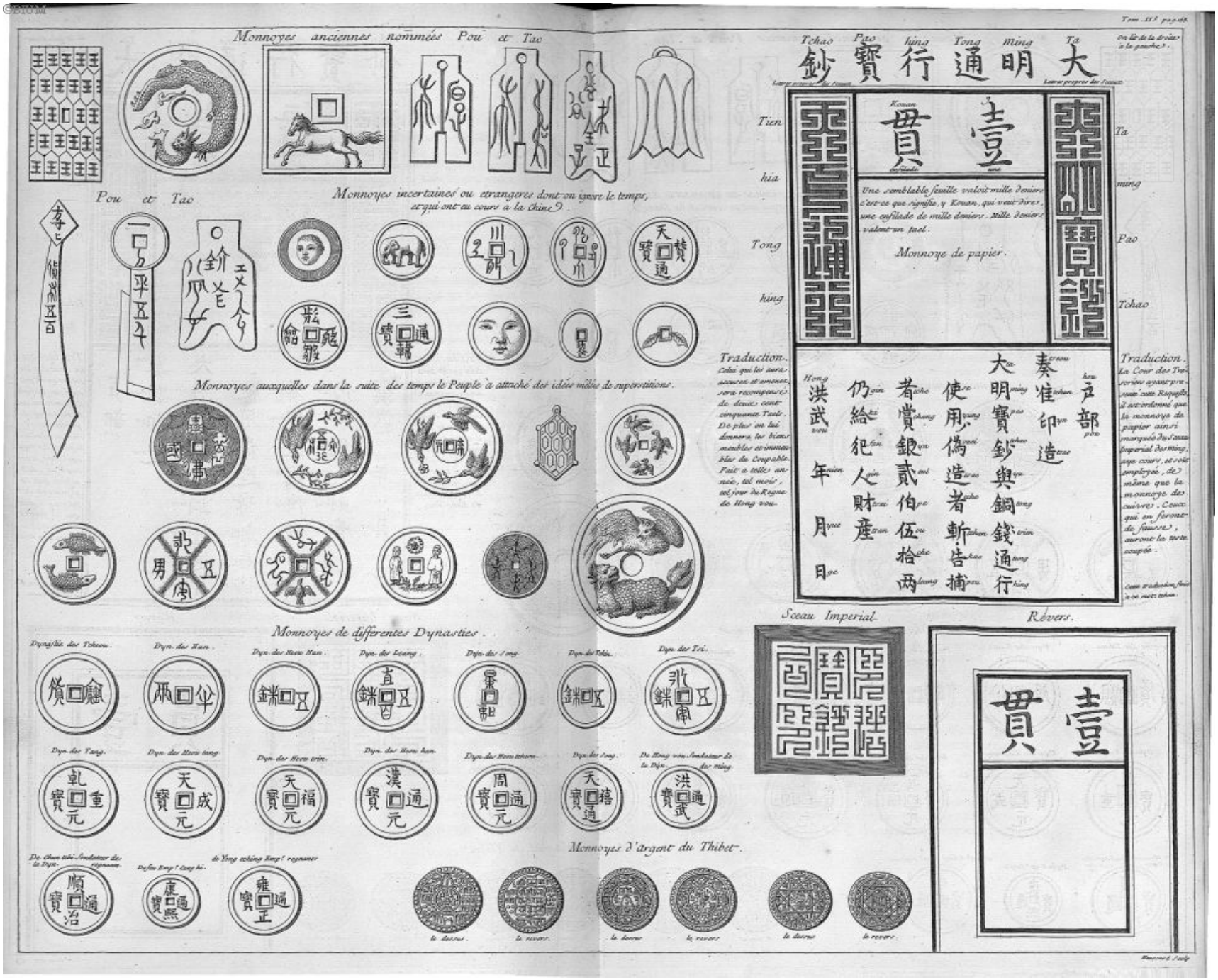
Parmi les Monnoyes anciennes qui ont eu cours à la Chine, j'en ai fait graver pluſieurs dont on ne peut pas donner des connoiſſances certaines. Les unes ſont des Pays Etrangers, ſans qu'on puiſſe ſçavoir quels étoient ces Pays, parce que les Chinois défigurent tellement les noms, qu'ils ſont tout-à-fait méconnoiſſables. Par exemple ils appellent la Hollande le Royaume des Rouſſeaux *Hung mao koue*, & cela, parce qu'ils ont vû des Hollandois qui avoient les cheveux blonds, & la barbe un peu rouſſe. Lorſqu'ils déſignent de la ſorte un Pays, il n'eſt pas poſſible de le reconnoître.

Il y a d'autres Monnoyes dont l'origine eſt très-incertaine, on conjecture ſeulement qu'elles ſont, ou des Tartares de *Leao tong*, qui pendant un tems ont été les maîtres de la Province de *Pe tche li*; ou bien de quelques grands Seigneurs ou de petits Rois, qui s'étant revoltez, avoient pris le titre d'Empereur.

Enfin il y a des Monnoyes, auſquelles le peuple attache maintenant des idées ſuperſtitieuſes, qu'elles n'avoient pas dans le tems qu'on les a fabriquées. Les caracteres ou les figures qui y ſont empreintes, marquoient des époques de tems, ou des faits hiſtoriques dont on a perdu le ſouvenir. Telle eſt, par exemple, la Monnoye ſur laquelle on voit le *Fong hoang* & le *Kilin*, deux animaux fabuleux dont les Chinois racontent cent merveilles.

Ce *Fong hoang* eſt un oyſeau dont nous avons eû ſouvent occaſion de parler. Le *Kilin* eſt un animal, ſelon eux, qui eſt compoſé de différentes parties de pluſieurs animaux. Il eſt de la hauteur d'un bœuf & en a l'encolure; ſon corps eſt couvert de larges & de dures écailles; il a une corne au milieu du front, des yeux & des mouſtaches ſemblables aux yeux & aux mouſtaches du Dragon Chinois. Cet animal eſt le ſymbole des Mandarins d'armes du premier Ordre.

Le feu Empereur *Cang hi* s'étoit fait un


Monnoyes anciennes nommées Pou et Tao
Pou et Tao
Monnoyes incertaines ou etrangeres dont on ignore le temps, et qui ont eu cours a la Chine
Monnoyes auxquelles dans la suite des temps le Peuple a attaché des idées mêlées de superstitions.
Monnoyes de differentes Dynasties.
Monnoyes d'argent du Thibet.
Tchao Pao hing Tong ming Ta
大明通行寶鈔
Tien hia Tong hing
Ta ming Pao Tchao
壹貫
Une semblable feuille valoit mille deniers c'est ce que signifie, y Kouan, qui veut dire, une enfilade de mille deniers. Mille deniers valent un tael.
Monnoye de papier.
Traduction.
Traduction.
Sceau Imperial
Revers.
壹貫

cabinet, où il avoit raſſemblé toutes les pieces de Monnoyes anciennes & modernes, rangées ſelon l'ordre des Dynaſties. Ce fut un Mandarin nommé *Tsiang* Préſident de l'Academie des premiers Docteurs de l'Empire, qui fut chargé de les mettre chacune ſelon ſon rang. Dans ce curieux aſſemblage de Monnoyes on remonte juſqu'aux premiers tems. Les plus anciennes qu'on ait, ſont du tems de *Yao*. Il y en a du tems de *Tching tang*, Fondateur de la deuxiéme Dynaſtie, & aſſez grand nombre des trois célébres Dynaſties, dont il eſt parlé dans le Livre Canonique appellé *Chu king*, & qu'on nomme *Hia*, *Chang*, & *Tcheou*, mais ſurtout de cette derniere.

Si ces piéces de Monnoye étoient ſuppoſées, & faites à plaiſir dans les tems poſtérieurs, on en auroit également ſuppoſé de tous les Empereurs de ces premieres Dynaſties: mais comme il en manque de ces tems ſi reculez, il ne s'en eſt pas conſervé non plus des Regnes moins anciens. On a ſuppléé à celles qui manquent, par des Monnoyes de carton qu'on a faites, ſelon l'idée qu'en donnent d'anciens livres. Les proportions ſont ſi bien gardées, & les couleurs du métal ſi bien imitées, que ces Monnoyes contrefaites paroiſſent de veritables antiques. Cette ſuite de Monnoyes ajoûte un nouveau dégré de certitude à la connoiſſance qu'on a d'ailleurs de l'hiſtoire Chinoiſe: car peut-on douter qu'il y ait eû une telle Dynaſtie, & tel Empereur, lorſque les Monnoyes fabriquées de leurs tems, ont été conſervées depuis tant de ſiecles entre les mains des Chinois?

Du Commerce des Chinois.

LEs richeſſes particulieres de chaque Province de l'Empire, & la facilité du tranſport des marchandiſes, que procure la quantité de Rivieres & de Canaux dont il eſt arroſé, y ont rendu de tout tems le commerce très-floriſſant. Celui qui ſe fait au dehors, ne mérite preſque pas d'attention; les Chinois qui trouvent chez eux, tout ce qui eſt néceſſaire à l'entretien & aux délices même de la vie, ne vont guéres que dans quelques Royaumes peu éloignez de leur pays.

Leurs ports, ſous les Empereurs de leur Nation, furent toûjours fermez aux Etrangers: mais depuis que les Tartares ſont devenus les maîtres de la Chine, ils les ont ouverts à toutes les Nations. Ainſi pour donner une connoiſſance entiere du commerce des Chinois, il faut parler de celui qui ſe fait au dedans de leur Empire, de celui qu'ils font au dehors, & enfin de celui que les Européans vont faire chez eux.

Le commerce qui ſe fait dans l'intérieur de la Chine eſt ſi grand, que celui de l'Europe entiere ne doit pas lui être comparé. Les Provinces ſont comme autant de Roïaumes, qui ſe communiquent les unes aux autres ce qu'elles ont de propre; & c'eſt ce qui unit entr'eux tous ces peuples, & qui porte l'abondance dans toutes les Villes.

Les Provinces de *Hou quang* & de *Kiang ſi* fourniſſent le ris aux Provinces qui en ſont le moins pourvûës. La Province de *Tche kiang* fournit la plus belle ſoye; celle de *Kiang nan* le vernis, l'encre, & les plus beaux ouvrages en toutes ſortes de matieres. Celles de *Yun nan*, de *Chen ſi*, de *Chan ſi* le fer, le cuivre, & pluſieurs autres métaux, les chevaux, les mulets, les chameaux, les fourrures &c. Celle de *Fo kien* le ſucre, & le meilleur thé; celle de *Se tchuen* les plantes, les herbes médicinales, la rhubarbe, &c. & ainſi de toutes les autres; car il n'eſt pas poſ-

ſible de rapporter en détail les richeſſes particulieres de chaque Province.

Toutes ces marchandiſes qui ſe tranſportent aiſément ſur les Rivieres, ſe débitent en très-peu de tems. On voit par exemple des Marchands, qui trois ou quatre jours après leur arrivée dans une Ville, ont vendu juſqu'à ſix mille bonnets propres de la ſaiſon. Le commerce n'eſt interrompu qu'aux deux premiers jours de leur premiere Lune, qu'ils employent aux divertiſſemens, & aux viſites ordinaires de leur nouvelle année. Hors de-là tout eſt en mouvement dans toutes les Villes & à la campagne. Les Mandarins même ont leur part au négoce, & il y en a pluſieurs d'entr'eux qui donnent leur argent à des Marchands affidez, pour le faire valoir par la voye du commerce.

Enfin il n'y a pas juſqu'aux familles les plus pauvres, qui avec un peu d'économie trouvent le moyen de ſubſiſter aiſément de leur trafic. On voit quantité de ces familles, qui n'ont pour tout fond que cinquante ſols ou un écu, & cependant le pere & la mere avec deux ou trois enfans vivent de leur petit négoce, ſe donnent des habits de ſoye aux jours de cérémonie, & amaſſent en peu d'années de quoi faire un commerce bien plus conſidérable.

C'eſt ce qu'on a peine à comprendre, & pourtant ce qui arrive tous les jours. Un de ces petits Marchands, par exemple, qui ſe voit cinquante ſols, achete du ſucre, de la farine & du ris: il en fait de petits gâteaux, qu'il fait cuire une ou deux heures avant le jour, pour allumer, comme ils parlent, le cœur des voyageurs. A peine ſa boutique eſt-elle ouverte, que toute ſa marchandiſe lui eſt enlevée par les Villageois, qui dès le matin viennent en foule dans chaque Ville, par les Ouvriers, par les Portefaix, par les Plaideurs, & les enfans du quartier. Ce petit négoce lui produit au bout de quelques heures vingt ſols au-de-là de la ſomme principale, dont la moitié ſuffit pour l'entretien de ſa petite famille.

En un mot les Foires les plus fréquentées, ne ſont qu'une foible image de cette foule incroyable de peuples, qu'on voit dans la plûpart des Villes, occupez à vendre, ou à acheter toutes ſortes de marchandiſes. Ce qui ſeroit à ſouhaitter dans les Marchands Chinois, ce ſeroit un peu plus de bonne foi dans leur négoce, ſurtout lorſqu'ils ont à traiter avec les Etrangers. Ils tâchent toûjours de vendre le plus cher qu'ils peuvent, & ſouvent ils ne ſe font nul ſcrupule de falſifier leurs marchandiſes.

Leur maxime eſt que celui qui achete, donne le moins qu'il lui eſt poſſible, & même ne donneroit rien, ſi l'on y conſentoit; & poſé ce principe, ils croyent être en droit de leur côté d'exiger les plus groſſes ſommes, & de les recevoir, ſi celui qui achete, eſt aſſez ſimple, ou aſſez peu intelligent pour les donner. Ce n'eſt pas le Marchand qui trompe, diſent-ils, c'eſt celui qui achete qui ſe trompe lui-même. L'on ne fait nulle violence à l'acheteur, & le gain que retire le Marchand, eſt le fruit de ſon induſtrie. Cependant ceux des Chinois qui ſe conduiſent par ces déteſtables principes, ſont les premiers à loüer la bonne foi & le déſintéreſſement dans les autres: en quoi ils ſe condamnent eux-mêmes.

Le commerce étant auſſi abondant, que je viens de le dire, dans toutes les Provinces de la Chine; il n'eſt pas ſurprenant que ſes Habitans ſe mettent ſi peu en peine de commercer au dehors, ſur-tout quand on fait attention au mépris naturel qu'ils ont pour toutes les Nations Etrangeres. Auſſi dans leurs voyages ſur mer, ne paſſent-ils jamais le détroit de la *Sonde*. Leurs plus grandes navigations ne s'étendent du côté de *Malaque* que juſqu'à *Achen*; du côté du détroit de la *Sonde*, que juſqu'à *Batavie*, qui appartient aux Hollandois, & du côté du Nord que juſqu'au *Japon*. Je vais donc expliquer le plus briévement qu'il me ſera poſſible, quels ſont les endroits ſur ces mers où ils vont faire leur commerce,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 186 sur 741

merce, & quelle eſt la nature des marchandiſes qu'ils y portent, ou qu'ils en rapportent.

1. Le Japon eſt un des Royaumes qu'ils fréquentent le plus. Ordinairement ils mettent à la voile dans le mois de Juin ou de Juillet au plus tard. Ils vont à *Camboye* ou à *Siam*, où ils portent des marchandiſes propres de ces Pays-là, & en prennent d'autres qui ſont d'un grand débit au Japon. Quand ils ſont de retour en leur Pays, ils trouvent qu'ils ont fait un profit de deux cens pour cent.

Si des Ports de la Chine, c'eſt-à-dire, de *Canton*, d'*Emouy*, ou de *Ningpo*, ils vont en droiture au Japon, voici les marchandiſes qu'ils y portent: 1°. Des drogues, comme ginſeng, ariſtoloche, rhubarbe, eſquine, mirabolans, & autres drogues ſemblables. 2°. De l'écorce d'arecque, du ſucre blanc, des cuirs de bufle & de bœuf: ils gagnent beaucoup ſur le ſucre, le gain va quelquefois à mille pour cent. 3°. Toutes ſortes de piéces de ſoye, & principalement des ſatins, des taffetas, & des damas de diverſes couleurs, mais ſur-tout de couleur noire. Il y a de ces piéces qui ne leur ont coûté que ſix *taels* à la Chine, & qu'ils vendent au Japon juſqu'à 15. *taels*. 4°. Des cordes de ſoye pour les inſtrumens, du bois d'aigle & de ſandal qui eſt très-recherché des Japonnois pour les parfums, parce que ſans ceſſe ils parfument leurs Idoles. 5°. Enfin des draps d'Europe, & des camelots dont l'on a un prompt débit; mais comme les Hollandois y en portent, les Chinois ne s'en chargent guéres, à moins qu'ils ne puiſſent les vendre au même prix, & ils aſſurent qu'ils y gagnent cinquante pour cent, ce qui fait voir combien le profit des Hollandois doit être conſidérable.

Les marchandiſes que les négocians Chinois chargent ſur leurs vaiſſeaux pour le retour, ſont,

1°. Des perles fines qui leur coûtent plus ou moins, à proportion de leur beauté, & de leur groſſeur: il y a des occaſions, où ils gagnent mille pour cent.

2°. Le cuivre rouge en barre, qu'ils achetent depuis trois juſqu'à quatre *taels* & demi, & qu'ils vendent à la Chine dix & douze *taels*; du cuivre en œuvre, comme balances, réchaux, caſſolettes, baſſins, &c. qu'ils revendent bien cher dans leur pays: ce cuivre eſt beau, & agréable à la vûë.

3°. Des lames de ſabre qui ſont fort eſtimées des Chinois: elles ne s'achetent qu'une piaſtre au Japon, & ſe vendent quelquefois juſqu'à dix piaſtres à la Chine.

4°. Du papier à fleurs & uni, dont les Chinois font des éventails.

5°. Des porcelaines qui ſont très-belles, mais qui ne ſont pas du même uſage que celles de la Chine, parce qu'elles ſouffrent difficilement l'eau boüillante. Elles ſe vendent au Japon au même prix à peu près, qu'on vend à *Canton* celles de la Chine.

6°. Des ouvrages de vernis. Il ne s'en fait point de pareils au reſte du monde. Le prix n'en eſt pas reglé, mais les Chinois ne s'en chargent guéres, dans la crainte où ils ſont de ne pouvoir s'en défaire; & quand ils en apportent, ils le vendent extrêmement cher. Un cabinet qui n'avoit que deux pieds de hauteur, & un peu plus de largeur, a été vendu à la Chine juſqu'à cent piaſtres. Les Marchands d'*Emouy* & de *Ningpo*, ſont ceux qui s'en chargent le plus volontiers, parce qu'ils les portent à *Manille*, & à *Batavie*, & qu'ils y gagnent conſidérablement avec les Européans, qui ſont avides de ces ſortes d'ouvrages.

7°. De l'or qui eſt très-pur, & un certain métal appellé Tombac, ſur lequel ils gagnent 50. ou 60. pour cent à *Batavie*. Si l'on pouvoit compter ſur la fidélité des Chinois, il ſeroit aiſé aux Européans d'avoir commerce par leur moyen avec le Japon: mais cela eſt comme impoſſible, à moins qu'on ne les accompagne, qu'on ne ſoit maître de ſes effets, & qu'on

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 187 sur 741

n'ait la force en main, pour prévenir leurs inſultes.

II. Les Chinois font auſſi commerce à *Manille*; mais il n'y a guéres que les Marchands d'*Emouy* qui s'en mêlent. Ils portent quantité de ſoye, de ſatins rayez & à fleurs de différentes ſortes de couleurs, des broderies, des tapis, des couſſins, des robbes de chambre, des bas de ſoye, du thé, des porcelaines, des ouvrages de vernis, des drogues, &c. où ils gagnent d'ordinaire cinquante pour cent. Ils n'en rapportent que des piaſtres.

III. Le commerce que les Chinois font le plus régulièrement, c'eſt à *Batavie*: ils le trouvent & plus aiſé & plus lucratif. Il n'y a point d'année qu'il ne parte pour cette Ville des vaiſſeaux de *Canton*, d'*Emouy*, & de *Ning po*. C'eſt vers la onziéme Lune, c'eſt-à-dire, au mois de Décembre, qu'ils ſe mettent en mer. Les marchandiſes dont ils ſe chargent, ſont:

1°. Une eſpece de thé verd, qui eſt très-fin & de bonne odeur: le thé qu'on appelle *Song lo*, & le thé boui ne ſont pas ſi fort recherchez des Hollandois.

2°. Des porcelaines qui s'y vendent à auſſi bon marché qu'à *Canton*.

3°. De l'or en feüille, & du fil d'or qui n'eſt que du papier doré. Il y en a qui ne s'achete pas au poids, mais par petits échevaux, & celui-ci eſt cher, parce qu'il eſt couvert du plus bel or: celui que les Chinois portent à Batavie, ne ſe vend qu'au poids; il eſt par paquets avec de grandes queuës de ſoye rouge, qu'ils mettent exprès pour rehauſſer la couleur de l'or, & pour rendre les paquets plus peſans. Les Hollandois n'en font pas uſage, mais ils le portent ſur les terres des Malais, où ils font un gain conſidérable.

4°. De la toutenaque) c'eſt un métal qui tient de la nature du fer & de l'étain) qui produit aux Marchands cent, & quelquesfois cent cinquante, pour cent.

5°. Des drogues, & ſur-tout de la rhubarbe.

6°. Quantité d'utenciles de cuivre jaune, comme baſſins, chaudieres, réchaux, &c.

Ils emportent de Batavie, 1°. De l'argent en piaſtres: 2°. Des épiceries, & en particulier du poivre; des clouds de girofle, des noix muſcades, &c. 3°. des écailles de tortue, dont les Chinois font de très-jolis ouvrages, & entre autres des peignes, des boëtes, des taſſes, des manches de couteaux, des pipes, & des tabatieres priſes ſur le modéle de celles d'Europe, & qu'ils ne vendent que dix ſols. 4°. Du bois de ſandal, du bois rouge & noir, propre à être mis en œuvre; d'autre bois rouge, dont on ſe ſert pour les teintures, & qu'on appelle communément bois de Breſil. 5°. Des pierres d'agathe taillées, dont les Chinois font les ornemens de leur ceinture, les boutons qu'ils attachent à leurs bonnets, & des eſpeces de chapelets qu'ils portent au col. 6°. De l'ambre jaune en maſſe qu'ils ont à grand marché. 7°. Enfin des draperies d'Europe, qu'ils ont de même à bon compte, & qu'ils vendent au Japon.

C'eſt là le plus grand commerce que les Chinois faſſent hors de chez eux. Ils vont encore, mais plus rarement, à Achen, à Malaque, à Ihor, à Patane, à Ligor, qui dépend du Royaume de Siam, à la Cochinchine, &c. le commerce qu'ils font à Ihor eſt le plus aiſé & le plus lucratif. Ils ne tireroient pas même les frais de leur voyage, lorſqu'ils vont à Achen, s'ils manquoient de s'y rendre dans les mois de Novembre, & de Décembre, qui eſt le tems où les Bâtimens de Surate, & de Bengale ſont à la côte.

Ils ne rapportent guéres de ces Pays-là que des épiceries, comme du poivre, de la canelle, &c. des nids d'oyſeaux qui ſont les délices des repas Chinois, du ris, du camphre, du rotin, (c'eſt une eſpece de cannes fort longues qu'on treſſe enſemble comme de petites cordes,) des torches faites de certaines

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 188 sur 741

feüilles d'arbres qui brûlent comme de la poix réſine, & qui ſervent de flambeaux, quand on marche pendant la nuit; de l'or, de l'étain, &c.

Il ne reſte plus à parler que du commerce que les Européans vont faire chez les Chinois. Il n'y a gueres que le Port de Canton qui leur ſoit ouvert maintenant en certains tems de l'année; non pas que les Vaiſſeaux Européans viennent juſqu'à Canton même, car ils jettent l'ancre dans la riviere, environ quatre lieuës au-deſſous, en un lieu qu'on nomme *Hoang pou*. La riviere paroît comme une grande forêt, par la multitude des Vaiſſeaux qui s'y trouvent. On y portoit autrefois des draps, des criſtaux, des ſabres, des horloges, des montres ſonnantes, des pendules à répétition, des lunettes d'approche, des miroirs, des glaces, &c. mais depuis que les Anglois y vont régulierement chaque année, toutes ces marchandiſes y ſont à auſſi bon marché qu'en Europe: le corail même ne peut plus gueres s'y vendre qu'avec perte.

Ainſi à parler en général, ce n'eſt plus qu'avec de l'argent qu'on peut trafiquer utilement à la Chine. On trouve un gain conſidérable à acheter de l'or qui y eſt marchandiſe. L'or qui ſe vend à *Canton*, ſe tire en partie des Provinces de la Chine, & en partie des Pays étrangers, comme d'Achen, de la Cochinchine, du Japon, &c. Les Chinois de *Canton* refondent tout l'or qu'ils reçoivent d'ailleurs, hormis celui de la Cochinchine, qui d'ordinaire eſt le plus beau & le plus pur qu'on voye, lorſque c'eſt du Roy de ces pays-là qu'on l'achete: car le Peuple en vend ſous main, qui n'eſt pas ſi pur, & qu'on a ſoin de rafiner à *Canton*.

Les Chinois diviſent leur or par degrez, comme on fait en Europe: celui qui ſe débite ordinairement eſt depuis 90 carats juſqu'à 100. Il eſt plus ou moins cher ſelon le tems où on l'achete. On l'a à bien meilleur compte dans les mois de Mars, d'Avril & de May: Il devient beaucoup plus cher depuis le mois de Juillet, juſqu'au mois de Décembre & de Janvier, parce que c'eſt la ſaiſon où les Vaiſſeaux ſont en grand nombre dans le Port ou à la rade de *Canton*.

On peut encore acheter à la Chine d'excellentes drogues, différentes ſortes de thé, de l'or filé, du muſc, des pierres précieuſes, des perles, du vif argent, &c. Mais le plus grand commerce qu'y faſſent les Européans, conſiſte principalement dans les ouvrages de vernis, dans la porcelaine, & dans toutes ſortes d'étoffes de ſoye. C'eſt ſur quoi auſſi je vais m'étendre un peu plus au long.

Du Vernis de la Chine.

IL s'en faut bien que les ouvrages de vernis qui ſe font à *Canton*, ſoient auſſi beaux, & d'un auſſi bon uſage que ceux qu'on travaille au Japon, au *Tong king*, & à *Nang king* Capitale de la Province de *Kiang nan*: ce n'eſt pas que les Ouvriers n'y employent le même vernis & la même dorure, mais c'eſt qu'ils travaillent ces ſortes d'ouvrages avec trop de précipitation, & que dès là qu'ils plaiſent à l'œil des Européans, ils s'en contentent.

Un ouvrage d'un bon vernis doit être fait à loiſir, & un Eté ſuffit à peine pour lui donner ſa perfection. Il eſt rare que les Chinois en tiennent de prêts & qui ſoient faits de longue main: ils attendent preſque toûjours l'arrivée des

Vaiſſeaux pour y travailler, & pour ſe conformer au goût des Européans.

Ce vernis qui donne un ſi beau luſtre aux ouvrages, & qui les fait ſi fort rechercher en Europe, n'eſt point une compoſition, ni un ſecret particulier, comme quelques-uns ſe le ſont imaginé. Pour les détromper, il ſuffit de faire connoître d'où les Chinois tirent leur vernis, & enſuite la maniere dont les Ouvriers l'appliquent.

Le vernis que les Chinois nomment *Tſi*, eſt une gomme rouſſâtre qui découle de certains arbres, par des inciſions qu'on fait à l'écorce juſqu'au bois, ſans cependant l'entamer. Ces arbres ſe trouvent dans les Provinces de *Kiang ſi*, & de *Se tchuen*. Ceux du territoire de *Kan tcheou*, Ville des plus méridionales de la Province de *Kiang ſi*, donnent le vernis le plus eſtimé.

Pour tirer du vernis de ces arbres, il faut attendre qu'ils ayent ſept ou huit ans. Celui qu'on en tireroit avant ce tems-là, ne ſeroit pas d'un bon uſage. Le tronc des arbres les plus jeunes, dont on commence à tirer le vernis, ont un pied Chinois de circuit; & ce pied Chinois eſt beaucoup plus grand que le pied de Roy ne l'eſt en France. On dit que le vernis qui découle de ces arbres, vaut mieux que celui qui coule des arbres plus vieux, mais qu'ils en donnent beaucoup moins: On ne ſçait pas ſur quel fondement cela ſe dit, car dans la pratique les Marchands ne font point de difficulté de mêler l'un & l'autre enſemble.

Ces arbres dont la feuille & l'écorce reſſemblent aſſez à la feuille & à l'écorce du frêne, n'ont jamais gueres plus de quinze pieds de hauteur: la groſſeur de leur tronc eſt alors d'environ deux pieds & demi de circuit. On aſſure qu'ils ne portent ni fleurs, ni fruits, & qu'ils multiplient de la maniere ſuivante.

Au Printems quand l'arbre pouſſe, on choiſit le rejetton le plus vigoureux qui ſorte du tronc, & non pas des branches: quand ce rejetton eſt long d'environ un pied, on l'enduit par le bas de mortier fait de terre jaune. Cet enduit commence environ deux pouces au-deſſus du lieu où il ſort du tronc, & deſcend au-deſſous quatre ou cinq pouces: ſon épaiſſeur eſt au moins de trois pouces. On couvre bien cette terre, & on l'enveloppe d'une natte qu'on lie avec ſoin, pour la défendre des pluyes & des injures de l'air. On laiſſe le tout en cet état depuis l'équinoxe du Printems, juſqu'à celui d'Automne. Alors on ouvre tant ſoit peu la terre, pour examiner en quel état ſont les racines, que le rejetton a coûtume d'y pouſſer, & qui ſe diviſent en pluſieurs filets: ſi ces filets ſont de couleur jaunâtre ou rouſſâtre, on juge qu'il eſt tems de ſéparer le rejetton de l'arbre; on le coupe adroitement ſans l'endommager, & on le plante. Si ces filets étoient encore blancs, c'eſt ſigne qu'ils ſont trop tendres; ainſi on referme l'enduit de terre, comme il étoit auparavant, & on differe au Printems ſuivant à couper le rejetton pour le planter. Mais ſoit qu'on le plante au Printems, ou en Automne, il faut mettre beaucoup de cendres dans le trou qu'on a préparé, ſans quoi les fourmis, à ce qu'on aſſure, dévoreroient les racines encore tendres, ou du moins en tireroient tout le ſuc, & les feroient ſécher.

L'Eté eſt la ſeule ſaiſon où l'on puiſſe tirer le vernis des arbres: il n'en ſort point pendant l'Hyver; & celui qui ſort au Printems ou en Automne, eſt toûjours mêlé d'eau: d'ailleurs ce n'eſt que pendant la nuit que le vernis coule des arbres; il n'en coule jamais pendant le jour.

Pour tirer le vernis, on fait pluſieurs inciſions de niveau à l'écorce de l'arbre autour du tronc, qui, ſelon qu'il eſt plus ou moins gros, peut en ſouffrir plus ou moins. Le premier rang de ces inciſions n'eſt éloigné de terre que de ſept pouces. A la même diſtance plus haut, ſe fait un ſecond rang d'inciſions, & ainſi de ſept

en

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 190 sur 741

en ſept pouces, non ſeulement juſqu'au haut du tronc, mais encore juſqu'aux branches qui ont une groſſeur ſuffiſante.

On ſe ſert pour faire ces inciſions, d'un petit couteau fait en demi cercle. Chaque inciſion doit être un peu oblique de bas en haut, auſſi profonde que l'écorce eſt épaiſſe, & non pas davantage. Celui qui la fait d'une main, à dans l'autre une coquille, dont il inſere auſſitôt les bords dans l'inciſion autant qu'elle peut y entrer; c'eſt environ un demi pouce Chinois. Cela ſuffit pour que la coquille s'y ſoutienne ſans autre appuy. Ces coquilles ſont communes à la Chine, ſont plus grandes que les plus grandes coquilles d'huitre qu'on voye en Europe. On fait ces inciſions le ſoir, & le lendemain matin on va recueillir ce qui a coulé dans les coquilles. Le ſoir on les inſere de nouveau dans les mêmes inciſions, & l'on continue de la même maniere juſqu'à la fin de l'Eté.

Ce ne ſont point d'ordinaire les proprietaires de ces arbres, qui en font tirer le vernis : ce ſont des Marchands, qui dans la ſaiſon traittent avec ces proprietaires, moyennant cinq ſols par pied. Ces Marchands louent des ouvriers, auſquels ils donnent par mois une once d'argent, tant pour leur travail, que pour leur nourriture; ou s'ils ſe déchargent de les nourrir, ce qui eſt rare, ils leur donnent trois ſols par jour. Un de ces ouvriers ſuffit pour cinquante pieds d'arbre.

Il y a des précautions à prendre, pour garantir les ouvriers des impreſſions malignes du vernis : ainſi, ſoit que le Marchand les nourriſſe on non, il eſt obligé d'avoir chez lui un grand vaſe d'huile de rabette, où l'on a fait bien boüillir certaine quantité de ces filamens charnus, qui ſe trouvent entre-mêlez dans la graiſſe des cochons, & qui ne ſe fondent point quand on fait fondre le ſain doux. La proportion eſt d'une once ſur une livre d'huile.

Quand les ouvriers vont placer les coquilles aux arbres, ils portent avec eux un peu de cette huile, dont ils ſe frottent le viſage & les mains. Le matin lorſqu'après avoir recueilli le vernis, ils reviennent chez le Marchand, ils ſe frottent encore plus exactement de cette huile.

Après le repas; ils ſe lavent tout le corps avec de l'eau chaude, que le Marchand doit tenir prête, dans laquelle on a fait boüillir certaine quantité des drogues ſuivantes; ſçavoir, de l'écorce extérieure & heriſſée des châtaignes, de l'écorce de bois de ſapin, du ſalpêtre criſtalliſé, & d'une herbe qu'on mange à la Chine & aux Indes, qui eſt une eſpéce de blette, laquelle a du rapport au tricolor; toutes ces drogues paſſent pour être froides.

Chaque ouvrier emplit de cette eau un petit baſſin, & s'en lave en particulier. Mais au lieu que les baſſins ordinaires où les Chinois mettent de l'eau, pour ſe laver le viſage tous les matins, ſont aſſez communément de cuivre; les ouvriers qui travaillent au vernis, rejettent ce métal, & ne ſe ſervent que de vaſes d'étain.

Dans les tems qu'ils travaillent auprès des arbres, ils s'enveloppent la tête d'un ſac de toile qu'ils lient autour du col, où il n'y a que deux trous vis-à-vis les yeux. Ils ſe couvrent le devant du corps d'une eſpéce de tablier fait de peau de daim paſſée, qu'ils ſuſpendent au col par des cordons, & qu'ils arrêtent par une ceinture. Ils ont auſſi des bottines de la même matiere, & aux bras des gands de peau fort longs.

Quand il s'agit de recueillir le vernis, ils ont un vaſe fait de peau de bœuf attaché à leur ceinture : d'une main ils dégagent les coquilles, & de l'autre ils les raclent avec un petit inſtrument de fer, juſqu'à ce qu'ils en ayent tiré tout le vernis. Au bas de l'arbre eſt un panier où on laiſſe les coquilles juſqu'au ſoir. Pour faciliter la recolte du vernis, les

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 191 sur 741

proprietaires des arbres ont ſoin de les planter à peu de diſtance les uns des autres. Quand le tems de la recolte eſt venu, ils attachent avec des cordes un grand nombre de traverſiers d'un arbre à l'autre, qui ſervent comme d'échelles pour y monter.

Le Marchand a ſoin de tenir prêt chez lui un grand vaſe de terre, ſur lequel eſt un chaſſis de bois ſoutenu par quatre pieds, à peu près comme une table quarrée, dont le milieu ſeroit vuide. Sur le chaſſis eſt une toile claire, arrêtée par les quatre coins avec des anneaux. On tient cette toile un peu lâche, & on y verſe le vernis. Le plus liquide s'étant écoulé de lui-même, on tord la toile pour faire couler le reſte. Le peu qui demeure dans la toile ſe met à part; on le vend aux droguiſtes, parce qu'il eſt de quelque uſage dans la medecine. On eſt content de la recolte, lorſque dans une nuit mille arbres donnent vingt livres de vernis.

La recolte étant faite, le Marchand met ſon vernis dans des ſceaux de bois bien calfatez au dehors, & dont le couvercle eſt attaché avec de bons clouds. La livre de vernis tous frais faits, revient à environ quarante ſols. Le Marchand en tire le double & davantage, ſelon que les endroits où il le tranſporte ſont plus éloignez.

Il en coûte cher aux ouvriers qui recueillent le vernis, quand ils ne prennent pas les précautions dont je viens de parler. Le mal commence par des eſpéces de dartres, qui leur couvrent en un jour & le viſage & le reſte du corps; car elles s'étendent en peu d'heures, & deviennent très-rouges: bientôt le viſage du malade ſe bouffit, & ſon corps qui s'enfle extraordinairement, paroît tout couvert de lépre.

Pour guerir un homme attaqué de ce mal, on lui fait boire d'abord quelques écuellées de l'eau droguée, dont j'ai dit que les ouvriers ſe lavent pour prévenir ces accidens. Cette eau le purge violemment: on lui fait enſuite recevoir une forte fumigation de la même eau, en le tenant bien enveloppé de couvertures; moyennant quoi, l'enflure & la bouffiſſure diſparoiſſent: mais la peau n'eſt pas ſitôt ſaine. Elle ſe déchire en divers endroits, & rend beaucoup d'eau. Pour y remédier, on prend de cette herbe que j'ai nommée eſpéce de blette, on la ſeche, & on la brûle; puis on applique la cendre ſur les parties du corps les plus maltraitées: cette cendre s'imbibe de l'humeur acre qui ſort de ces parties déchirées, la peau ſe ſeche, tombe, & ſe renouvelle.

Le vernis de la Chine, outre l'éclat qu'il donne aux moindres ouvrages auſquels on l'applique, a encore la proprieté de conſerver le bois, & d'empêcher que l'humidité n'y pénétre. On peut y répandre tout ce qu'on veut de liquide; en paſſant un linge mouillé ſur l'endroit, il n'y reſte aucun veſtige, pas même l'odeur de ce qui a été répandu. Mais il y a de l'art à l'appliquer, & quelque bon qu'il ſoit de ſa nature, on a encore beſoin d'une main habile & induſtrieuſe pour le mettre en œuvre. Il faut ſur tout de l'adreſſe & de la patience dans l'ouvrier, pour trouver ce juſte tempérament que demande le vernis, afin qu'il ne ſoit ni trop liquide, ni trop épais, ſans quoi il ne réuſſiroit que médiocrement dans ce travail.

Le vernis s'applique en deux manieres, l'une qui eſt plus ſimple ſe fait immédiatement ſur le bois. Après l'avoir bien poli, on paſſe deux ou trois fois de cette eſpéce d'huile que les Chinois appellent *Tong yeou*; quand elle eſt bien ſeche, on applique deux ou trois couches de vernis. Il eſt ſi tranſparent, qu'au travers on voit toutes les veines du bois. Si l'on veut cacher toute la matiere ſur laquelle on travaille, on multiplie le nombre des couches de vernis, & il devient alors ſi éclatant, qu'il reſſemble à une glace de miroir. Quand l'ouvrage eſt ſec, on y peint en or ou en

argent diverſes ſortes de figures, comme des fleurs, des hommes, des oiſeaux, des arbres, des montagnes, des Palais, &c. ſur leſquels on paſſe encore une légere couche de vernis, qui leur donne de l'éclat & qui les conſerve.

L'autre maniere qui eſt moins ſimple, demande plus de préparation; car elle ſe fait ſur une eſpéce de petit maſtic, qu'on a auparavant appliqué ſur le bois. On compoſe de papier, de filaſſe, de chaux, & de quelques autres matieres bien battues, une eſpéce de carton qu'on cole ſur le bois, & qui forme un fond très-uni & très-ſolide, ſur lequel on paſſe deux ou trois fois de l'huile dont j'ai parlé, après quoi l'on applique le vernis à différentes couches, qu'on laiſſe ſécher l'une après l'autre. Chaque ouvrier à ſon ſecret particulier, qui rend l'ouvrage plus ou moins parfait, ſelon qu'il eſt plus ou moins habile.

Il arrive ſouvent qu'à force de répandre du thé ou des liqueurs chaudes ſur des utenciles de vernis, le luſtre s'en efface, parce que le vernis ſe ternit & devient jaune. Le moyen, dit un Auteur Chinois, de lui rendre le noir éclatant qu'il avoit, c'eſt de l'expoſer une nuit à la gelée blanche, & encore mieux, de le tenir quelque tems dans la neige.

De la Porcelaine.

LA porcelaine qui eſt un des meubles les plus ordinaires des Chinois & qui fait l'ornement de leurs maiſons, a été ſi recherchée en Europe, & il s'y en fait encore un ſi grand commerce, qu'il eſt à propos de faire connoître la maniere dont elle ſe travaille. Quelques Auteurs ont écrit qu'elle ſe faiſoit de coques d'œufs, ou de coquilles de certains poiſſons enfouïes en terre durant vingt, trente, & même cent ans: c'eſt une pure imagination d'écrivains, qui ont hazardé ſur cela leurs conjectures, comme ils ont fait ſur beaucoup de choſes qui concernent ce vaſte Empire, dont en divers tems ils ont donné les idées les plus fauſſes, & ſouvent les plus ridicules.

On ne travaille à la porcelaine que dans une ſeule Bourgade de la Province de *Kiang ſi*. Cette Bourgade nommée *King te tching* qui a une lieuë de longueur, & plus d'un milion d'ames, n'eſt éloignée que d'une lieuë de *Feou leang*, Ville du troiſiéme Ordre dont elle dépend. *Feou leang* eſt de la dépendance de *Iao tcheou*, l'une des Villes du premier Ordre de la Province. Le Pere Dentrecolles avoit une Egliſe dans *King te tching*, & parmi ſes Chrêtiens il en comptoit pluſieurs qui travailloient à la porcelaine, ou qui en faiſoient un grand commerce: c'eſt d'eux qu'il a tiré des connoiſſances exactes de toutes les parties de ce bel art.

Outre cela il s'eſt inſtruit par ſes propres yeux, & a conſulté les Livres Chinois qui traittent de cette matiere, ſur tout l'Hiſtoire ou les Annales de *Feou leang*: car c'eſt un uſage à la Chine, que chaque Ville imprime l'Hiſtoire de ſon diſtrict, laquelle comprend la ſituation, l'étenduë, & la nature du pays, les mœurs de ſes habitans, les perſonnes qui s'y ſont diſtinguées par les armes, par les lettres, ou par la probité; les événemens extraordinaires, & ſur tout les marchandiſes & les denrées qui en ſortent ou qui s'y débitent.

Ce Pere y a cherché inutilement quel eſt celui qui a inventé la porcelaine: ces Annales n'en parlent point, & ne diſent pas même à quelle tentative ni à quel hazard on eſt redevable de cette invention. Elles diſent ſeulement que

la porcelaine étoit anciennement d'un blanc exquis & n'avoit nul défaut; que les ouvrages qu'on en faiſoit, & qui ſe tranſportoient dans les autres Royaumes, ne s'appelloient pas autrement que les bijoux précieux de *Iao tcheou*. Plus bas on ajoûte : la belle porcelaine qui eſt d'un blanc vif & éclatant, & d'un beau bleu céleſte, ſort toute de *King te tching*. Il s'en fait dans d'autres endroits, mais elle eſt bien différente ſoit pour la couleur, ſoit pour la fineſſe.

En effet ſans parler des ouvrages de poterie qu'on fait par toute la Chine, auſquels on ne donne jamais le nom de porcelaine, il y a quelques Provinces, comme celle de *Canton* & de *Fo kien*, où l'on travaille en porcelaine, mais les étrangers ne peuvent s'y méprendre : celle de *Fo kien* eſt d'un blanc de neige qui n'a nul éclat, & qui n'eſt point mélangé de couleurs. Des ouvriers de *King te tching* y porterent autrefois tous leurs matériaux, dans l'eſpérance d'y faire un gain conſidérable, à cauſe du grand commerce que les Européans faiſoient alors à *Emouy* : mais ce fut inutilement, ils ne purent jamais y réuſſir.

L'Empereur *Cang hi* qui ne vouloit rien ignorer, fit conduire à *Peking* des ouvriers en porcelaine, & tout ce qui s'employe à ce travail. Ils n'oublierent rien pour réuſſir ſous les yeux du Prince; cependant on aſſure que leur ouvrage manqua. Il ſe peut faire que des raiſons d'interêt & de politique eurent part à ce peu de ſuccès : quoiqu'il en ſoit, c'eſt uniquement *King te tching* qui a l'honneur de donner de la porcelaine à toutes les parties du monde. Le Japon même vient en acheter à la Chine.

Tout ce qu'il y a à ſçavoir ſur la Porcelaine, dit le P. Dentrecolles, (car c'eſt lui qui parlera dans la ſuite de cet article) ſe réduit à ce qui entre dans ſa compoſition, & aux préparatifs qu'on y apporte; aux différentes eſpeces de porcelaine, & à la maniere de les former; à l'huile qui lui donne de l'éclat, & à ſes qualitez; aux couleurs qui en font l'ornement, & à l'art de les appliquer; à la cuiſſon, & aux meſures qui ſe prennent, pour lui donner le degré de chaleur qui convient. Enfin on finira par quelques réfléxions ſur la porcelaine ancienne, ſur la moderne, & ſur certaines choſes qui rendent impraticables aux Chinois des ouvrages, dont on a envoyé, & dont on pourroit envoyer des deſſeins. Ces ouvrages où il eſt impoſſible de réüſſir à la Chine, ſe feroient peut-être facilement en Europe, ſi l'on y trouvoit les mêmes matériaux.

Mais avant que de commencer, il eſt à propos de détromper ceux, qui croiroient peut-être que le nom de porcelaine vient du mot Chinois. A la vérité il y a des mots, quoi qu'en petit nombre, qui ſont François & Chinois tout enſemble. Ce que nous appellons thé, par exemple, a pareillement le nom de thé dans la Province de *Fo kien*, quoi qu'il s'appelle *tcha* dans la Langue Mandarine. *Papa* & *Mama* ſont auſſi des noms, qui en certaines Provinces, & à *King te tching* en particulier, ſont dans la bouche des enfans, pour ſignifier pere, mere, & grand-mere; mais pour ce qui eſt du nom de porcelaine, c'eſt ſi peu un mot Chinois, qu'aucune des ſyllabes qui le compoſent, ne peut ni être prononcée, ni être écrite par des Chinois, ces ſons ne ſe trouvant point dans leur langue. Il y a apparence que c'eſt des Portugais qu'on a pris ce nom, quoique parmi eux *Porcellana* ſignifie proprement une taſſe, ou une écuelle, & que *Loça* ſoit le nom qu'ils donnent généralement à tous les ouvrages que nous nommons porcelaine. Les Chinois l'appellent communément *Tse ki*.

La matiere de la porcelaine ſe compoſe de deux ſortes de terre, l'une appellée *Pe tun tse*, & l'autre qu'on nomme *Kao lin*. Celle-ci eſt parſemée de corpuſcules, qui ont quelque éclat; l'autre eſt ſimplement blanche & très-fine au toucher.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 194 sur 741

cher. En même tems qu'un grand nombre de groſſes barques remontent la Riviere de *Iao tcheou* à *King te ching*, pour ſe charger de porcelaines, il en deſcend de *Ki muen* preſque autant de petites, qui ſont chargées de *Pe tun tse*, & de *Kaolin* réduits en forme de briques: car *King te tching* ne produit aucun des matériaux propres à la porcelaine.

Les *Pe tun tse* dont le grain eſt ſi fin, ne ſont autre choſe que des quartiers de rochers, qu'on tire des carrieres, & auſquels on donne cette forme. Toute ſorte de pierre n'eſt pas propre à former le *Pe tun tse*; autrement il ſeroit inutile d'en aller chercher à vingt ou trente lieuës dans la Province voiſine. La bonne pierre, diſent les Chinois, doit tirer un peu ſur le verd.

Voici quelle eſt la premiére préparation: on ſe ſert d'une maſſuë de fer pour briſer ces quartiers de pierre; après quoi on met les morceaux briſez dans des mortiers, & par le moyen de certains leviers, qui ont une tête de pierre armée de fer, on acheve de les réduire en une poudre très-fine. Ces leviers joüent ſans ceſſe, ou par le travail des hommes, ou par le moyen de l'eau, de la même maniere que font les martinets dans les Moulins à papier.

On jette enſuite cette pouſſiere dans une grande urne remplie d'eau, & on la remuë fortement avec une peſle de fer. Quand on la laiſſe repoſer quelques momens, il ſurnage une eſpéce de crême épaiſſe de quatre à cinq doigts: on la leve, & on la verſe dans un autre vaſe plein d'eau. On agite ainſi pluſieurs fois l'eau de la premiere urne, recüeillant à chaque fois le nuage qui s'eſt formé, juſqu'à ce qu'il ne reſte plus que le gros marc que ſon poids précipite d'abord. On le tire, & on le pile de nouveau.

Au regard de la ſeconde urne où a été jetté ce que l'on a recüeilli de la premiere, on attend qu'il ſe ſoit formé au fond une eſpéce de pâte: lorſque l'eau paroît au-deſſus fort claire, on la verſe par inclination, pour ne pas troubler le ſédiment, & l'on jette cette pâte dans de grands moules propres à la ſécher. Avant qu'elle ſoit tout-à-fait durcie, on la partage en petits carreaux, qu'on achete par centaines. Cette figure & ſa couleur lui ont fait donner le nom de *Pe tun tse*.

Les moules où ſe jette cette pâte, ſont des eſpéces de caiſſes fort grandes & fort larges. Le fond eſt rempli de briques placées ſelon leur hauteur, de telle ſorte que la ſuperficie ſoit égale. Sur le lit de briques ainſi rangées, on étend une groſſe toile qui remplit la capacité de la caiſſe: alors on y verſe la matiere, qu'on couvre peu après d'une autre toile, ſur laquelle on met un lit de briques couchées de plat les unes auprès des autres. Tout cela ſert à exprimer l'eau plus promptement, ſans que rien ſe perde de la matiere de la porcelaine, qui en ſe durciſſant, reçoit aiſément la figure des briques.

Il n'y auroit rien à ajoûter à ce travail, ſi les Chinois n'étoient pas accoûtumez à altérer leurs marchandiſes; mais des gens qui roulent de petits grains de pâte dans de la pouſſiere de poivre, pour les en couvrir, & les mêler avec du poivre véritable, n'ont garde de vendre le *Pe tun tse*, ſans y mêler du marc. C'eſt pourquoi on eſt obligé de les purifier encore à *King te tching*, avant que de les mettre en œuvre.

Le *Kao lin* qui entre dans la compoſition de la porcelaine, demande un peu moins de travail que les *Pe tun tse*: la nature y a plus de part. On en trouve des Mines dans le ſein des Montagnes, qui ſont couvertes au dehors d'une terre rougeâtre. Ces Mines ſont aſſez profondes: on y trouve par grumeaux la matiere en queſtion, dont on fait des quartiers en forme de carreaux, en obſervant la même méthode que j'ai marquée par rapport au *Pe tun tse*. Je ne ferois pas difficulté de croire que la terre blanche de Malthe, qu'on appelle terre de S. Paul,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 195 sur 741

auroit dans ſa matrice beaucoup de rapport avec le *Kao lin* dont je parle, quoiqu'on n'y remarque pas les petites parties argentées, dont eſt ſemé le *Kao lin*.

C'eſt du *Kaolin*, que la porcelaine fine tire toute ſa fermeté : il en eſt comme les nerfs. Ainſi c'eſt le mélange d'une terre molle qui donne de la force aux *Petun tse*, leſquels ſe tirent des plus durs rochers. Un riche Marchand m'a conté que des Anglois ou des Hollandois (car le nom Chinois eſt commun aux deux Nations) firent acheter il y a quelques années des *Pe tun tse*, qu'ils emporterent dans leur pays, pour y faire de la porcelaine ; mais que n'ayant point pris de *Kaolin*, leur entrepriſe échoua, comme ils l'ont avoüé depuis. Sur quoi le Marchand Chinois diſoit en riant : ils vouloient avoir un corps, dont les chairs ſe ſoûtinſſent ſans oſſemens.

On a trouvé depuis peu de tems une nouvelle matiere propre à entrer dans la compoſition de la porcelaine : c'eſt une pierre, ou une eſpece de craye qui s'appelle *Hoa ché*, dont les Medecins Chinois font une eſpéce de tiſanne, qu'ils diſent être déterſive, apéritive, & rafraîchiſſante. Ils prennent ſix parts de cette pierre, & une part de régliſſe, qu'ils pulvériſent : ils mettent une demie cuillerée de cette poudre dans une taſſe d'eau fraîche, qu'ils font boire au malade, & ils prétendent que cette tiſanne rafraîchit le ſang, & tempere les chaleurs internes.

Les ouvriers en porcelaine ſe ſont aviſez d'employer cette même pierre à la place du *Kao lin*. Peut-être que tel endroit de l'Europe, où l'on ne trouvera point de *Kao lin*, fournira la pierre *Hoa ché*. Elle ſe nomme *Hoa*, parce qu'elle eſt glutineuſe, & qu'elle approche en quelque ſorte du ſavon.

La porcelaine faite avec le *Hoa ché*, eſt rare, & beaucoup plus chere que l'autre : elle a un grain extrêmement fin, & pour ce qui regarde l'ouvrage du pinceau, ſi on la compare à la porcelaine ordinaire, elle eſt à peu-près ce qu'eſt le vélin au papier. De plus, cette porcelaine eſt d'une légereté qui ſurprend une main accoûtumée à manier d'autres porcelaines : auſſi eſt-elle beaucoup plus fragile que la commune, & il eſt difficile d'attraper le véritable dégré de ſa cuite. Il y en a qui ne ſe ſervent pas du *Hoa ché*, pour faire le corps de l'ouvrage ; ils ſe contentent d'en faire une colle aſſez déliée, où ils plongent la porcelaine, quand elle eſt ſéche, afin qu'elle en prenne une couche, avant que de recevoir les couleurs & le vernis. Par-là elle acquiert quelques dégrez de beauté.

Mais de quelle maniere met-on en œuvre le *Hoa ché?* C'eſt ce qu'il faut expliquer. 1°. L'orſqu'on l'a tiré de la Mine, on le lave avec de l'eau de Riviere, ou de pluye, pour en ſéparer un reſte de terre jaunâtre, qui y eſt attachée. 2°. On le briſe, on le met dans une cuve d'eau, pour le diſſoudre, & on le prépare, en lui donnant les mêmes façons qu'au *Koa lin*. On aſſûre qu'on peut faire de la porcelaine avec le ſeul *Hoa ché* préparé de la ſorte, & ſans aucun mélange : cependant un de mes Néophytes, qui a fait de ſemblables porcelaines, m'a dit que ſur huit parts de *Hoa ché*, il mettoit deux parts de *Pe tun tse* ; & que pour le reſte on procédoit ſelon la méthode qui s'obſerve, quand on fait la porcelaine ordinaire avec le *Pe tun tse*, & le *Kao lin*. Dans cette nouvelle eſpéce de porcelaine, le *Hoa ché* tient la place du *Kao lin* ; mais l'un eſt beaucoup plus cher que l'autre. La charge de *Kao lin* ne coûte que 20. ſols, au lieu que celle de *Hoa ché* revient à un écu. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant que cette ſorte de porcelaine coûte plus que la commune.

Je ferai encore une obſervation ſur le *Hoa ché*. Lorſqu'on l'a préparé, & qu'on la diſpoſé en petits carreaux, ſemblables à ceux de *Pe tun tse*, on délaye dans l'eau une certaine quantité de ces petits carreaux, & l'on en forme une colle bien claire, enſuite on y trempe le pinceau,

puis on trace ſur la porcelaine divers deſſeins; après quoi, lorſqu'elle eſt ſéche, on lui donne le vernis. Quand la porcelaine eſt cuite, on apperçoit ces deſſeins, qui ſont d'une blancheur différente, de celle qui eſt ſur le corps de la porcelaine. Il ſemble que ce ſoit une vapeur déliée répanduë ſur la ſurface. Le blanc de *Hoa ché* s'appelle blanc d'yvoire *Siang ya pé*.

On peint des figures ſur la porcelaine avec le *Che kao*, qui eſt une eſpéce de pierre ou de minéral ſemblable à l'alun, de même qu'avec le *Hoa ché*; ce qui lui donne une autre eſpéce de couleur blanche; mais le *Che kao* a cela de particulier, qu'avant que de le préparer comme le *Hoa ché*, il faut le rôtir dans le foyer; après quoi on le briſe, & on lui donne les mêmes façons qu'au *Hoa ché*: on le jette dans un vaſe plein d'eau; on l'y agite, on ramaſſe à diverſes repriſes la crême qui ſurnage, & quand tout cela eſt fait, on trouve une maſſe pure, qu'on employe de même que le *Hoa ché* purifié.

Le *Che kao* ne ſçauroit ſervir à former le corps de la porcelaine; on n'a trouvé juſqu'ici que le *Hoa ché*, qui pût tenir la place du *Kao lin*, & donner de la ſolidité à la porcelaine. Si, à ce qu'on m'a dit, l'on mettoit plus de deux parts de *Pe tun tse* ſur huit parts de *Hoa ché*, la porcelaine s'affaiſſeroit en la cuiſant, parce qu'elle manqueroit de fermeté, ou plûtôt que ſes parties ne ſeroient pas ſuffiſamment liées enſemble.

Outre les Barques chargées de *Pe tun-tse*, & de *Kaolin*, dont le rivage de *King te tching* eſt bordé, on en trouve d'autres remplies d'une ſubſtance blancheâtre & liquide. Je ſçavois depuis long-tems que cette ſubſtance étoit l'huile, qui donne à la porcelaine ſa blancheur & ſon éclat; mais j'en ignorois la compoſition que j'ai enfin appriſe. Il ſemble que le nom Chinois *Yeou*, qui ſe donne aux différentes ſortes d'huile, convient moins à la liqueur dont je parle, que celui de *Tsi*, qui ſignifie vernis, & je crois que c'eſt ainſi qu'on l'appelleroit en Europe. Cette huile, ou ce vernis ſe tire de la pierre la plus dure, ce qui n'eſt pas ſurprenant, puiſqu'on prétend que les pierres ſe forment principalement des ſels & des huiles de la terre, qui ſe mêlent, & qui s'uniſſent étroitement enſemble.

Quoique l'eſpece de pierre, dont ſe font les *Pe tun tse*, puiſſe être employée indifféremment pour en tirer de l'huile, on fait choix pourtant de celle qui eſt la plus blanche, & dont les taches ſont les plus vertes. L'hiſtoire de *Feou Leang*, bien qu'elle ne deſcende pas dans le détail, dit que la bonne pierre pour l'huile, eſt celle qui a des taches ſemblables à la couleur de feüilles de cyprès *Pe chu ye pan*, ou qui a des marques rouſſes ſur un fond un peu brun, à peu-près comme le linaire, *Iu tchi ma tang*.

Il faut dabord bien laver cette pierre, après quoi on y apporte les mêmes préparations, que pour le *Pe tun tse*: quand on a dans la ſeconde urne, ce qui a été tiré de plus pur de la premiere, après toutes les façons ordinaires, ſur cent livres ou environ de cette crême, on jette une livre de *Che kao*, qu'on a fait rougir au feu, & qu'on a pilé. C'eſt comme la preſure qui lui donne de la conſiſtence, quoiqu'on ait ſoin de l'entretenir toûjours liquide.

Cette huile de pierre ne s'employe jamais ſeule; on y en mêle une autre, qui en eſt comme l'ame: en voici la compoſition: on prend de gros quartiers de chaux vive, ſur leſquels on jette avec la main un peu d'eau pour les diſſoudre, & les réduire en poudre. Enſuite on fait une couche de fougere ſéche, ſur laquelle on met une autre couche de chaux amortie. On en met ainſi pluſieurs alternativement les unes ſur les autres, après quoi l'on met le feu à la fougere. Lorſque tout eſt conſumé, l'on partage ces cendres ſur de nouvelles couches de fougeres ſéches: cela ſe fait cinq ou ſix fois de ſuite: on peut le faire plus ſouvent, & l'huile en eſt meilleure.

Autrefois, dit l'Hiſtoire de *Feou Leang*, outre la fougere, on y employoit le bois d'un arbre, dont le fruit s'appelle *Se tse*: à en juger par l'âcreté du fruit, quand il n'eſt pas meur, & par ſon petit couronnement, il ſemble que c'eſt une eſpéce de neffle. On ne s'en ſert plus maintenant, apparemment parce qu'il eſt devenu fort rare. Peut-être eſt-ce faute de ce bois, que la porcelaine qui ſe fait maintenant, n'eſt pas ſi belle, que celle des premiers tems. La nature de la chaux & de la fougere contribuë auſſi à la bonté de l'huile, & j'ai remarqué que celle qui vient de certains endroits, eſt bien plus eſtimée, que celle qui vient d'ailleurs.

Quand on a des cendres de chaux & de fougere juſqu'à une certaine quantité, on les jette dans une urne remplie d'eau. Sur cent livres, il faut y diſſoudre une livre de *Che kao*, bien agiter cette mixtion, enſuite la laiſſer repoſer, juſqu'à ce qu'il paroiſſe ſur la ſurface un nuage ou une croûte qu'on ramaſſe, & qu'on jette dans une ſeconde urne; & cela à pluſieurs repriſes: quand il s'eſt formé une eſpece de pâte au fond de la ſeconde urne, on en verſe l'eau par inclination, on conſerve ce fonds liquide, & c'eſt la ſeconde huile qui doit ſe mêler avec la précédente. Par un juſte mélange, il faut que ces deux eſpeces de purée ſoient également épaiſſes. Afin d'en juger, on plonge à diverſes repriſes dans l'une & dans l'autre de petits carreaux de *Pe tun tse*; en les retirant on voit ſur leur ſuperficie, ſi l'épaiſſiſſement eſt égal de part & d'autre. Voilà ce qui regarde la qualité de ces deux ſortes d'huiles.

Pour ce qui eſt de la quantité, le mieux qu'on puiſſe faire, c'eſt de mêler dix meſures d'huile de pierre, avec une meſure d'huile faite de cendre de chaux & de fougeres: ceux qui l'épargnent, n'en mettent jamais moins de trois meſures. Les Marchands qui vendent cette huile, pour peu qu'ils ayent d'inclination à tromper, ne ſont pas fort embarraſſez à en augmenter le volume: ils n'ont qu'à jetter de l'eau dans cette huile, & pour couvrir leur fraude, y ajoûter du *Che kao* à proportion, qui empêche la matiere d'être trop liquide.

Il y a une autre eſpece de vernis, qui s'appelle *Tſi kin yeou*, c'eſt-à-dire, vernis d'or bruni. Je le nommerois plûtôt vernis de couleur de bronze, de couleur de caffé, ou de couleur de feuille morte. Ce vernis eſt d'une invention nouvelle; pour le faire, on prend de la terre jaune commune, on lui donne les mêmes façons qu'au *Pe tun tſe*, & quand cette terre eſt préparée, on n'en employe que la matiere la plus déliée, qu'on jette dans l'eau, & dont on forme une eſpece de colle auſſi liquide que le vernis ordinaire appellé *Pe yeou*, qui ſe fait de quartiers de roche. Ces deux vernis le *Tſi kin*, & le *pe yeou* ſe mêlent enſemble, & pour cela ils doivent être également liquides On en fait l'épreuve en plongeant un *Pe tun tſe* dans l'un & dans l'autre vernis. Si chacun de ces vernis pénetre ſon *Pe tun tſe*, on les juge également liquides, & propres à s'incorporer enſemble.

On fait auſſi entrer dans le *Tsi kin* du vernis, ou de l'huile de chaux & de cendres de fougere préparée, comme nous l'avons dit ailleurs, & de la même liquidité que le *Pe yeou*; mais on mêle plus ou moins de ces deux vernis, avec le *Tsi kin*, ſelon qu'on veut que le *Tsi kin* ſoit plus foncé ou plus clair. C'eſt ce qu'on peut connoître par divers eſſais: par exemple, on meſure deux taſſes de la liqueur *Tsi kin*, avec huit taſſes du *Pe yeou*, puis ſur quatre taſſes de cette mixtion de *Tsi kin*, & de *Pe yeou*, on mettra une taſſe de vernis fait de chaux & de fougere.

Il y a peu d'années qu'on a trouvé le ſecret de peindre avec le *Tſoui*, ou en violet, & de dorer la porcelaine: on a eſſayé de faire une mixtion de feüilles d'or, avec le vernis & la poudre de caillou, qu'on appliquoit de même qu'on applique le rouge à l'huile, mais cette

tentative

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 198 sur 741

tentative n'a pas réüſſi, & on a trouvé que le vernis *Tſi kin* avoit plus de grace & plus d'éclat.

Il a été un tems qu'on faiſoit des taſſes, auſquelles on donnoit par dehors le vernis doré, & par dedans le pur vernis blanc. On a varié dans la ſuite, & ſur une taſſe ou ſur un vaſe qu'on vouloit verniſſer de *Tſi kin*, on appliquoit en un ou deux endroits, un rond, ou un quarré de papier moüillé, & après avoir donné le vernis, on levoit le papier, & avec le pinceau on peignoit en rouge, ou en azur cet eſpace non verniſſé. Lorſque la porcelaine étoit ſeche, on lui donnoit le vernis accoûtumé, ſoit en le ſouflant, ſoit d'une autre maniere. Quelques-uns rempliſſent ces eſpaces vuides d'un fond tout d'azur, ou tout noir, pour y appliquer la dorure après la premiere cuite. C'eſt ſur quoi on peut imaginer diverſes combinaiſons.

Avant que d'expliquer la maniere dont cette huile, ou plûtôt ce vernis s'applique, il eſt à propos de décrire comment ſe forme la porcelaine. Je commence d'abord par le travail, qui ſe fait dans les endroits les moins fréquentez de *King te tching*. Là dans une enceinte de murailles, on bâtit de vaſtes apentis, où l'on voit étage ſur étage un grand nombre d'urnes de terre. C'eſt dans cette enceinte que demeurent & travaillent une infinité d'Ouvriers, qui ont chacun leur tâche marquée. Une piéce de porcelaine, avant que d'en ſortir pour être portée au fourneau, paſſe par les mains de plus de vingt perſonnes, & cela ſans confuſion. On a ſans doute éprouvé que l'ouvrage ſe fait ainſi beaucoup plus vîte.

Le premier travail conſiſte à purifier de nouveau le *Pe tun tſe*, & le *Kao lin*, du marc qui y reſte quand on le vend. On briſe les *Pe tun tſe*, & on les jette dans une urne pleine d'eau; enſuite avec une large eſpatule, on acheve en remuant de les diſſoudre: on les laiſſe repoſer quelques momens, après quoi on ramaſſe ce qui ſurnage, & ainſi du reſte, de la maniere qu'il a été expliqué ci-deſſus.

Pour ce qui eſt des pieces de *Kao lin*, il n'eſt pas néceſſaire de les briſer: on les met tout ſimplement dans un panier fort clair, qu'on enfonce dans une urne remplie d'eau: le *Kao lin* s'y fond aiſément de lui-même. Il reſte d'ordinaire un marc qu'il faut jetter. Au bout d'un an ces rebuts s'accumulent, & font de grands monceaux d'un ſable blanc, & ſpongieux, dont il faut vuider le lieu où l'on travaille.

Ces deux matieres de *Pe tun tſe* & de *Kao lin* ainſi préparées, il en faut faire un juſte mélange: on met autant de *Kao lin* que de *Pe tun tſe* pour les porcelaines fines: pour les moyennes, on employe quatre parts de *Kao lin*, ſur ſix de *Pe tun tſe*. Le moins qu'on en mette, c'eſt une part de *kao lin* ſur trois de *Pe tun tſe*.

Après ce premier travail on jette cette maſſe dans un grand creux bien pavé & cimenté de toutes parts: puis on la foule, & on la pétrit juſqu'à ce qu'elle ſe durciſſe; ce travail eſt fort rude: ceux des Chrétiens qui y ſont employez, ont de la peine à ſe rendre à l'Egliſe: ils ne peuvent en obtenir la permiſſion, qu'en ſubſtituant quelques autres à leur place, parce que dès que ce travail manque, tous les autres Ouvriers ſont arrêtez.

De cette maſſe ainſi préparée on tire différens morceaux, qu'on étend ſur de larges ardoiſes. Là on les pétrit, & on les roule en tous les ſens, obſervant ſoigneuſement qu'il ne s'y trouve aucun vuide, ou qu'il ne s'y mêle aucun corps étranger. Un cheveu, un grain de ſable perdroit tout l'ouvrage. Faute de bien façonner cette maſſe, la porcelaine ſe fêle, éclate, coule, & ſe déjette. C'eſt de ces premiers élémens que ſortent tant de beaux ouvrages de porcelaine, dont les uns ſe font à la roue, les autres ſe font uniquement ſur des moules, & ſe perfectionnent enſuite avec le ciſeau.

Tous les ouvrages unis ſe font de la

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 199 sur 741

premiere façon. Une taſſe, par exemple, quand elle ſort de deſſous la roue, n'eſt qu'une eſpece de calotte imparfaite, à peu près comme le deſſus d'un chapeau, qui n'a pas encore été appliqué ſur la forme. L'Ouvrier lui donne d'abord le diametre & la hauteur qu'on ſouhaitte, & elle ſort de ſes mains preſque auſſitôt qu'il l'a commencée : car il n'a que trois deniers de gain par planche, & chaque planche eſt garnie de 26. piéces. Le pied de la taſſe n'eſt alors qu'un morceau de terre de la groſſeur du diametre qu'il doit avoir, & qui ſe creuſe avec le ciſeau, lorſque la taſſe eſt ſeche, & qu'elle a de la conſiſtence, c'eſt-à-dire, après qu'elle a reçû tous les ornemens qu'on veut lui donner.

Effectivement cette taſſe au ſortir de la roue, eſt d'abord reçûe par un ſecond Ouvrier, qui l'aſſeoit ſur la baſe. Peu après elle eſt livrée à un troiſiéme qui l'applique ſur ſon moule, & lui imprime la figure. Ce moule eſt ſur une eſpece de tour. Un quatriéme Ouvrier polit cette taſſe avec le ciſeau, ſur tout vers les bords, & la rend déliée, autant qu'il eſt néceſſaire, pour lui donner de la tranſparence : il la racle à pluſieurs repriſes, la moüillant chaque fois tant ſoit peu, ſi elle eſt trop ſeche, de peur qu'elle ne ſe briſe. Quand on retire la taſſe de deſſus le moule, il faut la rouler doucement ſur ce même moule, ſans la preſſer plus d'un côté que de l'autre, ſans quoi il s'y fait des cavitez, ou bien elle ſe déjette.

Il eſt ſurprenant de voir avec quelle vîteſſe ces vaſes paſſent par tant de différentes mains. On dit qu'une piéce de porcelaine cuite, a paſſée par les mains de ſoixante-dix Ouvriers. Je n'ai pas de peine à le croire, après ce que j'en ai vû moi-même. Car ces grands laboratoires ont été ſouvent pour moi comme une eſpece d'aréopage, où j'ai annoncé celui qui a formé le premier homme du limon, & des mains duquel nous ſortons, pour devenir des vaſes de gloire, ou d'ignominie.

Les grandes piéces de porcelaine ſe font à deux fois : une moitié eſt élevée ſur la roue, par trois ou quatre hommes qui la ſoutiennent chacun de ſon côté, pour lui donner ſa figure : l'autre moitié étant preſque ſeche s'y applique : on l'y unit avec la matiere même de la porcelaine délayée dans l'eau, qui ſert comme de mortier ou de colle. Quand ces piéces ainſi collées ſont tout à fait ſeches, on polit avec le couteau en dedans, & en dehors, l'endroit de la réunion, qui par le moyen du vernis, dont on le couvre, s'égale avec tout le reſte. C'eſt ainſi qu'on applique aux vaſes, des anſes, des oreilles, & d'autres piéces rapportées.

Ceci regarde principalement la porcelaine qu'on forme ſur les moules, ou entre les mains, telles que ſont les piéces canelées, ou celles qui ſont d'une figure biſarre, comme les animaux, les groteſques, les idoles, les buſtes que les Européans ordonnent, & d'autres ſemblables. Ces ſortes d'ouvrages moulez ſe font en trois ou quatre piéces, qu'on ajoûte les unes aux autres, & que l'on perfectionne enſuite avec des inſtrumens propres à creuſer, à polir, & à rechercher différens traits qui échappent au moule.

Pour ce qui eſt des fleurs, & des autres ornemens qui ne ſont point en relief, mais qui ſont comme gravés, on les applique ſur la porcelaine avec des cachets & des moules : on y applique auſſi des reliefs tout préparez, de la même maniere à peu près qu'on applique des galons d'or ſur un habit.

Voici ce que j'ai vû depuis peu touchant ces ſortes de moules. Quand on a le modele de la porcelaine qu'on déſire, & qui ne peut s'imiter ſur la roüe entre les mains du Potier, on applique ſur ce modéle de la terre propre pour les moules : cette terre s'y imprime, & le moule ſe fait de pluſieurs piéces, dont chacune eſt d'un aſſez gros volume : on le laiſſe durcir quand la figure y eſt imprimée.

Lorſqu'on veut s'en ſervir, on l'approche du feu pendant quelque tems, après quoi on le remplit de la matiere de porcelaine, à proportion de l'épaiſſeur qu'on veut lui donner : on preſſe avec la main dans tous les endroits, puis on préſente un moment le moule au feu. Auſſitôt la figure empreinte ſe détache du moule par l'action du feu, laquelle conſume un peu de l'humidité qui colloit cette matiere au moule.

Les différentes piéces d'un tout tirées ſéparément, ſe réuniſſent enſuite avec de la matiere de porcelaine un peu liquide. J'ai vû faire ainſi des figures d'animaux qui étoient toutes maſſives : on avoit laiſſé durcir cette maſſe, & on lui avoit donné enſuite la figure qu'on ſe propoſoit, après quoi on la perfectionnoit avec le ciſeau, où l'on y ajoûtoit des parties travaillées ſéparément. Ces ſortes d'ouvrages ſe font avec grand ſoin, tout y eſt recherché.

Quand l'ouvrage eſt fini, on lui donne le vernis, & on le cuit : on le peint enſuite, ſi l'on veut, de diverſes couleurs, & on y applique l'or, puis on le cuit une ſeconde fois. Des pieces de porcelaine ainſi travaillées ſe vendent extrêmement cher. Tous ces ouvrages doivent être mis à couvert du froid : leur humidité les fait éclater, quand ils ne ſechent pas également. C'eſt pour parer à cet inconvénient, qu'on fait quelquefois du feu dans ces Laboratoires.

Ces moules ſe font d'une terre jaune, graſſe, & qui eſt comme en grumeaux : je la crois aſſez commune, on la tire d'un endroit qui n'eſt pas éloigné de *King te tching*. Cette terre ſe paîtrit, & quand elle eſt bien liée & un peu durcie, on en prend la quantité néceſſaire pour faire un moule, & on la bat fortement. Quand on lui a donné la figure qu'on ſouhaitte, on la laiſſe ſécher : après quoi on la façonne ſur le tour. Ce travail ſe paye chérement. Pour expédier un ouvrage de commande, on fait un grand nombre de moules, afin que pluſieurs troupes d'ouvriers travaillent à la fois.

Quand on a ſoin de ces moules, ils durent très long-tems. Un Marchand qui en a de tout prêts, pour les ouvrages de porcelaine qu'un Européan demande, peut donner ſa marchandiſe bien plûtôt, & à meilleur marché, & faire un gain plus conſidérable que ne feroit un autre Marchand, qui auroit à faire ces moules. S'il arrive que ces moules s'écorchent, ou qu'il s'y faſſe la moindre brêche, ils ne ſont plus en état de ſervir, ſi ce n'eſt pour des porcelaines de la même figure, mais d'un plus petit volume. On les met alors ſur le tour, & on les rabotte, afin qu'ils puiſſent ſervir une ſeconde fois.

Il eſt tems d'ennoblir la porcelaine, en la faiſant paſſer entre les mains des Peintres. Ces *Hoa pei* ou Peintres de porcelaine, ne ſont guéres moins gueux que les autres ouvriers : il n'y a pas de quoi s'en étonner, puiſqu'à la réſerve de quelques-uns d'eux, ils ne pourroient paſſer en Europe que pour des apprentifs de quelques mois. Toute la ſcience de ces Peintres Chinois n'eſt fondée ſur aucun principe, & ne conſiſte que dans une certaine routine, aidé d'un tour d'imagination aſſez bornée. Ils ignorent toutes les belles régles de cet art. Il faut avoüer pourtant qu'ils ont le talent de peindre ſur la porcelaine, auſſi bien que ſur les éventails, & ſur les lanternes d'une gaze très-fine, des fleurs, des animaux, & des payſages qui ſe font juſtement admirer.

Le travail de la peinture eſt partagé dans un même laboratoire, entre un grand nombre d'ouvriers. L'un a ſoin uniquement de former le premier cercle coloré, qu'on voit près des bords de la porcelaine ; l'autre trace des fleurs que peint un troiſiéme : celui-ci eſt pour les eaux & les montagnes, celui-là pour les oiſeaux & pour les autres animaux. Les figures humaines ſont d'ordinaire les plus maltraittées ; certains payſages & certains

plans de Ville enluminez, qu'on apporte d'Europe à la Chine, ne nous permettent pas de railler les Chinois, ſur la maniere dont ils ſe repréſentent dans leurs peintures.

Pour ce qui eſt des couleurs de la porcelaine, il y en a de toutes les ſortes. On n'en voit guéres en Europe que de celle qui eſt d'un bleu vif, ſur un fond blanc. Je crois pourtant que nos Marchands y en ont apporté d'autres. Il s'en trouve dont le fond eſt ſemblable à celui de nos miroirs ardens : il y en a d'entierement rouges, & parmi celles là, les unes ſont d'un rouge à l'huile, *Yeou li hong*; les autres ſont d'un rouge ſoufflé, *Tcheoui hong*, & ſont ſemées de petits points, à peu près comme nos miniatures. Quand ces deux ſortes d'ouvrages réuſſiſſent dans leur perfection, c'eſt ce qui eſt aſſez difficile, ils ſont infiniment eſtimez & extrémement chers.

Enfin il y a des porcelaines où les payſages qui y ſont peints, ſe forment du mêlange de preſque toutes les couleurs, relevées par l'éclat de la dorure. Elles ſont fort belles, ſi l'on y fait de la dépenſe : mais autrement la porcelaine ordinaire de cette eſpéce, n'eſt pas comparable à celle qui eſt peinte avec le ſeul azur. Les Annales de *King te tching* diſent qu'anciennement le Peuple ne ſe ſervoit que de porcelaine blanche : c'eſt apparemment parce qu'on n'avoit pas trouvé aux environs de *Iao tcheou*, un azur moins précieux, que celui qu'on employe pour la belle porcelaine, lequel vient de loin, & ſe vend aſſez cher.

On raconte qu'un Marchand de porcelaine, ayant fait naufrage ſur une côte déſerte, y trouva beaucoup plus de richeſſes qu'il n'en avoit perdu. Comme il erroit ſur la côte, tandis que l'équipage ſe faiſoit un petit bâtiment des débris du Vaiſſeau, il apperçût que les pierres propres à faire le plus bel azur y étoient très-communes : il en apporta avec lui une groſſe charge ; & jamais, dit-on, on ne vit à *King te tching* de ſi bel azur. Ce fut vainement que le Marchand Chinois, s'efforça dans la ſuite de retrouver cette côte, où le hazard l'avoit conduit.

Telle eſt la maniere dont l'azur ſe prépare : on l'enſevelit dans le gravier, qui eſt de la hauteur d'un demi pied dans le fourneau : il s'y rôtit durant 24. heures, enſuite on le réduit en une poudre impalpable, ainſi que les autres couleurs, non ſur le marbre, mais dans de grands mortiers de porcelaine, dont le fond eſt ſans vernis, de même que la tête du pilon qui ſert à broyer.

Sur quoi il y a quelques obſervations à faire : 1°. Avant que de l'enſevelir dans le gravier du fourneau où il doit être rôti, il faut le bien laver, afin d'en retirer la terre qui y eſt attachée. 2°. Il faut l'enfermer dans une caiſſe à porcelaine bien luttée. 3°. Lorſqu'il eſt rôti, on le briſe, on le paſſe par le tamis, on le met dans un vaſe verniſſé, on y répand de l'eau boüillante après l'avoir un peu agité, on en ôte l'écume qui ſurnage, enſuite on verſe l'eau par inclination. Cette préparation de l'azur avec de l'eau boüillante, doit ſe renouveller juſqu'à deux fois. Après quoi on prend l'azur ainſi humide, & réduit en une eſpéce de pâte fort déliée, pour le jetter dans un mortier, où on le broye pendant un tems conſidérable.

On m'a aſſuré que l'azur ſe trouvoit dans les minieres de charbons de pierre, ou dans des terres rouges voiſines de ces minieres. Il en paroît ſur la ſuperficie de la terre, & c'eſt un indice aſſez certain, qu'en creuſant un peu avant dans un même lieu, on en trouvera infailliblement. Il ſe préſente dans la mine par petites piéces, groſſes à peu près comme le gros doigt de la main, mais plattes, & non pas rondes. L'azur groſſier eſt aſſez commun, mais le fin eſt très-rare, & il n'eſt pas aiſé de le diſcerner à l'œil. Il faut en faire l'épreuve, ſi l'on ne veut pas y être trompé.

Cette

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 202 sur 741

Cette épreuve conſiſte à peindre une porcelaine & à la cuire. Si l'Europe fourniſſoit du beau *Leao* ou de l'azur, & du beau *Tſiu*, qui eſt une eſpéce de violet, ce ſeroit pour *King te tching* une marchandiſe de prix, & d'un petit volume pour le tranſport, & on rapporteroit en échange la plus belle porcelaine. J'ai déja dit que le *Tſiu* ſe vendoit un *Taël* huit *Mas* la livre, c'eſt-à-dire, neuf francs. On vend deux *Taëls* la boëte du beau *Leao*, qui n'eſt que de dix onces, c'eſt-à-dire, vingt ſols l'once.

On a eſſayé de peindre en noir quelques vaſes de porcelaine, avec l'encre la plus fine de la Chine : mais cette tentative n'a eu aucun ſuccès. Quand la porcelaine a été cuite, elle s'eſt trouvée très blanche. Comme les parties de ce noir n'ont pas aſſez de corps, elles s'étoient diſſipées par l'action du feu ; ou plûtôt elles n'avoient pas eu la force de pénétrer la couche de vernis, ni de produire une couleur différente du ſimple vernis.

Le rouge ſe fait avec de la couperoſe, *Tſao fan* ; peut être les Chinois ont ils en cela quelque choſe de particulier, c'eſt pourquoi je vais rapporter leur méthode. On met une livre de couperoſe dans un creuſet, qu'on lutte bien avec un ſecond creuſet : au-deſſus de celui-ci eſt une petite ouverture, qui ſe couvre de telle ſorte, qu'on puiſſe aiſément la découvrir s'il en eſt beſoin. On environne le tout de charbon à grand feu, & pour avoir un plus fort reverbere, on fait un circuit de briques. Tandis que la fumée s'éleve fort noire, la matiere n'eſt pas encore en état ; mais elle l'eſt auſſitôt qu'il ſort une eſpéce de petit nuage fin & délié. Alors on prend un peu de cette matiere, on la délaye avec de l'eau, & on en fait l'épreuve ſur du ſapin. S'il en ſort un beau rouge, on retire le braſier qui environne & couvre en partie le creuſet. Quand tout eſt refroidi, on trouve un petit pain de ce rouge qui s'eſt formé au bas du creuſet. Le rouge le plus fin eſt attaché au creuſet d'en haut. Une livre de couperoſe donne quatre onces du rouge, dont on peint la porcelaine.

Bien que la porcelaine ſoit blanche de ſa nature, & que l'huile qu'on lui donne, ſerve encore à augmenter ſa blancheur, cependant il y a de certaines figures, en faveur deſquelles on applique un blanc particulier ſur la porcelaine, qui eſt peinte de différentes couleurs. Ce blanc ſe fait d'une poudre de caillou tranſparent, qui ſe calcine au fourneau, de même que l'azur. Sur demie once de cette poudre, on met une once de ceruſe pulveriſée : c'eſt auſſi ce qui entre dans le mélange des couleurs : par éxemple, pour faire le verd, à une once de ceruſe & à une demie once de poudre de caillou, on ajoûte trois onces de ce qu'on nomme *Tong hoa pien*. Je croirois ſur les indices que j'en ai, que ce ſont les ſcories les plus pures du cuivre qu'on a battu.

Le verd préparé devient la matrice du violet, qui ſe fait en y ajoûtant une doſe de blanc. On met plus de verd préparé, à proportion qu'on veut le violet plus foncé. Le jaune ſe fait en prenant ſept dragmes de blanc préparé, comme je l'ai dit, auſquelles on ajoûte trois dragmes de rouge couperoſé.

Toutes ces couleurs appliquées ſur la porcelaine déja cuite après avoir été huilée, ne paroiſſent vertes, violettes, jaunes, ou rouges, qu'après la ſeconde cuiſſon qu'on leur donne. Ces diverſes couleurs s'appliquent, dit le Livre Chinois, avec la ceruſe, le ſalpêtre, & la couperoſe. Les Chrêtiens qui ſont du mêtier, ne m'ont parlé que de la ceruſe, qui ſe mêle avec la couleur, quand on la diſſoud dans l'eau gommée.

Le rouge à l'huile appellé *Yeou li hong*, ſe fait de la grenaille de cuivre rouge, & de la poudre d'une certaine pierre ou caillou, qui tire un peu ſur le rouge. Un Médecin Chrétien m'a dit que cette

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 203 sur 741

pierre étoit une eſpéce d'alun qu'on employe dans la médecine. On broye le tout dans un mortier, en y mêlant de l'urine d'un jeune homme, & de l'huile *Pe yeou:* mais je n'ai pû découvrir la quantité de ces ingrédiens : ceux qui ont le ſecret, ſont attentifs à ne le pas divulguer.

On applique cette mixtion ſur la porcelaine, lorſqu'elle n'eſt pas encore cuite, & on ne lui donne point d'autre vernis. Il faut ſeulement prendre garde que durant la cuite, la couleur rouge ne coule point au bas du vaſe. On m'a aſſuré que quand on veut donner ce rouge à la porcelaine, on ne ſe ſert point de *Pe tun tse* pour la former, mais qu'en ſa place on employe avec le *Kao lin* de la terre jaune, préparée de la même maniere que le *Pe tun tse*. Il eſt vrai-ſemblable qu'une pareille terre eſt plus propre à recevoir cette ſorte de couleur.

Peut être ſera-t'on bien aiſe d'apprendre comment cette grenaille de cuivre ſe prépare. On ſçait, & je l'ai dit ailleurs, qu'à la Chine il n'y a point d'argent monnoyé : on ſe ſert d'argent en maſſe dans le commerce, & il s'y trouve beaucoup de piéces de bas aloy. Il y a cependant des occaſions, où il faut les réduire en argent fin, comme, par exemple, quand il s'agit de payer la taille, ou de ſemblables contributions. Alors on a recours à des Ouvriers, dont l'unique métier eſt d'affiner l'argent dans des fourneaux faits à ce deſſein, & d'en ſéparer le cuivre & le plomb. Ils forment la grenaille de ce cuivre, qui vrai-ſemblablement conſerve quelques parcelles imperceptibles d'argent ou de plomb.

Avant que le cuivre liquefié ſe durciſſe & ſe congele, on prend un petit balay, qu'on trempe legerement dans l'eau, puis en frappant ſur le manche du balay, on aſperge d'eau le cuivre fondu : une pellicule ſe forme ſur la ſuperficie, qu'on leve avec de petites pincettes de fer, & on la plonge dans de l'eau froide, où ſe forme la grenaille, qui ſe multiplie autant qu'on réitére l'opération. Je crois que ſi l'on employoit de l'eau forte, pour diſſoudre le cuivre, cette poudre de cuivre en ſeroit plus propre, pour faire le rouge dont je parle. Mais les Chinois n'ont point le ſecret des eaux fortes & régales : leurs inventions ſont toutes d'une extrême ſimplicité.

L'autre eſpéce de rouge ſoufflé, ſe fait de la maniere ſuivante. On a du rouge tout préparé, on prend un tuyau, dont une des ouvertures eſt couverte d'une gaze fort ſerrée : on applique doucement le bas du tuyau ſur la couleur dont la gaze ſe charge ; après quoi on ſouffle dans le tuyau contre la porcelaine, qui ſe trouve enſuite toute ſemée de petits points rouges. Cette ſorte de porcelaine, eſt encore plus chere & plus rare que la précédente, parce que l'éxécution en eſt plus difficile, ſi l'on veut garder toutes les proportions requiſes.

On ſouffle le bleu de même que le rouge contre la porcelaine, & il eſt beaucoup plus aiſé d'y réüſſir. Les Ouvriers conviennent, que ſi l'on ne plaignoit pas la dépenſe, on pourroit de même ſouffler de l'or & de l'argent ſur de la porcelaine, dont le fond ſeroit noir ou bleu ; c'eſt-à-dire, y répandre par tout également une eſpéce de pluye d'or, ou d'argent. Cette ſorte de porcelaine qui ſeroit d'un goût nouveau, ne laiſſeroit pas de plaire. On ſouffle auſſi quelquefois le vernis : il y a quelque tems qu'on fit pour l'Empereur des ouvrages ſi fins & ſi déliez, qu'on les mettoit ſur du coton, parce qu'on ne pouvoit manier des pieces ſi délicates, ſans s'expoſer à les rompre ; & comme il n'étoit pas poſſible de les plonger dans le vernis, parce qu'il eût fallu les toucher de la main, on ſouffloit le vernis, & on en couvroit entierement la porcelaine.

J'ai remarqué qu'en ſoufflant le bleu, les Ouvriers prennent une précaution, pour conſerver la couleur, qui ne tombe pas ſur la porcelaine, & n'en perdre que le moins qu'il eſt poſſible. Cette précaution eſt de placer le vaſe ſur un piédeſtal,

d'étendre ſous le piédeſtal une grande feüille de papier, qui ſert durant quelque tems. Quand l'azur eſt ſec, ils le retirent, en frottant le papier avec une petite broſſe.

Mais pour mieux entrer dans le détail de la maniere dont les Peintres Chinois mélangent leurs couleurs, & en forment de nouvelles, il eſt bon d'expliquer quelle eſt la proportion & la meſure des poids de la Chine.

Le *Kin*, ou la livre Chinoiſe eſt de ſeize onces, qui s'appellent *Leangs*, ou *Taëls*.

Le *Leang*, ou *Taël*, eſt une once Chinoiſe.

Le *Tsien*, ou le *Mas*, eſt la dixiéme partie du *Leang* ou *Taël*

Le *Fuen* eſt la dixiéme partie du *Tsien*, ou du *Mas*.

Le *Ly* eſt la dixiéme partie du *Fuen*.

Le *Hac* eſt la dixiéme partie du *Ly*.

Cela ſuppoſé, voici comment ſe compoſe le rouge qui ſe fait avec de la couperoſe, appellée *Tsao fan*, & qui s'employe ſur les porcelaines recuites : ſur un *Taël*, ou *Leang* de ceruſe, on met deux *Mas* de ce rouge : on paſſe la ceruſe & le rouge par un tamis, & on les mêle enſemble à ſec : enſuite on les lie l'un avec l'autre avec de l'eau empreinte d'un peu de colle de vache, qui ſe vend réduite à la conſiſtence de la colle de poiſſon. Cette colle fait qu'en peignant la porcelaine, le rouge s'y attache, & ne coule pas. Comme les couleurs, ſi on les appliquoit trop épaiſſes, ne manqueroient pas de produire des inégalitez ſur la porcelaine, on a ſoin de tems en tems de tremper d'une main legere le pinceau dans l'eau, & enſuite dans la couleur dont on veut peindre.

Pour faire de la couleur blanche, ſur un *Leang* de céruſe, on met trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux des plus tranſparens, qu'on a calcinez, après les avoir luttez dans une caiſſe de porcelaine enfoüie dans le gravier du fourneau, avant que de le chauffer. Cette poudre doit être impalpable. On ſe ſert d'eau ſimple, ſans y mêler de la colle, pour l'incorporer avec la ceruſe.

On fait le verd foncé, en mettant ſur un *taël* de céruſe, trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux, avec huit *fuen*, ou près d'un *mas* de *Tong hoa pien*, qui n'eſt autre choſe, que la craſſe qui ſort du cuivre, lorſqu'on le fond. Je viens d'apprendre qu'en employant le *Tong hoa pien* pour faire le verd, il faut le laver, & en ſéparer avec ſoin la grenaille de cuivre qui s'y trouveroit mêlée, & qui n'eſt pas propre pour le verd. Il ne faut y emploïer que les écailles, c'eſt-à-dire, les parties de ce métal, qui ſe ſéparent, lorſqu'on les met en œuvre.

Pour ce qui eſt de la couleur jaune, on la fait en mettant ſur un *taël* de ceruſe, trois *mas* & trois *fuen* de poudre de cailloux, & un *fuen* huit *ly* de rouge pur, qui n'ait point été mêlé avec la céruſe. Un autre Ouvrier m'a dit, que pour faire un beau jaune, il mettoit deux *fuen* & demi de ce rouge primitif.

Un *taël* de céruſe, trois *mas*, & trois *fuen* de poudre de cailloux, & deux *Ly* d'azur, forment un bleu foncé, qui tire ſur le violet. Un des Ouvriers que j'ay conſulté, penſe qu'il faut huit *Ly* de cet azur.

Le mélange de verd & de blanc, par exemple, d'une part de verd ſur deux parts de blanc, fait le verd d'eau, qui eſt très-clair.

Le mélange du verd & du jaune, par exemple, de deux taſſes de verd foncé, ſur une taſſe de jaune, fait le verd *coulou*, qui reſſemble à une feüille un peu fanée.

Pour faire le noir, on délaye l'azur dans de l'eau : il faut qu'il ſoit tant ſoit peu épais : on y mêle un peu de colle de vache, macerée dans la chaux, & cuite juſqu'à conſiſtence de colle de poiſſon. Quand on a peint de ce noir la porcelaine qu'on veut recuire, on couvre de blanc les endroits noirs. Durant la cuite, ce blanc s'incorpore dans le noir, de même que le vernis ordinaire s'incorpore

dans le bleu de la porcelaine commune.

Il y a une autre couleur, appellée *Tsiu* : ce *Tsiu* eſt une pierre ou minéral, qui reſſemble aſſez au vitriol Romain. Selon la réponſe qu'on a faite à mes queſtions, je n'aurois pas de peine à croire que ce minéral ſe tire de quelque mine de plomb, & que portant avec ſoi des eſprits, ou plûtôt des parcelles imperceptibles de plomb, il s'inſinuë de lui-même dans la porcelaine, ſans le ſecours de la ceruſe, qui eſt le véhicule des autres couleurs, qu'on donne à la porcelaine recuite.

C'eſt de ce *Tsiu* qu'on fait le violet foncé. On en trouve à *Canton*, & il en vient de *Peking*. Mais ce dernier eſt bien meilleur. Auſſi ſe vend-il un *taël* huit *mas* la livre; c'eſt-à-dire, 9. livres.

Le *Tsiu* ſe fond, & quand il eſt fondu, ou ramolli, les Orfévres l'appliquent en forme d'émail ſur des ouvrages d'argent. Ils mettront par exemple, un petit cercle de *Tsiu* dans le tour d'une bague, ou bien ils en rempliront le haut d'une aiguille de tête, & l'y enchaſſeront en forme de pierrerie. Cette eſpece d'émail ſe détache à la longue; mais on tâche d'obvier à cet inconvénient, en le mettant ſur une legere couche de colle de poiſſon, ou de vache.

Le *Tsiu*, de même que les autres couleurs dont je viens de parler, ne s'employe que ſur la porcelaine qu'on recuit. Telle eſt la préparation du *Tsiu* : on ne le rôtit point comme l'azur; mais on le briſe, & on le réduit en une poudre très-fine : on le jette dans un vaſe plein d'eau, on l'y agite un peu, enſuite on jette cette eau où il ſe trouve quelques ſaletez, & l'on garde le criſtal qui eſt tombé au fond du vaſe. Cette maſſe ainſi délayée perd ſa belle couleur, & paroît au dehors un peu cendrée. Mais le *Tsiu* recouvre ſa couleur violette, dès que la porcelaine eſt cuite. On conſerve le *Tsiu* auſſi long-tems qu'on le ſouhaitte. Quand on veut peindre en cette couleur quelques vaſes de porcelaine, il ſuffit de la délayer avec de l'eau, en y mêlant, ſi l'on veut, un peu de colle de vache, ce que quelques-uns ne jugent pas néceſſaire. C'eſt de quoi l'on peut s'inſtruire par l'eſſay.

Pour dorer, ou argenter la porcelaine, on met deux *fuen* de céruſe ſur deux *mas* de feüilles d'or ou d'argent, qu'on a eu ſoin de diſſoudre. L'argent ſur le vernis *Tsi kin* a beaucoup d'éclat. Si l'on peint les unes en or, & les autres en argent, les pieces argentées ne doivent pas demeurer dans le petit fourneau autant de tems que les pieces dorées; autrement l'argent diſparoîtroit, avant que l'or eût pû atteindre le dégré de cuite qui lui donne ſon éclat.

Il y a ici une eſpéce de porcelaine colorée, qui ſe vend à meilleur compte, que celle qui eſt peinte avec les couleurs dont je viens de parler. Peut-être que les connoiſſances que j'en vais donner, ſeront de quelque utilité en Europe, par rapport à la Fayence, ſuppoſé qu'on ne puiſſe pas atteindre à la perfection de la porcelaine de la Chine.

Pour faire ces ſortes d'ouvrages, il n'eſt pas néceſſaire que la matiere qui doit y être employée, ſoit ſi fine : on prend des taſſes qui ont déja été cuites dans le grand fourneau, ſans qu'elles y ayent été verniſſées, & par conſéquent qui ſont toutes blanches, & qui n'ont aucun luſtre : on les colore en les plongeant dans le vaſe où eſt la couleur préparée, quand on veut qu'elles ſoient d'une même couleur : mais ſi on les ſouhaitte de différentes couleurs, tels que ſont les ouvrages appellez *Hoang lou ouan*, qui ſont partagez en eſpéces de panneaux, dont l'un eſt verd, l'autre jaune, &c. on applique ces couleurs avec un gros pinceau. C'eſt toute la façon qu'on donne à cette porcelaine, ſi ce n'eſt qu'après la cuite, on met en certains endroits un peu de vermillon, comme, par exemple, ſur le bec de certains animaux; mais cette couleur ne ſe cuit pas, parce qu'elle diſparoîtroit au feu; auſſi eſt-elle de peu de durée.

Quand

Quand on applique les autres couleurs, on recuit la porcelaine dans le grand fourneau, avec d'autres porcelaines qui n'ont pas encore été cuites; il faut avoir ſoin de la placer au fond du fourneau, & au-deſſous du ſoupirail, où le feu a moins d'activité, parce qu'un grand feu anéantiroit les couleurs.

Les couleurs propres de cette ſorte de porcelaine ſe préparent de la ſorte: pour faire la couleur verte, on prend du *Tong hoa pien*, du ſalpêtre, & de la poudre de cailloux: on n'a pas pû me dire la quantité de chacun de ces ingrediens: quand on les a réduit ſéparément en poudre impalpable, on les délaye, & on les unit enſemble avec de l'eau.

L'azur le plus commun, avec le ſalpêtre & la poudre de cailloux, forment le violet.

Le jaune ſe fait en mettant, par exemple, trois *mas* de rouge de couperoſe ſur trois onces de poudre de cailloux, & ſur trois onces de céruſe.

Pour faire le blanc, on met ſur quatre *mas* de poudre de cailloux un *taël* de céruſe. Tous ces ingrédiens ſe délayent avec de l'eau. C'eſt là tout ce que j'ai pû apprendre touchant les couleurs de cette ſorte de porcelaine, n'ayant point parmi mes Néophytes d'Ouvriers qui y travaillent.

La porcelaine noire a auſſi ſon prix, & ſa beauté: on l'appelle *Ou mien*: ce noir eſt plombé, & ſemblable à celui de nos miroirs ardens: l'or qu'on y met lui donne un nouvel agrément. On donne la couleur noire à la porcelaine, lorſqu'elle eſt ſeche, & pour cela on mêle trois onces d'azur avec ſept onces d'huile ordinaire de pierre. Les épreuves apprennent au juſte quel doit être ce mêlange, ſelon la couleur plus ou moins foncée, qu'on veut lui donner. Lorſque cette couleur eſt ſéche, on cuit la porcelaine; après quoi on y applique l'or, & on la recuit de nouveau dans un fourneau particulier.

Le noir éclatant, ou le noir de miroir, appellé *Ou king*, ſe donne à la porcelaine, en la plongeant dans une mixtion liquide, compoſée d'azur préparé. Il n'eſt pas néceſſaire d'y employer le bel azur, mais il faut qu'il ſoit un peu épais, & mêlé avec du vernis *Pe yeou*, & du *Tsi kin*: en y ajoûtant un peu d'huile de chaux, & de cendres de fougeres: par exemple, ſur dix onces d'azur pilé dans le mortier, on mêlera une taſſe de *Tsi kin*, ſept taſſes de *Pe yeou*, & deux taſſes d'huile de cendres de fougeres brûlées avec la chaux. Cette mixtion porte ſon vernis avec elle, & il n'eſt pas néceſſaire d'en donner de nouveau. Quand on cuit cette ſorte de porcelaine noire, on doit la placer vers le milieu du fourneau, & non pas près de la voute, où le feu a le plus d'activité.

Il ſe fait à la Chine une autre eſpece de porcelaine que je n'avois pas encore vûë: elle eſt toute percée à jour en forme de découpure: au milieu eſt une coupe propre à contenir la liqueur: la coupe ne fait qu'un corps avec la découpure. J'ai vû d'autres porcelaines où des Dames Chinoiſes & Tartares étoient peintes au naturel: la draperie, le teint, & les traits du viſage, tout y étoit recherché: de loin on eût pris ces ouvrages pour de l'émail.

Il eſt à remarquer que quand on ne donne point d'autre huile à la porcelaine, que celle qui ſe fait de cailloux blancs, cette porcelaine devient d'une eſpéce particuliere, qu'on appelle *Tsoui ki*: elle eſt toute marbrée, & coupée en tous les ſens d'une infinité de veines: de loin on la prendroit pour de la porcelaine briſée, dont toutes les piéces demeurent en leur place; c'eſt comme un ouvrage à la Moſaïque. La couleur que donne cette huile eſt d'un blanc un peu cendré. Si la porcelaine eſt toute azurée, & qu'on lui donne cette huile, elle paroîtra également coupée & marbrée, lorſque la couleur ſera ſéche.

On m'a montré une eſpece de porcelaine, que j'ai vû pour la premiere fois,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 207 sur 741

& qui eſt maintenant à la mode. Sa couleur tire ſur l'olive, on lui donne le nom de *Long tsiuen:* j'en ai vû qu'on nommoit *Tsing ko*; c'eſt le nom d'un fruit qui reſſemble aſſez aux olives. On donne cette couleur à la porcelaine, en mêlant ſept taſſes de vernis *Tsi kin* avec quatre taſſes de *Pe yeou*, deux taſſes ou environ d'huile de chaux & de cendres de fougeres, & une taſſe de *Tsoui yeou*, qui eſt une huile faite de cailloux. Le *Tsou yeou* fait appercevoir quantité de petites veines ſur la porcelaine: quand on l'applique tout ſeul, la porcelaine eſt fragile, & n'a point de ſon lorſqu'on la frappe; mais quand on la mêle avec les autres vernis, elle eſt coupée de veines, elle réſonne, & n'eſt pas plus fragile que la porcelaine ordinaire.

On m'a apporté une autre piéce de porcelaine, qu'on nomme *Yao pien*, ou tranſmutation. Cette tranſmutation ſe fait dans le fourneau, & eſt cauſée ou par le défaut, ou par l'excès de chaleur, ou bien par d'autres cauſes, qu'il n'eſt pas facile de conjecturer. Cette piéce qui n'a pas réüſſi ſelon l'idée de l'ouvrier, & qui eſt l'effet du pur hazard, n'en eſt pas moins belle, ni moins eſtimée. L'ouvrier avoit deſſein de faire des vaſes de rouge ſoufflé: cent piéces furent entiérement perduës: celle dont je parle, ſortit du fourneau, ſemblable à une eſpéce d'agathe. Si l'on vouloit courir les riſques & les frais de différentes épreuves, on découvriroit à la fin l'art de faire ce que le hazard a produit une ſeule fois. C'eſt ainſi qu'on s'eſt aviſé de faire de la porcelaine d'un noir éclatant, qu'on appelle *Ou king*. Le caprice du fourneau a déterminé à cette recherche, & on y a réüſſi.

Quand on veut appliquer l'or, on le broye, & on le diſſoud au fond d'une porcelaine, juſqu'à ce qu'on voye au deſſous de l'eau un petit ciel d'or. On le laiſſe ſécher, & lorſqu'on doit l'employer, on le diſſoud par partie dans une quantité ſuffiſante d'eau gommée. Avec trente parties d'or, on incorpore trois parties de ceruſe, & on l'applique ſur la porcelaine, de même que les couleurs.

Comme l'or appliqué ſur la porcelaine, s'efface à la longue, & perd beaucoup de ſon éclat, on lui rend ſon luſtre en mouillant d'abord la porcelaine avec de l'eau nette, & en frottant enſuite la dorure avec une pierre d'agathe. Mais on doit avoir ſoin de frotter le vaſe dans un même ſens, par exemple, de droit à gauche.

Ce ſont principalement les bords de la porcelaine, qui ſont ſujets à s'écailler: pour obvier à cet inconvénient, on les fortifie avec une certaine quantité de charbon de bambou pilé, qu'on mêle avec le vernis qui ſe donne à la porcelaine, & qui rend le vernis d'une couleur de gris cendré. Enſuite avec le pinceau on fait de cette mixtion une bordure à la porcelaine déja ſeche, en la mettant ſur la roue, ou ſur le tour. Quand il eſt tems, on applique le vernis à la bordure comme au reſte de la porcelaine, & lorſqu'elle eſt cuite, ſes bords n'en ſont pas moins d'une extrême blancheur. Comme il n'y a point de bambou en Europe, je crois qu'on y pourroit ſuppléer par le charbon de ſaule, ou encore mieux par celui de ſureau, qui a quelque choſe d'approchant du bambou.

Il eſt à obſerver 1°. Qu'avant que de réduire le bambou, il faut en détacher la peau verte, parce qu'on aſſure que la cendre de cette peau fait éclater la porcelaine dans le fourneau, 2°. Que l'Ouvrier doit prendre garde de toucher la porcelaine avec les mains tachées de graiſſe ou d'huile: l'endroit touché éclateroit infailliblement durant la cuite.

Je dois ajoûter une particularité que j'ai remarqué tout récemment; c'eſt qu'avant qu'on donne le vernis à la porcelaine, on acheve de la polir, & d'en retrancher les plus petites inégalitez; ce qui s'exécute par le moyen d'un pinceau fait de petites plumes fort fines. On humecte ce pinceau ſimplement avec de l'eau, & on le paſſe par tout d'une

main légere ; mais c'eſt principalement pour la porcelaine fine qu'on ſe donne ce ſoin.

Quand on veut donner un vernis qui rende la porcelaine extrêmement blanche, on met ſur treize taſſes de *Pe ye ou*, une taſſe de cendres de fougeres auſſi liquides que le *Pe ye ou*. Ce vernis eſt fort, & ne doit point ſe donner à la porcelaine qu'on veut peindre en bleu, parce qu'après la cuite, la couleur ne paroîtroit pas à travers le vernis. La porcelaine à laquelle on a donné le fort vernis, peut être expoſée ſans crainte au grand feu du fourneau. On la cuit ainſi toute blanche, ou pour la conſerver dans cette couleur, ou bien pour la dorer ou la peindre de différentes couleurs, & enſuite la recuire. Mais quand on veut peindre la porcelaine en bleu, & que la couleur paroiſſe après la cuite, il ne faut mêler que ſept taſſes de *Pe ye ou* avec une taſſe de vernis, ou de la mixtion de chaux & de cendres de fougeres.

Il eſt bon d'obſerver encore en général, que la porcelaine, dont le vernis porte beaucoup de cendres de fougeres, doit être cuite à l'endroit temperé du fourneau, c'eſt-à-dire, ou après trois premiers rangs, ou dans le bas à la hauteur d'un pied ou d'un pied & demi. Si elle étoit cuite au haut du fourneau, la cendre ſe fondroit avec précipitation, & couleroit au bas de la porcelaine. Il en eſt de même du rouge à l'huile, du rouge ſoufflé, & du *Long tſiuen*, à cauſe de la grenaille de cuivre qui entre dans la compoſition de ce vernis. Au contraire on doit cuire au haut du fourneau la porcelaine, à laquelle on a donné ſimplement le *tſoui yeou*. C'eſt, comme je l'ai dit, ce vernis qui produit une multitude de veines, enſorte que la porcelaine ſemble être de piéces rapportées.

Quand on veut que le bleu couvre entierement le vaſe, on ſe ſert de *Leao* ou d'azur préparé & délayée dans de l'eau, à une juſte conſiſtence, & on y plonge le vaſe. Pour ce qui eſt du bleu ſoufflé, appellé *Tſoui tſing*, on y employe le plus bel azur préparé de la maniere que je l'ai expliqué : on le ſouffle ſur le vaſe, & quand il eſt ſec, on donne le vernis ordinaire, ou ſeul, ou mêlé de *Tſoui yeou*, ſi l'on veut que la porcelaine ait des veines.

Il y a des Ouvriers, leſquels ſur cet azur, ſoit qu'il ſoit ſoufflé ou non, tracent des figures avec la pointe d'une longue aiguille : l'aiguille leve autant de petits points de l'azur ſec qu'il eſt néceſſaire pour repréſenter la figure, puis ils donnent le vernis ; quand la porcelaine eſt cuite, les figures paroiſſent peintes en miniature.

Il n'y a point tant de travail qu'on pourroit ſe l'imaginer aux porcelaines, ſur leſquelles on voit en boſſe des fleurs, des dragons, & de ſemblables figures : on les trace d'abord avec le burin ſur le corps du vaſe, enſuite on fait aux environs de légeres entaillures qui leur donnent du relief, après quoi on donne le vernis.

Il y a une eſpece de porcelaine qui ſe fait de la maniere ſuivante : on lui donne le vernis ordinaire, on la fait cuire, enſuite on la peint de diverſes couleurs, & on la cuit de nouveau. C'eſt quelquefois à deſſein qu'on réſerve la peinture après la premiere cuiſſon : quelquefois auſſi on n'a recours à cette ſeconde cuiſſon, que pour cacher les défauts de la porcelaine, en appliquant des couleurs dans les endroits défectueux. Cette porcelaine qui eſt chargée des couleurs, ne laiſſe pas d'être au goût de bien des gens.

Il arrive d'ordinaire qu'on ſent des inégalitez ſur ces ſortes de porcelaine, ſoit que cela vienne du peu d'habileté de l'Ouvrier, ſoit que cela ait été néceſſaire pour ſuppléer aux ombres de la peinture, ou bien qu'on ait voulu couvrir les défauts du corps de la porcelaine. Quand la peinture eſt ſeche auſſi bien que la dorure, s'il y en a, on fait des piles de ces porcelaines, & mettant les

petites dans les grandes, on les range dans le fourneau.

Ces ſortes de fourneaux peuvent être de fer, quand ils ſont petits; mais d'ordinaire ils ſont de terre. Celui que j'ai vû, étoit de la hauteur d'un homme, & preſque auſſi larges que nos plus grands tonneaux de vin: il étoit fait de pluſieurs piéces, de la matiere même dont on fait les caiſſes de la porcelaine: c'étoit de grands quartiers, épais d'un travers de doigt, hauts d'un pied, & longs d'un pied & demi. Avant que de les cuire, on leur avoit donné une figure propre à s'arrondir: ils étoient placez les uns ſur les autres, & bien cimentez: le fond du fourneau étoit élevé de terre d'un demi pied; il étoit placé ſur deux ou trois rangs de briques épaiſſes, mais peu larges; autour du fourneau étoit une enceinte de briques bien maçonnée, laquelle avoit en bas trois ou quatre ſoupiraux, qui ſont comme les ſoufflets du foyer.

Cette enceinte laiſſoit juſqu'au fourneau un vuide d'un demi pied, excepté en trois ou quatre endroits qui étoient remplis, & qui faiſoient comme les éperons du fourneau. Je crois qu'on éleve en même tems & le fourneau, & l'enceinte, ſans quoi le fourneau ne ſçauroit ſe ſoutenir. On emplit le fourneau de la porcelaine qu'on veut cuire une ſeconde fois, en mettant en pile les petites piéces dans les grandes, ainſi que je l'ai dit.

Surquoi il faut remarquer qu'on doit prendre garde, que les piéces de porcelaine ne ſe touchent les unes les autres par les endroits qui ſont peints; car ce ſeroit autant de piéces perdues. On peut bien appuyer le bas d'une taſſe ſur le fond d'une autre, quoiqu'il ſoit peint, parce que les bords du fond de la taſſe emboëtée n'ont point de peinture: mais il ne faut pas que le côté d'une taſſe touche le côté de l'autre. Ainſi quand on a des porcelaines qui ne peuvent pas aiſément s'emboëter les unes dans les autres, les ouvriers les rangent de la maniere ſuivante.

Sur un lit de ces porcelaines qui garnit le fond du fourneau, on met une couverture ou de plaques faites de la terre dont on conſtruit les fourneaux, ou même des piéces des caiſſes de porcelaines: car à la Chine tout ſe met à profit. Sur cette couverture on diſpoſe un autre lit de ces porcelaines, & on continue de les placer de la ſorte juſqu'au haut du fourneau.

Quand tout cela eſt fait, on couvre le haut du fourneau des piéces de poterie ſemblables à celles du côté du fourneau: ces piéces qui enjambent les unes dans les autres, s'uniſſent étroitement avec du mortier ou de la terre détrempée. On laiſſe ſeulement au milieu une ouverture, pour obſerver quand la porcelaine eſt cuite. On allume enſuite quantité de charbon ſous le fourneau, & on en allume pareillement ſur la couverture, d'où l'on en jette des monceaux dans l'eſpace qui eſt entre l'enceinte de brique & le fourneau. L'ouverture qui eſt au-deſſus du fourneau, ſe couvre d'une piéce de pot caſſé. Quand le feu eſt ardent, on regarde de tems en tems par cette ouverture, & lorſque la porcelaine paroît éclatante & peinte de couleurs vives & animées, on retire le braſier, & enſuite la porcelaine.

Il me vient une penſée au ſujet de ces couleurs, qui s'incorporent dans une porcelaine déja cuite & verniſſée, par le moyen de la ceruſe, à laquelle ſelon les annales de *Feou leang*, on joignoit autrefois du ſalpêtre & de la couperoſe: ſi l'on employoit pareillement de la ceruſe dans les couleurs dont on peint des panneaux de verre, & qu'enſuite on leur donnât une eſpéce de ſeconde cuiſſon; cette ceruſe ainſi employée, ne pourroit-elle pas nous rendre le ſecret qu'on avoit autrefois de peindre le verre, ſans lui rien ôter de ſa tranſparence? C'eſt dequoi on pourra juger par l'épreuve.

Ce

Ce ſecret que nous avons perdu, me fait ſouvenir d'un autre ſecret que les Chinois ſe plaignent de n'avoir plus: ils avoient l'art de peindre ſur les côtez d'une porcelaine, des poiſſons ou d'autres animaux, qu'on n'appercevoit que lorſque la porcelaine étoit remplie de quelque liqueur. Ils appellent cette eſpéce de porcelaine *Kia tſing*, c'eſt-à-dire, azur mis en preſſe, à cauſe de la maniere dont l'azur eſt placé. Voici ce qu'on a retenu de ce ſecret, peut-être imaginera-t'on en Europe ce qui eſt ignoré des Chinois.

La porcelaine qu'on veut peindre ainſi, doit être fort mince: quand elle eſt ſéche, on applique la couleur un peu forte, non en dehors ſelon la coûtume, mais en dedans ſur les côtez: on y peint communément des poiſſons, comme s'ils étoient plus propres à ſe produire, lorſqu'on remplit la taſſe d'eau. La couleur une fois ſéchée, on donne une légere couche d'une eſpéce de colle fort déliée, faite de la terre même de la porcelaine. Cette couche ſerre l'azur entre ces deux eſpéces de lames de terre. Quand la couche eſt ſéche, on jette de l'huile en dedans de la porcelaine: quelque tems après, on la met ſur le moule & autour. Comme elle a reçû du corps par le dedans, on la rend par dehors la plus mince qui ſe peut, ſans percer juſqu'à la couleur: enſuite on plonge dans l'huile le dehors de la porcelaine. Lorſque tout eſt ſec, on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Ce travail eſt extrémement délicat, & demande une adreſſe que les Chinois apparemment n'ont plus. Ils tâchent néanmoins de tems en tems de retrouver l'art de cette peinture magique, mais c'eſt en vain. L'un d'eux m'a aſſuré depuis peu qu'il avoit fait une nouvelle tentative, & qu'elle lui avoit preſque réuſſi.

Quoiqu'il en ſoit, on peut dire qu'encore aujourd'hui, le bel azur renaît ſur la porcelaine, après en avoir diſparu. Quand on l'a appliqué, ſa couleur eſt d'un noir pâle: lorſqu'il eſt ſec, & qu'on lui a donné l'huile, il s'éclipſe tout-à-fait, & la porcelaine paroît toute blanche: les couleurs ſont alors enſevelies ſous le vernis: le feu les en fait éclore avec toutes leurs beautez, de même à peu près que la chaleur naturelle fait ſortir de la coque les plus beaux papillons, avec toutes leurs nuances.

Au reſte, il y a beaucoup d'art dans la maniere dont l'huile ſe donne à la porcelaine, ſoit pour n'en pas mettre plus qu'il ne faut, ſoit pour la répandre également de tous côtez. A la porcelaine qui eſt fort mince & fort déliée, on donne à deux fois deux couches légeres d'huile: ſi ces couches étoient trop épaiſſes, les foibles parois de la taſſe ne pourroient les porter, & ils plieroient ſur le champ. Ces deux couches valent autant qu'une couche ordinaire d'huile, telle qu'on la donne à la porcelaine fine qui eſt plus robuſte. Elles ſe mettent, l'une par aſperſion, & l'autre par immerſion. Dabord on prend d'une main la taſſe par le dehors, & la tenant de biais ſur l'urne où eſt le vernis, de l'autre main on jette dedans autant qu'il faut de vernis, pour l'arroſer par tout. Cela ſe fait de ſuite à un grand nombre de taſſes: les premieres ſe trouvant ſéches en dedans, on leur donne l'huile dehors de la maniere ſuivante: on tient une main dans la taſſe, & la ſoutenant avec un petit bâton ſous le milieu de ſon pied, on la plonge dans le vaſe plein de vernis, d'où on la retire auſſitôt.

J'ai dit plus haut que le pied de la porcelaine demeuroit maſſif: en effet ce n'eſt qu'après qu'elle a reçû l'huile, & qu'elle eſt ſéche, qu'on la met ſur le tour pour creuſer le pied, après quoi on y peint un petit cercle, & ſouvent une lettre Chinoiſe. Quand cette peinture eſt ſéche, on verniſſe le creux qu'on vient de faire ſous la taſſe, & c'eſt la derniere main qu'on lui donne; car auſ-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 211 sur 741

ſitôt après elle ſe porte du laboratoire au fourneau pour y être cuite.

J'ai été ſurpris de voir qu'un homme tienne en équilibre ſur ſes épaules, deux planches longues & étroites, ſur leſquelles ſont rangées les porcelaines, & qu'il paſſe ainſi par pluſieurs rues fort peuplées, ſans briſer ſa marchandiſe. A la vérité on évite avec ſoin de les heurter tant ſoit peu, car on ſeroit obligé de réparer le tort qu'on lui auroit fait : mais il eſt étonnant que le porteur lui-même régle ſi bien ſes pas, & tous les mouvemens de ſon corps, qu'il ne perde rien de ſon équilibre.

L'endroit où ſont les fourneaux, préſente une autre ſcene. Dans une eſpéce de veſtibule qui précede le fourneau, on voit des tas de caiſſes & d'étuis faits de terre, & deſtinez à renfermer la porcelaine. Chaque piéce de porcelaine, pour peu qu'elle ſoit conſidérable, a ſon étui, les porcelaines qui ont des couvercles, comme celles qui n'en ont pas. Ces couvercles qui ne s'attachent que foiblement à la partie d'en bas durant la cuiſſon, s'en détachent aiſément par un petit coup qu'on leur donne. Pour ce qui eſt des petites porcelaines, comme ſont les taſſes à prendre du thé ou du chocolat, elles ont une caiſſe commune à pluſieurs. L'ouvrier imite ici la nature, qui pour cuire les fruits, & les conduire à une parfaite maturité, les renferme ſous une enveloppe, afin que la chaleur du Soleil ne les pénetre que peu à peu, & que ſon action au-dedans ne ſoit pas trop interrompue par l'air qui vient de dehors, durant les fraîcheurs de la nuit.

Ces étuis ont au-dedans une eſpéce de petit duvet de ſable; on le couvre de pouſſiere de *Kao lin*, afin que le ſable ne s'attache pas trop au pied de la coupe qui ſe place ſur ce lit de ſable, après l'avoir preſſé, en lui donnant la figure du fond de la porcelaine, laquelle ne touche point aux parois de ſon étui. Le haut de cet étui n'a point de couvercle : un ſecond étui de la figure du premier, garni pareillement de ſa porcelaine, s'enchaſſe dedans de telle ſorte, qu'il le couvre tout-à-fait, ſans toucher à la porcelaine d'en bas : & c'eſt ainſi qu'on remplit le fourneau de grandes piles de caiſſes de terre toutes garnies de porcelaine. A la faveur de ces voiles épais, la beauté, & ſi j'oſe m'exprimer ainſi, le teint de la porcelaine n'eſt point hâlé par l'ardeur du feu.

Au regard des petites piéces de porcelaines qui ſont renfermées dans de grandes caiſſes rondes, chacune eſt poſée ſur une ſoucoupe de terre, de l'épaiſſeur de deux écus, & de la largeur de ſon pied : ces baſes ſont auſſi ſemées de pouſſiere de *Kao lin*. Quand ces caiſſes ſont un peu larges, on ne met point de porcelaine au milieu, parce qu'elle y ſeroit trop éloignée des côtez, que par là elle pourroit manquer de force, s'ouvrir, & s'enfoncer, ce qui feroit du ravage dans toute la colomne. Il eſt bon de ſçavoir que ces caiſſes ont le tiers d'un pied en hauteur, & qu'en partie elles ne ſont pas cuites, non plus que la porcelaine. Néanmoins on remplit entierement celles qui ont déja été cuites, & qui peuvent encore ſervir.

Il ne faut pas oublier la maniere dont la porcelaine ſe met dans ces caiſſes : l'ouvrier ne la touche pas immédiatement de la main : il pourroit ou la caſſer, car rien n'eſt plus fragile; ou la faner, ou lui faire des inégalitez. C'eſt par le moyen d'un petit cordon qu'il la tire de deſſus la planche. Ce cordon tient d'un côté à deux branches un peu courbées d'une fourchette de bois, qu'il prend d'une main, tandis que de l'autre il tient les deux bouts du cordon croiſez & ouverts, ſelon la largeur de la porcelaine : c'eſt ainſi qu'il l'environne, qu'il l'éléve doucement, & qu'il la poſe dans la caiſſe ſur la petite ſoucoupe. Tout cela ſe fait avec une vîteſſe incroyable.

J'ai dit que le bas du fourneau a un demi pied de gros gravier : ce gravier ſert

à asseoir plus sûrement les colomnes de porcelaine, dont les rangs, qui sont au milieu du fourneau, ont au moins sept pieds de hauteur. Les deux caisses qui sont au bas de chaque colomne, sont vuides, parce que le feu n'agit pas assez en bas, & que le gravier les couvre en partie. C'est par la même raison que la caisse qui est placée au haut de la pile, demeure vuide. On emplit ainsi tout le fourneau, ne laissant de vuide qu'à l'endroit, qui est immédiatement sous le soûpirail.

On a soin de placer au milieu du fourneau les piles de la plus fine porcelaine: dans les fonds, celles qui le sont moins; & à l'entrée, on met celles qui sont un peu fortes en couleur, qui sont composées d'une matiere où il entre autant de *Petun tse* que de *Kao lin*, & ausquelles on a donné une huile faite de la pierre qui a des taches un peu noires ou roussés, parce que cette huile a plus de corps que l'autre. Toutes ces piles sont placées fort près les unes des autres, & liées en haut, en bas, & au milieu avec quelques morceaux de terre, qu'on leur applique, de telle sorte pourtant que la flamme ait un passage libre, pour s'insinuer de tous côtez: & peut-être est-ce-là à quoi l'œil & l'habileté de l'ouvrier servent le plus, pour réüssir dans son entrepriſe, afin d'éviter de certains accidens à peu-près semblables, à ceux que causent les obstructions dans le corps de l'animal.

Toute terre n'est pas propre à construire les caisses qui renferment la porcelaine: il y en a de trois sortes qu'on met en usage; l'une qui est jaune & assez commune; elle domine par la quantité, & fait la base. L'autre s'appelle *Lao tou*, c'est une terre forte. La troisiéme, qui est une terre huileuse, se nomme *Yeou tou*. Ces deux sortes de terres se tirent en hyver de certaines mines fort profondes, où il n'est pas possible de travailler pendant l'été. Si on les mêloit parties égales, ce qui coûteroit un peu plus, les caisses dureroient long-tems. On les apporte toutes préparées d'un gros Village, qui est au bas de la Riviere à une lieuë de *King te tching*.

Avant qu'elles soient cuites, elles sont jaunâtres: quand elles sont cuites, elles sont d'un rouge fort obscur. Comme on va à l'épargne, la terre jaune y domine, & c'est ce qui fait que les caisses ne durent guéres que deux ou trois fournées, après quoi elles éclatent tout-à-fait. Si elles ne sont que légerement fêlées, ou fenduës, on les entoure d'un cercle d'osier; le cercle se brûle, & la caisse sert encore cette fois-là, sans que la porcelaine en souffre.

Il faut prendre garde de ne pas remplir une fournée de caisses neuves, lesquelles n'ayent pas encore servi: il y en faut mettre la moitié qui ayent déja été cuites. Celles-ci se placent en haut & en bas, au milieu des piles se mettent celles qui sont nouvellement faites. Autrefois, selon l'histoire de *Feou leang*, toutes les caisses se cuisoient à part dans un fourneau, avant qu'on s'en servît pour y faire cuire la porcelaine: sans doute, parce qu'alors on avoit moins d'égard à la dépense, qu'à la perfection de l'ouvrage. Il n'en est pas tout-à-fait de même à présent, & cela vient apparemment de ce que le nombre des ouvriers en porcelaine s'est multiplié à l'infini.

Venons maintenant à la construction des fourneaux. On les place au fond d'un assez long vestibule, qui sert comme de soufflets, & qui en est la décharge. Il a le même usage que l'arche des verreries. Les fourneaux sont présentement plus grands qu'ils n'étoient autrefois. Alors, selon le Livre Chinois, ils n'avoient que six pieds de hauteur & de largeur: maintenant ils sont hauts de deux brasses, & ont près de quatre brasses de profondeur. La voute aussi-bien que le corps du fourneau est assez épaisse, pour pouvoir marcher dessus, sans être incommodé du feu: cette voute n'est en dedans ni platte, ni formée en pointe: elle va en s'allongeant, & elle se rétrécit, à mesure qu'elle approche du grand soûpirail qui

eſt à l'extrémité, & par où ſortent les tourbillons de flamme & de fumée.

Outre cette gorge, le fourneau a ſur ſa tête cinq petites ouvertures, qui en ſont comme les yeux, & on les couvre de quelques pots caſſez; de telle ſorte pourtant qu'ils ſoulagent l'air & le feu du fourneau. C'eſt par ces yeux qu'on juge ſi la porcelaine eſt cuite: on découvre l'œil qui eſt un peu devant le grand ſoupirail, & avec une pincette de fer l'on ouvre une des caiſſes.

Quand la porcelaine eſt en état, on diſcontinuë le feu, & l'on acheve de murer pour quelque tems la porte du fourneau. Ce fourneau a dans toute ſa largeur un foyer profond & large d'un ou de deux pieds; on le paſſe ſur une planche pour entrer dans la capacité du fourneau, & y ranger la porcelaine. Quand on a allumé le feu du foyer, on mure auſſi-tôt la porte, n'y laiſſant que l'ouverture néceſſaire, pour y jetter des quartiers de gros bois longs d'un pied, mais aſſez étroits. On chauffe d'abord le fourneau pendant un jour & une nuit, enſuite deux hommes qui ſe relevent, ne ceſſent d'y jetter du bois: on en brûle communément pour une fournée juſqu'à cent quatre-vingt charges.

A en juger par ce qu'en dit le Livre Chinois, cette quantité ne devroit pas être ſuffiſante: il aſſûre qu'anciennement on brûloit deux cens quarante charges de bois, & vingt de plus, ſi le tems étoit pluvieux, bien qu'alors les fourneaux fuſſent moins grands de la moitié que ceux-ci. On y entretenoit d'abord un petit feu pendant ſept jours & ſept nuits; le huitiéme jour on faiſoit un feu très-ardent; & il eſt à remarquer que les caiſſes de la petite porcelaine étoient déja cuites à part, avant que d'entrer dans le fourneau. Auſſi faut-il avoüer que l'ancienne porcelaine avoit bien plus de corps que la moderne.

On obſervoit encore une choſe qui ſe néglige aujourd'hui: quand il n'y avoit plus de feu dans le fourneau, on ne démuroit la porte qu'après dix jours pour les grandes porcelaines, & après cinq jours, pour les petites: maintenant on différe à la vérité de quelques jours à ouvrir le fourneau, & à en retirer les grandes pieces de porcelaine; car ſans cette précaution elles éclateroient: mais pour ce qui eſt des petites, ſi le feu a été éteint à l'entrée de la nuit, on le retire dès le lendemain. Le deſſein apparemment eſt d'épargner le bois pour une ſeconde fournée. Comme la porcelaine eſt brûlante, l'ouvrier qui la retire, s'aide, pour la prendre, de longues écharpes penduës à ſon col.

On juge que la porcelaine qu'on a fait cuire dans un petit fourneau, eſt en état d'être retirée, lorſque regardant par l'ouverture d'enhaut, on voit juſqu'au fond toutes les porcelaines rouges par le feu qui les embraſe; qu'on diſtingue les unes des autres les porcelaines placées en pile; que la porcelaine peinte n'a plus les inégalitez que formoient les couleurs; & que ces couleurs ſe ſont incorporées dans le corps de la porcelaine, de même que le vernis donné ſur le bel azur, s'y incorpore par la chaleur des grands fourneaux.

Pour ce qui eſt de la porcelaine qu'on recuit dans de grands fourneaux, on juge que la cuite eſt parfaite, 1°. Lorſque la flamme qui ſort n'eſt plus ſi rouge, mais qu'elle eſt un peu blancheâtre. 2°. Lorſque regardant par une des ouvertures, on apperçoit que les caiſſes ſont toutes rouges. 3°. Lorſqu'après avoir ouvert une caiſſe d'enhaut, & en avoir tiré une porcelaine, on voit quand elle eſt refroidie, que le vernis & les couleurs ſont dans l'état où on les ſouhaitte. 4°. Enfin lorſque regardant par le haut du fourneau on voit que le gravier du fond eſt luiſant. C'eſt par tous ces indices qu'un Ouvrier juge que la porcelaine eſt arrivée à la perfection de la cuite.

J'ai été ſurpris d'apprendre, qu'après avoir brûlé dans un jour à l'entrée du fourneau juſqu'à cent-quatre-vingt charges de bois, cependant le lendemain on ne

trouvoit

trouvoit point de cendres dans le foyer. Il faut que ceux qui ſervent ces fourneaux, ſoient bien accoûtumez au feu : on dit qu'ils mettent du ſel dans leur thé, afin d'en boire tant qu'ils veulent, ſans en être incommodez ; j'ai peine à comprendre comment il ſe peut faire que cette liqueur ſalée les déſaltere.

Après ce que je viens de rapporter, on ne doit pas être ſurpris que la porcelaine ſoit ſi chere en Europe : on le ſera encore moins quand on ſçaura, qu'outre le gros gain des Marchands Européans, & celui que font ſur eux leurs Commiſſionnaires Chinois, il eſt rare qu'une fournée réüſſiſſe entiérement ; il arrive ſouvent qu'elle eſt toute perduë, & qu'en ouvrant le fourneau, on trouve les porcelaines & les caiſſes réduites à une maſſe dure comme un rocher ; un trop grand feu, ou des caiſſes mal conditionnées peuvent tout ruiner ; il n'eſt pas aiſé de regler le feu qu'on leur doit donner ; la nature du tems change en un inſtant l'action du feu, la qualité du ſujet ſur lequel il agit, & celle du bois qui l'entretient. Ainſi pour un ouvrier qui s'enrichit, il y en a cent autres qui ſe ruinent, & qui ne laiſſent pas de tenter fortune, dans l'eſpérance dont ils ſe flattent, de pouvoir amaſſer de quoi lever une boutique de Marchand.

D'ailleurs la porcelaine qu'on tranſporte en Europe, ſe fait preſque toûjours ſur des modeles nouveaux, ſouvent bizarres, & où il eſt difficile de réüſſir ; pour peu qu'elle ait de défaut, elle eſt rebutée des Européans, qui ne veulent rien que d'achevé, & dès-là elle demeure entre les mains des ouvriers qui ne peuvent la vendre aux Chinois, parce qu'elle n'eſt pas de leur goût. Il faut par conſéquent que les pieces qu'on prend, portent les frais de celles qu'on rebute.

Selon l'hiſtoire de *King te ching* le gain qu'on faiſoit autrefois, étoit beaucoup plus conſidérable, que celui qui ſe fait maintenant ; c'eſt ce qu'on a de la peine à croire ; car il s'en faut bien qu'il ſe fit alors un ſi grand débit de porcelaine en Europe. Je crois pour moi que cela vient de ce que les vivres ſont maintenant bien plus chers ; de ce que le bois ne ſe tirant plus des montagnes voiſines qu'on a épuiſées, on eſt obligé de le faire venir de fort loin, & à grands frais ; de ce que le gain eſt partagé maintenant entre trop de perſonnes ; & qu'enfin les ouvriers ſont moins habiles qu'ils ne l'étoient dans ces tems reculez, & que par-là ils ſont moins ſûrs de réüſſir. Cela peut venir encore de l'avarice des Mandarins, qui occupant beaucoup d'ouvriers à ces ſortes d'ouvrages, dont ils font des préſens à leurs Protecteurs de la Cour, païent mal les ouvriers ; ce qui cauſe le renchériſſement des marchandiſes, & la pauvreté des Marchands.

J'ai dit que la difficulté qu'il y a d'éxécuter certains modeles venus d'Europe, eſt une des choſes qui augmente le prix de la porcelaine ; car il ne faut pas croire que les ouvriers puiſſent travailler ſur tous les modeles qui leur viennent des Pays Etrangers. Il y en a d'impraticables à la Chine, de même qu'il s'y fait des ouvrages, qui ſurprennent les Etrangers, & qu'ils ne croyent pas poſſibles.

En voici quelques exemples. J'ai vû ici un fanal, ou une groſſe lanterne de porcelaine, qui étoit d'une ſeule piéce, au travers de laquelle un flambeau éclairoit toute une chambre : cet ouvrage fut commandé il y a ſept ou huit ans par le Prince heritier. Ce même Prince commanda auſſi divers inſtrumens de muſique, entre autres une eſpece de petite orgue, appellée *Tſeng*, qui a près d'un pied de hauteur, & qui eſt compoſée de quatorze tuyaux, dont l'harmonie eſt aſſez agréable : mais ce fut inutilement qu'on y travailla.

On réüſſit mieux aux flûtes douces, aux flageollets, & à un autre inſtrument qu'on nomme *Yun lo*, qui eſt compoſé de diverſes petites plaques rondes un

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 215 sur 741

peu concaves, dont chacune rend un ſon particulier : on en ſuſpend neuf dans un quadre à divers étages, qu'on touche avec des baguettes comme le tympanon ; il ſe fait un petit carillon qui s'accorde avec le ſon des autres inſtrumens, & avec la voix des Muſiciens. Il a fallu, dit-on, faire beaucoup d'épreuves, afin de trouver l'épaiſſeur & le degré de cuiſſon convenables, pour avoir tous les tons néceſſaires à un accord.

Je m'imaginois qu'on avoit le ſecret d'inſérer un peu de métal dans le corps de ces porcelaines, pour varier les ſons : mais on m'a détrompé ; le métal eſt ſi peu capable de s'allier avec la porcelaine, que ſi l'on mettoit un denier de cuivre au haut d'une pile de porcelaine placée dans le four, ce denier venant à ſe fondre, perceroit toutes les caiſſes & toutes les porcelaines de la colomne, qui ſe trouveroient toutes avoir un trou au milieu. Rien ne fait mieux voir quel mouvement le feu donne à tout ce qui eſt renfermé dans le fourneau : auſſi aſſure-t-on que tout y eſt comme fluide & flottant.

J'ai vû cependant exécuter des deſſeins d'ouvrages qu'on aſſuroit être impraticables : c'étoient des urnes hautes de trois pieds & davantage, ſans le couvercle qui s'élevoit en pyramide à la hauteur d'un pied. Ces urnes étoient de trois piéces raportées, mais réunies enſemble avec tant d'art & de propreté, qu'elles ne faiſoient qu'un ſeul corps, ſans qu'on pût découvrir l'endroit de la réünion. On me dit en me les montrant, que de quatre vingt urnes qu'on avoit faites, on n'avoit pû réuſſir qu'à huit ſeulement, & que toutes les autres avoient été perdues. Ces ouvrages étoient commandez par des Marchands de *Canton*, qui commercent avec les Européans : car à la Chine on n'eſt point curieux de porcelaines qui ſoient d'un ſi grand prix.

Pour revenir aux ouvrages des Chinois un peu rares, ils réuſſiſſent principalement dans les groteſques & dans la repréſentation des animaux : les ouvriers font des canards & des tortuës qui flottent ſur l'eau. J'ai vû un chat peint au naturel ; on avoit mis dans ſa tête une petite lampe, dont la flamme formoit les deux yeux, & l'on m'aſſura que pendant la nuit les rats en étoient épouvantez.

On fait encore ici beaucoup de ſtatues de *Kouan in*, (c'eſt une Déeſſe célebre dans toute la Chine,) on la repréſente tenant un enfant entre ſes bras, & elle eſt invoquée par les femmes ſtériles, qui veulent avoir des enfans. Elle peut être comparée aux ſtatues antiques que nous avons de Venus, & de Diane, avec cette différence que les ſtatues de *Kouan in* ſont très-modeſtes.

Il y a une autre eſpece de porcelaine, dont l'exécution eſt très-difficile, & qui par là devient fort rare. Le corps de cette porcelaine eſt extrêmement délié, & la ſurface en eſt très-unie au dedans, & au dehors : cependant on y voit des moulures gravées, un tour de fleurs, par exemple, & d'autres ornemens ſemblables. Voici de quelle maniere on la travaille : au ſortir de deſſus la rouë on l'applique ſur un moule, où ſont des gravûres qui s'y impriment en dedans : en dehors on la rend la plus fine, & la plus déliée qu'il eſt poſſible, en la travaillant au tour avec le ciſeau ; après quoi on lui donne l'huile, & on la cuit dans le fourneau ordinaire.

Les Marchands Européans demandent quelquefois aux Ouvriers Chinois des plaques de porcelaine, dont une piéce faſſe le deſſus d'une table & d'une chaiſe, ou des quadres de tableaux : ces ouvrages ſont impoſſibles : les plaques les plus larges & les plus longues ſont d'un pied ou environ : ſi on va au-delà, quelque épaiſſeur qu'on leur donne, elles ſe déjettent : l'épaiſſeur même ne rendroit pas plus facile l'exécution de ces ſortes d'ouvrages, & c'eſt pourquoi au lieu de rendre ces plaques épaiſſes, on les fait de deux ſuperficies qu'on unit en laiſſant le dedans vuide : on y met ſeulement une

traverſe, & l'on fait aux deux côtez deux ouvertures pour les enchaſſer dans des ouvrages de menuiſerie, ou dans le doſſier d'une chaiſe, ce qui a ſon agrément.

L'hiſtoire de *King te tching* parle de divers ouvrages ordonnez par des Empereurs, qu'on s'efforça vainement d'exécuter. Le pere de l'Empereur regnant, commanda des urnes à peu près de la figure des caiſſes où nous mettons des orangers : c'étoit apparemment pour y nourrir de petits poiſſons rouges, dorez, & argentez; ce qui fait un ornement des maiſons : peut-être auſſi vouloit-il s'en ſervir pour y prendre les bains; car elles devoient avoir trois pieds & demi de diamêtre, & deux pieds & demi de hauteur : le fond devoit être épais d'un demi pied, & les parois d'un tiers de pied. On travailla trois ans de ſuite à ces ouvrages, & on fit juſqu'à deux cens urnes ſans qu'une ſeule pût réuſſir.

Le même Empereur ordonna des plaques pour des devants de galerie ouverte; chaque plaque devoit être haute de trois pieds, large de deux pieds & demi, & épaiſſe d'un demi pied : tout cela, diſent les annales de *King te tching*, ne put s'exécuter, & les Mandarins de cette Province préſenterent une Requête à l'Empereur, pour le ſupplier de faire ceſſer ce travail.

Cependant les Mandarins, qui ſçavent quel eſt le génie des Européans en fait d'invention, m'ont quelquefois prié de faire venir d'Europe des deſſeins nouveaux & curieux, afin de pouvoir préſenter à l'Empereur quelque choſe de ſingulier. D'un autre côté, les Chrétiens me preſſoient fort de ne point fournir de ſemblables modéles; car les Mandarins ne ſont pas tout-à-fait ſi faciles à ſe rendre que nos Marchands, lorſque les ouvriers leur diſent qu'un ouvrage eſt impraticable, & il y a ſouvent bien des baſtonnades données, avant que le Mandarin abandonne un deſſein, dont il ſe promettoit de grands avantages.

Comme chaque profeſſion a ſon Idole particuliere, & que la Divinité ſe communique ici auſſi facilement, que la qualité de Comte & de Marquis ſe donne en certains pays d'Europe, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine. Le *Pou ſa* (c'eſt le nom de cette Idole,) doit ſon origine à ces ſortes de deſſeins, qu'il eſt impoſſible aux ouvriers d'exécuter.

On dit qu'autrefois un Empereur voulut abſolument qu'on lui fît des porcelaines ſur un modéle qu'il donna : on lui repréſenta diverſes fois que la choſe étoit impoſſible : mais toutes ces remontrances ne ſervirent qu'à exciter de plus en plus ſon envie. Les Empereurs ſont durant leur vie les Divinitez les plus redoutées à la Chine, & ils croyent ſouvent que rien ne doit s'oppoſer à leurs deſirs. Les Officiers redoublerent donc leurs ſoins, & ils uſerent de toutes ſortes de rigueurs à l'égard des ouvriers. Ces Malheureux dépenſoient leur argent, ſe donnoient bien de la peine, & ne recevoient que des coups. L'un d'eux dans un mouvement de déſeſpoir, ſe lança dans le fourneau allumé, & il y fut conſumé à l'inſtant. La porcelaine qui s'y cuiſoit, en ſortit, dit-on, parfaitement belle, & au gré de l'Empereur, lequel n'en demanda pas davantage. Depuis ce tems là, cet infortuné paſſa pour un heros, & il devint dans la ſuite l'Idole qui préſide aux travaux de la porcelaine. Je ne ſcache pas que ſon élévation ait porté d'autres Chinois à prendre la même route, en vûë d'un ſemblable honneur.

La porcelaine étant dans une grande eſtime depuis tant de ſiécles, peut-être ſouhaitteroit-on ſçavoir en quoi celle des premiers tems differe de celle de nos jours, & quel eſt le jugement qu'en portent les Chinois. Il ne faut pas douter que la Chine n'ait ſes antiquaires, qui ſe préviennent en faveur des anciens ouvrages. Le Chinois même eſt naturellement porté à reſpecter l'antiquité : on trouve pourtant des deffen-

ſeurs du travail moderne : mais il n'en eſt pas de la porcelaine comme des médailles antiques, qui donnent la ſcience des tems reculez. La vieille porcelaine peut être ornée de quelques caracteres Chinois, mais qui ne marquent aucun point d'hiſtoire : ainſi les curieux n'y peuvent trouver qu'un goût & des couleurs, qui la leur font préférer à celle de nos jours.

Je crois avoir oüi dire, lorſque j'étois en Europe, que la porcelaine, pour avoir ſa perfection, devoit avoir été long-tems enſevelie en terre : c'eſt une fauſſe opinion dont les Chinois ſe mocquent. L'hiſtoire de *King te tching* parlant de la plus belle porcelaine des premiers tems, dit qu'elle étoit ſi recherchée, qu'à peine le fourneau étoit-il ouvert, que les Marchands ſe diſputoient à qui ſeroit le premier partagé. Ce n'eſt pas là ſuppoſer qu'elle dût être enterrée.

Il eſt vrai qu'en creuſant dans les ruines des vieux bâtimens, & ſur tout en nettoyant de vieux puits abandonnez, on y trouve quelquefois de belles piéces de porcelaine, qui ont été cachées dans des tems de révolution : cette porcelaine eſt belle, parce qu'alors on ne s'aviſoit guéres d'enfoüir que celle qui étoit précieuſe, afin de la retrouver après la fin des troubles. Si elle eſt eſtimée, ce n'eſt pas parce qu'elle a acquis dans le ſein de la terre de nouveaux dégrés de beauté; mais c'eſt parce que ſon ancienne beauté s'eſt conſervée, & cela ſeul a ſon prix à la Chine, où l'on donne de groſſes ſommes pour les moindres utenciles de ſimple poterie, dont ſe ſervoient les Empereurs *Yao* & *Chun*, qui ont regné pluſieurs ſiécles avant la Dynaſtie des *Tang*, auquel tems la porcelaine commença d'être à l'uſage des Empereurs.

Tout ce que la porcelaine acquiert en vieilliſſant dans la terre, c'eſt quelque changement qui ſe fait dans ſon coloris, ou ſi l'on veut dans ſon teint, qui fait voir qu'elle eſt vieille. La même choſe arrive au marbre & à l'yvoire, mais plus promptement, parce que le vernis empêche l'humidité de s'inſinuer ſi aiſément dans la porcelaine. Ce que je puis dire, c'eſt que j'ai trouvé dans de vieilles maſures des piéces de porcelaines, qui étoient probablement fort anciennes, & je n'y ai rien remarqué de particulier : s'il eſt vrai qu'en vieilliſſant elles ſe ſoient perfectionnées, il faut qu'au ſortir des mains de l'ouvrier, elles n'égalaſſent pas la porcelaine qui ſe fait maintenant. Mais, ce que je crois, c'eſt qu'alors, comme à préſent, il y avoit de la porcelaine de tout prix.

Selon les annales de *King te tching*, il y a eu autrefois des urnes dont chaque piéce ſe vendoit juſqu'à 58. & 59. taels, c'eſt-à-dire, plus de 80. écus. Combien ſe ſeroient-elles venduës en Europe! Auſſi, dit le Livre, y avoit-il un fourneau fait exprès pour chaque urne de cette valeur, & la dépenſe n'y étoit pas épargnée.

Le Mandarin de *King te tching* qui m'honore de ſon amitié, fait à ſes Protecteurs de la Cour des préſens de vieille porcelaine, qu'il a le talent de faire lui-même, je veux dire qu'il a trouvé l'art d'imiter l'ancienne porcelaine, ou du moins celle de la baſſe antiquité : il employe à cet effet quantité d'Ouvriers. La matiere de ces faux *Kou tong*, c'eſt-à-dire de ces antiques contrefaites, eſt une terre jaunâtre qui ſe tire d'un endroit aſſez près de *King te tching*, nommé *Ma ngan chan*. Elles ſont fort épaiſſes. Le Mandarin m'a donné une aſſiette de ſa façon, qui peſe autant que dix des ordinaires.

Il n'y a rien de particulier dans le travail de ces ſortes de porcelaines, ſinon qu'on leur donne une huile faite de pierre jaune qu'on mêle avec l'huile ordinaire, en ſorte que cette derniere domine : ce mélange donne à la porcelaine la couleur d'un verd de mer. Quand elle a été cuite, on la jette dans un boüillon très-gras fait de chapon, & d'au-

tres

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 218 sur 741

tres viandes : elle s'y cuit une ſeconde fois, après quoi on la met dans un égoût le plus bourbeux qui ſe puiſſe trouver, où on la laiſſe un mois & d'avantage. Au ſortir de cet égoût elle paſſe pour être de trois ou quatre cens ans, ou du moins de la Dynaſtie précédente des *Ming*, ſous laquelle les porcelaines de cette couleur & de cette épaiſſeur étoient eſtimées à la Cour. Ces fauſſes antiques ſont encore ſemblables aux véritables, en ce que lorſqu'on les frappe, elles ne réſonnent point, & que ſi on les applique auprès de l'oreille, il ne s'y fait aucun bourdonnement.

On m'a apporté des débris d'une groſſe boutique, une petite aſſiette, que j'eſtime beaucoup plus que les plus fines porcelaines, faites depuis mille ans. On voit peint au fond de l'aſſiette un Crucifix entre la Sainte Vierge & Saint Jean : on m'a dit qu'on portoit autrefois au Japon de ces porcelaines, mais qu'on n'en fait plus depuis ſeize à dix-ſept ans. Apparemment que les Chrétiens du Japon ſe ſervoient de cette induſtrie durant la perſécution, pour avoir des images de nos Myſteres : ces porcelaines confonduës dans des caiſſes avec les autres, échappoient à la recherche des ennemis de la Religion : ce pieux artifice aura été découvert dans la ſuite, & rendu inutile par des recherches plus exactes ; & c'eſt ce qui fait ſans doute qu'on a diſcontinué à *King te tching* ces ſortes d'ouvrages.

On eſt preſque auſſi curieux à la Chine des verres & des criſtaux qui viennent d'Europe, qu'on l'eſt en Europe des porcelaines de la Chine : cependant, quelque eſtime qu'en faſſent les Chinois, ils n'en ſont pas venus encore juſqu'à traverſer les Mers, pour chercher du verre en Europe ; ils trouvent que leur porcelaine eſt plus d'uſage : elle ſouffre les liqueurs chaudes ; on peut tenir une taſſe de thé boüillant ſans ſe brûler, ſi on la ſçait prendre à la Chinoiſe, ce qu'on ne peut pas faire, même avec une taſſe d'argent de la même épaiſſeur, & de la même figure : la porcelaine a ſon éclat ainſi que le verre ; & ſi elle eſt moins tranſparente, elle eſt auſſi moins fragile. Ce qui arrive au verre qui eſt fait tout recemment, arrive pareillement à la porcelaine ; rien ne marque mieux une conſtitution de parties à peu-près ſemblables : la bonne porcelaine a un ſon clair comme le verre : ſi le verre ſe taille avec le diamant, on ſe ſert auſſi du diamant pour réünir enſemble, & coudre en quelque ſorte des pieces de porcelaine caſſée : c'eſt même un métier à la Chine ; on y voit des ouvriers uniquement occupez à remettre dans leurs places des piéces briſées : ils ſe ſervent du diamant, comme d'une aiguille, pour faire de petits trous au corps de la porcelaine, où ils entrelaſſent un fil de leton très-delié, & par là ils mettent la porcelaine en état de ſervir, ſans qu'on s'apperçoive preſque de l'endroit où elle a été caſſée.

J'aurai ſans doute fait naître un doute que je dois éclaircir : j'ai dit qu'il vient ſans ceſſe à *King te tching* des barques chargées de *Petun tse* & de *Kao lin* ; & qu'après les avoir purifiez, le marc qui en reſte, s'accumule à la longue, & forme de fort grands monceaux. J'ai ajoûté qu'il y a trois mille fourneaux à *King te tching*, que ces fourneaux ſe rempliſſent de caiſſes & de porcelaines ; que ces caiſſes ne peuvent ſervir au plus que trois ou quatre fournées, & que ſouvent toute une fournée eſt perduë. Il eſt naturel qu'on me demande après cela, quel eſt l'abyſme, où depuis près de treize cens ans on jette tous ces débris de porcelaines, & de fourneaux, ſans qu'il ait encore été comblé.

La ſituation même de *King te tching*, & la maniere dont on l'a conſtruit, donneront l'éclairciſſement qu'on ſouhaitte. *King te tching* qui n'étoit pas fort étendu dans ſes commencemens, s'eſt extrêmement accrû par le grand nombre des édifices qu'on y a bâti, & qu'on y bâtit encore tous les jours : chaque édifice eſt

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 219 sur 741

environné de murailles; les briques dont ces murailles ſont conſtruites, ne ſont pas couchées de plat les unes ſur les autres, ni cimentées comme les ouvrages de Maçonnerie d'Europe : les murailles de la Chine ont plus de grace & moins de ſolidité. De longues & de larges briques incruſtent, pour ainſi dire, la muraille : chacune de ces briques en a une à ſes côtez : il n'en paroît que l'extrémité à fleur de la brique du milieu, & l'une & l'autre ſont comme les deux éperons de cette brique. Une petite couche de chaux miſe autour de la brique du milieu, lie toutes ces briques enſemble : les briques ſont diſpoſées de la même maniere au revers de la muraille : ces murailles vont en s'étreciſſant, à meſure qu'elles s'élevent ; de ſorte qu'elles n'ont guéres au haut que la longueur & la largeur d'une brique : les éperons, ou les briques qui ſont en travers, ne répondent nulle part à celles du côté oppoſé. Par-là le corps de la muraille eſt comme une eſpéce de coffre vuide. Quand on a fait deux ou trois rangs de briques placées ſur des fondemens peu profonds, on comble le corps de la muraille de pots caſſez, ſur leſquels on verſe de la terre délayée en forme de mortier un peu liquide. Ce mortier lie le tout, & n'en fait qu'une maſſe, qui ſerre de toutes parts les briques de traverſe, & celles-ci ſerrent celles du milieu, leſquelles ne portent que ſur l'épaiſſeur des briques qui ſont au-deſſous.

De loin ces murailles me parurent d'abord faites de belles pierres griſes, quarrées, & polies avec le ciſeau. Ce qui eſt ſurprenant, c'eſt que ſi l'on a ſoin de bien couvrir le haut de bonnes tuiles, elles durent juſqu'à cent ans. A la vérité elles ne portent point le poids de la charpente, qui eſt ſoûtenuë par des colomnes de gros bois ; elles ne ſervent qu'à environner les bâtimens & les jardins. Si l'on eſſayoit en Europe de faire de ces ſortes de murailles à la Chinoiſe, on ne laiſſeroit pas d'épargner beaucoup, ſur-tout en certains endroits.

On voit déja ce que deviennent en partie les débris de la porcelaine & des fourneaux. Il faut ajoûter qu'on les jette d'ordinaire ſur les bords de la riviere qui paſſe au bas de *King te tching* : il arrive par-là qu'à la longue on gagne du terrain ſur la riviere : ces décombres humectez par la pluye, & battus par les paſſans, deviennent d'abord des places propres à tenir le marché ; enſuite on en fait des ruës. Outre cela dans les grandes cruës d'eau, la riviere entraîne beaucoup de ces porcelaines briſées : on diroit que ſon lit en eſt tout pavé, ce qui ne laiſſe pas de réjoüir la vûë. De tout ce que je viens de dire, il eſt aiſé de juger quel eſt l'abyſme, où depuis tant de ſiecles on jette tous ces débris de fourneaux & de porcelaines.

Des Soyeries.

C'EST de la Grece que l'Italie reçût autrefois le riche préſent de la ſoye, laquelle ſous les Empereurs Romains ſe vendoit au poids de l'or. La Grece en étoit redevable aux Perſans, & ceux-ci, ſelon les Auteurs qui ont écrit avec le plus de ſincerité, ainſi que le marque M. d'Herbelot, avouent que c'eſt originairement de la Chine, qu'ils ont eu la connoiſſance des vers à ſoye, & qu'ils ont appris l'art de les élever.

Il ſeroit difficile de trouver des mémoires d'un tems auſſi reculé que ceux de la Chine, où il ſoit fait mention des vers à ſoye. Les plus anciens écrivains de cet Empire, en attribuent la découverte à une des femmes de l'Empereur *Hoang ti*, nommée *Si ling*, & ſurnommée par honneur *Yuen fei*.

Juſqu'au tems de cette Reine, quand le pays étoit encore nouvellement défriché, les Peuples employoient les peaux des animaux pour ſe vêtir : mais ces peaux n'étant plus ſuffiſantes pour la multitude des habitans, qui ſe multiplierent extraordinairement dans la ſuite, la néceſſité les rendit induſtrieux; ils s'appliquerent à faire des toiles pour ſe couvrir; mais ce fut à la Princeſſe dont je viens de parler, qu'ils eurent l'obligation de l'utile invention des ſoyeries.

Enſuite les Imperatrices, que les Auteurs Chinois nomment ſelon l'ordre des Dynaſties, ſe firent une agréable occupation de faire éclore les vers à ſoye, de les élever, de les nourrir, d'en tirer la ſoye, & de la mettre en œuvre. Il y avoit même un verger dans le Palais, deſtiné à la culture des mûriers. L'Imperatrice accompagnée des Reines, & des plus grandes Dames de la Cour, ſe rendoit en cérémonie dans ce verger, & cueilloit de ſa main les feüilles de trois branches, que ſes ſuivantes abbaiſſoient à ſa portée. Les plus belles piéces de ſoye qu'elle faiſoit elle-meme, ou qui ſe faiſoient par ſes ordres & ſous ſes yeux, étoient deſtinées à la cérémonie du grand ſacrifice qu'on offroit au *Chang ti*.

Il eſt à croire que la politique eut plus de part que toute autre raiſon, aux ſoins que ſe donnoient les Imperatrices. L'intention étoit d'engager par ces grands exemples, les Princeſſes, les Dames de qualité, & généralement tout le Peuple, à élever des vers à ſoye; de même que les Empereurs, pour ennoblir en quelque ſorte l'agriculture, & exciter les Peuples à des travaux ſi pénibles, ne manquent point au commencement de chaque Printems, de conduire en perſonne la charuë, & d'ouvrir en cérémonie quelques ſillons, & d'y ſemer des grains. L'Empereur regnant obſerve encore cet uſage.

Pour ce qui eſt des Imperatrices, il y a du tems qu'elles ont ceſſé de s'appliquer au travail de la ſoye. On voit néanmoins dans l'enceinte du Palais de l'Empereur, un grand quartier rempli de maiſons, où eſt l'Egliſe des Jeſuites François, dont l'avenue porte encore le nom de *chemin qui conduit au lieu deſtiné à élever des vers à ſoye, pour le divertiſſement des Imperatrices & des Reines.* Dans les Livres de l'ancien Philoſophe Mencius, on trouve un ſage réglement de Police fait ſous les premiers regnes, qui détermine l'eſpace deſtiné à la culture des mûriers, ſelon l'étendue du terrain que chaque particulier poſſede.

Ainſi l'on peut dire que la Chine eſt le pays de la ſoye : il ſemble qu'elle ſoit inépuiſable : outre qu'elle en fournit à

quantité de Nations de l'Aſie & d'Europe, l'Empereur, les Princes, les Domeſtiques, les Mandarins, les gens de Lettres, les femmes, & généralement tous ceux qui ſont tant ſoit peu à leur aiſe, portent des habits de ſoye, & ſont vêtus de ſatin ou de damas. Il n'y a guéres que le petit Peuple, ou les Payſans, & les gens de la campagne, qui s'habillent de toiles de coton teintes en couleur bleuë.

Quoique pluſieurs Provinces de cet Empire fourniſſent de parfaitement belles ſoyes, celle qui vient de la Province de *Tche kiang*, eſt ſans comparaiſon la meilleure & la plus fine. Les Chinois jugent de la bonne ſoye par ſa blancheur, par ſa douceur, & par ſa fineſſe. Si en la maniant elle eſt rude au toucher, c'eſt un mauvais ſigne. Souvent pour lui donner un bel œil, ils l'apprêtent avec une certaine eau de ris mêlée de chaux qui la brûle, & qui fait que l'ayant tranſportée en Europe, on ne peut la mouiller.

Il n'en eſt pas de même de celle qui eſt pure, car rien n'eſt plus aiſé à mouliner. Un Ouvrier Chinois moulinera cette ſoye pendant plus d'une heure, ſans s'arrêter, c'eſt-à-dire, ſans qu'aucun fil ſe caſſe. Auſſi l'on ne peut rien voir ni de plus beau, ni de plus net.

Les moulins dont ils ſe ſervent, ſont bien différens de ceux d'Europe, & beaucoup moins embarraſſans. Deux ou trois méchans devidoirs de bambou avec un roüet leur ſuffiſent. Il eſt ſurprenant de voir quelle eſt la ſimplicité des inſtrumens, avec leſquels ils font les plus belles étoffes.

On trouve à *Canton* une autre eſpéce de ſoye qui vient du *Tong king*, mais elle n'eſt pas comparable à celle que fournit la Province de *Tche kiang*, pourvû néanmoins que celle-ci ne ſoit pas trop humide, & c'eſt à quoi il faut prendre garde, en ſe donnant le ſoin d'ouvrir les paquets; car les Chinois, qui d'ordinaire cherchent à tromper, mettent quelquefois dans le cœur du paquet un ou deux écheveaux de groſſe ſoye, bien différente de celle qui paroît au-deſſus.

C'eſt de cette ſoye que les plus belles étoffes ſe travaillent dans la Province de *Kiang nan*; car c'eſt dans cette Province que la plûpart des bons Ouvriers ſe rendent, & c'eſt elle qui fournit à l'Empereur toutes celles qui ſont à ſon uſage, & dont il fait préſent aux Grands & aux Seigneurs de ſa Cour. Le grand commerce qui ſe fait à *Canton*, où tous les Etrangers abordent, ne laiſſe pas d'y attirer auſſi un grand nombre des meilleurs Ouvriers.

Ils feroient des étoffes auſſi riches qu'en Europe, s'ils étoient ſûrs d'en avoir le débit; ils ſe bornent d'ordinaire à ce qu'il y a de plus ſimple, parce que les Chinois s'attachent plus volontiers à ce qui eſt utile, qu'à ce qui eſt agréable.

Ils font à la vérité des étoffes d'or: mais ils ne paſſent pas leur or par la filiere, afin de le retordre avec le fil, comme on fait en Europe; ils ſe contentent de dorer une longue feüille de papier, qu'ils coupent en très-petites bandes, dont ils enveloppent la ſoye avec beaucoup d'adreſſe.

Ces étoffes ſont très-belles en ſortant des mains de l'Ouvrier, mais elles ne ſont point de ſi longue durée, & ne peuvent guéres ſervir aux vêtemens, parce que l'air & l'humidité terniſſent bientôt l'éclat de l'or; elles ne ſont guéres propres qu'à faire des meubles & des ornemens d'Egliſe. Il n'y a que les Mandarins ou leurs femmes qui s'habillent de ces ſortes d'étoffes, ce qui eſt même très-rare.

Les piéces de ſoye dont les Chinois ſe ſervent davantage, ſont les gazes unies & à fleurs, dont ils ſe font des habits d'Eté; des damas de toutes les ſortes & de toutes les couleurs; des ſatins rayez; des ſatins noirs de *Nan king*; des taffetas à gros grains, ou petites moheres, qui ſont d'un très-bon uſage; diverſes autres ſortes de taffetas, les uns à fleurs qui reſſemblent

reſſemblent à du gros de Tours, d'autres dont les fleurs ſont à jour, comme de la gaze; quelques autres qui ſont ou rayez & de fort bon goût, ou jaſpez, ou piquez à roſettes, &c. du crêpon, des brocarts, des pannes, & différentes ſortes de velours. Celui qui eſt teint en cramoiſy ſe vend plus cher, mais il eſt aiſé d'y être trompé. Un moyen de découvrir la fraude, c'eſt de prendre du jus de limon mêlé avec de la chaux, & d'en répandre quelques gouttes en différens endroits: ſi la couleur change, c'eſt ſigne qu'elle eſt fauſſe.

Enfin les Chinois font une infinité d'autres étoffes dont les noms ſont inconnus en Europe. Mais il y en a de deux ſortes, qui ſont parmi eux d'un uſage plus ordinaire.

1°. Une ſorte de ſatin plus fort & moins luſtré que celui qui ſe fait en Europe, & qu'ils nomment *Touan tſe*. Il eſt quelquefois uni, & d'autres fois on le diverſifie par des fleurs, des arbres, des oyſeaux, des papillons, &c.

2°. Un taffetas particulier qu'ils appellent *Tcheou tse*, dont ils ſe font des caleçons & des doublures. Il eſt ſerré, & pourtant ſi pliant, qu'on peut le doubler & le preſſer de la main, ſans lui faire prendre de pli: on le lave même comme de la toile, ſans que pour cela il perde beaucoup de ſon luſtre.

Les Ouvriers Chinois donnent le luſtre au *Tcheou tſe* ou taffetas, avec de la graiſſe de marſouin de riviere, qu'ils nomment *Kiang tchu*, c'eſt-à-dire, cochon du fleuve *Yang tſe kiang*. Car on voit dans ce grand fleuve, à plus de 60. lieuës de la Mer, des marſouins, moins gros à la vérité que ceux de l'Océan, mais qui dans l'eau douce vont par troupes, & à la file, & qui font les mêmes ſauts & les mêmes évolutions qu'en pleine mer.

On purifie cette graiſſe en la lavant, & en la faiſant cuire: enſuite avec une broſſe fine, on en donne au taffetas des couches de haut en bas en un même ſens & du ſeul côté qu'on veut luſtrer. Quand les Ouvriers travaillent la nuit, ils uſent à leurs lampes de cette graiſſe fondue, au lieu d'huile. Son odeur délivre de mouches le lieu où ils travaillent, ce qu'on regarde comme un grand avantage, car ces inſectes, en ſe plaçant ſur l'ouvrage, lui ſont fort dommageables.

La Province de *Chan tong* fournit une ſoye particuliere, qui ſe trouve en quantité ſur les arbres & dans les campagnes; elle ſe file, & l'on en fait une étoffe, nommée *Kien tcheou*. Cette ſoye eſt produite par de petits inſectes qui reſſemblent aſſez aux chenilles: ils ne la tirent pas en rond, ni en ovale, comme font les vers à ſoye, mais en fils très-longs: ce fil s'attache aux arbriſſeaux & aux buiſſons, ſelon que le vent le pouſſe d'un côté ou d'autre. On amaſſe ces fils, & on en fait des étoffes de ſoye qui ſont plus groſſieres, que celles qui ſe font de la ſoye filée dans les maiſons: mais auſſi ces vers ſont ſauvages, & ils mangent indifféremment les mûriers & les feüilles des autres arbres. Ceux qui ne s'y connoiſſent pas, prendroient ces étoffes pour de la toile rouſſe, ou pour un droguet des plus groſſiers.

Les vers qui filent cette ſoye, ſont de deux eſpeces: la premiere qui eſt beaucoup plus groſſe & plus noire que nos vers à ſoye, ſe nomme *Tſouen kien*: la ſeconde qui eſt plus petite, ſe nomme *Tiao kien*. Le cocon de la premiere eſt d'un gris rouſſeâtre; celui de l'autre eſt plus noir. L'étoffe qu'on en fait, tient de ces deux couleurs; elle eſt fort ſerrée, ne ſe coupe point, dure beaucoup, ſe lave comme de la toile; & quand elle eſt bonne, les taches ne la gâtent point, pas même celle de l'huile qui tombe deſſus. Cette étoffe eſt fort eſtimée des Chinois, & eſt quelquefois auſſi chere que le ſatin, & les étoffes de ſoye les mieux faites. Comme les Chinois ſont très-habiles à contrefaire, ils font de faux *Kien tcheou* avec le rebut de la ſoye de *Tche*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 223 sur 741

kiang, & il eſt aiſé d'y être trompé, ſi l'on n'y prend garde.

Depuis quelques années les Ouvriers de *Canton* ſe ſont mis à faire des rubans, des bas, & des boutons de ſoye; & ils y réuſſiſſent parfaitement bien. Les bas de ſoye, ne ſe vendent qu'un tael, & les plus gros boutons ne coûtent que dix ſols la douzaine.

Comme l'abondance & la bonté de la ſoye, dépendent beaucoup de la maniere dont on éleve les vers qui la produiſent, & des ſoins qu'on ſe donne pour les nourrir depuis le tems qu'ils ſont éclos, juſqu'au tems de leur travail; la méthode qu'on obſerve à la Chine, pourra devenir auſſi utile qu'elle eſt curieuſe. Un Auteur de réputation qui vivoit ſous la Dynaſtie des *Ming*, & qui eſt d'une Province, laquelle abonde en ſoyeries, a fait un aſſez gros Livre ſur cette matiere. Le Pere Dentrecolles m'en a envoyé l'extrait, dont j'ai tiré, ce qui m'a paru le plus propre à perfectionner un ſi beau travail, & à en aſſurer le ſuccès.

Comme la ſoye n'eſt pas chere à la Chine, il faut que les dépenſes néceſſaires pour la mettre en œuvre, ſoient peu conſidérables. D'ailleurs l'eſtime qu'on en fait en Europe, d'où chaque année on voit partir tant de Vaiſſeaux pour y aller s'en fournir, fait juger que de nouvelles connoiſſances données par les Chinois ſur un travail ſi intereſſant, ne ſeront pas tout-à-fait inutiles.

Extrait d'un ancien Livre Chinois, qui enſeigne la maniere d'élever & de nourrir les Vers à ſoye, pour l'avoir & meilleure, & plus abondante.

L'Auteur Chinois commence d'abord par traitter de quelle maniere on doit cultiver les mûriers, dont les feuilles ſervent de nourriture aux vers à ſoye, parce que ces inſectes, dit-il, de-même que les autres animaux, ne ſont capables d'un travail utile, qu'autant que les alimens qu'on leur donne, ſont proportionnez à leurs organes & à leurs fonctions. Il diſtingue deux ſortes de mûriers, les uns qui ſont véritables, & qui ſe nomment *Sang*, ou *Tiſang*: mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils donnent de groſſes mûres, comme en Europe: on n'a beſoin que de leurs feüilles, & c'eſt en vûë de faire pouſſer les feuilles en quantité, qu'on s'applique à la culture de ces arbres.

Il y a d'autres mûriers ſauvages qu'on nomme *Tche*, ou *Ye ſang*. Ce ſont de petits arbres qui n'ont ni la feuille, ni le fruit du mûrier. Leurs feuilles ſont petites, âpres au toucher, & de figure ronde, qui ſe termine en pointe. Elles ont dans le contour des portions de cercle rentrant. Le fruit du *Tche* reſſemble au poivre, il en ſort un au pied de chaque feuille. Les branches épineuſes & épaiſſes viennent naturellement en forme de buiſſon. Ces arbres veulent être ſur des côteaux, & y former une eſpece de forêts.

Il y a des vers à ſoye, qui ne ſont pas plûtôt éclos dans la maiſon, qu'on les porte ſur ces arbres, où ils ſe nourriſſent, & font leurs coques. Ces vers campagnards & moins délicats, deviennent plus gros & plus longs que les vers domeſtiques; & quoique leur travail n'égale pas celui de ces derniers, il a pourtant ſon prix & ſon utilité, comme on le peut juger de ce que j'ai dit de l'étoffe nommée *Kien tcheou*. C'eſt de la ſoye produite par ces vers, qu'on fait les cordes des inſtru-

mens de muſique, parce qu'elle eſt forte & réſonnante.

Au reſte, il ne faut pas croire que ces arbres *Tche*, ou Mûriers ſauvages ne demandent aucun ſoin, & qu'il ſuffiſe de les charger de vers à ſoye. Il faut ménager dans ces petites forêts quantité de ſentiers en forme d'allées, afin de pouvoir arracher les mauvaiſes herbes qui croiſſent ſous les arbres. Ces herbes ſont nuiſibles, en ce qu'elles cachent des inſectes, & ſur-tout des ſerpens, qui ſont friands de ces gros vers. Ces ſentiers ſont encore néceſſaires, afin que les Gardes parcourent ſans ceſſe le bois, ayant le jour une perche à la main, ou un fuſil, pour écarter les oyſeaux ennemis de ces vers; & battant la nuit un large baſſin de cuivre, pour éloigner les oyſeaux nocturnes. On doit prendre cette précaution chaque jour, juſqu'au tems où l'on recueille les coques travaillées par les vers.

Il eſt à obſerver que les feüilles, auſquelles les vers n'ont point touché au printems, doivent être arrachées pendant l'Eté. Si on les laiſſoit ſur l'arbre, les feüilles qui renaîtroient le printems ſuivant, auroient des qualitez veneneuſes & malfaiſantes. On trouve dans un Livre Chinois ſur les Plantes, la circulation de leur ſuc clairement exprimée. On juge ſans doute que ce ſuc qui circule, & qui des vieilles feüilles couleroit dans la matrice, nuiroit par ſa groſſiereté à la ſéve, qui monte de la racine de l'arbre juſqu'à l'extrémité de ſes branches.

Pour rendre les arbres *Tche* plus propres à nourrir des vers domeſtiques, il eſt bon de les cultiver à peu-près de même que les Mûriers véritables. Il eſt ſur-tout à propos de ſemer du mil dans le terroir, où on les aura planté un peu au large. Le mil corrige l'âpreté des petites feüilles de l'arbre de *Tche*, qui deviennent plus épaiſſes & plus abondantes; les vers qui s'en nourriſſent, travaillent les premiers à leurs coques, & leur ſoye en eſt plus forte.

Peut-être feroit-on quelques découvertes ſemblables en Europe, ſi l'on obſervoit ſur les arbres les coques de vers qui y ſont attachées. Il faudroit les prendre avant que les vers fuſſent changez en papillons; car quand ils ſortent de leurs coques, ils n'y laiſſent pas leurs œufs, que divers incidens font périr en grande partie. Il faudroit auſſi ramaſſer pluſieurs de ces coques animées, afin d'avoir des papillons mâles & femelles; & les œufs étant éclos l'année ſuivante, on les répandroit ſur les arbres d'où on les auroit tirez, & ils s'y nourriroient ſans peine. Il y a apparence que c'eſt ainſi qu'on a fait à la Chine la découverte des vers à ſoye.

On a fait une obſervation, dont l'Auteur Chinois ne parle point, & qui peut néanmoins avoir ſon utilité, c'eſt qu'au lieu de l'arbre *Tche*, dont les feüilles nourriſſent les vers, qui travaillent à la ſoye propre à faire des *Kien tcheou*, on peut employer les feüilles de chêne. Le feu Empereur *Cang hi* en a fait l'expérience. Une année qu'il paſſa l'été & l'automne à *Geho*, en Tartarie, il fit nourrir des vers à ſoye ſur des chênes; ſans doute que c'étoit des premieres feüilles encore tendres, que ces vers ſe nourriſſoient.

Mais enfin l'épreuve en a été faite, & peut-être que ſi on hazardoit de mettre des vers à ſoye domeſtiques ſur un jeune chêne, quelques-uns d'eux s'accoûtumeroient à ce genre de vie ruſtique; de même qu'on voit des enfans de famille, qui ont été élevez délicatement, s'endurcir aux fatigues & à la nourriture du ſimple ſoldat. Des œufs qu'ils produiroient, on verroit ſortir ſans doute des vers campagnards, tels que ceux dont on tire la ſoye, qui ſert à faire le *Kien tcheou*. Du moins on pourroit eſſayer ſi ces premieres feüilles de chêne ſeroient du goût des vers à ſoye domeſtiques; & ſi cela étoit, elles pourroient ſuppléer à celles des mûriers, qui en certaines années ſont plus tardives.

On vient enſuite aux mûriers véritables; tout ce qu'en dit l'Auteur Chinois, peut ſe réduire aux articles ſuivans: quel-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 225 sur 741

le eſt la bonne ou la mauvaiſe eſpece des mûriers : de quelle maniere on peut les rendre meilleurs par le choix & la culture du terroir, par l'adreſſe qu'on apporte à les effeüiller, à les enter, & ſur-tout à les tailler; enfin comment il faut s'y prendre pour multiplier la bonne eſpéce.

On doit rejetter les mûriers qui commencent par pouſſer des fruits, & enſuite des feüilles, parce que ces feüilles ſont d'ordinaire très-petites & malſaines, & que d'ailleurs cette eſpece de mûriers n'eſt pas de longue durée, & périt en peu d'années.

Dans le choix des jeunes plans, il faut laiſſer ceux qui ont la peau ridée, parce qu'ils ne produiront que des feüilles petites & minces. Au contraire on doit ſe fournir de ceux dont l'écorce eſt blanche, qui ont peu de nœuds, & de grands bourgeons. Les feüilles en ſortiront larges & épaiſſes, & les vers qui s'en nourriront, produiront en leur tems des coques ſerrées & abondantes en ſoye.

Les meilleurs mûriers ſont ceux qui donnent peu de mûres, parce que le ſuc eſt moins partagé. Il y a un moyen, à ce qu'on aſſure, de les rendre ſtériles en fruits, & féconds en feüilles : c'eſt de faire manger aux poules des mûres, ſoit qu'elles ſoient fraichement cueillies, ſoit qu'elles ayent été ſéchées au Soleil : on ramaſſe la fiente de cette volaille, on la délaye dans l'eau, on met dans cette eau la graine de mûriers pour la macérer, après quoi on la ſeme.

On diſtingue en général deux bonnes eſpéces de mûriers, qui ont pris leurs noms de la Province, d'où ils ſont ſortis originairement. Les uns ſe nomment *King ſang* : *king* eſt le nom d'une contrée de la Province de *Hou quang*. Ses feüilles ſont minces & peu pointues, & reſſemblent en petit dans leurs contours aux feüilles de courge. La racine eſt durable, & le cœur du tronc ſolide. Les vers nourris de ces feüilles filent une ſoye forte, & très-propre à faire le *cha* & le *lo cha*, (c'eſt une eſpéce de gaze & de creſpe qui a du corps.) Les feüilles du *King* conviennent ſur tout aux vers nouvellement éclos ; car chaque âge a une nourriture qui lui eſt proportionnée, & dont il s'accommode mieux.

Les mûriers de *Lou*, ancien nom de la Province de *Chan tong*, ne ſont pas chargez de mûres; leur tronc s'allonge, leurs feüilles ſont grandes, fortes, fermes, rondes, épaiſſes, pleines de ſuc : les branches ſont ſaines & vigoureuſes, mais la racine & le cœur ne ſont pas ſolides & de durée : quoique leurs feüilles ſoient bonnes pour tout âge, elles ſont néanmoins plus propres à nourrir les vers qui ſont déja un peu grands.

Parmi ces ſortes de mûriers, il y en a qui pouſſent des feüilles de tres-bonne heure : ce ſont ceux-là qu'il faut choiſir pour les avoir près de ſa maiſon, afin de pouvoir plus aiſément en préſerver le pied des mechantes herbes, le fumer, l'arroſer dans les tems de ſéchereſſe, & avoir comme à ſa main les premieres proviſions de vivres pour ces précieux inſectes.

Les jeunes arbriſſeaux qu'on a trop effeüillez avant qu'ils euſſent trois ans, ſe reſſentent dans la ſuite de cet épuiſement : ils deviennent foibles & tardifs. Il en arrive de même à ceux dont on ne coupe pas bien net les feüilles & les branches, qu'on emporte tout effeüillées. Quand ils ont atteint trois ans, ils ſont dans leur grande vigueur, mais ils commencent à la perdre vers l'âge de cinq ans, lorſque leurs racines s'entrelaſſent. Le remede qu'on y apporte, c'eſt de déchauſſer ces arbres vers le Printems, de couper les racines trop entrelaſſées, & de les couvrir enſuite d'une terre préparée, qui ſe lie aiſément par le ſoin qu'on prend de l'arroſer.

Quand ils vieilliſſent, il y a un art de les rajeunir ; c'eſt de couper toutes les branches épuiſées, & d'y enter des jets bien ſains : il ſe gliſſe par là dans tout le corps de l'arbre un ferment qui le vivifie :

c'eſt

c'eſt au commencement de la ſeconde Lune qu'il faut enter, c'eſt-à-dire, au mois de Mars.

Pour empêcher que ces arbres ne languiſſent, il faut examiner de tems en tems ſi de certains vers ne les ont pas percez, pour y dépoſer leurs ſemences. On fait mourir ces vers, en y inſinuant un peu d'huile du fruit de l'arbre *Tong*. Toute autre huile forte produiroit ſans doute le même effet.

Le terroir convenable aux mûriers ne doit être ni fort, ni trop dur. Un champ qui a demeuré long-tems en friche, & qu'on a nouvellement labouré, y eſt très-propre.

Dans les Provinces de *Tche kiang* & de *Kiang nan*, d'où vient la meilleure ſoye, on a ſoin d'engraiſſer la terre de la boue qu'on tire des canaux, dont le pays eſt coupé, & qu'on nettoye tous les ans. On peut y employer les cendres & la fiente des animaux, ſans oublier celle des vers à ſoye. Les petits légumes qu'on ſeme entre ces arbres, ne leur font aucun tort, pourvû néanmoins qu'on ſoit attentif à ne pas labourer la terre près de l'arbre, car le ſoc endommageroit les racines.

Mais voici ce qu'il y a de principal, & ce qui apporte le plus de profit; c'eſt d'avoir l'œil à ce que les mûriers ſoient taillez à propos, & par une main habile : l'arbre en eſt, & plûtôt, & plus chargé de feüilles : ces feüilles ſont mieux nourries, & d'un goût plus propre à réveiller l'appetit des vers. On ne doit pas craindre d'éclaircir les branches, & ſur tout celles du cœur de l'arbre; afin d'y laiſſer une place vuide & libre. Celui qui eſt chargé de faire la proviſion des feüilles, étant placé dans le centre de l'arbre, les cueille bien plus commodément. Il ramaſſe plus de feüilles en un jour, qu'un autre qui n'auroit pas pris cette précaution, n'en ramaſſeroit en pluſieurs jours. Ce qui n'eſt pas une petite épargne.

D'ailleurs quand les vers ſont affamez, on ne court point le riſque de les faire ſouffrir de la faim : leur repas eſt bien plûtôt préparé, que s'il falloit faire la proviſion de feüilles fraîches, ſur un mûrier épais comme un buiſſon. Pour faciliter la cueillette autour de l'arbre, on ſe ſert d'une échelle fourchée, qui ſe ſoutient elle-même ſans appuyer ſur le mûrier, de crainte de lui nuire. Notre Auteur prétend qu'un mûrier bien taillé en vaut deux autres, & rend un double profit.

C'eſt au commencement de Janvier, ou dans tout ce mois là qu'on taille les mûriers : on les taille de la même façon qu'on taille les vignes, & en particulier les treilles. Il ſuffit que les branches qu'on laiſſe ayent quatre yeux. Le ſurplus doit être rejetté. On coupe entierement quatre ſortes de branches : 1°. Celles qui ſont pendantes & qui penchent vers la racine. 2°. Celles qui ſe jettent en dedans, & qui tendent vers le tronc. 3o. Celles qui ſont fourchuës, & qui ſortent deux à deux du tronc de l'arbre : l'une de ces branches doit être néceſſairement retranchée. 4°. Celles qui d'ailleurs viennent bien, mais qui ſont trop épaiſſes & trop garnies.

On ne laiſſera donc que les branches qui ſe jettent en dehors de l'arbre : au Printems ſuivant elles auront un air vif & brillant, & les feüilles qui auront le plus pouſſées, avanceront la vieilleſſe des vers, & augmenteront le profit de la ſoye.

Notre Auteur qui compte beaucoup ſur l'art de tailler les mûriers, ainſi qu'il ſe pratique dans ſon pays de *Nan king*, & au voiſinage de *Tche kiang*, dit hardiment que ceux de la Province de *Chan tong* qui en uſent autrement, devroient éprouver cette méthode, & ne pas s'en tenir opiniâtrément à leurs anciennes pratiques.

Sur la fin de l'Automne, & avant que les feüilles des mûriers jauniſſent, il faut les cueillir, les faire ſécher au Soleil, puis les battre & les briſer en petites parties, les conſerver dans un lieu non fumé, & même les enfermer dans de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 227 sur 741

grands vaſes de terre, dont on bouchera l'ouverture avec de la terre graſſe. Au Printems ces feüilles briſées ſeront réduites en une eſpéce de farine. On la donne aux vers après qu'ils ont mué. J'expliquerai en ſon lieu la maniere de la donner, & les bons effets qu'elle produit.

Dans les Provinces de *Tche kiang* & de *Kiang nan* qui produiſent la meilleure ſoye, on eſt attentif à empêcher les mûriers de croître : on les taille pour qu'ils ne viennent qu'à une certaine hauteur. Les branchages qu'on ramaſſe avec ſoin, ſont de plus d'un uſage ; car les Chinois ſçavent mettre tout à profit. 1°. Dans les endroits où le bois eſt rare, ils ſervent à faire du feu pour chauffer l'eau, où l'on met les bonnes coques de ſoye, afin de les dévider plus aiſément. 2°. De la cendre de ces branches, on en fait une leſſive, où l'on jette les coques percées par les papillons, & celles qui ſont défectueuſes. Avec le ſecours de cette leſſive où elles cuiſent, elles s'élargiſſent extraordinairement, & deviennent propres à être filées pour faire de la filoſelle, ou être préparées pour la oüate qui tient lieu de coton. 3°. Enfin avant que de deſtiner au feu ces branchages, il y en a qui les dépouillent de leur peau, dont ils font du papier qui eſt aſſez fort pour couvrir les paraſols ordinaires, ſur-tout quand il eſt huilé & coloré.

Comme les mûriers vieilliſſent, & qu'en vieilliſſant leurs feüilles deviennent moins appetiſſantes, on doit avoir ſoin de les renouveller : outre la maniere de les rajeunir par l'enture, comme je l'ai expliqué, on ſe procure de nouveaux plans, ſoit en entrelaſſant des branches vives & ſaines dans de petites tonnes faites de deux piéces d'un gros bambou, qu'on remplit de bonne terre ; ſoit en recourbant au Printems de longues branches qu'on a laiſſées au tems de la taille, & qu'on plonge par la pointe dans une terre préparée ; au mois de Decembre ſuivant, ces branches auront pris racine de bouture. Alors on les retranche du corps de l'arbre en les coupant adroitement, & on les tranſplante dans la ſaiſon.

On ſeme auſſi des graines de mûrier : il faut les choiſir des meilleurs arbres, & du fruit qui vient au milieu des branches. Cette graine doit ſe mêler avec la cendre des branches qu'on a brûlez : le lendemain on agite le tout dans de l'eau : lorſque l'eau vient à ſe raſſeoir, la graine inutile ſurnage : celle qui va au fond doit être ſéchée au Soleil, puis on la ſeme avec du mil à parties égales & mêlées enſemble. Le mil eſt ami du mûrier, & en croiſſant il le défend des ardeurs du Soleil ; car dans ces commencemens il veut de l'ombre. Lorſque le mil eſt meur, on attend qu'il faſſe du vent, & alors on y met le feu. Au Printems ſuivant, les mûriers pouſſent avec beaucoup plus de force.

Quand les jets ſont montez à une juſte hauteur, il faut en couper la pointe, afin qu'ils ſe fourniſſent par les côtez, de même qu'on a ſoin de couper les branches qui naiſſent, juſqu'à ce que l'arbre parvienne à la hauteur qu'on ſouhaitte. Enfin on tranſplante ces jeunes mûriers en differentes lignes, à la diſtance de huit à dix pas. Chaque plan d'une ligne ſera éloigné de quatre pas de ſon voiſin. Il faut éviter que les arbres d'une ligne ne répondent directement à ceux de la ligne oppoſée ; apparemment qu'on affecte ce défaut de ſymmetrie, afin que ces arbres ne ſe faſſent pas de l'ombre les uns aux autres.

Ce n'eſt pas aſſez d'avoir cultivé des mûriers, propres à fournir la nourriture convenable aux vers à ſoye, il faut encore préparer à ces précieux inſectes, un logement qui ſoit conforme aux diverſes ſituations où ils ſe trouvent, & au tems où ils ſont occupez de leur ouvrage. Ces habiles ouvriers qui contribuent de leur ſubſtance, au luxe & à la délicateſſe de nos habits & de nos meubles, méritent qu'on les traitte avec

distinction. Les richeſſes qu'ils fourniſſent, ſe meſurent ſur les ſoins qu'on prend d'eux: s'ils ſouffrent, s'ils languiſſent, leur ouvrage ſouffrira & languira à proportion.

Il y a quelques Auteurs Chinois, qui ont parlé du logement propre pour les vers à ſoye; mais ils n'ont écrit que pour ceux qui ſuivent une certaine routine, par rapport à une petite quantité de ſoye proportionnée à leur loiſir, à leurs facultez, & à leur étroite habitation: car il y a certaines Provinces, où preſque dans toutes les maiſons on éleve des vers à ſoye. L'Auteur qu'on ſuit ici, & qui parvint à être un des premiers Miniſtres de l'Empire, a traitté la matiere à fonds, & n'a écrit que pour les grands laboratoires, où l'on fait de la dépenſe, mais dont on eſt dédommagé dans la ſuite avec uſure.

Il faut, dit notre Auteur, choiſir un lieu agréable pour le logement des vers à ſoye, & avoir ſoin que ce logement ſoit un peu élevé, ſur un terrain ſec, & dans le voiſinage d'un ruiſſeau; car comme il eſt néceſſaire de baigner & de laver pluſieurs fois les œufs, l'eau vive eſt celle qui convient davantage. Le quartier où l'on bâtira ce logement, doit être retiré, & ſur-tout éloigné des fumiers, des égouts, des troupeaux, & de tout fracas. La mauvaiſe odeur, & les moindres ſurpriſes de frayeur, font d'étranges impreſſions ſur une engeance ſi délicate: l'abboyement même des chiens, & le cri perçant du coq, ſont capables de les déranger, quand ils ſont nouvellement éclos.

On bâtira donc une chambre quarrée, qui peut avoir d'autres uſages hors de la ſaiſon des vers à ſoye. Comme l'air y doit être chaud, on aura ſoin que les murailles ſoient bien conditionnées. L'entrée ſera tournée au midi, du moins au Sud Eſt, & jamais au Nord. Il y aura quatre fenêtres, une à chaque côté de la chambre, pour admettre l'air de dehors ſelon le beſoin, & lui donner un libre paſſage: ces fenêtres qu'on tient preſque toûjours fermées, ſeront d'un papier blanc, & tranſparent, parce qu'il y a des heures où la clarté eſt néceſſaire, & d'autres où il faut de l'obſcurité: c'eſt pourquoi il eſt à propos qu'il y ait des nattes mobiles derriere les chaſſis.

Ces nattes ſerviront encore à défendre le lieu des vents contraires, tels que ſont les vents du Sud & de Sud-Oueſt, qui n'y doivent jamais pénétrer: & comme on a beſoin quelquefois d'un zéphir rafraîchiſſant, & que pour cela il eſt néceſſaire d'ouvrir une des fenêtres, ſi c'étoit dans un tems où l'air fut rempli de moucherons & de couſins, ce ſeroit autant de vers perdus: s'ils ſe jettent ſur les coques de ſoye, ils y cauſent des tares, qui rendent la ſoye d'une difficulté extrême à dévider: le mieux, & ce qui ſe pratique ordinairement, c'eſt de hâter l'ouvrage avant la ſaiſon des moucherons. On ne doit pas être moins ſoigneux à défendre l'entrée de la chambre aux petits lézards, & aux rats, qui ſont friands des vers à ſoye, & pour cela il faut ſe pourvoir de chats actifs & vigilans.

Il eſt important, comme on le verra dans la ſuite, que les œufs s'éclоſent en même tems, & que les vers dorment, ſe reveillent, mangent, & muent tous enſemble; & pour cela il faut que dans leur logement il regne une chaleur toûjours égale & conſtante. Le moyen que notre Auteur ſuggere pour l'y conſerver, c'eſt de bâtir aux quatre angles de la chambre, quatre eſpéces de petits poëles, c'eſt-à-dire, des creux maçonnez chacun de tous les côtez, où l'on allume du feu; ou bien d'avoir un bon braſier portatif qu'on promenera dans la chambre, & qu'on retirera, lorſqu'on le jugera à propos. Mais ce braſier doit être allumé au dehors de la chambre, & enſeveli ſous un tas de cendres; car une flamme rouge, ou bleuâtre, nuit beaucoup aux vers.

Notre Auteur voudroit même, autant qu'il eſt poſſible, que le feu qui échauffe la chambre, ſe fît de fiente de

vache. Il conſeille d'en ramaſſer pendant l'hyver, de la détremper, de la mettre en briques, & de la faire ſécher au Soleil. On rangera ces briques ſur des couches de bois dur, qu'on aura mis dans les cavitez mâçonnées, on y mettra le feu, lequel produira une chaleur douce, & convenable aux vers, qui ſe plaiſent à l'odeur de cette fiente, mais en prenant bien garde que la fumée ne pénétre dans le logement; car ils ne peuvent la ſouffrir. Ce feu ſe conſerve long-tems ſous les cendres, ce qui n'eſt pas un petit avantage. Enfin, pour préſerver le lieu de toute humidité, ſans quoi il y auroit peu de profit à eſpérer, il faut que la porte ait par dehors un paillaſſon piqué, qui empêche que la fraîcheur de l'air ne s'y inſinuë.

Il s'agit maintenant de meubler le logement, & d'y tenir prêts les inſtrumens néceſſaires, pour fournir aux beſoins & à l'entretien des vers à ſoye. On diſpoſera par étage neuf ou dix rangs de planches, plus ou moins, à la diſtance de neuf pouces les uns des autres. Là ſeront placées des clayes faites de joncs à claires voyes, en ſorte que le petit doigt puiſſe paſſer dans chaque trou, afin que la chaleur du lieu y pénétre plus aiſément, & que la fraîcheur y ſuccéde de même. Ces divers étages ſeront rangez de telle maniere, qu'ils formeront une enceinte dans la chambre, au milieu, & autour de laquelle on puiſſe agir. C'eſt ſur ces clayes qu'on fait éclore les vers, & qu'on les nourrit juſqu'à ce qu'ils ſoient prêts à faire leur ſoye; car pour lors la ſcene change.

Au reſte, ces clayes étant comme le berceau de ces vermiſſeaux extrêmement tendres, on y met une eſpéce de matelas, dit le Chinois, c'eſt-à-dire, qu'on y répand une couche de paille ſéche, & hachée en petites parties, ſur laquelle on étend une longue feüille de papier, qu'on adoucit en la maniant délicatement. Quand la feüille eſt ſalie par leurs crottes, ou par les reſtes de leur repas, c'eſt-à-dire, par les fibres des feüilles auſquelles ils ne touchent point, on la couvre d'un filet, dont les mailles donnent un libre paſſage: on jette ſur ce filet des feüilles de mûriers, dont l'odeur fait monter auſſi-tôt ce peuple affamé: enſuite on leve doucement le filet, qu'on place ſur une claye nouvelle, tandis qu'on nettoye l'ancienne pour s'en ſervir une autre fois.

Voilà bien des précautions à garder pour le logement des vers: Notre Auteur les pouſſe encore plus loin. Il veut qu'autour du bâtiment, & à peu de diſtance, on éleve une muraille, ou une épaiſſe paliſſade, ſur-tout du côté de l'Oueſt, afin que ſi l'on eſt obligé de faire entrer de l'air de ce côté-là, le Soleil couchant ne donne pas ſur les vers à ſoye.

Quand il s'agit de ramaſſer les feüilles de mûriers, il conſeille de ſe ſervir d'un large rezeau, qui s'ouvre, & ſe ferme à peu-près comme une bourſe, afin que les feüilles ne ſoient pas étouffées, & que dans le tranſport leur humidité ſe deſſéche, ſans qu'elle ſoit en danger de ſe faner.

Comme dans les premiers jours, après que les vers ſont éclos, ils ont beſoin d'une nourriture plus délicate & préparée, il veut qu'on coupe les feüilles en petits filamens très-déliez, & que pour cela on y employe un couteau très-affilé, qui ne preſſe pas les feüilles en les coupant, & qui leur laiſſe toute la fineſſe de leur goût.

On voit aſſez ſouvent que les plantes dégénerent, & que la ſemence ne répond pas à la bonté de ſa premiere origine: il en arrive de même aux papillons; il y en a de foibles & de languiſſans: on ne doit pas en attendre une poſterité vigoureuſe. Il eſt donc important de les choiſir: ce triage ſe fait à deux repriſes.

1°. Avant qu'ils ſoient ſortis de leurs coques, & c'eſt alors qu'on doit diſtinguer celles des mâles, & celles des femelles;

melles. Voici la maniere de les connoître : les coques un peu pointues, qui ſont ſerrées, fines, moins grandes que les autres, contiennent les papillons mâles. Les coques plus arrondies, plus grandes, plus épaiſſes, & plus négligées renferment les femelles. A parler en général, les coques qui ſont claires, un peu tranſparentes, nettes, & ſolides, ſont les meilleures.

2°. Ce choix ſe fait encore plus ſûrement, lorſque les papillons en ſont ſortis, ce qui arrive peu après le quatorziéme jour de leur ſolitude. Ceux qui ſortent les premiers, & qui devancent les autres d'un jour, ne doivent point être employez à multiplier l'eſpece ; attachez-vous à ceux qui ſortent en foule le jour ſuivant : les plus tardifs doivent être rejettez. Voici un autre indice pour ne pas ſe tromper dans ce triage : les papillons, dont les aîles ſont recourbées, qui ont les ſourcils chauves, la queuë ſeche, le ventre rougeâtre & nullement velu, ne doivent pas être gardez pour la multiplication de l'eſpece.

Lorſque ce triage eſt fait, on approche les mâles des femelles qu'on place ſur diverſes feüilles de papier, afin qu'ils s'accouplent. Ce papier doit être fait, non de toile de chanvre, mais d'écorce de mûriers : Il faut les fortifier par des fils de ſoye ou de coton collez par derriere, parce que quand elles ſeront chargées d'œufs, elles doivent être plongées juſqu'à trois fois dans l'eau pour donner aux œufs un bain ſalutaire. On étendra ces feuilles de papier ſur des nattes chargées de paille épaiſſe. Après que les papillons auront été unis enſemble environ douze heures, il faut ſéparer les mâles. S'ils demeuroient plus long-tems unis, les œufs qui viendroient, étant plus tardifs, ne pourroient éclôre avec les autres, & cet inconvénient doit s'éviter. Les papillons mâles ſeront mis à quartier avec ceux qu'on aura rejettez dès le commencement.

Afin que les femelles pondent plus avantageuſement, on avertit de les mettre au large, & de les couvrir : l'obſcurité les empêche de trop éparpiller leurs œufs. Quand elles en ſeront entiérement délivrées, il faut les tenir encore couvertes durant quatre ou cinq jours. Après quoi tous ces papillons joints à ceux qu'on aura mis à l'écart, ou qu'on tirera morts des coques, ſeront mis profondément en terre, car ce ſeroit une peſte pour les animaux qui y toucheroient. Il y en a qui aſſurent que ſi on les enfoüit en divers endroits dans un champ, ce champ pendant quelques années ne produira ni ronces, ni aucuns autres arbriſſeaux épineux. Il y en a d'autres qui les jettent dans des étangs domeſtiques, & ils prétendent qu'il n'y a rien de meilleur pour engraiſſer les poiſſons.

Quant à cette riche ſemence qui reſte attachée ſur les feüilles de papier, il peut y en avoir encore de rebut : les œufs, par exemple, qui étant collez enſemble forment des eſpeces de grumeaux, doivent être rejettez ; l'eſperance de la ſoye eſt dans les autres, & c'eſt de ceux-ci qu'on doit prendre un très-grand ſoin. Sur quoi notre Auteur s'étonne, que les vers étant ſi ſenſibles aux impreſſions de l'air tant ſoit peu froid ou humide, leurs œufs au contraire ſe trouvent fort bien de l'eau & de la neige : Ne ſemble-t-il pas, dit-il, qu'ils ſoient de deux natures différentes ? Il compare les changemens qui arrivent aux vers, qu'on voit devenir ſucceſſivement fourmis, chenilles, & enfin papillons, aux changemens qui arrivent par ordre aux plantes, par le développement de leurs parties qui ſont compactes dans une ſituation, & qui ſe dilatent dans une autre, dont les unes ſechent & tombent, au moment que d'autres paroiſſent & ſont dans toute leur vigueur.

Le premier ſoin qu'on doit prendre, c'eſt de ſuſpendre ces feüilles chargées d'œufs à la poutre de la chambre qui ſera ouverte pardevant, afin que le vent paſſe, ſans pourtant que les rayons du

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 231 sur 741

Soleil donnent deſſus: il ne faut pas que le côté de la feuille où ſont les œufs, ſoit tourné en dehors. Le feu dont on échauffe la chambre ne doit jetter ni flamme, ni fumée: on doit auſſi prendre garde qu'aucune corde de chanvre n'approche ni des vers, ni des œufs: ces avertiſſemens ne ſe répétent pas ſans raiſon. Quand on a laiſſé durant quelques jours les feuilles ainſi ſuſpendues, on les roule d'une maniere lâche, enſorte que les œufs ſoient en dedans de la feuille, & on les ſuſpend encore de la même maniere durant l'Eté & l'Automne.

Le huitiéme de la douziéme Lune, c'eſt-à-dire, à la fin de Décembre, ou dans le mois de Janvier, lorſqu'il y a un mois intercalaire, on donne le bain aux œufs dans de l'eau froide de riviere, s'il eſt poſſible, ou bien dans de l'eau où l'on aura diſſous un peu de ſel, ayant l'œil que cette eau ne ſe glace. Les feuilles y reſteront deux jours, & de peur qu'elles ne ſurnâgent, on les arrête au fond du vaſe, en mettant deſſus une aſſiette de porcelaine. Après les avoir retirées de l'eau, on les ſuſpend de nouveau, & lorſqu'elles ſont ſeches, on les roule d'une maniere un peu ſerrée, & on les enferme ſéparément & debout dans un vaſe de terre. Dans la ſuite, environ tous les dix jours une fois, lorſque le Soleil après un tems pluvieux ſe montre avec force, on expoſe les feuilles à ſes rayons dans un lieu couvert où il n'y ait point de roſée: on les y laiſſe ainſi expoſées environ une demie heure, & puis on les enferme, comme on a fait auparavant.

Il y en a dont la pratique eſt différente: ils plongent les feuilles dans de l'eau, où ils ont jetté des cendres de branches de mûriers, & après les y avoir laiſſées un jour entier, ils les en retirent pour les enfoncer quelques momens dans de l'eau de neige, ou bien ils les ſuſpendent durant trois nuits à un mûrier, pour y recevoir la neige ou la pluye, pourvû qu'elle ne ſoit pas trop forte.

Ces bains ou d'une eſpece de leſſive & d'eau de neige, ou d'eau de riviere, ou d'eau empreinte de ſel, procurent dans ſon tems une ſoye facile à devider, & contribuent à la rendre plus liée, plus forte, & moins poreuſe dans ſa ſubſtance. Ils ſervent principalement à conſerver dans les œufs toute leur chaleur interne, en quoi conſiſte leur vertu prolifique.

Lorſqu'on voit ſur les mûriers des feuilles naiſſantes, il eſt tems de ſonger à faire éclore les œufs: car on les hâte, ou on les retarde, ſelon les divers degrez de chaleur ou de fraîcheur qu'on leur donne: on les hâte, ſi l'on déploye ſouvent les feuilles de papier, & ſi en les fermant, on les roule d'une maniere fort lâche. En faiſant tout le contraire, on les retarde.

Voici quelle doit être l'occupation des trois derniers jours, qui précedent la naiſſance des vers. Il importe beaucoup qu'ils viennent à éclore tous enſemble. Quand ils ſont prêts de naître, on voit les œufs ſe gonfler, & dans leur rondeur devenir un peu pointus: le premier de ces trois jours ſur les dix à onze heures, lorſque le Ciel eſt ſerain & qu'il fait un petit vent tel qu'il y en a pour lors, on tire du vaſe ces précieux rouleaux de papier, on les étend en long, on les ſuſpend, en ſorte que le dos ſoit tourné au Soleil, on les y tient juſqu'à ce qu'ils ayent une chaleur douce & temperée. On les roule enſuite d'une maniere ſerrée, & on les remet de leur hauteur dans le vaſe en un lieu chaud, juſqu'au lendemain qu'on les retire de la même façon, & qu'on fait la même manœuvre.

On remarquera ce jour-là que les œufs changent de couleur, & deviennent d'un gris cendré. Alors on joint les feuilles de papier deux à deux, on les roule plus ſerrées, on lie même les deux extrêmitez. Le troiſiéme jour ſur le ſoir on déplie les feuilles, & on les étend ſur une natte fine: les œufs paroiſſent alors noirâtres: s'il y avoit quelques vers d'éclos, ils doivent être réprouvez: la raiſon eſt

qu'ils ne ſeroient jamais vers de communauté : l'expérience a appris que ces ſortes de vers, qui ne ſont pas éclos en même tems que les autres, ne s'accordent jamais avec eux pour le tems de la mue, du réveil, des repas, ni, ce qui eſt de principal, pour le tems où ſe fait le travail des coques : ces vers bizarres multiplieroient les ſoins & les embarras, & par ce dérangement cauſeroient de la perte : c'eſt pourquoi on les bannit de bonne heure. Cette ſéparation étant faite, on roule trois feuilles enſemble d'une maniere fort lâche, qu'on tranſporte dans un lieu bien chaud, & qui ſoit à l'abri du vent du Midi.

Le lendemain ſur les dix à onze heures on tire les rouleaux, on les déplie, & on les trouve pleins de vers qui ſont comme autant de petites fourmis noires, & c'eſt en effet le nom qu'on leur donne, *Hey* : les œufs qui environ une heure aprés ne ſeront point éclos, doivent être abandonnez. Si parmi ces vers nouvellement nez, on en diſtingue qui ayent la tête platte, qui ſoient ſecs & comme brûlez, qui ſoient d'un bleu céleſte, ou jaunes, ou de couleur de chair, ne ſongez point à les élever ; les bons ſont ceux qui paroiſſent de la couleur d'une Montagne qu'on voit de loin.

Ce qu'on conſeille d'abord de faire, c'eſt de peſer dans une balance la feuille qui contient les vers nouvellement éclos. Enſuite on préſentera cette feuille inclinée, & à demi renverſée, ſur une longue feüille de papier ſemée de feuilles de mûriers, & préparée de la maniere que j'ai dit ci-devant : l'odeur de ces feuilles attirera ces petits vers affamez : on aidera les plus pareſſeux à deſcendre avec une plume de poule, ou en frappant doucement ſur le dos de la feuille renverſée. Auſſi-tôt après on peſera ſéparément cette feuille vuide, pour ſçavoir préciſément le poids des vers qu'on a eu. Sur quoi on réglera à peu près la quantité de livres de feuilles qu'il faudra pour leur nourriture, & le poids des coques qu'on en doit retirer, s'il n'arrive point d'accident.

Il s'agit maintenant de faire garder à ces vers un bon régime, & de temperer à propos la chaleur de leur logement. Pour cela on donne aux vers à ſoye une mere affectionnée & attentive à leurs beſoins ; & c'eſt ainſi que notre Auteur l'appelle, *Tſan mou*, mere des vers.

Elle prend donc poſſeſſion du logement, mais ce n'eſt qu'après s'être bien lavée, & avoir pris des habits propres, & qui n'ayent aucune mauvaiſe odeur. Il ne faut pas qu'elle ait mangé depuis peu de tems, ni qu'elle ait manié de la chicorée ſauvage : cette odeur eſt très-préjudiciable à ces tendres éleves. Elle doit être vêtue d'un habit ſimple & ſans doublure, afin qu'elle juge mieux par le ſentiment, des dégrez de chaleur du lieu, & qu'elle puiſſe augmenter ou diminuer le feu qui l'échauffe : mais elle évitera avec ſoin de cauſer de la fumée, ou d'exciter de la pouſſiere, ce qui ſeroit très-contraire à la délicateſſe de ces petits inſectes, qui veut être extrêmement ménagée avant les premieres muës. Chaque jour, dit un Auteur, eſt pour eux comme une année, & en a, pour ainſi dire, les quatre ſaiſons ; le matin, c'eſt le Printems ; le milieu du jour, c'eſt l'Eté ; le ſoir, c'eſt l'Automne ; & la nuit, c'eſt l'Hyver.

En général voici des régles pratiques qui ſont fondées ſur l'expérience, & auſquelles il eſt bon de ſe conformer. 1°. Lorſqu'on conſerve les œufs juſqu'au tems qu'ils doivent éclore, ils veulent un grand froid. 2°. Lorſqu'ils ſont éclos & qu'ils reſſemblent à des fourmis, ils demandent beaucoup de chaleur. 3°. Quand ils ſont devenus chenilles, & vers le tems de la muë, ils ont beſoin d'une chaleur moderée. 4°. Après la grande muë, il leur faut de la fraîcheur. 5°. Lorſqu'ils ſont ſur le déclin & prêts de vieillir, on doit les échauffer peu à peu. 6°. Enfin une grande chaleur leur devient né-

ceſſaire, lorſqu'ils travaillent aux coques.

La délicateſſe de ces petits inſectes, demande auſſi qu'on ait grand ſoin d'écarter tout ce qui peut les incommoder. Car ils ont leurs dégoûts & leurs antipathies : ils ont ſur tout averſion du chanvre; des feüilles humides ou échauffées par le Soleil; de la pouſſiere, ſi l'on balaye, lorſqu'ils ſont nouvellement éclos; de l'humidité de la terre; des moucherons & des couſins; de l'odeur du poiſſon grillé & des cheveux brulez, du muſc, de la fumée, de l'haleine qui ſent le vin, du gingembre, de la laituë ou de la chicorée ſauvage, de tout grand bruit, de la malpropreté, des rayons du Soleil; de la lueur de la lampe, dont la flamme tremblante ne doit pas durant la nuit leur frapper les yeux; des vents coulis, du grand vent, du froid, du chaud, & principalement du paſſage ſubit d'un grand froid à une grande chaleur : tout cela eſt contraire à ces tendres vermiſſeaux.

Au regard des alimens, les feüilles chargées de roſée, celles qui ont été ſéchées au Soleil, ou à un grand vent, ou bien qui ſont empreintes de quelque mauvaiſe odeur, ſont la cauſe la plus ordinaire de leurs maladies. Il eſt à propos de cueillir les feuilles deux ou trois jours d'avance, & de les tenir au large dans un lieu bien net & bien aëré; ſans oublier de ne donner dans les premiers jours que des feüilles tendres & coupées en petits filamens.

Au bout de trois ou quatre jours, quand ils commencent à devenir blancs, on doit augmenter la nourriture & la donner moins fine. Ils tirent enſuite un peu ſur le noir, il faut alors leur donner des feüilles en plus grande quantité, & telles qu'on les a cueillies. Ils redeviennent blancs, & mangent avec moins d'avidité, diminuez un peu les mets : ils jauniſſent, diminuez les davantage : ils deviennent tout-à-fait jaunes, & ſont, ſelon le langage Chinois, à la veille d'un des trois ſommeils, c'eſt-à-dire, qu'ils ſont prêts à muër; retranchez tout repas. Toutes les fois qu'ils muënt, il faut les traitter de même à proportion de leur grandeur.

Entrons dans un plus grand détail : ces vers mangent également le jour & la nuit : dès qu'ils ſont éclos, il leur faut quarante-huit repas par jour, deux par heure. Le ſecond jour on leur donne trente fois des feüilles, mais qui ſont coupées moins menues. On leur en diſtribue encore moins le troiſiéme jour. Ces petits inſectes reſſemblent alors aux enfans nouvellement nez, qui veulent toûjours être à la mamelle, ſans quoi ils languiſſent. Si la nourriture n'étoit pas proportionnée à leur appetit, il leur viendroit des échauffaiſons qui ruineroient les plus belles eſpérances. On conſeille dans ces premiers jours de leur donner des feüilles, que des perſonnes ſaines ayent conſervées quelque tems dans leur ſein. Les petits vers s'accommodent fort de la tranſpiration du corps humain.

Aux tems des repas, il faut répandre également par tout les mets qu'on leur donne. Un Ciel ſombre & pluvieux affoiblit d'ordinaire leur appétit : le remede eſt d'allumer immédiatement avant le repas, un brandon de paille bien ſéche, & dont la flâmme ſoit égale, & de le paſſer par deſſus les vers, pour les délivrer du froid & de l'humidité qui les engourdit. Ce petit ſecours les met en appétit & prévient les maladies. Le grand jour y contribue pareillement, auſſi leve-t'on pour lors les paillaſſons des fenêtres.

Mais à quoi bon ſe donner tant de ſoins, pour faire manger ſouvent ce petit troupeau? C'eſt afin de hâter ſa vieilleſſe, & de le mettre plûtôt en état de travailler aux coques : c'eſt en ces ſoins que conſiſte le grand profit qu'on en eſpére. S'ils vieilliſſent dans l'eſpace de de 23. ou de 25. jours, une claye couverte de vers, dont le poids, lorſqu'on les a peſez d'abord, aura été d'un mas, c'eſt-à-dire, d'un peu plus d'une dragme, produira 25. onces de ſoye; au lieu que

ſi

ſi faute de ſoins & de nourriture, ils ne vieilliſſent que dans 28. jours, on n'aura que 20. onces de ſoye, & s'ils ne vieilliſſent que dans un mois ou 40. jours, on n'en retirera qu'environ dix onces.

Quand ils approchent de la vieilleſſe, donnez leur une nourriture facile, en petite quantité, & ſouvent, à peu près comme dans leur enfance. S'ils avoient des indigeſtions dans le tems qu'ils commencent à faire leurs coques, ces coques ſeroient humides & imbibées d'une eau ſalée, qui rendroit la ſoye très-difficile à dévider. En un mot quand ils ont vêcu 24. ou 25. jours depuis qu'ils ſont éclos, plus ils different leur travail, plus ils dépenſent de feüilles, moins ils donnent de ſoye, & les mûriers pour avoir été effeüillez trop avant dans la ſaiſon, pouſſeront plus tard leurs bourgeons l'année ſuivante.

Après leurs muës, & lorſqu'ils ont quitté leurs dépoüilles, il faut leur donner peu à peu, mais ſouvent, des feüilles menues : c'eſt comme une ſeconde naiſſance, ou ſelon d'autres Auteurs, une eſpéce de convaleſcence. Lorſque les vers, dit-il, ſont ſur le point de muër, ils reſſemblent à un homme malade, on diroit qu'il va ſe faire de grands changemens dans tout ſon corps, & que tout eſt prêt à ſe diſſoudre ; mais s'il peut dormir une ſeule nuit, il devient tout autre, il ne s'agit plus que de réparer ſes premieres forces par un ſage régime.

Mais il y a d'autres maladies qu'il faut prévenir ou guérir : elles viennent ou du froid, ou de trop de chaleur. C'eſt pour prévenir les premiers accidens, qu'on recommande de donner au logement des vers, un juſte temperament de chaleur. Si cependant le froid avoit ſurpris ces petits ouvriers, ou faute d'avoir bien fermé les fenêtres, ou parce que les feüilles de mûriers n'étoient pas bien ſéches, ce qui leur cauſe un dégoût total, & une eſpece de dévoyement ; car au lieu de crottes, ils ne rendent que des eaux & des glaires ; alors faites brûler des quartiers de fiente de vache auprès des malades, ſans pourtant qu'il y ait de fumée. On ne ſçauroit croire combien l'odeur de cette fiente brûlée leur eſt ſalutaire.

Les maladies qui leur viennent de chaleur, ſont cauſées ou par la faim ſoufferte à contre-tems, ou par la qualité & la quantité des alimens, ou par une ſituation incommode, ou par l'air de dehors devenu tout-à-coup brûlant. En ce dernier cas, on ouvre une ou pluſieurs fenêtres, mais jamais du côté que ſouffle le vent : il ne faut pas qu'il entre directement dans la chambre, mais par circuit, afin qu'il ſoit temperé : par exemple, s'il fait un vent de Midi, il faut ouvrir la fenêtre qui eſt au Nord. Et même ſi le vent étoit trop chaud, il faudroit mettre devant la porte, ou devant la fenêtre un vaſe plein d'eau fraiche, afin que l'air puiſſe ſe rafraîchir au paſſage. On peut même jetter çà & là en l'air dans la chambre une roſée d'eau fraîche, en prenant bien garde qu'il n'en tombe aucune goutte ſur les vers à ſoye.

Quant à l'excès de chaleur interne, on les guerit en leur donnant de la farine de feüilles de mûriers, qu'on aura recueillies durant l'Automne, & qu'on aura réduites en une poudre très-fine, ainſi que je l'ai expliqué au commencement de cet extrait. On humecte tant ſoit peu les feüilles deſtinées à leurs repas, & l'on ſeme deſſus cette farine qui s'y attache : mais on diminue la quantité des feüilles à proportion de la farine qu'on y ajoûte : par exemple, ſi l'on y mêle quatre onces de farine, on diminuera quatre onces de feüilles. Il y en a qui diſent que la farine de certains petits pois verds, que les hommes mangent pour ſe rafraîchir, peut ſuppléer à la farine des feuilles : il eſt certain qu'elle eſt rafraîchiſſante pour les vers qui la prennent volontiers, & qu'ils

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 235 sur 741

en deviennent plus vigoureux.

Une ſituation incommode eſt ſouvent, comme je l'ai dit, la cauſe des échaufaiſons qui rendent les vers malades, & cette maladie eſt la plus ordinaire & la plus dangereuſe. Ils ne demandent à être preſſez que quand ils ſont enfermez dans les œufs. Dès qu'ils ſont éclos, ils veulent être au large, ſur tout lorſqu'ils ſont devenus chenilles, à cauſe de l'humidité dont ils abondent. Ces inſectes, bien que mal-propres d'eux-mêmes, ſouffrent beaucoup de la mal-propreté. Leurs crottes qu'ils jettent en quantité, fermentent bien-tôt, & les échauffent conſidérablement, ſi l'on n'eſt pas exact à les en délivrer, ſoit en les balayant avec des plumes, ſoit, ce qui eſt encore mieux, en les tranſportant ſouvent d'une claye ſur une autre.

Ces changemens de clayes ſont ſur tout néceſſaires lorſqu'ils ſont devenus grands, & qu'ils approchent de la muë. Mais alors il faut y employer pluſieurs perſonnes, afin qu'ils ſoient tranſportez dans le même tems; il faut les manier d'une main legere, ne les pas laiſſer tomber de haut, ne les pas placer rudement. Ils en deviendroient plus foibles, & plus pareſſeux au tems du travail. Le ſimple changement de claye eſt capable de les guérir de leurs indiſpoſitions. Pour donner un prompt ſoulagement aux infirmes, on jette ſur eux des joncs ſecs, ou de la paille coupée un peu menue, ſurquoi l'on ſeme des feüilles de mûriers: ils montent pour manger, & par là ils ſortent du milieu des crottes qui les échauffent.

Toute la perfection de ce tranſport conſiſte à le faire ſouvent, en partageant ſes ſervices également à tous; à le faire doucement, en mettant chaque fois les vers plus au large. Dès qu'ils deviennent un peu grands, il faut partager les vers contenus ſur une claye, en trois autres clayes nouvelles, comme en autant de colonies, puis en ſix, & l'on augmente juſqu'au nombre de vingt & davantage. Ces inſectes étant pleins d'humeurs, on doit les tenir à une juſte diſtance les uns des autres.

Mais ce qu'il y a de plus important, c'eſt de les tranſporter à point nommé, lorſqu'ils ſont d'un jaune luiſant, & prêts à travailler leurs coques. Il faut avoir diſpoſé auparavant le logement propre à leur travail. Notre Auteur propoſe une eſpece de charpente négligée, ou de toît allongé & tant ſoit peu incliné, dont le dedans ſera vuide, & dont la pente ſera diviſée dans ſon circuit en pluſieurs compartimens, qui auront chacun un petit rebord, où l'on placera les vers à ſoye, leſquels s'arrangeront enſuite d'eux-mêmes chacun dans leur diſtrict. On veut que cette machine ſoit creuſe, afin qu'un homme puiſſe y entrer commodément ſans rien déranger, & entretenir au milieu un petit feu qui préſerve nos Ouvriers de l'humidité & du froid ſi fort à craindre pour lors: j'ai dit, un petit feu, parce qu'il n'en faut qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour procurer une chaleur douce, qui rende les vers plus ardens au travail, & la ſoye plus tranſparente. Cette nombreuſe armée de vers étant ainſi rangée dans ſon logement, il faut l'environner de fort près d'une enceinte de nattes, qui couvrent même le haut de la machine, ſoit pour les défendre de l'air extérieur, ſoit parce qu'ils aiment à travailler en ſecret, & dans l'obſcurité.

Cependant après la troiſiéme journée du travail, on ôte les nattes depuis une heure juſqu'à trois, & l'on donne une libre entrée au ſoleil dans la chambre, ſans néanmoins que les rayons donnent ſur le logement de ces petits Ouvriers; & après ce tems là on les couvre comme auparavant. S'il venoit à faire du tonnere, on les préſerve de la frayeur que cauſent le bruit & les éclairs, en les couvrant des feuilles de papier, qui leur ont déja ſervi, lorſqu'ils étoient ſur les clayes.

Au bout de ſept jours l'ouvrage des

coques eſt achevé, & après ſept autres jours, ou environ les vers quittent leur appartement de ſoye, & paroiſſent en ſortant ſous la forme de papillons. Quand on ramaſſe ces coques, c'eſt aſſez l'ordinaire de les mettre en monceaux, parce qu'il n'eſt pas poſſible de dévider d'abord toute la ſoye, & que pour lors on eſt diſtrait par d'autres occupations. Cependant cela a ſes inconvéniens: car ſi l'on differe à choiſir dans le monceau les coques, dont l'on veut laiſſer ſortir les papillons pour la multiplication de l'eſpece, ces papillons de coques emmoncelées ayant été preſſez & échauffez, ne réuſſiſſent pas ſi bien; les femelles ſur tout qui en auront été incommodées, ne donneront que des œufs infirmes. Il faut donc mettre à part les coques des papillons deſtinez à la multiplication de l'eſpece, en les plaçant ſur une claye bien au large, & dans un endroit où l'air ſoit libre & frais.

Pour ce qui eſt de la multitude des autres coques, qu'on ne veut pas laiſſer percer; il s'agit de les faire mourir, ſans que l'ouvrage en ſoit endommagé. Elles ne doivent être miſes dans la chaudiere, qu'à meſure qu'on eſt en état de les devider, car ſi elles y trempoient trop long-tems, la ſoye en ſouffriroit. Le mieux ſeroit de les devider toutes enſemble, ſi l'on pouvoit y employer le nombre ſuffiſant d'Ouvriers: notre Auteur aſſure, que cinq hommes peuvent devider en un jour trente livres de coques, & fournir à deux autres autant de ſoye qu'ils en peuvent mettre en écheveaux ſur un rouet, c'eſt-à-dire, environ dix livres. Mais enfin comme cela n'eſt pas toûjours poſſible, on donne trois moyens de conſerver les coques, ſans qu'elles ſoient en danger d'être percées.

Le premier moyen eſt de les expoſer au grand Soleil durant une journée entiere; les papillons ne manquent pas de mourir, mais l'ardeur du Soleil eſt nuiſible aux coques.

Le ſecond eſt de les mettre au bain-marie: on recommande de jetter dans la chaudiere une once de ſel, & une demie once d'huile de navette: on prétend que les exhalaiſons empreintes des eſprits acides du ſel, & des parties ſulphureuſes de l'huile, rendent les coques meilleures, & la ſoye plus facile à devider: c'eſt pourquoi on veut que la machine où ſont les coques, entre fort juſte dans la chaudiere, & qu'on lutte à l'entour les ouvertures, par où la fumée pourroit s'échapper. Mais ſi ce bain n'a pas été donné comme il convient, en quoi il y en a pluſieurs qui ſe trompent, il ſe trouve un grand nombre de papillons qui percent leurs coques. Sur quoi l'on avertit 1°. Que les coques fermes & dures ont d'ordinaire le contour de leur ſoye beaucoup plus gros, & par conſéquent plus aiſé à devider, & que par la même raiſon on peut les laiſſer plus long-tems au bain-marie. Il n'en eſt pas de même des coques minces & déliées. 2°. Que quand on a fait mourir les papillons au bain-marie, il faut mettre les coques ſur des nattes, ſans les y accumuler; & que lorſqu'elles ſont un peu refroidies, on doit les couvrir de petites branches de ſaules, ou de mûriers.

Le troiſiéme moyen de faire mourir les papillons, & qu'on préfere aux autres, c'eſt de faire ce qui ſuit; on enferme les coques en de grands vaſes de terre, on jette dans chacun de ces vaſes quatre onces de ſel ſur dix livres de coques, & on les couvre de feüilles larges & ſeches, telles que ſont celles de nenuphar. Sur ces feuilles on met encore dix livres de coques, & quatre onces de ſel: on fait ainſi diverſes couches, puis on lutte l'ouverture du vaſe, ſans qu'en aucune ſorte l'air y puiſſe pénétrer. Dès le ſeptiéme jour les papillons ſont étouffez. Si au contraire l'air s'y inſinuoit tant ſoit peu, par quelque fente, ils vivroient aſſez de tems pour percer leurs coques: comme ils ſont d'une ſubſtance baveuſe, & propre à ſe remplir d'air, le peu qui

y en entreroit, leur conſerveroit la vie.

Il eſt bon d'avertir qu'en mettant les coques dans les vaſes, il faut ſéparer celles qui ſont excellentes, de celles qui ſont moins bonnes. Les coques longues, brillantes, & blanches, donnent une ſoye très-fine: celles qui ſont groſſes, obſcures, & d'un bleu de couleur de peau d'oignon, ne fourniſſent qu'une ſoye groſſiere.

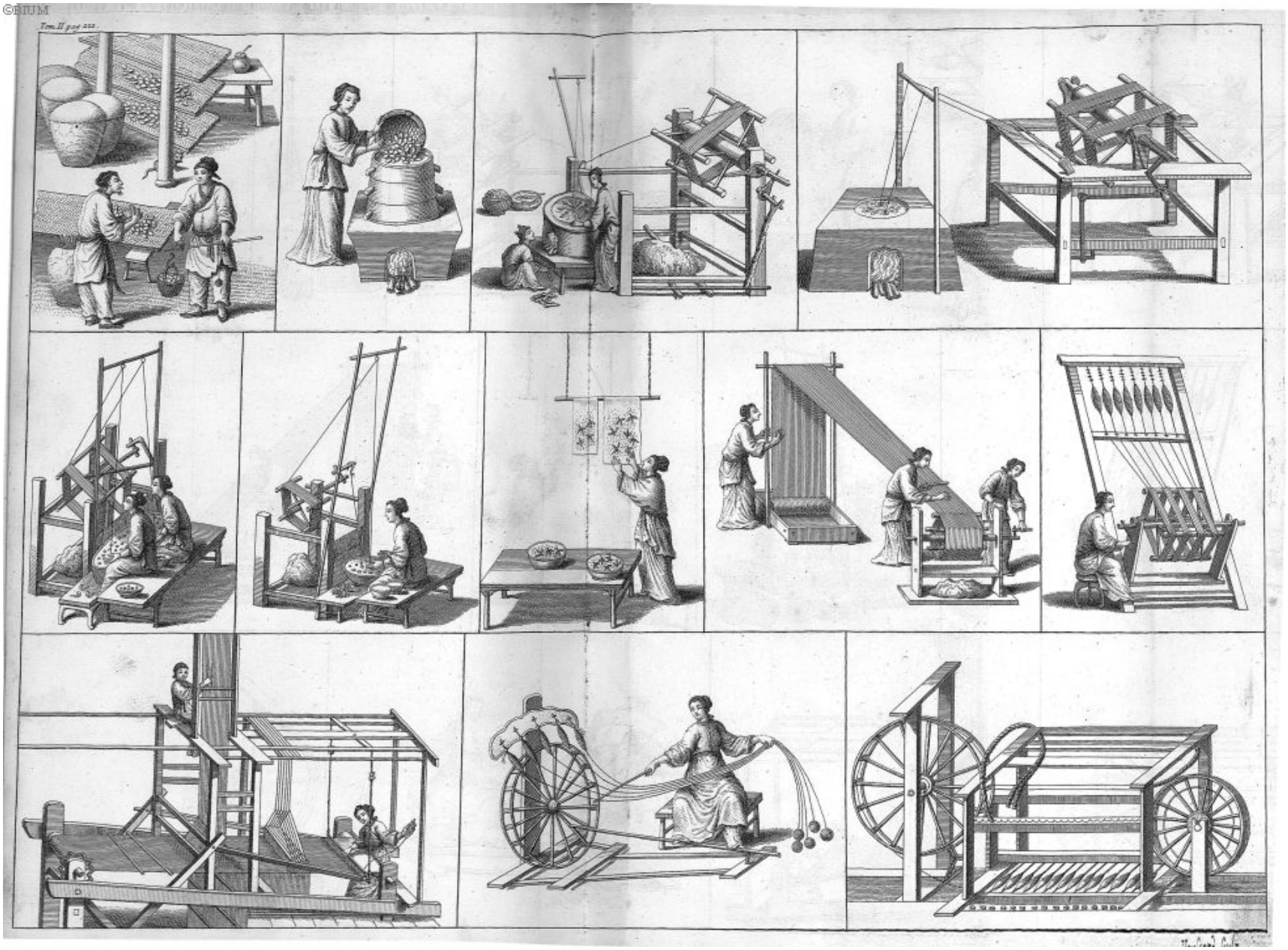
Juſqu'ici on n'a parlé que de la maniere d'élever les vers au Printems, & c'eſt en effet dans cette ſaiſon que le commun des Chinois s'occupe de ce travail. On en voit cependant qui font éclore des œufs en Eté, en Automne, & preſque tous les mois depuis la premiere récolte faite au Printems. Il faut pour cela trouver des Ouvriers qui puiſſent ſoutenir un travail ſi continu, & des mûriers capables de fournir dans toutes ces ſaiſons la nourriture convenable. Mais il eſt difficile que les mûriers y ſuffiſent, & ſi on les épuiſe une année, ils dépériſſent, & manquent tout-à-fait au Printems ſuivant.

Ainſi, ſelon notre Auteur, il ne faut faire éclore que peu de vers pendant l'Eté, & ſeulement pour avoir des œufs dans l'Automne: il cite même un autre Auteur, qui conſeille d'en élever dans cette ſaiſon, laquelle commence vers le 15. d'Août; mais il veut que pour leurs alimens, on ne prenne que les feüilles de certaines branches moins néceſſaires à l'arbre. Les raiſons qui lui font préférer l'Automne au Printems pour élever les vers, ſont. 1°. Que le Printems étant d'ordinaire une ſaiſon pluvieuſe & venteuſe dans les parties Méridionnales, le profit qu'on attend du travail de ces vers, eſt plus incertain: au lieu qu'en Automne le tems étant preſque toûjours pur & ſerain, on eſt plus ſûr de réuſſir 2°. Qu'à la vérité on ne peut pas donner aux vers pour leur nourriture, des feüilles auſſi tendres qu'au Printems; mais qu'ils en ſont bien dédommagez, en ce qu'ils n'ont rien à craindre des moucherons & des couſins, dont la piqueure les fait languir, & leur eſt mortelle.

Si l'on éleve des vers à ſoye en Eté, ils ont beſoin de la fraîcheur, & il faut mettre des gazes aux fenêtres, qui les préſervent des moucherons. Si on en éleve dans l'Automne, il faut dabord les tenir fraîchement, mais après qu'ils ont muëz, & lorſqu'ils font leurs coques, on doit leur procurer plus de chaleur qu'on ne fait au Printems dans les mêmes circonſtances, parce que l'air de la nuit eſt plus froid. Ces vers d'Automne devenus papillons, peuvent donner des œufs pour l'année ſuivante: néanmoins on croit qu'il eſt plus ſûr de s'en pourvoir durant le Printems, parce que quelquefois ceux d'Automne manquent à réuſſir.

Si l'on garde des œufs d'Eté pour l'Automne & qu'il s'agiſſe de les faire éclore, il faut les mettre dans un vaſe de terre qu'on aura ſoin de bien couvrir, afin que rien n'y puiſſe pénétrer. On placera ce vaſe dans un grand baſſin d'eau de ſource bien fraîche, à la hauteur des œufs renfermez dans le vaſe: car ſi l'eau étoit plus haute, les œufs mourroient, & ſi elle étoit plus baſſe, pluſieurs n'auroient pas la force d'éclore avec les autres. S'ils venoient à éclore plus tard, ou les vers ne vivront pas, ou bien s'ils vivent, leurs coques ſeront très-mal conditionnées. Si tout eſt bien obſervé comme on le preſcrit, les œufs écloront au bout de 21. jours. Il y en a qui, au lieu de les mettre dans de l'eau fraîche, conſeillent de les placer à l'ombre ſous quelque arbre bien touffu, dans un vaſe de terre fraîche & non cuite. Ils prétendent qu'après y avoir été laiſſez 21. jours, on les verra éclore.

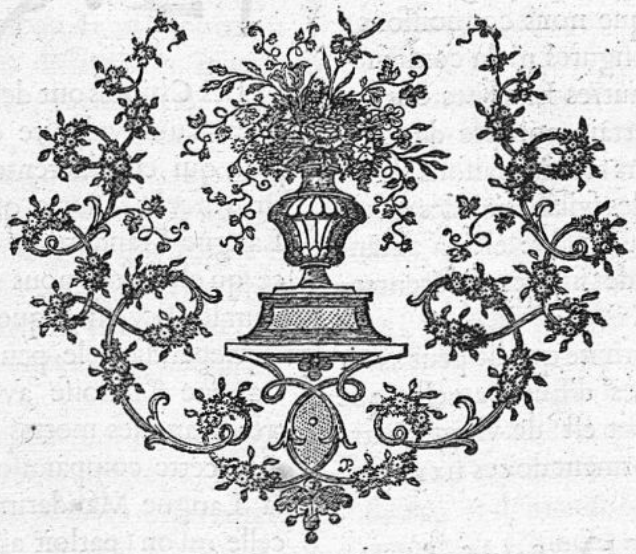
Lorſque les vers à ſoye ſont prêts de travailler, on peut les placer de telle maniere, qu'au lieu de faire des coques, ſelon leur coûtume, lorſqu'ils ſont abandonnez à eux-mêmes, ils font une piéce de ſoye platte, mince, & ronde, qui reſſemble



ſemble parfaitement au pain à chanter, fait en forme de grande Hoſtie. Il ne faut pour cela que couvrir d'un papier bien juſte, & ſans que rien déborde, un vaſe de cette figure, & y placer le vers prêt à filer ſa ſoye.

On retireroit pluſieurs avantages d'un travail ainſi dirigé. 1°. Ces piéces rondes & plattes ſe dévident auſſi aiſément que les coques. 2°. La ſoye en eſt pure, & l'on n'y trouve point cette humeur viſqueuſe, que le vers renfermé long-tems jette dans ſa coque, & que les Chinois appellent ſon urine: dès qu'il a achevé ſon ouvrage, on le retire ſans lui donner le loiſir de ſalir ſon travail. 3°. Il n'eſt pas néceſſaire de ſe preſſer d'en devider la ſoye, comme on eſt obligé de le faire par rapport aux coques, & l'on peut différer tant qu'on veut ce travail, ſans courir aucun riſque.

Quand on a retiré la ſoye des coques, on ne ſonge plus qu'à la mettre en œuvre: les Chinois, comme je l'ai dit, ont des inſtrumens très-ſimples pour ce travail, il n'eſt gueres poſſible d'en donner une explication qui forme des idées nettes & préciſes. Ce ſont là de ces choſes dont on juge mieux par les yeux, que par tout ce qu'on en pourroit dire: c'eſt pourquoi on verra repréſenté dans les diverſes figures ſuivantes, & les différens meubles dont ils ſe ſervent dans le tems qu'ils élevent les vers, & les divers inſtrumens qu'ils employent, pour réuſſir dans ces beaux ouvrages de ſoyeries qu'ils fourniſſent à l'Europe.



Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 240 sur 741

DE LA LANGUE CHINOISE.

AFIN de donner une vraie idée de la Langue de la Chine, je ferai connoître d'abord quel eſt le génie de cette Langue ; enſuite comment on doit prononcer & écrire les mots Chinois en caracteres d'Europe. Enfin je finirai par un abregé de Grammaire Chinoiſe.

Du Génie de la Langue Chinoiſe.

LA Langue de la Chine n'a rien de commun avec les Langues mortes ou vivantes que nous connoiſſons : elle n'en a ni les figures ni la conſtruction. Toutes les autres Langues ont un Alphabet d'un certain nombre de Lettres, qui par leurs combinaiſons différentes, forment des ſyllabes & des mots : celle-ci eſt ſans alphabet : elle a autant de caracteres & de figures différentes, qu'il y a de mots.

La ſeule conformité qu'elle peut avoir avec nos Langues d'Europe, eſt que comme l'Alphabet eſt de vingt-quatre Lettres, qui ſe forment de ces ſix ou ſept traits.

 , Sçavoir l'A des trois premiers ; le B. du ſixiéme & quatriéme doublé ; le C. du cinquiéme ſimple ; le D. du ſixiéme & du quatriéme ; l'E. du ſixiéme & du troiſiéme triplé ; l'O du quatriéme & cinquiéme joints enſemble ; le Q. de l'O & du ſeptiéme trait, &c. De même tous les caracteres Chinois ſe forment à proprement parler des ſix ſeuls traits ſuivans.



Les Chinois ont deux ſortes de Langues ; l'une vulgaire & propre du Peuple, qui eſt différente ſelon les diverſes Provinces ; l'autre qu'ils appellent, la Langue Mandarine, qui eſt à peu près ce qu'eſt parmi nous la Langue Latine pour les Eccléſiaſtiques & les Sçavans.

Cependant le peu d'analogie de la Langue Chinoiſe avec toutes les autres Langues mortes ou vivantes, fait que cette comparaiſon n'eſt pas juſte : la Langue Mandarine eſt proprement celle qu'on parloit autrefois à la Cour dans la Province de *Kiang nan*, & qui s'eſt répanduë dans les autres Provinces parmi les perſonnes polies ; & de là vient que dans les Provinces voiſines de celle de *Kiang nan*, on la parle beaucoup mieux que par tout ailleurs. Peu à peu elle s'eſt ainſi introduite par tout ; ce qui eſt très-utile pour le Gouvernement. Elle paroît pauvre ; car elle n'a gueres qu'environ 330. mots, qui ſont tous monoſyl-

labes & indéclinables, & qui ſe terminent preſque tous par des voyelles, ou par cette conſonne *N.* ou *Ng.*

Cependant ce peu de mots ſuffit pour s'expliquer ſur toutes ſortes de matieres; parce que, ſans multiplier les paroles, le ſens ſe multiplie preſque à l'infini par la diverſité des accens, des inflexions, des tons, des aſpirations, & d'autres changemens de la voix: & c'eſt cette varieté de prononciation qui eſt une occaſion fréquente d'équivoque, à ceux qui ne ſont pas bien verſez dans la Langue.

Un exemple le fera comprendre: ce mot *tchu* prononcé en traînant & allongeant *l'u*, & éclairciſſant la voix, ſignifie Seigneur, ou Maître. S'il eſt prononcé d'un ton uniforme avec l'*u* prolongé, il ſignifie *pourceau*. Quand on le prononce légerement & avec vîteſſe, il veut dire *Cuiſine*. Si on le prononce d'une voix forte & d'un ton mâle, mais qui s'affoibliſſe ſur la fin, il ſignifie *colomne*.

De même cette ſyllabe, *po*, ſelon les différens accens, & les diverſes inflexions de voix, dont on la prononce, a onze ſignifications différentes. Elle ſignifie *verre*, *boüillir*, *vanner du ris*, *ſage* ou *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *rompre ou fendre*, *incliné*, *tant ſoit peu*, *arroſer*, *eſclave* ou *captif*. D'où il eſt aiſé de conclure que cette langue qui paroît ſi pauvre & ſi reſſerrée par le petit nombre de monoſyllabes qui la compoſent, ne laiſſe pas d'être en effet riche, abondante, & expreſſive.

D'ailleurs le même mot, quand on lui joint d'autres mots différens, ſignifie une infinité de choſes différentes. *Mou*, par exemple, quand il eſt ſeul, ſignifie *arbre*, *bois*. Mais s'il eſt compoſé, il a beaucoup d'autres ſignifications. *Mou leao* ſignifie du bois préparé pour un édifice. *Mou lan* ſignifie des barreaux, ou des grilles de bois; *mou hia*, une boëte; *mou ſiang*, une armoire; *mou tſiang*, charpentier; *mou eul*, champignon; *mou nu*, une eſpéce de petite orange; *mou ſing*, la planette de Jupiter; *mou mien*, le coton, &c. Ce mot ſe peut joindre de diverſes autres manieres, & a autant de ſignifications qu'il eſt joint avec des mots différens.

C'eſt ainſi que les Chinois en aſſemblant différemment leurs monoſyllabes, forment des diſcours ſuivis, & s'expliquent avec beaucoup de netteté & de grace; de même à peu près que nous formons tous nos mots, par les diverſes manieres dont nous joignons enſemble les 24. lettres de notre alphabet.

Au reſte les Chinois diſtinguent ſi naturellement les différens tons, attachez à la même monoſyllabe, qu'ils en comprennent le ſens, ſans faire la moindre réfléxion aux divers accens qui le déterminent. Et il ne faut pas s'imaginer, comme quelques Auteurs l'ont avancé, qu'ils chantent en parlant, & qu'ils forment une eſpece de muſique, qui ne manqueroit pas de choquer l'oreille, & d'être très-déſagréable. Ces différens tons ſe prononcent ſi finement, que les Etrangers mêmes ont de la peine à s'en appercevoir, ſur tout dans la Province de *Kiang nan*, où l'accent eſt meilleur qu'en nulle autre Province. Il en faut juger par la prononciation gutturale, qui ſe trouve dans la langue Eſpagnole, & par les différens tons dont on ſe ſert dans la langue Françoiſe & la langue Italienne: ces tons ſont preſque imperceptibles, & ne laiſſent pas de ſignifier différemment; ce qui a donné lieu au proverbe qui dit, que le ton fait tout.

L'art de joindre enſemble ces monoſyllabes, ſur tout en écrivant, eſt très-difficile, & demande beaucoup d'étude. Comme les Chinois n'ont que des figures pour exprimer leurs penſées, & qu'ils manquent d'accens qui varient ſur le papier la prononciation, ils ont beſoin d'autant de figures ou de caracteres différens, qu'il y a de différens tons, qui donnent au même mot des ſignifications ſi diverſes.

Il y a d'ailleurs des caracteres qui ſignifient deux ou trois paroles, & quel-

quefois des périodes entieres : par exemple, pour écrire ces paroles : *bon jour*, *Monſieur* ; Au lieu de joindre le caractere qui ſignifie, *bon*, & celui qui ſignifie *jour*, avec celui qui ſignifie *Monſieur* : on doit ſe ſervir d'un caractere different, qui ſeul exprime ces trois paroles : & c'eſt ce qui multiplie ſi fort les caracteres Chinois. Il n'en eſt pas comme de nos langues d'Europe, où l'on connoît les diverſes ſignifications d'un même mot, par les divers accens qui en fixent la prononciation, ou bien par l'endroit où le mot eſt placé, & par la ſuite du diſcours.

Il eſt vrai qu'on ne laiſſeroit pas de ſe faire entendre, en joignant enſemble les caracteres de chaque monoſyllabe : mais cette maniere de s'exprimer en écrivant eſt triviale, & n'eſt en uſage que parmi le Peuple. Le ſtile dont on écrit, lorſqu'on veut briller dans les compoſitions, n'a nul rapport avec celui dont on parle, quoique les paroles ſoient les mêmes : & un homme de Lettres ſe rendroit ridicule, s'il écrivoit de la maniere dont on a coûtume de s'exprimer dans la converſation.

Il faut en écrivant ſe ſervir de termes plus choiſis, d'expreſſions plus nobles, & de certaines métaphores qui ne ſont pas de l'uſage ordinaire ; mais qui ſont propres à la matiere qu'on traitte, & aux Livres qu'on compoſe. Les caracteres de la *Cochinchine*, du *Tong king*, du *Japon*, ſont les mêmes que ceux de la Chine, & ſignifient les mêmes choſes, ſans toutefois que ces Peuples en parlant, s'expriment de la même ſorte. Ainſi, quoique les langues ſoient très-differentes, & qu'ils ne puiſſent pas s'entendre les uns les autres en parlant ; ils s'entendent fort bien en s'écrivant, & tous leurs Livres ſont communs. Ces caracteres ſont en cela comme des chiffres d'arithmetique : pluſieurs Nations s'en ſervent : on leur donne différens noms ; mais ils ſignifient par-tout la même choſe.

C'eſt pourquoi les Lettrez ne doivent pas ſeulement connoître les caracteres, qui ſont en uſage dans le commerce ordinaire de la vie ; ils doivent ſçavoir encore leurs diverſes combinaiſons, & les divers arrangemens, qui de pluſieurs traits ſimples, font des caracteres compoſez : & comme l'on compte juſqu'à quatre-vingt mille de ces caracteres, celui qui en ſçait le plus, eſt auſſi le plus ſçavant, & peut lire & entendre un plus grand nombre de Livres : d'où l'on peut juger combien il faut d'années, pour connoître une multitude ſi prodigieuſe de caracteres, pour les démêler quand ils ſont réunis, & pour en retenir la figure, & la ſignification.

Il faut avouer néanmoins que pourvû qu'on ſçache environ dix mille caracteres, on eſt en état de s'expliquer en cette Langue, & d'entendre un grand nombre de Livres. Le commun des Lettrez n'en ſçait guéres plus de quinze ou vingt mille ; & il y a peu de Docteurs qui ſoient parvenus juſqu'à en connoître quarante mille.

Ce nombre prodigieux de caracteres eſt recüeilli dans leur grand vocabulaire, qu'ils nomment *Hai pien*. Et de même que parmi les Hebreux, il y a des Lettres radicales, qui marquent l'origine des mots, & font connoître ceux qui en ſont dérivez, lorſqu'on les cherche dans leur Dictionnaire, ſelon l'ordre de ces Lettres radicales ; il y a auſſi parmi les Chinois des figures radicales, qui ſont, par exemple, les Lettres de montagnes, d'arbres, d'homme, de terre, de cheval, &c. ſous leſquelles il faut chercher tout ce qui appartient aux Montagnes, aux arbres, à l'homme, à la terre, & au cheval. De plus, il faut ſçavoir diſtinguer dans chaque mot ces traits ou figures, qui ſont au-deſſus, au-deſſous, à l'un des côtez, ou dans le corps de la figure radicale.

Outre ce grand vocabulaire, ils en ont un autre plus court, qui ne contient que huit ou dix mille caracteres, qui leur ſert pour lire, écrire, entendre,

qu

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 243 sur 741

ou composer des Livres. Que s'ils n'y trouvent pas certaines Lettres, dont ils ont besoin, ils ont recours à leur grand Dictionnaire. Nos Missionnaires ont recueilli de la même façon tous les termes qui peuvent leur servir à instruire les Peuples des Mysteres de la Foi, & qui sont en usage dans les Entretiens & Livres ordinaires, même dans les Livres classiques.

Comme Clement d'Alexandrie attribuë aux Egyptiens trois sortes de caracteres, les premiers qu'il nomme Epistolographiques, c'est-à-dire, propres à écrire des lettres, comme sont ceux de notre Alphabet; les autres Sacerdotaux, propres seulement à des Prêtres, pour écrire les choses sacrées, de même qu'il y a des notes pour la Musique; & les derniers Hiérogliphiques, propres à être gravez sur les monumens publics; ce qui se faisoit en deux manieres; l'une, par des images propres, ou qui approchoient des choses que l'on vouloit représenter; comme quand ils exprimoient la Lune par un Croissant; l'autre, par des images énigmatiques & symboliques, comme seroit un serpent qui se mord la queuë, & qui est plié en rond, pour signifier l'année ou l'éternité: les Chinois ont eu de tout tems une semblable diversité de caracteres. Dès le commencement de leur Monarchie, ils communiquoient leurs idées, en formant sur le papier les images naturelles des choses qu'ils vouloient exprimer: ils peignoient, par exemple, un oiseau, des Montagnes, des arbres, des lignes ondoyantes, pour exprimer des oiseaux, des Montagnes, une forêt, & des rivieres.

Cette maniere d'expliquer sa pensée, étoit fort imparfaite, & demandoit plusieurs volumes pour exprimer assez peu de choses. D'ailleurs il y avoit une infinité d'objets, qui ne pouvoient être représentez par la peinture, tels que sont l'ame, les sentimens, les passions, la beauté, les vertus, les vices, les actions des hommes & des animaux, & tant d'autres, qui n'ont ni corps, ni figures. C'est pourquoi insensiblement ils changerent leur ancienne maniere d'écrire: ils composerent des figures plus simples, & en inventerent plusieurs autres, pour exprimer les objets qui ne tombent point sous les sens.

Mais ces caracteres plus modernes ne laissent pas d'être encore de vrais Hiéroglifes: premierement, parce qu'ils sont composez de lettres simples, qui retiennent la même signification des caracteres primitifs. Autrefois, par exemple, ils représentoient ainsi le Soleil par un cercle ⊖, & l'appelloient *Ge*: ils le représentent maintenant par cette figure 日, qu'ils nomment pareillement *Gé*. Secondement, parce que l'institution des hommes a attaché à ces figures la même idée, que ces premiers symboles présentoient naturellement, & qu'il n'y a aucune lettre Chinoise qui n'ait sa propre signification, & qui ne la conserve, lorsqu'on la joint avec d'autres. *Tsai*, par exemple, qui veut dire, malheur, calamité, est composé de la lettre *mien*, qui signifie *maison*, & de la lettre *ho*, qui signifie *feu*; parce que le plus grand malheur, est de voir sa maison en feu. On peut juger par ce seul exemple, que les caracteres Chinois n'étant pas des lettres simples, comme les nôtres, qui séparément ne signifient rien, & n'ont de sens que quand elles sont jointes ensemble; ce sont autant de Hiéroglifes, qui forment des images, & qui expriment les pensées.

Le stile des Chinois dans leurs compositions, est mystérieux, concis, allégorique, & quelquefois obscur à l'égard de ceux qui n'ont pas une parfaite connoissance des caracteres. Il faut être habile, pour ne pas se méprendre dans la lecture d'un ouvrage: ils disent beaucoup de choses en peu de paroles: leurs expressions sont vives, animées, & semées de comparaisons hardies, & de Métaphores nobles. S'ils veulent mar-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 244 sur 741

quer, par éxemple, qu'on ne doit point ſonger à détruire la Religion Chrétienne, que l'Empereur a approuvée par un Edit : ils diront : l'encre qui a écrit l'Edit de l'Empereur en faveur de la Religion Chrétienne, n'eſt pas encore ſéche, & vous entreprenez de la détruire.

Sur-tout ils affectent de mêler dans leurs écrits beaucoup de ſentences & de paſſages, qu'ils tirent des cinq Livres Canoniques ; & comme ils comparent leurs compoſitions à un tableau, ils comparent de même les ſentences qu'ils tirent de leurs livres, aux cinq principales couleurs qui entrent dans la peinture. C'eſt en cela principalement que conſiſte leur éloquence. Du reſte ils ſe piquent tous d'écrire proprement, & de peindre exactement leurs caracteres ; & c'eſt à quoi l'on a de grands égards, lorſqu'on examine les compoſitions de ceux qui aſpirent aux dégrez.

Ils préferent même un beau caractere à la plus admirable peinture, & l'on en voit ſouvent qui achetent bien cher une page de vieux caracteres, quand ils ſont bien formez. Ils honorent leurs caracteres juſques dans les Livres les plus ordinaires : & ſi par haſard quelques feüilles étoient tombées, ils les ramaſſent avec reſpect : ce ſeroit, ſelon eux, une groſſiereté, & une impoliteſſe, d'en faire un uſage profane, de les fouler aux pieds en marchant, ou de les jetter même avec indifférence. Souvent il arrive que les Menuiſiers & les Maçons n'oſent pas déchirer une feüille imprimée, qui ſe trouve collée ſur le mur ou ſur le bois. Ils craignent de faire une faute.

Ainſi on peut diſtinguer trois ſortes de langage chez les Chinois : celui du Peuple, celui des honnêtes gens, & celui des Livres. Bien que le premier ne ſoit pas ſi peigné que les deux autres, il ne faut pas croire qu'il ſoit ſi fort au-deſſous de nos Langues d'Europe, puiſqu'il n'a certainement aucun des défauts qu'on lui a quelquefois prêtez en Europe. Les Européans qui viennent à la Chine, & qui ne ſont pas encore verſez dans la Langue, trouvent des équivoques, où il n'y en pas ſeulement l'ombre. Comme ils ne ſe ſont point gênez d'abord à bien prononcer les mots Chinois avec leurs aſpirations & leurs accens ; il arrive qu'ils n'entendent qu'à demi ce que diſent les Chinois, & qu'ils ont de la peine à ſe faire entendre. C'eſt une faute dans eux, & non pas un défaut de la Langue. On trouve dans quelques Memoires, que les Lettrez tracent ſouvent avec le doigt, ou avec l'éventail, des Lettres ſur leurs genoux, ou en l'air : s'ils le font, c'eſt par vanité ou par coûtume, plûtôt que par néceſſité ; ou parce que ce ſera un terme & un caractere peu uſité, comme nos termes de Marine, de Muſique, de Chirurgie, &c.

Au-deſſus de ce langage bas & groſſier, qui, quant à la prononciation, ſe varie en cent manieres, & dont on ſe ſert pour les Livres, il y en a une autre plus poli & plus châtié, qui s'employe dans une infinité d'hiſtoires vrayes ou feintes, d'un goût très-fin & très-délicat. L'eſprit, les mœurs, les peintures vives, les caracteres, les contraſtes, rien n'y manque. Ces petits ouvrages ſe liſent & s'entendent ſans beaucoup de peine : on y trouve par tout une netteté, une politeſſe, qui ne cede point aux Livres d'Europe les mieux écrits.

Après ces deux manieres de s'exprimer, l'une pour le petit peuple, qui a moins de ſoin de l'arrangement de ſes paroles, & l'autre qui devroit être celle des Mandarins & des Lettrez ; vient le langage des Livres qui ne ſont point écrits en ſtile familier, & il y a dans ce genre-ci bien des dégrez où il faut s'élever, juſqu'à ce qu'on parvienne à la brieveté majeſtueuſe & ſublime des *Kings*.

Ce n'eſt plus ici une langue qui ſe parle dans le diſcours ordinaire, mais ſeulement qui s'écrit, & qu'on n'entendroit pas aiſément ſans le ſecours des Lettres qu'on a ſous les yeux, & qu'on lit avec plaiſir. Car on trouve un ſtile net

& coulant : chaque penſée eſt ordinairement exprimée en quatre ou en ſix caracteres ; on ne ſent rien qui choque une oreille délicate, & la variété des accens ménagez avec art, rend toûjours un ſon harmonieux & doux.

La différence qui ſe trouve entre ces Livres & les *King*, conſiſte dans la matiere dont ils parlent, qui n'eſt ni ſi auguſte, ni ſi haute ; & dans le ſtile qu'ils employent, qui eſt, & moins laconique, & moins grand. Dans les matieres ſublimes on ne ſe ſert ni de points ni de virgules ; comme ces compoſitions ne ſont que pour les Lettrez, c'eſt à eux à juger où le ſens finit, & les gens habiles ne s'y trompent jamais.

Voſſius avoit raiſon de dire que l'abondance de la Langue Chinoiſe vient de la multitude des caracteres ; il faut ajoûter qu'elle vient auſſi des ſens divers qu'on leur donne, & de l'aſſemblage qu'on en fait, en les joignant le plus ordinairement deux à deux, aſſez ſouvent trois à trois, & même quelquefois quatre à quatre. On a un Dictionnaire fait par les ordres du feu Empereur : il ne comprenoit pas toute la Langue, puiſqu'on a été obligé d'y ajoûter un Supplément en vingt-quatre volumes, & cependant il y avoit déja quatre-vingt-quinze volumes de compte fait ; la plûpart fort épais, & d'une écriture menuë. Il n'y a pas de Langue au monde qu'on ne pût épuiſer en beaucoup moins de tomes. Il n'y a donc point de Langue, ni qui ſoit plus riche que la Langue Chinoiſe, ni qui puiſſe ſe vanter d'avoir regné trois à quatre mille ans, comme elle regne encore aujourd'hui.

Tout ce que nous venons de dire, paroîtra ſans doute étrange à des Européans, accoûtumez aux vingt-quatre lettres qui compoſent notre Alphabet : mais peut-être ſera-t'on moins ſurpris, quand on fera réfléxion que notre Langue & toutes les autres, ont une infinité de figures pour s'exprimer, quoiqu'elles le puiſſent faire par ces vingt-quatre lettres : chaque art & chaque profeſſion a des caracteres qui lui ſont propres.

Outre nos vingt-quatre lettres que nous diverſifions en pluſieurs manieres, en majuſcules ou capitales, qui ſont différentes des communes & ordinaires, en Italiques & Romaines, &c. Nous en avons pour écrire des lettres rondes, quarrées, bâtardes, Financieres, & Italiennes. Nous avons de plus les figures des nombres ou les chiffres, les interponctions qui ſont le point, la virgule, l'apoſtrophe, les accens, la çedile, le tiret, les parentheſes, le point interrogatif & l'admiratif, les abbréviations qui ſont autant de caracteres dont nous nous ſervons, pour marquer le repos du diſcours, la prononciation, la continuation, &c. Les Aſtronomes ont des caracteres pour les douze ſignes, pour les divers aſpects de la Lune & des Aſtres. Les Géometres ont leurs figures : les Muſiciens ont leurs notes blanches, noires, crochues, doubles crochues, &c. Enfin il y a peu d'arts & de ſciences qui n'ayent des figures propres, qui leur tiennent lieu de caracteres, pour exprimer leurs penſées.

Les Chinois ont encore aujourd'hui une ancienne eſpece de Langue, & de caracteres, qui ne ſont plus en uſage que pour les Titres, les Inſcriptions, les Cachets, & les Deviſes, & dont ils ont d'anciens Livres qu'il faut que les Sçavans entendent. Ils ont auſſi des lettres courantes & uſuelles, dont ils ſe ſervent pour les Actes publics, les Contrats, les Obligations, & autres Actes de Juſtice, comme il y a parmi nous une eſpece de Lettre qu'on nomme Financiere. Enfin ils ont une Lettre qui demande une étude particuliere, pour la diverſité des traits & de ſes abbréviations, ou enlacemens, qui la rendent difficile. On s'en ſert ſurtout, lorſqu'on veut écrire promptement.

Ce qui concerne la maniere de prononcer les mots Chinois, & de les ortographier en caracteres d'Europe, donnera un nouveau jour à ce qui vient d'être dit ſur le génie de cette Langue.

De la Prononciation Chinoiſe, & de l'Ortographe des mots Chinois, en caractéres d'Europe.

IL n'eſt pas poſſible aux Chinois d'écrire les Langues d'Europe, avec leurs caracteres, & même de bien prononcer aucune de ces Langues, parce que d'un côté ces caracteres, bien qu'en ſi grand nombre n'expriment qu'environ trois ou quatre cens ſyllabes, & n'en peuvent exprimer d'autres; & que d'un autre côté on ne trouve point dans le ſon de ces ſyllabes les cinq Lettres ſuivantes: *b*, *d*, *r*, *x* *z*: de ſorte qu'un Chinois qui voudroit les prononcer, ne pourroit le faire, qu'en y changeant quelque choſe, & ſe ſervant des ſons qui en approchent le plus dans ſa langue. Il ſemble pourtant que *d* & *z* ſoient dans ce mot *y-tseë*, que quelques-uns prononcent *y-dseë*; mais le même Chinois qui dira bien *y-dseë*, ne pourra dire, *da*, *de*, *di*, *do*, *du*; ni *za*, *ze*, *zi*, *zo*, *zu*.

De même c'eſt vainement qu'on voudroit écrire les mots Chinois en caracteres d'Europe: outre qu'on ne réüſſiroit pas dans pluſieurs, au bout d'une page, on ne pourroit plus rien comprendre à ce qu'on auroit écrit. C'eſt une néceſſité d'apprendre à connoître les Lettres Chinoiſes, & il ſeroit bon de s'accoûtumer d'abord à ne voir aucun mot Chinois écrit en caracteres Européans, que la lettre Chinoiſe ne fût à côté.

Pour la prononciation, elle eſt très-difficile, non-ſeulement à cauſe des accens, qui ne s'apprennent que par l'uſage; mais bien plus, parce qu'il y a pluſieurs mots, que nous ne pouvons ni prononcer, ni écrire. Les dents des Chinois ſont diſpoſées autrement que les nôtres: le rang d'enhaut, par exemple, ſort, & avance preſque à tous en dehors, & le rang d'en bas rentre & ſe retire en dedans; au lieu que les dents des Européans ſe choquent toutes par l'extrémité, celles des Chinois tombent quelquefois ſur la lévre inférieure, ou du moins ſur les gencives, & ne ſe rencontrent preſque jamais aſſez juſtes.

Tous les mots Chinois écrits à l'Européane, ſe terminent par une des cinq voïelles *a*, *e*, *i*, *o*, *u*, & par une *N* tantôt ſeule, & qui produit *an*, *en*, *in*, *on*, *un*, & tantôt ſuivie d'une autre conſonne, ce qui fait *ang*, *eng*, *ing*, *ong*, *ung*. Les lettres initiales qui commencent les mots, tiennent de pluſieurs Langues d'Europe pour la prononciation. Il faut parler de tout cela le plus briévement & le plus clairement qu'il ſera poſſible.

L'*A* final n'a d'autre difficulté que celle de divers accens.

L'*E* final eſt de trois ou quatre ſortes.

1°. C'eſt un *é* fermé: *Coué* Royaume. *Gé* jour.

2°. C'eſt quelquefois un *E* fort ouvert, & qui ſe prononce comme ces mots François, *après*, *exprès*. *Ké* Etranger, Hoſte. *Mé* de l'encre.

3°. C'eſt auſſi d'autrefois un *e* muet. Par exemple, *Seë* Homme de Lettres. La prononciation du mot François *ſe*, comme *ſe porter bien*, n'eſt pas tout-à-fait celle de *Seë*. Ici l'*S* eſt plus forte & & ſiffle d'avantage, & l'*E* final eſt plus long. C'eſt pourquoi quelques-uns l'écrivent par deux *ſſ*, & par deux *eë* muets. On ne voit pas pourquoi les Portugais écrivent ce mot avec un *u* François, *ſu*: car il eſt certain que ce n'eſt nullement la premiere ſyllabe de ces mots *Sujet*, *Supérieur*.

4°. Cet *e* muet ſouvent ne s'écrit pas, & quelquefois on a de la peine de le diſtinguer d'un *i*. En voici des exemples.

PREMIER

PREMIER EXEMPLE. *Sii*, l'Occident, pourroit s'écrire ainſi, *Scië*, puiſqu'on le prononce, comme en François nous prononçons le mot *Scië*, inſtrument pour ſcier du bois.

SECOND EXEMPLE. Le mot *Chë*, eſt, s'écrit quelquefois *Chi*. La prononciation doit être entre celle de l'*E*, & de l'*I*. *cheë*, ſur-tout quand il eſt final; car dans la ſuite du diſcours on appuye plus ſur l'*E*, que ſur l'*I*, & on dit *che*.

TROISIE'ME EXEMPLE. Dans ces mots *Couéi*, les manes des morts; *hoéi*, ſçavoir; *ouéi*, perſonne; *nuéi*, dedans; *luéi*, tonnerre; *moei*, beau; la terminaiſon n'eſt pas tout-fait ſemblable à la terminaiſon Françoiſe de ces mots, *armée, épée, penſée*. C'eſt encore moins *Coui*, *nui*, *lui*, *moui*:

L'*I* final dans ces mots *mai*, acheter; *laï*, venir, *paï*, viſiter, &c. doivent ſe prononcer en la maniere que les Italiens prononcent *mai*, jamais; *lai*, cris, ſanglots, en faiſant ſentir l'*a* & l'*i*. Il faut excepter *yai*, le port; *hiai*, des ſouliers; *Kiai*, tous; qu'il faut prononcer comme ces mots François, *mais*, *jamais*.

L'*O* final eſt quelquefois tout-à-fait obſcur, & approche un peu de la Diphtongue *ou*, lorſqu'il eſt précédé d'un *a*. Souvent on le prononce à peu-près comme ce mot, *haut*, en ſuivant la prononciation Normande; c'eſt-à-dire, ouvrant fort la bouche, & faiſant ſentir la Diphtongue *au*: c'eſt ainſi que l'on prononce *hao*, bon; *lao*, travailler, fatiguer, *leao*, marque d'une action paſſée; *miao*, un chat.

L'*U* final ſe prononce comme en François dans ces mots *chu*, livre; *liu* ou *lu*, un aſne; *niu*, femme, &c. Souvent on le prononce comme la moitié de la diphtongue, *ou*; *fou*, pere; *mou*, mere; *pou*, non.

L'*N* finale doit ſe prononcer d'un ton ſec, & comme s'il y avoit un *e* muet au bout du mot. Ainſi *fan*, du ris cuit, ſe prononce comme les deux dernieres ſyllabes de ce mot, *profane*, rendant le ſon de l'*a* très-clair, & n'appuyant guéres ſur l'*e* muet. Il faut prononcer *chin*, eſprit, comme nous prononçons *la Chine*, ſans appuyer ſur l'*E*, & comme on prononce en Latin la prépoſition *in*. *Men* ſe prononce de même, comme *en* en Latin, ou comme on prononce en Grec τύπθομεν. Ce *men* eſt la marque du pluriel dans pluſieurs mots Chinois, comme nous le verrons dans la ſuite. Enfin il y a quelques mots, qui ſemblent ſe terminer en *on*, comme *Touon*, *pouon*: mais c'eſt un *O* ſi obſcur, qu'un François ne le peut ſentir: il entend *Touen*, *pouen*, ou *Touan*, *Pouan*.

L'*N* finale à laquelle on doit joindre encore une conſonne, s'écrit par les Portugais avec *m*, & par les Eſpagnols avec une *n* & un *g*. Peu importe, pourvû qu'on ſçache que ce ſon eſt un peu mou, & un peu traînant, comme le ſon qu'on entend, quand on a donné un grand coup ſur une groſſe cloche. Les Chinois appuyent ſur la voyelle, ce qui varie le ſon. *Tang*, Temple, n'eſt pas *Teng*, une lampe: *teng* n'eſt pas *ting*, un clou: *ting* n'eſt pas *tong*, l'Orient: mais ils conviennent en cette impreſſion, qui reſte en l'air, après qu'on les a prononcez, & que je compare à l'impreſſion qui reſte après le coup donné à une cloche. Le *g* ne doit nullement ſe faire ſentir. Il faut, par exemple, prononcer *fang*, une chambre, comme nous prononçons *francs*, mille francs; à l'*r* près, qui n'eſt point dans la Langue Chinoiſe, c'eſt la même choſe.

Pour ce qui eſt des Lettres qui ſont au commencement, ou dans le corps des monoſyllabes: voici ce qu'il y a à obſerver.

1°. Les Chinois prononcent le *ch*, comme nous prononçons en François, *chagrin*, *choſe*, *chiche*. Par exemple, *chao*, peu: *che*, dix: *chi*, un corps mort, *chu*, une lettre: Les Eſpagnols & les Portugais écrivent ce *ch* par un *x*; *xe*, *xi*.

2°. Ils ont le *ce* & le *ci* des Italiens, comme dans ce mot *citta*. Nous écrivons ces mots avec *tch*, par exemple, *tcha*, du thé; *tche*, manger; *tchi*, ſçavoir: *tchu*, Seigneur.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 248 sur 741

3°. Ils prononcent le *ts* comme les Italiens prononcent ce mot *gratia* : c'eſt pourquoi nous écrivons *Tsien*, qui eſt une ſorte de monnoye de cuivre.

4°. Ils ont l'*x* & le χ des Grecs. Ce mot *Kouan*, Officier, Mandarin, pourroit s'écrire par *Coüan*, *Coan* & *Quoan*. Mais il vaut mieux écrire *Koan*, pour éviter la confuſion.

Ils ont une *H* ſi forte, qu'elle eſt tout-à-fait gutturale, *hoan*, changer.

5°. Il ſe trouve un *I* dans certains mots qui eſt preſque inſenſible, comme *ſiue*, ou *ſue*, *tçiuen*, ou *tçuen*. Il faut bien ſe donner de garde de prononcer *ſive*, de la *neige*, comme la particule Latine, *Sive*.

6°. Les Chinois ont un *v* conſonne, comme *van*, dix mille taëls : *ven*, interroger : *vang*, en vain. Pluſieurs cependant confondent cet *v* avec *ou*, ou un double *W*, & diſent, *ouen*, demander, &c.

7°. Ils ont auſſi un *J* conſonne : *ju*, comme ; *ju*, lait ; *jang*, pardonner. Il eſt bon d'écrire l'*I* voyelle par un *y*, quand il eſt au commencement : *y*, un : *yu*, de la pluie : *yong*, ſe ſervir : *yang*, mouton.

Ces mots *nghe*, le front : *nghen*, un bienfait ; *ngheou* vomir : *ngai*, aimer : *ngao*, ſuperbe : *ngan*, ſanté, ſont un peu difficiles à prononcer, parce qu'il faut que l'*n*, & le *g* entrent, pour ainſi dire, l'un dans l'autre, & ſe confondent enſemble. Il vaut mieux écrire *nghe*, à l'Italienne, que *ngué* à la Françoiſe.

9°. Ce mot *ell*, deux, s'écrit par les Portugais avec l'*h*. Cet *E* que nous mettons à la tête, eſt feminin & fort ſourd, comme s'il y avoit encore là-dedans un *u*. Les deux *ll* qui ſuivent, font replier la langue, comme un arc, & après bien de la peine, on ne ſçauroit réuſſir à prononcer ce mot comme les Chinois.

10°. Il y a certains mots qui ſe diſent en deux façons : par exemple, *fen*, & *foüen*, un ſol Chinois, qui contient dix deniers de cuivre : *Moüen*, & *Men*, une porte, &c. Mais ce n'eſt qu'en certaines ſignifications ; car on ne dit jamais, par exemple, *ngo moüen*, mais toûjours *ngo men*, nous.

11°. Chaque Province prononce à ſa façon tous ces mots Chinois, qui ne ſont, comme j'ai dit, qu'au nombre de trois à quatre cens ; ce qui fait qu'un Chinois de *Peking*, par exemple, a beaucoup de peine à entendre un homme de la Province de *Quang tong*, ou de *Fo kien*. La Langue Mandarine, qu'ils appellent *Coüan hoa*, & qui a cours, comme nous l'avons dit, dans tout l'Empire, n'eſt pas tellement fixe, qu'on puiſſe ſe promettre, quand on la ſçait, d'entendre tout le monde, & d'être entendu par-tout. Chaque Province parle à ſa façon cette Langue. On dit dans un endroit *yong* ; dans autre c'eſt *jong* : dans le *Kiang ſi* c'eſt *yun*. Cet autre mot *yu* eſt dans une autre Province *ju* ; & dans le *Kiang ſi*, c'eſt *cull*, &c.

La plus grande partie des mots étant ainſi corrompus & déguiſez, bien qu'on ſçache parler la Langue Mandarine dans une Province, ſi l'on paſſe dans une autre, il ſemble qu'on ſoit tombé dans un nouveau Royaume : & il faut démonter ſon imagination, pour donner aux mêmes mots une eſſence toute nouvelle. Cela s'étend même juſqu'aux diverſes peſonnes à qui l'on parle. Un Miſſionnaire après trois ou quatre ans de fatigues, entend une bonne partie de ce qu'on lui dit ; & bien qu'il parle très-mal, ceux qui ſont rompus à ſon jargon, conçoivent à peu près ſes penſées : mais s'il ſe trouve avec des gens qu'il n'ait jamais vûs, il lui faut néceſſairement un Interprete, pour lui faire entendre ce qu'on dit, & pour expliquer ce qu'il veut dire lui-même.

Outre cela chaque Province, chaque grande Ville, chaque *Hien*, & même chaque gros Village à ſon patois particulier : c'eſt la Langue dominante, tout le monde la parle, les Lettrez, comme le peuple & les femmes : mais les femmes & le peuple n'en ſçavent point parler d'autre. Dans la Langue Man-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 249 sur 741

darine, pourvû qu'on parle lentement, on distingue une bonne partie des voyelles & des consonnes qui composent les mots, & l'on peut les écrire ou les retenir à quelques-uns près : mais dans le patois, outre qu'il semble qu'on le parle avec une rapidité extrême; outre qu'il y a une infinité de mots qu'on y mêle par habitude, & qui ne signifient rien, ou plûtôt qui paroissent ne signifier rien ; outre cela, dis-je, la plûpart des mots ne laissent aucune trace dans la mémoire, parce qu'ils n'ont aucun rapport avec les syllabes Grecques, Latines, Françoises, Italiennes, & Espagnoles, & ne peuvent se concevoir comme il faut, par un Etranger qui ne sçait que ces sortes de Langues.

Si l'on ajoûte les combinaisons de ces mots, & les phrases différentes dont on se sert dans chaque Province, on jugera aisément quelle doit être la peine d'un Européan, qui parcourt plusieurs de ces Provinces, pour y annoncer Jesus-Christ. Il n'y a certainement qu'un motif aussi relevé, que celui de faire connoître le vrai Dieu à tant de peuples qui l'ignorent, qui puisse soutenir un Missionnaire dans le travail pénible & ingrat, que demande l'étude d'une Langue si difficile; & ce ne peut être que par une benediction particuliere de Dieu, que nous en avons vû un si grand nombre depuis le P. Ricci, qui y ont fait des progrez étonnans, jusqu'à s'attirer par leurs écrits, l'admiration des plus habiles Docteurs de l'Empire. On a vû même quelques-uns de ces Docteurs, s'incliner profondément au seul nom des ouvrages de ces Etrangers.

Abrégé de Grammaire Chinoise.

CE petit abrégé de Grammaire Chinoise n'aidera pas peu à faire connoître le génie de cette Langue, qui n'étant composée que de mots d'une seule syllabe, & indéclinables, semble ne pouvoir être assujettie à aucune régle. Il y en a cependant par rapport aux noms, aux pronoms, aux conjugaisons des Verbes, aux prépositions, aux adverbes, aux nombres & à leurs particules, dont je vais parler.

Des noms Positifs, Comparatifs, & Superlatifs.

CE n'est pas dans la Langue Chinoise qu'il faut chercher la diversité des genres, des cas, & des déclinaisons. Très-souvent le nom ne se distingue pas du Verbe; & le même mot, qui, selon l'endroit où on le place, est un Substantif, peut devenir Adjectif, & même un Verbe.

Par exemple, ces deux mots *Ngai*, j'aime ; *Siang*, je pense, peuvent être & des Noms & des Verbes. S'ils sont placez avant un autre mot, en sorte qu'ils signifient quelque action, ce sont des Verbes : exemple, *Ngo ngai ni*, je vous aime. *Ngo siang ta*, je pense à lui. Si au contraire ils sont placez après un autre mot, sans signifier d'action, ils deviennent des Noms : Exemple. *Ngo ti ngai*, mon amour; *Ngo ti siang*, ma pensée.

L'Adjectif va toûjours devant le Substantif : comme *Hao gin*, bon homme;

mais ſi ce même mot eſt à la ſuite d'un autre, il devient Subſtantif, comme *Gin ti hao*, bonté de l'homme. On voit que ce mot *Hao*, qui étoit Adjectif, parce qu'il précedoit le mot *Gin*, devient Subſtantif, lorſqu'il eſt précedé du même mot *Gin*.

On ajoûte ſouvent aux Subſtantifs la particule *Tsëe*, & elle eſt propre de pluſieurs Subſtantifs: par exemple, *Fang tsëe*, maiſon; *Co tsëe*, fruit. Il eſt néanmoins à obſerver qu'elle ne s'ajoûte qu'aux Subſtantifs, qui ne peuvent jamais être Adjectifs.

Les cas & les nombres ne ſe reconnoiſſent que par la compoſition: le nombre pluriel ſe fait par la particule *Men*, qui eſt commune à tous les noms. En voici des exemples: *Gin*, homme: *Gin men*, les hommes: *Ta*, lui: *ta men*, eux.

Mais quand le nom eſt précedé de quelque mot qui ſignifie multitude, alors on s'abſtient de mettre la particule *Men* après le nom.

La particule *Ti* fait ſouvent le Génitif, tant ſingulier que pluriel, quand elle eſt après les noms: exemple, *Gin ti hao*, bonté de l'homme: *Gin men ti hao*, bonté des hommes. Du reſte il n'y a aucun cas dans la Langue Chinoiſe.

Il arrive auſſi que la particule *ti* miſe après des Pronoms, en fait des dérivez: exemple, *ngo ti keou*, mon chien: *ta ti keou*, ſon chien.

Les Comparatifs ſe forment auſſi par des particules qu'on ajoûte: par exemple, on ſe ſert de cette particule *keng* qui ſe met toûjours avant les noms, & qui ſignifie *beaucoup*; *keng hao*, meilleur. Souvent on y employe la particule *to*, qui ſignifie auſſi *beaucoup*. Mais elle ſe met ordinairement après le nom: *hao to*, meilleur: *yuen to*, plus éloigné.

La particule qui marque le Superlatif, peut ſe mettre, ou avant, ou après les noms. Ainſi l'on dira fort bien *tſiue hao*, ou *hao tſiue*, très-bon: *tſiue ſiao*, ou *ſiao tſiue*, très-petit.

La particule *te kin*, marque auſſi le Superlatif: *hao te kin*, très-bon: *ta te kin*, très-grand: *ſiao te kin*, très-petit.

Des Pronoms.

ON ne connoît guéres de Pronoms parmi les Chinois que ces trois-ci, *ngo*, moi: *ni*, toi: *ta*, lui; qui ſont perſonnels. Ils deviennent pluriels, quand on y ajoûte la particule *men*.

Ils deviennent poſſeſſifs en ajoûtant la particule *ti*, *ngo ti*, mien: *ni ti*, tien: *ta ti*, ſien. Ajoûtez la particule *men*, & ces mêmes mots ſignifieront *notre*, *votre*, &c. *ngo men ti*, notre: *ni men ti*, votre.

Les Pronoms poſſeſſifs, de même que ceux de nation & de famille, ne ſe diſtinguent des dérivez, qu'en ce qu'après le Pronom on met le nom de la Patrie, du Royaume, de la Ville, &c. *ngo ti koue*, mon Royaume: *ngo ti fou*, ma Ville.

Choui eſt la particule qui marque le Pronom relatif, *lequel* & *laquelle*. A cette particule on ne joint jamais celle qui marque le pluriel.

DES VERBES.

LES Verbes Chinois n'ont proprement d'autre tems que le Préſent, le Préterit, & le Futur. La ſignification paſſive s'exprime par la particule *pi*.

Quand on n'ajoûte aucune particule au verbe, & qu'on n'y joint que les Pronoms perſonnels *ngo*, *ni*, *ta*, c'eſt une marque que le tems eſt préſent.

La particule *Leao* ajoûtée, déſigne le préterit ou le tems paſſé.

Pour marquer le Futur, on ſe ſert de la particule *Tſiang* ou *Hoei*. Tout ceci ſe ſe comprendra mieux par des exemples.

PRESENT.

SINGULIER.

Ngo ngai.	j'aime.
Ni ngai.	tu aimes.
Ta ngai.	il aime.

PLURIEL.

Ngo men ngai.	nous aimons.
Ni men ngai.	vous aimez.
Ta men ngai.	ils aiment.

PRE'TERIT.

SINGULIER.

Ngo ngai leao.	j'ai aimé.
Ni ngai leao.	tu as aimé.
Ta ngai leao.	il a aimé.

PLURIEL.

Ngo men ngai leao.	nous avons aimé.
Ni men ngai leao.	vous avez aimé.
Ta men ngai leao.	ils ont aimé.

FUTUR.

SINGULIER.

Ngo hoei ngai.	j'aimerai.
Ni hoei ngai.	tu aimeras.
Ta hoei ngai.	il aimera.

PLURIEL.

Ngo men hoei ngai.	nous aimerons.
Ni men hoei ngai.	vous aimerez.
Ta men hoei ngai.	ils aimeront.

L'OPTATIF ſe forme par ces mots *pa pou té*, qui ſignifient, *o que! Plût à Dieu*, par exemple, *papou te ngo ngai*. Plût à Dieu que j'aime. *Pa pou te ni ngai*. Plût à Dieu que tu aimes, &c.

La plûpart des Verbes qui ſignifient action, peuvent avoir une ſignification paſſive : mais dans la ſignification active les Verbes ſe mettent toûjours avant les noms, ſur leſquels tombent l'action.

EXEMPLE.

Ngo ngai ni.	je vous aime.
Ngo ta ni.	je vous frappe.

Ce ſeroit parler d'une maniere abſurde, & qui n'auroit pas de ſens, que de dire.

Ngo ni ngai.
Ngo ni ta.

Au contraire dans la ſignification paſſive, le Verbe eſt toûjours après le nom, en y mêlant la particule *pi* qui marque le paſſif.

Ngo pi ta ngai.	je ſuis aimé de lui.
Ngo pi ta ta.	je ſuis frappé par lui.

Le Préterit & le Futur ſe forment avec les mêmes particules, dont on ſe ſert dans les Verbes actifs.

DES PRE'POSITIONS.

Quoique la Langue Chinoiſe ſoit compoſée d'un ſi petit nombre de mots, elle ne laiſſe pas d'être très-abondante, non ſeulement parce que le même mot

peut être & Nom & Verbe, mais encore parce qu'il eſt ſouvent Prépoſition, Adverbe, &c.

Les Chinois ont donc quelques Prépoſitions qui ne ſont pas telles de leur nature, mais qui le deviennent par l'uſage; comme ſont ces mots *Tſien*, devant, *heou*, après; *chang* au-deſſus; *hia* en bas, & autres ſemblables. Ce ſont des prépoſitions, ſi elles ſont liées à un Verbe, & qu'elles le précedent. Ce ſont des poſt-poſitions, ſi elles ſont liées à un nom, & qu'elles le ſuivent, par exemple, *ſien tſo*, je fais avant: *Heou lai*, je viens après; *chang tſeou*, je vais en haut: *hia tſeou*, je viens en bas. Ce ſont des Prépoſitions, parce qu'elles précedent le Verbe. Mais ces mots ſuivans, *fang tſien* devant la maiſon; *muen heou* derriere la porte: *tcho chang* ſur la table, *ti hia*, au bas de la terre, ſont des poſt-poſitions, parce qu'elles ſuivent le nom.

Il faut dire la même choſe de *nui*, dedans; *vai* au-dehors, & d'autres mots ſemblables.

DES ADVERBES.

La Langue Chinoiſe n'a point de mots, qui ſoient proprement adverbes: ils ne le deviennent que par l'uſage, ou par l'endroit du diſcours, où ils ſont placez. Souvent il faut pluſieurs mots pour exprimer les adverbes des autres Langues. Ils n'en ont aucun de démonſtratif, ni de propre à appeller, & à exhorter: il faut alors ſe ſervir des noms ou des verbes. Voici ceux qui ſont en uſage. Pour

Déſirer.	*Pa pou te*	plût à Dieu.
Interroger	*Ju ho*	de quelle façon.
	Ho ju	de quelle maniere.
	Tſeng mo	comment.
Répondre	*Chi oui tſe gen*	certainement.
Confirmer	*Tching tie*	véritablement.
	Co gen	très-certainement.
	Ching tching tie	très-véritablement.
Nier & défendre	*Pou* ou bien *mo.*	non.
	Pou jo	cela ne convient pas.
	Pou gen	non certes.
Douter	*Hoe*, ou bien *Hoe tche*	peut-être.
Choiſir.	*Ving*	mieux, plûtôt ceci que cela.
Comparer	*Keng*, ou bien, *Keng to*	beaucoup plus.
	Keng chao	beaucoup moins.
	Keng hao	mieux.
Ramaſſer	*Tong*, ou bien *Y tong*	enſemble.
Séparer.	*Ling*	de plus.
	Ling vai	ſéparément.
Augmenter.	*Kin*	diligemment.
	Kiang	fortement.

Le tems	*Kin ge*	aujourd'hui.
	Ming ge	demain.
	Tſo ge	hier.
	Tſien ge	avant-hier.
	Heou ge	après-demain.
Le lieu	*Tche li*	ici.
	Tſée	de-là, ou, par-là.
Le nombre	*Y Tſée*	une fois.
	Eul tſée	deux fois.
	Tchang tchang	ſouvent.
L'ordre.	*Ti y*, ou bien *teou y*	premierement.
	Heou mien	enſuite.
	Tchong, ou *tong*	enfin.
L'évenement.	*Hoe gen*	peut-être.
La ſimilitude	*Ju*	comme.
L'adverſité	*Pou ju*	non pas comme.
	Pou Tong	diſſemblablement.
La qualité	*Chao*	peu.
	To	beaucoup.
	Keou.	aſſez.
Exclure	*Tan*	ſeulement.
Une choſe qui n'eſt pas encore faite.	*Tcha pou to*	preſque.

Des Nombres & de leurs Particules.

IL y a grand nombre de particules propres des nombres dans la Langue Chinoiſe : l'uſage en eſt fort fréquent, & on s'en ſert d'une maniere qui ne convient qu'à cette Langue : car chaque choſe a une particule ſignifiant le nombre qui eſt propre de cette choſe. Au lieu que dans notre Langue, un, deux, trois, s'appliquent à différentes choſes, & que nous diſons un homme, une femmes deux hommes, deux femmes ; ce ſeroit pour un Chinois une maniere de s'exprimer groſſiere & barbare. Il faut que chaque nombre s'exprime par une particule propre de chaque choſe. C'eſt ce que des exemples feront mieux comprendre. Commençons d'abord par rapporter les nombres Chinois, & nous viendrons enſuite aux particules de nombre, dont il faut ſe ſervir pour chaque choſe.

Nombres Chinois.

Y,	un.	*ché y*,	onze.
eul,	deux.	*eul ché*,	vingt.
ſan,	trois.	*ſan ché*,	trente, &c.
ſſë,	quatre.	*pe*,	cent.
ou,	cinq.	*eul pé*,	deux cens.
lou,	ſix.	*y tſien*,	mille.
tſi,	ſept.	*y ouan*,	dix mille.
pa,	huit.	*eul ouan*,	vingt mille.
kieou,	neuf.	*che ouan*,	cent mille.
che,	dix.	*y pé ouan*,	un million.

Particules de Nombre.

Co ſe dit des hommes ; *y co gin*, un homme, *y co fougin*, une femme.

Hoei, ſe dit des hommes illuſtres ; *y hoei gin*, une perſonne illuſtre.

Tche ou *tchi* ſe dit des vaiſſeaux, des chiens, des poules, & de toute autre choſe, qui, bien que ſeule, doit avoir un pareil, comme ſont les ſouliers, les bas, &c. C'eſt pourquoi l'on dit *y tchi tchuen*, un Navire ; *y tchi keou* ; un chien ; *y tchi hiai*, un ſoulier ; *y tchi ki*, une poule.

Tiao ſe dit des choſes qui ſont longues, qu'on ſuſpend ; *y tiao lou*, un encenſoir & *y tiao ching*, une corde.

Ouei ſe dit proprement des poiſſons ; *y ouei yu* un poiſſon.

Keu ſe dit des courroyes, lanieres ; *y ken tai*, une courroye.

Tchang ſe dit du papier, de la table, du ſiége ; *y chang tchi*, une feüille de papier ; *Y tchang tcho*, une table, *y tchang y*, un ſiége.

Pa, ſe dit des couteaux, épées, éventails, *y pa tao*, un ſabre ou épée ; *y pa chen*, un éventail.

Choang ſe dit des choſes pareilles, qui ſe joignent ordinairement enſemble, *y choang hiai*, une paire de ſouliers ; *y choang oua* une paire de bas.

Kien ſe dit des chambres ou maiſons ; *y kien fang*, une maiſon, ou une chambre

Fo ſe dit des morceaux entiers de drap, ou d'étoffe de ſoye, *y fo pou*, un drap, *y fo cheou*, piéce d'une certaine eſpece de ſoye. Il ſe dit auſſi des peintures.

Mey ſe dit des perles & des choſes précieuſes ; *y mei tchin*, une perle.

Thu, ſe dit des odeurs ; *Y tchu hiang*, une paſtille.

Pi, ſe dit encore des habits de drap ou de ſoye, mais plus proprement du cheval. *Y pi ma*, un cheval.

Pen, ſe dit des livres ; *Y pen chu*, un livre.

Ting, ſe dit des bonnets ou chapeaux ; *Y ting kin*, un bonnet.

Tſo, ſe dit des grandes maiſons & des murailles ; *Y tſo fang*, une maiſon ; *Y tſo tching*, un mur.

Teng, ſe dit proprement des bœufs ou des vaches ; *Y teng nieou*, un bœuf.

Mouen, ſe dit des mouſquets ; *Y mouen tçiang*, un canon de fuſil.

To, ſe dit proprement des fleurs ; *Y to hoa*, une fleur.

Ling, ſe dit des vêtemens. *Y ling pao*, une robbe.

Tai ou *pen*, ſe dit des Comédies ; *Y tai*, ou *Y pen hi*, une Comédie.

Co, ſe dit des arbres ; *Y co chu*, un arbre.

Mien, ſe dit des étendarts. *Y mien ki*, un étendart.

Tao, ſe dit des lettres, & des paquets de papier ; *Y tao cheou chi*, un livre de vers.

Tchin, ſe dit des chaiſes à porteur, & des chariots ; *Y tchin kiao*, une chaiſe à porteur.

Quan, ſe dit des plumes & des pinceaux ; *Y quan pi*, une plume.

Co, ſe dit des bleds & des légumes ; *Y co mi*, un grain de ris, &c.

DU

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 255 sur 741

DU PAPIER,
DE L'ENCRE, DES PINCEAUX,
DE L'IMPRIMERIE,
ET
DE LA RELIEURE DES LIVRES
DE LA CHINE.

ANCIENNEMENT, & dans les tems les plus reculez, les Chinois n'avoient point de papier : ils écrivoient ſur des planches de bois, & ſur des tablettes de bambou.

Au lieu de plume ou de pinceau, ils ſe ſervoient d'un ſtile ou d'un poinçon de fer. Ils écrivoient auſſi ſur le métal, & les curieux de cette Nation conſervent encore aujourd'hui des plaques, où l'on voit des caracteres tracez fort proprement : mais il y a très-long-tems qu'ils ont inventé l'uſage du papier. Il eſt ſi fin, que pluſieurs ont crû en France, qu'il ſe faiſoit de ſoye ; mais ils ne faiſoient pas attention qu'on ne peut, en foulant la ſoye, la briſer, autant qu'il eſt néceſſaire, pour en compoſer une pâte uniforme.

Le papier de la Chine ſe fait de l'écorce de Bambou, & d'autres arbres. Le bambou eſt un arbre aſſez ſemblable à un long roſeau, en ce qu'il eſt creux en dedans, & a des nœuds d'eſpace en eſpace ; mais bien différent, en ce qu'il eſt beaucoup plus gros, plus uni, plus dur, & plus fort. On ne met en uſage que la ſeconde peau de l'écorce, qui eſt molle & blanche : on la broye avec de l'eau claire. Les formes dont on ſe ſert pour élever cette matiere, ſont longues & larges ; en ſorte qu'on voit des feüilles longues de dix, de douze pieds, & davantage. On trempe chaque feüille de papier dans l'eau d'alun, qui tient lieu de colle ; & c'eſt ce qu'on appelle papier fané, parce que *fan* en Chinois, ſignifie alun. Cet alun empêche le papier de boire, & lui donne un tel éclat, qu'on croiroit qu'il eſt argenté, ou verniſſé. Ce papier eſt blanc, doux, & uni, ſans qu'il y ait rien de raboteux, qui puiſſe arrêter le pinceau, & en ſéparer les filets. Comme il eſt d'écorce d'arbre, il ſe coupe plus aiſément que celui d'Europe : il eſt ſuſceptible d'humidité ; la pouſſiere s'y attache, & inſenſiblement les vers s'y mettent, ſi l'on manque d'attention à les en préſerver. Pour prévenir ces inconvéniens, c'eſt une néceſſité de battre ſouvent les livres, & de les expoſer au Soleil.

Outre le papier qui ſe fait d'écorce d'arbre, on en fait auſſi de coton ; & c'eſt le plus blanc, le plus beau, & le plus d'uſage. Il n'eſt pas ſujet aux inconvéniens dont je viens de parler ; car il ſe

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 256 sur 741

conſerve auſſi-bien, & dure autant que le papier d'Europe.

Le peu que je viens de dire en général du papier de la Chine, ſe confirmera encore mieux par le détail où je vais entrer, & où je ne dirai rien, qui ne ſoit tiré d'un Ouvrage Chinois, qui a paru ſous la préſente Dynaſtie. C'eſt un Recuëil curieux, & qui eſt eſtimé des Sçavans. On y parle de l'invention du *tchi*, c'eſt-à-dire, du papier, de ſa matiere, de ſes qualitez, de ſa forme, & des différentes ſortes qui s'en fabriquent.

L'Auteur Chinois dit d'abord que cette invention eſt fort ancienne; mais il avouë qu'on ne ſçait pas préciſement, en quel ſiecle on en doit placer l'origine. Dans les premiers tems, les caracteres *Kien* & *tse* qu'on employoit au lieu de *tchi*, pour ſignifier la matiere ſur laquelle on écrivoit, confirment par leur figure, ce que cet Auteur rapporte, ſçavoir, qu'alors après avoir comme bruni & rendu plus ſouples de petites planches de bambou, en les faiſant paſſer par le feu, ſans cependant en enlever la peau; l'on traçoit deſſus des lettres avec un fin burin: de ces petites planches enfilées l'une après l'autre, ſe formoit un volume. Il étoit de durée, & capable par ſa ſolidité de réſiſter aux injures de l'air; mais ſon uſage étoit incommode & embarraſſant.

On eut donc recours à une autre méthode. Il eſt certain que dès la Dynaſtie des *Tsin* avant J. C. & par conſéquent ſous la Dynaſtie ſuivante des *Han*, on écrivoit ſur des pieces de ſoye & de toile. C'eſt pour cela que la lettre *tchi* eſt compoſée tantôt du caractere *ſe*, qui veut dire, ſoye, & tantôt du caractere *Kin*, qui ſignifie toile. On coupoit la piece de ſoye ou de toile, ſelon la forme plus ou moins grande, qu'on vouloit donner au Livre.

Enfin en l'année 95. de l'Ere Chrétienne ſous les *Tong-han*, c'eſt-à-dire, ſous les *Han*, qui avoient tranſporté leur Cour dans une Province plus à l'Orient, que les *Han* leurs * prédeceſſeurs, un grand Mandarin du Palais nommé *Tsai lun*, inventa ſous le regne de *Ho ti* une meilleure forme de papier, qui porta ſon nom: *Tsai heou tchi*, papier du Seigneur *Tsai*.

Ce Mandarin mit en œuvre l'écorce de différens arbres, & de vieux morceaux de pieces de ſoye & de chanvre déja uſé, à force de faire boüillir cette matiere, il lui donna une conſiſtence liquide, & la réduiſit à une eſpéce de bouillie, dont il forma différentes ſortes de papier. Il en fit même de la bourre de ſoye, qu'on nomma papier de filaſſe. Peu après l'induſtrie Chinoiſe perfectionna ces découvertes, & trouva le ſecret de polir le papier, & de lui donner de l'éclat.

Un autre Livre intitulé *Sou y kien tchi pou*, qui traite le même ſujet, dit que dans la Province de *Se tchuen* le papier ſe fait de chanvre: *Kao tsong*, troiſiéme Empereur de la grande Dynaſtie des *Tang*, fit faire un excellent papier de chanvre, où il faiſoit écrire ſes ordres ſecrets; que dans la Province de *Fo kien*, il ſe fait de tendres bambous; que dans les Provinces du Nord, on y employe l'écorce des mûriers; que dans la Province de *Tche kiang*, on ſe ſert de la paille de bled ou de ris; que dans la Province de *Kiang nan* il ſe tire du parchemin des cocons à ſoye: on le nomme *Lo ouen tchi*. Il eſt fin, uni, & propre pour des Inſcriptions & des Cartouches. Enfin, que dans la Province de *Hou quang*, c'eſt l'arbre *Tchu* ou *Ko tchu*, qui fournit la matiere du papier.

En parlant des différentes ſortes de papier, il en nomme une eſpece dont les feüilles ſont longues de trois, & même de cinq *tchang* Chinois, (un *tchang* a dix pieds de longueur): il indique ceux qui ont trouvé le ſecret de le teindre en différentes couleurs, & en particulier il parle de la maniere de l'argenter, ſans y employer d'argent: c'eſt une invention dont on fait honneur à l'Empereur *Kao ti*, de la Dynaſtie de *Tsi*. Je l'expliquerai

* Les *Si han* tinrent leur Cour à *Si ngan fou*, Capitale de la Province de *Chenſi*. Les *Tong han* la tranſporterent à *Lo yang*, ou *Ho nan fou*, Ville de la Province de *Honan*.

plus bas. Il n'a pas oublié le papier de la Corée, qui ſe fait, dit-il, de cocons de ſoye: & il rapporte que c'eſt de ce papier, que les Coréens payoient leur tribut à l'Empereur, dès le ſeptiéme ſiecle, ſous le regne des *Tang*.

Ce que je viens de dire, fait aſſez voir que l'invention du papier eſt fort ancienne à la Chine. *Choue ouen*, Auteur Chinois, qui écrivoit ſous le regne des *Han*, prétend que dès les premiers tems, on a eu le ſecret de raſſembler la bourre de ſoïe ou de coton, c'eſt-à-dire, les parties qu'on ne pouvoit ni filer, ni devider, & d'en faire un corps ſur lequel on traçoit aiſément des caracteres. Ce ſecret ſe ſera perdu en partie pendant les révolutions de l'Etat, & apparemment n'aura-t-il été recouvré, que ſous la Dynaſtie de *Tsin*.

Il eſt certain que le papier Chinois a un avantage ſur celui d'Europe, en ce qu'on en fait des feüilles d'une longueur extraordinaire, & que d'ailleurs étant également blanc, il eſt beaucoup plus doux, & plus uni: le pinceau dont les Chinois ſe ſervent pour écrire, ne s'accommoderoit point d'un fond tant ſoit peu raboteux, & auroit de la peine à bien finir certains traits délicats.

Quand on a dit que le papier de la Chine n'eſt pas de durée, & qu'il ſe coupe aiſément, on a voulu ſans doute parler du papier fait de bambou: cela eſt vrai dans un ſens; car il eſt ſujet à ſe couper, lorſqu'on lui a donné une teinture d'alun, comme on a accoûtumé de faire, pour le rendre propre à notre uſage, parce que ſans cette teinture il boiroit notre encre. Mais hors de-là, quelque mince qu'il ſoit, on le manie, & on le plie de toutes les façons, ſans craindre de le déchirer.

La conſommation de papier eſt ſi grande à la Chine, qu'il n'eſt pas étonnant qu'on en fabrique de toutes ſortes de matieres. Outre la quantité ſurprenante dont il faut pourvoir les Lettrez & les Etudians, qui ſont preſque ſans nombre, & fournir les boutiques des Marchands; il n'eſt pas concevable combien il s'en conſomme dans les maiſons des Particuliers. Un côté des chambres n'eſt que fenêtres avec des chaſſis de papier: ſur le reſte des murailles, qui ſont enduites de chaux, on colle du papier blanc, & par-là on les conſerve blanches & unies: le platfonds conſiſte en un chaſſis garni de papier, ſur lequel on trace divers ornemens. Si l'on a dit avec raiſon, qu'on voit briller les appartemens Chinois de ce beau vernis, que nous admirons en Europe, il eſt également vrai que dans la plûpart des maiſons on n'apperçoit que du papier. Les Ouvriers Chinois ont le talent de le coller très-proprement, & l'on a ſoin de le renouveller tous les ans.

Ce n'eſt que la pellicule intérieure de différens arbres, qu'on employe pour faire le papier: le bambou a cela de particulier, de même que l'arbriſſeau qui porte le coton, qu'on ſe ſert, non de ſon écorce, mais de ſa ſubſtance ligneuſe, moyennant les préparations ſuivantes.

Dans une forêt des plus gros bamboux, on fait choix des jets d'un an qui ont acquis la groſſeur du gras de la jambe d'un homme puiſſant. On les dépoüille de leur premiere pellicule verte, puis on les fend, & on les diviſe en pluſieurs bandes étroites de ſix à ſept pieds de longueur. Il eſt à remarquer que le tronc du bambou étant compoſé de fibres longues & droites, il eſt très-aiſé de le fendre de haut en bas, au lieu qu'en travers il réſiſte extrêmement à la coupe. On enſevelit dans une mare d'eau bourbeuſe, ces bandes étroites qu'on a fenduës, afin qu'elles y pourriſſent en quelque ſorte, & que cette macération produiſe la ſolution des parties compactes & tenaces. Au bout d'environ quinze jours on retire les bamboux de la mare; on les lave dans une eau pure, on les étend dans un large foſſé, & on les couvre abondamment de chaux. Après quelques jours on les en retire, & les ayant lavez une ſeconde fois, on les réduit en

une eſpece de filamens, & on les expoſe au Soleil, afin qu'ils ſe ſéchent, & qu'ils blanchiſſent. Puis on les jette dans de grandes chaudieres, où on les fait bien boüillir, & enſuite on acheve avec les pilons de les réduire en une pâte fluide.

L'Auteur Chinois ajoûte, que ſur les montagnes & dans les lieux incultes, on trouve une plante ſarmenteuſe d'une peau liſſée, & gliſſante au toucher. C'eſt ce qu'exprime ſon nom *Hoa teng*: on l'appelle auſſi *Ko teng*: parce qu'elle produit de petites poires aigrelettes, d'un verd blancheâtre, & bonnes à manger. Ses tiges groſſes comme des ſeps de vigne, rampent à terre, ou s'entortillent autour des arbres. Voici, ſelon notre Auteur, quel eſt ſon uſage.

On coupe différentes tiges de cette plante ſarmenteuſe, qu'on laiſſe tremper quatre à cinq jours dans l'eau: alors il en ſort un ſuc onctueux & gluant, qui reſſemble à une eſpece de colle ou de gomme: on mêle cette eau gommée avec la matiere du papier: il faut la mêlanger à peu près de la même ſorte, que les peintres temperent leurs couleurs, & éviter d'en mettre trop, ou trop peu. L'expérience apprend le juſte milieu qu'on doit garder. Peut-être au défaut du *Ko teng* pourroit-on y employer le fruit du guy, qui eſt naturellement viſqueux, ou l'écorce intérieure du houx, laquelle étant pourrie & pilée dans des mortiers, ſe réduit en une pâte gluante.

Quand on a mêlé le ſuc du *Ko teng* avec les parties du bambou, délayées de telle ſorte, qu'elles reſſemblent à de l'eau trouble & pâteuſe, on verſe cette eau dans de larges & profonds réſervoirs qu'on a préparez, & qui doivent être compoſez de quatre murailles à hauteur d'appui, tellement maſtiquées au fond & aux parois, que la liqueur ne puiſſe ni couler, ni pénetrer: alors des ouvriers placez aux côtez du réſervoir, enlevent avec des moules la ſurface de la liqueur, qui devient preſque auſſitôt papier. Sans doute que le ſuc mucilagineux & gluant du *Ko teng*, en lie les parties, & contribue beaucoup à rendre le papier ſi uni, ſi doux, & ſi poli; ce que n'a point le papier d'Europe, au moment qu'il ſe forme.

Le chaſſis deſtiné à lever les feüilles de papier, dont le cadre eſt aiſé à démonter, à hauſſer, & à baiſſer, n'eſt point garni de fil de fer comme en Europe, mais de fil de bambou. Ce ſont de petites baguettes, qu'on tire pluſieurs fois par une filiere faite de plaques d'acier, & qu'on rend auſſi fines & auſſi déliées que le fil de fer. On les cuit au feu dans de l'huile, pour les en pénétrer, afin que le chaſſis entre légérement dans l'eau, & qu'il n'y enfonce qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour lever les feüilles de papier.

Quand on veut avoir des feüilles d'une grandeur extraordinaire, on a ſoin que le réſervoir & le chaſſis, ſoient grands à proportion. On ſuſpend une poulie, & on y paſſe des cordons, dont le mouvement doit être extrêmement libre. Ces cordons ſoutiennent le cadre, & au moment qu'on l'éleve, des ouvriers placez à côté du réſervoir, aident à lever la feüille, en maneuvrant d'une maniere égale & uniforme.

L'auteur Chinois rapporte un moyen de faire ſécher ces feüilles nouvellement levées. Il faut, dit-il, bâtir une muraille qui ſoit creuſe en dedans, & qui dans ſa largeur ſoit bien blanchie. On ménage une ouverture à un côté de cette muraille, & par un tuyau on y introduit la chaleur d'un fourneau voiſin: le côté oppoſé doit avoir une petite iſſue, afin que la fumée s'éxhale. Avec le ſecours de cette eſpéce de poële, on ſéche les nouvelles feüilles de papier, preſque à meſure qu'on les a levées.

Le papier qui ſe fait de bambou, n'eſt ni le ſeul, ni le meilleur, ni le plus commun qui ſe faſſe à la Chine. On y employe beaucoup d'autres arbres, ſur tout ceux qui abondent le plus en ſéve; les

mûriers

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 259 sur 741

mûriers : par exemple, les ormes, le corps de l'arbriſſeau qui produit le coton, le chanvre, & pluſieurs autres eſpeces d'arbres, dont les noms ſont inconnus en Europe. Dabord on ratiſſe légerement la mince ſuperficie de l'arbre qui eſt verdâtre ; enſuite on détache l'écorce intérieure en forme de longues aiguillettes très-déliées, qu'on blanchit à l'eau & au Soleil ; après quoi on les prépare de la même maniere que le bambou.

Mais le papier qui eſt le plus en uſage, & dont on ſe ſert communément, c'eſt celui qui ſe fait de l'écorce intérieure de l'arbre nommé *Tchu kou*, autrement *Kou chu* : & c'eſt pourquoi ce papier s'appelle *Kou tchi*. Quand on rompt ſes branches, l'écorce ſe détache en forme de longs rubans : à en juger par ſes feüilles, on croiroit que c'eſt un mûrier ſauvage, mais par ſon fruit il reſſemble plus au figuier. Ce fruit tient aux branches, ſans qu'on y apperçoive de queuë : quand on l'arrache avant ſa parfaite maturité, il rend du lait de même que les figues, par l'endroit qui le tenoit attaché aux branches. Cent traits de reſſemblance avec le figuier & le mûrier, feroient croire que c'eſt une eſpéce de ſycomore. Il ſemble néanmoins avoir plus de rapport avec l'eſpéce d'arbouſier, nommé adrachne, qui eſt d'une grandeur médiocre, dont l'écorce unie, blanche, & luiſante, ſe fend en Eté par la ſéchereſſe. L'arbre *Tchu kou*, de même que l'arbouſier, croît ſur les montagnes, & dans des endroits pierreux.

L'herbier Chinois nous apprend la maniere dont on doit élever l'arbre *Tchu kou*, afin d'avoir une écorce ſi utile en abondance, & dans le dégré de maturité néceſſaire, pour en fabriquer du papier. Il faut, dit-il, à l'équinoxe du Printems prendre la graine de cet arbre, & après l'avoir lavée, la mêler avec de la ſemence de ſeſame, que les Portugais nomment gergelin, & la jetter en terre pêle mêle. Le gergelin pouſſera avec les premiers jets de l'arbre *Tchu kou*, mais il faut bien ſe donner de garde de le couper ni en Automne, ni en Hyver. Il faut attendre le Printems ſuivant ; alors on met le feu dans le champ, & dès cette année là même, on verra croître conſidérablement les plans *Tchu kou*. Au bout de trois ans il eſt en état d'être coupé, pour en fabriquer le papier.

Quand il s'agit d'affermir le papier, & de l'empêcher de boire, les Chinois lui donnent une teinture d'alun : pour exprimer cette opération, les Européans ont inventé le terme de faner, parce que le mot Chinois *Fan* ſignifie alun. Voici quelle eſt leur méthode. On prend ſix onces de colle de poiſſon bien blanche & bien nette : on la hache fort menu, & on la jette dans douze écuellées d'eau pure, qu'on fait enſuite boüillir : il faut ſans ceſſe la délayer, en ſorte qu'il n'y reſte aucun grumeau de la colle. Quand le tout a été réduit en une forme liquide, on y jette trois quarterons d'alun blanc & calciné qu'on y fait fondre & incorporer. Cette mixtion ſe verſe dans un grand & large baſſin, ſur lequel on met en travers une baguette ronde & bien polie. Enſuite on paſſe l'extrémité de chaque feüille dans toute ſa largeur, entre une autre baguette fendue d'un bout à l'autre, dont on ſert bien les deux parties : puis en plongeant doucement la feüille de papier, on en tire auſſitôt ce qui y eſt entré, en le faiſant gliſſer ſur la baguette ronde. Quand toute la feüille a paſſé leſtement par ce bain, où elle s'eſt blanchie & affermie, la longue baguette qui embraſſe la feüille à ſon extrémité, ſe fiche dans un trou de muraille, où la feüille reſte ſuſpendue pour ſe ſécher. C'eſt là tout le ſecret qu'ont les Chinois de donner au papier du corps, de la blancheur, & même de l'éclat. Un Auteur Chinois prétend que ce ſecret leur eſt venu du Japon.

C'eſt le lieu de parler ici d'un autre ſecret qu'ont les Chinois, d'argenter le papier à peu de frais & ſans y employer

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 260 sur 741

de feüilles d'argent. Il faut prendre ſept *Fuen*, ou deux ſcrupules de la colle de peau de bœuf, trois *Fuen* d'alun blanc, & demie livre de belle eau, faire cuire le tout à petit feu juſqu'à la conſomption de l'eau, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce qu'il ne s'éleve plus de fumée ni de vapeur. On doit avoir ſoin que cette mixtion ſoit très-pure & très-nette. Alors on étend ſur une table bien unie, les feüilles de papier fait de l'arbre qui porte le coton. Ce papier ſe nomme *Se lien tchi*: on met ſur ces feüilles avec le pinceau, deux ou trois couches de la colle d'une maniere égale & uniforme. Il eſt aiſé de s'appercevoir quand cette liqueur appliquée a de la conſiſtence & ne coule point; ſi elle paroît encore s'étendre, il faut revenir à une nouvelle couche. Enfin on prend de la poudre de talc, préparée de la maniere que je l'expliquerai plus bas; on la paſſe par un tamis très-fin, ou par une piéce de gaze bien ſerrée, & l'on répand uniformément cette pouſſiere, ſur les feüilles diſpoſées à la recevoir: après quoi on ſuſpend ces feüilles à l'ombre pour ſe ſécher: quand elles ſont ſéches, on les remet ſur la table, & avec du coton neuf, on les frotte doucement pour en faire tomber le ſuperflu du talc, qui peut ſervir pour une autre occaſion. On pourroit même employer ſimplement cette pouſſiere, en la détrempant dans l'eau mêlée de colle & d'alun, & tracer à ſon gré des figures ſur le papier.

Quoique je n'aye parlé que de l'eſpéce de papier fait de l'arbriſſeau qui porte le coton, ce n'eſt pas à dire qu'on ne puiſſe argenter toute ſorte de papier, s'il eſt bien uni, & ſi l'on y employe le talc préparé de la maniere ſuivante.

Il faut faire choix du talc qui eſt fin, d'un blanc de neige, & tranſparent: le talc vient de la Province de *Se tchuen*: celui qu'apporte les Moſcovites, eſt le meilleur. Les Chinois nomment ce minéral *Yun mou che*, c'eſt-à-dire, pierre matrice des nuages, parce que chaque feüille qu'on en ſépare, eſt une eſpéce de nuée tranſparente.

Quand on a bien choſi la pierre de talc, il faut la faire boüillir dans de l'eau environ quatre heures. Après l'avoir retiré du feu, on la laiſſe encore dans l'eau un ou deux jours: enſuite on la lave bien, & on la met dans un ſac de toile, où on la briſe à grands coups de maillet. A dix livres de talc briſé, on ajoûte trois livres d'alun blanc: on moud le tout dans un petit moulin, qui ſe tourne à la main avec une eſpéce de manivelle: puis on le paſſe par un tamis de ſoye, & après avoir recüeilli ce qui a paſſé, on le jette dans l'eau qu'on fait tant ſoit peu boüillir. Quand la matiere eſt tout-à-fait repoſée, & que l'eau eſt devenue pure, on la fait écouler par inclination. Ce qui reſte au fond ayant été expoſé au Soleil, fait une maſſe qu'on porte dans le mortier, pour le réduire en poudre impalpable. On paſſe encore cette pouſſiere par le tamis, & on l'employe de la maniere que je l'ai expliqué ci-deſſus.

Je ne dois point oublier en finiſſant cet article, une manufacture aſſez ſinguliere, qui eſt à l'extrémité d'un Fauxbourg de *Peking*, où il ſe fait un rhabillage de papier, dont le débit eſt fort grand: c'eſt-à-dire, que ces ouvriers ramaſſent tout ce qu'ils peuvent trouver de vieux papier uſé, pour en faire de nouveau, qu'ils ont l'art en quelque ſorte de rajeunir: peu importe que ce papier ſoit écrit, qu'il ait été collé ſur des chaſſis ou ſur des murailles, ou qu'il ait ſervi à d'autres uſages, tout leur eſt bon, & on leur en apporte des Provinces, qu'ils achetent à un prix très-modique.

Ces ouvriers occupent un aſſez long Village, dont les maiſons ſont adoſſées contre les ſépultures: chaque maiſon a une enceinte de murailles bien blanchies avec de la chaux. Là on voit dans chaque maiſon de grands monceaux de vieux papiers qu'ils ont ramaſſez: s'il

s'en trouve beaucoup de fin, ils en font le triage. Ils jettent ces morceaux de vieux papiers dans de grands paniers plats & assez serrez; ils vont ensuite près d'un puits & sur une petite pente pavée, ils lavent de toute leur force ce vieux papier, ils le manient avec la main, & le foulent avec les pieds pour le décrasser, en ôter les souillures, & le réduire en une masse informe: puis ils font cuire cette masse, & après l'avoir bien battue jusqu'à ce que la matiere se trouve au point qu'il faut pour en lever des feüilles, ils la versent dans un réservoir. Ces feüilles ne sont que d'une grandeur médiocre: quand ils en ont levé une assez bonne pile, ils la portent dans l'enclos voisin, où séparant chaque feüille avec la pointe d'une éguille, ils l'appliquent encore toute humide contre la muraille qui est très-unie & très-blanche. Dès que l'ardeur du Soleil a séché toutes ces feüilles, ce qui se fait en peu de tems, ils les détachent & les rassemblent.

L'invention du papier eût été peu utile aux Chinois, si en même tems ils n'eussent inventé une espece d'encre propre à y tracer leurs caracteres. L'encre dont ils se servent, se fait du noir de fumée, qu'ils tirent de diverses matieres, & principalement des pins, ou de l'huile qu'ils brûlent. Ils y mêlent des parfums, qui corrigent l'odeur forte & désagréable de l'huile. Ils lient ensemble ces ingrédiens, jusqu'à ce qu'ils prennent consistence, & qu'ils forment une pâte, qui se met dans différens petits moules de bois. Ces moules sont fort bien travaillez, & impriment sur la pâte toutes les figures qu'ils veulent: ce sont d'ordinaire des figures d'hommes, de dragons, d'oiseaux, d'arbrisseaux, de fleurs, & d'autres choses semblables: l'un des côtez est presque toûjours semé de caracteres Chinois. On lui donne la forme de bâton, ou de tablettes. L'encre la plus estimée est celle qui se travaille à *Hoei tcheou*, Ville de la Province de *Kiang nan*. La maniere de la faire demande bien des façons, & elle a bien des dégrez de bonté, suivant lesquels elle est plus ou moins chere. On a essayé de la contrefaire en Europe, sans qu'on ait pû y réussir. Les Peintres & ceux qui se plaisent au dessein, sçavent de quelle utilité elle est pour faire leurs esquisses, parce qu'elle prend toutes les diminutions qu'on veut lui donner. On se sert aussi à la Chine d'encre rouge; mais ce n'est gueres qu'aux titres & aux inscriptions des Livres. Au reste tout ce qui a rapport à l'Ecriture, est si noble & si estimé des Chinois, que les Ouvriers occupez à faire de l'encre, ne sont point regardez comme exerçans un Art servile & mécanique.

Le même Auteur Chinois que je viens de citer sur ce que j'ai dit du papier de la Chine, & qui me fournit ce que je vais dire, assure que l'invention de l'encre est d'un tems presque immémorial, mais qu'il a fallu bien des années pour la porter au degré de perfection où elle est maintenant.

D'abord on se servoit pour écrire d'un noir de terre; & en effet la lettre *me*, qui signifie encre, présente en bas dans sa composition le caractere *tou*, qui veut dire terre, & en haut le caractere *he*, qui signifie noir. Selon quelques-uns on tiroit un suc noir de cette pierre: selon d'autres après l'avoir mouillée, on la frottoit sur le marbre, & on en exprimoit une liqueur noire. Il y en a qui prétendent qu'on la calcinoit au feu, & qu'après l'avoir réduite en une poudre très-fine, on en formoit l'encre.

Au reste, selon notre Auteur, cet usage est si ancien, que le célebre Empereur *Vou vang*, qui, comme on sçait, fleurissoit 1120. ans avant l'Ere Chrétienne, en tiroit cette moralité: « Comme la » pierre *me*, dont on se sert pour noircir les Lettres gravées, ne peut jamais devenir blanche; de même un cœur noirci d'impudicitez, retiendra toûjours sa noirceur.

Sous les premiers Empereurs de la

Dynaſtie des *Tang*, c'eſt-à-dire, environ vers l'année 620. de l'Ere Chrétienne, le Roy de Corée envoyant ſon tribut annuel à l'Empereur de la Chine, lui offrit des piéces d'encre, qui étoient faites d'un noir de fumée, qu'on avoit recueilli de vieux pins brûlez, & où l'on avoit incorporé de la colle de corne de cerf pour lui donner de la conſiſtance. Cette encre avoit un tel éclat, qu'il ſembloit qu'on y eût appliqué une couche de vernis.

L'induſtrie Chinoiſe fut piquée d'émulation : on tâcha d'imiter l'artifice des Coréens, & après divers eſſais on y réuſſit ; mais on ne fut bien content que ſur la fin de la même Dynaſtie, vers l'an 900. de J. C. car ce ne fut qu'en ce tems-là qu'on vint à bout de faire la belle encre, telle qu'elle eſt maintenant en uſage.

En l'année 1070. de l'Ere Chrétienne, ſous le regne de *Chin tſong*, on rafina encore ſur la matiere de l'encre qu'on nomma Impériale, *yu me*, parce qu'on s'en ſervoit dans le Palais. Le noir de fumée qui y entroit, coûtoit plus à ramaſſer, & étoit beaucoup plus fin ; on ne brûloit plus de ſimples pins, comme auparavant ; mais on brûloit de l'huile dans des lampes à pluſieurs mêches : la fumée ſe raſſembloit ſous un petit ciel d'airain, & en ſe condenſant, elle formoit la ſuye qu'on déſiroit. En la malaxant, on y ajoûtoit du muſc, pour lui donner une bonne odeur.

Notre Auteur ne dit point quelle ſorte d'huile on y employoit, ni de quelle façon on ménageoit la matiere, pour avoir plus de noir, & mieux conditionné ; car il y a des regles à obſerver pour tout cela : ſelon les apparences on ſe ſervoit de l'huile de gergelin. L'huile d'olive ou de noix, qui n'eſt point en uſage à la Chine, ſeroit ſans doute meilleure.

Un autre Livre Chinois, intitulé, la maniere de faire de l'encre, donne une recette pour en faire de bonne, où il fait entrer des drogues, qu'il n'eſt pas aiſé de faire connoître en Europe.

On prend, dit-il, 1°. dix onces de noir de fumée, ou de ſuye tirée des pins. 2°. Des plantes *Ho hiang*, & *Kan ſung*. 3°. On y joint du ſuc de gingembre. 4°. Des gouſſes ou ſiliques, nommées *Tchu hia tſao ko*. On fait d'abord boüillir dans de l'eau ces quatre derniers ingrédiens ; lorſque par la cuiſſon la vertu des végétaux en aura été tirée, on jette le marc. Cette liqueur déja épaiſſie, étant raſſiſe & clarifiée, ſe remet ſur le feu pour lui donner la conſiſtence d'une pâte, & ſur le poids de dix onces de cette mixtion, on diſſoud quatre onces de la colle nommée *O kiao*, où l'on aura incorporé trois feüilles d'or & deux d'argent. Quand tout eſt ainſi préparé, on y mêle les dix onces de noir de fumée, afin d'en former un corps. Cette compoſition doit être long-tems battuë avec l'eſpatule. Enfin on la jette dans des moules, pour en former des tablettes. Peu après il faut enterrer l'encre dans un long eſpace plein de cendres froides, où elle reſtera enſevelie cinq jours durant le Printems ; trois jours, ſi c'eſt en Eté ; ſept jours en Automne, & dix en Hyver ; & c'eſt la derniere façon qu'on lui donne.

Ces connoiſſances ſont aſſez imparfaites, parce qu'il n'eſt pas aiſé de ſçavoir quelles ſont ces plantes deſignées par des noms Chinois. Un de nos Miſſionnaires m'a envoyé ſes conjectures, qui peuvent aider à les découvrir, s'il y en a de ſemblables en Europe, ou du moins à leur en ſubſtituer d'autres, capables de donner à l'encre du corps, de l'odeur, & du luſtre.

1°. Selon les Dictionnaires Chinois *Ho hiang* eſt une plante médicinale aromatique. Elle a les qualitez intrinſeques du *Sou ho*, autre plante dont on tire une eſpece d'huile qui ſe vend à *Peking*, & que les Marchands mêlent ſouvent au beaume du Pérou, pour en augmenter la quantité. Cette huile tirée du *Sou ho*, paroît

paroît être le ſtorax liquide, qui eſt une matiere viſqueuſe, de couleur griſe, d'une odeur forte & aromatique, & qui a la conſiſtence d'un beaume épais.

2°. Le *Kan ſung* eſt une plante qui entre dans différentes compoſitions de parfums. Elle eſt d'une nature temperée & douce au goût, ainſi que le marque le terme *Kan*; ſes feuilles ſont très-fines & preſſées. On ajoûte que cette plante eſt très-ſalutaire dans les douleurs de ventre.

3°. *Tſu ya* eſt ainſi nommé, parce que le fruit de l'arbriſſeau a la figure, la longueur, & la groſſeur d'une défenſe de ſanglier qui ſort de la mâchoire d'en bas: on y ajoûte les deux termes *Tſao ko*, qui ſignifient une eſpece de corne noire, ce qui feroit croire que ce pourroit bien être le fruit carouge, ou ſilique, dont la figure approche de celle d'une corne, & qui eſt d'une couleur rouge & obſcure. Il eſt ſeulement à obſerver que la ſilique Chinoiſe n'eſt pas ſi longue que celle du carouge, & qu'au lieu d'être platte, elle eſt preſque ronde, pleine de cellules, contenant une ſubſtance moëleuſe, d'un goût ingrat, & âpre.

4°. Au lieu de la colle *o kiao* qui ſe fait de la peau d'un Ane noir, avec une eau particuliere, qui ne ſe trouve que dans un endroit de la Province de *Chan tong*, on peut y employer la colle forte d'une autre eſpece, par exemple, celle que nous nommons *Taurina*.

5°. Le lit de cendres froides, où l'on enſevelit l'encre nouvellement faite, ſert à attirer ce que la colle auroit laiſſé de trop fort & de trop tenace dans l'encre.

Je joins à cette premiere recette, une autre plus courte, & plus aiſée qu'on tient des Chinois, & qui ſuffira peut-être pour faire de l'encre d'un beau noir, ce qu'on regarde comme une choſe eſſentielle. Brûlez, diſent-ils, du noir de fumée dans un creuſet, & tenez le ſur le feu, juſqu'à ce qu'il ne fûme plus: brûlez pareillement de l'inde dans un creuſet, juſqu'à ce qu'il ne s'en éleve aucun ſouffle de fumée: (ſans doute qu'ils entendent l'inde en maron, ou le ſuc d'inde mis en pain, qui vient de *Leao tong*:) faites diſſoudre de la gomme adragant, & lorſque l'eau employée à la diſſolution ſera aſſez épaiſſe, ajoûtez-y le noir de fumée, & l'inde, & remuez-bien le tout avec l'eſpatule: enſuite jettez cette pâte dans des moules. Il faut prendre garde de ne pas mettre trop d'inde, qui donneroit un noir violet.

Une troiſiéme recette beaucoup plus ſimple, & d'une exécution plus facile m'a été communiquée par le Pere Contancin, qui l'a eu de Chinois auſſi bien inſtruits qu'on peut l'être: car on ne doit pas s'attendre que les habiles Ouvriers faſſent part de leur ſecret; ils ſe donnent bien de garde de le divulguer, & ils en font myſtere à ceux-mêmes de leur Nation.

On met cinq ou ſix mêches allumées dans un vaſe plein d'huile: on poſe ſur ce vaſe un couvercle de fer, fait en forme d'entonnoir: il le faut mettre à une certaine diſtance, en ſorte qu'il reçoive toute la fumée. Quand il en a reçu ſuffiſamment, on le leve, & avec une plume d'oye on en balaye doucement le fond, & l'on fait tomber le noir ſur une feüille de papier bien ſec & bien ferme. C'eſt ce qui ſert à faire l'encre fine & luiſante. La meilleure huile fait le noir plus luiſant, & par conſéquent l'encre la plus eſtimée & la plus chere. Le noir qui ne tombe point avec la plume, & qui eſt fortement attaché au couvercle, eſt plus groſſier, & on l'employe à faire l'encre médiocre. On le détache en le raclant, & on le fait tomber dans un plat.

Après avoir ainſi levé le noir, on le broye dans un mortier, en y mêlant du muſc, ou de l'eau odoriférante avec de bonne colle liquide, pour unir les parties. Les Chinois ſe ſervent ordinairement de la colle, qu'ils appellent *Nieou kiao*, colle de bœuf. Quand ce noir a pris

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 264 sur 741

un peu de conſiſtence, & qu'il commence à être réduit en pâte, on le jette dans des moules qu'on a fait faire, ſelon la forme qu'on veut donner aux bâtons d'encre; on y imprime avec un cachet fait exprès, les caracteres ou les figures qu'on veut, en bleu, en rouge, ou en or, & on les fait ſécher au Soleil, ou à un vent ſec.

On aſſure qu'à la Ville de *Hoei cheou*, où ſe fait l'encre qui a le plus de réputation, les Marchands ont grand nombre de petites chambres, où ils tiennent des lampes allumées depuis le matin juſqu'au ſoir: chaque chambre eſt diſtinguée par l'huile qu'on y brûle, & par conſéquent par l'encre qu'on y fait.

Cependant bien des Chinois ſont perſuadez que le noir de fumée, qui ſe recueille des lampes où l'on brûle de l'huile de Gergelin, n'eſt employé qu'à faire une eſpéce d'encre particuliere, qui eſt de prix, & que vû la quantité étonnante, qui s'en débite à bon marché, on doit y employer des matieres combuſtibles plus communes, & moins cheres.

Ils prétendent que le noir de fumée ſe tire immédiatement de vieux Pins, & que dans le diſtrict de *Hoei tcheou*, où ſe fait la meilleure encre, on a des fourneaux d'une ſtructure particuliere pour y brûler ces Pins, & pour conduire la fumée par de longs canaux, dans de petites loges bien fermées, & dont les dedans ſont tapiſſez de feüilles de papier. La fumée introduite dans ces loges, s'attache de tous côtez aux murs & au lambris, & s'y condenſe. Après un certain tems on ouvre la porte, & l'on fait une abondante recolte de noir de fumée. En même tems que la fumée de ces Pins qu'on brûle, ſe répand dans les loges, la réſine qui en ſort, coule par d'autres canaux qui ſont à fleur de terre.

Il eſt certain que la bonne encre, dont il ſe fait un ſi grand débit à *Nan king*, vient du diſtrict de *Hoei tcheou*, & que celle qu'on fait ailleurs, ne lui eſt pas comparable. Peut-être les habitans de ce canton-là ont-ils un ſecret, qu'il eſt difficile d'attraper: peut-être auſſi que le terroir & les montagnes de *Hoei tcheou* fourniſſent des matériaux plus propres à donner de bonne ſuye, qu'il ne s'en trouve ailleurs. Il y a quantité de Pins; & dans quelques endroits de la Chine, ces arbres fourniſſent une réſine bien plus pure & plus abondante que nos Pins d'Europe. On voit à *Peking* des pieces de bois de Pin venues de Tartarie, qu'on a mis en œuvre depuis ſoixante ans, & davantage, leſquelles dans les chaleurs jettent quantité de groſſes larmes de réſine, qui paroît preſque de l'ambre jaune. La nature du bois qui ſe brûle, contribuë beaucoup à la bonté de l'encre: l'eſpéce de ſuye qui ſe tire des fourneaux de verreries, & dont les Peintres ſe ſervent, pourroit bien être la plus propre pour la compoſition de l'encre Chinoiſe.

Comme l'odeur de la ſuye ſeroit très-déſagréable, ſi l'on veut épargner la dépenſe du muſc qu'on a coûtume d'y mêler, on peut embaumer les petites loges de parfums: leur odeur qui s'exhale dans ces loges, s'incorpore avec la ſuye attachée aux murailles en forme de mouſſe & de petits flocons, & l'encre qu'on en fait n'a point de mauvaiſe odeur.

Le même Auteur Chinois que j'ai cité, fait diverſes obſervations que je ne dois pas omettre.

1°. Si vous voulez diſtinguer les divers dégrez de bonté de l'encre nouvellement faite, prenez un vaſe couvert du vernis le plus fin, appellé *Tsouan kouang tsi*; après avoir mouillé par le bout les différentes pieces d'encre, frottez-les ſur le vaſe verniſſé: les épreuves étant ſéches, expoſez le vaſe au ſoleil; ſi vous voyez que la couleur de l'encre eſt tout-à-fait ſemblable à celle du vernis, cette encre eſt du premier ordre: elle eſt bien inférieure, ſi le noir eſt tant ſoit peu bleuâtre; s'il eſt comme cendré, c'eſt l'encre du plus bas prix, & la moins eſtimée.

2°. Le moyen de bien conſerver l'encre, & d'empêcher qu'elle ne ſe gâte, c'eſt de la tenir bien enfermée dans une

boëte, où l'on ait mis de l'armoise parfaitement meure. Sur-tout ne l'expoſez jamais aux rayons du Soleil; car elle ſe fendroit, & s'en iroit en piéces.

3°. On conſerve quelquefois dans un cabinet par curioſité des bâtons d'encre chargez d'ornemens & de dorures: ſi quelqu'un de ces bâtons venoit à ſe briſer, le moyen de réunir enſemble les deux piéces, enſorte qu'il ne paroiſſe aucun veſtige de rupture, c'eſt d'y emploïer de l'encre même, de la réduire en pâte ſur le marbre, & d'en frotter les morceaux caſſez, en les preſſant l'un contre l'autre. Laiſſez alors le bâton d'encre une journée entiere ſans y toucher, & vous le trouverez auſſi ſain & auſſi ferme, que s'il n'eût pas été caſſé.

4°. Quand on veut écrire, & finir délicatement les traits de pinceau, avant que de broyer l'encre ſur le marbre, il faut avoir ſoin de le bien laver, afin d'en ôter tout ce qui y ſeroit reſté d'encre du jour précédent. Pour peu qu'il en reſtât, elle nuiroit à la nature du marbre dont on ſe ſert, & à la nouvelle préparation de l'encre. Du reſte, pour laver le marbre, il ne faut point ſe ſervir d'eau chaude, ni d'eau fraîchement tirée du puits; mais d'une eau qu'on ait fait boüillir, & qui ſe ſoit réfroidie. Les meilleures pierres & les plus propres à préparer l'encre, s'appellent *Touanche*.

5°. Quand on a conſervé long-tems de l'encre, & qu'elle eſt fort ancienne, on ne s'en ſert plus pour écrire: elle devient, ſelon les Chinois, un excellent remede, qui eſt rafraîchiſſant, qui arrête les hemorragies de ſang & les convulſions des petits enfans. Ils prétendent que par ſes alkalis propres à abſorber les acides morbifiques, elle adoucit l'âcreté du ſang. La doſe pour les perſonnes qui ont de l'âge, eſt de deux dragmes dans de l'eau, ou dans du vin.

Les Chinois ne ſe ſervent pour écrire, ni de plumes comme nous, ni de cannes ou de roſeaux, comme les Arabes, ni de craïon, comme les Siamois, mais d'un pinceau fait du poil de quelque animal, & particulierement de lapin, qui eſt plus doux. Quand ils veulent écrire, ils ont ſur la table un petit marbre poli, creuſé à l'une des extrémités, pour y contenir l'eau: ils y trempent leur encre en maſſe, & la frottent ſur la partie du marbre qui eſt unie. Selon qu'ils appuyent plus ou moins, en frottant leur encre ſur le marbre, elle devient plus ou moins noire.

Lorſqu'ils écrivent, ils ne tiennent pas obliquement le pinceau, comme font les Peintres; mais perpendiculairement, comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de haut en bas, & commencent comme les Hébreux de droit à gauche. De même ils commencent leurs Livres où nous finiſſons les nôtres, & notre derniere page eſt chez eux la premiere.

Les Lettrez & les gens d'étude ont une attention extrême à tenir leur marbre, leurs pinceaux, & leur encre bien propres & bien rangez; à peu-près comme nos Guerriers ont ſoin de conſerver leurs armes bien polies & bien nettes. Ils donnent au pinceau, au papier, à l'encre, & au petit marbre pour le broyer, le nom des quatre choſes précieuſes, *Sseë Pao*.

On voit un grand nombre de Livres à la Chine, parce que de tems immémorial on y a eu l'art de l'Imprimerie, qui ne fait preſque que de naître en Europe. Elle eſt néanmoins bien différente de celle d'Europe. Comme notre Alphabet conſiſte en un très-petit nombre de lettres, qui par leur différent aſſemblage, peuvent former les plus gros volumes; on n'a pas beſoin de fondre un grand nombre de caracteres, puiſqu'on peut employer pour une ſeconde feüille, ceux qui ont ſervi pour la premiere. Au contraire le nombre de caractéres étant preſque infini à la Chine, il n'y a pas moyen d'en fondre une ſi prodigieuſe multitude, & quand on en viendroit à bout, la plûpart ſeroient de très-peu d'uſage.

Voici donc en quoi conſiſte leur ma-

niere d'imprimer. Ils font tranſcrire leur ouvrage par un excellent Ecrivain, ſur un papier mince, délicat, & tranſparent. Le Graveur colle chacune des feüilles ſur une planche de bois de pommier, de poirier, ou de quelque autre bois dur & bien poli, & avec un burin il ſuit les traits, & taille en épargne les caracteres, abbattant tout le reſte du bois, ſur lequel il n'y a rien de tracé. Ainſi il fait autant de planches différentes, qu'il y a de pages à imprimer: il en tire le nombre qu'on lui preſcrit, & on eſt toûjours en état d'en tirer d'autres exemplaires, ſans qu'il ſoit beſoin de compoſer de nouveau; & l'on ne perd pas beaucoup de tems à corriger les épreuves, puiſque travaillant ſur les traits de la copie même, ou de l'original de l'Auteur, il ne lui eſt pas poſſible de faire des fautes, ſi cette copie eſt écrite avec éxactitude.

Cette façon d'imprimer eſt commode, en ce qu'on n'imprime des feüilles qu'à meſure qu'on les débite, & qu'on ne court point le riſque, comme en Europe, de ne vendre que la moitié des exemplaires, & de ſe ruiner en frais inutiles. D'ailleurs après avoir tiré trente ou quarante mille exemplaires, on peut aiſément retoucher les planches, qui ſervent encore à pluſieurs autres impreſſions.

Des Livres de toutes ſortes de Langues peuvent s'imprimer de même que les Livres Chinois. Alors la beauté du caractere dépend de la main du copiſte: l'adreſſe des graveurs eſt ſi grande, qu'il n'eſt pas facile de diſtinguer ce qui eſt imprimé, d'avec ce qui a été écrit à la main: ainſi l'impreſſion eſt bonne ou mauvaiſe, ſelon qu'on a employé un habile ou un médiocre écrivain. Cela doit s'entendre ſur tout de nos caracteres Européans, qu'on fait graver & imprimer par les Chinois: car pour ce qui eſt des caracteres Chinois qu'on fait graver, l'habileté du graveur corrige ſouvent le défaut de l'écrivain.

Cependant les Chinois n'ignorent pas la maniere dont on imprime en Europe: ils ont des caracteres mobiles comme nous. La ſeule différence eſt que les nôtres ſont de métal, & les leurs ſeulement de bois. C'eſt ainſi que ſe corrige tous les trois mois l'état de la Chine qui ſe fait à *Peking*. On dit qu'à *Nan king* & à *Sou tcheou*, on imprime de la ſorte quelques Livres de petit volume, auſſi proprement & auſſi bien, que ceux qui ſont le mieux gravez. On n'a pas de peine à le croire, puiſque cela ne demande qu'un peu plus de travail & de ſoin.

Dans les affaires preſſées, comme lorſqu'il vient un ordre de la Cour qui contient pluſieurs articles, & qui doit s'imprimer en une nuit, ils ont une autre maniere de graver. Ils couvrent une planche de cire jaune, & tracent les caracteres avec une rapidité ſurprenantes.

On ne ſe ſert point de preſſe comme en Europe: les planches qui ſont de bois, & le papier qui n'a point été trempé dans de l'eau d'alun, ne pourroient pas la ſouffrir. Mais quand une fois les planches ſont gravées, que le papier eſt coupé, & l'encre toute prête; un ſeul homme avec ſa broſſe, & ſans ſe fatiguer, peut tirer chaque jour près de dix mille feüilles.

La planche qui ſert actuellement, doit être poſée de niveau & d'une maniere ſtable. Il faut avoir deux broſſes, l'une plus dure qu'on prend avec la main, & qui peut ſervir par les deux bouts: on la trempe un peu dans l'encre, & on en frotte la planche, en ſorte qu'elle ne ſoit ni trop, ni trop peu humectée: ſi elle l'étoit trop, les lettres en ſeroient toutes pochées; ſi elle l'étoit trop peu, les caracteres ne s'imprimeroient pas. Quand la planche eſt une fois bien en train, on peut imprimer juſqu'à trois ou quatre feüilles de ſuite, ſans tremper de nouveau la broſſe dans l'encre.

La ſeconde broſſe doit couler ſur le papier en le preſſant un peu, afin qu'il prenne

prenne l'encre : il le fait aiſément, parce que n'ayant point été trempé dans l'eau d'alun, il s'en imbibe dabord. Il faut ſeulement preſſer plus ou moins, & paſſer la broſſe ſur toute la feüille, & à pluſieurs fois, plus ou moins ſelon qu'on ſent qu'il y a plus ou moins d'encre ſur la planche. Cette broſſe doit être oblongue & douce.

L'encre dont on ſe ſert pour imprimer, eſt liquide, & eſt bien plûtôt prête, que celle qui ſe vend en bâtons. Pour la faire, il faut prendre de la ſuie, la bien broyer, l'expoſer au Soleil, & la paſſer par un tamis ; plus elle eſt fine, & meilleure elle eſt. Il faut la détremper avec de l'eau-de-vie, juſqu'à ce qu'elle devienne comme de la colle, ou comme de la bouillie épaiſſe, prenant garde que la ſuie ne ſe mette en grumeaux.

Après cette façon, on y ajoûte de l'eau autant qu'il faut, pour qu'elle ne ſoit ni trop épaiſſe, ni auſſi trop claire, & par conſéquent trop blanche. Enfin pour empêcher qu'elle ne s'attache aux doigts, on y ajoûte un peu de colle de bœuf. Je crois que c'eſt celle dont ſe ſervent les menuiſiers : on la fait diſſoudre auparavant ſur le feu, & enſuite ſur dix onces d'encre, on fait couler à peu près une once de colle, qu'on mêle bien avec la ſuie & l'eau-de-vie, avant que d'y ajoûter l'eau.

Ils n'impriment que d'un côté, parce que leur papier eſt mince & tranſparent, & ne pourroit ſouffrir une double impreſſion, ſans confondre les caracteres les uns avec les autres ; c'eſt ce qui fait que les Livres ont une double feüille, qui a ſon replis au dehors, & ſon ouverture du côté du dos du Livre, où elle eſt couſuë. Ainſi leurs Livres ſe rognent du côté du dos, au lieu que les nôtres ſe rognent ſur la tranche ; & pour les aſſembler, il y a un trait noir ſur le replis de la feüille, qui ſert à la juſtifier ; comme les trous que font les pointes aux feüilles que nous imprimons, ſervent aux relieurs à les plier également, afin que les pages ſe répondent.

Ils couvrent leurs Livres d'un carton gris aſſez propre, ou bien d'un ſatin fin, ou d'un petit taffetas à fleurs, qui ne coûte pas beaucoup. Il y en a auſſi que les relieurs couvrent d'un brocard rouge, ſemé de fleurs d'or & d'argent. Quoique cette maniere de relier ſoit fort inférieure à la nôtre, elle ne laiſſe pas d'avoir ſon agrément & ſa propreté.

De quelle maniere on fait étudier les jeunes Chinois ; des divers dégrez par où ils paſſent, & combien ils ont d'examens à ſubir pour parvenir au Doctorat.

DES l'âge de cinq à ſix ans, ſelon que l'eſprit des enfans eſt ouvert, & que les parens ont ſoin de leur éducation, les petits Chinois commencent à étudier les lettres ; mais comme le nombre des lettres eſt ſi fort multiplié, & qu'ils n'ont point de méthode comme en Europe, cette étude ſeroit fort dégoûtante, ſi l'on n'avoit pas trouvé le moyen d'en faire une eſpece de jeu & de divertiſſement.

On a donc choiſi quelques centaines de caracteres, qui expriment les choſes les plus communes, & qui tombent le plus ſous les ſens ; comme le Ciel, le Soleil, la Lune, l'homme, quelques

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 268 sur 741

plantes, quelques animaux, la maiſon, & les utenciles les plus ordinaires. On a gravé groſſiérement toutes ces choſes, & mettant après le caractere Chinois, ces figures, bien que groteſques, réveillent l'eſprit des enfans, fixent leur imagination, & aident leur mémoire. C'eſt ce qu'on peut appeller l'A. B. C. des Chinois. L'inconvénient qui s'y trouve, c'eſt que dès leur plus tendre jeuneſſe, leur eſprit eſt imbû d'une infinité de chimeres : car pour peindre le Soleil, ils mettent un coq dans un cercle; un lapin qui pile du ris dans un mortier, c'eſt la Lune; une maniere de diable qui tient en main la foudre, à peu près comme les anciens peignoient leur Jupiter, c'eſt le tonnerre. Viennent en leur rang les Bonzes & leurs *Miao* ou Pagodes; de ſorte que les pauvres enfans ſucent, pour ainſi dire, avec le lait toutes ces rêveries. On m'a aſſuré depuis peu que cette méthode n'eſt plus guéres en uſage.

Le Livre qu'on leur met enſuite entre les mains, s'appelle *San tſeë king*. C'eſt un abrégé qui contient ce qu'un enfant doit apprendre, & la maniere de l'enſeigner. Il conſiſte en pluſieurs petites Sentences de trois caracteres arrangées en rimes, pour faciliter la mémoire des enfans. Il y en a auſſi un autre dont les Sentences ſont de quatre caracteres. On a fait de même pour les enfans Chrétiens un Catéchiſme, dont toutes les phraſes n'ont que quatre lettres; & qui s'appelle pour cette raiſon *Ssëe tsëe king ven.*

Au reſte il faut que les enfans apprennent peu à peu tous ces caracteres, de même qu'on leur fait apprendre en Europe notre alphabet, avec cette différence, que nous n'avons que vingt-quatre lettres, & qu'il y en a pluſieurs mille à la Chine. On oblige un jeune Chinois à en apprendre dabord quatre, cinq, ou ſix en un jour, & il faut qu'il les répete ſans ceſſe depuis le matin juſqu'au ſoir; car il en doit rendre compte régulierement deux fois le jour; & s'il manque ſouvent à ſa leçon, on le punit. Le châtiment ſe fait ordinairement de la ſorte : on le fait monter ſur un petit banc fort étroit, où il ſe couche tout de ſon long ſur le ventre, & là il reçoit ſur ſon caleçon huit ou dix coups d'un bâton plat comme nos lattes. Pendant le tems de leurs études, on les y applique avec tant de ſoin, & ils apportent tant d'aſſiduité, qu'ils ont rarement des jours de relâche, ſi ce n'eſt environ un mois au nouvel an, & cinq ou ſix jours vers le milieu de l'année.

Du moment qu'ils ſont capables de lire les *Sseë chu*, ce ſont les quatre Livres qui renferment la doctrine de *Cong-fou* tseë*, & de *Ming* tseë*. On ne leur en laiſſe plus lire d'autres, qu'ils ne les ſçachent par cœur, ſans broncher d'une ſeule lettre, & ce qu'il y a de plus épineux & de plus rebutant, c'eſt qu'il faut qu'ils les apprennent, ſans qu'ils y entendent preſque rien; la coûtume étant de ne leur expliquer le ſens des caracteres, que quand ils les ſçavent parfaitement.

* Confucius.
* Mencius.

En même tems qu'ils apprennent ces Lettres, on leur montre à les former avec le pinceau. On leur donne dabord de grandes feüilles écrites ou imprimées en caracteres rouges aſſez gros : les enfans ne font que couvrir les traits rouges de couleur noire avec leurs pinceaux, pour s'accoûtumer à former les traits.

Quand ils ont appris ainſi à les former, ou leur en donne d'autres, qui ſont noirs & plus petits; & appliquant ſur ces feüilles une autre feüille blanche de leur papier, qui eſt tranſparent, ils calquent, & tracent les lettres ſur ce papier, ſelon la forme de celles qui ſont deſſous. Mais ils ſe ſervent plus ſouvent d'une planche couverte d'un vernis blanc, & partagée en petits quarrez, qui font les différentes lignes, ſur laquelle ils écrivent leurs caracteres, & qu'on efface avec de l'eau,

quand l'exemple eſt finie ; cela épargne le papier.

Enfin ils prennent grand ſoin de ſe former la main ; car c'eſt un grand avantage aux gens de Lettres de bien peindre leurs caractéres ; on y a beaucoup d'égard, & dans l'examen qui ſe fait de trois en trois ans pour les dégrez, on renvoye d'ordinaire ceux qui peignent mal, ſur-tout, ſi leur écriture eſt peu éxacte, à moins que d'ailleurs ils ne donnent de grandes preuves de leur habileté, ſoit dans la Langue, ſoit à compoſer de beaux diſcours.

On rapporte qu'un Aſpirant aux Dégrez s'étant ſervi, contre l'ordre, d'une abbréviation, en écrivant le caractere *Mâ*, qui ſignifie *Cheval*, eut le chagrin de voir ſa compoſition, quoiqu'excellente, miſe pour cela ſeul au rebut, & eſſuya de la part du Mandarin ce trait de raillerie, qu'un cheval ne pouvoit marcher, s'il n'avoit ſes quatre pieds.

Quand on connoît aſſez de caracteres pour pouvoir compoſer, il faut apprendre les regles du *Ven tchang*. C'eſt une compoſition aſſez ſemblable à ces eſpeces d'amplifications, qu'on fait faire en Europe aux Ecoliers, qui ſont prêts d'entrer en Rhétorique : à cela près que le *Ven tchang* doit être plus difficile, parce que l'eſprit eſt plus gêné, & que le ſtile en eſt particulier. On ne donne pour toute matiere qu'une ſentence tirée des livres claſſiques ; c'eſt ce qu'on appelle *Ti mou*, le ſujet, & ce ſujet n'eſt quelquefois qu'une ſeule lettre.

Pour juger ſi les enfans profitent, voilà ce qui ſe pratique en pluſieurs endroits. Vingt ou trente familles, qui portent toutes le même nom, & qui ont par conſéquent la même ſalle de leurs Ancêtres, s'uniſſent enſemble, & conviennent d'envoyer deux fois chaque mois leurs enfans dans cette ſalle, pour y compoſer. Chaque Chef de famille donne tour à tour le ſujet, & fournit ce jour-là aux frais du dîner, qu'il a ſoin de faire porter dans la ſalle. C'eſt encore lui qui porte le jugement des compoſitions, & qui déclare ceux qui ont le mieux réüſſi. Si le jour qu'on compoſe, quelqu'un de cette petite ſocieté s'abſente ſans raiſon, ſes parens ſont obligez de payer environ vingt ſols ; c'eſt un moyen ſûr qu'aucun ne s'abſente.

Outre cette induſtrie, qui eſt particuliere & libre, il faut que tous ces jeunes gens compoſent tous enſemble devant le petit Mandarin des Lettrez, qu'on appelle *Hio koüan*. Cela ſe fait au moins deux fois l'an, une fois au printemps, & une fois en hyver, & c'eſt une choſe générale par tout l'Empire. Je dis au moins, parce qu'outre ces deux examens généraux, les Mandarins des Lettrez les font venir aſſez ſouvent pour examiner le progrès qu'ils font dans leurs études, & les tenir en haleine. Il y a même des Gouverneurs de Ville qui ſe donnent ce ſoin, & qui font venir chaque mois à leur Tribunal les Lettrez qui n'en ſont pas éloignez, pour les faire compoſer, & pour récompenſer ceux qui ont le mieux réuſſi, les traittant même ce jour-là à leurs frais.

Il n'eſt pas ſurprenant qu'on ſe donne tant de peine à élever les jeunes gens dans un Etat, où l'on fait profeſſion des Lettres depuis tant de ſiecles, & où on les préfere à tous les avantages de la nature ; il n'y a ni Ville, ni Bourg, ni preſque aucun petit Village, où il n'y ait des Maîtres qui tiennent école, pour y inſtruire la jeuneſſe dans les ſciences : les parens qui ſont plus à leur aiſe, donnent à leurs enfans des précepteurs, qui les enſeignent, qui les accompagnent, qui forment leurs mœurs, qui leur apprennent les cérémonies, les révérences, les complimens, les civilitez ordinaires, les viſites, & ſelon leur âge, l'hiſtoire & les Loix. On trouve une infinité de ces Précepteurs, parce que parmi ceux qui aſpirent en grand nombre aux Dégrez, il y en a très-peu qui y parviennent.

Dans les maiſons de qualité, ceux à qui on confie cet emploi, ont ſouvent

le dégré de Docteur, ou du moins celui de Licentié. Dans les maiſons ordinaires, on prend des Bacheliers, qui ne laiſſent pas de continuer le cours de leurs études, & d'aller aux Examens, pour parvenir au dégré de Docteur. Au reſte, l'emploi des Maîtres d'école eſt honorable; les parens des enfans les nourriſſent, leur font des préſens, les traittent avec beaucoup d'honneur, leur donnent par tout le premier pas: *Sien Seng*, notre Maître, notre Docteur, eſt le nom qu'on leur donne, & leurs diſciples conſervent toute leur vie pour eux les plus grands égards.

Quoiqu'il n'y ait point à la Chine d'Univerſité, comme en Europe, il n'y a point de Ville du premier Ordre, qui n'ait un grand Palais deſtiné aux Examens des Graduez, & dans les Capitales il eſt beaucoup plus vaſte. C'eſt ainſi qu'un Miſſionnaire décrit l'édifice de la Ville où il étoit, & autant que le lieu le comporte, ils ſont preſque tous ſemblables. Il eſt fermé, dit-il, de hautes murailles, la porte en eſt magnifique; & au devant ſe voit une grande place large de cent cinquante pas, & garnie d'arbres, avec des bancs & des ſiéges pour les Capitaines & les Soldats, qui ſont en ſentinelle dans le tems des Examens.

On entre dabord dans une grande cour, où ſe placent des Mandarins avec un Corps de Garde, au bout de laquelle eſt une autre muraille, avec une porte à deux battans. Dès qu'on y eſt entré, on trouve un foſſé plein d'eau, qu'on paſſe ſur un pont de pierre, pour ſe rendre à une troiſiéme porte où ſont des Gardes, qui ne laiſſent entrer perſonne ſans un ordre exprès des Officiers.

De-là on découvre une grande Place, où l'on n'entre que par un chemin très-étroit. Des deux côtez de cette place, ſont tout de ſuite une infinité de petites chambres, longues de quatre pieds & demi, ſur trois pieds & demi de largeur, pour loger ceux qui doivent compoſer. Il y a quelquefois juſqu'à ſix mille de ces chambres.

Avant que d'entrer dans le Palais pour travailler à leur compoſition, on les viſite à la porte, & on examine avec la plus ſcrupuleuſe éxactitude, s'ils ne portent point ſur eux quelques Livres, ou quelque écrit: on ne leur permet d'apporter que des pinceaux & de l'encre. Si l'on découvroit quelque ſupercherie, les coupables ſeroient non ſeulement chaſſez, mais encore punis très-ſévérement, & exclus des Dégrez de Littérature. Quand tout le monde eſt entré, on ferme les portes, & on y appoſe le Sceau public. Il y a des Officiers du Tribunal qui veillent à tout ce qui ſe paſſe, & qui ne permettent pas qu'on ſorte des chambres, ou qu'on ſe parle les uns aux autres.

Au bout du chemin étroit, dont j'ai parlé, s'éleve une Tour poſée ſur quatre arcades, & flanquée de quatre tourelles, ou eſpéces de lanternes rondes, où, ſi l'on apperçoit quelque mouvement, l'on bat auſſi-tôt le Tambour, pour avertir de rémédier au déſordre. Près de cette Tour ſe trouvent divers logemens, & une grande ſalle bien meublée, où s'aſſemblent ceux qui préſident au premier Examen.

Au ſortir de cette ſalle on entre dans une autre cour, où l'on trouve une autre ſalle ſemblable à la premiere, mais plus magnifiquement meublée, avec divers appartemens pour le Préſident & les principaux Officiers. On y voit encore des galeries, un jardin, & pluſieurs petits logemens pour les Mandarins, les Secretaires, & les Officiers les moins conſidérables; enfin, tout ce qui eſt néceſſaire, pour loger commodément tous ceux qui ſont à la ſuite des Examinateurs.

Quand on croit que les jeunes Etudians ſont aſſez capables pour ſe préſenter à l'examen des Mandarins Subalternes, on les y envoye au jour marqué. Pour mieux entendre ce qui ſuit, il faut ſe rappeller ce qui a déja été dit, que la Chine contient quinze grandes Provinces;

ces ; que chaque Province renferme plusieurs grandes Villes, qui ont le titre de *Fou* ; & que ces Villes en ont plusieurs autres du second & du troisiéme Ordre qui relevent d'elles, & qu'on appelle les unes *Tcheou*, & les autres *Hien* ; il n'y a point de ces Villes du premier Ordre qui n'ait dans son enceinte un *Hien*, & quelquefois deux : car ce mot *Hien* est à peu près ce que nous appellons *Bailliage*. C'est par les *Hien* qu'on recüeille les Tailles, & qu'on distingue même jusqu'aux Lettrez ; on dira, par exemple, Bachelier d'un tel *Hien*.

Il ne faut pas croire néanmoins, que les Lettres fleurissent également dans toutes les Provinces : il y a beaucoup plus d'Etudians dans les unes que dans les autres. Le Mandarin qui est à la tête de toute une Province, s'appelle *Fou yuen* ; celui qui gouverne un *Fou*, se nomme *Tchi fou* ; on l'appelle encore *Fou Tsun*, c'est-à-dire, la personne illustre du *Fou*, ou de la Ville du premier Ordre. Celui qui ne gouverne qu'un *Hien*, a le titre de *Tchi hien*, ou de *Hien tsun*. C'est suivant cet ordre qu'il y a dans *Kien tchang fou*, un *Tchi fou*, & deux *Tchi hien*, & dans les *Fou* qui sont capitales, il y a un *Fou yuen*, c'est-à-dire, Viceroy. Ainsi l'Etat Monarchique n'est pas seulement pour tout l'Empire, mais dans chaque Province, dans chaque *Fou*, & dans chaque petit *Hien*.

Pour revenir aux examens, aussi-tôt que les jeunes étudians sont jugez capables de subir l'examen des Mandarins, il faut qu'ils commencent par celui du *Tchi hien*, dans la dépendance duquel ils sont nez. Par exemple, dans le district de *Nan tching hien*, qui est dans l'enceinte de *Kien tchang fou*, il y en a plus de huit cens qui vont composer chez le *Tchi hien* de cette ville. C'est ce Mandarin qui leur donne le sujet, qui examine ou fait examiner dans son Tribunal leurs compositions, & qui porte son jugement sur les meilleures. De 800. il y en a bien 600. de nommez ; on dit alors qu'ils ont *Hien ming*, c'est-à-dire, qu'ils sont inscrits au *Hien*. Il y a tel *Hien*, où le nombre des Etudians monte jusqu'à six mille.

Il faut ensuite que ces 600. aillent se présenter à l'examen du *Tchi fou* de *Kien tchang*, qui fait un nouveau triage ; & de ces 600. il n'y en a gueres que 400 qui ayent *fou ming*, c'est-à-dire, qui soient nommez au second examen. Jusqu'ici ils n'ont encore aucun dégré dans les Lettres, c'est pourquoi on les appelle *Tong seng*

Dans chaque Province il y a un Mandarin qui vient de *Peking*, & qui n'est que trois ans dans sa Charge : il s'appelle *Hio tao*, ou dans les plus belles Provinces *Hio yuen*. C'est pour l'ordinaire un homme qui a rapport avec les Grands Tribunaux de l'Empire ; il donnoit quelquefois des présens sous main, & même assez considérables, pour être proposé ; mais l'Empereur regnant a remedié à cet abus par des ordres très-séveres. Il doit faire deux examens pendant ses trois ans. Le premier examen s'appelle *Sou cao* ; le second se nomme *Co cao*. Il faut donc qu'il fasse sa ronde dans tous les *Fou* de la Province.

Dès que le *Hio tao* est arrivé dans un *Fou*, il va rendre ses respects à Confucius, que tous les Lettrez regardent comme le Docteur de l'Empire. Ensuite il fait lui-même une explication de quelques endroits des Livres classiques, & les jours suivans il examine.

Les 400. *Tong seng* de *Nan tching hien* (& ce que je dis de ce *Hien*, doit s'entendre à proportion de tous les autres) les 400. *Tong seng*, dis-je, qui ont ce qui s'appelle *Fou ming*, vont composer dans le Tribunal du *Hio tao*, avec les autres Etudians qui viennent de tous les *Hien* dépendans du même *Fou* ; & si le nombre en est trop grand, on les partage en deux bandes.

On garde ici de grandes précautions, pour que ce Mandarin ne puisse connoître les Auteurs des compositions

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 272 sur 741

Mais on ne manque pas quelquefois d'intrigue pour rendre inutiles ces précautions. Le *Hio tao* ne nomme que quinze perſonnes ſur environ 400. par exemple, qui ſe trouveroient dans un *Hien*. Ceux qui ſont ainſi nommez, ont fait le premier pas dans les grades. C'eſt pourquoi l'on dit qu'ils ſont entrez dans l'Etude, *Tſin leao hio*, & on les appelle *Sieou tſai*. Ils ont des habits de cérémonie, qui conſiſtent dans une robe bleue, avec une bordure noire tout autour, & un oiſeau d'argent ou d'étain ſur le haut de leur bonnet. Ils ne ſont plus ſujets à recevoir la baſtonnade par l'ordre des Mandarins publics : ils en ont un à part qui les gouverne, & qui la leur fait donner en qualité de leur Maître, quand ils font quelque faute.

Au reſte de ces quinze qui ſont nommez, il n'y en a guéres qui ne le méritent, & à qui on ne faſſe juſtice; ce n'eſt pas qu'il n'y en ait quelquefois qui ne ſoient favoriſez; mais quelque protection qu'ils ayent, il ne faut pas qu'ils ſoient ignorans ; car ſi on pouvoit prouver qu'il y eût eu de la faveur, l'Envoyé de la Cour ſeroit perdu d'honneur & de fortune.

On peut dire, à peu près la même choſe des *Tong ſeng* de guerre: c'eſt aux mêmes Mandarins, qui examinent pour les Lettres, qu'appartient le droit d'examiner pour la guerre. Ceux qui s'y deſtinent, doivent ſur-tout montrer leur habileté à tirer de l'arc, & à monter à cheval, & s'ils ſe ſont auparavant appliquez à des exercices du corps qui demandent de la force & de la vigueur, on leur en fait donner quelquefois des preuves, en levant, par exemple, une groſſe pierre, ou quelque lourd fardeau: ce qui peut leur être utile, mais qui n'eſt pas eſſentiel : & à ceux qui ont fait quelque progrès dans les Lettres, on leur donne à réſoudre certains Problêmes, qui regardent les campemens, & les ſtratagêmes de guerre : ce qui contribue à leur avancement. Il eſt bon de ſçavoir que les gens de guerre ont, de même que les Lettrez, leurs Livres claſſiques, qu'on appelle auſſi du nom de *King*. Ils ont été compoſez exprès pour leur apprendre les fonctions militaires.

Le *Hio tao* eſt obligé par ſa Charge de parcourir la Province, & d'aſſembler dans chaque Ville du premier Ordre, tous les *Sieou tſai* qui en dépendent, où après s'être informé de leur conduite, il examine leurs compoſitions; il récompenſe ceux qui ſe ſont perfectionnez dans l'étude, & châtie les autres en qui il trouve de la négligence & de l'inapplication. Il entre quelquefois dans le détail, & les partage en ſix claſſes : la premiere eſt d'un petit nombre de ceux qui ſe ſont diſtinguez, auſquels il donne un taël de récompenſe, & une écharpe de ſoie. Ceux de la ſeconde claſſe reçoivent auſſi une écharpe de ſoye & quelque peu d'argent. La troiſieme claſſe n'a ni prix ni châtiment. Le Mandarin fait donner la baſtonnade à ceux de la quatriéme Claſſe. Dans la cinquiéme on perd l'oiſeau, dont le bonnet eſt décoré, & l'on n'eſt plus qu'une moitié de *Sieou tſai*. Ceux qui ont le malheur d'être dans la ſixiéme Claſſe, ſont tout-à-fait dégradez; mais il y en a peu à qui cela arrive. Dans cet examen on verra quelquefois un homme de 50. ou 60. ans recevoir la baſtonnade, tandis que ſon fils qui compoſe avec lui, reçoit des récompenſes & des éloges; mais à l'égard des *Sieou tſai* ou Bacheliers, on n'en vient point à la baſtonnade pour les ſeules compoſitions. Il faut qu'il y ait eu des plaintes ſur leurs mœurs, ou ſur leur conduite.

Tout Gradué qui ne ſe préſente pas à cet examen triennal, court riſque d'être privé de ſon titre, & d'être mis au rang du ſimple peuple. Il n'y a que deux cas, où il puiſſe s'en diſpenſer légitimement; ſçavoir quand il eſt malade, ou bien quand il porte le deüil de ſon pere ou de ſa mere. Les vieux Graduez, après avoir donné dans un dernier examen des preuves de leur vieilleſſe,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 273 sur 741

ſont diſpenſez pour toûjours de ces ſortes d'examens, & ils conſervent néanmoins l'habit, le bonnet, & les prérogatives d'honneur attachées à l'état de Gradué.

Pour monter au ſecond degré, qui eſt celui des *Kiu gin*, il faut ſubir un nouvel examen, qui s'appelle *Tchu cao*, & qui ne ſe fait qu'une fois tous les trois ans dans la Capitale de chaque Province de l'Empire. Ainſi tous les *Sieou tſai* doivent s'y rendre.

Il vient exprès deux Mandarins de la Cour, pour préſider à l'examen, qui ſe fait par les Grands Officiers de la Province, & par quelques autres Mandarins, qui ſont comme leurs Aſſeſſeurs. Le premier des deux Mandarins envoyez de la Cour s'appelle *Tching tchu cao*, & doit être *Han lin*, c'eſt-à-dire, du College des premiers Docteurs de l'Empire. Le ſecond ſe nomme *Fou tchu*. Dans la Province de *Kiang ſi*, par exemple, il y a bien dix mille *Sieou tſai*, qui ſont obligez d'aller à cet examen, & qui n'ont garde d'y manquer.

Entre ces dix mille, le nombre de ceux qui ſont nommez, c'eſt-à-dire, qui obtiennent le degré de *Kiu gin*, ne paſſe guéres ſoixante. Leur robe eſt de couleur tirant ſur le brun, avec une bordure bleuë, large de quatre doigts. L'oiſeau du bonnet eſt d'or ou de cuivre doré. Le premier de tous a le titre de *Kiai yuen*. Il n'eſt pas ſi aiſé de corrompre les Juges pour obtenir ce degré; & ſi dans ce deſſein on a recours à quelque intrigue, il faut qu'elle ſoit bien ſecrette, & qu'elle ſe ménage dès *Peking*.

Quand ils ont obtenu ce dégré, ils n'ont plus qu'un pas à faire pour être Docteurs. Ils doivent aller l'année ſuivante ſe faire examiner pour le Doctorat à *Peking*; & ce premier voyage ſe fait aux frais de l'Empereur. Ceux qui après avoir ſubi une fois cet examen, ſe contentent d'être *Kiu gin*, ou parce qu'ils ſont trop avancez en âge, ou parce que leur fortune eſt médiocre, peuvent ſe diſpenſer d'aller à *Peking* ſubir le même examen, qui ſe fait de trois en trois ans. Tout *Kiu gin* peut-être pourvû de quelque Charge: quelquefois même c'eſt le rang que leur donne l'antiquité dans les grades, qui la leur fait obtenir, & l'on en a vû devenir Vicerois de Province; & comme c'eſt au mérite ſeul que ſe donnent les Charges, un Lettré fils d'un Payſan a autant d'eſpérance de parvenir à la dignité de Viceroi & même de Miniſtre, que les enfans des perſonnes de la premiere qualité.

Au reſte ces *Kiu gin*, dès là qu'ils ont obtenu une Charge, & qu'ils ſont chargez des affaires publiques, renoncent au dégré de Docteur. Mais tous les *Kiu gin*, c'eſt-à-dire, Licentiez, qui ne ſont point en Charge, ont coûtume de ſe rendre à *Peking* tous les trois ans, comme je l'ai dit, & de ſe trouver à l'examen, qui s'appelle l'examen Impérial: car c'eſt l'Empereur lui-même qui donne le ſujet des compoſitions, & qui eſt cenſé faire cet examen par l'attention qu'il y prête, & par le compte qu'il ſe fait rendre. Ceux des Licentiez qui veulent faire ce voyage, montent aſſez ſouvent juſqu'à cinq ou ſix mille: & de ce nombre on en éléve au dégré de Docteur environ trois cens, dont les compoſitions ſont jugées les meilleures. Il y a eu des tems où l'on ne donnoit ce grade qu'à cent cinquante.

Les trois premiers s'appellent *Tien tseë men ſeng*, c'eſt-à-dire, les Diſciples du Fils du Ciel. Le premier ſe nomme *Tchoang yuen*, le ſecond *Pang yuen*, & le troiſiéme *Tan hoa*. Parmi les autres, l'Empereur en choiſit un certain nombre, auſquels ils donnent le titre de *Han lin*, c'eſt-à-dire, Docteur du premier Ordre. Les autres Docteurs s'appellent *Tſin seë*.

Quiconque peut parvenir à ce titre glorieux de *Tſin seë*, ſoit dans les lettres, ſoit même dans la guerre, doit ſe regarder comme un homme ſolidement établi:

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 274 sur 741

il ne craint plus l'indigence ; car outre qu'il reçoit une infinité de préſens de ſes proches & de ſes amis, il eſt à portée des plus importans emplois de l'Empire, & tout le monde brigue ſa protection. Ses amis & ſes parens ne manquent guéres d'élever dans leur Ville de magnifiques Arcs de triomphe en ſon honneur, ſur leſquels ils gravent ſon nom, le lieu, & l'année qu'il a reçû ſon grade.

Le feu Empereur *Cang hi*, dans les dernieres années de ſon regne, s'apperçût qu'il ne paroiſſoit plus un auſſi grand nombre de Livres qu'autrefois, & que ceux qu'on mettoit au jour, n'avoient pas le dégré de perfection qu'il ſouhaittoit pour la gloire de ſon regne, & pour mériter d'être tranſmis à la poſtérité. Il jugea que ces premiers Docteurs de l'Empire, joüiſſant tranquillement du rang où ils avoient été élevez, & de la réputation de ſçavans qu'il s'étoient acquiſe, négligeoient l'étude dans l'attente des emplois lucratifs.

Pour remédier à cette négligence, auſſitôt que l'examen des Docteurs fût fini, il voulut, contre la coûtume, examiner lui-même ces premiers Docteurs, ſi fiers de leur qualité de Juges & d'Examinateurs des autres. Cet examen qui ſurprit fort, fut ſuivi d'un Jugement qui ſurprit encore davantage. Pluſieurs de ces premiers Docteurs furent honteuſement dégradez, & renvoyez dans leurs Provinces. La crainte d'un examen ſemblable tient en haleine ces premiers ſçavans de l'Empire.

Dans cet examen extraordinaire, l'Empereur s'applaudit, de ce qu'un des plus habiles de la Cour, qu'il chargea du ſoin d'examiner les compoſitions, ſe trouva de ſon même ſentiment, & qu'il avoit condamné toutes celles que Sa Majeſté avoit réprouvées, à une ſeule près, que ce Mandarin jugea d'un mérite douteux.

On peut voir par ce que je viens de dire, que la comparaiſon n'eſt pas tout-à-fait juſte, de ces trois divers dégrez, qui diſtinguent à la Chine les gens de Lettres ; avec les Bacheliers, les Licentiez, & les Docteurs d'Europe. 1°. Parce que ces noms en Europe ne ſont connus preſque nulle part que dans les Univerſitez & les Colléges ; & que, pour être Licentié, on n'en a pas un plus grand accès chez le monde poli : au lieu qu'ici ces trois dégrez ſont toute la Nobleſſe & la politeſſe de la Chine, & fourniſſent preſque tous les Mandarins, à l'exception de quelques Tartares. 2°. Parce qu'il faut en Europe une grande ouverture dans les ſciences ſpéculatives, & une connoiſſance nette de la Philoſophie & de la Théologie, pour devenir Docteur ; au lieu qu'il ne faut à la Chine que de l'éloquence, & la connoiſſance des Loix & de l'Hiſtoire.

Pour mieux faire connoître encore, quelle eſt l'attention des Chinois à former la jeuneſſe, & à faire fleurir les ſciences dans l'Empire, je rapporterai ici divers extraits des livres Chinois, qui traittent de l'établiſſement de ces écoles publiques. C'eſt le Pere Dentrecolles qui a fait cette recherche, & qui m'en a fait part. Il n'y a pas de meilleur moyen de s'inſtruire de la Chine, que par la Chine même : car par là on eſt ſûr de ne ſe pointt romper, dans la connoiſſance du génie, & des uſages de cette Nation.

Extrait d'un Livre Chinois intitulé : l'Art de rendre le Peuple heureux, en établiſſant des Ecoles publiques.

Y HIO.

ANciennement il y avoit à la Chine pour un certain nombre de familles, un lieu nommé *Chou*, & pour une étenduë de Pays un peu conſidérable, un autre appellé *Tſiang*; ces deux endroits étoient deſtinez à élever & à former dans les ſciences la jeuneſſe de l'Empire. Dans l'Académie de *Tſiang* ſe perfectionnoient les Lettrez d'un mérite extraordinaire. C'étoit les écoles de la campagne, qui fourniſſoient ces rares talens propres à être perfectionnez: encore aujourd'hui, ceux qui par leur ſçavoir ſont admis à la ſalle de Confucius, ont commencé par les exercices des jeunes étudians.

L'Empereur *Hong vou* fondateur de la précédente Dynaſtie des *Ming*, perſuadé combien il étoit important à l'Etat, d'animer & d'aider la jeuneſſe à s'appliquer à l'étude, ordonna dès la ſeconde année de ſon regne, que dans toutes les Villes du premier, du ſecond, & du troiſiéme Ordre, on eût à bâtir des écoles publiques; ſix ans après pour étendre davantage ce bienfait, il fonda des écoles pour la campagne. Son Ordre adreſſé aux premiers Mandarins de chaque Province, étoit conçû en ces termes.

» On voit à préſent à la Cour & » dans toutes les Villes, des édifices où » l'on enſeigne les ſciences. Mon intention eſt que les gens de la campagne » ayent part aux grands avantages, & » au changement merveilleux, que l'étude produira ſans doute parmi mon » Peuple. C'eſt pourquoi, vous Mandarins, faites au plûtôt bâtir des Ecoles » à la campagne, & ayez ſoin de les » fournir de maîtres habiles: ces maîtres étant autoriſez & gens de mérite, chacun dans tout l'Empire voudra » que l'étude ſoit la premiere & la principale occupation des enfans, & qu'ils » s'efforcent d'y exceller.

Ainſi après le regne des Tartares Occidentaux, les Lettres commencerent à refleurir ſous la derniere Dynaſtie. Je vais dabord parler des Ecoles de la campagne. S'il en faut une pour une habitation d'environ vingt-cinq maiſons, on trouvera dans le diſtrict d'une Ville du troiſiéme Ordre, cent quartiers de cette nature; cependant les appointemens Royaux pour l'entretien des Profeſſeurs, ne ſuffiſent que pour deux Villages: comment donc pourvoir à tout? voici mes vûës ſur cela.

Nos Ecoles d'aujourd'hui, je parle de celles qui ſont hors des Villes, ſont bien différentes de ce qu'étoient autrefois celles qu'on nommoit, ainſi que j'ai dit, *Chou* ou *Tſiang*. Nos Peres avoient la matiere de leur étude réglée: les maîtres convenoient tous dans une même méthode d'enſeigner: les enfans à l'âge de huit ans commençoient à étudier: on leur faiſoit dabord lire le *Kia tſe*, (c'eſt-à-dire, le calcul des années par Cycle compoſé de 60. ans,) pour connoître le tems: ils étudioient le Livre des cinq parties de l'Empire, pour s'inſtruire des différens Pays.

Enſuite on leur apprenoit l'Arithmé-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 276 sur 741

tique : on leur faiſoit lire la maniere, dont on ſe comportoit chez ſoi à l'égard d'un pere, d'une mere, des parens, & des domeſtiques ; & pour le dehors, à l'égard des Magiſtrats, des perſonnes âgées, & de leurs égaux ; voilà les Livres qu'on mettoit dabord entre les mains de la jeuneſſe dans les baſſes claſſes, ou *Siao hio*.

A quinze ans ils paſſoient aux hautes ſciences, *Ta hio* : ils apprenoient dans les Livres de nos anciens ſages, les endroits par où ils ſe ſont rendus ſi recommandables, les rits, & les cérémonies de l'Empire ; ce qui concerne les Princes, les Magiſtrats ; ce qui fait l'honnête homme, le politique, & généralement tout ce qui a rapport au bon gouvernement.

On s'appliquoit donc dabord à ce qu'il y a de plus aiſé. Quand on avoit acquis ces premieres connoiſſances, on s'élevoit à de plus ſublimes ; ce progrés ſe faiſoit inſenſiblement. Mais enfin au bout d'un certain nombre d'années, on avoit des gens très-habiles. C'étoit dans les Ecoles de chaque quartier, qu'on ſe formoit peu à peu. Enſuite les écoliers de différens endroits, ou de différens *Chou*, ſe réuniſſoient dans le *Tſiang*, ou Ecole commune de tout le Pays ; & là ils achevoient de ſe perfectionner par les conférences, par les leçons des premiers maîtres, par l'émulation qui s'excitoit entre les étudians.

Ces excellens moyens donnoient à l'eſprit, au cœur, à l'homme entier, une nouvelle forme. La vertu qui s'acquéroit comme par profeſſion, rendoit heureux une foule de gens ; & ſans que l'on y eût bien pris garde, l'on voyoit tout à coup ce grand renouvellement tant déſiré dans tous les Membres de l'Etat, qui en faiſoit un Empire parfait.

Préſentement les enfans des gens riches & de qualité, ont les moyens d'étudier, & ils ne le font pas : les pauvres n'ont pas dequoi y fournir, quand ils le voudroient. S'il ſe trouve des parens Nobles & aiſez, qui donnent une belle éducation à leurs enfans, ils prennent un Maître en leur particulier, à qui ils aſſignent un appartement, ſans permettre, de peur de s'avilir, que les petits voiſins de baſſe condition viennent chez eux profiter des leçons. Voilà ce qui fait que les ſages Reglemens pour les établiſſemens des Ecoles publiques, ſoit à la Ville, ſoit à la Campagne, ſont fort négligez.

Les Mandarins voyent aſſez combien les mœurs de notre ſiécle auroient beſoin d'être réformées ; mais on diroit qu'on ne regarde pas cette affaire comme la plus preſſante. A la vérité, ce qui arrête, c'eſt qu'on manque des ſecours néceſſaires pour bâtir, & pour entretenir ces Ecoles à la Campagne. Ainſi on renonce à un deſſein ſi utile & ſi néceſſaire : d'où il arrive que la doctrine de nos Livres claſſiques ne ſe met pas en pratique ; que les bonnes coûtumes de nos Peres s'affoibliſſent de plus en plus, & ſe perdront inſenſiblement. Prevenons ce malheur.

Ce que je vais dire me paroît de conſéquence, pour remettre en vigueur les établiſſemens dont je parle : que les Lettrez aiſez, que les gens riches qui ont été en charge, ſe faſſent un plaiſir de s'unir, pour contribuer à une ſi belle entrepriſe, chacun dans ſon Pays. Le Mandarin du lieu ſe mettra à leur tête : après cela, quelle difficulté y aura-t-il à élever des bâtimens publics deſtinez à l'étude ? Au reſte on doit penſer que ces Ecoles s'ouvrent principalement pour les enfans du pauvre peuple, qui ſans ce ſecours, ne ſçauroient s'avancer dans les Lettres.

Par ce moyen les jeunes gens, à quelque indigence qu'ils ſoient réduits, s'ils ſont nez avec du génie pour les Sciences, pourront s'y appliquer entiérement. Or, c'eſt particuliérement à la campagne, qe la miſere eſt grande : le gros des Villes eſt de Marchands, d'Artiſans, de Graduez, & de gens qui ont été dans les emplois, ou qui vivent noblement.

Hors des Villes communément, plus de la moitié des habitans, ou labourent & cultivent les terres, ou gardent des troupeaux, & s'occupent des soins de la vie champêtre.

Il faut dabord supputer combien dans le district d'une Ville, par exemple, du troisiéme Ordre, il se trouve de gens pauvres, & de gens à leur aise, & sur cela former le dessein d'une Ecole. Quand au dehors de la Ville on verra combien il y a dans le district de gros Bourgs, de lieux fréquentez par le commerce, par les Foires qui s'y tiennent; combien d'habitations où les maisons sont un peu réünies, on jugera sur ce plan, combien il faut d'Ecoles; car pour ce qui est des maisons éparses çà & là, si ceux qui les habitent, ont envie que leurs enfans étudient, ils sçauront bien se rapprocher, & y pourvoir.

Voici la forme & l'ordre que je voudrois donner à une pareille Ecole. Le bâtiment auroit dabord un grand Portail: au-dessus de la porte, seroit placée en gros caracteres cette Inscription Y-HIO, *College de piété*. Ensuite il faudroit enfermer tout le terrain nécessaire d'une bonne muraille, pour ôter aux Etudians & aux gens de dehors, la liberté d'entrer & de sortir.

Après la porte & la premiere cour, *Tang. suivroit la Salle des Assemblées, * ou des Leçons, qui seroit à trois rangs de colomnes. Ensuite viendroit à une juste distance une seconde salle; c'est là où l'on placeroit la Tablette de notre très-sage & ancien Maître: les Etudians soir & matin se rendroient là, pour l'honorer en cette qualité.

A côté de cette salle, on bâtiroit deux logemens: Dans l'un seroit celui du Professeur; dans l'autre un sallon pour recevoir les visites. On ménageroit de plus une décharge, où l'on garderoit les différens meubles de la maison. Plus à quartier, du côté de l'Orient seroit la cuisine. On réserveroit une espace vuide en forme de jardin.

Le bâtiment une fois achevé, on le meubleroit de tabourets, de tables, de chaises à bras, de bandeges, de porcelaines; en un mot, de tous les utenciles de cuisine & des autres choses nécessaires. Voilà, comme l'on voit, bien de la dépense; les gens de qualité, les riches y fourniroient chacun selon sa bonne volonté. Celui qui auroit la principale Intendance de l'Ecole, choisiroit pour Econome de la Maison, un homme d'âge, sage & vertueux.

Pour ce qui est du Professeur; on choisira un homme d'une réputation saine, plein de probité, qui ait le talent d'instruire; & de former la jeunesse: Pourvû qu'il ait ces qualitez, il importe peu qu'il soit pauvre. On le présentera au Mandarin du lieu, qui examinera lui-même, s'il est capable d'un tel emploi. Alors l'ouverture de l'Ecole se fera avec solemnité, & la jeunesse sera avertie de s'y rendre, & de lui être bien soumise.

Les écoliers reconnoîtront leur Maître par les révérences dûës à cette qualité. Il leur sera libre de lui faire quelque présent, mais l'on ne pourra pas les y obliger: c'est néanmoins une coûtume fort ancienne: *Ouen Hong*, fameux dans la Province de *Se tchuen*, en rassemblant la jeunesse du pays pour être instruite, introduisit l'usage d'offrir quelque chose au Maître.

Il me paroît que cette pratique doit être conservée; & il ne faut pas avoir regret à une petite dépense, lorsqu'elle est si bien placée: elle aide un Professeur pauvre, tels que sont la plûpart de ces Maîtres, à passer doucement la vie, & à assister sa famille, dont il est quelquefois éloigné.

A la vérité, l'on doit plûtôt compter sur des appointemens réglez. C'est pourquoi, en fondant l'Ecole, on achetera une certaine étenduë de terres, dont le revenu sera employé à payer le Maître, & les gages des Officiers de la Maison.

Il distribuera avec ordre les exercices ordinaires de l'étude. Le matin il fera ré-

citer par cœur l'endroit du Livre, qu'il aura donné pour leçon le ſoir précédent, puis il en donnera une nouvelle, & il la proportionnera à la portée de l'Ecolier. Il eſt important qu'il prononce le ſon des lettres d'une maniere claire & nette, donnant diſtinctement l'accent qui leur convient : de même en liſant, il doit marquer les différentes pauſes, que demande un ſens plus ou moins fini.

Les Ecoliers, après avoir déjeûné, ſe mettront à écrire. Le Maître, en leur donnant des exemples, doit s'appliquer à tracer chaque lettre, ſelon le nombre des traits & le modele de la derniere réforme *Tchiang yun*. Il conduira le pinceau, de maniere que le caractere ait juſtement la figure & la beauté qui lui eſt propre. C'eſt ſur ces exemples que les Ecoliers doivent travailler.

Au reſte, quoiqu'il s'agiſſe ici de ſçavoir manier un pinceau, il ne faut pas s'imaginer que cet art s'apprenne à la hâte, & en courant, & qu'on parvienne aiſément à former des caracteres bien nourris. Il eſt néceſſaire dans les commencemens de s'accoûtumer à être éxact, & de s'efforcer d'atteindre à ce qu'il y a de plus parfait en ce genre.

Quand l'écriture eſt finie, chacun apporte au Maître ſon ouvrage : il le parcourt, & marque d'un petit cercle les plus belles lettres ; il barre celles qui ſont mal faites, afin qu'on ſçache ce qu'on doit corriger.

Quand il s'agira d'expliquer les Livres, il commencera par propoſer ſommairement le ſujet du chapitre qu'il veut expliquer. Enſuite le prenant par partie, il donnera : 1°. La ſignification propre de chaque caractere ; 2°. Le ſens de toute la période. Il importe ſur-tout de donner des idées nettes & préciſes, qui entrent aiſément, & qui reſtent ſans confuſion dans la mémoire des enfans.

L'explication étant achevée, il renverra les Etudians chacun à ſa table, pour la repaſſer en ſilence, & ſe les mieux imprimer dans la mémoire. Le jour ſuivant, avant que de paſſer à une nouvelle explication, il ſe fera rendre compte de la précédente. Les paraphraſes du ſçavant *Tchang ko lao*, ſont l'ouvrage, qui peut mieux aider les Etudians à attrapper le vrai ſens des livres claſſiques : ils y ſont expliquez fort clairement, & juſqu'à la moindre lettre.

Après l'heure des explications, il eſt ordinairement midi ; alors on va dîner. L'après-midi, comme le matin, les exercices commencent par réciter la leçon aſſignée, & l'on en détermine une nouvelle. Enſuite on ſe met à la compoſition *Tso toui* ; (ces *Toui* ſont des rapports de mots & de phraſes, des antitheſes, une verſification imparfaite, ou proſe meſurée, mais ſans rimes.) On propoſe le ſujet des *Toui tse*, qui doit être plus ou moins étendu, ſelon que les jeunes diſciples ſont plus ou moins avancez.

Mais avant ce travail, on a donné à lire le livre, qui contient pluſieurs modéles de ces ſortes de compoſitions, afin qu'on ſçache comment il s'y faut prendre, & comment l'on doit placer les mots ou les caracteres, ſelon les différens accens, pour avoir la cadence qui eſt néceſſaire. En s'exerçant à ces ouvrages, on ſe forme le ſtile pour les Placets, pour les Ordonnances, pour des Lettres, & d'autres compoſitions, où le ſtyle familier n'eſt pas d'uſage.

Les Ecoliers, ſoit le matin lorſqu'ils arrivent, ſoit le ſoir, en ſe retirant, doivent s'aller préſenter devant la Tablette de l'ancien Maître, *Sien Ssëe* (Confucius) & lui faire la révérence. Etant de retour chez eux, ils iront faire la même révérence à leurs parens, & aux perſonnes âgées de la famille, (c'eſt ce que les Chinois appellent *Tço yé*.) Ce ſont-là des devoirs de civilitez, auſquels les jeunes gens doivent ſe former, afin que dans la maiſon & au dehors, on remarque toujours en eux un air de politeſſe, qui eſt ſi propre des Lettrez.

Ce qu'ils auront appris par cœur durant cinq jours, ils ſeront obligez de le

reciter

réciter tout de ſuite le ſixiéme jour ; & ce jour-là ils n'auront rien de nouveau à apprendre : ils méditeront toutes ces leçons ; & ſans le ſecours du Livre, ils les mettront par écrit. Ceux qui ſeront en faute, ſeront punis. Ces jours de répétition générale ſont pour les Etudians, ce que ſont les grands examens pour les Lettrez.

Mais ce qu'il importe le plus d'apprendre à la jeuneſſe, c'eſt la vertu : Qu'ils ſçachent l'eſtimer, l'aimer, la pratiquer ; connoître leurs défauts, les combattre, les vaincre ; refondre leur naturel, & le changer entierement : voilà leur grande étude. Et afin qu'on ne s'y trompe pas, voici ce que veulent dire ces termes généraux : Il faut qu'un jeune homme ſoit dans le domeſtique parfaitement obéiſſant, & au dehors très-compoſé : rencontre-t-il un Supérieur, ou des perſonnes âgées ? qu'il leur marque beaucoup de reſpect : ſe trouve-t-il avec ſes compagnons ou ſes égaux ? Qu'il les gagne par ſa modeſtie, & par une honnête complaiſance : qu'on ne voye en lui, ni aucun air de fierté, ni des manieres trop négligées ; qu'aucun trait de médiſance ne ſe mêle dans ſes diſcours ; que ſon viſage ne s'altere jamais par la colere ; que dans le commerce du monde, & dans les affaires qu'il a à traitter, il agiſſe toûjours avec ſincerité, avec fidelité, & avec droiture. C'eſt-là effectivement ſe réformer, ſe perfectionner.

Notre *Y king* * dit : travailler à redreſſer ceux qui ignorent les voyes de la Juſtice, & qui s'en écartent ; c'eſt l'occupation d'un ſage. Ce texte nous avertit que comme la jeuneſſe eſt l'âge de l'ignorance ; auſſi la grande ſcience, dont on doit, pour ainſi dire, nourrir les jeunes Etudians, c'eſt la ſcience d'un cœur & d'un eſprit droit, qui s'éloigne du travers des fauſſes ſectes & des maximes dangereuſes. Une telle éducation, digne exercice de nos ſages, quels excellens ſujets ne formeroit-elle point ? Que penſer donc d'un Maître, qui négligeant de redreſſer ſes Diſciples ſur les erreurs & la corruption du ſiécle, donne toute ſon application à les ſurcharger de différentes leçons, dont il remplit leur mémoire ſans aucun fruit ? Etrange déſordre !

Au reſte on l'empêcheroit ce déſordre, ſi les Mandarins, qui ſont les Paſteurs * auſſi bien que les Gouverneurs du Peuple, qui leur eſt confié, vouloient y donner quelque attention : par exemple, lorſque pour quelque affaire, comme il arrive ſouvent, ils ſont obligez d'aller à la Campagne, & de ſe tranſporter en différens endroits de leur diſtrict, s'ils prenoient la peine de viſiter en perſonnes les Ecoles, d'examiner par eux-mêmes le progrès qu'on y fait, & la méthode qu'on obſerve ; de loüer avec quelques marques de diſtinction la capacité des Ecoliers, & de reconnoître par quelque libéralité les ſoins & l'application du Maître ; quel fruit cela ne produiroit-il pas ? Les peres & les meres, ou les freres aînez, apprenant la viſite du Mandarin, pouſſeroient bien autrement leurs enfans, ou leur cadets à l'étude. Le Maître de ſon côté, après un tel honneur, auroit beaucoup plus de zele & d'autorité pour ſe faire écouter, ſe faire obéir, & par là former d'excellens Diſciples pour les Lettres & pour la vertu.

REMARQUE.

ſur le même ſujet.

Les *Y hio*, ou Ecoles fondées, & entretenues des libéralitez du Prince, des Mandarins, ou des gens riches, qui ont du zele pour le bien public, ſont aſſez rares à la Chine, autant que j'en puis juger ; quoique les ſimples *hio*, ou Ecoles, ſoient ſi communes, qu'il n'y a peut-être point de Village, où l'on n'en trouve plûtôt deux qu'une. Ici un jeune homme qui n'a point étudié, eſt une preuve vivante de l'extrême pauvreté de ſes parens.

* C'eſt le plus ancien Livre canonique de la Chine.

* Le mot Chinois eſt *Moutſai* ; *Mou*, ſignifie Paſteur. *Tſai*, ſignifie Gouverneur.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 280 sur 741

C'eſt un proverbe Chinois; qu'il y a plus de Maîtres que d'Ecoliers, & plus de Médecins que de malades.

Enſeigner eſt l'emploi de tous les pauvres Lettrez, qui ſont ſans nombre: car comme on s'avance par les Lettres, juſqu'à devenir Grand Mandarin; il n'y a guéres de familles, qui ne faſſent étudier quelques-uns de leurs enfans, dans l'eſpérance qu'ils parviendront comme d'autres: & parce que le plus ſouvent leurs efforts ſont inutiles, ils ſe trouvent réduits à enſeigner la jeuneſſe.

Aſſez ſouvent les Maîtres d'Ecole, pour mieux aſſurer leur ſubſiſtance, ſe font un petit recueil de recettes propres à guérir les maladies; & ils ajoûtent à la qualité de Maître, celle de Medecin; ou du moins ils ſe réſervent à prendre celle-ci, quand l'autre, en avançant ſur l'âge, vient à leur manquer: ainſi tout-à-coup ils ſe trouvent vieux Médecins.

Les Lettrez qui enſeignent, s'ils ſe ſentent du mérite, étudient en même tems pour monter à un nouveau grade. Si une fois ils parviennent dans les examens à être *Sieou tſai* ou Docteurs, dès-lors, quelque pauvres qu'ils ſoient, ils ſont tout-à-coup tirez de miſere: toute la parenté contribue à leur entretien: ils peuvent demander des graces aux Mandarins: ils ont eſpérance de le devenir après un certain nombre d'années, & s'ils ſe rendent à la Cour, pour y être Précepteurs des fils de quelque Grand-Seigneur, ou d'un grand Mandarin, ils avancent plus vîte & plus ſûrement: auſſi y en a-t-il pluſieurs qui prennent ce parti.

La qualité de maître, ou *Sien ſeng*, ne ſe perd point à l'égard de ceux qui ont été diſciples. Celui, dit le proverbe, qu'on a une fois reconnu pour maître, doit être regardé durant toute ſa vie comme pere. C'eſt ſans doute, ſelon ce principe Chinois, que le fameux Miniſtre d'Etat Paul *Siu*, grand Protecteur de nôtre ſainte Religion, ayant appris la mort du Miſſionnaire, qui l'avoit inſtruit & baptiſé, prit le deüil, & le fit prendre à toute ſa famille, comme il avoit fait pour ſon propre pere.

C'eſt auſſi ſur ce principe, que les diſciples étant devenus Mandarins; le maître, ou à ſon défaut ſes enfans, ont droit d'aller rendre viſite, & de demander une marque de reconnoiſſance, qui ne ſe refuſe point. Un Viceroi même, en préſence des grands Mandarins de ſa Province, cedera ſans façon la premiere place à ſon *Sien ſeng*, dont il a reçû les premieres leçons dans ſa jeuneſſe, & qui eſt reſté pauvre au Village, pendant que le diſciple eſt parvenu aux plus hautes dignitez. Voilà le fondement des grands honneurs, que les Empereurs mêmes rendent à Confucius: c'eſt le premier *Sien ſeng* de l'Empire.

Les Auteurs Chinois dans leurs livres relevent fort l'emploi de maître qui enſeigne la jeuneſſe. C'eſt là, dit un ſçavant, l'occupation la plus parfaite & la plus importante. Le bonheur ou le malheur d'une famille dépend de l'éducation des enfans: les fautes des diſciples deviennent communes au maître.

Voici ce qu'on trouve dans un Livre aſſez récent, approuvé par deux des premiers Docteurs de la Cour: s'appliquer à inſtruire la jeuneſſe, c'eſt un très-haut point de vertu *Te kii ta*; le Créateur de l'Univers manqueroit-il à la récompenſer un jour, *Tſao oue ngan te pou me yeou?* Ce même Auteur fait diverſes obſervations ſur ce ſujet: je vais les rapporter.

Premiere Obſervation de l'Auteur.

On a tort d'avoir quelquefois peu d'égard pour ceux qui enſeignent les premiers élémens: la peine qu'ils prennent eſt très-rude, & ſans comparaiſon plus rebutante, que les ſoins qu'on prend pour diriger des étudians déja avancés.

REMARQUE.

En effet, on voit un grand nombre de ces maîtres d'école, qui deviennent pulmoniques & éthiques, à force d'enſeigner & d'étudier eux-mêmes, quoiqu'ils ſoient beaucoup mieux entretenus qu'ils ne le ſeroient dans leurs maiſons, & que les parens de leurs écoliers pourvoyent à tous leurs beſoins.

Au reſte les crieries continuelles, ſoit du maître, ſoit des diſciples, ſont très-incommodes. Les Chinois n'apprennent les Livres qu'en les recitant à haute voix : ils ſont ſurpris de nous voir étudier ſans remuer les lévres, & ſans faire le moindre mouvement du corps. Ils ont coûtume d'accompagner le ſon de la voix d'un leger balancement, du moins de la tête.

Seconde Obſervation de l'Auteur.

Peu de gens s'uniſſent pour avoir au voiſinage un maître, qui enſeigne leurs enfans; & parce qu'ils ne ſont pas en état de faire de la dépenſe, tout Lettré leur eſt bon pour cet emploi : ainſi la foule de ces maîtres eſt de gens ignorans.

REMARQUE.

Ils ſont pourtant bons à quelque choſe; car ils ont leur routine qu'ils ſuivent en enſeignant certains Livres. D'ailleurs ils montrent à faire une révérence de bonne grace & à propos; à offrir & à recevoir civilement une taſſe de thé; à ſe donner dans la démarche, dans le tour du bonnet, & dans le manége de l'éventail, un petit air de politeſſe Chinoiſe, auquel on diſtingue les étudians.

Troiſiéme Obſervation de l'Auteur.

Il loüe la pratique d'un certain Profeſſeur, lequel en recevant des diſciples, s'informoit des parens, s'ils vouloient pouſſer leurs enfans dans les Lettres, ou en faire des Marchands & des Artiſans comme eux : enſuite il proportionnoit ſes leçons à un tel deſſein, afin que ſes diſciples ne perdiſſent pas leur tems, & que lui ne perdit pas ſes ſoins.

REMARQUE.

On aide les enfans des pauvres gens à faire vîte leur petite proviſion de caracteres, pour écrire leurs comptes par le moyen d'un Livre, où les choſes les plus ordinaires de la vie, du ménage, & du commerce, ſont peintes groſſierement : au bas de chaque figure, eſt le caractere ou le nom de chaque choſe.

Les Chinois, pour ſe divertir, ſondent pour la plûpart les inclinations de leurs enfans dès leurs plus tendre enfance, lorſqu'ils peuvent mouvoir les mains. Ils mettent devant eux un Livre, une balance, ou des armes; & ſelon le choix que fait l'enfant, ils jugent qu'il eſt né pour l'étude, ou pour le commerce, ou pour la guerre.

Quatriéme Obſervation de l'Auteur.

On doit examiner la portée des écoliers, & ne les pas ſurcharger de travail. S'ils peuvent dans un jour apprendre deux cens caracteres, ne leur en enſeignez que cent; autrement vous les rebutez. Ne les pouſſez pas non plus avant le tems à des compoſitions trop difficiles; c'eſt vouloir qu'ils s'accoûtument à mal faire.

REMARQUE.

Quant à la mémoire des Chinois, dit le P. Dentrecolles, j'ai été plus d'une fois ſurpris d'entendre réciter d'un bout à l'autre, à de petits Chrétiens de ſept à huit ans, des Livres entiers aſſez longs. La Science à la Chine conſiſte principalement à exercer ſa mémoire, & à y retenir

pluſieurs Livres. Un Mandarin voyant un jour ma petite Bibliotheque Européane, dit tout bas à un autre Mandarin: Croyez-vous qu'il puiſſe nous réciter une partie de ces livres? Ces Meſſieurs nous demandent ſouvent des ſecrets pour avoir une mémoire heureuſe; je crois que pluſieurs la ruinent par les excès de leurs premiéres études.

Cinquiéme Obſervation de l'Auteur.

Il importe ſur-tout d'interdire aux jeunes gens la lecture des Romans, des Comédies, des Piéces de vers, & des chanſons peu honnêtes; ces ſortes de livres amolliſſent, & corrompent inſenſiblement le cœur; c'eſt la perte des bonnes mœurs: on fait ſans honte ce qu'on a lû avec plaiſir. Tel mauvais diſcours qui eſt entré dans l'oreille d'un jeune écolier, lui reſte toute la vie dans le cœur.

REMARQUE.

L'Empereur *Cang hi* a défendu de vendre des livres contraires aux bonnes mœurs, comme certains Romans capables de corrompre la jeuneſſe. Les Mandarins font des viſites dans les Boutiques des Libraires: ceux-ci ne laiſſent pourtant pas d'en vendre en ſecret, ſans les expoſer à la vûë.

Extrait d'un Traité ſur le même ſujet, fait par Tchu hi, *l'un des plus célebres Docteurs de la Chine, qui floriſſoit ſous la dix-neuviéme Dynaſtie nommée* Song.

TCHU HI marque d'abord la vraye fin de l'étude, qui eſt la vertu; c'eſt à quoi, dit-il, un Ecolier doit tendre de toutes ſes forces, de même que celui qui tire de l'arc viſe droit au but, & ne craint rien tant que de s'en écarter. Apprendre aux enfans des caracteres, faire qu'ils récitent des livres entiers, & qu'ils ayent au-dehors quelque air de politeſſe, ſans les gêner pour la réforme des mœurs; on appelle cela avoir pour eux de l'affection. Dans le fond, c'eſt les haïr; les parens ſeront peut-être contens d'un tel Maître; mais les Eſprits ne tiennent-ils pas, ſans qu'on s'en apperçoive, un compte éxact d'une négligence ſi criminelle, pour la punir en ſon tems?

Le fameux *Hiu* étant petit écolier, demanda un jour à ſon Maître quelle étoit la fin des études; celui-ci lui répondit, que par-là on parvenoit au dégré honorable de *Sieou tsai*, & de Docteur. Hé! quoi? reprit le jeune *Hiu*, ne ſe propoſe-t'on rien davantage? Le Maître comprit les vûës relevées de cet enfant. Il alla ſur l'heure trouver ſes parens: *Votre fils*, leur dit-il, *a de l'eſprit au deſſus du commun; un écolier de ſi grande eſpérance demande un Maître plus habile que je ne le ſuis; ayez ſoin de le lui procurer.*

Aujourd'hui, quand nous diſons qu'on peut, ſi on le veut, devenir auſſi vertueux que nos premiers Empereurs *Yao* & *Chun*, on regarde cela comme un paradoxe; le travail rebute. Cependant renonce-t'on aux biens de la fortune, pour la peine qu'on a à les acquerir?

Si l'on entretenoit ordinairement les jeunes gens des exemples de nos anciens Sages, & qu'on les y fît ſouvent penſer, ils parviendroient à être ce que ces grands hommes ont été. C'eſt en vertu d'une ſemblable éducation, qu'on dit qu'un Maître eſt un ſecond pere: mais un Maître doit ſonger qu'on employe un Ouvrier, parce qu'on le croit habile; au lieu qu'on reçoit un diſciple pour le former, ce qui demande des ſoins & de l'application.

Ce ſeroit une belle leçon à donner, que celle que fit en mourant un Empereur, au jeune Prince qu'il laiſſoit héri-

tier

tier de la Couronne. Ne dites jamais : cette faute eſt légere, je puis me la permettre ; cet acte de vertu eſt peu conſidérable, omettons-le.

La jeuneſſe eſt ennemie de la contrainte ; il faut donc l'inſtruire d'une maniere qui ne la rebute pas. Si un faiſceau d'épines, dont on entoure un jeune arbre pour le défendre des beſtiaux, eſt trop épais, & le ſerre de trop près, il l'étouffe. Il faut que les inſtructions & les reprimandes viennent comme les pluyes & les vents du Printems, qui étant proportionnez aux beſoins des Plantes, les font pouſſer à l'aiſe.

Autrefois les leçons & les préceptes étoient en vers, & en forme de chanſons, afin qu'ils entraſſent plus agréablement dans l'eſprit des enfans, & qu'ils leur tinſſent lieu de jeux propres de leur âge : par-là ils ne ſentoient pas la difficulté de l'étude. Nos anciens Rois avoient introduit cette méthode d'enſeigner. : il nous ſemble que cette adreſſe n'eſt rien ; cependant ce rien a de grandes ſuites. On a changé de méthode ; les choſes en vont-elles mieux ?

Tchu hi deſcend dans différens petits détails. « Quand les enfans, *dit-il*, récitent leurs leçons, faites que ce ſoit de » telle maniere, qu'ils penſent dans l'ame à ce qu'ils prononcent des lévres : » ne leur dites rien qui ait rapport aux » fauſſes* Sectes : ayez ſoin de les prémunir contre un tel poiſon. » Il exhorte à donner des récompenſes ; c'eſt ce qui ſe fait le 1. & le 15. de chaque mois : ces prix conſiſtent en des pinceaux pour écrire, & du papier.

Tchu hi parle enſuite des grandes vacances, qui commencent vers le vingtiéme du dernier mois de l'année Chinoiſe, juſqu'au vingtiéme ou environ du premier mois. * Ces grandes vacances ſont immédiatement précédées du grand examen des écoliers. Outre les grandes vacances, il y en a, mais peu dans le cours de l'année, aux fêtes, ou aux réjouiſſances Chinoiſes en différens mois. Le jour de la naiſſance du *Sien Seng*, ou Profeſſeur, eſt encore une fête pour les écoliers, qui doivent ce jour-là lui faire leurs préſens de conjouiſſance. La claſſe du ſoir finit tous les jours par une courte hiſtoire ; cette pratique eſt fort recommandée. Enfin, avant que d'envoyer les écoliers, on expoſe une petite planche verniſſée, ſur laquelle ſont quatre petits vers, qui renferment une inſtruction d'uſage dans le commerce de la vie. Chacun tranſcrit ces vers, & tous les liſent à haute voix juſqu'à trois fois. Ainſi ſe termine l'école de chaque jour.

Tchu hi a un Chapitre entier, où il montre avec quel ſoin les jeunes Etudians doivent éviter, 1°. Le trop de liaiſons, 2°. Le jeu, 3° Le vin, 4°. La galanterie, 5°. Enfin une vie molle & oiſive.

Il paſſe enſuite à pluſieurs *Coſi*, c'eſt-à-dire, à pluſieurs ſujets de gémir ſur la négligence qu'on apporte à l'étude.

1°. L'hiſtoire nous apprend qu'autrefois la paſſion pour l'étude étoit ſi grande, qu'un pauvre homme réduit à foüir la terre pour vivre, portoit ſon Livre, afin d'étudier par intervalle, & au milieu d'un ſi rude travail. Quel ſujet de honte pour ceux, qui étant à leur aiſe, & ayant la commodité d'étudier, vivent ſans ardeur pour l'étude !

2°. Autrefois il falloit aller bien loin chercher un Maître, & l'on ne plaignoit point ſes pas : aujourd'hui on a des Maîtres à ſa porte, & l'on néglige d'en profiter.

3°. Autrefois il falloit tranſcrire les Livres pour s'en fournir ; quel travail ! On le dévoroit pourtant ce travail. Aujourd'hui qu'on a trouvé le bel Art de l'Imprimerie, que les Boutiques & les Bibliotheques regorgent de Livres, on néglige de s'en ſervir.

4°. Faute d'Interpretes, il falloit autrefois paſſer trois ans à lire, & à entendre un ſeul de nos Livres ; trente ans ſe paſſoient à apprendre les ſeuls Livres Canoniques : aujourd'hui avec le ſecours & les lumieres de tant de ſçavans,

* *Tchu hi* ſous le regne des *Song*, a été le grand ennemi des Sectes Idolâtres, contraires à la premiere Secte Litteraire.

* Le commencement de l'an eſt le tems des grandes réjouiſſances qui finiſſent quelques jours après la Fête des Lanternes, laquelle ſe célébre ſur-tout le quinziéme de la premiere Lune.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 284 sur 741

on peut à la fleur de l'âge acquérir toutes ces connoiſſances; & l'on paſſe les beaux jours dans l'indolence & l'oiſiveté!

5°. Combien de malheureux naiſſent ſourds & aveugles! On plaint leur diſgrace, & l'on a raiſon: & de jeunes gens, qui ont avec le libre uſage des ſens un eſprit vif & pénétrant, abuſent de ces précieux dons, en négligeant de s'inſtruire dans les Livres: s'ils étoient ſans yeux, & ſans oreilles, que leur arriveroit-il de pis?

6°. Dans la vie, quel eſt l'âge & l'état qui n'ait ſes peines? Et un jeune homme, qui ſe voit exempt de tout ſoin, & de tout embarras, fuit une peine légere, telle que celle de lire des Livres; tandis peut-être que ſon pere, pour le faire ſubſiſter, s'occupe d'un travail pénible, & paſſe ſa vie à labourer des champs!

7°. Combien de gens nez pour les conditions laborieuſes & humiliantes, ont le malheur d'ignorer juſqu'aux noms de nos Livres Canoniques, *Chi* & *Li*! Et vous jeunes gens, fils de Lettrez, & de Docteurs, vous mettez la gloire d'un homme de Lettres, non à ſçavoir les Livres en marchant ſur les traces de vos peres, mais à être vêtus de ſoye, & à vous donner de grands airs; ſans ſonger que vous ferez tomber votre famille en roture par votre ignorance!

8°. Dans les premiers tems on manquoit de lieux, où l'on pût à l'écart, loin du bruit & du tumulte, lire & compoſer: aujourd'hui il y a des Edifices bâtis exprès, ſoit dans les Villes, ſoit à la Campagne, où des Maîtres invitent & attendent des Diſciples; & l'on fait peu de cas de ces moyens; l'on s'occupe de bagatelles; on s'entête comme des femmes, de parures, d'un habit, d'un bonnet! on veut néanmoins avoir le nom de Lettré; & peut-être ſe laiſſe-t-on donner ſans rougir, le nom de Docteur.

9°. On a tous les devoirs de la vie civile, ſi bien circonſtanciez dans les Livres; la jeuneſſe néglige de les apprendre: elle n'a de goût & d'ardeur, que pour de vains amuſemens; & par là ces belles leçons de morale tombent & ſe perdent. Au reſte l'homme ignorant, quoiqu'il ne s'inquiéte point de ſon ignorance, n'en eſt pas moins au rang des bêtes les plus ſtupides.

REMARQUE.

On a dit qu'on devroit chaque jour lire & expliquer aux enfans qui commencent à étudier, une hiſtoire propre à les porter à l'étude, à leur ouvrir l'eſprit, & à les animer à la vertu. Je vais rapporter quelques-unes de ces hiſtoires, qui feront connoître quel eſt le goût, le génie, & l'induſtrie des Chinois, pour former la jeuneſſe.

Ces différens traits d'hiſtoire ſont recueillis dans un Livre fait exprès; quelques-uns ſont des premiers tems de l'Empire; le grand nombre eſt des anciennes Dynaſties; il n'y en a point des trois derniers ſiécles. Au haut de chaque page du Livre, on trouve une eſpece d'Eſtampe, où eſt repréſentée l'hiſtoire, ſans doute afin de fixer l'imagination des enfans, & d'aider leur mémoire. On a ſoin d'écrire le nom & le ſurnom de celui dont on parle, le lieu de ſa naiſſance, & ſous quel regne il a vécu.

Extrait d'un Livre contenant un recueil d'hiſtoires, qu'on a ſoin de lire aux Enfans.

I.

L'Auteur commence par raconter la pieté de *Chun*: il ne pouvoit guéres remonter plus haut dans l'hiſtoire Chinoiſe, toute ancienne qu'elle eſt. Ce *Chun* ſe rendit recommandable par ſa parfaite ſoumiſſion envers ſes parens, dont il eut beaucoup à ſouffrir. L'Empereur *Yao* fut inſtruit de ſon mérite, & de ſimple Laboureur qu'il étoit, il le fit ſon ſucceſſeur à l'Empire, à l'excluſion de ſes propres enfans, en qui il ne trouvoit pas aſſez de vertu.

II.

Un bon vieillard, ſous la Dynaſtie des *Tcheou*, avoit un fils âgé de ſoixante & dix ans: celui-ci, pour divertir ſon pere, & lui ôter l'idée de ſa décrépitude, contrefaiſoit devant lui le petit enfant, prenant des habits de différentes couleurs, imitant les jeux & les cris des enfans, ſautant autour de lui, ſe laiſſant tomber à deſſein, & ſe roulant à terre, content s'il pouvoit par-là faire rire le bon vieillard, à qui d'ailleurs il fourniſſoit avec ſoin toutes les choſes dont il avoit beſoin.

III.

Sous le ſecond Regne des *Han*, un jeune enfant nommé *Hoang hiang*, ayant perdu ſa mere à l'âge de neuf ans, penſa en ſécher de douleur. Il redoubla d'affection pour ſon pere. L'Eté il éventoit long-tems le chevet, & la natte ſur laquelle ſon pere devoit repoſer; & l'Hyver il ſe couchoit avant lui, pour échauffer la place, qu'il lui cedoit enſuite. Le Mandarin du lieu, qui apprit l'attention pleine de tendreſſe du jeune enfant, en fut ſi charmé, qu'il fit ériger un Monument public & durable de cette pieté filiale, afin d'exciter la jeuneſſe à y exceller.

IV.

Du tems des Empereurs *Tſin*, un autre enfant de huit ans, appellé, *Ou muen*, donna une marque encore plus grande de ſa tendreſſe pour ſes parens: ceux-ci étoient ſi pauvres, qu'ils n'avoient point de tour de lit pour ſe défendre en Eté des moucherons, qui infeſtent pour lors les maiſons: le petit *Ou muen* ſe tenoit près du lit; & là ſe mettant nud juſqu'à la ceinture, il expoſoit ſa chair délicate à la diſcrétion des moucherons ſans les chaſſer: Quand ils ſe ſeront raſſaſiez de mon ſang, diſoit-il, ils laiſſeront en repos mes parens. C'eſt ainſi qu'il les aimoit.

V.

Min ſun perdit ſa mere étant fort jeune. Son pere ſe remaria; il eut deux enfans de ſa ſeconde femme: celle-ci maltraitoit ſans ceſſe *Min ſun*; il ne s'en plaignoit point: un jour il tomba évanoüi aux pieds de ſon pere; alors il en connut la cauſe, & vouloit renvoyer la cruelle marâtre. *Min ſun* l'en empêcha. Mon pere, lui dit-il, nous ſommes trois enfans dans la maiſon; je ſuis le ſeul qui ſouffre; & ſi vous renvoyez notre mere, nous ſouffrirons tous trois. Le pere fut attendri de ce diſcours; & la marâtre qui en eut connoiſſance, devint une vraie mere à l'égard de *Min ſun*.

VI.

Voici un autre trait où l'on voit, pour parler le ſtile Chinois, que la vertu force les cœurs les plus féroces à l'admirer & à l'aimer : il a quelque rapport à l'Hiſtoire de Pilade & d'Oreſte.

Deux freres nommez, l'un *Tchang hiao*, & l'autre *Tchang li*, n'oublioient rien pour fournir à l'entretien de leur mere. Le pays fut affligé d'une étrange famine, par la diſette des grains. L'aîné *Hiao* revenant un jour de la campagne, où il avoit recueilli quelques racines, tomba malheureuſement entre les mains de certains Brigands affamez, & ſi barbares, qu'ils égorgeoient, & mangeoient ceux qu'ils attrappoient. Comme ils ſe préparoient à donner le coup de la mort à *Hiao*: Meſſieurs, leur dit-il, en pleurant, j'ai laiſſé à la maiſon ma mere fort âgée, elle meurt de faim; permettez-moi de lui aller porter ces racines que j'ai ramaſſées, & je vous jure que je reviendrai auſſi-tôt; alors je n'aurai point de peine à quitter la vie. Ces barbares ſe laiſſerent toucher, & lui permirent d'aller chez lui, à la condition qu'il propoſoit. *Hiao* arrive au logis, & raconte ce qui s'étoit paſſé. Son cadet *Li* part auſſi-tôt à la dérobée, & va ſe livrer aux voleurs. Celui-ci, dit-il, à qui vous avez permis d'aller ſecourir ſa mere, c'eſt mon frere; il me paſſe de beaucoup en mérite : & moi, comme vous voyez, je ſuis d'une autre corpulence que lui : tuez-moi à ſa place. L'aîné *Hiao* s'étant apperçu de la fuite de ſon frere, & ſe doutant de ſon deſſein, accourut vîte au rendez-vous : C'eſt moi, diſoit-il, qui ai engagé ma parole; je viens la dégager : n'écoutez point, je vous prie, ce que dit mon frere. Ces hommes altérez de ſang, frappez de cet attachement filial, & de cet amour réciproque des deux freres, les renvoyerent ſans leur faire aucun mal.

VII.

La Dame *Ly* apprit que ſon fils ſéant dans ſon Tribunal, s'étoit emporté juſqu'à faire mourir ſous le bâton un Soldat, & que le murmure des troupes ſur cette action violente croiſſoit de moment à autre : elle ſort auſſi-tôt de ſon appartement intérieur, ſe rend au lieu de l'Audience, où le Jugement avoit été porté & executé. Le Mandarin s'étant auſſi-tôt levé par reſpect, elle s'avance, ſe place dans ſon ſiege, & lui ordonne de ſe mettre à genoux; & lui reprochant ſa cruauté : Quoi, mon fils, lui dit-elle, l'Empereur vous a-t'il confié l'autorité que vous avez, pour en abuſer, comme vous venez de faire? puis ſe tournant vers les Exécuteurs de la Juſtice : Qu'on dépoüille mon fils, ajoûta-t'elle, & qu'on le frappe ſur les épaules : je ſuis ſa mere, je lui impoſe ce châtiment. Les Officiers ſubalternes ſe jetterent à terre, & demanderent grace. C'eſt ainſi que l'autorité maternelle appaiſa une émotion qui s'élevoit, corrigea l'humeur fiere & emportée de ſon fils, & conſerva dans ſa maiſon un Emploi diſtingué, qu'il étoit ſur le point de perdre.

VIII.

La mere d'un nommé *Ouei pe yu* ne ſe contentoit pas des menaces. Si ſon fils déja âgé commettoit quelque faute, elle prenoit la verge & le frappoit elle même. Ce fils obéiſſant plioit les épaules, & ſouffroit humblement le châtiment, ſans ſe plaindre. Un jour recevant des coups, il ſe mit à pleurer, & à jetter un grand cri. Eh! quoi, mon fils, dit la mere, vous commencez donc à vous plaindre, & à ſupporter impatiemment ma correction? Non, ma mere, répondit-il; ce n'eſt pas là ce qui me fait jetter ce cri; c'eſt que la derniere fois que vous me fîtes une réprimande, comme je le méritois, les coups que vous me donniez, me cauſoient de la douleur; aujourd'hui que je n'en ſens point, je m'apperçois que vos forces ont beaucoup diminué : voilà ce qui m'afflige. Cette réponſe ſi pleine de ſoumiſſion & de tendreſſe,

dreſſe, étant devenuë publique, fit beaucoup d'honneur à *Ouei pe yu*.

REMARQUE.

Au reſte, ce n'eſt point l'eſpérance de recuëillir un riche héritage, qui rend les Chinois ſi ſoûmis à leurs parens : les meres en particulier n'ont point de teſtament à faire. D'ailleurs une bonne preuve que ce reſpect filial a dans le cœur un autre principe ; c'eſt que cette tendreſſe pour un pere & pour une mere, dure à la Chine après leur mort, au lieu qu'en Europe ils ſont ſouvent bientôt oubliez.

IX.

Sous le regne des *Song*, un nommé *Keou hai kang* dont le pere avoit été grand Mandarin, aimoit dans ſa jeuneſſe le plaiſir & les divertiſſemens : il perdoit beaucoup de tems à ſe promener à cheval, ou à la chaſſe du faûcon & de l'épervier. Sa mere ſe fâchoit ſouvent contre lui à ce ſujet. Un jour perdant patience, elle lui jetta le premier meuble qui lui tomba ſous la main : il en fut bleſſé au pied ; il comprit alors combien ſa conduite déplaiſoit à ſa mere. Il changea, & devint très-appliqué à l'étude des Livres ; ce qui l'éleva à de grandes Charges. Après la mort de ſa mere, il ne voyoit, ni ne touchoit jamais la cicatrice de ſa playe, qu'il ne fût attendri, & qu'il n'éclatât en ſoupirs & en ſanglots, regrettant une ſi bonne mere, qui avoit eu ſi fort à cœur la réforme de ſa vie, & l'amandement de ſes mœurs.

X.

La repartie de *Sie tchang*, qui n'étoit âgé que de huit ans, fut applaudie dans une compagnie de ſçavans. Son pere le menoit par la main dans les aſſemblées de Lettrez, où il aſſiſtoit. Ce jeune enfant avoit un air grave, ſérieux, & modeſte, beaucoup au-deſſus de ſon âge. Un jour dans un cercle de ſçavans, où il étoit, on s'aviſa de dire à ſon pere : en vérité votre fils eſt un autre *Yen hoei*. C'étoit un des éléves de Confucius le plus reſpecté, dit-on, pour ſa vertu, & digne diſciple d'un tel maître. *Sie tchang* répliqua auſſi-tôt : on ne voit pas de nos jours un ſecond Confucius ; comment ſe trouveroit-il un autre *Yen hoei* ?

XI.

Le fameux *Yang ſieou* eſt venu de la plus baſſe extraction ; on le voit dans une des eſtampes du Livre en queſtion, repréſenté ſi pauvre, que n'ayant pas dequoi aller à l'école, ni dequoi acheter des plumes & du papier, pour apprendre à écrire, ſa mere avec une baguette lui formoit ſur le ſable les caracteres, & les lui faiſoit enſuite lire & imiter.

XII.

Fan chun gin paſſoit les nuits a étudier, & devint par ſon travail grand Mandarin. Sa femme après ſa mort, pour animer ſes enfans à l'étude, leur montroit ſouvent le tour de lit, dont leur pere s'étoit ſervi avant que d'être Docteur. Remarquez, diſoit-elle, comment le ciel de ce lit eſt tout noir de la fumée de la lampe : votre pere ne pouvoit quitter les Livres, pour prendre un peu de repos ; c'eſt ce qui l'a élevé juſqu'à être Miniſtre d'Etat.

REMARQUE.

Il arrive ſouvent que les enfans ou les petits-fils de Mandarins, retombent par leur indolence dans l'état de roture & de pauvreté, dont leurs parens s'étoient tirez ; pendant que d'autres par une étude opiniâtre font de grandes fortunes.

XIII.

Se ma yung ſi connu des ſçavans, dès

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 288 sur 741

l'âge de ſept ans, oublioit de boire & de manger, & ſembloit être inſenſible au froid & au chaud; tant il étoit attaché à ſes Livres. A quinze ans il y avoit peu de Livres qu'il ne poſſedât, (c'eſt-à-dire, qu'il pouvoit réciter pluſieurs volumes.) Afin de s'empêcher de dormir, il ſe ſervoit pour chevet d'un billot extrêmement rond; lorſqu'accablé de ſommeil, le Livre lui tomboit des mains, ſa tête penchoit ſur le chevet : il étoit bien-tôt réveillé par le moindre mouvement qu'il donnoit à ce chevet dur & gliſſant.

XIV.

Un autre nommé *Tſun king*, qu'on appella le Docteur à huit clos, *Pi hou*; parce qu'il ſortoit rarement, pour réſiſter au ſommeil en étudiant, avoit ſuſpendu une corde au haut du plancher, à laquelle ſes cheveux étoient nouez : c'étoit là ce qui le défendoit des ſurpriſes du ſommeil.

Un autre qui étoit très-pauvre, au fort de l'Hiver, liſoit ſes Livres à la clarté de la Lune. Un autre appellé *Tche ing* ayant fermé dans une gaze fort déliée des vers luiſans, appliquant ſa gaze aux lignes de ſon Livre, étudioit une partie de la nuit.

REMARQUE.

Au reſte, ce n'eſt point pour avoir paſſé un petit nombre d'années ſur les Livres, qu'un pauvre Lettré parvient à une meilleure fortune : il lui faut une conſtance à toute épreuve : elle eſt aſſez bien exprimée par le trait ſuivant.

XV.

Li pe, qui devint un des premiers Docteurs de la Cour ſous le regne des *Han*, s'étoit adonné à l'étude dès ſa plus tendre jeuneſſe : il revenoit une année de l'examen général de toute la Province; & chagrin de n'avoir pas réuſſi, il déſeſpéra d'obtenir jamais le dégré de *Sieou tſai*. Ainſi il réſolut de renoncer aux Lettres, & de tourner ſes vûës d'un autre côté. Comme il rouloit cette penſée dans ſa tête, il rencontra une vieille femme, qui paſſoit & repaſſoit ſur une pierre à aiguiſer un gros piſton de fer : il s'arrêta un moment. Que prétendez-vous faire de ce piſton, lui dit-il? Je veux, repliqua-t'elle, à force de le frotter en tout ſens, en faire une aiguille pour de la broderie. *Li pe* rentrant en lui-même, conçût ce miſtere; & au lieu de continuer ſon chemin vers ſa maiſon, il retourna à l'ancien lieu de ſon étude, pour s'y appliquer avec une nouvelle ardeur, & il parvint dans la ſuite à de grands emplois.

REMARQUE.

L'Auteur dont on tire ces éxemples ſur l'amour filial, & ſur l'application à l'étude, finit ſon Livre, en rapportant des traits d'hiſtoire ſur différentes vertus propres de l'honnête homme. En voici quelques-uns.

XVI.

Sous le regne des *Song*, un Philoſophe nommé *Fan tchung ſiuen* diſoit à ſes diſciples : Toute ma ſcience s'eſt rapportée à entendre & à mettre en pratique ces deux points; *droiture*, *douceur*: & je vois qu'il me reſte ſur cela encore beaucoup à apprendre & à pratiquer. Il n'eſt guéres de perſonnes, ajoûtoit-il, quelque groſſieres qu'elles ſoient, qui en reprenant les autres, ne marquent avoir de l'eſprit. De même les plus éclairez, lorſqu'ils veulent excuſer leurs fautes, font paroître leur peu de lumieres. Il faudroit, pour bien faire, ſe reprocher ſes défauts avec la même diſpoſition de cœur, qu'on ſe ſent en faiſant une réprimande à autrui, & pardonner les manquemens des autres, comme l'on ſe pardonne les ſiens propres. En

tenant conſtamment cette conduite, on arriveroit à un haut dégré de ſageſſe & de vertu.

XVII.

Voici encore un ſage Mandarin du tems des *Song* nommé *Fan*, mais dont le ſurnom eſt *Tchung yen*. Il n'avoit nulle attache à ſes richeſſes ; ſon plaiſir étoit d'en faire part aux pauvres, & ſur-tout à ceux de ſa parenté, qui étoit très-nombreuſe. Pour rendre cette bonne œuvre durable, il fit acheter de grandes terres, dont le revenu devoit être employé à perpétuité pour la ſubſiſtance des pauvres, & ſur-tout de ceux de ſa famille, qui n'avoient pas de quoi fournir aux vêtemens, aux mariages, & aux obſéques. Au reſte il ne vouloit point que ſon Econome examinât ſi ſes parens étoient proches ou éloignez. Tout ce que nous ſommes de *Fan*, diſoit-il, dans les Provinces de *Kiang nan* & de *Kiang ſi*, nous ſortons tous d'une même tige, & de ce premier *Fan* qui s'eſt établi en ce pays : nous ſommes tous ſes fils & ſes petits-fils ; nous ne faiſons tous qu'une même famille : depuis plus de cent ans je ſuis le ſeul de la famille qui ait fait fortune ; c'eſt-à-dire, que durant plus de cent ans nos Peres ont amaſſé des vertus ; le fruit des vertus de tant de particuliers a commencé à ſe faire ſentir en moi, & j'ai été élevé aux Charges : ſi je prétendois ſeul, moi & mes enfans, joüir de mes richeſſes, ſans en faire part indifféremmment à nos pauvres parens ; avec quel front après ma mort, oſerois-je paroître devant nos Ancêtres ? & à préſent n'aurois-je pas honte d'entrer dans le *Tse tang* de la famille, c'eſt-à-dire, la ſalle, ou le lieu qui conſerve les Tablettes des Ancêtres ?

XVIII.

Sous la Dynaſtie des *Tang* qui regnoient au tems de la venuë de Jeſus-Chriſt. *Kung y* fut fameux par un endroit. Il vit ſes deſcendans juſqu'à la neuviéme génération, qui ne faiſoient tous qu'une même famille, parfaitement unie & paiſible. L'Empereur *Kao tsong* voulut voir cette merveille. Comme il paſſoit pour ſe rendre à *Tai chan*, il honora la maiſon de *Kung y* de ſa préſence : il fit venir le bon vieillard, & lui demanda par quel moïen il maintenoit l'union & la paix parmi tant d'enfans & de petits-fils. *Kung y* ſe fit apporter du papier, une plume, & de l'encre ; & il écrivit plus de cent fois la lettre *Gin*, qui ſigne *patience*. Enſuite il préſenta ſon papier à l'Empereur : il vouloit dire par-là que les diviſions dans les familles viennent du chagrin, qu'on a de voir les uns mieux partagez que les autres, mieux vêtus, mieux traittez, plus careſſez, plus ménagez, plus honorez, plus heureux. Or la patience, quand on a ſçû l'inſpirer & la ménager, prévient ces déſordres, & maintient les eſprits dans l'union, & dans la concorde.

XIX.

On vit de même du tems des *Song* la famille des *Li-ouen-tching*, compoſée de plus de trois cens bouches, tant fils, que petits-fils, & arriere-petits-fils, vivans tous enſemble, mangeans en commun, ſans avoir fait le partage des terres & des biens. Ceux de ſa famille, qui étoient Mandarins, envoyoient leur ſuperflu, pour être mis dans la maſſe commune, d'où l'on tiroit ce qui étoit néceſſaire pour les beſoins de toute la famille.

XX.

Ouang-Ouen fut élevé aux premieres Charges dans un âge avancé : Toutes les fois qu'il touchoit ſes appointemens, il ſoûpiroit en baiſſant la vûë ; puis ſe tournant vers ſes domeſtiques : cet argent, que je reçois, leur diſoit-il, c'eſt la ſubſtance, & le ſang du pauvre peuple ; j'ai regret de l'employer à mon entretien.

XXI.

Tchang tchi pe étant devenu grand Mandarin, ne changea rien, ni à ſa table, ni à ſes habits, ni aux ameublemens de ſon Hôtel, & il tenoit ſes domeſtiques dans la plus grande modeſtie. Vous vous trompez, lui diſoient ſes amis : en évitant la dépenſe, vous croyez vous faire la réputation d'un Magiſtrat integre ; mais votre frugalité paſſera pour une épargne ſordide. Croyez-moi, mes amis, leur répondit-il ; la fortune eſt changeante ; aujourd'hui je ſuis emploïé, demain mon Emploi me ſera enlevé ; on paſſe aiſément de la diſette à l'abondance ; mais s'eſt-on accoûtumé au luxe & à la bonne chere ? Qu'il en coûte, s'il faut revenir à ſa premiere médiocrité ! Notre vie n'eſt, pour ainſi dire, qu'un jour ; faiſons en ſorte qu'elle ſoit unie & égale.

XXII.

Siu moei & *Yang yu* étoient unis très-étroitement, avant même qu'ils fuſſent parvenus aux grands Emplois. *Siu* devoit à *Yang* le commencement de ſa fortune. *Yang* perdit ſa Charge ; il deſcendit d'un dégré, & fut obligé d'aller fort loin, & dans un très-méchant poſte, être Mandarin d'un rang inférieur. On comprit qu'il étoit mal en Cour ; ainſi il ſe vit tout-à-coup abandonné de tous ſes amis ; on craignoit de paroître avoir eû quelque liaiſon avec lui. *Siu moei* lui marqua la même affection qu'auparavant. Au départ d'*Yang* perſonne ne parut, pour le ſaluer. *Siu moei* l'accompagna aſſez loin de la Ville juſqu'au premier repoſoir qui étoit ſur le chemin, à une lieuë des murailles : & là, après de grandes démonſtrations d'amitié, ils ſe ſéparerent. Cet attachement fidele & intrépide, qui devoit, diſoit-on, le perdre, vint aux oreilles du Miniſtre. Peu de jours après il l'avança conſidérablement : celui-ci ne ſçavoit quelle pouvoit être la cauſe d'une élévation ſi ſubite. En remerciant le Miniſtre ; Seigneur, lui dit-il, je n'ai jamais eu l'honneur de paroître en votre préſence, & vous me comblez de bienfaits. Le Miniſtre répliqua ce peu de mots : je vous ai donné de l'emploi, parce que je ſuis perſuadé que celui qui répond ſi bien aux ſervices & à l'amitié d'*Yang*, ne ſçauroit manquer de répondre aux faveurs de ſon Prince.

XXIII.

Ly ouen pe étoit parvenu par ſon mérite & par ſa ſcience, aux premieres dignitez de la Cour : il y conduiſit ſa mere. Un jour revenant du Palais à ſon Hôtel, il entra avec ſes habits de cérémonie dans l'appartement de ſa mere, pour s'informer de l'état de ſa ſanté ; & l'ayant trouvée (ainſi que la répréſente l'Eſtampe du Livre) aſſiſe ſur un tabouret, occupée à filer. Eh ! quoi Madame, lui dit-il, devenuë Maîtreſſe dans la famille d'un Grand de la Cour, vous filez ? Elle jettant à ces mots un profond ſoupir, s'écria : Le Royaume eſt-il donc ſur ſon déclin ? Je vois qu'on confie le Gouvernement à des Mandarins qui parlent comme de jeunes gens ſans expérience : ils veulent inſpirer une vie molle & oiſive. Reſtez-là un moment, & écoutez-moi : Quand le corps travaille, l'eſprit eſt occupé & recuëilli ; & l'eſprit étant appliqué à ſon devoir, la vertu ſe forme dans le cœur. Mais vit-on dans l'oiſiveté ? Elle conduit au libertinage ; le libertinage étouffe entierement la vertu ; & un cœur ſans vertu ſe livre bien-tôt aux plus grands déſordres. Ne voyons-nous pas qu'un peuple qui habite un pays gras, n'eſt nullement induſtrieux ; au lieu que les habitans d'une terre maigre & ſtérile, ſont actifs, adroits, laborieux ? Avez-vous oublié, en m'adreſſant la parole qui vous a échappé, que nos anciennes Impératrices travailloient de leurs mains pour l'uſage des Princes & de l'Empereur, ſoit à des couronnes, ſoit à des ceintures, & que

que les femmes des Mandarins avoient leur occupation manuelle marquée par la Coûtume? Je m'attendois que vous feriez le premier à me rappeller le ſouvenir de ces anciens exemples; & vous me dites, pourquoi travaillez-vous? Goûtez plûtôt tranquillement les plaiſirs de la vie, à préſent que je ſuis Grand à la Cour. Mon fils, ce langage me fait craindre que notre famille, & le nom de votre pere, ne s'éteignent avec vous: penſez y.

XXIV.

On raconte, en plaiſantant ſur les tireurs d'horoſcope, que *Hong vou*, Chef de la précédente Dynaſtie, qui d'une baſſe naiſſance, s'étoit élevé juſqu'au Trône, fit chercher avec ſoin dans ſon vaſte Empire, s'il y avoit quelqu'un qui fût né préciſément au même moment, & ſous le même aſpect des aſtres que lui. Ce parfait rapport ſe rencontra dans un Villageois: il fut conduit à la Cour. L'Empereur fut ſurpris de le voir ſi pauvre; & après l'avoir bien queſtionné, il apprit que ce bonhomme ſubſiſtoit par le moyen de quinze ruches d'Abeilles, qu'il avoit. Après tout, dit-il, il y a de la reſſemblance entre ſon ſort & le mien. Je ſuis Empereur de quinze Provinces, & je n'ai pas plus de Rois qui relevent de moi, que cet homme-ci en a qui dépendent de lui; car chaque ruche d'Abeilles a ſon Roi, & ces quinze Rois lui païent le tribut annuel dont il ſubſiſte. La concluſion fut pourtant que les tireurs d'horoſcope, étoient des impoſteurs.

REMARQUE.

C'eſt par de ſemblables railleries, que les Lettrez modérez tournent en ridicule les fauſſes Sectes; le commun des Lettrez ſe contente d'en parler avec mépris, ſans leur épargner les injures. Revenons à l'Auteur, dont j'ai tiré ce qui regarde la maniere d'étudier.

Extrait du Chapitre des Examens particuliers des jeunes Etudians. qui ſont Sieou tsai, *ou qui pretendent à ce Grade.*

LE Gouverneur de la Ville aſſemblera de tems en tems les Lettrez de ſa Juriſdiction, pour les examiner, en leur donnant lui-même des ſujets de compoſition. Ces Aſſemblées & ces Examens ont deux fins. La premiere, eſt de faire fleurir les Lettres, par l'eſtime qu'on témoigne en avoir: la ſeconde eſt de conduire les Lettrez à ce point de droiture & de perfection, qui doit être le fruit principal de leur étude. Car enfin, par ces Examens réïtérez, ils s'affectionnent à leur devoir, ſur tout, lorſqu'ils voïent que les Mandarins du lieu, celui qu'ils honorent comme leur pere, ſe fait un plaiſir de juger de leurs pieces d'eſprit; qu'il marque de l'amitié à ceux qui ſe diſtinguent par la capacité, & plus encore par les bonnes mœurs.

Quant à ceux qui n'ont que le nom de Lettrez, parce qu'au lieu d'étudier, ils paſſent les jours entiers à parcourir les Audiences, pour un gain ſordide & ſouvent injuſte; dans ces examens ils auront dequoi rougir du peu de progrès qu'ils ont fait, & cette honte les fera renoncer à ces indignes diſtractions. Voilà les avantages de ces examens de tous les mois. Mais aujourd'hui dans la ſecte litteraire, cette ancienne pratique eſt preſque anéantie; il importe de la remettre en vigueur.

Pour cela il faut que le Gouverneur de la Ville ordonne aux Mandarins des Lettrez, de déterminer chaque mois un jour, où l'on s'aſſemblera dans la ſalle des leçons, nommée *Min lun tang*, (elle fait partie de l'édifice de Confucius.)

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 292 sur 741

Là on donnera le ſujet des compoſitions, & on y travaillera tout le jour ſous les yeux du Mandarin. Si le Collége de la Ville a des Terres qui lui ſoient attachées, on prendra ſur les revenus dequoi fournir aux repas, qu'on y donnera aux Lettrez le jour de l'examen. A chaque table il y aura quatre plats, deux de viandes, & deux de légumes: ils mangeront quatre à une table: à la collation du ſoir, on donnera deux petits pots de vin pour chaque table. Je fais réflexion que les étudians, dans un de ces examens de la Ville, ne ſeront guéres que quelques douzaines: ainſi la dépenſe pour une aſſemblée montera à peu près à deux taëls: & comme au ſixiéme mois à cauſe des grandes chaleurs, & au douziéme à cauſe des grands froids, il n'y aura point d'Académie; tous les frais d'une année, pour ces repas n'iront guéres qu'à vingt taëls. La ſomme n'eſt pas ſi conſidérable, qu'un Gouverneur de la Ville ne la puiſſe tirer de ſes épargnes. C'eſt à lui à faire publier d'avance le jour qu'il y aura aſſemblée & examen: il en donnera avis au Mandarin des Lettrez, & l'invitera à s'y trouver. Tous les jeunes étudians capables de faire une piéce d'éloquence, ſeront admis à cet examen.

La compoſition finie, & les piéces ayant été lûës & examinées, on réglera les différens dégrez de bonté: on placera hors de rang celles qui ſeront jugées parfaites; & pour entretenir l'émulation, on choiſira les belles compoſitions du premier rang; on en fera graver la planche, & on les imprimera; afin que le travail loüable, même d'un jour, ne demeure point ſans fruit & ſans récompenſe.

De plus le Mandarin ne manquera pas de loüer avec diſtinction, ceux qui à la capacité, joignent le mérite d'une vie polie & réglée. Si ce ſont des riches, il leur donnera quelque témoignage honorable écrit de ſa main. Si ce ſont des gens pauvres, il joindra aux loüanges quelque préſent d'argent, afin qu'ils puiſſent ſe régaler. Cette conduite fera que les moins capables ſe reprocheront leur négligence, dont ils ſentiront mieux la honte. Ils s'animeront, ils s'efforceront d'atteindre à la perfection des autres; & par ce moyen ils parviendront à être d'excellens Lettrez. Je ne vois guéres de voye plus efficace pour faire fleurir les lettres; les Gouverneurs des Villes en auront la gloire. C'eſt ainſi qu'ils frayeront le chemin, qu'ils l'applaniront, & qu'ils y conduiront comme par la main, les étudians de leur diſtrict.

REMARQUE
ſur le précédent Chapitre.

Ces examens ſont appellez particuliers, pour les diſtinguer des examens généraux, que fait une fois chaque année le Mandarin d'une Ville du ſecond & du troiſiéme Ordre; & enſuite le Mandarin de la Ville du premier Ordre, dont ces Villes dépendent. Ce double examen annuel ſe fait dans un diſtrict, pour choiſir les jeunes étudians, qui ſeront admis à compoſer cette année-là, devant le Mandarin de Lettres envoyé exprès de la Cour, avec pouvoir de donner le grade de *Sieou tſai*, c'eſt-à-dire de Bachelier, à un certain nombre pour chaque Ville, plus ou moins, ſelon l'étenduë du diſtrict, ou plûtôt ſelon la multitude des étudians.

Le *Tao* de la Ville de *Iao tcheou*, qui eſt en même tems Gouverneur, ou plûtôt Intendant de deux autres Villes du premier Ordre, n'ayant à juger que des affaires conſidérables, a plus de loiſir: auſſi fait-il régulierement ces ſortes d'examens particuliers. C'eſt par-là qu'il ſe picque d'imiter les ſages des ſiécles paſſez.

De plus ces *Tao*, ou ſurveillans de trois Villes, qui feroient une grande Province de France, n'ont pas communément occaſion d'amaſſer beaucoup d'argent: ainſi s'ils n'ont pas à la Cour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 293 sur 741

un puiſſant appui, c'eſt par leur ſeule probité, qu'ils peuvent monter à un rang ſupérieur. Grand motif pour un Chinois de faire parade de ſa vertu, & de ſon zéle pour le bien public.

On ſe plaint avec raiſon dans le Chapitre précédent, que les *Sieou tſai* ne ſongent qu'à parcourir les Audiences, & à ſolliciter des procès dans les Tribunaux: pluſieurs ne vivent que de ce métier, & des graces qu'ils demandent aux Mandarins, dont ils peuvent approcher librement à cauſe de leur dégré; & de ces graces qu'ils demandent, ils en font un trafic auprès du petit peuple. Certains mêmes ne viſent au dégré de Lettrez, que pour pouvoir faire ce commerce. Les Mandarins intégres, ou fort autoriſez, ſe mettent au-deſſus des ſollicitations des graduez, refuſent leurs viſites & leurs Requêtes. Les autres Mandarins, ou par foibleſſe, ou par crainte, les ménagent, de peur qu'ils ne révelent leurs injuſtices ſecrettes aux Mandarins ſupérieurs. Ainſi leur langue & leur plume ſont redoutées.

L'Empereur regnant bien inſtruit qu'il y avoit en effet du déſordre ſur ce point, y a apporté le remede le plus efficace, pour les empêcher de ſe mêler d'aucune affaire, & de paroître dans les Tribunaux ſans de grandes raiſons perſonnelles. 1°. Ils doivent avoir quatre perſonnes qui répondent de leurs mœurs & de leur conduite. 2°. Ils ne peuvent préſenter au Gouverneur des lieux aucune Requête, même pour leurs propres affaires, qu'elle n'ait été vûe & approuvée par le Mandarin des Lettrez, lequel, s'il uſoit de connivence, ſeroit infailliblement caſſé de ſon emploi.

Traduction du Chapitre Kiang hio, *ou modele que donne l'Auteur d'un diſcours tel qu'il ſe peut faire dans le* Hio, *ou Salle des Aſſemblées des Lettrez.*

LE parfait gouvernement eſt fondé ſur les louables coûtumes, qu'on fait regner dans un Etat. Pour y réuſſir, il faut travailler à rectifier le cœur de l'homme. Veut-on le rectifier? Qu'on lui donne l'intelligence de la doctrine des ſages. Il ne faut pas croire qu'il faille la chercher bien loin, ni qu'elle ſoit impoſſible ou difficile à acquerir. On ne propoſe point des routes écartées, ou extraordinaires, où l'on ne puiſſe entrer & marcher qu'avec beaucoup de peine. Cette doctrine ſe réduit aux devoirs du Prince & du ſujet; des peres & des enfans; des freres aînez, & des cadets; du mari & de la femme; enfin d'un ami à l'égard de ſon ami. Qu'on rempliſſe toutes ces obligations parfaitement; dès-là nul défaut, nul excès: que voudroit-on davantage? Mais ſans étude on ne pénétre point la raiſon qui regle & qui autoriſe ces maximes; & ſi on ne la pénétre pas, on ne la mettra pas en pratique. Au reſte ce qu'on entend par la raiſon, eſt proprement l'attribut du *Tien*; les talens & les lumieres qu'il communique à l'homme, en ſont une participation: dans le *Tien*, cela s'appelle raiſon: dans l'homme, on le nomme vertu ou talens; & mis en pratique par l'action, on lui donne le nom de juſtice.

Les lumieres de cette raiſon en pluſieurs, c'eſt leur volonté & la corruption de leur cœur qui l'obſcurcit: la raiſon une fois obſcurcie par l'amour propre, dès-là la vertu du cœur de l'homme eſt mêlangée, & ne ſçauroit être pure: la vertu intérieure n'étant pas pure infailliblement dans la pratique, on ne remplira pas tous ſes devoirs. Ainſi

s'écartera-t-on de la juſtice, c'eſt pour cela que *L'y king* *, dit fort bien : l'étude du Sage eſt de croître en ſageſſe, & d'ajoûter connoiſſances à connoiſſances : il cherche à s'inſtruire, & il s'applique à examiner ce qu'il a appris : il aime à communiquer ſes lumieres aux autres ; mais il s'y tient comme dans un appartement, dont il ne ſort jamais ; ſa ſcience n'eſt point ſterile ; la pieté regle ſa conduite.

* Livre Canonique.

Effectivement le défaut d'inſtructions fait qu'on n'avance point dans la vertu ; & ſi l'on n'eſt pieux, on ne ſera jamais parfait. C'eſt donc avec raiſon que le Texte dit, qu'il faut commencer par prendre des leçons, & les approfondir : enſuite viennent comme de ſource les actions d'une vie reglée par la pieté. Voilà l'ordre qu'il faut néceſſairement tenir : exceller d'abord dans la théorie de la ſageſſe, en ſorte qu'on n'ignore rien ; enſuite rentrer dans le fond du cœur, & faire que toutes les vertus y ſoient pures & ſans mélange : enfin regler tout l'extérieur, enſorte qu'il n'y ait aucune action, aucune fonction de nos ſens qui ne ſoit dans l'ordre.

Mais enfin avec des inclinations, telles que les ont eues nos ſages, cette ſageſſe & cet état de perfection, dont je viens de parler, ne s'acquerra jamais, qu'on n'y apporte beaucoup d'application & de travail.

Le même *Y king* dit encore : fidelité dans les vertus communes : exactitude dans les diſcours ordinaires : droiture parfaite préſervée de la vanité & de la corruption. Qu'entendons-nous par ces vertus communes ? Si ce n'eſt celles qui regardent le Prince & le ſujet ; les parens & les enfans ; les aînez, & les cadets ; le mari & la femme ; & enfin les amis entre eux. De quels diſcours ordinaires veut parler *L'y king* ? Si non des leçons touchant les devoirs du Prince & du ſujet, &c. Mettez à part ces obligations & cette doctrine, que reſte-t-il dans la vie civile, & dans un état qu'on doive pratiquer, & qui mérite le nom de ſcience ? Quant à ces mots du Texte, *vanité, corruption* ; en voici le vrai ſens : voulez-vous que la raiſon *Tien ly*, qui nous vient du *Tien*, nous éclaire par des lumieres toûjours pures ? Prenez garde que l'amour ne l'obſcurciſſe : de même ſe conſerver dans une parfaite droiture, ce n'eſt autre choſe que d'avoir une vertu pure : mais pour l'avoir telle, il faut la préſerver du mélange, que la propre volonté ſéduite par les paſſions, y fait entrer imperceptiblement : toute autre explication de cet endroit du texte, n'en rend pas le véritable ſens.

Parcourons les maximes & la doctrine de nos grands hommes *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, *Ven vang*, *Tcheou kong*, *Kong tseë* (Confucius) & nous verrons qu'ils ſont tous d'accord ſur le point que je traitte.

Yao, en remettant l'Empire à *Chun*, ſur-tout, lui dit-il, gardez toûjours un juſte milieu : ce juſte milieu conſiſte à ne donner dans aucune extrêmité, à n'exceder en rien, à ne manquer en rien : *Chun* à ſon tour, en laiſſant le gouvernement à *Yu*, lui fit cette belle leçon. Le cœur de l'homme eſt de ſon fonds ſujet à mille périls & à mille égaremens : le centre de la vérité eſt comme un point preſque imperceptible : donnez donc toute votre attention à cette grande maxime. *Gardez en tout un juſte milieu.* Par le cœur de l'homme on entend ſes penchans & ſes affections pour les choſes ſenſibles. Le centre de la vérité, c'eſt la droiture de ſon ame : l'attention que demande *Chun*, c'eſt l'examen rigoureux des inclinations les plus ſécrettes : en être le maître, c'eſt avoir acquis la droiture ; & quand on la poſſede, on ne lui donne jamais la moindre atteinte par des vûes intereſſées touchant les choſes ſenſibles qui réveillent les paſſions.

C'eſt pourquoi le Texte dit : le centre de la raiſon (qui doit nous guider par le rayon qui en part) eſt infiniment délié & ſubtil. Si l'homme a appris à ſurmonter les périls de ſon cœur, de ſon amour

amour propre; il ſera en état de tenir en tout un juſte milieu; il ne panchera pas plus d'un côté que d'un autre; il ſera ſans défaut & accompli; *Chun*, en rapportant cette grande leçon qu'il avoit reçuë d'*Yao*, tenez le milieu, apprend de plus comment on arrivera à ce haut point de perfection.

REMARQUE.

L'Auteur continuë à expliquer les maximes des autres grands hommes: ſurtout il montre que c'eſt dans le fonds la même doctrine, & qu'elle ſe réduit à ce qu'il a avancé dès le commencement de ſon Diſcours Académique. Il eſt trop long pour le rapporter tout entier; ce qui en eſt traduit, ſuffit pour faire connoître le rapport des Philoſophes Chinois, avec les Philoſophes Grecs & Romains. Il auroit fallu, pour mieux aſſûrer ce jugement, qu'on eût pû rendre les beautez du ſtile Chinois, vif, ſerré, & ſublime, dans ces ſortes de compoſitions. Tout ce qu'on a traduit, eſt contenu en vingt-trois lignes, dont chacune a ſeulement vingt-deux caracteres, & dont pluſieurs pris chacun en particulier, préſentent aux yeux Chinois une métaphore très-vive, mais trop outrée pour la Langue Françoiſe.

Traduction du Chapitre où eſt propoſé le Projet, & les Reglemens d'une Academie, ou Societé de Sçavans.

CE qu'on ſe propoſe par le deſſein d'une Académie, c'eſt de rendre les gens habiles dans la ſcience de leur propre nature, & faire en ſorte qu'ils deviennent les imitateurs de nos anciens Sages. Pour en venir là, il faut s'appliquer entierement, conſtamment & méthodiquement, & vouloir approfondir les choſes dans le recuëillement, ſans ſonger à ſe faire au-dehors un vain nom, pour joüir au plûtôt de la réputation & des honneurs de Sçavant.

J'ai recherché dans leur ſource les Reglemens de ces ſortes d'Académies des ſiécles paſſez: j'en remarque trois qui ont eu de la réputation, auſquelles on peut joindre une autre plus récente, qui a auſſi des pratiques utiles. Je vais ramaſſer les Reglemens qui m'ont paru les plus beaux. Ce ſoin épargnera la peine de les débrouiller dans des Livres entiers, où ils ſont répandus. Les Mandarins, mes Collegues, profitant de mon Recuëil, pourront dans leurs diſtricts avoir la gloire de former ces admirables établiſſemens: ils engageront les perſonnes vertueuſes & ſçavantes, à contribuer à un ſi beau projet. Un jour ces Académies donneront des gens du premier mérite. Malgré mon inſuffiſance, je me flatte déja d'y avoir contribué; & je penſe avec plaiſir, que les ſages éleves de ces ſocietez pourront inſenſiblement réformer tous les états, & faire revivre les plus belles coûtumes. Que cette penſée me donne de joie! C'eſt avec la plus profonde vénération, que je vais rapporter les différens réglemens, tels que je les ai tirez des écrits de nos ſages maîtres: chacun pourra choiſir dans ce recüeil, ce qu'il jugera le plus convenable au deſſein que je propoſe. Je réduis ces réglemens au nombre de douze.

I.

Les qualitez néceſſaires pour être admis dans l'Académie, ſont l'eſtime & l'attachement qu'on doit avoir pour la vraie doctrine, (par oppoſition aux hé-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 296 sur 741

réſies *Y touan*, nommément des ſectes idolâtres des Bonzes, & des *Tao ſſe*, qui depuis long-tems ont inondé la Chine.) Pour parvenir à être ſçavant & vertueux, il faut avoir une haute idée de la doctrine de nos ſages, & rapporter ſon étude à marcher ſur leurs traces: leurs ouvrages ont pour but la pratique : la vertu des Académiciens doit faire honneur au lieu, où ils s'aſſemblent. Ainſi les Chefs de l'Académie n'y admettront que des gens qui auront du zéle & de l'ardeur, pour devenir des Lettrez conſommez, de fidéles & de nobles copies de nos anciens maîtres, & de dignes modéles pour les étudians, qui viendront après eux. Quiconque ſera convaincu de parler avantageuſement des deux ſectes de *Fo* & de *Lao*, & d'avancer témérairement, que leur doctrine convient pour le fonds avec le *Iu kiao*, ou la ſecte litteraire; quoique de telles gens loüent d'ailleurs en public la doctrine de l'Empire, on doit les regarder comme de ſecrets partiſans de ces héréſies, & juger qu'ils en ſont infectez : ainſi ils ne doivent point être admis au nombre des Académiciens.

REMARQUE.

Les deux ſectes de *Fo* & de *Lao* donnent pour principe, & pour fin de toutes ſortes de choſes, le vuide & le néant. Ainſi leur idolâtrie envers *Fo* & *Lao*, conduit à l'athéiſme ceux qui approfondiſſent les myſtéres. Ceux qui diſent à la Chine, que la ſecte littéraire, & la ſecte de *Fo* & de *Lao* ne font qu'un, *San kiao y kiao*, font de Confucius une Idole, qu'ils placent avec les Idoles de *Fo* & de *Lao* : cela eſt rare & en horreur parmi les Lettrez : les Mandarins y mettent ordre, ſi on les en avertit, & puniſſent les Auteurs.

II.

Seconde qualité pour être admis : une réputation ſaine, & une ſincere application à tous ſes devoirs. Les gens de Lettres, qui dans leur domeſtique ſont parfaitement obéïſſans à leurs parens, reſpectueux pour leurs aînez, qu'on voit au dehors réſervez dans leurs paroles, ſinceres dans leurs manieres, intégres & réglez dans leur conduite, attachez ſcrupuleuſement à l'ancienne doctrine; enfin loüez généralement des parens, amis, & voiſins : voilà les perſonnes qu'on doit aggréger.

III.

Troiſiéme qualité pour le choix des ſujets. Que ce ſoit des Lettrez retirez & déſintéreſſez : tous ces eſprits boüillons, intrigans, & tumultueux, peu jaloux de la réputation d'un homme d'honneur, qui pour un intérêt ſordide courent ſans ceſſe les Tribunaux, ſe mêlent de cent affaires ſouvent injuſtes, employent ou ſuggerent mille fourberies, & qui à peine ſçavent dire une parole de vérité, ces grands parleurs, gens ſans retenuë, & dont la conduite déréglée fait un ſi grand tort à la réputation de la ſecte litteraire, qui cherchent à entrer dans l'Académie, pour ſe faire un nom, & qui enflez d'une vaine éloquence, ſe propoſent d'y dominer ſur tous les autres : tous ces gens-là en ſeront exclus, & l'on ne ſouffrira point qu'ils prennent place parmi les Académiciens.

IV.

On doit examiner rigoureuſement ceux que l'on y aggrege. Quand quelqu'un ſouhaittera d'entrer dans cette ſociété, il faut qu'un des anciens le préſente. Dabord il le fera connoître au Syndic : celui-ci en parlera au Préſident de l'Académie, qui fera les perquiſitions néceſſaires ſur la vérité des informations, données par l'introducteur : s'il les trouve favorables & ſûres, il conſentira qu'il ſoit aggregé. Alors

il offre un billet de visite où est son nom & son surnom, au Président qui lui marque le jour qu'il doit venir, & auquel il aura rang dans l'assemblée.

V.

Comment on doit retrancher du corps les membres gâtez, pour prévevenir ce qui pourroit nuire au bon ordre de l'Académie. Il peut arriver qu'il y en ait dont la vertu ne soit pas de durée, qui viennent à se déshonorer, en manquant aux devoirs les plus essentiels, & qui par contre-coup flétrissent le corps dont ils sont membres; qui dans les assemblées ne fassent que peu de cas des statuts; & qui hors des assemblées soient vains, orgüeilleux, dissolus, railleurs, fourbes; en un mot, qui ne se reglent que par les fausses maximes du siécle. Les Académiciens tiendront conseil sur de tels aggrégez: ils effaceront leurs noms, & ne leur permettront plus d'entrer dans les assemblées. De plus, on examinera tous ceux de la compagnie, qui auront été leurs introducteurs, & qui se seront faits leurs cautions; & on verra par-là de quel poids doit être leur témoignage.

VI.

Sur la construction de l'édifice où se tiendra l'Assemblée. Le Mandarin de la Ville choisira un vaste terrain, dont la situation soit saine & agréable. Ensuite on amassera dequoi construire le bâtiment: selon les fonds qu'on aura, on en tracera le plan plus ou moins magnifique: dans la salle du milieu *Tchong tang*, qui est après celle des Assemblées, on mettra la tablette de Confucius: après quoi suivra une cour, & une troisiéme salle *Heou tang*, où les Académiciens iront se délasser, & prendre ensemble leurs repas. Quant à la dépense pour la nourriture, ou ce seront les Académiciens riches & distinguez, qui y fourniront généreusement; ou chacun à son tour fera les frais; ou plûtôt ils s'uniront ensemble, pour faire un fonds d'argent un peu considérable, dont on achetera des terres affectées à l'Académie: c'est le moyen que rien ne manque à cet établissement, & qu'il se maintienne long-tems.

VII.

Sur le Gouvernement de l'Académie. Voici ce qui me paroît de plus propre à lui donner du lustre. Lorsque tout le corps des Académiciens s'assemblera pour la premiere fois, le Mandarin de la Ville se rendra en personne & en cérémonie au lieu destiné aux Académiciens, avec un billet de visite, & des présens de soyeries. Etant sur le seüil de la porte, il invitera d'une maniere civile les Académiciens à entrer; on choisira le plus distingué par son mérite, & & on l'établira Président, & Chef de cette societé de Lettres *Hoei tsun*: sous lui tiendra le second rang un *Hoei tchang* ou Syndic. Ce doit être un homme d'âge, & qui ait de la politesse. Le Président aura pour l'aider dans son emploi deux Assesseurs un peu moins âgez que le Syndic, gens également actifs & habiles: ils s'appelleront *Hoei tching*. Le Syndic aura de même deux Assistans d'un âge mûr & d'une forte santé; surtout d'une capacité proportionnée à leur emploi: leur titre sera *Hoei tsan*. Ce sera à eux à recevoir avec honnêteté les Etrangers, qui viendront à l'Académie. Les Assesseurs du Président & du Syndic doivent traitter de concert les affaires du corps: enfin on choisira deux jeunes gens intelligens, actifs, sages, & appliquez: leur titre sera *Hoei tang*. (C'est à peu près comme Bedeau.) Ce sont eux qui porteront les paroles, & les ordres, & qui exécuteront au-dehors les différentes commissions de l'Assemblée.

VIII.

Arrêter les jours d'assemblée: cha-

que mois il ſe tiendra deux aſſemblées; il faudra fixer ce jour d'avance. Alors tous ſe rendront au lieu ordinaire, pour y entendre les diſcours qu'on y prononcera. Cet exercice commencera vers les dix heures du matin, & ſera continué juſqu'à quatre du ſoir qu'on ſe retirera.

IX.

Reglement ſur le rang des Aſſiſtans. Les Académiciens qui aſſiſteront aux aſſemblées, prendront place dans la ſalle, ſelon leur âge. Quant aux Etrangers, qui les honoreront de leur préſence, on leur cedera en cette qualité les premiers ſiéges. Pour ce qui eſt des membres de l'Académie, c'eſt la ſuperiorité des années, qui reglera leur rang, & l'on n'aura égard ni à la nobleſſe, ni aux richeſſes, ni aux autres prérogatives des Académiciens. De-là il arrivera un bien conſidérable; c'eſt qu'on ne ſongera pas à préſenter, pour être aggrégez à cette ſocieté, des gens fiers, orgüeilleux, entêtez de leur mérite, pleins d'eux-mêmes, & par conſéquent bien éloignez de vouloir avec un cœur docile s'appliquer fortement à la recherche de la vérité.

X.

On déterminera les matieres, qui ſe traitteront dans la prochaine aſſemblée. C'eſt le Préſident qui propoſera trois différens ſujets, ſur leſquels on travaillera: le premier concernera les Livres claſſiques: le ſecond ſera ſur la nature & le cœur de l'homme & ſur l'hiſtoire: enfin le dernier ſujet ſera des Rits, de l'éloquence, & du bon gouvernement. Ces ſujets étant arrêtez par le Préſident, il en conférera avec le Syndic & les autres qui ſont en Charge, afin d'établir en général le fond de doctrine de chaque ſujet. Enſuite cinq jours immédiatement avant celui de l'Aſſemblée, il communiquera à tous les Académiciens les matieres déterminées. Cette précaution mettra chacun des Académiciens en état d'approfondir le ſujet, & de le traitter ſçavamment & clairement; lorſqu'ils ſeront arrivez dans la ſalle, ils conféreront enſemble, & ſe propoſeront leurs difficultez les uns aux autres: c'eſt-là le moyen de croître & de profiter dans les ſciences.

XI.

Remarquer avec ſoin, & communiquer avec fidélité ſes différentes vûës. Grande ouverture de cœur. C'eſt dans les cœurs des hommes qu'il faut chercher la ſageſſe; c'eſt là qu'elle réſide; & c'eſt par les actions qu'elle ſe prouve & ſe manifeſte. Il ſeroit bon que les Académiciens ſe communiquaſſent avec candeur les uns aux autres, ce qu'à chaque jour ils ont fait d'une aſſemblée à l'autre, & même leurs vûës & leurs ſentimens intérieurs. A cette fin il faudroit être exact à mettre tout cela ſur le papier: ce cahier s'appelleroit Journal de ce qu'on a appris ou fait tel & tel jour. Quant aux actions, on écriroit fidelement ſur ſon Livre les bonnes, *Hoe chen*, & les mauvaiſes, *Hoe kuo*. Enſuite le jour de l'aſſemblée, l'entretien étant fini, chacun tireroit ſes mémoires, & en feroit part aux autres; ce ſeroit la matiere d'une diſſertation utile. Cet examen étant continué durant quelque tems, on verroit augmenter conſidérablement & ſes lumieres & ſes forces pour le bien: les défauts de l'eſprit & du cœur peu à peu ſe réduiroient preſque à rien. Ce point-ci eſt pour vous autres Lettrez d'une conſéquence infinie, ſoit par rapport à la perfection des ſciences, ſoit pour l'acquiſition de la vertu, qui demande tous nos ſoins & toute notre application. Que ſi dans cette pratique on ne ſonge qu'à exaggérer le peu de bien qu'on aura fait, & à déguiſer, ou même cacher le mal: ſi l'on uſe de paroles artificieuſes, qu'avance-t-on? On apprend à devenir un trompeur d'habitude.

De

De tels gens ne parviendront jamais; & l'on peut conclure de leur procédé, qu'ils demeureront toûjours dans leur ignorance & dans leurs imperfections.

XII.

Diverſes regles de mœurs pour les Académiciens. 1°. Qu'ils reſpectent ceux qui leur ſont inférieurs, & par la condition & par le mérite, c'eſt pourquoi ils s'appliqueront à déraciner l'orgüeil du cœur. 2°. Qu'ils eſtiment la vraie apathie (l'apathie des Bonzes qui eſt généralement pour tout, eſt condamnée) & ainſi qu'ils travaillent à détacher & à vuider leur cœur de toute mauvaiſe affection. 3°. C'eſt la conſtance qui fait le vrai mérite de la vertu: banniſſons donc du cœur la pareſſe. 4°. Le propre de l'homme eſt d'être libre dans ſes choix; par conſéquent réprimons les ſaillies, les impétuoſitez, les trop grands empreſſemens. 5°. La paix & la tranquillité de l'ame eſt d'un grand prix. Ne permettons point à notre eſprit d'être errant & vagabond. 6°. L'ame de la converſation & du commerce, c'eſt la droiture: pour y arriver, ſoyons en garde contre la ruſe & l'artifice. 7°. On doit avoir l'ame grande; ainſi point de partialité. 8°. Il faut modérer les déſirs du cœur; combattons la concupiſcence du nôtre. 9°. Qu'on ſoit reglé dans ſa dépenſe; c'eſt pourquoi nul faſte. 10°. La beauté du naturel, c'eſt une humeur paiſible; le vice oppoſé qui eſt à retrancher, c'eſt la colere. 11°. L'homme eſt principalement fait pour la ſocieté; qu'il ait ſoin de fermer toute entrée à l'envie. 12°. Enfin le propre de la ſcience eſt de vouloir toûjours s'élever; ainſi regardons comme un mal un cœur qui ſe borne, & ſe limite aiſément.

Voilà douze Regles de mœurs, qui renferment la perfection. J'ajoûte que quand on propoſera cinq jours avant l'aſſemblée, les ſujets qu'on y doit traiter; cela ſe doit faire ſur une tablette verniſſée, qu'on ſuſpendra dans un endroit de la ſalle des conférences. Au même tems il faut en donner avis aux Lettrez, aux Graduez du dehors, & même à ceux qui ſont un peu plus éloignez: afin qu'étant inſtruits des matieres, ils puiſſent s'y préparer, s'ils ſouhaittent aſſiſter à l'aſſemblée; & par-là être plus en état de juger de ce qu'on dira, & de propoſer eux-mêmes leurs vûes ſur les ſujets en queſtion.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 300 sur 741

DE LA LITTERATURE CHINOISE.

COMME les Lettres ſont plus eſtimées que les Armes dans tout l'Empire, & que les premieres dignitez du Gouvernement politique ne ſe donnent qu'à des perſonnes lettrées; les ſciences y ont toûjours été cultivées. On n'oſeroit dire que c'eſt avec beaucoup de ſuccès, du moins ſi l'on en juge par leurs Livres, & par les connoiſſances de leurs ſçavans: ce qui peut venir, & du peu d'attention qu'on a toûjours eu, de récompenſer ceux qui excelloient dans les ſciences abſtraites, & peut-être du tems conſidérable qu'ils ſont obligez de donner à l'intelligence de leur langue, dont les figures & les caracteres ſont preſque infinis; puiſqu'il y en a autant de différens qu'il y a de termes & de noms différens des choſes qu'ils veulent exprimer.

Leurs ſciences ſe réduiſent à ſix principales; ſçavoir la connoiſſance de leur langue, dont nous avons déja parlé; la Philoſophie, ſoit naturelle, ſoit morale; les Mathématiques, & ſur-tout l'Aſtronomie; la Médecine, l'Hiſtoire, & la Poëſie.

La profonde Paix, dont ils ont preſque toûjours joüi, & le peu de commerce qu'ils ont eu avec les autres Nations, dont ils ont voulu être ſéparez par des défenſes expreſſes de ſortir de l'Empire, & d'y admettre aucun Etranger, les ont attachez à l'Etude & aux Arts, qui peuvent contribuer aux commoditez de la vie.

Les ſciences les plus recherchées parmi ces Peuples, ſont la parfaite connoiſſance de leur Langue, des Loix, de l'Hiſtoire, & la Philoſophie morale; parce que ce ſont les voyes, par leſquelles ils peuvent parvenir aux premieres Charges. Nul ne peut être reçû au nombre des Docteurs, s'il n'entend bien ſa langue, s'il n'en forme parfaitement bien les caracteres, & s'il n'eſt capable de compoſer un diſcours élégant ſur les principales maximes de leur morale, & du Gouvernement, qui ſe tirent toûjours des Livres qu'ils appellent Canoniques.

Il s'eſt fait une infinité de Commentaires ſur ces Livres. Ce ſont ces Commentaires qui les occupent durant pluſieurs années, pour ſe rendre ſçavans & habiles dans la politique & dans la ſcience des mœurs, qui eſt en effet la ſcience la plus propre de l'homme, puiſqu'elle regarde directement ſa conduite, & les moyens de le rendre parfait ſelon ſon état & ſa condition.

On voit que dès la fondation de l'Empire, les Chinois s'appliquoient à l'étude des Mathématiques, & particulierement de l'Aſtronomie. Il y avoit dès ce tems-là des gens habiles, entretenus par l'Empereur, qui faiſoient des obſervations, qui calculoient les éclypſes, & qui étoient récompenſez, ou punis, à proportion qu'ils avoient réüſſi. Dans la ſuite la ſu-

perſtition a encore augmenté l'application à cette étude, parce que pluſieurs ſont perſuadez que les événemens dépendent de la diſpoſition du Ciel ; qu'il y a des tems heureux, & des tems malheureux ; & qu'il eſt important à chacun de bien obſerver la diverſité & la différence de ces tems, pour les entrepriſes des voyages, des Traitez, des Négociations, & des Mariages, pour s'aller préſenter au Gouverneur & à l'Empereur, afin d'en obtenir des graces, & pour autres choſes ſemblables. Tous les ans on publie un calendrier aux frais de l'Empereur, dans lequel les Officiers ſubalternes du Tribunal des Mathématiques, afin de le vendre plus cher, ne manquent pas d'inſérer ces jours heureux & malheureux, qu'ils diſtinguent, ſelon les principes de leur Aſtrologie judiciaire.

La néceſſité a introduit parmi eux la Médecine, comme parmi les autres Nations. Ils ont grand nombre de Traittez ſur cette matiere ; mais en quoi ils ſe diſtinguent davantage, c'eſt dans la connoiſſance particuliere qu'ils ont du pouls, pour diſtinguer les maladies, & les remedes qui leur ſont propres.

Pour ce qui eſt de l'Hiſtoire & de la Poëſie ; comme l'une ne ſert gueres qu'à ſatisfaire la curioſité, & que l'autre n'eſt propre qu'au divertiſſement ; il y a moins de perſonnes qui s'y appliquent, parce que ce n'eſt guéres par ces connoiſſances que l'on peut s'avancer & faire fortune. Cependant leur Hiſtoire & leurs Annales ſont preſque auſſi anciennes, que le tems qui ſuivit d'aſſez près le déluge, & elles ont été continuées juſqu'à ces derniers tems par divers Auteurs, & preſque tous contemporains.

Au regard de leur Poëſie, outre les anciens Livres, dont une partie eſt en vers ; les Poëmes de *Kiu y uen* ſont d'une délicateſſe & d'une douceur extrême. Sous la Dynaſtie des *Tang*, *Li tsao pé*, & *Tou te moëi*, ne le cédent guéres aux Anacreons & aux Horaces. Enfin à la Chine, comme autrefois en Europe, les Philoſophes ſont Poëtes, & parmi tous les Ecrivains qui ont un nom célébre, le ſeul *Tseng nan fong* n'a point fait de vers ; c'eſt pourquoi on le compare à une belle fleur nommée *Hai tang*, qui ſeroit parfaite, ſi elle avoit de l'odeur.

Comme les Chinois ont de l'eſprit & de la diſpoſition pour les Sciences, & que la Philoſophie Morale eſt une des connoiſſances par où ils peuvent s'avancer ; ils s'y appliquent plus qu'à toute autre ſcience. Il y a dans toutes les Provinces de l'Empire un grand nombre de Licentiez & de Bacheliers. Ce nombre paſſe quelquefois dix mille dans une Province. Le nombre des étudians qui aſpirent aux Dégrez, ſans rien exaggerer, va à plus de deux millions. Dans les Provinces Méridionales, à peine y a-t-il un Chinois, qui ne ſçache lire & écrire.

Ils ont encore pluſieurs Livres qui traittent de la Philoſophie naturelle, où l'on trouve des raiſonnemens fort ſpirituels ſur la nature, les proprietez, & les effets de diverſes choſes. Les erreurs qui ſe trouvent dans ces Ouvrages, viennent plûtôt du peu de commerce qu'ils ont avec les autres Nations, que du défaut de leur pénétration. C'eſt ce peu de commerce qui les a rendus fort ignorans dans la Coſmographie ; car à peine connoiſſent-ils d'autre pays que le leur. De-là ſont venuës les extravagantes rêveries, qui régnoient parmi eux, avant que les Européans les euſſent inſtruits de l'état du monde. A la vérité dans leurs Cartes, ils donnoient à leurs quinze Provinces l'étenduë qu'elles ont. Mais pour ce qui eſt des autres Royaumes, ils les plaçoient à l'avanture autour de leur Empire, en de fort petits eſpaces, ſans les diſtinguer par aucune différence de longitude & de latitude.

Enfin, ſi l'on en excepte l'Europe, je ne crois pas qu'il y ait aucune Nation, qui ait publié tant de Livres, que la Nation Chinoiſe : elle en fournit ſur toutes ſortes de matieres. Il y en a qui parlent

de l'Agriculture, des Plantes, de l'Art Militaire, des Arts Libéraux & Mécaniques, des Hiſtoires particulieres, de la Philoſophie, de l'Aſtronomie, &c. On trouve des Tragédies, des Comédies, des Romans, des Livres de Chevalerie, des Diſcours éloquens, & beaucoup d'autres Traittez ſur une infinité de ſujets. Leurs Sçavans ont beaucoup de facilité & d'inclination à compoſer des Livres, & on en voit un grand nombre qui ſortent de leurs mains. Les Bonzes ont auſſi leurs Livres compoſez ſur le culte de leurs fauſſes Divinitez, qu'ils ont ſoin de répandre, lorſqu'ils le jugent néceſſaire, pour abuſer de la crédulité des peuples, & pour augmenter leurs revenus.

Mais rien n'eſt plus reſpecté des Chinois, que les cinq Livres qu'ils appellent *Ou king*, & qu'ils réverent tant pour leur antiquité, que pour l'excellence de la doctrine, qu'ils diſent y être enſeignée : ce ſont pour eux des Livres ſacrez, & pour leſquels ils ont la plus profonde vénération. Les autres Livres les plus autoriſez dans l'Empire, n'en ſont que des interprétations.

Parmi les Auteurs qui ont le mieux travaillé ſur ces anciens originaux, Confucius s'eſt rendu le plus célebre : auſſi les Chinois le regardent-ils comme le premier de leurs Sages, comme leur Docteur, comme leur Légiſlateur, comme leur Oracle, comme celui qui a enſeigné les Empereurs & les Rois. Ils s'appliquent continuellement à l'étude des principes & des maximes, que ce Philoſophe a donné, & qu'on a ramaſſé en quatre Livres ſur les Loix anciennes, qu'ils regardent comme la ſource & la regle du parfait Gouvernement.

Il faut donner une legere idée de ces Ouvrages. Je commencerai dabord par les cinq Livres anciens, que les Chinois appellent par excellence les cinq volumes. Je viendrai enſuite à l'Ouvrage de Confucius & de Mencius ſon Diſciple, & j'en donnerai le précis.

Des King *Chinois, ou des Livres Canoniques du premier Ordre.*

LA Lettre *King*, ſignifie une Doctrine ſublime, ſolide, & qui étant fondée ſur des principes inébranlables, n'eſt point ſujette à changer. Les Livres qui contiennent cette Doctrine ſont d'un Ordre ſupérieur, & admirez dans tous les tems, & de tous les Chinois, ſans diſtinction de ſectes & d'opinions particulieres. Comme ils ſont de la premiere claſſe, & de la plus grande autorité, ils ſont auſſi la ſource de toute la ſcience & de la morale des Chinois.

Mais ces Monumens précieux de l'Antiquité Chinoiſe, furent preſque ſur le point d'être anéantis en un inſtant par les ordres d'un Empereur nommé *Tsin chi hoang*. Ce fut environ 300. ans après la mort de Confucius, & 200. ans avant la naiſſance de J. C. que ce Prince célebre par ſa valeur, & encore plus par la grande muraille qu'il avoit fait conſtruire, pour garantir ſes Etats des irruptions des Tartares, prit la réſolution d'éteindre les Sciences, & de ne permettre dans tout l'Empire, que certains Livres qu'il jugeoit néceſſaires, tels que ſont ceux qui traittent de l'Agriculture, de la Médecine, &c. Tous les autres, il ordonna ſous peine de la vie de les brûler, & il porta l'inhumanité juſqu'à faire mourir pluſieurs Docteurs.

Il y en a qui prétendent que ce Prince n'étoit pas pour cela ennemi des Sciences & des Livres qu'il fit brûler. Ils ſe fondent ſur ce que *Liu pou ouei* qui avoit été ſon Précepteur, & dont il reſte un excellent

excellent ouvrage, étoit trop amateur de l'antiquité, pour lui en avoir inſpiré du mépris; & que d'ailleurs *Li ſſeë* ſon Miniſtre d'Etat, homme ſçavant & poli, n'avoit garde de lui donner un conſeil ſi pernicieux, qui tendoit à ruiner le Gouvernement, & à introduire l'ignorance & la barbarie dans l'Empire.

Ils jugent que ce Prince ſe porta à une exécution ſi barbare par un trait de politique, & pour ſe maintenir tranquille ſur le Trône. Les étudians de ce tems-là ſouffrant impatiemment un Prince, qui vouloit être maître abſolu, abuſoient des faits rapportez dans le *Chu king*, & ne parloient ſans ceſſe que d'un *Tching tang*, qui chaſſa l'infame *Kié*, & d'un *Vou vang*, qui détrôna le Tiran *Tcheou*. Par ces diſcours, ils ſouffloient de tous côtez le feu de la révolte. Le nouveau Monarque réſolut de châtier leur inſolence; & jugeant qu'il n'y a rien de plus précieux dans un vaſte Empire, que la paix, il ôta aux Lettrez des Livres, qui entre leurs mains ne cauſoient que du trouble. *L'y king* ne fut point brûlé comme les autres, parce qu'étant moins intelligible, on le jugeoit moins dangereux.

C'en étoit fait des Sciences, & elles euſſent été entierement éteintes, ſi pluſieurs Lettrez n'euſſent hazardé leur propre vie, pour ſauver de l'incendie général des monumens qui leur étoient ſi chers. Les uns ouvrirent les murs de leurs maiſons, & les y enſevelirent, pour les retirer enſuite, quand l'orage ſeroit paſſé. Les autres les cacherent dans les tombeaux, où ils les crurent plus en ſûreté. Enfin l'Empereur vint à mourir.

Auſſitôt après la mort de ce Prince, l'amour des Lettres ſe réveilla dans les eſprits, & l'on ſongea aux moyens de réparer une perte ſi conſidérable. On retira ces Livres des tombeaux & des troux de murailles, où ils avoient été cachez. L'humidité & les vers les avoient fort endommagez: mais comme les Lettrez d'un âge avancé les avoient appris par cœur dans leur jeuneſſe, & qu'en comparant enſemble les exemplaires, on pouvoit ſuppléer ce qui étoit effacé dans les uns, par ce qui ſe trouvoit en entier dans les autres, on s'appliqua avec grand ſoin à rétablir ces Livres dans leur premier état.

On y réuſſit en partie: mais quelque ſoin que l'on ſe donna, on ne pût venir à bout de réparer entierement les défectuoſitez de cet ouvrage. Ainſi il y reſta toûjours quelques lacunes, auſquelles on croit qu'on a ſuppléé, en y inſérant des piéces étrangeres, qui ne ſe trouvoient point dans les originaux. Les Lettrez conviennent de quelques-uns de ces défauts, & diſputent entr'eux ſur les autres: leur critique conſiſte à démêler le fonds de la doctrine des anciens, d'avec ce qui a pû y être ajoûté de nouveau.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 304 sur 741

L'Y KING

Premier Livre Canonique du premier Ordre.

L'OUVRAGE, dont il eſt ici queſtion, eſt purement ſymbolique : ce n'eſt qu'un tiſſu d'images de ce monde viſible, qui expriment les propriétez des créatures, & la matiere dont tous les êtres ont été formez. *Fo hi* qui en eſt l'inventeur, eſt regardé comme le fondateur de la Monarchie ; mais le tems auquel il a commencé de regner, eſt fort incertain parmi les Chinois. Il ſe fit une méthode particuliere des hieroglifes, qui n'ont nul rapport à la parole, mais qui ſont des images immédiates des choſes & des penſées, ou du moins des ſymboles arbitraires & d'inſtitution humaine, qu'on ſubſtituë à la place de ces images ; & ce fut-là le commencement & la primitive inſtitution des caracteres Chinois. Son deſſein fut donc de marquer par des ſignes ſenſibles les principes de tous les êtres ; de même qu'on marque les tons & les différences de la voix dans la muſique, par des lignes & par des nottes.

Cet ouvrage eſt une pure énigme : il ne conſiſte qu'en quelques lignes, leſquels, ſelon la variété de leur ſituation & de leur arrangement, forment des figures, qui par la diverſité de leurs combinaiſons, ſignifient des choſes différentes. *Fo hi* ſemble avoir voulu apprendre à ſes deſcendans les choſes qui concernent principalement le Ciel, la Terre, & l'Homme. En contemplant les rapports & l'affinité admirable, qui ſe trouvent entre ces trois êtres, il les a décrites par huit figures, compoſées chacune de trois lignes, partie entieres, partie briſées, d'où il ſort huit différentes combinaiſons. Puis multipliant ces huit combinaiſons en huit manieres différentes, il en réſulte 64. figures, qu'on a enſuite diſpoſées de différente façon, afin de pouvoir exprimer d'une maniere groſſiere, par ces diverſes combinaiſons, la nature & les propriétez de chaque être, leur mouvement & leur repos, leur oppoſition réciproque, de même que l'ordre & l'union qu'ils ont entr'eux. C'eſt ce qui ſe comprendra mieux, par l'exemple que je vais tracer ici de ce ſyſtême ſymbolique.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 305 sur 741

Les deux premiers principes.

le parfait.	l'imparfait
yang	*yn*

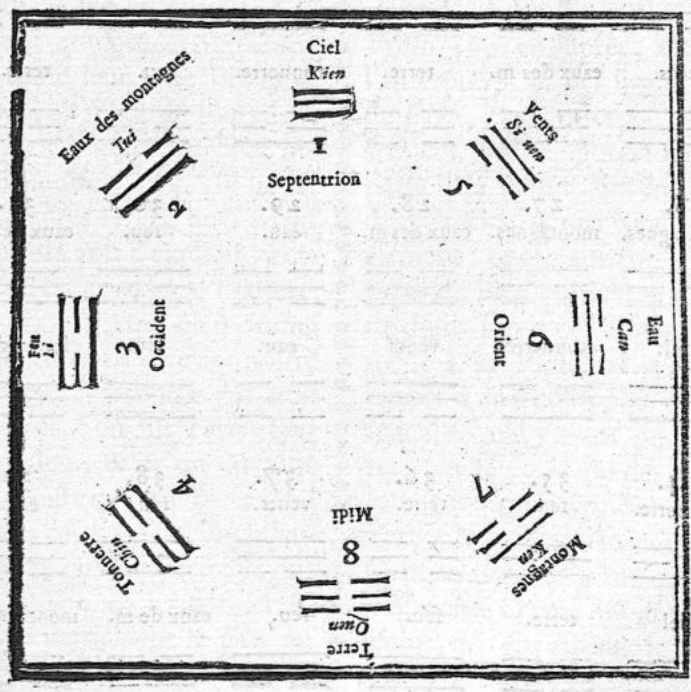
Quatre images qui naiſſent de ces deux principes.

Plus parfait.	moins imparfait.	moins parfait.	plus imparfait.
Tai yang.	*chao yn.*	*chao yang.*	*tai yn.*

Huit figures réſultent de ces quatre images.

Kien.	*Tui.*	*Li.*	*Chin.*	*Siuen.*	*Can.*	*Ken.*	*Quen.*
Ciel.	Eaux des mon.	Feu.	Tonnerre.	Vents.	Eaux.	Montagnes.	Terre.

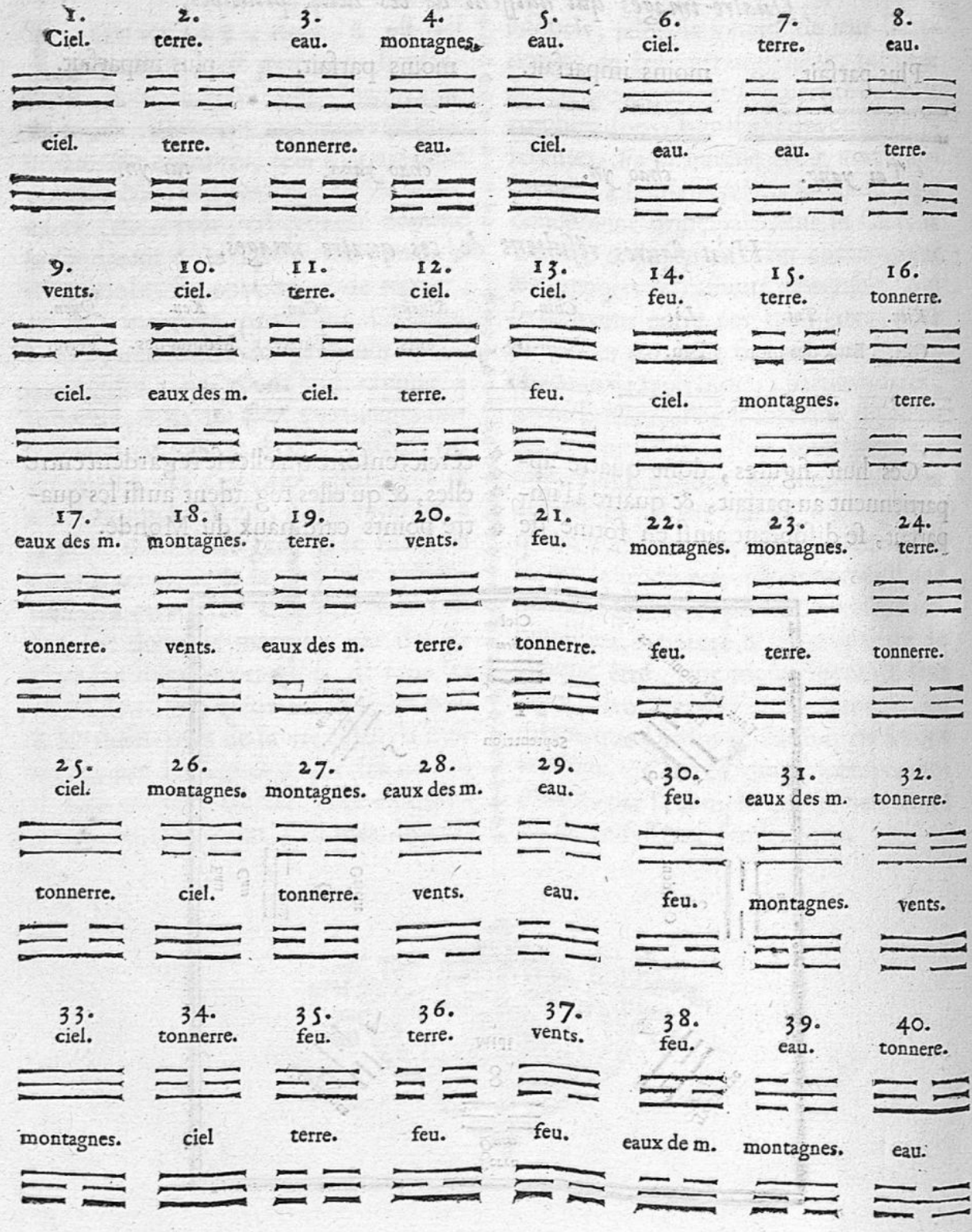
Ces huit figures, dont quatre appartiennent au parfait, & quatre à l'imparfait, ſe diſpoſent ainſi en forme de cercle; enſorte qu'elles ſe regardent entre elles, & qu'elles regardent auſſi les quatre points cardinaux du Monde.



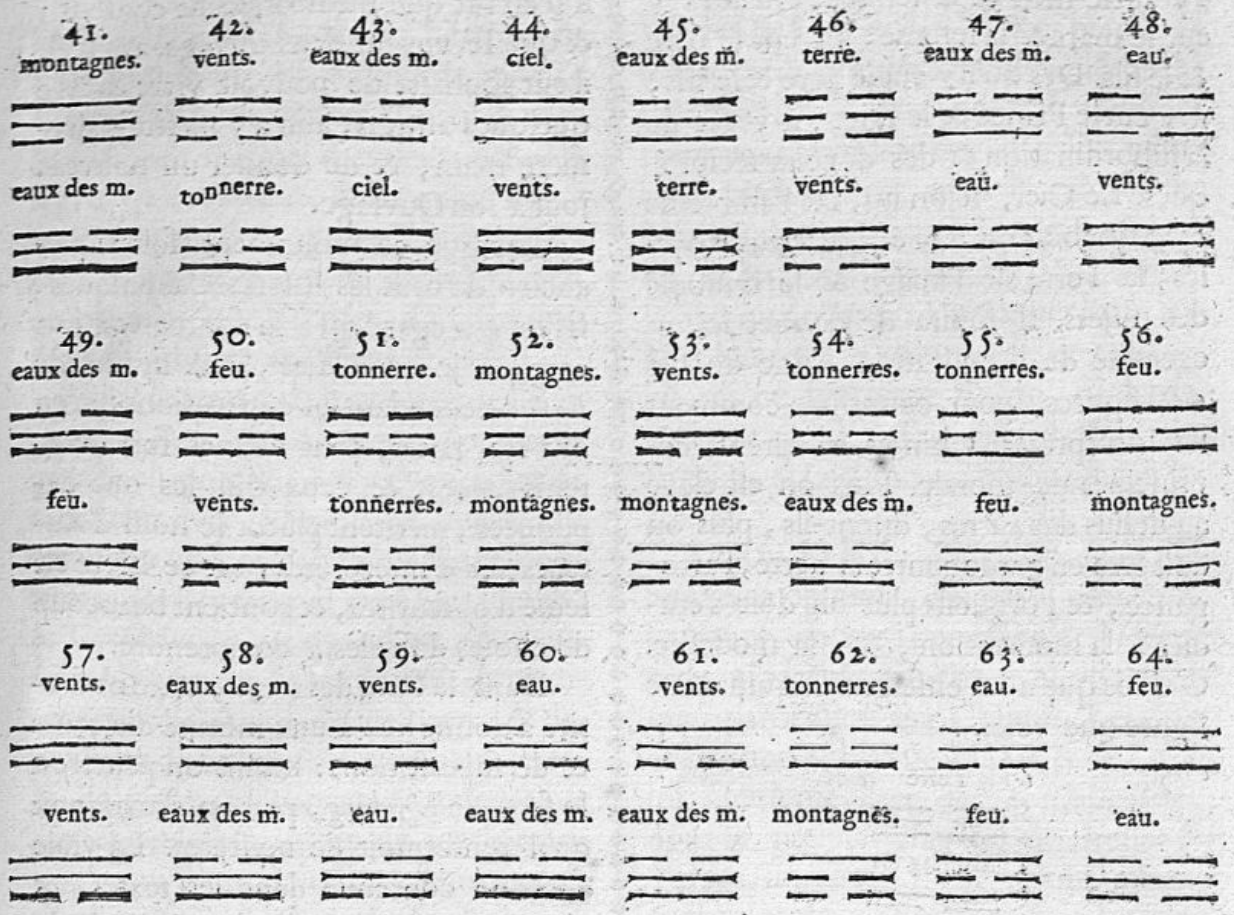
TABLE

DES SOIXANTE-QUATRE FIGURES

ou Livre des transmutations, apppellé Y KING.



Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 307 sur 741



Telle eſt la Table des figures inventées par *Fo hi*. C'eſt un Labyrinthe, qui a donné bien de l'exercice aux ſçavans de la Chine: mais il n'y a guéres eu que Confucius, qui ait ſçû les démêler. Les 64. figures étant compoſées, chacune de ſix lignes, toute leur ſuite contient autant de lignes, qu'il y a de jours dans l'année, que les Chinois appellent intercalaire, c'eſt-à-dire, 384. Ce ne fut que 1800. ans après *Fo hi*, qu'il parut un Edipe, qui entreprit d'expliquer cette Enigme, & d'en dévoiler le myſtere. Par les divers changemens qu'il donna à ces lignes, il prétendit faire connoître les tranſmutations réciproques des huit premiers principes. Son fils *Tcheou kong* eut le même deſſein, & fit un ouvrage beaucoup plus étendu que n'avoit fait ſon pere. Il conſidéra ces lignes ſelon la liaiſon & les rapports que les premiers ont avec celles du milieu & les dernieres, & ſelon qu'elles participent le plus au Parfait & à l'Imparfait; il en tira des conſéquences, & y trouva des alluſions, qui ne donnent pas un plus grand éclairciſſement: ainſi l'un & l'autre ne firent qu'embarraſſer cette Enigme, par de nouvelles Enigmes également obſcures. Enfin 400. ans après, Confucius ſe fit l'Interprete, & des lignes myſtérieuſes de *Fo hi*, & des interprétations des deux Princes. Il en rapporta toute la doctrine, partie à la nature des êtres, & ſur-tout des élémens, & aux qualitez de chaque élément; partie aux mœurs, & à la maniere de bien gouverner les hommes. Il fit donc ſervir ces figures, non ſeulement à la Philoſophie naturelle, mais encore à la Philoſophie morale; ſe perſuadant qu'il y avoit de grands myſteres pour la conduite des Etats, cachez ſous ces lignes ſymboliques. Dès que le Ciel & la Terre furent produits, dit Confucius, tous les autres êtres matériels exiſterent. Quand les autres êtres exiſterent, il y eut enſuite le mâle & la femelle. Quand il y eut le mâle & la femelle,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 308 sur 741

il y eut le mari & la femme. Quand il y eut le mari & la femme, il y eut le pere & le fils. Dès qu'il y eut le pere & le fils, il y eut le Prince & le sujet : il y eut de la subordination & des devoirs réciproques. Le Ciel, selon lui, est l'emblême & le symbole du Roi & des vertus Royales; la Terre est l'image & le symbole des sujets. Il suffira de donner ici un exemple de l'explication d'une de ces 64. figures, pour connoître comment les Interprêtes Chinois en tirent des principes de morale. Plus on est élevé au-dessus des autres, disent-ils, plus on doit être en garde contre la fierté, l'arrogance, & l'orgüeil; plus on doit s'étudier à la modération, & à la modestie. C'est ce que nous enseigne la quinziéme figure que voici.



Elle contient deux figures; la figure inférieure est composée d'une ligne non interrompuë, & de deux lignes coupées & interrompuës, & désigne les Montagnes. La Montagne est le symbole de l'élévation, mais qui a sa racine dans la terre, c'est-à-dire, dans l'humilité. De même la terre désignée par les trois lignes supérieures qui sont brisées, est l'image & le symbole d'une haute vertu jointe avec l'humilité, qui cache dans son sein des richesses immenses, & qui ne produit au-dehors sa puissance, que par des fruits admirables & par des effets salutaires & utiles au bien des hommes.

Ainsi, comme l'on voit, *Fo hi* est l'Auteur des figures. *Ven vang* & son fils *Tcheou kong* sont Auteurs des textes, & ces textes ont été commentez par Confucius. Il appelle ces Commentaires *Toen* & *Siang*. Ce sont les seuls que les critiques & les habiles Interprêtes attribuent à Confucius. Les disciples de ce Philosophe assûrent que quand leur Maître eut achevé ses Commentaires, il n'en fut que médiocrement content; & que se voyant dans un âge avancé, il eût souhaité de pouvoir vivre encore quelques années, afin d'y mettre la derniere main, & de donner un nouveau jour à son Ouvrage.

Quoique ce monument soit le plus ancien de tous les Livres Canoniques, si l'on n'a égard qu'à sa source & à son origine, je veux dire, aux figures de *Fo hi*; cependant les explications qui en ont été faites, sont venues fort long-tems après, & ceux qui les ont expliquées, méritent plûtôt le nom d'Auteurs que d'interprêtes; car ce Livre est semé d'obscuritez, & contient beaucoup de choses difficiles à comprendre.

Dans la suite des tems, cette obscurité a donné lieu à une infinité d'erreurs & de superstitions: moins on pénétroit le sens de *L'y king*, plus on s'imaginoit qu'il renfermoit de mysteres. La vraie doctrine contenuë dans les textes, & qui renferme d'excellens principes de morale & de politique, fut altérée, falsifiée, & mélangée d'interprétations absurdes & pleines de contradictions & d'impiétez: ces monumens de l'antiquité Chinoise tombant entre les mains de Docteurs aveugles, & dont l'esprit étoit déja gâté par l'infidelité & l'idolâtrie qui regnoit dans l'Empire, en détournerent le sens à de vains pronostics, aux divinations, & à la magie; ce qui l'a fait appeller le Livre des Sorts.

On attribue ces altérations & ces changemens au Docteur *King fang*, & à un autre Lettré célebre nommé *Tchin huen*. On peut y ajoûter un autre Docteur d'un mérite également distingué, qu'on appelle *Tsiao chin*, lequel, comme dit un excellent critique, enseignoit à ses Disciples une doctrine qu'il vouloit leur persuader faussement avoir tirée de *L'y king*. L'école de Confucius a toûjours eu horreur de ces vaines explications, par lesquelles on abusoit des textes, pour en former des prédictions frivoles, & pour donner cours à la magie & au sortilege.

Ce qu'il y a de certain, c'eſt que tous les Chinois, & ſur-tout les Lettrez ont un reſpect & une eſtime infinie pour ce Livre. Pluſieurs Auteurs anciens & très-habiles, ont marqué dans leurs écrits le regret qu'ils avoient, de ce qu'on a perdu le ſens intérieur que ce Livre renferme, & que ce qu'on en connoît, n'eſt proprement que l'écorce. Qui ſçauroit *L'y king*, diſent-ils, ſçauroit tout.

Avant le tems de la fondation de l'Empire par *Fo hi*, ſelon ce que rapporte la grande chronique, il n'y avoit point de caracteres avec leſquels ce Prince pût compoſer un *Y king*, comme firent longtems après *Ven vang*, *Tcheou kong* ſon fils, & *Confucius*; ainſi quand on veut étudier *L'y king* de *Fo hi*, il ſuffit de méditer ſes tables ſeules, priſes à part, & dépoüillées de toutes ſortes de caracteres, & de gloſes phyſiques & morales, ſe contentant des axiomes de mathématique, qui ſe tirent eſſentiellement de la combinaiſon réguliere de ſes lignes; ſi l'on veut ſçavoir la doctrine du Livre claſſique compoſé par *Ven vang*, *Tcheou kong*, & *Confucius*, alors il faut moins avoir égard à la doctrine naturelle des Tables, qu'aux alluſions énigmatiques, que chacun d'eux a attachées à chacun de ces ſymboles, & juger de la doctrine de ces quatre Philoſophes, par ce que chacun y a mis de lui-même, & non pas par ce que d'autres y ont inſeré dans la ſuite.

Comme donc avant *Fo hi*, on n'avoit pas connu l'uſage des caracteres; on ne ſe ſervoit dans le commerce & dans les affaires, que de petites cordes à nœuds coulans, dont chacune avoit ſon idée & ſa ſignification particuliere. Elles ſont repréſentées dans deux Tables, que les Chinois appellent *Ho tou*, & *Lo chu*. Ce fut d'abord *Fo hi*, & enſuite les Empereurs *Chin nong* & *Hoang ti*, qui inventerent peu à peu les caracteres: & quand il y en eut un bon nombre d'inventez, on eſſaya alors de faire des Livres.

Les premieres Colonies qui vinrent habiter le *Se tchuen*, n'avoient pour toute litterature que quelques abaques arithmétiques, faits avec de petites cordes noüées, à l'imitation des chapelets à globules enfilez, avec quoi ils calculoient & faiſoient leur compte dans le commerce. Ils les portoient ſur eux, & elles ſervoient quelquefois à agrapher leurs habits. Du reſte n'ayant point de caracteres, ils ne ſçavoient ni lire, ni écrire. Tout ce qui ſe paſſoit alors, reſtoit ſans annales, & ſans aucune tradition par les Livres.

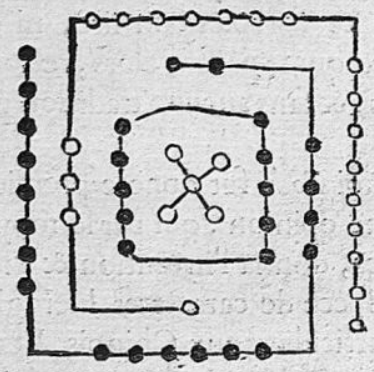
Le Roi *Fo hi* fut donc le premier, ſelon cette opinion, qui par le moyen de ſes lignes, donna l'invention & l'idée de cette eſpece de caracteres hieroglyphiques particuliers aux Chinois. Les deux anciennes Tables de *Ho tou* & de *Lo chu* lui apprirent l'art des combinaiſons, dont le premier eſſai fut de dreſſer ſes Tables linéaires. Il ne s'étoit aſtreint qu'aux regles que preſcrit l'art des combinaiſons arithmétiques, & les Tables étoient reſtées droites, & ſelon l'ordre naturel. Ce fut *Ven vang* qui les renverſa le premier, pour exprimer énigmatiquement les terribles déſordres du monde renverſé ſous le tyran *Tcheou*.

C'eſt une tradition ancienne, conſtante, & univerſellement reçuë, que *Fo hi* par ſon Ouvrage, a été le premier pere des Sciences & du bon Gouvernement; & que c'eſt ſur l'idée du *Ho tou* & du *Lo chu*, qu'il a dreſſé ſa Table Linéaire. Je vais en donner ici la deſcription, pour faciliter, s'il ſe peut, l'intelligence d'un Monument ſi ancien & ſi obſcur.

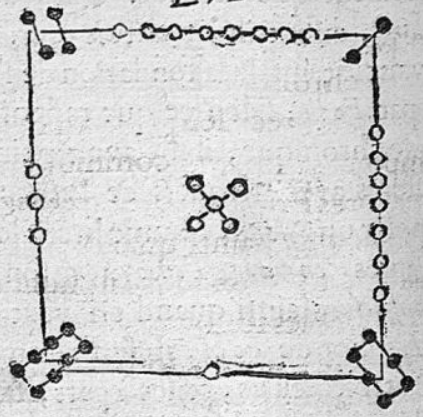
La tradition porte, que deux antiques figures, appellées *Ho tou* & *Lo chu*, d'où l'on aſſûre que *L'y king* eſt ſorti, ſont les paroles de l'Eſprit du Ciel adreſſées aux Rois; que les premiers Rois les ayant reçûs du Ciel, les répandirent dans l'Univers, afin que les Mandarins appriſſent à bien gouverner les peuples, & les peuples à réfléchir ſur leurs devoirs. Les notes blanches marquent l'impair, qui

eſt chez les Chinois le ſymbole de ce qui eſt parfait, de même que la ligne ——. Les notes noires marquent le pair, qui eſt le ſymbole de ce qui eſt imparfait, de même que la ligne briſée & interrompuë — —. Le *Ho tou* finit par dix, & le *Lo chu* ne va que juſqu'à neuf. Les Chinois attribuent ce qui eſt parfait au jour, à la chaleur, au ſoleil, au feu, au Ciel, &c. Et ce qui eſt imparfait, ils l'attribuent à la nuit, au froid, à la Lune, à l'eau, à la terre, &c.

ho 圖河 tou



Lo 書洛 chu.



Quoique ce ſoit une tradition conſtante à la Chine que *Fo hi* a tracé ſes Tables linéaires ſur l'idée de *Ho tou* & du *Lo-chu*; cependant, pour donner plus de crédit à ſes figures, il aſſûroit les avoir vûës ſur le dos d'un Dragon ſorti d'un Lac. C'eſt ce Dragon ſi célebre, qui eſt devenu la Deviſe de la Chine, l'ornement des habits de l'Empereur & des principaux Chinois, avec cette différence qu'il n'y a que l'Empereur qui puiſſe le porter à cinq griffes, & ceux à qui l'Empereur eſt cenſé avoir donné le droit de le porter, comme lorſqu'il fait preſent d'une piece de ſoye Impériale. Les autres n'en peuvent avoir au plus que quatre; s'ils en mettoient cinq, ils ſe rendroient coupables, agiſſant contre les Loix de l'Empire, & n'éviteroient pas le châtiment.

Mais ce qui donne ſur-tout une grande autorité à *L'y king*, c'eſt en premier lieu l'opinion commune où l'on eſt, que ce Monument n'a pas été enveloppé dans l'incendie général des anciens Livres ordonné par *Tsin tchi hoang*; ce Prince n'ayant eu en vûë, que d'éteindre la mémoire des trois premieres Familles Impériales, dont les grandes actions condamnoient ſa conduite. C'eſt la remarque que fait *Cong in ta* dans les Prolégomenes de *L'y king*: c'eſt ce que rapporte *Li chi* dans la vie des Hommes Illuſtres: c'eſt auſſi ce qui eſt obſervé par les Commentateurs de l'hiſtoire ancienne, & ce qui eſt appuyé d'une tradition conſtante.

En ſecond lieu, ce qui lui attire une ſi grande vénération dans l'eſprit de tous les Chinois, ce ſont les grands éloges qu'en ont fait dans tous les tems les meilleurs & les plus habiles Ecrivains de l'Empire. Ils le loüent, comme étant le plus ancien des Livres, puiſqu'il a eu *Fo hi* pour Auteur; mais ils ne lui attribuent que les figures.

D'autres prétendent qu'il eſt rempli d'excellens préceptes, & des plus ſages maximes pour bien gouverner les peuples, ce qui doit s'entendre des explications que *Ven vang* & *Tcheou kong* ont données à chaque figure; mais parce que *Fo hi* par la combinaiſon de ſes lignes, a appris la maniere de compoſer les caracteres Chinois, ils diſent que ſon Livre eſt comme le tronc, dont les caracteres ſont nez, & qu'il eſt le principe & la ſource de toutes les ſciences: & comme ces figures, ſelon leur premiere inſtitution, ſignifioient le Ciel, la Terre, l'Eau,

l'Eau, les Montagnes, &c. ils soûtiennent que *L'y king* contient le Ciel & la Terre; qu'il n'est pas seulement la source & l'origine des autres *King*; mais qu'il donne encore la connoissance de toutes les choses visibles & invisibles: enfin, que d'étudier les autres Livres, & ne pas s'appliquer à la connoissance de *L'y king*, c'est courir après des ruisseaux, & négliger la source.

LE CHU KING,

Second Livre Canonique du premier Ordre.

CE Monument s'appelle aussi *Chang chu*, c'est-à-dire, Livre qui parle des anciens tems. Il est divisé en six parties: les deux premieres contiennent ce qui s'est passé de plus mémorable sous les regnes de *Yao*, de *Chun*, & d'*Yu*. Ces premiers Princes sont regardez comme les Législateurs de la Nation Chinoise. *Yao* qui a regné près de cent ans, s'est rendu célebre par sa grande piété, par sa justice, par sa clemence, par sa sagesse, & par le soin qu'il a pris d'établir dans l'Etat la forme d'un bon Gouvernement.

Comme alors, disent les Chinois, on faisoit plus de cas de la vertu, que des autres qualitez; ce Prince ne trouvant point dans son fils les talens nécessaires, pour bien gouverner les peuples, déclara en mourant qu'il choisissoit un de ses sujets, nommé *Chun*, pour lui succeder à l'Empire, & il lui donna sa seconde fille en mariage.

On loue *Chun* de la patience, du respect, & de la soumission qu'il avoit pour ses parens, & de l'amour qu'il portoit à son frere, tout vicieux qu'il étoit. Il imita *Yao* dans le choix d'un successeur. Prêt de mourir, il jugea que son fils manquoit des qualitez nécessaires pour gouverner sagement l'Empire; il jetta les yeux sur un de ses Ministres nommé *Yu*, qui lui avoit rendu d'importans services pendant sa vie, & qui l'avoit fort aidé de ses conseils dans l'administration de l'Etat.

Ces deux Princes réglerent les cérémonies qu'on devoit observer dans les Sacrifices, partagerent l'Empire en diverses Provinces, marquerent leur différente situation par rapport aux constellations celestes, réglerent le tribut que le peuple devoit payer au Prince, & firent quantité d'autres Ordonnances très-utiles à l'instruction des Grands de l'Empire, au soulagement des peuples, à la réformation des mœurs, & à la tranquillité publique.

Ce fut *Yu*, qui durant la vie de son prédécesseur, prit le soin de faire écouler dans la mer les eaux, qui couvroient une partie des campagnes de l'Empire. Enfin ces trois Rois sont les Héros de la Nation: la doctrine qu'ils ont enseignée & pratiquée, les a placez sur le Trône: leurs exemples & les enseignemens qu'ils ont laissez à la postérité, sont pour les Chinois autant d'oracles, qu'ils écoutent avec respect, & autant de Loix auxquelles ils se sont obligez de se conformer.

Cet Empereur voulut imiter ses prédécesseurs, & laisser l'Empire à un de ses sujets nommé *Yé*, qui l'avoit aidé à porter le poids du Gouvernement; mais les peuples s'y opposerent, en lui représentant qu'il ne devoit pas faire cette injustice à son fils, qui étoit si digne du Trône. Ce fils lui succéda, & la Couronne passa successivement à ses descendans jusqu'à l'Empereur *Kié*. Les vices & la cruauté de ce dernier Prince, le rendi-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 312 sur 741

rent un objet d'horreur, & il fut le dernier de cette premiere famille, qui donna dix-ſept Empereurs, & régna 458. ans.

La troiſiéme partie du *Chu king* contient ce qui s'eſt paſſé ſous la ſeconde famille Impériale, dont *Tching tang* eſt le Chef. Ce Prince prit poſſeſſion de l'Empire 1776. ans avant l'Ere Chrétienne. L'Empereur *Kié* s'étant rendu infiniment odieux aux peuples & aux Grands, par ſes vices, & par ſa cruauté, & l'Empire étant menacé d'une ruine prochaine, les Princes & les Miniſtres prierent *Tching tang* de les délivrer d'un joug ſi tyrannique. *Tching tang* ſollicité continuellement par les remontrances des peuples, ſe rendit enfin à leurs prieres, malgré ſes répugnances. Il déclara la guerre au Tiran *Kié*: il le défit entierement dans un combat, & l'obligea de s'exiler lui-même à *Nan chao*, où il mourut trois ans après ſa défaite.

Ce nouvel Empereur ſe diſtingua par ſa pieté, & par ſon amour pour les peuples. Ce fut lui, qui après ſept années conſécutives d'une ſtérilité générale, qui avoit tari juſqu'aux Rivieres & aux Fontaines, & qui fut ſuivie de la peſte & de la famine, s'offrit en ſacrifice pour ſon peuple, & pria le Ciel de détourner ſur lui ſa colere, & de faire ceſſer la miſere publique.

Après avoir jeûné trois jours, & s'être raſé la barbe en ſigne de douleur, il monta dans une chaiſe traîné par des chevaux blancs, parce que cette couleur eſt celle qui à la Chine marque le deüil; & ſuivi de toute la Cour, il ſe rendit ſur une colline appellée *Sang lin*. Là, ſe dépoüillant de ſon manteau Royal, & ſe revêtant d'une peau d'agneau, les pieds & la tête nuds, il ſe regarda comme l'unique cauſe des calamitez qui affligeoient ſon Peuple; & faiſant un humble aveu de ſes fautes, il éleva ſes mains au Ciel, & le conjura de l'agréer pour victime, s'offrant de tout ſon cœur à mourir, pourvû que ſon Peuple fût épargné.

A peine eut-il fini ſa priere, que le Ciel ſe couvrit de nuages, qu'une pluie générale arroſa toutes les campagnes de l'Empire, & fut ſuivie d'une abondante récolte. En mémoire de ce bienfait, il inſtitua une eſpéce de muſique appellée *Ta hoe*, qui ſignifie *grace ſignalée obtenuë du Ciel*.

Quand les Idolâtres ont des difficultez ſur le Myſtere de l'Incarnation, & ſur la Paſſion de J. C. on leur remet devant les yeux ce trait de leur hiſtoire. » Vous admirez, leur dit-on, & vous » propoſez pour modéle à tous les Prin» ces, celui de vos Empereurs, qui ſe » dépoüillant de ſa dignité, ſe fit la vic» time publique, & s'offrit en ſacrifice » pour ſes ſujets: combien plus devez» vous admirer la ſageſſe & la charité » infinie de J. C. qui s'étant revêtu de » notre chair, ſe fait réellement une vic» time de propitiation, pour ſatisfaire à » la Juſtice divine, & pour procurer par » l'effuſion de ſon ſang, le ſalut de tous » les hommes? » Cette raiſon tirée de leur hiſtoire leur paroît convaincante, & fait plus d'impreſſion ſur leurs eſprits, que les raiſonnemens les plus ſolides.

On trouve dans cette troiſiéme partie du *Chu king*, les ſages ordonnances de cet Empereur, les belles inſtructions que le *Colao Tſong hoei* lui donna, & à ſon fils *Tai Kia*; les conſeils & les avertiſſemens qu'il reçut d'un autre *Colao* nommé *Yin*; d'autres beaux réglemens d'un *Colao* nommé *Fou yue*, que l'Empereur *Cao tſong* qui avoit vû ſa figure en ſonge, fit chercher de tous côtez, & qu'on trouva enfin parmi des maçons. Ce Prince l'établit ſon premier Miniſtre, & fit de grands progrès dans la vertu, en ſuivant les conſeils pleins de ſageſſe d'un homme ſi rare, qu'il regardoit comme un préſent venu du Ciel.

Les deſcendans de *Tching tang* regnerent environ 600. ans, juſqu'à *Tcheou*, qui fit revivre par ſa tirannie & par ſa cruauté le regne barbare de l'infame *Kié*. Auſſi les Chinois, quand ils parlent

d'un méchant homme, disent que c'est un *Kié*, ou un *Tcheou* : à peu près de même qu'en Europe, on dit, en parlant d'un mauvais Prince & d'un tyran, que c'est un Neron ou un Diocletien.

Les trois dernieres parties renferment ce qui s'est passé sous la troisiéme race, dont *Vou vang* est le fondateur ; & on y lit les sages maximes & les belles actions des cinq premiers Princes de cette race. Il n'y a eu aucune famille Impériale plus florissante : elle compte 873. années de regne, & 35. Empereurs.

Vou vang, qui en est le Chef, étoit Roi d'une partie de la Province de *Chen si* : il prit les armes contre le tiran *Tcheou*, le vainquit, & fut proclamé Empereur par le suffrage unanime des Grands de l'Empire, & de tous les Peuples. Son premier soin fut de rendre ses hommages à l'Etre Suprême, de rétablir la paix & la tranquillité dans l'Empire, & de procurer l'abondance à ses sujets, qui gémissoient depuis long-tems sous la tyrannie de son prédécesseur. Il fit ouvrir les prisons, & rendit la liberté à ceux qui y étoient détenus : il fit chercher soigneusement les gens de mérite, qui avoient renoncé à leurs emplois & à leurs dignitez, dans les derniers troubles, pour se faire un azile dans la retraite, & dans une condition privée : il les combla d'honneurs, & leur donna sa confiance.

Sa libéralité Royale s'étendit principalement à ceux qui s'étoient toûjours distinguez par leur sagesse, leur bonne foi, & leur probité : & l'on vit renaître ces heureux tems, où il suffisoit d'être vertueux pour être riche & honoré : il les fit entrer dans ses conseils, & les prit pour ses Ministres. Il rétablit les poids & les mesures, il perfectionna les Loix & les Constitutions de l'Empire : il rendit le premier éclat à de Nobles familles, qui descendoient de *Hoang ti*, l'un des fondateurs de la Monarchie Chinoise, & d'*Yao*, de *Chun*, & d'*Yu*, premiers législateurs de l'Empire, que *Tcheou* s'étoit efforcé d'éteindre, en les tenant dans l'obscurité.

Ces familles illustres se virent tout-à-coup, par la protection du nouvel Empereur, revêtuës de leurs premieres dignitez, & de nouveaux titres d'honneur qu'il y ajoûta. Enfin il fut très-attentif à augmenter la pieté filiale, & à perpétuer la mémoire des parens défunts, en enjoignant aux enfans de leur rendre après leur mort, les mêmes honneurs & les mêmes devoirs, qu'ils leur rendoient pendant leur vie.

On décrit encore les sages enseignemens de *Tcheou kong*, frere de l'Empereur *Vou vang*, qui se rendit à jamais recommandable par sa bonne foi, par sa sagesse, & par ses autres vertus. L'Empereur en mourant lui confia son fils aîné, & le gouvernement de l'Empire durant la minorité. On lui attribuë l'invention de l'aiguille aimantée ou de la bousole. Les Ambassadeurs de *Tong king* & de la *Cochinchine*, étant venus apporter leur tribut au nouvel Empereur, avoient essuyé beaucoup de fatigues dans la traversée, par les différens détours qu'ils avoient faits, faute de sçavoir se conduire. *Tcheou kong* leur donna une bousole, qui les guida dans leur retour, & qui leur procura une navigation heureuse.

Enfin, on trouve dans le *Chu king*, qui est parmi les Chinois de la plus grande autorité, le vice puni, & la vertu récompensée ; plusieurs belles instructions, qui apprennent à bien gouverner un Etat ; de sages réglemens pour l'utilité publique ; les principes, les régles, & les modéles des mœurs dans les premiers Héros qui ont gouverné l'Empire, & pour la mémoire desquels la Nation a toûjours conservé un respect extraordinaire. On verra volontiers quelques extraits de ce Livre. Le P. de Premare, ancien Missionnaire de la Chine, qui a pris soin de les faire, assure qu'il les a traduits avec toute la fidélité & l'exactitude possible.

DIVERS EXTRAITS DU CHU KING.

MAXIMES DES ANCIENS ROIS.

DIALOGUE.

QUAND un Roi, dit *Yu*, peut connoître combien il eſt difficile d'être bon Roi; & un Sujet, combien il en coûte pour remplir tous les devoirs d'un Sujet fidéle; le gouvernement eſt parfait, & les Peuples avancent à grand pas dans le chemin de de la vertu.

Cela eſt ſûr, dit l'Empereur, & j'aime qu'on me parle de la ſorte. Des vérités ſi ſolides ne doivent point ſe cacher. Qu'on diſtingue tous les ſages, ſans en laiſſer un ſeul dans l'oubli, & tous les Royaumes de l'Univers joüiront d'une profonde paix. Mais ſe repoſer entierement ſur les ſages, préférer leurs ſentimens au ſien propre, traitter avec bonté les orphelins, & ne rebuter jamais les pauvres; c'eſt une perfection, qui ne ſe trouve que dans le très-ſage Roi. (*a*)

En effet, dit *Pe y*, les vertus du très-ſage Roi ſont d'une étenduë immenſe, & d'une activité infatigable, il fait tout, il convertit tout, il pénétre tout: dans la paix, il embellit tout: dans la guerre, il triomphe de tout. L'auguſte Ciel l'aime tendrement, & le fait l'exécuteur de ſes Arrêts: il lui donne tout ce que les quatre mers renferment; & il veut qu'il ſoit le maître de ce bas monde.

Ajoûtez, dit *Yu*, que ceux qui lui obéïſſent ſont heureux, & que c'eſt un grand malheur que de lui déplaire: car comme l'ombre ſuit le corps, & que l'écho ſuit la voix; de même la récompenſe ſuit la vertu, & le châtiment ſuit le crime.

Vous avez raiſon, reprit *Pe y*. Il faut donc veiller ſans ceſſe, & craindre dans ce qu'il y a de plus ſecret & de moins groſſier; fuïr avec ſoin la volupté des ſens, & ſe défier même des plaiſirs qui ſont moins criminels; élever conſtamment les vrais ſages, chaſſer ſans ménagement les méchans; ne rien faire dans le doute, & ne former aucun deſſein qui ne puiſſe paroître au grand jour; ne point abandonner la juſtice par complaiſance pour le Peuple, & ne pas abandonner le Peuple pour ne ſuivre que ſes propres vûës; en un mot examiner avec ſoin ſes moindres déſirs, & peſer mûrement ſes actions les plus légeres. C'eſt le moyen de s'attirer l'amour & les hommages de tous les Peuples de l'univers.

Ah! Prince, dit *Yu*, en adreſſant la parole à l'Empereur; ah! Prince, que tout cela mérite qu'on y penſe! Le parfait gouvernement ſort comme un arbre de ſa racine; & la premiere regle du parfait gouvernement conſiſte à fournir abondamment au Peuple de quoi ſubſiſter; l'eau, le feu, les métaux, le bois, la terre, & les grains. Voilà, pour ainſi dire, les ſix grands magaſins, d'où ſort l'abondance. Regler les déſirs du cœur humain, faciliter le commerce, faire grand cas de tout ce qui ſert à la vie; voilà trois points néceſſaires pour unir enſemble les Peuples, & pour les mettre à leur aiſe. Il réſulte de tout ceci neuf articles très-im-

(*a*) Les Interpretes en devinant, croyent qu'on parle ici du vieux Empereur *Yao*. Cependant le Texte n'a rien qui force d'admettre cette opinion; car on y lit ſeulement *Ti*, qui ſignifie Maître, & Seigneur Souverain.

portans,

portans, & qui ont entr'eux un ordre admirable; faites-les mettre en vers, & que le Peuple ne chante autre choſe. Rendez vos ſujets meilleurs, en récompenſant la vertu : empêchez-les de tomber, en puniſſant ſévérement le crime : excitez-les par de beaux cantiques ſur ces neuf articles principaux, & rien ne ſera capable d'ébranler les fondemens de votre Empire.

Approchez, *Yu*, dit l'Empereur: Vous êtes un homme tel que je le déſire, & j'ai deſſein de vous faire regner en ma place.

Hélas! répondit *Yu*, le peu de vertu que j'ai, ſuccomberoit ſous un tel fardeau; & le Peuple qui me connoît bien, n'approuveroit pas un ſemblable choix. Mais vous avez *Cao yao*; c'eſt un vrai ſage, qui a tout ce qu'il faut. Il a inſpiré l'amour de la ſageſſe à tout le Peuple; & ce Peuple qui en reſſent les effets, le porte au milieu de ſon cœur. Faites-y un peu d'attention, penſez à ce qu'il mérite, & au peu que je vaux: élevez-le, puiſqu'il en eſt digne, & laiſſez-moi-là comme un homme inutile. Dans une affaire de cette conſéquence, c'eſt la vertu ſeule qu'il faut conſidérer.

Je ſçai, dit l'Empereur, que *Cao yao* eſt très-propre pour maintenir mes loix; & je veux dès-à-préſent qu'il ſoit le dépoſitaire de ma juſtice. Apprenez donc bien les cinq genres de ſupplices, afin de ſoutenir les principaux articles de ma Loi. Commencez toûjours par inſtruire pour n'être point obligé de punir, propoſez-vous pour but d'attacher fortement mon Peuple à ce vrai milieu, où réſide la vertu, & rempliſſez en cela toute mon attente.

Il faudroit donc, dit *Cao yao*, que je fuſſe auſſi parfait que vous l'êtes; ne donner jamais dans le moindre excès, être civil à l'égard des Grands, & bon envers le Peuple; ne faire paſſer aux enfans que les graces, & nullement les peines; excuſer les fautes que l'on commet par ſurpriſe, & quelque grandes qu'elles paroiſſent, ne les juger pas telles; punir ſévérement les fautes de malice, & quelque légeres qu'elles paroiſſent, ne les regarder pas comme petites; ne châtier que légérement un crime qui n'eſt pas bien avéré; récompenſer toûjours plus que moins un ſervice douteux; & ſe mettre plûtôt en danger de ne pas rendre la juſtice dans toute ſa rigueur, que de faire mourir l'innocent. Voilà, Grand Empereur, une partie des vertus que nous admirons en vous. Tous vos ſoins ne tendent qu'à conſerver la vie de vos ſujets; & vous répondez en cela parfaitement à leurs vœux: cela ſuffit; vous n'avez pas beſoin d'un Juge criminel, pour faire garder les loix d'un ſi bon Roy.

Faites, repartit l'Empereur, que je ſois tel que vous dites: apprenez-moi à ſuivre ſi bien vos leçons, que mon exemple ſoit comme un vent impétueux & doux, qui entraîne tous les cœurs; enſorte que le véritable bonheur ſe répande dans toutes les parties de mon Empire. (*a*)

Lorſqu'un Roi eſt ſolidement vertueux, dit *Cao yao*, il entre ainſi dans tous les bons conſeils qu'on lui donne; & il agit toûjours de concert avec les ſages Miniſtres qu'il a ſçû choiſir.

Rien n'eſt ſi vrai, dit l'Empereur: mais expliquez-vous un peu plus en détail.

Un bon Roi, reprit *Cao yao*, n'a point de plus ardent déſir, que d'avancer de plus en plus dans l'étude & dans la pratique de la ſageſſe : de maniere qu'il ne met aucunes bornes à un ſi utile exercice. Par ce bel exemple il inſtruit d'abord toute ſa famille Royale : cela ſe

(*a*) On a paſſé ici ce qui regarde l'élévation d'*Yu* ſur le Trône : mais on convient que le *Chu king* a ſouffert bien des changemens; qu'on en a perdu plus de la moitié; & qu'on a couſu, comme on a pû, ce qui eſt échappé aux flammes & aux vers. On a donc crû plus naturel de mettre l'élévation d'*Yu*, après qu'il aura dit lui-même comment il fit écouler les eaux.

communique enſuite à tout le Peuple, & ſe répand enfin dans les Royaumes les plus éloignez, tant il importe qu'un Roy ſoit vertueux !

Yu applaudit & reçut avec reſpect des paroles ſi pleines de ſageſſe.

Tout ſe réduit à deux points, pourſuivit *Cao yao* ; connoître bien les gens, & rendre le Peuple heureux.

N'eſt-ce rien que cela, interrompit *Yu* ? Notre bon Roy, quelque parfait qu'il ſoit, y trouveroit de la difficulté. Connoître bien les gens, c'eſt pour n'errer jamais dans le choix qu'on fait de ceux dont on ſe ſert. Rendre le Peuple heureux, c'eſt le combler de bienfaits, & gagner entierement ſon amour. Quand on a de ſi grandes qualitez, quelle crainte peut donner un ſcélérat tel que *Hoen teou* ? Quelle peine y a-t-il à dompter un rébelle, comme *Miao* ? Et quel mal peut faire un hypocrite, & un flateur tel que *Cong kong* ?

Ajoûtez cependant, dit *Cao yao*, qu'il y a neuf vertus qu'il faut tâcher de bien connoître pour ſe les rendre familieres. Il ne ſuffit pas de ſçavoir en général, qu'un tel a une telle vertu ; il faut de plus ſçavoir en quoi il a montré qu'il l'avoit en effet. *Yu* demanda quelles étoient ces neuf vertus ?

Je veux, continua *Cao yao*, je veux (*a*) une grandeur qui ne ſoit ni fiere, ni inſenſible ; une noble indifférence, qui n'empêche pas l'action ; une bonté charmante, qui ne ſoit ni pareſſeuſe, ni ruſtique ; une intelligence déliée, qui ne décharge point de l'application & du travail ; une urbanité & une politeſſe, qui ſoit ſoutenue de réſolution & de courage ; une droiture d'ame qui ſçache quand il faut uſer d'épikie ; une étendue de génie, qui ne faſſe point négliger les petites choſes ; une fermeté, qui n'ait rien de dur ni de farouche, enfin une magnanimité & une force, qui ne cede qu'à la juſtice. C'eſt ſur ces neuf vertus qu'on doit ſe regler, pour diſtinguer les hommes entr'eux ; car c'eſt le plus grand bonheur qu'un Roy puiſſe ſouhaitter, que de récompenſer la vertu.

Il faut qu'un Grand de la Cour en ait au moins trois, pour bien gouverner ſa Famille, & qu'un Roi Tributaire en ait au moins ſix, pour rendre heureux l'Etat qu'on lui a confié. Mais c'eſt l'Empereur qui doit les mettre toutes neuf en pratique, afin de ſe ſervir à propos des gens, ſelon les talens & le mérite d'un chacun. Que les Grands & les petits ne ſe mêlent que de ce qui les regarde, & qu'on n'employe jamais les Ouvriers à contre-tems. Pourvû qu'on ne penſe qu'aux cinq choſes les plus néceſſaires, il ne ſera pas difficile d'en venir à bout.

Un Roi doit bien appréhender d'inſtruire ſes Sujets à ſuivre les plaiſirs à ſon exemple : il eſt donc obligé de veiller inceſſamment ſur lui-même, dans la crainte de manquer en quelque point dans cette multitude d'affaires qui lui ſurviennent chaque jour. Les Officiers Subalternes ne doivent point non plus ſe donner de relâche, dans la penſée que le Ciel ſe repoſe ſur le Roi, & que le Roi ſe repoſe ſur eux ; qu'ils tiennent par conſéquent la place du Ciel, & que ce qu'ils font, c'eſt ſon ouvrage (*b*).

C'eſt le Ciel qui a mis l'ordre entre les Loix immuables de la ſociété. Dreſſez-moi les cinq Loix, & qu'on les garde inviolablement. C'eſt le Ciel qui a déterminé les cultes divers, que les hommes

(*a*) C'eſt dans des endroits comme celui-ci, qu'on ſent la ſublime briéveté du ſtile de ces anciens Livres. Dix-huit Lettres renferment clairement l'idée de ces neuf vertus, avec la qualité que chacune doit avoir, pour ne pas dégénérer en vice : & cela, d'une maniere ſi vive & ſi belle, que toutes nos Langues ne peuvent y atteindre.

(*b*) Les anciens Commentaires *Tching y*, parlant ſur cet endroit, diſent : Les Loix, les Rits, les récompenſes & les châtimens, tout vient du Ciel. Sa volonté eſt de récompenſer les bons, & de châtier les coupables ; car il n'y a que le bien ou le mal, qui ſoit récompenſé ou puni du Ciel. Et quand il punit, ou qu'il récompenſe, il n'y a ni grands, ni petits qui puiſſent lui échaper.

doivent obſerver. Reglez-moi les cinq devoirs, & que chacun s'y conforme ſelon ſon rang, & ſelon ſon état ; mais qu'on y apporte un reſpect ſincere, qui parte du cœur, en évitant également l'hypocriſie & l'orgueïl. C'eſt le Ciel qui éleve les gens vertueux ; auſſi les places ſont différentes dans les cinq enceintes de l'Empire. C'eſt le Ciel qui punit les coupables : auſſi les cinq ſupplices ont des uſages divers. O ! que le bon Gouvernement exige de ſoins ! Le Ciel voit & entend tout ; mais c'eſt par la voix du peuple, qu'il juge les Rois. Le Ciel eſt redoutable ; mais c'eſt le peuple maltraitté qui arme ſa colere. Il châtie grands & petits ſans diſtinction ; mais les Rois ont mille fois plus à craindre que le reſte des hommes. Ce que je vous dis, Prince, c'eſt la vérité la plus pure ; mais le point eſſentiel, c'eſt de réduire en pratique tout ce que je vous dis.

L'Empereur dit hautement qu'on ne pouvoit ſouhaitter rien de plus vrai, ni de plus juſte, que tout ce qu'il venoit d'entendre. C'eſt pourquoi *Cao yao* reprit la parole : Je ſens bien, dit-il modeſtement, que mes lumieres ſont fort bornées ; mais il me ſemble auſſi ſentir que je n'ai point d'autre penſée, ni d'autre déſir, que de vous aider de toutes mes forces à bien gouverner vos Sujets.

Alors l'Empereur revenant à *Yu* : Approchez-vous, lui-dit-il, & venez me donner auſſi quelques ſages conſeils.

Que dirai-je, répondit *Yu*, & que peut-on ajoûter aux diſcours de *Cao yao* ? Pour moi, je n'ai auſſi qu'une choſe à cœur : c'eſt de m'occuper conſtamment, ſans me donner un moment de relâche. Comment cela ſe peut-il, demanda *Cao yao* ? Les eaux, reprit *Yu*, étoient, pour ainſi dire, arrivées juſqu'au Ciel, & elles s'élevoient au-deſſus des plus hautes Montagnes : les peuples périſſoient ainſi miſérablement. Au milieu de cet affreux déluge, monté ſur quatre diverſes (*a*) montures, je commençai par couper les Bois, en ſuivant les chaînes des Montagnes ; après quoi *Pe y* & moi, nous apprîmes aux hommes à manger de la chair : je fis de plus écouler les grands fleuves dans les quatre Mers, & décharger les ruiſſeaux dans les fleuves ; après quoi *Heou tsi* & moi nous apprîmes aux hommes l'uſage des grains, & l'art de cultiver la terre : je leur fis enſuite connoître les avantages du commerce : Par ce moyen tous les peuples eurent de quoi vivre, & l'Univers joüit de la paix.

Vous avez grande raiſon, interrompit *Cao yao*, de dire que vous ne vous donnez point de relâche ; mais continuez à parler ſur un ſi beau ſujet.

Tout dépend, pourſuit *Yu*, du ſoin que le Souverain prend de veiller ſur ſa perſonne. J'en conviens, dit l'Empereur ; ne mettez donc votre bonheur que dans la vertu, dit *Yu*. Prenez garde aux moindres choſes qui ſeroient capables de troubler un bonheur de ce prix, & ſur-tout, n'ayez point auprès de vous de Miniſtres, qui ne ſoient d'une droiture & d'une ſincérité à l'épreuve. Alors, dès que vous commanderez, on obéira ſur le champ avec joye, parce que vous ne commanderez rien que ce que le peuple déſire avec le plus d'ardeur. C'eſt par-là que vous vous verrez comblé des plus éclatantes faveurs du *Chang ti*, (*b*) & que vous aurez la gloire d'éxécuter ſes volontez dans le nouvel ordre qu'il établira.

Voilà, dit l'Empereur, un Miniſtre qui m'aime : & moi j'aime un Miniſtre ſi digne d'être aimé. Approchez donc *Yu*, & écoutez-moi attentivement (*c*)

(*a*) Les Chinois tâchent de deviner quelles étoient ces Montures. Le Texte dit *Sseë tsai* : la Lettre *Sseë* veut dire en effet *quatre* : mais l'autre eſt fort difficile à bien expliquer ce qu'elle préſente aux yeux, c'eſt *Kiu* un Char, *tsai* de douleurs & de ſouffrances : on laiſſe à penſer comment cela pût ſervir à *Yu*, pour remédier à l'inondation.

(*b*) Ce n'eſt pas ſeulement les hommes, dit l'ancien Commentaire *Tching y*, qui par leur obéïſſance païent en quelque façon ce bon Roi de toutes ſes peines : mais le *Chang ti* le comble encore de ſes faveurs, pour récompenſer ſa vertu.

(*c*) C'eſt-là le morceau omis, dont on a parlé, & qu'on a renvoyé en cet endroit. Ce diſcours de l'Em-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 318 sur 741

Vos travaux pour remédier au déluge, m'ont touché. Vous êtes fidele, & vos mérites ſont grands : Vous êtes ſage à mes yeux ; infatigable, quand il s'agit du bien public : Vous êtes modeſte chez vous : après tout ce que vous avez fait, vous n'avez que de bas ſentimens de vous-même. Encore un coup, vous êtes ſage, vous ne vous vantez point de vos talens : il n'y a perſonne qui vous diſpute l'habileté : vous n'élevez point vos belles actions ; & tout le monde vous céde le premier rang : ce que je cherche, c'eſt la vertu : ce que je louë, ce ſont les bonnes œuvres. Je remets entre vos mains l'Empire du monde : montez ſur mon Trône, & regnez. Songez qu'il n'y a rien plus à craindre qu'une paſſion (*a*), & la droite raiſon (*b*) eſt d'une délicateſſe infinie. Il faut être pur, il faut être ſimple, il faut tenir en tout le juſte milieu : ne vous amuſez point à ce qu'on vous dira ſans fondement ; & ne prenez jamais de deſſein, que vous ne l'ayez bien examiné.

Qu'y a-t-il de plus aimable qu'un bon Roi ? Qu'y a-t-il de plus à craindre que le peuple ? Qu'honoreront les peuples, s'ils n'honorent pas leur Roi ? Mais comment ſe maintiendra-t-il ſans le ſecours des peuples ? Appliquez-vous donc de toutes vos forces ; veillez nuit & jour ſur les devoirs de votre Charge ; ſurpaſſez, s'il ſe peut, les déſirs & l'attente de vos Sujets : prenez un ſoin particulier des pauvres & des miſérables, & votre Regne ſera un Regne éternel. L'ordre que je vous donne, fera la paix du monde ; & je dompterai par vous tous mes ennemis. Obéiſſez donc, & ne vous le faites pas ordonner davantage.

Harangue qu'on dit que Tchong hoei *fit à l'Empereur* Tching tang (*c*).

O ! Prince, que dites-vous ? C'eſt le *Tien* qui a donné la vie aux hommes (*d*) : ſujets, comme ils ſont, à cent paſſions différentes, s'ils n'ont pas un Maître qui les retienne dans le devoir, ils ne peuvent vivre en paix : mais le Ciel leur envoye un très-ſage Roi, & c'eſt par ſon moyen qu'il peut les rendre bons & heureux.

L'infame *Kié* avoit éteint toutes les lumieres de la raiſon, & le pauvre peuple étoit tombé comme dans un étang de feu : mais le Ciel vous a donné toute la prudence & toute la force néceſſaire pour délivrer l'Univers de tous ſes maux. Achevez ce que le grand *Yu* a ſi bien commencé : ſuivez ſes traces, & obéiſſez avec reſpect aux ordres du Ciel. Le

pereur eſt en vers libres & mêlez : libres, parce qu'il y en a pluſieurs ſans rimes : mêlez, parce qu'ils ne ſont pas tous égaux. Si tout le *Chu king* n'eſt pas en vers, il y en a en pluſieurs endroits, comme en celui-ci, ſemez de côté & d'autre.

(*a*) Le Texte dit : *Gin ſin*, cœur de l'homme : ce n'eſt pas proprement paſſion, mais c'eſt le penchant qui nous y conduit : c'eſt comme la partie inférieure de l'ame.

(*b*) Le Texte dit : *Tao ſin*, cœur de la raiſon : ce n'eſt pas proprement la raiſon ; c'eſt la partie ſupérieure de l'ame, qui ſe porte vers la raiſon la plus droite, & la plus pure.

(*c*) Ce *Tchin tang* détrôna le Tyran *Kié*, avec lequel la famille *Hia* fut éteinte.

(*d*) Voici comment parle l'ancien Commentaire *Tching y* : le *Tien* produit l'homme, & lui donne un corps & une ame. Chacun de nous a donc un corps viſible & matériel : il a auſſi une ame ſpirituelle & intelligente. L'homme étant produit de la ſorte, le *Tien* l'aſſiſte : je ne veux pas dire ſimplement que le *Tien*, après lui avoir donné un corps & une ame, lui fait diverſes loix ; mais je dis qu'il l'aſſiſte encore d'une maniere plus particuliere. Car l'homme penſe, agit, parle, diſtingue le vrai du faux, & le bien du mal : il a beſoin de nourriture & d'habits : il ſe trouve tantôt dans l'abondance, & tantôt dans la diſette : il eſt tour à tour en mouvement & en repos. Or, pour garder en tout cela une exacte juſtice, il faut certainement un ſecours du *Tien* ; car il y a là-dedans un droit chemin ; ſi on le ſuit, on eſt heureux ; ſi on s'en écarte, on n'a point de bien. C'eſt pourquoi le Ciel s'unit à l'homme, & l'aide à marcher conſtamment dans cette route qui conduit à l'immortalité.

Roi

Roi de *Hia* eſt coupable ; ſon crime eſt d'avoir employé, comme il faiſoit, le nom du Très-Haut, pour faire garder ſes commandemens iniques. Le Ciel l'a châtié, & il vous a chargé de l'Empire, pour rendre au monde ſon premier bonheur.

Vous ſçavez que le cruel *Kié* avoit encore quelques Sages auprès de ſa perſonne : mais le plus grand nombre de ſes gens ne valoient pas mieux que lui. Nous nous trouvâmes dans ce tems funeſte mêlez avec tous ces ſcélérats, comme un peu de bon grain ſemé dans un champ rempli d'yvraie. Comment pouvoir éviter les dangers qui nous environnoient de toutes parts ? Il n'y avoit perſonne qui ne tremblât pour ſoi ; & c'étoit aſſez pour devenir ſuſpect, que de n'avoir point de crime. Combien plus deviez-vous craindre, vous Prince, qui êtes orné de tant de vertus ? La renommée les répandoit par-tout : on vous regardoit comme un Sage Prince très-éloigné de tous les ſales plaiſirs, & nullement attaché à ſon intérêt, ne diſtribuant les Charges qu'aux plus vertueux, & meſurant toûjours la récompenſe au mérite. On ſçavoit que vous préfériez avec plaiſir le ſentiment d'autrui au vôtre ; que vous attribuiez aux autres tout le bien que vous faiſiez ; que vous ne vous excuſiez jamais, & que vous étiez toûjours prêt de vous corriger. Enfin on voyoit dans vous une grandeur d'ame digne de l'Empire de l'Univers jointe à une bonté & à une tendreſſe de pere pour vos Sujets. Tant de vertus vous avoient gagné tous les cœurs. C'eſt pourquoi le petit Roi *Ko* ayant rejetté brutalement vos préſens, vous fûtes obligé de marcher contre lui, & ce fut par-là que vous commençâtes vos juſtes conquêtes. Etiez-vous à l'Orient ? les peuples de l'Occident vous attendoient avec impatience. Mettiez-vous la paix dans le Nord ? les Barbares du Midi ſoûpiroient après vous ; & chacun s'écrioit, comme en ſe plaignant : pourquoi n'eſt-il pas venu dabord à notre ſecours. On n'entendoit que des gens qui ſe diſoient les uns aux autres : Attendons notre bon Roi ; dès qu'il paroîtra, nous reprendrons une vie nouvelle. Voilà, Prince, quel étoit pour vous l'empreſſement de tous les peuples.

Il (*a*) ne faut pas avoir ſcrupule d'être Roi : mais il faut travailler à ſe rendre un bon Roi. Dans cette vûë diſtinguez les ſages, & aſſiſtez les gens de bien : comblez de gloire ceux qui ſont d'une fidélité reconnuë, & ſecondez ceux qui n'ont que des intentions droites : donnez des ſurveillans aux petits Rois qui ſont foibles : diminuez le pouvoir de ceux qui en abuſent : privez de leur Couronne ceux qui troublent le bon ordre, & puniſſez de mort ceux que leurs crimes rendent indignes de regner. Par-là vous arrêterez les méchans, vous fortifierez les bons ; & tous ces Rois faiſant leur devoir, vous ferez regner la vertu & la paix dans tout le monde.

Lorſqu'un Souverain tâche de ſe rendre chaque jour meilleur qu'il n'eſt, tous les Peuples n'ont des cœurs que pour l'aimer : mais s'il s'imagine en avoir aſſez fait, il eſt mépriſé & abandonné de ſes parens les plus proches. Appliquez-vous de tout votre cœur à l'exercice des plus grandes vertus, afin que vos Sujets trouvent dans vous un modéle achevé. Que la juſtice ſoit la regle de toutes vos actions, & que la plus pure raiſon ſerve de bride à vos déſirs. Un bon Roi laiſſe aſſez de richeſſes aux Princes ſes enfans, en leur laiſſant l'exemple de ſes vertus pour héritage. J'ai toûjours entendu dire que c'eſt être Roi, que de regarder les autres comme capables de nous apprendre quelque choſe : car celui qui aime à s'inſtruire, s'enrichit. Au contraire le vrai moyen de ſe perdre, c'eſt de croire que les autres ne nous

(*a*) Cette penſée n'eſt pas formellement dans le Texte ; mais c'eſt le ſens de toute cette Harangue, & les Interpretes s'en ſervent pour lier ce qui précéde, avec ce qui ſuit.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 320 sur 741

valent pas ; car on eſt fort à l'étroit, quand on ſe croit ſuffire à ſoi-même. Tâchez de finir auſſi-bien que vous avez commencé : ſouvenez-vous que le Ciel eſt juſte, qu'il éleve les bons, & qu'il châtie les méchans : ſuivez exactement les Loix, pour vous aſſurer un bonheur éternel.

*Inſtruction qu'*Y yun (*a*) *donna, au jeune* Tai kia.

HERITIER de *Tching tang*, ne vous repoſez pas trop ſur la protection préſente du Ciel : il dépend en quelque façon de vous, que ſa faveur continuë. Vous ne devez donc pas trop compter ſur elle, comme ſi ce bonheur devoit toûjours durer. Si vous pratiquez conſtamment la vertu, vous conſerverez votre Couronne : mais ſi vous abandonnez la ſageſſe, ſoyez ſûr que vous perdrez tout ce que le Ciel vous a donné.

Vous en avez un bel exemple dans le Roi *Kié* : il ne perſévera point dans le chemin de la vertu : il devint impie & cruel : le ſuprême *Tien* le rejetta ; & regardant enſuite toute la terre, il chercha quelqu'un qui fût digne de regner à la place de ce malheureux Prince ; ſi-tôt qu'il l'aura trouvé, il veut lui-même l'éclairer & le conduire. Mais ce qu'il aime & ce qu'il cherche, c'eſt une vertu pure & conſtante. Voilà ce qu'il ſouhaitte dans le nouveau Roi, qu'il a deſſein de donner au monde.

Il ne trouva que *Tching tang* & moi de ce caractere. Tous deux également dévoüez à la vertu, le Ciel nous aimoit & nous portoit dans ſon cœur. C'eſt pourquoi il nous donna l'Univers entier à gouverner. Ayant ainſi pour nous le Ciel & le Peuple, nous renverſâmes ſans peine l'Empire de *Hia*. Ce n'eſt pas que le Ciel ait eu pour nous une affection déreglée ; c'eſt que le Ciel eſt toûjours pour cette vertu pure & ſolide. Ce n'eſt pas que nous ayons brigué les ſuffrages du Peuple ; c'eſt que le Peuple ne peut réſiſter à une telle vertu. Quand on s'eſt conſacré tout entier à la ſageſſe, tout réuſſit, on eſt toûjours content, toûjours heureux : mais quand on ne ſe donne à la vertu qu'à demi & pour un tems, on éprouve à coup ſûr tout le contraire. Le bonheur ou le malheur dépend donc de l'homme : car les récompenſes ou les châtimens du Ciel dépendent de nos œuvres bonnes ou mauvaiſes.

Héritier de *Tching tang*, l'Empire que vous poſſedez, eſt nouveau : que votre vertu ſoit donc auſſi nouvelle. Faites, en vous renouvellant ſans ceſſe, qu'il n'y ait point de différence entre le dernier jour de votre regne & le premier. Ne donnez les Charges qu'à ceux qui ont de la ſageſſe & du talent : mais pour votre premier Miniſtre, il vous faut un homme accompli en tout point ; parce qu'il doit vous rendre ſolidement vertueux, & faire paſſer vos vertus dans tout votre Peuple. Un homme ſi parfait eſt difficile à trouver : cherchez le donc avec un ſoin extrême ; afin que le Miniſtre & le Roi ayant les mêmes déſirs, & le même zéle, ils ne faſſent tous deux

(*a*) On prétend qu'*Y yun* aida *Tchin tang* à détrôner *Kié*. On ſuppoſe que *Tai kia* eſt fils de *Tching tang*, & qu'*Y yun* l'enferma pendant trois ans entiers dans le tombeau de ſon pere : mais il eſt ſûr que dans le corps du Texte, on ne trouve nulle part *Tai kia*. On n'y lit que *Sseë vang*, qui ſignifie un jeune Prince encore mineur. Pour ce qui eſt du fait hardi, qu'on prête à *Y yun*, on ne voudroit pas en répondre. Le Texte veut peut-être dire ſeulement qu'*Y yun* l'envoya s'inſtruire à la ſépulture, & ſur le tombeau de *Tching tang*. Quoi qu'il en ſoit, on ajoûte que cette piéce contient les derniers conſeils qu'*Y yun* lui donna, en ſe retirant de la Cour, pour aller mener une vie privée dans le repos de la ſolitude.

qu'un ſeul tout, (a) par leur étroite & intime union.

La vraie vertu ne s'aſtreint point aux opinions d'aucun maître étranger : le bien ſolide eſt le ſeul maître qu'elle ſe propoſe d'écouter. Un tel maître n'exige pas toûjours la même choſe : mais encore que ſuivant ſes leçons, on agiſſe directement ſelon les diverſes circonſtances; on eſt cependant toûjours étroitement attaché à l'unité, hors de laquelle il n'y a rien de bon. C'eſt pour lors que tous les Peuples s'écrient : O ! que ſon cœur eſt pur & parfaitement un ! Il eſt digne de l'Empire qu'il a reçû : il rendra ſes Sujets éternellement heureux.

Hiſtoire & Entretien de l'Empereur Cao tsong, *& de* Fou yue, *ſon Miniſtre.*

L'Empereur répondit aux Grands par un court écrit de ſa main, dans lequel il diſoit : Depuis que j'ai hérité de l'Empire du Monde, j'ai toûjours appréhendé de n'avoir pas toute la vertu dont j'ai beſoin pour le bien gouverner. C'eſt pourquoi juſqu'ici je n'ai oſé donner aucun ordre. Mais n'étant occupé dans le ſilence de la nuit, que des moyens de remplir comme il faut mes devoirs, il m'a ſemblé que le Seigneur me donnoit lui-même de ſa main un Miniſtre fidéle : ce ſera cet homme extraordinaire qui vous parlera en ma place.

L'Empereur fit donc auſſi-tôt tirer le portrait de ce Miniſtre promis, tel qu'on le lui avoit montré, & n'omit rien pour le faire déterrer par ce moyen, s'il étoit caché dans quelque coin de l'Empire. On trouva dans le déſert un homme qui s'étoit bâti une petite grotte au pied du mont *Yen*, & il parut à ceux qui le cherchoient, parfaitement ſemblable à la peinture qu'ils avoient en main. Du moment que l'Empereur le vit, il le reconnut; & en préſence de toute ſa Cour, il le fit ſon premier Miniſtre, & lui dit :

Ne ceſſez point de m'avertir chaque jour, & de me reprendre très-ſouvent, afin de m'aider à acquérir la vraie ſageſſe. Songez que je ſuis comme un morceau de fer brut; c'eſt vous qui devez me façonner & me polir. Songez que j'ai à paſſer un torrent large & dangereux; c'eſt vous qui devez me ſervir de Barque & d'Aviron. Songez que je ſuis comme une terre ſéche & aride; il faut que vous ſoyez comme une douce pluie qui la rafraîchiſſe, & qui la rende féconde. Ouvrez donc votre cœur, & verſez dans le mien toutes les richeſſes qu'il renferme : mais n'allez pas m'épargner; car ſi la médecine n'eſt un peu forte, le malade ne guerit point. Aſſociez-vous tous ceux qui m'approchent, & uniſſez-vous tous pour me corriger de concert; afin que ſemblable aux anciens Rois, & digne héritier des vertus de *Tching tang*, je puiſſe comme lui rendre mes Peuples heureux. Acquittez-vous fidélement de cette obligation que je vous impoſe; & ne déſiſtez point, que vous ne m'ayez rendu tel que je dois être.

Fou yue répondit à l'Empereur : comme une piéce de bois devient droite, en ſuivant exactement le cordeau; de même les Rois deviennent vertueux, en ſe conformant aux ſages conſeils qu'on leur donne. Quand un Roi eſt vertueux, le premier Miniſtre eſt porté de lui-même à faire ſon devoir. Mais ſi ce bon Roi veut de plus qu'on

(a) Cette idée d'un tout compoſé d'un bon Roi, & d'un parfait Miniſtre d'Etat, étoit fortement imprimée dans le cœur de celui ou de ceux qui ont fait ces anciens Livres-ci. Ils en apportent pour exemple *Yao* & *Chun*; *Chun* & *Yu*; *Vou vang* & *Tcheou kong*. Mais cela ne paſſe pas plus loin.

ne manque point de l'avertir; qui oſeroit ne pas obéir à un commandement ſi beau ?

Un bon Roy ſert le Ciel, & marche dans la voye qui lui eſt marqué. C'eſt en obéiſſant à cette ſuprême volonté, qu'il partage l'Empire en divers Royaumes; qu'il y établit des Rois, ſur leſquels il ſe repoſe; & qu'il met auprès d'eux des gens habiles, pour les aider dans le gouvernement de leurs Etats: bien éloigné de ne penſer qu'à ſes plaiſirs, il croit n'être né que pour faire le bonheur du monde. Il n'y a que (*a*) le Ciel ſeul, duquel on puiſſe dire qu'il voit, & qu'il entend tout par lui-même, & il n'y a que les bons Rois, qui s'efforcent d'imiter en cela le Ciel, autant qu'ils peuvent. C'eſt pourquoi les Grands Officiers ſont toûjours pleins de ſoumiſſion & de reſpect; & leurs Peuples joüiſſent en ſûreté des douceurs de la Paix.

La honte des Rois ne vient que des ordres injuſtes qu'ils donnent; & les révoltes des Peuples ne naiſſent que des guerres que les Rois font trop légerement. Ne récompenſez jamais qu'à propos. Il vaut mieux que les habits demeurent dans le coffre, que de les donner ſans raiſon. Enfin examinez-vous bien vous-même, avant que de punir perſonne. Un Roi qui remplit parfaitement ces quatre points, eſt vraiment éclairé, & tout conſpire à le rendre heureux. La paix ou le trouble de votre Empire dépend de ceux que vous avez mis en Charge. Ne donnez donc jamais le plus petit emploi par faveur, à un ſujet que vous ſçavez n'en être pas capable; & n'en confiez jamais aucun important à un méchant homme, quelques talens qu'il puiſſe avoir. Examinez ſérieuſement avant que d'agir, ſi ce que vous allez faire eſt bon, & quelque bon qu'il ſoit, voyez s'il eſt à propos de le faire dans un tel tems & en telles circonſtances. S'imaginer qu'on a de la vertu, c'eſt n'en avoir que bien peu: & ſe vanter de ſon habileté, c'eſt perdre tout ſon mérite.

Il faut en toutes choſes avoir une grande prévoyance, c'eſt le moyen de détourner bien des malheurs. Qui prodigue ſes graces, s'attire du mépris: & qui ne rougit point d'être averti des moindres fautes, n'en commettra point de conſidérables. Tout conſiſte à bien regler votre cœur; car s'il eſt droit, votre gouvernement ſera parfait. Dans ce qui concerne les cérémonies, on ne doit pas négliger la pompe extérieure; mais il ne faut pas en demeurer-là. C'eſt du fonds du cœur que doit procéder tout ce qui paroît au-dehors. Trop peu d'extérieur marqueroit du mépris; & trop de façons cauſeroit du trouble. Ce ſont deux excès qu'on doit également éviter.

Je ſuis charmé, s'écria l'Empereur, de tout ce que je viens d'apprendre. Mon unique ſoin déſormais ſera d'y conformer ma vie. Si je ne vous avois pas pour me donner des conſeils ſalutaires, je ne ſçaurois comment m'y prendre pour acquérir la vertu.

(*a*) Il y a deux Commentaires ſur cet endroit, dont les paroles ſont remarquables: le premier qui s'appelle *Ge ki*, s'explique ainſi: Le Ciel, dit-il, ne parle point, & il ſe fait croire; l'Eſprit Souverain ne ſe fâche point, & il ſe fait craindre. Il eſt ſouverainement vérace; c'eſt pourquoi il ſe fait croire. Il n'a aucune paſſion; c'eſt pourquoi il ſe fait craindre. Le Ciel, en tant qu'incompréhenſible, s'appelle Eſprit: l'Eſprit, en tant qu'immuable & éternel, s'appelle Ciel. Quand on dit qu'il ſe fait croire, parce qu'il eſt très-vérace, c'eſt-à-dire, qu'il a une très-néceſſaire & très-certaine raiſon, qui ne ſe trompe jamais. Quand on dit qu'il ſe fait craindre, parce qu'il n'eſt point partial, c'eſt-à-dire, qu'il eſt la juſtice même, & qu'ainſi l'on ne ſe mocque pas impunément de lui. Enfin, c'eſt parce qu'il eſt éternel, immuable, & incompréhenſible, qu'on dit ici qu'il ſçait tout.

Le ſecond Commentaire s'appelle *Ge xiang*. C'eſt celui du feu Empereur *Cang hi*. Voici comment il s'explique: Le Ciel eſt au-deſſus de tout: rien n'eſt plus agréable: rien n'eſt plus juſte. Il eſt très-ſpirituel, & très-intelligent: il ne ſe ſert point d'oreille, & il entend tout; non-ſeulement rien ne lui échappe dans l'Empire du monde, mais dans les lieux les plus ſecrets & les plus cachez, il voit tout ce qui s'y paſſe: il pénétre dans tout; il examine tout. Voilà le modéle qu'un bon Roi ſe propoſe: il n'aime, ni ne hait par caprice: il ne ſuit que la droite raiſon dans les récompenſes; & ainſi on peut dire en quelque façon, que ſemblable au Ciel, il voit & il entend tout.

Fuc

Fou yue battoit la terre du front par reſpect; & reprenant enſuite la parole : il n'eſt pas difficile, dit-il, de connoître le bien; la difficulté eſt de le faire. Aimez la vertu, Prince, vous ne trouverez dès-lors rien de plus doux, & vous ſerez ſemblable aux anciens Rois vos ancêtres. Si je ne vous parlois pas librement, comme je viens de faire, je ſerois coupable, & indigne du rang où vous m'avez élevé.

Il n'y a que vous, dit l'Empereur, qui puiſſiez me donner des Lettrez, tels que je les ſouhaitte. Vous ſçavez que quand on veut faire du vin, (*a*) on y jette des drogues qui le font fermenter, & qui lui donnent de la force. Vos conſeils ont ſur moi le même effet : ils m'élevent, & me communiquent un courage, que je n'aurois point ſans vous. Quand on prépare un boüillon, vous ſçavez qu'on a ſoin d'y mettre des ingrédiens, (*b*) qui empêchent qu'il ne ſoit fade. Vos leçons font ſur moi la même choſe : elles aſſaiſonnent ma vertu. Travaillez donc avec moi ſur moi-même; & ſoyez ſûr que rien au monde ne m'eſt plus à cœur, que de faire tout ce que vous me direz.

Vouloir être inſtruit, répondit *Fou yue*, c'eſt une très-bonne marque, car cela montre qu'on a un vrai déſir de bien faire : mais on ne viendra jamais à bout de ce qu'on ſouhaitte tant, qu'en ſuivant les maximes des anciens Rois. Qu'on puiſſe s'immortaliſer, en ſuivant une autre route, c'eſt ce que juſqu'ici je n'ai pas encore appris.

L'étude de la ſageſſe conſiſte à être bien (*c*) humble, comme ſi l'on étoit incapable de tout : mais il faut en même-tems être auſſi ardent, que ſi l'on n'avoit rien fait, & qu'on pût tout faire : c'eſt le moyen d'éviter deux grands défauts, qui ſont la pareſſe & l'orgüeil. Dès qu'on en eſt délivré, on avance aiſément & promptement dans les voyes de la véritable ſageſſe. Croyez-moi, Prince, & mettez-le en pratique, vous en éprouverez bientôt les effets. Inſtruire les ignorans, c'eſt en même-tems s'inſtruire ſoi-même; & quand on s'exerce conſtamment dans l'un & dans l'autre, étant maître & diſciple tout enſemble, on croît en ſageſſe, ſans preſque s'en appercevoir. Mais pour ne point ſe tromper, il faut toûjours prendre les anciens Rois pour votre modéle.

(*a*) Le vin, ou plûtôt la bierre Chinoiſe ſe fait avec une eſpece de Ris particulier. Il faut, quand il eſt preſque cuit, y ajoûter certaines drogues, pour le faire lever.

(*b*) Le Texte dit *Yen moei*. *Yen*, c'eſt du Sel, & *moei*, une ſorte de fruit, qui donne du goût.

(*c*) Ce n'eſt pas ſeulement en cet endroit qu'on recommande l'humilité : cette vertu fondamentale eſt exaltée en pluſieurs endroits de ces anciens Livres, & il eſt auſſi ordinaire de rencontrer chez les Chinois des leçons d'humilité, qu'il étoit rare d'en trouver parmi les Philoſophes Grecs & les Latins.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 324 sur 741

LE CHI KING,

Troiſiéme Livre Canonique du premier Ordre.

LE caractere *Chi*, ſignifie vers, parce qu'en effet tout ce Livre ne contient que des Odes, des Cantiques, & des Poëſies compoſées ſous les Regnes de la troiſiéme race, où l'on voit décrites les mœurs, les coûtumes, les maximes des petits Rois, qui gouvernoient les Provinces ſous la dépendance de l'Empereur. Les unes n'ont que trois ſtrophes ou ſtances, qui préſentent la même penſée, comme ſous trois jours aſſez peu différens, excepté que chaque ſtance ſemble enchérir ſur la précédente: les autres paroiſſent écrites d'un ſtile plus noble & plus grand. Le nombre des ſtances n'eſt pas borné, & chaque ſtance eſt le plus ſouvent de dix vers.

Les Interprêtes Chinois ne ſont pas trop heureux à déchiffrer ces poëſies: ils ſe ſont fait un ſyſtême qui a ſes contradictions, & qui n'eſt pas d'ailleurs fort honorable à ces précieux reſtes d'une antiquité ſi reculée: on y donne de grandes loüanges à la vertu, & on y trouve grand nombre de maximes très-ſages; auſſi Confucius en fait-il un grand éloge, & aſſûre que la doctrine eſt très-pure & très-ſainte: c'eſt ce qui a fait juger à quelques Interpretes, que cet ouvrage a été corrompu par le mélange de pluſieurs piéces mauvaiſes; car il s'y en trouve d'extravagantes & d'impies, qui les font regarder comme apocryphes. Cependant ces Poëſies ſont d'une grande autorité dans l'Empire. Le ſtile en eſt très-obſcur, & cette obſcurité vient ſans doute du laconiſme, des métaphores, & de la quantité d'anciens proverbes, dont l'ouvrage eſt ſemé. Mais c'eſt cette obſcurité-là même, qui lui concilie l'eſtime, & la vénération des ſçavans.

On peut partager ces Poëſies en cinq eſpéces différentes.

La premiere comprend les éloges des hommes, qui ſe ſont rendus illuſtres par leurs talens & par leurs vertus; avec pluſieurs inſtructions, qu'on avoit coûtume de chanter dans les ſolemnitez, dans les ſacrifices, aux obſéques & aux cérémonies qui ſe font en mémoire des ancêtres.

La ſeconde contient les Coûtumes établies dans le Royaume: ce ſont comme des Romans, qui étoient compoſez par des particuliers, qui ne ſe chantoient pas, mais qui ſe récitoient en préſence de l'Empereur & de ſes Miniſtres. On y fait naïvement la peinture des mœurs, & l'on y cenſure les défauts des Peuples, & des Princes qui les gouvernent.

La troiſiéme s'appelle comparaiſon; parce que tout ce qui y eſt contenu s'explique par des ſimilitudes & des comparaiſons.

La quatriéme contient des choſes élevées juſqu'au ſublime; parce qu'elles commencent d'ordinaire par certains traits hardis, qui cauſent de l'admiration, & qui préparent l'eſprit à ſe rendre attentif à ce qui ſuit.

Enfin la cinquiéme renferme les Poëſies ſuſpectes, & que Confucius a rejettées comme apocryphes. Pour donner quelque idée de cet ouvrage, je vais en rapporter quelques Odes, qui ont été fidelement traduites par le Pere de Premare.

ODES CHOISIES DU CHI KING.

PREMIERE ODE.

Un jeune Roi prie ſes Miniſtres de l'inſtruire.

JE ſçai qu'il faut veiller ſans ceſſe ſur ſoi-même; que le Ciel a une intelligence à qui rien n'échappe; que ſes Arrêts ſont ſans appel. Qu'on ne diſe donc pas qu'il eſt tellement élevé & ſi loin de nous, qu'il ne penſe guéres aux choſes d'ici-bas. Je ſçai qu'il conſidére tout; qu'il entre dans tout, & qu'il eſt ſans ceſſe préſent à tout. Mais hélas! je ſuis encore bien jeune; je ſuis peu éclairé, & je n'ai pas aſſez d'attention ſur mes devoirs; je m'applique cependant de toutes mes forces, & je tâche de ne point perdre de tems, ne déſirant rien avec plus d'ardeur, que d'arriver à la perfection. J'eſpere que vous m'aiderez à porter un fardeau ſi peſant; & que les bons conſeils que vous voudrez bien me donner, ne ſerviront pas peu à me rendre ſolidement vertueux, ainſi que je le déſire.

SECONDE ODE.

A la loüange de Ven vang (*a*).

C'Eſt le Ciel qui a fait cette haute Montagne, & c'eſt *Tai vang* qui l'a renduë un deſert: cette perte vient uniquement de ſa faute: mais *Ven vang* lui a rendu ſon premier éclat. Le chemin où celui-là s'étoit engagé, eſt rempli de dangers: mais la voïe de *Ven vang* eſt droite & facile. Poſterité d'un ſi ſage Roi, conſervez cherement le bonheur qu'il vous a procuré.

TROISIEME ODE,

à la loüange du même.

CElui qui ſeul eſt Roi & Suprême Seigneur, abaiſſe ſa Majeſté juſqu'à prendre ſoin des choſes d'ici-bas. Toûjours attentif au vrai bonheur du monde, il promene ſes regards ſur la face de la Terre. Il voit deux peuples qui ont abandonné ſes Loix, & le Très-Haut ne les abandonne pas encore: il les examine, il les attend; il cherche par tout un homme ſelon ſon cœur, & il veut étendre lui-même ſon Empire. Dans ce deſſein, il arrête avec amour ſes yeux vers l'Occident. C'eſt-là qu'il doit habiter, & regner avec ce nouveau Roi.

(*a*) *Ven vang*, ſelon les Interpretes & les Hiſtoriens, étoit pere de *Vou vang*, Fondateur de la troiſiéme race. *Ven vang* ſignifie proprement Roi de Paix.

Il (*a*) commence donc par en ôter toutes les mauvaiſes herbes, & il nourrit avec ſoin les bonnes : il émonde ce que les arbres ont de trop, & il met entre eux un bel ordre : il arrache les roſeaux, & il cultive les mûriers. Le Seigneur va rendre aux hommes leur premiere vertu ; tous leurs ennemis s'enfuiront devant eux : le Ciel veut ſe donner un égal. (*b*) Jamais volonté ne fut plus abſoluë.

Le Seigneur regarde cette ſainte Montagne ; c'eſt un ſéjour de paix : auſſi n'y croît-il aucun des bois dont on fait les armes. C'eſt un Regne éternel ; auſſi n'y voit-on que des arbres dont les feüilles ne tombent point. C'eſt l'ouvrage du Très-Haut ; il a mis le cadet à la place de l'aîné : il n'y a que *Ven vang*, dont le cœur ſçache aimer ſes freres : il fait tout leur bonheur & toute leur gloire : le Seigneur l'a comblé de ſes biens, & lui a donné tout l'Univers pour récompenſe.

Le Seigneur pénétre dans le cœur de *Ven vang* (*c*) & il y trouve une vertu ſecrette & inexplicable, dont l'odeur ſe repand par tout. C'eſt un merveilleux aſſemblage de ſes dons les plus précieux ; l'intelligence pour regler tout ; la ſageſſe pour éclairer tout ; la ſcience, pour enſeigner ; le Conſeil, pour gouverner ; la pieté & la douceur, pour ſe faire aimer ; la force & la majeſté, pour ſe faire craindre ; une grace enfin & un charme qui lui attire tous les cœurs : vertus toûjours les mêmes, & incapables de changer. C'eſt comme un appanage qu'il a reçû du Très-Haut : c'eſt un bonheur qu'il a répandu ſur ſa poſtérité.

Le Seigneur a dit à *Ven vang* : Quand le cœur n'eſt pas droit, les deſirs ne ſont pas reglez, & on n'eſt pas propre pour ſauver l'Univers. Vous êtes parfaitement incapable de ces défauts. Montez donc le premier ſur la Montagne, afin d'attirer tout le monde après vous. Voilà des rebelles qui n'obéiſſent pas à leur Souverain : ſe croïant au-deſſus des hommes, ils les tyranniſent : armez-vous de ma colere, déployez vos étendarts, rangez vos Troupes, remettez par-tout la paix, & fixez le bonheur de votre Empire, & répondez à ce que l'Univers attend de vous.

Auſſi-tôt *Ven vang*, ſans quitter ſa Cour, monte ſur le haut de la Montagne. Rentrez dans vos cavernes, eſprits rebelles ; c'eſt ici la montagne du Seigneur ; vous ne pouvez y être admis. Ces vives ſources ſont les eaux pures, où les Sujets de *Ven vang* ſe déſaltérent ; ces plaiſirs ne ſont pas pour vous. *Ven vang* a choiſi cette montagne : il a ouvert lui-même ces clairs ruiſſeaux ; c'eſt-là que tous les peuples fideles doivent venir : c'eſt-là que tous les Rois doivent ſe rendre.

Le Seigneur a dit à *Ven vang* (*d*) : j'aime une vertu pure & ſimple comme la vôtre : elle ne fait pas grand bruit ; elle n'a pas grand éclat au-dehors, elle n'eſt point empreſſée, elle n'eſt point fiére : on diroit que vous n'avez d'eſprit & de lumieres, que pour vous conformer à mes ordres : vous connoiſſez votre ennemi, uniſſez contre lui toutes vos forces, préparez vos machines de guerre : attelez vos chars, allez détruire le Tyran ; chaſſez-le du Trône qu'il uſurpe : chariots armez, ne vous preſſez pas : murs élevez, ne craignez rien : *Ven vang* n'eſt

(*a*) Tout ceci doit s'entendre allégoriquement, ſelon le ſtile de la Poëſie antique. Le *Chi king* eſt plein d'endroits ſemblables.

(*b*) Le caractere *Poei* veut dire compagnon, égal. On le prend quelquefois pour Epoux & Epouſe. Les Interpretes ont crû qu'on parloit ici de l'Epouſe que le Ciel deſtinoit à *Ven vang*, & que le *Chi king* appelle ailleurs *Tien poei*, ſœur du Ciel.

(*c*) On lit dans le Texte *Vang ti* ; mais les meilleurs Interpretes conviennent que c'eſt une faute, & qu'il faut lire *Ven vang*, parce que tout ce qu'on dit en cet endroit, ne peut convenir à un autre qu'à *Ven vang*.

(*d*) Voici de belles paroles d'un diſciple & d'un Commentateur de *Tchu hi*. Cet homme admirable, dit-il, eſt complaiſant, & doux ; il eſt humble & toûjours prêt à ceder : on diroit à l'entendre, qu'il ne ſçait rien, & qu'il n'eſt capable de rien. Quand un cœur eſt ainſi diſpoſé, de quelles richeſſes ne peut-il pas ſe remplir ! C'eſt pourquoi la vertu la plus élevée & la plus éclatante eſt fondée ſur ce fondement ſolide & inébranlable de l'humilité ; & il n'y a point d'homme plus éclairé, que celui qui ſe croit ſincérement le plus borné dans ſes lumiéres.

pas

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 327 sur 741

pas précipité dans ſa marche : ſa colere ne reſpire que la paix : il prend le Ciel à témoin de la bonté de ſon cœur : il voudroit qu'on ſe rendît ſans combat, & il eſt prêt de pardonner aux plus coupables. Bien loin qu'une ſi grande douceur lui attire aucun mépris, jamais il ne parut plus digne d'être aimé. Mais ſi l'on ne ne ſe rend pas à tant de charmes, ſes chariots arrivent avec grand bruit : le Tyran ſe confie vainement dans la hauteur & la force de ſes murailles : *Ven vang* l'attaque; il le combat ; il en triomphe ; il détruit ſon cruel Empire, & bien loin qu'une telle juſtice le rende odieux, jamais l'Univers ne fut plus diſpoſé à ſe ranger ſous ſes loix.

QUATRIE'ME ODE

Conſeils donnez à un Roi.

UN extérieur grave & majeſtueux eſt comme le Palais où réſide la vertu : mais on le dit, & il eſt vrai : aujourd'hui les plus ignorans en ſçavent aſſez pour voir les défauts d'autrui, & les plus éclairez ne ſont aveugles que ſur leurs défauts propres.

Celui qui n'exige rien de perſonne au-deſſus de ſes forces, peut enſeigner l'Univers, & le vrai ſage fait ce qu'il veut du cœur des hommes. Ne formez point de deſſein où il entre le moindre intérêt: donnez de ſi bons ordres, que vous ne ſoyez pas obligé de les changer : ayez un certain air de probité & de vertu, qui réponde de ces deux points, afin de ſervir de modele à tout le peuple.

Mais hélas ! ces ſages leçons ne ſont plus d'uſage : tout eſt renverſé, on eſt comme enſeveli dans une yvreſſe honteuſe, & parce que l'yvreſſe plaît, on ne penſe plus au bon ordre, on n'étudie plus les maximes des anciens Rois, pour faire revivre leurs ſages Loix.

L'auguſte Ciel, dites-vous, ne vous protege plus ; mais il n'aime que ceux qui ſont déclarez pour la vertu: vous êtes au milieu du courant, craignez qu'il ne vous entraîne. Veillez ſans ceſſe ſur les moindres choſes, en obſervant exactement l'heure du lever & du coucher, & en prenant ſoin que votre maiſon ſoit toûjours propre : vous rendrez le peuple diligent à votre exemple en tenant vos chars & vos chevaux, vos ſoldats, & vos armes en bon état, vous éviterez la guerre, & écarterez les Barbares.

Perfectionnez votre peuple, & obſervez le premier les Loix que vous lui donnez ; vous vous épargnerez par-là bien des chagrins. Sur-tout peſez meurement vos ordres, & ayez un ſoin extrême de votre extérieur ; alors tout ſera paiſible, tout ſera bien. On peut ôter une tache d'un diamant, à force de le polir : mais ſi vos paroles ont le moindre défaut, il n'y a pas moien de l'effacer.

Ne parlez donc jamais qu'avec grande réſerve, & ne dites pas : ce n'eſt qu'un mot. Songez qu'on ne peut retenir votre langue ; & que ſi vous ne la retenez vous-même, vous ferez mille fautes. Les paroles pleines de ſageſſe ſont comme la vertu, cela ne demeure point ſans récompenſe : par elle vous aſſiſtez vos amis, & tous les peuples qui ſont vos enfans, deviennent vertueux, en ſuivant d'âge en âge vos maximes.

Lorſque vous êtes avec de ſages amis, compoſez-vous tellement, qu'on ne voye rien dans toute votre perſonne que de doux & d'aimable : dans votre domeſtique, qu'il ne vous échappe rien de déreglé. Enfin, quand vous êtes ſeul dans le lieu le plus ſecret de votre logis, ne vous permettez rien de honteux ; ne di-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 328 sur 741

tes pas : perſonne ne me voit (*a*) : car il y a un Eſprit intelligent qui voit tout : il vient lorſqu'on y penſe le moins, & c'eſt ce qui doit nous tenir dans une attention continuelle ſur nous-mêmes.

Votre vertu ne doit pas être commune, il faut arriver à la plus haute perfection. Réglez ſi bien tous vos mouvemens, que vous ne vous détourniez jamais du chemin le plus droit : ne paſſez point les bornes que la vertu vous preſcrit, & fuiez tout ce qui pourroit la bleſſer. Propoſez-vous à tout le monde comme un modéle, qu'il puiſſe imiter ſans crainte. On rend, dit le proverbe, une poire pour une pêche. Vous ne recüeillerez que ce que vous aurez ſemé. Vous dire le contraire, c'eſt vous tromper : c'eſt, comme on dit, chercher des cornes au front d'un agneau naiſſant.

Une branche d'arbre, qui eſt ſimple & pliante, prend toutes les formes qu'on lui donne : un homme ſage poſſede l'humilité, fondement ſolide de toutes les vertus. Parlez lui des belles maximes de l'antiquité, il s'y ſoumet incontinent, & tâche de les mettre en pratique. Au contraire l'inſenſé s'imagine qu'on le trompe, & ne veut rien croire. Chacun ſuit ainſi ſon penchant.

O ! mon fils, vous ignorez, dites-vous, le bien & le mal : ce n'eſt pas en vous tirant par force, que je veux vous conduire à la vraie vertu ; mais c'eſt en vous donnant des preuves ſenſibles de tout ce que je vous dis : ce n'eſt pas en écoûtant ſimplement mes leçons, que vous deviendrez ſage ; c'eſt en les pratiquant de tout votre cœur. Reconnoître, comme vous faites, votre incapacité, c'eſt une excellente diſpoſition pour être bien-tôt en état d'inſtruire les autres : car du moment qu'on n'eſt plus rempli de ſoi-même, ni enflé d'un vain orgüeil, ce qu'on apprend le matin, on le met en exécution avant la fin du jour.

Le *Tien* ſuprême diſtingue clairement le bien & le mal : il hait les ſuperbes, & chérit les humbles : il n'y a pas un ſeul inſtant où je ne puiſſe offenſer le *Tien* : le moyen donc d'avoir un moment de joie dans cette miſérable vie ? Elle paſſe comme un ſonge, & la mort vient avant qu'on ſoit déſenchanté. Voilà ce qui fait ma douleur. Je n'oublie rien pour vous inſtruire, & vous m'écoutez à peine. Bien loin d'aimer mes leçons, elles vous paroiſſent peut-être trop rudes. Vous dites que vous n'êtes pas dans la ſaiſon d'être ſi ſage : mais ſi vous n'embraſſez maintenant la vertu, comment y arriverez-vous dans une caduque vieilleſſe ?

O ! mon fils, je ne vous prêche que les grandes maximes des anciens Rois. Si vous écoutez mes conſeils, vous n'aurez jamais aucun ſujet de vous repentir. Le Ciel eſt en colere, vous craignez qu'il n'éclate contre vous & votre Peuple : vous avez dans les ſiécles paſſez de fameux éxemples de ſa conduite. Le Seigneur ne s'écarte jamais dans ſes voies. Soyez bien perſuadé que de ne pas entrer inceſſamment dans le chemin de la vertu, que je viens de vous ouvrir, c'eſt attirer ſur vous & ſur votre Empire les plus grands malheurs.

(*a*) Voici comme parle *Tchu hi* : Il faut bien ſe perſuader, dit-il, que le Seigneur des Eſprits & de toutes les choſes inviſibles eſt intimement répandu par tout. Il vient ſans qu'on s'apperçoive de ſa préſence, & quelque attention qu'on ait, il faut toûjours craindre. Que ne doit-on donc point appréhender, quand on n'y penſe ſeulement pas ! Tout cela veut dire qu'il ne ſuffit point de régler ſeulement tout ce qui paroit au-dehors ; mais qu'il faut ſur-tout veiller continuellement ſur les moindres mouvemens de ſon intérieur.

CINQUIE'ME ODE.

Sur la perte du genre humain.

JE leve les yeux vers le Ciel, il paroît comme de bronze. Nos malheurs durent depuis long-tems : le Monde eſt perdu : le crime ſe répand comme un poiſon fatal : les filets du péché ſont tendus de toutes parts ; & l'on ne voit point d'apparence de guériſon.

Nous avions d'heureux champs, la femme nous les a ravis. Tout nous étoit ſoumis, la femme nous a jetté dans l'eſclavage. Ce qu'elle hait, c'eſt l'innocence ; & ce qu'elle aime, c'eſt le crime.

Le mari ſage éleve l'enceinte des murs ; mais la femme qui veut tout ſçavoir, les renverſe. O ! qu'elle eſt éclairée ! c'eſt un oiſeau, dont le cri eſt funeſte : elle a eu trop de langue, c'eſt l'échelle par où ſont deſcendus tous nos maux. Notre perte ne vient point du Ciel, c'eſt la femme qui en eſt cauſe. Tous ceux qui n'écoutent point les leçons de la ſageſſe, ſont ſemblables à cette malheureuſe.

Elle a perdu le genre humain : ce fut d'abord une erreur, & puis un crime : elle ne ſe reconnoît ſeulement pas, & dit : qu'ai-je fait ? l'homme ſage ne doit point s'expoſer (*a*) aux périls du commerce ; ni la femme ſe mêler d'autre choſe, que de coudre & de filer.

D'où vient que le Ciel vous afflige ? Pourquoi les Eſprits Céleſtes ne vous aſſiſtent-ils plus ? C'eſt que vous vous êtes livré à celui que vous deviez fuïr, & que vous m'avez quitté, moi que vous deviez uniquement aimer : toutes ſortes de maux vous accablent ; il n'y a plus aucun veſtige de gravité & de pudeur. L'homme s'eſt perdu, & l'Univers eſt ſur le point de ſa ruine.

Le Ciel jette ſes filets, ils ſont répandus par tout : l'homme eſt perdu ; voilà ce qui m'afflige. Le Ciel tend ſes filets, ils ne ſont pas loin : c'en eſt fait, l'homme eſt perdu ; voilà ce qui fait toute ma triſteſſe.

Ce ruiſſeau ſi profond a une ſource, d'où il eſt ſorti ; ma douleur lui reſſemble : elle eſt profonde, & elle vient de bien loin. Il n'a plus ce qu'il poſſedoit (*b*) avant ſa chûte, & il a enveloppé tous ſes enfans dans ſon malheur. O Ciel ! vous pouvez ſeul y apporter remede : effacez la tache du pere, & ſauvez la poſtérité.

(*a*) Le texte eſt preſque inintelligible en cet endroit, de l'aveu même des Interprêtes. Ainſi on ne voudroit pas garantir cette traduction. Peut-être que le texte eſt corrompu : peut-être cache-t'il quelqu'autre ſens qu'on n'a pû découvrir.

(*b*) Bien que le Ciel, dit *Tchu hi*, ſoit tellement élevé au-deſſus de nous, qu'il ſemble que ce bas monde ſoit indigne de ſes ſoins ; cependant ſes voies & ſes deſſeins ſont impénétrables : il peut fortifier la foibleſſe même, & rétablir l'ordre, lors même que tout paroît perdu. Si *Yeou vang* vouloit changer, & devenir un homme nouveau, le Ciel ſuſpendroit ſon Arrêt, & la poſtérité de ce malheureux n'auroit pas été tout-à-fait perduë.

SIXIEME ODE.

Lamentations ſur les miſeres du genre humain.

QU'IL (*a*) tombe tant de grêle dans cette ſaiſon, c'eſt un prodige. La douleur bleſſe mon ame, quand je vois les déſordres des pécheurs. Peuvent-ils aller plus loin? Regardez le triſte état où je ſuis réduit: ma douleur croît à chaque inſtant. Ayez quelque égard aux ſoins que je me donne: la triſteſſe me tue, & je ſuis obligé de la cacher.

J'ai reçû la vie de mes parens: ne me l'ont-ils donnée, que pour que je fuſſe accablé de tant de maux? Je ne puis ni avancer ni reculer. Les hommes exercent leurs langues à ſe flatter, ou à ſe détruire; & quand j'en parois affligé, je ſuis l'objet de leurs railleries.

J'ai le cœur rempli d'amertume, en voyant une telle miſere: les plus innocens ſont le plus à plaindre: d'où peuvent-ils eſpérer du ſecours? Où vont s'arrêter ces Corbeaux? Qui ſont ceux qui doivent leur ſervir de proye?

Voyez cette grande forêt: elle n'eſt pleine que de bois propre à être jetté au feu. Le Peuple accablé de tant de maux regarde le Ciel, (*b*) & ſemble douter de la Providence. Mais quand l'heure d'exécuter ſes Arrêts ſera venuë, nul ne pourra s'y oppoſer. C'eſt l'Etre ſuprême, c'eſt le ſeul Souverain: quand il punit, il eſt juſte, & on ne peut l'accuſer d'agir par haine.

Mais les Impies regardent comme bas ce qui eſt haut, & comme haut ce qui eſt bas. Quand donc finiront leurs excès? Ils appellent les ſages vieillards, & ils leur diſent en riant: expliquez-nous vos ſonges. Ils ſont couverts de péchez, & ils ſe croyent être ſans reproche. Parmi les corbeaux comment diſtinguer le mâle de la femelle?

Quand je penſe au Maître de l'Univers, à ſa grandeur & à ſa juſtice, je m'abaiſſe devant lui, & je tremble qu'il ne me reprenne. Cependant toutes mes paroles partent du fond de mon cœur, & ſont conformes à la raiſon. Les méchans ont des langues de ſerpent pour déchirer les gens de bien, & ils ſont tranquilles.

Voyez cette vaſte campagne: elle n'eſt remplie que de mauvaiſes herbes qui ſortent de ſon ſein. Le Ciel paroît ſe joüer de moi, comme ſi je n'étois rien; & il exige un compte exact, comme ſi j'avois encore quelque choſe expoſée à la rage de mes ennemis. Ai-je la force de m'en délivrer?

Mon cœur eſt plongé dans la triſteſſe: il eſt étroitement ſerré par la douleur. D'où viennent donc tous les déſordres qui naiſſent aujourd'hui? L'incen-

(*a*) Il y a dans la Poëſie ancienne mille endroits, comme le début de cette Ode, & comme le commencement de la quatriéme & de la ſeptiéme ſtance. Le ſtile en eſt plus noble & plus poëtique: c'eſt le goût dans lequel tout le *Chi king* a été fait; & ce goût dure même encore aujourd'hui.

(*b*) *Tchu ſong tching*, un des deſcendans de *Tchu hi* parle en cet endroit d'une maniere très-claire. Rendre heureux les bons, dit-il, & punir ſévérement les méchans, c'eſt la regle conſtante que le Ciel obſerve. Que ſi l'on ne voit pas toûjours en ce monde les gens de bien récompenſez, & les méchans punis, c'eſt que l'heure déciſive de leur ſort n'eſt pas venuë. Avant ce dernier moment l'homme peut, pour ainſi dire, vaincre le Ciel. Mais quand l'Arrêt ſera une fois porté, le Ciel certainement triomphera de tout. Tel qui eſt aujourd'hui puni, peut demain être récompenſé: & tel qui aujourd'hui reçoit des récompenſes, peut dès demain recevoir des châtimens. Quand le Ciel châtie, on diroit qu'il eſt en colere: mais il eſt de la juſtice de punir le crime; & la juſtice ne vient point de colere & de haine: Que s'il ne punit pas ſur le champ des gens qu'il doit punir un jour, ce n'eſt point non plus par une molle complaiſance pour eux: c'eſt que le dernier Arrêt n'eſt pas encore porté; & le Ciel ne veut pas que nous ſçachions quand ce moment fatal doit arriver, afin de nous obliger à veiller ſans ceſſe.

die

die va toûjours croiſſant, & il eſt impoſſible de l'éteindre. Ah ! malheureuſe *Pao ſeë*, (*a*) c'eſt toi qui as allumé le feu qui nous conſume.

Songez ſans ceſſe à votre derniere heure. Le chemin où vous marchez eſt obſcur, il eſt gliſſant, il eſt dangereux. Vous traînez un Char richement chargé : que faites-vous ? Hélas ! vous briſez les deux côtez de ce Chariot, vous laiſſez périr toutes vos richeſſes ; & quand tout eſt perdu, vous criez au ſecours.

Ne briſez point les côtez du Char : ayez grand ſoin de ſes roues : veillez ſur vos gens : ne laiſſez pas périr un ſi précieux tréſor : ne vous expoſez point dans les endroits où il y a du péril. Mais hélas ! Je parle en vain ; on ne penſe pas ſeulement à ce que je dis.

Les méchans croyent être bien cachez : mais c'eſt comme les poiſſons qu'on tient en priſon dans un Etang : ils ont beau s'enfoncer dans l'eau, on les voit tels qu'ils ſont de deſſus le rivage : mon affliction eſt extrême à la vuë de leur miſere.

Ils paſſent leurs jours dans la joye : ils ſe font ſervir des vins exquis & des mets délicats : leurs feſtins ne finiſſent point : ils aſſemblent des compagnons de leurs débauches : ils ne parlent que de nôces & de plaiſirs. Conſidérez que je ſuis demeuré ſeul, & que je ſuis contraint de cacher juſqu'à mes larmes.

Les plus petits vers ont leurs troux : les plus vils inſectes trouvent leur nourriture ; & le Peuple meurt aujourd'hui de faim & de miſere. O Ciel ! qui nous envoyez juſtement tous ces maux, voyez comme les méchans ſont dans l'abondance, & prenez pitié des juſtes, qui ſont dans une néceſſité extrême.

SEPTIE'ME ODE.

SUR LE MESME SUJET.

Exhortation.

LE Très-Haut ſemble avoir changé ſa clémence en fureur : le Peuple eſt réduit au dernier malheur. Il n'y a plus de bonne foi dans les paroles. On ne penſe plus à ce qui ne paſſe point. Les moins méchans, avec des vûës très-bornées, manquent encore de ſincérité & de droiture. Voilà ce qui attire la colere du Seigneur, & ce qui m'oblige de vous en avertir.

Le Ciel paroît ſourd à nos prieres : il faut donc être ſaiſi de crainte & de douleur. Le Ciel eſt en courroux ; il faut donc s'examiner & s'amender ſans délai. Que vos paroles ſoient pleines de douceur, afin de gagner le cœur des Peuples ; mais qu'elles ſoient animées de force, afin d'arrêter la cauſe de ces maux.

Bien que mon emploi ſoit différent du vôtre, je ſuis cependant homme comme vous : je ne cherche qu'à répondre à vos plus juſtes déſirs. Ecoûtez-moi donc attentivement : je ne vous dirai rien que d'important, ne le mépriſez pas. Vous ſçavez l'ancien Proverbe, qui veut qu'on recueille avec ſoin les herbes les plus viles, & qu'on ramaſſe le

(*a*) Les Chinois qui regardent depuis longtems ces Livres-ci, comme autant de monumens de ce qui s'eſt paſſé au commencement de cet Empire, veulent que cette malheureuſe *Pao ſeë*, ſoit la femme d'*Yeou vang*, c'eſt-à-dire, Roy plongé dans les ténébres. Voici ce qu'en dit *Tchu ſong tching* : ce n'eſt pas *Tching tang*, dit-il, qui a perdu le Tyran *Kié*, c'eſt *Moey* ſon indigne épouſe, qui fut la véritable cauſe de ſa perte. Ce n'eſt point *Vou vang* qui a détrôné le cruel *Tcheou* ; c'eſt *Taxia* ſa femme qui a cauſé ſa ruine. Ce n'eſt point le petit Roy de *Chin*, ni les Barbares d'Occident, qui ont fait périr l'aveugle *Yeou vang* : c'eſt *Pao ſeë*, qui l'a précipité dans un ſi grand malheur. Mais hélas ! s'il eut une *Pao ſeë* pour le perdre, il n'eut point ni de *Tching tang*, ni de *Vou vang*, pour lui ſucceder. Ce peu de mots renferme tout ce qu'on ſçait en ſubſtance des trois fameuſes familles.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 332 sur 741

bois, qui ne paroît bon qu'à brûler.

Le Ciel eſt en courroux: ce ſeroit le comble de la folie que de n'en faire aucun cas. Je vous parle dans toute la ſincérité de mon cœur, & vous vous en mocquez. Vous dites que je ſuis un vieillard trop timide, & vous demeurez tranquille au milieu du péril : mais à la fin le mal ſera ſans remede.

Le Ciel eſt en courroux, & votre Palais n'eſt rempli que de flateurs. Il n'y a plus aucune gravité dans les mœurs, & les gens de bien ſont contraints de ſe taire: le Peuple ſe porte aux dernieres baſſeſſes; & l'on n'oſe découvrir la cauſe de tant de maux. Hélas! tout ſe perd, & l'on n'écoute point les ſages.

Le Ciel pénétre dans le fond des cœurs, comme le jour dans une chambre obſcure. Il faut tâcher de répondre à ſes lumieres, comme deux inſtrumens de muſique parfaitement d'accord. Il faut s'unir à lui comme deux Tablettes qui paroiſſent n'en faire qu'une. Il faut recevoir ce qu'il donne, du moment qu'il ouvre la main pour donner. Ne dites pas que je vous parle en vain: rien n'eſt plus aiſé au Ciel que de nous éclairer; mais par nos paſſions déreglées nous lui fermons l'entrée de nos ames.

Les ſages du premier Ordre, c'eſt comme l'enceinte qui nous environne. Les ſages du ſecond rang, c'eſt comme les murs qui nous défendent; vos voiſins ſont comme une garde devant votre porte: vos alliez ſont comme le tronc qui vous ſert d'appui; & vos parens ſont comme une Forteresſe, qui vous met en aſſurance. Mais il faut que votre cœur ſoit à la vertu ſans réſerve, ſi vous voulez conſerver tous ces biens: car ſi vous négligés la ſageſſe, tous ces ſecours étrangers vous abandonneront, & vous demeurerez ſeul: Y a-t-il un état plus terrible?

Soyez donc ſaiſi de crainte, en voyant la colere du Ciel toute prête à tomber ſur vous. Ne vous laiſſez pas vaincre à la molleſſe & aux plaiſirs: tremblez que le Ciel ne vous abandonne, & ne vous échappez en rien. On dit, & il eſt vrai que le Ciel eſt intelligent: ſoit que vous entriez ou que vous ſortiez, il conſidere tous vos pas. On compare ſa vûë à la clarté du matin; c'eſt qu'il éclaire juſqu'à vos plus petites démarches.

HUITIE'ME ODE.

Avis au Roy.

O Grand & ſuprême Seigneur! vous êtes le ſouverain Maître du monde; mais que votre Majeſté eſt ſévere, & que vos ordres ſont rigoureux! Le Ciel donne, il eſt vrai, la vie & l'être à tous les Peuples de la terre; mais il ne faut pas entierement compter ſur ſa libéralité & ſur ſa clémence. Je ſçai qu'il commence toûjours en pere, mais je ne ſçai pas s'il ne finira point en juge.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, vous êtes cruels, & vos Miniſtres ſont des tygres & des loups: vous êtes avares, & vos Miniſtres ſont autant de ſang-ſuës. Vous ſouffrez de telles gens auprès de vous. Vous les élevez aux premieres Charges: & parce que vous avez obligé le Ciel à faire tomber ſur vous un eſprit de vertige, vous mettez ces ſcélérats ſur la tête de vos ſujets.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, ſitôt que vous vous voulez approcher de vous quelque homme ſage, incontinent les méchans jurent ſa perte, & ils répandent mille faux bruits, pour couvrir leur haine de prétextes ſpécieux. Vous les écoutez, vous les aimez: c'eſt loger dans votre Palais une troupe de brigands; & voilà pourquoi les imprécations du Peuple n'ont point de bornes.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, vous êtes à l'égard de votre pauvre Peuple, comme des bêtes féroces & affamées: & vous mettez toute votre habileté à trouver des conſeillers encore plus méchans que vous: ne vous appliquant nullement à la vertu, vous êtes ſans appui véritable; & toute votre vie n'étant que menſonge, vous n'avez pour favoris que des trompeurs.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, les murmures de votre peuple ſont comme les cris des cygales, & la colere bouillonne dans le milieu de ſon cœur. Vous touchez au dernier malheur, & vous ne changez point. La peſte eſt dans le ſein de l'Empire, & gagne juſqu'aux barbares les plus éloignez.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, ce n'eſt pas le Seigneur que vous devez accuſer de tant de maux; ne vous en prenez qu'à vous-mêmes. Vous n'avez point voulu écouter les ſages vieillards: vous les avez tous écartez: mais bien que vous n'ayez plus auprès de vous de ces hommes reſpectables, vous avez encore les loix; que ne les ſuivez-vous, pour détourner les fléaux qui ſont prêts de vous accabler.

Ven vang s'écrie: hélas! Rois de ce monde, on le dit, & il n'eſt que trop vrai: ce qui a fait mourir ce bel arbre, ce n'eſt point qu'on en ait rompu les branches, ou qu'on en ait abbatu les feüilles; c'eſt que la racine étoit gâtée & pourrie. Comme vous devez vous regarder dans les Rois qui vous ont précédé, & qui vous reſſembloient; de même vous ſervirez un jour d'exemple à ceux qui viendront après vous. Plus le monde vieillit, & plus il a d'exemples fameux pour s'inſtruire, & il n'en devient pas meilleur.

Voilà ce qui concerne ces trois premiers Livres Claſſiques, ſur leſquels je me ſuis un peu plus étendu, que je ne ferai ſur les deux autres; parce qu'il s'en faut bien que ceux-ci ne ſoient dans une égale conſidération, quoi qu'ils ne laiſſent pas d'être regardez comme des monumens très-reſpectables.

LE TCHUN TSIOU,

Quatriéme Livre Canonique du premier Ordre.

LE *Tchun tſiou* n'a été mis au rang des *King*, que ſous la famille des *Han*. C'eſt un Livre compilé du tems de Confucius. Il eſt par conſéquent fort inférieur aux trois autres, qui de tout tems ont été reconnus pour *King* véritables, ſans qu'il y ait jamais eu ſur cela deux ſentimens: au lieu qu'il y a de grandes diſputes touchant le *Tchun tſiou*. Les uns, & c'eſt le plus grand nombre, diſent que c'eſt l'ouvrage de Confucius: les autres ſoutiennent que ce Philoſophe n'en eſt pas l'Auteur: pluſieurs veulent que ce ſoit l'hiſtoire du Royaume de *Lou*, qui étoit la Patrie de Confucius, & qui eſt préſentement la Province de *Chan tong*: d'autres prétendent que c'eſt un abregé de ce qui s'eſt paſſé dans les divers Royaumes qui partageoient la Chine, avant que *Tſin tchi hoang* les eût tous réunis ſous une même Monarchie. C'eſt pourquoi *Vang ngan che* homme ſçavant, grand politique, & Miniſtre d'Etat vouloit dégrader le

Tchun tsiou, & le réduire aux *King* de la ſeconde Claſſe. Cependant les Chinois ont un goût particulier pour cet ouvrage, & ils en font un cas extraordinaire.

On y décrit les actions de pluſieurs Princes, & on expoſe comme dans un miroir leurs vices & leurs vertus, la punition des uns & les récompenſes des autres. Il commence à l'année 49. de l'Empereur *Ping vang*, qui étoit le treiziéme de la race des *Tcheou*, & comprend tout ce qui s'eſt paſſé pendant 241 ans ſous dix Rois. On parle d'abord d'*Yn cong*, qui occupoit le Royaume de *Lou*; & l'on finit par *Ngai cong* douziéme Roy, avec lequel ſe termine ce morceau d'hiſtoire.

Ce Livre eſt intitulé le *Printems*, & l'*Automne*, pour donner à entendre qu'un Empire ſe renouvelle & devient floriſſant, lorſqu'il eſt gouverné par un Prince ſage & vertueux; de même qu'au Printems la nature renaît en quelque ſorte & ſe ranime par l'agréable verdure, dont la terre & les arbres commencent à ſe revêtir: au lieu que ſous un Prince vicieux & cruel, l'Empire languit, & paroît être ſur ſon déclin, ainſi qu'en Automne les arbres ſe dépouillent de leurs ornemens, les feüilles & les fleurs ſe fannent, & la nature ſemble être mourante. Un diſciple de Confucius, nommé *Co chi* a fait un ſçavant Commentaire ſur cet ouvrage, qu'il a intitulé: *Koue yu*, c'eſt-à-dire, les maximes du gouvernement.

LE LI KI

Cinquiéme Livre Canonique du premier Ordre.

CE cinquiéme Livre intitulé, *Li ki*, comme qui diroit Mémorial des Loix, des cérémonies, & des devoirs de la vie civile, contient dix Livres que Confucius avoit compilez de différens ouvrages des anciens. On croit que le principal Auteur eſt le frere de l'Empereur *Vou vang*, appellé *Tcheou kong*, Prince, que ſes vertus, ſa prudence & ſa capacité rendoient également recommandable.

Ce Livre comprend encore les ouvrages de divers autres Auteurs, des Diſciples de Confucius, & d'autres interprêtes plus modernes & ſuſpects. On y parle des Coûtumes & des Cérémonies tant ſacrées que profanes, des uſages de toute eſpece, que l'on pratiquoit, ſur tout au tems des trois principales Dynaſties de *Hia*, de *Chang*, & de *Tcheou*; des devoirs des enfans à l'égard de leurs peres, & des femmes à l'égard de leurs maris; des régles de la véritable amitié, des civilitez dans les feſtins, de l'hoſpitalité, des honneurs funébres, de la guerre, de la muſique, & de pluſieurs autres choſes propres à lier & à entretenir la ſociété.

Mais comme trois cens ans après que cette compilation fut faite par Confucius, tous les exemplaires en furent brûlez par l'ordre barbare de l'Empereur *Tſin tchi hoang*, & qu'on ne put rétablir ce Livre, que ſur un petit nombre de feüilles qui avoient été ſauvées de l'incendie général, & ſur ce que les vieillards en avoient pû conſerver dans leur mémoire; il n'y a pas de doute, & c'eſt le ſentiment des Commentateurs & des Interprêtes, que cet ouvrage ne ſoit imparfait, & que par l'infidélité de la mémoire peu ſûre de perſonnes avancées en

en âge, & par la mauvaiſe intention de quelques-uns, il ne s'y ſoit gliſſé beaucoup de choſes étrangeres & apocryphes : auſſi y trouve-t-on beaucoup d'uſages, qu'on ne pratique point aujourd'hui ; & c'eſt un Livre, qui, ſelon les Chinois mêmes, doit être lû avec beaucoup de circonſpection.

Des Livres Claſſiques ou Canoniques du ſecond Ordre, nommez Sſeë chu.

LES cinq Livres, dont je viens de donner l'idée, ſont d'une antiquité très-reculée ; & tous les autres qui ont été compoſez dans la ſuite par les plus grands hommes, n'en ſont que des copies ou des interprétations. De ce grand nombre d'Auteurs qui ont travaillé ſur ces anciens monumens, il n'y en a point eu de plus illuſtre que Confucius : auſſi eſt-il regardé depuis tant de ſiécles dans tout l'Empire, comme le maître par excellence, comme l'ornement de ſa Nation, & le parfait modéle des ſages.

Quoiqu'il n'ait jamais eu le titre de Roi, il a gouverné une partie de la Chine pendant ſa vie, par ſes excellentes maximes, & par ſes grands exemples : & après ſa mort, la Doctrine qu'il a recüeillie dans ſes Livres ſur les Loix anciennes, à été & eſt encore regardée comme la régle parfaite du Gouvernement. Comme il n'a eu d'autre vûë dans ſes entrepriſes, dans ſes voyages, & dans ſes entretiens, que de faire revivre la morale des premiers tems, & de procurer le bonheur des Peuples, en inſtruiſant les Rois, & en faiſant regner dans l'Empire l'amour de la ſageſſe, de l'équité, & de la vertu ; ſa mémoire eſt dans la plus grande vénération, & a répandu ſur ſa poſtérité un éclat, qui dure toûjours depuis tant de ſiécles. Il n'y a proprement de Nobleſſe héréditaire à la Chine que dans cette famille, qui ſubſiſte encore, & qui y eſt extrémement révérée. Pluſieurs Auteurs ont écrit la vie de ce Philoſope : je vais en rapporter ce qui s'en dit plus communément.

Vie de Cong fou tseë *ou Confucius.*

CONFUCIUS naquit dans une Bourgade du Royaume de *Lou*, qui eſt maintenant la Province de *Chan tong*, l'année 21e. de l'Empire de *Ling vang* 23e. Empereur de la race des *Tcheou*, 551. ans avant l'Ere Chrétienne, deux ans avant la mort de Thales, l'un des ſept ſages de la Grece. Il étoit contemporain du fameux Pythagore, & Socrate parut peu de tems après la perte que la Chine fit de ſon Philoſophe. Mais Confucius eut cet avantage ſur ces trois ſages, que ſa gloire s'eſt accruë de plus en plus avec la ſuite des années, & qu'elle eſt parvenuë au plus haut point, où la ſageſſe humaine puiſſe prétendre. Elle ſe maintient encore dans ce haut dégré d'élévation, au milieu du plus vaſte Empire du Monde, qui ſe croit redevable aux lumieres de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 336 sur 741

ce Philoſophe, de ſa durée & de ſa ſplendeur.

Si Thales & Pythagore s'étoient contentez, comme fit Confucius, de donner des leçons de morale; ſi le premier n'eût point voulu approfondir des queſtions de pure Phyſique ſur l'origine du Monde; & ſi le ſecond n'eût point dogmatiſé ſur la nature des récompenſes attachées à la vertu, & des châtimens deſtinez au vice après cette vie; ces deux ſages de l'antiquité auroient eu une réputation de Doctrine moins expoſée à la cenſure.

Confucius, ſans ſe mettre en peine de ſonder les ſecrets impénétrables de la nature, & ſans trop ſubtiliſer ſur les points de la créance commune, écüeil dangéreux à la curioſité, ſe borna à parler du principe de tous les Etres; d'inſpirer pour lui du reſpect, de la crainte, & de la reconnoiſſance; de publier que rien ne lui eſt caché, pas même les penſées les plus ſecrettes; qu'il ne laiſſe jamais la vertu ſans récompenſe, ni le vice ſans châtiment, dans quelque condition que ſe trouve l'un ou l'autre. Ce ſont là les maximes répanduës dans ſes ouvrages; & c'eſt ſur ces principes qu'il ſe régloit, & qu'il tâchoit de réformer les mœurs.

Confucius n'avoit que trois ans, lorſqu'il perdit ſon pere nommé *Cho leang he*, qui mourut à l'âge d'environ 73. ans. Ce vieillard rempliſſoit les premiers emplois du Royaume de *Song*, & ne laiſſa guéres d'autre bien à ſon fils, que la gloire de deſcendre de *Ti yé*, 27e. Empereur de la ſeconde race des *Chang*. Sa mere qui s'appelloit *Ching*, & qui tiroit ſon origine de l'illuſtre famille des *Yen*, vécut 21. ans après la mort de ſon mari.

Dans l'âge le plus tendre, on remarqua en lui toute la ſageſſe d'un homme meur. Le jeu & les amuſemens enfantins propres de cet âge, ne furent point de ſon goût. Un air grave, modeſte, & ſérieux lui concilioit déja le reſpect de tous ceux qui le connoiſſoient, & donna dès-lors l'idée de ce qu'il devoit être un jour.

A peine avoit-il atteint ſa quinziéme année, qu'il fit une étude ſérieuſe des anciens Livres: il s'en remplit l'eſprit, en faiſant le choix des maximes les plus propres à former ſon cœur, & à inſpirer aux Peuples l'amour de la vertu. On le maria à 19. ans: il n'eut qu'une ſeule femme, qui lui donna un fils nommé *Pe yu*, qui mourut âgé de 50. ans. Celui-ci ne laiſſa qu'un ſeul héritier, qu'on appella *Tjou ſseë*, qui marchant ſur les traces de Confucius ſon grand pere, s'adonna tout entier à l'étude de la ſageſſe, & parvint par ſon mérite aux premieres Charges de l'Empire.

Quand Confucius fut plus avancé en âge, & qu'il crut avoir fait des progrès conſidérables dans la connoiſſance de l'antiquité, il ſe propoſa de rétablir la forme d'un ſage Gouvernement dans tous ces petits Royaumes qui compoſoient l'Empire, & de procurer par ce moyen la réformation des mœurs: car alors chaque Province de l'Empire étoit un Royaume diſtingué, qui avoit ſes Loix particulieres, & qui étoit gouverné par un Prince.

A la vérité tous ces petits Rois dépendoient de l'Empereur: mais ſouvent l'autorité Impériale n'étoit pas aſſez forte pour les contenir dans le devoir. Chacun de ces Rois étoit maître dans ſes Etats: il levoit les Tailles, impoſoit des Tributs, diſpoſoit des Dignitez & des Emplois, déclaroit la guerre à ſes voiſins, quand il le jugeoit à propos, & ſe rendoit quelquefois redoutable à l'Empereur même.

L'intérêt, l'avarice, l'ambition, le déguiſement, la fauſſe politique, l'amour du plaiſir & de la bonne chere dominoient dans toutes ces petites Cours. Confucius entreprit d'en bannir tous ces vices, & d'y faire regner les vertus oppoſées. Il prêcha par tout, autant par ſes exemples que par ſes inſtructions, la modeſtie, le déſintéreſſement,

la ſincérité, l'équité, la tempérance, le mépris des richeſſes & des plaiſirs.

Sa probité, l'étenduë de ſes connoiſſances, & l'éclat de ſes vertus, le firent bien-tôt connoître. On lui offrit pluſieurs Magiſtratures, qu'il n'accepta que pour avoir lieu de répandre ſa Doctrine, & de réformer les mœurs. Pour peu que le ſuccès ne répondît point à ſes travaux, moins touché des honneurs dont il ſe trouvoit revêtu, que de l'amour du bien public, il renonçoit auſſi-tôt à ſes Charges, quelque conſidérables qu'elles fuſſent, pour chercher ailleurs un Peuple docile, & plus capable de profiter de ſes leçons.

C'eſt dequoi il a donné pluſieurs preuves en diverſes occaſions; mais ſur-tout lorſqu'à la 55e. année de ſon âge, il fut élevé à une des premieres Charges du Royaume de *Lou* ſa Patrie. En moins de trois mois le Royaume changea de face. Le Prince, qui avoit mis en lui toute ſa confiance, les Grands du Royaume, & le Peuple ne ſe reconnoiſſoient plus. Ce changement fut ſi prompt & ſi heureux, qu'il cauſa de la jalouſie aux Princes voiſins. Ils jugerent que rien n'étant plus capable de faire fleurir un Etat, que le bon ordre, & l'éxacte obſervation des Loix, le Roi de *Lou* ne manqueroit pas de ſe rendre trop puiſſant, s'il continuoit à ſuivre les conſeils d'un homme ſi ſage & ſi éclairé.

Parmi tous ces Princes, le Roi de *Tſi* fut celui qui s'allarma davantage. Il tint pluſieurs conſeils avec ſes principaux Miniſtres; & après de fréquentes délibérations, il fut conclu que, ſous prétexte d'une Ambaſſade, on feroit préſent au Roi de *Lou* & aux Grands Seigneurs de ſa Cour, d'un grand nombre de jeunes filles d'une beauté extraordinaire, qui avoient été inſtruites dès leur enfance au chant & à la danſe, & qui avoient tous les agrémens capables de plaire & de gagner le cœur.

Le ſtratagême réuſſit. Le Roi de *Lou*, & tous les Seigneurs reçûrent ce préſent avec beaucoup de joie & de reconnoiſſance: ils ne purent ſe défendre des charmes de ces étrangeres; & l'on ne penſa plus qu'à inventer tous les jours de nouvelles fêtes capables de les divertir. Ce n'étoit que feſtins, que danſes, que Comédies. Le Prince tout occupé de ſes plaiſirs, abandonna les affaires de ſon Etat, & devint inacceſſible à ſes plus zélez Miniſtres.

Confucius eſſaya par ſes remontrances de les ramener à la raiſon & au devoir. Dès qu'il vit que ſes efforts étoient inutiles, & que le Prince devenoit ſourd à ſes conſeils, il prit le deſſein de ſe dépoüiller d'un miniſtere, qui ne pouvoit être d'aucune utilité au Peuple ſous un Prince ſi voluptueux: il ſe démit de ſa Charge, il quitta la Cour, & s'exila de ſa terre natale, pour chercher dans d'autres Royaumes, des eſprits plus propres à goûter & à ſuivre ſes maximes.

Il parcourut inutilement les Royaumes de *Tſi*, de *Guei*, & de *Tſou*. L'auſtérité de ſa morale le fit redouter des politiques; & les Miniſtres des Princes ne virent pas volontiers un concurrent habile, & capable de les faire bien-tôt décheoir de leur crédit & de leur autorité. Errant de Province en Province, il ſe vit dans le Royaume de *Ching*, réduit à la derniere indigence, ſans rien perdre de ſa grandeur d'ame, & de ſa conſtance ordinaire.

C'étoit un ſpectacle aſſez nouveau de voir un Philoſophe, qui, après s'être attiré l'admiration publique dans les miniſtéres les plus honorables de l'Etat, retournoit de ſon plein gré aux fonctions privées d'un ſage, uniquement dévoüé à l'inſtruction des Peuples, & qui entreprenoit pour cela de continuels & de pénibles voyages. Son zéle s'étendoit aux perſonnes de tout état, aux gens de Lettres, au Peuple ignorant, aux hommes de Cour, aux Princes. Enfin ſes leçons étoient communes à toutes les conditions, & propres de chacune en particulier.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 338 sur 741

Il avoit ſi ſouvent à la bouche les maximes & les éxemples des Héros de l'antiquité, *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tching tang*, *Ven vang*, qu'on croyoit voir revivre en lui ces grands hommes. C'eſt pourquoi il n'eſt pas ſurprenant qu'il fit un ſi grand nombre de Diſciples, qui étoient inviolablement attachez à ſa perſonne. On en compte trois mille, parmi leſquels il y en a eu cinq cens, qui ont occupé avec diſtinction les premieres Charges dans divers Royaumes; & dans ce nombre, on en compte 72. qui ſe ſont encore plus diſtinguez que les autres par la pratique de la vertu. Son zéle lui inſpira même le déſir de paſſer les mers, pour aller répandre ſa doctrine dans les climats les plus reculez.

Il partagea ſes Diſciples en quatre Claſſes différentes: la premiere étoit de ceux qui devoient cultiver leur eſprit par la méditation, & purifier leur cœur par le ſoin d'acquérir les vertus. Les plus célébres de cette Claſſe furent, *Men tſeë kien*, *Gen pe mieou*, *Chung kong*, & *Yen yuen*. Une mort prématurée enleva ce dernier à l'âge de 31. ans. Comme il étoit le Diſciple chéri de ſon Maître, il fut long-tems le ſujet de ſes larmes & de ſes regrets.

Dans la ſeconde Claſſe étoient ceux qui devoient s'appliquer à raiſonner juſte, & à travailler des diſcours perſuaſifs, & éloquens. On admira parmi eux *Tſai ngo*, & *Tſou kong*.

L'étude de ceux de la troiſiéme Claſſe, étoit d'apprendre les régles du bon Gouvernement, d'en donner l'idée aux Mandarins, & de leur enſeigner à remplir dignement les Charges publiques: *Gen yeu* & *Ki lou* y excellerent.

Enfin l'occupation des Diſciples de la derniere Claſſe, étoit d'écrire d'un ſtile concis & poli des principes de morale. Parmi ceux-ci, *Tſou yeu* & *Tſou hia* méritérent de grands éloges. Ces dix Diſciples choiſis étoient comme la fleur & l'élite de l'école de Confucius.

Toute la doctrine de ce Philoſophe tendoit à redonner à la nature humaine ce premier luſtre, & cette premiere beauté qu'elle avoit reçûë du Ciel, & qui avoit été obſcurcie par les ténébres de l'ignorance, & par la contagion des vices. Il conſeilloit, pour pouvoir y parvenir, d'obéir au Seigneur du Ciel, de l'honorer & de le craindre, d'aimer ſon prochain comme ſoi-même, de vaincre ſes penchans, de ne prendre jamais ſes paſſions pour regle de ſa conduite, de les ſoûmettre à la raiſon, de l'écouter en toutes choſes, de ne rien faire, de ne rien dire, de ne rien penſer même qui lui fût contraire.

Comme ſes actions ne démentirent jamais ſes maximes, & que par ſa gravité, ſa modeſtie, ſa douceur, ſa frugalité, le mépris qu'il faiſoit des biens de la terre, & l'attention continuelle qu'il avoit ſur ſes actions, il exprimoit en toute ſa perſonne les préceptes qu'il enſeignoit par ſes écrits & par ſes diſcours; les Rois tâcherent à l'envi l'un de l'autre de l'attirer dans leurs Etats. Les fruits opérez dans une contrée, étoient pour une autre le motif de le déſirer avec empreſſement.

Mais un zele toûjours heureux & ſans contradiction auroit manqué de ſon plus bel éclat. On vit Confucius toûjours égal à lui-même dans les plus grandes diſgraces, & dans des traverſes qui étoient d'autant plus capables de le déconcerter, qu'elles lui étoient ſuſcitées par la jalouſie de perſonnes mal intentionnées, & dans un lieu où il avoit été généralement applaudi. Ce Philoſophe après la mort du Prince de *Tchou* ſon admirateur, devint tout-à-coup par l'envie des Courtiſans, la fable d'une populace inſenſée, & l'objet de ſes chanſons & de ſes ſatyres. Au milieu de traittemens ſi indignes il ne perdit rien de ſa tranquillité ordinaire.

Mais ce qu'on admira le plus, ce fut la conſtance & la fermeté qu'il fit paroître, lorſque ſa vie courut un danger évident, par la brutalité d'un Grand Officier de guerre, nommé *Huan tai*. Ce Mandarin

avoit

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 339 sur 741

avoit en horreur le Philoſophe, quoiqu'il n'eût reçû de lui aucune offenſe. C'eſt que les méchans ont une antipathie naturelle pour ceux, dont la vie reglée eſt un reproche ſecret de leurs déſordres. Confucius vit le ſabre levé, prêt à lui porter un coup mortel, dont il fut heureuſement préſervé; & dans un péril ſi prochain il ne fit pas paroître le moindre trouble, ni la moindre émotion. Ses diſciples en furent effrayez & diſperſez.

Comme quelques-uns de ceux qui lui étoient le plus affectionnez, le preſſoient de hâter le pas, pour ſe dérober à la fureur du Mandarin: ſi le *Tien*, répondit-il, nous protege, comme il vient d'en donner une preuve ſenſible, que peut contre nous la fureur de *Huan tai*, tout Préſident qu'il eſt du Tribunal des Troupes?

Confucius paroît ici ſoûtenir plus dignement le caractere de Sage, que ne fit ce Stoïcien, lorſque ſon Maître lui porta le coup dont il fut eſtropié. Son inſenſibilité naturelle, fondée ſur ce que la douleur du corps ne parvient pas juſqu'à l'ame qui y réſide, n'a rien qui approche du ſentiment de Confucius, qui compte ſur la protection que donne le Ciel à ceux qui le ſervent. Ce n'eſt pas mettre ſon bonheur dans ſa propre vertu, ce qui eſt un orgueïl inſupportable; mais c'eſt s'être fait une longue habitude de rapporter tout au *Tien*; enſorte qu'on y penſe auſſi-tôt dans un premier moment de ſurpriſe & de frayeur.

Une modeſtie charmante relevoit encore plus les vertus du Philoſophe Chinois. On ne l'entendit jamais ſe loüer lui-même, & il avoit peine à ſouffrir les éloges qu'on lui donnoit. Il n'y répondoit qu'en ſe reprochant à lui-même le peu de ſoin qu'il avoit de veiller ſur ſes actions, & ſa négligence à pratiquer la vertu. Quand on admiroit ſa doctrine & les grands principes de morale qu'il débitoit, loin de s'en faire honneur, il avoüoit ingénûment que cette doctrine ne venoit point de lui, qu'elle étoit beaucoup plus ancienne, & qu'il l'avoit tirée de ces ſages Légiſlateurs *Yao* & *Chun*, qui l'avoient précédé de plus de quinze cens ans.

Selon une tradition univerſellement reçûë parmi les Chinois, on lui entendoit répéter ſouvent ces paroles: *Si fang yeou ching gin*, qui veulent dire, *c'eſt dans l'Occident qu'on trouve le véritable Saint*. On ignore de qui il vouloit parler. Mais ce qu'il y a de certain, c'eſt que 65. ans après la naiſſance de Jeſus-Chriſt, *Ming ti* quinziéme Empereur de la famille des *Han*, également frappé des paroles de ce Philoſophe, & de l'image d'un homme qui ſe préſenta à lui durant le ſommeil venant d'Occident, envoya de ce côté-là deux Grands de l'Empire nommez *Tsai tſing*, & *Tsin king*, avec ordre de ne point revenir qu'ils n'euſſent trouvé le Saint que le Ciel lui avoit fait connoître, & qu'ils n'euſſent appris la Loi qu'il enſeignoit.

Mais les Envoyez effrayez des périls & des fatigues du voyage, s'arrêterent dans un canton des Indes, ſur lequel on n'a rien de certain, où ils trouverent l'idole d'un homme appellé *Foë*, qui avoit infecté les Indes de ſa monſtrueuſe doctrine environ cinq cens ans avant la naiſſance de Confucius. Ils s'inſtruiſirent des ſuperſtitions de ce pays, & quand ils furent de retour à la Chine, ils y répandirent l'Idolâtrie.

Confucius ayant fini ſes travaux philoſophiques, & en particulier l'ouvrage hiſtorique du *Tchun tsiou*, mourut dans le Royaume de *Lou* ſa patrie à l'âge de 73. ans, à la quarante-uniéme année de l'Empire de *King vang*, vingt-cinquiéme Empereur de la race de *Tcheou*.

Peu de jours avant ſa derniere maladie, il témoigna les larmes aux yeux à ſes Diſciples, qu'il étoit pénétré de douleur, à la vûë des déſordres qui regnoient dans l'Empire. *La Montagne eſt tombée*, leur dit-il, *la haute machine eſt détruite, on ne voit plus de Sages*. Il vouloit leur faire entendre que l'édifice de la perfection,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 340 sur 741

qu'il s'étoit efforcé d'élever, étoit presque renversé. Il commença dès-lors à languir, & le septiéme jour avant sa mort, se tournant du côté de ses Disciples : *Les Rois*, dit-il, *refusent de suivre mes maximes ; je ne suis plus utile sur la terre, il faut que je la quitte.*

Après ces paroles, il tomba dans une léthargie, qui dura sept jours, au bout desquels il expira entre les bras de ses Disciples. A la premiere nouvelle de la mort du Philosophe, *Ngai cong*, qui régnoit pour lors dans le Royaume de *Lou*, ne put retenir ses larmes. *Le Tien n'est pas content de moi*, s'écria-t'il, *puisqu'il m'enleve Confucius*. En effet, les Sages sont des dons précieux que le Ciel fait à la terre, & c'est en les perdant qu'on en connoît mieux le prix.

On lui bâtit un sépulcre proche de la Ville de *Kio feu*, sur les bords de la Riviere *Su*, dans le lieu même où il avoit accoûtumé d'assembler ses Disciples. On a depuis fermé cet endroit de murailles, & il ressemble maintenant à une Ville. Il fut pleuré de tout l'Empire, & surtout de ses Disciples, qui prirent le deüil, & qui le regretterent, comme ils auroient fait leur propre pere. Ces sentimens pleins de vénération qu'on avoit pour lui, n'ont fait qu'augmenter dans la suite, & on le regarde encore aujourd'hui comme le grand Maître, & le premier Docteur de l'Empire.

Il étoit d'une taille haute & bien proportionnée : il avoit la poitrine & les épaules larges, l'air grave & majestueux, le teint olivâtre, les yeux grands, la barbe longue & noire, le nez un peu applati, la voix forte & éclatante. Il lui étoit venu au milieu du front une tumeur, ou une espéce de bosse, qui le rendoit un peu difforme, ce qui avoit porté son pere à le nommer *Kieou*, qui signifie *petite colline*. C'est aussi le nom qu'il se donnoit quelquefois lui-même par modestie, & pour s'humilier.

Mais c'est sur-tout par ses Ouvrages qu'on peut bien le connoître. Il y en a principalement quatre qui sont dans la plus grande estime, parce qu'ils renferment ce qu'il a ramassé sur les Loix anciennes, qu'on regarde comme la regle du parfait Gouvernement, quoique pourtant le dernier soit plûtôt l'ouvrage de Mencius son Disciple. Le premier de ces Livres s'appelle *Ta hio*, qui veut dire la grande Science, ou l'Ecole des Adultes. On nomme le second *Tchong yong*, qui signifie le milieu immuable, ce juste milieu qui se trouve entre deux choses extrêmes, & en quoi consiste la vertu. Le troisiéme se nomme *Lun yu* ; c'est-à-dire, Discours moraux & sententieux. Enfin le quatriéme est intitulé *Meng tseë*, ou Livre de *Mencius* : l'Auteur y donne l'idée d'un parfait Gouvernement.

A ces quatre Livres on en ajoûte deux autres, qui sont dans une réputation presque égale. Le premier qu'on nomme *Hiao king*, c'est-à-dire, du respect filial, contient les réponses que Confucius fit à son Disciple *Tseng*, sur le respect qui est dû aux parens. Le second s'appelle *Siao hio*, c'est-à-dire, la Science, ou l'Ecole des Enfans. C'est une compilation de Sentences & d'exemples, tirez des Auteurs anciens & modernes. Je vais faire un précis de chacun de ces Livres, afin de donner, autant qu'il est en moi, une legere idée de la science Chinoise. Ceux qui voudront avoir une connoissance plus parfaite de ces Ouvrages, la trouveront dans la Traduction Latine qu'en a fait le P. Noël, l'un des plus anciens Missionnaires de la Chine, qui fut imprimée à Prague en l'année 1711. C'est de sa Traduction, que j'ai tiré les connoissances que je donne des Livres suivans.

GBIUM

Tome II. pag. 325.



Honbleau invenit.

Fonbonne Sculp.

CONFUCIUS

Le plus celebre Philosophe de la Chine.

LE TA HIO,

OU

L'ECOLE DES ADULTES.

Premier Livre Classique, ou Canonique du second Ordre.

CONFUCIUS est l'Auteur de cet Ouvrage, & *Tseng seë* son Disciple en est le Commentateur. C'est celui que les commençans doivent étudier dabord, parce qu'il est comme la premiere entrée du Temple de la sagesse & de la vertu. On y traitte du soin qu'on doit prendre de bien se gouverner soi-même, afin de pouvoir ensuite gouverner les autres, & de la persévérance dans le souverain bien, qui n'est, selon lui, autre chose, que la conformité de ses actions avec la droite raison. L'Auteur appelle son Livre *Ta hio*, ou la grande science, parce qu'il est fait principalement pour les Princes & pour les Grands, qui doivent apprendre à bien gouverner les peuples.

Toute la science des Princes & des Grands d'un Royaume, dit Confucius, consiste à cultiver & à perfectionner la nature raisonnable qu'ils ont reçuë du *Tien*, & à lui rendre cette lumiere & cette clarté primitive, qui a été affoiblie ou obscurcie par les diverses passions, afin de se mettre en état de travailler ensuite à la perfection des autres. Pour y réüssir, il faut donc commencer par soi-même, & pour cela il est important de bien pénétrer la nature des choses, & s'efforcer d'acquérir la connoissance du vrai bien & du vrai mal, de fixer la volonté dans l'amour de ce bien, & dans la haine de ce mal, de conserver la droiture du cœur, & de bien régler ses mœurs. Quand on s'est ainsi renouvellé soi-même, on n'a pas de peine à renouveller les autres, & par ce moïen on voit aussi-tôt regner la concorde, & l'union dans les familles ; les Royaumes sont gouvernez selon les Loix, & tout l'Empire joüit d'une paix & d'une tranquillité parfaite.

Le Docteur *Tseng*, pour donner plus d'étenduë à la doctrine de son Maître, l'explique en dix chapitres. Dans le premier il fait voir par des textes des Livres Canoniques, & par les exemples de quelques anciens Empereurs, en quoi consiste le renouvellement de soi-même, & ce qu'il faut faire, pour rendre à la nature raisonnable cette clarté primitive qu'elle a reçûë du Ciel.

Dans le second, il apprend de quelle maniere on doit renouveller l'esprit & le cœur des peuples.

Dans le troisiéme, il montre comment on doit s'y prendre, pour parvenir à la perfection. Il présente pour modele l'application d'un habile Artisan, qui veut perfectionner son ouvrage, & il rapporte l'exemple de quelques Princes, qui apportoient une attention continuelle à régler leurs actions & leur conduite.

Dans le quatriéme, il prouve qu'avant toutes choses il faut avoir en vûë sa propre perfection, & qu'ensuite on vient aisément à bout de perfectionner les autres.

Dans le cinquiéme, il explique ce que c'est que de pénétrer & d'approfondir la

nature des choſes, afin d'avoir une parfaite connoiſſance du bien & du mal.

Dans le ſixiéme, il enſeigne qu'on ne doit point ſe tromper ſoi-même, mais qu'il faut s'appliquer d'un cœur ſincere à l'étude & à la pratique de la vertu, à fixer ſa volonté dans l'amour du bien, & dans la haine du mal, & ſe mettre à l'égard de l'un & de l'autre dans la même diſpoſition, où l'on eſt à l'égard de la beauté, qu'on eſt porté à aimer, & de la laideur, qu'on eſt porté naturellement à haïr.

Dans le ſeptiéme, il fait voir que pour regler ſes mœurs, il faut ſçavoir gouverner ſon cœur, & ſur-tout ſe rendre maître de quatre principales paſſions capables d'y jetter le trouble & la confuſion; ſçavoir la joye, la triſteſſe, la colere, & la crainte; qu'à la vérité ces paſſions ſont inſéparables de la nature humaine, mais qu'elles ne peuvent jamais nuire à celui qui ſçait les dominer; & que ſon cœur eſt comme un clair miroir, que les objets qu'on lui préſente ne ſont pas capables de ſalir.

Dans le huitiéme, il montre que, pour établir l'union & la paix dans une maiſon, il faut que le Pere de famille ſçache regler ſes affections, afin qu'il ne ſe conduiſe point par un amour aveugle, mais qu'il ſuive en tout les lumieres de la droite raiſon; ſans quoi il ne verra jamais les défauts de ceux qu'il aime, ni les belles qualitez de ceux qu'il a pris en averſion.

Dans le neuviéme, il prouve que la maniere ſage & prudente, dont les familles ſont gouvernées, eſt la baſe & le fondement du ſage gouvernement d'un Royaume; que c'eſt le même principe qui fait agir, & qui donne le mouvement dans l'un & dans l'autre; que, ſi l'on reſpecte ſes parens, ſi on leur obéit, on reſpectera de même le Roi, & on lui obéira; que ſi dans les ordres qu'on donne, on traitte avec bonté ſes enfans & ſes domeſtiques, on uſera de la même douceur envers ſes ſujets; que c'eſt là le ſage Conſeil que l'Empereur *Vou vang* donnoit au Roy ſon frere, en lui diſant: aimez votre peuple, comme une tendre mere chérit ſon petit enfant; que cet amour eſt inſpiré par la nature, & qu'il ne demande point d'étude; qu'on n'a jamais vû qu'une fille, avant que de ſe marier, étudiât comment elle doit s'y prendre, lorſqu'il s'agira d'allaiter ſon fils; qu'un ſage Prince reçoit la même inclination de la nature, & que ſon exemple eſt la regle ſur laquelle ſa famille ſe gouverne: le gouvernement de ſa famille eſt le modéle du gouvernement de ſon Etat.

Dans le dixiéme, il fait voir que pour bien gouverner un Etat, un Prince doit juger des autres par lui-même; que ce qui lui déplaît dans les ordres que lui donne celui qui a droit de lui commander, il doit ſe donner de garde de le commander à ceux qui lui ſont ſoumis; qu'il doit gagner le cœur de ſes ſujets par ſa vertu, & leur en inſpirer l'amour par ſes exemples; que le bonheur d'un Etat n'eſt pas d'avoir de l'or & de l'argent, mais d'avoir grand nombre d'hommes vertueux; qu'un ſage Prince doit être ſur-tout très-attentif au choix qu'il fait de ſes Miniſtres; qu'il ne doit jetter les yeux que ſur des hommes juſtes, ſages, équitables, & deſintéreſſez; que le cœur de ſes ſujets eſt pour lui un tréſor inépuiſable; qu'il perdra ſes richeſſes, s'il cherche à en amaſſer; & que s'il les répand libéralement au milieu de ſon peuple, il ne ceſſera jamais d'être riche; qu'enfin il ne goûtera de bonheur, qu'autant qu'il rendra ſes peuples heureux, & qu'il préférera le bien public à ſes intérets particuliers.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 344 sur 741

TCHONG YONG,

OU

LE MILIEU IMMUABLE.

Second Livre Claſſique, ou Canonique du ſecond Ordre.

CET ouvrage qui eſt de Confucius, a été rendu public par ſon petit fils *Tſe ſsëë* : il y parle du milieu qu'on doit tenir en toutes choſes. *Tchong* ſignifie milieu ; & par *Yong* on entend ce qui eſt conſtant, éternel, immuable. Il prétend prouver que tout homme ſage, & principalement ceux qui ſont chargez du gouvernement des Peuples, doivent ſuivre ce milieu, en quoi conſiſte la vertu. Il commence d'abord par définir la nature humaine, & ſes paſſions : puis il apporte divers exemples de vertus, & entr'autres de la pieté, de la force, de la prudence, du reſpect filial, qui ſont comme autant de modéles du milieu qu'on doit tenir. Il montre enſuite que ce milieu & ſa pratique eſt la voye droite & véritable, que l'homme ſage doit ſuivre, pour acquérir la plus haute vertu. Ce Livre eſt partagé en trente-trois articles.

Dans le premier, il dit que la Loi du Ciel eſt gravée dans la nature même de l'homme ; que la conduite de cette nature, ou plûtôt la lumiere ſécrette qui éclaire ſa raiſon, eſt la voye droite qu'il doit ſuivre dans ſes actions, & qu'elle devient la regle d'une vie ſage & vertueuſe ; qu'il ne faut jamais s'écarter de cette voye ; que pour cela l'homme ſage doit ſans ceſſe veiller ſur les mouvemens de ſon cœur & ſur ſes paſſions ; que ces paſſions tiennent le milieu, & ne tendent ni à droite, ni à gauche, lorſqu'elles ſont tranquilles ; que quand elles s'élevent, ſi on ſçait les retenir & les modérer, alors elles s'accordent avec la droite raiſon ; & par cet accord l'homme tient cette voye droite, ce milieu qui eſt la ſource & le principe des actions vertueuſes.

Dans le ſecond article juſqu'au douziéme, il déplore le triſte état de la plûpart des hommes, dont il y en a ſi peu qui s'attachent à ſuivre ce milieu, en quoi conſiſte la vertu. Il entre enſuite dans le détail de quelques vertus, & il explique quel eſt le milieu de la prudence, de la pieté, & de la force. Il confirme ſa doctrine par des exemples d'anciens Empereurs, & de quelques diſciples de Confucius.

Dans le douziéme & treiziéme article, il fait voir que cette ſcience du milieu eſt ſublime, difficile, ſubtile dans la ſpéculation ; mais que dans la pratique elle eſt aiſée & commune ; qu'elle s'étend aux actions les plus ordinaires de la vie, au reſpect qu'un enfant doit à ſes parens, à la fidelité d'un ſujet envers ſon Prince, à la déférence d'un cadet pour ſon aîné, à la ſincérité dont uſe un ami avec ſon ami.

Dans le quatorziéme, il montre qu'en tenant ce milieu, un homme ſage ſe borne aux devoirs de ſon emploi, & ne ſe mêle point d'autres affaires ; que dans quelque état, dans quelque condition, dans quelque lieu qu'il ſoit, il eſt toûjours égal, toûjours maître de lui-même, ſe poſſedant également dans l'agi-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 345 sur 741

tation des affaires, & dans le repos d'une vie privée; qu'il n'eſt jamais fier, ni orgueilleux dans une haute fortune, comme il n'a rien de bas ni de rampant dans une condition vile & abjecte.

Dans le quinziéme article juſqu'au vingt-uniéme il rapporte des exemples de Princes, qui poſſédoient la ſcience du milieu, & qui la mettoient en pratique: il cite entr'autres les Empereurs *Chun*, *Ven-vang*, *Vou-vang*, & aſſûre que le Ciel a récompenſé le reſpect qu'ils portoient à leurs parens, en les élevant à l'Empire, & en les comblant de richeſſes & d'honneurs. Il rapporte enſuite les cérémonies que ces Princes ont inſtituées, tant pour honorer le Seigneur du Ciel, que pour donner des marques publiques de leur ſouvenir & de leur reſpect, pour la mémoire de leurs parens défunts.

Dans le vingtiéme, il montre, que, pour bien gouverner les autres, il faut ſçavoir ſe gouverner ſoi-même; que le reglement des mœurs conſiſte principalement en trois vertus; ſçavoir, la prudence, la droiture de cœur, & la force; que la prudence eſt néceſſaire pour connoître ce juſte milieu, dont il eſt queſtion; la droiture du cœur pour le ſuivre; la force pour y perſévérer. Il rapporte enſuite neuf vertus que doit avoir un Empereur, pour gouverner ſagement l'Empire. 1°. Il faut qu'il regle ſa vie & toute ſa conduite. 2°. Qu'il honore particulierement les perſonnes ſages. 3°. Qu'il aime tendrement ſes parens. 4°. Qu'il traitte avec diſtinction les premiers Miniſtres de l'Empire. 5°. Qu'il traitte les Mandarins, & ceux qui aſpirent aux Charges, comme il ſe traitte lui-même. 6°. Qu'il prenne ſoin de ſes ſujets, comme de ſes propres enfans. 7°. Qu'il attire dans ſon Etat ceux qui excellent dans quelque art, ou dans quelque profeſſion utile. 8°. Qu'il reçoive avec bonté les Etrangers & les Ambaſſadeurs des autres Princes. 9°. Qu'il contienne dans les regles du devoir tous les Rois de l'Empire, & les Princes tributaires. Après quoi il explique l'avantage que le Prince retirera de la pratique de ces neuf vertus. Si ſa vie eſt bien reglée, elle ſervira de modéle à ſes Sujets, qui formeront leurs mœurs ſur ſon exemple. S'il honore les perſonnes ſages, il trouvera dans leurs inſtructions & dans leurs avis un grand ſecours, pour ſe conduire lui-même, & pour conduire ſagement les autres. S'il aime ſes parens & ſes proches, ceux-ci ne regarderont point d'un œil jaloux ſa grandeur & ſon élévation; mais ils feront de communs efforts, pour maintenir ſa dignité & ſa puiſſance. S'il traitte avec honneur les premiers Miniſtres de l'Empire, quand il ſurviendra quelque affaire épineuſe & difficile, il ſera aidé de leurs conſeils & de leur crédit, & il ſçaura à quoi s'en tenir dans les réſolutions qu'il faudra prendre. S'il traitte les autres Mandarins comme lui-même, la reconnoiſſance qu'ils auront pour un ſi bon Prince, les rendra plus exacts & plus zelez dans l'exercice de leurs Charges. S'il prend ſoin de ſes Sujets, comme de ſes enfans; ſes Sujets l'aimeront comme leur pere. S'il attire dans ſon Empire des gens habiles en toutes ſortes d'arts, ils y ameneront les richeſſes & l'abondance. S'il reçoit avec bonté les Etrangers, ſa réputation remplira les quatre parties du monde, & l'on viendra de toutes parts, augmenter le nombre de ſes Sujets, pour goûter les douceurs d'un ſi ſage Gouvernement. Enfin, s'il contient dans le devoir les Princes Tributaires, ſon autorité ſera reſpectée, & la paix regnera dans l'Empire.

Dans les douze articles ſuivans, il fait voir que ces vertus ne méritent point un ſi beau nom, ſi elles ne ſont véritables & exemptes de tout déguiſement; que la vérité eſt l'eſſence de toute vertu; que l'homme ſage qui veut ſuivre ce milieu, en quoi conſiſte la vertu, doit s'attacher à l'étude de la vérité; qu'elle réſide dans le cœur par l'affection, & qu'elle ſe produit au-dehors par l'exécution; que

quand on l'a une fois acquiſe, on étend ſes vûes & ſes ſoins à toutes choſes; on prévoit les choſes à venir, comme ſi elles étoient préſentes; qu'enfin celui qui a acquis la perfection de la vraye vertu, s'il a en main l'autorité ſouveraine, ne peut établir que des Loix ſages & utiles au bien des peuples.

Enfin dans le trente-troiſiéme & dernier article, il prouve que pour acquérir cette perfection, dans laquelle conſiſte le milieu de la vertu, il n'eſt pas néceſſaire de faire des choſes difficiles, pénibles, extraordinaires: il ſuffit de s'appliquer particulierement à une vertu, qui toute intérieure, toute cachée, toute imperceptible qu'elle eſt aux yeux des hommes, ne laiſſe pas de ſe produire au-dehors, de ſe faire connoître & admirer; de même que le poiſſon qui ſe cache au fonds d'une eau claire, eſt toûjours apperçû au-dehors: & il appuye cette doctrine de quelques exemples des anciens Empereurs *Ven vang*, & *Vou vang*, dont il eſt parlé dans les Livres Canoniques intitulez *Y king*, *Chu king* & *Chi king*.

LUN YU,

OU

LIVRE DES SENTENCES;

Troiſiéme Livre Claſſique, ou Canonique du ſecond Ordre.

CE Livre qui eſt un Recuëil de diſcours ſententieux & moraux, eſt diviſé en vingt articles, & ne contient que des demandes, des réponſes, & des ſentences prononcées tantôt par Confucius, tantôt par ſes diſciples, ſur les vertus, les bonnes œuvres, & l'art de bien gouverner; à la réſerve du dixiéme article, où les diſciples de Confucius décrivent en détail la conduite extérieure de leur Maître. On trouve dans ce Recuëil des maximes & des ſentences de morale auſſi belles que celle des ſept Sages de la Grece qu'on a tant vanté. Comme il n'eſt pas poſſible de faire le précis de tant de maximes détachées, je me contenterai de marquer en peu de mots les choſes principales, dont on traitte dans chaque article.

Dans le premier il fait le caractere d'un homme ſage, & fait connoître quelles ſont ſes vertus & ſes devoirs, en quelque état qu'il ſe trouve, ſoit qu'il mene une vie privée, ſoit qu'il ſoit à la tête des affaires. Il dit entr'autres choſes, qu'il n'eſt pas poſſible qu'un flateur ſoit vertueux; à quoi le diſciple de Confucius ajoûte, qu'il s'examine tous les jours ſur trois choſes: 1°. Si quand il rend ſervice à quelqu'un, il s'y employe tout entier & ſans réſerve. 2°. Si dans le commerce qu'il a avec ſes amis, il y procede avec candeur & avec franchiſe. 3°. Si après avoir écouté la doctrine de ſon Maître, il a ſoin d'en profiter, & de la mettre en pratique. Il dit encore que celui qui étudie la ſageſſe, ne s'afflige pas de ce qu'il eſt peu connu des hommes; mais que ſa douleur eſt de ne les pas aſſez connoître.

Dans le ſecond, il parle des devoirs d'un Prince qui veut bien gouverner ſes peuples, du reſpect que les enfans doivent avoir pour leurs parens. Il enſeigne à quels indices on peut connoître qu'un homme eſt ſage; avec quel ſoin on doit

rejetter les mauvaiſes ſectes, &c. Voulez-vous connoître, dit-il, ſi un homme eſt ſage, ou non? Examinez bien ſes actions: ſi elles ſont mauvaiſes, il n'eſt que trop connu: ſi elles ſont bonnes, tâchez de découvrir quel eſt le motif qui le fait agir. Portez votre curioſité encore plus loin: examinez quelles ſont ſes inclinations, & à quoi il prend le plus de plaiſir. Après cela il aura beau ſe contrefaire, vous le connoîtrez tel qu'il eſt. Celui qui approuve les mauvaiſes ſectes, dit-il encore, telles que ſont celles des Bonzes *Ho chang* & *Tao ſseë*, ſe fait un grand tort à lui-même, & cauſe un grand préjudice à l'Empire. Il n'y a de vraye doctrine que celle que nous avons reçûë des anciens Sages, qui nous enſeigne à ſuivre la droite raiſon, à conſerver la droiture du cœur, à garder la bienſéance, à corriger nos défauts, & à réformer nos mœurs.

Dans le troiſiéme il entre dans le détail des Cérémonies preſcrites, pour honorer les parens défunts, & il reprend ceux qui les négligent, ou qui les tranſgreſſent. Il parle du culte dû aux Eſprits, des Loix Impériales, de la Muſique, & de la maniere de s'exercer à tirer de l'arc (*a*).

Dans le quatriéme il parle des devoirs des enfans envers leurs parens. Il montre la différence qu'il y a entre un homme droit, & un fourbe; entre un homme ſage, & un inſenſé. Voici quelques-unes de ſes maximes. Par les fautes mêmes des hommes, on peut juger s'ils ſont vertueux ou non: Un homme vertueux ne pêche guéres que par excès d'affection & de reconnoiſſance: un homme vicieux pêche d'ordinaire par excès de haine & d'ingratitude. Le Sage n'a en vûë que la beauté de la vertu, & l'inſenſé ne ſonge qu'aux commoditez & aux délices de la vie: Le Sage ne s'afflige point de ce qu'on manque à l'élever aux grandes Charges, mais de ce qu'il manque lui-même des qualitez néceſſaires, pour les remplir dignement. En voïant les vertus des Sages, c'eſt être ſage que de les imiter. En voïant les vices des méchans, c'eſt être vertueux que de ſe ſonder ſoi-même, & d'examiner ſi l'on n'eſt pas ſujet aux mêmes vices.

Dans le cinquiéme, Confucius porte ſon jugement ſur les qualitez, le naturel, les vertus, & les défauts de quelques-uns de ſes Diſciples. Il loüe, par exemple, un nommé *Tſu uen*, qui ayant été élevé trois fois à la Charge de premier Miniſtre dans le Royaume de *Tſou* (c'eſt la Province de *Hou quang*) ne donna aucun ſigne de joye; & qui ayant été autant de fois dépoüillé de ſa dignité, ne donna aucun ſigne de triſteſſe. A quoi il ajoûte: je juge de-là que c'eſt un excellent Miniſtre; mais qu'il fût vertueux, je n'oſérois l'aſſûrer; car pour en être certain, il faudroit pouvoir pénétrer dans ſon intérieur, & connoître s'il a la droiture du cœur. Il enſeigne enſuite qu'on ne doit point juger de la vertu d'un homme par quelques actions extérieures, qui n'ont ſouvent que l'apparence de la vertu; que c'eſt dans le cœur & dans ſa droiture naturelle, que réſide la vraie vertu.

Dans le ſixiéme, Confucius fait connoître quelques-uns de ſes Diſciples qu'il juge être propres au Gouvernement; & il loüe l'extrême ardeur qu'ils ont d'apprendre & de ſe perfectionner. Il parle enſuite de la maniere, dont on doit donner & recevoir; puis il explique les qualitez de la vraie vertu. Mon Diſciple *Yen hoei* ſe vit réduit à une extrême pauvreté: il n'avoit que du ris & de l'eau pour ſa ſubſiſtance. Cependant, dans cet état d'indigence, il ne perdit jamais ſa tranquillité & ſa joie ordinaire. C'eſt-là ce que j'appelle un vrai ſage . . . . .

(*a*) Dans cet exercice où l'on apprenoit à tirer de l'arc, on mettoit pour but une peau de bête. Pour l'Empereur c'étoit une peau d'Ours; pour un Roi, une peau de Cerf; pour un Mandarin, une peau de Tygre; & pour un Lettré, une peau de Sanglier. L'Empereur tiroit à 120. pas du but; le Roi, à 80. Le Mandarin à 70. & le Lettré, à 50. Ces différentes diſtances marquoient les divers dégrez d'autorité & de juriſdiction.

J'appelle

J'appelle un homme vertueux, celui qui commence d'abord par ſupporter conſtamment toutes les peines qui ſe préſentent, pour acquérir la vertu ; & qui enſuite penſe à goûter la douceur, qui ſe trouve à la poſſeder . . . . . Un homme vertueux peut ſe laiſſer tromper juſqu'à croire des choſes fauſſes, mais il ne le ſera jamais juſqu'à faire des choſes mauvaiſes.

Dans le ſeptiéme, il rapporte les bas ſentimens que Confucius avoit de lui-même, & les éloges que ſes Diſciples lui donnoient. Ce n'eſt pas moi, diſoit ce Philoſophe, qui ai inventé la Doctrine que je vous enſeigne ; je la tiens des anciens, de qui je l'ai appriſe . . . . . Il diſoit une autre fois que quatre choſes lui faiſoient continuellement de la peine : la premiere, de ce qu'il avoit fait ſi peu progrès dans la vertu : la ſeconde, de ce qu'il n'étoit pas aſſez ardent pour l'étude : la troiſiéme, de ce qu'il ne ſe livroit pas tout entier aux devoirs que preſcrit la juſtice : la quatriéme enfin, de ce qu'il n'étoit pas aſſez attentif ſur lui-même, & ſur la réforme de ſes mœurs. . . . . Il diſoit encore : je me vois dans une indigence extrême ; un peu de ris & d'eau, c'eſt tout ce que j'ai pour vivre : avec cela je ſuis gai & content : c'eſt que je regarde les dignitez où l'on s'éleve, & les richeſſes qu'on acquiert par des voies iniques, comme des nuées que le vent pouſſe de côté & d'autre dans les airs. . . . . Que je ſuis heureux ! s'écrioit-il encore ; ſi je fais une faute, elle eſt auſſi-tôt connuë de tout le monde. . . . . Un jour qu'il apprit qu'on lui donnoit le nom de *King*, c'eſt-à-dire, de très-ſage : cet éloge ne me convient point, dit-il, & je ne puis le ſupporter. Tout ce qu'il y a de bien à dire de moi, c'eſt que je m'efforce d'acquerir la ſageſſe & la vertu, & que je ne me rebute point de la peine qu'il y a de l'enſeigner aux autres... Ses Diſciples diſoient de lui qu'il allioit trois choſes qui ne paroiſſoient guéres compatibles, tous les agrémens de la politeſſe avec beaucoup de gravité, un air ſévere avec beaucoup de bonté & de douceur, une grandeur d'ame extraordinaire avec beaucoup de modeſtie.

Dans le huitiéme, il fait l'éloge des anciens Empereurs *Vou vang*, *Yu*, *Chun*, *Yao*. Il rapporte quelques maximes du Docteur *Tſeng*, & il enſeigne quels ſont les devoirs d'un homme ſage. Où trouve-t-on, dit Confucius, une grandeur d'ame pareille à celle des Empereurs *Chun*, & *Yu* ? Ils furent tirez d'une condition très-abjecte, pour être élevez à l'Empire ; & ſur le Trône, ils furent ſi peu ſuſceptibles d'ambition & de vaine gloire, qu'ils poſſederent l'Empire, comme s'ils ne le poſſedoient pas. . . . . Où trouver un homme habile, qui écoute avec docilité les inſtructions que lui donne un ignorant ? Où trouver un homme traitté avec mépris & outrage, qui ne penſe point à en tirer vengeance ? Pour moi, je n'ai connu que mon Condiſciple *Yen yuen*, qui fut de ce caractere. . . . . Un ſage doit toûjours apprendre, comme s'il ne ſçavoit rien, & il doit toûjours craindre d'oublier ce qu'il a appris.

Dans le neuviéme, ſe trouvent divers éloges de Confucius, de ſa doctrine, de ſa modeſtie, lorſqu'il parloit de lui-même ; avec divers préceptes pour acquérir la ſageſſe. Nous ne devons pas ſeulement reſpecter les vieillards, diſoit Confucius ; nous devons encore reſpecter les jeunes gens : car que ſçai-je ſi ce jeune homme ne deviendra pas un jour plus ſage & plus vertueux que moi ? . . . . . Je n'ai encore vû perſonne, qui eût autant de paſſion pour la vertu, que j'en ai vû d'autres qui en avoient pour le plaiſir.

Dans le dixiéme, les Diſciples de Confucius décrivent l'air & l'extérieur de leur maître ; de quelle maniere il ſe comportoit, ſoit dans l'intérieur de ſa maiſon, ſoit au dehors avec les perſonnes de tout âge & de tout état ; ſa façon de vivre, de parler, de marcher, de ſe vêtir, de boire, de manger, de dormir, &c.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 349 sur 741

Dans le onziéme, Confucius s'entretient de ſes Diſciples : il loüe les uns & reprend les autres. L'un d'eux le priant de lui apprendre à bien mourir ; vous n'avez pas encore appris à bien vivre, lui répondit-il : apprenez-le, & vous ſçaurez bien mourir.

Dans le douziéme, Confucius enſeigne à rendre ſes actions conformes à la droite raiſon : puis il preſcrit le moyen de bien gouverner le Peuple, d'exiger le tribut, & d'acquérir la vertu. Quelqu'un lui demandant ce qu'il falloit faire pour bien vivre : quand vous paroiſſez au dehors, lui répondit-il, ſoyez auſſi grave, & auſſi modeſte, que ſi vous viſitiez un grand Seigneur : traittez les autres comme vous voulez qu'on vous traitte vous-même : ne dites & ne faites rien qui puiſſe, ou les chagriner, ou les irriter. . . . . Il dit à un autre de ſes Diſciples : la vie & la mort dépendent de la Loi du *Tien*, on ne peut pas la changer : la pauvreté & les richeſſes viennent de la diſpoſition du *Tien*, on ne peut pas le contraindre : le ſage révére cette Loi & cette diſpoſition du *Tien* ; & c'eſt là la ſource de la paix & de la tranquillité dont il joüit.

Dans la treiziéme, il enſeigne les qualitez & les vertus que doit avoir un homme ſage & prudent. Je crois qu'un homme eſt ſage, dit-il, quand je vois qu'il ſe fait aimer de tous les gens de bien, & qu'il n'eſt haï que des méchans. . . . . Je penſe qu'un homme veut être vertueux, quand je lui vois de la modeſtie dans l'intérieur de ſa maiſon, de l'activité dans les affaires, & de la candeur dans le commerce qu'il a avec les autres hommes.

Dans le quatorziéme, il parle du devoir d'un homme ſage, du ſoin que le Ciel prend des Royaumes, des qualitez d'un Miniſtre du Prince, & du zéle qu'il doit avoir pour le bon Gouvernement. Celui qui n'a pas de peine à promettre, dit Confucius, en a toûjours à tenir ſa promeſſe. . . . . Les anciens, dit-il encore, étudioient la ſageſſe pour elle-même, c'eſt-à-dire, pour connoître la vérité & acquérir la vertu. Les modernes s'appliquent à l'étude des vertus à cauſe des autres, c'eſt-à-dire, pour ſe faire un nom & acquérir des honneurs & des richeſſes. . . . . Un pere qui aime ſon fils, n'a-t-il pas ſoin de le corriger lorſqu'il fait quelque faute ? De même un Miniſtre fidéle à ſon Prince, ne doit-il pas l'avertir, lorſqu'il manque à quelqu'un de ſes devoirs ?

Le quinziéme, contient diverſes maximes touchant les vertus d'un homme ſage, & le grand art de regner. En voici quelques-unes. Quand un homme eſt haï de tout le monde, avant que de le haïr, examinez ce qu'il y a en lui de haïſſable. Quand un homme eſt aimé de tout le monde, avant que de l'aimer, examinez ce qu'il y a en lui d'aimable. Ne ſe point corriger de ſes fautes, c'eſt en commettre de nouvelles. . . . . Soyez ſévére pour vous, & doux pour les autres, vous n'aurez jamais d'ennemis. . . . . Le ſage aime à demeurer avec lui-même, l'inſenſé cherche les autres.

Dans le ſeiziéme, il s'éleve contre un premier Miniſtre, qui ne détournoit pas ſon Prince de faire une guerre injuſte, & il fait voir les malheureuſes ſuites d'un mauvais Gouvernement. Il parle enſuite des perſonnes & des choſes qu'on doit aimer, de ce que doit éviter l'homme ſage, & de la maniere dont Confucius inſtruiſoit ſon fils. Voici quelques-unes de ſes maximes. Si un Léopard ou un Tygre s'échappe du Parc Royal, à qui doit-on s'en prendre ? Si le trouble & la diſſenſion bouleverſent un Etat ; qui en eſt coupable ? . . . . . J'ai vû un grand Prince qui s'affligeoit, non pas du petit nombre de ſes Sujets, mais de leur ambition ; non pas de la pauvreté de ſon Royaume, mais de la diſcorde qui y regnoit. En effet, que l'ambition ſoit bannie d'un Etat, il ſera bien-tôt riche : que la tranquillité & la ſubordination y regnent, il fourmillera

bien-tôt de Peuples. . . . . Trois ſortes d'amis utiles ; ceux qui ſont vertueux, ceux qui ſont francs & ſinceres, ceux qui ſont ſçavans. . . . . Un jeune homme qui eſt en préſence d'une perſonne vénérable par ſon âge, ou par ſa dignité, peut commettre trois fautes : la premiere, s'il parle ſans qu'on l'interroge, il paſſera pour un étourdi : la ſeconde, ſi lorſqu'on l'interroge, il ne dit mot, on croira que c'eſt un homme fourbe & diſſimulé : la troiſiéme, s'il parle ſans trop réfléchir à ce qu'il dit, il ſera regardé comme un inſenſé.

Le dix-ſeptiéme, contient le ſentiment de Confucius, touchant les Mandarins qui abandonnent le parti de leurs Princes; les vertus néceſſaires à un Prince ; ceux qu'un homme ſage doit haïr, & l'obligation de trois ans de deüil, à la mort d'un pere ou d'une mere. Je veux, dit Confucius, qu'un Prince ſoit grave, bon, vrai dans ſes paroles, appliqué, & libéral. S'il a de la gravité, il ſe fera reſpecter de ſes Sujets. S'il a de la bonté, il ſe rendra maître de tous les cœurs. S'il aime la vérité, il gagnera la confiance, & ne cauſera nul ombrage. S'il eſt appliqué, ſes Peuples travailleront à ſe perfectionner. S'il eſt libéral, on ſe fera un plaiſir de lui obéïr. . . . . Il y a quatre ſortes de perſonnes qu'un homme ſage doit haïr, dit encore Confucius. 1°. Ces eſprits malins qui aiment à publier les défauts des autres. 2°. Ces ames viles, qui parlent mal de leurs Princes. 3°. Ces hommes puiſſans, qui n'ont nul ſentiment d'humanité. 4°. Ces gens hardis & précipitez, qui agiſſent ſans nulle réfléxion. *Tſu kung* l'un de ſes Diſciples prenant la parole : il y en a encore trois autres, dit-il, que je ne puis ſouffrir. 1°. Ces eſprits ignorans & groſſiers, qui cherchent à paroître habiles & éclairez. 2°. Ces ames hautaines & préſomptueuſes, qui affectent de la bravoure & du courage. 3°. Enfin ces eſprits ſatyriques & mordans, qui veulent paroître droits & ſinceres. . . Il y a une choſe qui me paroît très-difficile, dit encore Confucius, c'eſt d'avoir à gouverner des femmes & des domeſtiques : ſi vous les traittez avec douceur & avec familiarité, ils perdent le reſpect : ſi vous uſez de ſévérité, ce ſont des emportemens & des plaintes continuelles.

Dans le dix-huitiéme, il fait l'éloge de quelques anciens Princes ou Empereurs, & de leurs Miniſtres : il fait voir combien l'amour qu'un Prince a pour les femmes, eſt nuiſible au bon gouvernement : il rapporte les actions de quelques ſages, qui ont mené une vie cachée & obſcure : il parle enſuite de divers Muſiciens, dont on avoit coûtume autrefois de ſe ſervir dans les feſtins : & enfin il donne les régles d'un bon gouvernement, en rapportant l'inſtruction que fait un Prince à ſon fils.

Dans le dix-neuviéme, il fait voir quels ſont les devoirs de celui qui veut acquérir la ſageſſe ; & après avoir décrit la maniere d'enſeigner ſes Diſciples, il juſtifie ſon maître Confucius de quelques reproches mal fondez, & fait ſon éloge. Voici quelques-unes de ſes maximes. Celui qui ſe porte nonchalamment à l'étude de la ſageſſe, & dont l'eſprit eſt leger & inconſtant, n'augmentera pas pendant ſa vie le nombre des ſages, & ne le diminuëra pas à ſa mort. . . . . Lorſqu'on a à entretenir un vrai ſage, on le trouve en trois ſituations différentes : quand on l'apperçoit de loin, il a un maintien grave & ſévére : quand on approche de lui, & qu'on l'entretient, il a un air & des manieres pleines d'affabilité & de douceur : quand on l'écoute, on eſt charmé de ſa fermeté & de ſa droiture. . . . . Un ſage Miniſtre doit d'abord perſuader au Peuple qu'il l'aime, & qu'il a à cœur ſes intérêts, quand il en eſt venu là, il peut ſans crainte exiger des tributs, le Peuple ne ſe croira pas vexé : enſuite il doit bien convaincre le Prince de ſa fidélité, & de ſon dévouëment à ſa perſonne, ſans quoi les avis qu'il lui donnera, ſeront

regardez comme des outrages..... Quoique l'Empereur *Tcheou* ne fut pas auſſi méchant qu'on l'a publié ; cependant comme il a laiſſé après lui une mauvaiſe réputation, on lui attribuë communément toutes ſortes de crimes : c'eſt par cette raiſon qu'un ſage ne ſouffre pas en lui l'apparence même du vice, de crainte qu'on ne lui attribuë beaucoup de vices réels qu'il n'a pas.

Le vingtiéme contient les commencemens & les ſuccès du ſage Gouvernement des Empereurs *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tching tang*, & *Vou vang*, avec les qualitez d'un bon Gouvernement, & les défauts d'un mauvais : tout ce qu'ils recommandoient à leurs Miniſtres & à leurs Sujets, c'eſt de ſuivre ce juſte milieu, enquoi conſiſte la droite raiſon & la vertu.

MENG TSÉE,

OU

LE LIVRE DE MENCIUS.

Quatriéme Livre Claſſique, ou *Canonique du Second Ordre.*

MENG eſt le nom de l'Auteur, & *Tſeë* indique la qualité de Docteur ; c'eſt-à-dire, que ce Livre a été compoſé par le Docteur *Meng*. Il étoit parent des Rois ou Princes du Royaume de *Lou*, qui eſt maintenant la Province de *Chan tong*, & Diſciple de *Tſe ſseë* petit-fils de Confucius. *Su ma* Auteur des Annales de l'Empire, qui a ramaſſé les enſeignemens & les actions des grands hommes, depuis l'Empereur *Yao*, juſqu'à l'Empire de la Dynaſtie des *Han*, fait les plus grands éloges de l'Ouvrage de *Mencius*. Nul des diſciples de Confucius, dit-il, n'a ſi bien rendu le ſens & la force de la doctrine de ce Philoſophe, & quiconque veut en avoir l'intelligence, doit commencer ſes études par l'Ouvrage de *Mencius*.

Son Livre eſt diviſé en deux parties : la premiere contient ſix Chapitres, & la ſeconde huit. Il traitte preſque dans tout l'Ouvrage du bon gouvernement ; & comme tout l'Empire étoit rempli de troubles & de guerres inteſtines, il recommande ſur toutes choſes la droiture de cœur & l'équité. C'eſt pourquoi il prouve que ce n'eſt pas par la force des armes, mais par l'exemple des vertus, qu'on peut rétablir la paix & la tranquillité dans l'Empire. Ce ſont des diſcours ſuivis en forme de Dialogues ou d'Entretiens, qu'il a, ſoit avec ſes Diſciples, ſoit avec des Princes ; & pour mieux éclaircir ce qu'il veut prouver, il ſe ſert ſouvent de ſimilitudes & de comparaiſons familieres, ſelon la méthode des Anciens.

Le but qu'il ſe propoſe, ſe réduit à ces quatre principaux points. 1°. Il eſtime & loüe beaucoup la maniere, dont l'Empire a été gouverné par les premiers Empereurs des trois familles impériales ; ſçavoir, *Hia*, *Chang*, & *Tcheou*. 2°. Il mépriſe & déſapprouve la conduite de quelques Souverains, qui ont cru pouvoir rétablir la paix par la voye des Armes. 3°. Il fait voir en quoi

quoi consiste la bonté & la droiture de la nature humaine. 4°. Il réfute les dangereuses erreurs de quelques Sectaires.

Après cette idée générale, je vais entrer dans le détail, & donner le précis de chaque Chapitre.

PREMIERE PARTIE.

PREMIER CHAPITRE.

LE premier Chapitre contient un dialogue de *Mencius* avec le Prince du Royaume de *Guei*. Ce Prince fut nommé après sa mort *Hoei vang*. *Hoei* signifie *bien faisant*, & *Vang* signifie *Prince*, *Roi*; c'est pourquoi on l'appelle *Leang*, *Hoei*, *Vang*, qui veut dire le Roi bien-faisant de *Leang*, ou de *Guei*. Le Royaume de *Guei* est maintenant la Province de *Ho nan*: & la Ville de *Ta Leang*, qui s'appelle maintenant *Cai fong* en est la Métropole.

Le Prince de *Leang* avoit invité les sages de l'Empire à venir dans son Royaume: *Mencius* s'y rendit. La premiere instruction qu'il donna au Prince, fut de n'avoir en vûë dans l'administration de son Etat, que la pieté & l'équité: un Prince, lui dit-il, est le modéle de ses sujets: s'il ne recherche que ses avantages particuliers, ses Ministres à son exemple, les Mandarins, les Lettrez, le Peuple même, n'envisageront que leurs propres intérêts; c'est ce qui ne se peut faire qu'aux dépens du bien public qui sera négligé: & alors le Royaume se trouvera sur le penchant de sa ruine.

Mencius rendit une seconde visite au Prince, lorsqu'il se promenoit dans son Parc, & qu'il se divertissoit à voir nâger des Cygnes dans son Etang, & à voir courir les cerfs dans sa Forêt. Un Roi, dit le Prince, qui ne doit s'occuper que du gouvernement de ses peuples, peut-il s'arrêter à ces sortes d'amusemens?

Les Princes, comme les autres hommes, répondit *Mencius*, peuvent prendre des divertissemens honnêtes: on lit dans le *Chi king* que le sage Empereur *Ven vang* ayant dressé le plan d'une Tour pour observer les Astres, d'un Parc, & d'un Etang, le peuple accourut à l'envi pour travailler à ces ouvrages, & s'y employa avec tant de zéle & d'ardeur, qu'ils furent achevez en très-peu de jours.

Ce bon Prince se plaisoit de tems en tems à se promener dans ses allées, à voir courir ses cerfs apprivoisez, à considérer ses poissons dans l'eau, & à voir voler ses Cicognes. D'où venoit dans ce Peuple tant de zéle à procurer des plaisirs à son Prince? C'est qu'il en étoit gouverné avec pieté & avec équité: c'est que ce sage Empereur étoit très-attentif à ne point laisser manquer son peuple des choses nécessaires a la vie.

Au contraire l'Empereur *Kié*, qui avoit coûtume de dire qu'il étoit dans l'Empire ce que le Soleil est dans le Ciel, & qu'il ne périroit qu'avec cet Astre, ne goûtoit aucun plaisir au milieu de ses délices, & vivoit dans une inquiétude continuelle, parce qu'il étoit devenu pour son peuple un objet d'exécration & d'horreur.

Ensuite il fait voir au Prince, que quand un Royaume est bien gouverné, il ne manque jamais de peuples; que le principe d'un bon gouvernement, c'est d'apporter tous ses soins à ce que le Royaume abonde des choses nécessaires à la vie: c'est de veiller à ce que les

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 353 sur 741

terres ſoient cultivées, la pêche abondante, les arbres plantez & taillez dans la ſaiſon: c'eſt de ſe rendre attentif au partage des Champs, à la nourriture des animaux domeſtiques, des vers à ſoye: c'eſt d'être moderé dans les châtimens & dans l'impoſition des Tributs: c'eſt d'avoir ſoin que la jeuneſſe ſoit inſtruite dans les bonnes mœurs: c'eſt par-là que le Prince gagne l'affection de ſon peuple: quand il s'eſt rendu maître de leur cœur, il lui eſt aiſé d'établir des Loix, de donner des inſtructions utiles, d'ériger des Ecoles.

Mais c'eſt principalement dans un tems de famine, que le Prince doit ſecourir ſon peuple: il ſe rend très-coupable, & peu digne du Trône, s'il entretient alors pour ſon ſeul plaiſir quantité de bêtes inutiles, qui conſomment bien des proviſions néceſſaires à la vie de l'homme, tandis que ſon Peuple meurt de faim.

Direz-vous, ajoûte-t-il, au Prince, que vous n'êtes pas la cauſe de la mort de ce Peuple; que c'eſt à la ſtérilité qu'il faut l'attribuer? C'eſt comme ſi, après avoir tué un homme d'un coup d'épée, vous me diſiez: ce n'eſt pas moi, c'eſt l'épée qui l'a tué. Qu'importe qu'un homme périſſe par le glaive, ou par le mauvais gouvernement de ſon Prince? Il eſt naturel de haïr ces bêtes féroces, qui ſe tuent & ſe dévorent les unes les autres. Qu'eſt-ce qu'un Prince qui devant être le Pere de ſon Peuple, préfere la conſervation de vils animaux, qui font ſon plaiſir & ſon amuſement, à la vie de ceux qu'il doit regarder comme ſes enfans.

Mencius voyant qu'on ne profitoit gueres de ſes inſtructions dans le Royaume de *Guei*, tourna ſes pas vers le Royaume de *Tſi*, qui étoit gouverné par un Prince nommé *Siuen vang*. Ce Prince étoit avide de la gloire qui s'acquiert par les armes. Nous avons cinq Princes, dit-il, au Philoſophe, dont les actions héroïques ont fait grand bruit dans l'Empire. On parle ſur-tout de deux, qui ſe ſont fait un grand nom par leurs Conquêtes: racontez-moi leurs belles actions.

Confucius & ſes diſciples, répondit le Philoſophe, auroient rougi de loüer ces cinq Princes, & de tranſmettre leurs vertus guerrieres à la poſtérité. Eux & moi qui ſuis leur diſciple, nous ne nous ſommes attachez qu'à l'étude de la ſageſſe & aux regles d'un bon gouvernement, que les anciens Empereurs nous ont laiſſées par leurs écrits, & par leurs exemples. Hé! quelles ſont ces regles, dit le Prince? L'équité & la piété, répondit Mencius: ſi vous poſſedez ces deux vertus, vous établirez la paix & la tranquillité dans votre Etat: vous protegerez, vous aimerez vos peuples comme vos propres enfans.

Mais eſt-ce une choſe qui ſoit en mon pouvoir, répliqua le Prince? Doutez-vous que vous ne le puiſſiez, dit Mencius? *Hou he* votre premier Miniſtre m'a raconté qu'un jour que vous ſortiez de votre Palais, vous apperçûtes un bœuf qu'on avoit garotté, & qu'on traînoit hors des murs pour l'égorger; que vous fûtes attendri à ce ſpectacle, & que vous ordonnâtes qu'on ramenât le bœuf dans ſon étable. Si la mort prochaine d'un vil animal a été capable d'exciter votre compaſſion, eſt-il poſſible que votre cœur ne ſoit pas émû à la vuë des miſeres de votre Peuple? Mais vous aimez le fracas des armes, vous vous faites un plaiſir de lever des Troupes: vous voulez voir des ſujets affronter les périls & la mort.

Non, dit le Prince, ce n'eſt point là mon plaiſir; ce ſont des remedes violens, dont j'uſe malgré moi, pour parvenir à ce que je ſouhaitte. Hé! Que pouvez-vous ſouhaitter, reprit Mencius? Votre Table n'eſt-elle pas couverte de mets exquis? Peut-on rien ajoûter à la magnificence de vos habits? N'avez-vous pas à ſouhait tout ce qui peut flâter vos ſens? Un nombre prodigieux de

Domeſtiques n'eſt-il pas attentif au moindre ſignal, pour vous ſervir & exécuter vos ordres ? Que pouvez-vous ſouhaitter davantage ?

Ce ſont là des bagatelles, répondit le Prince : j'ai des vûës bien plus relevées. A quoi aſpirez-vous donc, répliqua Mencius ? A étendre votre Royaume ? à ſubjuguer les Nations voiſines ? a envahir l'Empire ? C'eſt comme ſi vous vouliez monter ſur cet arbre, pour y trouver des poiſſons.

Vous êtes outré dans vos réflexions, dit le Prince. Non non, répondit *Mencius* ; loin d'éxaggérer, je n'en dis pas encore aſſez : car enfin celui qui grimpe ſur un arbre pour y chercher des poiſſons, ſe donne à la vérité une peine inutile, mais il n'y a que lui qui en ſouffre : ſon entrepriſe, toute vaine qu'elle eſt, n'apporte aucun dommage à l'Etat, & n'entraîne aucune calamité après elle. Au lieu que par les guerres que vous faites, vous vous conſumez en vain de chagrins & d'inquiétudes, vous épuiſez votre Royaume, & vous le plongez dans la plus affreuſe miſere. Croyez-moi, Prince, ne portez vos vûës qu'au gouvernement de votre Etat : efforcez-vous de rendre vos peuples heureux : ayez ſoin qu'ils ayent dequoi raiſonnablement fournir à leurs beſoins : faites cultiver les terres & regner l'abondance ; veillez à la réformation des mœurs, & à l'éducation de la jeuneſſe : alors tous les peuples déſerteront les terres, où les Princes les tyranniſent : ils s'empreſſeront de venir goûter les douceurs de votre Empire ; & enfin ils ſe feront un bonheur de couler & de terminer leurs jours, ſous le paiſible gouvernement d'un Prince ſi vertueux & ſi juſte.

SECOND CHAPITRE.

LE Roy *Siuen vang* avouë à *Mencius* qu'il ſe plaît fort à la muſique ; le Philoſophe ne déſapprouve pas cette inclination, au contraire il dit qu'elle peut être utile au bon gouvernement, à cauſe du rapport qu'il y a entre l'accord des ſons & des cœurs : & parce que l'harmonie, & cette ſuite bien rangée de pluſieurs accords, eſt une image ſenſible de l'union & de la parfaite intelligence, qui doit regner dans un corps politique entre le Chef & les membres ; mais que cet accord & cette intelligence ne peuvent ſubſiſter, ſi le Prince ne ſongeant qu'à ſes divertiſſemens, & loin de les partager avec ſon peuple, le laiſſe plongé dans la triſteſſe & la miſere, & que c'eſt là la ſource de ſes murmures.

Le Prince changeant de diſcours : on rapporte, dit-il, que le Parc du Prince *Ven vang* avoit 70. ſtades de circuit, & le peuple le trouvoit trop petit ; le mien n'a que quarante ſtades, & le peuple le trouve trop grand. A quoi attribuer ces différens jugemens du peuple ?

Je vais vous l'apprendre, répondit *Mencius*. Il étoit permis à quiconque d'entrer dans le Parc du Prince *Ven vang*, d'y prendre du bois & des légumes, d'y chaſſer les faiſans & les liévres : l'entrée n'en étoit fermée à perſonne : voilà pourquoi le peuple le trouvoit trop petit. Quand je ſuis entré ſur vos terres, je me ſuis informé des uſages de votre Royaume, afin de les obſerver ; de même que des inhibitions & des défenſes faites par vos loix, afin de ne les point enfreindre : on m'a répondu que vous aviez un Parc de quarante ſtades de circuit ; que l'entrée en étoit interdite à tous vos ſujets ; & que ſi quelqu'un avoit été aſſez hardi que d'y mettre le pied, & d'y tuer ou bleſſer un de vos cerfs, il étoit puni auſſi ſévérement, que s'il avoit tué ou bleſſé un homme. Vous étonnez-vous après ce-

la que le peuple le trouve trop grand?

Le Prince à qui ces avis ne plaiſoient gueres, paſſa à une autre queſtion. Apprenez-moi, dit-il, ce que je dois faire, pour conſerver la paix dans mon Etat, & gagner l'amitié des Princes mes voiſins. Deux choſes, répondit le Philoſophe ; être obligeant, officieux, toûjours prêt à faire plaiſir à ceux qui ſont plus foibles que vous ; être reſpectueux & ſoumis envers ceux qui ſont plus puiſſans que vous. Il l'exhorte enſuite à ne ſe pas livrer aux ſaillies d'un naturel fougueux & boüillant, en lui faiſant voir que la vraye force conſiſte à modérer ſa colere, & à maîtriſer ſes paſſions, & que la vraye ſageſſe n'enviſage que la pure équité.

Une autrefois le Prince ayant admis *Mencius* dans ſa maiſon de plaiſance : ce lieu ſi délicieux, lui dit-il, n'a-t-il rien d'incompatible avec la ſageſſe dont un Roy doit faire profeſſion? Non, répondit *Mencius*, pourvû qu'un Roy ſe faſſe un ſujet de joye de ce qui réjoüit ſes ſujets, & qu'il s'afflige de ce qui les attriſte. S'il partage avec ſes peuples leur joye & leur triſteſſe, ſes peuples à leur tour partageront avec lui ſes chagrins & ſes plaiſirs. C'eſt par-là qu'un Royaume eſt bien gouverné.

Les anciens Empereurs, pourſuivit *Mencius*, faiſoient tous les douze ans la viſite des Royaumes & des Rois leurs tributaires ; & cette viſite s'appelloit *Inſpection*. Tous les ſix ans ces Rois ſe rendoient à la Cour de l'Empereur, pour y rendre compte de leur conduite, & de la maniere dont ils adminiſtroient leur Etat.

De même les Empereurs dans leur diſtrict, & les Rois dans leur Royaume, faiſoient deux fois chaque année la viſite : la premiere au Printems, pour examiner ſi l'on avoit ſoin de ſemer & de labourer les terres ; & lors qu'en quelque endroit on manquoit de grains pour les enſemencer, ils en fourniſſoient des greniers publics. La ſeconde ſe faiſoit en Automne, & dans le tems de la récolte ; & ſi elle n'étoit pas aſſez abondante, pour fournir à la ſubſiſtance de tout le peuple, ils y ſuppléoient en ouvrant les greniers publics.

On tient maintenant une conduite bien différente. A la vérité les Princes font la viſite de leurs Royaumes ; mais comment la font-ils ? Ils marchent eſcortez de près de trois mille ſoldats, qui conſomment la plus grande partie des proviſions néceſſaires à la ſubſiſtance du pauvre peuple. On voit ce peuple ſans force & languiſſant de faim. Faut-il s'étonner s'il a la rage dans le cœur, & ſi dans l'oppreſſion où il eſt, il cherche à s'en conſoler par ſes murmures, & par les invectives perpétuelles dont il déchire la réputation de ſon Prince ? Je vous remets devant les yeux la conduite des anciens Rois, & celles que tiennent les Princes d'aujourd'hui : c'eſt à vous de voir auſquels vous aimez mieux reſſembler.

Enſuite il lui propoſe l'Empereur *Ven vang* pour modele. Ce Prince n'impoſoit pour tribut aux Laboureurs, que la neuviéme partie de leur récolte : il aſſignoit des penſions aux fils & aux petits-fils des Mandarins décédez : on ne connoiſſoit point de Doüanes dans ſes Etats : les marchandiſes y entroient, & en ſortoient ſans être taxées : la pêche n'étoit interdite à perſonne dans les Lacs & les Rivieres publiques : s'il falloit punir un criminel, comme le crime eſt perſonnel, le châtiment l'étoit auſſi, & on ne l'étendoit pas comme à préſent, juſqu'à ſa femme & à ſes enfans. Enfin ce Prince, qui ſignaloit chaque inſtant de ſon Regne par ſa bonté & ſa clémence, en faiſoit reſſentir les effets principalement à quatre ſortes de perſonnes ; aux vieillards qui n'avoient plus de femmes ; aux femmes veuves qui avoient perdu leurs maris ; aux vieillards qui ſe trouvoient ſans enfans, & aux jeunes orphelins qui avoient perdu leur pere. Ces quatre eſpeces de malheureux lui paroiſſoient les plus dignes

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 356 sur 741

gnes de compaſſion, parce qu'étant deſtitituez de tout ſecours humain, ils n'avoient de reſſource que dans la bonté du Prince, qui, quoiqu'il ſoit le pere de tous ſes Sujets, l'eſt encore plus particulierement de ceux qui ſont le plus abandonnez.

Que diriez vous, Prince, continua *Mencius*, ſi celui qui eſt à la tête du Tribunal Suprême de la Juſtice, ne veilloit pas ſur la conduite de ſes Subalternes; s'il ne s'informoit pas de la maniere dont les Magiſtrats adminiſtrent la Juſtice; s'il permettoit qu'on châtiât des innocens, & qu'on renvoyât des criminels abſous? Je le dépoſerois, répondit le Prince. Mais, pourſuivit le Philoſophe: Si un Roi néglige le ſoin de ſon Royaume; s'il ne ſonge point à inſtruire ſes peuples; s'il n'a pas compaſſion de leur miſere; s'il ne protege point les malheureux, & ceux qui ſont ſans appui; qu'en penſez-vous? A ces mots le Prince rougit, & parut embarraſſé: il jetta les yeux de côté & d'autre, comme s'il eût été diſtrait; & ſans répondre à *Mencius*, il le congédia.

Dans un autre entretien, *Mencius* enſeigne au Prince à bien choiſir ſes Miniſtres; il l'exhorte à ne pas s'en rapporter au témoignage des particuliers, qui peuvent le ſurprendre, ni même à la voix publique du peuple, qui eſt aiſé à ſe tromper; mais il lui conſeille de s'aſſûrer par lui-même de leur probité, de leur déſintereſſement, de leur zele, & de leurs lumieres: il lui propoſe le choix de ceux, qui depuis leur tendre jeuneſſe n'ont pas ceſſé de s'appliquer à l'étude de la ſageſſe, & qui, dans un âge mûr, ont acquis par leur travail & leur application, les connoiſſances néceſſaires pour bien gouverner les peuples.

TROISIE'ME CHAPITRE.

CE Chapitre contient le Dialogue de *Mencius* avec ſon Diſciple *Kung ſung tcheou*, ſur l'art de gouverner. Il fait voir qu'au milieu des troubles dont l'Empire eſt agité, & vû la miſere des peuples, qu'on opprime dans les divers Royaumes; rien n'eſt plus aiſé à un Prince qui gouverne ſes Sujets avec équité & avec douceur, que de ſe concilier tous les cœurs, & de parvenir à la Monarchie. Mais où trouver aujourd'hui, dit-il, un Prince qui ait ces qualitez? Ces heureux tems, où l'Empire étoit gouverné par de ſages Princes, ſont paſſez, & à peine en reſte-t-il le ſouvenir.

Il demande encore dans celui qui gouverne, un cœur ferme & inébranlable, ſoit quand il faut prendre ſon parti dans des affaires douteuſes, ſoit lorſqu'il s'agit de s'expoſer aux dangers. Il cite pluſieurs exemples de ces grands hommes, que rien ne pouvoit ébranler, & auſquels on pouvoit arracher la vie, mais non pas l'intrépidité & le courage.

Il diſtingue deux ſortes de fermeté; celle des petits eſprits, & celle des grandes ames. Ceux-là ne ſuivent que la premiere impétuoſité d'une ardeur boüillante; celles-ci ne ſe dirigent que par la droite raiſon. Je me ſouviens, dit *Mencius*, que notre Maître Confucius me donna autrefois deux regles, auſquelles je pouvois diſcerner la vraye grandeur d'ame & le vrai courage. Si l'occaſion ſe préſente de combattre, me diſoit-il, & qu'après de mûres réfléxions, j'apperçoive qu'il n'eſt pas juſte d'attaquer mon ennemi, fût-il beaucoup plus foible que moi, & incapable de me tenir tête, & de balancer un moment la victoire, je me donnerai bien de garde de l'attaquer. Vous voyez bien que ce ne ſeroit pas alors la crainte qui me feroit reculer. Mais d'un autre côté, ſi, après y avoir bien réfléchi, il me paroît qu'il eſt juſte de livrer le combat; quand on m'oppoſeroit un million d'hommes, rien ne pourra m'arrêter, & je m'élancerai ſans

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 357 sur 741

crainte dans les plus épais eſcadrons.

Mencius vient enſuite à la maniere de bien gouverner. Il y a bien de la différence, dit-il, entre la conduite des anciens Empereurs, & celles de nos Princes: ceux-là aimoient la paix, & ceux-ci aiment la guerre: ceux-là par leur piété & par l'exemple de leurs vertus, ſoûmettoient les hommes & les cœurs: ceux-ci ſoûmettent véritablement les hommes, mais non pas les cœurs.

Quel eſt le Prince qui ne ſoit pas paſſionné pour la gloire, & qui n'ait pas horreur de tout ce qui peut ternir ſa réputation? Il n'y a que la vertu qui donne de la gloire; & il n'y a que le vice qui cauſe du deshonneur. Comment donc ſe peut-il faire que des Princes, qui craignent tant les hommes & l'infamie, ſe livrent à leurs paſſions & aux vices? C'eſt comme s'ils ne pouvoient ſouffrir l'humidité, & qu'ils vouluſſent loger dans un appartement bas & humide. S'ils ont tant de ſoin de leur réputation, que ne prennent-ils le moyen unique de l'établir, & de la conſerver? Il n'y en a point d'autre, que de vaincre ſes mauvaiſes inclinations, que d'eſtimer la vertu, que de faire la guerre aux vices, que d'honorer les Sçavans, que d'élever aux premieres Dignitez les perſonnes ſages & vertueuſes; que de profiter de la tranquillité publique, pour établir des Loix ſages & utiles. Un Prince de ce caractere ſe rendra toûjours redoutable à ſes ennemis, & s'attirera l'eſtime & la vénération des autres Princes.

Mais qu'arrive-t'il? Maintenant que l'Empire eſt tranquille, & qu'on commence à y goûter les douceurs de la paix, ils ne ſongent qu'à ſe livrer aux plaiſirs, & à s'amollir de plus en plus par le luxe & l'oiſiveté. Faut-il s'étonner ſi un Royaume gouverné par un tel Prince paroît chancelant; ſi les peuples murmurent; & ſi l'on eſt à la veille d'avoir de nouveaux ennemis ſur les bras?

Il n'y a perſonne, continuë *Mencius*, qui n'ait reçû de la nature une certaine tendreſſe de cœur, qui le rend ſenſible aux miſéres d'autrui. Un Prince, dont les paſſions n'ont point étouffé ce penchant naturel, & qui compatit aux afflictions de ſes peuples, n'a pas plus de peine à gouverner ſon Royaume, que s'il le tenoit entre ſes mains.

Mais comment diſcerner ce penchant ſecret de la nature, cette ſenſibilité naturelle qui naît avec nous? Un exemple vous le fera connoître. Vous voyez tout-à-coup un enfant prêt à tomber dans un puits, auſſi-tôt votre cœur eſt touché; vous volez à ſon ſecours. Ce n'eſt pas alors la réfléxion qui vous détermine: vous ne penſez pas à mériter la reconnoiſſance de ſon pere & de ſa mere, ni à vous procurer un vain honneur: vous agiſſez par un mouvement purement naturel. Dans les événemens imprévûs, & lorſqu'on n'a point le tems de réfléchir, ni de délibérer, c'eſt la ſimple nature qui agit. Il n'en eſt pas de même dans d'autres conjonctures, où avant que d'agir, on a le tems de ſe conſulter; il peut y entrer du déguiſement & de la diſſimulation.

Ce que je dis de la compaſſion, dit encore *Mencius*, je le dis des autres vertus; de la piété, de l'équité, de l'honnêteté, de la prudence: nous en avons les ſemences & les principes dans notre cœur; ſi nous avions ſoin de les ſuivre, nous ſerions continuellement en garde contre les paſſions, qui ſeules peuvent les détruire, & chaque jour nous nous perfectionnerions de plus en plus.

Un Diſciple de Confucius nommé *Tſeë lou*, avoit un ſi grand déſir de ſa perfection, qu'on lui faiſoit le plus ſenſible plaiſir, quand on l'avertiſſoit de quelque défaut. L'Empereur *Yu* donnoit ſur le champ des marques de ſon reſpect & de ſa reconnoiſſance, à celui qui lui donnoit un ſage conſeil. *Chun*, ce grand homme regardoit la vertu, non pas comme le bien d'un particulier, mais comme un bien commun, & qui appartenoit à tous les hommes. Tout ce qu'il

voyoit de perfections & de vertus dans les autres, il en faiſoit ſon profit, & s'efforçoit de les acquérir. C'eſt ce qu'il a mis en pratique dans tous les états de ſa vie, non-ſeulement lorſqu'il cultivoit les campagnes de *Lie chan*, ou qu'il exerçoit le métier de Potier de terre dans la Ville de *Hopin*, ou qu'il gagnoit ſa vie à pêcher dans le Lac *Lou y tſe*, mais encore lorſqu'il fut Empereur.

Tâcher ainſi d'exprimer en ſoi-même les vertus qu'on a remarquées dans les autres, c'eſt rendre la vertu commune à tout le monde : car après avoir profité de l'éxemple d'autrui, on donne le même éxemple aux autres, afin qu'ils en profitent à leur tour.

QUATRIE'ME CHAPITRE.

MENCIUS continuë l'entretien qu'il avoit commencé dans le Chapitre précédent avec ſon Diſciple. Il parle d'abord de trois choſes néceſſaires pour réuſſir dans la guerre ; ſçavoir, le choix du tems, l'avantage du terrain, la concorde & l'union de ceux qui attaquent ou qui défendent une Place. Mais c'eſt ſur-tout cette derniere condition qu'il juge être abſolument néceſſaire.

Je veux, dit-il, qu'une Ville ſoit dans le meilleur état de défenſe, ſoit par la hauteur de ſes murs, ſoit par la profondeur de ſes foſſez, ſoit par le nombre & la valeur de ſes Soldats, ſoit enfin par l'abondance de ſes proviſions. Avec tout cela, ſi la diſcorde ſe mêle dans les Troupes, ſi la méſintelligence met la diviſion entre les Chefs & les Soldats, quelque bien fortifiée d'ailleurs que ſoit la Ville, elle ſuccombera bientôt, & ne fera pas une longue réſiſtance.

Un des Diſciples de Mencius lui fit peu après une queſtion, qui ſembloit devoir l'embarraſſer : je me ſuis apperçû, dit-il à ſon Maître, que dans les différens Royaumes où vous vous trouvez quelquefois, vous recevez les préſens que les Rois vous font, & quelquefois vous les refuſez. Vous avez refuſé deux mille quatre cens taëls d'argent fin, que le Roi de *Tſi* vous offroit ; & vous n'avez fait nulle difficulté d'en recevoir 1680. qui vous ont été offerts par le Roi de *Song*, & 1200. que le Roi de *Sie* vous a préſentez. Je ne trouve point d'uniformité dans cette conduite : la même raiſon qui vous avoit fait refuſer les préſens de l'un, devoit auſſi vous porter à refuſer le préſent des autres.

Vous vous trompez, répondit Mencius ; je n'ai rien fait que ſelon les lumieres de la raiſon & de l'équité. Me trouvant dans le Royaume de *Song*, & étant prêt de faire un long voyage, il étoit de la politeſſe & de l'équité du Prince, de fournir aux frais que j'étois obligé de faire ; j'avois par conſéquent une bonne raiſon d'accepter ſon préſent. Le Royaume de *Sié*, lorſque j'y étois, retentiſſoit du fracas des armes, & étoit menacé d'une irruption prochaine des ennemis : au milieu de ce tumulte, je courois riſque de n'avoir pas dequoi vivre ; & il étoit raiſonnable que le Prince qui m'avoit appellé dans ſes Etats, pourvût à ma ſubſiſtance. Mais pour ce qui eſt du Roi de *Tſi*, comme il n'avoit aucune raiſon de me donner, je n'en avois point de recevoir ; & ſi j'euſſe accepté ſes offres, c'eût été en moi une cupidité honteuſe, & indigne d'un homme, qui a paſſé ſa vie dans l'étude de la ſageſſe.

Mencius étant allé dans la Ville de *Ping lo*, qui étoit du Royaume de *Tſi*, trouva le pays déſolé par une ſtérilité générale : de ce grand nombre d'Ha-

bitans, les uns périſſoient par la faim, les autres abandonnoient une terre ingrate, pour aller chercher des alimens dans les Royaumes les plus éloignez. Mencius adreſſant la parole à *Kiou ſin*, Gouverneur de la Ville : ſi quelqu'un de vos Soldats, lorſqu'ils ſont ſous les armes, lui dit-il, quittoit ſon rang juſqu'à trois fois de ſuite, ne le puniriez-vous pas ? Je n'attendrois pas, répondit le Gouverneur, qu'il fît trois fois la même faute ; dès la premiere fois il ſeroit châtié. Vous auriez raiſon, repliqua Mencius ; mais vous vous condamnez vous-même, en négligeant ce qu'il y a de plus important dans votre Charge. Pendant ces triſtes années de ſtérilité, les Peuples périſſent de faim & de miſére : j'en vois un grand nombre, qui courbez ſous le poids des années, tombent de langueur dans les foſſez, & y finiſſent leur malheureuſe vie : j'en vois d'autres, & en plus grand nombre, qui étant plus jeunes & ayant plus de vigueur, errent de côté & d'autre dans tout l'Empire, pour y chercher dequoi vivre. Hélas ! répondit *Kiou ſin*, je gémis de tant de calamitez, & je voudrois pouvoir bien y apporter quelque remede : mais je ne ſuis pas le maître de faire ouvrir les greniers, & d'exempter le Peuple des tributs. Mais, reprit Mencius, ſi un homme riche vous avoit confié le ſoin de ſes troupeaux, & qu'il ne voulut point vous aſſigner les pâturages convenables à leur nourriture, que feriez-vous ? Vous êtes le Paſteur de ce grand Peuple ; c'eſt au Roi que vous devez vous adreſſer pour ſoulager ſa miſere, & ſubvenir à ſes beſoins : ſi le Roi ne vous écoute pas, verrez-vous tranquillement ce Peuple mourir de faim, & ne devez-vous pas plûtôt renoncer à votre Gouvernement ?

Mencius voyant que les ſages conſeils qu'il donnoit au Roi de *Tſi* & à ſes Miniſtres, n'étoient d'aucune utilité, prit le parti de ſe retirer dans ſa Patrie. Un de ſes Diſciples nommé *Yu*, qui l'accompagnoit dans le voyage, appercevant un certain nuage de triſteſſe & & de mélancolie, qui lui couvroit le viſage, lui parla ainſi : je vous ai ſouvent entendu dire que le ſage ne ſe fâche point, ſi le Ciel ceſſe de favoriſer ſes entrepriſes, & qu'il ne ſe plaint point lorſque les hommes refuſent de ſe conformer à ſes maximes. Cependant je vous vois un air triſte : cette mélancolie qui ne vous eſt pas naturelle, eſt ſans doute la marque de quelque ſecret mécontentement ?

Non, répondit Mencius, je ne me plains ni du Ciel, ni des hommes : ce ſont les différentes conjonctures, qui me rendent ou gai, ou triſte. Quand je menois une vie privée, & que dans ma ſolitude, je m'occupois uniquement de l'étude de la ſageſſe, c'étoit le tems de la joie. Maintenant que j'enſeigne ma doctrine aux Rois & aux Peuples, & que j'ai en vûë le bien public, c'eſt le tems de la triſteſſe.

CINQUIE'ME CHAPITRE.

CE Chapitre contient le Dialogue qu'eut Mencius avec le Prince *Ven Kung*, héritier de la Principauté de *Teng*. Il lui fait voir qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe pratiquer la vertu, & imiter les ſages, parce que la bonté de la nature que nous recevons du *Tien*, eſt la même dans tous les hommes, & que cette bonté n'eſt autre choſe qu'une inclination naturelle à la piété, & à l'équité.

Lorſque les paſſions s'élévent avec l'âge, dit-il, ſi la raiſon les modere, la nature ſe perfectionne, & l'on devient vertueux.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 360 sur 741

vertueux. Il lui propoſe enſuite pour modeles, les Empereurs *Yao* & *Chun*. Et ne croyez pas, ajoûta Mencius, qu'on ne puiſſe atteindre à la vertu de ces Héros. Ils étoient hommes comme vous; & avec les efforts que vous ferez, & l'application que vous apporterez, vous pouvez devenir ſage comme eux. Tout ce que je crains, c'eſt que vous ne vous rebutiez par les difficultez qui ſe rencontrent, lorſqu'on veut travailler à vaincre ſes paſſions, à pratiquer la vertu, & à apprendre l'art de bien gouverner. Une médecine, dit le Livre *Chu king*, n'opére point la guériſon, ſi elle ne travaille le malade : de même un Prince ne tirera aucun profit des enſeignemens des ſages, s'il ne s'efforce à ſe vaincre lui-même.

Le Prince *Ven kung* à la mort de ſon pere, qui arriva dans ce tems-là, conſulte Mencius de quelle maniere il doit lui rendre les derniers devoirs, pour mieux marquer ſon reſpect filial. Il faut obſerver, répondit Mencius, ce que les Rits preſcrivent aux enfans, qui ſont véritablement reſpectueux envers leurs peres. Le deüil doit durer trois ans. Pendant ce tems-là, ils doivent s'abſtenir de toute fonction publique, pour ne s'occuper que de leur juſte douleur : ils ne doivent ſe vêtir que d'un habit de toile, & ne vivre que du ris le plus commun.

J'ai appris de Confucius, pourſuivit-il, qu'autrefois lorſque l'Empereur venoit à mourir, ſon fils l'héritier de l'Empire, ſe faiſoit conſtruire une méchante hutte hors de la ſeconde porte du Palais, où il paſſoit trois ans à pleurer ſon pere, à ſe proſterner matin & ſoir devant ſon cercüeil, * & à ne vivre que du ris le plus groſſier. C'étoit le premier Miniſtre, qui pendant ce tems-là gouvernoit l'Empire. Les Mandarins & les Grands de l'Empire, à l'exemple de leurs Princes, s'empreſſoient de donner des marques publiques de leur douleur, & le deüil devenoit univerſel dans tout l'Empire.

Le Prince *Ven kung* réſolut de mettre en pratique l'enſeignement, que Mencius venoit de lui donner. Et comme les Rits ne preſcrivoient dans la Province de *Teng*, que cinq mois de deüil pour un Roi, il paſſa ce tems-là à pleurer ſon pere. Quand le jour fut marqué pour conduire le corps à la ſépulture, la curioſité du ſpectacle attira une multitude innombrable de Peuples, de toutes les parties de l'Empire : on voyoit le Prince ſuivre la pompe funébre, avec un viſage have & exténué, & pouſſant des ſanglots, qui partoient véritablement du cœur, & qui attendriſſoient juſqu'aux larmes ce grand nombre de ſpectateurs.

Ces étrangers s'en retournerent dans leur Patrie après la ſolemnité des obſéques ; & ce furent autant de bouches, qui vanterent par-tout la piété de *Ven kung*, & qui reſſuſciterent la pratique des anciennes cérémonies, inſtituées pour honorer les défunts, qu'on avoit alors beaucoup négligées.

Ven kung ſe diſpoſant à gouverner ſon Royaume par lui-même, demande à Mencius des régles de conduite, pour le gouverner ſagement. Le Premier objet, dit Mencius, qui doit fraper un Roi, c'eſt le Peuple : ce qui touche davantage le Peuple, c'eſt la ſubſiſtance : ce qui le fait ſubſiſter, ce ſont les terres, quand elles ſont cultivées ſoigneuſement, & qu'elles produiſent abondamment les choſes néceſſaires à la vie. Il faut donc principalement veiller à la culture des terres, & avoir un extrême ſoin qu'elles ne ſoient pas en friche : alors le Peuple aura dequoi vivre, & n'ayant point d'inquiétude ſur ſes beſoins, il travaillera à régler ſes mœurs, & à acquérir la vertu.

Au contraire s'il ſe trouve dans la diſette, la bride ſe lâchera bien-tôt à tou-

* Il n'eſt pas rare de voir des Chinois qui conſervent pluſieurs mois, & quelquefois pluſieurs années, le cercüil de leur pere dans leur maiſon, avant que de le porter à la ſépulture.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 361 sur 741

tes les paſſions ; car il n'y a point de crime que la néceſſité & l'indigence ne lui faſſent commettre : la rigueur des Loix, & la ſévérité des peines, ſont un frein trop foible pour le contenir, lorſque ſes beſoins ſont extrêmes. C'eſt pour cette raiſon qu'autrefois les ſages Princes vivoient avec beaucoup de modeſtie & de frugalité. La modeſtie les engageoit à traitter leurs Peuples avec douceur, & la frugalité les empêchoit d'excéder dans l'impoſition des tributs. Ce qui a fait dire à un Mandarin habile, qu'un Prince qui veut être riche, ne peut pas devenir vertueux ; ou que s'il veut être vertueux, il ne peut pas devenir riche.

Mencius exhorte enſuite le Prince à établir des écoles publiques, où l'on enſeigne à pratiquer la vertu. Puis il lui apprend la maniere, dont on doit faire le partage & la diviſion des terres ; enſorte que, ni les Laboureurs, ni les Officiers du Roi, ne puiſſent ſe faire aucun tort les uns aux autres. Enfin, conclut *Mencius*, ſi vous pratiquez exactement tout ce que je viens de vous dire, je n'oſerois pas vous promettre de parvenir un jour à l'Empire ; mais je puis bien aſſurer que les Empereurs ſe formeront ſur vous, & vous prendront pour modéle.

Le Prince profita des inſtructions du Philoſophe ; & par la ſage diſtribution qu'il fit des terres, & ſon attention à les faire cultiver, il vit bien-tôt regner l'abondance dans ſon Etat. La réputation qu'il ſe fit, engagea pluſieurs étrangers à venir fixer leur demeure dans ſon Royaume, & à lui demander des terres à cultiver.

Parmi ces nouveaux venus, il ſe trouva quelques Sectaires, qui répandoient une opinion dangereuſe, & très-contraire au bon Gouvernement. Ils prétendoient qu'un ſage Prince devoit vivre de ſon propre travail comme le Peuple ; qu'il devoit labourer lui-même ſes terres, & ne manger que les fruits d'une terre cultivée par ſes mains Royales. Mencius réfute ces Sectaires de la maniere ſuivante.

Mencius s'adreſſant à *Chin ſiang*, qui s'étoit fait leur Diſciple : pourquoi, lui dit-il, les gens de votre Secte ſe bornent-ils à la culture de la terre ? Que ne font-ils les habits dont ils ſont revêtus ? Que ne travaillent-ils les hoyaux & les autres outils, dont ils ſe ſervent pour le labour, les marmites où ils font cuire leur ris, & toutes les autres choſes qui ſont néceſſaires à leur ménage ? Cela ne vaudroit-il pas mieux que de parcourir les boutiques des Marchands & des Ouvriers, pour y acheter ces différens utenciles.

Cela n'eſt pas poſſible, répondit *Chin ſiang* : la culture des terres demande un homme tout entier : ſi les Laboureurs entreprenoient de faire eux-mêmes tous les ouvrages que vous venez de détailler, ils négligeroient le ſoin des campagnes, & les campagnes négligées deviendroient ſtériles.

Vous parlez ſagement, répondit *Mencius* : mais à votre avis, c'eſt donc peu de choſe que de gouverner un Royaume ? Ce travail n'eſt donc pas capable d'occuper tous les momens d'un Prince ? Il en a de reſte ſans doute, pour partager avec ſon peuple le travail de la terre.

Cette comparaiſon ferma la bouche à *Chin ſiang*, & il n'eut rien à répliquer. *Mencius* lui fait voir qu'il faut néceſſairement qu'il y ait dans un Royaume divers emplois & différentes profeſſions ; qu'un ſeul homme ne peut pas vacquer à tout ; que l'Empereur *Yao* partageoit avec ſes Miniſtres les ſoins du gouvernement, qu'avec leur ſecours le peuple étoit ſoulagé & inſtruit ; & que c'eſt là ce qu'on appelle dans un Prince la piété univerſelle, qui s'étend généralement à tous ſes ſujets

Il combat encore les mêmes Sectaires, qui vouloient établir l'égalité dans le prix des différentes marchandiſes ; en-

ſorte qu'une étoffe groſſiere fût venduë au même prix que l'étoffe la plus précieuſe.

Enfin il conclut ce Chapitre, en réfutant la doctrine d'une autre ſecte, qui prétendoit qu'on devoit aimer également tous les hommes ſans diſtinction de parens & d'étrangers; & il montre le ridicule & l'abſurdité de cette opinion. Puis il fait voir que la coûtume établie de tout tems de procurer à ſes parens une ſépulture plus honorable qu'aux autres, tire ſon origine du plus grand amour que la nature inſpire aux enfans.

SIXIE'ME CHAPITRE.

MENCIUS inſtruit *Chin tai* ſon Diſciple, & lui apprend la maniere, dont ſe doit comporter un ſage, qui fait profeſſion d'enſeigner l'art de bien vivre & de bien gouverner. Il lui dit entr'autres choſes, qu'il doit bien ſe donner de garde de s'introduire lui-même d'une maniere indécente dans le Palais des Princes, & qu'il doit attendre qu'on l'invite, & qu'on le preſſe d'y aller; que le plus vil Artiſan rougiroit de ne pas ſuivre les regles de ſon Art; que de même un ſage doit montrer dans toute ſa conduite la droiture de ſon cœur, l'honnêteté de ſes mœurs, & l'équité de ſes actions; que s'il cherche à s'élever aux Dignitez, afin de pouvoir mieux répandre ſa doctrine, il ne doit uſer que des moyens que l'équité preſcrit; que s'il demeure dans une condition privée, il doit être tranquille, puiſqu'il mérite également d'être honoré à cauſe de l'excellence de ſa doctrine.

Le premier Miniſtre du Royaume de *Song* étant venu trouver *Mencius*, lui fit connoître le deſſein qu'il avoit d'abolir la coûtume odieuſe qui s'étoit introduite, de charger le peuple d'impôts; qu'il ſouhaittoit de faire revivre les anciennes loix qui n'exigeoient pour tribut que la dixiéme partie de la récolte, & qui défendoient de taxer les marchandiſes étrangeres qui entroient dans le Royaume: mais, ajoûta-t-il, comme il y a long-tems que ces ſages loix ne ſont plus en vigueur, & qu'elles paroiſſent tout-à-fait oubliées, je ne crois pas devoir les rétablir tout d'un coup: il vaut mieux ce me ſemble, le faire peu-à peu, afin d'y parvenir inſenſiblement, & par des progrès imperceptibles. Qu'en penſez-vous?

Je ne répondrai à votre queſtion, dit Mencius, que par une comparaiſon familiere. Un certain homme avoit pris l'habitude de dérober tous les jours quelques poules de ſes voiſins: un de ſes amis qui s'en apperçut, eut le courage de lui repréſenter que cette action étoit honteuſe & indigne d'un homme d'honneur & de probité. Je l'avouë, répondit le Docteur; mais c'eſt un vice qui a pris en moi de trop fortes racines, pour pouvoir m'en corriger tout d'un coup. Voici ce que je ferai: je ne déroberai plus qu'une ſeule poule par mois; & enfin le tems viendra que je m'abſtiendrai tout-à-fait de ce larcin. Qu'en penſez-vous, pourſuivit Mencius? Croyez-vous que cet homme qui reconnoît & déteſte ſon vice, ne doive pas s'en corriger ſur l'heure?

Environ ce tems-là, deux Sectes infectoient l'Empire de leur mauvaiſe Doctrine. *Yang* étoit l'Auteur de la premiere, & *Mé* de la ſeconde. Mencius zélé défenſeur de l'ancienne doctrine réfutoit continuellement leurs erreurs; c'eſt ce qui dabord le fit paſſer pour un homme hargneux, de mauvaiſe humeur, & qui n'aimoit qu'à diſputer. Un de ſes Diſciples, qui avoit à cœur la

gloire de ſon Maître, lui rapporta que ces Etrangers, dont il combattoit les opinions, le décrioient de tous côtez, & le faiſoient paſſer pour un diſputeur éternel.

Que ne puis-je me condamner au ſilence pour le reſte de mes jours, répondit Mencius? Mais c'eſt ce qui ne m'eſt pas permis, & mon devoir m'oblige de forcer mon inclination & de m'oppoſer à ce torrent d'opinions dangereuſes, dont on voudroit inonder l'Empire. Depuis le ſage gouvernement des Empereurs *Yao* & *Chun*, où le peuple vivoit tranquille à l'ombre de leur autorité, on a vû une viciſſitude continuelle de bon & de mauvais gouvernement. Les Empereurs qui ſuccéderent à ces ſages Princes, ne s'occuperent que de leurs plaiſirs; & abuſant de leur pouvoir, opprimerent le pauvre peuple par leurs exactions & leurs violences: on vit les uns abbattre les maiſons d'un grand nombre de leurs ſujets, pour y creuſer la terre, & y faire des étangs, des lacs, & des réſervoirs: on en vit d'autres chaſſer les peuples de leurs Villages & de leurs Campagnes, pour ſe faire des Parcs, des jardins, & des lieux de délices. Les Bourgades entieres furent bientôt changées en forêt, qui ſervoient de retraite aux tygres, aux cerfs, aux ſangliers, & aux léopards. Tels étoient les amuſemens de ces Princes, qui réduiſoient leurs peuples à la plus affreuſe indigence. *Tcheou* qui leur ſucceda au Trône, mit le comble à la tyrannie par ſes cruautez. Les cris & les gémiſſemens des peuples toucherent alors le cœur de *Vou vang*: il déclara la guerre au Tyran, & le détrôna.

Maître de l'Empire, ce Prince s'appliqua à lui rendre ſa premiere ſplendeur, & à procurer le bonheur de ſes ſujets: il détruiſit ces jardins, ces Parcs, ces forêts, ces maiſons de plaiſance, & rendit au peuple les terres qui lui appartenoient. L'Empire changea bientôt de face; & après tant de miſeres, & de calamitez, le peuple commença enfin à reſpirer. Mais cet heureux tems ne fut pas de durée. Les Princes qui ſuivirent, perdirent inſenſiblement le goût de la vertu: les loix s'affoiblirent: on négligea de s'inſtruire des ſages maximes, qui apprennent l'art de regner: l'Empire ſe vit replongé dans ſa premiere barbarie; juſques-là que ces vertus ſi propres de l'homme raiſonnable, je veux dire, l'amour filial & le reſpect pour ſon Prince, furent preſque anéanties.

Confucius parut alors; & touché d'un aveuglement ſi général, il tâcha de prevenir la ruine de l'Empire, en réformant les mœurs, en rappellant les Loix anciennes, & en remettant devant les yeux des Princes, & des peuples, les grandes actions des Empereurs & des Rois, qui regnerent glorieuſement pendant plus de deux cens ans: c'eſt ce qu'il fit dans le Livre qu'il intitula *le Printems & l'Automne*. Ses inſtructions & ſes maximes furent écoutées & applaudies; on ne put s'en défendre, & chacun travailla à y conformer ſes mœurs.

Mais nous reſte-t'il maintenant quelque trace de cette réforme? Où ſont les Empereurs qui ſe rendent reſpectables aux peuples par leur ſageſſe & leur vertu? De quoi s'occupent les Rois? Ne les voit-on pas fouler aux pieds les loix de l'équité, pour s'entre-déchirer, & ſe détruire les uns les autres par les plus cruelles guerres; Combien de Maîtres ignorans & impies profitent de ces troubles, pour répandre leur pernicieuſe doctrine, & établir leurs dangereuſes ſectes? Telle eſt celle d'*Yang chu*, qui ſans avoir égard au bien public, veut que chacun ne ſonge qu'à lui-même & à ſes propres intérêts, & qui ſe déclare l'ennemie de tous ceux qui gouvernent. Telle eſt celle de *Mi tie*, qui ne connoît pas l'étroite liaiſon du ſang, & qui poſant pour principe qu'on doit aimer également tous les hommes, détruit l'amour filial, & ne met point de différence entre un pere & un étranger.

Ces

Ces Sectaires se sont déja fait des disciples parmi les Lettrez, qu'on voit rejetter l'ancienne doctrine qu'ils ont reçûë de nos Sages, pour suivre des Docteurs aveugles, & embrasser leurs pernicieux dogmes. Que deviendra le bon ordre, la paix, & la tranquillité de l'Empire, si on ne reprime au plûtôt ces Sectaires ? On a vû dans tous les tems de grands personnages, qui sont venus au secours de l'Empire, lorsqu'il étoit sur le penchant de sa ruine. Le célébre *Yu*, arrêta le débordement des eaux, & rétablit l'abondance. Le Prince *Tcheou kong* dompta & mit en fuite des Nations barbares, qui étoient venuës du Septentrion & du Midi, & rendit aux peuples leur premiere tranquillité. Confucius remit en vigueur les Loix anciennes, & s'opposa aux pernicieux desseins de quelques rebelles. Maintenant que des pestes publiques se repandent de tous côtez, pour corrompre les esprits, & anéantir les bonnes mœurs, ne dois-je pas, à l'exemple de ces grands hommes, faire tous mes efforts, pour les exterminer, & en préserver l'Empire.

Mencius finit ce discours en donnant des regles de la vraye température, & il fait voir le ridicule des fausses loüanges qu'on donnoit à un homme, qui affectoit vainement de paroître sobre.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

A la vûë de la conduite de quelques Princes, qui dans le Gouvernement de leurs Etats, ne suivoient que leurs caprices, & négligeoient les anciennes Loix, *Mencius* fait les réflexions suivantes.

Un Artisan, quelque habile qu'il soit, ne réüssira jamais dans son Ouvrage, s'il ne se sert du compas & de la regle. Celui qui préside à un concert, ne fera de la plus belle musique qu'une désagréable cacophonie, s'il n'employe les douze flutes, les unes longues, & les autres courtes, pour accorder ensemble les voix & les instrumens. Il en est de même d'un Prince : son Etat sera dans le désordre & la confusion, s'il ne dirige sa conduite sur les loix d'un bon Gouvernement, que les Anciens nous ont laissées.

Ce sont les Anciens qui ont inventé les divers outils, les compas, la regle, la maniere de niveler, les poids, les mesures, & tous les autres instrumens dont on se sert maintenant avec tant de succès, pour perfectionner les édifices, & les différens ouvrages si utiles au bien public. Ce sont eux pareillement qui, par une application constante, ont tâché de transmettre à leur postérité l'art de bien gouverner les hommes, en établissant les plus sages loix, qui nous ont enseigné celles de l'équité, de la civilité, de la politesse ; qui nous ont appris à faire le partage des terres, à planter des arbres, à nourrir des animaux propres à l'entretien de la vie, & à établir les Ecoles, pour instruire les peuples dans les bonnes mœurs. Le Prince qui ne se met pas en peine d'observer ces Loix, pourra-t'il jamais gouverner sagement son Royaume ?

Un Prince, poursuit-il, qui ne se conduira pas selon les loix de l'équité, n'aura pour Ministres que des ames basses, qui flatteront ses inclinations, & qui n'auront nulle attention à faire observer les loix. Ensuite ce grand nombre de Mandarins, qui suivent d'ordinaire le stile de la Cour, ne chercheront que les honneurs & les commoditez de leurs Charges, & en négligeront les devoirs ; le peuple qui verra cette transgression générale des Loix & de la Justice, n'aura plus rien qui

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 365 sur 741

le retienne : il ne craindra plus d'enfreindre les Loix de l'Empire, il vivra ſans frein, & lâchera la bride à ſes paſſions. Je le demande : un Royaume ſubſiſtera-t'il long-tems dans cet état?

Il faut donc qu'un Prince ſoit amateur de la ſageſſe & de l'équité : il faut qu'un Miniſtre ſoit fidele à ſon Prince, & prompt à exécuter ſes ordres. Lui ſera-t'il fidele, s'il ne ſonge qu'à lui complaire, & à flatter ſes paſſions? S'il ne lui met pas devant les yeux les vertus héroïques des anciens Empereurs, ces grands modéles, que tout ſage Prince doit imiter.

Mencius fait voir enſuite, que rien ne contribuë davantage au renverſement d'un Royaume, que l'exercice injuſte de l'autorité Royale.

Il y a un art, dit-il, de maintenir ſon autorité : c'eſt d'entretenir les peuples dans la fidélité qu'ils doivent à leur Prince. Le moyen de les rendre fideles, c'eſt de gagner leurs cœurs : le cœur des peuples ſe gagne aiſément, quand l'autorité eſt dirigée par l'amour de la juſtice, & par le déſir de procurer le bien public. Un Loutre, continuë-t'il, qui tend ſans ceſſe des piéges aux poiſſons, les oblige de ſe cacher au fond des eaux. Un Milan qui voltige en l'air à l'entour des petits oiſeaux, les fait trembler, & les contraint de ſe retirer dans le creux des arbres : c'eſt ainſi qu'autrefois ces Princes barbares *Kié* & *Tcheou* jettoient l'effroi & la terreur parmi les peuples, & les forçoient de chercher un aſile auprès des ſages Princes *Tching tang* & *Vou vang*, dont on vantoit partout la douceur, l'équité, & la clémence.

L'on ſçait ce que produiſit la tyrannie que *Tcheou* exerçoit ſur ſes peuples. Le Prince *Pe y* d'une part, & le ſage *Tay kong* de l'autre, ſe déroberent à ſes cruautez, en cherchant une retraite ſur les bords de la mer. La renommée faiſoit retentir de toutes parts les grandes vertus du Prince *Ven vang* : ſa piété, ſa clémence, ſa juſtice, la bonté de ſon cœur tendre & compatiſſant ; le ſoin qu'il prenoit des vieillards, des pupilles, des veuves, & des orphelins. Que faiſons-nous ici, dirent ces deux Sages? Allons trouver ce ſage Roi, & attachons-nous pour toûjours à ſon ſervice. Ils le firent ; mais de quelle impreſſion le peuple ne fut-il pas frappé, quand il vit la démarche de ces deux hommes ſi illuſtres par leur naiſſance & par leurs emplois, ſi vénérables par leur âge & par leurs vertus, & qui étoient regardez comme les Peres de la Patrie? Cet exemple entraîna tout l'Empire. *Tcheou* fut abandonné de ſes Sujets, & contraint de deſcendre malgré lui de ſon Trône, & de le ceder à *Ven vang*.

On voit des Princes, dit encore *Mencius*, qui affectent de paroître doux & affables, ſobres & moderez : mais ce ſont-là des vertus feintes & apparentes, lorſqu'elles ne réſident pas dans le cœur, & qu'ils les démentent par leurs actions. Sont-ils véritablement affables, lorſqu'ils n'ont que du mépris pour leurs Sujets? Sont-ils ſobres & tempérans, lorſque rien ne peut contenter leur avarice, & qu'ils oppriment les peuples par de continuelles éxactions? C'eſt dans l'affection du cœur que conſiſte la vraye clemence, & non pas dans les grimaces extérieures, dans un ton de voix affecté, dans un ſouris obligeant, ni dans les dehors d'une douceur empruntée.

Les yeux de l'homme font ſouvent connoître ce qui ſe paſſe dans ſon cœur : la candeur de l'ame, ſa droiture, ſa bonté, ſe manifeſtent par une douce lumiere qui y éclate : le vice au contraire, la feinte, la diſſimulation ſe découvrent par certains nuages qui les obſcurciſſent. Enfin les bonnes ou mauvaiſes affections du cœur viennent à la connoiſſance du Public, par une ſuite d'actions ou vertueuſes ou vicieuſes, qui y ſont conformes.

Un des Diſciples de *Mencius* lui demanda comment il ſe peut faire que tant de perſonnes ſages, qui aiment tendrement leurs enfans, ne prennent pas le ſoin de les inſtruire eux-mêmes, & qu'au

contraire ils confient à d'autres leur éducation. C'eſt un effet de leur ſageſſe, répondit *Mencius*. N'eſt-il pas vrai que ſi un fils ne profite pas des inſtructions de ſon pere, s'il n'écoute ſes préceptes qu'avec un air chagrin, le pere ne manquera pas de ſe fâcher contre ce fils indocile : qu'arrivera-t'il alors ? Le naturel de cet enfant s'aigrira : il en viendra même juſqu'à faire ces reproches à ſon pere : Vous me dreſſez un plan de vie, lui dira-t'il, bien contraire à ce que vous faites : vos actions ne me paroiſſent guéres conformes à vos maximes. Alors les eſprits s'alieneront de part & d'autre : l'amour du pere ſe refroidira ; le fils perdra inſenſiblement la ſoûmiſſion & la tendreſſe qu'il doit à ſon pere : la diviſion ſe mettra dans la famille : quoi de plus contraire au bon ordre !

Il conclut ce Chapitre par trois défauts qui ſe gliſſent ſouvent dans le reſpect filial : le premier, quand un fils apperçoit quelques défauts dans ſon pere, & que, ſans manquer au reſpect, il n'a pas recours à quelque adreſſe ingénieuſe, pour le ramener à la vertu, ainſi que faiſoit le Prince *Chun*, qui ayant un pere très-vicieux, redoubloit chaque jour ſes attentions & ſes complaiſances, inventoit des moyens de le réjoüir, afin de gagner ſes bonnes graces, & de lui inſpirer l'amour & la pratique de la vertu. Le ſecond, quand un fils qui a des parens pauvres, n'a pas ſoin de ſoulager leur miſere, & de fournir à leur ſubſiſtance. La troiſiéme enfin, quand un fils néglige de ſe marier, & de laiſſer une poſtérité qui perpétue dans ſa famille le reſpect filial, en pratiquant pluſieurs fois l'année les cérémonies preſcrites pour honorer les parens défunts.

CHAPITRE SECOND.

MENCIUS fait voir dans ce Chapitre, que les ſages Empereurs, qui ſe ſont ſuccedez les uns aux autres, ont tous tenu la même conduite dans leur façon de vivre & de gouverner, & que leur bonté ne ſe bornoit pas à quelques particuliers, mais qu'elle étoit univerſelle, & s'étendoit généralement à tous leurs Sujets. On lui dit ſur cela, qu'on vantoit par tout l'action généreuſe de *Tseë chan* premier Miniſtre du Royaume de *Chin* : ce Mandarin étoit ſur le point de traverſer une Riviere dans l'endroit où elle étoit guéable, il apperçut un pauvre homme, qui étant à pied, n'oſoit tenter le gué. Touché de compaſſion, il le fit monter ſur ſon char, & le conduiſit à l'autre bord.

On ne peut pas nier, répondit *Mencius*, que ce Mandarin n'eût l'inclination bienfaiſante : mais qu'il fût habile à gouverner un Etat, c'eſt ce que je n'avoüerai jamais. Les ſages Princes ont toûjours eû ſoin de faire conſtruire des Ponts pour la commodité du Public, & on n'a jamais oüi dire que pendant leur Regne le commerce des peuples fût interrompu par la difficulté de paſſer une Riviere.

Mencius établit enſuite pluſieurs regles de prudence. Il veut qu'on ſoit extrêmement réſervé ſur les défauts des autres, pour ne pas les publier indiſcrettement. Il avertit que tout ce qui eſt exceſſif eſt vicieux, juſqu'à la vertu même, qui ceſſe d'être vertu, lorſqu'elle eſt portée à l'excès ; que tout étoit naturel dans Confucius, & qu'on voyoit toûjours, ſoit dans ſes diſcours, ſoit dans ſes actions un caractere modeſte & éloigné de tout faſte & de toute oſtentation ; que ce ne ſeroit pas un grand malheur, ſi les langues médiſantes ne nuiſoient qu'à elles-mêmes ; mais que le comble du malheur eſt de

voir le tort qu'elles cauſent au Public, en écartant par leur malignité des Dignitez & des Charges, ceux qui par leur vertu ſont les plus capables de les remplir.

Un de ſes Diſciples nommé *Siu*, lui demanda pourquoi Confucius s'arrêtoit ſi ſouvent au bord d'un ruiſſeau : ce Philoſophe, dit-il, rapportoit tout à l'inſtruction des peuples : mais je ne vois pas ce qu'il pouvoit y avoir dans cette eau courante, & ſon doux murmure, qui pût ſervir de matiere à la réformation des mœurs.

Il faut vous l'apprendre, répondit *Mencius*. Il conſidéroit attentivement cette eau, qui ſortoit nuit & jour de ſa ſource, & qui continuoit paiſiblement ſon cours juſqu'à la Mer, ſans être arrêtée, ni par l'inégalité du terrain, ni par les gouffres qui ſe trouvoient ſur ſa route, & c'étoit pour lui un fonds inépuiſable de réfléxions. Voilà, diſoit-il, une image naturelle d'un homme qui puiſe dans la vérité comme dans ſa ſource les regles de ſa conduite, & que nul obſtacle ne peut empêcher d'arriver à la perfection de la vertu.

Après quoi il paſſe à l'uſage que l'homme doit faire de la raiſon, qui eſt la ſeule choſe qui le diſtingue des bêtes, & il propoſe pour modeles quelques-uns des anciens Empereurs, qui ſuivoient en tout la droite raiſon.

Le Prince *Chun*, dit-il, s'étoit fait une ſi douce habitude d'agir ſelon les lumieres de la raiſon, que même, ſans y réfléchir, il ne s'en écartoit jamais.

Le Prince *Yu* étoit continuellement attentif à ne rien faire de contraire à la droite raiſon. Son Echanſon ayant ſervi un jour à ſa table un vin exquis, il s'apperçut qu'il goûtoit trop de plaiſir à le boire. Je crains, dit-il, que les Princes qui me ſuccederont, ne ſe laiſſent amollir le cœur par une boiſſon ſi délicieuſe. Il congédia auſſi-tôt l'Echanſon, & renonça à l'uſage du vin.

Le Prince *Tching tang* veilloit toûjours ſur lui-même, pour ne point donner dans l'une des deux extrémitez ſi contraires à la vertu. Dans le choix de ſes Miniſtres il n'enviſageoit que leur vertu. Le Villageois étoit préféré au Noble ; l'Etranger l'emportoit ſur ſes proches, lorſqu'il leur reconnoiſſoit plus de talent & de mérite.

Depuis que l'Empereur *Ping vang* transféra le ſiége de l'Empire en Occident, on vit un affoibliſſement ſenſible, dans toutes les parties de l'Etat : les ſages maximes, & les belles actions des anciens Empereurs tomberent inſenſiblement dans l'oubli. C'eſt ce qui porta Confucius à écrire les annales des Princes illuſtres du Royaume de *Lou* ſa patrie. Il en trouva la matiere dans les annales des Mandarins, prépoſez à écrire l'hiſtoire de leur Nation : mais il leur donna un nouveau jour par les réfléxions qu'il y mêla, & par les ornemens d'un ſtile poli & châtié : & comme ce Philoſophe penſoit & parloit toûjours modeſtement de lui-même, il avoit accoûtumé de dire que ce qui ſe trouvoit de bon dans ſon Livre, n'étoit point de lui, & qu'il l'avoit emprunté d'ailleurs ; que tout ce qu'on pouvoit lui attribuer, étoit d'avoir donné à cette ſuite de faits un meilleur ordre, & les agrémens de la diction.

Mencius donne enſuite des régles de tempérance, de libéralité, & de force, qu'il dit lui avoir été enſeignées par les Diſciples de Confucius. Il veut ſur-tout que dans l'exercice de ces vertus, on ne s'attache pas à la premiere vûë qui ſe préſente, mais qu'on réflechiſſe mûrement, avant que de ſe déterminer à quelque action propre de ces vertus. Puis il ajoûte que le moyen de s'attirer l'amitié & l'eſtime des hommes, c'eſt de pratiquer la piété & l'honnêteté, qui conſiſte à avoir des manieres d'agir ſinceres, obligeantes, & civiles.

Si en rempliſſant ces deux devoirs, dit-il, je ne laiſſe pas d'être en butte au mépris & aux invectives d'un eſprit dur & groſſier, je commence par me ſonder moi-même, & par examiner ſi je n'ai rien fait de contraire à ces vertus;

je

je redouble les témoignages d'amitié, de politeſſe, & de complaiſance, pour tâcher de l'adoucir : mais ſi je vois que je ne gagne rien, s'il ne répond à mes careſſes que par des paroles rudes & choquantes; je me dis alors à moi-même : voilà un caractere d'homme bien intraitable, je n'y vois nul ſentiment d'humanité, & il ne paroît différer en rien des bêtes féroces; laiſſons-le tel qu'il eſt, ce ſeroit me tourmenter vainement, que de vouloir l'apprivoiſer. C'eſt ainſi que rien ne peut inquieter le ſage, & que les injures les plus groſſieres ne ſont pas capables de troubler ſa tranquillité.

Enfin il finit ce Chapitre. 1°. Par montrer que quoique les ſages agiſſent différemment ſelon les conjonctures où ils ſe trouvent, c'eſt cependant le même eſprit, la même équité, & la même droiture de cœur, qui eſt le principe de leurs actions. 2°. Par des invectives contre ceux qui mettent en œuvre les plus indignes baſſeſſes, & les flateries les plus ſerviles, pour parvenir aux Charges & aux Dignitez, mais que la bonne fortune aveugle, & qui deviennent inſolens dans l'élévation.

CHAPITRE TROISIE'ME.

MENCIUS fait voir juſqu'où le Prince *Chun* porta ſon amour, ſon reſpect & ſon obéïſſance envers ſon pere & ſa mere. L'Empereur *Yao* ſe voyant accablé du poids des années, & des infirmitez compagnes ordinaires de la vieilleſſe, lui confia le Gouvernement de l'Empire. Dans le ſein de la grandeur, au milieu des honneurs, des richeſſes, de l'opulence, & des applaudiſſemens d'un grand Peuple, il ne pouvoit goûter aucun plaiſir, parce qu'il voyoit ſon pere & ſa mere livrez à des paſſions honteuſes : & toute ſon attention alloit à chercher les moyens de les faire rentrer dans les voies de la vertu. C'eſt ce qui lui faiſoit ſouvent pouſſer des ſoupirs vers le Ciel ; & quoiqu'il fût âgé de 50. ans, & le maître de l'Empire, il perſévéra juſqu'à la mort dans la pratique de tous les devoirs que preſcrit la piété filiale.

Il fait voir enſuite les égards extraordinaires qu'il eut pour ſon frere nommé *Siang*, Prince dénaturé, qui avoit pluſieurs fois attenté à la vie de l'Empereur ſon frere. Loin de punir ſon crime, lorſqu'il en eut le pouvoir, il le combla d'honneurs, de bienfaits, & de richeſſes.

L'Empereur *Yao* étant prêt de mourir, laiſſa l'Empire à ſon Miniſtre *Chun*, préférablement à ſon fils, en qui il ne trouvoit aucune des qualitez néceſſaires pour bien gouverner : ſurquoi un des Diſciples de Mencius lui demande, s'il eſt au pouvoir d'un Empereur de priver ainſi ſon fils de l'héritage paternel.

Non, répondit Mencius, c'eſt le Ciel qui en diſpoſe, c'eſt le Ciel qui a donné l'Empire au Prince *Chun* : l'Empereur *Yao* n'a fait que le propoſer au Ciel, le Ciel l'a agréé; les Peuples frappez de l'éclat de ſes vertus, ſe ſont ſoumis ſans peine à cet ordre du Ciel, & ſont venus en foule reconnoître le nouvel Empereur. Ce concours des ſuffrages, ce mouvement unanime de toutes les parties de l'Etat n'a rien de naturel, & ne peut être que l'effet d'une volonté ſupérieure, qui préſide aux événemens. C'eſt une choſe certaine, ajoûte-t'il, qu'on ne doit attribuer qu'aux ordres du Ciel, les événemens dont on ne voit point la cauſe. Du reſte, le Ciel ne rejette du Trône de leurs peres, que les enfans indignes de le poſſeder; tels que furent les Empereurs *Kié* & *Tcheou*, que leur tyrannie avoient rendu des objets d'horreur.

Il loüe encore la modeſtie & le déſintéreſſement d'un ſage nommé *Yyn*. C'é-

toit un ſimple Laboureur, mais qui étoit en grande réputation dans l'Empire, à cauſe de ſa ſageſſe & de ſa vertu. Le Prince *Tching tang*, qui en avoit ſouvent entendu parler avec de grands éloges, voulut profiter des conſeils d'un homme ſi éclairé, & l'attirer à ſa Cour. Il lui envoya des Ambaſſadeurs avec de magnifiques préſens, pour l'inviter à venir fixer ſa demeure dans ſon Palais. *Y yn* ne parut nullement touché ni des préſens qu'il refuſa, ni d'une Ambaſſade ſi honorable. Il y a, dit-il, dans les offres & la propoſition que vous me faites, dequoi flatter un homme qui auroit des vûës ambitieuſes : mais pour moi qui ne déſire rien en ce monde, pourrois-je renoncer au repos de ma ſolitude, & au plaiſir de chanter les vers des anciens ſages, de lire leur Livre, & de me former ſur leurs éxemples, pour me jetter dans le tumulte d'une Cour, & eſſuyer les peines & les chagrins inſéparables du maniment des affaires publiques.

Le Prince fut fort ſurpris, quand on lui rendit la réponſe du Laboureur. Un tel mépris des honneurs & des richeſſes, lui fit ſouhaitter avec encore plus d'ardeur, d'avoir auprès de ſa perſonne un homme de ce caractere : il lui envoya juſquà trois fois d'autres Ambaſſadeurs, pour lui faire de nouvelles inſtances. Alors le ſage *Y yn* conçut qu'un Prince qui le recherchoit avec tant d'empreſſement, ne pouvoit manquer d'avoir des vûës très-droites & très-utiles au bien de ſes Peuples : ſans doute, dit-il, que le Ciel m'a donné plus d'intelligence qu'au commun des hommes, afin que je répande ma doctrine, & que le Prince aidé de mes conſeils, faſſe revivre par l'équité de ſa conduite, les vertus preſqu'éteintes de nos anciens Empereurs.

Ce motif fit plus d'impreſſion ſur lui, que les honneurs & les préſens qu'il dédaigna : il ſe rendit à la Cour du Prince *Tching tang*; & ce furent ſes avis qui déterminerent ce Prince à déclarer la guerre au tyran *Kié*, & à délivrer les Peuples de la cruelle oppreſſion, qui les faiſoit gémir depuis ſi long-tems.

Mencius fait enſuite cette réfléxion : les ſages, dit-il, tiennent ſouvent des routes différentes; les uns s'inſinuent dans le Palais des Princes, les autres s'en éloignent : les uns ne refuſent point les honneurs & les dignitez, les autres les craignent & les mépriſent. Mais dans cette diverſité de conduite, ils n'ont tous qu'un même but, qui eſt de pratiquer la vertu, & de mener une vie irréprochable.

Il finit ce chapitre par détromper un de ſes Diſciples, qui ajoûtant foi à des bruits populaires, croyoit que quelques ſages s'étoient abbaiſſez juſqu'à prendre des Emplois vils & mépriſables chez les Princes, afin de ſe faire connoître, & de ſe frayer un chemin aux Dignitez : il lui fait voir que ce ſont autant de fables inventées par des gens, qui cherchoient des exemples pour juſtifier les lâchetez & les baſſeſſes, par leſquelles ils s'efforçoient de mériter la protection des Grands.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

IL dit d'abord que les anciens ſages n'avoient en vûë dans leur conduite que l'honnêteté & l'équité; que cependant leurs manieres de penſer, d'agir, & de vivre, étoient différentes. Le Prince *Pe y* par exemple, ne pouvoit jetter les yeux ſur un objet tant ſoit peu indécent, ni prêter l'oreille à une parole malſéante: qu'un Prince eût peu de vertu, il refuſoit d'être à ſon ſervice: que le peuple manquât de docilité, il l'abandonnoit: lorſqu'un Etat étoit paiſible & & tranquille, il exerçoit volontiers les Charges auſquelles on l'élevoit: mais pour peu qu'il y eût d'agitation & de trouble, il ſe démettoit de ſon emploi.

Le ſage *Y yn* penſoit autrement: y a-t-il un Roi ſi vicieux, diſoit-il, auquel on ne puiſſe rendre ſervice? Y a-t-il un peuple ſi indocile, qu'on ne puiſſe gouverner? On ne doit point refuſer les Magiſtratures, ajoûtoit-il, ni quand l'Etat eſt tranquille, ni quand il eſt agité de troubles. Pendant la paix, le ſage a le loiſir d'enſeigner la vertu: durant les troubles, il s'applique à les appaiſer.

Après avoir dit qu'un Miniſtre doit ſe former ſur les anciens ſages, qui ont donné des exemples d'intégrité, de généroſité, de force, & de prudence: il rapporte en détail les Charges & les Dignitez, qui étoient autrefois dans l'Empire & dans chaque Principauté, & les revenus qu'on aſſignoit à ceux qui poſſedoient ces Dignitez.

Il enſeigne enſuite à un de ſes Diſciples la maniere dont il doit ſe comporter avec ſes amis: quelque ſupériorité que vous ayez ſur eux, lui dit-il, ſoit par votre âge, ſoit par vos Dignitez, ſoit par votre naiſſance & vos alliances illuſtres; ne les traittez jamais avec des manieres fieres & hautaines; mais traittez-les comme vous feriez des égaux. Il lui cite ſur cela des exemples de grands Mandarins, de Rois, & d'Empereurs-mêmes, qui recherchoient l'amitié des ſages, & qui deſcendant du haut rang, auquel ils étoient élevez, les traittoient avec honneur & avec diſtinction. Tel étoit le Roi de *Tſin*, qui rendant viſite au Docteur *Hai tang* n'oſoit entrer dans ſa maiſon, ni s'y aſſeoir, ni manger avec lui, qu'il n'en eût obtenu auparavant la permiſſion. Tel étoit l'Empereur *Yao* qui vivoit familierement avec ſon premier Miniſtre *Chun*, juſqu'à le faire manger à ſa table.

Le même Diſciple lui demandant quelle devoit être la vûë d'un homme ſage qui aſpire aux Dignitez? C'eſt, répond Mencius, de coopérer au bon gouvernement d'un Etat: que s'il eſt pauvre, & qu'il ne cherche qu'à ſubvenir à ſes beſoins, il doit ſe contenter des poſtes les moins relevez, ſans porter ſes vûës aux Dignitez les plus conſidérables. Il a dequoi vivre, & cela doit ſuffire. Il rapporte à ce ſujet l'exemple de Confucius, qui ſe trouvant dans une pauvreté extrême, ne rougit point d'accepter l'Intendance du Parc Royal. Plus mon emploi eſt vil & mépriſable, diſoit-il, plus il eſt aiſé à faire. Pourvû que les troupeaux du Roy ſoient en bon état, j'ai rempli tous mes devoirs, & l'on n'a rien davantage à me demander.

Il poſe pour principe qu'un ſage qui n'a point d'emploi à la Cour, ne doit point y aller, quand même le Roi l'envoyeroit chercher; ſur quoi ſon Diſciple lui objecta, qu'un Roi qui ordonneroit à un de ſes ſujets d'aller à la guerre, ſeroit obligé d'obéir; & que de même un homme ſage, que ſon Prince veut entretenir, doit aller le trouver, quand il lui fait l'honneur de l'appeller.

Il y a de la différence, répond Mencius, car pour quelle raiſon croyez-vous qu'un Roy ſouhaitte de voir & d'entretenir un ſage? C'eſt pour profiter de ſes lumieres, pour le conſulter dans des affaires épineuſes, pour écouter & ſuivre ſes avis: il le regarde donc comme ſon Maître, & il ſe regarde lui-même comme ſon Diſciple. Les loix de l'honnêteté & de la bienſéance permettent-elles qu'un Diſciple envoye chercher ſon Maître? Et par la même raiſon, le Maître ne pécheroit-il pas contre ces loix, s'il exécutoit un pareil ordre? Un Prince ne ſe dégrade point quand il rend viſite au Maître de la ſageſſe, parce qu'il obſerve les cérémonies preſcrites, qui veulent qu'un Diſciple ſe comporte de la ſorte à l'égard de ſon Maître. Un Prince qui veut profiter des entretiens d'un ſage, s'il manque à obſerver cette loi de politeſſe & de déférence, c'eſt comme s'il l'invitoit à entrer dans ſa maiſon, & qu'il lui fermât la porte.

Mais, reprit le Diſciple, j'ai lû que Confucius ayant été appellé par le Roy de *Lou*, vôla auſſi-tôt au Palais, ſans attendre qu'on apprêtât ſon Char: ce modéle des ſages fit-il en cela une action indécente?

En ce tems-là, répondit Mencius, Confucius étoit premier Miniſtre du Royaume: le Roy avoit droit de faire venir ſon Miniſtre; & le devoir du Miniſtre étoit d'obéir le plus promptement qu'il étoit poſſible. Il n'en eſt pas de même d'un ſage, qui n'étant revêtu d'aucune dignité, n'eſt pas ſujet à la même loi.

Enfin Mencius finit ce chapitre, en diſant que quand le Prince tombe dans quelque faute, ſoit dans le mauvais choix qu'il fait des Mandarins, ſoit dans les ordres qu'il donne pour le gouvernement de ſon Etat; un Miniſtre eſt obligé de l'avertir avec tous les ménagemens qui conviennent à ſa dignité: que ſi ſon premier avis n'a aucun ſuccès, il doit le réitérer juſqu'à trois fois; & que ſi le Prince perſiſte à n'en vouloir pas profiter, il doit renoncer à ſon emploi, & ſe retirer de la Cour.

CHAPITRE CINQUIE'ME.

MENCIUS ayant dit que la nature eſt droite d'elle-même, & qu'elle porte à la vertu; ſon Diſciple *Kao tseë* lui propoſe diverſes difficultez. J'ai toûjours crû, dit-il, que la nature n'étoit pas mauvaiſe: mais il me ſemble qu'elle eſt comme indifférente, & également portée vers le bien ou vers le mal. Je la compare, ajoûte-t'il, à l'eau qui tombe du Ciel dans un large foſſé, ſi elle n'y trouve point d'iſſuë, elle y demeure ſans mouvement: ſi elle en trouve, ou du côté de l'Orient, ou du côté de l'Occident, c'eſt-là que ſe porte ſon cours. De même la nature de l'homme ne me paroît ni bonne ni mauvaiſe: elle eſt dans un état d'indifférence, & ce ſont les bonnes ou les mauvaiſes mœurs qui la déterminent au bien ou au mal.

Je le veux, répondit *Mencius*, que l'eau ſoit également diſpoſée à couler, ſoit vers l'Orient, ſoit vers l'Occident: mais l'eſt-elle de même, pour s'élever en l'air, ou pour tendre en bas? Sa gravité naturelle ne l'entraîne-t'elle pas vers les lieux bas? La nature humaine a un égal penchant pour la vertu. Mais comme on voit que l'eau ne ſuit plus ſa pente naturelle, lorſqu'une digue s'oppoſe à ſon cours, & la fait remonter vers ſa ſource; de même les paſſions qui s'élevent dans le cœur de l'homme, & qui l'agitent ſans ceſſe, lorſqu'il ne ſçait pas les gouverner, arrêtent tout-à-fait ce penchant de ſa nature qui le porte vers le bien.

Il réfute enſuite l'opinion de ſon Diſciple, qui faiſoit conſiſter la nature de l'homme dans la vie, & dans la faculté qu'il

qu'il a de connoître, de ſentir, & de ſe mouvoir. Si cela étoit, dit-il, en quoi la nature de l'homme différeroit-elle de la nature de la bête? Puis il montre que c'eſt dans la raiſon qu'elle conſiſte; que la raiſon eſt le principe de la piété & de l'équité, & que ces deux vertus ſont comme deux proprietez inſéparables de la nature humaine. Il le prouve par le reſpect qu'on doit aux perſonnes âgées : c'eſt-là un genre d'équité, qui ne conſiſte point dans le grand âge, qui a droit d'être reſpecté : car ce droit eſt extrinſeque à la perſonne qui rend le reſpect ; mais qui conſiſte dans la connoiſſance qu'il a de ce droit, & dans l'affection du cœur : l'une & l'autre ſont intrinſeques à la nature humaine.

J'avoüe, pourſuit-il, qu'il n'eſt pas aiſé de connoître la nature de l'homme en elle-même ; mais pour juger qu'elle eſt bonne & droite, il ne faut qu'examiner le penchant & l'inclination qui y réſide. Tout homme a naturellement de la compaſſion pour les malheureux, de la pudeur qui l'éloigne des actions honteuſes, du reſpect pour ceux qui ſont au-deſſus de lui ; du diſcernement pour diſtinguer la vérité de la fauſſeté, l'honnêteté de l'infamie. Ce ſentiment de compaſſion s'appelle piété ; ce ſentiment de pudeur s'appelle équité : ce ſentiment de reſpect ſe nomme honnêteté : enfin ce diſcernement naturel eſt ce que nous appellons prudence. D'où viennent ces quatre ſentimens à l'homme? Ce n'eſt pas des cauſes extérieures. Ils ſont donc infiniment unis à ſa nature. Mais le malheur eſt que la plûpart des hommes négligent cette droiture naturelle qu'ils ont reçûë du *Tien*, & n'y font pas même attention : c'eſt pourquoi ils la perdent inſenſiblement, & ſe plongent enſuite dans toutes ſortes de vices.

Ceux au contraire qui la cultivent, la perfectionnent de jour en jour, & ſe rendent célébres par leur vertu & leur ſageſſe. Vous ſemez le même bled dans une même terre & dans la même ſaiſon : cependant au tems de la moiſſon, la recolte ſe trouve différente : c'eſt pourtant la même nature de bled ; mais c'eſt que la culture n'a pas été égale de la part du Laboureur. On voit dans chaque membre de l'homme la même inclination naturelle pour ſon objet : tous les yeux, par exemple, ſont également touchez de la beauté ; toutes les oreilles ſont également frappées d'une excellente Muſique ; tous les organes du goût ſavourent également un mêts exquis, d'où l'on juge qu'il y a une parfaite conformité dans les ſenſations de l'homme : ſeroit-il poſſible qu'il n'y auroit parmi eux que le cœur qui fût différent ? C'eſt ce qu'on ne peut pas dire.

Mais en quoi conſiſte cette reſſemblance du cœur dans tous les hommes ? C'eſt dans la droite raiſon qui eſt par-tout la même. Que ſi l'on néglige d'entretenir ces lumieres de la droite raiſon ; ſi on ceſſe de cultiver ce penchant naturel, qui nous porte à la vertu, il en ſera de même que d'une jeune plante qui ſe deſſeche, & qui meurt, ſi l'on n'a pas ſoin de l'arroſer.

Quand je demeurois dans le Roïaume de *Tſin*, j'allois voir de tems en tems le Roi *Suen vang*, & je n'étois nullement ſurpris de l'aveuglement extrême où il étoit ; car il ne ſe donnoit pas la moindre peine pour perfectionner la droiture naturelle de ſon cœur. Vous plantez un arbre ; ſi après un jour de chaleur, qui le fait pouſſer, il ſurvient dix jours de gelée, il n'eſt pas poſſible qu'il croiſſe, ou qu'il porte des fruits : mes conſeils, mes inſtructions étoient à l'égard de ce Prince, ce qu'un jour de chaleur eſt à un jeune arbre. A peine avois-je le pied hors du Palais, qu'il étoit environné d'une foule de flatteurs, qui faiſoient la même impreſſion ſur ſon eſprit, que les dix jours de gelée font ſur cet arbre. Auſſi dès que je m'apperçus de l'inutilité de mes ſoins, & du peu de profit que ce Prince retiroit de mes enſeignemens, je l'abandonnai à lui-même.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 373 sur 741

C'eſt ainſi que la plûpart des hommes renverſent l'ordre de la nature, & s'aveuglent eux-mêmes, en éteignant les lumieres de leur raiſon, & en ſe livrant aux plaiſirs. C'eſt ainſi qu'ils négligent la droiture naturelle, qui eſt néanmoins quelque choſe de plus précieux que la vie, puiſqu'un homme raiſonnable choiſira plûtôt la mort, que de commettre une action injuſte & contraire à la raiſon.

N'eſt-il pas étrange, pourſuit *Mencius*, que l'homme étant compoſé de deux parties, l'une très-noble, qui eſt l'eſprit, l'autre très-vile, qui eſt le corps, il donne toute ſon attention à cette partie de lui-même, qui eſt ſi mépriſable, tandis qu'il néglige la plus noble, qui devroit l'occuper tout entier, puiſque c'eſt elle qui le diſtingue des bêtes? Que penſeroit-on d'un Jardinier, qui laiſſeroit ſans culture ces arbres admirables nommez *Nga* & *Kia*, qui ſont ſi utiles aux hommes, tandis qu'il donneroit tous ſes ſoins à de vils & inutiles arbuſtes?

CHAPITRE SIXIE'ME.

MENCIUS établit ce principe, qu'il y a des uſages communs à tous les hommes, qui ſe doivent obſerver; mais que cependant il y a des cas particuliers, où l'on peut s'en diſpenſer; qu'il y a de même des loix générales; mais que ces loix générales ne laiſſent pas d'avoir leurs exceptions. Je ne puis, lui diſoit-on, avoir les alimens néceſſaires pour me conſerver la vie, ſi je garde les loix de l'honnêteté & de la civilité, établies dans le commerce des hommes; puis-je violer ces loix, pour ne pas mourir de faim?

Sans doute, répond *Mencius*. Ce qu'il y a de plus important dans la recherche des alimens, c'eſt de conſerver ſa vie, & de prévenir la mort; ce qu'il y a de moins important dans les regles de la civilité & de la politeſſe, c'eſt de ne rien faire contre ces régles, lorſqu'il s'agit de ſe procurer des alimens néceſſaires. Or la néceſſité de ſe conſerver la vie, l'emporte ſur ce qu'il y a de moins important dans les devoirs de l'honnêteté. C'eſt un cas particulier, qui ne détruit point l'uſage commun: c'eſt une exception de la Loi, qui ne ſert qu'à en confirmer davantage la généralité & l'étenduë.

* C'eſt maintenant une

Kiao frere cadet du Roi de *Tſao**, vint un jour trouver Mencius, & lui parla ainſi: je ne puis pas comprendre ce que j'entens dire tous les jours; que tout homme peut ſe rendre ſemblable à ces fameux Empereurs *Yao* & *Chun*, dont la ſageſſe & la vertu m'ont toûjours parû inimitables: qu'en penſez-vous?

Ville murée, qui eſt de la dépendance de *Yentcheou* dans la Province de *Chantong*.

Je penſe, répondit *Mencius*, qu'il ne tient qu'à vous de vous rendre ſemblable à ces Héros: le pouvoir de les imiter ne vous manquera jamais; ce ne peut être que la volonté. Pourvû que vous le vouliez, vous y réüſſirez. J'ai beſoin pour cela de vos leçons, reprit *Kiao*; ainſi j'ai envie de fixer ici pendant quelque tems ma demeure, afin d'être auprès de vous, & d'entendre les inſtructions d'un ſi grand Maître.

Mencius entrevit peu de ſincérité dans ce diſcours flatteur: le chemin de la vertu, lui répondit-il, eſt ſemblable à un chemin public; il n'y a perſonne qui l'ignore, & il n'eſt difficile à tenir qu'à ceux qui ſont eſclaves de leurs paſſions, & qui ſe plaiſent dans leur eſclavage. Comme ce ne ſont point les lumieres qui vous manquent, vous pouvez retourner chez vous, & les réfléxions que vous ferez, vous conduiront bien-tôt à la pratique de la vertu.

Mencius rapporte l'entretien qu'il avoit

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 374 sur 741

eu avec le Docteur *Sung keng* : celui-ci lui ayant dit que la guerre étant ſur le point de s'allumer entre les Rois de *Tſin* * & de *Tſou* *, il ſongeoit au moyen de pacifier ces deux Royaumes; qu'il alloit d'abord trouver le Roi de *Tſou*, & qu'il tâcheroit de le détourner de cette guerre, & de lui inſpirer des ſentimens de paix; que s'il ne gagnoit rien ſur ſon eſprit, il tourneroit ſes pas du côté du Roi de *Tſin*, & qu'enfin il eſperoit de gagner les bonnes graces de l'un ou de l'autre, & de les faire entrer dans des voïes de conciliation & d'accommodement.

* Maintenant la Province de *Chanſi*.
* Maintenant la Province de *Hou quang*.

Mais quelle raiſon lui apporterez-vous, dit *Mencius*, pour les perſuader, & les amener à votre ſentiment? Je leur ferai voir, répondit *Sung keng*, que cette guerre ne peut être d'aucune utilité à leurs Etats, & qu'au contraire elle leur ſera très-pernicieuſe.

Je crains bien, reprit Mencius, que vous ne perdiez vos peines, ſi vous n'avez point d'autre raiſon à leur alléguer que leur propre intérêt, & que vous ne parveniez point au but que vous vous propoſez, qui eſt de tranquilliſer ces deux Royaumes. Je veux que ce motif les porte à licentier leur troupes, & à mettre bas les armes. Mais qu'arrivera-t-il? On ne verra plus de ſincérité & de candeur: les Capitaines & les Magiſtrats dans leur obéiſſance au Prince, les enfans dans leur reſpect envers leurs parens, n'auront plus en vûë que leur avantage particulier: le propre intérêt ſera l'ame de la ſubordination, ſi néceſſaire dans tout bon Gouvernement: la piété, l'honnêteté, l'équité, ſeront des vertus inconnuës: à la moindre apparence de gain, ce ne ſera que querelles & diſputes, chacun voulant l'emporter ſur l'autre: de-là naîtront les diſſenſions, les haines, les fureurs, les meurtres, & le carnage: le propre intérêt eſt la peſte de la ſociété humaine; & un Royaume où il ſe gliſſe, ne peut pas ſubſiſter long-tems.

Si vous voulez donc procurer la tranquillité de ces deux Royaumes, il faut faire goûter aux Princes qui les gouvernent, la beauté de la vertu, & ſur-tout de la piété & de l'équité: s'ils prennent ces deux vertus pour la regle de leur conduite, ils perdront bien-tôt l'envie de ſe faire la guerre. Les Mandarins & le Peuple ſe conduiront par les mêmes regles, & dans le reſpect & l'obéiſſance qu'ils doivent, ſoit à leur Prince, ſoit à leurs parens, ils ne conſulteront que la piété & l'équité. Dès-lors on verra regner la ſincérité, la candeur, la paix, la concorde, la vérité, la fidélité, & l'obéiſſance. Ce ſont ces vertus qui coupent la racine aux diviſions, & qui établiſſent ou entretiennent la paix dans un Etat.

Il raconte enſuite le ſoin qu'avoient les anciens Empereurs, de viſiter les divers Royaumes de l'Empire, & la peine qu'ils impoſoient aux Princes, lorſqu'ils trouvoient que l'agriculture étoit négligée, que les ſages étoient mépriſez, que les vieillards n'étoient pas ſoulagez dans leurs miſeres, ou qu'on élevoit aux Charges & aux Dignitez des hommes ſans piété, qui véxoient le Peuple.

Puis il rapporte les Ordonnances qui concernoient ces Princes feudataires. S'ils manquoient à venir au tems marqué à la Cour Impériale, pour y rendre compte de leur adminiſtration, on les puniſſoit pour la premiere fois, en les abbaiſſant d'un dégré de leur Nobleſſe. La ſeconde fois, on retranchoit de leurs revenus, & on diminuoit l'étenduë de leur domination. Enfin la troiſiéme fois, l'Empereur envoyoit une armée, pour punir ce Roi rebelle, & le dépoſer de ſa dignité. Souvent même il chargeoit de cette commiſſion les Rois voiſins, qui de concert faiſoient marcher leurs troupes, & exécutoient les ordres de l'Empereur.

Il rapporte les ſages réglemens que fit le Prince *Ven kung*, dans une occaſion ſemblable. Il tint une aſſemblée d'Etats, où ſe trouverent tous les Princes feu-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 375 sur 741

dataires; & montant ſur une eſpéce de tribune, il lut publiquement l'ordonnance ſuivante, qui contenoit douze principaux articles, qu'on devoit inviolablement obſerver. Le premier, portoit peine de mort contre les enfans qui ne rendroient pas à leurs parens, le reſpect qui leur eſt dû. Le ſecond, défendoit de ſubſtituer une concubine à la place de la femme légitime, & pareillement de préférer le fils d'une concubine au fils de la femme légitime, pour le conſtituer héritier du Royaume. Le troiſiéme, ordonnoit d'honorer ſinguliérement les perſonnes diſtinguées par leur ſageſſe & leur mérite, & de leur aſſigner des penſions honnêtes pour leur ſubſiſtance. Le quatriéme, de reſpecter les vieillards. Le cinquiéme, de bien élever les enfans. Le ſixiéme, de ne point mépriſer les étrangers, mais de les recevoir avec bonté, & de les traitter avec honneur. Le ſeptiéme, de récompenſer d'une penſion héréditaire, ceux qui ont rendu quelque ſervice à l'Etat. Le huitiéme, de ne point conférer à un ſeul homme pluſieurs emplois ou dignitez. Le neuviéme, de n'élever aux Charges du Gouvernement, que ceux qui le méritent, & qui ont donné des preuves de leur capacité. Le dixiéme, ſi un premier Miniſtre ſe trouvoit coupable d'un crime digne de mort, de ne lui point faire ſubir cette peine, ſans en avoir donné avis à l'Empereur. Le onziéme, de ne point faire de digues, & de chauſſées dans un tems de ſéchereſſe, pour retenir les eaux ſur ſes terres, & empêcher qu'elles ne coulent dans les Royaumes voiſins. Le douziéme, de ne point tranſporter à un autre ſon Royaume, ni en entier, ni en partie, ſans un exprès conſentement de l'Empereur.

Que la conduite du Ciel ſur les ſages & les Héros eſt admirable, pourſuit Mencius! *Chun*, cet illuſtre Empereur a été tiré de la charruë, pour monter ſur le Thrône: *Kao tſong* alla chercher parmi des Maçons le ſage *Fou yue*, & lui fit quitter la truelle & le mortier, pour l'élever à la premiere dignité de ſa Cour. *Kiao ke* de Cabaretier qu'il étoit, devint le Chef de tous les Conſeils du Prince *Ven vang*. *Ven kung* en tira un autre de priſon, pour le faire ſon premier Miniſtre. *Pe li hi* n'étoit qu'un petit Marchand; le Roy de *Tſin** lui donna le premier rang dans ſa Cour; & il profita ſi bien de ſes conſeils, que nul Prince ne s'eſt acquis dans l'Empire une autorité & une réputation égale à la ſienne.

* Maintenant la Province de *Chanſi*.

Ainſi quand le Ciel deſtine un homme aux plus grands emplois, qui demandent une vertu extraordinaire, il ne manque pas de l'y diſpoſer par une ſuite d'adverſitez & de diſgraces, par la faim, par la pauvreté, par les fatigues, & par divers fâcheux événemens. C'eſt dans le malheur que la vertu a coûtume de ſe recüeillir, & de réünir toutes ſes forces, pour lutter contre la mauvaiſe fortune. Un ſage ne connoîtroit pas juſqu'où peut aller ſa fermeté & ſa conſtance, s'il n'étoit pas mis à ces ſortes d'épreuves.

C'eſt auſſi ce qu'on voit arriver dans le gouvernement des Royaumes. Un Prince qui manque de ſages Miniſtres propres à maintenir la vigueur des loix, & à le redreſſer lui-même, s'il s'égare, tombe bientôt dans les piéges que lui tendent ſes Courtiſans, & cette foule de flatteurs, dont les Cours fourmillent. Il abandonne le ſoin de ſon Etat, pour ſe livrer tout entier aux vains amuſemens, à l'oiſiveté, à la molleſſe, & aux plus criminelles délices; & de-là naiſſent les plaintes, les murmures, les émotions populaires, les révoltes contre l'autorité, & enfin le renverſement des Rois & des Royaumes. D'où l'on peut juger que les chagrins, les peines, les diſgraces conduiſent ſouvent à une vie heureuſe; & que la proſpérité, la molleſſe, & les délices conduiſent encore plus ſouvent à une mort malheureuſe.

CHAPITRE

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 376 sur 741

CHAPITRE SEPTIE'ME.

MENCIUS dit dans ce Chapitre que pour bien ſervir le Ciel, il faut 1°. Garder ſon cœur, & ne pas ſouffrir qu'il s'épanche trop au dehors, & qu'il ſe répande ſur des choſes vaines & frivoles.

2°. Suivre la droite raiſon dans toute ſa conduite, n'aimer que ce qui lui paroît aimable, & ne rien faire que ce qu'elle preſcrit; qu'un ſage ne penſe point aux bornes plus ou moins étroites de ſa vie, qu'il ſçait que le nombre de ſes jours eſt fixé par le *Tien*, & qu'il n'a d'attention qu'à bien regler ſes mœurs; qu'on cherche avec beaucoup de peine les honneurs & les richeſſes, & que cette peine eſt preſque toûjours inutile, parce que ce qui eſt l'objet de nos déſirs & de nos recherches, eſt hors de nous; mais qu'il n'en eſt pas de même de la vertu, que le principe qui la produit eſt au-dedans de nous-mêmes, & que nous l'obtenons, dès que nous la cherchons avec un cœur droit & ſincere.

Après quoi il donne quelques inſtructions à un de ſes Diſciples, qui faiſoit profeſſion d'enſeigner la ſageſſe. Vous aimez, lui dit-il, à vous inſinuer dans les Palais des Princes, pour y répandre votre doctrine; mais pour vous y comporter en homme véritablement ſage, il ne faut pas que le bon ou le mauvais ſuccès des ſoins que vous prendrez, trouble tant ſoit peu la paix intérieure de votre ame; qu'on ſoit docile à vos inſtructions, ou qu'on les mépriſe, votre conduite doit toûjours être égale & uniforme.

Parmi le grand nombre de perſonnes qui cherchent à s'établir dans les Cours des Princes, j'en diſtingue de quatre ſortes: les uns qui y ſont parvenus par toutes ſortes d'intrigues, n'ont en vûe que de leur complaire, & de ſe rendre agréables par des airs enjoüez, & par de baſſes flatteries: les autres ſe propoſent uniquement de maintenir le Royaume en paix, & d'en écarter toutes les ſources de diviſions. Il y en a quelques-uns qu'on peut appeller des hommes du Ciel, parce qu'ils ſont tout occupez de ſuivre les Loix du Ciel. S'ils prévoyent que leur doctrine ſur le reglement des mœurs & le bon Gouvernement ſera profitable aux Rois & aux peuples, ils acceptent volontiers les Charges & les Dignitez. Si au contraire ils ont lieu de croire que leur doctrine ſera peu ſuivie, ils s'éloignent des Palais des Princes, pour mener une vie obſcure & retirée. Enfin il y en a quelques autres, qu'on peut regarder comme des Héros. Ce ſont ceux dont la vie eſt ſi bien reglée, qu'ils entraînent les Princes par leur exemple, & les forcent en quelque ſorte de les imiter.

Trois choſes, pourſuit *Mencius*, cauſent de la joie à l'homme véritablement ſage. 1°. La bonne ſanté de ſon pere & de ſa mere, & l'union qui regne dans ſa famille: 2°. Lorſqu'il éleve les yeux vers le Ciel, de ne trouver rien dans ſon cœur qui ſoit répréhenſible; & lorſqu'il les baiſſe vers les hommes, de ne voir rien dans ſes actions dont il puiſſe rougir. 3°. De pouvoir inſpirer aux peuples par ſes entretiens & par ſes exemples le déſir de ſe perfectionner dans la vertu. Il ne fait pas conſiſter ſon bonheur, comme vous voyez, dans la poſſeſſion des honneurs & des richeſſes. Fût-il le maître de s'établir un floriſſant Royaume dans le cœur de l'Empire, & de ſe ſoûmettre tous les peuples qui ſont entre les quatre Mers, ce n'eſt point là ce qui feroit ſa béatitude. Tout ce qui lui eſt extérieur, honneurs ou mépris, richeſſes ou pauvreté, n'eſt pas capable de lui donner de la joie ou du chagrin. Son plaiſir eſt de cultiver & de perfectionner les vertus qu'il a reçûës de la nature, la piété, l'équité, l'honnêteté, & la prudence. Ces vertus,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 377 sur 741

quand elles ont pris de fortes racines dans ſon cœur, ſe produiſent au-dehors par la ſérénité de ſon viſage, par la modeſtie de ſa contenance, de ſes geſtes, de ſa démarche, & de toutes ſes actions : toutes les parties de ſon corps ſuivent l'impreſſion que leur donne la vertu qui réſide en ſon cœur.

La mémoire du Prince *Ven vang*, continue-t'il, ſera toûjours en vénération : on ne ceſſe de loüer ſa piété, ſa clémence, & le ſoin qu'il prenoit des pupilles, des veuves, des orphelins, & des vieillards. Eſt-ce à dire qu'il étoit attentif à envoyer tous les jours les alimens néceſſaires à chaque famille ? Il n'auroit pû y ſuffire.

Voici donc le moyen qu'il prit pour ſoulager la pauvreté de ſes peuples, & ſur-tout de ceux qui n'étoient pas en etat de fournir à leurs beſoins, par leur foibleſſe, ou par leur grand âge. Il aſſigna cinq petits arpens de terre à chaque Pere de famille, pour s'y conſtruire une maiſon, & former des Jardins : il ordonna qu'on y plantât des mûriers, afin que les femmes puſſent de leurs feuilles nourrir des vers à ſoye : par-là les vieillards avoient des étoffes pour ſe vêtir, & ſe garantir du froid. De plus il voulut que chaque maiſon eût des poules & des cochons. Enfin il lui donna une certaine quantité d'arpens de terre, que les enfans qui étoient forts & robuſtes, devoient labourer. Et par ce ſage Reglement le bon vieillard avoit de quoi ſe nourrir lui & toute ſa famille. Quand le Prince eut ainſi pourvû aux beſoins de ſon peuple, il le trouva & plus docile à écouter ſes préceptes, & plus attentif à les ſuivre.

Qu'on connoît mal la vraye vertu, s'écrie-t'il encore ? Ce qui aveugle la plûpart des hommes, c'eſt l'horreur qu'ils ont du mépris & de la pauvreté, & l'ardeur avec laquelle ils ſe portent vers les honneurs & les richeſſes. Qu'un homme ſoit affamé, les viandes les plus inſipides ſeront de ſon goût : il ſemble que ſa langue & ſon palais ne puiſſent plus juger des ſaveurs. La faim & la ſoif des richeſſes produit le même effet ſur le cœur de l'homme.

Vous avez entendu parler du célebre *Lieu hia hoei*, qui étoit un modele de douceur & d'affabilité : ni la plus affreuſe indigence dont on l'eût menacé, ni la premiere Dignité de l'Empire dont on l'eût flatté, n'auroient jamais pû le faire pancher tant ſoit peu du côté du vice, ni le détourner d'un ſeul pas du chemin de la vertu. C'eſt un grand ouvrage que l'étude de la vertu : il ne faut pas le commencer, ſi l'on manque de conſtance, pour travailler toûjours juſqu'à ce qu'on ait achevé. Celui qui s'applique à cette étude, eſt ſemblable à un homme qui veut creuſer un puits. Après avoir foüi la terre juſqu'à la profondeur de neuf perches, s'il ſe laſſe, s'il abandonne ſon travail, il ne découvrira pas la ſource qu'il cherche, & ſes peines précédentes ſeront perduës : il en eſt de même de la recherche de la vertu : ſi l'on perd courage au milieu du travail, & ſi l'on ne continuë pas ſes ſoins juſqu'à ce que l'on en ait acquis la perfection, non-ſeulement on n'y parviendra jamais ; mais on rendra vaines & infructueuſes toutes les peines qu'on aura priſes.

Quand *Y yn* ce fameux Miniſtre de l'Empire, vit que l'Empereur *Tai kia* dégénéroit des vertus du Prince *Tching tang* ſon grand-pere, il le fit deſcendre du Trône, dont il ſe rendoit indigne, & le renferma dans un Palais ſecret, où étoit le mauſolée de ſon grand-pere. Cette action lui attira un applaudiſſement général. Ce Prince à la vûë des cendres de ce Héros dont il étoit iſſu, rentra dans lui-même, ſe reprocha le déréglement de ſa vie, déteſta ſes vices, & s'appliqua ſérieuſement à l'étude de la ſageſſe. Dès que le Miniſtre ſe fut aſſûré de ſon changement, il le retira du Palais, & le rétablit ſur le Trône. Ce fut un nouveau ſujet de joie pour le peuple, qui applaudit également, & à la ſageſſe du Miniſtre, & à la docilité du jeune Empereur.

Mais quoi, dit un de ſes Diſciples,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 378 sur 741

cet exemple eſt-il à imiter ? Si un ſage Miniſtre ſervoit un Prince déreglé, lui ſeroit-il permis de le ſuſpendre de ſes fonctions Royales ? Sans doute, répondit *Mencius*, s'il avoit la même autorité, & des intentions auſſi pures que le Miniſtre *Yyn*. Dans tout autre cas il ſeroit regardé comme un brigand & un rebelle, & il n'y auroit point de loix aſſez ſéveres, pour punir ſon crime.

J'ai lû dans le Livre *Chi king*, reprit le même Diſciple, que celui qui ne travaille point, ne doit pas manger. Auſſi n'y a-t'il perſonne qui n'ait une occupation ; les Princes, les Magiſtrats, les Laboureurs, les Artiſans, les Marchands, tout le monde travaille. Mais que fait un ſage, qui n'entre point dans le Gouvernement ? Sa vie me paroît aſſez inutile, & cependant il reçoit des appointemens du Prince, qui ne ſervent qu'à l'entretenir dans une vie oiſive.

Comptez-vous pour rien, répondit *Mencius*, les inſtructions, les enſeignemens, & les exemples qu'il donne. Si un Roi en profite, tout le Royaume s'en reſſent ? On y voit regner la tranquillité, l'opulence, le reſpect filial, la candeur & la ſincérité : peut-on regarder comme inutile un homme qui procure un ſi grand bien à l'Etat ?

Enfin le même Diſciple, qui trouvoit la morale de *Mencius* trop auſtere, lui parla ainſi : la route que vous nous tracez pour parvenir à la perfection, eſt belle ; mais elle eſt trop élevée, & il en eſt peu qui oſent ſe flatter d'y atteindre. Que ne la rendez-vous plus facile ? Vous auriez un plus grand nombre de Diſciples.

Il n'y a point d'Artiſan, répondit *Mencius*, qui enſeignant ſon art, ne ſuive une méthode fixe, & certaines regles immuables, auſquelles il ne lui eſt pas permis de toucher, & vous voulez qu'un Maître de la ſageſſe, qui enſeigne la voie de la perfection, ait une doctrine variable, qu'il la rende conforme au gré & au caprice de ceux qui l'écoutent ? Il trahiroit ſa profeſſion, s'il en étoit capable, & il ceſſeroit d'être le Maître de la ſageſſe.

CHAPITRE HUITIE'ME.

MENCIUS s'entretenant avec ſon Diſciple *Kung ſun cheou* ſur le Roi de *Guei*, appellé *Hoei vang*, dit que ce Prince n'avoit point de vraie piété ; qu'il avoit de la compaſſion pour les bêtes, & qu'il étoit cruel envers les hommes. En voulez-vous la preuve, ajoûte-t-il ? Ce Prince tranſporté du déſir d'aggrandir ſes Etats, & de s'enrichir des troupeaux de ſes voiſins, livroit de ſanglantes guerres, & ſes Peuples devenoient la victime de ſon ambition : bien qu'il vît la terre rougie de ſang, & couverte des corps morts de ſes Soldats, cet affreux ſpectacle ne le touchoit pas. Bien plus, après avoir vû une partie de ſon armée taillée en piéces ; loin d'en ſauver les débris, il rallioit le reſte de ſes Soldats, les menoit de nouveau au combat, & plaçoit à la tête de l'armée ſon fils, ſes parens, & ceux en qui il avoit le plus de confiance. Il préféroit donc quelques acquiſitions à la vie des perſonnes qui devoient lui être les plus cheres. Appellez-vous cela une vraie piété ? Ne me dites pas que Confucius, dans ſon Livre intitulé le *Printems* & l'*Automne*, fait l'hiſtoire des guerres que les Princes ſe faiſoient les uns aux autres. Ce Philoſophe n'approuve la guerre que lorſqu'elle eſt juſte, telle qu'eſt celle que l'Empereur entreprend pour punir un Prince rebelle : mais il blâme & déſapprouve les guerres injuſtes, telles que ſont celles que les Princes ſe font, ſans en avoir permiſſion de l'Empereur.

Si quelqu'un, pourſuit Mencius, va trouver un Prince & lui dit : je ſuis habile dans le métier de la guerre, je ſçai ranger une armée en bataille ; & que par

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 379 sur 741

ce diſcours il engage le Prince à prendre les armes, & à porter la guerre chez ſes voiſins; ne doit-on pas le regarder comme un homme alteré de ſang, & un vrai perturbateur de la tranquillité publique? Un Prince véritablement vertueux n'a pas beſoin d'armes pour vaincre : ſa vertu & la douceur de ſon gouvernement, ſont plus propres à ſubjuguer les Royaumes, que les plus éclatantes victoires.

Il n'en faut point d'autre éxemple que celui du Prince *Tchin tang* : tandis qu'il parcouroit les Provinces du Midi, les Provinces Septentrionales ſe plaignoient de ſa lenteur. N'y a-t-il pas aſſez long-tems, diſoient-elles, que nous gémiſſons ſous l'oppreſſion tyrannique d'un maître impitoyable? Pourquoi notre libérateur tarde-t-il à venir à notre ſecours? Tous les Peuples de l'Empire lui tendoient les mains, & n'attendoient que ſa préſence pour ſe ſoumettre à ſes Loix.

Ce que j'appelle vertu dans un Prince, c'eſt celle qui éclatoit dans ce ſage Héros le Prince *Chun*. Dans les premiers tems de ſa vie privée, quoiqu'il fût ſi pauvre, qu'à peine avoit-il un peu de ris, & quelques légumes pour vivre, il étoit content de ſon ſort. Quand il fut Empereur, cette dignité ſuprême ne lui enfla pas le cœur; ni la pourpre, ni les délices de la Cour, ni tous les autres enchantemens du Trône ne purent le ſéduire. Il poſſedoit tous ces biens, comme s'il ne les eût pas poſſedez; & ce fut cette ſageſſe, & cette intégrité d'une vie toûjours uniforme, qui lui gagna abſolument tous les cœurs.

Mais, me direz-vous, nous ne ſommes plus dans les mêmes tems, ils ont bien changé, la corruption des mœurs eſt devenuë preſque générale : comment réſiſter au torrent? Vains prétextes! une grande ſtérilité fera-t-elle mourir de faim un homme riche? De même un ſiécle corrompu ne changera jamais le cœur d'un homme ſolidement vertueux.

Enſuite venant à la piété, qui doit guider un Prince dans le Gouvernement de ſes Peuples, il établit l'ordre qu'il doit garder dans la levée des Tributs : le Tribut de la ſoye ne ſe doit lever que dans l'Eté; celui du mil & du ris, dans l'Automne; & les corvées publiques ne doivent s'exiger que pendant l'Hyver. Si un Prince confond cet ordre, s'il demande deux ſortes de Tributs dans la même ſaiſon, il réduira ſon Peuple à la miſere, il le fera périr de faim; les Peuples ſe diſperſeront, & iront chercher à vivre dans d'autres Provinces, & ſon Royaume dépeuplé périra par l'avarice du Prince qui le gouverne.

Il y a trois choſes, ajoûte-t-il, qui doivent être plus chéres & plus précieuſes à un Prince, que l'or & les pierreries. 1°. Le Royaume qu'il a reçû de ſes ancêtres. 2°. Les Peuples qui ſont confiez à ſes ſoins. 3°. La ſcience de les bien gouverner. Il poſſedera cette ſcience de bien gouverner les autres, s'il a appris à ſe gouverner lui-même, & à veiller ſur les mouvemens de ſon cœur, pour s'en rendre le maître. Il en ſera bientôt le maître, s'il en ſçait diminuer les déſirs.

Puis il vient au choix que Confucius faiſoit de ſes Diſciples : il vouloit, dit-il, qu'ils euſſent de grands ſentimens, un grand courage, & de la conſtance dans les bonnes réſolutions qu'ils avoient priſes : il avoit horreur de ces faux ſages, qui n'étoient habiles que dans l'art de feindre & de diſſimuler, & qui par de ſimples dehors, & de vaines apparences de vertu, ne ſongeoient qu'à s'attirer les éloges & l'approbation de leurs Concitoyens, ſans ſe mettre en peine de les mériter par des actions véritablement vertueuſes.

Enfin, il finit ce Chapitre & ſon Livre, en faiſant voir que ce grand art de bien gouverner & de bien vivre, ne ſubſiſteroit plus il y a long-tems, s'il n'y avoit eu par intervalle de grands perſonnages, qui ont eu ſoin de le tranſmet-

tre

tre à la postérité. Les Empereurs *Yao* & *Chun* en ont été les premiers maîtres & les premiers modéles, de même que leurs Ministres *Yu* & *Kao yao*. 500. ans après est venu l'Empereur *Tching tang*, lequel avec le secours de ses Ministres *Y yn* & *Lay chu*, a fait revivre ces grandes maximes qu'on avoit presque oubliées. On compte encore environ 500. ans jusqu'au Prince *Ven vang*, qui les remit de même en vigueur. Enfin, il s'est écoulé encore 500. ans jusqu'à Confucius, qui a comme ressuscité l'ancienne Doctrine, & qui lui a donné un nouveau jour par la sagesse de ses réfléxions & de ses maximes.

HIAO KING,

OU

DU RESPECT FILIAL.

Cinquiéme Livre Classique.

CE petit Livre ne contient que des réponses que Confucius fit à son Disciple *Tseng* touchant le devoir des enfans envers leurs parens. Il prétend prouver que ce respect filial est le fondement du sage gouvernement de l'Empire; & pour cela il entre dans le détail de ce que doit à ses parens un fils de quelque condition qu'il soit, soit Empereur ou Roy, soit premier Ministre ou Lettré, soit enfin qu'il soit dans le rang du simple peuple. Ce Livre est fort court, & il ne consiste qu'en 18. très-petits articles.

Dans le premier article, il dit à son Disciple que la haute vertu des anciens Empereurs, qui avoient fait regner de leur tems la paix, la concorde, & la subordination dans tout l'Empire, tiroit sa source de leur respect filial, qui est la base & le fondement de toutes les vertus.

Dans le 2e. 3e. 4e. 5e. 6e. il fait voir que quelque rang qu'on tienne, & à quelque dignité qu'on soit élevé, on est obligé à ce respect filial: que l'Empereur & les Grands donnant aux peuples l'exemple de leur amour & de leur vénération pour leurs parens, il n'y a personne parmi le Peuple qui ose avoir du mépris & de l'aversion pour eux; que par ce moyen la subordination est gardée dans un Royaume, & que cette subordination produit nécessairement la paix & la tranquillité.

Dans le septiéme, il dit que le respect filial est d'une étenduë très-vaste; que cette vertu s'éleve jusqu'au Ciel, dont elle imite les mouvemens réguliers; qu'elle embrasse toute la terre, dont elle imite la fécondité; qu'elle trouve son objet dans les actions communes des hommes, puisque c'est par les actions ordinaires qu'elle s'exerce; que quand elle est bien établie dans un Royaume, on n'y voit ni troubles, ni procès, ni querelles; & que, quand la paix regne dans chaque famille, tous les sujets d'un Prince sont doux, équitables, ennemis de tout différend, & de toute injustice.

Dans le huitiéme, il fait voir que l'exemple du respect filial, donné par l'Empereur, ne manque jamais d'être imité par les Seigneurs & les Grands de l'Empire; que les Mandarins se forment sur la Cour; & que les Peuples imitent de même les Mandarins; & qu'ainsi la con-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 381 sur 741

duite de l'Empereur influant sur tous les membres de l'Etat, tout y est soumis, les loix sont observées, & les mœurs sont reglées.

Dans le neuviéme, *Tseng* demande à Confucius s'il n'y a pas quelqu'autre vertu plus grande que le respect filial. Confucius lui répond, que comme de toutes les choses produites rien n'est plus noble que l'homme; de même la plus excellente de toutes les actions de l'homme, c'est celle par laquelle il honore & respecte ses parens; que le pere est par rapport à son fils, ce que le Ciel est par rapport aux choses produites, & que le fils est à l'égard de son pere, ce que le sujet est à l'égard de son Roy; que celui qui n'aime point ses parens, péche contre la raison, & que celui qui manque à les honorer, péche contre l'honnêteté; qu'un Roy qui veut trouver de la soumission & de l'obéissance dans ses peuples, ne doit rien faire de contraire à la raison ni à l'honnêteté, parceque ses actions servent de regle & de modele à ses sujets, qui ne lui seront soumis & obéissans, qu'autant qu'ils auront de soumission & d'obéissance à leurs parens.

Dans le dixiéme, il rapporte cinq devoirs de ce respect filial. Celui qui honore véritablement ses parens, dit-il, doit 1°. Les honorer dans l'intérieur de la maison. 2°. Se faire un plaisir de leur procurer tout ce qui est nécessaire à leur subsistance. 3°. Faire paroître dans son air & sur son visage, la tristesse qu'il ressent dans le cœur, lorsqu'ils sont malades. 4°. Prendre des habits de deüil à leur mort, & observer toutes les cérémonies prescrites pour le tems que dure le deüil; 5°. Leur rendre avec la plus scrupuleuse exactitude tous les devoirs funebres.

Dans le onziéme, il rapporte les cinq sortes de supplices, dont on punit les différens crimes: & il prétend qu'il n'y en a point de plus énorme que la désobéissance d'un fils envers son pere. Attaquer le Prince, poursuit-il, c'est ne vouloir point de supérieurs: éloigner les sages, c'est ne vouloir pas de maîtres; mépriser l'obéissance filiale, c'est ne vouloir pas de parens, & voilà le comble de l'iniquité, & la source de tous les désordres.

Dans le douziéme, il fait voir qu'un Roy qui aime ses parens, n'a pas de meilleur moyen pour enseigner aux peuples l'amour qu'ils doivent à leur Souverain; qu'un Roy qui respecte ses freres aînez, n'a pas de meilleur moyen pour enseigner aux peuples le respect qu'ils doivent aux Magistrats; qu'un Roy qui observe exactement les cérémonies prescrites, c'est-à-dire, qui se comporte à l'égard de chaque personne de la maniere qu'il est marqué dans le Livre des Rits, n'a pas de meilleur moyen de faire fleurir les coûtumes de l'Empire, & d'y maintenir la paix & la tranquillité.

Dans le treiziéme, il dit qu'un Prince est parvenu à la perfection de la vertu, lorsque par son exemple il a établi dans tout son Empire ce respect & cet amour filial: & il cite les vers du *Chiking*, qui s'exprime ainsi: on ne doit appeller pere du peuple, qu'un Prince qui sçait se l'affectionner en reglant ses mœurs.

Dans le quatorziéme, il fait voir qu'il n'y a point de voye plus courte & plus sûre pour se faire une grande réputation, que d'être exact à tous les devoirs de la pieté filiale.

Dans le quinziéme, *Tseng*, fait cette question à Confucius: Je comprens la nécessité & les avantages du respect filial: mais oblige-t-il à obéir aveuglément à toutes les volontez d'un pere? Confucius répond, que si un pere de même qu'un Prince, vouloit quelque chose de contraire à l'équité & à l'honnêteté; que s'ils tomboient l'un & l'autre dans quelque faute considérable; non seulement le fils ne devroit pas obéir à son pere, ni le Ministre au Prince; mais qu'ils manqueroient à leur principal devoir, s'ils ne donnoient respectueusement les avis convenables à la faute

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 382 sur 741

que le pere ou le Prince commettroient. Il dit enſuite qu'autrefois l'Empereur avoit à la Cour ſept Admoniteurs, qui étoient chargez de lui faire des remontrances, & de l'avertir de ſes fautes ; qu'un Roy en avoit cinq ; un premier Miniſtre en avoit trois ; un Lettré avoit un ami, & un pere avoit ſon fils qui rempliſſoient l'un & l'autre ce devoir.

Dans le ſeiziéme, il dit que quoique l'Empereur ſoit élevé à la ſuprême dignité, & que tous les Peuples ſoient ſoumis à ſon autorité, il a cependant au-deſſus de lui des parens, à qui il doit de l'honneur & de la vénération ; que c'eſt pour cette raiſon qu'il paroît deux fois l'année dans la ſalle de ſes ancêtres, dans une poſture ſi reſpectueuſe, afin que tout le monde connoiſſe combien il les honore.

Dans le dix-ſeptiéme, il fait voir que le Prince & le Miniſtre doivent avoir l'un pour l'autre une bienveillance réciproque.

Dans le dix-huitiéme & le dernier article, il enſeigne ce que doit obſerver un fils obéiſſant, lorſqu'il rend les devoirs funébres à ſes parens ; ſon air, ſes entretiens, ſes vêtemens, ſes repas, en un mot toute ſa perſonne doit montrer au-dehors, quelle eſt la douleur dont ſon cœur eſt pénetré. Les Loix établies par les Anciens y mettent cependant des bornes. Elles veulent que le fils ne ſoit pas plus de trois jours ſans manger ; qu'il ne pouſſe pas le deüil au-delà des trois années ; qu'on faſſe un cerceüil & qu'il ſoit orné ſelon l'uſage ; qu'on y renferme le corps du défunt ; qu'on ſerve des viandes auprès du cerceüil ; qu'on y pleure ; qu'on y gémiſſe ; qu'on bâtiſſe un ſépulchre décent, & qu'il ſoit fermé de murailles ; qu'on y porte le cerceüil avec les cérémonies accoûtumées ; qu'on y conſtruiſe un édifice, où l'on s'aſſemblera deux fois l'année, au Printems & à l'Automne, pour y venir renouveller le ſouvenir du défunt, & lui rendre les mêmes devoirs qu'on lui rendoit pendant ſa vie.

SIAO HIO

OU

L'ECOLE DES ENFANS.

Sixiéme Livre Claſſique.

CE Livre a été compoſé par le Docteur *Tchu hi*, qui vivoit au tems que regnoit la famille des *Song*, vers l'an de N. S. 1150. C'eſt une compilation des maximes & des éxemples, tant des anciens que des modernes. Comme il ne fait autre choſe que citer ces diverſes maximes & ces divers éxemples, il n'y a point d'autre ordre dans ſon ouvrage, que celui des Chapitres & des Paragraphes qui le partagent. Il parle ſur-tout de l'établiſſement des écoles publiques ; de l'honneur qu'on doit rendre aux parens, aux Rois, aux Magiſtrats, & aux perſonnes âgées ; des devoirs du mari & de la femme ; de la maniere de régler ſon cœur, les mouvemens du corps, ſon vivre, & ſes vêtemens. Le but de l'Auteur eſt d'inſtruire la jeuneſſe, & de la former aux bonnes mœurs.

Cet ouvrage eſt diviſé en deux parties ; l'une qu'il appelle intrinſéque ou

eſſentielle : l'autre qu'il nomme extrinſéque ou accidentelle. Comme la plûpart de ces maximes ſe trouvent dans les Livres précédens dont j'ai déja parlé, je n'en rapporterai que quelques-unes de celles que l'Auteur y a ajoûtées d'ailleurs, & je ſuivrai le même ordre des Chapitres & des Paragraphes.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Education de la Jeuneſſe.

IL cite le Livre des Rits, qui preſcrit les régles ſuivantes, qu'on doit obſerver, pour bien élever ſes enfans. Une mere dans le choix qu'elle fait d'une femme pour alaitter & inſtruire ſon enfant, ne doit jetter les yeux que ſur une perſonne qui ſoit modeſte, d'un eſprit paiſible, vertueuſe, affable, reſpectueuſe, exacte, prudente, & diſcrette dans ſes paroles.

Dès qu'un enfant peut porter la main à la bouche, qu'on le ſevre, & qu'on lui apprenne à ſe ſervir de la main droite. A l'âge de ſix ans, qu'on lui enſeigne les nombres les plus communs, & le nom des parties les plus conſidérables du monde ; à l'âge de ſept ans, qu'on le ſépare d'avec ſes ſœurs, & qu'on ne lui permette pas de s'aſſeoir, ni de manger avec elles. A l'âge de huit ans, qu'on le forme aux régles de la civilité & de la politeſſe qu'il doit garder, lorſqu'il entre ou qu'il ſort de la maiſon, & lorſqu'il ſe trouve avec des perſonnes âgées. A neuf ans, on lui apprendra le calendrier. A dix ans, qu'on l'envoye aux écoles publiques, & qu'on ne lui donne point d'habits gonflez de coton : ils ſeroient trop chauds pour ſon âge. Le maître lui donnera la connoiſſance des Livres, & lui apprendra à écrire & à compter. A 13. ans, on lui fera étudier la muſique, afin que chantant des vers, les ſages maximes qui y ſont renfermées, ſe gravent mieux dans ſa mémoire. A 15. ans, il apprendra à tirer de l'arc & à monter à cheval. A 20. ans, on lui donnera le premier bonnet avec les cérémonies accoûtumées : il pourra porter des habits de ſoye & de fourrure, & il ſe donnera tout entier à l'étude juſqu'à 30. ans, qu'on le mariera * : il s'appliquera alors à bien gouverner ſa maiſon, & il continuera à ſe perfectionner dans les Lettres. A 40. ans, il pourra être élevé aux Charges & aux Dignitez, mais on ne le fera point premier Miniſtre qu'il n'ait 50. ans. Qu'il ſe démette de ſon emploi, dès qu'il ſera ſeptuagénaire.

Pour ce qui eſt des filles, quand elles auront atteint l'âge de dix ans ; on ne les laiſſera plus ſortir de la maiſon. On leur apprendra à avoir un air affable, à parler avec douceur, à filer, à devider de la ſoye, ou en écheveaux, ou en pelotons, à coudre, à faire des tiſſus de ſoye ou de chanvre : enfin, on les appliquera à tous les autres ouvrages propres du ſexe ; & on les mariera à 20. ans.

Le premier Préſident du Tribunal ſuprême des Rits doit établir dans chaque diſtrict des Officiers, qui veillent à ce qu'on enſeigne principalement trois choſes aux Peuples. 1°. Les ſix vertus ; ſçavoir, la prudence, la piété, la ſageſſe, l'équité, la fidélité, la concorde. 2°. Les ſix actions loüables : ſçavoir, l'obéiſſance envers les parens, l'amour envers les freres, la concorde entre les proches, l'affection pour ſes voiſins, la ſincérité entre

* La coutume a changé : à préſent on les marie de bonne heure, & même dès l'âge de 15. ans ſi cela ſe peut commodément.

tre les amis, & la miſéricorde à l'égard des pauvres & des malheureux. 3°. Les ſix ſortes de connoiſſances dont on doit s'inſtruire, & qui conſiſtent à apprendre les rits, la muſique, à tirer de l'arc, à monter à cheval, à écrire, & à compter.

La doctrine du Maître, dit un autre Livre, c'eſt la regle du Diſciple. Quand je vois un jeune homme qui s'y rend attentif, & qui s'efforce de la mettre en pratique; qui écoute le matin les leçons de ſon Maître, & qui les lui répete le ſoir; qui ſe forme ſur la conduite des ſages, & qui tâche de les imiter; qui ne donne aucun ſigne d'orgüeil, & dont tout l'extérieur eſt compoſé; qui veille ſur ſes regards, & qui ne jette jamais les yeux ſur aucun objet tant ſoit peu deſhonnête; qui parmi ceux de ſon âge ne fréquente que les plus ſages & les plus vertueux; qui ne parle qu'à propos, & toûjours d'une maniere reſpectueuſe; je juge alors qu'infailliblement il fera de grands progrès dans la ſageſſe & la vertu.

CHAPITRE SECOND.

Des cinq Devoirs.

PARAGRAPHE I.

Des Devoirs du Pere & du Fils.

IL cite le Livre des Rits, qui entre dans le plus grand détail de tout ce que doit faire un fils, pour marquer ſa ſoumiſſion & ſon amour à l'égard de ſon pere & de ſa mere. Il doit ſe lever de grand matin, ſe laver les mains & le viſage, s'habiller proprement, afin de ne paroître devant ſon pere que dans la décence convenable, entrer dans ſa chambre avec une grande modeſtie, demander comment il ſe porte, lui donner de l'eau pour ſe laver les mains, & lui préſenter la ſerviette pour les eſſuyer, enfin lui rendre tous les petits ſervices qui marquent ſon attention & ſa tendreſſe.

Quand un aîné eſt parvenu par ſon mérite à quelque dignité conſidérable, & qu'il va rendre viſite au Chef de ſa famille, qui eſt d'une condition médiocre, qu'il n'entre point dans ſa maiſon avec le faſte & la magnificence convenable à ſon rang; mais qu'il laiſſe ſes chevaux & ſes domeſtiques à la porte, & qu'il affecte un air très-modeſte, afin de ne point faire croire à cette famille qu'il veut lui inſulter, en faiſant parade de ſes honneurs & de ſon opulence.

Tſeng, Diſciple de Confucius, parle ainſi: ſi votre pere & votre mere vous aiment, réjoüiſſez-vous, & ne les oubliez pas; s'ils vous haïſſent, craignez, & ne les fâchez pas: s'ils font quelque faute, avertiſſez-les, & ne leur reſiſtez pas.

On lit dans le Livre des Rits; ſi votre pere ou votre mere fait quelque faute, employez les paroles les plus douces & les plus reſpectueuſes pour les en avertir. S'ils rejettent vos avis, ne ceſſez pas de les reſpecter comme auparavant. Cherchez enſuite quelque moment favorable pour les avertir de nouveau; car il vaut mieux être importun, que de les voir décrier dans toute une Ville. Que ſi ce nouvel avis les irrite, & qu'ils en viennent juſqu'à vous frapper, ne vous fâchez point contre eux, & continuez de leur rendre le même reſpect & la même obéiſſance.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 385 sur 741

Un fils, à quelque état d'indigence qu'il ſoit réduit, ne doit jamais vendre les vaſes dont il s'eſt ſervi aux obſeques de ſon pere : quoi qu'il ſoit tout tranſi de froid, il ne doit point ſe vêtir des habits qu'il portoit à cette cérémonie, ni abatre les arbres plantez ſur la colline où eſt le ſépulchre de ſon pere.

PARAGRAPHE II.

Des Devoirs du Roi, & de ſon Miniſtre.

UN Roy doit donner ſes ordres à ſon Miniſtre avec douceur & avec bonté ; un Miniſtre doit les exécuter avec promptitude & fidélité.

Les Diſciples de Confucius rapportent de leur Maître, que quand il entroit dans le Palais, il ſe courboit juſqu'à terre, qu'il ne s'arrêtoit jamais ſur le ſeüil de la porte ; que quand il paſſoit devant le Trône du Roy, on voyoit dans ſon air & ſur ſon viſage le reſpect & la vénération dont il étoit frappé ; qu'il marchoit ſi lentement, qu'à peine levoit-il les pieds ; que lorſqu'il alloit à l'audience du Prince, auſſitôt qu'il entroit dans la ſalle intérieure, il levoit modeſtement ſa robbe, s'inclinoit profondément, & retenoit ſon haleine de telle ſorte, qu'on eût dit qu'il avoit perdu la reſpiration ; qu'en ſortant d'auprès du Prince, il précipitoit ſes pas, pour être au plûtôt hors de ſa préſence ; qu'enſuite il reprenoit ſon air grave, & alloit modeſtement prendre ſa place parmi les Grands.

Si le Prince fait préſent à ſon Miniſtre d'un cheval, il doit auſſitôt le monter ; s'il lui fait préſent d'un habit, il doit s'en revêtir ſur l'heure, & aller au Palais faire ſes remercimens de l'honneur qu'il a reçû.

Un premier Miniſtre trompe ſon Prince, s'il connive à ſes vices, & s'il eſt aſſez foible, pour ne pas l'avertir du tort qu'il fait à ſa réputation. Un homme qui aſpire aux premieres Charges de la Cour, & qui n'y enviſage que ſon propre avantage, n'eſt d'aucune utilité au Prince. Il eſt dans une agitation continuelle, juſqu'à ce qu'il y ſoit parvenu : & quand il a obtenu cette dignité qu'il ſouhaittoit ſi paſſionnément, il craint à tout moment de la perdre. Il n'y a point de crime dont un homme de ce caractere ne ſoit capable, pour ne pas décheoir de ſon rang.

Comme une femme chaſte n'épouſe point deux maris, de même un Miniſtre fidele ſe gardera bien de ſervir deux Rois.

PARAGRAPHE III.

Des Devoirs du Mari & de la Femme.

LE Livre des Rits parle ainſi : il faut chercher une épouſe dans une famille qui ne porte pas le même nom que l'époux. Il faut agir avec ſincérité dans les préſens qui ſe donnent alors, & avoir ſoin que les promeſſes réciproques ſoient conçuës en termes honnêtes, afin que la future épouſe ſoit avertie & de la ſincérité avec laquelle elle doit obéir à ſon mari, & de la modeſtie, & de la pudeur qui doivent être l'ame de ſa conduite. Quand elle eſt une fois liée à un époux, cette union ne doit finir qu'à ſa mort, & elle n'en doit point épouſer d'autre. L'é-

poux ira recevoir ſa future épouſe dans la maiſon paternelle, & la conduira chez lui : il lui offre un oiſeau apprivoiſé, ſoit pour lui marquer ſon amour, ſoit pour l'inſtruire de la docilité avec laquelle elle doit ſe laiſſer gouverner.

Il doit y avoir deux appartemens dans la maiſon ; l'un extérieur pour le mari, l'autre intérieur pour la femme. Un mur ou une bonne cloiſon ſépareront ces deux appartemens, & la porte en ſera ſoigneuſement gardée. Que le mari n'entre point dans l'appartement intérieur, & que la femme n'en ſorte point ſans quelque bonne raiſon. Une femme n'eſt point maîtreſſe d'elle-même ; elle n'a rien en ſa diſpoſition. Elle n'a d'ordre à donner que dans l'enceinte de ſon appartement ; c'eſt-là que ſe borne ſon autorité.

Cinq ſortes de filles auſquelles on ne doit point penſer pour le mariage. 1°. Quand elle eſt d'une famille où l'on néglige les devoirs de la piété filiale. 2°. Quand ſa maiſon n'eſt pas reglée, & que les mœurs de ceux qui la compoſent ſont ſuſpectes. 3°. Quand il y a quelque tache, ou quelque note d'infamie dans ſa famille. 4°. Quand il y a quelque maladie héréditaire, & qui peut ſe communiquer. 5°. Enfin ſi c'eſt une fille aînée qui ait perdu ſon pere.

Sept ſortes de femmes que les maris peuvent répudier. 1°. Celles qui manquent à l'obéiſſance qu'elles doivent à leurs pere & mere. 2°. Celles qui ſont ſtériles. 3°. Celles qui ſont infidelles à leurs maris. 4°. Celles qui ſont jalouſes. 5°. Celles qui ſont infectées de quelque mal contagieux. 6°. Celles dont on ne peut arrêter le babil, & qui étourdiſſent par leur caquet continuel. 7°. Celles qui ſont ſujettes à voler, & capables de ruiner leurs maris. Il y a cependant des conjonctures où il n'eſt pas permis à un mari de répudier ſa femme. Par exemple, ſi au tems que le mariage s'eſt contracté, elle avoit des parens, & que les ayant perdus dans la ſuite, il ne lui reſte plus aucune reſſource ; ou bien ſi conjointement avec ſon époux, elle a porté le deüil triennal pour le pere, ou pour la mere de ſon mari.

PARAGRAPHE IV.

Du Devoir des jeunes gens à l'égard des perſonnes âgées.

LE Livre des Rits ordonne ce qui ſuit. Quand vous allez voir un ami de votre pere, n'entrez point chez lui, & n'en ſortez point qu'il ne vous en ait donné la permiſſion, & ne parlez point qu'il ne vous interroge.

Quand vous vous trouverez avec un homme qui a vingt ans plus que vous, reſpectez-le, comme vous feriez votre pere ; s'il a dix ans plus que vous, reſpectez-le comme votre frere aîné.

Lorſqu'un Diſciple marche dans la ruë avec ſon Maître, qu'il ne le quitte point, pour parler à une autre perſonne qu'il rencontre, & qu'il ne marche pas ſur la même ligne que lui, mais qu'il ſe tienne un peu derriere. Si le Maître s'appuïe ſur ſon épaule, pour lui dire quelque choſe à l'oreille, que de la main il ſe couvre la bouche, pour ne point l'incommoder par ſon haleine.

Si vous êtes aſſis auprès de votre Maître, & qu'il vous faſſe quelque queſtion, ne prevenez point par votre réponſe ce qu'il a à vous dire, & ne lui répondez que quand il aura fini de parler. S'il vous interroge ſur le progrès que vous avez fait dans votre étude, levez-vous auſſitôt, & tenez-vous debout tout le tems que vous lui répondrez.

Quand vous êtes à la table de votre Maître, ou d'une perſonne âgée, & qu'il

vous préſente une taſſe de vin, tenez-vous debout pour la boire : ne refuſez rien de ce qu'il vous donnera ; & s'il vous ordonne de demeurer aſſis, obéiſſez. Si vous êtes aſſis à côté d'une perſonne conſidérable, & que vous apperceviez en lui quelque inquiétude ; par exemple, qu'il ſe tourne de côté & d'autre dans ſon fauteüil, qu'il remuë les pieds, qu'il examine l'ombre du Soleil, pour voir quelle heure il eſt, prenez auſſi-tôt congé de lui, en demandant la permiſſion de vous retirer. Toutes les fois qu'il vous interroge, levez-vous pour lui répondre.

Si vous entretenez quelqu'un qui ſoit au-deſſus de vous, ou par ſa dignité, ou par ſes grandes alliances, ne lui demandez point quel âge il a : ſi vous le rencontrez dans la ruë, ne lui demandez point où il va : ſi vous êtes aſſis auprès de lui, ſoïez modeſte, ne regardez point de côté & d'autre, ne geſticulez point, ne remuez point votre éventail.

Les Diſciples de Confucius rapportent que quand leur Maître aſſiſtoit à quelque grand feſtin, il ne quittoit la table, qu'après les perſonnes qui étoient plus âgées que lui.

PARAGRAPHE V.

Du Devoir des Amis.

UN homme qui veut ſérieuſement acquérir la ſageſſe, ne choiſit pour amis, que ceux dont les diſcours & les exemples peuvent le faire avancer dans la vertu & dans les Lettres.

Le devoir de deux amis conſiſte à ſe donner réciproquement de bons conſeils, & à s'animer l'un l'autre à la pratique de la vertu.

Il y a trois ſortes d'amis, dont la liaiſon & la ſocieté ne peuvent manquer d'être pernicieuſes : des amis vicieux, des amis diſſimulez, des amis cauſeurs & indiſcrets.

Quand vous recevez une perſonne dans votre maiſon, ne manquez pas à chaque porte de l'inviter à paſſer le premier. Quand vous êtes arrivé à la porte de la ſalle intérieure, demandez-lui la permiſſion d'entrer dabord, pour arranger les chaiſes ; enſuite venez le prendre, & conduiſez-le avec honneur à ſa place, qui ſera toûjours à votre gauche. L'hôte ne doit pas commencer l'entretien le premier ; les loix de la politeſſe veulent que ce ſoit le maître du logis qui entame le diſcours.

CHAPITRE

CHAPITRE CINQUIE'ME.

De la vigilance qu'on doit avoir ſur ſoi-même.

PARAGRAPHE I.

Regles pour bien gouverner ſon cœur.

LORSQUE la raiſon prend l'empire ſur les paſſions, tout va bien; mais lorſque les paſſions maîtriſent la raiſon, tout va mal.

Un Prince qui veut être heureux, & procurer le bonheur de ſes peuples, doit obſerver les choſes ſuivantes : prendre garde que la haute élévation où il ſe trouve, ne lui inſpire des manieres fieres & mépriſantes; réſiſter à toute paſſion déreglée; ne point s'entêter d'une opinion dont il s'eſt laiſſé prévenir ; ne prendre que des plaiſirs honnêtes ; s'étudier à être populaire & ſérieux; c'eſt ce qui le fera aimer des peuples: s'il aime quelqu'un, ne pas s'aveugler ſur ſes défauts: s'il hait quelqu'autre, ne pas fermer les yeux à ſes bonnes qualitez : s'il amaſſe des richeſſes, que ce ſoit pour les répandre: enfin qu'il ne décide jamais dans le doute, & qu'en diſant ſon avis, il ne prenne point le ton affirmatif.

Quand vous ſortez hors de votre maiſon, aïez un air modeſte, & ſemblable à celui que vous prenez, quand vous rendez viſite à un grand Seigneur. Quand vous déclarez vos ordres au peuple, aïez autant de gravité, que ſi vous aſſiſtiez à quelque grande ſolemnité. Meſurez les autres ſur vous-même, & ne faites à qui que ce ſoit ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît.

Quand vous êtes ſeul, ne ceſſez pas d'être modeſte; lorſque vous traittez de quelque affaire, donnez-y toute votre attention. Dans le commerce ordinaire de la vie civile, faites paroître beaucoup de candeur. Ce ſont-là des vertus que vous ne devez jamais négliger, fuſſiez-vous relégué chez les Nations les plus barbares.

On peut dire qu'un homme mérite la réputation de Sage, quand il n'aime point à remplir ſon eſtomach de viandes, quand il ne cherche point ſes aiſes, quand il a de la dextérité dans les affaires, de la diſcrétion dans ſes paroles, & qu'il ne veut avoir de ſocieté qu'avec des perſonnes ſages & vertueuſes.

PARAGRAPHE II.

Regles pour apprendre à compoſer ſon extérieur.

LE Livre des Rits parle ainſi : ce qui diſtingue l'homme ſage de tous les autres, c'eſt l'honnêteté & l'équité : ces deux vertus ont leur principe dans le parfait reglement des mouvemens du corps, dans la douceur & la ſérénité du viſage, & dans la bienſéance des paroles.

Quand quelqu'un vous parle, n'avancez pas l'oreille pour l'entendre : ne lui répondez pas en hauſſant la voix, com-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 389 sur 741

me ſi vous cryiez après quelqu'un, ne le regardez point du coin de l'œil, ne ſoïez point diſtrait, en ſorte qu'il s'apperçoive que vous penſez à autre choſe : quand vous marchez, que ce ne ſoit point d'un pas altier, & avec une contenance fiere & orgueilleuſe : quand vous êtes debout, ne levez pas un pied en l'air : quand vous êtes aſſis, ne croiſez point les jambes : quand vous travaillez, n'ayez jamais les bras nuds : quand vous avez chaud, n'ouvrez point votre habit pour prendre le frais ; avec qui que ce ſoit que vous vous trouviez, ayez toûjours la tête couverte : quand vous êtes au lit, tenez-vous-y dans une poſture décente : quand vous vous entretenez avec quelqu'un, gardez-vous bien d'un certain air ou dédaigneux ou railleur : ne parlez point avec précipitation, & que les défauts des autres ne ſervent jamais de matiere à vos diſcours : n'avancez rien ſur de legeres conjectures, & ne ſoûtenez jamais votre ſentiment avec opiniâtreté.

Les Diſciples de Confucius rapportent que quand leur maître étoit dans ſa maiſon, il parloit fort peu ; de ſorte qu'à le voir, on eût cru qu'il ne ſçavoit pas parler ; qu'au contraire quand il ſe trouvoit à la Cour, il faiſoit admirer ſon éloquence ; que perſonne ne ſçavoit mieux que lui ſe proportionner au génie & à la qualité des différentes perſonnes à qui il parloit ; qu'avec les Mandarins inférieurs, il leur imprimoit du reſpect par une certaine nobleſſe, qui ſe répandoit dans ſes diſcours ; qu'avec les Mandarins ſupérieurs, il s'inſinuoit agréablement dans leur eſprit, par une éloquence douce & aiſée ; enfin, qu'il ne parloit jamais qu'à propos, & lorſqu'il étoit néceſſaire ; que quand il prenoit ſes repas, ou qu'il alloit ſe coucher, il gardoit toûjours un profond ſilence.

PARAGRAPHE III.

Regles pour le Vêtement.

LE Livre *Y li* parlant de la cérémonie qui ſe pratique, lorſqu'on donne le premier bonnet aux jeunes gens, s'exprime ainſi. Le maître des Cérémonies en lui mettant le bonnet ſur la tête, lui dira ces paroles : ſongez que vous prenez l'habit des adultes, & que vous ſortez de l'enfance : n'en ayez donc plus les ſentimens & les inclinations : prenez des manieres graves & ſérieuſes : appliquez-vous tout de bon à l'étude de la ſageſſe & de la vertu ; & méritez par-là une longue & heureuſe vie.

Selon ce qui eſt preſcrit dans le Livre des Rits, il n'eſt pas permis à un fils, dont le pere & la mere vivent encore, de s'habiller de blanc. * Il eſt pareillement défendu au Chef de la famille, dont les parens ſont morts, de porter des habits de différentes couleurs, même lorſque le deüil triennal eſt expiré.

* Le blanc eſt la couleur de deüil parmi les Chinois.

Qu'on ne donne point aux enfans des habits de ſoye, ou qui ſoient doublez de fourrures.

Celui, dit Confucius, qui travaillant à réformer ſes mœurs, rougit de ſe voir vêtu ſimplement, & de n'avoir pour vivre que des alimens groſſiers, montre bien qu'il a fait peu de progrès dans le chemin de la vertu.

PARAGRAPHE IV.

Regles pour les repas.

QUAND vous régalez quelqu'un, ou que vous mangez à ſa table, ſoyez attentif à toutes les bien-ſéances: donnez-vous de garde de manger avec avidité, de boire à longs traits, de faire du bruit de la bouche, de ronger les os, & de les jetter aux chiens, de humer le boüillon qui reſte, de témoigner l'envie que vous avez d'un mets ou d'un vin particulier, de nettoyer vos dents, de ſouffler le ris qui eſt trop chaud, de faire une nouvelle ſauce aux mets qu'on vous a ſervis. Ne prenez que de petites bouchées : mâchez bien les viandes entre vos dents, & que votre bouche n'en ſoit point trop remplie.

Quoique la table de Confucius ne fût rien moins que délicate, & qu'il ne recherchât pas les mets exquis, il vouloit que le ris qu'on lui ſervoit, fût bien cuit, & il ne mangeoit guéres de poiſſons ou de viandes qu'en hachis. Si l'humidité ou la chaleur avoit fermenté le ris, ou ſi la viande commençoit tant ſoit peu à ſe gâter, ou qu'elle fût mal cuite, il s'en apperçevoit auſſi-tôt, & n'y touchoit pas. Il étoit d'ailleurs très-moderé dans l'uſage du vin.

Les anciens Empereurs ont eu en vûë de prévenir les excès qu'on pourroit faire du vin, lorſqu'ils ont ordonné à ceux qui ſe régalent, de faire pluſieurs inclinations les uns aux autres, à chaque coup qu'ils boivent.

Ces gens de bonne chére, dit Mencius, ſont dans le dernier mépris, parce que n'ayant d'autre ſoin que de contenter leurs appetits ſenſuels, & de bien traitter la plus vile partie d'eux-mêmes, ils nuiſent infiniment à celle qui eſt la plus noble, & qui mérite toute leur attention.

CHAPITRE QUATRIE'ME.

Exemples par rapport à ces Maximes, tirez de l'Antiquité

PARAGRAPHE I.

Exemples des Anciens ſur la bonne Education.

LA mere de Mencius avoit ſa maiſon proche d'un lieu où étoient grand nombre de ſépulchres. Le jeune Mencius ſe plaiſoit à conſidérer toutes les cérémonies qui ſe pratiquoient, & dans ſes jeux enfantins, il ſe plaiſoit à les imiter. Sa mere qui s'en apperçut, jugea que cet endroit n'étoit pas propre à l'éducation de ſon fils : elle changea auſſi-tôt de demeure, & alla loger proche d'un marché public. Le jeune Mencius à la vûë des Marchands, des Boutiques, & des mouvemens que ſe donnoit un grand Peuple qui s'y aſſembloit, ſe faiſoit un jeu ordinaire de repréſenter les mêmes mouvemens, & les différentes poſtures qu'il avoit remarquées. Ce n'eſt pas encore ici, dit ſa mere, un endroit pro-

pre à donner à mon fils l'éducation qui lui convient. Elle quitta ce logement, & choiſit une maiſon auprès d'une école publique. Le petit Mencius examinant ce qui s'y paſſoit, vit un grand nombre de jeunes gens qui s'exerçoient à l'honnêteté & à la politeſſe, qui ſe faiſoient des préſens les uns aux autres, qui ſe traittoient avec honneur, qui ſe cedoient le pas, qui faiſoient les cérémonies ordonnées lorſqu'on reçoit une viſite, & ſon plus grand divertiſſement fut de les imiter. C'eſt maintenant, dit ſa mere, que je ſuis à portée de bien élever mon fils.

Le jeune Mencius voyant un de ſes voiſins qui tuoit un cochon, demanda à ſa mere pour quelle raiſon il tuoit cet animal. C'eſt pour vous, lui répondit-elle en riant : il veut vous en régaler : mais faiſant enſuite réfléxion que ſon fils commençoit à avoir l'uſage de la raiſon, & craignant que s'il s'apperçevoit qu'on eût voulu le tromper, il ne s'accoûtumât à mentir & à tromper les autres ; elle acheta quelques livres de ce cochon, & lui en fit ſervir à ſon dîner.

PARAGRAPHE II.

Exemples des Anciens ſur les cinq devoirs.

LE Prince de *Ki*, qui avoit le titre de *Tſu*, c'eſt-à-dire, de Marquis ou de Baron, voyant que l'Empereur *Tcheou* ſon neveu, ſe livroit tout entier au luxe, à la molleſſe, & aux plus ſales débauches, lui donna des avis ſérieux ſur ſa conduite : mais l'Empereur, loin de déférer à ſes conſeils, le fit mettre en priſon. On conſeilloit à ce Prince de s'évader, & on lui en fourniſſoit les moyens : je n'ai garde, répondit-il, par-tout où j'irois, ma préſence inſtruiroit les Peuples des vices & de la cruauté de mon neveu. Le parti qu'il prit, fut de contrefaire l'imbécile, & de faire des actions de démence : on ne le traitta plus que comme un vil eſclave, & on lui laiſſa la liberté de ſe dérober aux yeux du Public.

Le Prince *Pi kan*, qui étoit pareillement oncle de l'Empereur, voyant que les ſages conſeils du Prince *Ki* avoient été inutiles : que deviendra le Peuple, dit-il, ſi on laiſſe croupir l'Empereur dans ſes déſordres ? Je ne puis pas me taire, & fallut-il perdre la vie, je lui repréſenterai le tort qu'il fait à ſa réputation, & le danger où il met l'Empire. Il alla auſſi-tôt le trouver, & lui reprocha le déréglement de ſa vie. L'Empereur l'écoûta d'un air d'indignation mêlé de fureur. On prétend, dit-il, que le cœur des ſages eſt différent de celui des autres hommes : je veux m'en inſtruire, & à l'inſtant il fit couper ſon oncle par le milieu du corps, avec ordre de bien examiner quelle étoit la forme de ſon cœur.

Cette cruelle exécution étant venuë aux oreilles du Prince de *Ouei* frere de l'Empereur : lorſqu'un fils, dit-il, a averti ſon pere, juſqu'à trois fois, ſans aucun ſuccès, il n'en demeure pas là : mais il tâche d'attendrir ſon cœur par ſes cris, ſes larmes, & ſes gémiſſemens. Quand un Miniſtre a donné juſqu'à trois fois des conſeils ſalutaires à ſon Prince, & qu'ils n'ont eu nul effet, il eſt cenſé avoir rempli tous ſes devoirs, & il lui eſt permis de ſe retirer. C'eſt ce que je vais faire. Et en effet il s'exila lui-même de ſa patrie, emportant avec lui les vaſes qui ſervent aux devoirs funébres, afin que du moins il reſtât quelqu'un de la famille impériale, qui pût rendre deux fois l'année les honneurs accoûtumez aux ancêtres défunts. Confucius vante fort ces trois Princes, & il en parle comme de

de vrais Héros qui ont ſignalé leur zéle pour la Patrie.

La jeune Princeſſe *Kung kiang* avoit été promiſe en mariage au Prince *Kung pé*; celui-ci mourut avant que de l'avoir épouſée. La Princeſſe réſolut de lui garder la fidélité promiſe, & de ne jamais prendre d'autre mari. Ses parens eurent beau la preſſer de paſſer à de nouvelles nôces, elle ne voulut jamais y conſentir: elle compoſa une Ode, où elle faiſoit ſerment de mourir, plûtot que de ſe marier.

Deux Princes de deux Royaumes voiſins avoient quelques conteſtations ſur une terre, dont chacun d'eux prétendoit être le Seigneur: ils convinrent l'un & l'autre de prendre le Prince *Ven vang* pour arbitre: c'eſt un Prince vertueux & équitable, dirent-ils: il aura bientôt terminé ce différend. Ils partent enſemble, & à peine furent-ils entrez dans ſon Royaume, qu'ils virent des Laboureurs, qui ſe cédoient les uns aux autres certaine portion de terre, qui pouvoit être litigieuſe; des voyageurs, qui ſe cédoient par honneur le milieu du chemin. Quand ils entrerent dans les Villes, ils apperçûrent que les jeunes gens déchargeoient les vieillards de leurs fardeaux, pour s'en charger eux-mêmes, & les ſoulager. Mais lorſqu'ils furent arrivez dans la ville Royale, & qu'ils virent les manieres civiles & reſpectueuſes de ces peuples, les témoignages d'honneur & de déférence qu'ils ſe donnoient les uns aux autres; Que nous ſommes peu ſenſez, dirent-ils? Nous ne méritons point de marcher ſur les terres d'un ſi ſage Prince; & auſſitôt ils ſe céderent l'un à l'autre la terre qui ſervoit de matiere à leur conteſtation: & comme chacun d'eux refuſa toûjours de l'accepter, cette terre eſt demeurée indépendante, & exempte de tout droit ſeigneurial.

Je ne dirai rien du paragraphe troiſiéme qui eſt ſur le Réglement des mœurs; ni du paragraphe quatriéme qui eſt ſur l'honnêteté & la modeſtie; parce que les exemples qu'ils contiennent, ſont tirez des Livres précédens, & que je les ai déja rapportez.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Maximes des Auteurs Modernes.

PARAGRAPHE I.

Maximes ſur l'Education de la Jeuneſſe.

L'Empereur *Chao lié* de la famille des *Han* étant prêt de mourir, donna cet avis au Prince ſon fils qui devoit lui ſucceder au gouvernement de l'Empire. S'il ſe préſente une bonne ou une mauvaiſe action à faire, ne dites pas: c'eſt peu de choſe. On doit faire cas des choſes les plus légeres. Il n'y a point de bien, quelque léger qu'il ſoit, qu'il ne faille pratiquer: il n'y a point de mal, quelque petit qu'il paroiſſe, qu'on ne doive éviter.

Voici l'inſtruction que le premier Miniſtre *Lieu pié* donnoit à ſes enfans: ne pas avoir ſoin de ſa propre réputation, diſoit-il, c'eſt deshonorer ſes an-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 393 sur 741

cêtres, c'eſt ſe précipiter dans cinq ſortes de vices, contre leſquels, on ne peut aſſez ſe précautionner. Je vais vous les rapporter, afin de vous en inſpirer l'horreur qu'ils méritent.

Le premier, eſt de ces perſonnes qui ne s'occupent que du plaiſir & de la bonne chere; qui n'ont en vûë que leurs commoditez & leur propre intérêt; qui s'étudient à étouffer dans leur cœur ce ſentiment de compaſſion, que la nature inſpire pour les malheureux.

Le ſecond, eſt de ceux qui n'ont aucun goût pour la doctrine des anciens ſages; qui ne rougiſſent point de honte & de confuſion, lorſqu'ils comparent leur conduite avec les grands exemples, que nous ont laiſſez les Héros des ſiécles paſſez.

Le troiſiéme eſt de certaines gens qui dédaignent ceux qui ſont au-deſſous d'eux; qui n'aiment que les flatteurs; qui ne ſe plaiſent qu'aux bouffonneries & aux entretiens frivoles; qui regardent d'un œil jaloux les vertus des autres, & qui n'apprennent leurs défauts que pour les publier; qui font conſiſter tout leur mérite dans le faſte & la vanité.

Le quatriéme, eſt de ceux qui n'aiment que les Comédies & les feſtins, & qui négligent leurs devoirs les plus importans.

Le cinquiéme, eſt de quelques autres qui cherchent à s'élever aux charges & aux dignitez, & qui pour y parvenir, ont recours aux plus indignes baſſeſſes, & ſe font les eſclaves de quiconque a du crédit.

N'oubliez jamais, mon cher enfant, ajoûte-t-il, que les plus illuſtres familles ont été établies lentement par la piété filiale, par la fidelité, par la tempérance & l'application de ceux qui les gouvernoient; & qu'elles ont été détruites avec une rapidité étonnante par le luxe, l'orgüeil, l'ignorance, la fainéantiſe, & la prodigalité des enfans, qui ont dégénéré de la vertu de leurs ancêtres.

Fan che premier Miniſtre, & confident de l'Empereur avoit un neveu, qui le preſſoit continuellement d'employer ſon crédit pour ſon élévation. Comme il étoit encore jeune & ſans expérience, *Fan che* lui envoya l'inſtruction ſuivante. Si vous voulez mériter ma protection, mon cher neveu, commencez par mettre en pratique les conſeils que je vous donne.

1°. Diſtinguez-vous par la piété filiale, & par une grande modeſtie; ſoyez ſoumis à vos parens, & à ceux qui ont ſur vous quelque autorité; & que dans toute votre conduite, il ne vous échappe jamais aucun trait de fierté, ni d'orgüeil.

2°. Mettez-vous bien dans l'eſprit, que pour remplir de grandes Charges, il faut y apporter une application extraordinaire, & beaucoup de connoiſſances. Ainſi ne perdez pas un moment de tems, & rempliſſez-vous l'eſprit des maximes que nous ont laiſſées les anciens ſages.

3°. Ayez de bas ſentimens de vous même, reconnoiſſez le mérite des autres, & faites-vous un plaiſir de rendre à chacun l'honneur qui lui eſt dû.

4°. Ayez ſoin de ne point diſtraire votre eſprit des occupations ſérieuſes, & de ne le pas diſſiper par des amuſemens peu ſéans à un ſage.

5°. Soyez en garde contre l'amour du vin; c'eſt le poiſon de la vertu: l'homme du plus beau naturel, qui ſe livre à une paſſion ſi baſſe, devient bien-tôt intraittable & féroce.

6°. Soyez diſcret dans vos paroles: tout grand parleur ſe fait mépriſer, & s'attire ſouvent de triſtes affaires.

7°. Rien de plus conſolant que de ſe faire des amis; mais pour les conſerver, n'ayez point trop de ſenſibilité; & ne ſoyez point du nombre de ces gens, que le moindre mot qui aura échappé, & qui leur déplaît, tranſporte de rage & de colere.

8°. On en voit peu qui ne prêtent l'oreille aux diſcours flatteurs, & qui, après avoir ſavouré des loüanges gliſſées

à propos, n'en conçoivent une haute idée d'eux-mêmes : ne tombez jamais dans ce défaut ; & loin de vous laiſſer dupper par les feintes douceurs de ceux qui vous flattent, regardez les comme des ſéducteurs qui vous trompent.

9°. C'eſt le propre d'une populace ignorante, d'admirer ces hommes vains, qui font parade d'un train ſuperbe, d'une longue ſuite de domeſtiques, de la magnificence des habits, & de tout ce que le luxe a inventé pour donner une prééminence, qui eſt rarement ſoutenuë du mérite : mais les ſages les regardent avec un œil de pitié ; ils ne ſçavent eſtimer que la vertu.

10°. Vous me voyez au comble de la proſpérité & de la grandeur ; plaignez-moi, mon neveu, & n'enviez pas mon ſort. Je me regarde comme un homme, dont les pieds chancellent ſur les bords d'un précipice, ou qui marche ſur une glace fragile. Croyez-moi, ce ne ſont pas les grandes places, qui rendent l'homme heureux, & il n'eſt pas aiſé d'y conſerver ſa vertu. Suivez donc un conſeil, qui eſt le fruit de ma longue expérience : renfermez-vous dans votre maiſon, vivez y dans la retraite, étudiez la ſageſſe, craignez de vous montrer trop tôt au-dehors, & méritez les honneurs en les fuyant : celui qui marche trop vîte, eſt ſujet à broncher ou à tomber. La Providence eſt la diſpenſatrice des grandeurs & des richeſſes ; il faut attendre ſes momens.

PARAGRAPHE II.

Maximes ſur les cinq Devoirs.

L'AUTEUR entre dans le détail des devoirs des domeſtiques ; des cérémonies ordonnées, pour mettre le premier bonnet aux jeunes gens ; des honneurs funébres qu'on doit rendre aux parens défunts ; du deüil triennal ; du ſoin qu'on doit avoir d'éviter les cérémonies introduites par les ſectaires ; du devoir des Magiſtrats ; de la précaution qu'on doit apporter aux mariages ; de l'amour qui doit être entre les freres, & des régles de l'amitié. Comme la plûpart de ces réfléxions ſe trouvent dans les Livres précédens, je n'en rapporterai que quelques-unes, dont je n'ai point parlé juſqu'ici.

Autrefois ç'eût été un ſcandale, & une faute puniſſable, que de manger de la viande & de boire du vin, lorſqu'on portoit le deüil de ſes parens décédez : que les tems ſont changez ! Maintenant on voit même des Mandarins dans un tems, comme celui-là, conſacré à la douleur & à la triſteſſe, ſe viſiter, & ſe régaler les uns les autres : on ne fait pas difficulté de contracter des mariages : parmi le peuple on invite les parens, les amis, les voiſins à des repas qui durent tout le jour, & où ſouvent on s'enyvre. O mœurs ! qu'êtes-vous devenuës ?

Les Rits de l'Empire ordonnent qu'on s'abſtienne de viande & de vin tout le tems que le deüil dure : on n'excepte de cette loi que les malades, & ceux qui ont atteint l'âge de cinquante ans, auſquels on permet de prendre des boüillons, & de manger de la viande ſalée : mais il leur eſt abſolument défendu de ſe nourrir de viandes délicates, & d'aſſiſter à des feſtins. A plus forte raiſon leur interdit-on toutes ſortes de plaiſirs, & de divertiſſemens : c'eſt de quoi je ne parle point, car il y a des loix établies dans l'Empire, pour réprimer ceux qui ſe rendroient coupables de cet excès.

Ces hommes ſuperſtitieux qui ajoûtent foi aux menſonges de la ſecte de *Fo*, croyent avoir ſatisfait à un devoir eſſentiel à l'égard de leurs parens défunts, lorſqu'ils ont chargé l'idole de préſens,

& offert des viandes à leurs Miniſtres. A entendre ces impoſteurs, ce ſont ces offrandes, qui effacent les pechez des défunts, & qui leur facilitent l'entrée dans le Ciel. Ecoutez l'inſtruction que le célébre *Yen* donnoit à ſes enfans : Notre famille, leur diſoit-il, a toûjours réfuté par de ſçavans écrits les artifices de cette ſecte : prenez bien garde, mes enfans, de ne jamais donner dans ces vaines & monſtrueuſes inventions.

Quand vous avez deſſein de marier votre fils ou votre fille, ne cherchez dans l'époux ou dans l'épouſe que le beau naturel, la vertu, & la ſage éducation qu'ils ont reçûë de leurs parens : préférez ces avantages à tous les honneurs & à toutes les richeſſes. Un mari ſage & vertueux, fût-il pauvre, & d'une condition abjecte, peut devenir un jour conſidérable par ſes dignitez, & par ſes richeſſes : au contraire il eſt vrai-ſemblable qu'un mari vicieux, quelque riche, & quelque noble qu'il ſoit, tombera bien-tôt dans le mépris & dans l'indigence.

La grandeur ou la ruine des familles vient ſouvent des femmes : ſi celle que vous épouſez a de grandes richeſſes, elle ne manquera pas de vous mépriſer, & ſon orgueïl jettera le trouble dans votre maiſon. Je veux que cette riche alliance vous éléve & vous enrichiſſe ; mais ſi vous avez un peu de cœur, ne rougirez-vous pas d'être redevable à votre femme de ces honneurs & de ces richeſſes ?

Le Docteur *Hou* avoit coutume de dire : lorſque vous mariez votre fille, choiſiſſez-lui un mari dans une famille plus illuſtre que la vôtre : elle vivra toûjours dans l'obéiſſance & le reſpect qu'elle lui doit, & la paix regnera dans la famille. De même lorſque vous mariez votre fils, choiſiſſez-lui une femme dans une famille plus obſcure que la vôtre : vous pouvez vous aſſûrer par-là que votre fils ſera tranquille dans ſa maiſon, & que ſa femme ne s'écartera jamais du reſpect qu'elle lui doit.

Le Docteur *Ching* avoit raiſon de dire, qu'afin que l'amitié ſoit durable, il faut que les amis ſe reſpectent l'un l'autre, & qu'ils s'avertiſſent mutuellement de leurs défauts. Si vous ne choiſiſſez pour amis que ceux qui vous flattent, & qui vous divertiſſent par leurs bons mots, par leurs plaiſanteries, & par leur badinage, vous verrez bien-tôt la fin d'une amitié ſi frivole.

PARAGRAPHE III.

Maximes des Auteurs Modernes, ſur le ſoin avec lequel on doit veiller ſur ſoi-même.

UN ancien Proverbe dit que celui qui veut ſe rendre vertueux, reſſemble à un homme qui grimpe une montagne fort eſcarpée ; & que celui qui ſe livre au vice, eſt ſemblable à un homme qui deſcend une pente fort roide.

Le Docteur *Fan tchung ſiuen*, faiſoit cette inſtruction à ſes enfans & à ſes freres : faut-il cenſurer le prochain ? Les plus ſtupides ſont clairs-voïans. S'agit-il de ſe cenſurer ſoi-même ? les plus clairs-voïans deviennent ſtupides. Tournez contre vous-même cette ſubtilité à critiquer le prochain, & ayez à ſon égard l'indulgence que vous avez pour vous.

Le cœur de l'homme eſt ſemblable à une terre excellente. La ſemence qu'on y jette, ce ſont les vertus, la douceur, la juſtice, la fidélité, la clémence, &c. Les Livres des Sages, & les exemples des hommes illuſtres ſont les inſtrumens propres à cultiver cette terre. Les embarras du ſiécle & les paſſions ſont les méchantes herbes, les épines qui y croiſſent, les vers qui rongent, qui dévorent la ſemence. Le ſoin, la vigilance, l'attention ſur ſoi-même,

ſoi-même, l'examen de ſa conduite, c'eſt la peine qu'on prend à arroſer & à cultiver cette terre. Enfin quand on a le bonheur d'acquérir la perfection, c'eſt le tems de la moiſſon, c'eſt la récolte.

Voici comment s'explique le Docteur *Hou ven ting*: Un homme qui aſpire à la ſageſſe, doit faire peu de cas des délices du ſiécle, & ne pas ſe laiſſer ébloüir par le vain éclat des honneurs & des richeſſes. Les Princes enyvrez de leur grandeur, ne ſe diſtinguent que par leur faſte & leur orgueïl: ils ont de grandes ſalles ſuperbement ornées, des tables ſervies avec toute la délicateſſe & la magnificence imaginable, un grand nombre de Seigneurs & de Domeſtiques qui les environnent, & leur font la cour. Certainement ſi j'étois à leur place, je me garderois bien de les imiter.

Celui qui veut être véritablement ſage, doit déteſter le luxe, & ſans avilir ſon eſprit, en l'occupant de ces bagatelles, l'élever aux connoiſſances les plus ſublimes: il doit ſe rappeller ſouvent l'exemple du célébre *Tchu ko Kung ming*, qui fleuriſſoit ſous la fin de l'Empire des *Han*. Il vivoit tranquille dans la Bourgade de *Nan yang* ſans déſirs & ſans ambition, ne s'occupant qu'à cultiver ſes terres, & à acquérir la ſageſſe. *Lieou pi* Général des Troupes Impériales, fit tant par ſes prieres, qu'il l'engagea à prendre le parti de la guerre. Il s'acquit dans l'armée une ſi grande autorité, qu'après avoir partagé les champs & les Provinces, il diviſa tout l'Empire en trois parties. Dans ce haut point de crédit, & d'autorité où il ſe trouvoit, que de richeſſes ne pouvoit-il pas accumuler! Cependant écoutez le diſcours qu'il tint à l'héritier de l'Empire. J'ai, dit-il, dans ma terre natale 800. mûriers pour nourrir des vers à ſoye: j'ai 1500. arpens de terre qu'on cultive avec ſoin, ainſi mes fils & mes petits-fils auront abondamment de quoi vivre. Cela leur ſuffit, & je me garderai bien d'accroître mes richeſſes: je n'ai donc d'autre vûë que de procurer le bien de l'Empire: & pour prouver à Votre Majeſté la vérité & la ſincérité de mes paroles, je vous promets qu'à ma mort on ne trouvera ni ris dans mes greniers, ni argent dans mes coffres. Et en effet la choſe arriva comme il l'avoit promis.

CHAPITRE SECOND.

Exemples tirez des Auteurs Modernes.

PARAGRAPHE I.

Exemples ſur l'éducation de la Jeuneſſe.

UN Lettré nommé *Liu*, né dans la Ville de *Lien tang*, avoit fait avec pluſieurs de ſes Concitoyens une eſpece de ſocieté pour travailler de concert à leur perfection: ils étoient convenus des loix ſuivantes qui devoient être inviolablement obſervées. 1°. Tous les membres de cette ſocieté devoient s'aſſembler ſouvent pour ſe porter les uns les autres, & s'exciter à la vertu. 2°. Ils devoient s'avertir de leurs défauts. 3°. Ils devoient ſe réünir dans les Fêtes & les ſolemnitez, & les paſſer enſemble. 4°. Ils devoient s'aſſiſter dans leurs beſoins, & ſe prêter un mutuel ſecours dans leurs peines & leurs afflictions. 5°. Si quelqu'un de la ſocieté faiſoit quelque action digne d'éloge, on l'écri-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 397 sur 741

voit dans le Regiſtre pour en conſerver la mémoire. 6°. De même ſi quelqu'un tomboit dans quelque faute conſidérable, elle étoit auſſitôt écrite dans le même Regiſtre. 7°. Enfin tout membre de la ſocieté qui avoit été averti juſqu'à trois fois de ſes fautes, & qui y retomboit, étoit pour toûjours exclus de la ſocieté, & ſon nom biffé du Regiſtre.

Le Mandarin *Hou yuen* ſe plaignoit ſouvent de ce que les jeunes gens, qui s'appliquoient aux ſciences, & aſpiroient à la Magiſtrature, ne s'attachoient qu'à une vaine éloquence, ſans ſe mettre en peine d'approfondir la doctrine des anciens ſages, & de ſe former ſur leurs exemples. C'eſt pourquoi il n'expliquoit à ſes Diſciples que ce qu'il y a de plus important dans les anciens Livres ſur le reglement des mœurs, & ſur les vertus qu'on doit acquerir pour bien gouverner : dans ſes diſcours, il ne cherchoit qu'à développer le ſens des anciens Livres, & mépriſant les fleurs de l'éloquence, il n'avançoit rien qui ne fût appuyé ſur des raiſonnemens ſolides. Sa réputation ſe répandit bientôt de toutes parts ; & en très-peu de tems on compta plus de mille Diſciples qui firent de grands progrès ſous un Maître ſi habile.

Lorſqu'il étoit Mandarin des Lettrez dans la ville de *Hou tcheou*, il érigea deux Ecoles : dans l'une on ne recevoit que ceux qui avoient un eſprit éminent, & on s'y appliquoit à pénétrer bien avant dans la doctrine des anciens, & à approfondir ce qu'elle renferme de plus ſublime. On admettoit dans l'autre ceux qui ſe diſtinguoient par leur prudence : on leur enſeignoit l'arithmétique, les exercices de la guerre, les regles du gouvernement, &c. Ce grand nombre de Diſciples ſe diſperſerent par tout l'Empire. Et comme ils ſe diſtinguoient du commun par leur ſageſſe, leur modeſtie, & l'intégrité de leurs mœurs, ſeulement à les voir on jugeoit qu'ils étoient les Diſciples du Mandarin *Hou yuen*.

PARAGRAPHE II.

Exemples ſur les cinq Devoirs.

LE jeune *Sie pao* n'avoit d'autre ſoin que de ſe rendre habile, & d'acquérir la vertu : ſon pere qui avoit paſſé à de ſecondes nôces, le prit tellement en averſion qu'il le chaſſa de la maiſon. Le jeune homme qui ne pouvoit ſe ſéparer de ſon pere, pleuroit nuit & jour, & y demeuroit toûjours. Le Pere en vint aux menaces & aux coups ; & le fils obligé de ſe retirer, ſe bâtit une petite hutte auprès de la maiſon paternelle, & alloit tous les matins la nettoyer, & balayer les ſalles, comme il avoit accoûtumé de faire auparavant. Le pere n'en fut que plus irrité ; & dans la colere où il étoit, il fit abattre la hutte, & éloigna tout-à-fait ſon fils de ſa préſence. *Sie pao* ne ſe rebuta point : il chercha un logement dans le voiſinage, & matin & ſoir il venoit ſe préſenter à ſon pere pour lui rendre ſes devoirs. Une année ſe paſſa ainſi, ſans que les manieres dures avec leſquelles on le recevoit, puſſent diminuer ſa tendreſſe & ſa piété. Enfin ſon pere fit des réflexions ſur l'injuſtice de ſa haine ; & après avoir comparé la dureté de ſa conduite avec le tendre amour que lui portoit ſon fils, il ſe rendit aux ſentimens naturels, & rappella ſon fils auprès de ſa perſonne. Dans la ſuite *Sie pao* perdit ſes parens ; après avoir ſatisfait au deüil triennal, ſes freres cadets lui propoſerent de partager l'héritage, il y conſentit : mais quelle fut ſa conduite ? Voilà, leur dit-il, un nombre de do-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 398 sur 741

meſtiques qui ſont dans un âge décrépit, & hors d'état de ſervir ; je les connois depuis long-tems, & ils ſont faits à mes manieres ; pour vous, vous auriez de la peine à les gouverner ; ainſi ils demeureront avec moi. Voilà des maiſons à demi ruinées, & des terres ſtériles ; je les cultive depuis ma plus tendre jeuneſſe, ainſi je me les réſerve. Il ne reſte plus à partager que les meubles, je prens pour moi ces vaſes à demi briſez, & ces anciens meubles qui tombent en morçeaux, je m'en ſuis toûjours ſervi, & ils entreront dans mon lot. C'eſt ainſi que quoiqu'il fût l'aîné de la famille, il prit pour ſon partage tout ce qui étoit de rebut dans la maiſon paternelle. Bien plus, ſes freres ayant bientôt diſſipé tous leurs biens, il partagea encore avec eux ce qui lui reſtoit.

Huen yu, qui s'eſt rendu ſi célébre dans l'Empire, rapporte que c'eſt aux ſages conſeils de ſa mere, qu'il eſt redevable de toute la ſplendeur de ſa maiſon. Un jour, dit-il, elle me prit en particulier, & me parla ainſi : étant allé voir un de mes parens premier Miniſtre, après les civilitez ordinaires, vous avez un fils, me dit-il, s'il parvient jamais à quelque dignité, & que vous entendiez dire qu'il eſt dans le beſoin, & qu'à peine a-t-il dequoi ſubſiſter, tirez-en un bon augure pour la ſuite de ſa vie. Si au contraire on vous dit qu'il a des richeſſes immenſes, que ſon écurie eſt remplie des plus beaux chevaux, qu'il eſt magnifique dans ſes habits ; regardez ce luxe & ces richeſſes, comme le préſage certain de ſa ruine prochaine. Je n'ai jamais oublié, ajoûta-t-elle, une réfléxion ſi ſenſée. Car comment ſe peut-il faire, que des perſonnes conſtituées en dignitez, envoyent tous les ans à leurs parens des ſommes conſidérables & de riches préſens ? Si c'eſt là un effet de leur épargne, & le ſuperflu de leurs appointemens, je n'ai garde de les blâmer : mais ſi c'eſt le fruit de leurs injuſtices, quelle différence y a-t-il, entre ces Mandarins & les voleurs publics ? Et s'ils ſont aſſez habiles pour ſe dérober à la ſévérité des loix, comment peuvent-ils ſe ſouffrir eux-mêmes, & ne pas rougir de confuſion ?

Du tems que regnoit la Dynaſtie des *Han*, une jeune fille nommée *Chin*, épouſa à l'âge de ſeize ans un homme, qui auſſitôt après ſon mariage fut obligé de partir pour la guerre. Comme il étoit ſur ſon départ, Je ne ſçai, dit-il à ſa femme, ſi je reviendrai de cette expédition : je laiſſe une mere fort âgée, & je n'ai point de freres qui puiſſent prendre ſoin d'elle : puis-je compter ſur vous, ſi je venois à mourir ; & voudriez-vous bien vous charger de ce ſoin ? La jeune Dame y conſentit de tout ſon cœur, & ſon mari partit ſans inquiétude. On apprit peu de tems après ſa mort : la jeune veuve tint ſa parole, & prit un ſoin particulier de ſa belle mere : elle filoit tout le jour, & faiſoit des étoffes, pour avoir de quoi fournir à ſa ſubſiſtance. Enfin, après les trois années de deüil, les parens prirent le deſſein de lui donner un nouveau mari : mais elle rejetta bien loin cette propoſition, alléguant la promeſſe qu'elle avoit faite à ſon mari, & aſſurant qu'elle ſe donneroit plûtôt la mort, que de conſentir à de ſecondes nôces. Une réponſe ſi préciſe ferma la bouche à ſes parens ; & devenuë par-là maîtreſſe de ſon ſort, elle paſſa 28. ans auprès de ſa belle mere, & lui procura tous les ſecours qu'elle auroit pû attendre du meilleur fils ; cette belle-mere étant morte âgée de plus de 80. ans, elle vendit ſes terres, ſes maiſons, & tout ce qu'elle poſſedoit, pour lui faire des obſeques magnifiques, & lui procurer une honorable ſépulture. Une action ſi généreuſe frappa tellement l'eſprit du Gouverneur des Villes de *Hoai ngan* & de *Yang tcheou*, qu'il en fit le récit à l'Empereur dans une Requête qu'il lui préſenta à ce ſujet : & ſa Majeſté pour récompenſer la piété de

cette généreuſe Dame, lui fit donner 4240. onces d'argent, & l'exempta pendant ſa vie de tout tribut.

Du tems que regnoit la Dynaſtie des *Tang*, le premier Miniſtre de l'Empire nommé *Ki çié* avoit une ſœur qui étoit dangereuſement malade: comme il lui faiſoit chauffer un boüillon, le feu prit à ſa barbe: ſa ſœur touchée de cet accident: hé! mon frere, lui dit-elle, nous avons un ſi grand nombre de domeſtiques, pourquoi vous donner vous-même cette peine? Je le ſçai bien, répondit-il, mais nous ſommes vieux l'un & l'autre, & il ne ſe préſentera peut-être plus d'occaſion de vous rendre mes petits ſervices.

Pao hiao ſo étant Gouverneur de la ville de *King ſao*, qui s'appelle maintenant *Si ngan*, un homme de la lie du peuple vint le trouver. J'ai eu autrefois un ami, lui dit-il, qui m'envoya cent onces d'argent; il eſt mort, & j'ai voulu rendre cette ſomme à ſon fils, mais il ne veut pas abſolument la recevoir: faites-le venir, je vous prie, & ordonnez-lui qu'il prenne ce qui lui appartient: en même tems il dépoſe l'argent entre les mains du Gouverneur. Celui-ci fait venir l'homme en queſtion, qui proteſte que ſon pere n'a jamais envoyé à perſonne cent onces d'argent. Le Mandarin ne pouvant éclaircir la vérité, vouloit rendre l'argent tantôt à l'un, tantôt à l'autre, & aucun d'eux ne vouloit le recevoir, diſant qu'il ne lui appartenoit pas. Sur quoi le Docteur *Liu yang* s'écrie: qu'on diſe maintenant, qu'on diſe qu'il n'y a plus de gens de probité: qu'on diſe qu'il n'eſt pas poſſible d'imiter les Empereurs *Yao* & *Chun*. Si quelqu'un avançoit ce paradoxe, je ne veux que cet exemple pour le confondre.

Sou quang, qui avoit été Précepteur du Prince héritier, préſenta une Requête à l'Empereur *Siuen ti*, où après avoir expoſé qu'il étoit d'un âge fort avancé, il lui demandoit la permiſſion de ſe retirer dans ſa maiſon: l'Empereur le lui accorda, & lui fit préſent d'une groſſe ſomme d'argent: le Prince héritier lui fit auſſi un préſent conſidérable. Ce bon vieillard ſe trouvant dans ſa patrie, ordonna que ſa table fût toûjours bien ſervie, afin de pouvoir régaler ſes proches & ſes anciens amis. Il demandoit de tems en tems à ſon Intendant, combien il lui reſtoit encore d'argent, & il lui ordonnoit d'acheter ce qu'il trouveroit de meilleur.

Cette dépenſe allarma ſes enfans: ils allerent trouver les amis de ſon pere, pour les engager à lui faire ſur cela des repréſentations. Nous eſpérions, leur dirent-ils, que notre pere comblé d'honneurs & de biens ne penſeroit qu'à établir ſolidement ſa famille, & à nous laiſſer un riche héritage. Cependant vous voyez quelle dépenſe il fait en feſtins & en réjoüiſſances: n'employeroit-il pas bien mieux ſon argent à acheter des terres & des maiſons? Ces amis promirent de parler au vieillard: & en effet ayant trouvé un moment favorable, ils lui inſinuerent le ſujet de plainte qu'il donnoit à ſes enfans.

J'admire mes enfans, leur répondit-il; ils penſent, je crois, que je radotte, & que j'ai perdu le ſouvenir de ce que je dois à ma poſtérité. Qu'ils ſçachent que je leur laiſſerai en terres & en maiſons ce qui ſuffit & au-delà pour leur entretien, s'ils ſçavent les faire valoir; mais qu'ils ne ſe perſuadent pas qu'en augmentant leurs biens, je contribue à fomenter leur pareſſe. J'ai toûjours entendu dire que de donner de grandes richeſſes à un homme ſage, c'eſt énerver & affoiblir ſa vertu; & que d'en donner à un inſenſé, c'eſt augmenter ſes vices. En un mot cet argent que je dépenſe, l'Empereur me l'a donné pour ſoulager & récréer ma vieilleſſe; n'eſt-il pas juſte que j'en profite, ſelon ſes intentions; & que pour paſſer plus gayement le peu de tems qui me reſte à vivre, je m'en divertiſſe avec mes parens & mes amis?

Tang

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 400 sur 741

Tang teou avoit deux filles fort jeunes, l'une de 19. ans & l'autre de 16. toutes deux d'une rare beauté, & d'une vertu encore plus grande, quoi qu'elles n'euſſent eu d'autre éducation que celle qu'on donne communément à la campagne. Dans le tems qu'une troupe de brigands infeſtoit l'Empire, ils firent une irruption ſoudaine dans le village de ces jeunes filles: elles ſe cacherent dans des trous de montagnes, pour ſe derober à leurs inſultes & à leurs cruautez. Les brigands les eurent bientôt déterrées, & les emmenerent avec eux comme des victimes deſtinées à aſſouvir leur brutale paſſion. Après avoir marché quelque tems, ils ſe trouverent ſur les bords d'un précipice: alors l'aînée de ces deux filles s'adreſſant à ſa ſœur: il vaut beaucoup mieux, dit-elle, perdre la vie que la pudicité, & à l'inſtant elle ſe jetta dans l'abîme: la cadette imita auſſitôt ſon exemple; mais elle ne mourut pas de cette chûte comme ſa ſœur: elle en fut quitte pour avoir les jambes caſſées. Les brigands effrayés à ce ſpectacle continuerent leur route, ſans examiner ce qu'elles étoient devenues. Le Gouverneur de la ville voiſine, inſtruiſit l'Empereur de ce qui venoit d'arriver: & Sa Majeſté, pour éterniſer la mémoire d'une ſi belle action, fit un éloge magnifique de la vertu de ces jeunes filles, & exempta à perpétuité de tout tribut leur famille & leur village.

Leao yung étoit fort jeune quand il perdit ſes parens: il avoit quatre freres, avec qui il étoit très-uni: ils vivoient enſemble dans la même maiſon, & leurs biens étoient communs. Il arriva que ces quatre freres ſe marierent: leurs femmes troublerent bientôt la concorde: elles ne pouvoient ſe ſupporter l'une l'autre, c'étoit à tout moment des diſputes & des querelles. Enfin elles demanderent qu'on fît le partage des biens, & qu'on ſe ſéparât d'habitation.

Leao yung fut ſenſiblement affligé de cette demande; & pour mieux faire connoître juſqu'à quel point ſon cœur étoit touché: il aſſemble ſes freres & leurs femmes dans ſon appartement; il ferme la porte: il prend un bâton, & s'en frappant rudement la tête: ah! malheureux *Leao yung*, s'écria-t-il, que te ſert-il de veiller continuellement ſur toutes tes actions, de t'appliquer à l'étude de la vertu, de méditer ſans ceſſe la doctrine des anciens ſages. Tu te flattes de réformer un jour par ton exemple les mœurs de l'Empire, & tu n'es pas encore venu à bout de mettre la paix dans ta maiſon?

Ce ſpectacle frappa vivement ſes freres, & leurs femmes: ils ſe jetterent tous à ſes pieds; & fondant en larmes ils lui promirent de changer de conduite. En effet on n'entendit plus de bruit comme auparavant: la bonne intelligence ſe rétablit dans la maiſon, & on y vit regner une parfaite union des cœurs.

PARAGRAPHE III.

Exemples ſur le ſoin avec lequel on doit veiller ſur ſoi-même.

QUelqu'un demandoit un jour au Mandarin *Ti ou lun*, ſi depuis qu'il travailloit à acquérir la vertu, il étoit venu à bout de ſe dépoüiller de toute attache & de toute affection particuliere. Je m'apperçois que je n'en ſuis pas encore là, répondit-il, & voici à quoi je le reconnois. Une perſonne m'offrit il y a du tems un cheval ſi léger & ſi vif, qu'il faiſoit mille ſtades en un jour: quoique j'aye refuſé ce préſent d'un homme qui pouvoit avoir des vûës intéreſſées, cependant dès qu'il s'agit de propoſer quelqu'un pour remplir une dignité vacante, ſon nom me vient toûjours à l'eſprit. D'ailleurs, que mon fils ait quelque légere incommodité, quoique je ſçache bien que ſa vie n'eſt nulle-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 401 sur 741

ment en danger, je ne laiſſe pas de paſſer toute la nuit ſans dormir, & dans je ne ſçai quelle agitation qui me fait bien connoître que mon cœur n'eſt pas encore dépris de toute affection peu reglée.

Le Mandarin *Lieu quon* étoit devenu ſi maître de lui-même, que les événemens les plus extraordinaires & les plus imprévûs, n'étoient pas capables de troubler tant ſoit peu la paix, & la tranquillité de ſon ame. Sa femme entreprit un jourde le mettre en colere; & pour y réuſſir, elle donna des ordres à ſa ſervante, qui furent ponctuellement éxécutez. Un jour que le Mandarin ſe préparoit à aller à la Cour, & qu'il avoit pris ſes plus magnifiques habits, la ſervante renverſa la marmite à ſes pieds, en ſorte que les habits du Mandarin étant tout gâtez, il fut hors d'état de paroître ce jour-là devant le Roi. Le Mandarin ne changea pas même de viſage; il ſe contenta de dire à la ſervante avec ſa tranquillité ordinaire: Eſt-ce que vous vous êtes brûlée la main? Puis il ſe retira dans ſon appartement.

Le Mandarin *Yang chin* avoit fait de grands éloges d'un Lettré nommé *Vang mié*, & ce témoignage porta l'Empereur à confier au Lettré le Gouvernement de la Ville de *Chang*. Un jour qu'*Yang chin* paſſoit par cette Ville, le Gouverneur qui lui devoit ſa fortune, vint auſſi-tôt lui rendre ſes devoirs, & lui offrit en même tems 160. onces d'argent. *Yang chin* jettant ſur lui un regard ſévere: Je vous ai connu autrefois, lui dit-il; je vous ai pris pour un homme ſage, & je vous ai recommandé à l'Empereur: comment ſe peut-il faire que vous ne me connoiſſiez pas? Croïez-moi, reprit le Gouverneur, recevez cette legere marque de reconnoiſſance; il eſt nuit cloſe, perſonne n'en ſçaura jamais rien. Comment, reprit le Mandarin? Perſonne n'en ſçaura rien? Eſt-ce que le *Tien* ne le ſçaura pas? Eſt-ce que les Eſprits ne le ſçauront pas? Ne le ſçaurai-je pas moi? Ne le ſçaurez-vous pas vous-même? Comment dites-vous donc que perſonne ne le ſçaura? Ces paroles couvrirent de honte le Gouverneur, & il ſe retira tout confus.

Tchung yn eut juſqu'à trois fois la Charge de Général des Troupes de l'Empire. Dans cette élévation il ne ſe picqua jamais d'avoir de beaux chevaux, ni de porter ſur lui des parfums; quand il avoit quelques momens de plaiſir, il l'emploioit à la lecture: il ne faiſoit nul cas de ces vains préſages qui ſe répandent quelquefois, & il ſe donnoit bien de garde d'en informer l'Empereur. Il avoit en horreur les Sectaires, ſur-tout ceux qui ſuivent les Sectes de *Foë* & de *Tao*: il étoit rigide, lorſque ſes Subalternes tomboient en quelque faute; & libéral, lorſqu'il falloit ſecourir les pauvres & les orphelins. Ses greniers étoient toûjours pleins de ris, afin de pouvoir ſoulager le peuple dans un tems de famine: il entretenoit avec ſoin les hôtelleries publiques: il étoit magnifique dans les feſtins qu'il donnoit. Enfin dès qu'il apprenoit qu'il ſe trouvoit dans ſon reſſort quelques filles d'honnête famille, mais pauvres, ou deſtituées de parens, il ſe chargeoit de les pourvoir: il leur trouvoit des maris de même condition, & il leur fourniſſoit libéralement les habits de nôces.

Dans les viſites que le Docteur *Lieou* rendoit à ſes amis, il paſſoit quelquefois plus d'une heure à les entretenir, ſans courber tant ſoit peu le corps, & ayant la poitrine & les épaules comme immobiles; on ne lui voyoit pas même remuer les mains ni les pieds: il étoit comme une ſtatuë parlante, tant il étoit modeſte.

Li uen tcing ſe faiſoit bâtir une maiſon proche la porte du Palais Impérial: quelqu'un de ſes amis l'ayant averti que le veſtibule n'en étoit pas aſſez vaſte, & qu'à peine un Cavalier pourroit-il s'y tourner commodément; il lui répondit en ſoûriant: Cette maiſon appartiendra un jour à mes enfans; le veſtibule eſt aſſez vaſte pour les cérémonies qui ſe pratiqueront à ma pompe funébre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 402 sur 741

RECUEIL IMPERIAL,

CONTENANT

LES EDITS, LES DECLARATIONS, les Ordonnances & les Inſtructions des Empereurs des différentes Dynaſties, les Remontrances & les Diſcours des plus habiles Miniſtres ſur le bon ou le mauvais Gouvernement, &c. & diverſes autres Pieces recuëillies par l'Empereur *Cang hi*, & terminées par de courtes Réfléxions écrites du pinceau rouge ; c'eſt-à-dire, de ſa propre main.

AVIS.

C'EST selon les principes renfermez dans ces Livres ſi anciens & ſi reſpectez, dont je viens de donner le précis, que ſe gouverne l'Empire de la Chine, & qu'on y voit régner ce bel ordre, qui maintient toutes les parties de l'Etat, & qui en aſſûre la tranquillité.

On demandera peut-être ſi ce Gouvernement ne s'eſt pas enfin affoibli, & ſi dans une ſi longue ſuite de ſiécles, ſous tant de différens Regnes, & parmi les révolutions qui y ſont arrivées, on ne s'eſt pas relâché de la ſageſſe & de la ſévérité de ces maximes. C'eſt ce que nous apprendrons des Chinois mêmes, en parcourant les diverſes Dynaſties dans le Recuëil qui a été fait par les ordres, & ſous les yeux du feu Empereur *Cang hi*, dont je donne la Traduction faite avec beaucoup de ſoin par le P. Hervieu, ancien Miſſionnaire dans cet Empire.

Ce Recuëil contient, 1°. Les Edits, les Ordonnances, les Déclarations, & les Inſtructions de différens Empereurs, envoyés aux Rois, ou aux Princes Tributaires, ſoit ſur le bon ou ſur le mauvais Gouvernement, & ſur le ſoin de ſe procurer pour Miniſtres des gens de merite; ſoit pour recommander aux Peuples le reſpect filial, & l'application à l'Agriculture, & aux Magiſtrats le déſintéreſſement & l'amour des Peuples; ſoit contre le luxe, & les abus qui commençoient à s'introduire, &c. 2°. Des Diſcours des plus habiles Miniſtres, tantôt au ſujet des calamitez publiques, & des moyens de ſoulager les Peuples, & de fournir à leurs beſoins; tantôt ſur l'art & la difficulté de regner, ſur la Guerre, ſur l'avancement des Lettres, ſur les qualitez propres d'un Miniſtre, ou bien contre les Sectes qui corrompoient l'ancienne Doctrine, & ſur-tout contre la Secte de l'Idole Foë; ſur la fauſſeté des Augures, & contre ceux qui les faiſoient valoir, &c. A la fin de preſque toutes ces Piéces, on y lit de courtes Réfléxions qu'a fait le feu Empereur *Cang hi*, & qu'il a écrites du pinceau rouge, c'eſt-à-dire, de ſa propre main.

J'y joindrai des Extraits d'une compilation faite ſous la Dynaſtie des *Ming*, qui a précédé immédiatement la Dynaſtie regnante; où l'on traitte des de-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 404 sur 741

voirs des Souverains, des Miniſtres d'Etat, des Généraux d'Armée, & du choix qu'on en doit faire, de la Politique, des Princes héritiers, des Remontrances faites aux Empereurs par leurs Miniſtres, du bon Gouvernement, des Filles des Empereurs, de ceux qui abuſent de la faveur du Prince, avec différens Diſcours des Miniſtres les plus diſtinguez, ſur divers ſujets concernant le bien de l'Etat.

J'ajoûterai un autre Extrait d'un Livre Chinois intitulé les *Femmes Illuſtres*, où l'on verra que ſous différens Regnes, les Dames de cet Empire ſe ſont conduites, & ont gouverné leurs familles ſelon ces mêmes maximes.

Cette eſpéce de Tradition fera aiſément connoître que les principes fondamentaux du Gouvernement Chinois, établis par les premiers Légiſlateurs, ſe ſont toûjours maintenus par une obſervation conſtante, & qu'ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'un Etat ſi vaſte & ſi étendu, ait ſubſiſté depuis tant de ſiécles, & ſubſiſte encore dans tout ſon éclat.

RECUEIL IMPERIAL,

CONTENANT

LES EDITS, LES DECLARATIONS, les Ordonnances & les Inſtructions des Empereurs des différentes Dynaſties, les Remontrances & les Diſcours des plus habiles Miniſtres, ſur le bon ou le mauvais Gouvernement, &c. & diverſes autres Pieces recüeillies par le feu Empereur *Cang hi*, & terminées par de courtes Réfléxions, écrites du pinceau rouge; c'eſt-à-dire, de ſa propre main.

Quelque tems après que Tsin chi hoang *Roi de* Tsin *ſe fût fait Empereur, on voulut éloigner des Emplois tous ceux qui n'étoient pas de* Tsin. Li ſſeë, *originaire du Royaume de* Tsou, *qui avoit aidé à* Tsin chi hoang *à devenir Maître de l'Empire, fit à ce Prince en faveur des Etrangers, la Remontrance qui ſuit.*

GRAND PRINCE: J'ai oüi dire qu'aux Tribunaux Suprêmes on a minuté un Arrêt, pour éloigner des Emplois tous les Etrangers: Qu'il me ſoit permis de vous faire ſur cela une très-humble Remontrance: Un de vos Ancêtres en uſa tout autrement: attentif à chercher des gens capables, il reçût tous ceux qu'il pût trouver, de quelque côté qu'ils vinſſent. Cette partie de l'Occident qu'on appelle *Yong* * lui fournit ** *Yeou yu*: de l'Orient lui vint *Pe li ki*, originaire de *Ouan*. Il ſçut attirer à ſa Cour *Tſou chou*, *Pi hou*, *Kong ſun tchi*, tous Etrangers. Il leur donna à tous de l'emploi, & ils le ſervirent ſi bien, que ce Prince s'étant ſoûmis vingt petits Etats, termina ſon glorieux Regne par la conquête de *Si yong*.

Hiao kong vit ſous ſon Regne un changement prodigieux dans le Royaume de *Tſin*. Les mœurs s'y réformerent, le Royaume ſe peupla; il devint riche & puiſſant: ſes peuples furent heureux & contens: les Princes ſes voiſins l'aimerent & le reſpecterent; il défit les troupes de *Tſou* & de *Hoei*, qui avoient oſé l'attaquer, & aggrandit ſon Etat de cent lieuës de pays. A qui *Hiao kong* dût-il ces ſuccès?

* Nom de Pays. ** Nom d'homme.

Ne fût-ce pas aux ſages conſeils de *Chang yang* ſon premier Miniſtre ? *Chang yang* cependant étoit Etranger.

Hoei vang ne ſe ſervit pas moins avantageuſement de l'habileté de *Tchang y*. C'eſt par le ſecours de cet habile homme, qu'il fit les conquêtes que vous ſçavez, & dont vous recueillez aujourd'hui les doux fruits.

Tchao vang ſans le ſecours de *Tan hi* auroit-il pû détruire *Yang heou*, chaſſer *Hou yang*, affermir, comme il fit, ſa maiſon ſur le Trône, fermer la porte aux cabales, réduire les Princes ſes voiſins à dépendre de lui pour les choſes les plus néceſſaires à la vie ; en un mot faire dès-lors de *Tſin* un véritable Empire, au ſeul nom près ? Ce qu'ont fait ces quatre Princes vos ancêtres, ils l'ont fait, en ſe ſervant d'Etrangers.

Qu'il me ſoit permis après cela de demander, quel tort a jamais reçû votre état, des Etrangers dont il s'eſt ſervi ? N'eſt-il pas évident au contraire, que ſi les Princes, dont j'ai parlé avoient exclus les Etrangers, comme on veut les exclure aujourd'hui, ni leur Etat ne ſeroit devenu ſi puiſſant, ni le nom des *Tſin* ſi fameux ? De plus quand je conſidere tout ce qui eſt à l'uſage de Votre Majeſté, j'y vois des pierres précieuſes du Mont *Kouen*, des bijoux de *Soui* & de *Ho*, & des diamans venus de *Lung*. Les Armes que vous portez, les chevaux que vous montez, vos Enſeignes-mêmes & vos Tambours, ont pour ornement ou pour matiere des choſes qui viennent de dehors. Pourquoi vous en ſervir ?

S'il ſuffit de n'être pas né dans l'Etat de *Tſin*, pour en être exclus, quelque mérite & quelque fidélité qu'on ait, il faudroit, ce ſemble, pour agir conſéquemment, jetter hors de votre Palais ce qu'il y a de diamans, de meubles d'yvoire, & d'autres bijoux. Il faudroit éloigner de votre Palais les beautez de *Tchin* & de *Ouei*. Si l'on admet cette conſéquence, & ſi l'on prétend qu'abſolument rien d'étranger ne doit trouver place à votre Cour, à quoi bon vous offre-t-on chaque jour ces ornemens de perles & d'autres ſemblables, qui parent la tête des Reines ? Pourquoi ces gens ſi ennemis de tout ce qui eſt étranger, ne commencent-ils pas leur réforme, par bannir de votre Cour tout ce qui en fait l'ornement, & par vous impoſer la Loi de renvoyer à *Tchao* la Reine même votre épouſe ? Enfin la muſique de *Tſin* conſiſte en deux ou trois inſtrumens, dont un eſt de poterie, un autre d'os, & dont l'union ne produit qu'un ton aſſez triſte ; voudroit-on vous y réduire, & vous engager à préférer ce ſon lugubre, aux agréables concerts des Muſiciens de *Tchin* & de *Ouei* ? Non, ſans doute. Quoi donc, Prince, quand il s'agit de votre pur plaiſir, ce qui ſe préſente de meilleur en chaque genre, il vous eſt libre d'en uſer, de quelque pays qu'il vous vienne ; & vous n'aurez pas cette liberté, quand il s'agira du choix des hommes ? Il faudra que ſans examen, & ſans diſtinction, quiconque n'eſt pas naturel du pays, vous le rejettiez ? c'eſt vouloir que vos ſimples divertiſſemens l'emportent ſur le bonheur de vos Peuples.

Ce n'eſt pas par cette voie que *Tſin* a ſoumis tant d'autres Etats. Les grandes Riviéres & même les vaſtes Mers, reçoivent ſans diſtinction tous les ruiſſeaux qui leur viennent : auſſi leur profondeur eſt extrême. Un Prince qui penſe ſérieuſement à perfectionner ſes lumiéres & ſes vertus, doit en uſer de la ſorte. Tels furent anciennement nos cinq (*a*) *Ti* & nos trois *Vang*. Ils firent cas uniquement de la ſageſſe & de la vertu, ſans diſtinction de Pays & de Royaumes. C'eſt par-là & par le ſecours des

(*a*) *Ti*, Empereur, Seigneur, Maître, Souverain. *Vang*, Roi. Cependant ces trois *Vang*, tels qu'on les détermine ordinairement, ont été du nombre des Empereurs. Pour les cinq *Ti*, on ne s'accorde pas à déterminer ceux que cette expreſſion déſigne.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 407 sur 741

Kouei chin (*a*), qu'ils parvinrent à n'avoir aucun ennemi. Aujourdhui vouloir par un Arrêt, congédier pluſieurs Officiers diſtinguez par leur mérite, dont les Etats voiſins profiteront; éloigner pour toûjours des emplois quiconque n'eſt pas naturel de *Tſin* (*b*); c'eſt, comme dit le proverbe, fournir des armes aux voleurs, c'eſt favoriſer vos ennemis au déſavantage de vos Peuples, c'eſt vous affoiblir au dedans, & vous ſuſciter au dehors une infinité d'ennemis; ſe perſuader que l'Arrêt minuté ſoit néceſſaire ou utile, c'eſt à mon avis vouloir ſe tromper ſoi-même.

VOICI ce que le feu Empereur *Canghi*, dit ſur cette piéce. Dans l'antiquité, quiconque avoit de la ſageſſe & de beaux talens, étoit eſtimé. Les Princes prévenoient ces ſortes de gens par des préſens, & leur donnoient toûjours de l'emploi, s'ils en vouloient prendre. Ils étoient fort éloignez de les chaſſer, ou de les rejetter préciſément pour n'être pas naturels du pays. Profiter des talens qu'on trouve, eſt une maxime du ſage. *Li ſſeë* Auteur de cette piéce étoit dans le fond un méchant homme; mais il ne faut pas pour cela mépriſer ce qu'il dit de bon.

A l'occaſion d'une Eclypſe du Soleil du tems des Han, *l'Empereur* Ven ti *fit publier la Déclaration ſuivante.*

J'AI toûjours oüi dire que *Tien* * donne aux Peuples qu'il produit, des Princes pour les nourrir & les gouverner. Quand ces Princes maîtres des autres hommes, ſont ſans vertu & gouvernent mal, *Tien*, pour les faire rentrer en leur devoir, leur envoye des diſgraces ou les en menace.

* Le Ciel ou le Seigneur du Ciel.

Il y a * cette onziéme Lune une éclypſe de Soleil: quel avertiſſement n'eſt-ce pas pour moi? D'un côté, je conſidére que ſur ma foible perſonne roule le ſoin de ſoutenir ma maiſon, de maintenir dans le devoir, Peuples, Officiers, Princes, & Rois; enfin de rendre heureux tout l'Empire. De l'autre, je fais attention que chargé d'un ſi grand poids, je n'ai que deux ou trois perſonnes, qui m'aident à le ſoutenir: je ſens mon inſuffiſance. En haut les Aſtres perdent la lumiére; en bas mes ſujets ſont dans l'indigence. Je reconnois en tout cela mon peu de vertu.

* On peut auſſi traduire, il y a eû. Ce Texte ne determine point le tems.

Auſſitôt que cette Déclaration ſera publiée, qu'on examine dans tout l'Empire avec toute l'attention poſſible, quelles ſont mes fautes, afin de m'en avertir. Qu'on cherche, & qu'on me préſente pour cet emploi, les perſonnes qui ont le plus de lumiére, de droiture, & de fermeté. De mon côté, je recommande à tous ceux qui ſont en Charge, de s'appliquer plus que jamais à bien remplir leurs devoirs, & ſur-tout à retrancher au profit du Peuple toute dépenſe inutile. Je veux en donner l'exemple, & ne pouvant laiſſer mes frontiéres entiérement dépourvûës de Troupes, je donne ordre qu'on n'y en laiſſe que ce qui eſt néceſſaire.

SUR cette Déclaration, l'Empereur dit: nous liſons dans le *Chi king* (*c*): tout inviſible qu'il eſt, il eſt proche. Il n'eſt donc point de tems où il ſoit permis de ſe relâcher dans le ſervice du *Chang ti*: mais à l'occaſion des Eclypſes de ſoleil, qui ſont comme des avis de *Tien*, (*d*) on

(*a*) Des *Kouei chin*. Rien dans le Texte ne marque pluralité.

(*b*) On dit que c'eſt *Eug*, qui conſeilla à *Tſin chi hoang*, de faire brûler les Livres de la Chine.

(*c*) *Chi*, ſignifie Vers, Odes. *King* ſignifie Regle. Ce Livre eſt un des anciens, qui ſont la grande regle dans l'eſtime des Chinois. *Chang*, Suprême: *Ti*, Empereur, Maître, Seigneur.

(*d*) On ne traduit point cette expreſſion; on laiſſe au Lecteur à juger par la ſuite des endroits où il la trouvera, du ſens qu'il convient de lui donner.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 408 sur 741

redouble ſon attention & ſon reſpect.

Une gloſe dit: c'eſt ici la premiere fois que nos Empereurs, à l'occaſion des calamitez publiques, ou des Phénomenes extraordinaires, ayent demandé qu'on les avertiſſe de leurs fautes. Depuis cette Déclaration de *Ven ti*, il s'en eſt fait beaucoup de ſemblables.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant abrogation d'une Loi qui défendoit de critiquer la forme du Gouvernement.*

DU tems de nos anciens Empereurs, on expoſoit à la Cour, d'un côté une Banniere, où chacun pouvoit écrire & propoſer librement le bien qu'il jugeoit qu'on devoit faire; de l'autre côté une planche, où chacun pouvoit marquer les défauts du Gouvernement, & ce qu'il y trouvoit à redire. C'étoit pour faciliter les remontrances, & ſe procurer de bons avis. Aujourd'hui parmi nos loix, j'en trouve une qui fait un crime de parler mal du gouvernement. C'eſt le moyen non-ſeulement de nous priver des lumieres que nous pouvons recevoir des ſages qui ſont éloignez; mais encore de fermer la bouche aux Officiers de notre Cour. Comment donc déſormais le Prince ſera-t-il inſtruit de ſes fautes & de ſes défauts? Cette Loi eſt encore ſujette à un autre inconvénient. Sous prétexte que les peuples ont fait des proteſtations publiques & ſolemnelles de fidélité, de ſoumiſſion, & de reſpect à l'égard du Prince; ſi quelqu'un paroît ſe démentir en la moindre choſe, on l'accuſe de rébellion. Les diſcours les plus indifférens paſſent chez les Magiſtrats, quand il leur plaît, pour des murmures ſéditieux contre le gouvernement. Ainſi le peuple ſimple & ſans lumiere ſe trouve ſans y penſer, atteint d'un crime capital. Non, je ne le puis ſouffrir, que cette Loi ſoit abrogée.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi*, dit: *Tſin chi hoang* avoit fait bien des loix ſemblables. *Kao tſou* le Fondateur de la Dynaſtie *Han* en abrogea quantité. Celle dont il s'agit ici, ne fut abrogée que ſous *Ven ti*: * c'eſt avoir trop attendu.

* Il n'y a eû entre les deux qu'un regne aſſez court.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant ordre de déliberer ſur l'abrogation d'une autre Loi, ſuivant laquelle les parens des Criminels etoient enveloppez dans leur crime.*

LES Loix étant les regles du Gouvernement, elles doivent être parfaitement droites. Leur fin eſt non-ſeulement de réprimer le vice, mais auſſi de protéger l'innocence. Maintenant parmi nos loix, j'en trouve une, ſuivant laquelle, quand un homme eſt criminel, ſon pere, ſa mere, ſa femme & ſes enfans ſont enveloppez dans ſon malheur; & le moins qu'ils ayent à craindre, c'eſt d'être réduit à l'état d'eſclaves. Cette Loi n'eſt point de mon goût. On le dit, & il eſt vrai, quand les loix ſont tout-à-fait droites & parfaitement équitables, c'eſt alors qu'elles retiennent mieux les peuples dans le devoir. Quand on ne punit que ceux qui le méritent, tout le monde approuve le châtiment. Le principal devoir d'un Magiſtrat eſt de conduire le peuple comme un bon Paſteur, & de prévenir ſes égaremens. Si nos Magiſtrats n'y réüſſiſſent point, & ont encore à juger ſelon des loix qui ne ſeroient pas de la plus exacte équité, dès-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 409 sur 741

lors les loix établies pour le bien des peuples, tournent à leur perte, & tiennent de la cruauté. Telle me paroît être la Loi en queſtion : je n'en vois point les avantages. Qu'on délibere mûrement, s'il ne convient pas de l'abroger.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi*, dit : nos anciens Empereurs, ces Princes ſi ſages, deſcendoient quelquefois de la Majeſté du Trône pour pleurer & gemir ſur un coupable. Combien à plus forte raiſon étoient-ils plus éloignés d'envelopper dans ſon malheur, pere, mere, femme, & enfans ? *Venti* voulut abroger une telle loi. On voit par-là que c'étoit un bon Prince.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant remiſſion de la moitié de ſes Droits en grain, pour animer les Peuples à l'Agriculture.*

CEUX qui ſont chargez du gouvernement des peuples, doivent leur inſpirer tout l'attachement poſſible, pour ce qu'il y a de néceſſaire dans un Etat. Telle eſt ſans contredit l'Agriculture. Auſſi je ne ceſſe depuis dix ans d'inculquer ce point important. Je ne remarque pas néanmoins qu'on ait défriché de nouvelles terres, ni que l'abondance augmente : au contraire j'ai la douleur de voir la faim peinte ſur le viſage du pauvre peuple. Sans-doute que les Magiſtrats & les Officiers ſubalternes, ou n'ont pas fait le cas qu'ils devoient de mes Ordonnances, ou ſont peu propres à remplir leur emploi. Hélas ! Si les Magiſtrats témoins de la miſere des peuples, n'y font nulle attention, comment m'y puis-je prendre pour y remédier efficacement ? C'eſt à quoi il faut penſer. En attendant, je remets la moitié de mes droits en grain pour l'année courante.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi*, dit : rien de plus ſenſé pour le fonds. Elle eſt auſſi exprimée en très-bons termes. Encore aujourd'hui elle a de quoi toucher. Quel effet ne dût-elle pas avoir en ſon tems ?

Il y a encore dans le même Livre, d'où l'on a tiré ces piéces, d'autres Déclarations du même Empereur *Ven ti* pour de ſemblables remiſes : ſur quoi *Cang hi* dit : *Ven ti* étoit un Prince d'une grande œconomie. Tant de remiſes le prouvent bien.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant ordre de deliberer ſur le changement des Mutilations en d'autres peines.*

*Empereur fameux pour ſa ſageſſe & ſa vertu.

J'Ai oüi dire que du tems de *Chun*,* il ſuffiſoit d'exécuter une apparence de ſupplice ſur une ſimple figure, pour retenir le peuple dans le devoir. O le beau gouvernement ! Aujourd'hui pour les crimes qui ne ſont pas capitaux, nous avons juſqu'à trois ſortes de mutilations * très-réelles & très-rigoureuſes ; cependant il ſe fait tous les jours des fautes grieves. A quoi attribuer cela ? N'eſt-ce pas à mon peu de vertu, & au peu de talent que j'ai pour bien inſtruire mes peuples ? Oüi, ſans doute : les fautes qu'ils font, & l'obligation où l'on eſt de les en punir, ſont pour moi le ſujet d'une extrême confuſion. Le *Chi king* animant le Prince à bien gouverner ſes peuples, dit qu'il leur doit ſervir de pere & de mere. Cependant quelqu'un de mes ſujets fait-il quelque faute, quoique ce ſoit pour n'avoir pas été aſſez bien inſtruit, on le punit auſſi-tôt ; & la punition

* Marquer le viſage avec un fer chaud, couper le nez, couper l'un ou l'autre des pieds.

eſt de nature à lui ôter preſque tout moyen de réparer le paſſé par une meilleure conduite. Cela me perce le cœur. Mutiler ainſi ces pauvres coupables, juſqu'à les mettre hors d'état d'être guéris, quelle douleur pour ceux qui ſouffrent ce châtiment! Mais quelle dureté dans la loi du Prince! Eſt-ce-là tenir lieu de pere & de mere à ſes ſujets? Qu'on délibere donc au plûtôt ſur l'abrogation de cette loi. Qu'on change ces ſupplices en d'autres peines; je l'ordonne, & je veux de plus, que ceux qu'on aura châtié, plus ou moins ſelon leur faute, ſoient au bout d'un certain tems traittez comme le reſte du peuple.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit: on peut dire que ces mutilations ôtées, on en ſera plus hardi à violer les Loix; qu'ainſi c'eſt augmenter le nombre des coupables: mais auſſi faut-il faire attention, que ces mutilations & la confuſion qui les ſuit, ôtent à ceux qui les ſouffrent, preſque tout moyen de réparer leurs fautes paſſées. Changer ces ſupplices (*a*) en d'autres, par exemple, en celui des verges, c'eſt ſauver bien des malheureux.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *à l'occaſion des Prieres & des Supplications que faiſoient faire pour lui pluſieurs Officiers, d'ailleurs aſſez négligens dans l'exercice de leurs Charges.*

VOICI la quatorziéme année de mon Regne. Plus il y a de tems que je gouverne l'Empire, plus je ſens mon peu de capacité, & j'en ai une extrême confuſion. Quoique je n'aye point manqué juſqu'ici à m'acquitter chaque année des cérémonies reglées tant à l'égard du *Chang ti*, qu'à l'égard de mes ancêtres; je ſçai que nos anciens & ſages Rois n'avoient dans ces cérémonies aucune vûë d'intérêt, & qu'ils n'y demandoient point ce qu'on appelle félicité. Ils étoient ſi éloignez de tout propre intérêt, qu'ils laiſſoient là leurs plus proches parens, pour élever un homme qui ne leur étoit rien, s'ils lui trouvoient une ſageſſe ſinguliere & une éminente vertu, & préféroient les ſages conſeils d'autrui à leurs plus naturelles inclinations. Rien de plus ſage & de plus beau que le déſintéreſſement de ces grands Princes.

Aujourd'hui j'apprends que pluſieurs de mes Officiers font faire à l'envi des Prieres, pour demander du bonheur, & ce bonheur ils le demandent pour ma Perſonne, non pour mes peuples: c'eſt ce que je ne puis goûter. Si j'approuvois que ces Officiers, peu attentifs à leurs devoirs, & peu zélez pour le bien des peuples, s'occupaſſent ainſi uniquement du bonheur perſonnel d'un Prince auſſi peu vertueux que je le ſuis, ce ſeroit en moi un défaut de plus, & un défaut conſidérable. J'ordonne donc que mes Officiers, ſans tant s'empreſſer à faire pour moi ces ſupplications d'appareil, donnent toute l'application poſſible à ſe bien acquitter de leur emploi.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi*, dit: c'eſt la vertu & non la matiere, qui rend l'offrande agréable. Quand on s'applique tout de bon à la vertu, les dons de *Tien** viennent d'eux-mêmes. Prétendre que les Officiers de l'Empire, en faiſant réciter ſeulement des formules de Prieres, attirent du bonheur ſur la perſonne du Prince; cela ſe peut-il? *Ven ti* certainement avoit raiſon de blâmer un pareil abus.

* Le Ciel.

(*a*) L'on ne coupe point aujourd'hui le nez ni les pieds pour aucun crime. On applique encore quelquefois ſur les jouës un fer chaud pour certains vols. Mais les Chinois ſçavent effacer aſſez promptement ces marques.

Tching

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 411 sur 741

Tching te ſieou fameux Lettré de la Dynaſtie *Song*, dit ſur cette même Déclaration : s'il y avoit quelque choſe de défectueux dans l'Etat, *Ven ti* ſe l'attribuoit à lui ſeul. A l'égard du bonheur il n'en vouloit point, qui ne lui fût commun avec ſon peuple : en cela vrai imitateur & digne ſucceſſeur de nos anciens Princes.

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *portant ordre qu'on lui cherche, & qu'on lui préſente des gens d'un merite & d'une droiture à l'épreuve.*

LE grand *Yu* fit des diligences extraordinaires, pour ſe procurer des gens de vertu & de mérite, qui l'aidaſſent à bien gouverner. Les ordres qu'il donna à cet effet, non ſeulement furent publiez dans tout l'Empire ; mais ils furent auſſi connus bien loin au dehors : & l'on peut dire qu'ils ne furent ignorez que dans les pays, où il ne va ni barques, ni chariots, ni hommes. Chacun de près & de loin ſe faiſoit un plaiſir & un devoir de lui communiquer ſes lumiéres. Auſſi vit-on ce grand Prince ne ſe démentir jamais, & fonder une Dynaſtie, qui fut long-tems floriſſante.

Kao ti dans ces derniers tems, s'y eſt pris à peu près de même pour fonder la nôtre. Après avoir délivré l'Empire des maux qu'il ſouffroit, ſon premier ſoin fut de ſe fournir autant qu'il put, des gens de mérite. Il mit en place ceux qu'il trouva ; & il ne leur recommanda rien tant, que de l'aider à bien gouverner. C'eſt ainſi que ſoutenu du puiſſant ſecours de *Tien*, * & de la fortune de ſa maiſon, paiſible poſſeſſeur de ce vaſte Etat, il fit reſſentir les effets de ſes bontez à toutes les Nations voiſines. * De lui m'eſt venu l'Empire, vous le ſçavez. Vous n'ignorez pas auſſi, (car je vous en ai ſouvent averti moi-même) que je n'ai, pour en ſoutenir le poids, ni aſſez de vertu, ni aſſez de lumieres.

* Du Ciel.

* Il adreſſe ſon Diſcours aux grands Officiers de ſa Cour.

C'eſt ce qui m'engage à publier aujourd'hui cette nouvelle Déclaration, pour enjoindre à tous ceux qui ſont en place, depuis les Princes juſqu'aux ſimples Magiſtrats, de me chercher avec ſoin des gens de mérite. Les uns qui ayent, par exemple, un grand uſage du monde ; les autres qui ſoient éclairez ſur toutes les affaires de l'Etat : mais ſur-tout, qui ayent la droiture & la fermeté néceſſaire pour m'avertir librement de ce qu'ils jugeront répréhenſible. J'en ſouhaitterois un bon nombre en chaque genre, pour ſuppléer à mon peu de capacité. Cependant, vous autres qui avez déja le rang de *Ta fou* *, aidez-moi par vous-mêmes de votre mieux.

* Grande Charge de l'Empire.

Voici à quoi ſe peut réduire ce qu'il y a d'eſſentiel à examiner. 1°. Mes fautes journalieres, & mes défauts perſonnels. 2°. Les défauts du Gouvernement préſent. 3°. Les injuſtices des Magiſtrats. 4°. Les beſoins des Peuples. Expliquez-vous ſur tous ces points dans un mémoire fait exprès : je le lirai ; & je verrai, en le liſant, ſi votre zéle à m'aider va juſqu'où il peut aller. Je jugerai que ce zéle eſt véritable, ſi, au commencement, dans toute la ſuite, & juſqu'à la fin de votre mémoire, vous parlez avec liberté, ſans épargner ma Perſonne. Prenez-y garde, *Ta fou*, il ne s'agit pas d'une bagatelle. L'affaire eſt des plus ſérieuſes. Donnez toute l'attention poſſible à vous acquitter comme il faut, de ce que je vous recommande.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : c'eſt ici la premiere Déclaration qu'un Empereur ait faite & publiée dans les formes, pour ſe procurer des gens de mérite. Cette piéce conçûë en termes précis & juſtes, tient du goût de l'antiquité.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 412 sur 741

Autre Déclaration du même Empereur Ven ti, *ſur la Paix faite avec* Tan yu, *Prince Tartare au Nord de la Chine.*

IL y a déja bien des années que mes Peuples ſouffrent beaucoup, & mes voiſins & alliez encore davantage. Les irruptions des *Hiong nou* ont été fréquentes. J'ai ſçû qu'il en a coûté la vie à bien du monde de part & d'autre, & j'ai même lieu de croire qu'on m'a diſſimulé en partie le mal. Je n'ai pu voir ſi long-tems ſouffrir les Peuples, ſans en être vivement touché. J'ai été d'autant plus ſenſible à ces maux, que je m'en ſuis toûjours reconnu comme l'auteur, en ce que, ſi j'avois eu plus de ſageſſe & plus de vertu, ils ne ſeroient point arrivez. Dans cette continuelle amertume, j'ai penſé jour & nuit aux moyens de procurer une heureuſe paix au dedans, & au dehors. C'eſt uniquement pour cela, qu'on a vû ſi ſouvent mes Envoyez aller & venir. Je n'ai rien omis pour bien faire comprendre à *Tan yu*, mes véritables intentions, qui vont également au bien de ſes Peuples & des miens. *Tan yu* les a enfin compriſes, il en a reconnu la droiture, & il veut contribuer de ſon côté au bien commun. Nous ſommes convenus de part & d'autre d'oublier le paſſé, & de nous réunir pour le bien de l'Univers. Etablir l'union dans ſa famille *, eſt un des premiers devoirs du Prince. C'eſt cette année que je puis dire m'en être enfin acquitté.

* *Tan yu* étoit allié à *Ven ti.*

Déclaration de l'Empereur King ti, *ſucceſſeur de* Ven ti, *portant ordre d'avoir de la compaſſion dans les Jugemens Criminels.*

IL faut des loix & des châtimens, pour prévenir ou arrêter les déſordres: mais auſſi doit-on faire attention que ceux qu'on a fait mourir, on ne peut les reſſuſciter. Or il arrive quelquefois que de méchans Juges ſacrifient un innocent à leur paſſion, ou à celle d'autrui, & font trafic de la vie des hommes. Il arrive même que d'autres déſintéreſſez en apparence, cherchent dans le fond à acquérir de la réputation aux dépens d'autrui, donnent les beaux noms de vigilance, d'équité, à la plus violente chicane, & à la plus outrée ſévérité, & font périr ainſi bien des gens, même des Officiers de diſtinction. C'eſt pour moi un grand ſujet de triſteſſe, d'inquiétude, & de compaſſion. Mais comme d'ailleurs les ſupplices ſont néceſſaires, qu'il faut des Loix qui les déterminent; voici ce que je crois devoir ordonner, pour remédier en partie à l'abus qu'on en peut faire. Quand, ſuivant la Lettre de la Loi priſe dans ſa rigueur, quelqu'un eſt jugé coupable de mort; ſi le Public cependant, pour des circonſtances particulieres, paroît n'y point acquieſcer, il faut y avoir égard, & mitiger la Sentence.

L'EMPEREUR *Cang hi*, dit: cette Déclaration eſt très-bien conçûë. *King ti* paroît un Prince déciſif & intelligent: mais ſa clémence & ſa bonté s'y font encore plus ſentir.

Autre Déclaration du même Empereur King ti, *pour recommander aux Peuples l'Agriculture, aux Magiſtrats la vigilance & le déſintéreſſement.*

A QUOI bon toutes ces ſculptures, & ces autres vains ornemens, qui deviennent ſi fréquens? Non ſeulement ils ne ſont pas néceſſaires; mais occupant beaucoup d'hommes, ils nuiſent à l'agriculture. A quoi bon auſſi tant de broderies & d'autres colifichets, qui amuſent aujourd'hui les femmes, autrefois bien plus utilement occupées aux étoffes & aux habits d'uſage? Les hommes laiſſant l'agriculture pour d'autres Arts, les campagnes deviennent incultes; & les femmes laiſſant pour des bagatelles les étoffes néceſſaires, on manque dequoi s'habiller dans les familles. Or que des gens à qui le vivre & le vêtir manquent, ne s'échappent à rien de mal, c'eſt aſſûrément une choſe aſſez rare. Je laboure la terre moi-même chaque année, & l'Impératrice nourrit des vers à ſoye. C'eſt du travail de nos mains, que nous fourniſſons en partie aux cérémonies ordinaires à l'égard de nos ancêtres. Nous nous faiſons un devoir d'en uſer ainſi, pour donner l'exemple à nos Sujets, pour les animer à l'agriculture, & procurer l'abondance dans tout l'Empire. C'eſt dans cette même vûë que je refuſe les préſens, que je ſupprime les Charges moins néceſſaires, & que je me retranche ſur le reſte autant qu'il eſt poſſible, pour diminuer à proportion les ſubſides. Non, je n'ai rien plus à cœur, que de voir fleurir l'agriculture: ſi une fois elle fleuriſſoit, elle ſeroit ſuivie de l'abondance, & l'on auroit de quoi faire des réſerves pour les tems de ſtérilité. On ne craindroit plus tant ces famines, pendant leſquelles on voit le plus fort enlever au foible le peu qu'il a, & des troupes de brigands ravir le néceſſaire à de pauvres familles. Si l'agriculture fleuriſſoit on ne verroit plus tant de jeunes gens mourir de miſere, ou de mort violente en la fleur de l'âge; & chacun auroit du moins dequoi couler doucement ſes jours juſqu'à une extrême vieilleſſe. Bien loin que nous en ſoyons là, voici une année de ſtérilité bien fâcheuſe: qui nous attire cette calamité? Ne me ſuis-je point laiſſé ſurprendre à l'artifice & à l'hypocriſie, dans la diſtribution des emplois? Les Magiſtrats ne ſont-ils pas négligens à rendre la juſtice? Les Officiers des Tribunaux, ſous prétexte de recüeillir mes droits, n'oppriment-ils point les Peuples? Enfin n'y en a-t-il point qui foulent aux pieds les Loix les plus eſſentielles, & qui chargez d'exterminer les voleurs, partagent ſecrettement leurs rapines? Nous enjoignons expreſſément à tous les principaux Officiers de nos Provinces, de veiller plus que jamais ſur chacun de leurs ſubalternes, & de déférer à nos Miniſtres ceux qu'ils auront trouvez coupables. Nous ordonnons à cet effet, que notre préſente Déclaration ſoit publiée dans tout l'Empire, & qu'on ſoit inſtruit de nos intentions.

SUR cette piéce, l'Empereur *Cang hi* dit: cette Déclaration va droit à l'eſſentiel: il n'y a pas de parole qui ne porte. Ce qu'il y a ſur le compte des ſubalternes, marque un Prince qui n'ignoroit rien des plus ſecrettes miſeres des Peuples.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 414 sur 741

Déclaration de l'Empereur Vou ti, *par laquelle il recommande qu'on lui donne des lumieres pour bien gouverner ; qu'on l'inſtruiſe ſur certains points, & qu'on lui parle avec liberté.*

ELEVÉ par un bonheur (*a*) ſingulier ſur le Trône de mes ancêtres, pour le tranſmettre à ma poſtérité ; chargé du Gouvernement de ce grand Empire, pour en augmenter la ſplendeur ; plein de reconnoiſſance pour l'honneur qu'on m'a fait, je ſens auſſi toute la peſanteur du fardeau dont on m'a chargé. Depuis mon avénement à la Couronne, je m'applique jour & nuit, ſans me donner un moment de relâche. Malgré cela, j'ai ſujet de craindre qu'il n'échappe bien des choſes à ma vigilance, & que je ne faſſe bien des fautes. C'eſt pourquoi j'ai recommandé chez tous les * *Tchu lieou*, & dans tout l'Empire, qu'on cherchât des gens capables de m'inſtruire, & de m'aider dans le grand art de gouverner.

* Princes Tributaires.

Vous donc, *Ta ſou*, (*b*) qui êtes à la tête de ceux qu'on m'a préſentez, (rang où je vous vois avec plaiſir, & dont vous paroiſſez très-digne,) vous, dis-je, liſez ceci avec attention. Voici dequoi il s'agit, & ſurquoi j'attens de vous des lumiéres. J'ai oüi dire que ſous nos cinq *Ti* & nos trois *Vang*, l'Empire joüiſſoit d'une paix charmante ; que cependant ils n'employoient pour la maintenir, que quelques réglemens aſſez ſimples, & quelques piéces de muſique. Après la mort de ces grands Princes, la forme de leurs cloches, de leurs tambours, & de ſemblables inſtrumens, a paſſé juſqu'à nous. Mais pour leur gouvernement, il n'a pas eu le même ſort. Il eſt tombé peu à peu en décadence. Sous *Kié*, * *Tcheou*, & leurs ſemblables, il n'en reſtoit preſque aucun veſtige.

* Noms de très-méchans Princes.

Ce qui me paroît de plus ſurprenant, c'eſt que dans l'eſpace de cinq cens ans, qui s'écoulerent depuis *Ven vang*, juſqu'aux derniers regnes de la Dynaſtie *Tcheou*, il ſe trouva divers bons Princes, & grand nombre de ſages Miniſtres, qui s'oppoſerent à la corruption du ſiécle, & qui plein d'eſtime pour le Gouvernement des anciens, tâcherent de le rétablir. Cependant tous leurs efforts furent preſque inutiles. Les choſes allerent de mal en pis. A quoi attribuer cela ? Fut-ce uniquement la faute des hommes ? ou ne faut-il pas plûtôt dire qu'il en arriva ainſi par un Arret deſcendu de *Tien* *? Enfin à quoi attribuer les proſpéritez de nos trois fameuſes Dynaſties ? Quel a été le premier principe de leur décadence & de leur ruine ?

* Du Ciel.

J'ai aſſez entendu faire la diſtinction de longue vie & de mort prématurée, de gens nez ſages & vertueux, & d'autres nez ſans eſprit, ou naturellement portez au vice. On dit en parlant des uns & des autres : c'eſt leur naturel, c'eſt leur deſtin. Voilà le langage ordinaire qu'on tient ſur ces différences. Je l'ai entendu mille fois : mais je vous avouë franchement, que je ne vois point clair en tout cela. En attendant que je reçoive de vous quelque éclairciſſement, voici ce que j'ai principalement à cœur. Je voudrois que chacun, de ſoi-même, & ſans contrainte, fît ſon devoir ; que du moins les Loix les plus douces, & les punitions les plus légeres fuſſent ſuffiſantes, pour contenir & redreſſer les moins vertueux ; enfin que mes Peuples bien unis fuſſent tous contens, & que

(*a*) Ces expreſſions font alluſion à ce que *King ti* ſon pere, le fit ſon ſucceſſeur préférablement à ſon aîné.

(*b*) C'eſt un degré d'honneur ; il y avoit élevé *Tchuen ti hong chu*, le plus eſtimé des Sages qu'on lui avoit préſentez. C'eſt à lui à qui il adreſſe la parole.

le

le Gouvernement fut ſans défaut. Je voudrois que les roſées & les pluies tombant toûjours à propos, rendiſſent les champs fertiles, & les arbres abondans en fruits ; qu'il n'arrivât point dans les Aſtres de Phénomene effrayant ; que les ſaiſons fuſſent bien réglées. Enfin je voudrois, aidé du puiſſant ſecours de *Tien*, & de la protection conſtante des *Kouei chin*, faire fleurir de plus en plus mon Empire, rendre chaque jour plus heureux mes Sujets, faire part de ce bonheur aux Peuples voiſins, &, s'il ſe pouvoit, à tout l'Univers.

Voilà, *Ta fou*, quels ſont mes ſouhaits. Verſé comme vous êtes dans l'antiquité la plus reculée, inſtruit à fonds du gouvernement de nos anciens ſages Princes, & de tous les reſſorts dont dépend le bonheur ou le malheur des Empires ; je ne doute point que vous ne me donniez ſur tout cela de grandes lumieres. Mais ce que je vous recommande, c'eſt que pour me mieux inſtruire, vous y procédiez avec ordre, ſans embraſſer trop de choſes à la fois, ſans confondre les matieres, traittant d'abord un ſujet, enſuite un autre, avançant toûjours pied à pied, & faiſant ſur-tout bien ſentir ſur chaque article, ce qu'il y aura de plus eſſentiel & de plus d'uſage. Ce que vous aurez remarqué dans tous les Officiers de l'Empire, comme défaut de vertu, défaut de droiture, manque de zele ou d'application, marquez-le moi ſans en rien omettre ; & ſur ce qui regarde ma Perſonne, exprimés vous librement, ſans déguiſement, ſans détour, & ne craignez point de fâcheux revers. Employez-vous inceſſamment à me dreſſer un ample mémoire. Quand il ſera fait, je le lirai.

Tchuen ti hong chu *dreſſa en effet un Memoire pour l'Empereur, ou plûtôt lui préſenta un aſſez long Diſcours écrit de ſa main, dont je donnerai ci-après l'Extrait.* Vou ti *en parut fort ſatisfait ; & pour s'en procurer encore quelque autre, il fit la Declaration qui ſuit.*

*Nom d'un Empereur fameux.

ON dit de *Chun*, * qu'en ſe promenant tranquillement les mains croiſées, & ſans ſe donner aucun mouvement, il fit cependant joüir l'Empire d'une paix parfaite. On dit au contraire de *Ven vang*, * que pour maintenir tout dans l'ordre, il ſe donna de très-grands ſoins. Le gouvernement, dit-on, l'occupa ſi fort, que ſouvent le Soleil couché, il n'avoit pas encore pris ſon repas. Eſt-ce que ces deux Grands Princes n'avoient pas les mêmes principes ? Pourquoi l'un fatiguer tant, & l'autre ſi peu ? Je ne ſçai ſi je me trompe ; mais je crois voir la raiſon d'une ſi grande différence. Du tems de *Chun*, regnoit encore dans toute ſa pureté l'heureuſe ſimplicité des premiers ſiecles. Du tems de *Ven vang* au contraire, la pompe & le luxe avoient déja pris naiſſance. En effet dès le commencement de la Dynaſtie *Tcheou*, nous trouvons dans les anciens Livres, des chariots vaſtes & richement ornez, des armes peintes, brillantes, & quelquefois enrichies de pierres précieuſes. Nous y trouvons établies des muſiques d'appareil, & des ballets magnifiques : au lieu que du tems de *Chun* on ne trouve rien de ſemblable. A-t-on une belle pierre précieuſe ſans défaut ? On n'y grave point de figures ; au lieu de l'embellir, on la gâteroit : c'étoit la maxime du tems de *Chun*. Sous les *Tcheou* en regnoit une autre, ſuivant laquelle on prétend que la vertu a beſoin d'aide, & qu'un peu d'éclat la ſoutient.

*Autre fameux Prince qui étoit au commencement de la Dynaſtie *Tcheou*.

Dans des tems encore moins éloignez les uns des autres, il s'eſt vû d'auſſi grandes différences. Pour effrayer les méchans, on établit des loix ſéveres. Les

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 416 sur 741

mutilations étoient fréquentes : on les abolit ſous les *Tcheou*, & ſous le regne de *Kang vang*, le nombre des criminels fut ſi petit, que pendant l'eſpace de quarante ans, les priſons demeurerent vuides. L'uſage de ces ſupplices, recommença ſous les *Tſin*. Ce fut un carnage horrible, qui ne diminua cependant point le nombre des crimes. Il périt par là un monde infini. On n'y peut penſer ſans horreur & ſans compaſſion. Hélas! c'eſt ainſi que rappellant continuellement, & comparant ce qui s'eſt paſſé ſous tant d'Empereurs qui m'ont précédé, je tâche d'en profiter pour ſoutenir comme il faut l'honneur du Trône, & procurer le bien de l'Empire.

J'aſpire ſur-tout à faire valoir l'Agriculture, & à ne mettre dans les emplois, que des perſonnes qui en ſoient bien dignes. Je laboure la terre pour donner l'exemple. * Je fais honneur à ceux qui ſe diſtinguent dans ce travail, & j'ai ſouvent pour cela des Envoyez en campagne. Je m'informe avec grand ſoin des pauvres, des orphelins, des gens ſans appui. Enfin je penſe ſans ceſſe aux moyens de rendre mon regne recommandable, en rendant mes ſujets vertueux & contents. Malgré cela, je ne puis pas dire que j'y aye tant ſoit peu réüſſi. Les ſaiſons ſont déreglées, l'air eſt corrompu, les maladies regnent, il meurt quantité de monde, mes peuples ſouffrent; & je ne ſçai à quoi attribuer ces malheurs, ſi ce n'eſt peut-être, que malgré mes bonnes intentions, il y a encore du mélange dans ceux que j'ai mis en Charge. C'eſt pour m'aider à un examen ſi néceſſaire & ſi difficile, que j'ai fait chercher exprès de toutes parts, & appellé à ma Cour bon nombre de gens de réputation.

C'eſt donc à vous, Grands de l'Empire, à vous, dis-je, en général, & à chacun de vous en particulier, que cette Déclaration s'adreſſe. Nous vous enjoignons étroitement d'examiner avec ſoin ce qu'il peut y avoir de défectueux dans le gouvernement. Dans les points où il s'éloigne peut-être de la ſage antiquité, voyez ſi c'eſt avec raiſon, ou par négligence. Communiquez-nous vos vûes. Expoſez les moyens & les expédiens, que vous jugerez convenables. Dreſſez de tout cela un mémoire exact; & en le dreſſant, prenez ſur-tout garde à deux choſes, nous vous l'enjoignons expreſſément. 1°. Ne vous bornez pas à me débiter de beaux diſcours; mais appuyez principalement ſur ce qui eſt de pratique. 2°. Que ni le reſpect, ni la crainte, ne vous empêchent pas de parler avec liberté. Car telle eſt notre volonté.

DANS le Livre d'où ces piéces ſont tirées, il y a encore quelques Déclarations de l'Empereur *Vou ti*, dont la matiere eſt toute ſemblable aux deux précédentes. Sur une de ces piéces, l'Empereur *Cang hi* dit : cette piéce ſeule fait aſſez voir que ſous *Vou ti* regnoit la politeſſe & le beau langage. Je ne ſçai, ſi l'Empereur s'exprima de la ſorte. Du moins on cite auſſitôt après un Auteur nommé *Tching te lieou*, qui dit : les Déclarations de *Vou ti* ſont trop étudiées. Il y a du goût & du ſtile, mais bien du vuide. J'aime beaucoup mieux celles de *Ven ti* : le langage en eſt plus ſimple, * mais il n'en eſt pas moins bon; & pour le fonds elles vont beaucoup plus droit au bien réel & ſolide. Je trouve encore dans le même Livre d'autres Déclarations & Ordonnances du même Empereur *Vou ti*, ſoit pour des remiſes de ſes droits, ſoit pour fournir de ſon tréſor aux vieillards & autres néceſſiteux. Sur quoi l'Empereur *Cang hi* dit : *Vou ti* en tout ceci imita bien *Ven ti* ſon grand pere, & ſon pere *King ti*; mais il n'imita pas leur œconomie. Il épuiſa ſon tréſor par mille dépenſes, & ſur la fin de ſon regne il s'en trouva mal.

* Cette Coutume venoit de l'Antiquité.

* J'en ay mis ci-devant quelques-unes.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 417 sur 741

Tchao ti *le plus jeune des enfans de* Vou ti *lui ſucceda. Je ne trouve de lui dans ce Livre que deux Pieces ; encore la premiere eſt-elle bien courte. En voici l'occaſion. On lui préſenta comme gens d'un mérite ſingulier, d'une vertu exemplaire, & d'une grande capacité,* Han fou, *& quatre autres : mais on lui repréſenta en même tems qu'ils ſouhaittoient de vivre retirez, & de ne point entrer dans les Charges ; qu'ils prioient Sa Majeſté de le trouver bon. Sur cela* Tchao ti *expedia un Ordre en ces termes.*

J'Aime autant *Han fou*, &c. que je les eſtime : tout dignes qu'ils ſont des grands emplois, je veux bien leur en épargner les peines. Je conſens donc que libres de ces ſoins, ils s'emploient par leurs diſcours & par leurs exemples, à faire fleurir chacun dans leur pays, toutes les vertus, & principalement la piété filiale. Pour leur témoigner mon eſtime, j'ordonne qu'au commencement de chaque année, les Officiers du lieu, de ma part, & à mes frais, faſſent un préſent à chacun d'eux. S'il leur arrive malheur, (*a*) je veux qu'on fourniſſe auſſi de ma part (*b*) une couverture & des habits convenables ; & que pour les cérémonies accoûtumées, on uſe d'un animal du ſecond ordre.

SUR cet ordre de *Tchao ti*, l'Empereur *Canghi* dit : Se priver ainſi à propos de quelques bons Officiers, c'eſt y gagner. Leurs diſcours & leurs exemples forment un grand nombre de gens capables & vertueux.

Tan ouang *Roi de* Yen, *quoique de la Maiſon régnante, entroit dans un parti qui ſe formoit.* Tchao ti *qui en fut inſtruit, lui écrivit la Lettre ſuivante, & la lui envoya ſcellée de ſon Sceau.*

KAO TI, dont nous avons tous deux l'honneur de deſcendre, devenu Maître de l'Empire, donna des apanages aux Princes de ſa Maiſon, pour en multiplier les appuis. Depuis ce tems-là les *Liu* (*c*) par de ſecrettes intrigues ayant eſſayé de nous ſupplanter, tous les *Lie ou* demeurerent unis entr'eux contre leurs ennemis communs. Ils eurent pour eux le Prince de *Kiang* & d'autres. On extermina les *Liu* & notre Maiſon fut maintenuë ſur le Trône dans la perſonne de *Venti*. Les *Fan*, les *Ki*, les *Tſao*, les *Koan*, ces familles à qui *Kao ti* étoit ſi redevable pour leur attachement & leurs ſervices ; ces familles, dis-je, multipliées conſidérablement, ſe trouvent depuis du tems comme confonduës avec les autres, dans toutes ſortes de conditions. Grand nombre de gens qui en ſont, labourent la Terre, & ſouffrent beaucoup ſans murmure. On en a élevé quelques-uns par reconnoiſſance ; mais aucun n'a monté plus haut qu'au rang de *Héou* ; vous le ſçavez ; & vous n'ignorez pas auſſi que ceux de notre maiſon ont été traittez tout autrement. Tel, ſans avoir ſeulement paru en campagne,

(*a*) Le ſens eſt, ſi quelqu'un d'eux vient à mourir ; mais le Chinois évite cette expreſſion.

(*b*) C'eſt que le Cercuëil à la Chine ſe garnit à peu-près comme un lit, & qu'on y met le corps mort bien habillé.

(*c*) Nom d'une famille laquelle profitant du credit d'une Impératrice Regente, qui en étoit, penſoit à s'emparer du Trône.

ni rendu le moindre ſervice, entra, pour ainſi dire, en partage de l'Empire. On lui aſſigna un Domaine : on l'honora du titre de *Vang*, ou de Roi : on lui fournit même de groſſes ſommes. Voilà comme en uſa *Kao ti* envers ceux de ſa maiſon : & ces bienfaits ſe ſont tellement perpétuez depuis, que le pere venant à mourir, le fils lui a ſuccedé ; & l'aîné venant à manquer, on a fait paſſer l'héritage aux cadets ; c'eſt à votre ſang que vous devez tout ce que vous êtes : vous le ſçavez ; & c'eſt contre ce même ſang, que vous élevant aujourd'hui, au lieu de l'attachement & du zele qu'il devroit vous inſpirer pour le Chef de votre Maiſon, vous vous uniſſez contre moi avec des gens qui ne vous tiennent en rien. Vous formez, ou du moins vous appuyez un parti rebelle. S'il eſt accordé aux morts d'être inſtruits de ce qui ſe paſſe ici, de quel front oſerez-vous déſormais vous préſenter dans le *Miao* de vos ancêtres, pour y faire en leur honneur les cérémonies ordinaires ?

L'EMPEREUR *Cang hi* dit ſur cette Lettre de *Tchao ti* : le grave, le ſolide & le tendre s'y ſuivent bien, & s'y ſoûtiennent mutuellement. Les expreſſions d'ailleurs ſont bien liées. Elle étoit très-propre à toucher.

UNE Gloſe dit que *Tan* ayant reçû cet écrit, l'ouvrit, le lut, & ſur le champ s'étrangla.

Déclaration de l'Empereur Suen ti, *portant ordre qu'on lui préſente des gens qui ſe ſoient diſtinguez par la piété filiale.*

ETANT auſſi perſuadé que je le ſuis de mon inſuffiſance & de mon peu de lumiéres, je tâche d'y ſuppléer par une attention continuelle ſur les beſoins de mon Empire, & je m'en occupe jour & nuit. La juſte crainte que j'ai de déshonorer mes ancêtres, m'a fait appeller à mon ſecours des gens de réputation & de mérite. Malgré cela, & les autres moyens que j'ai pû prendre, je n'ai point réüſſi juſqu'à préſent à bien réformer les mœurs. Faiſant aujourd'hui attention à ce que la Tradition nous apprend, que la piété filiale eſt la baſe des vertus ; j'ordonne que de chaque Gouvernement on me préſente quelqu'un qui ſe diſtingue dans la pratique de cette vertu. Je veux honorer chacun d'eux, & l'avancer ſelon ſa capacité.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : les *Han* ſuccédoient immédiatement aux *Tſin*, c'eſt-à-dire, à un tems de troubles & de corruption. Rien par conſéquent ne preſſoit plus que de réformer les mœurs, & d'animer à la vertu. Auſſi voit-on que depuis *Ven ti*, *Vou ti*, & les autres, les *Han* s'y appliquoient fort.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 419 sur 741

Autre Déclaration de l'Empereur Suen ti, *portant exemption des Corvées pour ceux qui venoient de perdre leur pere ou leur mere.*

UN bon moyen pour retenir doucement les Peuples dans l'obéiſſance & la ſoumiſſion, c'eſt de leur inſpirer une grande eſtime pour la piété filiale. Or il arrive aujourd'hui que ſans avoir égard à ceux qui ont le malheur de perdre leur pere ou leur mere, on occupe indifféremment les Peuples aux corvées qui ſe préſentent : de ſorte qu'un pauvre fils ne peut rendre tranquillement les derniers devoirs à ſes parens. Pour peu qu'il ait de piété, cette violence doit lui percer le cœur. J'en ai compaſſion, & j'ordonne que quiconque vient à perdre ſon pere ou ſa mere, ſon grand-pere ou ſa grand-mere, ſoit auſſi-tôt exempt des corvées, afin qu'il puiſſe leur procurer des funérailles convenables, & s'acquitter librement de tous les devoirs d'un bon fils.

LE même Empereur *Suen ti* fit une Déclaration, par laquelle il diſpenſoit à l'avenir le fils de déférer ſon pere, & la femme ſon mari, laiſſant cependant la peine de mort pour les peres & les maris, qui manqueroient à déférer leurs enfans & leurs femmes coupables de certains crimes. Sur quoi l'Empereur *Cang hi* dit : la différence que fit *Suen ti*, eſt fondée en bonnes raiſons.

Yu *cadet de* Yuen ti *fils de* Suen ti *comme lui, mais d'une autre femme, fut dès ſon bas âge fait* Vang, *ou Roi de* Tong Ping; *quand il fut plus âgé, il s'émancipa un peu, & mécontenta ſa mere, qui de ſon côté aigrit encore le mal.* Yuen ti *fit donner ſur cela des avis au fils. Enſuite il écrivit à ſa mere en ces termes.*

MOI Empereur, enjoints à tous les Eunuques en Charge, de faire paſſer cette lettre à la Reine, mere du *Vang* ou Roi de *Tong ping*.

Il m'eſt revenu certaines choſes, à l'occaſion deſquelles je vous prie, Madame, de faire attention que la concorde & l'union fait le bonheur des familles, & que rien ne leur peut tant nuire, que la diviſion entre les perſonnes les plus étroitement unies par le ſang. Le Roi de *Tong ping*, ſous prétexte du rang qu'il tient, croît, dit-on, en fierté, à meſure qu'il avance en âge. Il néglige l'étude, il traitte mal ſes Officiers : il ſemble même oublier un peu ce que vous lui êtes, & n'avoir pas pour vous tous les égards qu'il devroit. Ce ſont des fautes en ce jeune Prince : mais ce ſont des fautes après tout, dont il n'y a guéres que certains Princes d'une éminente ſageſſe, qui ſoient tout-à-fait exempts à cet âge. Une ancienne maxime dit qu'il ſied bien aux peres & meres de couvrir les fautes de leurs enfans. Peſez-là un peu, Madame, cette maxime, & faites réfléxion aux nœuds qui vous uniſſent, vous & votre fils. Quoique vous viviez, & reſpiriez chacun à part, c'eſt cependant le même ſang, ce ſont les mêmes eſprits dans deux corps. Peut-il y avoir des nœuds plus étroits ? Faut-il les rompre pour peu de choſe ? Autrefois *Tcheou kong* donnant des avis à *Pe kiu*, lui recommanda fort entre autres choſes, de ne jamais rompre avec un ami, que pour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 420 sur 741

des raiſons très-conſidérables. Or ſi la ſimple amitié demande qu'on ſe pardonne mutuellement bien des fautes; jugez, Madame, jugez ſur cela du cas préſent. Au reſte j'ai dépêché un Envoyé vers le *Vang* *, votre fils, & lui ai donné ſur ſa conduite quelques avis. Il n'excuſe point ſes fautes : il les reconnoît & s'en repent. Vous, Madame, de votre part, ayez ſoin de faire enſorte par une conduite pleine d'indulgence, de tendreſſe, & de patience, s'il le faut, que l'union regne entre vous.

* Le Roi.

SUR cette Lettre l'Empereur *Cang hi* dit : cet avis eſt fort bien conçû : il devoit faire impreſſion. L'Hiſtorien *Pan kou* dit de *Yuen ti*, que tous les ordres qu'il donnoit par écrit, étoient pleins d'une douceur & d'une franchiſe qui ſe reſſentoit de la premiere antiquité. *Pan kou* a raiſon, & ce qu'il dit paroît admirablement bien dans cette piéce.

Declaration de l'Empereur Tching ti *ſucceſſeur de* Yuen ti. *Il recommande aux* Heou * *& autres Grands d'éviter toute dépenſe inutile, & ordonne qu'on veille à ce que perſonne n'ait des habits, &c. au-deſſus de ſa condition.*

* Nom de Dignité immédiatement après celle de *Vang* ou Roi.

NOS anciens Princes, en établiſſant les titres d'honneur avec tant dans ſageſſe, ont eu principalement en vûë de diſtinguer les rangs de l'Etat : mais ils ont en même-tems prétendu que les premiers ſeroient occupez par les gens vertueux. C'eſt pour les honnorer, qu'on régla les diſtinctions de chars & d'habits, qui ſe ſont ſi bien obſervées dans l'antiquité. Suivant les maximes de ces grands hommes, les richeſſes n'étoient point un titre qui diſpenſât de l'obſervation des Loix. Cet uſage étoit une leçon continuelle pour tout l'Empire, qui enſeignoit de préférer la vertu aux richeſſes; & les Peuples avoient dans ceux qu'ils voyoient au-deſſus d'eux, autant de beaux exemples en ce genre.

Aujourd'hui quelle différence ! on ne voit que luxe, que folles dépenſes ; ce mal va tous les jours en croiſſant. Les *Kong*, les *King*, les *Heou*, & les gens qui m'approchent ou comme parens & alliez, ou comme mes Officiers, au lieu d'entrer avec moi dans des ſentimens de zéle & de compaſſion ſur ces déſordres, les autoriſent par leurs exemples : au lieu qu'ils devroient par une attention continuelle ſur eux-mêmes, & par leur atchement aux Rits, ſervir de modéles aux Peuples, ils ſont tousocc upez de leur faſte & de leurs plaiſirs. Ils bâtiſſent des maiſons ſuperbes : ils ſe font de vaſtes jardins & de grands étangs : ils nourriſſent dans l'oiſiveté une foule d'eſclaves : ils rafinent tous les jours en habits : c'eſt à qui aura le plus de cloches, le plus de tambours, & un plus grand nombre de chanteuſes. Enfin dans leurs chars, dans leurs habits, dans les mariages, dans les funérailles, & dans tout le reſte, leur dépenſe eſt exceſſive. Ceux des Magiſtrats & du Peuple qui ſont riches, ſuivent ce mauvais exemple, & cet abus paſſe en coûtume.

Le moyen, qu'avec ces déſordres, puiſſent regner dans l'Empire la modeſtie, la tempérance, & la ſage œconomie ? Si ces vertus n'y regnent, comment n'y ſouffrira-t-on pas des mauvais tems ? ſera-t-il poſſible que chacun ait toûjours au-delà du néceſſaire ? O ! que le *Chi king* * a bien raiſon de dire : vous qui êtes au-deſſus des Peuples par votre rang & par vos emplois, veillez avec attention ſur vous-mêmes. Les Peuples ont les yeux ſur vous, prêts à ſuivre vos bons ou vos mauvais exemples.

* Nom de Livre.

Par ces préſentes, nous enjoignons à nos Miniſtres & aux Magiſtrats, de travailler à réformer tant d'abus. Le noir

& le verd ſont les couleurs, dont tout ce qui eſt Peuple doit ſe ſervir : qu'on ne lui en ſouffre point d'autre. Nous recommandons à tous les *Heou* & autres qui nous approchent, qu'ils s'examinent ſur cet article, & ſoient les premiers à donner l'exemple d'une réforme ſi néceſſaire.

SUR cette Déclaration, l'Empereur *Cang hi* dit : qu'on ſe tienne exactement aux diſtinctions établies. Que ceux qui ſont au-deſſus des autres, tenant leur rang ſelon les Loix, donnent à toute la Nation l'exemple de ce qu'on appelle, honnête épargne : c'eſt aſſurément une grande avance pour la réforme d'un Etat ; car auſſitôt tombe le luxe, ſource féconde de tant de maux : & comme ceux qui ſont dans les dignitez, dans les grands emplois, & dans l'abondance, ſont plus ſujets à s'oublier, *Tching ti* alloit droit au but, en s'adreſſant principalement à eux.

Declaration de l'Empereur Ngai ti, *par laquelle il réforme ſa Muſique.*

AUJOURD'HUI regnent parmi nous trois grands déſordres ; la prodigalité dans les repas, dans les vêtemens, &c ; la recherche de mille vains ornemens ; la paſſion pour les muſiques tendres & efféminées de *Tchin* * & de *Ouei*. De la prodigalité ſuit le déſaſtre des familles ; elles tombent à la troiſiéme génération, & tout l'Empire en devient plus pauvre. La recherche des vains ornemens fait qu'un grand nombre de gens s'occupent à des arts très-inutiles, au lieu de vacquer à l'agriculture. Enfin les muſiques tendres & efféminées inſpirent le libertinage. Vouloir, malgré tout cela, faire regner dans un Etat l'abondance & l'innocence ; c'eſt vouloir qu'une ſource toûjours bourbeuſe, forme un ruiſſeau d'eau pure & claire. Confucius avoit bien raiſon de dire qu'il falloit éviter la muſique de *Tchin*, & qu'elle inſpiroit le déréglement des mœurs.

Par ces préſentes, nous caſſons notre muſique, & tous les Officiers qui en avoient ſoin. Quant à la muſique ordinaire pour la cérémonie *Tiao*, nous ne prétendons point y toucher, non plus qu'aux inſtrumens pour la guerre. Ce ſont choſes approuvées dans nos *King* *, mais point d'Officiers exprès pour cela. Qu'on examine, & qu'on m'expoſe à qui des autres Officiers il convient d'en donner le ſoin.

L'EMPEREUR *Cang hi*, qui aime la muſique, & qui s'en picque, dit ſur cette Déclaration : la muſique a la vertu de calmer le cœur ; c'eſt par cet endroit que le ſage l'aime. Dailleurs, en ſe divertiſſant, il peut s'exercer à bien gouverner, par une application aſſez juſte & aſſez facile du Gouvernement à la muſique. Quant à cette muſique laſcive, elle n'entre point en comparaiſon. A quoi bon pour cela tant de dépenſes ? *Ngai ti* eut raiſon de la caſſer.

Une gloſe dit qu'il épargna par là les appointemens & l'entretien de 440. perſonnes.

* Ce ſont deux noms de pays autrefois petits Royaumes.

* Livres anciens faiſant regle.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 422 sur 741

DISCOURS
DE KIA CHAN, (a)
SUR LE BON OU LE MAUVAIS GOUVERNEMENT,

Addreſſé à l'Empereur Ven ti, *autrement dit* Hiao ouen.

PRINCE, j'ai oüi dire (b) qu'un bon Miniſtre eſt celui qui ayant l'honneur de ſervir un Prince, épuiſe pour ſon ſervice ce qu'il peut avoir de lumiéres, & lui témoigne ſur-tout ſon zéle par des remontrances ſincéres, où il ne déguiſe rien, dût-il lui en coûter la vie. C'eſt dans cet eſprit, que je vais dans ce diſcours vous entretenir du Gouvernement. Je n'irai point chercher fort loin dequoi faire ſentir la différence du bon & du mauvais. L'hiſtoire des *Tſin*, qui ont immédiatement précédé les *Han* (c), me fournira ſeule dequoi le faire. Daignez la parcourir avec moi, & y faire quelque attention.

On a ſouvent vû dans les premiers tems, de pauvres Lettrez ſimplement vêtus, parvenir par leur ſageſſe & leur vertu aux plus grands emplois, immortaliſer leur nom par leurs importans ſervices : on n'a point vû cela du tems des *Tſin*. *Chi hoang* Prince de *Tſin* devenu Empereur, & par là maître des revenus ordinaires de tout l'Empire, au lieu de ſe borner là, mit auſſi-tôt de nouveaux impôts, chargea les Peuples de corvées, & les rendit ſi miſérables, que ſon extrême rigueur ne pouvant faire craindre pis, les montagnes étoient pleines de brigans en troupes, & les chemins remplis de criminels qu'on traînoit aux priſons, ou bien aux ſupplices. Enfin il aliéna tellement tous les eſprits, que chacun au moindre bruit levoit les yeux & prêtoit l'oreille. On n'attendoit qu'un ſignal, pour ſecoüer un joug ſi peſant. Qui que ce fût qui le donnât, on étoit prêt à le ſuivre.

Tchin chin le donna ce ſignal; vous le ſçavez, Grand Prince, & vous n'en ignorez pas les ſuites. Au reſte, ſi *Chi hoang* épuiſa les Peuples par ſes impôts; il s'épuiſa lui-même par ſes dépenſes. Dans une marche qu'il fit depuis *Kien yeng* juſqu'à *Yong*, il changea de Palais juſqu'à trois cent fois, & il les trouva tous garnis ſans qu'on portât rien de l'un à l'autre, pas même ſes cloches & ſes tambours. (d) Pluſieurs des Palais qu'il habitoit, étoient ſi ſuperbement élevez, qu'ils ſembloient plûtôt des montagnes que des maiſons. Les bâtimens étoient hauts de quelques dixaines de *Gin**. Ils avoient du Nord au Sud mille pas, & de l'Eſt à Oueſt une demie lieuë. Le nombre & la richeſſe des équipages, répondoit à la magnificence des Palais. A quoi aboutit enfin tant de faſte? Ses deſcendans ſe trouverent n'avoir pas la moindre maiſon de paille.

Chi hoang fit faire pour ſes Couriers

* Un *gin*, c'eſt 80. pieds.

(a) *Tching te ſieou* dit que ſous la Dynaſtie *Han* le premier qui commença à donner par écrit des avis à l'Empereur, fut *Kia chan*. Il profita pour cela de la bonne diſpoſition de *Hiao ouen*. Ce Prince le fit *Heou*.

(b) Le Chinois dit mot à mot : votre Sujet a oüi dire. C'eſt une maniere ordinaire de commencer ces ſortes de pieces : je l'ai un peu rapprochée de notre uſage par un petit changement, qui n'eſt que dans l'expreſſion.

(c) *Ven ti*, à qui il parle, étoit le troiſiéme Empereur de la Dynaſtie nommée *Han*. Je dis nommée, car le nom de la famille étoit *Lieou*.

(d) *Tang king tchouan* ſur cet endroit, dit : *Kia chan* a de l'énergie; mais ſon ſtile n'eſt pas reglé. Cela tient du voiſinage des tems de troubles.

de

de grands chemins : il leur donna en largeur cinquante pas : il éleva des deux côtez des murailles de terre. Il y planta quantité de pins, & d'autres arbres toûjours verds. On ne pouvoit rien voir de plus beau. A quoi tout cela aboutit-il? Ses deſcendans à la ſeconde génération ne purent trouver un petit ſentier, par où fuir en ſureté.

Chi hoang choiſit le mont *Li* pour ſa ſépulture. Quelques cent mille hommes y furent occupez pendant dix ans. On y creuſa une vaſte foſſe d'une profondeur extrême. (*a*) On raſſembla au dedans pierres & métal de toute eſpéce. Pour les ornemens du dehors, on employa le plus beau vernis, les couleurs les plus vives, les perles mêmes les plus précieuſes, & autres bijoux. Dans un étage plus haut regnoient de vaſtes galeries : & au derriere de tout cela, s'élevoit une montagne faite à plaiſir, plantée d'agréables bois. Voilà bien de la dépenſe pour la ſépulture d'un ſeul homme ; je dis d'un ſeul homme, car ſes deſcendans, pour leur propre ſépulture, furent obligez de mandier quelques pieds de terre, & n'eurent pas même pour la couvrir, un petit toit de roſeaux.

Enfin, *Chi hoang*, comme une bête féroce, après avoir cruellement déchiré tous les *Tchu heou*, engloutit, pour ainſi dire, l'Empire entier, foula aux pieds toutes les Loix de l'humanité & de la juſtice. Mais la vengeance de *Tien** ne tarda pas à tomber ſur lui & ſur ſa famille. Voilà ce que j'oſe vous rappeller. Je vous prie d'y faire attention, & d'en profiter.

* Du Ciel.

Il eſt vrai que communément un ſujet fidéle & zélé, parlant ſans déguiſement, n'eſt guéres écoûté des Princes ; & qu'aſſez ſouvent, ſans leur être utile, il ſe perd lui-même. Mais il eſt encore plus vrai, que, ſans un tel ſecours, il eſt rare & difficile qu'un Prince gouverne bien. Auſſi les Princes les plus éclairez ont-ils un véritable empreſſement d'entendre des avis ſinceres : & les ſujets véritablement fidéles, ne craignent point de s'expoſer à la mort, pour donner au Prince qu'ils ſervent, ce témoignage de leur zéle.

Mais il en eſt des Princes à cet égard comme des terres. On a beau ſemer d'excellent grain ſur un ſol, qui n'eſt que pierre : bien loin de produire, il ne germe pas. Au contraire une terre graſſe & bien arroſée, multiplie abondamment la ſemence la moins bonne. Par exemple ſous *Kié** & *Tcheou**, les avis de trois grands hommes d'une éminente ſageſſe, *Koan long*, *Kitſe*, *Pikan*, n'eurent d'autre effet que de les faire périr. Sous *Ven vang*, tout au contraire ; non ſeulement ce qu'il y avoit de gens éclairez, lui communiquoient volontiers & utilement leurs lumiéres ; mais il n'y avoit pas juſqu'au moindre bucheron, qui ne dît librement ſa penſée, & l'on en profitoit ſi elle étoit bonne. Auſſi *Kié* & *Tcheou* (*b*) périrent-ils, & la maiſon de *Ven vang* fleurit.

* Deux méchans Empereurs.

* Celui de la Dynaſtie.

Un bon Prince fait donc, par rapport aux gens qui ſont capables de l'aider, ce que fait une bonne terre par rapport aux grains qu'on y ſeme : il les nourrit, & les multiplie autant qu'il peut. Telle eſt la force de la foudre, qu'il n'y a rien qu'elle ne briſe. Qu'un poids de dix mille *Kiun**, tombe d'enhaut, il écraſera infailliblement ce qui ſe trouvera deſſous. Or ces comparaiſons ſont encore trop foibles, pour exprimer ce qu'eſt à l'égard d'un Sujet, l'autorité du Souverain. Lors même qu'il ouvre le chemin aux remontrances, qu'il demande qu'on lui en faſſe, qu'il les reçoit bien, & qu'il en

* *Kiun* étoit 30. livres.

(*a*) Le Chinois dit : qui pénétroit juſqu'aux trois Sources ; Exaggération qui fait alluſion à quelque fable approchante de celle des Poëtes anciens ſur les Enfers. Ailleurs on met les neuf Sources.

(*b*) Au reſte le nom de la Dynaſtie *Tcheou*, tout ſemblable qu'il eſt, écrit & prononcé à l'Europeane, eſt très-différent dans l'écriture & dans la prononciation Chinoiſe du nom de ce méchant Prince.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 424 sur 741

profite; communément on craint encore, & il eſt rare qu'en ce genre on aille juſqu'où l'on pourroit aller. Que ſeroit-ce ſi le Prince aveuglé par ſes paſſions, emporté, cruel, ennemi de tout avis, tomboit de tout le poids de ſon autorité Souveraine ſur ceux qui lui en donneroient? Quand ils auroient toute la ſageſſe de *Yao*, & toute la fermeté de *Mong puen*, ils ne pourroient éviter d'en être écraſez. Mais auſſi un Prince de ce caractere ſeroit bien-tôt abandonné à lui-même. Il feroit les plus grandes fautes qu'on n'oſeroit l'en avertir; & par une conſéquence infaillible, l'Etat ſeroit en très grand danger.

Dans la premiere antiquité, nos ſages Princes avoient ordinairement en leur préſence un homme, dont le devoir & l'emploi étoit de marquer leurs fautes, & d'en tenir un mémoire exact. Ils avoient de plus deux Officiers, dont l'un étoit chargé de lire au Prince ce qui ſe faiſoit en proſe dans tout l'Empire touchant le gouvernement, l'autre avoit ſoin de recüeillir les vers & les chanſons qui couroient. Non ſeulement les Miniſtres & les autres gens en place, donnoient librement, ſuivant les occurrences, les avis néceſſaires & importans; mais chacun dans les grands chemins & en plein marché, pouvoit s'entretenir ſans crainte de ce qu'il déſaprouvoit. Par-là le Prince étoit exactement inſtruit de ſes devoirs & de ſes fautes. Or qu'y a-t-il de plus avantageux pour bien gouverner? Ils n'ignoroient pas ces anciens, la différence qu'il y a du Sujet au Prince, & ce qu'on devoit au rang qu'ils tenoient. Mais ils n'en étoient pas moins exacts à reſpecter les vieillards*, à ſe fournir de bons Miniſtres, en elevant les gens de mérite, & à ſe procurer, autant qu'ils pouvoient, des avis ſinceres. En reſpectant ainſi les vieillards, juſqu'à les ſervir de leurs propres mains, leur vûë étoit de faire fleurir la piété filiale dans les familles. Ils s'aſſocioient, pour ainſi dire, au gouvernement des gens de mérite; parce qu'ils ſçavoient combien il eſt dangereux qu'un homme ſi élevé au-deſſus des autres, ne s'enorgüeilliſſe de ſon rang, & que ſon orgüeil ne l'aveugle. Enfin ils ouvroient aux remontrances un ſi grand chemin, parce qu'ils ne craignoient rien tant que d'ignorer leurs propres fautes, & d'être par-là hors d'état de s'en corriger.

Chi hoang manquoit-il de grands talens? Non, ſans doute. Après s'être aſſujetti tout l'Empire, & détruit les ſix Royaumes qui le partageoient, il en fit un partage tout différent en *Kiun* (*a*) & *Hien*, (*b*) qu'il gouverna par des Officiers aimables. Du côté qu'il avoit le plus à craindre, il ſe fortifia d'une longue & prodigieuſe muraille. Il entroit lui-même ſur toutes choſes dans un auſſi grand détail, qu'un chacun le puiſſe faire dans une famille particuliere. Cependant *Tchin* (*c*) défit les Troupes de *Chi hoang*, & l'Empire paſſa bien-tôt aux *Lieou*; c'eſt que *Chi hoang* plein de lui-même n'écouta que ſa cupidité & ſon orgüeil.

Sous la Dynaſtie *Tcheou* les Empereurs érigerent juſqu'à mille huit cens petits Etats, dont chacun avoit ſon Prince, & chaque Prince ſes droits. Cependant on ne levoit ſur les terres qu'une ſimple dixme, & l'on n'éxigeoit des peuples que trois jours de corvées par an. Le peuple à l'aiſe & content, célébroit par ſes chanſons la douceur du gouvernement, & la vertu de ſes Princes, qui étoient de leur côté dans une honnête abondance. *Chi hoang* ſeul Maître de ces mille huit cens Etats, en épuiſe tous les revenus, accable tous les peuples; & n'ayant pas encore aſſez pour

* Il y avoit une cérémonie établie pour cela.

(*a*) C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Fou*, ou Villes du premier Ordre, qui en ont pluſieurs autres en leur dépendance.

(*b*) Villes du troiſiéme Ordre, dont pluſieurs enſemble font le diſtrict d'une du premier ou du ſecond Ordre.

(*c*) C'eſt le nom d'un homme de rien, qui ſe révolta contre *Chi hoang*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 425 sur 741

contenter ſon ambition & pour fournir à ſon faſte, il redouble ſes exactions & ſes cruautez. Il n'y a pas une famille, pas même un homme dans l'Empire, qui ne le regarde intérieurement comme ſon plus cruel ennemi, & qui ne le charge en ſecret de mille malédictions.

Enfin *Chi hoang*, dans un danger prochain de tout perdre, eſt le ſeul qui ne ſe voit point content; & plein de ſoi-même, il rencontre dans un voyage de belles pierres, il fait graver deſſus ſes exploits, & il ſe met, ſans héſiter, au-deſſus de *Yao* & de *Chun*. La poſtérité de nos plus heureux Princes n'a pû ſe maintenir ſur le Trône au-delà de vingt ou trente générations: *Chi hoang* s'en promet dix mille. Il ſe rit de l'ancienne coûtume, d'attendre après la mort à donner des titres de diſtinction. Il détermina le ſien lui-même, * & celui de ſes deſcendans par avance. Il ſe nomme *Chi hoang ti*, parce qu'il eſt le premier Empereur de ſa Maiſon. Il ordonne que ſon ſucceſſeur ſoit déſigné par *Eul chi hoang ti*, pour marquer la ſeconde génération, & ainſi de ſuite juſqu'à dix mille, ou plûtôt juſqu'à l'infini. *Chi hoang* cependant mourut bientôt. Des quatre coins de l'Empire on ſe ſouleva contre *Eul chi* ſon fils, qui ne valoit pas mieux que lui. *Eul chi* perdit en même tems l'Empire & la vie, & là finit la Dynaſtie *Tſin*.

* *Chi*, ſignifie commencer, commencement. *Eul* ſignifie Roi deuxiéme.

Mais d'où vient encore une fois, que *Chi hoang ti* ne s'apperçut point du triſte & dangereux état où il avoit réduit les choſes? C'eſt que perſonne n'oſoit parler; c'eſt qu'aveuglé par ſon orgüeil, il puniſſoit avec rigueur les moindres murmures; c'eſt qu'il faiſoit mourir ceux qui lui donnoient quelque avis ſincere; c'eſt qu'il ne donnoit à ſes Miniſtres ni autorité ni crédit. Il éprouva pour ſon malheur ce que dit notre *Chi hing*: Un Prince écoute-t-il? on lui parle; haït-il les avis? il n'en reçoit point: mais rien pour lui n'eſt plus à craindre qu'un tel ſilence. *Ven vang* qui l'avoit bien compris, en uſoit tout autrement. Auſſi le même *Chi king* dit à ſa loüange: paroiſſez gens de mérite, & produiſez-vous ſans crainte: vous êtes en ſûreté ſous un tel Prince: ſon plaiſir eſt de vous voir en bon nombre.

En effet, pour tirer des gens de mérite tout l'avantage qu'on en doit attendre, il faut les aimer & les honorer. Ainſi en uſoient anciennement les plus ſages Princes à l'égard de leurs Miniſtres. Non ſeulement ils les rendoient puiſſans & riches par de gros appointemens; mais ils les diſtinguoient encore davantage par des marques ſinguliéres de conſidération & de bienveillance. Un Miniſtre étoit-il malade? Le Prince alloit lui-même le viſiter, & ne comptoit pas combien de fois. Le Miniſtre mourroit-il? Le Prince prenoit le petit deüil, alloit en perſonne faire le *Tiao*, le voyoit vêtir ſelon la coûtume, & mettre dans le cercueil. Juſqu'à ce que cela fût fini, le Prince s'abſtenoit de vin & de viande. Pour la Muſique, il ſe l'interdiſoit juſqu'après les funérailles; & cela ſi ſévérement, que même dans les cérémonies ſolemnelles à l'égard de ſes propres ancêtres, il n'en uſoit point, ſi elles venoient à concourir avec la mort de ſon Miniſtre.

* Nom d'une cérémonie funebre.

Si nos anciens Princes diſtinguoient ſi fort leur Miniſtre mort, ils avoient auſſi pour lui, pendant qu'il vivoit, de grands égards. Se voyoient-ils? C'étoit toûjours ſelon les rits, en habit de cérémonie, avec décence & gravité. Le Miniſtre de ſon côté s'efforçoit en toute maniere de remplir parfaitement ſes devoirs, & craignoit beaucoup moins la mort, que de répondre mal aux bienfaits du Prince: c'eſt alors que tout proſpéroit, & pluſieurs générations poſtérieures ſe ſont encore reſſenti de cet heureux Regne. Aujourd'hui Votre Majeſté aſſiſe ſur le Trône de ſes Ancêtres, ſe rappellant leurs exploits & leurs vertus, paroît tout de bon vouloir les imiter, & par un Regne encore plus heureux que le leur, donner un nouveau luſtre à votre Maiſon, &

un nouvel éclat à l'Empire que vous tenez d'eux. C'eſt ſans doute dans cette vûë que vous recherchez & honorez les gens de mérite & de vertu. Tout l'Empire vous en applaudit, & l'on entend dire par-tout, que l'ancien Gouvernement va revivre. Il n'y a point d'homme de Lettres dans tout l'Empire, qui n'aſpire à ſe rendre capable d'y contribuer. Dès à préſent vous en avez à votre Cour un bon nombre, dont vous pouvez tirer de grands ſecours pour une ſi belle entrepriſe.

Mais pour moi, je ne vous le diſſimule point, voyant ceux que vous avez le plus diſtinguez entrer dans tous vos plaiſirs, où vous ne vous livrez que trop (a), je crains que de tant de gens d'un ſi grand mérite, vous retiriez bien peu d'avantage. Vous-même, ne vous relâcherez vous point? Je l'appréhende. Pour peu que vous le faſſiez, les *Tchu * heou* ſuivront votre exemple; les Miniſtres & les Magiſtrats en feront autant. Que deviendront vos bons deſſeins? Que n'avez-vous point fait depuis votre avénement à la Couronne, pour mettre vos peuples à l'aiſe? Vous avez fait des retranchemens ſur votre Table, ſur votre Muſique, ſur vos Equipages, ſur vos Troupes. Vous avez plus d'une fois relâché les Droits & les Tributs annuels. Vous avez réduit en terres labourables tous vos Parcs & vos Jardins. On a vû ſortir de vos Magaſins, pour le ſoulagement des pauvres, juſqu'à cent mille pieces d'étoffe. Vous avez reglé en faveur des vieillards des exemptions pour leurs enfans. Vous maintenez les Dignitez de *Nan*, de *Tze*, & autres ſemblables; chacun y peut monter par dégrez; leurs appointemens ſont conſidérables & bien payez; ſans compter les gratifications extraordinaires que vous faites ſur-tout à vos premiers Officiers & à leurs familles. Enfin vos bienfaits ſe ſont étendus juſques ſur les criminels: vous leur avez procuré du ſoulagement dans leur miſere: vous leur avez accordé la conſolation de voir leurs parens; & vous avez adouci en leur faveur la rigueur des Loix. Par-là vous avez non-ſeulement gagné le cœur de tous vos ſujets, mais encore vous avez attiré d'heureuſes pluies, qui ont été ſuivies d'une ample récolte. Il n'y a plus tant de miſérables: on voit beaucoup moins de voleurs; & **Tien* ſecondant vos bonnes intentions, a diminué le nombre des criminels, à proportion que vous avez adouci la rigueur des châtimens.

* Princes Tributaires.

* Le Ciel.

J'ai appris que dans les Provinces, les Magiſtrats faiſant publier vos Déclarations, il n'y a point de vieillard d'un âge ſi décrepit, qui ſoûtenu ſur ſon bâton, ne s'empreſſe de les entendre, & ne diſe en les entendant: que ne puis-je encore vivre un peu de tems, pour voir dans ſa perfection l'heureux changement, que va produire la vertu d'un ſi bon Prince! Les choſes étant ſur ce pied-là; votre réputation étant ſi bien établie dans tout l'Empire, & votre Cour fournie de tant de gens du premier mérite, au lieu d'en profiter pour achever heureuſement ce que vous avez ſi bien commencé, &

(a) *Tching te Sieou* dit: tout ce diſcours de *Kia chan* tend à corriger *Ven ti* de ce qu'il chaſſoit trop, & de ce qu'il menoit à la chaſſe ſes Miniſtres & ſes Conſeillers d'Etat. Il ſemble d'abord que pour cela il n'étoit ni néceſſaire, ni convenable, de rappeller l'hiſtoire des *Tſin*; mais dans le fonds cela n'eſt pas mal; car quoique *Ven ti* fût bon Prince, il commençoit à ſe négliger; au lieu de tenir de fréquens conſeils avec ſes Miniſtres, il faiſoit ſans ceſſe avec eux des parties de chaſſe. Une paſſion en attire une autre. Imiter le mal, c'eſt choſe facile. *Ven ti* pouvoit en venir à ſe perdre comme *Tſin*: c'eſt ce que *Kia chan* appréhende, & ce qu'il veut prévenir. En cela il n'eſt que loüable. Mais à mon ſens il finit mal. Car une de nos plus eſſentielles maximes eſt de perfectionner toûjours la vertu, & ſur-tout de fermer au vice toute avenuë. Or *Kia chan* en finiſſant, ouvre lui-même à ſon Prince un chemin au relâchement. En ce point il ſe dément, & ne ſuit pas la doctrine des *Iu* (Lettrez.)

Ainſi parloit *Tſing te ſieou*: ce Docteur a raiſon de parler ainſi; car le vrai *Iu*, qu'il a plû à quelques Européans d'appeller la Secte des Lettrez, n'eſt réellement que la doctrine commune à tout l'Empire. C'eſt ce que contiennent les Livres conſtamment reconnus pour *King*. Or, ſuivant ces Livres, tout le monde, & ſur-tout le Prince doit aſpirer à la plus parfaite vertu, veiller ſans ceſſe ſur ſes actions & ſur ſes penſées, pour ne pas donner d'entrée au vice. Moiennant cela, & avec le ſecours de *Tien*, le Prince & les Sujets ſont heureux, diſent ces Livres.

pour

pour ſoûtenir les eſpérances qu'on a conçûës de votre Regne; vous les emploïez ces grands hommes, à quoi ? A de purs amuſemens. Non, Prince, je ne le puis voir ſans une extrême douleur, & mon zele ne me permet pas de vous le diſſimuler. Hélas ! que notre *Chi king* dit vrai: bien commencer, c'eſt choſe ordinaire; mais bien finir, c'eſt choſe rare.

Au reſte, ne croyez pas que je vous propoſe rien de ſi difficile dans l'exécution. Je ſouhaitterois ſeulement que vous vous occupaſſiez moins de la chaſſe; que vous fiſſiez revivre à certains tems les cérémonies du *Ming tang* (*a*) & que vous fiſſiez rétablir & fleurir le *Tai hio* (le grand (*b*) College); vous en verriez avec plaiſir des fruits admirables; mais quant à ces Lettrez de merite, dont vous avez ſi bien fourni votre Cour, & que vous avez honoré des premiers Emplois, les amuſemens ne ſont point pour eux; bien loin de les y engager, ne ſouffrez point qu'ils vous y ſuivent. En uſer comme vous faites, c'eſt aller directement contre les maximes les plus ſaines, & la pratique la plus conſtante de la ſage Antiquité. Des occupations plus ſérieuſes doivent emporter tout leur tems: ils n'en ſçauroient emploïer trop à perfectionner leurs lumieres, à s'affermir dans le déſintéreſſement, dans la droiture, & dans les autres vertus. Sans cela ils s'amolliront peu à peu, & ne ſeront plus reconnoiſſables. Or, que des gens d'ailleurs ſi vertueux, non-ſeulement vous fuſſent inutiles, mais encore ſe corrompiſſent à votre Cour, quel dommage & quelle honte! J'en aurois un chagrin mortel. Divertiſſez-vous, à la bonne heure, avec quelques Officiers d'un plus bas étage. Traittez enſuite avec ceux-ci des affaires de votre Empire. Par-là, ſans renoncer à d'honnêtes divertiſſemens, vous pouvez maintenir en leur vigueur les deux points eſſentiels du Gouvernement, les Conſeils & les Rits.

SUR ce Diſcours, l'Empereur *Cang hi* dit: Pour la compoſition elle n'eſt pas reglée; mais le fonds du Diſcours eſt ſolide. Cette Piece, & les autres du même tems tiennent un peu du déſordre qui avoit ſi long-tems regné dans l'Empire avant les *Han*: mais auſſi l'on s'apperçoit que des gens qui voyent enfin l'Etat tiré de ces troubles, font leurs efforts pour empêcher qu'il n'y retombe. Les *Han* Occidentaux devoient beaucoup aux deux *Kia* & à *Tong tchong chu*. Ce furent eux proprement qui furent le bon levain de leur Dynaſtie.

KIA CHAN Auteur de la précédente Piéce, laiſſa auprès du même Empereur *Ven ti* un de ſes neveux nommé *Kia y*. Il fut fait *Po* * *ſe* à l'âge d'environ vingt ans; & peu après il fut élevé juſqu'au degré de *Ta fou*. *Ven ti* déferoit beaucoup à ſes conſeils. La plûpart des ordres qu'il donnoit, & des Reglemens qu'il faiſoit, étoient ſuggerez par *Kia y*. Mais la jalouſie des *Kiang* * & des *Koan* *, à qui la Maiſon régnante avoit les dernieres obligations, força *Ven ti* d'éloigner *Kia y*. Il le donna pour *Tai fou** au jeune *Vang* de *Tchang cha*. Il eut enſuite le même Emploi auprès du *Vang* de *Lean, hoai*. Ce jeune Prince vint à mourir. *Kia y* en conçut une douleur ſi vive, qu'il tomba malade, & mourut lui-meme peu après, n'ayant encore que trente-trois ans. Il n'en avoit pas vingt-ſix, quand il préſenta à *Ven ti* un Diſcours que je vais traduire. Tout long qu'il eſt, une Gloſe avertit qu'il étoit encore plus long, & que l'Hiſtorien des *Han* en a retranché plus d'un endroit.

* Titre d'honneur.

** Ce ſont deux noms de famille.

* C'eſt à peu-près comme Gouverneur.

(*a*) *Ming tang*. Les Antiquaires Chinois ont bien du Rabbiniſme ſur le *Ming tang*, & conviennent peu enſemble.

(*b*) En Chinois *Tai*, ſignifie le Très-grand, le premier; & *Hio* ſignifie Etude, Ecole, College.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 428 sur 741

Diſcours ou Memoire de Kia y, *adreſſé à l'Empereur* Ven ti.

GRAND Empereur, lorſque je conſidére attentivement l'état préſent de votre Empire, j'y vois une choſe capable de faire jetter les hauts cris ; deux autres choſes me tirent les larmes des yeux ; ſix autres me font pouſſer de grands ſoupirs ; ſans compter mille défauts moins conſidérables, qui ſont cependant contre la raiſon, & nuiſent au bon Gouvernement, mais dont il me ſeroit impoſſible de vous faire ici le détail. Dans tous les écrits qu'on préſente à Votre Majeſté, chacun répéte ces paroles : l'Empire n'a plus rien à craindre, ſa paix eſt bien établie, tout y eſt dans l'ordre. Pour moi, je ſuis bien éloigné de penſer de la ſorte : quand on vous parle ainſi, c'eſt ou par flaterie, ou faute de lumiére. Car enfin ſuppoſons un amas de bois, un homme endormi deſſus, le feu mis deſſous. Cet homme, quoique le feu ne ſoit pas encore venu juſqu'à lui, n'a-t-il rien à craindre ? Or n'eſt-ce pas une peinture aſſez naturelle de l'état préſent des affaires ? On néglige ce qu'il y a de capital, pour donner toute ſon attention à ce qui eſt le moins important. Il y a dans le Gouvernement une conduite fort irréguliere, mal ſoutenue, ſans aucune regle conſtante, & comment dit-on que tout eſt dans l'ordre ? Je n'en puis tomber d'accord, mais je ſouhaitterois plus que perſonne que cela fût ainſi.

Pour le mettre ce bon ordre dans l'Empire, & aſſurer par là ſa tranquillité, j'ai mûrement penſé au moyen de l'établir, & c'eſt ce que j'oſe vous expoſer dans ce diſcours. Je ſupplie V. M. de le lire avec quelque exactitude, pour en tirer ce qu'elle y pourra trouver de bon.

Je ne vous propoſerai rien qui puiſſe vous fatiguer trop l'eſprit & le corps. Je n'exige point que vous vous priviez du plaiſir de la muſique, qui vous charme. Mais ce qui eſt plus important, & ce qui n'eſt pas incompatible, c'eſt de contenir dans le devoir tous les Princes Tributaires, de prévenir la levée & les mouvemens des Troupes, d'entretenir la paix avec les *Hiong nou* (*a*), de vous faire obéir par tous vos Sujets, de vous attacher même les plus éloignez de votre Cour, de travailler ſur-tout à les rendre bons, & à diminuer, autant qu'il ſe peut, les procès & les crimes.

Voilà des points eſſentiels & capitaux. Si vous y réuſſiſſez, ce que je crois très-praticable, vous rendrez l'Empire heureux, & vous mériterez des loüanges & des honneurs qui ne finiront jamais. Votre poſtérité, en admirant les exploits de votre pere, louera encore plus votre vertu : elle vous regardera toûjours comme Confondateur de la Dynaſtie ; & ce *Miao* que vous vous êtes bâti par avance, auquel vous avez donné l'inſcription *Kou tching*, (*b*) aura dans la ſuite avec juſtice, le glorieux titre de *Tai tſong* ; (*c*) une longue poſtérité vous joindra toûjours à votre pere dans les honneurs qu'on lui rendra, tout l'Empire avec elle célébrera cette piété filiale, qui vous aura fait ſoutenir ſi bien l'honneur de votre

(*a*) C'eſt ainſi que les Chinois déſignoient certains Tartares de la Chine.

(*b*) *Kou* ſignifie Antiquité. *Ching* ſignifie perfectionner.

Venti, dit une Gloſe, fit bâtir de ſon vivant ſon *Miao*. Il y mit l'Inſcription *Kou tching*, voulant indiquer par-là qu'il étoit appliqué à donner la perfection à ce qu'avoit établi ſon pere.

(*c*) *Tai* ſignifie Très-grand. *Tſong* ſignifie Chef de Famille ; mais les deux mots joints ici enſemble ſont un titre d'honneur donné plus d'une fois aux Princes qu'on regardoit comme Confondateurs d'une Dynaſtie : de même qu'on a auſſi donné *Tai tſou*, pour titre à pluſieurs premiers Fondateurs de Dynaſties. *Tſou Tſong* joints, ſignifient les Ancêtres en général.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 429 sur 741

maiſon. On louera en même tems votre bonté, qui aura ſi bien pourvû aux beſoins de vos Sujets. On admirera ſurtout votre ſageſſe d'avoir donné au Gouvernement une telle forme, que quand parmi vos ſucceſſeurs, il ſe trouveroit quelque Prince, ou encore jeune, ou de peu de capacité, il ne laiſſeroit pas de regner tranquille.

Voilà ce que je vous propoſe. S'il vous paroît que c'eſt aſpirer bien haut, j'oſe cependant aſſurer qu'avec les lumiéres & les qualitez que vous avez, pour peu que vous vous aidiez de gens capables, vous pouvez y parvenir ſans beaucoup de peine. Je vais vous en expoſer les moyens avec franchiſe; & ce que je ſouhaitte le plus, c'eſt de voir que vous les agréez & que vous les mettez en pratique. Au reſte, je n'entreprens cette expoſition, qu'après un ſérieux examen de l'hiſtoire des ſiécles paſſez; qu'après avoir appliqué avec attention ce que j'en ai pû tirer, à l'état préſent des choſes; & qu'après y avoir long-tems penſé jour & nuit. Auſſi ne crains-je point de dire que ſi *Chun* & *Yu* reſſuſcitoient, pour vous aider de leurs conſeils, ils vous donneroient infailliblement ceux que je vais vous donner.

Dans les premiers tems d'une Dynaſtie, ſi on la veut bien établir, un peu de défiance eſt de ſaiſon. Celui qui eſt au-deſſus des autres, prend quelquefois de fauſſes allarmes, & ſe peut tromper dans ſes ſoupçons. De-là il arrive aſſez naturellement, que quelqu'un en ſouffre ſans le mériter. Mais les choſes ne peuvent guéres être autrement dans les commencemens d'une Dynaſtie; & ce n'eſt pas dans de telles circonſtances, que la ſûreté du premier maître, & le bien commun de l'Etat, peuvent compatir avec l'entiere indemnité des Puiſſances ſubordonnées, quand elles ſont trop grandes. Or prenez-y garde, & faites attention que votre cadet poſſede un Etat puiſſant. La tentation peut lui venir, ſi elle ne lui eſt pas déja venuë, de ſe faire Empereur d'Orient, & d'aller du pair avec vous. Du côté de l'Occident, le fils de feu votre frere aîné a des deſſeins ſur *Yong yang*; c'eſt une choſe ſûre: & quelques-uns même prétendent qu'ils ne tarderont guéres à éclater. Pour ce qui eſt du *Vang* de *Ou*, vous ſçavez quelles ſont ſes forces; c'eſt le plus puiſſant des *Tchu heou*: ce *Vang*, dis-je, fait tout à ſa tête dans ſes Etats, & ſe mocque de vos Loix; j'ai ſur cela des avis certains. Jugez de ce que peut oſer un Prince qui en uſe de la ſorte, n'ayant encore éprouvé que vos bontez.

Telle eſt la ſituation où vous êtes; ſituation peu différente de celle où étoient les Empereurs dans ces triſtes tems, dont le *Tchun tſiou** fait l'hiſtoire. Il eſt vrai qu'il n'y a pas actuellement de troubles conſidérables. Voici pourquoi: la plûpart des *Vang* ſont encore jeunes: ce ſont encore leurs Gouverneurs ou leurs Miniſtres, qui ont le maniment des affaires. Ces Gouverneurs & ces Miniſtres ſont gens mis de votre main, ou du moins ſincerement attachez à votre maiſon. Mais encore quelques années, voilà tous ces *Vang* devenus grands. Ils ſe ſentiront du feu de l'âge; ils ceſſeront d'être dociles. Leurs anciens Officiers prétexteront ou des maladies, ou d'autres raiſons pour ſe retirer. Alors ces jeunes Princes comme émancipez, ou feront tout à leur tête, ou donneront leur confiance à gens qui auront des intérêts particuliers. Ce changement fait, (or il n'eſt pas loin) ſi votre frere ou votre neveu ſe déclarent, & s'écartent ouvertement de leur devoir; quel moyen alors d'y remédier? Pour moi je n'en vois point; & je crois que *Yao** & *Chun** y ſeroient eux-mêmes embarraſſez. Qui veut bien faire ſécher, n'attend pas au ſoir, mais profite du grand Soleil. Que fait ce couteau en votre main, ſi vous ne voulez pas vous en ſervir? On attribuë à *Hoang-ti** ces deux proverbes; l'application en eſt aſſez claire. Profitez, Prince, profitez du tems & du pouvoir que vous

* C'eſt le nom d'un Livre attribué à Confucius.

* Deux Princes fameux par leur ſageſſe.

* Nom d'un ancien Empereur.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 430 sur 741

avez. Tout vous eſt facile : mais pour peu que vous différiez, il ſera trop tard. Le moins qu'il en puiſſe arriver, c'eſt que ce délai nous mette dans la fâcheuſe néceſſité de répandre un ſang qui a la même ſource que le vôtre. Qui peut répondre des autres ſuites ? N'eſt-ce pas ramener le tems des *Tſin* ? Hâtez-vous, Prince, faites un coup de maître : vous avez l'autorité : vous êtes Empereur : le tems vous eſt favorable, mais il preſſe. Soutenu du ſecours de *Tien* *, ne craignez que ce qui eſt véritablement à craindre. Procurez le repos & la ſûreté de l'Empire en prévenant le danger, & diſſipez l'orage qui le menace.

* Du Ciel.

Pour vous mieux faire ſentir l'importance de ce conſeil, rappellons quelques traits d'hiſtoire, & faiſons quelques ſuppoſitions. Vous vous ſouvenez ſans doute de ce que l'hiſtoire nous apprend d'un des *Vang* de *Tſi*, nommé *Hoen*. Il s'étoit rendu ſi puiſſant, qu'il ne s'en fallut preſque rien que les reſte des *Tchu heou* ne vinſſent à s'unir pour lui rendre hommage. Ils le reſpectoient beaucoup plus que l'Empereur. Si, vous étant alors Empereur, l'aviez laiſſé tranquillement en venir à ce dégré de puiſſance, qu'euſſiez-vous fait enſuite ? Euſſiez-vous enfin oſé entreprendre de le réduire ? Je n'en ſçai rien. Mais je crois ſçavoir & pouvoir dire, que vous l'euſſiez inutilement tenté.

Ne cherchons point ſi loin des exemples : il fut un tems plus proche du nôtre, que *Chang* regnoit en *Tſou*, *Kin pou* en *Hoainan*, *Poung yue* en *Leang*, *Hun ſin* en *Han*, *Tchang ngao* en *Tchao*, ayant *Koan kao* pour Miniſtre ; que *Lou koan* regnoit en *Yen* ; & *Tchin hi*, ſans être *Vang*, occupoit *Tai*. Suppoſons que ces ſix ou ſept Princes vivent encore ; qu'ils ſont bien établis chacun chez ſoi, que leurs Etats ſont floriſſans ; qu'ils n'ont rien à craindre les uns des autres ; dans cette ſuppoſition, vous qui êtes Empereur, ſeriez-vous ſans allarme ? Non ſans doute.

Après la mort de *Chi hoang* & d'*Eul chi* ſon fils, l'Empire étant en trouble & ſans maître, *Kao ti* votre pere prenant les armes, tous ceux que j'ai nommez ci-deſſus, les prirent auſſi. Chacun avoit ſes eſpérances & ſon parti. Nul d'entr'eux n'avoit dabord avec votre pere aucun engagement particulier. Ils ſe rangerent cependant tous peu-à-peu de ſon côté : il y eut en cela du bonheur : ils ſe trouverent tous gens aſſez modérez dans leurs prétentions. Mais ce qui leur fit prendre cette réſolution, c'eſt qu'ils ſentirent dans *Kao ti* une ſupériorité de mérite bien au-deſſus de l'envie ; aucun n'eut honte de lui céder. C'eſt ainſi que le mérite & la bravoure de votre pere, le placerent ſur le Trône. Il n'y fut pas plûtôt monté, que partageant ſa conquête avec ces Princes, il donna à chacun d'eux un Domaine de trente ou quarante *Hien* *, & à quelques-uns juſqu'à cent. Malgré ſa libéralité & ſon mérite, il ne ſe paſſa pas dix ans, qu'il y eut de divers côtez d'aſſez fréquentes révoltes. *Kao ti* depuis ce tems-là eut à peine un an bien tranquille. Cependant tous ces Princes connoiſſoient ſon habileté & ſa valeur : ils avoient ſenti ſa ſupériorité ; & c'étoit de lui perſonnellement qu'ils tenoient leurs terres. Si ces ſix ou ſept Princes, regnant chacun dans leurs Etats, les uns plus, les autres moins grands, mais tous cependant conſidérables, y avoient été ſans embarras ; & que vous euſſiez été alors Empereur, euſſiez-vous vêcu ſans inquiétude ? Turbulens comme ils étoient, euſſiez-vous pû les contenir dans le devoir & la ſoumiſſion ? J'oſe encore aſſurer que vous ne l'euſſiez pû faire, vous euſſent-ils appartenus, d'auſſi près qu'ils appartenoient la plûpart à celui qui portoit alors le nom d'Empereur.

* C'eſt ainſi que s'appellent les Villes du troiſiéme ordre, & leurs diſtricts.

Or, je vous le répete : bientôt, ſi vous ne vous preſſez d'y mettre ordre, vous verrez les choſes en venir là. Tous les *Vang*, vos Sujets de nom, ne le ſeront point en effet. Chacun fier de ſa puiſ-

ſance

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 431 sur 741

ſance réellement beaucoup trop grande, fera chez ſoi le petit Empereur, diſpoſera de tout indépendamment de vous, s'arrogera le droit d'accorder à celui-ci & à celui-là, telle dignité qu'il lui plaira ; de remettre les peines aux criminels ; de faire grace même à ceux qui auront mérité la mort : & peut-être que de ces *Vang*, quelqu'un plus puiſſant ou plus hardi, ira juſqu'à faire couvrir ſon char de couleur jaune, au grand mépris des Loix de l'Empire, & de votre autorité Souveraine. Si quelqu'un s'oublie de la ſorte, que faire ? Lui envoyer des ordres & des réprimandes ? Il s'en mocquera. Quoi donc ? L'appeller à votre Cour ? Voudra-t-il y venir ? Suppoſons cependant qu'il y vienne. Comment oſerez-vous le punir ſuivant la rigueur des Loix ? Maltraitter ainſi un parent proche, ce ſeroit mettre contre vous les autres ; pluſieurs ſe ſouleveroient infailliblement. Il y a encore à la vérité quelques *Fong kai* : (*a*) mais outre qu'ils ſont bien rares, à quoi ſert leur hardieſſe ? A peine ont-ils ouvert la bouche, qu'un coup de poignard, dont quelques bandits gagez leur percent le cœur, la leur ferme pour toûjours. Si donc vous ne prenez au plûtôt d'autres meſures, les choſes en vont venir à un point, que vous ne pourrez ni arrêter la révolte de vos parens, ni garantir de leurs violences ceux qui auront eu le courage de ſe déclarer pour vous contre eux.

Votre Dynaſtie *Han* n'a pas été plûtôt établie, que les *Liu* (*b*) abuſant du trop grand pouvoir qu'ils avoient acquis à la faveur d'une alliance, ſe ſont efforcez de la détruire. Mais ce qui cauſa ces troubles paſſez, je viens de vous l'indiquer. Les *Liu* étoient trop puiſſans. Par cette même raiſon n'avez-vous pas lieu de craindre, qu'on ne tente aujourd'hui contre vous en particulier, ce que ci-devant les *Liu* ont tenté contre toute votre Maiſon ; & que l'Empire ne retombe dans un état à peu-près ſemblable à celui d'alors ? En ce cas-là, qui peut répondre de l'événement ? Malgré vos grandes lumieres, vous y ſeriez pour le moins fort embarraſſé. Que ſeroit-ce ſi ce malheur tardoit aſſez pour tomber ſur quelqu'un de vos enfans, qui ſe trouvât n'en avoir pas tant ? Le Boucher *Tan* (*c*) diſſéquoit dans une matinée juſqu'à douze bœufs, ſans que ſon couteau eût la moindre bréche. Comment cela ? C'eſt qu'il ne s'en ſervoit que pour diſſéquer les chairs, & ſéparer adroitement les jointures. Venoit-il aux os, ou à quelqu'autre endroit qui en approchât pour la dureté ? Auſſi-tôt il prenoit la hache. Ce qu'eſt au Boucher le couteau, la clémence, la libéralité, & ſemblables vertus, le ſont au Souverain. Les Loix & ſon pouvoir ſont ſa hache. Or les *Tchu heou* d'aujourd'hui me paroiſſent être autant d'os ou de cartilages durs. Cela eſt du moins très-certain de deux. C'eſt une expérience aſſez conſtante, que c'eſt par les Princes ſubordonnez & puiſſans que commence le trouble.

Cela ſe voit ſenſiblement dans l'hiſtoire, particulierement dans un des endroits que j'ai touchez. La révolte commença par *Houi yu* ; auſſi étoit-il *Vang* de *Tſou*, Etat dont les forces étoient très-conſidérables. *Han ſin* le ſuivit de près. Pourquoi ? C'eſt qu'il étoit ſoûtenu des *Hou*. L'habileté de *Koan kao* Miniſtre de *Tchao* * avoit rendu cet Etat riche & puiſſant ; auſſi ſe ſouleva-t'il le troiſiéme. *Tching hi*, qui le ſuivit de près, n'avoit pas un grand Etat ; mais il avoit d'excellentes Troupes. Les autres ſe ſouleverent plûtôt ou plus tard, à proportion qu'ils étoient plus ou moins forts. *Li vang* de *Tchang cha* fut le ſeul qui ne s'écarta en rien du reſpect & de l'obéiſſance qu'il

* Nom d'une Nation Etrangere voiſine de la Chine.

(*a*) C'eſt le nom d'un homme, qui étant *Yu ſe*, avoit préſenté hautement à l'Empereur une accuſation contre *Li ong*, diſant qu'il falloit le punir de mort.

(*b*) Nom d'une famille dont étoit l'Impératrice, épouſe de *Kao ti*, Fondateur de la Dynaſtie appellée *Han*.

(*c*) Cette citation eſt tirée de *Keou tſe*, fameux Miniſtre ſous *Hoen Kong*, Prince de *Tſi*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 432 sur 741

devoit au Souverain : mais auſſi ſon Etat ne ſe réduiſoit qu'à vingt-cinq mille familles. On dit de lui avec vérité, que quoi qu'il ait moins fait qu'aucun des autres pour la Maiſon régnante, elle lui eſt cependant redevable, parce qu'il n'a jamais rien fait qui lui fût contraire. En effet, quoique l'éloignement où il étoit de la Cour Impériale, pût l'enhardir ; il demeura toûjours ſoûmis & fidele. Mais cette conſtante fidélité fut-elle un pur effet de ſa vertu, ou même de ſon naturel différent de celui des autres ? Ne peut-on point dire ſans témérité, que la différence de ſes forces y eut auſſi quelque part ? Venons donc au fait.

On donna autrefois à *Fan*, à *Ki* à *Kiang*, & à *Koan* quelques dixaines de Villes comme en gage, avec le titre de *Vang*. On a éteint dans la ſuite ces petits Royaumes, & il eſt bon de ne point les rétablir. On accorda aux deſcendans de *Han ſin* & de *Yué* le titre & le rang de *Tchu heou* : ils l'ont encore aujourd'hui. On peut, ſans grand inconvénient le leur laiſſer, mais ſans conſéquence pour aucun autre. Car ſi vous voulez tenir ſûrement tous les *Vang* dans le devoir, & couper pied aux intrigues des Grands d'un ordre inférieur aux *Vang* ; rien n'eſt mieux que de réduire les premiers ſur le pied du *Vang* de *Tchang cha*, & d'en uſer avec les ſeconds comme on a fait ci-devant avec *Fan*, *Ki*, *Kiang*, & *Koan*. Voulez-vous en même tems établir votre autorité, & aſſûrer à l'Empire une paix durable ; multipliez les Principautez, afin que chaque Prince ſoit moins puiſſant. La petiteſſe de leurs Etats leur ôtera la tentation de remuer. Alors il ſera facile, en les traittant bien, de vous les tenir attachez, & auſſi prêts à vous obéir ſelon les Loix de l'Empire, que les doigts ſont prompts à ſuivre le mouvement du poignet. Mettez les choſes ſur ce pied-là, & je vous répons que chacun dira : ô le grand trait de ſageſſe ! Voilà l'Empire en paix pour long-tems. Commencez par partager les trois Royaumes *Tſi*, *Tchao*, & *Tſou*, en autant de Principautez que le porte leur étenduë ; les rendant chacune à peu-près égale au Domaine de *Tchang cha* : reglez que les trois *Vang* qui poſſedent aujourd'hui ces trois Royaumes, donnent à chacun de leur fils ou petit-fils, ſelon l'ordre de leur naiſſance, une de ces Principautez, juſqu'à ce que chacune ait ſon Prince. Faites-en de même de *Leang*, de *Yen* & des autres Royaumes. S'il arrivoit que les fils & petits-fils des *Vang* d'aujourd'hui fuſſent en plus petit nombre que ces Principautez ainſi diviſées ; reglez que celles qui reſteront alors ſans Princes, ſoient données aux enfans des petits-fils.

Quant à certaines Principautez enclavées dans quelqu'un des ſuſdits Roïaumes, & poſſédées par des familles qui ont titre de *Tchu heou* ; il faut en marquer exactement les limites, en faire des Etats diſtinguez comme les autres, avec droit de ſucceſſion, ſans qu'ils puiſſent être réünis à votre Domaine, que pour cauſe de félonie. Par-là vous obligez plus de gens, ſans que vous preniez rien ſur perſonne à votre profit particulier ; & tout l'Empire applaudiſſant à votre ſageſſe, louëra auſſi votre déſintéreſſement. Les Etats ainſi diſtribuez, chaque branche penſera à ſe ſoûtenir dans le rang des *Vang*. Cet intérêt & leur foibleſſe les retiendra naturellement dans le devoir. Cela vous épargnera la peine d'en venir à des punitions éclatantes. On ne verra plus de ces tragiques événemens, & l'on n'admirera pas moins votre bonté & votre clémence, que votre déſintéreſſement & votre ſageſſe. Les Loix dès-lors ſeront en vigueur : vos ordres s'exécuteront : aucun Prince, eût-il *Li ki* ou *Koan kao* pour Miniſtre, n'oſera rien entreprendre. Les deſſeins qu'ont formé *Tchai ki* (a) & *Kai tchong*, ne pourront éclorre. Les Princes & ce qu'il y a de Grands dans l'Empire étant ſoûmis, les peuples ſe porteront aiſément au bien ; & tout l'Empire charmé, comme j'ai dit, de votre ſageſſe, de

(a) C'étoit ceux qui ſervoient de conſeil au *Vang* de *Hoai nan*, pour la révolte qu'il méditoit.

votre désintéressement, de votre clémence, reconnoîtra devoir encore plus à votre équitable fermeté. En effet, les choses étant une fois ainsi reglées, un jeune Prince, un enfant, fût-il posthume, viendroit à regner, qu'il ne s'ensuivroit pas le moindre trouble.

Enfin par-là vous assurez la tranquillité & la gloire de votre Regne : par-là vous consacrez votre mémoire aux siécles futurs. Oüi, un seul coup produit tous ces avantages. Je crois que vous le sentez, & moi je ne crains point de vous en répondre. Qu'y a-t-il donc qui vous retienne ? Peut-être que le mal vous paroît encore léger. Permettez-moi de vous demander, si l'on doit juger un corps bien sain, quand il a une jambe (*a*) si enflée, qu'elle égale le corps en grosseur, & un doigt (*b*) devenu gros comme le bras ? Vous conviendrez sans-doute, que non, & vous m'avoüerez qu'une telle enflure doit être regardée comme dangereuse. En effet c'est une chose certaine, que même un mal de doigt négligé fait assez souvent échoüer les plus habiles Médecins, devient incurable, & cause la mort. A plus forte raison doit-on craindre une pareille enflure, sur-tout lorsqu'elle est accompagnée d'une douleur vive aux pieds. (*c*) Voilà justement le mal que j'ai dit, capable de faire jetter les hauts cris.

Mais en voici un autre bien plus monstrueux. L'Empereur, quelqu'il soit, est sans contredit la tête de l'Empire, car il est au-dessus du reste de la nation. Au contraire les Barbares de nos Confins en sont les extrémitez inférieures, & sous ce regard, comme les pieds. Or aujourd'hui les *Hiong nou* nous font mille insultes ; & pour en éviter de plus fréquentes, la maison regnante leur fournit chaque année de grosses sommes, soit en argent, soit en autres denrées. Les exiger, c'est faire les maîtres. Leur payer cette espece de Tribut, c'est faire le sujet : les pieds sont en haut, la tête en bas : quel effroyable renversement ! Pendant qu'on le souffre, peut-on dire qu'il y ait dans l'Empire des Officiers vraiment zelez ? Cependant c'est réellement la triste & honteuse situation, où est aujourd'hui l'Empire, sans qu'on tâche à l'en relever : il souffre encore des douleurs violentes dans un de ses côtez : c'est du Nord-Oüest que je parle. Malgré les dépenses qu'on a faites pour y entretenir de nombreuses troupes, & des Officiers avec de gros appointemens, les peuples y sont toûjours dans l'allarme. Tous ceux qui ont tant soit peu de force, font sans cesse sentinelle : ils sont occupez jour & nuit à faire des feux, ou à donner des signaux semblables. Les Troupes de leur côté sont obligez de dormir la cuirasse sur le dos, & le casque en tête. Ce sont là, des maux réels, qui affligent votre Empire. Un Médecin offre un remede pour l'en guérir, on ne veut pas l'écouter. Cela n'est-il pas capable de tirer les larmes des yeux ? Portant, comme vous faites, le glorieux titre d'Empereur, n'est-ce pas une ignominie de vous rendre en effet comme Tributaire ? Si vous continuez de souffrir le dernier de tous les opprobres, & si vous laissez invétérer les maux présens ; à quoi aboutira cette conduite ? Parmi tous ceux dont votre Majesté prend les avis, il n'en est point qui ne convienne de la réalité des maux que je vous expose. Mais s'agit-il d'y remedier ? Ils ne voyent pas, disent-ils, comment s'y prendre. Pour moi, je suis d'un avis bien différent. Toute la nation des *Hiong nou* n'a pas tant de monde, qu'un seul des grands *Hien* de votre Empire. Or quelle honte n'est-ce pas pour ceux qui gouvernent, de ne pouvoir résister avec les forces d'un si vaste Etat, à une Puissance si limitée ! Les maux que nous souffrons des *Hiong nou*, sont si peu irrémédiables, qu'avec les seules forces d'un des

(*a*) Il indique le *Vang* de *Hoai nan*.
(*b*) Il indique le *Vang* de *Tsipé*.
(*c*) Il indique les *Vang* de *Tsou* & de *Tsi* ; l'un cousin germain de *Ven ti*, tous fils d'un de ses aînez.

Princes qui vous ſont ſoumis, pour peu qu'on ſuivît mes conſeils, bientôt ces barbares ſeroient domptez. Faites-en l'épreuve; vous ſerez dans peu Maître abſolu du ſort de *Tan yu*;* & je ferai donner, ſi vous voulez, les étrivieres au traître *Yué*** qui eſt à la tête de ſon Conſeil. Souffrez que je le diſe, ſi les *Hiong nou* ſont ſi fiers, c'eſt votre maniere d'agir qui en eſt la cauſe: au lieu de courir ſur ces ſauvages qui vous inquiétent, vous vous amuſez à courir des ſangliers: au lieu de donner comme il faut la chaſſe à ces canailles qui ſe révoltent, vous chaſſez des liévres; & pour un divertiſſement frivole, vous négligez de penſer à de ſi grands maux. Ce n'eſt pas ainſi que ſe procurent le repos & la ſûreté. Il ne tiendroit qu'à vous, ſi vous le vouliez bien, de rendre votre autorité redoutable, & de faire aimer votre vertu aux contrées les plus éloignées, même au-delà des bornes de votre Empire. Et cependant aujourd'hui à peine pouvez-vous vous aſſurer d'être obéï à 30. ou 40 lieuës de votre Empire. C'eſt la ſeconde choſe que j'ai dit devoir tirer les larmes des yeux à quiconque ſe ſent du zéle.

* C'eſt le Prince des *Hiong nou*.

** C'étoit un Chinois fugitif.

( ) Le luxe monte aujourd'hui à un tel excés, que le ſimple peuple orne de broderies les habits, & même les ſouliers des jeunes garçons & des jeunes filles qu'il eſt obligé de vendre. L'on n'en voit point venir au lieu où on les aſſemble pour être vendus, qui ne brillent de ces ornemens. De ce qui faiſoit autrefois la parure de l'Impératrice, de ce qu'elle ne portoit qu'au Temple, des gens d'une condition médiocre en font aujourd'hui la parure de leurs femmes & de leurs eſclaves. Ces haches & ces autres figures en broderie, autrefois uniquement réſervées pour l'habit de cérémonie de nos Empereurs; aujourd'hui un Marchand devenu riche en pare un ſalon, où il cauſe & où il mange. Qui ne dira pas en voyant ce déſordre, que les forces de l'Empire ſont épuiſées? Non, elles ne le ſont pas en effet, mais elles vont l'être.

Quand je vois des gens qui n'ont point de rang, parer ainſi leurs maiſons, tandis que votre habit eſt d'une étoffe aſſez groſſiere, & de la teinture la plus commune; quand je vois les ſouliers d'une vile concubine mieux brodez que le collet de l'Impératrice; je crie principalement au déſordre: mais je vois auſſi que ce déſordre eſt de nature à être bien-tôt ſuivi de la miſere. En effet, je ne ſçai combien d'hommes étant occupez à faire des habits pour un ſeul, le moyen qu'il n'y ait pas bien des gens qui manquent d'habits. Il y a dix hommes qui mangent ſur ce que rendent les terres, pour un qui travaille à les labourer: le moyen qu'il n'y ait pas bien des gens qui manquent d'alimens? Or prétendre maintenir dans l'ordre un Peuple que la faim & la nudité preſſent, c'eſt prétendre l'impoſſible. Voilà ce qui épuiſe & ce qui ruine l'Empire: voilà ce qui produit les brigandages & les révoltes, qui commencent à s'élever.

Cependant il n'eſt pas rare qu'on vous diſe: tout va bien, laiſſons les choſes comme elles ſont: & ceux qui vous parlent ainſi, ſont les fortes têtes. On ne peut pas imaginer un plus grand renverſement dans les Coûtumes: tous les rangs ſont confondus; plus de diſtinction entre les Grands & le Peuple. On entame juſqu'au reſpect dû à Votre Majeſté Souveraine, & on ne ſe laſſe point de vous dire: ne remuons rien, tout va bien. Qu'y a-t-il de plus capable de faire pouſſer de grands ſoupirs?

Tchong yang,* ſans s'embarraſſer de

* Nom d'un Miniſtre de *Tſing*.

(*a*) Ici commence l'expoſition des choſes capables de faire pouſſer de grands ſoûpirs. Suivant l'Auteur il devroit y en avoir ſix; mais *Ting king* dit qu'il n'y en a que trois diſtinctement touchées dans ce Diſcours tel qu'il eſt dans l'hiſtoire approuvée. On le trouve, dit-il, plus ample dans des Recueils faits depuis, qui méritent peu de créance. On a donc laiſſé les lacunes, telles qu'elles ſont dans le corps de l'hiſtoire.

la

la vertu, s'occupa tout entier à ſuggérer à ſon Prince des moyens de tirer de l'argent & d'en amaſſer. Auſſi ſe fit-il, en deux ans qu'il fut en Charge, un effroyable changement dans les mœurs. Le fils d'un homme pauvre ne penſoit qu'à quitter ſon pere, pour s'attacher en qualité de gendre à quelqu'un qui fût plus à ſon aiſe. Tandis qu'un pere & une mere remuoient la terre, & manioient le crible, le fils gras de leurs travaux faiſoit l'homme important, & prenoit des airs de fierté même à leur égard. On voyoit une jeune femme, en donnant la mamelle à ſon enfant, diſputer inſolemment contre ſon mari; les brus & les belles-meres ſans union, ſe regarder de travers à chaque moment, & s'eſpionner mutuellement. Il reſtoit encore dans les hommes de la bonté pour leurs enfans, & du goût pour les richeſſes: mais ne différer que par-là des bêtes, c'eſt s'en diſtinguer par bien peu de choſe.

Malgré cela, *Chi hoang* ſuivant ſon projet, & profitant des conjonctures favorables, envahit ſix Royaumes, & ſe fit Empereur. Il ne s'agiſſoit plus que de prendre les moyens de maintenir ſa famille ſur le Trône. Ce moyen étoit la tempérance, la modeſtie, la bonté, la droiture, la bonne foi, le maintien des Loix établies. *Chi hoang* ne ſçut pas les prendre: il ſuivit aveuglément la route que lui avoit frayée *Chang yang*: il ne penſa qu'à prendre & à dépenſer. Son exemple fut imité dans tout l'Empire: chacun y prit pour unique Loi ſa paſſion & ſon pouvoir. Les gens d'eſprit mirent leur ſageſſe à tromper les ſimples. On fit conſiſter la bravoure à profiter de la foibleſſe & de la timidité d'autrui. C'étoit aſſez qu'on fut plus robuſte qu'un autre, pour qu'on ſe crût en droit de lui faire inſulte. Enfin le déſordre fut extrême, & devint inſuportable.

Ce fut dans ces conjonctures que parut un homme d'un mérite (*a*) ſupérieur. Tout ceda à ſa valeur, tout ſe rendit à ſa vertu: & comme on diſoit auparavant la Dynaſtie *Tſin*, on dit depuis la Dynaſtie *Han*. Mais quoique les *Tſin* ſoient paſſez, les vices de leur tems durent encore: le luxe eſt preſque toûjours le même: les Rits tombent de plus en plus; avec eux la pudeur & la vertu s'évanouiſſent. Ce changement de mal en pis, devient chaque mois plus ſenſible, & bien plus encore, chaque année. Tuer ſon pere ou ſon frere, ce ſont des crimes, qui quoiqu'énormes, ne ſont pas ſans exemple de nos jours. Pour ce qui eſt des vols & des brigandages, ils vont ſi loin, qu'on a bien oſé forcer les appartemens les plus intérieurs du Palais de votre pere & de votre frere, pour en enlever les meubles. (*b*) Enfin la licence eſt devenuë ſi grande, que dans cette Capitale on a vû de vos Officiers être volez & égorgez en plein jour.

Pendant que d'un côté l'on commet ces violences, on voit de l'autre un riche fripon, contrefaiſant l'honnête homme, fournir aux greniers publics, quelques cent mille charges de grains, ou donner en argent de groſſes ſommes, & ſe procurer à ce prix les plus grands emplois: déſordre plus grand encore que tous les autres dont jai parlé: déſordre cependant devenu commun, quoiqu'on ait ſoin de vous le cacher. Pendant qu'on vous exaggere certaines fautes particulieres, on voit le ſiécle ſe corrompre, les plus grands vices regner, les plus grands abus s'établir. On le voit ſans émotion & d'un air tranquille. On diroit, à voir l'inſenſibilité de vos grands Officiers ſur ces déſordres, qu'ils jugent que les choſes doivent être ainſi, ou que ce n'eſt pas à eux d'y mettre ordre. Mais ſur qui donc s'en repoſer? Sur les Magiſtrats ordinaires

(*a*) Il indique *Lieou pang*, ſurnommé *Kao ti*, ou *Kao tſou*, Fondateur de la Dynaſtie *Han*, pere de *Venti*, à qui il parle.

(*b*) Une Gloſe dit: *Ven ti* étoit un bon Prince. La poſtérité l'a fort loué. *Kia y* ſçavoit bien lui-même que tout n'alloit pas ſi mal; mais il vouloit que tout allât mieux, & il exaggere exprès, pour frapper & toucher ſon Prince.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 436 sur 741

& leurs Subalternes ? Hélas ! aſſez occupez de leurs écritures & de leurs regiſtres, ils ne portent guéres leurs vûës plus loin : & quand ils auroient aſſez de lumiéres & de vertu, pour appercevoir ces maux & pour en être touchez ; réformer tant d'abus, remédier à tant de déſordres, inſpirer de nouveau à tout l'Empire l'amour du devoir & de la vertu, c'eſt certainement une entrepriſe beaucoup au-deſſus de leur portée.

Il ne reſte donc plus que Votre Majeſté qui doit prendre le ſoin de remédier à tous ces maux. Or je ne vois pas qu'elle les ſente, ou qu'elle s'en allarme ; c'eſt dequoi je la plains le plus. Car enfin maintenir l'autorité Souveraine, bien diſtinguer les conditions, mettre l'ordre dans les familles ; ce ſont des choſes dont *Tien* * a chargé les Empereurs, & qu'il ne fait pas par lui-même. C'eſt ſur-tout dans ces ſortes de matieres, qu'il eſt très-vrai de dire que n'avancer pas, c'eſt reculer, & que ne mettre pas les choſes ſur un bon pied, c'eſt abſolument les laiſſer tomber.* *Koan tze* dit : l'exactitude à garder les rits, la droiture, le déſintéreſſement, la pudeur, quatre grands arcs-boutans du gouvernement, s'ils tombent, leur chûte eſt ſuivie de la ruine de l'Etat.

Koan tze, pourroit dire quelqu'un, eſt un aſſez pauvre Auteur ; ſoit, je veux bien le ſuppoſer. Il eſt d'autant plus honteux d'être moins éclairé que lui. Rien de plus vrai que ce que j'en cite. *Tſin* laiſſa tomber ces quatre arcs-boutans ; & incontinent après il tomba lui-même. Au bout de treize ans, ſa ſuperbe Cour fut une colline déſerte. Pouvons-nous dire qu'aujourd'hui ces quatre arcs-boutans ſoient en bon état ? Non, ce ſeroit trop nous flatter. Auſſi voit-on déja s'applaudir & ſe licentier ceux qui enfantent de pernicieux deſſeins. Déja naiſſent de tous côtez les ſoupçons & les défiances. Pourquoi donc ne pas travailler au plûtôt à regler ce qui doit l'être ; à bien établir la diſtinction néceſſaire entre l'autorité ſouveraine & les Puiſſances ſubordonnées ; la différence dans les conditions, le bon ordre dans les familles ? Par-là ceux qui avoient formé de nuiſibles projets, perdront l'eſpérance de nuire ; par-là ceſſeront les ſoupçons & les défiances ; par-là vous donnez à votre Poſtérité une regle facile à ſuivre ; par-là vous aſſurez pour bien du tems la paix & le bonheur de tout l'Empire. Négliger des choſes de cette importance, c'eſt s'expoſer ſur une Barque à paſſer un fleuve large & rapide, ſans avoir ni corde ni rame. Le courant l'entraîne ; & pour peu que le vent ſouffle & faſſe élever les flots, elle eſt perduë. N'eſt-ce pas où nous en ſommes ? Et n'eſt-ce pas encore une choſe propre à faire pouſſer de grands ſoupirs ?

Les trois premieres Dynaſties comptent chacune pluſieurs générations. Celle de *Tſin* qui leur a ſuccedé n'en compte que deux fort courtes. Certainement à ne regarder que les qualitez & les inclinations naturelles, il n'y a pas ſi loin d'homme à homme. D'où vient que les trois familles, *Hia*, *chang*, *Tcheou*, ont eu tant de regnes heureux & longs ; au-lieu que la Dynaſtie *Tſin* toûjours en trouble, a preſque auſſi-tôt fini que commencé ? En voici une des cauſes & peut-être une des principales. Anciennement nos Empereurs avoient-ils un Prince heritier ? Ils le déclaroient tel avec ſolemnité. On nommoit quelque homme de conſidération, qui le conduiſoit au *Kiao* (*a*) du midi, pour ſe préſenter à *Tien*. Tous les grands Officiers de la Cour l'y ſuivoient. Là en habit de cérémonie, ils ſe préſentoient avec reſpect devant le jeune Prince pour le reconnoître héritier de la Couronne. Quoiqu'il fût déſigné ſucceſſeur, paſſoit-il devant le Palais de ſon pere ? Il deſcen-

* Le Ciel.

* Ancien Miniſtre du roïaume de *Tſi*.

(*a*) C'étoit l'endroit deſtiné pour les cérémonies ſolemnelles en l'honneur du *Chang ti*. *Chang*, Suprême. *Ti*, Empereur, ou Seigneur, Maître.

doit de cheval ou de ſon Char. Rencontroit-il en paſſant le Palais de ſes Ancêtres? Il hâtoit le pas. Par toutes ces cérémonies on lui apprenoit l'obéiſſance & la pieté envers ſes parens; & l'on ſe hâtoit ainſi de travailler dès ſon enfance à le bien inſtruire. *Tching vang* * pouvoit à peine marcher, qu'on mit auprès de lui *Tchao kong* en qualité de *Tai pao*; *Tcheou kong* en qualité de *Tai fou*; & *Tai kong* en qualité de *Tai ſe*. Chacun de ces trois Seigneurs avoit un ſecond qui ne quittoit jamais le Prince. Le premier étoit chargé de la garde de ſa perſonne. Le ſecond étoit ſon Gouverneur, & le troiſiéme ſon Précepteur. Ces hommes qu'on choiſiſſoit pour former un jeune Prince, étoient recommandables par leur vertu, & également capables d'en donner à propos des leçons. Ils lui en donnoient en effet aſſez fréquemment: mais ils étoient ſur-tout attentifs à ce qu'il ne parlât qu'à des gens bien ſûrs pour les mœurs, & qu'il ne vît rien qui ne fût dans l'ordre. Enfin tous les Officiers de ſa ſuite étoient gens vertueux, graves, ſçavans, mais en même tems ingénieux à profiter de tout pour le bien inſtruire. Un homme qui naît, & qui eſt élevé dans le pays de *Tſi* ou de *Tſou*, en prend infailliblement l'accent. Un Prince élevé, comme j'ai dit, pouvoit-il manquer de prendre un bon pli? Confucius le dit, & il eſt vrai: l'éducation eſt comme une ſeconde nature; & l'on fait comme naturellement ce dont on a l'habitude.

* Un des Empereurs de la Dynaſtie nommée *Tcheou*.

Le Prince héritier étant devenu nubile; on le faiſoit alors paſſer ſucceſſivement par ſix eſpeces d'appartemens, qui étoient autant d'Ecoles. Dans la premiere qui étoit à l'Orient, on l'inſtruiſoit des Rits en détail, & ſur-tout de ce qu'il devoit obſerver à l'égard de ceux que le ſang ou l'alliance mettoit au nombre de ſes proches: là on lui apprenoit à préférer les plus proches aux plus éloignez, quand tout eſt d'ailleurs égal; à les traitter tous avec bonté; à les tenir bien unis, chacun dans leur rang. De-là il paſſoit à l'Ecole du Midi: il y apprenoit à faire à propos diſtinction des âges; à inſpirer du reſpect aux plus jeunes pour les plus âgez; à établir parmi les uns & les autres la bonne foi, & à prévenir ainſi toute diſſenſion & tout procès. Il alloit enſuite à l'école de l'Occident: c'eſt-là qu'on l'entretenoit du choix que doit faire un Souverain des Officiers qu'il met en place. Les maximes qu'on lui donnoit, étoient de préférer toûjours la vraye ſageſſe aux autres talens; d'honorer particulierement ceux qui ſe diſtinguent par leur vertu; enfin de ne mettre dans les grands emplois, que gens d'une habileté & d'une vertu non commune, gens capables de voir & d'exécuter tout ce qui peut faire fleurir l'Empire. De l'occident il paſſoit au Nord, où on lui expoſoit la différence des conditions; les égards que doit avoir le Souverain pour ceux que de grands emplois, ou des dignitez éminentes élevent au-deſſus des autres, afin d'entretenir par-là dans l'Etat cette diſtinction de rangs ſi néceſſaire, & d'obliger chacun à tenir le ſien. Après avoir paſſé par ces quatre Ecoles, il montoit à une cinquiéme ſupérieure aux autres. Là, ſous les plus habiles Maîtres, il prenoit des leçons plus profondes & plus étenduës. Après chacune il ſe retiroit avec ſon *Tai fou* (Gouverneur,) qui lui en faiſoit rendre compte. S'il avoit mal pris les choſes, le *Tai fou* le redreſſoit, & l'en puniſſoit même quelquefois. Mais ſur-tout il lui inculquoit les points les plus importans, & lui aidoit à les bien comprendre. Ainſi formoit-on en même tems & ſon eſprit & ſon cœur: ainſi devenoit-il tout à la fois & vertueux & capable: ainſi ſe mettoit-il en état de gouverner.

Commençoit-il à ſe former? Au lieu des Officiers que j'ai nommé, on lui en donnoit d'autres, leſquels, avec moins d'autorité, mais avec autant de vigilance éxaminoient ſes actions. Il avoit auprès de ſoi un Hiſtorien établi exprès, pour faire un mémoire de ſes actions pendant le cours

de la journée ; un autre l'obſervoit pendant les repas, & l'avertiſſoit ſur le champ, s'il lui échappoit quelque indécence. De plus il y avoit une banniere expoſée dans un lieu public, où chacun pouvoit afficher ce qu'il croyoit bon à propoſer ; d'un autre côté une table raſe où chacun pouvoit écrire ce qu'il croyoit être à corriger. Et quiconque avoit à faire quelque remontrance preſſante, n'avoit qu'à battre certain tambour ; ſur le champ on l'écoutoit. Au reſte tout cela étoit utile à l'Etat, ſans être fort chagrinant pour le Prince. Elevé dès l'enfance dans des écoles de ſageſſe & de vertu, on n'avoit à reprendre en lui rien de honteux ou de grief. Comme il étoit imbu de longue main des maximes les plus ſaines & les plus ſûres, il prenoit comme naturellement en toutes choſes le bon parti.

D'ailleurs les cérémonies établies à certaines ſaiſons & à certains jours, cérémonies, dont ſous trois fameuſes Dynaſties, l'Empereur ne ſe diſpenſoit jamais, étoient pour lui & pour tout l'Empire d'une grande utilité. Les unes enſeignoient & inſpiroient le reſpect pour le Souverain ; les autres, l'obéiſſance & la piété envers les parens ; d'autres, la gravité & la bienſéance. Il n'y avoit pas juſqu'aux moindres obſervances, qui avoient quelque fin ſemblable. C'étoit la coûtume, par exemple, que le Prince ne vît point mort un animal, qu'il avoit coûtume de voir vif ; qu'il ne mangeât point des animaux, qu'il auroit entendu ſe plaindre ſous le couteau ; & que pour cela même il évitât d'approcher jamais des cuiſines. Or la fin de tout cela étoit d'entretenir dans le Prince, & d'inſpirer à tout le monde la bonté, la douceur, & la clémence. On demande comment a tant duré chacune de nos trois fameuſes Dynaſties ? C'eſt en employant tous ces moyens, mais ſurtout en prenant ſoin de bien élever l'héritier de la Couronne.

Le contraire arriva ſous les *Tſin*. La politeſſe & la modeſtie étoient des vertus preſque inconnuës. Le plus reſpecté étoit celui qui ne cédoit à perſonne, qui étoit le plus fécond en paroles injurieuſes, & qui en accabloit le plus hardiment les premiers venus. Alors le Gouvernement ne rouloit ni ſur les rits, ni ſur la vertu ; c'étoit uniquement ſur les punitions : juſques là que *Tchao kao* donné pour Gouverneur à *Hou hai* (*a*) ne l'entretenoit d'autre choſe. Aujourd'hui c'étoit des têtes coupées, demain des familles éteintes. Auſſi qu'en arriva-t'il ? *Hou hai* monté aujourd'hui ſur le Trône, demain il tuë lui-même un de ſes Sujets. Les remontrances les plus reſpectueuſes & les plus juſtes paſſent pour des murmures ſéditieux. Les conſeils les plus importans ſont traittez de bagatelles ; & le Prince regarde auſſi froidement couper des têtes que des roſeaux. Faut-il attribuer tant de cruauté au ſeul naturel de ce Prince ? Non ſans doute ; & la mauvaiſe éducation y avoit la plus grande part. Voici deux Proverbes aſſez communs : l'un dit, vous n'avez pas d'uſage dans certaines choſes : ſuivez ceux qui y ont réüſſi. L'autre dit : où le premier Chartier a verſé, celui qui le ſuit eſt ſur ſes gardes.

Nos trois fameuſes Dynaſties ont fleuri durant long-tems : nous ſçavons ce qui s'y faiſoit ; il ne tient qu'à nous de l'imiter. Le faiſons-nous ? La Dynaſtie *Tſin* s'eſt perduë en très peu de tems. Les méchans chemins qu'elle a pris, & qui l'ont conduite à ſa perte, nous ſont connus : ſes traces ſont bien marquées. Les évitons-nous ? C'eſt vouloir périr comme *Tſin*, que de marcher ſur ſes traces. Je l'ai dit, & je le répéte : de l'éducation du Prince héritier dépend le ſort de l'Empire ; mais le ſuccès de cette éducation, d'où dépend-il ? De deux choſes eſſentielles. La premiere eſt qu'il faut s'y prendre de bonne heure ; la ſeconde, qu'il faut faire un bon choix des perſonnes qu'on lui donne pour l'inſtruire. Quand on s'y prend

(*a*) C'étoit le nom du fils de *Chi hoang* déſigné ſon ſucceſſeur ; celui-là même qu'on ſurnomma depuis *Eul chi*.

de

de bonne heure, avant que rien ait préoccupé le cœur du Prince, les bonnes impreſſions ont toute leur force. Il ne reſte plus qu'à lui donner des gens qui ſe conduiſent avec ſageſſe & dextérité : au contraire, ſi l'on différe, & qu'on lui laiſſe prendre un mauvais pli, on a beau mettre enſuite auprès de lui des gens de mérite, ils le ſuivent, l'accompagnent, ſont témoins de ſes défauts ; mais rarement ils réüſſiſſent à le corriger. Les gens de *Ou* & de *Yué* naiſſent avec les mêmes inclinations ; ils ont tout ſemblable dans l'enfance juſqu'à l'accent. Sont-ils devenus hommes faits ? C'eſt une antipathie ſi grande entre ces deux peuples d'ailleurs ſi voiſins, qu'ils ne peuvent ſe ſouffrir. Quelle en eſt la cauſe ? L'éducation & la coûtume. J'ai donc eu raiſon de dire que pour bien réuſſir dans l'éducation d'un Prince, il faut commencer de bonne heure & faire un bon choix : moyennant quoi le ſuccès en eſt comme certain, & conſéquemment l'Empire eſt heureux. Car, comme dit le *Chu king* : le bonheur de tous les peuples dépend d'un homme. C'eſt à quoi il faudroit penſer : c'eſt actuellement ce qu'il y a de plus preſſé. (*a*)

Les plus éclairez des hommes voyent toûjours moins clair dans l'avenir que dans le paſſé. Or à quoi tendent les rits ? C'eſt à prévenir les déſordres ; au lieu que les châtimens ſont pour les punir. De-là vient qu'il n'y a perſonne qui ne conçoive d'abord l'importance, la néceſſité, & l'effet des punitions. Récompenſer la vertu, pour animer à la ſuivre ; punir le vice pour en détourner, ſont deux grands reſſorts du Gouvernement. Nos anciens Sages les ont employez avec une conſtance, une fermeté, & une équité incomparable. Je ſuis fort éloigné de les rejetter. Et ſi je m'attache ici à recommander les rits, c'eſt que les rits après tout ont ſur les châtimens cet avantage, qu'ils tendent à exterminer le vice avant qu'il naiſſe. Ils inſtruiſent peu à peu, & comme inſenſiblement les peuples : ils les éloignent doucement du mal, & les dirigent vers le bien, preſque ſans qu'ils s'en apperçoivent. C'eſt ce qui faiſoit dire à Confucius : ſçavoir juger les Procès, c'eſt une bonne choſe : on trouve des perſonnes qui en ſont capables, & qui le font ; mais, ce qui vaudroit beaucoup mieux, ce ſeroit de faire enſorte qu'il n'y en eût point du tout. Je cherche qui le puiſſe faire.

Ceux qui veulent aider un Prince à bien gouverner, ne ſçauroient, à mon avis, mieux s'y prendre, qu'en lui faiſant dabord bien diſtinguer ſes véritables & principaux intérêts, de ceux qui ne le ſont qu'en apparence, ou qu'on peut négliger ſans conſéquence. De-là, plus que d'aucune autre choſe, dépendent ſes ſuccès ou ſes diſgraces. Ce qu'il importe ſurtout qu'un Souverain comprenne bien, c'eſt que les grands changemens en bien ou en mal, ne ſe font pas en un jour, ſur-tout dans les grands Empires ; que ces changemens viennent de loin, peu à peu ; & qu'à la fin on recueille en gros, ce qu'on a ſemé en détail. Si le Gouvernement journalier n'a roulé que ſur la rigueur des Loix, & ſur la ſévérité du Prince ; à cette multitude de Loix dures, & de châtimens cruels, répondra de la part des peuples, un amas de malédictions & de révoltes. Que ſi le Prince au contraire a fait ſon fort des rits & du bon exemple, il en réſultera de la part des peuples une union parfaite entr'eux, & un ſincere attachement pour lui. *Chi hoang* ne ſouhaittoit pas moins que *Tching tang* & *Vou vang*, illuſtrer le Palais de ſes Ancêtres, en faiſant paſſer ſon Empire à une nombreuſe poſtérité. Cependant *Tang* & *Vou* fondent chacun une Dynaſtie qui dure ſix à ſept cens ans. *Chi hoang* en fonde une qui dure treize ans.

(*a*) Peut-être *Kiay*, pour finir un de ſes ſujets de gémir, expoſoit-il ici ſur ce Prince héritier, dont on négligeoit l'éducation, des choſes que l'Hiſtorien aura retranchées. Quoiqu'il en ſoit, il entame un autre ſujet.

Voicila cauſe d'une ſi énorme différence.

L'Empire ſe peut comparer à un beau & précieux vaſe, mais fragile. Placez-le toûjours avec attention dans un lieu ſûr & bien uni, il ſe conſerve long-tems; ſans cela il ſera bien-tôt rompu. La bonté, la juſtice, les rits, la muſique furent la baſe ferme & unie, ſur laquelle *Tang* & *Vou* établirent chacun leur Empire : auſſi leurs Dynaſties durerent-elles pendant pluſieurs ſiécles, & furent-elles ſi floriſſantes, que la mémoire en eſt encore aujourd'hui célébre, & le ſera toûjours. Pour *Chi hoang*, il n'établit ſon autorité que ſur la terreur & les ſupplices; la vertu & les bienfaits n'y eurent aucune part : bien-tôt ce ne fut que murmures & imprécations, & ſes Sujets le haïrent comme leur plus grand ennemi. Il s'en fallut peu que lui-même ne fût ſacrifié perſonnellement à une haine ſi publique. Son fils n'y put échapper : il périt & perdit l'Empire. Cet événement eſt ſi récent, qu'il peut paſſer pour être de nos jours. Pour appuyer donc ce que j'ai dit, que puis-je apporter de plus ſenſible?

Un Souverain peut ſe comparer à une ſale; les Officiers du Royaume aux dégrez de cette ſale, & les Peuples au ſol qui eſt au bas des dégrez. Si une ſale eſt tellement exhauſſée au-deſſus du ſol, qu'il y ait, par exemple, entre deux neuf belles marches bien en état; elle a bon air & paſſe pour belle : on n'y monte qu'avec reſpect. Si au contraire elle eſt preſque de niveau avec le ſol qui l'environne, & n'a que quelques marches mal en ordre; il eſt naturel qu'on la mépriſe, & qu'on y entre ſans façon. L'application eſt facile à faire: nos anciens Empereurs l'avoient bien conçûë. C'eſt pourquoi ils établiſſent cette belle varieté de différens ordres. Auprès de leur perſonne ils avoient des *Kong*, des *King*, des *Ta fou*: dans les différentes parties de leur Empire étoient auſſi répandus des *Kong*, des *Heou*, des *Pé*, des *Tze*, des *Nan*, ſans compter les Officiers ordinaires de chaque Ville, & grand nombre de Subalternes.

Le Prince élevé au-deſſus de tous ces ordres, paroiſſoit ſi grand & ſi reſpectable, qu'à l'abri de ſa Majeſté, les Officiers qui l'approchoient, étoient hors d'inſulte. Les Villageois ont un proverbe qui dit : j'aurois bien tué le rat, mais j'aireſpecté le vaſe. Cette comparaiſon, quoique groſſiere, peut cependant s'appliquer ici. C'eſt le reſpect qu'on doit au Prince, qui fait reſpecter tout ce qui l'approche, ſans en excepter le cheval qu'il monte, ni la paille que ce cheval doit manger. Nos anciens Rituels défendoient d'aller regarder aux dents du cheval; & il y avoit une peine réglée pour celui qui fouloit aux pieds cette paille. Encore aujourd'hui, quand la table ou le bâton du Prince paſſe, celui qui eſt aſſis, ſe leve auſſi-tôt : ceux qui ſont debout, ſe compoſent; ſoit qu'on ſoit en chaiſe ou à cheval, ſi l'on rencontre par hazard la chaiſe du Prince à vuide, auſſi-tôt l'on met pied à terre. Faut-il s'étonner après cela, ſi nos anciennes Loix n'aſſujettiſſoient aux punitions corporelles qu'elles preſcrivoient, que des perſonnes d'un ordre inférieur aux *Ta fou*? Sans doute que nos ſages Légiſlateurs jugeoient qu'il étoit en quelque façon contre le reſpect dû au Prince, d'y aſſûjettir ceux que leur rang approchoit de ſa perſonne, & ils croyoient que, comme le Prince ne doit élever à ces rangs diſtinguez que des perſonnes d'un vrai mérite, il convenoit peu d'employer de tels moyens pour les contenir dans le devoir.

En effet, nous ne trouvons point dans l'antiquité, qu'un Prince ſage en ait fait mourir dans les ſuppplices. Les cho-

(a) Peut-être l'Hiſtorien a-t'il encore retranché quelque choſe; du moins la matiere qui ſuit, eſt différente. *Kiay* dans le récit de ce diſcours, parle des égards que le Prince doit avoir pour ſes Miniſtres, & autres grands Officiers.

ſes à cet égard ſont bien changées. On y aſſujettit ceux-là mêmes, que nos anciens Empereurs appelloient par honneur, en leur parlant, *Pé fou*, (a) *Pé kieou*; ceux à qui nos Empereurs encore aujourd'hui font civilité quand ils les rencontrent. Les *Kong*, les *Heou*, les *Vang* même ſubiſſent comme le ſimple Peuple, des punitions infamantes. On leur marque le viſage, on leur coupe le nez, on leur raſe les cheveux, on les fouëtte, & on les expoſe en plein marché; on leur coupe le corps par morceaux. Diſons plus : il n'eſt point trop rare qu'on faſſe ſubir aux Officiers les plus diſtinguez par le rang qu'ils tiennent, le plus honteux de tous les ſupplices, en leur faiſant trancher la tête. Pouſſer les choſes à cet excès, avoir ſi peu d'égard pour les premiers rangs ; outre que c'eſt le moyen de faire que ceux là-mêmes qui les occupent, prennent des inclinations baſſes; c'eſt aller contre le proverbe, & reſpecter bien peu le vaſe.

Un autre proverbe dit encore : quelque propres que ſoient des ſouliers, on n'en fait pas ſon chevet; & quelque commun que ſoit un bonnet, on n'en racommode pas ſes ſouliers. Autrefois caſſoit-on un grand Officier, pour n'être pas aſſez déſintéreſſé ? On adouciſſoit ſa faute au dehors, & l'on diſoit ſeulement qu'il n'entendoit pas les Rits. Le caſſoit-on pour ſa débauche ? On évitoit d'exprimer ainſi ſon crime : on diſoit; les rideaux chez lui (b) ſont trop clairs. Si on le caſſoit comme un homme foible, & peu capable de ſon emploi; on diſoit que ſes Subalternes lui obéiſſoient mal. Un Officier étoit-il déclaré coupable ? ſi la faute étoit médiocre, il quittoit dabord ſon emploi, & la choſe en demeuroit là. Si la faute étoit capitale, auſſitôt que le Prince l'avoit jugée telle, l'Officier tourné vers le Nord, faiſoit (c) les révérences ordinaires, ſe condamnoit lui-même à mourir, & ſe donnoit en effet la mort; tant l'antiquité reſpectoit les Grands, fuſſent-ils coupables. Faut-il donc laiſſer impunies leurs fautes ? Non : qu'on les caſſe, qu'on les puniſſe, même de mort s'ils le méritent. Mais les faire ſaiſir, garotter, fuſtiger, les mettre entre les mains des plus vils Officiers de Juſtice, comme le moindre particulier; c'eſt un ſpectacle qui n'eſt d'aucune utilité, ni aux petits, ni aux Grands.

Il eſt pernicieux aux Peuples, dans l'eſprit deſquels il détruit cette importante maxime. Reſpectez ceux qui ſont ſur vos têtes, & qui par leur rang ſont reſpectables. Il eſt pernicieux pour les Grands, dans leſquels il affoiblit les grands ſentimens, que leur inſpire le rang qu'ils tiennent. Il eſt pernicieux au Prince, à l'égard duquel il diminuë naturellement le zéle de ceux dont dépend principalement ſa gloire & ſa ſûreté. C'eſt pour cela que les Rits ont recommandé au Prince, de traitter toûjours civilement ſes Miniſtres & autres grands Officiers. Sans cela, les Peuples oublient ce qu'ils doivent aux Grands; & le Prince peut s'en reſſentir : ſans cela ils s'oublient eux-mêmes; & ſe voyant comme dégradez, ils ſe dégradent, pour ainſi dire, intérieurement. Ils n'agiſſent plus par des ſentimens d'honneur : ils ſervent par maniere d'acquit : ils profitent des occaſions de prendre, de vendre, de s'enrichir, & négligent le bien commun. Si le Prince a du deſſous en quelque occaſion, ils s'en embarraſſent peu; peut-être même qu'ils s'en réjoüiſſent, & qu'ils aident ſecrettement le parti qui lui eſt contraire : & s'ils voyent le Prince & l'Etat en danger, le premier ſoin eſt de pourvoir chacun à ſa propre ſûreté.

(a) C'eſt comme qui diroit mon grand oncle. Comme nos Rois diſent à des perſonnes d'un certain rang : mon couſin.

(b) Pour indiquer que les hommes & les femmes ſe voyoient communément, choſes contraires aux mœurs de la Chine.

(c) L'Empereur eſt aſſis le dos tourné vers le Nord, & le viſage vers le Midi.

Yu yang étoit grand Officier auprès de *Tchong hin*. Quand *Tchi pé* eut défait & tué *Tchong hin*, il offrit de l'emploi à *Yu yang*: celui-ci le prit. *Tchao* peu après défit *Tchi pé*, & le fit mourir. *Yu yang* en parut inconſolable. Il fit tout l'imaginable pour rétablir le fils de *Tchi pé* ſur le Trône de ſon pere : il fit pour cela, dit l'hiſtoire, juſqu'à cinq tentatives ; mais aucune ne put réuſſir. Quelqu'un demanda à *Yu yang* la raiſon d'une conduite ſi différente à l'égard des deux Princes qu'il avoit ſervis. *Tchong hin*, répliqua *Yu yang*, tout grand Officier que j'étois, en uſoit à peu près avec moi comme avec le commun de ſes Sujets : j'eus auſſi de mon côté le commun de ſes Sujets quand il fut mort. Pour *Tchi pé*, il a toûjours eu pour moi les égards convenables au rang que je tenois dans ſon Royaume : je lui dois un attachement qui y réponde.

En effet, le moyen qu'un Officier pour qui le Prince a toutes ſortes d'égards, ne le ſerve pas avec le plus grand zele ; ce ſeroit ceſſer d'être homme. Quand les choſes ſont ſur ce pied-là, s'agit-il de l'intérêt de l'Etat, l'Officier oublie ceux de ſa famille ? Se préſente-t'il une occaſion de faire un gros gain, ou une perte conſidérable ? Il négligera tout avantage, & s'expoſera plûtôt à tout perdre, que de s'éloigner de ſon devoir. Enfin, faut-il ſervir le Prince ? Il ſe ſacrifie ſans réſerve. Mais quand un Prince a pour tous les Grands les égards que les Rits lui recommandent, ces dangers deviennent rares. Dès-lors, plus de diviſions entre les Princes du ſang : après avoir vêcu bien unis ; ils ont la conſolation de mourir tranquilles, & d'être inhumez près de leurs Ancêtres. Plus de révoltes ni de guerres entre les Princes feudataires ; chacun d'eux vit & meurt en paix chez ſoi. Les bons Miniſtres ne cherchent point de prétextes pour ſe retirer : ils ſe font un devoir & un plaiſir de ſervir juſqu'à la mort. Les Officiers de guerre en font autant : ils meurent volontiers ſur une brêche, ou ſur les frontieres. C'eſt ce qu'on veut exprimer, quand on dit d'un Prince ſage & accompli, qu'il eſt en ſûreté dans des remparts d'or : comparaiſon qui fait ſentir ce que ſont à ſon égard tous les Grands de ſon Empire. Telles étoient en effet les heureuſes ſuites des égards que nos anciens Princes avoient pour les Grands. Mais hélas ! depuis du tems cette maxime eſt bien négligée : ce bel uſage eſt comme aboli. N'eſt-ce pas une choſe déplorable ?

Sur ce long Diſcours de *Kia y*, l'Empereur *Cang hi* dit : *Y* en habile homme viſoit à prévenir les moindres troubles, & ſa vûë étoit de réformer les abus, & de regler les mœurs. Dans toutes les conditions, dans tous les tems rien ne lui échappe : & comme un brillant flambeau, il porte par-tout ſa lumiere. Qu'un *Koan* & un *Kiang* ayent fait éloigner un homme de ce mérite, & rendu inutile un talent ſi rare : quel malheur !



Autre

Autre Discours du même Kia y, *pour porter l'Empereur* Ven ti *à faire des reserves en grain & en argent.*

KOAN TSE (a) disoit en parlant des Peuples : on peut les instruire, & les former aux bonnes mœurs quand on a de quoi les nourrir : mais qu'un peuple à qui le nécessaire manque demeure long-tems dans le devoir sans s'échapper, depuis l'Antiquité la plus reculée jusqu'à présent, on n'en a pas vû d'exemple. Un homme qui ne cultive point la terre, disoit-on anciennement, est en danger de manquer de pain. Une femme qui ne travaille point aux étoffes, est en danger de manquer d'habits. Les choses nécessaires à la vie de l'homme ne croissent pas toutes en tout tems : si l'on n'a soin de les menager, elles manqueront. Telles étoient les maximes des Anciens : maximes qu'on suivoit dans la pratique, & dont l'exacte observation étoit la base du Gouvernement : aussi ne manquoit-on point du nécessaire.

Aujourd'hui on néglige l'Agriculture. Une infinité de gens vivent du rapport des Terres, & très-peu de gens les cultivent : c'est équivalemment une disette. D'un autre côté la débauche & le luxe augmentent : c'est la même chose que si des brigands en troupes ravageoient l'Empire. Quand dans un Etat regnent en même tems la disette & le brigandage, de quoi se peut-on répondre ? Il y a quarante ans qu'a commencé la Dynastie *Han* : il ne s'est pas fait la moindre réserve, ni particuliere, ni publique. Cela fait pitié quand on y pense. La pluie vient-elle à manquer aux tems ordinaires ? Les peuples aussi-tôt sont dans l'allarme. Y a-t'il une année mauvaise ? Les uns trafiquent de leurs Dégrez, les autres vendent leurs enfans. Ce n'est point une chose inouie. Lorsque l'Etat est sur le penchant de sa ruine, celui qui en est le pere & le maître, peut-il n'en être pas effrayé ? Qu'il y ait des années mauvaises, c'est à quoi il faut s'attendre. *Yu* & *Tang* ont passé eux-mêmes par ces rudes épreuves. Supposons que par malheur une stérilité s'étende sur deux ou trois cens lieuës de pays ; comment y remedier ? Qu'on se jette en même tems sur nos frontieres, & qu'il y faille envoyer de grosses armées ; comment les y entretenir ? Guerre & famine tout à la fois ; l'Empire épuisé & sans réserve.

Ce qui arrive dans ces conjonctures, c'est que les gens hardis & robustes se prévalent de l'occasion, s'assemblent, courent, & pillent où ils peuvent. Les autres vivent quelque tems sur le prix de leurs enfans qu'ils ont vendus, & périssent enfin de misere. Ce ne sont point ici de vaines terreurs. Vous le sçavez ; les extrémitez de l'Empire ne sont encore à vous qu'à demi ; il ne faudroit qu'une occasion pour les détacher. Si tout-à-coup on vous apportoit cette effrayante nouvelle, que feriez-vous ? seroit-il tems alors d'y penser ? Croyez-moi, rien n'est plus important que de faire à tems de bonnes réserves : c'est comme assûrer le sort de l'Empire. Quand le Trésor est bien fourni, & qu'on a des vivres en abondance, rien ne remuë : en tout cas on est en état de se bien défendre, & même de faire des conquêtes sur l'ennemi.

Mais par où il faut commencer, c'est par travailler efficacement à rétablir l'Agriculture. Faites autant qu'il se pourra, que vos peuples vivent tous de ce qu'ils recüeilleront eux-mêmes ; on voit un nombre infini de gens oisifs, & vaga-

(a) Une Gloſe dit que c'est à ce Discours, qu'on doit l'établissement des greniers que l'Empereur a en chaque Ville de la Chine.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 444 sur 741

bonds ; combien d'autres s'occupent mal à propos à divers métiers peu néceſſaires : faites que tout ce Peuple aille cultiver les terres du Midi, qui ſont en friche : engagez-le à ce travail, c'eſt le mieux ; mais il faut l'y forcer s'il eſt néceſſaire : cet ordre étant obſervé, il y aura par-tout dequoi faire des réſerves. Vous pouvez aiſément aſſûrer le repos de tout l'Empire, en lui procurant l'abondance ; & cependant vous le laiſſez toûjours dans un état ſi triſte & ſi dangereux ; voilà ce qui m'afflige : c'eſt par le zéle que j'ai pour votre gloire & pour le repos de l'Etat que j'oſe vous en avertir.

SUR cette Piéce l'Empereur *Cang hi* dit : l'eſſentiel du Gouvernement ſe réduit à inſtruire & à nourrir les peuples. Quand on voit avec quelle application & avec quel zele, *Kia y* s'efforçoit en ſon tems de procurer le bien commun ; on ne peut s'empêcher de dire : Voilà ce qui s'appelle un homme vraiment propre à aider un Prince.

Une gloſe dit : en conſéquence de ce diſcours, *Ven ti* fit publier des Déclarations pour animer les peuples à l'Agriculture, & fit revivre l'ancien Rit de labourer lui-même la terre pour donner l'exemple.

Tchang *ſurnommé* Li vang *étoit le dernier des enfans de* Kao ti *Fondateur de la Dynaſtie nommée* Han. Ven ti *ſon aîné devenu Empereur, le fit Roi de* Hoai nan. *Ce nouveau Roi fit dans la ſuite bien des fautes.* Ven ti *qui étoit naturellement bon, en diſſimula pluſieurs : commençant enfin à s'en laſſer, il chargea un* Tſiang * Kiun, *qui étoit en même tems* Héou, *d'écrire au* Vang *de* Hoai nan *la reprimande ſuivante. Ce* Tſiang kiun *écrit en ſon propre nom ; mais de maniere à faire ſentir qu'il a commiſſion de l'Empereur.*

* C'eſt le plus haut dégré des Officiers de guerre.

GRAND Roy, j'ai ſouvent oüi parler de votre fermeté, de votre droiture, de votre bravoure, de votre continence, de votre bonne foi, & de vos autres bonnes qualitez ; c'eſt-à-dire que *Tien* * vous traittant comme un de ſes favoris, vous a comblé de ſes dons, & vous a donné de quoi faire de votre perſonne un *Ching* (c'eſt-à-dire, un homme du premier Ordre ;) c'eſt à quoi vous deviez bien faire attention. Il ne paroît pas cependant que vous y penſiez, puiſque par votre conduite vous répondez ſi mal aux dons de *Tien* *. Notre Empereur aujourd'hui regnant n'a pas plûtôt été ſur le Trône que de *Heou* que vous étiez, il vous a fait *Vang* de *Hoai nan*. Vous croyiez ſi peu mériter cet honneur que vous aviez de la peine à l'accepter. Il vous donna cependant l'inveſtiture de ce Royaume ; & ce fut aſſurément de ſa part un bienfait inſigne. Depuis ce tems là il ne vous a point vû paroître à ſa Cour. Vous avez une ſeule fois fait la démarche de demander à y venir : mais bien loin de faire cette ſupplique dans la forme convenable, & avec le reſpect dû au Souverain ; vous n'y avez pas même exactement obſervé ce qu'un cadet doit à ſon aîné.

* Du Ciel.

* Du Ciel.

De plus, vous avez oſé de votre propre autorité, & comme pour la faire valoir, condamner à mort un homme, qui avoit le titre de *Tchu heou*. Notre Empereur a bien voulu n'en point prendre connoiſſance. C'eſt une indulgence bien ſinguliere. Les loix portent expreſſément que c'eſt à l'Empereur ſeul de nommer aux grands emplois dans chaque Royaume. Vous cependant rejettant un Miniſtre, qui étoit entré en charge par cette voye, vous avez oſé demander la permiſſion d'en nommer vous-même un autre. Notre Empereur malgré les loix, a bien voulu vous le permettre. Peut-on avoir plus de condeſcendance ? Vous avez enſuite entrepris de dégra-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 445 sur 741

der, pour ainſi dire, les *Tchu heou* qui ſont ſur vos terres : vous avez voulu les obliger à faire la garde en habit de toile à *Tching ting* ſépulture de votre mere. * L'Empereur ne l'a pas permis : mais auſſi c'étoit comme vous dégrader vous-même, en vous privant mal à propos des hommages de ces *Heou*. En cela il a eu égard à votre propre dignité. C'eſt une nouvelle obligation que vous lui avez.

*Il étoit d'une autre mere que *Ven ti*.

La raiſon demanderoit que par votre exactitude à remplir tous vos devoirs, vous vous efforçaſſiez de répondre aux bontez de notre Empereur. Au contraire, & par la liberté de vos diſcours, & par la licence de vos actions, vous ne ceſſez de l'offenſer, & de vous décrier dans tout l'Empire. C'eſt en vérité l'entendre mal. Tout ce que poſſede aujourd'hui votre maiſon, ce que vous poſſedez vous en particulier, vient originairement de *Kao ti* votre pere. Il eſſuya long-tems toutes les injures de l'air : il s'expoſa ſouvent aux plus grands dangers dans les batailles & dans les ſiéges : il s'y vit couvert de bleſſures. Pourquoi tout cela ? Pour établir ſa Maiſon. Au lieu de travailler tout de bon à vous rendre digne d'un tel pere ; au lieu de vous acquitter avec ſoin des *Tſi* & des autres cérémonies, pour vous rappeller le ſouvenir de ſes exploits & de ſes vertus ; vous formez le deſſein biſarre de rendre peuple les *Heou* qui ſont de votre dépendance. Dégénérer ainſi par votre orgüeil & votre cupidité, ce n'eſt pas être un bon fils. Ne pouvoir maintenir les choſes ſur le même pied, où votre pere les avoit miſes, c'eſt montrer peu de capacité & de ſageſſe. Vous empreſſer pour faire garder la ſépulture de votre mere, & ne pas témoigner un empreſſement ſemblable pour celle de votre pere ; c'eſt faire moins de cas de celui-ci que de celle-là, & renverſer le bon ordre. Violer, comme vous avez fait plus d'une fois, les ordres de votre Empereur ; où eſt la ſoumiſſion & l'obéïſſance ? Négliger, comme vous faites, ce qu'un cadet doit à ſon aîné ; où ſont les Rits ? Faire ſouffrir à vos plus grands Officiers les ſupplices les plus infâmes ; où eſt la clémence ? Tandis que vous témoignez le dernier mépris pour des *Vang* & des *Heou*, conſidérer & honorer un jeune libertin, dont tout le mérite eſt ſon épée ; quel diſcernement ? Enfin négliger toute étude & tout conſeil, donner au hazard tête baiſſée dans tout ce que votre caprice ou votre paſſion vous ſuggere ; quelle conduite ! Prenez-y garde, grand Prince : le chemin que vous tenez, eſt un chemin très-dangereux ; il pourroit bien vous conduire à votre perte : vous vous dégradez vous-même, pour ainſi dire, de votre Dignité de *Vang*.

Au lieu de vous tenir à votre Cour pour y recevoir avec Majeſté les honneurs qui vous ſont dûs, vous courez çà & là ; & vous picquant d'égaler *Mong puen*, vous affectez des bravades ; quelle indécence ! Je vous le répete, toutes vos démarches ſont périlleuſes ; & ſi vous ne vous corrigez, j'oſe vous dire que *Kao ti* ne recevra (a) plus d'offrande de votre main. Autrefois *Tcheou kong* fit mourir *Koan chou*, & mettre en priſon *Tſai chou* pour aſſurer la Dynaſtie *Tcheou*. *Hoen kong* Prince de *Tſi* fit mourir ſon propre frere pour cauſe de rébellion. *Tſin chi hoang* fit mourir deux de ſes freres, & relégua bien loin ſa mere, pour aſſurer la paix dans l'Empire. *Kin vang* que *Kao ti* votre pere avoit fait *Vang* de *Tai* défendit mal cet état contre les *Hiong nou* : *Kao ti* lui-même le lui ôta. Le *Vang* de *Tſi pé* s'eſt aviſé de lever des Troupes : notre Empereur s'en eſt fait juſtice. Voilà ce qui ſe fit autrefois à la Cour de *Tſi* & de *Tcheou*. Voilà ce que de nos jours ont fait les *Tſin* & les *Han*. Et vous, ſans faire attention à ces exemples anciens & nouveaux, vous oſez vous meſurer avec l'Empereur. Cela n'eſt pas ſoutenable.

(a) On inſinuë ainſi à *Li vang*, qu'il pourroit bien perdre la vie. Ce qui ſuit, montre que c'eſt le ſens.

Si vous ne vous corrigez, quoique vous ſoyez ſon frere, vous n'en ſerez pas moins jugé ſelon les Loix. Si la choſe en venoit là, vous ſeriez perdu ; vos Officiers grands & petits, à commencer par vos Miniſtres, périroient avec vous. Perdre ainſi du moins votre rang & votre état, devenir un objet de compaſſion pour les gens de la plus baſſe condition ; voir tous vos Officiers dans les ſupplices ; devenir le ſujet des riſées de tout l'Empire ; enfin déshonorer ainſi votre illuſtre pere ; c'eſt ſans doute à quoi vous n'avez garde de vous réſoudre. Hâtez-vous donc de changer. Ecrivez reſpectueuſement à l'Empereur ; & vous reconnoiſſant coupable, dites lui : (a) J'ai eu le malheur de perdre mon pere dans ma plus tendre jeuneſſe. Vinrent enſuite les troubles des *Liu*, qui ont duré quelque tems. Depuis votre avénement à la Couronne, cet heureux changement & vos bienfaits m'ont enflé le cœur. Emporté par mon orgüeil, j'ai fait des fautes conſidérables & en grand nombre : en les repaſſant aujourd'hui dans mon eſprit, je ſuis ſaiſi en même tems de la plus vive douleur & de la plus juſte crainte. C'eſt dans ces ſentimens, qu'humblement proſterné par terre, ſans oſer me relever, j'attends le châtiment que j'ai mérité.

Si vous en uſez de la ſorte, l'Empereur comme Empereur ſe laiſſera fléchir ; & il aura une vraie joie, comme votre frere, de vous voir rentrer en vous-même. Vous vivrez contents l'un de l'autre, chacun dans le haut rang que vous tenez. Ce que je ſouhaitte, & ce qui vous importe extrêmement, c'eſt que peſant bien tout ce que j'ai dit, vous preniez inceſſamment le parti que je vous ſuggere : car ſi vous balancez à le faire, la fléche une fois décochée, le moyen de la rappeller ?

Li vang, dit une gloſe, fut fort mécontent de cette Lettre, & n'en profita point : auſſi fut-il peu après jugé dans les formes, & envoyé en exil.

Ce que Kia y *avoit propoſé ſous l'Empereur* Ven ti, *de diminuer la puiſſance des Princes feudataires, en partageant leurs Etats,* Chao tſo *le propoſa ſous l'Empereur ſuivant, qui fut* King ti. *La choſe paſſa au Conſeil : mais* Ou *&* Tſou *ſe révoltant à cette occaſion,* King ti *recula, & ſacrifia* Chao tſo *comme auteur de cet avis. Le Diſcours de* Chao tſo *ſur cette matiere n'a rien qu'on n'ait deja vû dans le Diſcours de* Kia y. *Ainſi je n'en parle point, & je me contente de traduire quelques autres Diſcours de ce Miniſtre.*

DISCOURS SUR LA GUERRE,

adreſſé à l'Empereur *King ti.*

J'AI oüi dire que depuis le commencement de la Dynaſtie préſente, les *Hou lou* (b) ſont entrez bien des fois ſur nos frontiéres, & qu'ils y ont fait un butin tantôt plus, tantôt moins conſidérable. Du tems que *Kao heou* * gouvernoit l'Empire, dans une irruption qu'ils firent, ils forcerent quelques Villes, ils ravagerent un grand pays, ils enleverent des beſtiaux en quantité, ils tuérent ou

* La Reine veuve de *Kao ti.*

(a) Le Chinois met l'équivalent de cette expreſſion, diſant mot à mot : votre Sujet a eu le malheur. C'eſt le terme dont ſe ſervent ceux des Chinois qui parlent à l'Empereur, & les *Vang* s'en ſervoient comme les autres.

(b) Ce ſont les mêmes qu'on appelle ailleurs *Hiong nou* par mépris. *Hiong* ſignifie méchant, cruel. *Nou* ſignifie Eſclave.

prirent

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 447 sur 741

prirent beaucoup de nos gens. Ils revinrent peu après par le même endroit : on leur opposa des Troupes ; elles furent défaites, & nous perdîmes sur-tout grand nombre d'Officiers. Or on dit communément : la victoire donne du courage, même au simple Peuple. Au contraire, des Troupes battuës ont peine à se relever. Depuis *Kao heou*, ces barbares sont encore venus trois fois par *Long si*, & ont toûjours eu de l'avantage. Aujourd'hui ce n'est plus de même : les Troupes que nous avons de ce côté-là, soutenuës de la protection du *Che tsi*, (*a*) & dirigées par vos ordres pleins de sagesse, ont relevé le courage aux Peuples des environs. Non seulement nous sommes en état de résister, mais aussi de vaincre. Il s'est déja passé quelques actions, où nous avons battu les barbares, quoiqu'ils fussent en plus grand nombre.

La différence de ces succès, mon Prince, ne vient pas des Peuples de *Long si*, qui d'eux-mêmes ne sont aujourd'hui ni plus ni moins braves qu'ils étoient : elle vient des Généraux & des Officiers. Le Livre qui a pour titre, *l'Art de la Guerre*, dit : Il n'est point de Peuple, quelque vaillant qu'il soit, qu'on puisse dire invincible : mais il est des Généraux, dont on peut dire qu'ils ne sont jamais battus. Rien n'est donc plus important, soit pour la réputation de vos armes, soit pour la sûreté de vos frontiéres, que le choix des Généraux.

Outre ce choix, il y a encore trois choses de la derniere importance, dont le succès des combats dépend, & à quoi un bon Général doit faire attention. 1°. Au terrain, qu'il faut bien connoître, pour s'y accommoder à propos. 2°. Aux hommes, qu'il faut aguerrir par un exercice continuel. 3°. Aux armes, dont il y a bien des espéces, & qu'il faut toutes avoir bonnes. Quant au terrain, si le Pays est coupé de Rochers, de Bois, de Riviéres ; ou si, quoiqu'assez uni, il est couvert de broussailles & de hautes herbes, il faut faire agir l'Infanterie : un homme à pied vaut alors mieux que deux à cheval ou sur des chariots. Au contraire s'il se rencontre ou bien une rase campagne, ou une file de hauteurs, sans Bois & sans Roches ; c'est où la Cavalerie doit agir : alors un seul homme à cheval ou sur des chariots, vaut dix Fantassins. S'il y a des hauteurs fréquentes, que des vallées de peu d'étenduë, & quantité de ruisseaux séparent, les meilleures armes sont des arcs : les armes courtes en ces occasions sont peu d'usage ; & leur désavantage est si grand, que cent hommes ainsi armez, valent à peine un bon Archer. S'il se rencontre des Taillis ou Bois épais, il faut recourir aux haches d'armes : une vaut mieux que deux hallebardes. Dans les défilez & les chemins tortus, l'épée & l'esponton sont d'usage : un homme ainsi armé vaut dix Archers.

Quant aux hommes, il faut que les Officiers Subalternes soient bien choisis, & les Soldats bien exercez. N'entendre rien au campement ni aux marches, se débander facilement, ne sçavoir pas profiter promptement d'une occasion de gagner quelque avantage ; n'avoir ni attention à prévoir les dangers ordinaires, ni habileté à se tirer de ceux qu'on n'a pas prévus ; enfin n'être nullement stilé aux signaux (*b*) du tambour & de la timbale ; voilà les défauts ordinaires des Soldats mal aguerris. Cent hommes alors n'en valent pas dix.

Quant aux armes, il y en a d'offensives : il les faut entiéres, nettes, bien tranchantes. Il y en a de défensives : il les faut fortes & serrées. Il vaudroit autant s'exposer nud jusqu'à la ceinture, que de porter une méchante cuirasse : un arc qui n'a point de force, ne vaut

(*a*) Il paroît que c'est l'Esprit Tutelaire ; mais les Chinois conviennent si peu à donner un sens précis à ces deux Lettres, qu'on a mieux aimé ne les pas traduire.

(*b*) Une Gloſe dit : les signaux pour agir, se donnoient avec les tambours : les signaux pour cesser, avec la timbale.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 448 sur 741

pas une arme courte. Que ſert une fléche, qui ne peut aller droit ? Autant vaudroit-il n'en point avoir. Que ſert qu'elle aille droit à l'ennemi, ſi elle ne le peut percer ? Autant vaudroit-il qu'elle fût ſans fer, que de l'avoir obtus & mauvais. Si le Général ne veille à cela, & que ſon armée ſoit mal pourvûë d'armes ; cinq hommes n'en valent pas un. Auſſi le Livre que j'ai cité, dit-il encore : conduire une armée mal pourvûë d'armes, c'eſt mener des Soldats à la boucherie. Un Prince qui donne à un Général de méchantes Troupes, quand il faut combattre, livre ce Général à l'ennemi. Un Général qui ſe néglige en ce que nous venons de dire, trahit & livre ſon Prince. Enfin un Prince qui choiſit mal un Général, livre aux ennemis ſes Etats. Ces axiomes ſont très-vrais, & méritent qu'on les peſe.

On dit de plus, & il eſt vrai, que comme il y a différence du petit au grand, du fort au foible, du difficile & dangéreux au facile & favorable ; il faut être éclairé & attentif ſur tout cela, pour prendre bien ſon parti. Selon la différence des Etats, leurs manieres doivent être, & ſont communément différentes. La maxime d'un petit Royaume eſt de plier ſous un grand, pour avoir la paix. La maxime commune aux petits Etats, eſt de s'unir contre un grand, quand ils le peuvent. La maxime de notre Chine, eſt d'oppoſer barbares à barbares.

Les *Hou lou*, auſquels nous avons maintenant affaire, ont trois avantages que nous n'avons pas. Leur pays eſt entrecouppé de montagnes & de ravines ; eux & leurs chevaux y ſont accoûtumez : nos chevaux & nos chariots n'y peuvent agir, ni même entrer. Ces Peuples faits de jeuneſſe à ces courſes irréguliéres, en galopant par monts & par vaux, tirent cependant de l'arc aſſez juſte. Nos chariots & nos chevaux n'y pouvant aller, comment nos fantaſſins ſeuls pourront-ils tenir contre ? D'ailleurs ils ne craignent ni vent, ni pluie, ni faim, ni ſoif. Ils ſont faits à la fatigue, & durs au travail, beaucoup plus que ne ſont nos gens : mais s'il s'agit de ſe battre en raſe campagne, nous avons ſur eux de grands avantages : les évolutions de notre cavalerie & de nos chariots les déconcertent. Nos grands arcs portant fort loin, les leurs ne peuvent nous atteindre. Dans la mêlée même, nos gens armez de bonnes cuiraſſes, marchant toûjours en bon ordre, l'épée ou la pique en main, & ſoutenus de nos archers ; les barbares cedent bientôt. Pour peu que nos gens ſoient exercez à eſcarmoucher & à tirer, les armes défenſives de ces barbares, qui ſont de bois & de peaux, ſont bien-tôt en piéces. Que ſi l'on met pied à terre de part & d'autre, & qu'on ne combatte qu'avec armes blanches ; les *Hou lou* nous réſiſtent encore moins. Accoûtumez qu'ils ſont au cheval, ils ne ſont point aſſez fermes pour combattre à pied.

A ce compte pour trois avantages que ces barbares ont ſur nos gens, il y en a ſept qu'ont nos gens ſur eux. Si nous ajoûtons à cela, que nous pouvons avoir aiſément dix hommes contre un, la victoire paroît certaine. Cependant il eſt toûjours vrai de dire, que les armes ſont des inſtrumens funeſtes, & la guerre une choſe hazardeuſe. Le plus grand & le plus fort peut y devenir en un inſtant le plus petit & le plus foible ; & il arrive quelquefois, que pour s'opiniâtrer à vouloir vaincre, la défaite devient ſi grande, qu'on ne peut s'en relever. Alors on ſe repent, mais trop tard. La bonne maxime eſt d'aller au plus ſûr, & de ne rien hazarder. Il y a de ces étrangers qui ſe ſont ſoumis volontairement à nos Loix ; on en peut faire un corps de pluſieurs mille hommes. Ce ſont gens accoûtumez à vivre & à fatiguer comme les *Hou lou* : ils ont leurs manieres & leurs talens ; on pourroit, ce me ſemble, s'en ſervir utilement : il faudroit les bien pourvoir

d'armes offenſives & défenſives, leur donner pour Commandant un de nos Officiers bien choiſi, qui ſoit déja un peu inſtruit dans leurs manieres, & qui ſçache les gagner; recommander au Général de faire agir ce corps de Troupes dans les endroits embarraſſez ou eſcarpez; & pour les combats en raſe campagne, d'employer les autres Troupes. C'eſt, à mon ſens, le moyen de ne rien riſquer. La Tradition dit: Un Prince éclairé profite de tout, même des diſcours d'un fol. Qui ſuis-je moi, qu'un homme ſans mérite & ſans lumiere? Je ne déſeſpere cependant pas que votre ſageſſe ne vous faſſe trouver, en ce que j'ai dit, quelque choſe de bon à ſuivre.

Autre Diſcours du même Chao tſo *au même Empereur* King ti, *ſur la maniere d'aſſurer les Frontieres de la Chine.*

JE trouve que ſous la Dynaſtie *Tſin*, *Chi hoang* du côté du Nord, attaqua **Hou mé*, & *Yang yué* au Midi; il leva des Armées, non à deſſein de garder ſes frontieres, & mettre ſes peuples en ſûreté, mais pour ſatisfaire ſon orgüeil & ſon inſatiable cupidité: auſſi, avant qu'il pût venir à bout de ſes ambitieux deſſeins, il vit tout l'Empire en trouble. On le dit, & il eſt vrai: faire la guerre à des ennemis qu'on ne connoît point, & dont on ne ſçait ni le fort ni le foible; c'eſt tout riſquer. *Chi hoang* l'expérimenta. Le pays des *Hou mé* eſt un climat très-froid; l'écorce des arbres y eſt épaiſſe de trois pouces. Les hommes n'y ont pour nourriture que la chair des animaux à demi cruë, & pour boiſſon que du laitage: les animaux y ont le poil denſe & ſerré. La peau des hommes y eſt dure à proportion, & peut ſoutenir ces grands froids. *Yang yué* au contraire eſt un pays, où il n'y a preſque point d'hyver, & où les chaleurs ſont grandes & longues; mais ceux qui l'habitent, y ſont accoûtumez. Les Troupes de *Chi hoang* ne pouvoient ſoutenir la rigueur de ces climats: les Soldats y mouroient en grand nombre. Ceux qui leur conduiſoient des vivres, périſſoient en chemin; & l'on partoit pour ces pays-là, comme pour aller au ſupplice.

*Noms de Pays.

En effet, on condamnoit à ces corvées; premierement les Officiers qui étoient en faute; enſuite ceux qui s'étoient donnez pour gendres, à condition de quitter leurs peres; puis ceux qui étoient gens nottez, ou dont les pere & mere l'avoient été. On ne peut guéres compter ſur des gens qu'on ne fait agir que par violence & malgré eux. La voye des récompenſes eſt bien meilleure. Qu'il y ait eſpérance de s'avancer, ou du butin à faire; peuples & Soldats courent comme au feu, & s'expoſent aux plus grands dangers. Dans ces expéditions de *Chi hoang*, peuples & Soldats avoient à eſſuyer mille dangers, & nulle récompenſe à eſpérer. Auſſi chacun voyoit-il les malheurs prochains qui menaçoient la Dynaſtie *Tſin*. *Tching chin* n'eut pas plûtôt donné le ſignal, en ſe mettant en campagne, & ſe ſaiſiſſant de *Tatze*, qu'on le ſuivit de tous côtez, comme l'eau d'une riviere ſuit ſa pente naturelle. C'eſt où aboutirent les expéditions que l'ambition & la cupidité de *Chi hoang* lui firent entreprendre.

Il n'eſt pas ſurprenant que les *Hou* tentent fréquemment des irruptions ſur nos frontieres. Voici pourquoi. Ce ſont gens qui pour le vivre & le vêtir, n'ont pas beſoin de la culture des terres. Ils vivent de chair & de lait, & ont pour vêtement des habits de peaux. Ils n'ont ni Villes, ni champs, ni maiſons fixes, errant çà & là comme les bêtes. Trouvent-ils des pâturages & de l'eau pour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 450 sur 741

leurs troupeaux? Ils s'arrêtent. L'herbe manque-t-elle? Ils décampent & vont ailleurs. Enfin aller & venir ne leur coûtent rien; c'eſt leur occupation ordinaire. Suppoſons donc que cette nation en chaſſant, faſſe irruption ſur nos frontieres en divers endroits; les Princes de *Yen*, de *Tai*, de *Chang kiun* & de *Long ſi*, qui ſont limitrophes de ces terres, ont ſi peu de monde à leur oppoſer, que ſi Votre Majeſté n'y envoye des Troupes, les peuples de ces quartiers-là ſont expoſez; & s'ils ne ſe voyent pas ſoutenus, la crainte peut les obliger à ſe ſoumettre aux ennemis. Y envoyer des Troupes, autre embarras: car ſi on y en envoye peu, on ne remédiera point efficacement au mal. Si l'on veut y en envoyer beaucoup, il y a loin, il faut du tems; & quand ces Troupes arriveront, les *Hou* ſe ſeront retirez & ſeront déja bien loin. Y entretenir continuellement de nombreuſes Troupes, c'eſt une groſſe dépenſe. Les congédier, il faut s'attendre que les *Hou* ne ſeront pas longtems ſans revenir. Voilà ce qui depuis bien des années inquiéte la Chine, & la fait ſouffrir de ce côté-là.

Pour obvier à ces inconvéniens, rien de meilleur, ce me ſemble, que d'établir le long de nos frontieres, de nouvelles Colonies, d'y fixer pluſieurs familles, à qui l'on diſtribue des Terres. Pour cela il faut y bâtir des Forteresſes revêtuës de bonnes murailles: les bien munir de pierres & d'autres armes. (*a*) Il faut donner à chacune une étenduë raiſonnable, les placer toutes le plus près qu'il ſe pourra des gorges, ayant cependant égard à la commodité des habitans: déterminer par les rivieres & d'autres marques, les limites de leur diſtrict; & bien établir dans chacune pour le moins mille familles. Pour cela, il faut commencer par y bâtir des maiſons, & fournir tout ce qui eſt néceſſaire pour l'Agriculture; puis y envoyer ceux qui ſeront convaincus de certains crimes, ceux qui ayant mérité l'éxil, l'ont évité par quelque amniſtie. Comme cela ne ſuffiroit pas, on peut accorder à certains coupables de ſe racheter, en fourniſſant pour y envoyer tant d'Eſclaves, hommes & femmes; & accorder certains honneurs à celui qui en fournira volontairement un certain nombre. Enfin, ſi tout cela ne ſuffit pas, il faut propoſer des honneurs & des récompenſes à ceux qui voudront bien s'offrir d'eux-mêmes, & ordonner aux Magiſtrats de leur fournir dequoi ſe marier, s'ils ne le ſont pas; ſans cela il ſeroit difficile de les y fixer.

Non ſeulement il faut pourvoir à chaque famille de tout ce qui eſt néceſſaire pour l'Agriculture; mais de plus il convient d'établir des loix qui leur ſoient avantageuſes. Par exemple, il faut regler; que ſi les ennemis font des courſes ſur nos Terres, & qu'on en prenne, la moitié de ces Eſclaves ſera pour ceux qui les auront pris, & les Magiſtrats ſeront tenus de les acheter d'eux ſur le champ à un prix raiſonnable & fixé. Ainſi ces peuples, partie par l'eſpérance du gain, partie pour ſe ſoutenir les uns les autres, comme étant parens & alliez, ſeront alertes & hardis à courir ſur les *Hou*, s'ils s'émancipent. Faits au climat dès leur jeuneſſe, & inſtruits de ce qui regarde ces barbares, ils les craindront moins, & ſeront plus en état de les contenir, ou de les vaincre; que des Troupes qu'on y enverroit d'ailleurs. Par ce moyen, vous évitez les inconvéniens qui arriverent ſous *Chi hoang*, & qui ne manquent point d'arriver, quand on envoye ſi loin des Armées. Vous aſſurez vos frontieres, en procurant des avantages réels, qui croî-

(*a*) Le Chinois dit *Pao*, qui ſignifie machine à jetter des pierres. Comment étoit-elle faite, & comment pouſſoit-elle ces pierres! C'eſt ce qu'on ne ſçait pas. Depuis qu'on a des canons à la Chine, on les appelle auſſi *Pao*; mais il y a cette différence entre les deux caracteres Chinois, que le premier eſt *Ta che*, & le ſecond *Ho pao*. Or *Che*, ſignifie pierre: *Ho*, ſignifie feu. *Pao*, ſignifie enveloppe, envelopper, &c.

tront

tront encore avec le tems; & ces établiſſemens, ſi vous les faites, ſont capables ſeuls de rendre à jamais célebre la mémoire de votre Regne.

L'Empereur ayant déféré à cet avis, Chao tſo *dreſſa le Memoire qui ſuit, & le préſenta à Sa Majeſté.*

GRAND Prince. C'eſt avec bien de la joye, que j'ai appris que Votre Majeſté prend le parti d'aſſûrer à l'avenir ſes frontieres, en y établiſſant des Colonies. Ce ſeront de gros frais & de gros embarras épargnez pour l'avenir. C'eſt prévenir des inconvéniens fâcheux; & vous ne pouvez donner à vos peuples une marque plus ſolide de vos bontez. Il ne s'agit plus d'autre choſe, ſinon que vos Officiers ſe conforment à vos bonnes intentions; qu'intelligens & déſintéreſſez ils manient adroitement les eſprits, & gagnent ſi bien le cœur des peuples qui auront été tranſportez dans les premiers établiſſemens, qu'ils ne puiſſent regretter leur terre natale. Au moyen dequoi, j'oſe aſſûrer que le monde ne manquera point; & que bientôt de toutes parts les pauvres gens s'exhorteront les uns les autres, & s'aſſembleront pour y aller.

Au reſte ces colonies ont deux fins: l'une eſt de cultiver des pays déſerts; l'autre d'aſſûrer les frontieres. Par rapport au premier point, voici ce qui eſt à obſerver ſuivant la méthode des anciens. Avant que de bâtir une Ville, & d'en regler le diſtrict, il faut choiſir, autant qu'il ſe peut, un lieu ſain, où il y ait de bonnes eaux, dont le terroir, par la beauté des arbres & la quantité de bonnes herbes, paroiſſe devoir être d'un bon rapport. Lorſque vous trouverez un endroit qui ait à peu près tout cela, il faut y bâtir une Ville & des maiſons: déterminer les dépendances de cette Ville, Eſt, Oüeſt, Nord, & Sud: partager ce qu'il y aura de terres labourables, & en bien regler les bornes par des ſentiers de communication. Chaque maiſon doit avoir au moins un ſallon commun, & deux chambres raiſonnables, le tout bien conditionné, fermé de bonnes portes, & ſuffiſamment meublé; afin que ces nouveaux habitans trouvant là le néceſſaire, oublient plus facilement leurs anciennes demeures, & entreprennent avec courage ce nouvel établiſſement. Dans chacune de ces Villes, il faut faire enſorte qu'il y ait dabord des Medecins & des (a) *Ou*; les uns pour avoir ſoin des malades, les autres pour les enterremens & les autres cérémonies funébres. Il faut procurer les mariages; faire valoir la coûtume des conjoüiſſances & des condoléances accompagnées de ſecours mutuels; aſſigner des ſépultures; enfin pourvoir à tout ce que demande une habitation fixe & permanente.

Par rapport au ſecond point, qui eſt d'aſſûrer les frontieres, voici ce que j'ai encore appris des anciens, & ce qu'il convient de faire. Que toutes les familles d'un diſtrict ſoient partagées de cinq en cinq. Que cinq familles ayent un Chef. Que dix fois cinq familles ſoient réunies pour former un *Li*, ſous un Chef plus conſidérable que les premiers. Que quatre *Li* réunis forment un *Lieu*, & que ce *Lieu* ait un Officier. Enfin, que dix *Lieu* réunis forment un *Y*; & que cet *Y* ait un Commandant, auquel tous les autres Officiers ſoient ſubordonnez. Qu'on choiſiſſe pour Officiers les gens les mieux inſtruits du pays, & les plus propres à ſe faire aimer. Que chaque Officier ſub-

(a) *Ou.* Il eſt clair qu'ici cette expreſſion n'a point la ſignification qu'on lui donne ailleurs de Sorcier ou de Magicien.

alterne ait des tems reglez, pour faire faire l'exercice à tout ſon monde ; & qu'il ait ſoin que les jeunes gens s'y trouvent. S'il faut marcher contre l'ennemi, que l'Officier ſoit à la tête des Troupes. Qu'il ne ſoit point permis aux gens d'un district d'aller s'établir dans un autre ; mais qu'accoûtumez les uns aux autres, ils demeurent bien unis. La nuit, s'il vient une allarme, ils ſe reconnoîtront mieux à la voix, & ſe ſecoureront plus à propos. Le jour, dans la chaleur du combat, ils ſe diſtingueront plus facilement ; & ſe connoiſſant de longue main, ils en ſeront plus ardens à s'expoſer les uns pour les autres, & à ſe ſecourir juſqu'à la mort. Qu'on joigne à ces reglemens des récompenſes pour les braves, & des peines pour les lâches ; dans peu l'on aura là des gens à ne jamais fuir devant l'ennemi.

Sous l'Empire de ce même King ti, *le Roi de* Ou *réſolut d'attaquer le Roi de* Leang. *Comme il n'avoit pour cela aucune raiſon légitime, & que l'entrepriſe étoit injuſte,* Mei tching *s'efforça de l'en diſſuader, & lui adreſſa pour cela le Diſcours qui ſuit.*

PRINCE, on le dit, & il eſt vrai ; un Prince eſt-il parfait ? Tout lui réuſſit. Se dément-il par quelque endroit ? Une ſeule faute peut aboutir, & aboutit ſouvent à ſa perte entiere. *Chun* n'avoit pas un pouce (*a*) de terre ; cependant il fut Empereur. *Yu*, qui n'avoit pas un Domaine de dix familles, ſe vit maître de tout l'Empire, & au-deſſus de je ne ſçai combien de Princes. *Tching tang* & *Vou vang* étoient nez Princes ; mais ils n'avoient chacun qu'environ dix lieuës de terres. Chacun d'eux en ſon tems devint Empereur, & Fondateur d'une illuſtre Dynaſtie. Quel fut leur ſecret ? Le voici en peu de mots. Attentifs à ne rien faire dont ils puſſent rougir devant *Tien* *, ni qui pût bleſſer le cœur de leurs Peuples, ils ſuivirent exactement la droite raiſon qu'ils avoient reçûë de *Tien*, & ſe regarderent toûjours comme peres de leurs Sujets. Les Sujets de leur côté prenoient à leur égard des ſentimens tout conformes. L'on ne voit point de leur tems, que ceux qui étoient en place, craigniſſent de ſe perdre eux-mêmes, en repréſentant librement & ſans détour, ce qu'ils jugeoient être du bien commun. Voilà ce qui a fait réuſſir ces grands Princes, & ce qui a rendu leur mémoire à jamais célébre.

* Ciel.

Je voudrois pouvoir vous ouvrir le fonds de mon cœur, & vous y faire voir le zéle qui me fait parler. Je ſçai le peu que je vaux, & par là j'ai tout lieu de craindre que vous faſſiez peu de cas de mes conſeils. Je vous prie cependant d'y faire quelque attention ; ou plûtôt à l'occaſion de mon diſcours, de réveiller dans votre propre cœur les ſentimens qui y ſont gravez. Imaginez-vous une montagne également haute & eſcarpée, au pied de laquelle il y ait un abîme ſans fond. Suppoſons qu'on place un homme chargé d'un énorme poids à l'extrémité de cette roche ; de ſorte qu'à demi ſuſpendu, il ne ſoit retenu lui & ſon poids, que par un aſſez foible filet. Quel homme en cet état, voyant d'un côté que ſa chûte dépend d'un *rien, & de l'autre que s'il tombe, il eſt perdu ſans reſſource ; quel homme, dis-je, ne frémiroit pas ? C'eſt cependant, ſouffrez que je vous le diſe, c'eſt à peu près l'état où vous êtes actuellement : mais il ne tient

* Le Chinois dit, d'un cheveu.

(*a*) Le Chinois dit : n'avoit pas autant de terre qu'il en faut pour dreſſer un ſtile, ou bien pour planter un piquet.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 453 sur 741

qu'à vous d'en ſortir. L'entrepriſe où vous vous engagez, eſt infiniment difficile (a) & dangéreuſe. Renoncez-y; & en un tour de main, vous vous aſſûrez une proſpérité (b) conſtante. Pouvoir ſans peine couler le reſte de vos jours dans la paix, dans la joie, & dans la poſſeſſion d'un Etat puiſſant, & cependant vouloir à toutes forces vous engager dans une entrepriſe également pénible & ſcabreuſe, c'eſt, permettez moi de le dire, ce que je ne puis comprendre.

Il y a des gens que leur ombre inquiette : pour en éviter la vûë, ils ſe tournent & retournent inutilement. Qu'ils ſe tiennent en repos & en lieu couvert, l'ombre diſparoîtra; ils ſeront tranquilles. Le meilleur ſecret, quand on craint d'être oüi, c'eſt de ſe taire. Celui qui craint que ce qu'il médite ne ſoit ſçû, feroit bien de renoncer à ce qu'il médite. Une eau boüillante eſt ſur un grand feu; ſouffler ſur cette eau pour la réfroidir, ou pour en appaiſer les boüillons, c'eſt ſouffler aſſez inutilement : il vaut bien mieux écarter le bois. En uſer autrement, c'eſt perdre (c) ſa peine. Le bonheur des Etats & des Princes a ſes fondemens : il faut les bien établir. Leurs malheurs ont auſſi leurs principes. Le ſage prévient leur naiſſance. Pour y réuſſir, il faut prendre garde aux plus petits commencemens. Car ce qui ne paroiſſoit dabord que peu de choſe, devient peu-à-peu ſenſible & conſidérable. Cette eau qui dégoutte du mont *Tai*, ſe fait à la longue au travers des pierres, un paſſage qu'on diroit être fait au ciſeau. Une corde paſſée & repaſſée fréquemment ſur une planche au même endroit, en fait à la longue deux piéces, comme l'auroit fait en moins de tems une ſcie. Enfin cet arbre de dix pieds de tour, eſt venu d'un fort petit plan : quand il étoit tendre & jeune, il étoit fléxible en tout ſens, on pouvoit l'arracher ſans peine. Aujourd'hui quelle différence! Il en eſt de même du mal. (d) Penſez-y, je vous en conjure; mais penſez-y ſérieuſement. Ne commencez point de vous éloigner des ſaines maximes de nos anciens Princes. Gardez-vous de les changer ces maximes; on ne le fait guéres impunément.

SUR cette piéce, l'Empereur *Cang hi*, dit : quand cette remontrance fut préſentée, le deſſein du *Vang* n'avoit pas encore éclaté : il n'étoit connu que de peu de gens. C'eſt pour cela que *Mei tching*, dans tout ſon diſcours, n'uſe que d'exhortations qui paroiſſent trop générales, & que même quelquefois il parle en mots couverts. Mais le *Vang* l'entendoit aſſez.

(a) Le Chinois dit : Il y a autant de danger, qu'en court un œuf d'être écraſé par un gros poids, & autant de difficulté qu'à eſcalader le Ciel.

(b) Le Chinois dit : Ferme comme le mont *Tai*.

(c) Le Chinois dit : c'eſt courir armé de fagots, pour appaiſer un incendie.

(d) Une Gloſe dit : Le *Vang* n'eut point d'égard à la remontrance de *Mei tchin* : il fit la guerre, & y périt.

On a vû ci-deſſus une Déclaration de l'Empereur Vou ti, *par laquelle il demandoit aux Sages qu'on lui avoit préſentez, & principalement à* Tong tchong chu, *des lumieres ſur le Gouvernement, & ſur certains autres points. Les réponſes de* Tchong chu *ſont fort longues. Je me borne à en traduire quelques endroits.*

EXTRAIT DES RE'PONSES
de *Tong tchong chu* à l'Empereur *Vou ti.*

VOTRE MAJESTE' dans ſa Déclaration, a la bonté de demander qu'on lui donne des lumiéres ſur ce qui s'appelle l'ordre de *Tien* *, (Ciel) & ſur la nature (*a*) & les affections de l'homme. C'eſt de quoi je me reconnois peu capable. Tout ce que je puis faire pour vous obéïr, c'eſt de vous dire qu'après un ſérieux examen des événemens paſſez & particulierement de ceux, dont le *Tchun tſiou* (*b*) nous inſtruit; rien ne me paroît plus capable d'inſpirer aux Princes, une crainte filiale & reſpectueuſe, que la maniere dont *Tien* a coûtume d'en uſer avec les hommes. Quand une Dynaſtie commence à s'écarter des voies droites de la ſageſſe & de la vertu, *Tien* commence ordinairement par lui envoyer quelque diſgrace pour la redreſſer. Si le Prince qui regne ne rentre point en lui-même, *Tien* employe des prodiges & des phénomenes effrayans, pour lui inſpirer une juſte crainte. Si tout cela eſt ſans effet, & que le Prince n'en profite point; ſa perte n'eſt pas éloignée.

* Le Chinois dit *Tien Ming.*

Par cette conduite de *Tien*, on voit aſſez que ſon cœur eſt plein de bonté pour les Princes, & qu'il ne veut que les corriger. En effet, l'intention de *Tien* eſt de les aider & de les ſoutenir; & il ne les abandonne point, que leurs déſordres ne ſoient venus à de grandes extrémitez. Le point eſſentiel pour un Prince, eſt donc qu'il faſſe lui-même ſes efforts; premiérement, pour s'inſtruire & devenir plus éclairé ſur ſes devoirs; en ſecond lieu, pour s'en acquitter en effet, & par là croître chaque jour en mérite & en vertu. C'eſt ainſi, & non autrement, qu'on peut parvenir à un véritable changement, & en eſpérer les heureuſes ſuites. Ne vous relâchez ni jour ni nuit, dit le *Chi king*: faites effort, dit le *Chu king*. Tout cela ne veut-il pas dire qu'il faut en effet ſe faire violence?

La Dynaſtie *Tcheou* étoit pitoyablement déchûë ſous les regnes de *Yeou vang* & de *Li vang*. Vint un Prince qui ſe rappellant ſans ceſſe le ſouvenir de ſes vertueux ancêtres, & s'animant par leur exemple à ſoutenir la gloire de l'Empire qu'il avoit reçu de leurs mains, s'efforça de remédier aux abus déja introduits, & de corriger tout ce qu'il apperçut de défectueux. *Chang tien* (*c*) le ſecourut, & lui fournit de bons Miniſtres. Moyennant cela, il réuſſit. L'on vit revivre ſous lui le bon Gouvernement des premiers *Tcheou*. Ce fut le ſujet des

(*a*) Le Chinois dit: *Sing*, *Tſing*. Peut-être faudroit-il traduire: la raiſon & les paſſions. Ces expreſſions ont ſouvent ce ſens. On ſe contente d'en avertir, & l'on s'arrête en traduiſant à la ſignification la plus générale.

(*b*) Nom d'un Livre, dont on dit que Confucius eſt l'auteur.

(*c*) *Chang*, ſignifie Suprême. *Tien*, ici comme ailleurs. On laiſſe au Lecteur à lui donner la ſignification qu'il jugera lui convenir.

poëſies

poëſies du tems. Dans les regnes qui le ſuivent, on rappella toûjours avec éloge la mémoire de celui-là; & encore aujourd'hui elle eſt célébre.

Tel eſt l'effet ordinaire d'un ſincere attachement pour la vertu, & de cette application continuelle que le *Chu king* recommande. Ce que cet Empereur obtint par là, un autre peut l'obtenir par la même voie: car quoique l'honneur ſuive ordinairement la vertu; cependant à proprement parler, ce n'eſt point la vertu qui fait valoir l'homme, dit Confucius; c'eſt l'homme au contraire qui peut faire valoir la vertu. La paix ou le trouble des Etats, leur décadence ou leur gloire, dépend des Princes. Quand quelques-uns d'eux perdent leurs Empires, ces événemens ne ſont point l'effet d'un ordre de *Tien*, qui leur ait ôté le pouvoir de ſe maintenir; il faut attribuer cette diſgrace à leur imprudence & à leurs déſordres. Je ſçai ce qu'on dit, & il eſt vrai, que la fondation d'une Monarchie, eſt une choſe au-deſſus des forces de l'homme; que c'eſt un préſent de *Tien*, & le plus grand qu'il faſſe à un mortel; que le conſentement des Peuples à s'attacher à un ſeul homme, à en faire leur pere-mere; & les prodiges heureux qui ſouvent ſurviennent, ſont comme le ſceau de l'ordre de *Tien* en ſa faveur. Mais outre que cela même eſt en quelque façon une ſuite de la vertu, qui, comme dit Confucius, ne demeure pas long-tems ſeule; outre cela, dis-je, on ne parle ainſi que quand il s'agit de fonder une Dynaſtie. . . .

Après avoir fait un contraſte des bons Princes *Yao* & *Chun*, de leur gouvernement & de leurs vertus, avec les mauvais Princes *Kié* & *Tcheou*, & les funeſtes ſuites de leurs vices, *Tong tchong chu* conclut par ces mots.

Tant il eſt vrai que les mœurs des peuples dépendent de ceux qui les gouvernent, comme l'argile ſur le tour dépend du Potier qui la façonne, & comme le métal dans le creuſet dépend du fondeur qui le jette en tel moule qu'il veut.

Il expoſe enſuite comment la corruption des mœurs qui étoit grande avant *Chi hoang*, s'étoit encore beaucoup augmentée ſous ce méchant Prince, puis il reprend & dit. . . .

Le meilleur ſculpteur du monde ne peut mettre en œuvre un bois pourri, dit Confucius; & c'eſt auſſi perdre ſa peine, que d'enduire une muraille de terre déja vieille, & qui menace ruine. C'eſt dans un état ſemblable, que *Han* ſuccedant à *Tſin* a trouvé l'Empire. C'eſt pour cela que, malgré les grandes qualitez & les bonnes intentions de nos Empereurs, depuis le commencement de la Dynaſtie, ils n'ont point eu le ſuccès qu'ils ſouhaittoient. Il ſemble que plus ils prennent de moyens, moins ils réüſſiſſent. Ils font des loix; elles n'ont d'autre effet que d'augmenter le nombre des crimes. Ils donnent des ordres; ce ſont de nouvelles occaſions de fraudes. C'eſt comme ſi l'on s'efforçoit d'arrêter le mouvement d'une eau qui bout, en y jettant d'autre eau boüillante. Souffrez, que pour vous expliquer ma penſée ſur la maniere de remédier à un ſi grand mal, j'employe la comparaiſon du *Kin* * Les conſonances en ſont quelquefois ſi dérangées, qu'on tâcheroit en vain de les rétablir en tâtonnant çà & là. Le plus court alors eſt de changer toutes les cordes, & de remonter de nouveau l'inſtrument. Si l'on ne remonte un *Kin*, quand il a beſoin d'être remonté, le plus habile homme ne peut en rétablir les accords.

* C'eſt le nom d'un inſtrument de Muſique eſtimé à la Chine.

Il en eſt ainſi du gouvernement. Pourquoi le ſuccès n'a-t-il point répondu juſqu'ici aux bonnes intentions & aux ſoins des *Han*? C'eſt qu'en conſervant pour le fond le gouvernement des *Tſin*, ils n'ont viſé qu'à en éviter les excès. Il falloit en revenir au gouvernement des anciens. ſur-tout il falloit commencer par travailler efficacement à la converſion des peuples, & à leur faire aimer la ver-

tu. Faute d'avoir commencé par-là, tous les moyens qu'ils ont employé, depuis 70. ans qu'ils regnent, n'ont point réüſſi, Eprouvez-le, grand Prince, efforçez-vous de procurer à vos peuples l'Inſtruction dont ils ont beſoin. Inſpirez-leur par vos Reglemens & par vos exemples, de l'eſtime pour la vertu. Comptez plus ſur cela que ſur les défenſes, les Arrêts, & les châtimens. A proportion des ſoins que vous prendrez, vous verrez ſe détruire les abus, & le gouvernement proſperer. A ces calamitez juſqu'ici ſi fréquentes, ſuccedera la proſpérité & l'abondance.

Le *Chi king* dit: procurez le véritable bien des peuples; qu'aucun particulier n'échappe à vos ſoins: *Tien* (le Ciel) vous comblera de biens. Il parle à ceux qui gouvernent, & les avertit que c'eſt ainſi qu'ils peuvent s'attirer les récompenſes de *Tien*. (du Ciel.) Mais encore que faut-il donc que les Princes faſſent? Il faut qu'ils mettent en crédit, les cinq vertus. (*a*) C'eſt en les faiſant fleurir, qu'un Prince mérite le ſecours de *Tien*, la protection des *Kouei chin*, & qu'il ſe met en état de faire ſentir les effets de ſon heureux regne juſqu'au-delà des bornes de ſon Empire.

SECOND DISCOURS.

DANS ce ſecond Diſcours qui n'eſt qu'une ſuite du premier, il ſuggere à *Vou ti* de rétablir le grand (*b*) College, ou la grande Ecole, afin de fournir l'Empire de bons Maîtres capables d'inſtruire & de former à la vertu. Il gémit ſur le petit nombre qui s'en trouvoit alors dans l'Empire. Non-ſeulement il ſuggere qu'on rétabliſſe le grand College, pour en multiplier le nombre; mais il veut qu'on rempliſſe les Charges de gens de mérite, & non pas comme on faiſoit, des fils de grands Officiers, qui n'étoient recommandables que par les richeſſes, ou tout au plus par les ſervices de leurs peres. Il trouve à redire que le mérite des peres ſoit un titre pour parvenir aux grands emplois, & il veut qu'on n'y éleve que par dégrez.

Ce n'eſt point ainſi, dit-il, qu'on en uſoit dans l'antiquité. La différence des talens regloit la différence des emplois. Un talent médiocre demeuroit toûjours dans des emplois médiocres. Trouvoit-on un homme d'un mérite rare? On ne faiſoit point difficulté de l'élever tout d'un coup aux plus grands emplois. Par-là, il avoit le moyen de faire valoir ſon talent, & l'on en retiroit de grands avantages. Au lieu qu'aujourd'hui un homme du premier mérite demeure long-tems confondu avec le vulgaire; & un autre d'une capacité médiocre, parvient à la longue à des emplois qui ſont beaucoup au-deſſus de ſa portée.

(*a*) *Gin*, la Charité; *Y*, la Juſtice; *Li*; l'attachement aux rits; *Tchi*, la prudence; *Sing*, la fidélité.

(*b*) En Chinois *Tai hio*: *Tai*, ſignifie grand, très-grand, le plus grand en chaque genre. *Hio*, ſignifie étudier, étude, lieu où on étudie, ſcience acquiſe, &c.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 457 sur 741

TROISIE'ME DISCOURS.

DANS ce troiſiéme Diſcours *Tong tchong chu*, après s'être excuſé d'avoir aſſez mal digéré les matieres qu'il a traittées dans les Diſcours précédens, revient au point capital qui regarde l'inſtruction & la converſion des peuples. C'eſt ainſi qu'il s'exprime.

Anciennement, dit-il, outre que tous les Officiers de l'Empire en faiſoient leur premier devoir; il y avoit des Officiers établis exprès, & dont tout l'emploi étoit d'y veiller. On en faiſoit le fond du gouvernement; & l'on n'avoit rien de plus à cœur que d'inſpirer à tout le monde, par la voye de l'inſtruction & de l'exemple, un ſincere amour pour la vertu. Par-là on en venoit quelquefois à ne pas trouver un criminel dans tout l'Empire. Depuis du tems cette excellente méthode n'eſt plus ſuivie. Auſſi les peuples négligez ont abandonné la juſtice, & ſuivent aveuglément leurs cupiditez, ſans que la crainte des loix ſoit capable de les retenir. De-là un ſi grand nombre de criminels, que chaque année, on les compte par *Ouan*. * Pour peu qu'on faſſe attention à cette énorme différence, on ne peut manquer de conclure, que la méthode des anciens eſt celle qu'il faut abſolument ſuivre: & c'eſt ce que le *Tchun tſiou* * fait bien ſentir, en cenſurant tout ce qui s'éloigne de la ſage antiquité. Tout ce que *Tien* preſcrit & ordonne aux hommes, eſt compris ſous ce mot *Ming*. * Remplir parfaitement tout ce que ſignifie cette expreſſion, c'eſt le propre des parfaits. Les puiſſances ou les facultés que chacun apporte en naiſſant, ſont toutes compriſes ſous le terme *Sing*: mais cette nature, pour acquerir la perfection dont elle eſt capable, a beſoin du ſecours de l'inſtruction. Tous les appetits naturels à l'homme ſont compris ſous ce mot (*Tſing* *) inclinations. Ces inclinations ont beſoin de regles, pour ne donner dans aucun excès. Les devoirs eſſentiels d'un bon Prince, & ſes premiers ſoins ſont donc d'entrer avec reſpect dans les vûës de *Tien* ſon ſupérieur, pour ſe conformer lui-même à ſes ordres; de procurer aux peuples qui lui ſont ſoumis, l'inſtruction dont ils ont beſoin pour acquerir la perfection dont leur nature eſt capable; enfin d'établir des loix, de diſtinguer les rangs, & de faire d'autres Réglemens les plus convenables, pour prévenir ou arrêter le déréglement des paſſions. Un Prince n'omet-il rien de tout cela? Le plus fort eſt fait, & ſon gouvernement eſt établi ſur des fondemens ſolides.

L'homme a reçû de *Tien* ſon (a) *Ming*; mais bien différent des autres êtres même vivans. De ce *Ming* naiſſent dans une famille les devoirs de pere à fils, & de fils à pere, &c. Dans un Etat, ceux de Prince à Sujet; de déférence & de reſpect pour la vieilleſſe. De-là l'union, l'amitié, la politeſſe, & tous les autres liens de leur ſocieté. C'eſt par-là que *Tien* a mis l'homme dans ce rang ſupérieur qu'il tient ſur la terre. *Tien* produit les cinq grains, & les ſix eſpeces d'animaux domeſtiques, pour le nourrir; la ſoye, le chanvre, &c. pour le vêtir. Il lui a donné le talent de dompter les bœufs & les chevaux, afin qu'il pût s'en ſervir. Il n'y a pas juſqu'aux Léopards & aux Tigres, ſur leſquels il n'exerce ſon empire, & qu'il ne vienne à bout de mettre en cage. C'eſt que véritablement il a une intelligence céleſte, qui l'éleve au-deſſus du reſte. Celui qui connoît comme il faut cette nature céleſte qu'il a reçûë, n'a garde de

* *Tſing*, Inclinations, affections. paſſions.

* Un *Ouan* eſt dix mille.

* Livre de Confucius.

* *Ming*, ſignifie Ordre, Commandement, volonté ſupérieure.

* *Sing*, Nature.

(a) *Ming*. C'eſt le même que ci-deſſus; mais il réünit ici *Ming*, & *Sing* à la même choſe; ſçavoir à la droite raiſon conformement au Livre *Tchong Yong*, qui commence par ces mots: *Tien ming tchin oei ſing*. *Tien ming* & *ſing* c'eſt la même choſe. *Ming*, diſent les Commentaires, en tant que venant de *Tien*: *Sing* en tant que conſtituant l'homme.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 458 sur 741

ſe ravaller au rang des êtres inférieurs. Il tient le ſien, & ſe diſtingue d'eux par la connoiſſance qu'il a, & par l'eſtime qu'il ſçait faire de la Charité, de la Juſtice, de la Tempérance, de l'attachement aux rits, & de toutes les vertus. L'eſtime qu'il en fait, le porte à les pratiquer, & il s'en fait une ſi douce habitude, qu'il ne trouve plus que du plaiſir à faire le bien, & à ſuivre en tout la raiſon. C'eſt à celui qui y eſt parvenu, qu'on donne avec raiſon le nom de Sage; & c'eſt le ſens de ce que dit Confucius, qu'on ne doit point appeller ainſi celui qui oublie ſon *Ming*, ou qui méconnoît ſa nature.

TCHING TE SIEOU, Auteur qui vivoit ſous la fin de la Dynaſtie *Song*, ſur les Diſcours dont on a traduit ces endroits, dit: De tous les Lettrez qui ont écrit ſous les *Han* Occidentaux, *Tchong chu* me paroît être le ſeul qui n'altere en rien la doctrine de Confucius & de Mencius. Auſſi ſouvent rappelle-t'il ſon Prince aux maximes & aux exemples des anciens Empereurs *Yao* & *Chun*.

Nien Ngan *dans un Diſcours adreſſé au même Empereur* Vou ti, *touche deux points*: 1°. *Le Luxe qui regnoit*. 2°. *La Guerre qu'on faiſoit*.

AUJOURD'HUI on ne voit dans tout l'Empire que luxe & folles dépenſes. Les équipages, les habits, les maiſons; tout eſt magnifique & recherché. Jamais on ne pouſſa ſi loin le raffinement pour le plaiſir des ſens. Il n'eſt point d'aſſortiment de couleur qu'on n'éprouve. Ce n'eſt tous les jours que nouveaux concerts. La délicateſſe dans les repas ne ſe peut pouſſer plus loin. Vous diriez qu'on s'étudie à faire regner toutes les paſſions dans tout l'Empire. Le peuple eſt fait de telle ſorte, que dès qu'il voit quelque choſe de brillant & de ſingulier, il ſe porte à le ſouhaitter. Permettre donc ces folles dépenſes, c'eſt apprendre au peuple à les aimer & à les imiter ſuivant ſa portée. Ce qui eſt beau, bien orné, précieux, ou extraordinaire, frappe naturellement les ſens: on s'y laiſſe aiſément ſéduire. Ce n'eſt plus pour ſe nourrir qu'on fait un repas; c'eſt par friandiſe ou par débauche. La Muſique établie pour calmer les mouvemens du cœur, a tellement dégénéré, qu'elle allume aujourd'hui les plus honteuſes paſſions. Au lieu d'un attachement ſincére aux Rits, ce n'eſt plus qu'oſtentation, que grimaces, & que vaines parures. La diſſimulation & la fourberie tiennent lieu de ſageſſe. Or je demande, la fourberie, l'oſtentation, la galanterie, l'intempérance, ſont-ce de bonnes leçons à donner aux peuples? Eſt-ce le moyen de les retenir dans le devoir? Non, ſans doute, & il ne faut pas s'étonner ſi tous les jours le nombre des crimes croît de plus en plus. C'eſt à quoi je voudrois, que par zele pour vos peuples, & pour le bien de votre Etat, vous miſſiez ordre au plûtôt.

Après avoir expoſé vivement les malheurs qui ſuivirent les ambitieuſes expéditions de *Chi hoang*, il en fait l'application, & dit:

Je n'entends aujourd'hui parler que d'expéditions militaires. Ici on bâtit des Forteresſes; là on attaque les Barbares: tel peuple, dit-on, eſt ſoûmis, ou va en ſoûmettre un autre. La terreur eſt chez les *Hiong nou*; nous leur avons brûlé *Long tſing* (*a*). Tout votre Conſeil applaudit à ces deſſeins. Pour moi je vois bien que certains de vos Officiers & de vos Miniſtres y peuvent trouver leur compte; mais eſt-ce le bien de votre Empire?

(*a*) C'étoit, dit une Gloſe, le lieu où ces peuples faiſoient leur *Tſi à Tien*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 459 sur 741

pire ? Je ſoûtiens que non. Pouvant joüir d'une paix profonde, vous engager ſans raiſon dans des guerres étrangeres, pour des conquêtes inutiles, épuiſer votre propre Etat, ce n'eſt pas être pere des peuples. Par une ambition demeſurée, ou préciſément pour vous contenter, aller irriter les *Hiong nou* qui vous laiſſent en paix ; c'eſt mal pourvoir pour l'avenir au repos de nos Frontieres. Ces expéditions, qu'on peut regarder, malgré leur ſuccès, comme un véritable malheur, cauſeront une longue ſuite de diſgraces. Le reſſentiment des Barbares durera. Que n'en ſouffriront point ceux de vos Sujets qui en ſont voiſins ? Que d'allarmes pour les autres ? Ce n'eſt pas là le moyen de faire durer long-tems la Dynaſtie *Han*.

On voit de tous côtez forger des cuiraſſes, fourbir des épées, dreſſer des flêches, eſſayer des arcs. On ne voit dans les chemins que troupes qui marchent, ou que chariots chargez de vivres ; mais on le voit avec douleur. Ce ſentiment, quoi qu'on vous diſe, eſt le ſentiment de tous vos Sujets, à peu de gens près. Ce ſentiment me paroît d'autant mieux fondé, que les plus fâcheuſes révolutions ſont communément les fruits de la guerre. Y voit-on le Prince embarraſſé ? Les mauvais deſſeins commencent à éclorre. Tel au milieu de votre Empire a ſous lui juſqu'à dix Villes, & près de cent lieuës de pays : votre Maiſon n'en eſt pas plus en ſûreté ; prenez y garde. *Chi hoang* s'occupoit tout entier de ſes ambitieux projets. Un homme de néant avec des troupes, qui n'étoient preſque armées que de bâtons, donna le ſignal contre lui, & avança ſa perte. Aujourd'hui les armes ne manquent pas à des gens, dont le crédit & le pouvoir eſt bien plus redoutable. Penſez-y, Prince, les plus grandes révolutions dépendent ſouvent de peu de choſe.

On faiſoit d'aſſez fréquentes Remontrances à l'Empereur Vou ti, *ſur ce que le Luxe étoit grand ſous ſon Regne, & que l'Agriculture étoit négligée. Le Prince s'adreſſant un jour à* Tong fang ſo, *lui dit : Je voudrois reformer mes Peuples : Suggerez-m'en les moyens : Expoſez-moi comment vous jugez qu'il faut s'y prendre.* Tong fang ſo *répondit par écrit en ces termes.*

PRINCE, je pourrois vous propoſer à imiter *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, &c. Mais ces heureux regnes ſont paſſez il y a long-tems. A quoi bon remonter ſi haut ? Je m'arrête à des tems plus proches, & à des exemples domeſtiques. Ce ſont ceux de *Ven ti* que je vous propoſe. Son regne eſt ſi voiſin de nos jours, que quelques-uns de nos vieillards ont eu le bonheur de le voir. Or *Ven ti* élevé à la haute dignité de (*a*) *Tien tſe*, comme vous l'êtes, poſſedant ce vaſte Empire que vous poſſedez aujourd'hui, portoit des habits ſimples ſans ornemens, & même d'un tiſſu aſſez groſſier. Sa chauſſure étoit d'un cuir mal paſſé. Une courroie ordinaire lui ſervoit à tenir ſon épée. Ses armes n'avoient rien de recherché. Son ſiége étoit une natte des plus communes. Ses appartemens n'avoient point de meubles précieux & brillans. Des ſacs pleins d'écrits utiles qu'on lui préſentoit, en faiſoient l'ornement & les richeſſes : & ce qui ornoit ſa perſonne, c'étoit la ſageſſe & la vertu. Les regles de ſa conduite étoient la charité & la juſtice. Tout l'Empire charmé de ces beaux exemples, s'étudioit à s'y conformer.

Aujourd'hui nous voyons toute autre

(*a*) C'eſt-à-dire, d'Empereur. J'ai ci-devant expliqué ce que ſignifie littéralement cette expreſſion.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 460 sur 741

choſe. Votre Majeſté ſe trouve à l'étroit dans la vaſte enceinte d'un Palais, qui eſt une grande Ville. Elle entreprend de nouveaux bâtimens ſans nombre. Elle donne à chacun de beaux noms. A gauche, c'eſt le Palais du *Fong hoang*; à droite, celui de *Ching ming* : en général c'eſt le Palais à mille ou dix mille portes. Dans les appartemens intérieurs vos femmes ſont chargées de diamans, de perles, & d'autres ornemens précieux. Vos chevaux ſont ſuperbement harnachez. Vos chiens mêmes ont des colliers de prix. Enfin, il n'y a pas juſqu'au bois & à l'argile, que vous faites revêtir de broderie : témoins ces chars de Comédie, dont vous aimez les évolutions : tout y brille, tout y eſt riche, & recherché. Ici vous faites fondre & placer des cloches de cent mille livres péſant. Là vous faites des tambours qui le diſputent au Tonnerre. Enfin, ce ne ſont que Comedies, Concerts, Ballets de filles de *Tching*. Franchement en uſer ainſi, porter à ce point le luxe, & vouloir en même-tems inſpirer à vos Sujets la frugalité, la modeſtie, la tempérance, & l'attachement à l'agriculture; c'eſt vouloir l'impoſſible.

Si donc c'eſt tout de bon, que V. M. me conſulte; ſi elle veut réellement ſuivre mon conſeil, ou du moins ſçavoir ma penſée; mon avis ſeroit que V. M. raſſemblât tout cet attirail de vains ornemens, qu'elle l'exposât dans un carrefour, & y fît mettre le feu, pour faire connoître à tout l'Empire qu'elle en eſt déſabuſée. Si vous commencez par là, vous pourriez devenir un ſecond *Yao*, ou un autre *Chun*. Il y a certains points ſi eſſentiels, dit notre *Y king*, que quand on les obſerve parfaitement, le reſte s'enſuit.

SUR cette piéce *Tching te ſieou* dit: *So* étoit un peu goguenard : il tournoit les choſes à ſa maniere; du reſte, il étoit droit, ſincere, & homme de tête. *Vou ti* l'employa long-tems.

Sous le même Empereur Vou ti, Kong ſun hong *Miniſtre d'Etat, propoſa de défendre au peuple l'uſage de l'Arc.* Vou ti *ordonna une delibération ſur cette Requête.* Ou Kieou *préſenta à l'Empereur ſon ſentiment par écrit, concluant pour la négative. Voici l'Extrait de ſon Diſcours.*

1°. CHI HOANG de ſon tems fit cette défenſe. Le vrai motif qu'il eut de la faire, fut de prévenir des révoltes qu'il avoit ſujet de craindre. Il en prétexta un autre. Il arrivoit des querelles, où l'on ſe tuoit de part & d'autre. Il dit que c'étoit pour empêcher ces déſordres, qu'il publioit ſa défenſe. Elle fut obſervée avec rigueur; mais elle ne fit pas ceſſer les querelles. Toute la différence fut que depuis on ſe batit de plus près, avec des marteaux, par exemple, & de ſemblables inſtrumens de métier ou de labourage. Quant au vrai motif qu'avoit *Chi hoang* de faire la défenſe, elle n'eut pas plus de ſuccès. Malgré cette défenſe, il ſe vit battu par les Troupes d'un homme de néant, armées plûtôt de bâtons que d'armes; & peu après il perdit l'Empire. 2°. Il y a, dit-on, maintenant bien des voleurs. C'eſt pour en diminuer le nombre, ou pour faire qu'ils nuiſent moins; bien loin que cette défenſe ſoit utile au deſſein qu'on ſe propoſe, elle y eſt nuiſible. Les méchans la violeront, comme ils violent tant d'autres Loix. Il n'y aura que les bons qui la garderont. Ils ſeront par là hors d'état de donner d'utiles conſeils aux méchans, qui en deviendront plus hardis. 3°. La défenſe qu'on projette, eſt contre la pratique de nos anciens: bien loin d'ôter l'arc & les fléches

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 461 sur 741

à leurs Sujets, ils en recommandoient l'exercice : il y avoit pour cela des tems réglez. Nous lisons dans le Livre des Rits : Quand dans une famille il naît un fils, on pend devant la porte un arc & des fléches.

Sous l'Empereur Suen ti, *on faisoit de nouveaux établissemens, & on ouvroit des terres sur les frontieres du côté des* Hiong nou. *Ceux-ci disputant le terrain il y eut une action. Quelques Chinois furent faits prisonniers, & aussi-tôt élargis. On voulut profiter de cette occasion, pour engager* Suen ti *à faire la guerre.* Hoei siang, *un de ses Ministres, s'y opposa, & fit le discours suivant pour le détourner de cette entreprise.*

QUAND il y a du trouble ou une révolte dans un Etat, & qu'on ne peut les faire cesser qu'en y employant la force des armes ; les prendre alors, c'est guerre de justice. Quand un Royaume ennemi attaque injustement, fait un tort considérable, & ne veut point entendre raison ; prendre les armes pour se défendre, c'est guerre de nécessité. Quand il ne s'agit que de peu de chose, qu'il y a plus de jalousie & de fierté que d'intérêt ; c'est guerre de colere & d'emportement. Quand on se propose d'envahir les terres d'autrui, ou de s'enrichir de ses dépoüilles ; c'est guerre de cupidité & d'avarice. Enfin, quand c'est précisément pour acquérir de la gloire, pour montrer sa supériorité, pour humilier un rival ; c'est guerre de vanité & d'ambition. Dans les deux premiers cas, on réussit presque toûjours : dans les trois autres, jamais. Voilà ce qu'on dit communément ; & cette commune opinion des hommes est fondée sur la conduite ordinaire de *Tien*. Or il est visible qu'aujourd'hui les *Hiong nou* n'ont pas intention de nous attaquer : ils n'ont point fait d'irruption sur nos terres : ils ont disputé pour quelque terrain dans un nouvel établissement que nos gens font. La dispute s'est échauffée ; ils ont fait quelques prisonniers ; mais ils les ont aussi-tôt après élargis de bonne grace : cela ne vaut pas la peine qu'on y pense davantage.

Cependant j'apprens que vos grands Officiers de guerre vous pressent de leur donner des Troupes, pour entrer chez les *Hiong nou*. Si V. M. y consentoit, quel nom donner à cette guerre ? Elle ne seroit, à mon sens, ni nécessaire, ni juste. D'ailleurs vos Peuples, sur-tout de ces côtez-là, sont déja si misérables, que le pere & le fils sont réduits à partager ensemble un méchant habit. Je ne sçai combien de gens vivent de graines d'herbes sauvages. Que sera-ce, s'il faut encore y faire passer de nombreuses Troupes ? Quand elles seroient victorieuses, la guerre, malgré la victoire, seroit beaucoup plus pernicieuse qu'elle ne seroit utile. Les guerres, dit-on, (*a*) sont suivies d'années mauvaises & stériles. Cela vient, à ce qu'on prétend, de l'intempérie que causent dans les saisons les gémissemens & les malédictions des Peuples, que les malheurs des guerres accablent. Or si la famine succede à la guerre, en supposant même une conquête assez inutile faite au dehors ; n'y aura-t-il point de trouble au dedans ? Pour moi, je le crois d'autant plus à craindre, que le choix de ceux qui gouvernent dans vos Provinces, & même de ceux qui

(*a*) Une Gloſe dit que c'eſt un mot de *Lao tſe* qui vivoit du tems de Confucius, & dont la Secte nommée *Tao* a fait ſon Chef.

tiennent à votre Cour un assez haut rang, se fait fort mal ; que la corruption & le désordre augmentent par là tous les jours ; qu'il n'est plus rare qu'un fils tuë son pere, un cadet son aîné, une femme son mari ; & que l'on compte cette année jusqu'à deux cens vingt-deux crimes de cette espéce.

Quand il n'y auroit point d'autres troubles, & d'autres désordres à craindre, celui-ci peut-il passer pour léger ? Cependant vos Officiers, sans s'en inquietter, vous pressent de mettre en campagne une armée pour un si petit sujet, contre des barbares étrangers. Ce n'est pas là ce qui presse. Confucius apprenant que certain *Ki* prêt de mourir, témoignoit craindre que sa famille n'eût à souffrir de la mauvaise volonté d'un certain *Tchuen yu*. Que ne craint-il plûtôt, dit-il, pour sa famille les désordres qu'il y laisse ? J'en dirois volontiers autant à ceux qui conseillent aujourd'hui la guerre. Je ne suis point de cet avis ; & je vous conjure, au moins avant que de prendre sur cela votre parti, d'en délibérer mûrement avec les *Heou* de *Pingtchang*, de *Ping nguen*, de *Lo tchang* & avec d'autres gens de leur caractere. S'ils panchent pour la guerre, à la bonne heure, qu'on la fasse.

A l'occasion d'une Eclypse de Soleil & d'un tremblement de Terre, l'Empereur Yuen ti *publia une Déclaration, par laquelle il ordonnoit qu'on lui exposât les defauts du Gouvernement ;* Quang hong *qui étoit alors* Po se, *présenta un Discours à l'Empereur, où il lui disoit ce qui suit.*

PRINCE ! Voici quelles sont aujourd'hui les mœurs de votre Empire. On y fait grand cas des richesses, mais fort peu de la vertu. Le désintéressement, la pudeur, la tempérance sont très-rares, principalement à la Cour. Les loix les plus naturelles & les plus communes y sont renversées. L'alliance l'emporte sur le sang. Vos plus proches ne sont rien en comparaison de certains alliez assez éloignez : Parmi vos Ministres & vos Officiers, le grand nombre est de gens qui ne s'étudient qu'à une complaisance affectée, & qui ne pensent qu'à profiter de vos faveurs pour s'enrichir. Voilà, où en sont les choses. Telle est la source des maux qui affligent votre Etat. C'est à quoi il faut penser pour y remédier ; sans cela vos Amnisties (*a*) sont fort inutiles.

La Cour est communément la regle des mœurs dans un Etat. Qu'on voye les Grands non-seulement vivre bien ensemble, mais se prévenir mutuellement, & se ceder dans les occasions ; bientôt les disputes & les querelles seront rares parmi le peuple. Que les Grands soient tous charitables & libéraux, les larcins & les violences cesseront. Enfin que la justice, la tempérance, la modestie, la douceur, regnent à la Cour ; bientôt l'union regnera parmi les peuples. Ils s'exciteront mutuellement à suivre ces beaux exemples. C'est par cette voye que nos plus sages Princes, presque sans user d'aucune sévérité, ont fait fleurir la vertu. Que si les vices regnent à la Cour, de-là ils se répandent dans tout l'Empire avec tant de facilité, que s'il y a seulement parmi le peuple de la froideur (*b*) & quelque mésintelligence, ce ne sera plus que disputes & querelles.

(*a*) A l'occasion de quelque événement singulier les Empereurs pardonnoient à certains coupables. Cela se pratique encore, & s'appelle *Ta che*, grand pardon.

(*b*) Le Chinois dit, changement de couleur.

Si

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 463 sur 741

Si la fierté regne dans les Grands, l'insolence regnera parmi les petits ; ſi on voit de Grands Officiers affecter de ſe rendre maîtres, abuſer de leur faveur, & trafiquer de l'autorité du Prince à ſon inſçû ; bientôt ce ne ſera parmi les peuples que vols, que brigandages, que factions. Or aujourd'hui, &c. (*a*).

Si donc les vices regnent aujourd'hui dans tout l'Empire, malgré les Amniſties & les châtimens ; ce n'eſt pas *Tien* (Ciel) qui en eſt la cauſe. C'eſt qu'on s'y prend mal pour y remédier. En examinant l'antiquité, voici divers traits, que j'y ai trouvez. Un Prince de *Tching* faiſoit grand cas de gens qui fuſſent forts & hardis. Bientôt il eut bon nombre de ſes ſujets, dont chacun par ſa ſeule force domptoit un Tigre. *Mou kong* Prince de *Tſin*, témoigna eſtimer ſur toutes choſes, les perſonnes capables d'un attachement inviolable. Il ne manqua pas de gens qui pouſſerent leur attachement pour lui, juſqu'à ſe tuer, quand il mourut. Une Princeſſe de *Tſin* aimoit les *Ou* : le peuple auſſi-tôt donna dans mille ſuperſtitions. Un *Heou* de *Tſin* étoit œconome, tout ſon peuple le fut de même. *Tai vang* étoit la douceur & la bonté même : auſſi parmi ſes ſujets point de vengeance : chacun ſe pardonnoit ſans peine. A en juger par tous ces traits, n'a-t-on pas droit de conclure que tel eſt le Prince & ſa Cour, tels communément ſont ſes Peuples ?

Votre Majeſté, à qui les avertiſſemens de *Tien* (Ciel) ont inſpiré une reſpectueuſe crainte, & un redoublement de compaſſion pour ſes peuples, a bien commencé à ſe corriger. Elle a fait ceſſer les inutiles & ſomptueux travaux commencez à *Kan ſuen*. Elle a abandonné l'expédition qu'elle méditoit ſur *Tchu yai*. Quelle joye n'a point cauſé dans tout l'Empire votre Déclaration ſur ces deux articles ! ſoutenez, de ſi beaux commencemens. Voyez dans tout votre Palais ce qui demande de la réforme. Votre Maiſon étant une fois bien reglée, étendez vos ſoins au-dehors. En fait de muſique & de Poëſie, attachez-vous à celle qui eſt du goût de *Ya* & des *Song*,* grave, ſérieuſe, inſtructive. Fuyez celles de *Tching* & de *Ouei*. Ouvrez un chemin large aux remontrances : recherchez les gens de mérite. Honorez ſur-tout les gens déſintéreſſez, droits, & ſinceres ; & banniſſez de votre Cour tous les flatteurs. Occupez-vous de la lecture de nos *King*. Examinez ce qu'on pratiquoit dans les ſiécles les plus heureux. Etudiez-vous à cette maniere de gouverner douce & naturelle, qui produit l'union & la paix. Enfin efforçez-vous par l'exemple de vos vertus, de réformer les idées, & de corriger les vices qui regnent. Que du moins tout l'Empire ſçache qu'il n'y a que la ſageſſe & la vertu, dont on faſſe cas à votre Cour.

* Noms de Chapitres du *Chi king*.

Sur cette Piéce, l'Empereur *Cang hi* dit : voilà ce qui s'appelle un bon Diſcours pour le ſens & pour les paroles, il n'y a pas un mot qui ne porte.

(*a*) Il répete là plus au long ce qu'il a dit au commencement des mœurs de la Cour, puis il pourſuit.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 464 sur 741

Il y a encore dans ce Livre un autre Diſcours du même Auteur, au même Empereur Yuen ti. *Ce Prince avoit deux choſes à corriger.* 1°. *Il étoit indéterminé, & donnoit toute ſa faveur aux parens de la Reine, qui abuſoient de leur crédit. C'eſt pourquoi* Quang heng *dans ce Diſcours, touche deux points eſſentiels pour toute ſorte de perſonnes, mais encore plus pour un Prince; le premier, eſt de connoître ſon principal défaut naturel, & de le corriger. Le ſecond de regler ſa maiſon.*

AVANT que d'entrer en matiere, il exhorte *Yuen ti* à s'affermir dans le loüable déſir de ſoutenir dignement la gloire de ſes ancêtres, en rendant de plus en plus floriſſant l'Empire qu'il tient d'eux, & en l'aſſurant à ſes deſcendans. C'eſt ainſi, dit-il, qu'en uſoit *Tching vang*: Il avoit toûjours dans l'eſprit les vertus & les exemples de *Ven vang* ſon grand pere, & de ſon pere *Vou vang*. Son propre regne étoit plein de bonheur & de gloire; mais quand on le célébroit, il en rejettoit tout l'honneur ſur ſes ancêtres, dont il ne faiſoit, diſoit-il, que ſuivre les vûës, & imiter imparfaitement les exemples. Auſſi mérira-t-il d'avoir toûjours *Chang tien* propice & d'être ſecouru par *Kouei chin*.

Après cet exorde, *Quang heng* explique ce qu'il entend par connoître ſon (*a*) naturel & le corriger, & comment il faut s'y prendre. Chacun doit, dit-il, s'examiner avec ſoin, pour voir ce qu'il a de trop ou de trop peu; puis retrancher d'un côté & tâcher d'acquérir de l'autre. Par exemple, les gens qui ont naturellement beaucoup d'eſprit, ou qui ont acquis quantité de connoiſſances, ſont ſujets à s'embarraſſer par la multitude de leurs vûës. Ils y doivent prendre garde. Ceux au contraire qui n'ont que peu d'expérience, & qu'une médiocre pénétration, ont à craindre que bien des choſes même importantes ne leur échappent: il faut qu'ils y ſuppléent de leur mieux. Les gens braves & robuſtes ont à craindre d'être violens; ils y doivent être attentifs. Les gens doux, bons, compaſſifs, ſont, s'ils n'y prennent bien garde, foibles, & indéterminez, &c.

Dans le ſecond point, il n'y a rien que je n'aye déja indiqué. Seulement il tâche de faire ſentir à ſon Prince l'importance qu'il y a de mieux regler ſes faveurs, & de ne pas trop donner à des inclinations particulieres, contre ſes vrais intérêts, & au préjudice de ſon ſang.

* C'étoit là, dit une gloſe, le caractere de *Yuen ti*.

(*a*) *Quang heng* ſe ſert de l'expreſſion *Sing* (Nature.) Mais *Tching te ſieou* ſur cet endroit, dit que par ce terme on entend ici le naturel ou tempérament qui dépend des organes & de la matiere. il ne s'agit pas ici de cette nature, *Sing*, ou raiſon naturelle, que l'on nomme auſſi l'ordre ou la Loi de *Tien*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 465 sur 741

Il y a dans le même Livre un troiſiéme Diſcours de Quang heng. *Il eſt adreſſé à* Tching ti *fils & ſucceſſeur de* Yuen ti.

CE Prince étoit récemment monté ſur le Trône. *Quang heng*, dans un exordre très-court, le louë de la piété filiale qu'il fait paroître. Après quoi il l'exhorte à enrichir par ſon application le bon (*a*) fonds qu'il a déja; pour cela il lui recommande ſur tout deux choſes:

La premiere, de ſe prémunir avec ſoin contre la paſſion pour les femmes. Sur quoi il parle du Mariage, de ſa néceſſité pour l'accompliſſement des volontez de *Tien*, & de la préférence qu'on doit donner à la vertu d'une femme, par-deſſus les autres qualitez qu'elle peut avoir. Il cite les éloges que le *Chi king* donne à l'Epouſe de *Ven vang*, qui ne lui aida pas peu à faire fleurir la vertu. Il lui rappelle par maniere de contraſte les funeſtes ſuites qu'a eu la paſſion de quelques Princes pour certaines concubines. Il l'invite à ſe convaincre en liſant l'hiſtoire, que la ruine des Dynaſties a le plus ſouvent commencé par-là.

La ſeconde choſe que *Quang heng* recommande au jeune Empereur *Tching ti*, c'eſt la fréquente lecture des *King*: il lui en fait un éloge. C'eſt, dit-il, le ſommaire ou l'abregé des paroles & des actions des anciens ſages: on ne peut trop en approfondir le ſens: on y trouve marquez tous ſes devoirs, ſoit envers *Tien*, ſoit envers les hommes; enfin tout ce que doit faire un Prince pour rendre heureux ſes ſujets. Il finit par l'exhorter à s'acquitter dignement de la grande cérémonie (*b*) qu'il doit bientôt faire; & de donner par cette premiere action publique, une idée de ce qu'on doit attendre de lui dans la ſuite de ſon regne.

J'ai voulu mettre de ſuite l'extrait des trois Diſcours de Quang heng, *dont les deux premiers s'adreſſoient à l'Empereur* Yuen ti, *& le troiſiéme à* Tching ti *ſon ſucceſſeur. Je ne crois pas pour cela devoir omettre une Piece d'un autre Auteur faite ſous* Yuen ti: *elle eſt de* Kong yu, *qui, à l'occaſion d'une mauvaiſe année, l'adreſſa à cet Empereur pour l'exhorter à imiter la tempérance, la frugalité, & l'épargne des anciens.*

DANS l'antiquité tout étoit déterminé ſur certaines regles: dans le Palais de nos Empereurs, les femmes ne paſſoient point le nombre de neuf. Le nombre des chevaux n'alloit qu'à huit. Les murailles étoient propres & bien enduites, mais ſans ornemens. Le bois en étoit luiſant & poli, mais ſans ſculpture. La même ſimplicité s'obſervoit dans leurs chariots & dans tous leurs meubles. Leur Parc n'avoit que quelques lieuës d'étenduë, & l'entrée en étoit libre à toute ſorte de perſonnes. On leur payoit la Dixme des terres, c'eſt tout ce qu'ils en tiroient. Chaque famille fourniſſoit par an trois journées d'homme; il n'y avoit point d'autre corvée. Cent lieuës de pays faiſoient le domaine propre de

(*a*) Le Chinois dit mot à mot: quoique vous ayez un naturel, *Sin*, je ſouhaite que vous y ajoûtiez un cœur *Ching*. *Sin ching*.

(*b*) C'étoit celle dont Confucius dit que la fin eſt d'honorer le Seigneur ſuprême, ou le ſuprême Empereur *Chang ti*.

l'Empereur ; du reſte il tiroit la Dixme. Toutes les familles étoient à leur aiſe ; & par de belles Odes on célébroit à l'envi ces tems fortunez.

Dans des tems fort voiſins du nôtre, on a vû nos ancêtres *Kao tſou*, *Hiao ouen*, & *Hiao king*, imiter d'aſſez près l'antiquité. Le nombre de leurs femmes n'étoit gueres que de dix. Les chevaux de leurs écuries ne paſſoient gueres cent. L'Empereur *Hiao ouen* eſt celui qui a le plus approché de la ſimplicité antique. Ses habits étoient d'étoffe ſimple & groſſiere, ſa chauſſure de cuir mal paſſé. Jamais or, argent, ni gravûres ne parurent ſur ſes meubles. Les choſes ont bien changé depuis. Non-ſeulement chaque Empereur a enchéri en fait de dépenſes ſur ſes prédeceſſeurs ; mais le luxe a enfin gagné tous les ordres de l'Empire. C'eſt à qui ſera le plus magnifiquement vêtu, le plus proprement chauſſé, à qui aura la plus belle épée ou le plus beau ſabre. Enfin chacun uſe ſans façon de ce qui n'étoit autrefois propre que du Prince : auſſi l'Empereur paroît-il pour donner audience, ou ſort-il pour quelque cérémonie ? Si l'on ne le connoît d'ailleurs, on a peine à le diſtinguer. C'eſt en vérité un grand déſordre : & ce qu'il y a de pire encore, c'eſt qu'on ne s'en apperçoit pas.

Autrefois *Tchao kong* Prince de *Lou*, quand on lui expoſoit les droits de l'Empereur, pour lui inſpirer le reſpect dû à ſon Souverain ; que fais-je de contraire, diſoit-il ? Lui ſeul étoit aveugle ſur ſa conduite. Aujourd'hui que de gens l'imitent ! Le *Ta fou* tranche du *Tchu heou*, le *Tchu heou* fait le petit Empereur, & l'Empereur lui-même paſſe bien au-delà de ce que la raiſon preſcrit. Le mal eſt grand, & peut déja paſſer pour invétéré. S'il y a du remede à un ſi grand mal, il n'y a que vous, Prince, qui puiſſiez l'apporter. Si l'Antiquité peut revivre, ce doit être par vos exemples. Je dis, ſi l'antiquité peut revivre ; car, ſuivant le peu de lumieres que j'ai, il me paroît comme impoſſible de retablir les choſes ſur l'ancien pied. Mais du moins faut-il s'en rapprocher.

Pour ce qui regarde votre Palais, tel qu'il eſt, c'eſt une choſe faite ; vous pouvez n'y pas toucher. Mais vous trouverez, ſi vous voulez, aſſez de quoi retrancher ſur d'autres choſes. Autrefois comme aujourd'hui, c'étoit dans le Royaume de *Tſi* qu'on travailloit aux étoffes & aux habits pour la Cour. Il y avoit pour cela préciſément trois Officiers députez, & ils ſuffiſoient de reſte ; car ces étoffes & ces habits ne montoient qu'à dix grandes balles. Aujourd'hui ces étoffes occupent dans le même Royaume des Officiers & des Ouvriers ſans nombre. Cette ſeule dépenſe va par an à quelques dixaines de *Ouan*.* C'eſt à *Chou*, & à *Quang han*, que ſe travaillent pour la Cour les meubles d'or & d'argent. Il va à cela, de compte fait, cinq cens *Ouan* par an. Cinq mille *Ouan* par an vont à entretenir à votre Cour les Intendans de vos ouvrages, & les Ouvriers qu'ils emploient, ſoit pour vous, ſoit pour la Reine ; vous nourriſſez dans vos écuries près de dix mille chevaux : ils conſument bien du grain. Il ſort fréquemment de chez la Reine, (je l'ai vû moi-même plus d'une fois) des tables non-ſeulement riches & bien ſervies ; mais chargées de vaiſſelles d'or & d'argent. Ce ſont les préſens qu'elle fait aux uns & aux autres, & ſouvent à des gens qu'il ne convient point de traitter avec tant d'honneur. A quoi ſe montent les dépenſes que fait la Reine ? Je ne puis le dire au juſte ; mais certainement elle eſt très-grande. Cependant le peuple eſt dans la miſere. Un grand nombre de vos pauvres ſujets meurent de faim. Pluſieurs demeurans ſans ſépulture, ſervent de curée aux chiens ; & cela, pendant que vos écuries ſont pleines de chevaux nourris de grains, ſi gras & ſi fringans la plupart, que ſoit pour diſſiper leur graiſſe, ſoit auſſi pour les dompter, on eſt obligé chaque jour de les fatiguer un peu.

* Un *Ouan*, c'eſt dix mille onces d'argent.

peu. Les choſes doivent-elles aller ainſi ſous un Prince, que *Tien* (le Ciel) en le mettant ſur le Trône, a établi le pere & la mere des peuples ? Ce *Tien* eſt-il donc aveugle ?

* Cela ne s'entend que par rapport à la Dynaſtie *Han*.

C'eſt proprement ſous *Vou* * *ti* qu'ont commencé les dépenſes exceſſives. Il ramaſſa de tout l'Empire ce qu'il put de belles filles, dont il remplit ſon Palais. L'on en compta juſqu'à quelques mille. Sous *Tchao ti* jeune & foible, *Ho quang* avoit toute l'autorité. Ce *Ho quang* étoit un homme qui ne connoiſſoit ni la raiſon, ni les rits. Après avoir fait dans le Palais un amas inutile d'or, d'argent, de bijoux, il fit une curieuſe recherche d'oiſeaux, de poiſſons, de tortuës, de bœufs, & de chevaux extraordinaires, de tigres, même de léopards, & de ſemblables bêtes féroces; le tout pour des étangs & pour une ménagerie dans l'intérieur du Palais, propre à ſervir de divertiſſemens aux femmes. Choſe indécente, s'il en fût jamais, contraire à la volonté de *Tien*, & je crois même, quoiqu'en dît alors *Ho quang*, peu conforme aux ordres que *Vou ti* lui avoit laiſſez en mourant.

Depuis ce tems-là, le mal n'a fait que croître. Sous *Suen ti*, c'étoit à qui auroit le plus de femmes. Tel *Tchu heou* en avoit des centaines. Il en fut de même chez tous les gens riches. Au-dedans c'étoit nombre de femmes preſque uniquement occupées à déplorer leur ſort, & à faire mille imprécations. Au dehors, une foule d'hommes fort inutiles. Un Officier, par exemple, d'une condition aſſez médiocre, entretenoit pour ſon plaiſir quelques dixaines de Comédiens. Le Peuple cependant ſouffroit. Il mouroit beaucoup de monde; & l'on eût dit qu'on prenoit à tâche tout à la fois de peupler les ſépultures, & de dépeupler l'Univers. Le mal a commencé par la Cour, mais il eſt devenu preſque général. Chacun ſe fait comme une Loi de ſuivre ce que déja bien des regnes ont mis en vogue. Voilà où en ſont aujourd'hui les choſes; & je ne puis y penſer ſans la plus vive douleur.

Je conjure V. M. de remonter un peu plus haut que ces derniers regnes, d'examiner avec attention, & d'imiter la loüable épargne de quelques-uns de vos ancêtres; de retrancher les deux tiers des dépenſes de votre Cour, en meubles, en habits, & en équipages. Le nombre des enfans que vous pouvez eſpérer, ne dépend pas du grand nombre de vos femmes. Vous pouvez choiſir ſur ce nombre une vingtaine des plus vertueuſes, & renvoyer le reſte chercher des maris. Quarante chevaux dans vos écuries, c'eſt bien aſſez. De tous ces parcs qui ſont ſi vaſtes, réſervez-en un, ſi vous voulez; donnez tous les autres à cultiver au pauvre Peuple. Dans un tems de miſere & de ſtérilité comme celui-ci, les retranchemens que je propoſe, ne ſont-ils pas indiſpenſables ? Pouvez-vous n'être pas ſenſible à ce que ſouffrent vos Peuples, & ne pas penſer efficacement à les ſoulager ? Seroit-ce répondre aux deſſeins de *Tien* ? Ce *Tien* *, quand il fait les Rois *, c'eſt pour le bonheur des Peuples. Son intention n'eſt point ſans doute de mettre un homme en état de ſe divertir à ſon gré. Ne préſumez point trop, dit le *Chi king* à ceux qui regnent, de ce que *Tien* a fait en votre faveur. Il peut y avoir des retours fâcheux. Regner comme il faut, n'eſt pas choſe ſi facile. *Chang ti* (le ſuprême Empereur,) vous examine de fort près. Ne partagez point votre cœur.

* Le Ciel.

* Le Chinois dit les *Ching gin*.

Une gloſe dit que *Yuen ti* prit fort bien cette remontrance; qu'en conſéquence il retrancha de ſes habits, de ſes meubles, & de ſes chevaux; qu'il défendit qu'on nourrit de viandes aucun des animaux de la ménagerie; qu'il renvoya tous ſes Comédiens; & qu'il abandonna aux Peuples une grande partie de ſes parcs.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 468 sur 741

Sous l'Empereur Suen ti, *comme on délibéroit des moyens de pourvoir aux Armées ſur les Frontieres ;* Tchang tchang *propoſa d'accorder aux criminels, dont néanmoins quelques-uns étoient exceptez, le pouvoir de ſe racheter en fourniſſant une certaine quantité de grain.* Siao hoang tchi *fit ſur cela la remontrance ſuivante.*

LES Peuples ont en même tems dans le cœur deux principes bien différens, l'un de bien, l'autre de mal. Ils ont un fonds de bonté & de juſtice ; mais ils ont auſſi un fonds de cupidité & d'intérêt, contre lequel ils ont beſoin d'être ſoutenus par l'inſtruction & par les Loix. *Yao*, tout *Yao* qu'il étoit, ne vint point à bout pendant ſon regne d'extirper du cœur de ſes Sujets, toute paſſion & tout intérêt : mais il ſçut faire enſorte que la paſſion & l'intérêt cédaſſent à la raiſon & à l'équité. Sous le funeſte regne de *Kié*, la corruption quoiqu'extrême, n'avoit point entiérement étouffé dans le cœur des Peuples, les principes de vertu & d'équité ; mais la cupidité l'emportoit. Voilà proprement la différence de ces deux regnes : différence à laquelle ceux qui ſont chargez du Gouvernement, ne ſçauroient faire trop d'attention.

On propoſe à V. M. de permettre aux coupables convaincus de crimes, de ſe racheter par une certaine quantité de grains. C'eſt ce que je ne puis approuver. Quoi ! de deux hommes également coupables de mort, l'un mourra parce qu'il eſt pauvre, l'autre aura la vie parce qu'il eſt riche ? La griéveté des crimes ne ſera donc plus l'unique regle des châtimens ? La pauvreté & les richeſſes en feront partie ? Voilà donc déſormais comme deux Loix, où il n'y en avoit qu'une ? C'eſt un déſordre dont un autre s'enſuivra infailliblement. Car, quand on ſçaura cette innovation, quel eſt le fils, quel eſt le frere, qui, pour racheter la vie de ſon pere, de ſon aîné, ou de quelque autre de ſes proches, ne tentera pas toutes les voies imaginables d'avoir dequoi les ſauver ? L'eſpérance d'y réuſſir les aveuglera ſur leur propre danger. De-là combien de nouveaux crimes ! Pour un homme à qui l'argent ſauvera la vie, il y en aura dix qui la perdront dans les ſupplices. C'eſt affoiblir en même tems & l'amour de la vertu, & la force de nos Loix. Or ces baſes du Gouvernement étant une fois ruinées, je doute fort que vos Miniſtres, valuſſent-ils *Tcheou kong* & *Tchao kong*, puſſent enſuite les rétablir.

Dans l'antiquité, les greniers du Prince étoient chez tous ſes Sujets. Manquoit-il ? Il y trouvoit dequoi fournir aux beſoins preſſans. N'y avoit-il point de ces beſoins ? Il laiſſoit les Peuples dans l'abondance. Nous liſons dans le *Chi king* ces paroles : ayez pitié de ces Pauvres gens qui ſouffrent, preſſez-vous de les ſecourir préférablement à nous. Ce ſont les Princes qui s'adreſſent à *Tien* ; & c'eſt ainſi que le Poëte exprime leur compaſſion & leurs bontez pour leurs Peuples. Mais nous trouvons en même tems de la part des Peuples, un retour de zéle pour leur Souverain. Arroſez, leur fait dire le Poëte, arroſez dabord & rendez fertile le Domaine de notre Prince, puis étendez ce bienfait juſques ſur nos terres. Quoique nos tems le cédent aux anciens, le zéle de vos Sujets ſe ſoutient encore ; on les charge de corvées, pour ſubvenir aux beſoins de nos frontiéres, on a ajoûté aux levées une Capitation, les

Peuples en ſouffrent beaucoup, & ne ſont pas inſenſibles à leurs miſeres ; cependant ils ſe font un devoir de porter ces Charges néceſſaires. Ce ſont les moyens ordinaires de pourvoir à la ſûreté des Etats : on ne ſe récrie point contre. Mais pour ce qui eſt du moyen qu'on propoſe, il fait bréche aux Loix ; il aboutiroit naturellement à faire périr dix hommes pour un, il n'eſt point à prendre. Votre vertu, Prince, & le ſoin que vous avez pris de l'inſtruction de vos Peuples, ont mis les choſes ſur un ſi bon pied, que votre Gouvernement ne feroit point deshonneur à *Yao* & à *Chun*. Suivre le conſeil qu'on vous donne, ce ſeroit dégénérer ?

SUEN TI oppoſa ce diſcours à *Tchang tchang*. Celui-ci perſiſta malgré cela dans l'avis qu'il avoit ouvert. *Siao hoang tchi* répliqua en expoſant aſſez au long, les inconvéniens qui s'étoient enſuivis d'une tentative à peu près ſemblable. Sur la replique de *Siao hoang tchi*, l'Empereur renonça au moyen propoſé par *Tchang tchang*.

Remontrance de Lieou hiang *à l'Empereur* Tching ti, *ſur les dépenſes énormes qu'il avoit déja faites, & qu'il continuoit de vouloir faire pour la ſepulture des Princes de ſa Maiſon.*

PRINCE, je trouve dans notre *Y king* cette maxime, qui eſt principalement pour les Princes. Vous vivez heureux, n'oubliez point que ce bonheur peut aiſément changer. Vous vous trouvez bien établi dans la plus haute fortune, penſez qu'on en peut décheoir. C'eſt le moyen de rendre durable ce repos perſonnel, dont vous jouiſſez, & d'aſſûrer à votre famille le haut rang que vous tenez. Un ſage Prince ne peut donc mieux faire que d'examiner l'hiſtoire, de peſer avec attention les divers évenemens qui y ſont marquez, d'en rechercher & approfondir les principes, d'y diſtinguer ce qu'on y loüe, & ce qu'on y blâme, pour bien profiter de ſes lectures. Le moindre avantage qu'il en puiſſe retirer, c'eſt de toucher au doigt cette vérité, ſi propre à lui inſpirer une reſpectueuſe crainte, qu'il n'y a eu juſqu'à préſent aucune Maiſon, à qui *Tien* (le Ciel) ait aſſûré pour toûjours l'Empire.

Confucius examinant le *Chi king*, & venant à certain endroit de l'Ode qui a pour titre *Ven vang*; que les Jugemens de *Tien* (le Ciel) ſont terribles, s'écria-t'il en ſoûpirant ! & qu'il eſt bien vrai que le premier ſoin de l'homme doit être de laiſſer pour héritage à ſes deſcendans beaucoup de vertu ! qu'il eſt vrai que ſans tout cela tous les autres biens leur ſont inutiles, & leur échappent ! Si *Tien* en avoit ordonné autrement, comment retenir les Princes dans le devoir ? Comment animer les peuples à la vertu ? C'eſt ainſi que parloit Confucius en gémiſſant ſur le ſort des *Oui tze*, & ſur les *Yng* devenus ſujets des *Tcheou*. *Yao* lui-même, ce Prince ſi ſage & ſi vertueux ne put rendre ſon fils capable de l'Empire, & choiſit un autre pour ſucceſſeur. *Yu* & *Tang*, malgré leurs ſoins, n'ayant pû perpétuer la vertu dans leur Maiſon, l'Empire paſſa à une autre famille. Auſſitôt après que de changemens de Dynaſties juqu'à nos jours ! *Kao ti* fondateur de la vôtre ſe voyant maître de l'Empire, eut la penſée d'aller établir ſa Cour à *Loy ang*. *Lieou king* lui repréſenta l'inutilité de la dépenſe. *Kao ti* déſiſta auſſitôt, & fixa ſa Cour à *Koang tchong*. Là il rappelloit ſouvent en ſa memoire le ſort des Dynaſties *Tcheou* & *Tſin*. Celle-là, ſe diſoit-il, a eu tant de grands Prin-

ces, auſquels je ne puis me comparer. Elle a cependant à la fin dégénérée, & s'eſt perduë. Celle-ci n'a eu que deux Princes tous deux ſans vertu ; auſſi-tôt elle a fini. Occupé de ces penſées, il évitoit avec ſoin les fautes des *Tſin*, & il s'efforçoit d'imiter, autant que les circonſtances le permettoient, les premiers *Tcheou*. Enfin tout le tems qu'il régna, il fut d'une attention, d'une vigilance, & d'une circonſpection extrême. C'eſt qu'il avoit bien compris, ce ſage Prince, ce que j'ai cité de Confucius.

* Nom d'un lieu où étoit la ſépulture de *Kao ti*.

Hiao ouen étant à *Pa* **lin*, examinant la ſituation du lieu, & trouvant que du côté du Nord la montagne avoit peu de profondeur, parut fort inquiet & réveur : puis s'adreſſant aux Grands qui l'accompagnoient, il leur déclara le ſujet de ſon inquiétude. Je penſe, leur dit-il, comment je pourrois mettre hors d'inſulte le tombeau de *Kao* (*a*) *tſou* ; & je médite pour cela un maſſif des plus grandes & plus dures pierres, & du meilleur ciment qu'il ſe pourra faire. Quel eſt votre ſentiment ?

Tchang tche chi prenant la parole : » S'il » n'y a rien dans ce tombeau qui puiſſe ex» citer la cupidité, eût-il toute l'épaiſſeur » & toute la ſolidité du Mont *Nan*, c'eſt » comme s'il y avoit pluſieurs ouvertu» res. Si l'on n'y met rien qui irrite la cu» pidité, indépendamment du maſſif, il » eſt en ſûreté. » En effet, qu'a tant à craindre un Prince mort ? Il n'en eſt pas de même de ſa Maiſon & de ſon Etat. Leur proſpérité & leur décadence dépendent de bien des choſes. C'eſt-là ce qui demande nos précautions. Le petit mot de *Tchang che chi* étoit plein de ſens : il indiquoit ce que je viens de dire, *Hiao ouen* le comprit bien : il renonça aux dépenſes qu'il projettoit.

Anciennement, diſent nos Livres, on revêtoit le corps du défunt d'habits forts & épais : on le plaçoit dans quelque lieu à l'écart bien entouré de fagots, ſans l'enfermer autrement. Dans la ſuite quelques Sages jugerent à propos de changer cette coûtume, & mirent en vogue un double cercuëil. On dit que c'eſt ſous *Hoang ti* que ſe fit ce changement. Ce *Hoang ti* lui-même fut inhumé ſur le Mont *Kiao*. *Yao* le fut à *Tſi yn*. Ce fut à fort peu de frais, & leur ſépulture n'a rien de magnifique. *Chun* fut inhumé à *Tſang ou*, ſans que ſes deux femmes l'y ſuiviſſent. *Yu* eut ſa ſépulture à *Hoei ki* ; on n'y planta pas même des arbres. Où eſt la ſépulture de *Tching tang* & des autres Empereurs de ſa Dynaſtie ? C'eſt ce que l'hiſtoire ni la tradition ne nous diſent point. *Ven vang*, *Vou vang* & *Tcheou kong* ont eu la leur à *Pi*. Celle de *Mou kong* Roi de *Tſing* eſt à *Yong*. Celle de *Tchu li tſe* à *Vou kou*. Toutes ſont d'une grande ſimplicité. Ce fut une ſage précaution dans ces Princes de l'avoir ainſi preſcrit. Au regard de leurs enfans, ou de leurs Sujets, ce fut en eux un trait de ſageſſe & de piété de ſe conformer à leurs intentions. *Tcheou kong* étoit cadet de l'Empereur *Vou vang*. Il fut chargé de ſes funérailles : il les fit tout-à-fait modiques. Confucius enterra ſa mere à *Fang*. Ce fut dans un vieux tombeau, qu'il n'éleva que de quatre pieds : ce tombeau ayant été endommagé par les pluies, les Diſciples de Confucius ne ſe contenterent pas de le réparer ; ils l'embellirent. Confucius l'ayant appris : hélas ! dit-il en verſant des larmes ; l'Antiquité n'en uſoit pas de la ſorte.

Yen liu ki tze étant allé faire un voyage dans le Royaume de *Tſi*, ſon fils qui étoit avec lui, mourut en chemin comme ils revenoient. Il le fit enterrer préciſément avec les habits de la ſaiſon, dans une foſſe aſſez peu profonde, & ne mit de terre par-deſſus, qu'autant qu'il en falloit pour bien faire connoître qu'un mort y repoſoit. Cela fait, il dit en pleurant ſon fils : c'eſt le ſort de notre corps de retourner en pouſſiere. C'eſt une cho-

(*a*) C'eſt le même que *Kao ti*, ou *Kao hoang ti*, Fondateur de la Dynaſtie *Han*, & pere de *Ven ti*, autrement dit *Hiao ouen*.

ſe

se arrêtée : la pourriture pénétre par tout, quelque précaution qu'on puisse prendre. De l'endroit où ce fils mourut, il n'y avoit plus guéres que cent lieuës jusqu'au lieu de sa naissance. Son pere le fit inhumer là même où il étoit mort (*a*), sans s'embarrasser de le faire porter à la sépulture de la famille. Confucius faisant voyage, apprit ce qu'avoit fait & dit *Yen liu*; il l'approuva, & loüa *Yen liu*, comme sçachant bien les Rits. Confucius assûrément étoit bon fils; *Yen liu*, bon pere; *Chun* & *Yu* très-attachez à leur Prince. *Tcheou kong* aimoit *Vou vang* comme son aîné, & l'honoroit comme Empereur. On voit cependant que tous ces grands hommes, comme s'ils eussent agi de concert, ont évité la magnificence & les frais dans les funérailles & les sépultures. Etoit-ce par une épargne sordide? Non, sans doute, & qui oseroit les en soupçonner? Mais outre les autres motifs, ils avoient celui d'exposer moins le corps des morts aux insultes des vivans.

Le Roi de *Ouen* en usa tout autrement. Il fit à son pere, sans cependant observer bien les Rits, une sépulture également riche & superbe. Dix ans après il la vit détruite & pillée par les gens de *Yué*. La même chose est arrivée à cinq Rois de *Tsin*; dans la sépulture desquels on avoit mis avec leurs corps, bien des richesses. On les a vû enlever ces richesses, & les restes de ces cadavres demeurer dans un état si pitoyable, qu'on n'y peut penser sans horreur. Enfin *Chi hoang* de Roi de *Tsin* devenu Empereur, choisit pour sa sépulture le mont *Li*. En bas il fit creuser, pour ainsi dire, jusqu'au (*b*) centre de la terre. En haut il fit élever un Mausolée, qui pouvoit passer pour une montagne. (*c*) Il étoit haut de cinq cens pieds, & avoit de circuit au moins une demie-lieuë. Au-dedans étoit un vaste tombeau de pierre, où l'on se pouvoit promener aussi à l'aise que dans les plus grandes salles. Au milieu étoit un riche cercuëil. Tout autour étoient des lampes & des flambeaux entretenus de graisse humaine. Dans la capacité de ce tombeau étoit d'un côté un étang de vif argent, sur lequel étoient répandus des oiseaux d'or & d'argent; de l'autre un appareil complet de meubles & d'armes; çà & là mille bijoux les plus precieux. Enfin il n'est pas possible d'exprimer jusqu'où alloit la magnificence & la richesse, soit du cercuëil & du tombeau, soit des bâtimens où il étoit placé. Non-seulement on y avoit dépensé des sommes immenses, mais il en avoit encore coûté la vie à bien des hommes. Outre les gens du Palais qu'on y avoit fait mourir, on comptoit par *Ouan* * les Ouvriers qu'on y avoit enterrez tout vivans. On vit tout-à-coup les peuples, qui ne pouvant plus supporter le joug, coururent aux armes au premier signal de révolte. Et ces ouvrages du Mont *Li* n'étoient pas encore achevez, que *Tcheou tchang* vint camper au pied; & bien-tôt après *Hang si* rasa ces vastes enceintes, brûla ces beaux édifices, pénétra dans ce superbe tombeau, en enleva toutes les richesses, & fit de cette sépulture un lieu d'horreur : du moins le cercuëil y étoit encore. Un Berger, dit-on, cherchant au milieu de ces mazures une brebis égarée, y laissa tomber du feu. Ce feu prit, gagna le cercuëil, & le consuma. Jamais Prince assûrément n'a poussé plus loin que *Chi hoang* la magnificence, sur-tout en matiere de sépulture. Voilà quelles en ont été les suites. Peut-on rien entendre de plus funeste?

Reprenons. Il est constant par l'examen de l'histoire, qu'où il y a eu plus de vertu, il y a eu moins de faste, même en ce qui regarde les sépultures; que ceux, qui de l'aveu de tout le monde, ont été les plus éclairez de nos Anciens, se trou-

* Un *Ouan* est dix mille.

(*a*) C'est la coutume de le faire. Tous ceux qui ont quelque rang n'y manquent point encore aujourd'hui.

(*b*) Le Chinois dit jusqu'aux trois Sources : ce qui sans doute fait allusion à quelque fable, mais que j'ignore.

(*c*) Le Texte n'exprime pas distinctement la forme, ou si c'étoit une seule masse, ou bien plusieurs bâtimens comme aujourd'hui.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 472 sur 741

vent auſſi être ceux qui s'en ſont le plus éloignez ; que ceux qui ſe ſont picquez de magnificence en ce point, ſont gens qui n'ont eu nulle réputation de ſageſſe & de vertu ; que les moins éclairez & les moins vertueux ſont ceux qui ont porté le plus loin le faſte & la magnificence ; que les tombeaux & les *Miao* les plus ſomptueux & les plus riches ſont bientôt pillez & détruits. Peut-on délibérer après tout cela ſur le parti qui eſt à prendre ?

Il fut un tems que les *Tcheou* commençant à dégénérer, donnoient dans le faſte & les dépenſes. Le reſte du Gouvernement s'en ſentoit. *Ven vang*, Prince éclairé, leur ſucceda : il apperçut la cauſe du mal : il y apporta remede : il fit revivre l'honnête épargne : il en donna le premier l'exemple. Cet exemple eut tant d'effet, qu'il remit le Gouvernement ſur un bon pied : ſon Regne fut floriſſant, & il eut une nombreuſe poſtérité, & c'eſt lui dont notre *Chi king*, dans l'Ode *Se kan* célébre la mémoire. Au contraire *Nien kong* Roi de *Lou*, ſe picqua d'élever de belles terraſſes, d'enfermer de vaſtes Parcs, & d'orner magnifiquement les ſalles de ſes Ancêtres. Il mourut ſans poſtérité, & le *Tchun* tſiou* ne l'épargna pas. Qu'on préfére après cela le faſte à l'économie. V. M. en montant ſur le Trône, témoigna faire cas de celle-ci : elle en donna plus d'une preuve. On admira ſur-tout ſa modération dans les accommodemens qu'elle ſe propoſa de faire à l'ancienne ſépulture de ſa Maiſon. Elle a bien changé de méthode dans la nouvelle ſépulture qu'elle a entrepriſe à *Tchang lin*. Que de terraſſes élevées ! ou plûtôt que de montagnes faites à la main ! Pour cela combien de cercueils particuliers remuez ! On les peut compter par *Ouan*. Combien d'argent faut-il dépenſer ! Les frais paſſent déja cent *Ouan*. Les morts vous en haïſſent, les vivans ſouffrent & murmurent. La vapeur de ces gémiſſemens & de ces imprécations trouble les ſaiſons, & cauſe la ſtérilité.

* Nom d'un ancien Livre Chinois.

Je ſuis un homme ſans lumieres, mais enfin voici comme je raiſonne. Si les morts ont connoiſſance de ce qui ſe paſſe ici, certainement en bouleverſant tant de cercueils, vous vous êtes fait bien des ennemis parmi eux. Que ſi ce qui ſe paſſe parmi nous eſt entierement ignoré des morts, à quoi bon tant dépenſes pour la ſépulture d'un homme ? C'eſt donc uniquement pour attirer les yeux des vivans. Or ce qu'il y a de gens ſages & vertueux, bien loin de les approuver ces dépenſes, ne les voyent qu'avec regret. Le peuple qui en eſt vexé, ne goûte point qu'on lui donne à ſi grands frais des leçons de pieté filiale. Reſte donc quelques gens dépourvus de ſageſſe & de vertu, qui donnant eux-mêmes dans le faſte ſelon leur portée, pourront applaudir à cette entrepriſe. Leur approbation a-t'elle de quoi vous flatter ? Vous êtes né, Prince, avec un naturel plein de bonté, de ſincérité, de droiture, & avec un eſprit ſupérieur : jamais Prince ne fut plus capable d'illuſtrer ſa Dynaſtie, & de ſuivre de près nos anciens Sages, nos anciens Empereurs, & même les plus ſages d'entre eux. Que vous imitiez au contraire les fautes d'un auſſi méchant Prince que *Chi hoang* ; que comme lui, au préjudice du repos & de la ſûreté de votre Empire, contre le ſentiment de ce qu'il y a de gens ſages & vertueux, vous entrepreniez ces ſuperbes & inutiles travaux ; & que vous achetiez à ce prix les vains applaudiſſemens de quelques flatteurs, gens ſans mérite ; rien n'eſt plus triſte & je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous. Vous avez bien d'autres modeles à vous propoſer. Dans l'Antiquité, *Hoang ti*, *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, *Vou vang*, *Tcheou kong*. Dans des tems moins reculez *Vou kong*, *Yen liu*, Confucius, &c. Mais ſans remonter encore juſques-là, vous avez dans l'exemple de *Hiao ouen* un de vos ancêtres, ce qu'il convient de faire en ce genre ; & dans celui de *Chi hoang*, ce qu'il eſt à propos d'éviter. Pour concluſion, je vous conſeille d'abandon-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 473 sur 741

ner les travaux de *Tchang lin*; de vous fixer à l'ancienne ſépulture, & de regler par une délibération de tous vos Grands les accommodemens qui doivent ſe faire.

UNE Gloſe dit que *Tching ti* parut d'abord touché du Diſcours de *Lieou hiang*, mais qu'il ne ſuivit cependant point ſon conſeil.

Autre Remontrance du même Lieou hiang *au même Empereur* Tching ti, *ſur ce qu'il abandonnoit le Gouvernement aux parens de l'Imperatrice.*

PRINCE, il n'eſt point d'Empereur, qui ne ſouhaitte maintenir dans ſon Etat le bon ordre & la paix pendant ſon Regne, & qui ne ſe propoſe de tranſmettre ſa Couronne à ſes deſcendans, cependant les grandes révolutions ne ſont pas rares: & il eſt encore moins rare de voir dans les Etats du moins de dangereux troubles. On cite, & je le crois vrai, que la plus ordinaire & la plus immédiate cauſe de ces malheurs, eſt la faute que font les Princes, de donner, ou de laiſſer prendre trop d'autorité à certains de leurs Sujets. Cela paroît évident par un grand nombre d'exemples que nous en fournit l'ancien Livre (*a*) *Tchun tſiou*. Dans des tems plus voiſins du nôtre, *Tchao vang* Roi de *Tſing*, vit ſon Etat dans le dernier déſordre, pour avoir rendu trop puiſſans les freres de ſa mere. Encore fut-il heureux de trouver deux Sujets fideles & intelligens, qui le ſoûtinrent. *Eulchi* ſucceſſeur de *Chi hoang* ſe repoſa de tout ſur *Tchao kao*. Celui-ci commença par éloigner tous ceux qu'il jugea capables de lui faire ombrage; après quoi il abuſa librement de ſon pouvoir. La révolte ſuivit bien-tôt. *Eulchi* perdit l'Empire & la vie. Cet exemple n'eſt pas ancien, puiſque c'eſt à ce Prince le dernier de *Tſin*, qu'a ſuccedé la Dynaſtie *Han*.

Mais cette Dynaſtie elle-même nous fournit un exemple encore plus récent: dés la ſeconde génération elle ſe vit prête à périr. Les *Liu*, que la faveur de l'Impératrice iſſuë de cette maiſon, avoit rendus exceſſivement riches & puiſſans, s'étoient emparez du Gouvernement. Il n'y avoit d'honneurs & d'emplois que pour eux, ou bien pour leurs créatures. Ils avoient le commandement des Troupes, tant du Nord que du midi: leur orgueïl & leur fierté alloit encore plus loin que leur pouvoir. Ils n'avoient plus qu'un pas à faire, pour monter ſur le Trône: ils ſe diſpoſoient à le faire, quand les *Heou* de *Kiang* & de *Tchu hi*, ſoûtenus de quelques autres de leur caractere, avec un zele & un courage digne d'eux, s'oppoſerent aux *Liu*, les exterminerent, & aſſûrerent le Trône aux *Lieou* (*b*).

Les *Ouang* (*c*) ſont aujourd'hui ce que les *Liu* étoient alors. On en compte juſqu'à vingt-trois qui ſont élevez aux plus grands honneurs. Un d'eux, Généraliſſime de vos Troupes, diſpoſe de tout en Maître, & comme il lui plaît. Cinq autres qui ſont de cette même famille de *Lieou*, portent le faſte & l'inſolence au plus haut point. Ils couvrent ſouvent du prétexte du bien public leur cupidité, leurs violences, & quelquefois même les paſſions les plus baſſes & les plus honteuſes. Quand ce prétexte ne peut avoir lieu, leur reſſource eſt le nom de l'Impératrice & le vôtre. Ils font ſentir ce qu'ils lui ſont, & ce qu'elle vous eſt, & ſous ce titre ils oſent tout. Il n'y a dans les premieres Charges des Grands Tribunaux que des gens de leur main. Eſt-on de leur cabale, les applaudit-on? On monte bien-

(*a*) Ce Livre en cite quantité: ce ne ſont que noms d'hommes & de pays. Je les paſſe.

(*b*) C'eſt le nom de la famille dont la Dynaſtie fut ſurnommée *Han*.

(*c*) Nom d'une famille dont étoit l'Impératrice, épouſe de l'Empereur *Tching ti*.

tôt aux premiers Emplois ? Temoigne-t'on n'en vouloir pas être ? On reſſent bien-tôt les effets de leur vengeance. Heureux celui auquel il n'en coûte pas la vie. Ils ont à leurs gages une troupe de grands parleurs, qui ne ceſſent de les prôner par-tout. Vos Miniſtres mêmes ſont dans leurs intérêts.

Voilà dans la vérité, grand Prince, voilà ſur quel pied ſont les *Ouang*, tandis que les Princes de votre maiſon ſont dans l'oubli. On a ſoin d'éloigner par mille artifices, ceux d'entr'eux en qui l'on ſent du mérite. On vous rappelle ſouvent, pour vous inſpirer de la défiance à leur égard, les exemples des Princes de *Yen* (*a*) & de *Kai tchi*; mais on évite de vous parler des *Liu* (*b*) & des *Ho*. Enfin, jamais le *Hoang fou* ſous les *Tcheou*; jamais le *Heou* de *Yang* ſous les *Tſin*; jamais les *Liu*, & les *Ho* ſous les *Han* vos prédéceſſeurs, n'ont été à un ſi haut point de crédit & de puiſſance, que le ſont les *Ouang* ſous votre regne. Un même Etat ne ſouffre point deux Puiſſances ſi extrêmes. Ou votre maiſon eſt dans le dernier danger, ou celle des *Ouang* doit périr. Souvenez-vous de qui vous deſcendez. Ne ſeroit-il pas honteux pour vous de laiſſer paſſer l'Empire à de ſimples alliez, & de réduire à la plus vile condition ceux qui ſont de votre ſang ? Si vous n'êtes point aſſez ſenſible à vos intérêts perſonnels, ſongez à ſoutenir la ſplendeur du Palais de vos ancêtres. Il y va de votre honneur. Il y va même de l'honneur de l'Impératrice. Car c'eſt une regle établie dès l'antiquité la plus reculée, qu'une femme doit préférer la famille de ſon mari, où elle eſt entrée, à celle dont elle eſt ſortie. Il faut s'y prendre de loin pour aſſûrer le bonheur des Etats. Il faut prévenir les troubles avant qu'ils arrivent. En uſer autrement, c'eſt tout riſquer.

Il eſt encore tems, ſi vous le voulez : mais croyez-moi, ne tardez pas. Approchez de votre perſonne, & faites entrer dans le Gouvernement, les Princes de votre ſang qui ont du mérite; mais ſur-tout donnez-y moins de part à vos alliez. *Hiao ouen* les en exclut, & ſon regne fut tranquille. Que vos alliez ſoient riches de vos bienfaits en conſidération de l'Impératrice; qu'ils ayent dequoi ſe ſoutenir dans la ſuite ſur un bon pied : mais que votre maiſon regne & gouverne; c'eſt l'avantage réel des deux maiſons. C'eſt le moyen que toutes deux, chacune en ſon rang, durent & fléuriſſent pendant pluſieurs ſiécles. Que ſi V. M. en uſe autrement, il y a tout ſujet de craindre qu'on ne voye encore de nos jours les tragiques événemens dont j'ai parlé, & que vous ne laiſſiez à la poſtérité un triſte ſouvenir de votre regne.

Une gloſe dit : *Tching ti* ayant lû cette remontrance, fit venir *Lieou hiang* en ſa préſence; & témoignant par des ſoupirs être fort touché de ſon diſcours, lui dit : ſoyez en repos. Comptez que je vais penſer & pourvoir à ce que vous m'avez repréſenté. De plus, il l'éleva ſur le champ à un emploi fort conſidérable.

Sur la fin du regne de *Tching ti*, on donnoit dans toutes ſortes de ſuperſtitions & de prétendus ſecrets, particulierement dans la recherche d'une eſpéce d'immortalité. Dans le recüeil dont je tire ces piéces, on met un diſcours de *Kou yong* qui repréſente à l'Empereur la vanité de ces recherches, & qui conclut par l'exhorter à ne point permettre qu'aucun de ces charlatans paroiſſe à ſa Cour. Toute ſa preuve conſiſte en des exemples tirez de l'hiſtoire, (fond ordinaire de l'éloquence Chinoiſe.) Ainſi l'indiquer comme je fais, c'eſt donner l'extrait de ſon diſcours.

(*a*) Deux Princes de la maiſon regnante, leſquels avoient cauſé quelques troubles.

(*b*) Deux familles, dont chacune avoit eu une Impératrice, & qui avoient abuſé de leur trop grand pouvoir.

Placet

Placet de Mei fou *présenté à l'Empereur* Tching ti, *en faveur de la famille de Confucius.*

PRINCE, on dit communément qu'il faut que chacun se conforme au rang qu'il tient ; que celui qui en use d'une autre sorte, s'expose à déplaire au Prince, & à ressentir les effets de son indignation. Suivant cette maxime, je devrois me taire, & n'étant qu'un petit Officier, je ne devrois rien proposer de considérable : mais j'avouë que je ne goûte point cette maxime. La crainte des supplices, & l'espérance d'une plus haute fortune ne sont point ce qui me touche. En me taisant, conformément au rang peu élevé que je tiens, je puis passer tranquillement mes jours, il est vrai : mais aussi après ma mort, mon nom sera plûtôt oublié que mon corps ne sera pourri. Or il n'y a point de repos, ni même de fortune, que je veuille acheter à ce prix : mon ambition ne se borne point à cette vie. Je cherche à mériter qu'après ma mort on grave mon nom sur des monumens de pierre, & qu'on me voye gravement assis dans une salle élevée, devant laquelle soit une belle cour. J'aurois un vrai regret d'avoir passé ma vie sans être (*a*) utile à ma Patrie, & d'avoir mérité par là d'être aussi-tôt oublié après ma mort.

Voilà ce qui m'occupe jour & nuit ; & c'est aussi ce qui m'engage à vous présenter ce Placet. On dit communément, & il est vrai, que conserver les autres, c'est le moyen de se maintenir soi-même ; & que c'est se fermer à soi-même le chemin, que de le fermer aux autres : selon que chacun fait le bien ou le mal, il en reçoit la récompense ou la peine. *Chi hoang* éteignit les *Tcheou*, & envahit les six Royaumes. Sous lui la vertu fut sans honneur & sans récompense. Sous lui cesserent les cérémonies en l'honneur des Chefs de nos trois fameuses Dynasties. Enfin il fit ce qu'il put pour éteindre la vraie (*b*) Doctrine. Aussi mourut-il dans l'allarme & dans le trouble, son fils fut tué, & avec lui sa postérité fut éteinte : punitions qui répondent parfaitement à sa conduite à l'égard d'autrui.

Vou vang tint une autre conduite. Avant que d'être descendu du char qui lui servit à remporter la victoire, il donna ses ordres pour conserver les descendans de nos cinq *Ti*. Il fit Prince de *Ki* un des *Hia* (*c*) & Prince de *Song* un des *Yng*, afin qu'ils fussent en état de continuer les cérémonies à l'égard des Chefs de ces familles, & pour montrer en même tems qu'il ne prétendoit pas tellement posseder l'Empire, qu'il n'en fit bonne part à d'autres. Aussi sa famille en récompense se multiplia si fort, que le nombre de ceux qui apportoient les tablettes de leurs peres dans la salle des ancêtres, formoit comme le cours d'un beau Fleuve. Aujourd'hui la famille Royale des *Yng* n'a point d'héritiers directs qui soient en place. *Tching tang*, qui en fut le Chef, n'a personne qui continue en son honneur les cérémonies ordinaires. Ne seroit-ce point pour cela que vous n'avez point encore d'héritier ?

Suivant l'interprétation que *Kou leang* donne à un endroit du *Tchun tsiou*, Con-

(*a*) Une gloſe dit : c'est rendre un vrai service à l'Etat, que de procurer des honneurs aux grands hommes du tems passé.

(*b*) Le Chinois dit : *Tien hio*, la Doctrine de *Tien* ou la Doctrine celeste.

(*c*) Les *Hia* regnoient avant les *Chang* ou *Yng* ; les *Chang* avant les *Tcheou*, dont *Vou vang* fut le premier Empereur. C'est ce qu'on appelle les trois Dynasties.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 476 sur 741

fucius & ſa famille deſcendent des *Yng*. V. M. feroit fort bien de les honorer du titre de ſucceſſeurs en Chef de cette famille Royale, pour en continuer les cérémonies. Il eſt vrai qu'ils n'en deſcendent qu'en ligne collatérale : mais qu'importe ? Le premier d'une famille qui devient Prince, entre bien en poſſeſſion de Préſident des cérémonies, quoique ce fût auparavant le droit d'un autre. (*a*) Un Prince d'un mérite rare, quoique né d'une femme du ſecond Ordre, eſt bien quelquefois préféré (*b*) au fils de l'épouſe. D'ailleurs une ancienne Tradition dit : Les deſcendans des gens de mérite & de vertu, ne doivent point être ſans terres. A plus forte raiſon ceux de Confucius, cet homme ſi ſage & ſi vertueux, qui de plus a l'avantage de deſcendre des *Yng*. *Tching vang* faiſant les funérailles du grand *Tcheou kong* ſon oncle, ne le traitta qu'en *Tchu heou*. *Hoang tien* (*c*) trouva, dit-on, que c'étoit trop peu, & le témoigna par un grand orage.

Aujourd'hui la ſalle de Confucius eſt peu honorée, & ſes deſcendans ſont au rang du petit Peuple. Qu'un ſi grand homme ne ſoit reſpecté dans les cérémonies ordinaires, que par des gens d'une ſi baſſe condition, ce n'eſt pas l'intention de *Hoang tien*. Confucius, ſans poſſeder aucun Royaume, a eu toutes les qualitez d'un grand Roi. C'eſt pour cette raiſon que *Kou leang* l'appelle Roi ſans Royaume. V. M. peut donc en ſa conſidération accorder à ſes deſcendans ce que je propoſe. Outre que je ne doute point que cette bonne action ne contribuë au bonheur de votre Empire ; c'eſt le moyen d'éterniſer votre mémoire. Voici pourquoi. Juſqu'ici ce n'a point été l'uſage qu'on honorât les grands hommes dans leurs deſcendans. Les ſages Rois qui vous ſuccederont, ſuivront cet uſage, & l'on ſe ſouviendra éternellement qu'il aura commencé ſous votre regne. Eſt-ce une choſe à négliger ?

SUR cette piéce, l'Empereur *Cang hi* dit : le but de *Mei fou* étoit de faire illuſtrer la famille de Confucius, pour obtenir plus ſûrement ce qu'il prétendoit.

Une gloſe dit que *Tching ti* accorda à la famille de Confucius, ce que *Mei fou* propoſoit.

Sous Tching ti, *à l'occaſion de quelques phénomenes extraordinaires, un prétendu Aſtrologue propoſa d'envoyer une groſſe armée contre les Barbares du Nord ; il ajouta que quand l'armée ſeroit en état, le premier Officier conſidérable qui feroit quelque faute, il le falloit faire mourir ; que par-là on imprimeroit du reſpect aux autres ; qu'on répandroit la terreur chez les Barbares ; qu'on détourneroit les mauvais augures, & que tout réuſſiroit.* Tching ti *donnant à demi dans ce projet, demanda à* Ouang kia *ce qu'il en penſoit. Celui-ci répondit par écrit en ces termes.*

CE n'eſt point par des paroles, mais par des actions de vertu, qu'il faut chercher à toucher & à gagner le cœur des Peuples. C'eſt par une vertu réelle & ſolide, & non par de beaux dehors, qu'il faut répondre & obéir à *Tien*. Non, il n'eſt pas permis, & il eſt encore moins facile d'impoſer au petit Peuple. Bien moins eſt-il permis ou poſſible de tromper *Chang tien*, & d'é-

(*a*) Il y a des Auteurs fameux qui gémiſſent ſur cet uſage, & qui le regardent comme un abus.

(*b*) On met de ce nombre le fameux *Yen vang*. Cependant on crie toûjours contre. Et l'on prétend que cela ne s'eſt preſque jamais fait ſans de très facheuſes ſuites.

(*c*) Le caractere *Hoang* ne s'applique qu'à l'Empereur, & *Tien* comme on l'a dit pluſieurs fois, veut dire Ciel.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 477 sur 741

chapper à ſes pénétrantes (*a*) lumiéres. Quand il fait paroître des phénomenes extraordinaires, c'eſt pour retenir les Princes dans le devoir, ou bien pour les y rappeller. S'ils profitent de cet avis, & qu'ils pratiquent tout de bon la vertu, le cœur des peuples eſt content, & *Tien* a ce qu'il prétendoit.

Pour ce qui eſt de ce que diſent certains diſcoureurs, qui prennent occaſion de tout pour ſe faire valoir, & qui prétendent voir dans les Aſtres, la néceſſité & le ſuccès de ces expéditions contre nos voiſins, je ſuis bien éloigné de trouver dans leurs diſcours la vraie maniere de répondre & d'obéir à *Tien*. Il me ſemble y voir au contraire les triſtes préliminaires des plus funeſtes révolutions. Rien de plus effrayant, il eſt vrai, que de voir un Officier conſidérable, traîné pour la moindre faute les mains liées derriere le dos, & venir à la porte du Palais ſubir le plus honteux ſupplice. Mais cet apareil de terreur empêcheroit-il qu'on ne dît avec vérité, qu'il eſt toûjours dangereux de remuer ſans néceſſité; & que les avis de ces diſcoureurs n'étoient point des avis à ſuivre. Pour moi dans les conſeils qu'on vous donne, voici tout ce que j'y vois; ou flatteries, pour vous engager dans les entrepriſes réellement très-périlleuſes; ou raiſonnemens frivoles fondez ſur de nouvelles conjectures, pour vous porter à une ſévérité outrée. Or y a-t-il rien de plus capable de gâter le Prince le plus vertueux, que la flatterie? Y a-t-il rien de plus propre à attirer la haine & les imprécations de ſes Sujets, que des expéditions auſſi périlleuſes que peu néceſſaires?

Pour ce qui eſt de ces raiſonnemens frivoles fondez ſur de vaines conjectures, ils donnent viſiblement atteinte à la vraie doctrine; & la ſévérité outrée qu'on veut par cette voye vous inſpirer, eſt diamétralement oppoſée à la clémence & à la bonté: vertus dont ſe ſont toûjours picquez les plus grands Princes. Autrefois *Mou kong* Roi de *Tſing*, préféra l'avis de certain diſcoureur, aux ſages conſeils du vieux Général *Pe li lu*. Il lui en coûta la ruine entiere de ſon Armée. *Mou kong* alors reconnut hautement ſa faute, mais trop tard; ſon Armée étoit défaite. Croyez-moi, ce qui eſt le plus capable de rendre un Prince fameux dans les ſiécles à venir, c'eſt ſon habileté à diſcerner ceux qui cherchent à lui impoſer; & ſon attention à ne pas donner aiſément dans les avis de gens ſans expérience & ſans ſageſſe. V. M. peut s'en convaincre, en liſant l'hiſtoire: je l'y exhorte autant que je le puis; & je la conjure ſur-tout de ne point s'en tenir ſans examen aux premiers conſeils qu'on lui donne.

(*a*) L'expreſſion Chinoiſe du ſens eſt *Chin*, qui ſignifie eſprit, ſpirituel, excellent & impénétrable tout enſemble.

L'Empereur Ngai ti *avoit un favori nommé* Tong hien. *Il le combloit d'honneurs & de biens : c'eſt ce qui faiſoit gémir tout le monde.* Ouang kia *fit ſur cela une remontrance à l'Empereur. Après y avoir expoſé fort au long les faveurs de l'Empereur à l'égard de* Tong hien *; les richeſſes, l'orgüeil, & le faſte de ce favori ; il rapporte l'exemple de deux perſonnages que la faveur avoit ainſi élevés ſous d'autres regnes, & que leur fortune avoit tellement aveuglés, qu'ils avoient enfin mis le trouble dans l'Etat, & s'étoient perdus eux-mêmes. Il conclut par preſſer l'Empereur de bien peſer ces deux exemples & d'autres des ſiécles paſſez, & de modérer ſes bienfaits à l'égard de* Tong hien, *ne fut-ce que pour le bien même de ce favori, à qui des faveurs ſi outrées ne pouvoient manquer de nuire. L'hiſtoire dit que cette remontrance ne plut point à* Ngai ti, *& qu'il n'en aima pas moins* Tong hien ; *que cependant, comme s'il avoit eu quelque honte d'aller ouvertement contre la remontrance, il prit un détour pour augmenter les grands biens de ſon favori. L'Impératrice regnante produiſit une Ordonnance vraie ou ſuppoſée, par laquelle l'Impératrice doüairiere léguoit à* Tong hien *un Domaine de deux mille familles. Cette Ordonnance fut remiſe à* Ouang kia *Miniſtre d'Etat, pour en procurer l'exécution ;* Ouang kia *auſſi-tôt la cacheta, & la remit à l'Empereur ainſi cachetée, avec une ſeconde remontrance, où il lui dit ce qui ſuit.*

ON le dit, & il eſt vrai, c'eſt proprement *Tien* qui eſt le maître des dignitez & des terres. Auſſi le *Chi king* dit-il en parlant des Souverains, *Tien* députe ſous ſes ordres un homme capable & vertueux. C'eſt donc la place de *Tien* que tiennent à cet égard ceux qui regnent. Qu'y a-t-il de plus propre à leur inſpirer dans la diſtribution des graces & des faveurs, une ſérieuſe attention & une crainte reſpectueuſe ? Quiconque en effet les diſtribuë mal, en eſt preſque toûjours puni par les murmures & par les malédictions des peuples, par le dérangement des ſaiſons, par les maladies, & par d'autres malheurs ſemblables. On ne peut pas être plus allarmé que je le ſuis, de voir d'un côté que V. M. eſt toûjours valétudinaire ; & de l'autre, qu'une bienveillance exceſſive pour un favori, vous fait prodiguer en ſa faveur les plus hauts titres, épuiſer vos tréſors, craindre, pour ainſi dire, qu'ils ne ſuffiſent pas pour lui ; enfin vous dégrader en quelque façon, & vous abaiſſer vous-même pour l'élever.

Hiao ouen un de vos ancêtres, eut envie d'élever certaine terraſſe. Sur le devis qu'on lui fit de ce qu'elle pourroit coûter, quoique la ſomme fût modique, & ne paſsât pas cent (a) *Kin*, il y renonça malgré ſon inclination. *Hien* votre favori l'entend bien mieux. Il n'eſt point rare de le voir, tout ſujet qu'il eſt, tirer du Tréſor Royal juſqu'à mille *Kin*, pour en gratifier quelque famille. C'eſt ce qui depuis l'Antiquité la plus reculée ne s'étoit point encore vû. Auſſi n'entend-on dans tout l'Empire que des imprécations contre lui. C'eſt un Proverbe de Village, que qui ſe fait montrer au doigt, ne meurt point de maladie. Je tremble pour *Tong hien* ; j'apprends néanmoins qu'on produit une Ordon-

(a) Aujourd'hui cent *Kin* ſont cent onces d'argent. Etoit-ce alors la même choſe ? je n'en ſçai rien.

nance

nance de la feuë Impératrice, ſuivant laquelle on preſcrit aux Miniſtres d'Etat & aux autres, de le mettre encore en poſſeſſion de ce qui faiſoit ci-devant le Domaine de trois *Heou*. Pour moi, je vous l'avouë, je panche à croire que ces nouveaux tremblemens de terre, ces écroulemens de Montagnes, ces Eclypſes de ſoleil, ſont des avis qu'on vous donne, de ne pas élever le ſujet au-deſſus du Prince. On voit depuis long-tems *Hien* comblé de vos bien-faits, les dédaigner inſolemment ; après avoir reçu de vous quelques terres, vous en demander l'échange ; après l'avoir obtenu, revenir ſans ceſſe à la charge, & vous fatiguer par de nouvelles demandes ; lui toûjours importun & toûjours inſatiable ; vous toûjours facile & condeſcendant à ſes déſirs & à ſes caprices. On le voit, depuis long-tems. Mais comme rien n'eſt plus contraire au reſpect qui vous eſt dû, & au bien de votre Etat ; il n'eſt pas un de vos bons ſujets qui ne le voye avec douleur.

Vous avez une ſanté foible, vous n'avez point encore d'heritier. Ces circonſtances exigent de vous une ſinguliere application à gagner le cœur de *Tien*, à vous rendre aimable à vos ſujets, & à mériter par-là une heureuſe protection. Cependant vous ne penſez à rien moins. Tout occupé de la fortune d'un homme vous négligez le reſte, même votre propre ſanté. Quoi, ſe peut-il faire, que vous ſoyez ſi peu ſenſible à ce qui ſoutint *Kao tſou* dans tant de travaux & tant d'exploits, je veux dire au déſir & à l'eſpérance de perpétuer le Trône dans votre Race ? Le Livre *Hiao king* * dit : s'il ſe trouve à la Cour d'un Prince ſept Officiers vraiment zélez, qui ayent aſſez de courage pour faire de reſpectueuſes remontrances dans l'occaſion ; quand ce Prince d'ailleurs ſeroit peu reglé, il ne perd pas pour cela l'Empire. Si j'oſe aujourd'hui, remettre à V. M. cette Ordonnance bien cachetée, ce n'eſt pas que je manque de reſpect pour les ordres de la Cour, ce n'eſt pas que je cherche à périr en vous offenſant ; c'eſt que je n'oſe la produire ; c'eſt que pour l'honneur de V. M. & pour le bien deſon Etat, je crains infiniment que le Public n'en ait connoiſſance. Ce que j'en fais, & ce que j'en dis, ce n'eſt point pour me faire valoir, ni pour vous vanter mon zele. Daignez examiner vous-même, quel autre motif pourroit m'engager à ces remontrances réitérées, malgré le danger auquel elles m'expoſent.

L'EMPEREUR *Cang hi* louë fort les deux remontrances de *Ouang Kia*, ſur-tout celle que j'ai traduite. On cite auſſi divers Auteurs, les uns morts, les autres vivans, qui louent cette piéce. *Ouang Kia* périt, non pas préciſément pour ces remontrances, mais pour quelque autre affaire que la vengeance de *Tong hien* lui ſuſcita, il fut mis en priſon, & il s'y laiſſa, dit-on, mourir de faim. Son triſte ſort, dit *Tching te ſieou*, ferma la bouche à ce qui reſtoit de gens zélez.

Sous le même Empereur *Ngai ti*, *Tan yu* Prince Tartare au *Nord-Oueſt* de la Chine, écrivit une Lettre de ſoumiſſion, par laquelle il demandoit l'agrément de Sa Majeſté, pour venir en perſonne lui rendre hommage. La plus grande partie des Miniſtres & des Conſeillers d'Etat, regarderent cette demande comme une occaſion de faire de gros frais qu'ils jugeoient aſſez inutiles. *Yang yong* fut d'un avis contraire, & préſenta ſur cela une remontrance à l'Empereur. Il y déduit fort au long tous les embarras que ces peuples ont donné depuis les *Tſin*. Il repréſente que c'eſt en même-tems un honneur & un avantage pour la Chine, que ces peuples ſe ſoumettent. Il ajoûte qu'on ne peut rejetter la propoſition de *Tan yu* ſans l'irriter ; & qu'on ne peut l'irriter, ſans que l'Empire s'en reſſente long-tems. L'Empereur ſur cette remontrance, accepta la propoſition de *Tan yu*, & lui envoya l'agrément qu'il demandoit. Dans le Livre dont ces piéces ſont tirées, on met

* De la pieté filiale par Confucius.

en marge quelques réflexions, qu'un ancien Auteur nommé *Hou yu*, fait ſur l'évenément dont il eſt parlé dans celle-ci.

Pluſieurs de nos Empereurs, dit cet Auteur, voyant tout tranquille au-dedans, ont été tentez de faire au-dehors des conquêtes, & ſe ſont picquez de ſoumettre des peuples, qui n'avoient pû être ſoumis par les Dynaſties précédentes. Tel fut entre autres *Vou ti* un des *Han*, qui pendant plus de trente ans occupa de groſſes Armées contre ſes voiſins au *Nord-Oueſt*, & ſans ſuccès. Au contraire, ſous les Regnes de *Suen ti*, *Yuen ti*, *Tching ti* & *Ngai ti*, Princes, qui ne penſoient à rien moins qu'à faire des conquêtes, on vit de ces peuples ſe ſoumettre, particulierement du tems de *Ngai ti*, ſous le Regne duquel la Dynaſtie *Hou* étoit bien déchûe, *Ou* * *Sun* rendit hommage ſelon les Rits, & plus de cinquante petits Princes de ces régions occidentales, avoient un ſceau qu'ils recevoient de notre Empereur.

* C'eſt celui qu'on a ci-devant nommé *Tan yu*.

Quoique rien en apparence ne pût être plus glorieux & plus avantageux pour la Chine; pour moi quand je la conſidere dans cette ſituation, je la compare à un grand arbre qui pouſſe de longues branches & un épais feüillage, mais dont les vers attaquent le tronc & la racine. L'arbre tout beau qu'il paroît, eſt en grand danger. Auſſi nos ſages Rois de l'antiquité s'occupoient du ſoin de bien régler le dedans de leur Empire: ils en faiſoient leur capital, & ils étoient bien éloignez de le négliger pour former des deſſeins au loin. O qu'ils l'entendoient bien ces grands hommes!

Kong quang Miniſtre ſous *Ngai ti* propoſa à ce Prince de détruire les Palais de ceux de ſes ancêtres, dont le tems & le rang étoit paſſé. La propoſition en général parut raiſonnable. Toute la difficulté fut ſur le Palais des *Hia vou* *, ſur lequel les avis furent partagez. *Quan le*, *Pong ſuen*, & quelques autres étoient du ſentiment qu'il fût détruit, diſant que quoique *Hiao vou* eût été un très-grand Prince, & que l'Empire lui eût de grandes obligations; cependant ſon tems étoit expiré, & que ſuivant les dégrez de ſucceſſion & de parenté, ſon Palais ſe devoit auſſi détruire. *Lieou hing*, *Ouang chun*, & quelques autres furent d'un avis contraire. Ils préſenterent ſur cela de concert un petit diſcours à l'Empereur. Il eſt employé tout entier à faire valoir le regne de *Hiao vou*, qui, ſelon ce qu'ils en diſent, & ce qu'en dit l'hiſtoire, fut un très-grand Prince, & ſur-tout un grand Conquérant. Ils finiſſent par dire que les *King* * n'ont rien déterminé clairement ſur le nombre des dégrés, dont ces Palais peuvent ſubſiſter enſemble. Ils montrent par quelques exemples qu'il y en a eu pour ſept générations en même tems. *Ngai ti* ſuivit ce dernier avis, & le Palais de *Hiao vou* fut conſervé.

* C'eſt celui qui eſt ailleurs nommé *Vou ti*.

* Livres en vers qui font regle.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 481 sur 741

A Ngai ti *ſucceda* Ping ti, *dont le regne fut de peu de durée ;* Vang puen *s'empara du Trône, & la Dynaſtie* Han *fut interrompuë pendant plus de vingt ans.* Sieou *autrement dit* Ouen chou, *petit fils de* Kao tſou, *la releva à la neuvième génération : & les* Han *remontez ſur le Trône l'occuperent encore près de deux cens ans. Ce Reſtaurateur de la Dynaſtie* Han *a été ſurnommé* Quang vou.

L'an 27. de ſon regne, quelqu'un lui préſenta un Mémoire pour l'engager à faire la guerre aux Barbares du Nord-Oueſt ; il répondit à cette propoſition par la Déclaration ſuivante.

JE me ſouviens d'avoir lû dans *Hoang che kong*, que ce qui eſt fléxible & en apparence foible, l'emporte ſur ce qui eſt roide & fort. C'eſt une alluſion qui fait voir que ce qu'on appelle force & puiſſance, doit céder & cede en effet à la douceur & à la vertu. Auſſi a-t-on coûtume de dire que quand un Prince eſt vertueux, ce qui fait ſon plaiſir, fait auſſi celui de ſon peuple. Au lieu que quand le Prince eſt ſans vertu, ſes plaiſirs ſont de nature à ne pouvoir être goûtez de ſes ſujets. L'on ajoûte avec raiſon, que les plaiſirs du premier ſont durables & font même ſa ſûreté ; mais que ceux du ſecond ſont courts & cauſent ſa perte. Celui qui cherche des affaires au-dehors, ſe fatigue ſans nul profit. Celui qui ſe borne à celles du dedans, les conduit ſans embarras & heureuſement juſqu'à la fin. Voit-on le Prince tranquille ? On s'attache à lui. A-t-il des affaires embarraſſantes ? Bien des broüillons en profitent. De-là vient cette maxime : celui qui cherche à étendre ſon Domaine, le rend déſert & ſtérile. Celui qui cherche à croître en vertu, voit en même tems croître ſes forces. Eſt-on content de ce qu'on a ? On le conſerve ſans grand mouvement. Veut-on envahir ce qui eſt à d'autres ? Il faut ſe fatiguer à nuire & à détruire. Des victoires de cette nature ſont dans le fond de vrayes défaites. Mon gouvernement eſt encore très-imparfait ; mon Empire ſouffre ſouvent des calamitez publiques : mon pauvre peuple a peine à vivre, & paſſe aſſez triſtement ſes jours. Que ſeroit-ce, ſi par des entrepriſes à contre-tems, j'augmentois encore ſa miſere ?

SUR cette Piece l'Empereur *Cang hi*, dit : *Quang vou* (*a*) avoit été bien long-tems à la tête des Armées. Il ſçavoit combien la guerre fait ſouffrir les peuples. Il n'eſt pas ſurprenant qu'il prenne ainſi garde à ne s'y pas engager ſans néceſſité.

Une Gloſe dit que depuis cette Déclaration, perſonne ne s'aviſa de propoſer à *Quang vou* des projets de guerre.

(*a*) *Quang vou* lui-même dans une Lettre à un de ſes Officiers dit : j'ai été dix ans à l'Armée : je ne ſçai ce que c'eſt que vains complimens.

Ming ti *quatriéme fils de* Quang vou *fut ſon ſucceſſeur. Etant* Tai (a) tze, *il avoit pour Précepteur* Ouen yong. *Celui-ci étant infirme, demanda par un Placet à ſe retirer de la Cour.* Ming ti *alors Empereur fit au Placet de* Ouen yong *une réponſe par écrit, telle que je vais la traduire.*

J'Ai eu le bonheur dès ma plus tendre jeuneſſe d'étudier ſous vous pendant neuf ans. Malgré vos ſoins je ſuis encore un homme ſans pénétration & ſans lumiere. Nos cinq *King* ont de l'étenduë: les paroles de nos anciens Sages dont ils ſont pleins, ſont myſtérieuſes & profondes. C'eſt tout ce que peuvent faire les génies du premier ordre, que de les pénétrer à fond: choſe bien au-deſſus de la portée d'un homme ſans génie, & ſans talent, tel que je ſuis. Votre ſecours me ſeroit encore très-utile, & je ſens combien peu je mérite ce que vous me dites d'obligeant, en demandant à vous retirer. D'autres que vous ont uſé de termes à peu-près ſemblables à l'égard de certains de leurs Diſciples: mais ces Diſciples étoient en effet gens habiles, qui avoient parfaitement pénétré nos *King*. D'ailleurs ils étoient obligés par des devoirs preſſans, & par des affaires de famille, de s'éloigner de leur Maître. Ils lui entémoignoient leur chagrin, & le Maître leur répondoit par des marques d'eſtime qu'ils méritoient. Pour moi, je ne mérite point celles que vous me donnez dans votre Placet. Mais puiſqu'abſolument vous voulez vous retirer, je n'oſe m'y oppoſer: je vous recommande ſeulement de ménager votre foible ſanté, de ne rien épargner pour cela; enfin de faire le cas que vous devez de votre précieuſe * perſonne.

* Le Chinois dit: de votre corps de pierres précieuſes.

Tchang ti *ſucceda à* Ming ti *ſon pere. La ſeconde année de ſon regne il y eut une grande ſechereſſe. Des donneurs d'avis attribuerent cette calamité à ce qu'on n'elevoit pas les parens de l'Impératrice mere. Auſſi-tôt on propoſa à l'Empereur de les élever. L'Impératrice mere s'y oppoſa, & fit publier la Déclaration ſuivante.*

CEs Diſcoureurs qui attribuent la ſéchereſſe à ce que mes parens ſont ſans dignitez, parlent ainſi, ou pour me flatter, ou par quelque ſecret intérêt qui les anime. Ce qu'ils diſent eſt ſans fondement. Cinq (*b*) freres d'une Impératrice furent faits *Heou* en un même jour. Cela ne produiſit pas la moindre pluie. Chacun ſçait les troubles qu'ont cauſé ſous d'autres Regnes les parens des Impératrices. C'eſt pour prévenir de ſemblables malheurs, que le feu Empereur & moi nous avons jugé, qu'il ne convenoit point que mes parens euſſent part au Gouvernement. J'en ai ſouvent averti mon fils qui regne aujourd'hui. Voici cependant qu'on le preſſe d'élever les *Ma* (*c*) ſur le pied des *Yu* (*d*). Cela eſt-il raiſonnable?

(*a*) *Tai*, ſignifie Grand, très-grand. *Tze*, ſignifie fils. On joint communément à ces deux caracteres, le caractere *Ho hang*, & l'on dit *Hoang tai tze*, pour exprimer celui des enfans de l'Empereur qui eſt déſigné ſucceſſeur.

(*b*) Elle indique les *Ouang*, contre leſquels on a vû ci-deſſus des Remontrances aſſez fortes.

(*c*) Nom de la famille dont étoit l'Impératrice.

(*d*) Nom d'une famille qui avoit contribué le plus à rétablir la Dynaſtie *Han*.

raiſonnable ? J'ai l'honneur d'être Impératrice ; c'eſt-à-dire, la mere (*a*) de l'Empire. Les habits que je porte, ſont de ſoye, mais ſimples & ſans broderies. Ma table n'eſt ni magnifique ni délicate. Mes gens ſont vêtus des étoffes les plus communes : je ne dépenſe ni en parures ni en parfums. Ma vûë en cela eſt de ſervir d'exemple principalement à mes parens, & de les porter à faire de même. Au lieu d'imiter en cela ma conduite, je ſçai qu'ils en font un ſujet de raillerie, & qu'ils regardent ma frugalité & ma modeſtie comme une épargne ſordide. Je paſſois il y a quelque tems par la porte nommée *Yo long* : j'y rencontrai un de mes parens. M'étant arrêtée un moment pour demander de ſes nouvelles, je vis à ſa ſuite un long fleuve de chariots, une leſte & nombreuſe troupe de gens à cheval, dont chacun ſembloit un Dragon volant. Les moindres de ſes domeſtiques étoient tous richement vêtus. Comme ſes gens & les miens étoient trop proches, je ne voulus pas me fâcher, ni lui faire publiquement une reprimande. Mais, pour lui aider à ſe reconnoître, j'ai eu ſoin, ſans dire pourquoi, qu'on lui retranchât ſes penſions d'un an. Je ne vois pas malgré cela qu'il travaille à ſe corriger, ni qu'il témoigne être ſenſible aux calamitez publiques. Qui connoîtra les Sujets, dit-on ordinairement, ſi ce n'eſt le Prince ? Je connois en effet mes gens, & mes parens mieux que les autres. Non, quoiqu'on en puiſſe dire, je ne veux point m'éloigner des ſages vûës du feu Empereur, ni dégénérer de la vertu de feu mon pere. (*b*) Je n'ai garde de renouveller ce qui a déja une fois fait tomber la Dynaſtie *Han*.

L'Empereur Tchang ti, *après avoir lû & relû, avec de grands ſoupirs cette Déclaration de l'Impératrice ſa mere, fit de nouvelles inſtances auprés d'elle, & lui dit.*

DEPUIS long-tems, c'eſt une coûtume de faire *Vang* ou Rois les fils de l'Empereur, & *Heou* les freres de l'Impératrice. L'un n'eſt guéres moins établi que l'autre. Votre modeſtie & votre déſintéreſſement vous font honneur ; il eſt vrai : mais pourquoi m'empêcher d'être auſſi libéral, & auſſi bienfaiſant que mes Ancêtres ? De trois oncles maternels que je voudrois faire *Heou*, un eſt déja fort âgé, un autre eſt infirme. Ainſi quelles ſuites y a-t-il à craindre ? Si vous ne vous relâchez, vous me ferez, je vous l'avouë, une peine extrême. Ainſi je vous prie de conſentir que ſans délai cela ſe faſſe.

L'Imperatrice répondit aux inſtances de ſon fils par la Déclaration ſuivante.

CE n'eſt pas à la legere, & ſans y avoir bien penſé, que j'ai fait ma précedente Déclaration. Je ne cherche point à faire valoir ma modeſtie au préjudice de votre libéralité. Ce que j'ai en vûë, c'eſt l'avantage réel & ſolide des deux Maiſons. Autrefois l'Impératrice *Teou* * propoſa de faire *Heou* le frere aîné de l'Impératrice *Ouang*. (*c*) *Kao tſou*, dit *Ya fou*, en s'y oppoſant, régla qu'on

* Nom de famille.

(*a*) *Koué mou*. *Koué* ſignifie Empire, Royaume. *Mou*, ſignifie Mere.

(*b*) Elle étoit fille d'un homme de guerre fameux pour ſa ſageſſe & ſa vertu.

(*c*) Autre nom de famille. De ces deux Impératrices, l'une étoit mere, l'autre Epouſe de l'Empereur regnant.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 484 sur 741

n'éleveroit à cette dignité que des perſonnes de la famille regnante, ou de quelqu'une des familles à qui elle auroit d'extrêmes obligations. Or, quels ſont les grands ſervices de *Ma*, pour le mettre aujourd'hui de pair avec les *Yu*? D'ailleurs il en eſt ordinairement des familles qu'on éleve & qu'on enrichit ſi fort en ſi peu de tems, comme de certains arbres auſquels on fait porter deux fois l'année: cela ne peut pas durer. Enfin je ne vois que deux raiſons qui doivent faire ſouhaitter à une famille d'être riche & dans l'abondance; l'une eſt pour l'honneur des Ancêtres, pour être en état de s'acquitter des cérémonies reglées à leur égard; l'autre pour être à ſon aiſe, & vivre commodément. Mes freres ont de vos bienfaits plus qu'il ne faut pour cela: qu'eſt-il beſoin qu'ils ayent un Domaine? Je le redis encore une fois, j'y ai bien penſé. Laiſſez-là vos ſoupçons & vos inquiétudes. La plus ſolide marque de piété que je puiſſe donner à mes Ancêtres, c'eſt d'aſſûrer la fortune de mes freres, en l'empêchant de trop croître. Nous ſommes dans des tems fâcheux. Les grains ſont à un prix exceſſif. Les peuples ſont dans la miſere. Cela m'occupe & m'afflige jour & nuit. Dans de ſi triſtes conjonctures, que je penſe à élever mes parens, & que je leur ſacrifie ce que je dois à l'Empire, moi qui ſuis ſa mere? Non, qu'on ne m'en parle plus. On connoît mon naturel; je ſuis ferme dans mes réſolutions: il eſt inutile de m'irriter par une opiniâtre réſiſtance. Si nous voyons venir des tems plus heureux, où l'abondance & la paix regnent par tout; alors me bornant au ſoin de mes petits-fils, je ne me mêlerai plus du Gouvernement. Mon fils fera ce qu'il lui plaira.

L'EMPEREUR *Cang hi* loüe fort les vûës, la ſageſſe, & la fermeté de cette Princeſſe. Elle ſe ſentoit, dit-il, des belles inſtructions & des bons exemples de ſon pere. Son attention & ſon zele peuvent ſervir de regle & de miroir aux Impératrices dans tous les ſiécles.

Tchang ti *traitant un jour les grands Officiers de ſa garde dans un de ſes appartemens du Midi, paſſa par hazard en s'y rendant, pardevant une grande ſalle, où ſe gardoient les habits & les meubles, qui avoient été à l'uſage de l'Impératrice* Quang lie *Epouſe de* Quang vou, *ſon grand-pere. A cette vûë il parut touché: il changea tout-à-coup de viſage, puis ſur le champ il donna ordre qu'on réſervât de tout cela un habit de cérémonie propre de chaque ſaiſon, plus cinquante caſſettes d'habits ordinaires. Tout le reſte il le diſtribua aux* Vang, *leur envoyant par un Exprès ce qu'il avoit deſtiné à chacun d'eux. Il fit plus pour le* Vang *de* Tong ping *qui commandoit les frontieres. Il accompagna ſon préſent d'une Lettre. La voici en notre Langue.*

LE Grand Officier venu de votre part, m'a inſtruit de tout ce qui vous regarde. Je l'ai écouté moi-même immédiatement, & j'approuve fort toutes vos démarches. Tout éloigné que je ſuis de vous, je m'occupe ſouvent de vos embarras & de vos travaux; vous ne ſçauriez croire avec quelle triſteſſe & quelle inquiétude.

Ces jours-ci, traittant les Officiers de ma garde dans un appartement du Midi, j'ai paſſé en y allant pardevant la ſalle où ſe garde ce qui a autrefois ſervi à *Quang lie*. Confucius dit: Quand nous voyons ce qui a été à l'uſage d'une perſonne, dont la mémoire nous doit être chere, & que cette perſonne n'eſt plus; les ſentimens de tendreſſe & de regret naiſſent

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 485 sur 741

naturellement dans notre cœur. Je l'ai éprouvé en cette occaſion. Vous êtes trop bon (*a*) fils & trop bon ami, pour ne pas ſentir la même choſe en recevant ce que je vous envoye. C'eſt une caiſſe des habits qu'a laiſſé l'Impératrice *Quang lie*, & un de ſes ornemens de tête. Cela pourra vous être de quelque conſolation dans les tems que le regret de l'avoir perduë vous affligera le plus. Et vos deſcendans verront par-là quels étoient de nos jours les habits de l'Impératrice. La famille de Confucius conſerve encore aujourd'hui ſon chariot, ſa chaiſe, ſon bonnet, & ſes ſouliers. Telle eſt la force de la ſageſſe : quand elle a été ſinguliere, elle rend recommandable pour longtems. Il ſeroit naturel de vous envoyer en même tems quelque choſe de *Quang vou*. Mais dès la ſeconde des années nommées *Tchong yuen*, ce qu'il avoit laiſſé fut départi à tous les *Ouang*. J'augmente ſeulement mon préſent d'un cheval du pays de *Ouan* *. Cet animal a cela de ſingulier, qu'il rend du ſang par un petit trou qu'il a naturellement ſur l'épaule. Une chanſon faite ſous *Vou ti*, célebre certain cheval qu'on nommoit céleſte, & qui ſuoit, dit-on, du ſang. Nous avons dans celui-ci quelque choſe d'approchant. Hélas ! Pendant que je vous écris ceci, peut-être actuellement courez-vous pour arrêter quelque irruption, ou pour ſoûtenir les poſtes que nos troupes occupent. Je penſe ſouvent à vos allarmes, & à vos fatigues, & j'y ſuis tout-à-fait ſenſible. Traittez-vous bien, je vous le recommande, & ménagez votre ſanté. (*b*) Je ſouhaitte fort de vous revoir bien-tôt.

* Pays fameux pour les chevaux.

Kiang Ké *originaire de* Tſi *étoit fort pauvre, mais fort vertueux. Il ſe diſtingua ſur-tout par ſa pieté envers ſa mere qui étoit veuve. Tout ſon quartier le loüa ſi fort aux Magiſtrats, que l'Empereur en fut inſtruit & le fit* Ta fou. (*c*) Kiang Ké *devenu infirme, obtint au bout de quelque tems la permiſſion de ſe retirer en ſon pays. Il ne fut pas oublié dans ſa retraite.* Tchangti *donna en ſa faveur un ordre conçû en ces termes.*

IL y a quelque tems qu'un des *Ta fou Kiang ké* s'eſt retiré pour cauſe de maladie. Je ſouhaitte fort d'être inſtruit de l'état de ſa ſanté. La piété filiale, principe & fondement des autres vertus, en eſt auſſi comme le couronnement. *Ké* eſt celui qui ſous mon Regne s'eſt le plus diſtingué par cet endroit. Cet ordre reçû, qu'on lui fourniſſe du grenier public mille meſures de grain. Qu'à la huitiéme Lune de chaque année le Magiſtrat du lieu lui donne du vin & un mouton, & s'informe de ma part comment il ſe porte. S'il (*d*) lui arrive accident, que dans les cérémonies ordinaires on employe un animal du ſecond ordre.

(*a*) Le *Ouang* de *Tong Ping* étoit auſſi petit-fils de *Quang vou*.

(*b*) Le Chinois dit comme un homme qui a ſoif, en ſous-entendant, ſouhaitte boire.

(*c*) Rang d'honneur conſidérable à la Cour.

(*d*) C'eſt-à-dire, s'il vient à mourir : mais il eſt de la politeſſe Chinoiſe d'éviter cette expreſſion.

Ho ti *quatriéme fils de* Tchang ti *fut ſon ſucceſſeur. Lorſqu'il monta ſur le Trône, l'Impératrice ſa mere, conformément aux intentions du feu Empereur, publia la Déclaration ſuivante.*

L'Empereur *Hiao vou* ayant à punir *Ou** & *Yué*, pour fournir aux frais de la guerre, mit en parti le ſel & le fer. Les invaſions fréquentes des Barbares ont été cauſe que cela s'eſt continué depuis. Le feu Empereur s'eſt appliqué à diminuer les corvées & les impôts. Quant au parti du ſel & du fer le trouvant établi depuis ſi long-tems, & n'étant pas d'ailleurs ſans crainte de guerre, il ne crut pas dabord y devoir toucher: mais l'expérience lui fit voir que par la malverſation des Commis, le peuple en étoit fort incommodé, ſans que l'Etat en tirât grand avantage. Cela lui faiſoit une vraie peine. C'eſt pourquoi il a laiſſé ordre en mourant, de caſſer le parti du Sel & celui du fer; d'abandonner l'un & l'autre au peuple; moyennant cependant certains droits payables aux Magiſtrats ordinaires des lieux ſelon l'ancienne pratique: en conſéquence de cet ordre, nous faiſons la préſente Déclaration, & ordonnons qu'elle ſoit publiée dans tout l'Empire, afin qu'on y ſçache nos intentions, & qu'on s'y conforme.

* Noms de roïaumes.

A *Ho ti* ſucceda *Chang ti* enfant de trois mois. L'Impératrice fut Régente. Dans le Livre d'où ſe tirent ces Piéces, on en met une de cette Princeſſe. En voici l'Extrait.

Elle gémit ſur la corruption des mœurs: & l'attribuë au peu de ſoin qu'on prenoit d'étudier les *King*. Elle appelle des perſonnes de réputation, pour inſtruire les Princes & les Princeſſes du Sang. On en comptoit alors plus de quarante au-deſſus de l'âge de cinq ans. Différentes Ecoles furent pourvûës d'excellens Maîtres, ſur leſquels cette Princeſſe ne dédaignoit pas de veiller avec beaucoup d'attention. Elle en fit autant à proportion pour les jeunes gens de ſa propre famille.

Vou ti *premier Empereur de la ſeptiéme Dynaſtie nommée* Tſin (*a*), *recommande qu'on lui donne des avis avec liberté.*

Ce qu'il y a de plus difficile pour un Officier, c'eſt de faire à ſon Prince des Remontrances. Si le Prince ſe rend difficile, il ferme la bouche aux plus zélez & aux plus fideles. Je ne puis y penſer, ſans pouſſer de profonds ſoûpirs. Par une Déclaration expreſſe j'ai ci-devant recommandé qu'on me donnât librement les avis qu'on jugeroit m'être utiles. Je ſuis en effet réſolu d'en profiter de mon mieux. Pour augmenter cette liberté, voici ce que je déclare: Pourvû qu'une Remontrance ſoit bonne & utile pour le fond, quand elle ſeroit mal conçûë, quand même il y ſeroit échappé quelque expreſſion peu meſurée; je ne veux point qu'on en faſſe un crime à l'Auteur. Qu'on diſſimule, ou qu'on pardonne. Et pour

(*a*) J'écris le nom de la Dynaſtie *Tſin*, ſans *g* à la fin, quoiqu'il y dût être, pour diſtinguer cette Dynaſtie de celle dont *Chi hoang* fut le Fondateur. Ces deux caracteres Chinois ſont très différens.

bien

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 487 sur 741

bien faire connoître à tout l'Empire qu'on peut aujourd'hui ſans danger donner des avis à la Cour. J'ordonne qu'on élargiſſe *Kong chao* & *Ki mou fou*, qui m'ont ſi fort perdu le reſpect.

Kien yuen ti *autre Empereur de la même Dynaſtie, entreprit de réduire* Ou, (a) *nomma* Kiao yang kou *Général de ſes Troupes, & l'honora de divers Titres; entr'autres de celui de* Kai fou. *Celui-ci pour s'excuſer, préſenta le Diſcours qui ſuit.*

VOTRE Majeſté par un nouvel excès de bonté, veut me donner le commandement de ſes Armées, & m'honorer en même tems du titre de *Kai fou*, &c. J'ai lû cet ordre avec reſpect, & avec reconnoiſſance. Mais, Prince, depuis dix ans que j'ai commencé à vous ſervir, je n'ai déja eu que trop d'emplois honorables & importans. Je ſçai le peu que je vaux, & combien je méritois peu les emplois dont V. M. m'a honoré. Je mérite encore bien moins ceux dont elle m'honore aujourd'hui. Je ſçai auſſi quelle faute c'eſt d'abuſer trop long-tems de la faveur de ſon Prince. Ces penſées m'occupent jour & nuit, m'inſpirent une juſte crainte, & tournent en ſujet de triſteſſe pour moi les honneurs dont Elle me comble. Une ſentence des Anciens dit: Recevoir les plus grands honneurs, & toucher les plus gros appointemens ſans avoir un mérite bien reconnu, & ſans avoir rendu des ſervices importans, c'eſt fermer le chemin des grands emplois à ceux qui en ſont capables, & fruſtrer ceux qui ont rendu de grands ſervices, des récompenſes qui leur ſont dûës. A la faveur d'une alliance j'ai déja été aſſez élevé, & peut-être trop. V. M. y doit prendre garde. Je vois cependant que par un effet de ſes bontez, elle me deſtine à de nouveaux emplois, & à de nouveaux titres encore plus éclatans. Comme je ne les ai point mérité par mes ſervices, je n'oſe les accepter. Ce ſeroit déshonorer un ſi haut rang, & m'expoſer en même tems à une chûte funeſte. Je penſe depuis du tems à me retirer, pour garder le tombeau de feu mon pere. Le moyen de le faire avec ces emplois? Je crains de vous déplaire, en refuſant vos bienfaits; mais d'autre part il me paroît que je ferois mal de les accepter. C'eſt une maxime de l'Antiquité, qu'on doit ſçavoir ſe borner, & ſur-tout qu'un Grand Officier doit être attentif à s'arrêter où il faut. Cette maxime me paroît ſi eſſentielle, que malgré mon peu de vertu, j'ai fort à cœur de la ſuivre. Depuis huit ans V. M. n'omet rien de ſon côté, pour attirer à ſa Cour les gens de mérite, & pour n'en point laiſſer ſans emploi. Mais je ne vois pas qu'on ait répondu à vos bonnes intentions. Il y a bien de l'apparence que pluſieurs gens de mérite vivent dans l'obſcurité & dans l'oubli; que d'autres ne ſont point avancez à proportion de leurs ſervices; que cependant on m'éleve à de nouveaux honneurs & à de nouveaux emplois; pourrois-je les accepter ſans rougir?

Je ſuis en place depuis du tems, malgré mon peu de mérite: mais après tout, je ſuis bien loin du rang où votre exceſſive bonté veut aujourd'hui me placer. Trouvez bon que je vous propoſe des gens qui en ſont bien plus dignes que moi. *Li hi*, *Tçeng tchi* & *Li yun* ſont gens dignes de votre choix. Le premier qui eſt déja *Ta fou*, joint à un déſintéreſſement parfait de grandes vûës, une

(a) Nom d'un Royaume qui faiſoit partie de l'Empire, mais qui s'étoit ſouſtrait à la Dynaſtie *Tſin*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 488 sur 741

intégrité à l'épreuve, & une gravité reſpectable. Le ſecond auſſi *Ta fou*, veille ſur ſes actions avec une attention ſinguliere, & ne ſe permet pas la moindre liberté peu reglée; c'eſt un homme ſans reproche pour ſa perſonne, & qui, ſans flatter les paſſions, ou participer aux fautes d'autrui, vit cependant bien avec tout le monde. Le troiſiéme qui eſt pareillement *Ta fou*, homme auſſi intelligent & déſintéreſſé que les deux autres, a de plus un air aiſé, & des manieres très-ſimples. Ces trois grands perſonnages ont vieilli à la Cour : ils y ont toûjours vécu & ſervi avec honneur : ils ont paſſé par divers emplois : mais leur maiſon n'en eſt pas plus riche. Me préférer à ces grands hommes, ce ſeroit tromper l'attente de tout l'Empire. Je ſuis ſi éloigné de vouloir être avancé au-deſſus de ma portée, que je penſe au contraire à me retirer; & j'ai réſolu de le faire dans peu de tems. L'état préſent de vos affaires m'oblige encore à différer. Mais ſouffrez, je vous le demande en grace, que je n'accepte point vos nouveaux bienfaits. Trouvez bon que me bornant à l'état où je ſuis, je me rende à mon poſte ſur les frontiéres, où ma trop longue abſence peut avoir de mauvais effets.

UNE gloſe dit que l'Empereur ne ſe rendit point aux excuſes de *Yang kou*, qui étoit en effet un homme de grand mérite, & de plus, frere jumeau de l'Impératrice. Il fut donc fait Général, & en moins de deux ans il réduiſit *Ou*, qui juſques là s'étoit ſouſtrait à la domination des *Tſin*.

Lieou che *expoſe à l'Empereur les avantages de la vertu* Yang. *Elle conſiſte à déférer & à ceder volontiers aux autres.*

NOS ſages Rois de l'antiquité avoient mis en vogue la vertu *Yang*, & témoignoient en faire une eſtime particuliere. Ils avoient en cela deux vûës. La premiere, de faire enſorte qu'on leur produiſît les gens de mérite. La ſeconde, de couper pied aux jalouſies, aux intrigues & aux diſputes. Tout homme eſtime le mérite & la vertu. Chacun eſt naturellement bien aiſe de paſſer pour en avoir. Nos anciens le ſçavoient bien : & quand ils recommandoient la déférence, ils étoient fort éloignez de prétendre, que par une humilité mal entenduë, les gens de vertu & de mérite cédaſſent les honneurs & les emplois à d'autres qui manquoient de capacité & de vertu. Ce qu'ils vouloient, c'étoit que les gens de mérite ſe déférant les uns aux autres, & ſe cédant volontiers mutuellement, il n'y en eût point d'inconnus ni d'oubliez. Nommoit-on quelqu'un pour un grand emploi? Il s'excuſoit auſſi-tôt, & propoſoit en ſa place ceux qu'il en jugeoit les plus capables. Si une ſi louable coûtume pouvoit revivre, qu'il ſeroit aiſé au Prince de faire un juſte & judicieux diſcernement des Officiers qui le ſervent ! L'uſage eſt encore aujourd'hui, que quand un Officier eſt ſur le point de s'avancer, il s'excuſe au moins par cérémonie ſur ſon peu de capacité. Mais on n'en voit plus, qui propoſe un autre pour remplir la place qu'on lui deſtine. Ainſi, à proprement parler, plus de déférence véritable parmi les Grands : & dès-lors, dit Confucius, on ne peut attendre du Peuple qu'envie, que querelles, & contentions. Hélas ! cet eſprit d'envie ne regne que trop parmi les Grands mêmes, au lieu de l'eſprit de déférence. Delà deux grands maux. Souvent le mérite eſt dans l'oubli. Souvent quand il a paru, il eſt

en butte à la médiſance.

Quand l'eſprit de déférence regnoit, ceux qui avoient un vrai mérite, jouiſſoient bien-tôt de la réputation qui leur étoit dûë : car chacun dans l'occaſion s'empreſſoit de leur ceder. Et comme on ne s'aviſe pas de ceder à un homme qu'on n'eſtime pas ; ſi des gens ſans vertu & ſans capacité entroient dans les Charges, il y en avoit du moins fort peu, & on ne les voyoit guéres s'élever plus haut. Aujourd'hui les grands talens & les médiocres, ſont tellement confondus, qu'il eſt très-difficile au Prince d'en faire, comme autrefois, un juſte diſcernement.

Un Roi de *Tſi* qui aimoit fort l'inſtrument de muſique *Yu*, aſſembla juſqu'à trois cens hommes qu'il en faiſoit jouer enſemble. Un certain appellé *Nan ko* qui n'y entendoit rien, voyant qu'on faiſoit jouer trois cens hommes enſemble, jugea qu'avec un peu de hardieſſe, il pourroit paſſer dans la foule. En effet, il reçut ſes gages comme un autre pendant long-tems. Le Roi étant mort, ſon ſucceſſeur fit publier qu'il aimoit encore plus que ſon prédéceſſeur l'inſtrument *Yu*, mais qu'il vouloit entendre jouer l'un après l'autre ces trois cens hommes. A cette nouvelle *Nan ko* s'enfuit. O que de *Nan ko* dans les emplois ! depuis qu'on ne voit plus regner la vertu *Yang*, ni la louable coûtume qui en étoit une ſuite.

Du moins ſi le mérite s'étant fait jour au travers de cette foule, & s'étant élevé aux premiers emplois, y pouvoit être en ſureté. Mais que n'y a-t-il point à craindre aujourd'hui, que l'envie & l'ambition ont malheureuſement ſuccedé à l'eſprit de déférence ! En effet, ne point faire du tout de fautes, c'eſt une choſe qui n'eſt propre que d'une ſageſſe & d'une vertu du premier Ordre. Auſſi Confucius louant *Yen tſe* qu'il chériſſoit le plus de tous ſes Diſciples, borne ſon éloge à dire que jamais il ne tomba deux fois dans la même faute. Or ſi cette foule d'aſpirans ambitieux, dont la Cour fourmille aujourd'hui, ſe trouve le chemin fermé par un homme d'un mérite ſupérieur, il eſt ordinaire qu'il s'en chagrine. Dès-lors on eſt diſpoſé à en parler mal : aſſez ſouvent on le calomnie : du moins a-t-on grand ſoin de l'obſerver, de relever & de groſſir les moindres fautes qui lui échappent. Quelque favorablement prévenu que ſoit le Prince pour un de ſes Officiers, quand il lui en vient ſouvent des plaintes, il ne peut ſe diſpenſer d'en examiner la vérité : s'il les trouve toutes ſans fondement, c'eſt un grand bonheur. Mais s'il trouve qu'on diſe vrai ; ou il diſſimule, & ſon autorité peu-à-peu en ſouffre ; ou il punit tout avec rigueur, & le nombre des criminels devient ſi grand, qu'on peut à peine eſpérer de n'y être pas compris tôt ou tard. Alors non ſeulement les gens de mérite évitent de ſe produire ; mais ceux mêmes qui ſont en place, appréhendent un fâcheux revers, & ſe retirent dès qu'ils le peuvent. Or quels grands ſervices peut eſpérer le Prince & l'Etat, de gens qui vivent dans de continuelles allarmes, & qui ſont toûjours occupez du ſoin de leur ſûreté ? Quand les choſes en ſont à ce point, le Prince eſt bien à plaindre.

Mais le moyen de remédier à ces maux ? C'eſt de rétablir l'ancienne pratique ; & cela n'eſt pas, ce me ſemble, ſi difficile. Parmi ceux qui ſont aujourd'hui dans les grands emplois, ou ſur les rangs pour y entrer, il y a des gens éclairez & vertueux. S'ils ne s'empreſſent pas d'en propoſer d'autres pour les emplois auſquels on les nomme, ce n'eſt pas qu'ils ignorent le prix & les avantages d'une telle déférence ; c'eſt que la mode en eſt paſſée, & qu'ils ſuivent le torrent. Quand *Chun* donna à *Yu* l'emploi de *Se kong* ; *Yu* s'excuſa reſpectueuſement, & pria avec inſtance qu'on le donnât plûtôt à *Tſi*, à *Ki*, ou à *Kieou yu* plus dignes que lui. Quand *Y* fut nommé *Yu koan*, il préſenta comme plus dignes à ſon avis, *Tchu*, *Hou*, *Heong*, & *Pa. Pe y* en uſa de même, lorſqu'on le chargea

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 490 sur 741

du ſoin des Rits. Il voulut ceder à *Kouei* & à *Long*. Enfin, dans ces anciens tems, ceux qu'on élevoit en uſoient ainſi. L'uſage qui ſubſiſte encore aujourd'hui, quand on eſt élevé à quelque Charge, de préſenter un écrit à l'Empereur en action de graces, eſt, ce me ſemble, un petit reſte de ce qui ſe pratiquoit anciennement avec tant de fruit. On en peut profiter. Il n'y a qu'à régler une bonne fois que ces écrits, qui ne contiendront que des remercimens en l'air & des excuſes frivoles, ſoient abſolument rejettez; & qu'on ne faſſe paſſer au Prince, que ceux où en s'excuſant, on indiquera de bons ſujets capables de l'emploi dont il s'agit. Chacun le fera ſans doute. Alors il ne tiendra qu'à l'Empereur de comparer ceux qu'on lui propoſe, & de préférer en chaque rang ceux à qui plus de gens déférent. Alors bien des gens capables qui vivent aujourd'hui dans la retraite, uniquement occupez de leur propre perfection, ſeront obligés de ſe produire, & de ſervir l'Etat dans les grands emplois. Ceux-mêmes qui ambitionnent ces grands emplois, s'efforceront de mériter par leur conduite, que bien des gens les propoſent. Le choix des Officiers ſera fondé, pour ainſi dire, ſur le jugement de tout l'Empire. Le Prince verra par les yeux de preſque tous ſes Officiers le mérite de chacun d'eux. Dès-lors ceſſeront les vains diſcours, & les intrigues ſecrettes qui perdent tout. Si donc, ſans faire attention que ce projet vient d'une perſonne, dont les lumiéres ſont fort bornées, ceux qui tiennent aujourdhui les premiers rangs, l'appuyoient auprès du Prince, & en procuroient l'exécution; je crois qu'ils rendroient à l'Etat le plus important ſervice qu'on puiſſe en ce tems-ci attendre d'eux.

Sous la même Dynaſtie, Tſin yu pou *ouvrit un grand College à* Pan yang. *Il le fit connoître par un écrit où il en expoſoit les regles. Il s'y rendit plus de ſept cens jeunes étudians. A la premiere ouverture des claſſes*, Yu pou *leur fit le petit diſcours qui ſuit.*

VOUS voici, jeunes étudians aſſemblez en fort grand nombre, tous deſtinez à remplir un jour les emplois les plus importans, tous dans la fleur de l'âge, & pleins d'une ardeur qui fait plaiſir. Aujourd'hui s'ouvre pour vous cette nouvelle Académie. Qu'y venez-vous faire? Vous y venez apprendre ſans doute à bien parler, à bien écrire, & particulierement à bien vivre. Vous y venez jetter les fondemens d'une éminente vertu, vous rendre capables de ce qu'il y a de plus grand dans la république; en un mot étudier ſérieuſement la véritable ſageſſe.

Il eſt important de vous avertir que dabord ce genre d'étude n'a rien de fort agréable & de fort picquant; qu'il arrive aſſez ſouvent que les commencemens ſe goutent peu: mais avec le tems, c'eſt tout autre choſe. Différens exercices ſe ſuccedent les uns aux autres; on s'y perfectionne peu-à-peu, on acquiert chaque jour par la lecture de nouvelles connoiſſances, on fait ſoi-même des découvertes, on s'étudie à les approfondir, l'eſprit s'ouvre, le cœur ſe dilate, on ſent ce que vaut cette ſageſſe; on goûte dans ſa recherche un plaiſir qui paſſe tout autre plaiſir particulier, & qui les vaut tous enſemble. Enfin l'on eſt heureuſement ſurpris de ſe trouver tout changé, ſans qu'on ſe ſoit preſque apperçû comment s'eſt fait ce changement. Oüi la teinture que prend l'eſprit & le cœur, en étudiant avec

ardeur

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 491 sur 741

ardeur & avec conſtance, l'emporte pour la durée, ſur les teintures les plus eſtimées. Celles-ci s'effacent à la longue, ou perdent beaucoup de leur luſtre. L'autre n'eſt point ſujette à ce dépériſſement, quand elle a été bien priſe.

Pour la bien prendre, il faut imiter en quelque choſe les Teinturiers. Ces Artiſans commencent par bien préparer l'étoffe qu'ils ont à teindre; après quoi ils donnent à ce fond les couleurs qu'ils lui deſtinent. C'eſt ainſi que tout homme ſage en uſe dans la morale. Au-dedans un cœur pur & droit, au-dehors des actions qui y répondent. Voilà ce qui eſt eſſentiel & indiſpenſable: mais chacun peut y donner plus ou moins de luſtre, ſelon les diſpoſitions plus ou moins heureuſes qu'il a, & ſelon ſon application plus ou moins conſtante. Au reſte, quoique les talens ne ſoient pas égaux, quand on ne profite pas de l'étude, c'eſt bien moins faute de talent, que manque de réſolution. On peut être bien monté, dit le Proverbe, ſans avoir le cheval * *Ki*; ſans égaler tout-à-fait *Yen tſe** on peut être bon Diſciple. Le grand point eſt d'être conſtant. Vous commencez à couper ou à ſcier, puis vous ceſſez auſſi-tôt; fût-ce un arbre tendre ou pourri, on ne pourra ni le couper, ni le ſcier fort vîte. Au contraire en continuant le travail, on taille & on ſcie le marbre le plus dur.

* Cheval fameux.

* Celui que Confucius aimoit le plus de ſes Diſciples.

Courage donc, jeunes étudians, vous voici dans ce College uniquement occupez à vous inſtruire des grandes regles, qui nous ont été laiſſées par nos anciens ſages. Avec les ſecours que vous avez, vous pouvez eſpérer d'avancer beaucoup dans peu d'années, de vous faire bientôt reſpecter de ceux de votre âge, de vous attirer les éloges du public, de vous faire même eſtimer des gens qui ſont en place à la Cour, & d'entrer par-là de bonne heure dans les emplois. Il s'eſt trouvé quelques gens, qui, ſans ſe retirer comme vous, ſans avoir les ſecours que vous avez, & même avec des empêchemens de nature, ou de fortune, n'ont pas laiſſé de devenir d'excellentes plumes, de fameux Miniſtres, & de très-grands hommes; mais c'étoient des gens extraordinaires, & qui ne peuvent ſervir de regle. Celui qui n'a pas des talens ſi rares, doit travailler à former, pour ainſi dire, un grand fleuve, en ramaſſant peu à peu de l'eau; ou à élever une Montagne, en uniſſant des grains de ſable. Ce ſont des entrepriſes de nature à ne pouvoir réüſſir ſans conſtance. Telle eſt la vôtre, jeunes étudians. Mais auſſi, pourvû que renonçant pour un tems à tout autre ſoin, vous vous appliquiez tout de bon & avec ardeur; que vous rapportiez à un but toutes vos études; vous avancerez infailliblement beaucoup. Et quoique vous ne puiſſiez peut-être pas marcher tous d'un pas égal, il n'eſt cependant aucun de vous qui ne puiſſe aller très-loin.

Dans le Livre d'où ces piéces ſont tirées, on louë fort *Yu pou* de ce que vivant dans un tems, où l'éloquence, la politeſſe, & la ſageſſe des anciens, étoient fort négligées, il travailla de toutes ſes forces à y remédier.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 492 sur 741

Sous la même Dynaſtie Tſin, *l'Empereur* Ming ti, *peu après être monté ſur le Trône, voulut donner un important Emploi à* Yu long, *qui, ſous le regne précédent, avoit été avancé dans la Guerre :* Yu leang, *pour s'excuſer, préſenta le Diſcours qui ſuit.*

PRINCE, depuis dix ans & plus, je ſuis dans les emplois. Il eſt rare qu'on y avance ſi promptement & à ſi peu de frais que je l'ai fait : j'en ſuis redevable aux bontez du feu Empereur, & j'en ai la reconnoiſſance que je dois. Mais je n'ignore pas auſſi que les graces doivent avoir quelque proportion avec le mérite, & qu'une faveur exceſſive en élevant trop un homme, l'expoſe aux plus grands revers : Sçavoir s'arrêter où il faut, eſt une maxime de ſageſſe pour tout le monde : elle me convient plus qu'à perſonne. Auſſi ſuis-je très-éloigné d'ambitionner de nouveaux honneurs, & je le ſuis encore plus de les vouloir obtenir au préjudice de ceux qui en ſont plus dignes que moi. Je ſuis monté ſous le feu Empereur aux premiers dégrez de la milice. J'en ſuis redevable bien moins à mon mérite, & à mes ſervices, qu'aux bontez que lui inſpiroit pour moi une alliance des plus proches. Cependant comme il ſe produiſoit alors très-peu de gens qui fuſſent de miſe, cette diſette a pû juſtifier l'honneur qu'il m'a fait. Aujourd'hui les choſes ſont ſur un autre pied. Sous l'heureux regne de V. M. nous voyons à la Cour & dans les Provinces un grand nombre de gens du premier mérite, tous également attachez à votre ſervice. Me donner dans ces conjonctures l'emploi que V. M. veut bien m'offrir, & réünir en ma perſonne ce qu'il y a de plus important dans la Robbe & dans les Armes, ſouffrez que je le diſe ; c'eſt, ce ſemble, vous éloigner de cette ſouveraine équité, qui a déja rendu ſi célebres les commencemens de votre Regne. C'eſt du moins donner occaſion à ce qu'on vous ſoupçonne de vous conduire par des inclinations particulieres.

Etant frere de l'Impératrice, je vous appartiens de près. Vous ſçavez combien dans les ſiécles paſſez l'élévation de tels alliez a cauſé de troubles, & combien le ſouvenir de ces malheurs rend odieux à tout l'Empire le choix qu'on fait d'eux, ſur-tout pour des emplois qui leur donnent part au Gouvernement. Profitez de ces connoiſſances. Quand j'aurois des talens plus grands que je n'ai ; quand vous les jugeriez vous pouvoir être très-utiles, il ſeroit toûjours de la ſageſſe de vous en priver, plûtôt que d'aller contre un préjugé ſi univerſel, & fondé ſur tant de triſtes événemens. Vouloir abſolument paſſer par deſſus, ce ſeroit nourrir les ſoupçons & les murmures dans le cœur de vos Sujets, & vous expoſer aux plus grands malheurs. Il ne ſuffiroit pas même pour parer à ces inconvéniens, que vos Miniſtres & vos grands Officiers pénétraſſent la droiture de vos intentions, & approuvaſſent votre choix. Car enfin le moyen qu'ils allaſſent de porte en porte le juſtifier à tout l'Empire ? J'aimerois naturellement autant qu'un autre à voir augmenter mes richeſſes & mes titres. Je ſuis fort éloigné d'être inſenſible aux nouveaux honneurs que V. M. veut bien m'offrir. D'ailleurs la maniere dont elle l'a fait, & le rang qu'elle tient, me font craindre qu'elle ne s'offenſe de mon refus, & que ce refus ne m'expoſe à perdre mon rang, ou même la vie. Quoique j'aye bien peu de lumieres, je ne ſuis pas aveugle juſqu'à ce point, que de vouloir ſans raiſon m'expoſer à vous dé-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 493 sur 741

plaire, & à tout ce qui peut s'enſuivre. Mais inſtruit par les événemens des tems paſſez, je crains d'être une occaſion de troubles, & le bien de votre Etat m'eſt infiniment plus cher que ma fortune & que ma vie. C'eſt ce qui m'a fait ſouhaitter plus d'une fois de me retirer; & c'eſt auſſi ce qui m'engage à refuſer le nouvel emploi dont V. M. m'honore. Peſez, je vous en prie, le motif que j'ai de vous repréſenter librement, qu'il ne convient point que je l'accepte. Si V. M. juge que de lui réſiſter ainſi, ce ſoit un crime, j'en ſubirai le châtiment ſans regret, & je regarderai le jour de ma mort, comme le commencement de ma vie.

MING TI ſe rendit à ces repréſentations, & nomma un autre.

L'Empereur Hiao venti *par une Déclaration publique invita tous ſes Sujets à l'aider de leurs conſeils. Après avoir expoſé dans ſa Declaration ce qu'on a déja vû dans d'autres ſemblables, l'exemple des ſages & fameux Empereurs de l'Antiquité, & les inconvéniens de la pratique contraire à la leur, il conclut ſa Declaration en ces termes.*

NOTRE intention eſt donc, & nous ſouhaittons fort que tous nos Sujets, depuis nos plus grands Officiers juſqu'aux plus petits, les ſimples Lettrez, les Marchands, les Artiſans & autres, nous expoſent ce qu'ils croiront être avantageux à l'Etat, & capable de contribuer au bonheur des peuples. De même ce qu'ils jugeront être défectueux dans le Gouvernement préſent, & ſurtout ce qui leur paroîtra pouvoir nuire aux bonnes mœurs & à la vertu. Je leur recommande à tous non-ſeulement de ne me rien cacher en ce genre, mais encore de s'expliquer librement & ſans détour. Ce ne ſont point de beaux & de longs diſcours que je demande, mais de bons Mémoires courts & pleins, que je puiſſe examiner par moi-même. Il ſera d'autant plus facile à ceux qui me les donneront, d'y éviter les fautes capables de m'offenſer, & à moi d'en tirer pour mon inſtruction l'utilité que j'en eſpere.

On préſenta à l'Empereur Suen vou ti *un Poulet qui avoit quatre aîles & quatre pieds.* Tſoui quang *avoit alors à la Cour l'emploi de* Tai tchang. *L'Empereur qui l'eſtimoit, lui envoya ordre de dire ce qu'il penſoit ſur ce monſtre.* Tſoui quang *prit cette occaſion de donner à l'Empereur des avis ſur ſa conduite. Voici l'Ecrit tout entier, tel qu'il le préſenta.*

J'AI lû dans l'hiſtoire des cinq Elemens, Livre fait du tems des *Han*, que ſous le Regne de *Suen ti*, dans un appartement du Palais, une poule devint coq quant au plumage, ſans changer du reſte. Sous le Regne de *Yuen ti*, chez un des Miniſtres d'Etat, une poule qui couvoit, changea peu à peu, & devint coq. Elle en avoit la tête, la crête, les éperons, le chant, & elle appelloit à ſoi les poules. Dans une des années nommées *Yong kuang*, on préſenta à l'Empereur un coq auquel il étoit venu des cornes. *Lieou hiang* qui vivoit alors, interpréta ces prodiges. Il dit que les poules, animaux domeſtiques, repréſentoient

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 494 sur 741

ceux qui approchoient le Prince ; & que ces changemens monſtrueux avertiſſoient l'Empereur, qu'il tenoit près de ſa perſonne des gens qui tramoient de mauvais deſſeins, & qui penſoient à troubler l'Etat. Il indiqua nommément *Che hien*, qui étoit alors en faveur. En effet la premiere des années nommées *King ning*, *Che hien* fut jugé coupable, & vérifia l'interprétation. Sous l'Empereur *Ling ti*, la premiere année nommée *Kuang ho*, il arriva auſſi qu'une poule changea entierement de plumage, & devint ſemblable à un coq, à la tête près. L'Empereur ayant ordonné aux grands Officiers de raiſonner ſur cela, & de lui rapporter ce qu'ils en auroient penſé, *Tſai y* répondit pour tous, & dit : la tête eſt ce qu'il y a de principal, c'eſt le ſymbole du Souverain. Tout le corps de la poule a changé, la tête non. Pour répondre comme il faut à ce préſage, il faut que Sa Majeſté change ſa maniere de gouverner ; ſans quoi les malheurs ſeront extrêmes. En effet peu après vint la révolte de *Tchang ko*, qui mit le trouble dans l'Empire. L'Empereur qui regnoit alors, ne changea en rien la dureté de ſon Gouvernement. Il vexa de plus en plus ſes ſujets : il y eut de tous côtez des révoltes, & le trouble fut général. *Lieou kiang* & *Tſai y* étoient deux hommes fort éclairez : leurs interprétations furent confirmées par l'événement. Or, quoique le poulet dont il s'agit aujourd'hui, ſoit différent pour la figure des poules extraordinaires de ce tems-là, il ſouffre les mêmes interprétations, & le préſage en eſt fort à craindre. Ces pieds & ces aîles en plus grand nombre que d'ordinaire, ſont les ſymboles de gens qui cabalent & s'uniſſent pour troubler. Ces aîles & ces pieds ſont de différentes grandeurs. Il y a des broüillons de plus d'une ſorte : mais ni ces quatre pieds, ni ces quatre aîles n'ont leur grandeur naturelle : les parties ſont encore foibles : il eſt aiſé de les diſſiper.

C'eſt une opinion commune que les calamitez & les monſtres ſont des préſages, & en même tems des avis & des inſtructions aux Princes. Ceux qui ſont ſages, en les voyant, rentrent en eux-mêmes, & tout tourne heureuſement à leur égard. Au contraire les Princes ſans lumieres n'en deviennent que plus aveugles, & cet aveuglement aboutit aux derniers malheurs. Le *Chi king*, le *Chu king*, le *Tchun tſiou*, l'hiſtoire des *Tſin* & des *Han* en fourniſſent bien des exemples, que V. M. ſans doute n'ignore pas. N'y auroit-il donc point de nos jours quelque nouveau *Che hien* à la Cour ? Du moins eſt-il certain que ſur nos frontieres au Midi, il a péri bien du monde ; qu'on y voit la campagne couverte d'oſſemens ſans ſépulture. Ce n'eſt pas ſans douleur & ſans murmures, que les vivans le voyent, & les ames de ces corps morts y ſont ſans doute encore plus ſenſibles. Les troupes envoyées vers *Y yang* ont auſſi beaucoup ſouffert. Voici le fort des chaleurs ; elles ne ſont point encore de retour. Du côté de *Tong tcheou*, d'un grand nombre de gens occupez aux convois des vivres, il en eſt revenu fort peu. Le peuple enfin eſt accablé de travail & de miſere, & rien n'eſt aujourd'hui plus commun que de voir des gens qui ſe pendent de déſeſpoir, ou qui s'étranglent eux-mêmes. Jugez où en eſt l'agriculture. Les terres & les métiers ne furent jamais en un ſi triſte état. O que *Kia y* & *Kou yang*, s'ils vivoient, jetteroient de hauts cris dans leurs remontrances ! Vous êtes établi pour tenir lieu de pere & de mere à vos peuples : au lieu de paroître ſenſible à ce qu'ils ſouffrent, & de travailler efficacement à les ſoulager, vous vous livrez tout entier à vos plaiſirs, & vous expoſez même votre Empire. Comment ne vous rappellez-vous point combien il a coûté à *Tai tſou*. Vous êtes né avec un eſprit fort pénétrant ; ſervez-vous de ſes lumieres. Examinez avec une juſte crainte les vûës de *Tien ti*. Traitez tous vos Officiers ſelon les Rits ; mais contenez-les auſſi tous dans le devoir. Souvenez-vous de *Teng tong*, & de *Tong hien*. Ce

fut

fut la faveur même de leur Prince, qui, pour être exceſſive, les fit périr: Acquittez-vous aux tems ordinaires des cérémonies reglées. Honorez les Vieillards & les Sages. Appliquez-vous à procurer la paix à vos peuples. Donnez à propos des ordres pour le ſoulagement des pauvres. Retranchez pour cela de votre dépenſe. Moins de repas, moins de travaux inutiles, moins de concerts, moins de vin. Donnez le jour aux affaires, la nuit au repos; ne laiſſez approcher de votre perſonne que gens éclairez & ſinceres. Eloignez-en tous les flatteurs. Alors il n'y aura plus que d'heureux préſages.

L'EMPEREUR prit bien ces avis. Quelques jours après *Yu Kao* & quelques autres, qui cabaloient ſecrettement, furent découverts, convaincus, & punis de mort. Cela fut cauſe que l'Empereur eſtima de plus en plus *Tſoui quang*, & le traitta toûjours avec diſtinction.

Sous la même Dynaſtie King tching *propoſa à l'Empereur de lever les défenſes faites ſur le Sel. Dans la Supplique il dit ce qui ſuit.*

LE Livre des Rits au chap. *Yue leng*, dit nettement qu'il ne faut point défendre au peuple, de prendre dans les Forêts, dans les Montagnes, dans les Prairies & dans les Lacs, ce qui peut ſervir à leur nourriture, comme gibier, fruits & choſes ſemblables. Il veut même que les propriétaires ſoient les premiers à y inviter, & y conduire ceux qui ont beſoin de quelques-unes de ces choſes. Auſſi veut-il en même tems que quiconque uſera de force, & prendra par violence, ſoit ſans remiſſion puni de mort. Cela s'appelle vouloir qu'on s'aide & qu'on ſe communique ce qu'on a. Il eſt vrai que dans le Livre des Rits du tems des *Tcheou* on lit des défenſes de pêcher, &c. mais ce n'étoit que pour un certain tems, & pour empêcher que la pêche faite hors de ſa ſaiſon ne nuisît à la multiplication des poiſſons, & n'épuisât les Rivieres & les Lacs. Bien loin que ces défenſes fuſſent à charge, elles conſervoient & multiplioient le poiſſon au profit des peuples.

Le premier ſoin d'un pere de famille, c'eſt de pourvoir abondamment à la nourriture de ſes enfans: c'eſt de quoi il ſe fait ſur-tout honneur. A plus forte raiſon le Souverain qui eſt le pere & la mere de ſes peuples, en doit-il uſer de la ſorte. On ne voit point un riche pere de famille diſputer à ſes enfans un peu de vinaigre, ou ſemblable bagatelle propre à reveiller l'appetit. Convient-il que le Souverain d'un riche & puiſſant Empire ſoit moins bon à ſes ſujets, & leur diſpute une choſe des plus communes que *Tien* (le Ciel) forme pour leur uſage? C'eſt cependant ce qui ſe fait en leur défendant le ſel. Je ſçai que le motif de cette défenſe bien plus ancienne que votre regne, & que votre Dynaſtie, eſt ce que le Prince en retire. Mais n'eſt-ce point imiter un homme, qui quoique riche, n'auroit ſoin que de ſa bouche & de ſes dents, & négligeroit le reſte du corps? Tous les ſujets, hommes & femmes, ne travaillent-ils pas pour le Souverain? Ce qu'ils lui fourniſſent par an, ne ſuffit-il pas pour ſoûtenir ſa dignité, & pour entretenir ce qu'il faut de troupes? Un Prince, pour qui tant de gens travaillent, peut-il raiſonnablement craindre de manquer? Convient-il qu'une telle crainte lui faſſe interdire au peuple ce que lui offrent quelques étangs? Les anciens Rois en uſoient bien autrement. Leur premier ſoin étoit de pourvoir abondamment aux beſoins des peuples: par-là ils les ren-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 496 sur 741

doient attentifs & dociles à l'inſtruction qui ſuivoit. Voilà ce qui les a rendus célebres ; voilà de quoi le *Chi king* les loue.

Je ſuis un homme peu intelligent, & dont les vûës ſont fort courtes : mais j'aime à lire, & je lis beaucoup. Quand après avoir vû dans nos anciens Livres les veſtiges qui nous reſtent de la bonté des Rois pour leurs peuples, je viens à certains Livres du moien âge, où je trouve impôts ſur impôts ; je ne puis m'empêcher de dire en ſoûpirant : Quelle différence des anciens tems à ceux qui ſont plus voiſins des nôtres ! Qu'on étoit au large dans ces premiers tems ! Qu'on eſt à l'étroit maintenant ! Pluſieurs Dynaſties ſe ſont ſuivies ſans preſque adoucir le joug. La vôtre, Prince, a l'honneur d'avoir déja bien commencé. Elle a preſque réduit les levées aux droits ordinaires en grains & en étoffes. Quels éloges n'en a-t'elle pas déja reçûs dans les contrées les plus reculées ! Les Rois que leur dignité éleve au-deſſus du commun des hommes, doivent auſſi porter la vertu plus haut. C'eſt leur devoir, c'eſt leur honneur, c'eſt leur véritable intérêt. *Tai vang* par le mépris qu'il fit d'un bijou, ſe ſoûmit, & s'attacha un peuple entier. On nous repréſente au contraire dans l'Ode *Kié tchu*, un Roi odieux & malheureux, pour avoir ſurchargé ſes peuples. Ainſi, quoique vos prédéceſſeurs ayent porté loin la bonté pour leurs Sujets ; je ſouhaitterois pour l'honneur de votre Regne, que V. M. y ajoûtât encore.

Deux choſes, dit-on, ſont communément très-funeſtes au Prince. La trop grande libéralité des grands Officiers, & ſon avarice propre. S'il eſt peu digne d'un Prince, & même dangereux pour lui, d'ouvrir avec peine ſes tréſors ; combien plus le ſera-t'il de diſputer à ſes peuples le profit d'une ſaline ? On le dit, & il eſt vrai ; il vaut bien mieux pour le Prince faire des amas chez ſes Sujets, que d'en faire dans ſes greniers & dans ſes coffres. Quand les amas ſe font chez les peuples, ils ſont contens, & le Prince eſt riche. Quand ils ſe font uniquement pour les greniers, & pour le Tréſor Royal, les peuples ſont pauvres & mécontens. Lorſque les peuples ſont mécontens, le moyen de les inſtruire avec fruit, & de leur inſpirer avec ſuccès l'amour de la vertu ? Tandis que les peuples ſont pauvres, le Prince peut-il être long-tems riche ? Je ſouhaitterois donc que V. M. enchériſſant ſur les bontez de ſes Ancêtres, voulût bien lever les défenſes ſur les Salines, & faire ſeulement quelques Reglemens pour les entretenir & les conſerver.

L'EMPEREUR ayant ordonné qu'on délibérât ſur cette Supplique ; les principaux du Conſeil furent d'avis que la défenſe ſubſiſtât. Elle eſt très-ancienne, dirent-ils ; & dans les Dynaſties précédentes, quand on a délibéré ſur cela, on a toûjours conclu à la maintenir. Il eſt vrai que dans la ſuite des tems elle a occaſionné des murmures & quelques troubles parmi le peuple. Mais ce n'eſt pas à cette défenſe qu'il faut s'en prendre ; c'eſt à la négligence, ou à la malice des Commis.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 497 sur 741

Nonobſtant l'Avis du Conſeil, l'Empereur fit publier la Déclaration ſuivante.

IL eſt vrai que la défenſe ſur le ſel eſt fort ancienne, & qu'elle a paſſé comme en regle. Mais toutes les Dynaſties ne ſe reſſemblent pas. Dans certaines on a plus cherché le bien des peuples que dans d'autres. Pour moi, dès-là que quelque choſe peut contribuer à rendre mon Peuple heureux, à lui faciliter l'attachement aux Rits, & l'amour de la vertu; il me ſuffit pour l'embraſſer, qu'il n'y ait rien contre la raiſon. C'eſt ce qui paroît dans ce que m'a propoſé *King tching*. Ainſi dès qu'on aura fait les reglemens convenables pour la conſervation des ſalines, que la défenſe ceſſe. Qu'on publie notre préſente Ordonnance, & qu'on l'exécute.

Aprés que l'Empereur Ven ti *Fondateur de la Dynaſtie* Souy, *eut réduit le Royaume* Tchin, *tous ſes Officiers applaudiſſant à ſa victoire, lui propoſerent de choiſir quelque Montagne pour y aller faire la cérémonie nommée* Fong tchen. Ven ti *rejetta la propoſition; & pour qu'on ne revînt pas à la charge, il publia l'Ordre ſuivant.* * Du tems de la *Soui.*

J'AI envoyé un de mes Généraux, pour ranger à la raiſon un petit Royaume rebelle. L'expédition a réuſſi. Qu'eſt-ce que cela? Cependant chacun me flatte & m'applaudit. On me preſſe même, tout peu vertueux que je ſuis, de faire la cérémonie *Fong tchen* ſur quelque Montagne fameuſe. Pour moi, je n'ai jamais oüi dire que *Chang ti* puiſſe être touché par des diſcours vains & frivoles. Je défends abſolument que déſormais on m'en parle.

Lettre du même Empereur Ven ti, *Fondateur de la Dynaſtie* Souy, *à* Tang *Roi de la Corée.*

DEPUIS que *Tien* m'a mis ſur le Trône, je n'ai rien eu de plus à cœur, que le bonheur & le repos des Peuples qui me ſont ſoumis. En vous laiſſant la poſſeſſion de ces régions maritimes, j'ai voulu faire connoître à tout l'Univers, combien je ſuis éloigné de toute cupidité; & que je ne me propoſe en regnant, que de rendre mes Sujets vertueux & contens. Mais j'ai bien prétendu auſſi que de votre côté vous demeureriez dans le devoir, que vous entreriez à proportion dans les mêmes vûës, & qu'en bon Sujet vous imiteriez mon exemple. Cependant j'apprens que vous inquiettez vos voiſins. Vous reſſerrez, dit-on, de près *Ki tan*, (a) & lui ôtez toute liberté. Vous faites ſur *Mei ho* des exactions de plus d'une ſorte. D'où vient cette envie de nuire? Et comment oſez-vous véxer des Etats qui me ſont ſoumis? Si vous avez be-

(a) *Ki tan* & *Mei ho*, noms de deux petits Etats voiſins de la Corée.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 498 sur 741

ſoin d'ouvriers, je n'en manque pas. Que ne m'en demandez-vous ? Il y a quelques années que vous travaillez ſourdement à faire des amas & des réſerves ; que vous avez pour cela vos agens de côté & d'autre, & que vous ſuccez ces petits Etats. Pourquoi tout cela ? Si ce n'eſt que vous avez formé de mauvais deſſeins, & que craignant qu'on ne les découvre, vous faites tout à la dérobée.

Un Envoyé de ma Cour eſt allé vers vous. Je me propoſois en l'envoyant, de vous donner comme à un étranger mon Sujet, une marque de bonté & de conſidération. Mais je prétendois bien auſſi qu'après s'être inſtruit de ce qui regarde vos Sujets, il vous donnât de ma part quelques bons avis ſur la maniere de les gouverner. Cependant vous l'avez fait garder à vûë, & vous l'avez tenu comme en priſon dans ſon Hôtel. Vous avez caché autant que vous l'avez pû, ſon arrivée à vos Sujets. Les Officiers de votre Cour, à qui vous ne l'avez pû cacher, ont eu défenſe de l'aller voir. Enfin vous lui avez, pour ainſi dire, fermé les yeux & les oreilles, & vous avez paru craindre qu'il pût s'informer de l'état des choſes. Je n'ai pas laiſſé de ſçavoir, par une autre voie, toutes vos menées. Elles ne ſont point d'un bon Sujet. Je vous ai laiſſé la poſſeſſion d'une grande étenduë de terres : je vous ai donné le titre & les honneurs de Roi (*Vang*). Enfin je vous ai comblé de bienfaits. Tout l'Empire en eſt inſtruit. Tout cela ne ſuffit point pour vous aſſurer de mes bontez. Vous manquez de reconnoiſſance, vous témoignez vous défier de moi ; & vous vous rendez ſuſpect vous-même en envoyant, ſous divers prétextes, des gens qui examinent en ſecret ce qui ſe paſſe à ma Cour. Eſt-ce ainſi qu'en uſe un Sujet fidéle & hors de tout reproche ?

Malgré tout cela, comme j'impute en partie vos fautes au trop peu de ſoin que j'ai eu de vous inſtruire de vos devoirs ; je veux bien oublier le paſſé. Mais il faut déſormais vous corriger, répondre à mes bontez par une ſoumiſſion réelle & ſincere ; remplir exactement les devoirs de Sujet étranger ; ſuivre & imiter mon Gouvernement ; au lieu de haïr & d'inquietter ces autres étrangers vos voiſins, leur inſpirer par votre exemple la ſoumiſſion & la vertu ; & ſur tout vous ſouvenir que, s'ils ſont plus foibles que vous, ils ſont, comme vous, mes Sujets. Au reſte, n'eſpérez pas me tromper par une vaine apparence. C'eſt tout de bon qu'il faut changer. Si vous le faites, je vous traitterai en bon Sujet. Content de vous avoir converti, je ne penſerai point à vous punir. La bonté & la juſtice eſt ce qu'eſtimoient ſur toutes choſes nos ſages & anciens Empereurs. Tout éloigné que je ſuis de la vertu de ces grands Princes, je me fais cependant un devoir de les imiter. Tout mon Empire en eſt inſtruit : & cela ſeul doit vous ôter vos craintes & vos défiances.

Si après la parole que je vous donne, j'envoyois contre vous des Troupes ; que diroient de moi vos Sujets ? Que diroient ſur-tout les étrangers ſoumis, comme vous, à mon Empire ? Dépoſez donc vos ſoupçons, changez de conduite, & ſoyez tranquille. J'ai ſubjugué *Tchin*, il eſt vrai : mais ſi vous demeurez dans le devoir, cela ne doit point vous allarmer. Tout le monde ſçait que c'eſt *Tchin* qui m'a forcé à le punir. Il avoit, à bien des repriſes, attaqué le *Heou* de *Fong* qui m'eſt fidéle, & lui avoit tué bien du monde. Il a pillé de côté & d'autre, & a eu la témérité de le faire même juſques ſur mes frontieres. Je lui avois plus d'une fois pendant l'eſpace de dix ans, donné des avis ſur ſa conduite. *Tchin*, au lieu d'en profiter, devenu fier par mes bontez, & comptant ſur le *Kiang* (*a*) qui couvre ſes terres, n'a fait cas ni de mes avis, ni de mes menaces. Il a même ramaſſé le plus

(*a*) *Kiang* ſignifie Fleuve. C'eſt auſſi le nom propre du plusgrand Fleuve de cet Empire.

qu'il

qu'il a pû de Troupes, & a paru me défier par ſon inſolence. Forcé par une révolte ſi manifeſte, j'ai envoyé contre lui un de mes Généraux avec aſſez peu de Troupes. L'expédition n'a duré qu'un mois. Une matinée m'a fait juſtice d'une obſtination de dix ans, & la défaite de *Tchin* a été ſuivie d'une paix univerſelle. Les *Chin* * & les hommes s'en réjoüiſſent. Vous ſeul, dit-on, en gémiſſez & prenez des allarmes : je ne vois pas trop pourquoi. Comme ce n'a point été la crainte de *Tchin* qui m'a engagé à vous bien traitter, ſa défaite n'eſt point pour moi une raiſon de vous opprimer. Mais ſi j'étois d'humeur à le vouloir faire, qui vous mettroit à couvert ? Quelle comparaiſon des eaux du *Lia* *, qui font vos frontieres, avec le grand *Kiang* qui couvroit *Tchin* ! Votre Royaume a-t-il plus d'hommes que n'en avoit *Tchin* ? Non, ſans doute. Et ſi je voulois punir vos fautes paſſées, comme elles le méritent, il me coûteroit peu de le faire ; je n'aurois qu'à envoyer contre vous, comme contre lui, quelqu'un de mes Officiers ; mais je n'aime point à nuire. Ainſi je prends le parti de la plus grande modération : je vous avertis, je vous inſtruits, & vous donne le tems de vous corriger. Répondez comme il faut à mes bontez, vous vivrez tranquille & heureux.

* *Chin* Eſprits.

* Nom de Fleuve.

* Du tems de la Dynaſtie *Tang*.

Tai tſong *le ſecond Empereur de la Dynaſtie* Tang, *que les Hiſtoriens comparent aux plus fameux Princes de l'antiquité, fit un écrit ſur la difference du bon & du mauvais Gouvernement, & ſur la difficulté de bien regner. Comme il le faiſoit principalement pour ſon uſage, il l'intitula* le Miroir d'or, *ou* le précieux Miroir.

APRE'S avoir donné chaque jour le tems néceſſaire à expédier les affaires de mon Empire, je me fais un plaiſir de donner ce qu'il m'en reſte, à promener ma vûë & mes penſées ſur les hiſtoires du tems paſſé. J'y examine les mœurs de chaque Dynaſtie, les exemples bons & mauvais de tous les Princes, les révolutions, & leurs cauſes. Je le fais toûjours avec fruit, & je l'ai tant fait que j'en puis parler. Toutes les fois que je lis ce qu'on dit de *Fo hi*, de *Hoang ti*, & de l'incomparable Gouvernement de *Yao* & de *Chun*, je m'y arrête toûjours. Je goûte, j'admire, je louë ; & je ne m'en laſſe point. Quand je viens à la fin des *Hia* & des *Yng*, aux *Tſin*, & à certains regnes des *Han*, je me ſens ſaiſi d'une crainte inquiette. Il me ſemble marcher ſur une planche pourrie, ou ſur une eau profonde tant ſoit peu glacée. Quand j'examine d'où vient que tous les Princes ſouhaittant de regner tranquilles, & de tranſmettre leur Empire à une nombreuſe poſtérité, il arrive cependant tant de troubles, & de ſi fréquentes révolutions ; je trouve qu'il n'y en a point de cauſe plus ordinaire, que le peu de ſoin qu'ont les Princes de réfléchir ſur eux-mêmes, & l'éloignement qu'ils ont d'entendre ce qui peut les chagriner. Par là ils demeurent juſqu'à la fin aveugles ſur leurs devoirs & ſur leurs fautes ; & cet aveuglement les fait périr. Que cette vûë m'inſpire de crainte !

C'eſt pour éviter cet aveuglement, qu'après avoir vû par la lecture de l'hiſtoire, quels ſont les principes du bon Gouvernement, & quelles ſont les ſources des plus grands troubles ; je me fais à moi-même de tout cela comme un miroir, où je puiſſe voir mes défauts pour travailler à les corriger. Le caractere le plus eſſentiel d'un bon Gouvernement, c'eſt

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 500 sur 741

de n'élever aux grands emplois que des gens de vertu & de mérite. Un Prince qui a cette attention, joüit d'un regne heureux ; & il n'y a rien de plus dangéreux & de plus fatal pour un Etat, que d'en uſer autrement. Un Prince ſe trouve-t-il dans quelque embarras ? Il ne manque point de conſulter ſes Miniſtres & ſes autres grands Officiers. S'ils ſe trouvent être tous gens éclairez, fidéles, zélez ; quelque grand que ſoit l'embarras, il eſt rare qu'il aboutiſſe à tout perdre. Et ce qu'on ne peut trop déplorer, le mal eſt que ſouvent les Princes peu attentifs à ce choix, s'occupent de vains plaiſirs. O qu'ils feroient bien mieux de ſe faire un plaiſir de leur devoir ; mais ſur-tout d'un devoir auſſi important qu'eſt le choix de bons Officiers, & ſur-tout de bons Miniſtres !

On dit communément que *Chun* & *Yu*, ces deux grands Princes, n'aimoient point le plaiſir ; & qu'au contraire les deux tyrans *Kié* & *Tcheou* l'aimoient beaucoup. Pour moi, je dis tout le contraire. La mauvaiſe conduite de *Kié* & de *Tcheou* leur coûta mille inquiétudes, abrégea le cours de leur vie, troubla par conſéquent leurs plaiſirs, & les rendit fort courts. Cela s'appelle-t-il aimer le plaiſir ? Au contraire n'eſt-ce pas l'aimer véritablement, que de l'aimer comme *Chun* & *Yu*, qui doivent à leur ſageſſe & à leur vertu une vie longue & tranquille, & qui par là goûterent à loiſir les plaiſirs inſéparables d'un regne heureux & paiſible ? Il faut avouer que les tempéramens & les naturels ſont différens ; qu'il y en a de bons & de mauvais : & que dans chacune de ces eſpéces il y a divers dégrez. Les vertus & les actions de *Yao*, de *Chun*, de *Yu*, & de *Tang*, donnent lieu de croire que *Tien* * les avoit bien partagez. Il n'en étoit pas ainſi de *Kié*, de *Tcheou*, de *Yeou*, de *Li* : les cruautez & les brutalitez de ces méchans Princes le prouvent aſſez. Il eſt cependant vrai de dire que le bonheur des Princes & de leurs Etats, dépend moins de la différence des tempéramens & des naturels, que du ſoin de tenir en tout le juſte milieu, que dicte la raiſon commune à tous.

* Le Ciel.

Nous liſons dans *Ou ki* qu'un Prince de *Sang* * s'occupant uniquement de certains exercices de vertu, & négligeant d'avoir des Troupes, perdit ſes Etats ; que le Prince d'*Y* périt auſſi, mais par une voye toute oppoſée, en ne comptant que ſur ſes forces, & négligeant la vertu. Auſſi Confucius dit-il, que dans le gouvernement d'un Etat, il faut un juſte tempérament de bonté & de fermeté, de ſévérité & de clémence. En effet la bonté & la juſtice doivent toûjours aller enſemble : donner trop à l'une, au préjudice de l'autre, c'eſt dès-lors une faute, & une faute conſidérable qui peut avoir de fâcheuſes ſuites. Que ſeroit-ce donc de s'éloigner de l'une & de l'autre ? Et que ſeroit-ce ſur-tout de manquer abſolument de la premiere ? Un Empereur élevé au plus haut degré d'honneur, où puiſſe monter un homme, eſt en même tems obligé d'aimer tous ſes peuples, & de travailler à les rendre heureux. Pour cela il faut deux choſes, le bon ordre & la ſûreté. Pour le bon ordre, il doit faire des Réglemens, & les ſoutenir par ſon exemple. Pour la ſûreté, il faut des Troupes, qui puiſſent ôter l'envie aux ennemis de rien entreprendre ſur les frontieres. Car comme il ne convient point d'uſer de la terreur des armes pour contenir ſon peuple dans le devoir ; de même il eſt rare que la bonté toute ſeule, & la vertu du Prince contiennent les Barbares & aſſurent les frontieres. Quand le grand Poiſſon *Kin* ſortant du fond des abîmes, paroît au-deſſus des eaux, les flots s'applaniſſent. Quand les *Hoang* & les *Ho* (*a*) plongent ou barbottent, point de beau tems à eſpérer : c'eſt leur

* *Sang* & *Y*, noms de pays.

(*a*) Deux noms d'oiſeaux aquatiques. Ces allégories ſouffrent deux ſens, où l'on indique par les flots les irruptions des Barbares que la puiſſance des armes figurée par le poiſſon *Kin* arrête : & par

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 501 sur 741

vol dans les airs qui le pronoſtique.

Un point très-important pour un Prince, eſt de ſçavoir s'acommoder aux différentes inclinations des hommes, & de profiter des divers talens. C'eſt une maxime reçûë de tout tems, que comme celui qui médite un grand Edifice, doit commencer par choiſir un bon Architecte, pour acheter enſuite ſur ſon devis les matériaux convenables; de même quiconque regne, doit commencer par bien choiſir ſes Miniſtres, pour s'aider de leurs vûës & de leurs conſeils dans le Gouvernement des peuples. En repaſſant avec attention ſur les Dynaſties précédentes, je remarque que quand le Prince a ſolidement aimé la vertu, il n'a point manqué de gens vertueux; que quand il a témoigné de l'inclination pour les Bâtimens & autres ouvrages de l'Art, tous les gens habiles en ce genre ſe ſont produits; que quand la Chaſſe a fait ſon plaiſir, il lui eſt venu d'excellens Picqueurs; que quand la Muſique a été ſa paſſion, on lui a préſenté en foule des gens de *Tchin* & de *Oui*; que ſi quelquefois le Prince s'eſt abaiſſé juſqu'à aimer le fard & d'autres ornemens, * *Yen* & *Tchao* ont eu la vogue. Quand le chemin a été fermé aux remontrances ſinceres, on a vû paroître à la Cour peu de gens zelez & fideles. Quand le Prince aimoit à être applaudi, il y avoit des flateurs ſans nombre. Nos anciens avoient en vérité bien raiſon, quand ils comparoient le Prince à un vaſe, & les ſujets à la liqueur qu'on y met. Comme la liqueur prend la figure du vaſe, ainſi les ſujets communément ſe conforment au Prince. Quel motif n'eſt-ce point pour lui de ſouhaitter d'être parfait? Mais comme la pierre la plus précieuſe a beſoin d'être travaillée pour devenir un beau vaſe; ainſi l'homme, pour acquérir la vraye ſageſſe, a beſoin d'étude & d'application.

Ven vang & Confucius ont eu leurs Maîtres: & ſi ces grands hommes en ont eu beſoin, à plus forte raiſon les autres. Auſſi une des plus remarquables différences d'un bon Prince à un méchant, c'eſt que le bon Prince ſoupire après les gens de mérite & de vertu, comme le Laboureur attend la récolte; & les reçoit avec la même joye, que le Laboureur auparavant menacé d'une ſéchereſſe, voit tomber ſur ſes campagnes une abondante pluie: au lieu que le méchant Prince n'a communément que de l'averſion pour quiconque vaut mieux que lui; & ne donne accès auprès de ſa perſonne qu'à des gens ſans mérite & ſans vertu. O qu'il eſt difficile de ſe bien défaire des mauvaiſes inclinations qu'on a trop long-tems nourries! *Vang puen* & *Sun hao* contrefirent dabord les bons Princes: mais comme ils n'agiſſoient que par intérêt, & que leur vertu prétendue n'étoit qu'hypocriſie & que feinte, ils ne ſe ſoutinrent pas: ils revinrent à leur génie: on les reconnut pour ce qu'ils étoient, & on les abandonna; une barque de ſimples planches unies préciſément avec de la colle, ne peut tenir long-tems contre de grands flots. Tel cheval qu'on nourrit exprès, pour qu'il faſſe dans l'occaſion cent lieuës d'une traitte, quand il eſt mis à l'épreuve, creve ſouvent ſans l'achever. C'eſt ce qui arriva juſtement à *Vang puen* & à *Sun hao*. On vit ſe vérifier en leurs perſonnes, comme on l'a vû dans bien d'autres, ces Proverbes de nos anciens: que comme le *Chin* (a) ne peut ſervir, quand on veut meſurer de groſſes pierres; auſſi une médiocre habileté ne ſuffit pas pour de gran-

* Noms de pays.

les oiſeaux *Hoang* & *Ho* les peuples qui doivent être à l'aiſe & contents, pour que l'Etat ſoit ſans trouble; ou bien par le poiſſon *Kin*, on indique les gens braves & capables d'être à la tête des Troupes: & par les oiſeaux *Hoang* & *Ho* les gens propres à gouverner, qu'il faut tirer de l'obſcurité & mettre en place. Si l'on joint ces allégories à ce qui précede, le premier ſens eſt plus naturel. Si on les joint à ce qui ſuit, le ſecond, ce ſemble, conviendroit mieux.

(a) Un *Chin* eſt la dixiéme partie d'un *Teou*. Un *Teou* eſt la dixiéme partie d'un *Tan*; un *Tan*, par exemple, de ris, eſt cent, ou tout au plus cent vingt liv.

des choſes, &c. & que la vertu la plus ſimple, ſi elle eſt réelle & conſtante, vaut mieux que la plus artificieuſe politique.

O! qu'il y a de différence d'homme à homme, de Prince à Prince! *Kao tſou* reſpecta *Li ſong* juſqu'à ſoûtenir ſes habits pour lui faire honneur. *Siu tcheou* choqué des ſages avis de *Pi kan*, lui fit cruellement arracher le cœur. *Tching tang* eut toûjours pour ſon Miniſtre *Y yun* une véritable eſtime & une amitié ſincere. *Kié* avoit dans *Long pong* un Miniſtre ſage & zelé: il le fit mourir dans les ſupplices. *Tchuang* Roi de *Tſou*, après avoir tenu ſes conſeils, & y avoir fait paroître une habileté ſupérieure à celle de tous ſes Miniſtres, ſortoit de-là * triſte & rêveur. Il portoit même cette triſteſſe juſques dans ſes heures de relâche. *Vou hou* tout au contraire ſe faiſoit un ſujet de joie, & triomphoit, pour ainſi dire, d'une ſupériorité ſemblable. C'eſt que les Princes ſans lumieres veulent cacher ou ſoûtenir leurs défauts, & que les Princes éclairez cherchent à connoître ce qui leur manque.

* Il craignoit que s'il venoit à ſe tromper, perſonne ne le redreſſât.

Quand je jette les yeux ſur *Kao tſou* & ſur *Tching tang*, je compare les regnes de ces grands Princes à ces années remarquables par un juſte tempérament de froid & de chaud, & par le reglement des ſaiſons qui met par tout l'abondance. On dit que quand l'Empire eſt bien gouverné, paroît alors le *Kiling*, animal de bon augure. Moi je dis: *Kao tſou* & *Tching tang* n'étoient-ils pas eux-mêmes en leur eſpece de vrais *Ki ling*? Quand je conſidere enſuite *Kié* & *Tcheou*, il me ſemble voir dans leurs regnes ces années triſtes & malheureuſes, que le déréglement des ſaiſons rend ſtériles & funeſtes. Ces années ont coûtume de produire quantité d'inſectes nuiſibles, & même de monſtres affreux & cruels. Hélas! ces deux méchans Princes *Kié* & *Tcheou* n'étoient-ils pas eux-mêmes des monſtres? Que je trouve d'inſtruction pour moi dans la conſidération de ces deux contraſtes. Je ſçai ce qu'on dit, que *Tien* a des tems plus ou moins favorables pour les Etats. Cela eſt vrai; mais leur bonheur ou leur malheur ne laiſſe pas de dépendre auſſi de la conduite des hommes. N'y eût-il pas ſous *Tching tang* une ſechereſſe de ſept ans? Ce Prince ſe coupant les ongles, s'offrit lui-même pour victime. Il plut auſſi-tôt cent lieuës à la ronde. Du tems d'un Empereur, on vit croître ſubitement dans le Palais des meuriers. Ce Prince frappé de ce prodige, qu'on lui interpreta comme effrayant, s'appliqua ſolidement à la vertu: au lieu des malheurs dont on l'avoit menacé, il vit venir à ſa Cour les Ambaſſadeurs de ſeize Princes pour lui rendre hommage. Qui oſeroit dire après cela que ce n'eſt pas l'affaire des Princes de procurer le bien des Etats?

Regner eſt une choſe bien difficile, diſent les uns: c'eſt une choſe bien aiſée, diſent les autres. Ceux-ci, pour prouver leur ſentiment, diſent: la dignité d'Empereur éleve un Prince au-deſſus du reſte des hommes: il a un pouvoir abſolu: les récompenſes & les châtimens ſont en ſa main: non ſeulement il poſſede les richeſſes de tout l'Empire; mais il ſe ſert à ſon gré des forces & des talens de tous ſes Sujets. Que peut-il donc ſouhaitter qu'il n'obtienne? Que peut-il entreprendre qu'il n'exécute?

Ceux qui ſont d'un avis contraire, raiſonnent autrement. Le Prince, diſent-ils, vient-il à manquer de reſpect pour *Tien ti*? Viennent des prodiges, naiſſent des monſtres. Outrage-t-il les eſprits? Souvent une mort funeſte l'en punit, comme on le vit dans *Vou y* & dans *Tcheou*. S'il veut ſe ſatisfaire en quelque choſe: par exemple, en faiſant venir de loin des choſes rares & de grand prix; en faiſant de vaſtes parcs, de beaux étangs, de grands bâtimens, de hautes terraſſes; il faut pour cela charger les Peuples au moins de corvées, & l'agriculture en ſouffre. De-là les diſettes & les famines. Les Peuples gémiſſent, murmurent, ſuccombent. Si le Prince y eſt inſenſible,

insensible, & néglige d'y remédier; il est regardé comme un tyran né pour affliger les Peuples, & non pour les gouverner. Il est l'objet de l'exécration publique. Qu'y a-t-il de plus à craindre ? Or tout Prince qui a soin de sa reputation, doit conséquemment être attentif à diminuer autant qu'il est possible les impôts, à éviter tout ce qui peut surcharger les Peuples, & à procurer leur bonheur & leur tranquillité. Mais il ne peut faire tout cela qu'en se refusant beaucoup à soi-même, & en reprimant ses inclinations les plus naturelles: c'est déja une chose assez difficile.

Une autre difficulté encore plus grande est de bien choisir les gens qu'il met en place, & d'employer chacun selon son talent. Tel que le Prince estime fort, & tient pour un homme également vertueux & capable, peut bien avoir ses défauts & même ses vices. Tel que tout le monde éloigne pour des défauts réels & connus, a peut-être en même quelques bonnes qualitez, dont on pourroit tirer avantage. Quand cela se trouve, à quoi se résoudre ? Rejetter ceux qui ont du talent, c'est se priver d'un secours utile. Reconnoître des gens pour vicieux, & ne pas les éloigner; c'est par là que commencent les plus grands troubles. Les gens mêmes auquels on ne connoît point de vice, n'ont pas des talens égaux : on ne doit pas les employer indifféremment à tout. *Kong tcho* servit très-utilement un grand Royaume. *Tze tsan* y auroit échoué : il fut Ministre dans un Etat plus petit : il y fit merveille. *Tcheou pou* bégayoit & parloit mal. *Kao tsou* * ne laissa pas d'en faire un *Heou*, & il paya bien cet honneur, en affermissant sur le Trône cette famille prête à se perdre. *See fou* étoit au contraire un homme disert & qui parloit bien : tout beau parleur qu'il étoit, il ne put parvenir : on le vit solliciter sous *Ven ti* un poste à la ménagerie, encore ne put-il pas l'obtenir.

Entre les divers talens faire toûjours le meilleur choix, le faire entre les personnes dont le talent est le même; ce sont choses difficiles, & néanmoins nécessaires pour bien regner. Il y a de la différence non-seulement dans les talens, mais encore dans les tempéramens, dans les naturels, dans les conditions, dans les inclinations, & même dans les vertus. Il y a dans tous ces genres plus d'une espece, & dans chaque espece divers ordres. Quelle différence, par exemple entre un *Hiao* ordinaire, & un autre *Hiao* (*a*) du premier Ordre ! Le premier consiste à servir gayement son pere & sa mere, à ne leur jamais perdre le respect, & à pourvoir à leurs besoins. Le second s'étend à procurer le bien de l'état, à rétablir la paix dans les familles, à l'exacte observation de tous les Rits. *Chun* avoit dans un éminent degré la vertu *Hiao* : il n'eut cependant pas le bonheur d'agréer à ses parens. *Tçen tçan* avoit dans un haut degré la vertu *Gin*. (*b*) Ce n'est cependant pas celui de ses Disciples que Confucius a loüé. Confucius dit qu'un fils n'a pas la véritable vertu *Hiao*, s'il suit indifféremment tout ce que lui prescrit son pere; & qu'un Ministre qui donne indifféremment dans toutes les vûës de son Prince, n'a point la vertu qu'on nomme *Tchong*. * Aussi le grand *Tcheou kong* craignit-il moins de déplaire à son Prince, que de manquer à le bien servir. Il assura le repos de l'Empire par la juste punition d'un coupable cher au Prince. *Y ya* au contraire, pour assurer sa fortune, eut toûjours soin de s'accommoder aux inclinations de son Roi: *Koan tchong* (*c*) étant mort, il fut avancé, & mit bien-tôt par tout le trouble. *Ki sing*, (*d*) dans une occasion pressan-

* zéle & fidelité pour le Prince.

* Le premier Empereur de la Dynastie *Han*.

(*a*) *Hiao* respect & amour envers les parens. Il étend ici davantage le sens de cette Lettre.

(*b*) *Gin* bonté, charité, clémence. Quelquefois ce mot se met pour signifier vertu, ou vertueux en général.

(*c*) C'étoit un premier Ministre de *Tchuang vang* Roi de *Tsi*. Il avoit fort recommandé à ce Prince de ne jamais mettre en place *Y ya*.

(*d*) *Kao tsou* Fondateur de la Dynastie *Han*, disputant encore l'Empire avec *Hiang yu*, fut assiegé dans une Ville : son Armée étant fort loin, *Ki sing* qui commandoit dans la Place, sortit avec appareil, faisant mine de se rendre, & de livrer *Kao tsou*: cet-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 504 sur 741

te, s'expoſa courageuſement à une mort certaine, pour ſauver la vie à celui qu'il reconnoiſſoit pour ſon Prince. *Yuen yang*, (*a*) pour ſatisfaire une haine particuliere, mit l'Empire à deux doigts de ſa ruine. On a vû dans *Tchou yuen* & dans pluſieurs autres, la fidélité & la droiture non-ſeulement ſans récompenſe, mais dans la miſere & dans l'oppreſſion. Dans *Tſai pi* & ſes ſemblables, on a vû la trahiſon ſe couvrir des plus beaux dehors.

Tout cela ne prouve-t-il pas la difficulté de bien regner? Elle ſeroit encore plus grande, ſi nous n'avions pas ces hiſtoires, où un Prince bien attentif apprend à diſtinguer les ſujets vraiment zélez & fideles, des flateurs intereſſez. Les Rois de *Tſin* devoient à la bravoure & à l'habileté de *Pe ki*, le Royaume de *Tchao* qu'il leur avoit ſoumis. Un d'eux ne laiſſa pas de le faire mourir. *Ya fou*, ſous l'Empereur *King ti* fut celui qui arrêta les fâcheuſes ſuites que devoit avoir la révolte des Princes Tributaires. Ce fut cependant ſous ce même Empereur, que *Ya fou* finit ſa vie dans les ſupplices. *Ouen tchong* fut traitté de même par le Roy de *Yué*, qui cependant ſans les avis de *Ouen tchong*, n'eût pû détruire *Ou* ſon ennemi. Enfin *Ou ſi*, après de longs & très-importans ſervices, eut pour récompenſe une épée, dont il eut ordre de ſe tuer. Etoient-ils coupables, ces grands hommes? Méritoient-ils de périr ainſi? Non. Ce fut injuſtice & paſſion de la part des Princes. Pour *Tchao kao*, *Han ſing*, *Hing pou*, & *Tchin hi*, quoiqu'ils euſſent tous leur mérite, & que quelques-uns d'eux euſſent rendu de grands ſervices; ils s'oublierent & ſe démentirent: leur punition n'eut rien que de juſte. Mais il eût fallu prévenir ſagement leurs fautes; & c'eſt une tache, dans *Kao tſou*, d'ailleurs ſi grand Prince, de n'avoir pas ſçû conſerver des gens d'une capacité ſi peu commune, & qui l'avoient ſi bien ſervi. Le Fondateur de la Dynaſtie *Han* eſt par cet endroit bien au-deſſous de *Quang vou* qui en fut le reſtaurateur. Celui-ci ſçut récompenſer ſes Généraux comme *Kao tſou*, mais ſans les expoſer comme lui à s'oublier. C'eſt ainſi qu'on en doit uſer à l'égard de ceux à qui l'on doit en partie ſon élévation, ou ſa conſervation ſur le Trône; & c'eſt mal reconnoître leurs ſervices, que de trop les expoſer à en perdre le fruit.

La difficulté de bien regner ſe ſent, ce me ſemble, aſſez dans ce que j'ai dit. Rendons-là encore plus ſenſible. Dans le haut rang où eſt le Prince au-deſſus du reſte des hommes, il eſt en vûë à tout le monde. S'il ordonne ou fait quelque choſe qui ne ſoit pas conforme à la plus exacte raiſon, non ſeulement il ſe fait à ſoi-même un tort conſidérable; mais il eſt auſſi-tôt mépriſé des Sages. Lui échappe-t'il quelque action ou quelque geſte, qui réponde mal à la dignité de ſa perſonne? Grands & petits en font des riſées. Avance-t'il quelqu'un dans les charges? Auſſi-tôt mille jaloux murmurent. A-t'il égard à quelque recommandation? Tous les Prétendans ſe plaignent qu'on donne tout à l'inclination ou à l'intérêt, rien au mérite. Voit-on mettre dans les premiers emplois un homme d'un mérite bien reconnu, on l'attribuë au hazard, & non pas aux lumieres du Prince: heureuſement, dit-on, cette fois-ci, il n'a pas mal rencontré. Voit-on en place quelqu'un qui n'ait pas un grand mérite? On n'héſite point à dire que le Prince eſt ſans lumieres. Si un Prince parle aſ-

te nouvelle mit la joye dans le Camp. Les Gardes ſe négligerent, & *Kao* ſortit par une autre porte, avec un nombre de Cavaliers, força quelques gardes, & ſe ſauva. *Hiang yu* étant entré dans la Place, ſomma *Ki ſing* de lui livrer *Kao tſou*. Je vous ai trompé, répondit *Ki ſing*, pour lui donner moyen de vous échapper. *Hiang yu* en groſſe colere fit ſur le champ brûler *Ki ſing*.

(*a*) *Yuen yang* étoit ennemi de *Chao tſo*. Celui-ci avoit donné à l'Empereur un avis qui étoit utile, & que le Conſeil avoit goûté. Comme il s'agiſſoit d'un Prince Tributaire, *Yuen yang*, pour faire périr *Chao tſo*, mit l'allarme par ſes intrigues chez tous les Princes Tributaires: ils alloient ſervir contre l'Empereur: on les appaiſa, en ſacrifiant *Chao tſo*. C'eſt ce que vouloit *Yuen yang*.

ſez ſouvent, c'eſt un cauſeur. Parle-t'il peu ? Il n'a point de fond, & ne ſçait pas inſtruire ceux qui l'approchent. Suit-il les mouvemens de ſon humeur ; fait-il paroître de la colere ? Il ſe répand à la Cour & dans tout l'Empire une terreur très-préjudiciable. Eſt-il moderé, facile, indulgent ? Les Loix & ſes ordres s'obſervent mal. Les peuples ſont-ils à l'aiſe ? Les Officiers (*a*) ont beaucoup de peine & ſe rebutent. Les Officiers ſont-ils contens ? Le peuple ſouffre & ſe plaint. Tout l'Empire eſt comme un grand arbre, dont la Cour eſt comme le tronc & la racine. Le Prince peut-il donc ne ſe pas ſentir de tous les événemens fâcheux qui affligent ſon Etat ? Point de peau, plus de poil, dit un vieux proverbe. L'eſſentiel donc pour un Etat, eſt que la Cour ſoit pourvûë de bons Miniſtres. Cela eſt vrai : mais les *Y yn* (*b*) & les *Fou yué* ſont bien rares.

La Cour étant pourvûë de bons Miniſtres, il ſeroit encore bien important d'avoir des Généraux fideles, habiles & infatigables ſur les frontieres. Mais les *Hoei chang* (*c*) & les *Li mou* ne ſont pas aujourd'hui faciles à trouver. D'ailleurs, quand un Prince eſt aſſez heureux que de trouver des gens de ce mérite, il ne peut manquer d'avoir pour eux de l'inclination. Inſtruit de ce qu'il y a à ſouffrir ſur les frontieres, il ſe fait une vraie peine d'y envoyer des gens qu'il aime. Il ſçait d'un autre côté, que s'il manque à les y envoyer, il s'expoſe à voir tomber les feüilles, & couper les branches de ſon grand arbre, & peut-être à voir périr l'arbre entier. Que ne ſouffre point en ces rencontres un Prince également bon & ſage ? Pour moi, roulant jour & nuit dans mon eſprit toutes ces penſées, je ſens le poids de la Royauté ; mais encore plus ſenſible aux peines d'autrui, qu'aux miennes propres, je me dis ſouvent à moi-même : ſi le Prince Maître abſolu a cependant tant à ſouffrir, que ſera-ce de ceux qui ſans être maîtres comme lui, partagent & portent avec lui le poids du Gouvernement ? *L'y king* dit : Les Livres Chinois n'épuiſent point les matieres : rarement auſſi les paroles rendent-elles exactement les penſées dans toute leur étenduë. Auſſi n'ai-je prétendu dans ce diſcours qu'indiquer en peu de mots ce qui m'occupe intérieurement. Au reſte, quoique, ſuivant un Proverbe, celui qui ſouffre, ſe plaît à chanter ſes peines, ce n'eſt point ce qui m'a fait prendre la plume. Je ſuis encore plus éloigné de chercher à frapper les yeux par une compoſition brillante. Je penſe à m'inſtruire moi-même. Voilà mon but. Mais auſſi je ne rougis point d'expoſer dans cet Ecrit, à la vûë de tous les Sages mes penſées & mes ſentimens.

SUR cette Piece l'Empereur *Cang hi* dit : Rien de mieux penſé & de mieux exprimé, que ce que dit *Tai tſong* ſur le Gouvernement en général, & en particulier ſur le choix des Officiers. C'eſt rappeller comme il faut l'Antiquité. *Tai tſong* fit plus : il l'imita. Son Gouvernement approcha de celui de nos trois fameuſes Dynaſties.

(*a*) Il y a en Chinois *Koan*. Sous ce terme ſont compris également Juges, Magiſtrats, Officiers de guerre, &c. Dans quelques Livres François on a mis en uſage une autre expreſſion. On y dit les *Mandarins* ! Qu'on la ſubſtituë ſi l'on veut ici, & ailleurs au terme d'Officiers dont je me ſers. J'avertis ſeulement que Mandarin n'a nul rapport au ſon Chinois. Je le crois inventé par les Portugais, & tiré de *mandar*, ordonner.

(*b*) Deux fameux Miniſtres, dont le *Chi king* parle.

(*c*) *Hoei chang* & *Limou* étoient deux Généraux fameux en leurs tems.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 506 sur 741

Le même Empereur Tai tſong *la troiſiéme des années nommées* Tchin koan, *fit l'Ordonnance qui ſuit.*

LE fondement de toutes les vertus, eſt celle qu'on nomme *Hiao* *: c'eſt l'inſtruction la plus eſſentielle. J'en ai reçu dans ma jeuneſſe de bonnes leçons. Mon pere, & ceux qu'il m'avoit donné pour Maîtres, ne ſe bornoient pas à me faire réciter le Livre des Vers, le Livre des Rits, & d'autres ; on m'y faiſoit voir en même tems les grands principes dont dépend le bien des Etats, & le Gouvernement des peuples. De-là eſt venu l'avantage que j'ai eu d'exterminer par une ſeule expédition tous les ennemis de l'Etat, & d'aſſûrer aux peuples qui ſortoient de l'oppreſſion, le repos & la liberté. Au reſte j'ai toûjours eu le cœur plein de bonté, & ſi pendant quelque tems j'ai fait paroître plus de juſtice & de ſévérité que de clémence, c'eſt que comme il y a des ennemis, contre leſquels il faut néceſſairement de la force & de la bravoure, il y a auſſi des criminels auſquels on ne peut abſolument faire grace. Je n'ai eu en vûe que le bien commun, & le repos de l'Empire. La paſſion n'a point eu de part à ce que j'ai fait. L'Empereur mon pere en ſe retirant à *Tangan*, m'a chargé du Gouvernement. Il a fallu lui obéir. Comme j'en ſens tout le poids, je m'en occupe tout entier. Je ſuis dans l'intérieur de mon Palais, & avec les Reines, comme dans un Vallon glacé. Je paſſe ſouvent les nuits entieres ſans dormir. Je me leve avant le jour. Toutes mes penſées & toutes mes paroles tendent à répondre de mon mieux aux bontez* de *Tien*, & aux intentions de mon pere. C'eſt pour y réuſſir, que plein de compaſſion, même pour ceux qui font des fautes, je veux regler de nouveau les punitions, prévenir & ſoulager les miſeres des peuples, punir & reprimer ceux qui les vexent ; approcher de ma perſonne, & mettre dans les emplois les gens de vertu & de mérite, ouvrir le chemin large aux remontrances, ôter toute crainte à quiconque m'en voudra donner, afin d'acquérir, s'il ſe peut, à chaque moment de nouvelles connoiſſances.

Mon attention à tout cela eſt ſi continuelle, que je ne me permets pas un jour de relâche. Mon grand déſir ſeroit que tout fut dans l'ordre ; que tous mes Sujets ſuiviſſent en tout la raiſon, & fuſſent ſolidement vertueux. Auſſi quand je vois quelque choſe hors de ſa place, & quelqu'un de mes Sujets vicieux, je m'en prends d'abord à moi-même, & au peu de talent que j'ai pour le bien inſtruire, & pour le corriger efficacement. C'eſt avec raiſon que je le fais. Car enfin le *Chu king* dit : la vertu, quand elle eſt tout-à-fait ſincere & ſolide, touche *Chin* (*a*), que ne pourra-t'elle point ſur les peuples ? On me rapporte de divers endroits, que les peuples rentrent dans le devoir, que les vols deviennent rares, & que les priſons de pluſieurs Villes ſe trouvent vuides. J'apprends ces nouvelles avec plaiſir ; mais je n'ai garde de l'attribuer à mes ſoins & à mes exemples. Voici les réfléxions que je fais : on eſt las, me dis-je à moi-même, des troubles & des rapines ; on ſe remet dans le chemin de la vertu : il faut tâcher de profiter de ces heureuſes diſpoſitions pour convertir tout l'Empire. Mes expéditions militaires m'ont fait parcourir une bonne partie des Provinces. Chaque Village que je trouvois, je ſoûpirois en me frappant la poitrine, ſur

* Piété filiale.

* Le Chinois dit, au cœur de *Tien*.

(*a*) *Chin* ſignifie Eſprit. Ailleurs j'ai traduit les *Eſprits* ; qu'on les mette ici ſi l'on veut. Mais ici & ailleurs le texte ne détermine ordinairement ni pluriel, ni ſingulier.

la

la misere des pauvres peuples. Instruit par mes propres yeux, je ne permets pas qu'on occupe même un seul homme à des corvées inutiles. Je travaille de mon mieux à mettre à l'aise tous mes Sujets, afin que les parens soient plus en état de bien élever leurs enfans, & que les enfans à leur tour, s'acquittent mieux de tous leurs devoirs à l'égard de leurs parens, & qu'avec la vertu *Hiao* toutes les autres vertus fleurissent.

Pour faire connoître à tout l'Empire que je n'ai rien de plus à cœur, en publiant cette Ordonnance, qu'on donne dans chaque district en mon nom & de ma part à ceux qui se distinguent par leur *Hiao*, cinq charges de ris; à quiconque passe quatre-vingts ans, deux charges; aux nonagenaires, trois; autant à ceux qui ont cent ans, y ajoûtant deux piéces d'étoffes. De plus, à commencer depuis la premiere Lune, qu'on donne une charge de ris à chaque femme qui enfantera un fils. Pour ceux que les malheurs des tems ont obligé de quitter leur pays; qu'on ait soin qu'ils y retournent, & qu'à leur retour, on leur fournisse à mes frais, de quoi se remettre sur pied, suivant leur ancienne condition. J'ordonne aussi aux Officiers Généraux de chaque Province d'examiner avec soin quels sont les excellens, les bons, & les méchans Officiers subalternes, pour m'en envoyer une liste, & qu'elle soit cachetée. Qu'ils ayent aussi soin de s'informer, chacun dans l'étenduë de son ressort, s'il y a dans quelque condition que ce soit, des gens en qui on reconnoisse un vrai talent pour les affaires, ou pour la guerre, ou qui se distinguent par leur vertu: qu'ils m'en dressent un Mémoire. Enfin s'il y en a d'autres, qui après s'être licentiez dans les derniers troubles, ont gagné sur eux de se corriger en ce tems de paix; je veux aussi qu'on m'en instruise. Sçavoir pleurer ses fautes, & se corriger, c'est une chose que bien des sages Rois ont estimée, & dont je fais cas à leur exemple. Que la présente Ordonnance soit publiée sans délai. On le dit, & il est vrai. On se sent souvent pendant trois ans d'un jour perdu mal-à-propos. L'Empire ne peut être trop tôt instruit de mes intentions.

La troisiéme des années nommées Tchin koan, Li ta leang *fut élevé à la dignité de* Tai fou, *& fut envoyé dans tout le territoire de* Leang tcheou. *Quelque tems après, un Député de l'Empereur* Tai tsong *passant par ce Pays-là, vit un excellent oiseau de chasse. Aussi-tôt il proposa à* Ta leang *d'en faire un présent à l'Empereur.* Ta leang *le donna au Député, pour l'envoyer s'il le jugeoit à propos. En même tems il fit tenir secrettement à l'Empereur un Mémoire conçû en ces termes.*

IL y a long-tems que V. M. a renoncé hautement au divertissement de la chasse. Voici cependant qu'un de vos Députez a demandé pour elle un oiseau à cet usage. Ou il l'a fait, parce qu'il étoit instruit de vos dispositions à cet égard, & qu'il croyoit vous faire plaisir; ou il l'a fait de son chef, & sans sçavoir vos intentions. S'il l'avoit fait sans être bien instruit, ce seroit un mal-habile homme, & peu digne de son emploi. Mais s'il croit en cela vous faire plaisir, il faut donc que V. M. se soit relâchée de ses premieres résolutions, & qu'elle ait comme annullé ses anciens ordres.

Tai tsong ayant reçû ce mémoire, y fit la réponse suivante.

Votre rare habileté pour les affaires &

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 508 sur 741

©BIUM

Pour la guerre, jointe à une droiture ſinguliére, & à une fermeté à toute épreuve, m'ont porté à vous confier la conduite & la ſûreté de ces Peuples ſi éloignez & preſque étrangers. Je ſuis infiniment ſatisfait de la maniere dont vous rempliſſez un emploi ſi important : je me réjoüis de l'honneur que vous vous faites ; & j'ai toûjours préſens à l'eſprit vos ſervices & votre zéle. Je ne fais pas un procès à celui qui m'a fait préſenter l'oiſeau de chaſſe ; mais j'eſtime, comme je dois, le bon avis, qu'à cette occaſion vous me donnez de ſi loin, & le ſoin que vous prenez de me rappeller le paſſé, pour m'inſtruire ſur l'avenir. J'ai reconnu votre cœur en votre écrit. En le liſant, je ſoupire & vous loüe ſans ceſſe. Ne ſuis-je pas heureux, me dis-je à moi-même, d'avoir un tel Officier ? Ne vous démentez jamais de cette droiture. Continuez juſqu'à la fin à ſoutenir dignement le haut rang que vous tenez. C'eſt à cela, dit le *Chi king*, qu'eſt attachée la faveur des *Chin* *, & la plus grande proſpérité. Au jugement de nos anciens, un avis donné à propos, eſt un très-riche préſent. Celui que vous me donnez, a certainement ſon prix. Pour vous témoigner que j'en fais cas, je vous envoye trois vaſes d'or. Ils ne ſont pas d'un grand poids, mais ils étoient à mon uſage. Un des bons moyens pour bien ſoutenir vos importans emplois, & votre haute réputation, c'eſt d'employer à quelque lecture utile ce qui vous peut reſter de loiſir. C'eſt pour vous y animer que je groſſis mon préſent d'un exemplaire de l'hiſtoire des *Han*, écrite par *Sun*. Les faits y ſont expoſez en peu de mots, mais ils ſont bien rangez : la politique y eſt profonde ; & l'on peut dire que ce Livre contient en ſubſtance le grand art de gouverner, & tous les devoirs mutuels du Souverain & des Sujets. Je compte que recevant de moi ce Livre, vous le lirez avec plus de ſoin.

* *Chin* Eſprit. Voyez ce que j'ai remarqué ci-deſſus en marge.

Sur la fin des années nommées Tchin Koan, *le même Empereur* Tai tſong *fit, pour l'inſtruction du Prince ſon héritier, un Livre qu'il intitula :* la Regle des Souverains. *Ce Livre avoit douze Chapitres. Le premier avoit pour titre :* de ce qui regarde la Perſonne du Souverain : *le ſecond*, de l'élévation de ſes proches : *le troiſiéme*, du ſoin de chercher les Sages : *le quatriéme*, du choix des Officiers : *le cinquiéme*, de la facilité à écouter les avis & les remontrances : *le ſixiéme*, du ſoin de bannir la médiſance & la calomnie : *le ſeptiéme*, recommandoit d'éviter l'orgüeil : *le huitiéme*, d'aimer une honnête épargne : *le neuviéme*, étoit des châtimens & des récompenſes : *le dixiéme*, de l'application à faire fleurir l'agriculture : *le onziéme*, traittoit de l'Art Militaire, qu'un Prince ne doit pas ignorer : *le douziéme*, traittoit des Lettres qu'un Prince doit principalement eſtimer & cultiver. *Toutes ces matiéres étoient traittées de maniere, qu'il y avoit & dequoi former le Prince à la vertu, & dequoi lui apprendre à bien gouverner.* Tai tſong *adreſſant ce Livre à ſon fils, mit à la tête une Préface. La voici.*

CES douze Chapitres quoique courts, contiennent les grandes Regles de nos anciens & ſages Rois, & les devoirs des bons Princes. C'eſt du Prince que dépend le trouble ou le repos, la ruine ou la proſpérité des Etats. Il eſt aiſé de ſçavoir ces regles, & de connoître ces devoirs. Le point eſt de les ſuivre & de les remplir ; cela n'eſt pas ſi aiſé ; & ce qui l'eſt moins encore, c'eſt de le faire conſtamment & juſqu'à la fin, ſans jamais ſe démentir. Il ne faut pas s'imaginer que ces méchans Princes, dont le nom eſt en horreur, n'ayent ſçû que le chemin du vice ; & que nos ſages & vertueux Empereurs, dont on célébre tant la mémoire, n'ayent connu que celui de la vertu. Les uns & les autres ont connu les deux différentes routes : mais l'une va en pente & eſt facile à ſuivre ; l'autre conduit par des hauteurs, qui paroiſſent fatiguantes. Les ames baſſes, ſans avoir égard au reſte, ſuivent la route la plus aiſée, qui les conduit à leur perte. Les grandes ames au contraire, ſans s'effrayer des difficultez, marchent courageuſement par l'autre voye. Bien-tôt la proſpérité qui les y ſuit, récompenſe leur courage. De ſorte que ce ſont les hommes, qui, par leur différente conduite, ſe font heureux ou malheureux. Et ce qu'ont dit quelques-uns de je ne ſçai quelles portes de bonheur & de malheur, ou bien eſt ce que je viens de dire, enveloppé de figures, ou bien n'eſt qu'une pure fiction.

Si vous * voulez regner comme il faut, marchez par la voye des grandes ames. Propoſez-vous pour modéles, & prenez pour maîtres nos plus ſages Princes. Ne vous bornez point à ce que je fais. Celui qui tâche d'imiter les plus grands Princes, demeure ſouvent bien au-deſſous d'eux. N'aſpirer qu'à quelque choſe de médiocre, c'eſt le moyen de n'y pouvoir pas même parvenir. Non, il n'y a qu'une vertu du premier Ordre, qui doive être votre modéle. Pour moi, depuis que je ſuis ſur le Trône, j'ai fait

* Il parle à ſon fils.

quantité de fautes. J'ai été curieux de belles étoffes, de broderies, de perles mêmes, & de pierres précieuſes. Uſer ordinairement de tout cela comme j'ai fait, c'eſt bien mal ſe précautionner contre les paſſions. J'ai orné de ſculpture mes édifices, j'ai même fait élever quelques terraſſes. Cela ne s'eſt pas fait ſans dépenſe; & c'eſt avoir fait trop peu de cas de ce qu'on appelle louable épargne. Je me ſuis procuré des chiens, des chevaux, des oiſeaux de chaſſe, même des pays les plus éloignez. C'eſt une vaine recherche qui fait bréche au déſintereſſement & à la parfaite tempérance. Enfin, j'ai fait quelques voyages de plaiſir, dont bien des gens ont ſouffert; c'eſt ſçavoir peu ſe vaincre ſoi-même, & faire aux autres peu d'attention. Ne vous autoriſez pas de mon exemple. Je regarde tout cela comme des fautes, qui pouvoient avoir de facheuſes ſuites: elles n'en ont pas eu. Pourquoi? Parce que d'une autre part, on m'avoit vû rétablir la paix & le repos dans tout l'Empire. Si j'ai fait tort à quelques-uns de mes Sujets, je les ai bien plus ſouvent ſecouru dans leurs beſoins, & communément je les ai pourvû avec abondance. Les avantages qu'ils ont tirez de mes victoires, mes ſoins paternels, mes bontez, leur ont fait oublier mes fautes, ou les ſouffrir ſans murmure. Ils me louent même, & m'applaudiſſent. Mais quoiqu'on diſe de mon regne, j'y reconnois bien des défauts, auſquels je ne puis penſer ſans honte & ſans repentir. Si vous les imitiez ces défauts, que n'en auriez-vous point à craindre? Vous, dis-je, à qui l'Empire ne doit encore rien, & qui ne devez le Trône qu'au bonheur de votre naiſſance.

Mais ſi prenant des inclinations conformes à votre rang, vous pratiquez & faites fleurir la vertu; ſi vous n'entreprenez rien qu'elle n'autoriſe; votre vie ſera tranquille, & votre regne glorieux. Au contraire, ſi vous vous abandonnez au caprice & à la paſſion, vous périrez, & vous perdrez l'Etat. Il faut du tems pour établir les Empires; mais il en faut peu pour les détruire. Il n'eſt pas facile d'obtenir par ſon mérite l'honneur du Trône; mais rien de plus aiſé que de le perdre. Un Souverain peut-il donc avoir trop d'attention & de vigilance?

Sur cette Préface, un Auteur nommé *Hou ſan ſeng*, dit: *Tai tſong* reconnoît ici ſes fautes, & les confeſſe. Rien de plus loüable. Mais il paroît qu'il écrivoit tout ceci principalement pour ſon fils. Or le grand défaut du jeune Prince étoit la paſſion pour les femmes. *Tai tſong* cependant n'en dit pas un mot. Rien de plus vrai que ce qu'on dit, que les peres ne connoiſſent point les défauts de leurs enfans.

Un autre Auteur nommé *Ting fong*, raiſonnant autrement ſur le même ſujet, dit: ſuivant les maximes de nos anciens, rien de plus recommandé aux Princes, que de ne point s'attacher aux femmes. *Tai tſong*, qui dans cette *Regle des Souverains*, inſtruit ſi exactement ſon fils ſur tout le reſte, n'y touche pas même ce point eſſentiel. Seroit-ce que ſe ſentant ſur cela du foible, il craignît en le touchant de faire parler? Ce qu'il y a de certain, c'eſt que *Kao tſong* ſon ſucceſſeur eut une paſſion aveugle pour une femme pendant qu'il vécut, qu'il lui remit en mourant le Gouvernement de l'Empire, & que par là il penſa tout renverſer. Le ſilence de *Tai tſong* ſur un article ſi important, paroît confirmer ce qui ne ſe vérifie que trop d'ailleurs, que communément les Princes ont certains défauts favoris, auſquels ils n'aiment pas qu'on touche. Souvent les Etats s'en reſſentent.

Le même Empereur *Tai tſong* marchant en perſonne vers la Corée, & étant arrivé à *Yng tcheou*, donna ordre qu'on recherchât, & qu'on recüeillit avec ſoin les os des Officiers & des Soldats qui étoient morts dans la guerre de *Leao tong*. Il les fit tous mettre enſemble auprès

près de la Ville nommée *Lieou tcheou*. Il ordonna aux Magiſtrats du lieu, de préparer un animal du premier Ordre. Il fit en l'honneur de ces morts, la cérémonie qu'on nomme *Tſi*. Il y uſa d'un **Tſi ouen* qu'il avoit compoſé lui-même; & il les pleura d'une maniere qui attendrit toute ſon armée.

* Eſpéce d'Eloge funébre.

Déclaration d'un des Empereurs de la Dynaſtie Tang.

ON le dit, & il eſt vrai, les perles & les pierres précieuſes ne peuvent ſervir ni de nourriture, ni d'habits. Elles ne garantiſſent par elles-mêmes, ni du froid, ni de la faim. Il en eſt de même à proportion de pluſieurs autres vains ornemens. *Ven ti*, un des *Han*, diſoit fort bien que la ſculpture, la gravûre, & d'autres arts ſemblables, faiſoient tort à l'agriculture; que les broderies & les autres ouvrages de cette ſorte, détournoient mal à propos les femmes de travailler, comme anciennement, aux étoffes néceſſaires, & aux habits d'un commun uſage. Ce ſage Prince attribuoit à ces déſordres, la faim & le froid que ſouffroient les Peuples. *Kia y* qui vivoit ſous *Ven ti*, enchériſſoit encore ſur ces réfléxions. Un homme, diſoit-il, qui ne fait pas deux repas par jour, ſouffre de la faim, & s'il paſſe une année ſans faire d'habits, il ſouffre du froid en Hyver. Or quand on ſouffre la faim & le froid, il n'y a rien qui retienne. En pareille occaſion, la plus tendre mere ne peut pas retenir ſon fils. Le Prince à plus forte raiſon, pourra-t-il retenir ſes Peuples?

Elevé au-deſſus des Peuples, des Grands, des Rois; chargé, malgré ma foibleſſe, du ſoin de rendre l'Empire heureux, je m'en occupe ſans ceſſe, juſqu'à oublier mes repas & mon ſommeil. Je voudrois faire revivre dans mon Empire la ſimplicité & l'innocence. Comme cela ne ſe peut eſpérer, tandis qu'on eſt dans l'indigence; je voudrois que chaque famille fût ſuffiſamment pourvûë. Hélas! je n'en puis venir à bout. Mes greniers ſont preſque vuides, la diſette eſt toûjours la même. Pour peu que l'on ſouffre des inondations ou des ſéchereſſes, on ſera réduit comme auparavant, à manger du ſon. Quand je recherche en particulier la cauſe de ces malheurs, je trouve que ce ſont mes fautes. Par la délicateſſe de ma table, & la richeſſe de mes habits, j'ai inſpiré à mes Sujets le luxe & la bonne chere.

Les peuples en effet ſuivent les inclinations des Princes, & non pas leurs inſtructions; l'on ne voit guéres que les exhortations du Souverain faſſent rentrer dans le devoir, ceux qu'il a corrompus par ſes exemples. Auſſi nos anciens & ſages Rois faiſoient de leur conduite perſonnelle le principal reſſort du gouvernement. C'eſt par-là qu'ils réüſſiſſoient à corriger tous les abus, & à rendre vertueux leurs ſujets. Dans des tems plus voiſins du nôtre, quelques Princes, ſans pouvoir les égaler, les ont imitez avec ſuccès: pourquoi ne le ferois-je pas? Vouloir inſpirer à mes Officiers l'épargne & la frugalité, la ſimplicité & la candeur à mes peuples, tandis qu'on me verra uſer d'étoffes recherchées, de broderies & de perles précieuſes, c'eſt prétendre l'impoſſible. (*a*) Oüi, je le reconnois enfin, c'eſt une vérité certaine, c'eſt au Prince à donner l'exemple, & je le veux faire.

Ce que j'ai de meubles d'or & d'argent, ou d'autres ornemens de même métal, je les fais fondre pour le payement de mes Troupes, & autres beſoins

(*a*) Le Chinois dit, c'eſt vouloir arrêter une eau boüillante, en augmentant le feu deſſous; & vouloir ne ſe pas mouiller, en ſe jettant cependant dans l'eau.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 512 sur 741

ſemblables; pour ce qui eſt de mes bijoux, de mes perles, de mes diamans, & d'autres choſes de cette nature, qui ſont aſſez inutiles, je vais ſur le champ les jetter au feu devant mon appartement, pour marquer à tout mon Empire que j'ai le luxe en horreur. Puiſqu'un cœur droit & ſincere, a le pouvoir de toucher *Tien*, (le Ciel,) je compte qu'il pourra, auſſi toucher mes ſujets; & qu'on obéïra du moins à ceux de mes ordres qu'on verra ſoutenus de mes exemples. Qu'on commence par mon Palais. Ordre aux Reines & aux Concubines, de porter déſormais des habits, dont tout l'ornement ſoit la propreté. Défenſes à elles d'uſer de perles & d'autres (*a*) ornemens de prix. Je veux faire enſorte, s'il ſe peut, que l'or (*b*) ne ſoit pas plus eſtimé que la terre; du moins je veux bannir le luxe. La modeſtie, la frugalité, l'épargne, ſont les moyens de ſubvenir aux beſoins des peuples; je veux que ces vertus regnent dans mon Empire. Que la préſente Déclaration ſoit inceſſamment publiée, & que tout le monde ſçache que telle eſt ma volonté.

La cinquiéme des années nommées Hoei tchang, *ou* Tſong, *un des Empereurs de la Dynaſtie* Tang, *publia l'Ordonnance ſuivante.*

SOUS nos trois fameuſes Dynaſties, jamais on n'entendit parler de *Foë*. (*c*) C'eſt depuis les Dynaſties des *Han* & des *Hoei*, que cette ſecte qui a introduit les Statuës, a commencé à ſe répandre à la Chine. Depuis ce tems-là ces coûtumes étrangeres s'y ſont inſenſiblement établies, ſans qu'on y ait aſſez pris garde. Tous les jours elles gagnent encore. Les peuples en ſont malheureuſement imbus, & l'Etat en ſouffre. Dans les deux Cours, dans toutes les Villes, dans les Montagnes, ce n'eſt que Bonzes (*d*) des deux ſexes. Le nombre & la magnificence des Bonzeries croît chaque jour. Bien des Ouvriers ſont occupez à faire leurs ſtatuës de toute matiere. Il ſe conſume quantité d'or à les orner. Nombre de gens oublient leur Prince & leurs parens, pour ſe ranger ſous un Maître Bonze. Il y a même des ſcélérats, qui abandonnent femme & enfans, & vont chercher parmi les Bonzes un azile contre les loix. Peut-on rien voir de plus pernicieux? Nos anciens tenoient pour maxime, que s'il y avoit un homme qui ne labourât point, & une femme qui ne s'occupât point aux ſoyeries, quelqu'un s'en reſſentoit dans l'Etat, & ſouffroit la faim ou le froid. Que ſera-ce donc aujourd'hui, qu'un nombre infini de Bonzes, hommes & femmes, vivent & s'habillent des ſueurs d'autrui, & occupent une infinité d'Ouvriers à bâtir de tous côtez, & à orner à grands frais de ſuperbes Edifices? Faut-il chercher d'autre cauſe de l'épuiſement où étoit l'Empire ſous les quatre Dynaſties *Tſin*, *Song*, *Tſi*, *Leang*, & de la fourberie qui regnoit alors.

Quant à notre Dynaſtie *Tang*, les Princes, qui en ont été les Fondateurs,

(*a*) Le Chinois déſigne un genre particulier d'ornement nommé *Tſou*, fait de plumes d'un certain oiſeau d'un violet rare & très-eſtimé.

(*b*) Il fait alluſion à ce que diſoit *Kao ti*, premier Empereur de la Dynaſtie *Tſi*: ſi je regne ſeulement dix ans, je ferai que l'or & la terre ſeront d'un égal prix.

(*c*) C'eſt le nom d'un Sectaire des Indes, dont la ſecte paſſa aux Chinois peu après le tems de la naiſſance de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.

(*d*) Je me ſers de ce mot, parce qu'on s'en eſt ſervi dans d'autres Livres françois; il ne vient point du Chinois.

après avoir employé heureuſement la force des armes, pour rendre à l'Etat ſon ancienne tranquillité, s'occuperent à le regler par de ſages loix ; & pour en venir là, bien loin de rien emprunter de cette vile ſecte étrangere, dés la premiere des années nommées *Tchin koan*, *Tai tſong* ſe déclara contre elle : mais il y alla trop mollement, & le mal n'a fait qu'augmenter. Pour moi, après avoir lû & peſé tout ce qu'on m'a repréſenté ſur ce point, après en avoir délibéré mûrement avec gens ſages, ma réſolution eſt priſe. C'eſt un mal, il y faut remédier. Tout ce que j'ai d'Officiers éclairez & zélez dans les Provinces, me preſſent de mettre la main à l'œuvre. Selon eux, c'eſt tarir la ſource des erreurs qui inondent tout l'Empire, c'eſt le moyen de rétablir le gouvernement de nos anciens, c'eſt l'intérêt commun, c'eſt la vie des peuples. Le moyen après cela de m'en diſpenſer ?

Voici donc ce que j'ordonne, 1°. Que plus de quatre mille ſix cens grandes Bonzeries, qui ſont répanduës de côté & d'autre dans tout l'Empire, ſoient abſolument détruites : conſéquemment que les Bonzes (*a*) hommes ou femmes, qui habitoient ces Bonzeries, & qui montent, de compte fait, à vingt-ſix *Ouan*, retournent au ſiécle, & payent leur contingent des droits ordinaires. En ſecond lieu, qu'on détruiſe auſſi plus de quatre (*b*) *Ouan* de Bonzeries, moins conſidérables, qui ſont répanduës dans les campagnes : conſéquemment que les terres qui y étoient attachées, qui montent à quelques mille *Ouan* de *Tſing* (*c*) ſoient réünies à notre Domaine, & que 15. *Ouan* d'Eſclaves qu'avoient les Bonzes, ſoient mis ſur le rôle des Magiſtrats, & ſoient cenſez être du Peuple. Quant aux Bonzes Etrangers venus ici pour faire connoître la loi, qui a cours en leurs Royaumes, ils ſont environ trois mille tant du *Ta tſing* (*d*) que du *Mou hou pa*. Mon ordre eſt auſſi qu'ils retournent au ſiécle, afin que dans les Coûtumes de notre Empire, il n'y ait point de mélange. Hélas ! il n'y a que trop long-tems qu'on differe à remettre les choſes ſur l'ancien pied : pourquoi différer encore ? C'eſt choſe concluë & arrêtée. Vûë la préſente Ordonnance, qu'on procede à l'exécution. Telle eſt notre volonté.

Une gloſe dit, qu'en effet tout cela s'exécuta, à peu de choſes près ; qu'on laiſſa deux grandes Bonzeries à chaque Cour du Nord & du Midi, & trente Bonzes pour chacune ; que dans chaque Gouvernement on laiſſa une Bonzerie avec certain nombre de Bonzes ; que ces Bonzeries furent diſtinguées en trois ordres ; & que le nombre des Bonzes ne fut pas égal en toutes.

Remontrance de Ouei tching *à l'Empereur* Tai tſong.

UN point bien eſſentiel pour un Prince, c'eſt d'aimer les gens de bien, & de haïr les méchans ; de mettre auprès de ſa perſonne les gens de vertu & de mérite, & d'éloigner ceux qui en manquent. En approchant les premiers, il fournit ſa Cour de gens d'élite. En éloignant les ſeconds, il évite d'être ſur-

(*a*) C'eſt qu'il y a des Bonzeries d'hommes, & des Bonzeries de femmes.

(*b*) c'eſt quarante mille.

(*c*) Nom de meſure en arpentage.

(*d*) Pluſieurs Européans prétendent que *Ta Tſing* eſt la Paleſtine ; ce qui eſt certain, c'eſt qu'un monument qui ſubſiſte encore, prouve que ſous la Dynaſtie *Tang* il vint en Chine des Prêtres Chrétiens qui eurent des Egliſes en plus d'un endroit & vivoient en communauté. On ne peut gueres juger par ce monument, s'ils étoient Catholiques ou Neſtoriens.

pris par les artifices, que l'intérêt & la paſſion leur ſuggere en toute rencontre. Au reſte, il n'eſt point de ſi méchant homme, qui n'ait quelque bon endroit, & qui ne faſſe quelque peu de bien. Il n'eſt point auſſi d'homme ſi ſage & ſi vertueux, qui n'ait quelque foible, & qui ne faſſe quelquefois de légeres fautes. Mais ce qu'a celui-ci de défectueux, eſt comme une petite tache dans une pierre précieuſe; & le peu de bon qu'a celui-là, ſe peut comparer au fil aiguiſé d'une lame qui n'eſt que plomb. Cette lame peut abſolument être d'uſage une fois: en fait-on cas pour cela? Au contraire un Joüaillier habile ne rebute pas une belle pierre, pour une petite tache. Se laiſſer gagner ou ſurprendre par le peu qu'il y a de loüable dans un homme, d'ailleurs plein de vices, & ſe rebuter de ce qu'a de défectueux un homme d'ailleurs vertueux & capable; c'eſt confondre les odeurs les plus différentes, & ne pouvoir pas diſtinguer d'une pierre des plus communes un diamant du plus haut prix.

Mais c'eſt encore un bien plus grand mal, quand le Prince aſſez éclairé pour ſçavoir démêler les gens d'une vertu ſolide & d'un vrai mérite, d'avec ceux qui n'ont ni l'un ni l'autre, néglige d'éloigner ceux-ci, ou d'avancer ceux-là. Vous avez, grand Prince, un courage intrépide, joint à un eſprit des plus pénétrans. Vous joignez à un air majeſtueux une habileté non commune. Mais vous ne modérez pas, ce me ſemble, aſſez votre amour & votre haine, & cela vous fait un grand tort. De-là vient que tout paſſionné que vous êtes en général pour les gens de mérite & de vertu, vous n'en faites pas trop bien le choix. De-là vient qu'à votre Cour il y a encore des flateurs, quelque averſion que vous en ayez. Vous vous laiſſez ſur-tout trop emporter à votre averſion pour le mal. Quand on vous dit du bien de quelqu'un, vous ſemblez ne le pas croire. Vous dit-on du mal? Vous le tenez dabord pour certain. Toutes ſupérieures que ſont vos lumieres, il vaut toûjours mieux vous en défier: & votre conduite en ce point me paroît ſujette à bien des inconvéniens. Comment cela? Le voici.

Comme c'eſt le propre des honnêtes gens de ne dire des autres que le bien qu'ils en ſçavent, au contraire c'eſt la coûtume des ames baſſes de médire indifféremment de tout le monde. Si le Prince croit facilement le mal qu'on dit, & ſe rend difficile à croire le bien, c'eſt donner cours aux médiſances & aux calomnies; c'eſt conſéquemment ouvrir la porte aux méchans, & la fermer aux gens de bien. Ce défaut eſt de conſéquence; car il met comme un mur de ſéparation entre le Prince & ſes bons Sujets. Vient-il enſuite à naître des troubles? Le Prince & l'Etat ſont-ils en danger? Il ne ſe trouve à la Cour que gens incapables d'y remédier. Il y a deux ſortes de liaiſons qu'il importe de bien diſtinguer. La premiere eſt des gens de mérite entr'eux. La vertu en eſt le nœud. Ils s'eſtiment mutuellement. Cette eſtime les engage à ſe ſoûtenir dans l'occaſion, & à ſe pouſſer les uns les autres; mais c'eſt toujours par les bonnes voyes. La ſeconde eſt des ames baſſes & des méchans: ſans s'eſtimer & ſans s'aimer, ils ne laiſſent pas de s'unir par intérêt, & de s'aider mutuellement dans leurs intrigues. La premiere de ces liaiſons n'a rien que d'honnête en elle-même, & ne peut être qu'utile au Prince. La ſeconde eſt pure cabale, & rien n'eſt plus pernicieux. Le mal eſt qu'on peut s'y méprendre, & les ſuites en ſont terribles. Car ſi le Prince prend pour cabale ce que diſent ou font les uns pour les autres des gens de vertu & de mérite, il eſt en garde, il s'en défie, & n'y a aucun égard. Si par une ſeconde erreur il prend pour un zele droit & ſincere la liberté avec laquelle on lui dit du mal de celui-ci & de celui-là, & s'il croit ce qu'on lui en dit; c'eſt encore bien pis: il éloignera ſes meilleurs Sujets; du moins il s'en défiera. Ils s'en appercevront bientôt;

tôt ; mais en éloignant la cauſe, ils ne pourront donner au Prince les éclairciſſemens convenables. Ceux des Officiers ſubalternes, qui ſont inſtruits des intrigues, n'oſent parler & les découvrir. Ce mal ſe répand de la Cour dans les Provinces, & ſi l'on n'en coupe pas au plûtôt la racine, il a toûjours de funeſtes ſuites : il n'en a point encore eu, & il faut eſpérer qu'il n'en aura point ſous votre Regne ; les vûës de Votre Majeſté s'étendront ſans doute ſur l'avenir. Elle profitera ſagement des fautes qu'elle a pû commettre en ce genre. Elle ſçaura les réparer avec avantage : mais que n'en devroit-on point craindre ſous quelque Regne plus foible, & ſous un Prince moins diſpoſé à ſe reconnoître & à ſe corriger promptement. Vous ne le ſçauriez faire trop tôt ; craignez de tranſmettre à vos deſcendans, avec tant de beaux exemples, le défaut que je vous expoſe. Que votre promptitude à vous en défaire, leur apprenne à l'éviter.

Ce que je viens de vous dire, mon Prince, ne regarde, à proprement parler que le choix de vos Officiers. Voici un avis plus général, & par-là plus important pour bien gouverner. C'eſt de conſulter ſouvent le beau (a) miroir de l'Antiquité. En ſe mirant dans une eau claire & tranquille, on voit ſon viſage tel qu'il eſt. Un Prince en raprochant ſa conduite de celle des anciens Sages, peut en juger ſainement. Eclairé par-là ſur ce qui lui manque, ſur les fautes qui lui échappent, & ſur ſes principaux devoirs, il laiſſe bien peu à faire aux Officiers, dont l'emploi eſt de remarquer ſes fautes, & de lui donner des avis. Il croît comme de lui-même en ſageſſe & en vertu. Son Gouvernement devient de jour en jour plus parfait, & ſa réputation croît à proportion. Quoi de plus digne par conſéquent de l'application d'un Prince ?

Au reſte le premier & le principal ſoin de nos plus grands Princes *Hoang ti*, *Yao*, *Chun*, & *Yu*, fut de faire regner la vertu, & d'en inſpirer l'amour à tous leurs Sujets. En vain un Prince ſe promettroit-il, à la faveur d'un Code épais de trois pieds, d'en venir à gouverner, comme ils faiſoient, ſans mouvement & ſans* travail. Dans cette heureuſe Antiquité, ce n'étoit point la ſévérité des Loix, ni la rigueur des châtimens, qui regloit ou réformoit les mœurs des peuples. C'étoit la vertu de ces ſages Princes. Attentifs à ne ſe permettre rien qui ne fût dans l'ordre, & à exercer ſur eux-mêmes la plus rigoureuſe juſtice, ils traittoient avec bonté leurs Sujets. Par-là leur Gouvernement, ſans avoir rien de rigoureux ou de dur, étoit cependant très-efficace. En effet la bonté, & la juſtice ſont les grands reſſorts du Gouvernement. Ce ſont ces reſſorts qui dans un Etat doivent donner le mouvement à tout ; & ſi l'on s'aide des châtimens, c'eſt comme un habile Cocher s'aide du foüet par intervalle : l'uſage en doit être rare.

Le capital pour un Prince eſt donc d'être vertueux lui-même, & d'inſpirer à ſes Sujets la vertu. Les hommes ont tous intérieurement la raiſon & les paſſions. C'eſt de-là que procedent à l'exterieur leurs actions bonnes ou mauvaiſes. Par conſéquent, pour couper pied à tous leurs déſordres, il n'y a qu'à regler leur cœur. C'eſt à quoi ont toûjours donné leurs ſoins les Sages du premier ordre : *Juger bien les Procès, c'eſt quelque choſe*, diſoit Confucius : *Je connois des gens qui le ſçavent faire. Ce que je voudrois, c'eſt quelqu'un qui fît en ſorte qu'il n'y en eût plus à juger.* Pour y réüſſir, que faut-il faire ? Etablir & regler ſagement les rits, inſtruire les peuples, les éclairer ſur leurs paſſions, & les mettre en garde contre leur ſurpriſe, les ſoûtenir & les affermir dans l'uſage de leur raiſon. Serrer, pour ainſi dire les nœuds de la nature qui leur eſt commune, & leur inſpirer les uns pour les autres un amour ſincere ; cet

* Le Chinois dit les mains croiſées & ſans action.

(a) Ce fut peut-être ce Diſcours qui porta *Tai tſong* à compoſer le Diſcours qu'il intitula le *Miroir d'or*, & qu'on a vû traduit ci-deſſus.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 516 sur 741

amour bannira l'envie de ſe nuire ; chacun ſe picquera de remplir tous ſes devoirs ; & l'on verra par tout regner l'ordre.

En vain tâcheroit-on d'en venir là par la multitude, ou par la rigueur des Loix. Il n'y a que l'inſtruction ſoûtenuë du bon exemple, qui puiſſe avoir un ſi bel effet. Auſſi nos plus ſages Rois ont-ils toûjours mis les châtimens beaucoup au-deſſous des rits & de la vertu ; & *Chun*, comme nous l'apprend le *Chu king*, ne chargea *Kieou yu* de préſider aux cinq punitions, qu'après l'avoir chargé de faire bien inculquer à tout l'Empire les cinq capitales inſtructions. Bien plus. La fin même des punitions n'eſt pas préciſément de punir les fautes, & de faire ſouffrir les coupables ; c'eſt ou de détourner du mal, ou de remédier à quelque déſordre ; c'eſt de faciliter le chemin de la vertu, en étréciſſant celui du vice. Du reſte, c'eſt l'inſtruction & l'exemple que doivent ordinairement employer les Princes. Quand ils employent ces moyens, chacun prend des ſentimens nobles, & ſe conduit par de grands principes : au lieu que ſous les méchans Princes, quelque rigoureux qu'ils ſoient à punir, chacun n'ayant que des inclinations baſſes, on ne voit que trouble & que déſordre.

Il en eſt de même à proportion, de la conduite des Magiſtrats par rapport aux peuples de leur reſſort, & l'on peut dire avec raiſon que la figure du métal ne dépend guéres plus de la figure du creuſet où on le fond, & du moule où on le jette, que les mœurs des peuples dépendent des Princes & des Magiſtrats qui les gouvernent : de ſorte qu'encore aujourd'hui un Prince qui imiteroit nos anciens Rois, feroit revivre ces heureux Regnes.

Il eſt vrai que ces grands Princes ont eu bien peu de parfaits imitateurs. Mais dans la décadence même de la Dynaſtie *Tcheou*, ſi le Gouvernement n'avoit pas pour fondement, comme autrefois, l'inſtruction & le bon exemple ; ſi l'on comptoit plus ſur les Loix ; du moins trouvons-nous qu'on s'y tenoit religieuſement. Un bon Prince, diſoit *Koang tchong* (*a*) s'en tient aux Loix, non à ſes vûës. Il fait ceder au bien public & au ſentiment commun ſes inclinations & ſes idées particulieres, & l'on ne peut réuſſir autrement.

Les choſes en étoient là les premieres années de votre Regne. Les Loix étoient votre regle ; vous les obſerviez exactement dans la punition des fautes : dans le doute vous mettiez l'affaire en délibération ; vous écoutiez avec patience tous les ſuffrages, & vous ſuiviez ſans héſiter le parti le plus approuvé. Vos peuples inſtruits & perſuadez de l'équité de vos Arrêts, les recevoient ſans murmure. Vos Officiers témoins de votre fermeté dans un parti pris, ne craignoient point de retour fâcheux, & vous ſecondoient avec zele : chacun avoit ſon rang & ſes talens. Depuis quelques années ce n'eſt plus la même choſe. Vous devenez peu à peu & de plus en plus difficile, & même un peu dur. Vous imitez quelquefois ces pêcheurs, dont les filets n'arrêtent le poiſſon que par trois côtez, & lui laiſſent (*b*) une iſſuë par le quatriéme. Mais d'autrefois, & bien plus ſouvent, vous imitez ceux qui cherchent avec (*c*) avidité le peu de poiſſon qu'il y a dans les ruiſſeaux les plus petits & les moins profonds. S'agit-il de faire un choix, & ſur-tout de juger d'une faute ? Votre inclination & votre humeur ſont les regles que vous ſuivez. Aimez-vous quelqu'un ? Sa faute a beau être griéve, bon gré malgré, vous l'excuſez. Quelqu'un a t'il le malheur de ne vous pas plaire ? Quelque legere que ſoit ſa faute, vous trouvez moyen de la groſſir, en pénétrant juſques dans ſes intentions. Si quelqu'un

(*a*) Fameux Miniſtre, par le ſecours duquel *Hoe kong* Prince de *Tſi* devint ſi puiſſant, qu'il étoit preſque égal à l'Empereur.

(*b*) Symbole des Princes & des Magiſtrats qui uſent de pitié & d'indulgence.

(*c*) Symbole de rigueur & d'éxactitude.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 517 sur 741

vous fait ſur cela des remontrances, vous le ſoupçonnez de colluſion.

Que s'enſuit-il de cette conduite? Que les Loix ſont inutiles ; qu'en vain on les implore, & que les Magiſtrats n'oſent les ſoûtenir. Vous leur fermez la bouche; mais ne croyez pas que dans le cœur ils acquieſcent à vos Arrêts, & que ces Arrêts ſoient executez ſans de grands murmures. Il y a une loi qui porte que quand le coupable eſt un Officier au-deſſus du quatriéme ordre, on aura ſoin que tous les grands Officiers faſſent leur rapport ſur ſon crime. Cette Loi a été faite en faveur du rang de celui qui eſt accuſé. La vûë qu'on a euë en la faiſant, a été de parer aux calomnies & à l'oppreſſion, & de ne laiſſer rien ignorer de ce qui pourroit être favorable à l'accuſé. Aujourd'hui tout au contraire, on abuſe de cette Loi pour armer contre l'accuſé tous ceux qui ont droit de faire leur rapport. Inſtruits de vos intentions, ils recherchent & font valoir juſqu'aux plus menuës circonſtances qui peuvent aggraver la faute, & ſemblent appréhender d'après V. M. que l'accuſé ne ſe trouve pas aſſez coupable. Lors même que le cas eſt de telle nature, qu'on ne peut trouver en aucune Loi de quoi le juger grief, on l'examine indépendamment des Loix, & l'on trouve enfin moyen de le groſſir des deux tiers. On vous connoît ſur cela; & voilà pourquoi depuis quelques années tous ceux qu'on accuſe, appréhendent infiniment que leur affaire aille juſqu'à vous, & s'eſtiment fort heureux, lorſqu'elle ſe termine au *Faſe* *.

* Nom de Tribunal.

Au reſte, ce que vous faites ſur le Trône & à votre Cour, vos Officiers le font à votre exemple, chacun dans leur Tribunal. Par-là les accuſations ſe multiplient, les procédures ſe prolongent: & tandis qu'on néglige, ou qu'on oublie le capital du Gouvernement, on perd le tems à examiner des fautes legeres, & ſouvent des minuties. A quoi aboutit enfin cette prétenduë exactitude? A occaſionner pluſieurs fautes ſouvent très-griéves par la maniere d'en punir une ſeule quelquefois aſſez légere, à ruiner le grand chemin de la juſtice, à multiplier les mécontens & les malheureux. Ce n'eſt pas par cette voye qu'on bannit les diſſenſions, & qu'on fait regner dans un Etat l'union, la paix, & le bon ordre.

Voici ce que dit un fameux Auteur, en faiſant parler un Prince. « Le commun des peuples a en horreur les ſales » débauches & les brigandages. Je punis » ces crimes ſans rémiſſion; tout le monde en eſt ravi; & ma ſévérité à les punir ne me fait pas regarder comme » un Prince cruel. C'eſt que je traitte ces » criminels conformément à l'idée & à » l'horreur que le Public a de leurs fautes. C'eſt avec le Public que je les juge. Les peuples ont auſſi horreur de la » nudité & de la faim; mais c'eſt une » horreur bien différente: chacun la craignant pour ſoi, en a compaſſion dans » les autres. Quand donc je trouve quelqu'un que l'indigence a fait tomber en » quelque faute, je ſuis facile à lui pardonner, & je n'ai point vû que pour » cela on m'ait accuſé de partialité ou de » foibleſſe. C'eſt que ma conduite à l'égard de ces derniers s'accorde auſſi avec » la diſpoſition des peuples. Le Public en » même tems que moi leur pardonne. » Enfin ceux que je traitte avec rigueur, » ſont dans l'idée générale de mes Sujets » un objet d'abomination. Ceux que je » traitte avec indulgence, ſont auſſi dans » l'idée commune un objet de compaſſion. » Le ſoin que j'ai de ſuivre ainſi l'idée générale & commune, me gagne le cœur » de mes Sujets, & fait que ſans beaucoup » de récompenſes, je les porte aſſez aiſément au bien, & ſans punir que rarement, je les éloigne efficacement du » mal. »

La concluſion de ceci, c'eſt qu'en matiere de punitions, un Prince qui ſuit l'idée générale & le ſentiment commun, ne riſque rien, & que quand en le ſuivant il puniroit un peu trop legerement

certaines fautes, les inconvéniens n'en ſeroient pas grands. Au contraire, lorſque le Prince ſuit ſes idées particulieres, s'il eſt un peu trop indulgent, on dit qu'il eſt foible, & qu'il ouvre la porte au crime; s'il eſt ſévere, il paſſe pour cruel, & ſe rend odieux.

C'eſt à quoi nos anciens Princes étoient attentifs dans les châtimens quand ils en uſoient; mais ils comptoient peu là-deſſus; & leur grand ſoin étoit de travailler par l'inſtruction & par le bon exemple, à maintenir dans la vertu le commun de leurs Sujets, & à ramener à leur devoir ceux qui venoient à s'en écarter. Helas! qu'on tient aujourd'hui une conduite bien différente de la leur, ſur-tout dans les Jugemens criminels! A peine un Officier eſt-il accuſé & mis en priſon, que votre parti eſt pris ſur ſon affaire, & antécédemment à tout examen. On le fait enſuite cet examen pour la forme. Si celui qui en eſt chargé fait quadrer, bon gré malgré, les informations avec vos intentions, qu'il ne connoît que trop, dès-lors c'eſt un habile homme: ou ſans rien déterminer ſur la nature de la faute, & ſans éclaircir l'affaire ſuivant les Loix, ſi les Juges recourent à V. M. & lui demandent en ſecret ſes ordres; dès-lors ce ſont dans votre eſprit des gens zelez & fideles. En uſer de la ſorte, ce n'eſt pas le moyen d'attirer les gens capables, & de les attacher à votre ſervice.

Quand il s'agit de juger un homme, ſur-tout un ancien Officier de quelque conſidération, un bon Prince doit ſe ſouvenir que cet homme, tout accuſé qu'il eſt, ne laiſſe pas d'être ſon Sujet, & qu'il doit toûjours conſerver pour lui une tendreſſe de pere. Le cœur étant ainſi diſpoſé, il doit, comme tenant la balance en main, examiner ſans prévention la faute dont on l'accuſe, en éclaircir & peſer les preuves; après cela, pour peu qu'il héſite, s'en rapporter au Jugement du gros de ſes Officiers; & ſi le cas leur paroît douteux, prendre le parti le plus favorable. Ceux qui ſont commis par le Prince, doivent auſſi entrer dans ces ſentimens, & ſuivre cette méthode, comme celle qui de tout tems a été la plus approuvée. *Chun* en faiſant *Hacou yu* ſon Lieutenant Criminel, lui recommanda expreſſément d'être moderé & compatiſſant.

Sous la Dynaſtie *Tcheou* on ne prononçoit ſur les accuſations de quelque importance, qu'après avoir pris le ſentiment des trois Ordres (*a*). Quand la Sentence étoit approuvée du plus grand nombre; alors on la prononçoit en dernier reſſort. C'eſt ce qu'on appelloit accommoder les Loix avec les ſentimens des hommes. Cette expreſſion ſubſiſte encore; mais hélas! que l'on en a perverti le ſens! Faire entrer dans les Jugemens qu'on porte, les préſens, les alliances, les amitiez, les inimitiez, les vengeances; c'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui accommoder les Loix avec les ſentimens des hommes. Les Officiers ſupérieurs ſoupçonnent en ce genre leurs ſubalternes. Le moyen qu'au milieu de ces ſoupçons & de ces défiances regne un vrai zele & un attachement ſincere! « Anciennement, dit Confucius, dans » les Jugemens criminels, on cherchoit, » autant que les Loix le pouvoient per» mettre, à ſauver la vie aux accuſez. » Aujourd'hui on cherche de quoi les condamner à mort. Pour cela on fait violence au texte du Code. On a toûjours en main quelque ancien Arrêt, pour autoriſer l'interprétation qu'on donne. Enfin on cherche à tort & à travers de quoi aggraver les fautes.

Hoai nan tze dit: une eau eût-elle dix *Gin* de profondeur, (*b*) on diſtingue par ſa ſurface ſi le fond eſt or ou fer. Si l'eau n'eſt pas en même tems profonde & pure, elle n'aura pas grand poiſſon. Pour moi, quand je vois un Prince tenir pour un Juge intelligent, celui

(*a*) 1°. De tous les grands Officiers. 2°. De tous les Officiers Subalternes. 3°. Du peuple.

(*b*) Par cette comparaiſon, on indique à *Tai tſong* qu'il a beau diſſimuler, qu'on le perce à jour.

qui

qui ſçait chicaner ſur des minuties; eſtimer fidéle & zélé quiconque traitte mal ſes ſubalternes; (a) compter pour de grands ſervices de fréquentes délations; je le compare à un homme, qui, pour agrandir une peau, la tire & l'étend juſqu'à la rompre. Un Prince doit à mon avis en uſer tout autrement. Il convient au rang qu'il tient, d'étendre toûjours les faveurs, de récompenſer libéralement, & de punir avec réſerve, ſans cependant donner la moindre atteinte aux Loix. Car enfin, les Loix ſont par rapport au jugement, ce qu'eſt la balance en matiere de poids, ce qu'eſt la corde & le niveau pour juger des plans. Faire donc dépendre les jugemens de l'affection ou de la haine, de l'humeur, du caprice, ou des vûës particulieres de qui que ce ſoit; c'eſt vouloir juger des poids ſans balance, & des plans ſans corde ou niveau. N'eſt-ce pas ſe vouloir tromper?

Tchu ko leang (b) étoit en ſon tems l'équité même. Il déclaroit hautement que ſon cœur étoit une balance, que ni l'autorité, ni l'affection, ni l'intérêt, ne pouvoient faire pancher d'aucun côté. Il le diſoit, & il diſoit vrai. Qu'étoit donc ce *Tchu ko leang*? Il étoit Miniſtre d'Etat d'un aſſez petit Royaume. Quelle comparaiſon de lui à notre Empereur! Comment donc le puiſſant Maître d'un ſi grand & ſi floriſſant Empire, ne rougit-il point de ſe charger des malédictions de ſes Sujets, en ſubſtituant aux Loix établies, ſes vûës & même ſes inclinations particulieres?

Voici encore un autre point. Il arrive de tems en tems, que voulant vous contenter ſur certaines choſes, quelquefois même peu importantes, vous ne voulez cependant pas qu'on y prenne garde, encore moins qu'on s'en entretienne. Alors on vous voit tout-à-coup vous mettre en colere, ou plûtôt en faire ſemblant, pour épouvanter les gens, & empêcher qu'ils ne parlent. Si ce que vous faites eſt raiſonnable, quel mal y a-t-il qu'on le ſçache? Et quand il ne le ſeroit pas, que ſert-il de le vouloir cacher? Un ancien proverbe dit bien: ce qu'on ne veut pas qui ſoit ſçû, le plus ſûr eſt de ne le point faire. Quand on craint d'être entendu, le meilleur parti eſt de ſe taire. Prétendre que ce qu'on dit & ce qu'on fait, ſoit ignoré de tout le monde, & que perſonne n'en parle; c'eſt une prétention (c) vaine: la peine qu'on y prend, eſt fort inutile; & l'on n'y gagne rien autre choſe, que de faire rire à ſes dépens.

Yao avoit mis à ſa porte un tambour: & quiconque avoit quelque avis à donner pour le bien commun, n'avoit qu'à battre ce tambour. Le Prince auſſi-tôt l'écoutoit. *Chun* avoit dreſſé une planche, où chacun pouvoit écrire ce qu'il trouvoit à redire dans le Gouvernement.

Tang avoit près de ſa perſonne un Officier chargé de marquer par écrit ſes fautes. *Vou vang* avoit fait graver ſur les meubles à ſon uſage, les principaux avis du ſage *Tai kong*. C'eſt ainſi que ces ſages Princes, dans leur plus grande proſpérité, veilloient & faiſoient veiller ſur eux-mêmes. Toûjours égaux & ſans préjugez, ils inſpiroient à chacun de leurs Officiers autant de confiance que de zéle; & la vertu mettoit entr'eux une union auſſi charmante qu'utile.

Un Prince vraiment vertueux, diſoit *Vou ti*, ſe fait un plaiſir de s'entendre dire des choſes naturellement déſagréables. En effet, aimer les Officiers fidéles & ſinceres, éloigner les flateurs & les médiſans, c'eſt là ſans contredit le meilleur moyen que puiſſe employer un Prince pour ſa ſûreté perſonnelle, & pour le bien de ſon Etat. C'eſt une ex-

(a) On indique à *Tai tſong* que ſa conduite n'eſt pas nette, & que malgré la profondeur de ſon génie, ou malgré ſa profonde diſſimulation, il ne s'attirera pas les gens de mérite.

(b) Fameux Miniſtre & Officier de guerre du tems que l'Empire étoit partagé entre trois Princes, qui ſe le diſputoient.

(c) Le Chinois dit: c'eſt vouloir prendre des oiſeaux d'une main, en ſe fermant les yeux de l'autre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 520 sur 741

périence de tous les siécles, & jamais on n'a vû périr une Dynastie, tandis que le Prince & ses Officiers unis par le puissant lien de la vertu, ont agi de concert pour le bien commun. Mais il est arrivé souvent que les Princes voyant leur pouvoir bien établi, & les affaires sur un bon pied, ont négligé les gens capables & zélez, pour avancer ceux que la complaisance leur rendoit plus agréables.

Vous-même, Prince, rappellez-vous, je vous prie, les commencemens de votre regne. Modeste, retenu, appliqué, vous embrassiez avec plaisir tout le bien qu'on vous proposoit. S'il vous échappoit une faute, quelque legere qu'elle pût être, vous la repariez aussi-tôt. Vous receviez avec plaisir les remontrances les plus fortes; on le voyoit sur votre visage. Aussi tout ce qu'il y avoit de gens capables, s'empressoient à vous aider de leurs lumiéres. Maintenant que vous n'avez plus aucun embarras, que jusqu'aux plus éloignez barbares tout vous est soumis; vous paroissez un autre homme : devenu fier & plein de vous-même, tandis que vous prêchez contre la flaterie & les vices qui l'accompagnent, vous ne laissez pas d'écouter avec plaisir les flateurs qui vous applaudissent. Vous faites de beaux discours sur l'utilité des remontrances droites & sinceres, & dans le fond vous n'aimez pas qu'on vous en fasse. Vous ouvrez peu-à-peu la porte au vice & à l'intérêt. Le chemin de la vertu se ferme de plus en plus; & la chose est si sensible, que les gens les moins (*a*) attentifs ne laissent pas de l'appercevoir. Ce n'est pas la une bagatelle. C'est par votre ancienne conduite, que s'est si bien établi votre Empire : par celle que vous tenez aujourd'hui, il ne peut que tomber en décadence. Pouvez-vous ne le point voir? Et si vous le voyez en effet, comment ne vous pressez-vous pas d'y mettre ordre?

(*a*) Le Chinois dit : les gens qui vont & qui viennent faisant voyage.

Depuis que j'ai l'honneur de vous servir, ma crainte a toûjours été qu'on cessât de vous parler avec une entiere liberté : & je vois avec douleur qu'il s'en faut déja beaucoup qu'on le fasse comme auparavant.

Dans tous les mémoriaux qu'on vous présente sur les affaires, on se contente de vous indiquer briévement les inconvéniens qui sont arrivez, ou tout au plus ceux qui sont à craindre. Quant aux moyens d'y remédier ou d'y parer à l'avenir, je ne vois pas qu'on y touche. Je ne m'en étonne pas. Vous vous tenez par votre fierté, dans une région trop supérieure. Lors même que vous croyez en descendre, vous ressemblez encore à un dragon (*b*) hérissé d'écailles picquantes; on craint de vous approcher, & plus encore de vous irriter en vous parlant avec franchise. Tel qui n'a osé dabord s'expliquer entierement, & qui n'a fait que vous indiquer doucement les choses, sentant que cela ne suffit pas, cherche comment y revenir. Mais n'y voyant point de jour, il prend le parti de se taire. Il s'y résout d'autant plus facilement, que quand il seroit assuré de vous faire dabord approuver ses propositions, comme étant importantes & raisonnables; il a toûjours lieu de craindre que vos favoris ne les goûtant pas, vous ne changiez d'avis, & qu'il n'ait pour fruit de son zéle, qu'un affront de votre part. Les gens mêmes de votre suite, vos Officiers, vos Domestiques, qui sont sans cesse auprès de votre personne, vous redoutent tellement, que s'il s'agit de vous avertir de quelque chose qui puisse ne vous pas plaire, ils se regardent les uns les autres, & aucun d'eux n'ose parler. Comment les Officiers du dehors oseront-ils vous représenter avec liberté tout ce que leur zéle leur inspire? V. M. dans une de ses Déclarations des plus récentes, dit : Quand mes Officiers auront à me représenter quelque chose

(*b*) Le Dragon en Chine est le Symbole de l'Empereur. Il n'a rien d'odieux.

ſur les affaires de l'Etat, ils peuvent le faire. Mais qu'ils ne s'attendent pas pour cela, que je ſuive en tout ce qu'ils me propoſeront. J'ai peine à comprendre comment vous avez pû vous réſoudre à vous exprimer de la ſorte. Ce n'eſt aſſurément pas exciter les gens à vous donner de bons avis ; c'eſt bien plûtôt les en détourner. Croyez-moi, il n'y a qu'un zéle bien généreux, qui porte un Sujet à donner au Prince des avis. On ſçait que c'eſt une choſe délicate, & lors même que le Prince y anime de ſon mieux, c'eſt beaucoup ſi dans l'occaſion les plus courageux n'ont pas encore un reſte de crainte, qui les empêche de tout dire. Vous exprimer donc comme vous faites, c'eſt d'une main ouvrir la porte aux avis, & de l'autre la fermer. On ne ſçait à quoi s'en tenir, & quel parti prendre. Le bon moyen de vous attirer d'utiles avis, c'eſt de les aimer réellement. *Hoen* Roi de *Tſi* aimoit certaine couleur violette. Tout le Royaume en portoit. Certain Roi de *Tſou* marqua qu'il aimoit dans les femmes une taille fine. Toutes les femmes de ſon Palais jeûnoient pour ſe la procurer, & il en mourut pluſieurs pour avoir trop jeûné. Si dans de ſemblables bagatelles, le déſir de plaire au Prince a eu tant de pouvoir ſur la populace même, & ſur des femmes; que ne pourra point ſur des Officiers ſages & zélez, le déſir de contenter le Prince, & de l'aider par de bons avis, ſi en effet il les aime ? Mais ſi le cœur n'y eſt pas, les paroles ſont inutiles, & les apparences ne trompent point.

TAI TSONG ayant lû ce diſcours, y répondit de ſa main en ces termes : J'ai lû avec attention votre diſcours d'un bout à l'autre : par tout il eſt ſolide & preſſant ; tel enfin que je l'attendois de vous. Je ſens mon peu de vertu & mon peu de capacité. Je ne puis penſer, ſans une extrême confuſion, aux grands Princes des tems paſſez. Si je n'avois pas de ſi bons Rameurs, (*a*) comment pourrois-je paſſer ſûrement un ſi large Fleuve ? Comment, ſans des *Meitze* (*b*) ſallez, aſſortir les cinq goûts dans une ſauce ? Pour vous marquer ma ſatisfaction, je vous fais un petit préſent de 300. piéces de ſoye.

L'Empereur *Cang hi* louë fort le diſcours de *Oei tching*. Pluſieurs Auteurs anciens & recens en parlent auſſi avec éloge. Un d'eux compare *Oei tching* à *Kia y* & à *Tong tchong chu*, tous deux fameux ſous les *Han*. C'eſt le même Empereur, dit cet Auteur ; & il n'y a entr'eux d'autre différence, que celle du tems & du ſiécle.

L'Onziéme des années nommées Tchin koan, Tai tſong *entreprenant de bâtir un grand Palais à* Fei chan, *le même* Oei tching *l'en diſſuada par une remontrance faite exprés.*

IL y rappelle d'après l'hiſtoire la déſaſtreuſe fin de certains Princes. Il l'attribuë à leurs folles dépenſes. Il appuie principalement ſur la Dynaſtie *Soui* qui avoit très-peu duré, & à laquelle tout récemment ſuccedoit la Dynaſtie *Tang*. Il fait entendre à *Tai tſong*, qu'il prend le chemin par où ſe ſont perdus les autres. Les Peuples, dit-il, n'ont fait que changer une domination tyran-

(*a*) Symbole des Miniſtres & autres grands Officiers.

(*b*) Les *Meitze* ſont des fruits aigres, ſemblables à des abricots ſauvages. On en confit au ſucre ; on en confit au vinaigre, & on en ſalle pour ſervir aux ſauces.

nique en une autre à peu près ſemblable. En prenant le même chemin, vous pourriez aboutir au même terme. Le moins qui en puiſſe arriver, c'eſt que vous laiſſiez vos deſcendans chargez d'un Empire épuiſé, & des malédictions des Peuples. Or les gémiſſemens & les imprécations des Peuples, attirent ſur le Prince & ſur l'Etat la colere des *Chin*. Cette colere eſt ſuivie de nouvelles calamitez. Les calamitez publiques cauſent naturellement des troubles. Il y a peu de Princes qui n'aiment ou la réputation, ou la vie. Comment n'y penſez-vous pas ?

La même année le même Oei tching *préſenta un autre Diſcours à l'Empereur* Tai tſong.

IL lui dit dabord, comme dans les précédens, qu'il n'eſt plus ce qu'il étoit, qu'il eſt devenu fier, &c. & après l'avoir averti que ſi c'eſt l'eau (*a*) qui porte les Barques, (*b*) c'eſt elle auſſi qui les ſubmerge. Il lui propoſe dix points à méditer, ſelon dix ſituations différentes, où ſon cœur ſe peut trouver. Un Prince, dit-il, ſent-il naître en ſon cœur de vaſtes déſirs ? Il doit ſe rappeller cette maxime ſi ſage pour tout le monde, & ſi néceſſaire aux Souverains. Apprenez à vous contenter de ce qui vous ſuffit. La néceſſité des affaires demande-t-elle quelque expédition militaire ? Voici une autre maxime qu'il doit alors bien peſer. Sçachez vous arrêter à propos. Rétablir l'ordre, eſt la fin & le motif de cette expédition. Que l'ordre rétabli, ſoit auſſi ſon terme.

Eſt-il tenté de chercher à ſe diſtinguer ? Médite-t-il pour cela quelque entrepriſe ? Qu'il penſe que rien n'eſt plus glorieux à l'homme, & principalement au Souverain, que la douceur & la modération, qui le rendent maître de lui-même. Sent-il s'élever dans ſon cœur des mouvemens d'orgüeil & de fierté, que lui inſpire ſa haute dignité ? Qu'il conſidere que les plus grands Fleuves, & même la Mer, ſont au-deſſous des moindres ruiſſeaux, ſans perdre leur avantage. Dans ſes divertiſſemens de chaſſe, qu'il n'oublie jamais l'ancienne regle de n'enfermer le gibier que de trois (*c*) côtez. Si l'indolence ou la pareſſe l'attaque, qu'il ſe ſouvienne de ce qu'on dit : que bien commencer eſt peu de choſe, ſi l'on ne finit de même. S'il s'apperçoit qu'on lui cache des choſes importantes, où s'il craint qu'on ne le faſſe ; qu'il examine bien ſon cœur, qu'il en banniſſe les préjugez, l'humeur, les affections, & les averſions particulieres ; en un mot qu'il le tienne vuide ; il ne manquera point de ſujets fideles & zélez, qui l'inſtruiront de ce qu'il importe qu'il ſçache.

Pour ce qui eſt du ſoin qu'il doit avoir d'empêcher que les méchans le ſurprennent par de faux rapports & par des calomnies ; le moyen le plus efficace eſt d'être lui-même ſi vertueux, que les méchans n'oſent l'approcher. Dans la diſtribution des récompenſes, qu'un mouvement de belle humeur ne l'emporte pas trop loin : & quand il s'agit de punir, qu'il ne donne rien à la colere.

(*a*) Symbole des Peuples.
(*b*) Symbole des Empereurs.
(*c*) Une gloſe dit : il faut laiſſer quelque iſſuë au gibier pour qu'il s'en ſauve une partie, & que les eſpeces ſe conſervent. Cela marque de plus, ajoûte-t-elle, de la clémence & de la bonté.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 523 sur 741

La premiere des années nommées Chin kong *l'Impératrice* Vou heou *fatiguant beaucoup les peuples, pour conſerver & pouſſer plus loin certaines conquêtes;* Tien gin kie *lui fit la remontrance ſuivante.*

J'Ai toûjours oüi dire que *Tien* avoit fait naître les Barbares dans des terres abſolument diſtinguées des nôtres. L'Empire de nos anciens Princes à l'Eſt avoit pour bornes la mer, à l'Oueſt *Leou ma*, au Nord le deſert *Tiono*; & au Sud, ce qu'on nomme les (*a*) *Ou ling*. Voilà les bornes que *Tien* avoit mis entre les Barbares & notre Chine. A en juger par nos hiſtoires, divers pays où nos trois premieres fameuſes Dynaſties n'ont jamais fait paſſer ni leur ſageſſe, ni leurs armes, ſont aujourd'hui partie de votre Domaine. Votre Empire eſt non-ſeulement plus étendu, que ne l'étoit autrefois celui des *Yng* & des *Hia* (*b*). Il va même encore plus loin que n'alloit celui des *Han*. Cela ne vous ſuffit-il donc pas? Pourquoi porter encore au-delà vos armes dans des pays incultes & barbares; Pourquoi, épuiſer vos Finances & accabler vos peuples, par des conquêtes inutiles? Pourquoi préférer à la ſolide gloire de gouverner en paix un floriſſant Empire, le vain & imaginaire honneur de faire prendre à quelques ſauvages le bonnet & la ceinture.

Chi hoang ſous les *Tſin*, *Vou ti* ſous les *Han*, en uſerent ainſi. Pour nos cinq *Ti* (*c*) & nos trois *Hoang* ils n'ont jamais rien fait de ſemblable. Préférer à l'exemple de ces anciens Princes celui de *Chi hoang* & de *Vou ti*; c'eſt compter pour rien la vie des hommes, & vous rendre odieux à tous vos ſujets. *Chi hoang* vous en eſt lui-même un exemple. Le fruit de tous ſes exploits fut que ſon fils perdit l'Empire. *Vou ti* un des *Han* crut pouvoir profiter des épargnes de ſes prédéceſſeurs, pour aggrandir ſon Empire. Il entreprit ſucceſſivement quatre guerres. Il les ſoutint aſſez bien. Mais ſes Finances s'épuiſerent. Il fut obligé de charger ſes peuples; bientôt la miſere fut générale. Les peres vendoient leurs enfans, les maris leurs femmes: il mouroit un monde infini: des brigands en troupes s'aſſembloient de toutes parts. *Vou ti* enfin ouvrit les yeux, abandonna ſes deſſeins de guerre, s'appliqua à gouverner en paix ſon Empire, & pour faire connoître à tout le monde ſon repentir & ſes intentions, en faiſant (*d*) *Heou* ſon premier Miniſtre, le titre qu'il lui donna, fut *Fou min* (*e*) *heou*. Ce changement de *Vou ti* lui attira le puiſſant ſecours de *Tien*. Un ancien Proverbe dit: un Cocher craint de verſer où il a vû verſer un autre. La comparaiſon quoiqu'un peu baſſe, peut s'appliquer, pour le ſens, à ce qu'il y a de plus grand.

Enſuite il expoſe au long les dépenſes, & conclut par exhorter l'Impératrice à n'aller point chercher ces fourmis dans leurs trous, mais à faire ſeulement garder les frontieres.

(*a*) Ces deux mots ſignifient ſables qui coulent, ou ſables mouvans; *Ou* ſignifie cinq; *Ling* ſignifie Montagne, ou enfilade de Montagnes.
(*b*) Noms de Dynaſties.
(*c*) C'eſt-à-dire nos anciens & plus ſages Princes.
(*d*) Nom de Dignité comme Duc.
(*e*) *Fou*, rendre heureux: *Min* les peuples. C'eſt-à-dire le Duc chargé de rendre les peuples heureux.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 524 sur 741

Cette même Impératrice Vou heou *à qui l'Empereur en mourant, avoit remis le gouvernement, deſtitua le Prince heritier & l'exila. Elle le rappella long-tems après ſur une remontrance que* Sou ngan heng *lui fit à propos. Mais comme elle continuoit toûjours à gouverner ſeule, quoique déja avancée en âge, & qu'elle ne parloit point d'établir ſur le Trône le Prince heritier, quoiqu'il fût en âge de gouverner; le même* Sou ngan heng *mit dans une boëte, & fit paſſer ſécrettement juſqu'à l'Impératrice la Remontrance ſuivante.*

UN Officier vraiment fidele & zélé ne fait point céder ſon zéle au tems, dans l'eſpérance de gagner la faveur du Prince, ou par une mauvaiſe crainte de la perdre. Un vrai ſage n'omet point ce qui eſt de ſon devoir par l'appréhenſion de mourir, ou par le déſir de vivre. Quand donc il ſe trouve des défauts dans la conduite des Princes, on a raiſon de s'en prendre en partie aux grands Officiers qui diſſimulent. Le feu Empereur, en mourant (*a*) vous a confié conjointement avec le Prince heritier le gouvernement de l'Empire. Mais hélas! ſous *Yao* même & ſous *Chun* il ſe trouva un *Kong kong* & un *Koen*. Des broüillons ont mis la diviſion entre vous & ce jeune Prince. Je l'attribuë au malheur des tems : mais d'autres l'attribuent à votre ambition. L'impératrice, dit-on, veut abbattre les *Li* (*b*) & faire paſſer l'Empire à d'autres. Autrement à l'âge qu'elle a, pourquoi ne pas laiſſer regner ſon fils?

Ce que je dis moi, & ce qui me paroît certain, c'eſt que votre Cour étant comme elle eſt, pleine de flateurs, la porte étant fermée aux avis ſinceres, l'Empire étant attaqué par les Barbares, vos peuples ſouffrant ce qu'ils ſouffrent; vous aurez peine à les ſauver, & à vous tirer d'embarras. Cet Empire que vous gouvernez, c'eſt l'Empire de ces grands Princes *Yao*, & *Ven vang*. Les *Souy* (*c*) qui dans ces derniers tems l'ont poſſedé, s'en étant rendus indignes par leur conduite, ſe ſont vûs attaquez de toutes parts. Pendant qu'ils fuyoient comme des cerfs, nombre de corbeaux s'aſſembloient. Parut alors comme un aigle (*d*) ou comme un dragon volant l'illuſtre Fondateur des *Tang*. Après qu'il eût rendu le calme à l'Empire, il en fut reconnu le Maître. Il convint avec tous les Grands, que les *Li* ſeuls pourroient être faits *Vang*, & qu'on ne donneroit les autres titres (*e*) qu'à des gens qui les auroient mérité par leurs ſervices. Il en donna à quelques-uns qui l'avoient déja bien ſervi. L'accord fut confirmé par ſerment. On ſe tira même du ſang pour cet effet. Si donc Votre Majeſté eſt ſur le Trône, il n'en eſt pas moins le Trône des *Tang*. La pie fait ſon nid, dit le *Chi king*; l'oiſeau *Kieou* s'y place enſuite. Vous étiez née femme & ſujette. Vous êtes devenuë Impératrice & Maîtreſſe. Comment cela s'eſt-il fait? Ce n'a point été ſans doute, ſans que de votre part vous ayez eu ſoin de répondre aux deſſeins de *Tien* (Ciel.) & de gagner le cœur des hommes. Il a été un tems que mécontente du Prince heritier qui n'avoit pas aſſez de maturité, vous penſiez à lui

(*a*) Le Chinois évite ici & en ſemblables occaſions l'expreſſion ordinaire, *mourir*, *mort*, &c. Ici il y a mot à mot en repoſant ſon char, à peu près comme on dit, en finiſſant ſa carriere.

(*b*) C'étoit le nom de la famille regnante.

(*c*) Nom de la Dynaſtie qui avoit immédiatement précedé.

(*d*) Je traduis *Fong* & *Long*, le premier par Aigle, le ſecond par dragon; c'eſt d'après d'autres Miſſionnaires, & ſans me faire garant de cette Traduction.

(*e*) de *Heou*, de *Kong*, &c.

ſubſtituer ſon frere *Vang* de *Siang*. Faiſant enſuite réflexion que celui-ci étoit ſon cadet : & craignant avec raiſon de ruiner la Maiſon Royale, en y mettant le trouble & la diviſion, vous vous êtes ſagement accommodée aux vœux des peuples, vous avez rappellé le Prince heritier. Ce Prince eſt maintenant d'un âge mûr : il a de plus beaucoup de vertu, il eſt votre fils, vous êtes ſa mere, & ſans faire attention à tout cela, vous lui enviez la place dont il eſt digne, & vous retenez ce qui lui eſt dû.

On le dit, & il eſt vrai. Communément dans des Provinces on ſuit le train de la Cour. En tenant une conduite ſi peu équitable à l'égard du Prince héritier, quel exemple donnez-vous à tout l'Empire ? Comment eſpérer après cela d'y réformer les abus, d'y établir les bonnes mœurs, & ſur-tout de faire regner dans les familles la tendreſſe & la piété ? De quel front oſerez-vous déſormais paroître à la ſépulture du feu Empereur & de ſes ancêtres ? Vous avez regné juſqu'ici ſeule & tranquille, il eſt vrai. Mais ne ſçavez-vous pas que les choſes ne ſont jamais plus près de leur décadence, que lorſqu'elles ont acquis leur perfection ? Ce qu'on verſe dans un vaſe déja plein, ſe répand par terre. Il eſt ſouvent ſi eſſentiel de prendre au plûtôt certain parti, que de différer c'eſt tout perdre. Pour moi, il me paroît que *Tien* & les hommes ſont prêts à ſe déclarer en faveur des *Li*. (*a*)

D'ailleurs pourquoi à l'âge où vous êtes (car l'eau qui eſt preſque toute écoulée (*b*) frappera bien-tôt la cloche ;) pourquoi, dis-je, vous fatiguer encore nuit & jour ? Pourquoi ne vous pas décharger du Gouvernement, & ne le pas remettre au Prince ? Il y va de votre repos : & ſi vous êtes plus ſenſible à autre choſe, il y va auſſi de votre honneur. On vous en loüera maintenant ; & il ne tiendra qu'à vous que par l'hiſtoire & par les chanſons la poſtérité en ſoit inſtruite. Je vous y exhorte donc comme à une choſe très-importante au repos de tout l'Empire. Je ne crois pas devoir épargner une courte vie, & manquer à ma patrie par un ſilence criminel. Je prie donc V. M. de dérober quelque tems à ſes grandes occupations, pour examiner à loiſir mes foibles vûës. Si V. M. me fait la juſtice de me regarder comme un Sujet ſincere & fidele, je la conjure d'exécuter ſans délai ce que je propoſe. Que ſi elle attribuë ma remontrance à quelque autre choſe qu'à mon zele, & qu'elle s'en offenſe, il lui eſt libre de m'en punir, & d'apprendre aux dépens de ma tête à tous ſes Sujets, qu'elle ne peut ſouffrir la vérité.

Pour mieux entendre cette Piece, il faut ſçavoir ce qui ſuit.

Vou heou étoit originairement une fille d'aſſez baſſe condition : on dit même qu'elle étoit eſclave. *Kao tſong* prit pour elle tant de paſſion, qu'il la fit Impératrice. Cet Empereur en mourant laiſſoit un ſucceſſeur nommé, lequel avoit déja quelque âge. Cependant il déclara en mourant qu'il vouloit que l'Impératrice gouvernât avec ſon fils. Celui-ci étant marié, s'entêta fort de ſon beau-pere. Il l'éleva & l'enrichit à un point, que tous les Grands lui firent ſur cela d'aſſez fortes remontrances. Ce Prince les reçut très-mal, & ne changea pas de conduite. Les Grands s'adreſſerent à l'Impératrice. Elle, profitant de cette occaſion pour regner ſeule, déclara ce fils déchû de la ſucceſſion, & le relegua loin de la Cour. Cela ne plut pas à bien des gens ; mais les Grands avoient été choquez par le Prince : ils avoient mis eux-mêmes en train l'Impératrice, qui d'ailleurs étoit une Princeſſe très-redoutée. Ainſi l'exil & la chûte du Prince durerent pluſieurs années, & l'Impératrice gouverna ſeule.

Sou ngan heng prenant ſon tems, & pro-

(*a*) Nom de famille des Princes de la Dynaſtie *Tang*.

(*b*) Expreſſion allégorique, pour lui dire qu'elle n'a plus guéres de tems à vivre. On voit par-là que les Chinois ont eu une eſpece d'horloge d'eau.

ſitant d'une occaſion favorable, propoſa à l'Impératrice de rappeller & de rétablir le Prince héritier dans ſes droits. L'Impératrice y conſentit, le Prince revint en Cour, & fut déclaré ſucceſſeur comme auparavant, mais ce fut tout. L'Impératrice retint ſeule l'autorité toute entiere. Comme le Prince étoit dans un âge mûr, & paroiſſoit s'être corrigé de ſes défauts, chacun murmuroit de ce que l'Impératrice ne lui remettoit pas le Gouvernement, qui lui appartenoit de droit. Mais il n'y avoit perſonne aſſez hardi pour en parler à cette Princeſſe. Outre qu'on craignoit ſon reſſentiment, elle étoit obſédée par certains flateurs ſes favoris, & il n'étoit pas aiſé de faire paſſer juſqu'à elle ce qu'on avoit à lui propoſer. *Sou ngan heng* plus courageux que les autres, & animé par le ſuccès qu'il avoit eu la premiere fois, trouva moyen d'inſérer dans une boëte que l'Impératrice ſeule devoit ouvrir, la remontrance qu'on vient de voir.

L'Impératrice diſſimula; mais laiſſa toûjours les choſes ſur le pied où elles étoient. Enfin elle tomba malade. Les Grands ſaiſirent cette occaſion pour propoſer au Prince de monter ſur le Trône de ſon pere, & de gouverner l'Empire, comme il en avoit le droit. Le Prince ayant agréé la propoſition, on lui dit qu'il falloit commencer par prendre & faire mourir deux hommes qu'on lui nomma. C'étoient les deux favoris & confidens de l'Impératrice. Le Prince y conſent, on marche au Palais avec des troupes, on ſaiſit ces deux favoris, & on leur coupe la tête. L'Impératrice en étant avertie, demande de quelle autorité on eſt venu avec des troupes prendre & faire mourir ſes gens? On répond qu'on a pris l'ordre du Prince, & qu'il eſt préſent. L'Impératrice dit alors, ſans faire paroître extérieurement aucune émotion; ces deux hommes l'auront offenſé, il les a voulu punir. A la bonne heure; qu'il ſe retire en ſon Palais. (*a*) On fit répondre à l'Impératrice que cela ne convenoit pas; qu'âgée & infirme comme elle étoit, elle ne pouvoit plus ſe donner les ſoins que demandoit un ſi vaſte Empire; qu'il étoit tems que le Prince prît poſſeſſion du Gouvernement, & qu'on la prioit de le trouver bon. Elle n'étoit plus en état de s'y oppoſer. Il fallut bien y conſentir, quelques mois après elle mourut.

La ſixiéme des années nommées Tali, *l'Empereur* Te tſong *publia la Déclaration ſuivante.*

ETRE Souverain, c'eſt avoir reçû de *Tien* (Ciel) l'ordre de nourrir les peuples. C'eſt pour cela qu'un bon Prince aime ſes Sujets non ſeulement comme ſes enfans, mais comme ſa propre perſonne. Il eſt attentif à nourrir ceux qui ont faim, à vêtir ceux qui ſont nuds; encore ne croit-il pas faire beaucoup, & ſa bonté n'eſt point ſatisfaite: Elle tient toûjours ſon cœur occupé, ou du ſoin de rendre heureux ſes Sujets, ou de triſteſſe, ou de confuſion de n'y pas réüſſir. Ses greniers dans les bons tems ſont chez ſes peuples; tous ſes Sujets ſont à leur aiſe: les vieillards ne manquent de rien, & voyent ſans inquiétude & ſans chagrin croître les enfans de leurs enfans. Les corvées ſont rares & faciles; trois journées d'hommes en un an par chaque famille, c'eſt ce qu'avoient reglé nos anciens Princes. Enfin l'union & la paix regnant dans l'Etat, il lui eſt facile

(*a*) Le Prince héritier a ſon Palais à part à l'Eſt de celui de l'Empereur; & une expreſſion fort uſitée pour déſigner le Prince héritier, c'eſt *Tong Kong*, qui veut dire le Palais Oriental.

d'y

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 527 sur 741

d'y faire auſſi regner la vertu. Hélas! Je ſuis depuis huit ans chargé de l'Empire; & je n'ai pu ni en venir-là, ni en approcher. Ce n'eſt pas que malgré mon peu de vertu je n'aie fait ce qui m'a été poſſible, & que je n'aie ſouhaitté de faire encore davantage. Mais les irruptions des Barbares, les troupes qu'il a fallu entretenir pour aſſûrer nos frontieres, & les autres dépenſes indiſpenſables, m'ont mis hors d'état de ſoulager mes peuples, & m'ont obligé quelquefois à les charger de nouvelles impoſitions. Il y a eu ſucceſſivement des inondations & des ſechereſſes. Pas une année qu'on ait pû dire abondante. Les Laboureurs abandonnent les campagnes; les peres vendent leurs enfans; les chemins ſont pleins de pauvres que la néceſſité a fait quitter leur pays & leurs parens. Qu'ils en viennent juſqu'à oublier ainſi les ſentimens les plus naturels, c'eſt bien moins leur faute que la mienne. Je n'ai eu ni aſſez d'habileté pour prévenir leurs beſoins, ni aſſez de vertu pour leur inſpirer le courage & la patience que ces extrémitez demandent. J'en ai une vraie douleur & une extrême confuſion. Jour & nuit je ne penſe à autre choſe. En attendant que je puiſſe ſoulager mes peuples, comme le territoire qui dépend de cette Cour eſt celui qui a le plus ſouffert, je le tiens quitte pour un an de toute corvée & de tous droits. Et j'ordonne que par-tout mes Officiers pourvoyent par quelque moyen à l'entretien & au ſoulagement des pauvres.

A L'OCCASION de la révolte de certain *Tchu tché*, l'Empereur *Te tſong* fit un voyage dans le *Leao tong*. L'armée des rebelles fut défaite; les Chefs ayant été pris, & l'Empereur penſant à publier une amniſtie, les Devins dirent que la Maiſon Royale étoit encore menacée de nouveaux malheurs; qu'il falloit, pour les détourner, changer quelque choſe dans les noms & les titres préſens. Les Grands propoſerent donc à l'Empereur d'ajoûter un mot ou deux à ſon ſurnom. Le ſeul *Lou tché* s'y oppoſa.

Prince, dit-il, parlant à l'Empereur, tous ces ſurnoms & ces titres pompeux ne ſont point de l'ancien uſage. Les prendre dans les tems du monde les plus floriſſans & les plus heureux, c'eſt manquer de modeſtie. Les augmenter dans des conjonctures auſſi triſtes que celles-ci, ce ſeroit un grand contre-tems, & qui pourroit beaucoup nuire. Si vous vouliez abſolument avoir égard à ce que prétendent ces Devins, ſçavoir qu'il faut faire quelque changement dans les titres & ſurnoms préſens, au lieu d'augmenter les vôtres, ce qui ne peut que vous rendre odieux; il vaudroit mieux, en les diminuant, témoigner votre reſpect pour les avis que *Tien* vous donne.

L'EMPEREUR reçut très-bien ce que lui dit *Lou tché*. Il ſe détermina à ne changer que le nom des années. Il fit alors voir à *Lou tché* une Déclaration minutée par le Secretaire d'Etat, & lui en demanda ſon ſentiment.

Prince, répondit *Lou tché*, ce ſont proprement les actions du Souverain, qui touchent efficacement les cœurs. Les diſcours le font aſſez legerement pour l'ordinaire, & s'ils ne ſont pas bien pathétiques, ils n'ont pas le moindre effet. En publiant une Déclaration dans ces circonſtances, il me ſemble que vous ne ſçauriez y paroître trop modeſte, exaggerer trop vos fautes, & en témoigner trop de repentir. L'Empereur entra dans ces vûës, & chargea *Lou tché* d'en dreſſer une. Il dreſſa celle qui ſuit.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 528 sur 741

Déclaration de l'Empereur Te tſong, *dreſſée par* Lou tché.

UN Prince n'a point de meilleurs moyens pour bien gouverner, & pour faire regner la vertu dans ſon Empire, qu'une bonté ſincére pour ſes Sujets, un généreux oubli de ſoi-même en leur faveur, un ſoin continuel de corriger ſes défauts, de réparer les fautes qui lui échappent, & de tendre à la perfection. Depuis que je ſuis ſur le Trône, où le droit de ſucceſſion m'a placé, ce n'a preſque été que troubles. Ces troubles m'ont obligé de négliger quelquefois juſqu'aux cérémonies ordinaires à l'égard de mes ancêtres, & m'ont tellement occupé l'eſprit, que je n'ai point penſé, comme je le devois, à acquerir la vertu. Paſſant & repaſſant ſans ceſſe avec douleur ſur ces premieres années de mon Regne, que j'ai ſi mal employées; il eſt tems, me dis-je à moi-même; il eſt tems de commencer à les réparer, en reconnoiſſant publiquement que je les ai perduës, en expoſant ſans déguiſement, les triſtes effets de ma mauvaiſe conduite, & en témoignant un déſir ſincere d'en tenir une meilleure à l'avenir.

Mes ancêtres, ces illuſtres Fondateurs de notre Dynaſtie *Tang*, après avoir par leur valeur & par leur vertu délivré les peuples de l'oppreſſion, & rendu la paix à tout l'Empire, y établirent un ordre admirable. Ils y furent aidez par un grand nombre de bons Officiers de tous les rangs, dont ils ſçavoient ſagement animer le zele, & récompenſer les ſervices. Les choſes miſes ſur un ſi bon pied, s'y ſont maintenuës; & voici* qu'au bout de deux cens ans, vous ſuccedez à vos ancêtres dans les Emplois, & moi je ſuccede au Trône de mon pere. Depuis que j'y ſuis monté, ma plus grande crainte a été de répondre mal à leur ſageſſe & à leur vertu, & j'ai toûjours réſolu de faire mes efforts pour les imiter. Mais élevé par des femmes dans l'intérieur du Palais juſqu'à une jeuneſſe aſſez avancée, je me ſuis reſſenti juſqu'ici d'une éducation ſi peu propre à former un Prince. Aveugle en matiere de Gouvernement, j'ai pris poſſeſſion d'un Empire paiſible; mais je n'ai point ſçû prévenir ce qui le pouvoit troubler. Peu inſtruit des peines des Laboureurs, peu attentif à ce que ſouffrent les gens de guerre, je n'ai fait ſentir ni aux uns ni aux autres, comme il falloit, les effets de mes bontez. Je leur ai laiſſé par-là le droit de douter de ma tendreſſe, & leur ai donné ſujet de me payer d'indifférence. De plus, au lieu de m'occuper à reconnoître & à combattre mes défauts, j'ai entrepris légérement des guerres inutiles. Ce n'a été que marches de troupes, que recruës, & que convois. J'ai augmenté les droits ordinaires. Ici l'on a exigé des chariots, là des chevaux. Il n'eſt point de Province dans tout l'Empire, qui n'ait ſouffert de ces mouvemens. Mes Officiers & mes Soldats obligez d'en venir aux mains pluſieurs fois dans un ſeul jour, paſſoient les années entieres, ſans quitter le caſque & la cuiraſſe, loin des Tablettes de leurs ancêtres, loin de leurs femmes affligées & ſans appui. Mes peuples obligez de laiſſer les terres en friche, pour des corvées continuelles, étoient accablez en même tems de travail & de miſere, & réduits à ſouhaitter de mourir plûtôt dans les ſupplices.

Cependant au-deſſus de moi, *Tien* me donnoit, en me châtiant, de fréquens avis: je ne ſçavois pas en profiter. Au-deſſous de moi les hommes éclatoient en murmures, je n'en étois pas informé. Ainſi croiſſoit le trouble peu-à-peu, lorſqu'un ſujet rebelle a tâché de profiter de ce

* Il adreſſe ſon Diſcours aux grands Officiers.

déſordre, & a pouſſé l'inſolence juſqu'aux derniers excès. Oubliant toute honte & toute crainte, il a porté par tout le tumulte. Peuples, Grands, tout en a ſouffert, ſon audace eſt allé juſqu'à inſulter la ſépulture de mes ancêtres. J'ai reſſenti tout cela d'autant plus vivement, que j'y avois donné moi-même occaſion ; & je n'y penſerai jamais ſans une extrême confuſion, & ſans une douleur mortelle ; grace à la protection de *Tien ti* (*a*) venuë d'en haut, les *Chin* & les hommes ſe ſont unis en ma faveur. Mes Miniſtres & mes Généraux ont épuiſé de concert leur zéle & leur habileté. Mes Troupes m'ont bien ſervi ; le rebelle eſt défait & pris. Il s'agit maintenant de remédier aux maux paſſez ; & c'eſt pour commencer à le faire, que je publie la Déclaration préſente.

Pendant que je m'occupe ſans ceſſe du ſouvenir de mes fautes paſſées ; mes Officiers de tous les ordres, ſans en excepter les plus grands, dans tous les écrits qu'ils m'adreſſent, me donnent à l'envi de nouveaux titres : je ne les ai jamais accepté : je n'ai jamais ſouhaitté qu'on me les donnât. J'ai eu ſeulement la complaiſance de ſouffrir ces jours paſſez, que ſur l'avis des devins, on mit la choſe en délibération. Mais hier y penſant ſérieuſement, je me ſentis ſaiſi de crainte. Hélas ! me dis-je à moi-même, pénétrer, (*b*) comprendre, & comme s'incorporer le plus impénétrable (*c*) *Yng-yang* ; c'eſt pouvoir être appellé *Chin* (eſprit, ſpirituel, excellent, &c.) unir ſa vertu avec *Tien ti*, c'eſt mériter d'être appellé *Ching*, (ſage & vertueux du premier Ordre.) Un homme ſans lumieres tel que je ſuis, peut-il ſoutenir ces titres ? Gouverner en paix & avec ſuccès, faire regner par tout un bel ordre ; c'eſt ce qu'on appelle être *Ouen*, (politique.) Sçavoir employer à propos les armes, pour maintenir ou rétablir un heureux calme dans l'Etat ; c'eſt ce qu'on appelle être belliqueux (*Vou.*) Cela me peut-il convenir ? Ce ſont cependant les titres magnifiques que mes Officiers me prodiguent dans leurs écrits. Si malgré mon indignité, je les acceptois, ne fut-ce que par complaiſance, n'en ſerois-je pas encore plus indigne ? & ne ſeroit-ce pas pour moi un nouveau ſujet de confuſion ?

Je défens donc déſormais que qui que ce ſoit, ſoit de la Cour, ſoit des Provinces, me donne dans ſes ſuppliques ou autres écrits ces titres *Chin*, *Ching*, *Ouen*, *Vou*. L'homme ſujet à des paſſions eſt auſſi ſujet à l'inconſtance : tantôt il ſuit la vertu, tantôt le vice. Il dépend beaucoup pour l'un & pour l'autre, des différentes conjonctures où il ſe trouve : & quand le Prince ne ſçait pas par ſa ſageſſe & par ſon exemple donner cours à la vertu, il n'y a pas lieu de s'étonner que les troubles & les crimes ſoient plus fréquens. Si donc moi, qui juſqu'ici n'ai point ſçû donner à mes Sujets les inſtructions & les exemples que je leur devois, je traittois en toute rigueur tous ceux qui ont commis des fautes, ce ſeroit une eſpéce d'injuſtice ; du moins ce ſeroit trop de dureté. Je n'oſerois plus après cela me laiſſer appeller le pere & la mere des Peuples, titre ſi eſſentiel au Souverain.

Je veux donc à ce renouvellement d'année, & en me renouvellant moi-

(*a*) Je n'ai point juſqu'ici traduit *Tien*, qui eſt cependant revenu ſouvent ſeul, & qui s'eſt encore trouvé dans cette piéce. Ici, & en d'autres endroits, on lui joint le caractere *Ti*, qui communément ſignifie la terre Comme j'ai toûjours laiſſé au Lecteur à juger du ſens de *Tien* par la ſuite des endroits où il ſe trouve, je lui laiſſe auſſi à juger du ſens qu'il convient de donner ici, & dans d'autres endroits ſemblables aux deux caracteres *Tien ti* joints enſemble : & s'il faut mieux faire dire à *Lou tché*, que le Ciel materiel & la Terre materielle protegent puiſſamment, &, que la protection de la Terre materielle vient d'en haut, que de reconnoître la figure ſuivant laquelle on emploie l'expreſſion *Tchao ting*, mot à mot la cour & la ſalle, ou la ſalle de la cour, pour ſignifier l'Empereur ; & *Tong kong*, le Palais Oriental, pour ſignifier le Prince héritier, &c.

(*b*) L'expreſſion Chinoiſe a tous ces ſens.

(*c*) Deux expreſſions très-vagues & très-étenduës de la Philoſophie Chinoiſe.

même uſer d'indulgence pour le paſſé. L'année qui vient de commencer, & qui, ſelon le cours ordinaire, ſe ſeroit appellée la cinquiéme *Kien tchong*, s'appellera la premiere *Yuen hing*; & j'accorde entiere amniſtie pour le commun des fautes commiſes juſqu'au premier jour de ladite année. *Li hilié*, *Tien yué*, *Ouang*, *Ou ſun*, ſont des gens qui ont autrefois fort bien ſervi, les uns à la tête des affaires, les autres à la tête des armées: je n'ai pas ſçû les gagner: ma conduite à leur égard leur a inſpiré de la défiance & de l'inquiétude: ils ont eu part aux derniers troubles; mais leurs fautes quoique griéves, ne ſont rien en comparaiſon des miennes. C'eſt une choſe ordinaire, que quand le Prince s'égare, ſes Sujets ont le malheur de s'égarer pareillement. Ai-je été réellement Empereur? Quel effet a-t-on reſſenti de mon pouvoir & de mes bontez? Il eſt tems qu'on en reſſente, & pour faire connoître à tout mon Empire ce que peut ſur moi le repentir de mes fautes, & l'inclination bienfaiſante qu'il m'inſpire; je pardonne à *Li hi lié* & aux trois autres: je leur fais même la grace entiere: je leur rends le rang qu'ils avoient & je les traitterai dans la ſuite comme s'il ne s'étoit rien paſſé. *Tchu hao* (*a*) eſt frere de *Tchu tſe*: ils ſont aujourd'hui enſemble dans les priſons; mais ils étoient fort éloignez l'un de l'autre, quand *Tchu tſe* s'eſt révolté. Il n'y a point de preuve que le cadet des deux freres ait été dabord inſtruit de ſes deſſeins. D'ailleurs je veux pouſſer la bonté auſſi loin qu'elle peut aller. Ainſi, ſans autre examen, quoiqu'il ait aidé l'aîné, & qu'il ait fait en cela une faute énorme, je veux bien lui accorder le tems de la réparer.

Quant aux Troupes débandées au Nord & au Midi du *Hoang ho*, (*b*) je n'exige d'elles autre choſe, ſinon que ſans violence, & ſans nuire à qui que ce ſoit, elles ſe retirent dans leurs anciens poſtes par les routes ordinaires. Pour *Tchu tſe*, c'eſt un ingrat, un perfide, un ſcelerat. Il a joint à la perfidie & à la rébellion la plus extrême inſolence. Il a outragé, pillé, ruiné la ſépulture de mes ancêtres, je n'oſerois le lui pardonner. Ceux qui l'ont ſuivi dans ſa révolte, ſoit Peuple, ſoit Soldats, ſoit Officiers grands ou petits, ils ſe ſont laiſſé tromper par ſes artifices, ou entraîner par ſes violences: pourvû qu'ils rentrent dans leur devoir, il n'en ſera plus parlé. Les talens ſont partagez. Tel n'a pû réuſſir en un genre, qui feroit merveille en un autre. Or comme celui qui médite un grand édifice, amaſſe des matériaux de toute eſpéce; de même un Prince qui forme de grands projets, ne ſe borne point à des gens de telle ou de telle ſorte: il ne rejette aucun de ceux qui ſont bons à quelque choſe. Bien moins rejette-t-il pour toûjours ceux, qui d'ailleurs ayant du mérite, ont fait par malheur quelque faute, qui leur a fait perdre leur emploi; pourvû que devenus ſages à leurs dépens, ils ſe corrigent véritablement, ils ne doivent point échapper à ma clémence. Si donc parmi ceux des anciens Officiers, grands ou petits, que quelque faute paſſagere a fait abaiſſer, caſſer, ou même éxiler, il s'en trouve en qui l'on connoiſſe quelque talent rare, & une capacité non commune; qu'on me les indique, je paſſerai par deſſus la regle ordinaire, & les placerai de nouveau ſelon leur talent.

Vous tous braves Officiers de guerre, dont le zéle & la valeur depuis longtems à toute épreuve, a plus que jamais éclaté tout récemment, en vous faiſant accourir à propos, ou dans la Capitale pour la défendre, ou dans le *Leao tong* contre les rebelles. Je n'oublierai jamais ni vos laborieuſes marches, ni vos

(*a*) Etoit Chef de la révolte.

(*b*) Nom d'un Fleuve. *Ho*, ſignifie Fleuve ou Riviere. *Hoang* ſignifie jaune: c'eſt que les eaux de cette Riviere ſont en effet jaunes de la terre qu'elles charient.

généreux

généreux combats. Je ſçai ce que vous doit l'Etat & ma maiſon. Je veux éterniſer la mémoire de vos ſervices, en honorant vos familles, & vous attribuant des terres, dont elles perçoivent les revenus. Ceux des Soldats qui ſe ſont ſignalez dans cette derniere occaſion, doivent auſſi avoir quelque diſtinction. Si quelqu'un d'eux venoit par malheur à commettre quelque faute puniſſable, on diminuëra ſa peine de trois dégrés au-deſſus de ce qu'elle ſeroit punie ſelon les Loix. J'accorde auſſi à leurs fils ou petits fils, la diminution de deux dégrez. Mourir généreuſement pour ſauver ſon Prince & ſa Patrie, c'eſt une choſe que nos anciens ſages ont infiniment eſtimé. Recüeillir les corps & les os des morts, pour leur rendre les derniers devoirs; c'eſt une choſe que le Livre des Rits recommande. Ces deux ſortes de bonnes œuvres, quoique d'une eſpéce bien différente, ont pour principe commun une compaſſion juſte & tendre. Nous ordonnons & enjoignons aux Magiſtrats des Villes de tous les Ordres, que ſi dans l'étenduë de leur Juriſdiction, quelques Officiers de guerre ſoient morts pour notre ſervice, ils cherchent avec ſoin leurs corps, & les faſſent porter ſans délai au lieu de leur département; que là, au défaut de leurs familles, les Magiſtrats pourvoyent honorablement à leurs obſéques, & aux cérémonies *Tſi* ſelon la coûtume. Qu'on en uſe à proportion de la même ſorte à l'égard de ceux, dont les cadavres ou les oſſemens ſeroient encore ſur quelque champ de bataille; que les Magiſtrats du voiſinage les recüeillent avec ſoin, & les inhument avec décence.

La néceſſité d'entretenir nos Troupes en campagne, a fatigué nos Peuples pour les convois. La friponnerie de quelques commis, leur a encore beaucoup aggravé le joug. Maintenant que les beſoins ſont moins preſſans, non ſeulement je veux diminuer ces fatigantes corvées; mais pour les remettre un peu de ce qu'ils ont ſouffert, j'ordonne en attendant mieux, que les droits établis ſur les marchez, ſur les bâtimens, ſur le bois, ſur le bambou, ſur le thé, ſur le vernis, ſur le fer, ſoient dès à préſent abolis. Et parce que le Territoire des dépendances de notre Cour a plus ſouffert que tout le reſte; que c'eſt où les rebelles ont couru, ravagé, brûlé; je lui remets la moitié des droits de l'Eſté. Dans cet endroit de ces limites, où, quand je ſortis contre les rebelles, je m'arrêtai avec mon armée, les gens du lieu pourvûrent à tout avec ordre; ce fut un grand ſoulagement pour mes Troupes: qu'on érige là une Banniere qui rappelle à tout le monde & ma faute, & leurs bons ſervices. Que *Fong tien* ci-devant Bourg, ſoit Ville du troiſiéme Ordre, & porte le nom de *Tchi*; les Peuples qui en dépendent, ſeront exempts pour cinq ans de toute impoſition.

Le premier principe d'un ſage Gouvernement, c'eſt d'honorer la vertu. Rechercher avec ardeur les gens de vertu & de mérite, c'eſt le principal devoir du Prince: ce ſont des maximes reçûës de tout tems: je me les rappelle ſans ceſſe, j'y penſe jour & nuit; & je vois avec douleur qu'au lieu d'une vertu pure, l'artifice & la contention regnent encore principalement à ma Cour. Seroit-ce donc que dans ce ſiécle il n'y auroit point de vrais ſages? Non, ſans doute, il n'en manque pas; mais ils vivent dans la retraitte, ils n'ont point d'égard à mes paroles. Ils obſervent ma conduite, & c'eſt elle apparemment qui les empêche de ſe produire. Je recommande donc aujourd'hui inſtamment à tous les Magiſtrats de mon Empire, d'obſerver chacun dans ſon diſtrict, s'il n'y a point quelqu'un de ces ſages qui cachent dans la retraitte une vertu ſublime, & des talens rares; qui, contents de la vertu ſeule, la cultivent en particulier, ſans fard & ſans ambition. Autant qu'on y découvrira de ces ſages, qu'on m'en avertiſſe

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 532 sur 741

ſans y manquer: j'aurai ſoin de les inviter ſelon les Rits, & je n'omettrai rien pour les attirer à mon ſervice.

De plus ſi l'on découvre en quelqu'un, de quelque condition qu'il ſoit, une droiture & une franchiſe à l'épreuve, qui le rende propre à me repréſenter avec liberté tout ce qui ſera du bien commun; ou bien une intelligence profonde de nos anciens monumens, qui le rende capable de travailler avec ſuccès à former les mœurs des peuples; ou un génie ſingulier pour la guerre, qui en puiſſe faire aiſément un grand Général, je veux qu'on me les préſente.

Enjoignons pareillement à nos Magiſtrats de tenir un rôle exact des orphelins, des vieillards, des veufs & des veuves, & d'autres gens ſans appui, qui ſont hors d'état de gagner leur vie, & de les ſecourir tous, conformément à leurs beſoins. Nous enjoignons encore que les deux premiers Officiers de chaque Ville, ſe préſentent en perſonne à la porte de chaque vieillard au-deſſus de quatre-vingt-dix ans, pour s'informer de ſa ſanté & de ſes beſoins. Si quelqu'un, ſoit homme ou femme, excelle en la vertu propre de ſon état, particulierement les femmes en pudeur, & les enfans en piété filiale; notre intention eſt qu'à leur porte on érige une Banniere, & que toute leur vie ils ſoient exempts des corvées les moins diſpenſables.

Le propre de la Guerre eſt d'épuiſer un Etat, il convient donc maintenant plus que jamais de vivre frugalement, & d'uſer d'épargne; j'en veux donner l'exemple, en me retranchant pour le ſoulagement de mes ſujets. De tous les tributs & droits ordinaires, je ne leverai préciſément que ce qu'il faut pour l'entretien de mes Troupes, & pour les cérémonies reglées à l'égard de mes ancêtres. J'exempte abſolument mes ſujets du reſte, triſte & honteux d'être hors d'état, vû l'épuiſement de mes tréſors, de ſatisfaire mon inclination, en des récompenſes plus amples, & en de plus grandes largeſſes. Au reſte, ſi dans nos préſentes Lettres, il eſt échappé quelque choſe à notre attention, qui rende incomplet le bienfait de l'amniſtie; j'ordonne aux grands Officiers de notre Cour & de nos Provinces, de nous dreſſer un Mémoire exact de ce qui leur paroîtra convenable d'y ajoûter. En attendant, nous déclarons que quiconque, après la publication de ces préſentes, oſera, ſoit en juſtice, ſoit autrement, reprocher à quelqu'un ce que nous lui pardonnons, ſe rendra lui-même coupable, & ſubira la peine que ces fautes méritoient. Si dans les Montagnes ou ailleurs, on a recüeilli & caché des armes, ordonnons qu'on les produiſe dans le terme de cent jours, ſous peine d'être traitté comme criminel de rébellion. Enfin, comme ſuivans les anciens Réglemens, les Déclarations qui portent amniſtie, doivent faire cinquante lieuës (a) par jour; nous voulons que pour celle-ci ces Réglemens ſoient gardez, afin que juſqu'aux extrémitez de notre Empire, on en ſoit promptement inſtruit.

Une gloſe dit, que cette Déclaration cauſa une joie générale dans tout l'Empire; & que particulierement dans le *Chan tong* elle attendrit tellement les Officiers de guerre & les Soldats, qu'ils répandirent beaucoup de larmes.

(a) Le Chinois dit 500 *Li*. Or dix *Li* font une lieuë médiocre.

Les (a) premieres années du Regne de Te tſong *étant agitées de divers troubles, & ce Prince s'en attribuant la faute dans un entretien avec* Lou tché, *celui-ci lui dit :*

JE ſuis fort éloigné, grand Prince, de blâmer votre modeſtie. Vous imitez par là nos plus grands Princes *Yao* & *Chun*. Souffrez cependant que je vous diſe que c'eſt la conduite de vos Miniſtres qui trouble tout. Il indiqua nommément *Lou ki*. *Te tſong* prenant modeſtement la défenſe de ſon Miniſtre, que dites-vous là, dit-il, à *Lou tché*: vous vous oubliez de votre droiture : vous n'avez pas le courage de m'attribuer les malheurs préſens, vous les attribuez à d'autres : mais peut-être ne doivent-ils point s'attribuer aux hommes. De tout tems n'a-t-on pas reconnu que la proſpérité & la décadence des Empires, eſt reglée par l'ordre de *Tien* (Ciel ?) *Lou tché* ſe retira ſans répliquer : mais au bout de quelques jours il préſenta à l'Empereur l'écrit ſuivant.

Après avoir fait une expoſition vive des défauts du Gouvernement, il conclut ainſi.

Voilà, Prince, dans la vérité les cauſes des troubles & des révoltes. Le mal va plus loin que vous ne vous l'imaginez. Vous ſeul ignorez, combien il eſt grand. Pendant que des Troupes rébelles s'aſſemblent & marchent tambour battant, inſultent même votre Palais en plein jour, il n'y a pas à vos portes la moindre Garde qui s'y oppoſe, pas même une ſentinelle qui oſe crier, *qui va là*. Ces Officiers, par les yeux deſquels vous voyez, par les oreilles deſquels vous entendez, où ſont-ils ? Effrayez du danger dont ils ſont la cauſe, ils n'ont ni le ſoin de vous le découvrir tel qu'il eſt, ni le courage de le repouſſer au péril de leur propre vie. Oüi, je l'ai dit, & je le ſoutiens, vos Miniſtres ſont très-coupables : & c'eſt auſſi, j'oſe le dire, une faute en vous de rejetter tout ſur l'ordre de *Tien*, *Tcheoü*, l'exemple des méchans Princes, en faiſoit autant. Quand on lui repréſentoit que ſes déſordres & ſa cruauté le perdroient : c'eſt *Tien*, répondoit-il, qui m'a fait Empereur ; de lui dépend ma deſtinée. Nous trouvons au contraire, que le *Chu king* fait parler bien différemment un ſage Prince. Voici ce qu'il lui fait dire.

Tien (Ciel) regarde ce que je fais du même œil que le voyent mes peuples. *Tien* écoûte ce que je dis avec les mêmes ſentimens que l'entendent mes ſujets. Donc ce que voit *Tien*, & ce qu'il entend, c'eſt ce qui ſe paſſe parmi les hommes. Il ne faut pas imaginer en l'air un ordre de *Tien*, qui ne renferme point du tout les actions des hommes, & qui y ait aucun rapport. Non, rien ne ſeroit plus déraiſonnable que de négliger ſes devoirs, & de rejetter ſur l'ordre de *Tien*, ce qui ſuit naturellement d'une telle négligence. Le texte de *L'y king* dit : *Tien* lui eſt propice. Et Confucius commentant ce texte, dit : l'expreſſion *yeou* (*b*) ſignifie la même choſe que l'expreſſion *Tſou*. Mais qui ſont ceux que *Tien* aide ? Ce ſont ceux qui lui ſont ſoumis & dociles. Qui ſont ceux que les hommes ont coûtume de ſecourir ? Ce ſont ceux en

(*a*) Ceci eſt antérieur à la Déclaration ci-deſſus traduite. L'ordre du tems n'eſt pas rigoureuſement ſuivi dans le Livre d'où l'on tire ces pieces.

(*b*) L'une & l'autre ſignifie aider, ſecourir. Mais *Tſou* eſt plus vulgaire, *Yeou* plus relevé, & l'on s'en ſert pour marquer un ſecours plus qu'humain.

qui ils reconnoiſſent de la ſincérité & de la probité. S'étudier à la ſoumiſſion à l'égard de *Tien*, ne manquer jamais de bonne foi à l'égard des hommes, voilà par où l'on obtient du ſecours. *L'y king*, quand il s'agit du rapport de l'homme à *Tien*, & des ſecours ou des faveurs que celui-ci accorde ou refuſe à celui-là, met d'abord une action bonne ou mauvaiſe, à laquelle répond ſymboliquement ou quelque bonheur en récompenſe, ou quelque malheur en punition. D'où il eſt évident que les ordres de *Tien* à l'égard des hommes, ne ſont pas tels, qu'ils ne dépendent en rien des hommes mêmes. En effet a-t-on jama isvû un Etat, où regnât la raiſon & la vertu dans tous les ordres, que *Tien* en ce tems-là-même ait affligé de funeſtes troubles? Ou bien a-t-on vû jamais un Empire, où regnât par tout le déſordre, que *Tien* ait en même tems fait fleurir & joüir d'une paix profonde? Non, cela ne s'eſt jamais vû.

Que ſi Votre Majeſté doute encore de ce que je viens de dire; voici, ſans aller bien loin, de quoi lui faire toucher au doigt cette vérité. Depuis que par des guerres mal entrepriſes, & par des levées toûjours nouvelles, on a épuiſé les forces de votre Empire, allarmé, & mis en défiance vos ſujets; ce ne ſont que ſoupçons, qu'intrigues, que cabales de tous côtez. On croiroit voir une mer que la furie des vents agite. Tout le monde dit hautement dans cette grande Capitale, que pour peu que cela dure, il ne peut manquer d'arriver quelque triſte événement. Or, dites-moi, je vous prie, tous ceux qui parlent ainſi, ſçavent-ils l'art de deviner, & dans les Myſtérieux ſecrets de cet art ont-ils découvert l'ordre de *Tien*? Il eſt évident qu'ils ne parlent que ſur la diſpoſition des eſprits, & ſur l'état préſent des affaires. En cela ils ont raiſon. C'eſt de-là que naiſſent en effet les troubles & les révoltes, & non de ce qu'on appelle fatales révolutions des tems.

Je n'ignore pas ce qu'on dit qu'une longue & trop grande poſtérité amene le trouble; que du trouble naît le bon ordre; qu'il y a eu des Etats, dont la ruine n'avoit été précédée d'aucune autre calamité; que d'autres, malgré bien des dangers & bien des malheurs, ſont devenus floriſſans. Ce qu'il y a de vrai en tout cela, bien loin d'être contraire à ce que j'ai dit, s'y accorde parfaitement. Pourquoi dit-on, par exemple, que la proſpérité amene le trouble? C'eſt que trop de proſpérité, ſi l'on n'y prend garde, inſpire naturellement une confiance exceſſive, & une indolente ſécurité. En quel ſens, dit-on, que du trouble naît le bon ordre? C'eſt que les embarras réveillent & excitent l'attention, qu'ils inſpirent la vigilance, & donnent occaſion aux gens de mérite de faire uſage de leurs talens.

Pour faire une juſte application de tout ceci, il faudroit faire une longue expoſition des défauts & des déſordres, qui ſont la ſource des maux préſens. Cela n'eſt point néceſſaire. Ce que j'en ai indiqué au commencement de ce diſcours, ſuffit pour V. M. A quoi il faut penſer, c'eſt à vérifier encore aujourd'hui, que du trouble même peut naître enfin le bon ordre. Il y a moyen pour y réuſſir. Point de rigueur, beaucoup de vertu. Voilà le ſecret, je n'en ſçai point d'autre. Dans des extrémitez ſemblables à celles où ſont aujourd'hui les choſes, celui qui ſuit cette voie, ſe ſoutient & ſe releve: celui qui l'abandonne ſe perd. Il n'y a entre ces extrémitez aucun milieu qui ne ſoit dangéreux. Penſez-y ſérieuſement. Préferer à vos vûës particulieres le ſentiment général, ſuivre la raiſon pour guide & non votre inclination, éloigner de vous ces flateurs encore plus intéreſſez que diſerts, employer des gens d'un vrai zele, bannir le déguiſement & l'artifice de votre Cour & de vos Conſeils, y faire regner la ſincérité & la droiture, en donner vous même

même l'exemple. Voilà la grande route. Elle eſt aiſée à reconnoître ; on ne peut pas s'y méprendre. Il n'eſt pas beſoin pour y marcher avec ſuccès, d'épuiſer vos eſprits. Il ne faut qu'un peu de réſolution & de conſtance à ne vous en point détourner. Moyennant cela, j'oſe aſſûrer que vous n'avez rien à craindre, ni de vos Sujets, ni des fatales révolutions, auſquels vous ſemblez attribuer les maux préſens, & que votre regne ſera des plus heureux.

Le même Empereur Te tſong *parlant un jour à* Lou tché, *lui dit : Vous m'aviez ci-devant repréſenté que le Prince ne faiſant qu'un Corps avec ſes Sujets, & ſur-tout avec les Officiers qu'il employe ; il ne devoit point y avoir entr'eux de défiances, de ſoupçons, de réſerve ; qu'ainſi le Prince devoit avoir & faire ſentir une diſpoſition ſincere à profiter des avis de toute ſorte de perſonnes. Je l'ai fait. Qu'eſt-il arrivé ? Je ne ſçai combien de diſcoureurs en abuſent. Ils font trafic de leur éloquence, & ſemblent vouloir à ce prix acheter le droit d'être redoutables. Il faut bon gré mal gré que j'aie tort, & que ces Meſſieurs ſe faſſent valoir à mes dépens. Vous voyez que depuis quelque tems je laiſſe tomber les remontrances, ſans me déclarer ſur ce qu'elles contiennent. Ce n'eſt point que par indolence je me relâche dans le ſoin des affaires de mon Etat. La raiſon de mon ſilence eſt ce que je viens de vous dire.* Lou tché *quelques jours après préſenta ſur ce ſujet la remontrance ſuivante.*

PRINCE, j'ai toûjours oüi dire, qu'entre les hommes point de ſecours ſans confiance (*a*), point de confiance ſans ſincérité (*b*). Auſſi tous nos anciens ſages ont-ils fait un cas particulier de ces deux vertus. Une Tradition ancienne va juſqu'à dire, que par-là doivent commencer & finir toutes les affaires ; que ſans cela toutes les affaires doivent ceſſer. Si cela eſt vrai des moindres affaires entre le commun des hommes ; combien plus doit-il avoir lieu dans ce qui s'appelle affaires d'Etat ? Quoi donc, le Souverain dont le plus ferme appui, eſt la ſincérité & la droiture de ſes Sujets, & ſur-tout de ceux qu'il emploie, ſe peut-il diſpenſer de pratiquer ces vertus ? Non ſans doute, & V. M. me permettra de lui dire qu'Elle s'eſt mépriſe, en jugeant que ces vertus lui ont fait tort. On dit, & il y a en cela quelque choſe de vrai, que les Peuples ont peu de lumiéres : mais on peut auſſi dire avec vérité, qu'ils ſont ſur certaines choſes très-éclairez. S'agit-il d'eux-mêmes & de leurs devoirs ? Souvent ils ſe trompent, ou ils doutent. Mais quand il s'agit du Prince, alors rien ne leur échappe. Ils diſtinguent parfaitement ſes belles qualitez & ſes défauts. Ils percent toutes ſes inclinations bonnes ou mauvaiſes. Ils pénétrent dans ce qu'il a de plus ſecret, & le publient. Ils étudient toutes ſes actions & les imitent.

Ce qui eſt vrai des peuples en général, l'eſt bien plus en particulier du commun des gens que le Prince employe. Voyent-ils le Prince uſer de fineſſe à leur égard?

(*a*) *Sin* ſignifie croire, ſe fier, confiance, bonne foi, fidélité. La ſuite détermine ce ſens.

(*b*) *Tching* ſignifie ſincere, droit, ſolide, parfait, ſincérité, droiture. La ſuite détermine auſſi ce ſens.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 536 sur 741

Ils employent de leur côté l'artifice. Sentent-ils que le Prince a de la défiance? Ils s'obſervent, ils ſe ménagent. Occupez du ſoin de ſe maintenir, ils s'inquiettent peu du reſte, & ils n'ont d'attachement à leur devoir, & de zele pour le Prince, qu'à proportion qu'ils en ſont traittez avec honneur & avec bonté. Enfin comme l'ombre ſuit le corps qui la forme, & le ton la voix qui le donne; ainſi le commun de ceux que le Prince employe, ſe conforme à ſa conduite. Si un Prince peu ſincere & peu droit lui-même, exige de ſes Officiers de la ſincérité & de la droiture, il pourra les tromper la premiere fois; mais ils ne s'y fieront pas une ſeconde. Non, ce n'eſt qu'en pouſſant lui-même au plus haut dégré la ſincérité & la droiture, que le Prince peut s'aſſûrer de trouver ces vertus dans ceux qui le ſervent. Actuellement ſous votre Regne, un Officier de guerre oublie-t'il ce qu'il vous doit & à l'Etat? Vous envoyez contre lui d'autres qui le combattent & l'exterminent. Quelqu'un de vos Miniſtres & autres Officiers manque-t'il en des choſes graves? Vous lui faites faire ſon Procès. Dans ces conjonctures quoique ſouvent délicates, pourquoi ceux que vous chargez de vos ordres, s'en acquittent-ils exactement? Pourquoi font-ils ſans égard prompte juſtice aux coupables? C'eſt que ne trouvant en ces indignes Sujets qu'ingratitude, qu'artifice, qu'infidélité, ils voyent dans Votre Majeſté un Prince plein de bonté, de ſincérité, de droiture. Tant il eſt vrai qu'il importe infiniment de ne jamais s'écarter de ces vertus. Attachez-vous y donc, je vous en conjure, attachez-vous y inviolablement. Pratiquez-les avec conſtance: fallût-il pour cela de grands efforts, ils ſeront bien employez; & je ne puis croire que vous ayez jamais ſujet de les regretter.

L'ancienne Tradition dit: quel eſt l'homme qui ne faſſe point de fautes? Le point eſt de ſçavoir s'en corriger. *Tchoang ouei* dans nos anciens Livres, loüant la vertu de *Tching tang*, croit faire de lui un grand éloge, en diſant qu'il n'épargnoit rien pour ſe corriger. *Ki fou* voulant exalter le glorieux Regne de *Suen uang*, dit que ce qui manquoit à ce Prince, étoit abondamment ſuppléé par *Tchong chan fou* ſon premier Miniſtre. *Tching tang* certainement étoit un Prince d'une ſageſſe peu commune, & d'une éminente vertu. *Tchong ouei*, homme lui-même très-vertueux & très-éclairé, étoit Miniſtre de ce Prince, & devoit le bien connoître. Il ne va cependant point juſqu'à dire qu'il ne faiſoit point de fautes: il ſe contente de loüer ſon attention à les corriger. *Suen uang* fut auſſi un très-grand Prince. La Dynaſtie *Tcheou* tomboit: il eut l'honneur de la relever par ſon ſage Gouvernement. *Ki fou* étoit un homme intelligent, & bon connoiſſeur en ce genre. Cependant en loüant ſon Maître, il ne dit point qu'il ne lui manqua rien pour bien gouverner: il appuie ſur le ſoin qu'il eut de ſuppléer à ce qui lui manquoit par le ſecours d'un bon Miniſtre.

D'où l'on peut, ce me ſemble, conclure, que ſuivant l'idée de nos Anciens, rien n'eſt plus à eſtimer & à louer ſurtout dans un Prince, qu'une attention conſtante à ſe corriger de ſes défauts, & à réparer ſes fautes. Ils avoient certes raiſon d'en juger ainſi; car il n'eſt point d'hommes depuis les plus ignorans & les plus ſtupides, juſqu'à ceux qui ſont les plus éclairez, à qui il n'arrive quelquefois de ſe tromper & de faire des fautes. La différence des uns aux autres eſt principalement en ce que ceux-ci reconnoiſſant volontiers les fautes, en profitent, & s'en corrigent: au lieu que ceux là par une mauvaiſe honte, cherchent à les couvrir, & à les excuſer, ne penſent point à les réparer, & en commettent encore de plus grandes.

Dans une Antiquité moins reculée, les choſes tombant en décadence, la flatterie prévalut dans les Officiers, l'orgueil dans les Princes. Abandonnant comme de concert cette confiance ſincere qui

fleuriſſoit autrefois, & qui les uniſſoit ſi étroitement, ils ſubſtituerent en ſa place un reſpect de cérémonie. Il ne fut plus permis d'aborder le Prince, ou de le quitter, ſans avoir recours à de baſſes flatteries; mais auſſi ce ne fut plus que grimaces. Les gens de bien, comme plus droits & plus ſimples, ne purent s'accommoder de ce changement, & ils en ſouffrirent. Les méchans plus ſouples par interêt, en profiterent; leurs ſoupleſſes & leurs flatteries acheverent d'enyvrer les Souverains: leur cupidité & leur ambition fit en même tems naître entr'eux mille diviſions. Enfin il eſt difficile d'exprimer tous les maux que cauſa dès-lors, & qu'a cauſé depuis en divers tems cette complaiſance affectée, & cette artificieuſe flatterie malheureuſement ſubſtituée à cette honnête liberté, & à cette noble franchiſe qui regnoit anciennement, & qui devroit toujours regner à la Cour des Princes.

Tai tſong, un de vos plus illuſtres ancêtres, réünit dans un haut dégré la bonté & la juſtice; les vertus tant civiles, que militaires. Par ſa ſageſſe & par ſes exploits, il établit tellement la paix & l'ordre dans tout l'Empire, qu'on a vû peu de Regnes plus floriſſans. Cependant de quoi l'a-t'on principalement loué depuis ce tems-là? De quoi encore aujourd'hui le louë-t'on le plus? Vous ne l'ignorez pas; c'eſt de ſon ardeur à ſe procurer des remontrances, & de ſa maniere de les recevoir. Cela ſeul ne ſuffit-il pas pour faire comprendre à V. M. qu'il n'y a en effet rien de plus glorieux pour un Souverain, & que rien n'eſt plus capable d'éterniſer ſa memoire.

V. M. dit que ſes Officiers tournent tellement les choſes, que ce qu'il y a de bien, ils ont ſoin de ſe l'attribuer, & ce qu'il peut y avoir de mal, ils le font tomber ſur le Prince. C'eſt une faute en eux, je l'avouë: mais cette faute après tout, au lieu d'obſcurcir votre vertu, peut ſervir, ſi vous le voulez, à en relever l'éclat. Admettre des Remontrances ainſi conçûës, n'en point témoigner de chagrin, les laiſſer courir à l'ordinaire, eſt un trait digne de vous, & qui ne peut que vous faire honneur. Au reſte que gagneriez-vous à prendre le parti contraire? En rejettant ces Remontrances, les empêcheriez-vous de courir? Pour moi, je crois au contraire, que cela ne contribueroit pas peu à les faire mieux connoître. Vous éviteriez à la vérité par-là d'en voir venir de ſemblables, mais vous vous expoſeriez en même tems à n'en plus recevoir d'utiles. Faut-il pour ſi peu de choſe ſe fermer la porte aux avis?

Le vrai Sage eſt attentif à ne ſe point relâcher, pas même dans les moindres choſes: il ménage tout le monde, & ne chagrine perſonne. Le Diſcours le mieux tourné ne fait point d'impreſſion ſur lui, ſi le fonds n'en eſt appuyé ſur la raiſon, ou ſur l'expérience. Quand l'une & l'autre autoriſent les propoſitions qu'on lui fait, il ne ſe rebute point du mauvais tour, & des expreſſions peu choiſies. Trouve-t'il quelqu'un qui donne dans ſes vûës? il ne conclut pas pour cela qu'il ait raiſon. Un autre y eſt-il contraire? Il ne conclut pas qu'il ait tort. Il ne ſe laiſſe point ébloüir par l'extraordinaire & le ſingulier pour l'embraſſer, ni tellement prévenir contre ce qui paroît vulgaire & commun, que préciſément pour cela il le rejette. Un homme lui fait en termes groſſiers & même durs, un diſcours qui lui paroît vague, & dont on ne voit point aſſez le but: il n'oſe encore prononcer que c'eſt un impertinent: un autre en termes obligeans lui fait des propoſitions qui lui ſemblent nettes, & dont l'avantage lui paroît conſidérable & certain: il ne ſe preſſe pas pour cela d'aſſûrer qu'il eſt habile homme, & qu'il faut ſuivre ce qu'il propoſe. Il examine tout à loiſir; il peſe tout mûrement; après quoi il prend de chacun ce qu'il y a de de bon à prendre. C'eſt en gardant cette méthode qu'un Prince peut ſe promettre de n'ignorer rien de ce qu'il importe qu'il ſçache.

Au contraire les préventions qui ſont

dangereuſes pour tous les hommes, le ſont à plus forte raiſon pour un Prince: les plus ordinaires ſe réduiſent à quatre; ſçavoir, prévention de confiance outrée, prévention de ſoupçon, prévention de mépris, & prévention de paſſion. Un Prince s'eſt-il livré à quelqu'un? Il approuve ſans grand éxamen, tout ce que ce quelqu'un lui dit, & ſouvent cette approbation a de fâcheuſes conſéquences. Un homme au contraire eſt-il ſuſpect? Il a beau propoſer de bonnes choſes, & les appuyer ſolidement: comme ſes intentions ſont ſuſpectes, on ne peſe point ſes raiſons. Fait-on peu cas d'un homme? On mépriſe ce qu'il propoſe, & l'on y perd ſouvent beaucoup. Un Prince eſt-il poſſedé d'une paſſion; veut-il trop fortement une choſe? Quiconque le ſert en cela, eſt dans l'honneur & dans les emplois, quelque indigne qu'il en puiſſe être. Un Prince qui ſuit ainſi au préjudice de la raiſon, ſes paſſions & ſes préjugez, devient odieux aux gens de mérite & de probité; ils ne s'attachent plus à le ſervir. Le moyen qu'il réuſſiſſe à bien gouverner!

Il eſt du devoir d'un bon Sujet de chercher à ſe rendre utile à ſon Prince. Son inclination & ſon intérêt s'accordent en cela avec ſon devoir. Ainſi communément il a envie d'approcher du Prince, de s'en faire connoître, & de lui communiquer ſes vûës. Les Princes de leur côté pour l'ordinaire, cherchent à bien connoître leurs gens. Il arrive cependant aſſez ſouvent, que tel, quoiqu'homme de mérite, a de la peine à trouver accès auprès du Prince; & que celui-ci n'en a guéres moins à bien connoître ceux qu'il employe. D'où cela vient-il? De neuf défauts, dont ſix regardent le Souverain, & trois les Sujets. Vouloir l'emporter en tout genre ſur tout le monde, faire parade de ſon eſprit, contredire & diſputer, n'aimer point à entendre ſes véritez; avoir une fierté trop ſévere, ou une humeur trop violente. Voilà les ſix défauts du côté du Prince. Ils en produiſent trois dans ſes Officiers; une artificieuſe flatterie, une réſerve intéreſſée, une lâche timidité; défauts qui éteignent le zele dans les Sujets, & ſont en même tems pour le Prince un grand obſtacle à bien connoître ſon monde. Se bien connoître en gens, eſt une choſe ſi difficile, que *Yao* même y fut embarraſſé. Un Prince ſujet aux défauts que j'ai indiquez, ne laiſſe pas de ſe flatter quelquefois d'avoir pénétré le fort & le foible de ſes Officiers par une objection qu'il leur fait, & par une réponſe qu'il en tire. O! qu'il ſe trompe!

Enfin vouloir bien gouverner, & ne pas mettre ſon principal ſoin à gagner le cœur de ſes Sujets, c'eſt s'y prendre mal. Jamais ſans cela aucun Prince n'y a réuſſi. Mais pour gagner le cœur de ſes Sujets, comment s'y prendre? Il faut qu'il s'étudie à prévenir & à rechercher les gens de mérite, qu'il aille comme au devant d'eux pour les attirer à ſon ſervice: je dis prévenir & rechercher les gens de mérite; car s'il en uſoit de la ſorte à l'égard de tout le monde indifféremment; les gens de mérite ne viendroient point. Rien donc n'eſt plus important pour un Prince, que de bien diſtinguer le vrai mérite. Cela eſt certain. Mais il n'eſt pas moins certain qu'il s'y trompera ſouvent, s'il hait les avis ſinceres, & s'il aime à être flatté. On gagne pour l'ordinaire à s'accommoder aux idées du Souverain, & à flatter ſes inclinations. S'y oppoſer, & lui dire quelques véritez déſagréables, eſt toujours choſe dangereuſe & délicate; ſouvent on s'en trouve mal. Il y a à la vérité de ſages Princes, ſous qui le contraire arrive, de qui la vérité bien loin d'avoir à craindre, reçoit toûjours des éloges & des récompenſes. Cependant ces Princes mêmes ont encore lieu d'appréhender que le zele de leurs Sujets ne ſe porte trop à les ménager. Que ſeroit-ce ſous un Prince, qui par ſes ſoupçons, par ſes chagrins, & par ſes ſaillies, comme par autant de barrieres, arrêteroit ce zele.

L'EMPEREUR

L'EMPEREUR *Cang hi* dit ſur ce Diſcours : Quant aux principes, rien de plus juſte, & de plus précis.

La ſeconde des années nommées Yuen ho, *il y eut des plaintes contre les Grands Officiers des Provinces. On les accuſoit de vexer les peuples, & d'en tirer pour eux-mêmes de groſſes ſommes, ſous prétexte de quelques dons gratuits qu'ils procuroient à l'Empereur :* Hien tſong *qui régnoit alors, publia une Ordonnance, où il gémiſſoit fort ſur ce déſordre. Elle finiſſoit par une défenſe expreſſe à tous les Grands Officiers des Provinces de rien offrir à la Cour, au-deſſus de ce qui étoit reglé, & de s'en tenir exactement aux tems marquez pour les levées ordinaires. Malgré cette Ordonnance qui fut publiée au Printems, dès l'Eté ſuivant* Fei kiun *qui commandoit dans le Territoire de* Yang yang, *comptant ſur un Officier du Palais, qui étoit à lui, fit offrir ſecrettement à l'Empereur des Baſſins & d'autres Meubles d'argent, peſans plus de dix mille onces. Tout fut reçû ; mais le ſecret ne fut pas gardé.* Li kiang *tenant la plume au nom de pluſieurs autres, & de concert avec eux, préſenta à* Hien tſong *le Placet ſuivant.*

PRINCE, parmi les grandes qualitez, & les éminentes vertus, qui vous rendent égal ou ſupérieur à tant de Rois vos Prédéceſſeurs ; tout votre Empire admire ſur-tout cette pénétration ſinguliere, qui vous rend ſi éclairé ſur les miſeres de vos peuples, & cette bonté maternelle qui vous porte ſans ceſſe à les ſoulager. D'indignes Officiers abuſant de votre nom, outre les Droits ordinaires, levoient ſur vos peuples de groſſes ſommes. Un préſent qu'ils vous offroient, ſervoit de voile à couvrir leur avarice : la meilleure partie entroit dans leurs coffres. Ce déſordre n'a pû échapper à vos lumieres ; & vous n'en avez pas été plûtôt inſtruit, que pour y remédier efficacement, vous avez défendu qu'on vous offrît rien au-delà des Droits ordinaires, qui ſe recüeillent aux tems marquez. Votre Ordonnance ſur cela publiée le Printems dernier, a tiré des larmes de joye. Vos peuples en la liſant, ou en l'entendant lire, ont fait éclater hautement leur reconnoiſſance par des fêtes & des chanſons. Nous voyons, ſe ſont-ils dit les uns aux autres, nous voyons revenir les plus heureux tems. Célébrons la vertu & les bienfaits du Prince qui les fait revivre.

Ce ſont-là les ſentimens, que produiſit dans le cœur de vos Sujets, votre Ordonnance du Printems dernier. Mais aujourd'hui que vous l'abrogez vous-même en recevant les préſens de *Fei kiun*, que croyez-vous qu'on publie ? On dit qu'il n'y a point à compter ſur vos Ordonnances ; que vous ne voulez que ſauver les apparences, & que l'envie d'amaſſer l'emporte chez vous ſur tout le reſte. Qu'y a-t'il de plus injurieux à votre vertu ? *Fei kiun*, à en juger par cette action, n'eſt pas un bon Officier ; il y a de l'artifice dans ſa conduite à votre égard. Pourquoi, contre une Ordonnance ſi préciſe & ſi récente, vous préſenter cette argenterie ? Le moins qu'on en puiſſe dire, c'eſt qu'il l'a fait pour vous ſonder, & pour prendre lui-même ſon parti ſelon celui que vous prendrez. Si

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 540 sur 741

l'Empereur ne reçoit point le préſent, ſe ſera-t'il dit à lui-même, il faudra marcher droit, & faire ſon devoir; s'il le reçoit, ſon Ordonnance n'eſt que pour la forme; il eſt bien aiſe qu'on lui donne: nous pouvons aller notre train, & tirer à notre ordinaire ſur ceux qui nous ſont ſoumis. Or agir & raiſonner de la ſorte, n'eſt-ce pas manquer d'obéiſſance, de fidélité, & de droiture? En un mot, n'eſt-ce pas un crime?

Cependant comme *Fei kiun* eſt un de vos plus grands Officiers de guerre, & des plus accréditez; que d'ailleurs il occupe un poſte important par le voiſinage des étrangers: ſi pour ces raiſons ou pour d'autres, vous ne voulez pas le punir ſelon les Loix, du moins eſpérons-nous de V. M. que pour maintenir votre Ordonnance en vigueur, pour inſtruire de nouveau les Provinces de vos véritables intentions, & pour ne pas décrier votre Gouvernement, il vous plaira de faire expédier dans les formes un ordre précis & preſſant, pour que l'argent envoyé par *Fei kiun* ne reſte point dans le Palais, mais ſoit remis ſans délai aux Tréſoriers ordinaires.

HIEN TSONG ayant lû ce Placet, en fut dabord ſurpris, & un peu émû: mais ſe tranquilliſant auſſi-tôt, il fit entrer *Li kiang* & lui dit:

Le nombre des affaires eſt ſi grand, qu'il eſt difficile d'avoir ſur toutes une mémoire bien préſente. J'ai en effet permis qu'on reçût ce qu'a préſenté *Fei kiun*: mais c'eſt pure faute d'attention. Pour *Fei kiun* il eſt excuſable par un endroit: quand il a fait partir ſon préſent, mon Ordonnance étoit encore en chemin, & n'étoit pas parvenuë juſqu'à lui: au reſte conformément à votre Placet, cet argent ſera remis ſans délai aux Tréſoriers ordinaires. En effet ce jour-là même la choſe s'exécuta, & l'Empereur en donna avis à tous les Miniſtres d'Etat, par un écrit conçû en ces termes.

Voici tant de piéces d'argenterie que *Fei kiun* m'a fait préſenter. Cela eſt contre mes ordres. Mais parce qu'avant qu'il les eût reçûs, ſes gens étoient en chemin, il étoit moins coupable, & je lui pardonne. Quand à ladite argenterie, nous vous faiſons ſçavoir que ſuivant nos ordres, elle ſe remet actuellement aux Tréſoriers ordinaires.

Cette Déclaration de l'Empereur ſurprit agréablement tous les Miniſtres. Ils l'en féliciterent tous en commun par un écrit fait exprès: & l'on apprit avec joie, tant à la Cour que dans les Provinces, la facilité du Prince à ſe rendre aux remontrances.

Voilà ce que rapporte dans une gloſe hiſtorique un de ceux, qui, ſous les ordres de l'Empereur *Cang hi*, a préſidé à l'édition du recüeil d'où ces piéces ſont tirées. On cite en marge deux Auteurs de réputation, qui diſent que ce n'étoit pas la premiere fois qu'*Hien tſong* avoit fait ſur cette matiere des Ordonnances, qu'il étoit bien aiſe qu'on n'obſervât pas. Ils parlent de cet Empereur comme d'un Prince décrié dans l'hiſtoire, pour aimer à recevoir, & pour ſe laiſſer gouverner par ſes Eunuques. Ce dernier mal étoit ſans contredit le plus grand, dit *Hou yn*, & le principe de l'autre. *Li kiang* & les autres auroient mieux fait dans leur remontrance, d'aller droit à la racine du mal. Faute de cela, leurs remedes n'eurent qu'un aſſez mauvais effet.

Le même Empereur Hien tſong *ayant reçû je ne ſçai quel os, qu'on diſoit être un os de* Foë, (*a*) *le fit entrer en cérémonie dans les appartemens intérieurs de ſon Palais, l'y garda trois jours avec grand reſpect, puis le fit porter ſolemnellement dans un Temple de cette ſecte. Peuples, Lettrez,* Kong, (*b*) Vang *applaudirent à la Feſte en aſſez grand nombre.* Han yu, *qui n'étoit que* Che lang *dans le Tribunal des crimes, préſenta à l'Empereur la remontrance ſuivante.*

PRINCE, qu'il me ſoit permis de vous repréſenter avec reſpect, que la doctrine de *Foë* n'eſt dans le fond qu'une vile ſecte de quelques peuples barbares. Ce n'eſt que ſous les derniers *Han* qu'elle s'eſt gliſſée dans notre Empire. Du moins eſt-il très certain qu'anciennement elle n'y étoit point connuë. *Hoang ti* regna, a ce qu'on dit, cent ans, & en vécut cent dix. *Chao hao* regna 90. ans, & en vécut cent. *Tchuen hio* regna 79. ans, & n'en vécut que 98. *Ti ko* regna 70. ans, & en vécut cent cinq. *Yao* regna 90. ans, & en vécut 118. *Chun* & *Yn* vécurent auſſi chacun cent ans. Sous ces grands Princes, l'Empire joüiſſoit d'une paix profonde : leurs Sujets heureux & contents vivoient juſqu'à une extrême veilleſſe. Cependant on ne ſçavoit point alors à la Chine ce que c'étoit que *Foë* & ſa ſecte. *Tching tang* premier Empereur des *Chang* vécut auſſi ſes cent ans. *Ven vang* & *Vou vang*, les premiers des *Tcheou* vécurent, l'un 97. ans, & l'autre 93. Ce ne fut aſſurément pas *Foë* qui les fit vivre & regner long-tems : on ne connoiſſoit point encore *Foë* dans la Chine.

Ming ti au contraire n'a regné que 18. ans. Ses deſcendans toûjours en trouble, ſe ſuccederent aſſez promptement les uns aux autres, & perdirent bien-tôt l'Empire. Le culte de *Foë* ne finit point avec la Dynaſtie *Han*. Au contraire, il ne fit que croître. Cependant en très-peu de tems il y eut pluſieurs Dynaſties, les *Song*, les *Tſi*, les *Leang*, les *Tchin*; & de tant de Princes, il n'y eut que *Leang vou ti* qui regna long-tems. Le Prince par attachement pour la ſecte *Foë*, ceſſa de tuer des animaux même pour les *Tſi* (*c*) de ſes ancêtres. Il ſe réduiſit à ne faire qu'un repas par jour, & à n'y manger que des légumes ou des fruits. Enfin, juſqu'à trois fois pendant ſon regne, il deſcendit, pour honorer *Foë*, à des baſſeſſes indignes de ſon rang. Aquoi aboutit enfin tout cela? Il fut aſſiegé dans *Tai tching*, & y fut ſerré de ſi près par *Heou king*, qu'il ſe vit mourir de faim, & ſon Empire paſſa à d'autres. Ces Princes qui fondoient leur félicité ſur l'honneur qu'ils rendoient à *Foë*, n'en ont été que plus malheureux. Concluons donc que ſervir *Foë*, c'eſt au moins une choſe inutile.

L'illuſtre Fondateur de notre Dynaſtie *Tang*, ſe voyant Maître de l'Empire, eut la penſée d'exterminer cette ſecte. Il mit cette affaire en délibération. Mais par malheur ceux qui ſe trouverent alors en place, étoient des gens dont les vûës étoient bornées. Ils étoient peu verſez dans l'antiquité, & pour la plûpart, peu inſtruits de la doctrine de

(*a*) Nom d'un Sectaire, & de ſa ſecte venuë des Indes.

(*b*) Titre d'honneur après les *Heou*, Roi, mais feudataire. Aujourd'hui ce n'eſt qu'un titre : ils n'ont point d'Etat.

(*c*) On dit que pour y ſuppléer, il faiſoit faire de pâte les animaux qui étoient marquez pour ces cérémonies.

nos anciens Rois, ſi convenable à tous les tems ; au lieu de profiter des bonnes diſpoſitions de *Kao tſou*, pour purger la Chine de cette erreur, ils laiſſerent tomber la propoſition. Que je leur en veux de mal quand j'y penſe !

V. M. que tant de ſageſſe & tant de valeur mettent au-deſſus de la plûpart des Princes, qui ont regné depuis bien des ſiécles, V. M. dis-je, au commencement de ſon regne, défendit que cette ſecte ſe bâtit de nouveaux Temples, & qu'aucun de vos Sujets dans la ſuite ſe fit Bonze. Cela me faiſoit croire & dire avec joie, qu'enfin les vûës de *Kao tſou* s'exécuteroient ſous votre regne. Vos ordres cependant juſqu'à préſent ſont demeurez ſans effet. C'eſt déja trop de condeſcendance. Mais de plus, comment avez-vous pû en venir à les annuller vous-même, en donnant ſi ouvertement dans une extrémité toute oppoſée ? C'eſt, dit-on, par ordre de V. M. que tous les Bonzes s'aſſemblent ſolemnellement, pour conduire en proceſſion dans l'intérieur de votre Palais un os de *Foë* que vous y voulez placer avec honneur dans une ſalle exhauſſée. Malgré mon peu de lumieres, je ſçai que V. M. quoiqu'elle ordonne cet appareil de vénération, ces proceſſions, & ces prieres, n'eſt dans le fond nullement attachée à la Secte de *Foë*. Je vois bien que ce qu'elle en fait, ce n'eſt que pour rendre plus ſolemnelle la joie qu'a cauſé dans tous les cœurs l'abondance de cette année. Vous accommodant à cette diſpoſition, vous avez voulu donner quelque ſpectacle & quelque divertiſſement nouveau, & c'eſt pourquoi vous avez permis cet appareil de cérémonies extraordinaires.

Car enfin y a-t'il de l'apparence qu'un Prince auſſi éclairé que vous l'êtes, y ait réellement aucune foi ? Non, & j'en ſuis bien perſuadé. Mais le peuple aveugle & groſſier eſt auſſi facile à ſéduire, qu'il eſt difficile à redreſſer. Lorſqu'il voit que V. M. rend extérieurement ces honneurs à *Foë*, il ſe perſuade qu'en effet vous l'honorez véritablement ; il ne manquera pas de dire : Notre Grand & Sage Empereur, ſe donnant tant de mouvement pour honorer *Foë* ; nous, petit peuple, qui ſommes-nous pour épargner nos corps & nos vies ? Il n'en faudra pas davantage, pour qu'on les voye par dixaines & par centaines ſe brûler la tête & les doigts. Ce ſera à qui diſſipera le plûtôt ce qu'il aura, pour ſe revêtir d'un habit de Bonze. Du moins depuis le matin juſqu'au ſoir le chemin des Bonzeries ſera continuellement rempli de pelerins. On verra jeunes & vieux y courir en foule, & par la crainte de l'avenir s'y dépoüiller de tout ce qu'ils ont. Ils iront encore plus loin, & ſi l'on n'y met ordre par de rigoureuſes défenſes affichées dans toutes les Bonzeries, il ſe trouvera des gens aſſez ſimples pour ſe taillader les bras, & d'autres parties du corps en l'honneur de *Foë*.

Ces abus, vous le voyez, nuiroient fort aux bonnes mœurs, renverſeroient la police, & nous rendroient ridicules à tout l'Univers. Qu'étoit *Foë* de lui-même ? C'étoit un Barbare étranger, dont la langue & les habits différoient des nôtres. Jamais il n'a ſçu parler, ni entendre cette langue, que nous ont tranſmiſe nos anciens Princes : jamais il n'a porté d'habits faits ſuivant les regles de ces grands hommes. Il a ignoré ou négligé les plus eſſentiels devoirs du Prince au ſujet, & du fils au pere.

Enfin ſuppoſons que ce *Foë* vive encore, & que ſon Prince l'ait député, pour venir de ſa part à votre Cour vous rendre hommage, comment V. M. le recevroit-elle ? Tout au plus, après une courte audience, où elle le traitteroit en hôte ſuivant les Rits ; elle lui feroit préſent d'un habit complet, lui donneroit une eſcorte qui veilleroit ſur ſa conduite, & qui le reconduiroit juſqu'à nos frontieres, ſans lui laiſſer la liberté de travailler à ſéduire vos peuples. Voilà comme vous traitteriez ce *Foë* vivant & envoyé par ſon Prince. Pourquoi tant d'années après ſa mort le révérer ſi extraordinairement ?

traordinairement? Quelle bienſéance y a-t-il, que les triſtes & ſales reſtes de ſon cadavre, un os pourri, entre en pompe en votre Palais, & pénetre même juſques dans l'intérieur, dont la clôture eſt ſi ſévere? Confucius diſoit: reſpectez les *Kouei chin*, mais ne les approchez point. On a vû dans l'antiquité un *Tchu heou* ſe trouvant obligé de faire hors de ſes Etats une cérémonie funebre, en craindre de fâcheuſes ſuites; & pour ſe raſſurer contre ce mauvais augure, faire venir un de ces *Ou*, qui, en employant le Peſcher, l'herbe *Lie*, & certaines formules, détournent les infortunes.

Aujourd'hui V. M. ſans prendre aucune précaution, & ſans la moindre néceſſité, approche d'un oſſement ſale & infect, & s'arrête à le regarder. Tous vos Officiers cependant ſe taiſent & vous laiſſent faire. Les *Yu ſſeë* même, qui par leur emploi ſont plus obligez de parler, ne vous font pas ſur cela un ſeul mot de remontrance. Véritablement j'en rougis de honte. Remettez, je vous en conjure, remettez cet os à vos Officiers de juſtice; qu'ils le jettent au fond des eaux, ou qu'ils le brûlent. Coupez ainſi la racine du mal. Faites ceſſer dans votre Empire les doutes & les ſoupçons que vous y avez fait naître. Prévenez la Poſtérité contre ces erreurs; & vérifiez par votre exemple, que les ſages du premier ordre dans les réſolutions qu'ils prennent, & dans leur exécution, paſſent de beaucoup le commun des hommes. O que cela ſeroit beau & gracieux pour vous! O quelle joye ce ſeroit pour moi & pour ce qu'il y a de gens vraiment zélez! N'en craignez point de fâcheuſes ſuites. Je les prens toutes ſur moi. Si *Foë* peut réellement quelque choſe, qu'il décharge ſur moi toute ſa colere. *Chang tien*, qui nous voit de près, eſt témoin que mes ſentimens répondent à mes paroles, & que je ſuis incapable de m'en dédire. Heureux ſi V. M. vouloit bien ſe rendre à ma très-inſtante priere: je ne ſçaurois alors lui témoigner aſſez de reconnoiſſance.

HIEN TSONG ayant lû cet Ecrit, entra en groſſe colere. Il vouloit faire mourir *Han yu*. *Tſoui kiun*, *Fei tou*, & quelques autres appaiſerent enfin l'Empereur. Il ſe contenta d'éloigner *Han yu*. On lui donna dans les Provinces un emploi beaucoup au-deſſous de celui qu'il avoit à la Cour.

SUR ce diſcours de *Han yu*, l'Empereur *Cang hi*, dit: les expreſſions en ſont fermes & pleines de droiture: le fond en eſt raiſonnable & ſenſé. Il devroit ſuffire pour faire revenir des erreurs vulgaires, comme il a ſuffi pour faire eſtimer ſon Auteur, le premier homme entre les Lettrez de ſa Dynaſtie.

Je laiſſe aux Lecteurs à juger & du diſcours de *Han yu*, & de ce qu'en dit l'Empereur: on connoîtra par là comment les Chinois s'y prennent, quand il s'agit de réfuter des Religions Etrangeres.

Yuen tching *étant un des Cenſeurs par office, préſenta à l'Empereur le Diſcours ſuivant.*

NOs anciens Rois, en établiſſant pour le bien commun différens emplois, prétendoient que chacun s'acquitteroit du ſien avec exactitude & fidélité, & que ceux qui y manqueroient en ſeroient privez & punis même de mort. Aujourd'hui, parmi tous les Officiers de votre Empire, nous autres

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 544 sur 741

Cenſeurs ſommes ſans contredit ceux qui occupent le plus vainement quelques places à votre Cour, & qui touchons le plus gratuitement nos appointemens. Il n'en étoit pas de même ſous *Tai tſong*. Ce Prince l'honneur de votre maiſon, avoit pour cenſeurs *Ouang kouei* & *Oei tching* Il les avoit preſque toûjours près de ſa perſonne, même dans ſes tems de relâche. Il les employoit ſi fort, qu'il ne formoit aucune entrepriſe, & ne donnoit aucun ordre, ſans avoir pris leur avis. Auſſi dequoi n'étoit pas capable la pénétration de ce Prince, aidé des lumiéres de ces deux grands hommes ? Rien de mieux concerté que les deſſeins qu'on prenoit ſous ce glorieux regne. Rien de mieux conçû que les Déclarations & les Ordonnances qu'on publioit. *Tai tſong* en uſant de la ſorte avec les Cenſeurs, craignoit encore de faire trop peu. Les trois premiers Ordres s'aſſembloient-ils pour quelque importante délibération ſur les affaires de la guerre ? Il vouloit qu'un des Cenſeurs y aſſiſtât, & lui en fit ſon rapport. Les grands Officiers qui par le rang qu'ils tiennent, ſont comme les yeux, les oreilles, & les bras du Souverain, avoient alors dans *Tai tſong* non-ſeulement un Chef attentif, mais un bon pere, qui les attachoit à ſa Perſonne par une tendreſſe bienfaiſante, & qui les animoit à ſon ſervice par une confiance parfaite. Comme on rejettoit avec liberté dans les conſeils, ce qui ſe propoſoit de mauvais, vînt-il du Prince, on y embraſſoit avec ardeur tout ce qui s'y propoſoit de bon. Le ſuccès par-là étoit ſi ſûr, qu'en moins de quatre ans on vit un ordre admirable dans tout l'Empire ; & les Chefs de ces Barbares nos voiſins vinrent eux-mêmes avec leurs armes faire eſcorte à notre Empereur. Quelle étoit la cauſe d'un ſi grand & ſi promt ſuccès ? Etoit-ce la force des armes ? Non. C'étoit l'accès que donnoit le Prince, la maniere dont il recevoit les conſeils, & le zéle de ſes Officiers, particulierement de ſes Cenſeurs à lui en donner de bons.

Dans les tems où nous ſommes, que les choſes ont bien changé à cet égard ? Toute la fonction des Cenſeurs ſe réduit preſque aujourd'hui à paroître dans leur rang en certaines cérémonies. Cependant quel eſt le devoir de leur Charge dans ſon établiſſement ? C'eſt d'obſerver avec ſoin le Prince, & ce qui peut lui échapper, ſoit dans ſa conduite perſonnelle, ſoit dans ſon gouvernement, pour y ſuppléer par leurs avis. C'eſt de propoſer ouvertement en pleine Audience & en plein conſeil les points capitaux & eſſentiels, & quelques autres en particulier par écrit & ſous le ſçeau. Depuis quelques années, plus d'Audiences, ni de Conſeils, comme auparavant : plus de voye reglée pour les écrits.

Voici donc à quoi ſe réduit la Charge de Cenſeur. Quand on a publié quelque Ordonnance nouvelle, qu'on a fait quelque retranchement, ou quelque établiſſement extraordinaire ; ſi les Cenſeurs y trouvent à redire, ils peuvent par écrit & ſous le ſçeau, en repréſenter les inconvéniens, & propoſer leur avis. Hélas ! dis-je ſur cela, quand j'y penſe, lors même qu'on avoit la liberté de raiſonner avec le Prince ſur les affaires, & de lui ſuggérer des précautions contre les dangers futurs ; enfin, lorſque dans des conſeils & dans des audiences particulieres, on travailloit avec le Prince au Gouvernement de l'Etat ; il ne laiſſoit pas d'arriver encore qu'on avoit aſſez de peine à faire fléchir ſon autorité ſouveraine, à lui faire quitter une idée priſe, & à ſe ſoutenir auprès de lui contre l'artifice & la calomnie. Comment par une ſimple remontrance, & quelques avis donnez ſous le ſceau, faire révoquer des Ordonnances publiées, faire caſſer des choſes établies, & s'attirer de la part du Prince une de ces Déclarations honorables, dont on avoit autrefois tant d'exemples, mais qui ſont aujourd'hui ſi rares ? Non, ce n'eſt pas une choſe à eſpérer. Cela paroît aujour-

d'hui ſi peu praticable, que celui qui fait des remontrances, ou donne des avis ſur le Gouvernement, eſt regardé comme un avanturier, ou même comme un broüillon. Les choſes étant ſur ce pied-là, malgré mon peu de mérite, je ne puis m'empêcher de rougir d'occuper ſi vainement la place qu'occupoient ſous *Tai tſong*, *Ouang-Kouei* & *Oei thing*. Si Votre Majeſté nous regarde moi & mes Collégues, comme gens incapables de l'aider, & indignes de l'approcher ; nous ſommes conſéquemment indignes de tenir à votre Cour le rang que nous y tenons, il faut nous caſſer & nous en bannir.

Que ſi V. M. m'a mis en place dans la vûë que je lui pourrois être utile. Si c'eſt dans cette même vûe qu'elle me continuë les appointemens & les honneurs attachez à cet emploi, je la ſupplie de me donner lieu d'en remplir les fonctions les plus eſſentielles. Ci-devant les premiers Cenſeurs étoient du Conſeil Privé, comme les premiers Miniſtres. Outre que les premiers Cenſeurs étoient fort ſouvent auprès du Prince, il les appelloit de tems en tems par un ordre exprès : il les recevoit toûjours avec un air plein de bonté, qui leur répondoit, pour ainſi dire, que leurs avis ſeroient bien reçus. S'il plaît à V. M. de rétablir les choſes ſur ce pied-là, je m'efforcerai de mon côté de répondre à ſes bontez, & de remplir dignement les fonctions de mon Emploi, je lui expoſerai mes foibles vûës, & peut-être ſerai-je aſſez heureux pour lui en propoſer quelques-unes qu'elle jugera utiles pour ſon ſervice. Que ſi V. M. après en avoir fait l'expérience, ne trouve, en ce que je propoſerai, rien que de frivole & de peu important ; qu'Elle m'en puniſſe, à la bonne heure, & me faſſe mourir dans les ſupplices. Il me ſera moins dur de quitter ainſi la place de Cenſeur, que de l'occuper comme je fais.

Placet préſenté à un Empereur de la Dynaſtie Tang *pour faire mettre* Han ouen (*a*) Kong *au nombre de ceux qui accompagnent Confucius dans les Edifices érigez en ſon honneur.*

LEs Sages du premier Ordre ſont bien aiſe d'être connus, pour que leur ſageſſe ſoit utile. Et ce qui eſt admirable, tôt ou tard on leur rend juſtice. Quelques-uns ſont en place pendant leur vie, & font la gloire & le bonheur de leur tems ; après quoi on les oublie, ou peu s'en faut. D'autres aſſez négligez pendant leur vie, ſont en honneur après leur mort ; & leur mémoire pendant bien des années eſt de plus en plus célébre. Confucius a été de ces derniers. Depuis les *Han* (*b*) juſqu'aux *Souy*, les plus hauts titres que les Empereurs lui ayent donnez, ſont ceux de *Kong* (*c*) & de *Heou*. Enfin, ſous notre Dynaſtie *Tang*, on lui a donné le titre de *Vang* *. On a changé à proportion les titres de ſes Diſciples. On les a fait *Kong* ou *Heou*, au lieu qu'ils n'étoient que *King* ou *Ta fou*. Quoique la piété filiale ait toûjours été regardée comme une vertu très-capable d'émouvoir *Tien ti*, & de toucher *Kouei chin*, *Tſen tze*, que cette vertu a rendu ſi célé-

* Roi.

(*a*) *Ouen Kong* eſt le nom d'honneur qu'eut après ſa mort *Han yu*, Auteur d'une Piéce qu'on a vû ci-deſſus contre l'os de *Foe*.

(*b*) Noms de Dynaſties.

(*c*) Dégrez d'honneur, comme Marquis, Duc.

bre, étoit cependant demeuré l'eſpace de ſix ou ſept cens ans parmi le commun des Diſciples : ce n'eſt que ſous notre Dynaſtie *Tang*, qu'on l'en a tiré, pour le faire un des dix *Tché* (*a*). Heureux & beaux changemens s'il en fût jamais !

Quand au milieu d'une ſombre nuit, la Lune paroît tout-à-coup, ſa lumiere ſemble être plus éclatante. Il en eſt de même du Soleil, que d'épais nuages ont long-tems caché. Plus il y a long-tems qu'il n'a tonné, plus le bruit du Tonnere frappe. La ſageſſe & la mémoire de *Tchong tchi*, (*b*) négligée ou mépriſée ſous (*c*) les *Tcheou* & ſous les *Tſin*, connuë & reſpectée, mais trop peu ſous les *Han*, comme éteinte & enſevelie ſous les *Tſin*, les *Song*, les *Tchin* & les *Souy*, enfin ſous notre Dynaſtie *Tang* a été heureuſement & glorieuſement vangée dans un jour des injures de tant de ſiécles. Si les morts ſont encore capables de ſentiment ; il eſt aiſé de juger quels ſont ſur ces changemens les ſentimens de ces grands hommes. Mais notre Dynaſtie *Tang* a eu elle-même un homme qui s'eſt occupé toute ſa vie des maximes de Confucius, qui les a fait valoir dans ſes Diſcours & dans ſes Ecrits, qui les a exprimées dans ſes mœurs & dans ſes actions. En ceci comparable à *Yen* & à *Min**, en cela égal à *Hieou* & à *Hia*. Cependant il n'a point de place au banquet qui ſe fait en l'honneur de Confucius. C'eſt ce que je ne puis accorder avec le zele de notre Dynaſtie pour l'honneur des Sages défunts. Un *Ouen Tchong tſe* joüit de cet honneur depuis long-tems, ſans en avoir été fort digne. Peut-on le refuſer à *Han ouen kong* ? Jamais l'a-t'on mieux mérité que lui ? Il a fait une guerre ouverte aux Sectes *Yang*, *me*, *foë*, *Lao*, qu'il a comme réduites lui ſeul aux dernieres extrémitez. Il a ſoûtenu avec droiture & avec vigueur la ſage doctrine de Confucius : il la ſoûtient encore aujourd'hui par ſes Ecrits, où des Lettrez à milliers puiſent en même tems le zele contre les fauſſes Sectes, l'amour de la vraie ſageſſe, & l'art de bien gouverner, que *Ouen kong* lui-même avoit puiſé dans Confucius. Auſſi, dit-il dans quelqu'un de ſes Ouvrages : s'il n'y avoit un Maître comme Confucius, je ne me dirois point Diſciple. Et certainement s'il avoit vêcû avec Confucius, il tiendroit aujourd'hui un rang diſtingué dans les Monumens érigez en l'honneur de ce grand Maître.

* Fameux Diſciples de Confucius.

Sous notre Dynaſtie *Tang* on a choiſi une vingtaine d'hommes fameux pour s'être attachez, chacun dans leur tems, aux Livres de Confucius : on leur a donné place pour cela ſeul dans la ſalle & à ſon banquet. Je n'y trouve point à redire. Il n'y a rien en cela que d'utile & de raiſonnable. Mais ſi l'on accorde cet honneur à vingt perſonnes, dont la plûpart ont aſſez peu pénétré, & beaucoup moins éclairci le ſens profond de Confucius ; comment le refuſer à *Ouen kong*, la gloire de notre Dynaſtie, qui l'a ſi bien exprimé dans ſa conduite, & ſi bien fait valoir dans ſes Ecrits ? Je ſupplie donc V. M. de donner ordre qu'on aſſigne une place à ce grand homme. Je ne doute point qu'un tel ordre n'inſpire à vos Sujets une ardeur toute nouvelle pour l'étude & pour la vertu.

(*a*) *Tché* ſignifie habile, intelligent, &c. Ces dix *Tché* ont un rang diſtingué dans la Salle de Confucius.

(*b*) C'eſt un des ſurnoms de Confucius.

(*c*) C'eſt-à-dire pendant ſa vie, & immédiatement après pendant deux ou trois cens ans.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 547 sur 741

La huitiéme des années nommées Pao ta, *à l'occaſion de quelques Phénoménes extraordinaires, l'Empereur fit publier la Déclaration ſuivante.*

NOUS trouvons dans le Livre *Tchun tſiou* quantité d'Eclypſes de Soleil, des tremblemens de terre, des Cometes, des pluies ou grêles extraordinaires (*a*). Nous voyons ſe renouveller aujourd'hui ces effrayans Phénoménes. Soit que ce ſoit les fautes des Princes qui les attirent, ſoit que ce ſoit de charitables avis de *Tien* (Ciel) dont le cœur eſt plein de bonté; ils doivent également nous inſpirer une crainte reſpectueuſe. C'eſt dans ces ſentimens qu'à la vûë de ces prodiges je me rappelle que ci-devant mes Armées étant dans le pays de *Min* & de *Yué*, les Officiers & les Soldats y ont commis de grands excès, ſans reſpecter les volontez de *Tien*, & ſans être touchez des beſoins des hommes, ils ont ruiné l'Agriculture, & réduit les peuples à l'extrémité. Quoiqu'ils l'ayent fait ſans mes ordres, & contre mes intentions, leur faute après tout retombe ſur moi, & je m'en reconnois coupable. C'eſt pour en témoigner mon repentir, & pour la réparer en partie, que j'accorde une amniſtie à tous les criminels de mon Empire, & que j'ordonne qu'on ait ſoin de ſecourir efficacement le pauvre peuple, particuliérement les gens ſans appui.

Du tems de la Dynaſtie *Song*.

La premiére des années nommmées Toang kong, Tai tſong *ſecond Empereur de la Dynaſtie* Song, *donnant le titre de* Vang *à quatre de ſes fils en différentes Provinces, où ils commandoient déja, leur adreſſa le Diſcours qui ſuit, & le rendit public en forme de Declaration.*

PENDANT les années nommées *Hien te*, que les *Tcheou* (*b*) régnoient encore, j'avois à peine ſeize ans, que je ſuivis à la guerre feu mon pere, qui commandoit les Armées de l'Empereur, & qui réduiſit à l'obéiſſance *Yang tcheou*, *Tai tcheou* & d'autres places. Accoûtumé de bonne heure à porter les armes, je combattis ſouvent contre les rebelles, & j'en tuai beaucoup de ma propre main. Mon frere, qui pendant ce tems-là étoit occupé à réduire *Lou ho*, inſtruit par les lettres de mon pere, de mon courage & de ma conduite; bon, dit-il, nous avons un digne Cadet. A dix-huit ans je l'allai joindre, & je l'accompagnai dans les fameuſes expéditions de *Kiao koan*, *y tcheou*, & *Mo tcheou*. Peu après mon frere étant monté ſur le Trône, eut deux guerres à ſoûtenir ſucceſſivement contre deux Officiers rebelles. Il voulut marcher contr'eux lui-même en perſonne. Il ſe repoſa ſur moi du ſoin de défendre la Capitale, & d'y maintenir tout dans l'ordre. Lui vainqueur & de retour, j'eus le commandement de ſes principales troupes, & le Gouvernement de *Cai fong*. On ſçait quelle y fut ma conduite pendant ſeize ou dix-ſept ans. Lettrez & Peuples, Laboureurs & Soldats, tous s'en louerent, & il n'y eut pas juſqu'aux méchans, que j'eus le plaiſir de voir heureuſement chan-

(*a*) Il y eſt dit qu'il plût du bois glacé.

(*b*) Ce n'eſt pas la fameuſe & ancienne famille *Tcheou*; c'eſt une des cinq, dont chacune regna ſi ſi peu entre les *Tang* & les *Song*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 548 sur 741

gez par mes ſoins. Enfin, depuis treize ans que je regne (*a*) vous ſçavez combien je ſuis éloigné du luxe & des folles dépenſes. On ne m'a vû ni fouler mes peuples au-dehors par des expéditions inutiles, ou par des voyages de plaiſir, ni mener au-dedans une vie molle & voluptueuſe : ſur-tout on m'a toûjours vû droit & ſincere, ſans affectation & ſans fard dans mes paroles & dans ma conduite.

Pour vous (*b*) autres, vous êtes nez Princes & dans l'abondance. Vous avez été élevez délicatement dans l'intérieur du Palais ; cela me fait craindre que peu inſtruits des miſeres du peuple, & peu attentifs à diſtinguer le vice de la vertu, vous ne faſſiez bien des fautes. J'aurois ſur cela mille choſes à vous expoſer ; mais je me borne à vous recommander certains points des plus eſſentiels. Sçachez donc que fils d'Empereur, comme vous êtes, vous devez avant toutes choſes travailler ſérieuſement à vous vaincre & à réprimer vos paſſions. Pour vous y aider, écoutez avec attention, & prenez toûjours en bonne part les avis qu'on vous donnera ſur vos fautes, ou ſur vos défauts. Ne vous habillez jamais ſans penſer avec compaſſion combien ont coûté de ſoins & de peines, les étoffes que vous portez. Rappellez-vous dans vos repas les ſueurs & les fatigues du Laboureur. S'agit-il de prendre une réſolution, de décider une affaire, ou de juger un procès, mettez-vous dans une ſituation tranquille. Point de joie, point de colere. J'ai bien des affaires à examiner. Cela ne ſe fait point ſans fatigue. M'a-t'on vû jamais témoigner de l'impatience ou de l'ennui ? Je donne bien des audiences : m'a-t'on vû dans quelques-unes, je ne dis pas, marquer du dédain, de la hauteur, ou de la fierté ; mais manquer d'y traitter chacun ſelon ſon rang, avec la civilité requiſe ? Sur-tout je vous recommande d'éviter avec grand ſoin, un défaut bien ordinaire aux Princes, qui ont de l'eſprit & du mérite. Ne vous fiez point trop à vos lumieres, & ne mépriſez point les conſeils de gens que vous croyez moins éclairez que vous. Nos anciens Sages diſoient fort bien : je regarde comme mon Maître celui qui me contredit : il veut m'inſtruire & m'être utile. Pour celui qui m'applaudit & me flatte, je le crains comme un ennemi : il penſe à ſes intérêts & non à mes avantages. N'oubliez point ces maximes. Reduiſez-les en pratique. C'eſt le moyen de vous maintenir, & d'avoir une heureuſe fin.

Remontrance de Yun tchu *à ſon Empereur, ſur trois défauts qu'il lui trouvoit.*

VEN TI, un des *Han*, étoit un Prince d'une vertu ſinguliere. *Kia y* trouvoit cependant de quoi gémir ſur le Gouvernement d'alors. *Vou ti* un de ſes ſucceſſeurs avoit réduit & maintenoit dans la ſoûmiſſion tous les Barbares ſes voiſins. *Sin lo* & *Yen ngan* ne laiſſoient pas de lui inculquer dans leurs Remontrances la ruine de *Tſin*, comme s'il avoit eu à craindre un ſort ſemblable. Ces deux grands Princes, bien loin de s'irriter, prirent très-bien ces avis. Auſſi l'Empire ſe conſerva-t'il dans leur race pendant plus de dix générations ſans interruption. *Eul chi* fils & ſucceſſeur de *Chi hoang* ſecond & dernier Empereur des *Tſin* ; *Tang ti* ſecond & dernier Empereur des *Souy*, en uſerent tout autrement. Auſſi périrent-ils en très-peu de tems. Je ſuis fort éloigné de vouloir comparer à ces deux derniers un Prince auſſi débonnaire & auſſi vertueux que vous. Mais je vous prie auſſi

(*a*) Il avoit ſuccedé à ſon frere mort ſans enfans mâles.

(*b*) Il parle à ſes quatre fils, qu'il faiſoit *Vang*.

d'examiner combien il s'en faut que les choſes ne ſoient aujourd'hui ſur un auſſi bon pied que ſous *Ven ti* & ſous *Vou ti*. A l'Occident eſt une Nation alors ſoûmiſe, aujourd'hui jalouſe. Au Nord ſont des ennemis fort puiſſans. Les uns & les autres ſont attentifs à ce qui ſe paſſe dans l'Empire, & prêts à profiter du trouble, s'il y naiſſoit. Ainſi malgré la paix dont joüit actuellement votre Empire, Votre Majeſté a de quoi craindre, & ne peut être trop attentive à fermer toute avenuë aux moindres déſordres.

Outre le ſoin de veiller ſur vos frontieres, & d'ouvrir la porte aux avis, ce que je ne puis aſſez vous recommander, mon zele pour votre gloire & le bien commun, m'oblige à vous repréſenter trois choſes. En premier lieu, vous êtes inconſtant dans votre Gouvernement. Vos Edits changent ſouvent. En ſecond lieu, aſſez ſouvent vous placez mal vos faveurs, & vous ne faites pas un aſſez bon choix des gens que vous employez & que vous accréditez. En troiſiéme lieu, vous excédez en gratifications, & elles ſont communément aſſez mal placées. Rien de plus facile à Votre Majeſté, que d'éviter ces trois défauts. Cela dépend d'elle uniquement; elle n'a qu'à le bien vouloir; je l'y exhorte, d'autant plus qu'il me paroît qu'à la longue ils peuvent avoir de fâcheuſes ſuites.

Diſons un mot de chacun. Sur quoi compteront les peuples, ſi ce n'eſt ſur les paroles, & ſur-tout ſur les Edits de leur Souverain. Anciennement, quand il en paroiſſoit quelqu'un, chacun couroit avec empreſſement pour le lire, ou pour l'entendre. Aujourd'hui ce n'eſt plus la même choſe. On les reçoit fort froidement. Chacun dit, quand on lui en parle, cela n'eſt pas à demeure; on ne peut compter ſur cet Edit; bien-tôt en viendra un autre différent, & peut-être tout contraire. Voilà comme on parle. Cette inconſtance, en aviliſſant vos Edits, ne peut manquer de diminuer peu à peu le reſpect qu'on doit à l'autorité Souveraine.

J'entends quelquefois raiſonner ſur cette inconſtance; voici à quoi on l'attribuë. Le gros de vos Officiers vous propoſe un Reglement. Ils en ont auparavant bien péſé les avantages; ils vous les expoſent, V. M. l'approuve. Vient enſuite quelqu'un dont vous faites cas, & que vous aimez, qui dans une audience particuliere, donne un autre tour aux choſes, & conclut que ce Reglement ne convient point; V. M. le change. Par-là vos Officiers zelez & éclairez voyent s'évanoüir le fruit de leur zéle & de leur ſageſſe: ils ſe refroidiſſent & ſe rebutent.

Second inconvénient de votre inconſtance. C'eſt au Souverain ſeul à départir avec équité les dignitez & les emplois, ſuivant le mérite & les ſervices. Depuis peu les choſes ſont changées. Non-ſeulement être parent de l'Impératrice, mais être Eunuque du Palais, ou avoir des rapports à quelqu'un d'entr'eux, c'eſt un titre pour être avancé en peu de tems. Cette voie qui s'eſt ouverte ces années-ci, eſt déja ſi connuë & ſi commune, qu'on lui a donné un nom. C'eſt, dit-on, la voie du dedans. Je ſçai que ſous certains Regnes de la Dynaſtie *Tang*, pendant que les femmes gouvernoient, on vit arriver quelque choſe de ſemblable. Mais je ſçai auſſi que ces Regnes ont toûjours été regardez comme le mauvais tems de la Dynaſtie; qu'alors cette même voie fut nommée la voie oblique, & que ce ne ſont point là des exemples à ſuivre. Si parmi les parens des Reines, ou parmi les Eunuques du Palais, il y a des gens de vertu & de mérite, qui ayent de grands talens, placez-les, à la bonne heure; mais que ce ſoit comme tout autre par délibération du Conſeil, où l'on reconnoiſſe leur mérite, & non par des voies obliques, & comme à la dérobée: ce qui eſt indigne de V. M. & ſujet à de grands inconvéniens. Si vos Officiers qui voyent ces inconvéniens, ſe taiſent & vous laiſſent faire, voilà une grande bréche faite aux Loix. S'ils s'y oppoſent avec vigueur, c'eſt mettre obſtacle à vos bontez, & ré-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 550 sur 741

ſiſter à vos volontez. Abandonner la défenſe des Loix, c'eſt à quoi des Officiers fidéles & zélez ne peuvent jamais ſe réſoudre: s'oppoſer à vos ordres & à vos bontez, c'eſt ce que des Sujets reſpectueux font avec peine, de peur d'affoiblir votre autorité. Embarras des deux côtez. D'ailleurs faites, je vous prie, attention, que ce que vous exigez le plus de tous vos Officiers, c'eſt une parfaite équité, qui ne ſe démente jamais pour des affections particulieres, ou par des vûës intéreſſées. Vous avez raiſon de l'exiger. Mais le moyen de l'obtenir, ſi dans la diſtribution des honneurs & des emplois, vous vous démentez vous-même.

Quant aux gratifications, le Prince en doit faire. C'eſt un des moyens qu'il a d'animer ſes Officiers à le bien ſervir. Mais outre que ces gratifications doivent toûjours tendre au bien commun, il y a des regles à obſerver. Il faut les faire à propos, & les proportionner avec diſcrétion. Or depuis quelques années vous les portez à l'excès. Il n'eſt point rare de vous voir faire ſans raiſon d'aſſez grandes largeſſes, tantôt à une ſervante du dedans, tantôt à un Valet de chambre, tantôt à un Medecin. Le peuple en eſt inſtruit, & dit hautement que V. M. ménage bien peu les épargnes de ſes ancêtres, & qu'elle en verra bien-tôt la fin. Le peuple à la vérité n'a pas viſité vos coffres: il ne peut ſçavoir au juſte ce qu'il y a, ou ce qu'il n'y a pas. Mais d'un côté il eſt inſtruit de vos libéralitez, de l'autre il ſe voit tous les jours chargé de nouveaux impôts. De-là il conclut que vos tréſors ne ſont pas trop bien fournis, & il ſoupçonne que ce que vous tirez ſur lui, vous le prodiguez légerement à des gens inutiles. Oüi, ce même peuple qui voit avec joie récompenſer par de groſſes ſommes la valeur & les ſervices de *Ouang kouei*, gémit ſur des gratifications bien moindres, mais trop fréquentes & mal placées. Ce ne ſont point mes penſées particulieres que je viens de vous expoſer ſur ces trois articles. Ce ſont les ſentimens du Public. Tous les grands Officiers qui vous approchent, en ſont auſſi-bien inſtruits que moi. La crainte de vous déplaire fait qu'ils ſe taiſent. Leur ſilence fait que le Gouvernement va chaque jour de mal en pis, & que le cœur de vos Sujets s'aigrit à un point qui me fait tout craindre.

Ce que je ſouhaite donc, c'eſt que vous régliez inceſſamment l'intérieur de votre Palais; que de-là vous étendiez vos ſoins au-dehors avec l'application que demande un ſi vaſte Empire. Alors vous ne manquerez pas de gens zélez & fidéles, qui vous aideront de leurs lumieres. Les Loix peu à peu ſe rétabliront en leur premiere vigueur. Vos finances mieux menagées ſuffiront de reſte pour les beſoins de l'Etat, & pour aſſûrer les frontieres. Enfin, pour finir par où j'ai commencé, je ſupplie V. M. de faire attention, que ce qui fit périr ſi promptement les *Tſin* & les *Souy*, fut d'avoir fermé la porte aux avis, en les prenant mal, & qu'une conduite tout-à-fait contraire rendit heureux & glorieux les Regnes de *Ven ti* & de *Vou ti* du tems des *Han*, & fit regner long-tems leur poſtérité.

DISCOURS

DISCOURS DE CHE KIAI.

SOUS la Dynaſtie préſente, ce ne ſont qu'impôts, doüannes, & défenſes. Cela eſt exceſſif. Il y en a ſur les montagnes & dans les vallées, ſur les rivieres & les mers, ſur le ſel & ſur le fer, ſur le vin & ſur le thé, ſur les toiles & ſur les ſoieries, ſur les paſſages, ſur les marchez, ſur les ruiſſeaux & ſur les ponts. Sur tout cela & ſur bien d'autres choſes, je vois par tout *Défenſes faites, &c.* Pendant qu'on veille en effet avec ſoin & avec rigueur à faire obſerver toutes ces défenſes, je vois d'un autre côté le fils abandonner ſon pere; le peuple ſe ſouſtraire à l'autorité du Prince; les hommes quitter le hoyau & la charruë; les femmes abandonner les manufactures d'étoffes; les gens de métier, chacun en leur genre, raffiner chaque jour en vains ornemens; les marchands commercer des perles & d'autres choſes inutiles; les gens d'étude négliger la doctrine des anciens Livres, dont le ſommaire eſt la charité & la juſtice; les ſuperſtitions & les abus, devenir autant de coutumes; la corruption paſſer juſques dans le ſtile; un vain fleuretis devenir à la mode; une infinité de gens courir les ruës, & mener une vie oiſive; bon nombre de Magiſtrats perdre leur tems en feſtins; quantité de gens porter des habits au-deſſus de leur condition; les bâtimens devenir chaque jour plus ſuperbes; la force & le pouvoir opprimer la foibleſſe & l'innocence; les grands Officiers ſe laiſſer corrompre par des préſens, & leurs ſubalternes rançonner les peuples: je vois, dis-je, tout cela, & je ne vois point qu'on s'empreſſe à le défendre, ou à l'empêcher efficacement.

Cependant, ſuivant l'idée de nos anciens, idée ſaine & véritable, un fils abandonner ſon pere, c'eſt un crime perſonnel, ou même un trouble général, & toûjours un grand déſordre: un ſujet ſe ſouſtraire à l'autorité, c'eſt une révolte: les hommes abandonner la culture des terres, & les femmes ceſſer de travailler aux étoffes, c'eſt s'affamer & affamer d'autres avec eux: les Ouvriers raffiner en vains ornemens, les Marchands trafiquer de choſes inutiles, les Lettrez négliger la charité & la juſtice, c'eſt laiſſer, chacun en ſon genre, ce qui eſt eſſentiel & capital. Les ſuperſtitions s'établir à la Chine, c'eſt introduire la barbarie dans l'Empire. Donner vogue au ſtile fleuri, c'eſt comme enſevelir nos *King*. Tant de gens oiſifs courir les ruës, les Magiſtrats perdre leur tems en feſtins, c'eſt abandonner les affaires domeſtiques & publiques. Le luxe regnant dans les édifices & dans les habits, voilà les conditions bien-tôt confonduës. La force & le pouvoir n'étant point réprimez, voilà les foibles & les pauvres dans l'oppreſſion. Les grands Officiers ſe corrompant par des préſens, les petits vivant de rapines; plus d'équité, plus de juſtice. Ne point défendre, ou plûtôt n'empêcher point efficacement de ſi grands maux, & faire obſerver avec rigueur je ne ſçai combien de défenſes, ſur ce qui eſt le plus néceſſaire aux hommes, quelle ſageſſe! Eſt-ce là le Gouvernement de nos anciens? Que ſi quelqu'un me demande ce qu'il faut faire pour rétablir ce ſage Gouvernement. Voici ma réponſe en deux mots. Empêcher ce qu'on laiſſe faire, laiſſer faire ce qu'on empêche; c'étoit le Gouvernement de nos anciens.

SUR ce diſcours, l'Empereur *Cang hi*, dit: parmi les Loix, il y en a de plus ou de moins importantes. Les unes ſont comme capitales & eſſentielles, les autres le ſont moins. Si l'on vient à les

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 552 sur 741

confondre, ou à préférer celles-ci à celles-là ; les Peuples ne ſçavent à quoi s'attacher le plus. La diſtinction qu'il faut faire en ce genre, eſt très-ſenſible dans cette piéce, dont l'expreſſion d'ailleurs eſt vive & ferme.

Une gloſe hiſtorique dit que ce *Chekiai* étoit un homme habile, droit, réſolu, qui aimoit le bien, & haïſſoit le mal, mais un peu avide de réputation. Et c'eſt pourquoi il profitoit de toutes les occaſions qu'il avoit de parler & d'agir. Il ſe fit par-là des ennemis, qui chercherent à le perdre : & il eut aſſez de peine à échapper à leur vengeance.

Gin tſong *n'ayant point de fils, adopta un jeune homme de ſes parens, & le déclara Prince héritier. Ce jeune Prince étant infirme, & faiſant différentes fautes, l'Empereur & l'Impératrice eurent quelque tems la penſée d'en choiſir un autre ; & ils ne la tinrent pas ſi ſecrette, que le jeune Prince n'en fut inſtruit. Ils quitterent cette penſée ; &* Gin tſong *mourant, le jeune Prince fut déclaré Empereur. Etant auſſi-tôt tombé malade, & ſa maladie le mettant hors d'état de prendre ſoin des affaires, l'Impératrice mere prit en main le Gouvernement, donnant régulierement ſes Audiences, & délibérant de tout avec les Miniſtres au travers du rideau. Dès que le jeune Empereur fut guéri, elle lui remit en main le Gouvernement. Ce Prince qui avoit été inſtruit que* Gin tſong *& l'Impératrice avoient penſé quelque tems à le deſtituer, leur en vouloit intérieurement du mal ; & il témoigna du chagrin de ce que l'Impératrice avoit gouverné pendant qu'il étoit malade. Les Officiers du Palais entrant dans ſon reſſentiment, en uſoient très-mal à l'égard de cette Princeſſe, & la laiſſoient manquer de beaucoup de choſes, elle & ſes filles. Dans ces conjonctures l'Empereur inſtruit des ſervices & du mérite de* Fou pi, *le nomma* Ting tché, *emploi alors très-conſidérable.* Fou pi *s'excuſa d'accepter cet emploi, & profita d'une ſi belle occaſion pour exhorter l'Empereur à en uſer autrement qu'il ne faiſoit à l'égard du feu Empereur, & de l'Impératrice mere encore vivante. Ce fut par écrit ſelon la coûtume. Voici ſon diſcours.*

PRINCE, je ſuis ſenſible, comme je le dois, à la bonté que vous avez de vouloir récompenſer quelques ſervices que j'ai rendus, ſelon mon devoir, au feu Empereur votre pere. Mais j'aimerois beaucoup mieux que vous vous preſſaſſiez de reconnoître les obligations que vous avez à ce Prince, & à l'Impératrice ſon épouſe qui vit encore. Parmi bien des Princes du Sang, dont quelques-uns étoient à leur égard au même dégré que vous, ils vous ont choiſi pour ſucceder au Trône. Si vous portez aujourd'hui le glorieux nom de fils de *Tien*, (*a*) ſi vous poſſedez les grandes richeſſes d'un ſi vaſte Empire ; ç'a été une pure grace de leur part. Grace ſinguliere, s'il en fût jamais ; grace à laquelle il n'eſt pas aiſé de répondre dignement ; grace enfin que vous ne ſçau-

(*a*) *Tien tze*, nom qu'on donne par honneur aux Empereurs Chinois.

riez assez reconnoître. Cependant non seulement vous négligez de vous acquitter des cérémonies ordinaires à l'égard du feu Empereur ; mais à l'égard de l'Impératrice mere qui vit encore, on ne vous voit ni le respect que vous devez à sa personne, ni l'attention convenable à ses besoins. Quoi donc ! Est-ce trop que les devoirs les plus communs pour des personnes à qui vous êtes si redevable ? Où est la reconnoissance & la piété ? Certainement tout l'Empire attendoit autre chose de V. M. Pendant que vous étiez dans les remedes, on étoit un peu moins surpris de cette conduite, on l'excusoit à demi. Mais depuis que votre santé est bien rétablie, qu'on vous voit soutenir sans incommodité le poids des affaires, remplir toutes les autres fonctions de Prince, & négliger comme auparavant les devoirs de fils ; il n'est aucun de vos Officiers à la Cour, & dans les Provinces, qui ne concluë que votre négligence passée, venoit bien moins de la foiblesse de votre santé, que de votre peu de piété. Pour moi je vous l'avouë, je ne comprens point les motifs qui vous font en agir de la sorte. Est-ce que vous avez cru voir dans le feu Empereur pendant sa vie, des dispositions peu favorables à votre égard ? Est-ce qu'on vous a fait sur cela de fâcheux rapports ? C'est une chose constante qu'il dépendoit du feu Empereur, de se donner pour successeur un autre que vous. Il vous a choisi pour l'être, & vous l'êtes en effet. Quels rapports & quels soupçons, eussent-ils quelque fondement, peuvent tenir contre un bienfait si grand, si réel, & si notoire ?

Quant à l'Impératrice mere, si pendant quelque tems, elle a pris connoissance des affaires, ce n'a été que sur les instances de vos Ministres & autres grands Officiers, pendant que vous étiez hors d'état de vous en mêler ; & ce n'est point qu'elle ait jamais prétendu partager avec vous l'autorité Souveraine. Enfin, il y a du tems qu'elle vous a remis le Gouvernement. Vous regnez & gouvernez seul. Le reste est passé, il faut l'oublier, & il ne convient point d'en conserver un si long ressentiment. Pour ces petits sujets de chagrin, fussent-ils réels, oublier un bienfait du premier Ordre, c'est imiter *Yeou vang*, à qui une faute en ce genre moins griéve que la vôtre, est vivement reprochée dans le *Chi king*. J'ai une vraie peine, lorsque je vois, qu'au lieu d'imiter le grand *Chun*, Prince recommandable par tant d'endroits, & principalement par sa piété envers ses parens, vous imitiez *Yeou vang* Prince si décrié dans l'histoire.

On dit que l'Impératrice mere n'est pas la seule qui se sente de vos chagrins. Votre ressentiment s'étend, dit-on, jusques sur les jeunes Princesses filles du feu Empereur, que vous devez par conséquent regarder comme vos sœurs. Vous leur avez ôté leur appartement, pour y placer vos propres filles. Reléguées dans un coin du Palais, elles n'y reçoivent de votre part aucune marque de bonté ; vous n'en prenez aucun soin ; elles vous sont comme étrangeres. Souffrez que je vous ouvre mon cœur, & que je vous dise, quels sont sur cela les sentimens de tout l'Empire, & les miens plus que de tout autre. Le feu Empereur a regné quarante & un an. Sous son regne aussi heureux que long, l'Empire a ressenti l'effet de ses bontez. Il n'est aucun de ses Officiers, qui ne soit pénétré (*a*) de reconnoissance : comme personne ne lui doit plus que moi, qui de pauvre & simple Lettré, me suis vû élevé aux plus grands emplois, personne aussi n'a pour ce bon Prince des sentimens plus sinceres & plus vifs de respect & de gratitude. Jugez de-là, quelle peine c'est pour les sujets de votre Empire, & pour moi en particulier, de voir ainsi négligées l'Impératrice son épouse, & les Princesses ses filles. J'y suis si sensible,

(*a*) Le Chinois dit : ses bontez ont pénetré jusqu'à la moëlle des os.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 554 sur 741

que je n'ai pas le cœur d'accepter la grace que vous me faites de m'avancer. Que ſont mes foibles ſervices en comparaiſon de ce que doit V. M. au feu Empereur & à l'Impératrice mere? Ce qu'eſt un fil de ſoye, ou un cheveu comparé â tout l'univers. Oublier ce que vous leur devez pour le plus grand de tous les bienfaits, & récompenſer en moi ſi peu de choſe: quel renverſement! Quelle inconſéquence! Pouvez-vous ne la pas ſentir? Pour moi, je vous l'avouë, je la ſens très-vivement. Ce que je ſouhaitte ſur toutes choſes, c'eſt que vous rendiez avec exactitude au feu Empereur les devoirs accoûtumez, & que vous honoriez en bon fils l'Impératrice. Outre que vous devez cet exemple à tout l'Empire, c'eſt le moyen de gagner le cœur de vos Officiers. Pour moi, quand je vous verrai changé, fallut-il ne vivre que de pois & d'eau, il n'eſt point de fatigues & de travaux, qui me puiſſent rebuter, point de dangers qui m'effrayent. Je ſervirai avec plaiſir V. M. juſqu'au dernier ſoupir de ma vie. Mais auſſi, ſans ce changement, quand V. M. chaque jour m'offriroit de nouveaux honneurs & de plus grands biens, je ne pourrois me réſoudre à les accepter. L'Etat ſe ſent encore du ſage gouvernement de vos ancêtres: les loix qu'ils ont établies, s'obſervent; les peuples ſont ſoumis, les Officiers vigilans: tout va ſon train. Il n'eſt pas beſoin que V. M. encore en deüil s'inquiette & s'applique fort aux affaires. Ce qui preſſe, & à quoi, ſans vous, tous vos Officiers ne peuvent rien, c'eſt de pourvoir à ce qui regarde l'Impératrice mere, & les cinq Princeſſes filles de *Gin tſong*. De vous ſeul dépend leur ſort, c'eſt à vous de les rendre heureuſes. Si vous le faites en bon fils & en bon frere, vous vous attacherez les peuples, & vous attirerez le ſecours de *Tien* ſur vous & ſur votre poſtérité. Je dis que vous vous attacherez les peuples. Faites-en l'épreuve, elle ſera ſenſible, & vous toucherez au doigt la vérité de cette promeſſe. Je dis que vous attirerez ſur vous & ſur votre Poſtérité le ſecours de *Tien* (Ciel). Ce point, pour être un peu plus obſcur, n'eſt pas moins certain que l'autre. N'allez pas dire: *Tien* ne voit ni n'entend: les hommes ſont peu clair-voyans: qu'ai-je à craindre? Ce ſeroit vous aveugler que de penſer ainſi. Voilà, ce que j'ai cru vous devoir repréſenter en m'excuſant d'accepter l'honneur que V. M. daigne me faire. Il y a, je l'avouë, de l'imprudence & de la témérité à parler ſi librement. Mais j'oſe aſſûrer V. M. que ce que je viens de lui dire, c'eſt ma droiture & mon zéle qui me l'ont dicté. Heureux ſi V. M. veut bien ſe le perſuader, & ſi, au lieu de m'en faire un crime, elle a ſoin d'en profiter.

Une gloſe dit que cette remontrance fut ſans effet, ou du moins ſans réponſe; que *Fou pi* rechargea ſix ou ſept fois; que l'Empereur *Yng tſong* refuſa conſtamment d'admettre les excuſes de *Fou pi*; qu'enfin ce Prince par une Déclaration publique témoigna vouloir changer; & que *Fou pi* accepta l'emploi de *Ting ché*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 555 sur 741

Diſcours de Se ma kuang *au même Empereur* Yng tſong *ſur la Piété filiale & ſur l'équité.*

ON (*a*) le dit, & il eſt vrai, en matiere de perfection perſonnelle, la piété filiale eſt la premiere des vertus. L'ame du Gouvernement c'eſt l'équité: Confucius, dans ſon Livre de la piété filiale, dit que cette vertu eſt le principe & le fondement de toutes les autres. Il ajoûte que celui qui n'aime pas ſon pere & ſa mere, & qui ne leur porte pas tout le reſpect qu'il leur doit, aimât-il le reſte des hommes, eût-il pour chacun tous les égards imaginables, ne peut paſſer avec juſtice, ni pour vertueux, ni pour honnête homme, & qu'il ne l'eſt point en effet; car jamais arbre ſans racine n'a pouſſé de belles branches. Le feu Empereur *Gin tſong*, en vous adoptant, & vous appellant à l'Empire, vous a fait le plus beau préſent qu'on puiſſe faire. Ce Prince (*b*) aujourd'hui n'eſt plus. Mais il a laiſſé l'Impératrice & cinq filles. C'eſt ce qu'il avoit de plus proche, c'eſt ce qui vous doit être cher: c'eſt à vous d'en avoir tout le ſoin poſſible. Vous ne pouvez y manquer ſans répondre mal aux intentions de *Gin tſong*, & aux obligations que vous lui avez. Ci-devant quand l'Impératrice mere gouvernoit en votre place, les Officiers du Palais la reſpectoient. Grands & petits, tous étoient attentifs à la bien ſervir. Maintenant qu'elle vous a remis le ſoin de l'Empire, & qu'elle ne ſe mêle plus des affaires, j'appréhende qu'il n'arrive du changement. Parmi les Officiers du Palais, il peut ſe trouver des gens pareſſeux, qui la négligent, & qui la ſervent mal. Elle eſt la mere de tout l'Empire. Tout l'Empire doit avoir à cœur qu'elle ſoit heureuſe & contente. Mais tout l'Empire s'en repoſe ſur vous, Prince; & vous êtes obligé par plus d'un endroit d'y veiller avec tout le ſoin dont vous êtes capable.

Je crains de plus que dans le Palais il ne ſe trouve des broüillons, qui interprétant à leur maniere les actions ou les paroles de l'Impératrice, viennent vous faire des rapports propres à vous aigrir ou à vous refroidir. s'il y en a de ce caractere, ils ne manqueront point de ſe couvrir du voile ſpécieux de fidélité, d'attachement & de zele. Mais ce ſont dans le fonds des ames baſſes, qui n'ont en vûë que leur intérêt, & qui cherchent à profiter des diſpoſitions qu'ils voyent ou qu'ils croyent voir dans l'eſprit du Prince. Si donc vous découvrez quelqu'un de ces lâches flateurs, ordonnez, ſans l'écouter, qu'on le livre ſur le champ à la Juſtice, & qu'on lui faſſe ſon procès. Un exemple que vous en ferez, fermera la bouche à tous ſes ſemblables. Au contraire ſi vous prêtez l'oreille à ces diſcours, les médiſances & les calomnies ne finiront point, & il s'enſuivra infailliblement de funeſtes troubles. Ce point eſt de la derniere importance, & mérite votre attention.

Enfin c'eſt une maxime reçûë, & qui a paſſé comme en Proverbe. Pour les affaires de l'Etat, le Prince ſeul en décide: quant aux affaires domeſtiques, c'eſt l'Impératrice qui y préſide. Je voudrois donc que V. M. décidant par elle-même toutes les affaires du dehors, fît dépendre de l'Impératrice mere le reglement du dedans, que vous y laiſſaſ-

(*a*) Le Chinois dit mot à mot. Votre ſujet a oüi dire. C'eſt un début très-ordinaire en ce genre d'écrire.

(*b*) Le Chinois dit: s'eſt éloigné en montant. J'ai déja remarqué que la politeſſe Chinoiſe évite de dire crûment: Il eſt mort: Elle employe des termes plus doux ſelon les perſonnes & les occaſions.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 556 sur 741

ſiez à ſa diſpoſition les gratifications & les Emplois; du moins que rien en ce genre ne ſe fît ſans ſon avis & ſon agrément ; tout alors ſeroit dans l'ordre, vous verriez au-deſſus de vous votre mere contente, & vous entendriez au-deſſous vos Officiers & vos peuples, vous en témoigner leur ſatisfaction par des éloges & des chanſons; ſi, faute d'avoir établi cet ordre, les Officiers du dedans venoient à ſe négliger, & à ne pas bien ſervir l'Impératrice ; ſi quelqu'un d'eux, par de faux rapports, vous broüilloit avec elle, cela ſe ſçauroit au-dehors : l'Impératrice de chagrin en tomberoit peut-être malade : quel deshonneur ne ſeroit-ce point pour vous? Comment pourriez-vous le ſoutenir à la face de tout l'Empire ? Tout le bien que d'ailleurs vous pourriez faire, ne pourroit couvrir votre honte. Voilà, où je tendois par ma premiere propoſition, qu'en matiere de perfection perſonnelle, ce qu'on appelle Pieté filiale, eſt la premiere des vertus.

DANS le chapitre du *Chu king*, qui a pour titre *Hong* fan :* quand on vient à recommander au Prince d'être équitable, & de ne jamais agir par des inclinations ou des averſions particulieres, on appuie ſi fort ſur ce point, qu'on inculque la même choſe en ſix manieres différentes, pour en faire ſentir l'importance. Celui qui gouverne un Etat, dit *Tcheou gin*, ne doit point employer les récompenſes publiques, pour payer des ſervices perſonnels qu'on lui a rendus, avant qu'il fût ſur le Trône. Encore moins doit-il employer la rigueur des Loix, pour ſatisfaire une haine particuliere. Nous liſons dans le *Ta* (*a*) *hio :* Celui qui veut faire régner dans ſa conduite la raiſon & la ſageſſe, doit tenir ſon cœur droit & dans l'équilibre. Or le cœur perd cette droiture, & cet équilibre, quand des inclinations ou des averſions particulieres le font pancher d'un côté. De ſimple Prince du Sang vous avez été fait héritier du Trône, où vous êtes maintenant aſſis ; c'eſt avoir monté bien haut. Il eſt aſſez naturel que dans cette élévation, vous conſerviez quelque inclination, ou quelque averſion particuliere, pour ceux qui vous ont rendu autrefois quelque bon office, ou cauſé quelque déplaiſir. Prenez-y bien garde ; ces inclinations & ces averſions ne doivent point influer dans votre Gouvernement.

* La grande regle, ou les grandes regles.

La grande regle des Souverains eſt de récompenſer la vertu & de punir le vice, d'avancer les gens de mérite & de probité, d'éloigner ceux qui en manquent. Les honneurs & les emplois ſont le plus précieux tréſor des Etats. Le Prince ne doit point les départir à des Sujets, dont tout le mérite ſoit de lui agréer par quelque endroit. Bien moins doit-il faire ſervir à quelque reſſentiment particulier, les châtimens réglez par les Loix, contre ceux qui ſont convaincus de les avoir tranſgreſſées. C'étoit anciennement devant toute la Cour aſſemblée que ſe diſtribuoient les dignitez & les emplois, comme c'étoit en plein marché que s'exécutoient les criminels ; comme ſi le Prince avoit voulu avertir par-là, que ſes inclinations particulieres n'avoient en tout cela aucune part, qu'il diſtribuoit les récompenſes à des perſonnes, que le Public n'en pouvoit juger indignes ; & que ceux qu'il jugeoit dignes de mort, y étoient en même tems condamnez par la voix publique.

Aujourd'hui, parmi les Officiers de votre Empire, il y a bien du mêlange. Il y a des gens de vertu & de merite : mais ils ſont mêlez & confondus dans la foule ; bons & mauvais vont de pair. C'eſt un deſordre infiniment préjudiciable au bien de l'Etat. Je voudrois que V. M. s'appliquât ſérieuſement à y apporter remede. Pour cet effet, voici ce qu'il faut faire. Etudiez-vous à bien connoître ceux dont la vertu & les talens ſont au-deſſus du commun, & qui par-là ſont les plus capables de bien ſoûtenir les eſpé-

(*a*) La grande Etude, ou la grande Science. C'eſt le titre du Livre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 557 sur 741

rances du Public. Ceux que vous reconnoîtrez tels, tirez-les inceſſamment de la foule; mettez-les dans les premiers poſtes, & quand ils auroient eu le malheur de vous déſobliger autrefois, ne laiſſez pas de les avancer à proportion de leurs ſervices. Uſez-en de la même ſorte en matiere de châtiment. Quelque inclination que vous vous ſentiez pour quelqu'un, s'il eſt convaincu de quelque crime, & pour cela déteſté des gens de bien, & condamné par la voix publique, ne vous laiſſez point fléchir juſqu'à lui pardonner. Par cette conduite, bien-tôt il n'y aura plus ni gens de mérite ſans emploi, ni gens ſans talens dans les Charges: vous avancerez la vertu, vous ferez trembler le vice, vous verrez regner l'ordre à votre Cour. Tous vos peuples en ſentiront les effets, vous ferez leur bonheur par votre ſageſſe; ils feront réciproquement le vôtre par leur attachement & leur ſoumiſſion, & votre illuſtre poſtérité n'aura qu'à vous imiter, pour continuer de régner en paix.

Que ſi au contraire V. M. menant une vie oiſive dans ſon Palais, & ſe livrant à ſes plaiſirs, laiſſoit toute l'autorité à quelqu'un de ſes Officiers, ſi ſans examiner qui a du mérite ou qui n'en a point, ſans diſtinguer la véritable vertu du vice artificieuſement déguiſé, & ſans faire attention aux conſéquences, vous mettiez indifféremment dans les emplois les premiers qui ſe préſentent; ou bien, ce qui ſeroit encore pis, ſi prenant pour toute regle vos inclinations & vos reſſentimens, vous éloigniez tous ceux qui vous ont autrefois déplû, & n'avanciez que ceux pour qui vous vous êtes toûjours ſenti de l'inclination; ſi les récompenſes étoient pour des flatteurs ſans merite & ſans ſervices, les châtimens pour des gens fidéles & zelez, dont la droiture feroit tout leur crime, auſſi-tôt tout ſeroit en confuſion à la Cour & dans les Provinces; plus de Loix, plus d'ordre, plus de paix: y auroit-il rien de plus funeſte & pour tout l'Empire en général, & pour V. M. en particulier?

Voilà pourquoi j'ai dit, que comme en matiere de perfection particuliere, la piété filiale eſt la premiere des vertus; de même en matiere de Gouvernement, c'eſt l'équité. Du cas ou du mépris qu'un Prince fait de ces deux vertus, dépend plus que de toute autre choſe le bonheur ou le malheur de ſon état, la honte ou la gloire de ſon Regne. Peſez-bien cette vérité, pour vous animer à bien pratiquer ces deux vertus capitales.

Une Gloſe dit de *Se ma kuang* Auteur de ce Diſcours, qu'il étoit bon fils, bon ami, bon ſujet, que c'étoit un homme d'une probité reconnuë, d'une gravité reſpectable, d'une tempérance ſinguliere, & d'une droiture à toute épreuve. Il fut Miniſtre ſous quatre Empereurs. On ne le vit jamais ſe démentir.

Autre Diſcours du même Se ma kuang *au même Empereur* Yng tſong, *à l'occaſion des calamitez publiques.*

Depuis que V. M. eſt ſur le Trône, voici bien des Phénomenes extraordinaires, & bien des calamitez publiques. Il a paru des taches noires dans le Soleil. Il y a eu ſucceſſivement des inondations & des ſéchereſſes. Pendant l'Eté de l'année derniere, commencerent de groſſes pluies, qui ne finirent qu'après l'Automne. Au Sud-Eſt de votre Cour, dans le territoire de plus de dix Villes, on a vû les maiſons grandes & petites, ou abîmées dans les eaux, ou flottantes & portées ſur le ſommet des arbres. Combien de familles ruinées par-là! Auſſi trouve-t'on de tous côtez des malheureux de tout âge; le fils ſéparé du

pere, & l'un & l'autre accablez ſous le poids de leur miſere. Les parens vendent leurs enfans, les maris leurs femmes, & ils les donnent à plus bas prix, que ne ſe vendent communément les plus vils animaux. La diſette a été ſi grande à *Hiu* & à *Ping*, qu'on y a vû les proches parens ſe manger les uns les autres.

A cette pluvieuſe Automne a ſuccedé un hyver, non pas froid & ſec, comme il convenoit, mais humide & temperé, tel que le Printems a coûtume d'être. Les Plantes & les Arbres ont pouſſé hors de ſaiſon. Après quoi ſont venus dans le Printems des vents très-rudes. Enfin cet Eté dernier les maladies contagieuſes ont fait un ravage horrible dans plus de cent lieuës de pays. Dans les maiſons, ce n'étoit que malades; dans les chemins qu'enterremens. Au commencement de cet Automne les grains étoient les plus beaux du monde. Les peuples commençoient à reſpirer dans l'eſpérance d'une abondante récolte. On étoit ſur le point de la recueillir, lorſqu'il eſt tombé une pluie ſi extraordinaire, qu'en un jour & une nuit les rivieres & les ruiſſeaux ſe ſont débordez, ont fait remonter contre leur cours les torrens les plus rapides, ont enlevé les Ponts les plus exhauſſez, ont couvert de hautes collines, & fait de la campagne une vaſte Mer, & ont ravagé toutes les moiſſons.

Ici dans votre Capitale, la déſolation n'eſt guéres moins grande. L'inondation en a enlevé toutes les barrieres: elle en a fait écrouler les portes & les murailles. Les Tribunaux des Magiſtrats, les greniers publics, les maiſons du peuple & des Soldats, tout a ſouffert. Bien des gens ont péri, ou accablez ſous les ruines de leurs maiſons, ou ſubmergez dans les eaux. Ces calamitez, certainement ſont des plus extraordinaires. Je ne ſçache pas que depuis pluſieurs ſiécles on ait rien vû de ſemblable. Comment V. M. n'en eſt-elle pas effrayée? Comment ne penſe-t'elle pas à examiner ſerieuſement en quoi elle peut avoir contribué à attirer de ſi grands malheurs? Mon zele m'y a fait penſer pour vous, & je crois que de votre part trois cauſes y ont contribué.

Premierement, votre conduite à l'égard de l'Impératrice mere. Cette Princeſſe pleine de bonté, de ſageſſe, & de vertu, eſt devenuë votre mere, en vous adoptant, & vous deſtinant l'Empire de concert avec *Gin tſong*. Dès que vous fûtes entré dans le Palais, elle y eut toujours pour vous tous les ſoins de mere. *Gin tſong* étant mort & vous malade, on a vû cette Princeſſe à genoux devant l'appartement de l'Empereur, battant la terre du front juſqu'à ſe bleſſer, prier pour votre ſanté avec les dernieres inſtances. Comment, après cela, ſur le faux rapport de quelques langues empoiſonnées, qui ont entrepris de vous aigrir contre elle, vous êtes-vous laiſſé perſuader que cette Princeſſe n'a pas toûjours eu pour vous les ſentimens d'une bonne mere? quand cela ſeroit vrai en partie, eſt-il permis à un fils d'entrer en compte avec pere & mere, & de n'avoir pour eux de la tendreſſe & du reſpect, qu'à proportion qu'il jugera en avoir été traitté bien ou mal? Qui jamais a oüi parler d'une telle maxime?

En voici une au contraire bien mieux établie, & communément reçûë. Un grand bienfait, dit la Tradition, doit faire oublier les petits ſujets de plainte. Or le feu Empereur vous a tiré du Gouvernement d'une Province dont vous lui étiez encore obligé, pour vous élever ſur ſon Trône, & vous faire Maître de tout l'Empire. Pour un preſent de cette nature, qu'a-t'il exigé de vous? Qu'à ſa priere vous priſſiez ſoin de l'Impératrice ſon épouſe, & des Princeſſes ſes filles. Cependant, dès que ce Prince eſt dans le cercueil, avant même qu'il ſoit inhumé, vous chagrinez l'Impératrice; vous relegüez les Princeſſes dans un appartement reculé; vous n'y avez preſque jamais paru; vous abandonnez & la mere & les Princeſſes ſes filles à la diſcrétion, ou plûtôt à la négligence de quelques bas Officiers. Trouvez bon, qu'en cette matiere

tiere je raiſonne du petit au grand. Imaginez-vous un homme du peuple, que quelques arpens de terre font vivre avec ſa femme & quelques filles qu'il en a euës. Se voyant ſur l'âge & ſans fils, il adopte un jeune homme de ſa famille, & le fait* ſon héritier. Celui-ci maître du bien, ne voit pas plûtôt ſon pere mort, qu'il diſpoſe abſolument de ſes biens à ſa fantaiſie, n'a aucun égard pour ſa mere, ni aucun ſoin de ſes ſœurs. Elles ont beau ſouffrir, ſoûpirer, gémir, & ſe plaindre: il eſt inſenſible à tout. Quelle idée, croyez-vous, qu'auroit tout le voiſinage d'un fils de ce caractere? Qu'en penſeroit-on? Qu'en diroit-on? Or un tel procedé décrieroit un Villageois dans ſon Village: Que doit attendre d'une conduite bien plus criante, un Empereur ſur qui ſont attachez les yeux de tous ſes Sujets? Le moyen qu'il en ſoit aimé.

* Les filles en Chine n'héritent point.

En ſecond lieu, le feu Empereur naturellement facile & bon, s'eſt toûjours fait une peine de contredire ceux qu'il employoit. Les dernieres années de ſon regne, étant violemment tourmenté d'un mal de poitrine, il s'eſt rebuté des ſoins du Gouvernement, & s'eſt preſque entierement repoſé de tout ſur quelques uns de ſes Officiers. Il s'en faut bien qu'on ait toûjours fait le choix qu'on devoit. On a vû aſſez fréquemment la brigue & l'intérêt l'emporter ſur le mérite & la vertu. Quelque ſoin qu'ayent pris pour ſe couvrir les Auteurs de ces injuſtices, ils n'ont trompé que le vulgaire peu attentif & peu inſtruit. Les gens éclairez en ont gémi: mais ne ſçachant à qui recourir, vû l'état où étoit le Prince, ils ont gardé le ſilence. Leur conſolation étoit qu'un jeune Prince comme vous, montant ſur le Trône, examineroit tout par lui-même, s'inſtruiroit de tout avec ſoin, & maintiendroit avec vigueur l'autorité Souveraine. Ils eſpéroient qu'alors on éloigneroit les gens incapables, qu'on avanceroit les gens de mérite; que l'équité toute pure regleroit les punitions & les récompenſes; enfin que par cette ſage conduite, la Cour & tout l'Empire changeroit de face.

Voilà ce qu'on eſpéroit, & c'eſt ce qu'on n'a pas encore vû. Dès le commencement de votre regne, vous paroiſſez auſſi fatigué du poids des affaires, que l'étoit *Gin tſong* accablé de maladie les dernieres années du ſien; vous abandonnez plus que lui la déciſion des affaires à certains de vos Officiers; & l'on diroit preſque que vous craignez de voir clair dans leur procédé. On vous a préſenté quantité de mémoriaux, dont quelques-uns étoient de la plus grande importance. Vous n'y avez fait nulle attention. Sous prétexte de laiſſer aller les choſes l'ancien train, vous n'examinez rien à fonds; & pendant qu'on veille avec attention ſur des bagatelles, on néglige entierement ce qui fait le fond du Gouvernement.

Il y a dans les Emplois des Officiers tout à fait indignes, gens ſans mérite & ſans vertu: vous les connoiſſez: & comme ſi vous n'aviez pas le courage de les éloigner, vous les y laiſſez. L'Empire ne manque pas de gens capables, qui joignent à de grands talens beaucoup de ſageſſe & de probité. Vous en êtes très-bien inſtruit, & vous les reconnoiſſez pour tels; cependant vous ne penſez pas à eux. Tel parti eſt dangereux, & ſujet à de grands inconvéniens; on vous l'a fait voir, vous en êtes convenu, cependant vous le laiſſez prendre. Tel autre parti eſt bon, vous le ſçavez; on vous en a fait toucher au doigt les avantages. Cependant vous n'oſez vous déclarer & dire: je veux qu'on le prenne. Ceux dont vous vous ſervez, ſentent cette foibleſſe; ils en profitent, ou plûtôt ils en abuſent. Plus maîtres encore qu'ils n'auroient pû l'être ſur la fin du dernier regne, ils ſont auſſi plus hardis. Leur caprice ou leur intérêt décide de tout. Avancer les gens les plus incapables, & abſoudre les plus criminels, ne ſont pas choſes dont ils rou-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 560 sur 741

giſſent. En un mot ils oſent tout, & ne gardent plus de meſure. C'eſt ainſi que vous gouvernez l'Empire ; eſt-ce là dignement répondre à ce qu'il attendoit de vous ?

En troiſiéme lieu, vous avez à la vérité de belles qualitez naturelles : mais êtes-vous mieux partagé que ne l'étoient *Yao*, *Chun*, *Yu*, & *Tching tang* ? Il faudroit à l'exemple de ces grands Princes, chercher à enrichir un ſi beau fonds, en profitant des lumieres des ſages. Or c'eſt ce qu'on ne vous voit point faire. Au contraire, avez-vous eu quelque vûë, & avez-vous pris un parti ? Quelque choſe qu'on vous diſe pour vous en faire ſentir les inconvéniens, vous ne voulez jamais en démordre. Non, les plus vaillans Soldats ne défendent pas avec plus d'opiniâtreté une place où l'ennemi les aſſiége, que vous défendez votre ſentiment. Tout ce qu'on vous dit de contraire, n'entre point dans votre eſprit. En uſer de la ſorte, ce n'eſt pas travailler ſuivant la maxime de nos ſages, à réünir bien des Riviéres pour en former une vaſte Mer. Un ſage Prince écoûte tout, & peſe tout ſans prévention. En examinant différentes vûës, il ne dit point : celle-ci eſt de moi, celle-là d'un autre. Celle-ci eſt d'un de mes proches, celle-là d'un parent plus éloigné. Celle-ci m'a été ſuggérée d'abord, celle-là n'eſt venuë qu'après. Ces différences ne ſont point ce qui le fait pancher de côté ou d'autre : il cherche la meilleure, & c'eſt tout. Or comment la diſtingueroit-il cette meilleure vuë, s'il ſe laiſſoit préoccuper par de ſemblables préjugez ?

Le *Chu king* dit : « Quelqu'un ouvre » un avis contraire à vos inclinations & » à vos idées : c'eſt une raiſon pour vous » de préſumer qu'il eſt bon, & d'en peſer » avec plus de ſoin l'utilité & les avan» tages. Un autre donne dans vos vûës, » dès-là il faut faire une plus grande at» tention aux raiſons qui les combat» tent. » Que ſi contre ces maximes n'écoûtant avec plaiſir, & n'embraſſant avec joie que ce qui s'accorde avec vos idées, vous rejettez tout le reſte, ſi même vous vous en irritez ; l'effet naturel de cette conduite, eſt que les flateurs ſe produiſent, & que les gens de probité ſe retirent. Eſt-ce le moyen de procurer le bonheur de vos Sujets, & d'illuſtrer votre regne ? Votre Dynaſtie, dès ſon commencement, à l'exemple des précédentes, a établi des Cenſeurs, qui fuſſent, pour ainſi parler, les oreilles & les yeux du Prince ; afin que ni Miniſtres, ni autres, n'oſaſſent rien lui cacher de ce qu'il importe qu'il connoiſſe. Toutes les affaires qui viennent à la Cour, paſſent par les mains des Miniſtres. Ce ſont eux qui en délibérent, qui en décident, & qui ſous le bon plaiſir du Prince, en promulgent la déciſion ; s'il arrive qu'un Cenſeur, ſelon le devoir de ſa Charge, vous faſſe des repréſentations ſur ce qu'ils décident, & vous propoſe ſes raiſons. V. M. au lieu d'examiner Elle-même ſon mémorial, le remet ſur le champ à ceux-là mêmes, dont on cenſure la déciſion, & s'en rapporte à leur jugement. Où ſont ceux qui ont aſſez de droiture pour reconnoître que ce qu'un autre propoſe, vaut mieux que ce qu'ils ont déja réſolu. Encore moins en trouve-t-on qui avoüent qu'ils ont eu tort, & que la cenſure eſt juſte. Tout ce que V. M. gagne à en uſer de la ſorte, c'eſt de ſe faire la réputation d'un Prince qui n'aime point les avis, & qui cherche à s'en délivrer. Pour vos Officiers, ils en retirent cet avantage d'être les maîtres abſolus, & tranquilles dépoſitaires de l'autorité Souveraine.

Les trois points que j'ai touchez, ne ſont point choſes ſecrettes. Tout le monde en eſt inſtruit. Il n'eſt point d'Officiers fidéles & zélez qui n'en gémiſſent. Mais on craint de votre part un mouvement de colere, & de la part des perſonnes intéreſſées un reſſentiment preſque auſſi terrible. Ainſi l'on n'oſe parler. Cependant la triſteſſe, le

chagrin, l'indignation, regnent dans le cœur de vos bons Sujets. Plus ces ſentimens ſont retenus, plus ils ſont violens, & je ne m'étonne point qu'ils attirent cette intempérie des ſaiſons. Si j'ai la hardieſſe de parler ainſi, c'eſt pour vous ſupplier de faire attention qu'ayant au-deſſous de vous les hommes, vous avez *Tien* au-deſſus, & pour vous conjurer de répondre aux deſſeins du Ciel, & au déſir de vos Sujets. Vous ne le pouvez mieux faire qu'en remédiant efficacement aux trois points que j'ai marquez. Acquittez-vous envers l'Impératrice mere, de tous les devoirs d'un bon fils. Soyez attentif à lui faire plaiſir, & faites-vous une affaire de la rendre heureuſe & contente. Témoignez de la bonté aux jeunes Princeſſes vos ſœurs, ayez l'œil à leurs beſoins : établiſſez les quand il ſera tems. N'abandonnez à perſonne l'autorité Souveraine ; elle n'appartient qu'à vous ſeul. Dans le choix de vos Officiers, diſtinguez le vrai mérite ; dans les récompenſes & les châtimens, ayez uniquement égard à la grandeur des ſervices, & à la griéveté des fautes. Fermez déſormais la porte aux flateurs, éloignez ceux qui ſont en place. Ouvrez la porte aux avis. Ecoûtez ſans préjugez tous ceux qu'on vous donnera. Suivez avec courage & avec conſtance, ceux qui ſeront les plus ſalutaires.

Au reſte il ne ſuffit pas de témoigner par des paroles, que vous voulez déſormais tenir cette conduite ; il faut qu'on le voye par vos actions, & que ces actions procédent en effet d'une réſolution ferme & ſincere. Rien ne réſiſte à cette ſincerité, quand elle eſt parfaite. Les pierres même & les métaux lui ont cedé plus d'une fois. Le moyen que les hommes y réſiſtent. Mais auſſi, ſi elle vous manque, les apparences ne produiront rien. Non, vous ne remuërez point le moindre de vos Sujets : bien moins pouvez-vous eſpérer de toucher *Tien*. Ne vous trompez pas, dit le *Chi king*, en diſant : il eſt au-deſſus de nous bien élevé, &c. Tout élevé qu'eſt *Tien* au-deſſus de nous, il nous entend cependant & nous voit de près. Nos ſentimens naiſſent à peine au fond de nos cœurs, que *Tien* des-lors en eſt inſtruit. Faut-il donc qu'il ſe préſente à vos yeux ſous une figure humaine, ou qu'il frappe vos oreilles par le ſon d'une voix ſenſible? Je connois le peu que je vaux, & combien peu je vous ſuis utile ; mais je ne me crois pas pour cela diſpenſé de vous dire mes ſentimens, & de vous expoſer mes foibles vûës. C'eſt à V. M. de les examiner à loiſir, & d'en porter votre Jugement.

Autre Remontrance du même Se ma kuang *au même Empereur* Yng tſong.

A La fin de la troiſiéme Lune de cette année, j'eus l'honneur d'exhorter V. M. à publier une Déclaration capable d'ouvrir la porte aux avis. Ces jours-ci V. M. ſçachant que j'étois de retour à la Cour, a eu la bonté d'ordonner qu'on me fît voir ſur cela une Déclaration minutée en datte du cinquiéme jour de cette cinquiéme Lune. On ne peut pas être plus ſenſible que je l'ai été à la premiere nouvelle que j'en ai eue. Outre qu'il m'étoit fort agréable d'apprendre que V. M. avoit bien voulu donner dans mes vûës, l'avantage que j'en eſpérois pour tout l'Etat, étoit pour moi le ſujet d'une bien plus grande joye. Mais en liſant cette minute, j'y ai trouvé, je vous l'avouë, des choſes que je ne puis goûter. Plûtôt mille fois mourir que de vous le diſſimuler. Rien de

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 562 sur 741

mieux que le commencement & la fin de cette Déclaration ; mais vers le milieu on lit ces paroles. « Que ſi quelqu'un » en nous préſentant des Mémoires, des » avis, ou des remontrances, parle par » inclination, ou par intérêt oublie ſon » rang, touche trop librement aux grands » & ſecrets reſſorts du Gouvernement, » rebat en d'autres termes des choſes éta- » blies & pratiquées, affecte, pour ſe » faire valoir, de s'oppoſer aux vûës de » la Cour, ſe vend & ſe livre à la popu- » lace, en ſoutient les inclinations, & les » abus, pour ſe faire une vaine réputa- » tion. Comme tout cela ſeroit très-nui- » ſible, ſi on le laiſſoit impuni ; je ne » pourrai me diſpenſer de faire en effet » punir ceux qui s'en trouveront coupa- » bles. »

Prince, je l'ai toûjours oüi dire, & il eſt vrai. Quand un ſage Prince traitte avec bonté ſes Officiers, & témoigne compter ſur eux ; quand en banniſſant les ſoupçons & les défiances, il met, pour ainſi parler, leur zéle au large ; alors ces Officiers de leur côté, libres de crainte & d'inquiétude, s'occupent tout entiers du ſoin de le bien ſervir. Comme ils ſont aſſurez du cœur du Prince, ils lui ouvrent auſſi le leur, & ne lui laiſſent rien ignorer de ce qu'ils jugent lui être utile. Vous, par une précaution hors de ſaiſon, dans une Déclaration faite exprès pour exciter tous vos bons ſujets à vous aider de leurs avis ; vous inſérez ſix reſtrictions tellement conçûës, que quiconque oſera parler, ne peut éviter de périr, ſi on veut le perdre. On ne pourroit, à mon ſens, gueres mieux s'y prendre, pour obliger chacun à ſe taire.

Suppoſons cependant que quelqu'un parle : pour peu qu'il blâme ou qu'il loüe dans ſon diſcours, rien de plus aiſé que de le perdre, en diſant que c'eſt haine ou liaiſon ſécrette, ou quelque autre intérêt caché qui le fait parler. Pour peu qu'un Officier en charge touche en paſſant quelque point, qui dans la rigueur ne ſe trouve pas être exactement de ſon reſſort, il eſt perdu, ſi l'on veut, on dira qu'il oublie ſon rang. Celui qui aura traitté dans ſon diſcours de ce qui peut troubler l'Etat, & des moyens d'en aſſurer le repos, paſſera, quand on voudra, pour avoir touché trop librement aux grands reſſorts du Gouvernement ; ſi par hazard on traitte une matiere à laquelle quelque ancien Edit, ait du rapport, on paſſera pour rebattre mal à propos des choſes établies & pratiquées. le zele inſpire encore à quelqu'un de ſe déclarer dans l'occaſion contre certain nouveau Réglement qui fait de puis peu tant de bruit : s'il en expoſe les inconvéniens, on l'accuſera de chercher à ſe faire valoir, en frondant les vûës de la Cour. Enfin l'on ne pourra tâcher d'attendrir le Prince ſur les miſeres de ſes peuples, ſans s'expoſer à être condamné comme un broüillon, un ſéditieux, un Chef de révolte. Cela étant je ne vois plus rien, ſur quoi on puiſſe s'exprimer avec quelque ſûreté.

Certainement une Déclaration ainſi conçûë, au lieu de vous procurer des mémoires & des avis, vous en prive plus que jamais. Je vous ſupplie donc très-inſtamment de retrancher ce milieu, & de le remplir d'une autre maniere, conformément à ce que j'eus l'honneur de vous expoſer le trentiéme de la troiſiéme Lune. Il eſt du bien de votre Etat & de votre honneur, qu'on n'ait pas lieu de ſoupçonner qu'en demandant des avis, vous voulez réellement leur fermer la porte.

La

La ſixiéme des années, nommée Kia yeou, Tchin Kieou *étroitement lié avec deux Eunuques du Palais très-accréditez, obtint l'important emploi de* Kiu mi, *& fit tant par ſes intrigues, que non-ſeulement les affaires qui concernoient la guerre, mais encore toutes les autres paſſoient par ſes mains.* Tang kiai, fan ſe tao, Lin hoei, Tchao pien, *&* Ouang tao, *qui étoient Cenſeurs, l'attaquerent ouvertement, & préſenterent à l'Empereur contre lui remontrances ſur remontrances.* Tchin kieou *récrimina, accuſant de cabale ſes aggreſſeurs; comme ceux-ci avoient indiqué les Patrons de* Tchin kieou, *l'Empereur avoit pris ces avis pour un reproche qu'on lui faiſoit d'être gouverné par les Eunuques, & ce reproche l'avoit picqué. Le parti qu'il prît, fut de caſſer en même tems* Tchin Kieou, *& les Cenſeurs, & de leur donner à chacun dans les Provinces un autre emploi.* Ngeou Yang Sieou, *qui fut depuis un des plus fameux hommes de la Dynaſtie* Song, *commençoit alors à être ſur les rangs. Quoiqu'il fût par ſon emploi ſubalterne de* Kiumi, *il prit le parti des Cenſeurs. Il demanda qu'ils fuſſent rappellez & rétablis. Il préſenta pour cet effet la Remontrance ſuivante.*

PRince, depuis que vous regnez, on vous avoit vû juſqu'ici ouvrir aux avis un chemin très-large. S'il arrivoit quelquefois qu'il y eût dans les remontrances quelque endroit repréhenſible, & qui méritât châtiment, pour ne pas rallentir le zéle de vos Officiers, vous le pardonniez avec bonté. Je vois néanmoins que depuis peu dans un ſeul jour vous avez fait le procès aux cinq Cenſeurs, qui attaquoient *Tchin kieou*, vous les avez tous caſſez de leur Emploi, & reléguez loin de votre Cour. Vous ne ſçauriez vous imaginer, quelle ſurpriſe a cauſé à la Cour & dans les Provinces un pareil ordre de votre part, & combien de ſoupçons il a fait naître dans les eſprits. Pour moi, je n'ai point vû les remontrances des Cenſeurs. Je n'en ſçai point exactement le fort & le foible. Mais je ſçai que *Tang kiai*, *Fan ſe tao*, &c. ſont depuis long-tems dans l'Emploi, que juſqu'ici ils s'en ſont acquitez avec honneur, & qu'ils ont à votre Cour la réputation de gens ſans reproche. Le moyen de ſe perſuader que ſe démentant tout-à-coup de leur ancienne probité, ils ayent voulu vous ſurprendre & vous impoſer? Non, il n'eſt pas naturel de s'imaginer un changement ſi extraordinaire & ſi ſubit.

Certainement, il faut l'avoüer, l'Emploi de Cenſeur a toûjours ſes difficultez, quoique différentes en différens tems, ou plûtôt ſous différens Regnes. Le Prince eſt-il naturellement chagrin, ſoupçonneux, fier, cruel, auſſi éloigné de vouloir entendre ſes propres fautes, qu'ardent à rechercher, & facile à croire celles d'autrui? Alors les Miniſtres & les Grands ſont dans l'allarme & dans la crainte. Dans un tems comme celui-là, c'eſt une choſe bien dangereuſe & bien difficile, de donner des avis au Prince ſur ſa conduite; les plus habiles n'y réuſſiroient pas. Mais déferer alors un Miniſtre, ou quelque autre grand Officier, c'eſt choſe facile & ſans danger. Le Prince eſt-il au contraire doux, moderé, obligeant, ſévere à ſoi-même, indulgent à l'égard des autres, auſſi

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 564 sur 741

prompt à juſtifier ceux qu'il employe, qu'à ſe condamner ſoi-même? S'il arrive qu'en même tems, comme il eſt aſſez naturel, un Miniſtre ou quelque autre Grand, appuyé des gens du dedans, ait en main l'autorité, ſoit en poſſeſſion d'être inſtruit de tout avant l'Empereur, & en état de faire ſentir à quiconque les effets de ſa vengeance; dans de ſemblables conjonctures, rien de plus aiſé que de donner dans l'occaſion des avis au Prince ſur ſes fautes perſonnelles. Mais, pour attaquer alors le Miniſtre, il faut certes bien du courage: & quand on oſe le faire, il eſt rare qu'on y réüſſiſſe. C'eſt une expérience de tous les tems; & ce point mérite quelque attention.

La même expérience nous apprend que les Princes, ſelon les différentes circonſtances, ont plus ou moins de difficulté à bien juger de ce qu'on leur expoſe; & que ſçavoir le faire, eſt un grand art. Deux partis oppoſez font des repréſentations au Prince, chacun produit ſes raiſons, & tourne les choſes à ſa maniere. Chacun ſe donne pour homme zelé, fidele, & déſintereſſé. Chacun, à l'entendre, ne viſe qu'au bien public. A quoi s'en tiendra le Prince? S'il connoiſſoit à fond ceux qui parlent: s'il ſçavoit que tel eſt un homme droit & fidele, tel au contraire eſt une ame baſſe & habile à ſe déguiſer; s'il diſtinguoit nettement dans leurs diſcours, ceci eſt réellement du bien de l'Etat, cela eſt réellement un intérêt perſonnel qu'on couvre du nom de zéle pour le bien public, dès-lors plus de difficulté à prendre parti.

Voici les moyens qu'on donne pour faire autant qu'il eſt poſſible, un juſte diſcernement. On vous préſente un Diſcours, où l'on parle ſans détour en termes clairs & expreſſifs, quoique peut-être un peu durs: vous trouvez qu'on vous y dit des choſes peu conformes à vos inclinations & à vos vûës, & par-là même déſagréables. A la premiere lecture que vous en faites, vous ſentez naître en votre cœur du reſſentiment & de la colere. Modérez-vous, & concluez que l'Auteur de ce Diſcours eſt un ſujet fidele & zelé. Il vous vient un ſecond Diſcours, dont les expreſſions ſont douces & coulantes, mais peu préciſes pour le ſens. Vous trouvez qu'on s'y étudie à juſtifier vos ordres paſſez, & à donner dans vos vûës préſentes. Auſſi-tôt naît la complaiſance & la joie. Réprimez ces mouvemens, & défiez-vous que celui qui parle, ne ſoit un lâche flatteur, qui ſacrifie à ſes intérêts le bien de l'Etat & votre gloire. De même un de vos premiers Officiers, vous fait des repréſentations ſur une affaire de ſon reſſort, par des remontrances réïterées à la face de tout l'Empire. Il n'a pas plûtôt écrit ou parlé, que tout le monde eſt inſtruit de ce qu'il propoſe. On en parle, on l'examine; le Public en devient Juge. Quel eſt l'homme qui ne ſçait qu'il n'eſt pas poſſible de tromper tout le monde? Il eſt donc à préſumer que ſes propoſitions ou ſes repréſentations ſont un pur effet de ſon zele. Un autre propoſe ſes vûës ſur une affaire qui n'eſt point de ſon reſſort. Il ſe cache pour le faire: il demande un grand ſecret: il n'eſt point d'inſtance qu'il ne faſſe pour engager le Prince à prendre un parti ſans communiquer la choſe à perſonne. C'eſt en apparence par eſtime pour les lumieres extraordinaires & ſupérieures du Souverain. Mais dans le fonds, c'eſt communément qu'il a quelque intérêt caché, & qu'il craint qu'on ne le démaſque. L'expérience de tous les tems a autoriſé ces regles. Un Prince qui ſçait les ſuivre, diſcerne ſans grand embarras, & communément aſſez juſte, les différens motifs qui font parler.

Nous avons aujourd'hui dans V. M. un Prince tempérant, appliqué, laborieux, qui ne ſe pardonne rien, qui aime à être inſtruit de ſes fautes, qui ne s'offenſe point des avis, lors même qu'on les lui donne ſans ménagement & ſans détour. Mais à l'égard de ceux qui vous ſervent, & ſur-tout des Officiers que

vous employez, vous êtes tout autre. Ce n'eſt qu'honnêtetez, que bienfaits, qu'indulgence. Vous vous faites véritablement une peine de les changer. Leur réputation vous tient au cœur. Vous les ſoûtenez autant qu'il eſt poſſible, & toûjours plein pour eux de bienveillance, vous ne pouvez vous perſuader qu'ils oſent s'en rendre indignes. De ſorte que je crois pouvoir dire que nous ſommes dans ces tems dont j'ai parlé, où rien n'eſt plus aiſé que de donner dans l'occaſion des avis au Prince ſur ce qui regarde ſa perſonne, mais où il eſt bien dangereux d'oſer toucher à ceux qui l'approchent.

Depuis que je ſuis à la Cour, voici ce que j'ai vû. Une des années nommées *King yeou*, *Fan tchong yen* oſa parler en qualité de Cenſeur, ſur la conduite de *Liu y kien*, un des Miniſtres: il lui en coûta la perte de ſon poſte, & on l'envoya ſimple Magiſtrat dans une Ville de Province. Une des années nommées *Hoang yeou*, le même *Tang kiai* dont il s'agit aujourd'hui, parla hautement en qualité de Cenſeur contre *Ouen yen po* auſſi Miniſtre. Il eut le même ſort que *Fan tchong yen*. La même choſe arriva quelque tems après à *Tchao pien*, & à *Fan ſe tao*, pour avoir ſoûtenu *Leang tché* contre *Leou kang* & ſa cabale. *Han kiang* il y a deux ans, pour avoir cenſuré *Fou pi*, fut relégué à *Tſai tcheou*. Enfin tout récemment *Tang kiai*, *Tchao pien*, *Fan ſe tao*, *Liu hoei*, & *Ouang tao* ont été caſſez, pour avoir déféré *Tchin kieou*. De tant de Cenſeurs deſtituez de leur emploi dans l'eſpace de vingt ans, je ne ſçache pas qu'un ſeul l'ait été, pour avoir offenſé perſonnellement le Souverain.

Voilà ce qui me fait dire, que dans le tems où nous ſommes, on peut avec ſuccès & ſans aucun danger donner des avis au Prince ſur ſa conduite; mais que pour attaquer celle d'un Miniſtre, il faut un courage à toute épreuve, & que celui qui oſe le faire, n'y réuſſit preſque jamais. Si V. M. vouloit bien faire quelque réflexion ſur le morceau d'hiſtoire que je viens de lui rappeller, elle en concluroit ce me ſemble, aſſez naturellement, quel eſt le zele & le courage de *Tang kiai* & de ſes Collegues. De ces cinq Cenſeurs recemment caſſez, il n'y avoit que *Liu hoei* qui fût nouveau dans l'emploi. Les quatre autres y étoient depuis long-tems. *Tang kiai* pour un affaire ſemblable a été relégué dans le *Quang ſi*, où il ſeroit mort, ſi V. M. en lui permettant de changer d'air, ne lui avoit rendu la vie. *Fan-ſe tao* & *Tchao pien* ayant eu déja une fois le même ſort, ont paſſé pluſieurs années dans de ſimples Magiſtratures. Tous trois ont été rétablis dans leur emploi. Tous trois ſe ſouvenoient de leur diſgrace paſſée, & voyoient bien qu'en attaquant *Tchin kieou*, ils avoient encore plus à craindre. Rien de tout cela ne les arrête. Le devoir leur dit qu'il faut parler; ils le font avec courage. Voilà certainement ce qu'on appelle des ſujets fidéles, toûjours ſemblables à eux-mêmes, & d'une fermeté à toute épreuve. Leur collegue *Ouang tao* étoit un pauvre Lettré, ſans biens, ſans appui. *Hang kiong* l'ayant connu par hazard, lui trouva un vrai mérite. Il ſe fit ſon Protecteur, & le produiſit pour être Cenſeur. Bien-tôt *Han kiang* devenu *Tchong tching* tenta des choſes contraires au bien de l'Etat. *Ouang tao* s'y oppoſa avec vigueur, & ſoûtint ſi bien les intérêts de l'Etat contre les artifices & la cupidité de *Han kiang*, que celui-ci ne changeant point de conduite, fut enfin publiquement jugé coupable, & ſévérement puni. On ſçait combien il eſt naturel d'avoir des égards pour ſes bienfaicteurs, de les ſoûtenir dans les occaſions, ou du moins de les épargner; préférer ſon devoir à tous ces égards, comme a fait *Ouang tao*, & faire ceder au bien commun les ſentimens d'une reconnoiſſance perſonnelle & particuliere; ce ne peut être que l'effet d'une droiture & d'une équité non commune. Voilà, Prince, voilà quels ſont les quatre Cenſeurs recemment caſſez. Je ne flatte point leur

portrait ; chacun les y reconnoîtra ſans peine.

Eſt-il à préſumer que des gens de ce caractere, quand on ſuppoſeroit qu'ils ſe ſont trompez, ayent eu, en attaquant *Tchin Kieou*, d'autre motif que leur devoir, & d'autres vûës que le bien public ? Quelqu'un peut-être, pour les rendre odieux, les aura repréſentez comme des frondeurs & des gens de cabale ſecrettement liguez entre eux pour inquietter les Grands Officiers, & ſe rendre redoutables. Mais ſur quoi fonder cette accuſation ? Un fait tout récent & très-connu ne la détruit que trop. L'année derniere *Han kiang* déféra *Fou pi* Miniſtre d'Etat. Vit-on *Tang Kiai* & *Fan ſe tao* profiter de l'occaſion, & ſe joindre au Délateur ? Au contraire eux & leurs collegues, avec leur équité ordinaire, firent ſentir à V. M. & à tout l'Empire les artifices de l'aggreſſeur & l'innocence de l'accuſé. Où eſt donc la prétenduë ligue & le prétendu complot des Cenſeurs ? Non, Prince, un ſoupçon de cette nature ne peut tomber ſur des gens de ce caractere : auſſi paroît-il que V. M. n'y a pas donné une entiere créance. Elle les auroit autrement traittez, en leur ôtant le rang qu'ils avoient, elle n'a pû ſe réſoudre à les laiſſer ſans emploi. Elle a confié à chacun d'eux des poſtes aſſez importans. On a ſenti que c'étoit avec regret qu'on les éloignoit. En effet, outre que c'eſt une perte pour votre Cour, c'eſt fermer la bouche à tout autre, & l'Etat ne peut manquer d'en ſouffrir. Il auroit été à ſouhaitter que V. M. plus attentive au zele, au déſintereſſement, & à la conſtance de ces Cenſeurs, eût encore moins accordé aux vains ſoupçons de leurs adverſaires. Mais ce mal, tel qu'il puiſſe être, eſt facile à réparer. Vous avez puni en les éloignant, ce qu'ils pouvoient avoir commis de faute. Laiſſez maintenant agir votre bonté. Pour inſpirer à vos bons Sujets le déſintéreſſement, le zele, & la liberté de parler, rappellez & rétabliſſez *Tang kiai* & ſes Collegues. Tout votre Empire y applaudira.

Diſcours du même Ngeou yang ſieou *ſur la Secte* Foë.

IL y a mille ans & plus, que notre Chine a le malheur d'être infectée de la Secte de *Foë*.* Pendant ces mille ans il n'y a point eu de tems, où les gens éclairez ne l'ayent déteſtée, & n'ayent ſouhaitté la pouvoir détruire. Nos Empereurs plus d'une fois l'ont proſcrite par leurs Edits ; on a ſouvent cru que c'en étoit fait : elle s'eſt cependant toûjours relevée avec de nouvelles forces ; & les choſes en ſont venues ſouvent juſques là, qu'après tant de tentatives ſans ſuccès, on a regardé ce mal comme incurable. Eſt-ce donc qu'il l'eſt en effet ? Non. C'eſt qu'on s'y prend mal pour y remédier. Un habile Médecin, pour bien traitter un malade, examine où eſt le mal, & d'où il vient. S'il trouve qu'il a ſon origine dans la foibleſſe du tempérament, ou dans quelque épuiſement d'eſprits, ſans attaquer directement par ſes remedes les accidens ſurvenus, il va droit à la ſource. Il travaille à réparer les eſprits, à fortifier le tempérament ; & les accidens ceſſent d'eux-mêmes.

* Secte idolatrique venuë des Indes.

C'eſt ainſi qu'il faut en uſer à l'égard du mal que nous déplorons. *Foë* étoit un barbare étranger aſſez éloigné de notre Chine. Sa ſecte étoit apparemment dès le tems de nos trois fameuſes Dynaſties. Mais la vertu & la ſageſſe regnoient alors dans l'Empire : les Peuples étoient bien inſtruits de leurs devoirs : les Rits étoient en vigueur. Le moyen que la Secte de *Foë* y trouvât accez ? Après ces trois Dy-

naſties

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 567 sur 741

naſties ; le Gouvernement ne fut plus le même. On négligea l'inſtruction des Peuples, & la pratique des anciens Rits. Cette négligence crût peu-à-peu, & ſe trouva telle après deux cens ans, que la ſecte *Foë* en profita, pénétra dans l'Empire, & s'y établit. Allons donc à la ſource d'un ſi grand mal. Faiſons revivre le Gouvernement de nos anciens Rois. Inſtruiſons les Peuples comme ils faiſoient. Rétabliſſons dans tout l'Empire les anciens Rits ; & la Secte de *Foë* tombera, &c.

On ne traduit point le reſte du diſcours. Il eſt très-long, & ſe réduit à deux points. Premierement, il expoſe le Gouvernement ancien. Il finit cette expoſition par dire, que depuis la Ville Capitale où étoit la Cour, juſques dans les moindres Bourgades, il y avoit des écoles publiques, où un choix de jeunes gens ſe formant à loiſir ſous de bons maîtres, ſe rendoient capables d'inſtruire les autres à leur tour. En ſecond lieu, il étend ſa propoſition en diſant que le ſeul moyen efficace de faire tomber la Secte *Foë*, eſt de rétablir l'ancien Gouvernement, principalement l'inſtruction des Peuples, & la pratique des anciens Rits. Il apporte ſur cela l'exemple de *Mong tſe*, qui, ſans s'arrêter à des réfutations directes, inculqua fortement à ceux de ſon tems la charité & la juſtice, & par-là fit abandonner les deux ſectaires *Yang* & *Mé*.

Diſcours du même Ngeou yang ſieou, *ſur la difficulté de bien regner.*

ON le dit, & il eſt vrai, il eſt très-difficile de ſe rendre habile dans l'art de regner. Mais encore quelles ſont ces difficultez ? Une des plus grandes conſiſte à faire un bon choix d'un premier Miniſtre, & à ſçavoir s'en ſervir. Du reſte, c'eſt une maxime reçûë, que quand un Prince a choiſi avec ſoin ſon premier Miniſtre ; il faut qu'il ait en lui une vraie confiance. Sans quoi celui-ci toûjours en allarme n'oſera rien propoſer, ni rien entreprendre ; par conſéquent fût-il le plus habile homme qui ait jamais paru, ſon habileté ſera peu utile, & il ne fera rien de grand. D'un autre côté, ſe rapporter de tout à un homme ſeul, ne rien mettre en délibération quand il a parlé, ou bien négliger tout avis contraire, & rejetter toute remontrance ; outre que c'eſt mécontenter le grand nombre, c'eſt s'engager bien légérement, & s'expoſer à de grands malheurs. Suppoſons qu'un Prince en uſe ainſi, & qu'il forme quelque entrepriſe, ſans avoir tenu conſeil, ou contre le ſentiment d'un grand nombre, & malgré de fortes repréſentations, ſur l'avis ſeul de ſon Miniſtre ; ſi la choſe par hazard vient à réuſſir, qu'il eſt à craindre que le Prince s'applaudiſſant d'un ſuccès qu'il doit au hazard, & loüant avec excès ſon Miniſtre, ne diſe comme en triomphant, nous voyons plus clair que tous ces ſages. Nous aurions grand tort d'avoir égard à leurs avis, & à leurs remontrances.

Un Prince avec ces diſpoſitions eſt bien à plaindre. A la vérité un ſuccès contraire l'en fera bien-tôt revenir. Mais la diſgrace peut être ſi grande, qu'il la reconnoîtroit trop tard. Par-là bien des Princes ſe ſont perdus : nous le voyons dans nos hiſtoires. En voici un ou deux exemples. *Fou kien* * poſſedoit un Etat très-étendu. Il avoit de fort bons Soldats ; & pouvoit mettre ſur pied juſqu'à neuf cens ſoixante mille hommes. De ce haut degré de puiſſance, jettant les yeux ſur un petit Etat voiſin, il lui prit envie de s'en emparer. Ce n'eſt, dit-il en

* C'eſt celui qu'on appelle ailleurs *Tſin chi hoang*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 568 sur 741

lui-même, qu'un assez petit coin de terre ; quelles forces y a-t-il pour me résister ? C'est une conquête sûre & facile. Aussi-tôt il s'y dispose. Tous ses Sujets étoient contraires à cette entreprise également injuste & hors de saison. Il eut sur cela des remontrances de la part des meilleures têtes : on lui en fit faire par son propre fils. Tout fut inutile, ce Prince entêté de son idée, trouva *Mou yong tchoui*, un de ses Généraux qui l'y confirma. Pourquoi, Prince, lui dit-il, écoutez-vous tant de gens ? Que peuvent produire leurs discours, sinon d'obscurcir vos propres lumiéres ? Voilà un excellent homme, dit le Prince, je n'ai trouvé que lui seul, qui fut disposé comme moi, à assûrer, par cette conquête, le repos de mon Etat. Aussi-tôt les Troupes se mettent en campagne, & s'avancent vers *Cheou tchun* au Midi. L'ennemi donna dessus, avant qu'elles fussent bien rassemblées, & la défaite en fut entiere.

Fou kien ne fut pas plus heureux dans ses entreprises au Nord. Huit cens mille hommes y périrent, ou se dissiperent. La même chose arriva à *Tsin tai* sous les *Tang*. La pensée vint à ce Prince d'ôter à *Tsin* le commandement de *Tai yuen*, & de le reléguer à *Kiun tcheou*. Ce qu'il y avoit de gens à la Cour intelligens & fidéles, n'en eurent pas plûtôt connoissance, qu'ils s'efforcerent à l'envi de montrer à l'Empereur qu'il n'étoit pas encore tems. Le Prince appellant pendant la nuit & en particulier *Siue ouen yu* son Confident ordinaire, qui faisoit l'emploi de *Kiu mi* : que pensez-vous de mon dessein, lui demanda-t-il ? Bien des gens ne le goûtent point. C'est un Proverbe, dit le Confident, que celui qui bâtit une maison sur le bord d'un grand chemin, ne l'acheve pas en trois ans. Pourquoi écoutez-vous tant de gens ? Qui peut vous conseiller mieux que vous même ? L'Empereur satisfait de cette réponse, lui dit : Un devin me promit dernierement, que je trouverois cette année un homme capable de me seconder dans le dessein de faire fleurir mon Empire. Justement je le trouve en vous. Aussi-tôt il charge *Siue ouen yu* de dresser l'ordre contre *Tsin*. Le matin quand on le sçut, tout le Conseil en pâlit. Six jours après la nouvelle arrive, que *Tsin* qu'on avoit averti, s'étoit révolté, & marchoit à la tête d'une grosse armée. L'Empereur saisi de tristesse & de frayeur : c'est ce malheureux *Siue ouen yu*, s'écria-t-il, qui m'a jetté dans ce précipice. Il frémissoit en disant ces paroles, & vouloit tirer le sabre pour le tuer de sa propre main. Prince, dit *Li song* en le retenant, votre repentir vient trop tard, le mal est fait. Comme en effet, le mal étoit pressant, & qu'on n'y voyoit pas de remede, l'Empereur & ses Officiers fondoient en larmes.

Fou kien & *Tsin tai* chacun dans son tems, suivirent, contre l'avis du grand nombre, le sentiment d'un homme seul qui s'accommodoit à leur idée. Leur perte qui s'ensuivit, est une preuve du danger qu'il y a d'en user ainsi. *Fou kien* cependant ne se proposoit rien moins avec son Général *Mou yong tchoui*, que d'assûrer un repos durable à son vaste Etat, par une conquête qui lui paroissoit également sûre & facile. *Tsin tai* regardoit aussi *Siue ouen yu* comme son Oracle. Il comptoit par son secours d'aggrandir & de faire fleurir son Empire. Tant il est vrai que souvent les Princes s'aveuglent sur ceux qu'ils employent.

A vous entendre, dira quelqu'un, un Prince ne peut donc avoir confiance en son Ministre, quelque soin qu'il ait pris de le bien choisir. C'est très-mal prendre ma pensée. *Hoen kong* Roi de *Tsi* eut de la confiance en *Kong tchong*. *Sien tchu* Roi de *Chou* en eut en *Tchu ko leang*. L'un & l'autre s'en trouverent bien. Mais aussi que conseilloient, ou qu'entreprenoient ces deux Ministres, qui ne fût approuvé de tous les sages ? A-t-on jamais vû personne

ſe récrier contre ce que les Princes ordonnoient par leurs conſeils? Si ces deux Princes avoient vû le gros des Officiers donner des avis contraires, les Peuples en gémir & en murmurer; eſt-il à préſumer qu'ils euſſent voulu pourſuivre obſtinément l'avis d'un ſeul homme, ſe rendre odieux à tous les autres, & s'attirer les malédictions des Peuples?

Il y a, ce me ſemble, en l'art de regner une difficulté encore plus grande. C'eſt d'écouter tout ce qu'on dit, & d'en juger ſainement. Il vient chaque jour aux oreilles d'un Prince des diſcours de bien des ſortes. Tantôt c'eſt la flatterie qui parle, & qui employe l'éloquence & l'artifice, pour ſe faire écouter favorablement. Tantôt c'eſt un zele ſincere à la vérité, mais ſans égards, ſans ménagemens, & par-là très-importun. Ecouter l'une & l'autre avec le diſcernement convenable, c'eſt une choſe qui a ſa difficulté, mais qui ne paſſe pas la portée d'un Prince un peu éclairé & pénétrant. Comme la complaiſance & la flatterie plaiſent communément, ſur-tout aux Princes; trop de droiture & de liberté à leur réſiſter, peut naturellement les choquer: en de ſemblables occaſions ne ſe laiſſer ni ſurprendre ni irriter, c'eſt encore une choſe aſſez difficile, mais qui ne demande après tout qu'une ſageſſe & une vertu ordinaire.

Quelle eſt donc la grande difficulté? La voici. Il s'agit d'une entrepriſe conſidérable, les uns propoſent au Prince pour y réüſſir des moyens qui n'ont rien de fort difficile, qui ſont ſelon les apparences aſſez plauſibles, mais qui dans le fonds ſont peu ſûrs. Les autres lui ouvrent un chemin qu'il voit bien conduire en effet où il veut aller; mais le lui repréſentent ſi embaraſſé & ſi plein de difficultez, qu'il paroît comme impraticable. Je dis qu'alors il n'eſt pas aiſé au Prince de juger ſainement ſur ce qu'on lui propoſe, & de prendre le bon parti. Un ou deux traits de nos hiſtoires rendront ma penſée plus ſenſible.

Du tems que tout l'Empire étoit en guerre, le Prince de *Tchao* avoit un Officier de guerre nommé *Tchao ko*. C'étoit ſans contredit l'homme du Royaume qui parloit le mieux ſur ces matieres, auſſi ſe donnoit-il ſans façon pour le premier homme en fait de ſcience militaire. Son pere qui étoit Officier de réputation, & qui avoit vieilli dans les Armées, s'entretenoit ſouvent avec ce fils ſur l'art de la guerre, & jamais il n'avoit pû l'embarraſſer par ſes queſtions. Malgré cela il ne le regardoit point comme un homme capable de commander. Au contraire il diſoit ſouvent en ſoûpirant: Si jamais mon fils commande, le Royaume s'en trouvera mal. Le Vieillard étant mort, le Roi nomma peu après le fils *Ko* pour Généneral de ſes Troupes. La mere demanda audience, & repréſenta au Roi ce qu'elle avoit ſouvent oüi dire à feu ſon mari. Mais le Roi n'y eut point d'égard. Voilà donc *Ko* Général. Il attaque l'Armée de *Tſin*; il perd la bataille & la vie. Et conſéquemment à ſa défaite, plus de quatre cens mille ſujets de *Tchao* ſe rendirent à *Tſin*.

Tſin chi hoang voulant ſubjuguer le pays de *King*, demanda à un Officier de guerre nommé *Li ſin*, combien il faudroit pour cela de troupes. *Li ſin* étoit brave & jeune. Il répondit que c'étoit aſſez de deux cens mille hommes. Cette réponſe plut fort à *Chi hoang*. Cependant rencontrant *Ouang tſien* ancien Général, il lui demanda ſon ſentiment. Celui-ci répondit qu'il falloit ſix cens mille hommes, ſans quoi l'entrepriſe n'étoit pas ſûre. *Chi hoang* chagrin de cette réponſe: vous êtes vieux, dit-il à *Ouang tſien*, vôtre âge vous rend timide. Auſſi-tôt il nomme *Li ſin*, pour commander ſon Armée, & lui donne deux cens mille hommes, avec ordre de reduire *King*. *Ouang tſien* prend congé du Prince ſur le champ, & ſe retire à *Pin yang*. Peu-après *Li ſin* fut battu, laiſſa prendre à l'Ennemi ſept grandes Villes, & s'en revint fort honteux. *Chi hoang* reconnoiſſant ſa faute, va lui-même en

perſonne à *Pin yang* faire des excuſes à *Ouang tſien*, & le preſſer de vouloir bien commander ſes Troupes contre *King*. Je vous l'ai dit, répondit *Ouang tſien*; je vous le repete; il me faut ſix cens mille hommes. *Chi hoang* promit de les lui fournir. Quand ces troupes furent aſſemblées, *Ouang tſien* marcha contre *King*, & en fit heureuſement la conquête.

Ces traits d'hiſtoire rendent ſenſible ce que j'ai dit de certains cas embaraſſans pour un Prince. Car enfin comment faire ? Un Officier fait des propoſitions très-raiſonnables : il indique des expédiens : il répond aux difficultez. Tout ce qu'il dit, paroît auſſi faiſable qu'avantageux. Voilà *Tchao ko* & *Li ſin* : n'étoit-il pas ſage de les employer ? Cependant ils perdirent tout. Un autre propoſe des conditions très-difficiles, & comme impoſſibles : n'eſt-il pas naturel qu'on le laiſſe là ? Voilà *Ouang tſien*. Cependant il fallut y revenir, ou renoncer au ſuccès. Dans des cas de cette nature, écouter tout ce que chacun propoſe, en juger ſainement, & prendre toûjours le bon parti; c'eſt que j'appelle difficile.

Au reſte ſi *Chi hoang* & le Prince de *Tchao* en prirent un mauvais, une choſe, à mon ſens, y contribua fort. Les vieux & anciens Généraux, bien loin de ſe diſſimuler à eux-mêmes, ou à leur Maître, les difficultez d'une entrepriſe, voulant s'aſſûrer du ſuccès, les ſuppoſent encore plus grandes, qu'elles ne le ſont peut-être en effet. Cela ne plaît pas aux Princes, qui voudroient ne point trouver d'obſtacles à leurs deſirs. Au contraire il eſt ordinaire aux Officiers encore jeunes, & nouvellement avancez, de chercher, pour ſe faire valoir, à l'emporter ſur les autres. Ils ont du feu & de la bravoure : ils s'y laiſſent emporter, & tout leur paroît favorable. Cela eſt communément du goût des Princes, particulierement de ceux qui ambitionnent le nom de Conquérans. Ils écoutent avec plaiſir, & croyent avec facilité un Officier, qui à peu de frais ſe charge du ſuccès d'une entrepriſe qu'ils ont à cœur. Cela n'eſt que trop ordinaire aux Princes, & les deux dont j'ai parlé, firent cette faute, qui leur coûta cher. Celle que fit le Prince de *Tchao* fut après tout plus conſidérable : auſſi ne put-il s'en relever.

Un Hiſtorien dit qu'avant *Ko*, c'étoit *Lien po* qui commandoit les troupes de *Tchao* contre *Tſin*. *Tſin*, qui craignoit ce vieux Général, uſa de ruſe pour le faire changer. Il fit courir le bruit qu'il redoutoit *Ko*, & que pourvû qu'il n'eût point à faire à lui, il ſe tenoit ſûr de la victoire. Il eut ſoin que cela ſe paſſât comme en ſecret juſqu'à la Cour de *Tchao*. Ce Prince y fut pris, & malgré bien des remontrances, il nomma *Ko* ſon Général. Hélas ! ce *Ko* n'étoit dans le fond qu'un beau parleur. Son pere, qui le connoiſſoit, le jugeoit incapable de commander. Sa mere en avertit le Prince. Tous les Officiers en jugeoient de même. Juſques chez les Ennemis il étoit connu pour tel. Son Prince ſeul, à qui il importoit le plus d'y faire attention, eut toûjours ſur cela les yeux fermez, & courut, malgré tout le monde, à ſa propre perte. Faute énorme, mais faute cependant dont on a vû depuis ce tems-là une infinité d'exemples.

Tai tſong ſecond Empereur de la Dynaſtie *Tang* élargit une fois ſur leur parole trois cens criminels, en leur marquant un terme pour revenir. Ils revinrent en effet au tems marqué, & quoiqu'ils euſſent tous mérité la mort, *Tai tſong* leur pardonna. *Ngeou yang heou* qui a écrit l'hiſtoire des *Tang*, a fait ſur ce ſujet une courte Diſſertation critique, qu'on a inſerée dans le Recüeil d'où l'on tire ces pieces. La voici.

Une bonne foi à l'épreuve, & une équité généreuſe, ſont des vertus propres de gens d'honneur & de gens de bien; ces vertus leur ſont plus cheres que la vie. Pour ce qui eſt des méchans, ils craignent les châtimens, & c'eſt tout. Auſſi les châtimens doivent-ils être leur partage, ſur-tout ſi ce ſont des hommes, qui par

par leur méchanceté ſe ſoient déja rendus coupables de mort. Je trouve dans les Memoires de la Dynaſtie *Tang*, que la ſixiéme année du Regne de *Tai tſong*, on élargit pour un tems ſur leur parole plus de trois cens de ces coupables, & qu'on leur permit d'aller chacun chez ſoi, à condition qu'à certain tems ils ſe repréſenteroient d'eux-mêmes. En uſer ainſi, qu'eſt-ce autre choſe, que ſe promettre des plus méchans, une bonne foi & une généroſité, qui coûte aux plus ſages & aux plus vertueux? Cependant ces criminels élargis ſe préſenterent tous au tems marqué. Aucun ne ſe fit attendre. Eſt-ce donc que ce qui coûte à l'homme le plus vertueux de tenir ſa parole, même au péril de ſa vie, ſe trouva tout-à-coup à la portée d'un ſi grand nombre de méchans hommes? Il n'eſt pas naturel de le penſer.

On dira peut-être que la bonté qu'eut *Tai tſong* de les élargir pour un tems, eut la force de changer ces trois cens perſonnes, & que la reconnoiſſance a un grand pouvoir ſur les eſprits. A cela je réponds: Je vois fort bien que *Tai tſong* eut en vûë de faire penſer & parler ainſi. Mais qui ſçait, ſi en les élargiſſant, il ne dit point en lui-même: la grace que je leur fais, leur fera aſſez comprendre que s'ils reviennent, ils auront leur grace; ainſi ils reviendront infailliblement. Qui ſçait, dis-je, ſi *Tai tſong* ne raiſonna point de la ſorte, & ſi ce ne fut point ce qui le porta à les élargir? Qui ſçait ſi d'un autre côté ces criminels ne compterent pas en effet qu'ils ſeroient abſous, & ſi ce ne fut point uniquement ſur cette eſpérance, qu'ils eurent le courage de revenir? Pour moi, en éxaminant ce fait, je crois y voir de part & d'autre, de l'intérêt, de l'artifice, & de la vanité. A l'égard de ce qu'on appelle bonté, bonne foi, généroſité, vertu; je n'y en vois point. *Tai tſong* étoit depuis ſix ans ſur le Trône. Tout l'Empire avoit pendant ces ſix ans ſenti mille effets réels de ſes bontez. Ces trois cens hommes y avoient eu part comme les autres: ils n'en étoient pas devenus meilleurs: ils s'étoient rendus malgré cela coupables de mort. Dire qu'un élargiſſement pour quelques mois les ait changez tout-à-coup, juſqu'à leur faire regarder la mort comme un heureux retour à leur patrie, juſqu'à leur faire négliger leur vie en comparaiſon de la bonne foi & de la juſtice: c'eſt, ce me ſemble, dire une choſe incroyable. Quelle preuve voudriez-vous donc, dira quelqu'un, pour vous perſuader qu'un tel retour eût en effet ces motifs? Je répons. Si *Tai tſong* voyant ces criminels de retour, leur avoit fait ſubir à tous le ſupplice qu'ils méritoient; ſi enſuite il en avoit ainſi élargi d'autres pour un tems, & que ces autres fuſſent venus comme les premiers, ſe repréſenter au tems fixé, j'attribuerois le retour des ſeconds à leur droiture & à leur reconnoiſſance. Mais ſi l'on s'aviſoit de le faire ſouvent, ce ſeroit autoriſer l'homicide. Jamais nos anciens Rois n'en uſerent ainſi: leurs Loix & leurs Arrêts avoient pour fondement la nature & la connoiſſance du cœur humain. On ne les vit jamais s'éloigner de ces principes, ni chercher par des tentatives équivoques à s'attirer de vains éloges.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 572 sur 741

Ngeou yang heou *a écrit non-ſeulement l'hiſtoire de* Tang, *mais encore celle des cinq Dynaſties, dont chacune dura très-peu, & qui toutes enſemble ne remplirent que quelques dixaines d'années entre les* Tang *&* Song. *A l'occaſion d'un de ces Princes, qui de Seigneur de* Chou, *(c'eſt aujourd'hui la Province de* Se tchuen,*) ſe fit Empereur, & périt auſſi-tôt;* Ngeou yang heou *fait voir la vanité de ce que le vulgaire appelle heureux augures. Voici ſon Diſcours, qui eſt inſéré dans le Recueil Impérial dont on tire ces Piéces.*

HELAS! depuis les *Tſin* & les *Han*, rien n'eſt plus commun que cette opinion, ou du moins que ce langage, de bons & de favorables augures! Quoiqu'il n'ait pas manqué de gens éclairez, qui ont très-bien écrit contre cet abus, il ſubſiſte encore. Ce qu'on appelle communément les bons augures pour les Princes, ce ſont les *Long*, les *Ki ling*, les *Fong hoang*, les *Kouei*, & ce qu'on nomme *Tſou yu*. Or je trouve dans les Mémoires hiſtoriques de *Chou*, que ces prétendus bons augures ne furent jamais ſi communs, que quand un Prince de ce pays-là ſe fit Empereur. Cependant tout le monde ſçait qu'à peine fut-il ſur le Trône, qu'il en tomba, & périt aſſez miſérablement. Si quelqu'un dit que ces augures ne tomboient pas ſur ce Prince, je demanderai ſur qui tomboient-ils donc? Car outre qu'il eſt certain qu'ils parurent de ſon tems, on ne peut les faire tomber ni ſur aucun autre en particulier, ni en général ſur tout l'Empire, où l'on n'a peut-être jamais vû tant de déſordres & de plus grands troubles. Qu'eſt-ce que *Long*? (*a*) C'eſt un animal qui eſt comme inviſible, tant il paroît rarement, & qui, pour cela même, a paſſé pour avoir quelque choſe de Myſtérieux. Il aime, dit-on, à monter ſur les nuës, & à s'élever ainſi juſqu'au Ciel. C'eſt alors qu'il eſt content. Quand donc il ſe montre juſqu'à ſe prodiguer, pour ainſi dire, il perd ce qu'il avoit de myſtérieux: & quand on le voit ici bas dans les lacs & dans les rivieres, il y eſt hors de ſon centre, & par conſéquent peu content. Comment donc en tirer un bon augure? De plus, ce n'eſt pas toûjours un ſeul qui paroît, quelquefois on en voit des troupes. Pour moi, au lieu d'en tirer un bon augure, je regarderois plûtôt cela comme un Monſtre. Le *Fong hoang* (*b*) eſt un oiſeau qui fuit les hommes, & s'en éloigne autant qu'il peut. Anciennement, ſous l'heureux & floriſſant regne de *Chun*, *Hoan* eut ordre de préſider à la Muſique: il la rendit ſi parfaite & ſi harmonieuſe, que les oiſeaux mêmes & les autres animaux charmez de ſa douceur, ſautoient & danſoient en l'entendant. Il arriva que dans ces circonſtances, le *Fong hoang* parut auſſi. Dans la ſuite, on a vainement conclu que l'apparition du *Fong hoang* étoit l'effet de la vertu du Prince, & le préſage d'un regne heureux. On l'a vainement conclu. Car combien de fois depuis, a-t-on vû le *Fong hoang* paroître ſous des Princes ſans mérite, ſous des regnes ſans éclat; diſons plus, dans des tems de trouble & d'horreur. Je dis du *Ki ling* (*c*) animal à quatre pieds,

(*a*) Les Européans ont traduit ce mot par *Dragon*, je n'ai encore trouvé perſonne qui ait oſé me dire avoir vû un *Long*, un *Fang*, un *Li pang* ou un *Ki ling*.

(*b*) Les Européans avant moi ont traduit ces deux Lettres par le mot *aigle*.

(*c*) Quelques Européans ont traduit ces deux Lettres par le mot *Licorne*.

ce que j'ai dit de l'oiſeau *Fong hoang*: il fuit l'homme autant qu'il peut. Autrefois *Ngai kong* Prince de *Lou* étant à la chaſſe, en trouva un. L'animal lui tourna le dos, ſans ſeulement le regarder, & prit la fuite. *Ngai kong* le fit ſuivre: on le prit, & on l'amena au Prince: mais il y vint lié, & malgré lui, ce ne fut pas de lui-même.

Confucius rapportant ce fait dans ſon *Tchun tſiou*, l'exprime en quatre mots, qui contiennent deux traits de ſatyre. Il dit: *chaſſant à l'Occident il prit un Ki ling.* Quand nos Hiſtoriens parlent de Chaſſe, ils marquent en particulier l'endroit. Par tout ailleurs dans le *Tchun tſiou*, Confucius garde exactement cette méthode. Dans cet endroit il uſe d'une expreſſion vague, à l'Occident, pour faire entendre que *Ngai kong* excédoit, qu'il ne bornoit pas ſa chaſſe à tel ou tel endroit, ſelon la coûtume, mais qu'il couroit un vaſte pays. Confucius ajoûte: il prit un *Ki ling*. C'eſt un animal très-rare, & qu'il eſt difficile de rencontrer. Confucius veut noter par-là l'inſatiable cupidité de *Ngai kong* qui épuiſoit tout, & à laquelle les repaires les plus cachez des animaux les plus ſauvages, n'échappoient pas. Cet endroit de *Tchun tſiou* eſt réellement, comme j'ai dit, une cenſure ingénieuſe de la conduite de *Ngai kong*.

Mais aprés la mort de Confucius, les ſuperſtitions ont peu à peu gagné. On a fait du *Ki ling* un préſage heureux pour les Princes. Mille contes apocryphes ont couru en conſéquence, & ont fait valoir cette fauſſe idée. Sous *Chun* parut un *Fong hoang*. (*a*) Comme ce fut un très-ſage & très-vertueux Prince, & que ſon regne fut très-heureux, encore eût-il pû paroître alors ſupportable, de reconnoître dans le *Fong hoang*, ce qu'on appelle heureux préſages. Mais depuis qu'on a vû le *Fong hoang* paroître dans les plus triſtes & les plus malheureux tems, il n'y a pas le plus petit fondement à dire, que l'apparition de cet oiſeau ait jamais été ce qu'on appelle un bon augure. Il y en a auſſi peu pour le *Ki ling*. Car enfin, ſous nos plus grands Princes *Yao*, *Chun*, *Yu*, *Tang*, *Ven*, *Vou*, *Tcheou kong* jamais il ne parut de *Ki ling*. L'antiquité n'en parle qu'une fois, & c'eſt juſtement dans des tems de troubles: ſur quoi donc peut-on fonder l'opinion que je réfute?

On nous donne auſſi la tortuë pour un favorable augure. Pour moi, je ſçai que c'eſt un animal bleuâtre, qu'il n'eſt pas rare de rencontrer dans nos rivieres, & qu'on voit aſſez ſouvent même dans la bouë; & quand cet animal eſt mort, on en retire de l'utilité. Je ſçai que les *Pou koan* (*b*) en font cas; que *Tai* dans ſon Livre des Rits met la tortue vivante au nombre des bons augures; que, ſelon ce Livre, la vertu du Prince eſt éminente, quand elle fait venir les Tortuës dans les rivieres de ſon Palais: mais je ſcai auſſi que ce Livre eſt une méchante compilation, où l'on a pris de tous côtez, ſans un grand choix; & qu'il y a bien du mauvais. Reſte à parler de ce qu'on nomme *Tſou yu*. J'avouë que j'ignore ce que c'eſt, & ſi l'on doit par ces mots entendre des animaux ou autre choſe. Je ſçai que dans le *Chi king* on lit ces mots: hélas! hélas! *Tſou yu*. *Kia y* dit ſur ce texte du *Chi king* que *Tſou* étoit le Parc du Roi *Ven vang*; & *Yu* la qualité de celui qui en avoit ſoin. C'eſt ainſi que du tems de *Koai*, * on interprétoit ces deux mots. Mais depuis, les interprétes en ont fait deux noms d'animaux, qu'on a dit être de bon augure. Et comme il n'eſt point parlé ailleurs de *Tſou yu*, il n'eſt pas facile de convaincre ceux qui veulent s'en tenir à cette opinion. Pour les Tortues, ** les Dragons, les Licornes, & les Aigles, dont le vulgaire fait de bons augures pour les Rois; il eſt certain

* Au commencement de la Dynaſtie *Han*.

** *Long*, *Fong*, *Hoang*, *Kouei*.

(*a*) Il y a cependant, outre le *Tchun tſiou* qu'on cite ici, une ode du *Chi king* qui a pour titre, les veſtiges du *Ki ling*. Mais on ne dit pas qu'il parut.

(*b*) Nom d'Office ou de profeſſion. *Pou*, ſignifie conſulter par la divination ou autrement pour le choix d'un jour, le ſuccès d'une affaire, &c.

qu'il en a paru dans les triſtes & malheureux tems des cinq Dynaſties ; & que jamais on n'en vit plus que quand le Roi de *Chou*, voulant s'élever, périt preſque auſſi-tôt. Les plus zélez Partiſans de ces prétendus bons augures ſont aſſurément embarraſſez dans cet endroit de l'hiſtoire. Je profite de leur embarras, pour attaquer leur vaine créance, & tâcher de les détromper.

Le même Ngeou yang heou, *dit ce qui ſuit, ſur le tems des cinq Dynaſties.*

DANS l'hiſtoire des cinq Dynaſties, je ne laiſſe pas de trouver de beaux exemples. Il y a eu trois hommes d'une droiture & d'un déſintéreſſement à l'épreuve. J'en compte dix qui ont généreuſement donné leur vie pour leur Prince. Ce que je trouve extraordinaire, & ce qui m'indigne, c'eſt que, quoiqu'il y eût alors, comme dans d'autres tems, des gens de Lettres dans les Charges, gens qui ſe donnoient pour imitateurs des anciens ſages, je n'en trouve pas un ſeul qui ait rien fait qui fût digne de mémoire. Les treize hommes illuſtres, dont j'ai parlé, étoient tous des gens de guerre. Eſt-ce donc qu'alors parmi les Lettrez l'on manquoit de gens de mérite & de vertu ? Non, ſans doute. Il faut plûtôt penſer que d'une part les Princes peu attentifs & peu éclairez ne faiſoient pas ce qu'il falloit pour les attirer à leur ſervice ; & que de l'autre, ces Lettrez d'un vrai mérite ſe cachoient dans la ſolitude & dans la retraitte, par l'horreur qu'ils avoient des troubles, & parce qu'ils regardoient des tems tels que ceux-là, comme peu dignes de leurs ſoins. Il n'y a point de Villages de dix familles, diſoit Confucius, où le Prince ne puiſſe trouver quelque ſujet fidéle & zélé. Ce qu'avoit dit Confucius, ſe trouvoit-il faux du tems des cinq Dynaſties. Non, je ne le crois point. En effet, dans les hiſtoriettes de ce tems-là, on trouve des traits aſſez ſinguliers. En voici un d'une femme, d'où il eſt aiſé de conclure, que ſi les Lettrez vertueux ne paroiſſoient pas, il n'en manquoit pas dans l'Empire. Un Magiſtrat nommé *Ouang yng* qui avoit une Charge hors de ſon pays, mourut dans une extrême pauvreté, laiſſant un fils encore très-jeune. Sa femme, dont le nom de famille étoit *Li*, partit au bout de quelque tems, pour s'en retourner, chargée des os de ſon mari, & tenant ſon fils par la main dans le territoire de *Cai fong*, elle entra dans une auberge. Le Maître du logis ne ſçachant pas trop que penſer d'une femme ſeule avec un enfant, refuſa de la loger. Comme la nuit approchoit, la pauvre femme faiſoit inſtance, & ne ſortoit point. Le Maître du logis s'impatienta, & la prenant par le poignet, la mit dehors. Alors levant les yeux au Ciel, elle s'écria d'un ton lamentable. Hélas ! malheureuſe que je ſuis, il ſera donc vrai de dire, qu'étant veuve de feu *Ouang yng*, j'aurai été touchée par un autre homme : du moins ne ſouffrirai-je pas qu'une main ſi malheureuſe deshonore tout mon corps. En diſant ces mots, elle ſe jette ſur une hache, & s'en donne un grand coup ſur le poignet, qui en fut à moitié coupé. Les paſſans s'arrêterent à ce ſpectacle, tout le voiſinage accourut. Les uns ſoupiroient, les autres pleuroient, les autres bandoient la playe. Le Magiſtrat en étant averti procura de bons remedes, fit punir ſévérement l'Aubergiſte, prit ſoin de la malade, & manda le tout en Cour. O ! qu'il me ſemble que le bruit de cette ſeule action devoit inſpirer de honte aux Lettrez de ce tems-là !

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 575 sur 741

Hia tſou *ayant été privé de l'emploi de* Kiu mi, (a) *on mit* Ta yen *en ſa place. Celui-ci étoit ami de* Fou pi, *de* Han ki, *de* Fan tchong yen, *qui étoient tous trois Miniſtres, & de* Ngeou yang heou, *qui étoit Cenſeur. Ils vivoient fort unis entr'eux, & avec quelques autres qui leur reſſembloient. Un de ces derniers étoit* Che kiai *homme déſintéreſſé, droit, & zélé, mais trop libre & trop hardi à exercer ſa critique, & à cenſurer les actions des autres dans des vers qu'il faiſoit très-bien.* Hia tſou *picqué d'une piéce de* Che kiai, *& chagrin d'avoir perdu ſon emploi, déféra à l'Empereur un prétendu parti de certaines gens liez entr'eux, diſoit-il, contre quiconque; il indiqua nommément* Fan tchoung yen & Ngeou yang heou. *L'Empereur s'adreſſant à ſes Miniſtres: j'ai ſouvent oüi parler, leur dit-il, de partis formez par des canailles, (b) par des ames baſſes, gens ſans mérite & ſans vertu. Mais les honnêtes gens qui ſont en place, qui ont du mérite & de la vertu, forment-ils auſſi des partis?* Fan tchong yen *prenant la parole: Prince, dit-il, que d'honnêtes gens s'uniſſent & conſpirent à bien faire, principalement à vous bien ſervir, & à procurer l'avantage de l'Etat; il n'y a point d'inconvénient: ces liaiſons n'ont rien que de fort bon & de fort utile. Un Prince doit être attentif à les bien diſtinguer des autres qui ſont criminelles & dangereuſes.* Ngeou yang heou *inſtruit de ce qui ſe paſſoit, préſenta à l'Empereur le diſcours qui ſuit.*

PRINCE, de tout tems on a vû confondre mal à propos des liaiſons également honnêtes & utiles, avec d'indignes & de dangéreuſes cabales. De tout tems cette confuſion a été le fondement de bien des accuſations injuſtes. Heureux les accuſez, qui, comme nous, ſe ſont trouvez ſous un Prince habile à diſcerner les gens d'honneur & de probité, d'avec les méchans & les ames baſſes. Un Prince de ce caractere apperçoit bien-tôt, que ſi les premiers s'uniſſent, le lien de leur union eſt la raiſon & la vertu, comme le bien public en eſt la fin. Il voit au contraire que cette eſpéce d'union, que les méchans ont entr'eux, n'eſt fondée que ſur l'intérêt: peut-on même l'appeller union? Car pour moi, je crois que réellement il n'y en a pas entr'eux. Chacun d'eux a quelque vûë d'ambition ou de cupidité. Pendant qu'il croit ſe pouvoir aider des autres, il leur paroît attaché. Ces intérêts ceſſent-ils, en ſurvient-il de plus grands? On voit auſſi-tôt ces mêmes gens ſe nuire, s'abandonner, ſe trahir mutuellement; fuſſent-ils liez d'ailleurs par les liens les plus étroits du ſang, rien ne peut les retenir. Il n'en eſt pas de même des gens d'honneur: ce qu'ils ſe propoſent de garder inviolablement, ce ſont les regles de la raiſon la plus droite, & la plus exacte équité. Ce qui fait leur occupation, c'eſt de donner chaque jour au Prince qu'ils ſervent, de nouvelles preuves de leur zéle. Tout ce qu'ils craignent de perdre, c'eſt leur vertu & leur réputation. Voilà

(a) C'étoit comme le Chef du Conſeil pour les affaires de la guerre.

(b) Le Chinois dit *Siao gin.* Expreſſion qui ſignifie tout cela, quoique mot-à-mot *Siao* ſignifie petit, & *Gin* ſignifie homme.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 576 sur 741

leurs maximes, voilà leurs exercices, voilà leurs intérets. S'agit-il de travailler à devenir plus vertueux, & de tendre à la perfection? Ils tiennent la même route, ils vont de compagnie, pour ainſi dire, & s'entre-aident les uns les autres. S'agit-il de ſervir le Prince & l'Etat? Ils s'y portent avec la même ardeur. Ils uniſſent pour cela tout ce que peut chacun d'eux, ſans jamais ſe relâcher ou ſe démentir. Telle eſt l'union des gens d'honneur. Telles ſont les liaiſons qu'ils prennent; tels ſont les partis qu'ils forment. Ainſi, autant qu'il importe au Prince de prévenir ou de diſſiper les cabales des méchans, qui ne ſont unis qu'en apparence; autant lui eſt-il avantageux d'entretenir cette union ſincere, que forme quelquefois entre les gens de mérite, l'amour du devoir & de la vertu.

Du tems du grand Empereur *Yao*, les Officiers de la Cour ſe trouverent comme diviſez en deux partis, l'un étoit de quatre méchans hommes, dont *Hong koang* étoit le pire. L'autre étoit des huit *Yuen*, & des huit *Ki*, c'eſt-à-dire, de ſeize perſonnes également ſages & vertueuſes parfaitement unies entr'elles. *Yao* éloigna ces quatre méchans, entretint avec joie l'union des ſeize. Tout fut dans l'ordre, & jamais Gouvernement ne fut plus parfait.

Chun étant monté ſur le Trône, on vit à ſa Cour en même tems *Kao yu*, *Hoan*, *Heou tſi*, *Ki*, *&c.* en tout vingt-deux perſonnes y tenir les premiers Rangs. L'union étoit grande entr'eux: ils s'eſtimoient & ſe loüoient réciproquement dans toutes les occaſions. C'étoit à qui céderoit aux autres le plus haut rang. Voilà certainement un gros parti. *Chun* en profita; ſon regne fut heureux, & la mémoire de ſon Gouvernement eſt encore aujourd'hui célebre.

Le *Chu king* dit: le Tyran *Tcheou* avoit ſous lui des millions d'hommes; mais autant d'hommes, autant de cœurs; *Vou vang* allant contre lui n'étoit ſuivi que de trois mille hommes; mais ces trois mille hommes n'avoient qu'un cœur. Sous le Tyran *Tcheou* autant de cœurs qu'il y avoit d'hommes: par conſéquent point de liaiſons, point de partis. Cependant *Tcheou* périt & perdit l'Empire. Trois mille hommes ſous *Vou vang* ne faire qu'un, cela peut paſſer pour un gros parti. Ce fut à ce prétendu parti, que *Vou vang* dût ſes ſuccès.

Du tems des derniers *Han*, ſous le regne de *Hien ti*, ſous ce beau prétexte de parti & de cabale, on vit rechercher, ſaiſir, jetter dans les Priſons tout ce qu'il y avoit de Lettrez de réputation. Vint la révolte des bonnets jaunes. Tous ceux dont le zéle & la ſageſſe auroient pû la prévenir ou y remédier étant en priſon, le trouble fut extrême dans tout l'Empire. La Cour ouvrit les yeux, ſe repentit, mit en liberté ces prétendus cabaleurs. Mais ce repentir vint trop tard. Le mal avoit trop gagné, & ſe trouva ſans remede.

Sur la fin de la Dynaſtie *Tang*, on vit recommencer de ſemblables accuſations. Cet abus ne fit que croître, & ſous l'Empereur *Tchao tſong* il fut extrême. Ce Prince pour ce prétendu crime, fit mourir dans les ſupplices ce qu'il y avoit de meilleur à ſa Cour. L'on vit ceux qui animoient ce Prince crédule, faire ſubmerger de ſon aveu, dans le Fleuve jaune, (*a*) grand nombre de gens de mérite; & joignant à cette cruauté une froide raillerie, dire qu'il falloit faire boire cette eau trouble & bourbeuſe, à ces gens qui ſe picquoient ſi fort d'être purs (*b*) & nets. Les ſuites d'un tel déſordre furent que la Dynaſtie *Tang* finit. Reprenons tous ces traits d'Hiſtoire.

Parmi tout ce qu'il y a eu juſqu'ici d'Empereurs, jamais aucun n'a eu des

(*a*) Ainſi nommé à cauſe de la couleur de ſes eaux, qui charient beaucoup de terre.

(*b*) En Chinois *Tſing*, qui ſe dit d'une eau pure & claire. *Tſing choui*, eau pure, & qui ſe dit auſſi dans le moral. *Pu tſing koan*, Magiſtrat ou Officier integre & déſintéreſſé.

Sujets plus éloignez de s'unir que le méchant Prince *Tcheou*, le dernier des *Chang* *. Chacun d'eux ne songeoit qu'à soi, & ce Prince en étoit cause. Jamais Prince n'a pris plus de précautions, pour empêcher les gens de bien de s'unir, qu'en prit *Hien ti* dernier des *Han*. Il les tenoit tous enfermez dans de très-étroites prisons. Jamais on n'a traitté si cruellement les gens, dont la vertu faisoit l'union, que sous *Tchao tsong* le dernier des *Tang*. Or justement ces trois Princes ont péri misérablement, & ruiné leurs Dynasties. Jamais Cour n'eut des Officiers si unis que celle de *Chun*. Ce Prince ne s'avisa point d'en prendre ombrage : il les employa chacun selon leur talent : il n'eut point lieu de s'en repentir ; & bien loin que la postérité lui reprochât rien sur cela, on l'a toûjours loüé, & on le loüera toûjours de la différence qu'il sçut faire en ceci, comme dans tout le reste, entre les gens d'honneur & les ames basses. *Vou vang* dut ses succès & l'Empire, à l'union de trois mille hommes, qui n'avoient qu'un même cœur. Quand ceux qui s'unissent sont tous gens d'honneur & de probité, quelque grand que soit leur nombre, leur union n'en est que plus agréable pour eux, & plus avantageuse au Prince & à son Etat. Je vous présente ces traits d'histoire comme une espéce de miroir, où tout Souverain, ce me semble, peut voir assez clairement, ce qui dans la matiere dont il s'agit, peut être utile ou dangereux.

* Nom de Dynastie.

Discours de Tchin hao *à l'Empereur* Chin tsong, *sur ce qu'il y a de capital en l'art de regner.*

JE vous le dirai, Prince, avec respect; le grand art de régner consiste principalement à bien examiner la vraie doctrine de l'Antiquité, pour la suivre ; à bien éclaircir & à bien pénétrer la différence du bien & du mal, & où aboutit l'un & l'autre; enfin à bien distinguer les Sujets vraiment zelez & fideles, de ceux qui tâchent de le paroître. Mais quand le Prince a tout cela, il faut qu'il y joigne encore une résolution bien déterminée ; & qu'avec une intention droite il s'attache de cœur au bien, & s'y tienne ferme. Si un Prince n'est bien fondé dans ce qui s'appelle principes de raison, de justice, & d'équité, s'il n'a sur cela des idées bien nettes, il est sujet à prêter l'oreille à mille discours séduisans, qui lui feront facilement prendre le mal pour le bien ; si sa résolution n'est pas ferme & déterminée, bientôt il quittera le bien qu'il avoit dabord embrassé. Qu'un Prince pose pour principe de ne jamais s'éloigner des maximes de nos anciens Sages. Qu'il ne se propose à imiter que le Gouvernement de nos anciens Rois, qu'il n'écoute point les maximes que la corruption des âges postérieurs a comme établis. Qu'il travaille à perfectionner ses propres lumieres. Qu'il mette sa confiance en des personnes qui la méritent. Qu'il éloigne absolument & sans égard, de tous les emplois, ceux qu'il sçaura manquer de droiture & de vertu. Qu'il n'avance & n'éleve aux premiers rangs que des personnes reconnuës pour sages. Par-là il peut esperer de faire revenir ces heureux tems de nos trois fameuses Dynasties. Mais les plus grands malheurs des Etats viennent assez communément de commencemens assez petits & peu sensibles. Il faut donc, outre une résolution fixe & déterminée, une attention continuelle : attention, dont on n'acquiert l'habitude, qu'en s'y exerçant peu à peu, mais avec constance. C'est pour cela que nos anciens Rois, jus-

ques dans leur tems de relâche, & même en prenant leur repas, ſe faiſoient lire quelque inſtruction, & tenoient toûjours près de leur perſonne des gens d'une droiture éprouvée, capables de les aider en cet exercice; & c'eſt par-là qu'ils ſont devenus ſi vertueux & ſi fameux Princes. Voici donc, Prince, je vous le dis avec reſpect, & pour vous obéir, voici ce que je ſouhaitterois de vous.

Je voudrois que V. M. fit un choix de gens de Lettres, qui fuſſent âgez & vertueux, qui libres de l'embarras des emplois, n'euſſent d'autre occupation que de l'accompagner ſans ceſſe, & l'entretenir à propos d'une maniere agréable, mais propre à nourrir ſa vertu. Je voudrois que ſur tous les ſages de ſon Empire, elle choiſit pour ſes Cenſeurs, ceux qui ont le plus de réputation en matiere de franchiſe & de fermeté; que vous leur fiſſiez bien entendre que vous exigez d'eux ſérieuſement, qu'ils examinent avec ſoin les fautes qui ſe commettent en votre Gouvernement, & les abus qui s'établiſſent, pour vous en avertir avec liberté. V. M. acquérant ainſi chaque jour de nouvelles lumieres, enrichiroit beaucoup le bon fonds qu'elle a, & pourroit enfin réüſſir à établir une forme de gouvernement ſur les belles & grandes regles de nos anciens. Aujourd'hui nous voyons avec douleur naître dans l'état de fréquens troubles. Ce n'eſt que brigandages de toutes parts. La corruption des mœurs va ſi loin, qu'on ne rougit preſque plus de rien. Auſſi eſt-il vrai de dire, que vous ne faites point aſſez de cas de la vertu, & qu'on ne vous voit point aſſez d'ardeur pour la vraie ſageſſe. Faites uniquement votre étude des maximes de nos anciens ſages. Propoſez-vous pour modele le gouvernement de nos anciens Rois. Appliquez-vous tout de bon à ſuivre ces maximes & ces exemples; c'eſt le moyen de procurer un vrai repos à vos ſujets.

Diſcours de Ouang ngan ché *à l'Empereur* Gin tſong, *qui étoit depuis long-tems ſur le Trône, & qui s'occupoit peu du Gouvernement.*

PRINCE, à en juger par l'hiſtoire des tems paſſez, quand un Regne eſt de durée, ce n'eſt pas aſſez que le Prince ne ſoit ni violent, ni cruel; il faut qu'il ait pour ſes peuples une compaſſion tendre & conſtante, qui le rende attentif à tous leurs beſoins, ſans quoi il arrive ordinairement de fâcheux troubles. Depuis les *Han* les plus longs Regnes qu'on ait vûs, ont été ceux de deux *Vou ti*, l'un de la Dynaſtie *Tſin*, l'autre de la Dynaſtie *Leang*. Ces deux Princes avoient beaucoup d'eſprit & de capacité. Ils firent au commencement de grandes choſes. Mais comme ils n'avoient pas pour leurs peuples un aſſez grand fonds de tendreſſe, à la longue ils ſe relâcherent. N'ayant ni guerre au dehors, ni troubles au-dedans, ils vivoient, pour ainſi parler, au jour la journée, ſans penſer à ce qui pourroit arriver, & ſurtout bien éloignez de s'imaginer, qu'il dût jamais y avoir quelque choſe à craindre pour leur perſonne; cependant ils échapperent avec peine à la fureur des rebelles, & ils eurent la douleur de voir les Palais de leurs ancêtres inſultez & renverſez, leurs femmes & leurs enfans dans la plus extrême indigence, les campagnes arroſées du ſang d'une infinité de leurs Sujets, & la faim faire périr ceux qui par la fuite évitoient le glaive. Quelle douleur pour de bons fils de voir ainſi deshonorer leurs illuſtres peres! Quelle affliction pour un bon pere, tel qu'eſt le Prince à l'égard de ſes Sujets, de trouver les Villes & les campagnes

campagnes jonchées de morts ! Ils ne s'étoient jamais imaginé qu'il pût leur arriver rien d'approchant. Ils reconnurent, mais trop tard, que ces malheurs imprévûs étoient le fruit de leur indolence.

En effet, l'Empire eſt comme un beau vaſe également grand & précieux. Pour le maintenir dans une ſituation droite & ferme, il faut toute la force des plus ſages Loix. Pour le poſſeder en ſûreté, il faut que la garde en ſoit commiſe aux perſonnes les plus éclairées & les plus fidelles. Mais ſi le Prince n'eſt animé de l'amour le plus tendre & le plus conſtant pour ſes peuples, à la longue il s'ennuie des ſoins fatiguans qu'éxige le maintien des Loix, & le choix des Officiers. Les mois & les années paſſent, ſans qu'il s'en mette fort en peine ; & quoiqu'il ne penſe qu'à vivre doucement, les choſes paroiſſent aller leur train. La tranquillité durera peut-être quelque tems. Mais il eſt difficile qu'enfin il ne ſurvienne de fâcheux troubles. Vous avez, Prince, un eſprit très-pénétrant, beaucoup de ſageſſe & d'habileté : vous aimez auſſi vos peuples : mais je vous prie de faire attention que vous regnez depuis bien des années, & que pour ne pas vous expoſer au ſort des trois Princes dont j'ai parlé, il faut que votre amour pour vos peuples, vous anime à ſoûtenir avec conſtance, des ſoins qui ſont néceſſaires, pour aſſûrer leur repos, & la gloire de votre Regne.

Il s'en faut bien qu'aujourd'hui les grands emplois ſoient occupez par des hommes vertueux & capables. Il s'en faut bien que les Loix ſoient dans leur vigueur. Ceux qui gouvernent ſont les premiers à y donner atteinte par des Reglemens qui y ſont contraires. Parmi vos Officiers bien du déſordre ; parmi vos peuples bien de la miſere. Les mœurs ſe corrompent tous les jours de plus en plus ; les abus ſe multiplient ; V. M. cependant jouiſſant des honneurs & des délices du Trône, demeure dans l'inaction, ſans ſe mêler du choix de ſes Officiers, ſans s'informer de ce qui convient, pour maintenir ou rétablir le bon ordre. Pour moi, je vous l'avouë, mon zele ne me permet pas de voir une pareille négligence ſans douleur & ſans inquiétude, ni de vous le diſſimuler. Regner, ou plûtôt vivre de la ſorte, c'eſt ce qui ne peut durer. Les trois Princes dont j'ai parlé, l'éprouverent. Profitez de leur malheur. Ne croyez pas avoir aſſez fait, pour aſſûrer à jamais le repos de votre Empire. J'oſe dire que par rapport à cela, vous n'eûtes jamais plus à faire. J'ajoûte que, pour peu que durât encore votre indolence, je craindrois fort qu'elle ne vous coûtât bien cher, & qu'elle ne vous valût enfin, comme à ces trois Princes, un repentir fort inutile.

Une griéve maladie, dit le *Chu king* (*a*) demande une medecine forte, & qui coûte à prendre. Je prie donc V. M. d'être moins ſenſible à l'amertume du remede, qu'au danger de la maladie, dont elle eſt ſi violemment attaquée. V. M. m'ayant fait l'honneur de m'approcher de ſa perſonne, en me faiſant Sur-Intendant des Officiers de ſa ſuite ; j'ai une obligation particuliere de veiller à ce qui peut nuire au bon ordre de votre Cour, au repos de votre Etat, & à la gloire de votre Regne. Fallût-il m'expoſer à vous déplaire, je dois m'acquitter exactement d'une obligation de cette importance. C'eſt dans ces vûës, & par ces motifs, que j'oſe vous préſenter cette Remontrance : perſuadé que ſi V. M. veut bien réfléchir ſérieuſement ſur ce que je lui repréſente, elle en ſentira l'importance mieux que perſonne, & ſe réveillera d'elle-même, au grand avantage de tout l'Empire.

(*a*) Le Chinois dit mot à mot : ſi la Médecine n'a fait cligner les yeux, elle ne guérit pas la maladie.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 580 sur 741

Extrait d'une Diſſertation du même Miniſtre.

DANS le Livre d'où ces Pieces ſont tirées, on en met encore une du même Auteur. C'eſt une Diſſertation où il traitte la queſtion ; s'il eſt permis à un fils de venger par ſes propres mains la mort de ſon pere. Il prononce que non. Le ſouffrir, dit-il, dans un tems où les Loix ont lieu, ce ſeroit un déſordre. D'autres ont traitté avant lui le même ſujet, entre autres deux fameux Lettrez de la Dynaſtie *Tang*, *Han yu*, & *Lieou tze heou*. Ils diſent comme *Ouang ngan ché*, qu'il faut recourir aux Tribunaux. *Ouang ngan ché* ſe propoſe une objection tirée du Livre *Tchun tſiou*, attribué à Confucius, & d'un Livre de Rits aſſez ancien. Il répond que ces deux textes, qui autoriſent un fils à venger lui-même la mort de ſon pere, ne doivent s'entendre que des tems, où l'Empire étant dans la confuſion & le trouble, on ne peut recourir aux Magiſtrats. Il s'objecte encore ce qui ſe trouve dans un Recueil apocryphe des Ordonnances de *Tcheou kong* (*a*) fameux par ſa ſageſſe & ſon équité. Il y eſt dit qu'un fils qui tuë le meurtrier de ſon pere, pourvû qu'il aille ſur le champ ſe déclarer aux Magiſtrats, ne doit point être jugé coupable. S'il y a des Magiſtrats, répond *Ouang ngan ché*, en état de le recevoir & de l'entendre, pourquoi ne pas recourir à eux pour en obtenir juſtice ? Non il n'y a point d'apparence que ce Reglement ſoit de *Tcheou kong*. *Ouang ngan ché* dans cette même Diſſertation, ſuppoſant que c'eſt une choſe permiſe, & même un devoir pour un fils, de vouloir que la mort de ſon pere ſoit vengée, propoſe en finiſſant cette queſtion. L'Empire eſt en trouble ; les Loix n'ont point lieu. Un fils pourſuit le meurtrier de ſon pere. Ceux qui ſont les plus forts dans ces troubles, & qui ont par-là le pouvoir en main, ſoûtiennent tellement le meurtrier, que ce fils ne peut ſans périr, venger la mort de ſon pere. Que fera-t'il ? Doit-il prendre le parti de mourir en vengeant la mort de ſon pere, ou bien celui de renoncer à cette vengeance pour ne pas laiſſer (*b*) ſon pere ſans poſtérité. Pouvoir venger la mort de ſon pere, & ne le pas faire, c'eſt ce qui ne s'accorde pas avec la tendreſſe d'un bon fils. Pour venger la mort de ſon pere, éteindre ſa poſtérité ; c'eſt ce qui eſt contraire à la parfaite piété filiale. Mon ſentiment (*c*) eſt cependant que le meilleur parti à prendre eſt celui de vivre, & de ſoûtenir la confuſion qu'il peut y avoir à laiſſer impunie la mort de ſon pere. Conſerver toujours dans le cœur le deſir de la venger, s'il étoit poſſible, ſans périr ; voilà tout ce qui dépend raiſonnablement de l'homme : que cela ſoit poſſible ou non, c'eſt de *Tien* que cela dépend. Se vaincre ſoi-même, & reſpecter *Tien*, ſans jamais oublier ſon pere ; qu'y a-t'il en cela de blâmable ?

(*a*) Telle eſt la diſpoſition des Chinois à l'égard de leurs anciens Sages, & de leurs Livres reconnus pour *King*. Qu'on leur prouve que quelque choſe eſt certainement contre la raiſon, ils diront qu'on ne doit point l'attribuer à ces grands hommes. S'il ſe trouvoit dans leurs *King* quelque choſe qu'on leur prouvât clairement ne valoir rien, ils diroient plûtôt que c'eſt une corruption du texte, ou une addition des âges poſtérieurs, que d'avoüer que leurs *King* originairement ayent eû quelque choſe de mauvais.

(*b*) Ceci ſuppoſe que ce fils eſt unique, & n'a point d'enfant mâle. Cependant *Ouang nan ché* ne l'exprime point dans l'expoſition du cas.

(*c*) On ſent ici combien la Philoſophie demeure au-deſſous du Chriſtianiſme. Demandons à *Ouang ngan ché* : ſe vaincre juſqu'à renoncer volontairement au déſir de venger la mort de ſon pere, ſe remettre à ce que vous appellez *Tien* d'en tirer vengeance ou non ; ne ſeroit-ce pas ſe vaincre encore plus parfaitement, & témoigner plus de reſpect à à ce que vous nommez *Tien*. Nous l'embarraſſerons ſans doute : il trouvera cela ſublime : il aura peine à dire non : & s'il eſt de bonne foi, en peſant attentivement ces dernieres paroles, il y trouvera de quoi ſe redreſſer lui-même.

Portrait de Ouang ngan ché *par* Sou Siun. *Celui-ci voyant que* Ouang ngan ché *dont il avoit fort méchante idée, s'avançoit à la Cour, & étoit ſur le point d'y obtenir les premiers Emplois, fit le portrait du perſonnage, & l'envoya ſecrettement à* Tchang ngao tao, *qui étoit en place, pour lui faire entendre qu'il étoit important, que* Ouang ngan ché *ne fût pas plus élevé, & ne devînt pas Miniſtre d'Etat.*

DANS les affaires de ce monde, certains effets ſuivent ſi naturellement de certaines cauſes, que je tiens qu'on les peut prédire comme à coup ſûr. Mais il n'y a qu'un homme hors de rang, & bien tranquille, qui le puiſſe faire avec ſuccès. Quand des vapeurs forment un cercle autour de la Lune, chacun dit, nous aurons du vent. Quand on voit ſuer les pierres, chacun dit, il va pleuvoir. D'où vient que d'un de ces effets les plus ignorans concluent l'autre; & que dans les affaires du monde, ſouvent des gens d'ailleurs très-éclairez, n'apperçoivent pas la liaiſon naturelle de certains effets à certaines cauſes? C'eſt qu'au dehors des intérêts de fortune nous troublent: on a ſes prétentions, on a ſes craintes. Au-dedans des préjugez formez par les paſſions nous occupent. On a pour celui-ci de l'inclination, & de l'averſion pour celui-là.

Autrefois *Chan kiu yuen* ayant obſervé *Ouang yen*, prononça ſans héſiter, qu'il tromperoit tout l'Empire, & rendroit malheureux les peuples. *Kuo fuen yang* ayant examiné *Lou ki*: Si jamais, dit-il, cet homme réuſſit & s'avance, c'eſt fait de notre poſtérité. O! qu'on peut aujourd'hui prononcer bien plus ſûrement ſur les ſuites comme infaillibles qu'auroit l'avancement de certain homme*! Car enfin, ſuivant ce que l'hiſtoire rapporte de *Ouang yen*, c'étoit à la vérité un homme habile à ſe contrefaire, né avec un certain air de politeſſe & de douceur, dont il abuſoit pour ſurprendre & gagner ceux auſquels il avoit intérêt de plaire. C'étoit un hypocrite & un fourbe; mais il n'étoit ni avide, ni malfaiſant. S'il y avoit eu un Prince moins foible que *Hoei ti* qui regnoit alors, *Ouang yen* n'auroit excité aucun trouble.

* *Ouang ngan ché.*

Pour *Lou ki*, c'étoit véritablement un très-mechant homme, & capable de tout entreprendre: mais il n'avoit ni ſcience, ni politeſſe. Son air, ſes diſcours, ſes manieres n'avoient rien de gagnant. Il falloit un Prince auſſi peu éclairé que *Te tſong*, pour ſe laiſſer gouverner par un homme de ce caractere. De tout ceci l'on pourroit conclure que les Prédictions de *Chan kiu yuen*, & de *Kuo fen yang*, ſur *Ouang yen*, & ſur *Lou ki*, pouvoient encore ne pas paroître tout-à-fait infaillibles.

Mais aujourd'hui s'éleve un homme, qui a ſans ceſſe à la bouche les plus belles maximes de Confucius & de *Lao tze*, mais qui ne ſuit dans ſa conduite que la méthode de *Koan* (*a*) *tchong*. Il s'eſt formé un cortége de certains Lettrez, dont la fortune ne répond pas à leur ambition: lui & eux ſe ſont fait dans leurs conférences une eſpece de langage particulier. Ils s'y donnent de nouveaux noms. C'eſt à qui louëra le plus par tout ce pédagogue. On n'héſite point à dire que c'eſt *Hien gen yuen*, ou *Mong tſe* reſſuſcité. L'examine-t'on un peu de près?

(*a*) Miniſtre de *Hoen kon*, Roi de *Tſi*, habile à vexer les peuples.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 582 sur 741

Dans le fonds, c'eſt un méchant homme, qui cache autant qu'il peut ſous certains dehors, une malice, & une cupidité non commune. En un mot, c'eſt *Ouang yen*, & *Lou ki* réünis dans un ſeul homme. Jugez ce qu'on en doit attendre.

Pour les dehors du perſonnage, les voici : ſe laver le viſage, nettoyer ſes habits, ſont des ſoins que naturellement chacun prend. Pour lui au contraire, il affecte un air ſordide : ſes habits ſont de chanvre : ſa nourriture approche fort de celle des chiens & des cochons. Il a toûjours la tête d'un priſonnier, & le viſage d'un homme en grand deüil. Il cite à chaque pas les ſentences de nos *King* ; mais il eſt bien éloigné de les vouloir exprimer dans ſa conduite. C'eſt aſſez l'ordinaire qu'un homme qui, contre le ſens commun & les inclinations les plus raiſonnables de la nature, donne dans la ſingularité & dans des dehors équivoques, eſt au fonds un méchant homme, & cherche à ſe déguiſer. C'eſt la route que prirent autrefois *Y ya chu tiao*, & *Kei fang* pour s'inſinuer à la Cour de *Fei*, & pour tout bouleverſer. C'eſt auſſi la route que prend notre homme ; malgré les bonnes intentions d'un Prince équitable & zelé pour le bon ordre, malgré les lumieres d'un grand & ſage Miniſtre, je le vois prêt de parvenir aux honneurs qu'il a toûjours eu en vüe. S'il y arrive (j'oſe le dire avec bien plus de certitude qu'on ne le dit autrefois de *Ouang yen*, & de *Lou ki*) ce ſera pour le malheur de l'Empire. Si on l'arrête en chemin, & qu'on l'éloigne, le commun des hommes peu inſtruit ne manquera pas de me blâmer & de le plaindre. C'eſt dommage, dira-t'on, c'étoit un homme de mérite. *Sou ſiun* a porté trop loin ſes ſoupçons & ſes conjectures. Mais s'il continuë d'avancer, & s'il fait encore quelques pas qui lui reſtent à faire ; ce qu'en ſouffrira l'Empire, vérifiera bientôt ma prédiction : j'aurai la réputation de Prophéte : triſte conſolation pour un homme, qui a le bien de l'Empire à cœur.

OUANG NGAN CHE' devint Miniſtre d'Etat. Dans le recüeil d'où l'on tire ces piéces, il y a bon nombre de remontrances contre un nouveau Réglement de ſon invention, qui tendoit à la ruine des peuples. Sa mémoire eſt encore aujourd'hui en exécration. Ainſi la prédiction de *Sou ſiun* ſe vérifia du moins en partie.

Diſcours de Yu tſing *contre les Augures, & contre les Hiſtoriens qui les ramaſſent, & les font valoir.*

QUELS hommes que nos anciens Rois ! Leurs paroles étoient autant de maximes propres à ſervir de loix à tout l'univers ; leurs actions, autant d'exemples propres à ſervir de modéles à tous les ſiécles. Cependant, tout ſages & tout vertueux qu'étoient ces grands hommes, ils ſe défioient encore d'eux-mêmes. Ils craignoient de ſe relâcher & de s'oublier. Pour ſe tenir en haleine, ou pour être redreſſez en cas de beſoin, parmi les Officiers de leur ſuite, ils en avoient dont l'emploi étoit de remarquer leurs paroles & leurs actions, d'en porter un jugement équitable, & de les faire paſſer aux ſiécles futurs. Telle étoit dans la premiere inſtitution la fonction principale des Hiſtoriens. Tenir un Regiſtre des mois & des jours, pour avertir à tems des cérémonies reglées, n'étoit que l'acceſſoire de cet emploi. Les anciens Livres, contiennent les paroles de nos anciens Empereurs. Le Livre, qui a pour titre *Tao ki*, & celui qui

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 583 sur 741

a pour titre *Tchun tsiou*, l'un fait à *Tsou*, l'autre à *Lou*, ſont des hiſtoires, où l'on rapporte les actions & les diſcours, les conventions & les traittez, le bien & le mal, les ſuccès bons ou mauvais.

Pour ce qui eſt des augures ou des préſages, ces Livres n'en font aucun cas. Quand nous deſcendons à l'hiſtoire des *Han*, nous trouvons qu'on les y ramaſſe & qu'on les étale avec ſoin. D'abord c'eſt une eſpece de *Tchi*, plante ſinguliere & de couleur rouge. Vient enſuite un oye ſauvage tout blanc. Ici c'eſt une ſource de vin doux. Là c'eſt une roſée ſucrée: ſous un regne, on a remarqué quelque nuage extraordinaire. Sous un autre, il s'eſt trouvé quelque vaſe antique & précieux. Le tout y eſt donné ou comme un effet de la vertu du Prince qui regne, ou comme un préſage aſſuré de ſes ſuccès. Jamais la ſage & ſaine antiquité ne regarda une hiſtoire comme défectueuſe, pour n'avoir rien de ſemblable. Et s'amuſer à ramaſſer toutes ces choſes, c'eſt aſſurément s'écarter de la fin primitive de l'hiſtoire.

Pour moi, je dis que le bonheur ou le malheur des Etats, dépend de la vertu ou du vice, & non pas de ces prétendus augures bons ou mauvais. Ce qui rendit heureux & fameux le regne de *Yao*, ce fut l'union qu'il procura entre tous ſes proches, & la bonne intelligence qu'il établit entre les différens Royaumes. *Chun* ſçut diſtinguer parmi les Officiers de ſa Cour, quatre méchans hommes, & les chaſſer. Il ſçut en employer ſeize autres également vertueux & capables. C'eſt par-là principalement, qu'il ſe montra digne ſucceſſeur de *Yao*. *Yu* ſçut faire écouler les eaux, & rendre les terres propres à la culture. Voilà ce qui le rendit célebre, & ce qui le fit ſucceſſeur de *Chun*. Une charité non commune fit proſpérer *Tching tang*; la vertu comme héréditaire pendant pluſieurs générations dans la famille *Tcheou*, la conduiſit ſur le Trône. Peut-on nier que ces Empereurs, indépendamment de ce qu'on appelle bons augures, ayent été de très-ſages Princes, qui ont heureuſement regné? D'autre part *Kouei* (*a*) ſe perdit par un faſte énorme & par des dépenſes inſenſées: *Sin*, (*b*) par une cruauté tyrannique; *Li vang*, par ſes exactions, *Yeou vang* (*c*) par ſes voluptez, ſe rendirent odieux & mépriſables. Indépendamment de tout prodige, & de tout ce qu'on appelle mauvais préſages, ces Empereurs ont toûjours paſſé, & paſſeront toûjours avec juſtice pour des Princes ſans lumieres, & leurs regnes pleins de troubles & de déſordres, ſeront toûjours regardez avec horreur.

On dit que du tems de *Chang*, ſous le regne de *Kao tſong*, on vit naître d'eux-mêmes des mûriers & du ris dans le Palais; qu'on interpréta ce prodige en mauvaiſe part; & que chacun en fut effrayé. Cependant cet Empereur releva ſa Dynaſtie, qui tomboit en décadence. Sous *King kong* Prince de *Song*, on vit, dirent les Aſtrologues, deux conſtellations ſe mêler. Tout effrayant qu'on eſtimât ce Phénomene, ce fut à *King kong* que les Etats de *Song* dûrent leur repos & leur ſûreté. Preuve que quand un Prince a la ſageſſe & la vertu que demande le rang qu'il tient, ces monſtrueux événemens ne lui peuvent nuire. *Ngai kong* Roi de *Lou* prit une Licorne. * Malgré ce prétendu bon augure, ce Prince chaſſé de ſes Etats fut obligé de ſe retirer dans le Royaume de *Ouei*. * Sous *Ping ti*, on avoit entendu, diſoit-on, chanter les (*d*) *Fong hoang*: on ſe promettoit merveille. *Vang puen* uſurpa le Trône & interrompit la Dynaſtie *Han*. Preuve que ſi le Prince eſt ſans lumieres & ſans vertu, il ſe

* Le Chinois dit *Ki ling*.

* Nom de Royaume.

(*a*) Le dernier Empereur de la Dynaſtie *Hia*, on le nomme communément *Kié*.

(*b*) Le dernier Empereur de la Dynaſtie *Chang* ou *Yng*. On le nomme ordinairement *Tcheou*.

(*c*) Deux méchans Princes de la Dynaſtie, nommée *Tcheou*, ſous qui elle déchut fort.

(*d*) Oiſeaux fameux & peut-être fabuleux. Quelques Européans traduiſent aigles.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 584 sur 741

flatte en vain de ce qu'on appelle heureux préſages.

Il eſt vrai que Confucius dans le *Tchun tſiou* a marqué les Eclypſes de Soleil, les tremblemens de Terre, les écroulemens de Montagnes, les chûtes d'Etoiles, la naiſſance & les changemens de certains inſectes. Mais ce n'étoit pas qu'il aimât à recüeillir des choſes extraordinaires, & à en groſſir ſon Livre : ſon deſſein étoit de porter les Princes à rentrer en eux-mêmes à la vûë de ces prodiges, & de les exciter, du moins par la crainte, à ſe corriger de leurs vices, à cultiver la vertu, & à rétablir le bon ordre dans l'Empire. Du reſte, afin qu'on ne pût le ſoupçonner de faire dépendre de ces événemens, le bonheur ou le malheur des Etats, les bons ou mauvais ſuccès des Princes ; il a fini exprès ſon Livre par le déſaſtre de *Ngai kong*, ſous qui cependant avoit paru la Licorne. (*a*) *Yu tſing* rapporte enſuite certains endroits de l'Hiſtoire de *Han*, & déplore l'aveuglement de quelques Princes en ce genre. Enfin un des Empereurs de la Dynaſtie *Han* ſe déclara contre ces augures, & blâma publiquement les Officiers des Provinces, qui en tiroient d'heureux préſages. Comme ce talent avoit recommencé ſous quelques Princes de la Dynaſtie *Song*, *Yu tſing* exhorte ſon Prince à l'abolir & à fonder le bonheur de ſon regne ſur la vertu, & ſur l'amour de ſes Peuples.

La ſeptiéme des années nommées Hi ning, Tchin kié *ayant eu une Commiſſion dans les Provinces, & ayant été témoin oculaire de l'extrême miſere des Peuples, dépeignit dans une carte ce qu'il avoit vû, pour le préſenter à l'Empereur.* Ouang ngan ché *alors premier Miniſtre, n'ignoroit pas qu'on attribuoit la miſere des Peuples à un nouveau Reglement dont il étoit l'Auteur. Pour cela il arrêtoit, autant qu'il pouvoit, les avis qu'on donnoit à la Cour.* Tching kié *uſa de ſtratagême, & fit paſſer ſa Carte à l'Empereur avec le Diſcours qui ſuit.*

PRINCE, j'ai vû de mes yeux le dégât que firent l'Eté dernier les ſauterelles. L'Automne & l'Hyver ont été d'une grande ſéchereſſe. Nous voici à la fin du Printems ; il n'eſt pas encore tombé la moindre pluie. La grande ſéchereſſe a perdu les bleds. Elle a empêché de ſemer les petits grains, même les pois. Le prix du ris eſt exorbitant, & il augmente tous les jours. Tout le monde eſt dans la triſteſſe & dans l'allarme. Sur dix de vos Sujets, il y en a neuf qui craignent avec raiſon de mourir bien-tôt de miſere. Auſſi ſans égard aux défenſes portées par les Edits, on a coupé ce Printems les arbres naiſſans ; on a pêché dans toutes les Riviéres & dans tous les Lacs ; chacun cherchant où il peut & comme il peut, dequoi payer vos Officiers qui le preſſent, & dequoi acheter un *Chin* (*b*) de ris. Ainſi les arbres ſont ruinez dans la campagne. Le poiſſon qu'on empêche de peupler, eſt épuiſé dans les Lacs & les Riviéres. De plus, les barbares inſultent la Chine.

Quelle eſt la cauſe de ces malheurs ? Il n'y en a point d'autre, ſinon que vos Officiers à la Cour & dans les Provinces, vous ſervent mal, & ne ſuivent point pour regle de leur conduite, la

(*a*) La Licorne ou le *Ki ling*, car il eſt du moins douteux que ce ſoit la Licorne qu'on entend par ce mot.

(*b*) Nom de meſure. Elle ſuffit par jour pour un homme qui n'a pas de rude travail.

vertu & la raiſon. Hélas ! rien de plus aiſé & de plus ordinaire, que d'ouvrir le chemin aux grandes calamitez. Mais rien de plus difficile & de plus rare que de les appercevoir de loin. Ce ſont comme des orages, que des cauſes peu ſenſibles forment & groſſiſſent peu-à-peu, mais qui fondent tout-à-coup avec une rapidité que rien ne peut retenir, & avec une violence à laquelle rien ne réſiſte. Quand le ſang coule à ruiſſeaux dans les campagnes, les moins éclairez de tous les hommes ſçavent dire alors, tout eſt perdu, ô le grand malheur ! ô l'affreux déſaſtre ! La ſageſſe conſiſte donc, non à déplorer ces malheurs quand ils arrivent, mais à les prévenir dans leurs cauſes, à les prévoir efficacement, & à tourner en bien le mal même, dès qu'il menace ou qu'il commence.

Les maux que je vous expoſe, ne ſont point enore ſans remede. Je prie ſeulement V. M. de ne point perdre de tems, d'ouvrir inceſſamment ſes greniers & ſes tréſors, pour le ſoulagement des miſérables, & ſur-tout d'annuller ces réglemens onéreux ; récentes inventions de vos Miniſtres, que la ſageſſe & la vertu n'ont point ſuggerées. C'eſt par-là que répondant aux intentions de *Tien*, vous pouvez eſpérer de faire ceſſer le déréglement des ſaiſons, d'attirer d'abondantes & d'heureuſes pluies, de rendre la vie à vos Peuples expirans, & d'aſſurer pour bien des générations, le bonheur & la gloire de votre maiſon.

Il eſt important, dit-on communément, que le Prince, & ceux qui gouvernent ſous lui, ſe connoiſſent mutuellement juſqu'au fonds du cœur. O ! que cela n'eſt-il maintenant ! Tout peu éclairé que je ſuis, je vois dans le cœur de V. M. une tendreſſe paternelle pour ſes peuples. Depuis qu'Elle eſt ſur le Trône, elle en a donné des marques éclatantes. De divers partis propoſez elle a embraſſé bien des fois le plus favorable au peuple. Elle n'a rien de plus à cœur que la vie & la ſatisfaction de ſes Sujets. Elle voudroit qu'ils vécuſſent tous plus long-tems, & plus contens, s'il étoit poſſible, qu'on ne faiſoit ſous *Yao* & *Chun*. Telle ſeroit votre ambition, non de voir regorger vos coffres, & d'y amaſſer plus qu'il n'y a dans tout le reſte de l'Empire. Vous êtes ſans doute bien éloigné de vous piquer d'une choſe ſi peu digne d'un homme ſage, & d'un bon Prince.

Mais vos Officiers, tant à la Cour, que dans les Provinces, ou n'ont point pénétré les ſentimens intimes de votre cœur, ou n'y veulent point entrer. Ce n'eſt qu'exactions, que châtimens, que cruautez. Ces pauvres peuples qui ſont les peuples de *Tien* & les vôtres, ſont réduits aux dernieres extremitez. Vos Officiers qui en ſont la cauſe, voyent leur miſere d'un air tranquille, ſans en être touchez, & ſans y apporter le moindre remede. Vous étant tel que je vous connois, eux étant tels que je viens de vous les dépeindre ; que peut-on eſperer de bon de ſi peu de correſpondance ?

Je ne ſçai ce que vos Officiers prétendent. Ce que je ſçai, c'eſt que chaque jour ce ſont de nouveaux rafinemens pour amaſſer, & qu'ils n'ont point d'autre regle que leur humeur ou leur caprice. A cela, je dis en moi-même : y a-t-il donc des âges & des regnes malheureux, pendant leſquels il manque de gens vertueux & capables ? Eſt-ce que le Prince ne choiſit pas bien ou gouverne mal ceux qu'il employe ? Dans l'heureuſe antiquité, les particuliers de tout rang, hommes & femmes, juſqu'aux ſimples revendeurs, juſqu'aux Laboureurs dans les campagnes, juſqu'aux Bucherons dans les bois, avoient du zéle pour l'Etat. Chacun cherchoit à aider de ſon mieux le Prince. Aujourd'hui le zéle manque juſques dans le corps des Cenſeurs. Ils ſont tous muets : ou ſi quelques-uns d'eux parlent, c'eſt dans la vuë de pourvoir à leur propre ſûreté, en s'excuſant d'un emploi qu'ils n'ont pas le courage de bien remplir. Cependant vos pre-

miers Miniſtres avec une inſatiable cupidité, donnent dans tout ce qui s'appelle intérêt, d'une maniere ſi baſſe & ſi indigne, qu'il n'y a plus dans votre Empire d'hommes vraiment ſages & vertueux, qui veüillent avoir avec eux le moindre commerce, ni leur parler même en paſſant.

Eſt-ce au tems, eſt-ce à V. M. que tout cela doit s'attribuer ? Quand je veux l'attribuer au tems, ma mémoire auſſitôt me rappelle que *Yao* & *Chun* eurent *Hoan*, *Ki*, & autres ſemblables; que *Tching tang* & *Ven vang* eurent *Y*, & *Liu*; que ſous les Dynaſties *Han* & *Tang*, tous les bons Princes ont eu des Officiers vertueux & zélez; qu'il en a été ainſi depuis le commencement de votre Dynaſtie, ſous vos illuſtres ancêtres; qu'on a vû dans ces divers tems entre le Prince & ſes Officiers la même correſpondance, qu'on voit dans le corps humain entre le cœur & les membres. C'étoit un concert admirable reglé par la voix du Prince. Tout conſpiroit au bien de l'Etat. Tout ſe reſſentoit auſſi dans l'Etat d'une correſpondance ſi parfaite. Sous votre regne elle ne ſe voit point. De votre part ce n'eſt que clémence & que bonté. De la part de vos Miniſtres, c'eſt le contraire.

Si cela ne peut s'attribuer à la différence des tems, il faut bien l'attribuer à ce que V. M. ne ſuit pas la bonne méthode dans le choix de ceux qu'elle employe & dans la maniere de les gouverner, faites-y atention; il y va de l'intérêt de votre maiſon, de choiſir mieux, & de tenir plus en bride ceux ſur qui tombe votre choix. Tel qui pour un repas qu'on lui donne en paſſant & par occaſion, eſt prompt à témoigner ſa reconnoiſſance, en manque pour ſon pere, qui l'a nourri tant d'années. C'eſt un déſordre qui eſt aſſez commun chez la vile populace. Aujourd'hui on le voit regner parmi les Officiers du premier Ordre. C'eſt une maxime reçûë, que le Prince & le ſujet doivent ſe regarder comme pere & fils. A plus forte raiſon ces Miniſtres & autres grands Officiers, que le Prince diſtingue par de gros appointemens, & par un rang ſupérieur, doivent lui témoigner en bon fils leur reconnoiſſance & leur zéle. Cependant que voyons-nous? D'un côté un Prince plein de bonté, tendre ſur les maux & ſur les dangers de ſon Etat: de l'autre ſes Officiers qui ſe contentent de vivre de leurs appointemens & qui regardent leur Prince, non comme leur pere, mais comme un paſſant & un inconnu, également froids ſur les maux que ſouffre l'Etat, & ſur les dangers qui le menacent. Qu'y a-t-il de plus déplorable? Quelques-uns diſent pour s'excuſer: je me borne à ce qui eſt de mon reſſort, je m'acquitte de mon emploi; je ne ſuis pas chargé du reſte. Ce n'eſt pas à moi de m'en inquiéter. Pitoyable excuſe! Il eſt vrai qu'il y a divers rangs, & divers emplois à la Cour du Prince: mais chacun, dans le rang qu'il tient, lui doit en bon fils tout le zéle & tout le devouëment dont il eſt capable. Manquer à ce qu'on lui doit en ce genre, c'eſt bien pis que de choquer, en faiſant ſon devoir, quelque Officier ſupérieur, & quelque avantage qu'on puiſſe eſpérer de ſa complaiſance pour un homme, qu'eſt-ce en comparaiſon du malheur d'offenſer *Hoang tien*. *

Pour moi, je vois fort bien qu'en certains Palais preſque auſſi reſpectez & plus redoutables que le vôtre, on prendra les avis que je vous donne, pour une inſulte & une témérité. Je ſçai à quoi je m'expoſe: mais dix mille morts ne peuvent m'intimider. Ce qui m'encourage le voici. Pardeſſus tout, *Tien*, (Ciel) dont je reſpecte les ordres. Au-deſſous de *Tien*, mon Prince & ſa Maiſon, pour qui j'ai du zéle. Au-deſſous du Prince, les peuples pour qui j'ai de la compaſſion. Dût-on me mettre en piéces: Qui ſuis-je pour m'épargner dans une ſemblable occaſion? Une fourmi eſt écraſée; qui en tient compte?

* Ciel, Empereur.

Je

Je reviens d'une commiſſion, qui m'a obligé de parcourir un aſſez grand Pays par où ont paſſé vos Troupes. On diroit, en voyant l'état où y ſont les hommes, qu'il n'y a perſonne dans l'Empire, qui ſoit chargé du ſoin des peuples, ou qui ſoit tant ſoit peu ſenſible à leurs maux. Les maris engagent leurs femmes, les peres vendent leurs enfans, les plus proches s'abandonnent, & ſe répandent de tous côtez. On ruine tout dans la campagne: on n'épargne ni mûriers, ni arbres fruitiers. C'eſt un dégât irréparable. Pluſieurs détruiſent leurs maiſons, & vont les vendre par piéces. On preſſe celui-ci pour de l'argent, & celui-là pour du grain. Les plus impitoyables créanciers ſont vos Officiers & leurs Commis. Le pauvre peuple languit dans l'oppreſſion. On ne peut voir tant de miſere, ſans en avoir le cœur percé. Je n'en parle point par oüi dire: j'ai vû tout ce que j'expoſe; je l'ai marqué le jour même ſur mes mémoires: c'eſt ſur ces mémoires réünis que j'ai dreſſé une Carte, où le tout eſt repréſenté. Comme je n'y mets rien que je n'aye vû; V. M. peut juger que ce que ma Carte contient, n'eſt pas la centiéme partie de ce qui ſe paſſe. Je ne doute point cependant, qu'il n'y en ait plus qu'il n'en faut pour attendrir V. M. pour lui faire pouſſer bien des ſoupirs, & lui tirer bien des larmes. Que ſeroit-ce, ſi elle voyoit ce qui ſe paſſe plus au loin, où l'on aſſure que la miſere eſt encore plus grande? Je joins cette ſupplique à ma Carte; & je prie V. M. d'examiner l'une & l'autre, ſi après y avoir penſé, elle veut bien exécuter ce que (*a*) je propoſe, & que dans l'eſpace de dix jours il ne pleuve pas; faites-moi couper la tête, comme à un homme qui aura manqué de reſpect à *Tien*, & qui aura trompé ſon Prince. Que s'il arrive qu'en effet vous vous trouviez bien de mes conſeils; bien loin que j'en attende la récompenſe, je me reconnoîtrai toûjours coupable, d'avoir plus oſé (*b*) que mon rang ne me permettoit.

Chin tſong ayant reçû cette Carte, & cette Supplique, l'examina ſans la montrer à perſonne, & pouſſa de grands ſoupirs à bien des repriſes: puis mettant ces écrits dans ſa manche, il ſe retira dans l'intérieur du Palais. Toute la nuit il ne dormit point. Dès le lendemain il donna ſes ordres concûs en dix-huit articles, qui rempliſſoient parfaitement ce que propoſoit *Tching Kié*; ce qui cauſa parmi le peuple de grandes acclamations de joye & de reconnoiſſance. *Chin tſong* en donnant ces ordres, publia une Déclaration, où il s'accuſoit lui-même avec beaucoup de modeſtie, & preſſoit qu'on lui donnât des avis. Le troiſiéme jour il tomba une pluye très-abondante, qui ſe répandit fort au loin. Les Miniſtres étant entrez pour en féliciter l'Empereur, il leur montra la Supplique & la Carte de *Tching Kié*. Il joignit à cela une réprimande, dont ils le remercierent à genoux. *Ouang ngan ché*, quelques jours après, demanda à ſe retirer. On ſçut pourquoi, & quel avoit été le délateur. Auſſi-tôt *Tching kié* fut en butte aux créatures de *Ouang ngan ché*. On découvrit que le tour qu'il avoit pris pour faire paſſer ſes avis à l'Empereur, avoit été d'envoyer un Courier à la maniere des *Yu ſſeë*. On ſuſcita les *Yu ſſeë* à en demander juſtice. *Tching kié* perdit ſon emploi, fut envoyé Magiſtrat à *Yng tcheou*, & bientôt les impôts revinrent.

Dans le recüeil d'où l'on tire ces Piéces, après celle qu'on vient de traduire, on en met une de *Sou ché*, préſentée au même Empereur *Chin* (*c*) *tſong*. *Sou ché* le ménage bien moins que n'a fait *Tching kié*. Ce diſcours eſt diviſé en trois points. Dans le premier, il prouve que le Prin-

(*a*) En premier lieu, ouvrir ſes greniers & ſes tréſors pour le ſoulagement des miſérables. En ſecond lieu, ôter les nouveaux impôts & caſſer les nouveaux Réglemens onéreux aux peuples.

(*b*) Pour faire paſſer ſa Carte & ſa Supplique à l'Empereur, il avoit uſé d'une voye reſervée aux ſeuls *Yu ſſeë*.

(*c*) Il étoit fils de *Sou ſiun* Auteur du portrait de *Ouang ngan ché*, qu'on a traduit ci-deſſus.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 588 sur 741

©BIUM

ce n'eſt puiſſant, qu'autant qu'il a le cœur de ſes ſujets. Il expoſe enſuite, avec la derniere liberté, tout ce qu'on diſoit du Gouvernement, pour faire connoître à *Chin tſong*, qu'il n'avoit pas le cœur des ſiens. Enfin il l'exhorte à faire ce qu'il faut pour le gagner. Tout ce point roule ſur la même matiere qu'a touché *Tching kié*, ſçavoir ſur les nouveaux impôts & les nouveaux Réglemens de l'invention de *Ouang ngan ché*. Dans le ſecond point *Sou ché* exhorte *Chin tſong* à faire regner les bones mœurs & la vertu dans l'Empire. Il dit que de là ſa force & ſa durée dépendent plus que de toutes les richeſſes. Il le prouve par l'hiſtoire. Un moyen qu'il propoſe entre autres, c'eſt d'éloigner des emplois les gens ſans vertu, euſſent-ils d'ailleurs du talent. Cela eſt encore contre *Ouang ngan ché* & ſes ſemblables. Le troiſiéme point eſt ſur le maintien des loix. Il appuye principalement ſur l'utilité des remontrances. Il gémit ſur ce que les Tribunaux de tout tems établis à cet effet, ſont devenus muets. Il fait ſentir qu'une autorité redoutable les intimide. Cela eſt contre les Miniſtres, & particulierement contre *Ouang ngan ché*. Il exhorte le Prince à ſoutenir l'autorité & la liberté de ces Tribunaux, à les remplir de gens de poids & de probité, dont les lumieres lui ſoient utiles, & dont l'inébranlable fermeté tienne en reſpect les Miniſtres. Comme on a déja vû ces matieres traittées dans divers diſcours, & que celui-ci de *Sou ché* eſt long; je n'en donne ici que le précis ſans le traduire.

Quelques avantages qu'avoit eu l'Empereur Chin tſong *contre une Nation voiſine, l'avoient remis en goût de faire la guerre.* Tchang fang ping, *qui étoit en place, réſolut de l'en diſſuader par une remontrance, comme il n'écrivoit pas bien, il s'adreſſa à* Sou ché, *qui lui compoſa la Piéce ſuivante.*

PRINCE, aimer la guerre & aimer les femmes, ſont deux paſſions qui paroiſſent bien éloignées. On les compare cependant, & réellement elles ont du moins ce rapport, que comme celle-ci nuit à la ſanté en bien des manieres, & qu'un Prince qui en eſt poſſedé, abrege ſes jours; de même celle-là nuit à l'Etat par bien des endroits; & ſa perte eſt comme certaine, quand le Prince s'y abandonne. Nos anciens & ſages Rois ne faiſoient jamais la guerre, que quand ils ne pouvoient abſolument s'en diſpenſer. S'ils avoient l'avantage ſur l'ennemi, le fruit de leur victoire étoit une longue & heureuſe paix; & s'ils avoient du deſſous, ce qu'ils en ſouffroient n'alloit pas loin, du moins n'aboutiſſoit jamais aux derniers malheurs. Dans les âges poſtérieurs on en uſe autrement. Nos Princes font la guerre, parce qu'ils veulent la faire, & ſans aucune néceſſité. Auſſi, ſoit qu'ils vainquent ou qu'ils ſoient vaincus, la guerre eſt toûjours très-pernicieuſe. Sont-ils vainqueurs? Les fâcheuſes ſuites de la guerre en viennent tant ſoit peu plus tard; mais elles n'en ſont que plus funeſtes. Sont-ils vaincus? Leur défaite a toûjours des effets fort triſtes; mais cependant encore moins * dangereux que ne le ſont communément les ſuites de leur victoire.

Un ſage Prince, qui a bien pénétré cette vérité, ne ſe laiſſe point emporter à l'ardeur de ſe ſignaler par des exploits, ni même tenter par l'eſpérance d'une victoire preſque certaine. Il peſe attentivement les maux de la guerre, & ne s'y réſout qu'à l'extrémité. Met-on en campagne cent mille hommes? Tout eſt en

* Dans la ſuite cette penſée ſe développe.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 589 sur 741

mouvement pour cela. Chaque jour on dépense une grosse somme, des millions de familles sont vexées, les coffres & les greniers du Prince se vuident, les peuples s'épuisent, le froid & la faim les pressent; ils s'assemblent, ils volent, ils pillent, & portent l'allarme & le trouble par tout l'Empire. Les mourans, les blessez, tous ceux qui souffrent, éclatent en murmures contre le Prince, & lui attirent enfin pour punition des inondations, des sécheresses, ou semblables fléaux. Tantôt c'est un Général, qui, à la tête d'une Armée dont il se sent le maître, met à ses prétendus services le prix qu'il veut. Tantôt ce sont les subalternes & les Soldats rebutez, qui se débandent ou se révoltent. Enfin la guerre traîne après soi cent & cent inconvéniens: & les malédictions de tant d'innocens qu'elle fait souffrir, ne peuvent manquer de tomber particulierement sur le Prince qui la veut faire, & sur ceux qui l'y portent par leurs conseils. Combien de Princes ou passionnez pour la guerre, ou trop faciles à s'y engager, l'ont éprouvé pour leur malheur!

Ne parlons point, à la bonne heure, de ceux que de honteuses défaites ont fait périr. Considerez seulement où ont abouti les succès de ceux que la victoire sembloit suivre. *Chi hoang* devenu Empereur par la destruction des six Royaumes, qui partageoient alors la *Chine*, voulut pousser plus loin ses conquêtes. Il attaqua *Hou** & *Yué*: on ne peut dire ce que tout l'Empire souffrit pour soûtenir ces gueres. *Chi hoang* s'y obstina; & par la conquête de ces pays-là, il étendit les limites de l'Empire au-delà de ce que possedoient nos trois fameuses Dynasties. Mais il laissa les choses en mourant dans un tel état, qu'à peine la terre de son tombeau avoit eu le tems de bien sécher, quand *Eulchi*, son fils & son successeur, perdit l'Empire & la vie.

Sous la Dynastie *Han*, l'Empereur *Vou ti* voulut profiter des épargnes de *Ven ti* & de *King ti* ses prédecesseurs, & de l'abondance que leur Regne avoit mis dans tout l'Empire. Il entreprit donc de grandes guerres. Après avoir dompté & soûmis les *Hiong* nou* au Nord, il attaqua & soûmit du côté de l'Occident quantité d'autres Royaumes. Chaque année nouvelle entrepriſe, & presque toûjours nouveau succès. Enfin l'année nommée *Kien yuen*, les fâcheuses suites de ces guerres commencerent à se faire sentir. Il s'éleva dans l'Empire plus d'un *Tchi heou* (*a*). Ces troubles durerent trente ans entiers, & firent périr bien du monde. Survint, à l'occasion de quelques sortileges, une mésintelligence éclatante entre l'Empereur & son fils: mésintelligence qui fit couler des ruisseaux de sang dans la Capitale de l'Empire, qui perdit le jeune Prince, & & qui coûta bien des chagrins à son pere. *Vou ti*, à la vérité, se reconnut, se modéra, & se repentit, mais trop tard, d'avoir ainsi passé tant d'années dans la guerre & dans le trouble.

Ven ti, Fondateur de la Dynastie *Souy* ne se fut pas plûtôt rendu maître de ce qui est au Midi du *Kiang* (*b*), qu'il entreprit diverses expéditions contre les Barbares. *Yang ti* son fils & son successeur les poursuivit avec vigueur. Ils se reduisirent des Royaumes qui étoient puissans, & se rendirent au-dehors très redoutables; mais au-dedans les peuples surchargez les avoient en exécration. Il s'éleva de tous côtez des révoltes; & ces troubles firent finir en peu de tems cette Dynastie.

Tai tsong (*c*), après avoir soûmis avec une rapidité surprenante *Tou kiué*, *Kao tchang*, *Tou yu*, & d'autres pays, voulut encore se signaler davantage par quelque exploit plus considérable. Il entreprit sans aucune nécessité la guerre du *Leao tong*; il marcha en personne contre la Corée. Il échoüa, & s'en revint assez honteux. Ces guerres qu'il avoit com-

* Tartares.

* Noms de pays.

(*a*) Fameux rebelle sous *Hoang ti*, disent les histoires Chinoises.

(*b*) Nom du plus beau Fleuve de la Chine.

(*c*) Second Empereur de la Dynastie *Tang*.

mencées, furent continuées encore plus mal-à-propos ſous l'Impératrice *Ou*, dont la mauvaiſe conduite penſa perdre la Dynaſtie *Tang*. *Tai tſong* étoit un Prince, qui de l'aveu de tout le monde, avoit d'éminentes qualitez; ſévere à lui-même, doux aux autres, bon, libéral, indulgent. Peu s'en fallut cependant qu'il ne tombât entre les mains des ennemis. Immédiatement après lui, ſa poſtérité fut en grand danger de périr. On ne dira pas que ce fut en récompenſe de ſes vertus. Il faut donc dire que ce fut en punition des guerres qu'il avoit entrepris ſans néceſſité. Reprenons.

Vou ti & *Tai tſong* aimerent la guerre. Comme c'étoient des Princes d'ailleurs aimables & bons, leurs expéditions militaires ne les perdirent pas tout-à-fait. *Chi hoang* & *Ven ti* entreprirent auſſi de grandes guerres; comme ils étoient d'ailleurs cruels & haïs; la prompte extinction de leur race, fut le fruit de leurs victoires & de leurs conquêtes. Toutes les fois que je tombe ſur ces endroits de notre hiſtoire, je ferme le Livre, & je fonds en larmes: tant je ſuis touché de voir que des Princes qui avoient de ſi grandes qualitez, ſe ſoient ſi groſſierement trompez. O! qu'il eût été à ſouhaitter pour ces quatre Princes, qu'ils euſſent eu dabord quelque grand échec. Dégoûtez par-là de la guerre, ils auroient craint de s'y engager; & cette perte par cet endroit leur eût été très-utile. Par malheur pour eux ils réuſſirent dans leurs entrepriſes. Ce ſuccès échauffant en eux l'ardeur de ſe ſignaler & de conquérir, ne leur permit pas de prévoir ce qui devoit ſuivre: & c'eſt ce qui m'a fait dire, que ſi nos Princes ſont vainqueurs, les fâcheuſes ſuites de la guerre tardent un peu plus à venir, mais n'en ſont que plus funeſtes; au lieu que s'ils ſont vaincus, les triſtes effets de leur défaite ſont communément moins dangereux. Peſez bien cela, je vous en prie.

Sin tſong, Prince débonnaire & pacifique, qui aimoit beaucoup ſes peuples, régna très long-tems, ſans jamais penſer à la guerre. Les armes ſous ſon Regne étoient toutes couvertes de roüille. Cette longue paix rendit pareſſeux & négligens les Généraux & les autres Officiers de guerre. *Yuen hao* voulut profiter de cette négligence. Il ſe jetta avec un gros parti ſur *Yen ngan*, *King yuen*, *Ling ſou*, & autres pays. Les troupes qu'on oppoſa à ce rebelle, furent défaites juſqu'à trois ou quatre fois. Malgré ces pertes, & les levées plus grandes qu'il fallut faire, on n'entendit pas dans tout l'Empire le moindre murmure. La guerre finit aſſez heureuſement, & n'eût aucune fâcheuſe ſuite. Pourquoi cela? C'eſt qu'on connoiſſoit le Prince, & qu'on ſçavoit qu'il aimoit la paix. C'eſt que bien plus clairement que les peuples, *Tien ti* & *Kouei chin* voyoient que cette guerre n'étoit point une guerre de cupidité, d'ambition, & de caprice, mais de pure néceſſité.

Tien vous a donné beaucoup de bravoure, & un génie étendu: vos vûës vont à augmenter les richeſſes & les forces de votre Empire. A peine fûtes-vous ſur le Trône, qu'on vous vit curieux de belles armes, empreſſé à vous en bien fournir. Les Etats voiſins & vos Sujets attentifs à vos actions & à vos diſcours, en conclurent que vos inclinations étoient pour la guerre. Ceux que vous aviez alors pour Miniſtres, le virent aſſûrément comme les autres: mais ou peu éclairez, ou peu zélez, ils n'eurent point ſoin de s'oppoſer avec ſageſſe à ces inclinations naiſſantes; bien moins encore les *Kiu mi*. (*a*) Les Cenſeurs mêmes ſe tûrent, & ne vous donnerent pas ſur cela le moindre avis. Ainſi s'eſt fortifiée ſans obſtacle votre inclination guerriere: ſont venus enſuite ſur les rangs *Siue kiang* & *Hoan kiang*, gens naturellement inquiets: ils vous ont propoſé diverſes expeditions, comme avantageuſes & dignes de vous: quelques autres qu'ils avoient gagnez,

(*a*) Ainſi ſe nommoient alors certains Officiers qui compoſoient un Conſeil pour les affaires de la guerre.

ont

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 591 sur 741

ont appuïé ces deſſeins. On a fait la guerre. On s'eſt épuiſé pour la ſoûtenir : on a été frequemment battu. Enfin les guerres des années nommées *Kang ting* & *King li*, qu'on a toûjours déplorées, ne furent pas à beaucoup près ſi funeſtes que celle-ci. *Tien* irrité, les peuples outrez, les Soldats des frontieres mutinez, la Cour en tumulte & en allarme, V. M. Elle-même reduite des mois entiers à ne faire qu'un repas par jour, encore bien tard. Voilà où aboutirent ces expéditions dont on vous promettoit tant d'avantage & tant de gloire. D'où vient cela ? C'eſt que vous avez vous-même cherché la guerre, ſans que rien vous y obligeât, & vos troupes étoient moins animées contre l'ennemi, que contre vous.

Au reſte, tout affligeantes qu'étoient d'un côté ces pertes, c'étoit d'un autre côté une grace ſinguliere, qu'en conſidération de vos ancêtres vous faiſoit *Hoang tien*, pour vous faire rentrer en vous-même. Hélas ! Elle vous fut inutile cette grace. Il ſe trouva auprès de vous certains génies ſuperficiels, peu capables de pénétrer le fonds des choſes. Leurs diſcours & vos inclinations qu'ils flattoient, ne vous laiſſerent voir dans ces défaites que de la honte. Vous voulûtes abſolument vous en laver par quelque victoire. De-là les expéditions de *Hi ho*, *Mei chan*, & *Yu lou*. Elles vous réüſſirent à la vérité moins mal que les précédentes. Mais peut-on compter pour heureuſes des guerres, qui font périr tant de perſonnes innocentes de tout âge, qui épuiſent l'Etat, qui dépoüillent des Princes ſoûmis, dont tout le fruit ſe réduit à la poſſeſſion de quelques terres très-inutiles, & au vain nom de Conquérant ?

Ebloüi du faux éclat de cette réputation, ſans faire attention aux maux réels que ces guerres venoient de cauſer, vous en entreprîtes une nouvelle contre *Ngan vou* *. La dépenſe fut énorme pour les convois. Il mourut dans ces corvées un monde infini. Votre armée de plus de cent mille hommes, pendant qu'on amaſſoit les munitions de guerre & de bouche, fut ruinée par les maladies, avant que d'avoir vû l'ennemi. Ce malheur peu attendu ſembloit avoir rallenti votre ardeur guerriere. Mais bien-tôt cette paſſion s'eſt réveillée. Voilà une nouvelle armée en campagne : ſous la conduite de *Li hien*, vos troupes ont eu quelque avantage, V. M. nage dans la joie : elle ordonne qu'on avance ; & il paroît que dans le fonds du cœur, elle regarde ces Etats voiſins comme une conquête ſûre & facile.

Les deſſeins de *Tien* (Ciel) ſont difficiles à approfondir. Pour moi, je les reſpecte & je les crains. Quand dans toute une campagne, on en eſt venu une fois aux mains, ſi vos troupes ont vaincu, auſſi-tôt les Couriers volent, & vous donnent avis de la victoire ; tous les grands Officiers de votre Cour s'empreſſent à vous en féliciter par écrit, ſelon la coutume. C'eſt à qui fera le plus valoir nos ſuccès, & à qui tournera mieux ſon compliment pour vous plaire.

Cependant bon nombre de vos Sujets à qui le fer a ôté la vie, ſont demeurez ſur la place. Les chemins ſont pleins de ceux que la fatigue des convois a fait ſuccomber. Vos peuples en bien des endroits accablez par les ſubſides, & par la cruauté des Collecteurs, ont abandonné leurs domiciles, & errent çà & là. Les maris vendent leurs femmes : on ne voit de toutes parts dans les campagnes, que gens pâles, décharnez, prêts à ſe pendre de déſeſpoir. Ici un pauvre vieillard pleure ſon fils, l'unique appui de ſa vieilleſſe. Là, un bon fils pleure ſon pere, à qui la guerre ne lui a pas permis de rendre les plus eſſentiels devoirs. D'un côté c'eſt un orphelin, de l'autre une veuve, qui jette des cris lamentables. V. M. ne voit ni n'entend rien de tout cela.

Il en eſt à peu près comme de vos repas. On vous y préſente du bœuf, du mouton, & d'autres mets bien aſſaiſonnez. Vous en mangez avec plaiſir. Mais, ſi avant le repas, vous aviez vû ces ani-

* C'eſt ce que nous appellons le *Tong King*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 592 sur 741

maux entre les mains du Boucher, dabord crier & ſe défendre, ceder enſuite à la force, être aſſommez, égorgez, étendus ſur une table, écorchez & hachez en piéces; quelque aſſaiſonnement qu'on pût leur donner, quand on vous les préſenteroit à table, les batonnets vous tomberoient des mains: vous n'auriez pas le cœur d'en manger. Que ſeroit-ce ſi V. M. pouvoit voir de ſes yeux l'affreux ſpectacle de tant d'hommes mourans, & entendre de ſes oreilles les triſtes gémiſſemens de tant d'autres qui ſe croyent malheureux de vivre? Comment pourroit-Elle goûter la nouvelle de ſa victoire, & les conjouiſſances qui la ſuivent? Croyez-moi, quand vous auriez d'auſſi habiles Généraux, des troupes auſſi choiſies, des armées auſſi fortes, d'auſſi grandes réſerves d'argent & de munitions, qu'en avoient les quatre Princes dont j'ai parlé; inſtruit par leur exemple de la triſte fin où aboutiſſent les guerres en apparence les plus heureuſes, vous devriez craindre ſagement de vous y engager ſans néceſſité. Combien à plus forte raiſon devez-vous craindre dans l'état où ſont les choſes? Ce que vous avez d'Officiers ne ſont pas comparables à ceux qu'ils avoient. Les tréſors & les greniers publics ſont preſque épuiſez. A peine y a-t'il dequoi payer aux Officiers de tout l'Empire les appointemens ordinaires. Les largeſſes qui ſe faiſoient au *Nan kiao* (*a*), qui étoient d'un uſage ſi ancien, ſont depuis long-tems retranchées.

Quelque habile que vous ſoiez, il me paroît que de remuer dans de telles circonſtances, eſt une choſe bien dangereuſe. Les maladies ſuivent la diſette, & l'augmentent. Les brigands de l'Eſt & du Nord vous voyant occupé ailleurs, recommenceront leurs courſes. Si, quand vous ſerez bien engagé dans la guerre que vous commencez, les peuples ſurchargez dont il faudra bien exiger de nouveaux ſubſides, perdent à la fin patience, & ſe joignent aux brigands, ou les imitent; vous voilà reduit au triſte état où étoit l'Empire, lorſqu'après les conquêtes de *Chi hoang*, un bandi, un homme de néant en ſe révoltant, mit tout en déſordre, & fit périr la Dynaſtie *Tſin*.

J'ai de l'âge, j'ai l'honneur de ſervir V. M. depuis long-tems: mon zele qui a toûjours été ſincere, & qui croît chaque jour, fait que je paſſe les nuits ſans dormir, & ſouvent, au milieu même de mes repas j'éclate en ſoûpirs, & je fonds en larmes. C'eſt une maxime reçûë, qu'avant que de s'engager à quelque choſe d'important, il faut examiner ſi ce qu'on médite s'accorde ou non avec les intentions de *Tien* (Ciel). S'il y eſt conforme, il réuſſira: s'il ne l'eſt pas, il ne peut réüſſir. Les ſignes ordinaires par où le Prince peut juger ſi *Tien* eſt favorable ou non aux deſſeins qu'il forme, ſont d'une part le reglement des ſaiſons, la fertilité, l'abondance, & d'autres événemens de cette nature; d'autre part, le dérangement de l'Univers, la diſette, la famine, & ſemblables calamitez. Or, toutes ces dernieres années, rien que d'effrayant; éclypſes de Soleil, Phénomenes extraordinaires dans les Aſtres, tremblemens de terre, inondations, ſéchereſſes, maladies populaires. Tout cela ſe ſuccede ſans interruption, & je crois qu'il eſt mort, à fort peu près, la moitié de vos Sujets. Vous pouvez, ce me ſemble, juger ſur tout cela, ſi le cœur de *Tien* eſt favorable à vos entrepriſes, & conclure qu'il ne l'eſt pas.

Cependant V. M. ne veut point abandonner ſon deſſein; elle s'engage de plus en plus. Je vous avouë que cela m'étonne, & m'afflige également. Un fils qui a offenſé pere & mere, penſe-t'il à les appaiſer? Plus poſé, plus aſſidu, plus docile, & plus reſpectueux qu'il étoit avant ſa faute, il fait ſentir quil la reconnoît, & qu'il s'en repent. Moyennant cela on

(*a*) C'eſt à-dire au Fauxbourg du Midi, où ſe faiſoit la cérémonie ſolemnelle en l'honneur du *Chang ti*, ou Suprême Empereur, tems auquel on traittoit les Vieillards, & on faiſoit d'autres largeſſes.

la lui pardonne. Mais ſi ce fils, au lieu de penſer à rentrer en grace, s'émancipoit encore à troubler toute la maiſon, à gronder ou battre les domeſtiques en préſence du pere & de la mere, une telle conduite ſeroit-elle propre à les appaiſer ? Ce fils mériteroit-il qu'on lui pardonnât.

Rappellez-vous donc, je vous en prie, les tems paſſez. Examinez ce qui a fait fleurir ou périr les Dynaſties précédentes. Sur-tout faites une attention particuliere aux volontez de *Tien* & aux ſignes qu'il vous en donne. Renoncez à vos projets de guerre. Appliquez-vous à entretenir la bonne intelligence avec les Etats voiſins ; à faire regner le bon ordre & l'abondance dans votre Cour & dans tout l'Empire ; à rendre heureux vos Sujets, & à bien affermir par-là votre Maiſon ſur le Trône. Si je voyois cet heureux changement, je fermerois après cela les yeux ſans regret, & fallût-il périr dans un bourbier, je mourrois content.

Kao tſou Fondateur de la Dynaſtie *Han*, avoit acheté l'honneur du Trône par la défaite de plus d'un Prétendant brave & puiſſant. *Quang vouti* Reſtaurateur de la même Dynaſtie, avoit livré, pour la rétablir, bien des combats, & remporté autant de victoires. Cependant *Kao tſou* fut le premier à faire la paix avec les Nations du Nord. *Quang vou ti* reçut avec plaiſir & reconnoiſſance les propoſitions qui lui furent faites par ſes voiſins de l'Occident. Eſt-ce que ces deux Empereurs manquoient de courage, ou d'habileté en fait de guerre ? Non, ſans doute ; mais la longue expérience qu'ils avoient, leur faiſoit prévoir de loin, & prévenir ſagement de fâcheux revers. V. M. au contraire tranquille au fonds de ſon Palais, prononce ſans héſiter : qu'on attaque celui-ci ; qu'on extermine celui-là. Peut-être ſuis-je trop timide : j'avouë que cette confiance me paroît bien exceſſive. Mais hélas ! que fais-je moi ? Quand on veut diſſuader quelque choſe au Prince, il faut prendre bien ſon tems, attendre qu'il en ſoit à demi dégoûté lui-même ; alors on y peut réüſſir aiſément. Mais entreprendre d'arrêter la paſſion d'un Prince, lorſqu'elle eſt dans ſa plus grande force, c'eſt tenter une choſe bien difficile. Cela eſt encore plus vrai de ce qu'on appelle ambition, paſſion de vaincre, & d'acquérir de la gloire. Ces paſſions ont un grand empire ſur les cœurs. Quiconque en eſt poſſedé, fût-ce un petit Lettré habillé de toile, tandis que la paſſion dans ſa plus grande force lui échauffe l'eſprit, il eſt bien difficile de l'arrêter. Oüi, dans le fort d'une paſſion, pour écouter avec patience celui qui s'y oppoſe, pour faire ceder ſes propres vûës aux avis d'autrui, pour en diſtinguer l'utilité & la juſtice, pour s'y rendre enfin malgré ſes plus violens deſirs ; il faut de ces grandes ames, qu'une pénétration, une ſageſſe, & une modération ſupérieure éleve beaucoup au-deſſus du vulgaire.

V. M. toûjours paſſionnée pour la guerre, y eſt maintenant plus échauffée que jamais. Je le vois, & ſi j'oſe malgré cela vous en diſſuader par ce Diſcours ; c'eſt, 1°. parce qu'ayant l'honneur de vous connoître, je n'ai garde de vous confondre en ce qui s'appelle modération & grandeur d'ame, avec le commun des Princes. C'eſt en ſecond lieu, parce que je ne doute pas que dans la ſuite V. M. ne ſe repente vivement d'avoir ſuivi cette paſſion, & ne ſçache alors bien mauvais gré à ceux qui ayant l'honneur de l'approcher, ne lui auront pas fait ſur cela le moindre mot de remontrance. C'eſt enfin, parce qu'étant vieux, & prêt d'aller trouver dans l'autre * monde le feu Empereur votre pere, je veux prévenir le reproche qu'il me feroit, ſi je m'étois tû comme les autres. Penſez-y, Grand Prince, & pardonnez-moi ma témérité.

* Le Texte dit : ſous la Terre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 594 sur 741

MEMOIRE DE SOU CHE'
ſur le Gouvernement.

LE Mémoire eſt long; j'en traduirai quelques articles entiers, & je ferai un extrait de quelques autres.

On le dit, & il eſt vrai, quoique, pour bien gouverner dans un tems de troubles, il faille s'y prendre autrement que quand tout eſt tranquille; il y a cependant pour chacun de ces divers tems certaines regles aſſez connuës. De-là vient qu'un ſage Prince, ou un habile miniſtre, qui voit naître quelque embarras, s'en afflige ſans ſe troubler. Il ſcait ce qu'il a à faire en ces occaſions. Si c'eſt une inondation ou une ſechereſſe qui réduit les peuples à l'indigence, qui les oblige de ſe diſperſer, & enſuite de ſe réünir pour piller & voler de côté & d'autre; on ſçait que ce qui preſſe alors, c'eſt de fournir aux peuples le néceſſaire, & que c'eſt le moyen d'entretenir la paix. Si c'eſt quelque ſujet rébelle, qui voudroit partager l'Empire, & qui eſt à la tête d'une Armée, on ſçait que ce qu'il y a à faire, c'eſt de lui oppoſer au plûtôt de bonnes Troupes. Si c'eſt quelque ingrat favori, qui abuſe des bontez du Prince, qui uſurpe l'autorité, qui ſe fait le maître des vies & des fortunes, ſans la participation du Souverain; on ſçait qu'il n'y a qu'à lui faire au plûtôt ſon procès, & le punir comme il le mérite. Si ce ſont les Barbares du voiſinage qui font des excurſions ſur nos terres; il eſt clair qu'il faut pourvoir à la ſûreté des frontieres. Ces troubles de différente eſpece traînent après eux bien des maux; mais enfin ils ſont ſenſibles ces maux, on les voit, on connoît leur cauſe; par là on eſt en état d'y apporter un remede convenable.

Ce qu'il y a de fâcheux & d'embarraſſant, c'eſt lorſque dans un Etat, ſans qu'aucune de ces cauſes paroiſſe, on reſſent preſque tous les effets qu'elles ont coûtume de produire: on ne ſçait où tourner ſes vûës, & l'on attend, pour ainſi dire, les bras croiſez, quelque grande révolution. Voilà ce me ſemble, où en ſont aujourd'hui les choſes.

Il y a près de cent ans (*a*) que l'Empire, à proprement parler, n'a point eu de guerre. Auſſi dit-on des merveilles de ce gouvernement pacifique. Dans le fonds pourtant ce n'eſt qu'un beau nom. Réellement il s'en faut bien que le corps de l'Etat ne ſoit ſain & tranquille. Il y a de l'agitation & de l'inquiétude, qui le font ſouffrir, & le mettent même en danger: mais on n'en voit point les principes. Il n'y a ni inondations ni ſechereſſes. Les peuples cependant ſe plaignent, gémiſſent, & murmurent, comme dans les plus grandes ſtérilitez. Il n'y a point de rébelle qui ait entamé l'Empire, & qui en partage les revenus; ces revenus cependant paroiſſent ne pas ſuffire. Il n'y a point à la Cour de favori trop accrédité, qui abuſe de ſon pouvoir. Cependant on ne voit point regner entre le Prince & les premiers Officiers, cette belle correſpondance ſi eſſentielle au gouvernement: & conſéquemment dans tout l'Empire, on ne voit point que les Magiſtrats & les peuples s'aiment. Les Barbares du voiſinage n'ont pas fait depuis bien du tems, la moindre irruption ſur nos terres. Cependant en divers endroits de nos Provinces on remarque aſſez fréquemment de l'allarme. Oüi, je le répete, voilà aujourd'hui où

(*a*) Ce Mémoire de *Sou che* eſt antérieur à la piéce précédente. J'ai déja averti que dans le Livre d'où l'on tire ces Piéces, on ne ſuit pas exactement l'ordre dans lequel elles ont été faites.

nous

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 595 sur 741

nous en ſommes; & rien, à mon avis, de plus embarraſſant & de plus fâcheux.

Un Médecin viſite des malades ordinaires: il leur tâte le poulx; il examine leurs viſages, leurs geſtes, leurs voix. Suivant les regles de l'art & l'expérience qu'il a, il décide ſi le mal vient du froid, du chaud, ou du conflict de l'un & de l'autre. Il a ſes regles pour cela, rien ne l'embarraſſe. Mais on lui préſente un malade d'une autre eſpece. C'eſt un homme qui, ſans aucune cauſe apparente, ſent cependant qu'il eſt mal. Il mange, il boit, il agit même à peu près comme à l'ordinaire: & quand on lui demande où eſt ſon mal, il ne peut le dire: ſon poult n'eſt pas d'un homme ſain; mais il n'a auſſi rien de bien marqué. Si le Médecin qui voit ce malade, eſt un Médecin du commun, il dira, bagatelle, ce n'eſt rien. Si c'eſt un *Pien tſi* * ou un *Tſang kong*, il ſera ſurpris & allarmé. Il ſentira qu'un mal de cette nature a de profondes racines, & qu'autant qu'il eſt difficile de les découvrir, autant ſera-t-il difficile de les extirper. Il concevra que les remedes ordinaires n'y pourront rien, & il penſera ſérieuſement à la maniere de traitter un tel malade.

* Deux celebres Médecins dans l'antiquité.

Je vois aujourd'hui nos Lettrez, qui rappellant pluſieurs traits de l'hiſtoire des *Han* & des *Tang*, & les enfilant le mieux qu'ils peuvent avec des textes de nos anciens Livres, en compoſent des Mémoriaux avec ſoin. Ils croyent par-là remédier aux maux du tems. Mais ils ſont, à mon ſens, bien loin de leur compte. Nos maux ſont de telle nature que je n'y vois qu'un remede: c'eſt que le Prince Chef de l'Etat, ſe ſecouant lui-même, pour ainſi parler, & ſe réveillant de l'aſſoupiſſement où il eſt, faſſe ſentir à tous les membres de ce grand corps ſa nouvelle activité; afin que tous ſentent qu'il agit, & qu'ils doivent agir ſous lui.

Quand j'examine dans l'hiſtoire la décadence des *Han* Occidentaux; je trouve que ni la tyrannie, ni la débauche, n'y eurent aucune part. Les Princes, ſous quielle arriva, n'avoient point ces vices; mais ils étoient d'une pareſſe & d'une indolence extrême. Ils aimoient ſi fort leur repos, que, pour s'épargner les ſoins & le travail de quelques mois ou de quelques années, ils expoſoient l'Etat & leur Maiſon à des malheurs de pluſieurs ſiécles. Le Prince eſt dans l'Etat ce que le Ciel eſt dans cet Univers. *Tchong* tchi* commentant le Livre *Y king*, & parlant des proprietez du Ciel, fait ſurtout remarquer ſon activité conſtante, ſon mouvement ſans interruption. En effet, c'eſt cette action ſi conſtante & ſi reglée, qui maintient en état ce bas monde. Le Soleil & la Lune qui ſont la lumiere, les autres aſtres qui ſont ſes ornemens, les Tonnerres qui ſont comme ſa voix, les pluyes & les roſées qui ſont comme ſes bienfaits; tout cela, dis je, ſont des effets de l'action & du mouvement. Et ſi le Ciel étoit ſans action & ſans mouvement, je crois que cette maſſe immobile ſe corromproit elle-même, & ne pourroit ſubſiſter long-tems: bien moins pourroit-elle influer ſur tout le reſte.

* C'eſt Confucius.

Si notre Prince, ſur ce modele, prenant un heureux eſſor, ſe montroit un de ces jours brillant d'une lumiere toute nouvelle; & qu'armé d'une fermeté heureuſement redoutable, il fit bien connoître à tous ſes ſujets, qu'il ne veut pas porter en vain le titre de Souverain; & que pour le bien de l'Empire qui lui eſt ſoumis, il veut agir & qu'on agiſſe; auſſi-tôt ce qu'il y a de gens éclairez s'empreſſeroient à l'aider de leurs conſeils; ce qu'il y a de gens de courage ſe préſenteroient pour le ſervir aux dépens de leur propre vie; ce ſeroit à qui ſeconderoit le mieux l'activité du Souverain, & tout dès-lors deviendroit poſſible. Mais tandis que le Prince ou indolent ou irréſolu, ne laiſſe point voir ce qu'il veut, ou plûtôt laiſſe aſſez voir qu'il ne veut rien; ſes Officiers fuſſent-ils des *Liu*, des *Tſi*, ou des *Ki*, que peuvent-ils faire? C'eſt

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 596 sur 741

pour cela que je commence ce Mémoire par demander dans le Souverain de l'activité, & une volonté déterminée à regner réellement, & à gouverner ſon Empire. J'expoſerai dans les articles ſuivans ce qui me paroîtra le plus eſſentiel pour le faire avec ſuccès.

Sou ché, après avoir blâmé les Princes, qui, pour quelques inconvéniens changent aiſément les loix & les réglemens établis, dit :

Ceux qui donnent des conſeils, ſont des Lettrez d'une érudition pédanteſque, qui ſe fondent, en les donnant, ſur quelque exemple particulier de l'antiquité. Pour moi, bien que dans nos Loix, telles qu'elles ſont aujourd'hui, je crois voir quelque défaut ; ce n'eſt pas de là, ce me ſemble, que vient le mauvais ſuccès du gouvernement ; c'eſt du choix des gens qu'on met en place. Il en eſt des loix & des réglemens dans un Etat, comme des cinq ſons dans la muſique : dans les combinaiſons des cinq ſons avec les ſix *Liu*, il ne peut manquer de s'en trouver qui ſoient d'un tendre laſcif. De même quelques loix & quelques réglemens qu'on faſſe, il s'y trouvera toûjours des inconvéniens. Nos anciens ſages le voyoient bien : auſſi leurs loix & leurs réglemens ſe réduiſoient à un très-petit nombre. Pour le reſte ils comptoient ſur la ſageſſe & ſur la vertu des gens qu'ils mettoient en place. Le Prince doit apporter tout le ſoin poſſible à bien choiſir ſon premier Miniſtre : mais après cela il doit avoir une vraye confiance en lui, & l'en bien convaincre. Si le Miniſtre ſent que ſon Prince ſe rend impénétrable à ſon égard, il ſera dès-lors timide & ſur la réſerve : on ne profitera qu'à demi de ſes talens, & rien de grand ne ſe fera.

Cela eſt d'autant plus néceſſaire aujourd'hui, que ſi un Miniſtre veut remettre les choſes ſur un bon pied, il y trouvera de grands obſtacles dans cette lâche indolence, qui a gagné tous les membres de l'Etat, qui fait qu'on ne penſe qu'au jour préſent, & qu'on s'inquiette peu de l'avenir. Il faut qu'un Miniſtre en ces circonſtances, ait le courage de s'élever au-deſſus des idées communes, & de bien des uſages mal établis. Il ne peut le faire ſans ouvrir un grand champ à l'envie, à la médiſance, à la calomnie ? S'il ne voit à fond le cœur de ſon Prince, oſera-t-il s'y oppoſer ?

Dans un autre article *Sou ché* dit : quand l'Empire n'eſt pas bien tranquille, & qu'il y a du mouvement, chacun profite de l'occaſion pour faire valoir ſes talens. De là il arrive aſſez ſouvent, que ceux qui ont de la bravoure ayant divers interêts, cherchent à ſe perdre les uns les autres, & ceux qui n'ont que de l'habileté, ſe détruiſent & ſe ſupplantent plus ſourdement. Les partis peu à peu ſe fortifient, & achevent enfin de mettre le déſordre & la confuſion dans tout l'Empire. Quand la paix y eſt rétablie, un nouvel Empereur eſt inſtruit que les troubles paſſez ont été cauſez par l'ambition de certaines gens d'un mérite plus qu'ordinaire. Pour éviter de ſemblables malheurs, il ne ſe ſert que de gens naturellement doux, timides, ſans ambition, mais auſſi ſans grande capacité. Que s'enſuit-il ? C'eſt qu'au bout de quelques années, s'il arrive le moindre embarras, le Prince n'a pas un homme dont il puiſſe rien eſpérer. Et quand rien n'arriveroit ſi-tôt, du moins tout languit inſenſiblement, & le gouvernement devient ſi foible, que tout eſt à craindre pour l'Etat.

Les ſages du premier Ordre ont une méthode bien différente. Dans la plus longue & la plus profonde paix, ils ſçavent tenir en haleine les eſprits, & animer leurs Sujets à faire chacun le bien dont ils ſont capables. Ils ouvrent pour cela différentes routes conformes aux différentes inclinations des hommes. Chacun entre avec plaiſir dans quelqu'une, chacun agit, ſe remuë, travaille, anime celui-ci par un motif, celui-là par un autre. Tous cependant en cela

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 597 sur 741

même ſervent le Prince & l'Etat. Ouvrir ainſi différentes voies, pour mettre en action vos Sujets, c'eſt ce qui preſſe aujourd'hui, vous ne ſçauriez commencer trop tôt. Tout ce qu'on peut vous dire de contraire, eſt facile à réfuter.

Sou ché, dans le reſte de cet article réfute une maxime outrée ſur la bonté & l'indulgence propre du Souverain, & l'abus que quelques pedans faiſoient de la Doctrine du *Tchong yong* (*a*) mal entenduë.

Dans un autre article *Sou ché* dit :

Prince, voici ce qu'on dit en général d'un Empereur : placé comme par emprunt au-deſſus du reſte des hommes ; chargé d'étendre ſes ſoins à des eſpaces comme infinis, pour y tenir tout dans l'ordre ; (*b*) proſpere-t-il ? rien de plus haut, rien de plus ferme. Vient-il un fâcheux revers ? rien de plus bas, rien de plus fragile : & ce paſſage d'un de ces états à l'autre, dépend ſouvent d'aſſez peu de choſe. Ainſi un Prince vraiment ſage & prévoyant, compte bien moins ſur les moyens qu'il a de ſe faire craindre, que ſur ceux qu'il prend pour ſe faire aimer. Quelque ſoin qu'il ait de maintenir ſon autorité, & quelque bien établie qu'elle lui paroiſſe, ce n'eſt point ſur cela principalement qu'il fonde ſa confiance, c'eſt ſur le cœur de ſes Sujets, & ſur ce qu'il ſçait en être trop aimé, pour qu'aucun d'eux puiſſe ſe réſoudre à lui manquer de fidélité. Il s'aſſure immédiatement par lui-même du cœur de ceux qu'il employe ; & ceux-ci par une conduite pleine de ſageſſe & de zele, lui aſſurent le cœur des Peuples. Voilà ce qui fait en effet ſa ſûreté dans ſa ſuprême & dangéreuſe élévation. Celui qui fonde cette ſûreté ſur ſon nom d'Empereur, ou ſur ſon pouvoir Souverain, ou ſur le bon état où il croit par lui-même avoir mis les choſes ; celui-là, dis-je, pourra peut-être ſe maintenir quelque tems, s'il n'arrive point d'affaires difficiles ; mais ſe trouve-t-il tout-à-coup dans quelque embarras ? il ne trouve nul attachement dans ceux qui le ſervent. Ils ſont tous à ſon égard comme gens, qui par hazard ſe rencontrent ſur quelque route. Se préſente-t-il un double chemin ? Ils ſe ſaluent pour la forme, ſe quittent aſſez froidement, & vont chacun de leur côté.

Voilà ce qui arrive aux Princes trop fiers, qui n'ont ſçû que ſe faire craindre. Se trouvent-ils dans l'embarras ? Ils cherchent en vain quelqu'un qui les aide. Perſonne ne ſe préſente ; & cela pour deux raiſons. La premiere, parce que le Prince n'eſt point aimé. La ſeconde, parce que ſa fierté & ſes hauteurs ayant éloigné de ſa Cour les gens du plus grand mérite, & ayant toûjours tenu tous les autres dans la crainte & dans la réſerve, perſonne n'eſt accoûtumé à manier ce précieux (*c*) vaſe, & dans un tems de trouble & d'agitation, chacun évite de s'en charger . . . . .

De-là *Sou ché* conclut que le Prince, bien loin de tenir ce vaſe toûjours fermé, doit faire en ſorte que bien des gens s'accoûtument à le manier : c'eſt-à-dire, faire entrer dans le Gouvernement le plus qu'il ſe peut, de gens capables, & donner lieu à chacun d'exercer ſes talens qu'il a. . . . . Il ſe plaint de ce que ſouvent les Empereurs ſe rendent trop inacceſſibles, tant par la fierté & la hauteur avec laquelle ils traittent leurs Miniſtres & leurs plus grands Officiers, que par l'embarras de cent cérémonies trop humiliantes & trop incommodes. Il montre que ce qu'il y a eu de plus grands Empereurs dans l'antiquité & dans les tems poſtérieurs, en ont uſé autrement. Il eſt vrai, dit-il, que l'antiquité recommande aux Souverains une

(*a*) C'eſt le texte d'un ancien Livre, *du vrai milieu*.

(*b*) Le Chinois dit mot-à-mot : proſpere-t-il ? C'eſt le Mont *Tai*. Ne proſpere-t-il pas ? C'eſt un œuf ſous un poids énorme.

(*c*) C'eſt-à-dire l'Empire & ſon Gouvernement.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 598 sur 741

gravité digne d'eux, & une attention continuelle ſur leurs actions & ſur leurs paroles. Mais il eſt vrai auſſi que certains Lettrez peu judicieux, en abuſant des textes anciens, nourriſſent l'orgüeil des Princes ..... Ce qu'il voit, dit-il, de plus preſſé dans l'état d'indolence & de pareſſe, où ſont tous les membres de l'Empire, c'eſt que Sa Majeſté qui en eſt le Chef, ſe réveillant, & ſe renouvellant elle-même, donne le mouvement à tout le reſte. Il propoſe en particulier cinq articles en ces termes.

1°. Les Miniſtres & les grands Officiers de guerre ſont ſans contredit après le Souverain, ceux de qui dépend le plus le bonheur ou le malheur des Etats. Il me ſemble que V. M. devroit les appeller ſouvent en ſa préſence, & raiſonner avec eux ſur les affaires. Ces conſeils fréquens qu'elle tiendroit, produiroient de bonnes vûës : du moins V. M. en tireroit cet avantage, qu'Elle connoîtroit à fond ceux dont elle ſe ſert.

2°. Les *Tai tcheou* (*a*) *tſe*, ce ſont ceux à qui vous confiez le ſoin de vos Peuples dans les Provinces. Il ſeroit bon que quand ils changent, ou pour aller ailleurs, ou pour ſe retirer, ils fuſſent obligez de venir en Cour, & que V. M. eût un tems pour les admettre, & pour les interroger ſur les coûtumes & les mœurs du lieu qu'ils quittent, ſur les affaires les plus embarraſſantes qui s'y trouvent, ſur ce qui leur a le plus ſervi à s'en tirer. Outre que ces connoiſſances pourroient vous être très-utiles, vous découvririez par-là les vrais talens des Magiſtrats.

3°. De tout tems nos Empereurs ont certains Officiers réglez, dont l'emploi eſt de les entretenir utilement, de leur lire & de leur expliquer nos *King*. Depuis long-tems cela s'omet ſi facilement, ou ſe fait ſi mal, qu'on n'en tire aucun profit. Rien cependant de plus ſagement établi & de plus utile, s'il ſe pratiquoit comme il faut. Je voudrois donc que V. M. au lieu de nommer ces Officiers, comme elle fait, ſans grand choix & préciſément pour la forme, choiſît des gens propres à cette fonction ; & qu'eux de leur côté, ſans ſe borner à une froide & ennuyeuſe leçon des *King*, ſçûſſent, à l'occaſion de ces textes, entretenir V. M. de tout ce qu'il y a de plus curieux & de plus utile dans l'hiſtoire de tous les tems.

4°. Quand parmi les avis ou les mémoires qui nous viennent des Provinces, il s'en trouve qui pour le fonds & pour la forme ſont au-deſſus du commun, il ſeroit bon que V. M. appellât en Cour celui qui en eſt l'Auteur ; qu'elle lui fît des queſtions, qu'elle lui marquât de la bonté, & lui donnât quelques loüanges, ne fût-ce que pour l'amuſer, & lui inſpirer plus de liberté à vous donner dans les occaſions des avis utiles.

5°. Quoique les plus bas Officiers ne communiquent pas d'ordinaire immédiatement avec le Prince, il me ſemble cependant que ſi V. M. inſtruite par des voïes ſûres, que tel d'entr'eux fait bien ſon devoir, l'appelloit tout-à-coup, ſans qu'on ſçût pourquoi, témoignoit être inſtruite & ſatisfaite de ſa conduite, & lui donnoit quelque marque de ſes bontez, non-ſeulement il n'y auroit pas d'inconvénient ; mais ce ſeroit un bon moïen pour inſpirer des ſentimens d'honneur & de vertu à ceux de ſon rang. Ils ſont en nombre ; & vû leurs appointemens modiques, & la diſtance énorme où ils ſe croyent du Souverain, ils peuvent aiſément ſe négliger. Eux & tout l'Empire verroient par-là quelle tendreſſe V. M. a pour ſes peuples, quelle attention elle a ſur ce qui peut contribuer à leur bonheur, quel cas elle fait du mérite & de la vertu, en quelque rang qu'ils ſe trouvent, & ce ſeroit, ce me ſemble, un

(*a*) C'eſt ce qu'on appelle aujourd'hui *Tchi fou*, premier Officier d'une Ville du premier Ordre pour le Civil. Il y a toûjours dans ſon reſſort pluſieurs Villes du ſecond ou troiſiéme Ordre, quelquefois plus, quelquefois moins, dont les Officiers lui ſont ſubordonnez.

nouveau

nouveau moyen, outre ceux qui ſont reglez par les Loix, d'augmenter le nombre des bons Officiers, & de diminuer celui des méchans.

Dans un autre article le même *Souché* dit:

Quand on n'envoye à la Cour aucune Requête, & qu'en effet dans tout l'Empire il n'y a perſonne qui ait raiſon de ſe plaindre; quand il ne vient aucune ſupplique, & qu'en effet dans tout l'Empire chacun a tout ce qu'il ſouhaite, ou ce qu'il ſçait pouvoir raiſonnablement ſouhaitter; c'eſt l'effet du plus beau & du plus parfait Gouvernement, & la plus éclatante preuve qu'on puiſſe avoir de la ſageſſe ſupérieure, & du parfait déſintereſſement de ceux qui gouvernent. Et c'eſt ce qui ſe vit autrefois ſous les heureux Regnes des grands Princes *Yao* & *Chun*. Que ſi l'on ne peut venir à bout de faire ceſſer toute accuſation & toute ſupplique, il faut du moins faire en ſorte que ces procès & ces Requêtes s'expédient promptement & ſans délai, que les Officiers des Provinces ne ſentent point une diſtance énorme d'eux à la Cour, & que le plus petit peuple trouve un facile accès auprès des Officiers des Provinces.

L'homme, par exemple, a un cœur & deux mains; ſent-il quelque douleur, ne fût-ce qu'une demangeaiſon en quelque endroit; quoique le mal dans le fonds ne ſoit pas conſiderable, ni capable d'allarmer, les mains ne manquent point de ſe porter à l'endroit qui ſouffre; elles le font même très-frequemment. A chaque fois qu'elles s'y portent, eſt-ce par un ordre exprès & formel du cœur? Il n'eſt du tout point beſoin d'un ordre ainſi réfléchi & bien marqué. Car comme le cœur agit naturellement & habituellement pour tout le corps, les mains ſont auſſi naturellement accoûtumées à ſuivre les inclinations du cœur. Ainſi vont les choſes dans un Etat qui eſt gouverné par des Sages du premier Ordre. Un amour tendre & ſincere unit tellement le chef avec tous les membres, & tous les membres avec le chef, qui eſt l'Empereur, que leurs maux & leurs dangers grands & petits leur ſont communs, & que le ſecours mutuel qu'ils ſe donnent eſt très-prompt. C'eſt ce qu'on ne voit point aujourd'hui.

Quelqu'un qui ſe trouve dans l'oppreſſion, ou dans un beſoin preſſant, porte-t'il ſes plaintes, ou expoſe-t'il ſes droits à la Cour? C'eſt comme s'il s'adreſſoit à *Tien* ou à *Kouei chin*; il ne voit point venir de réponſe. Les Miniſtres & les autres grands Officiers n'examinent point par eux-mêmes les choſes à fonds; ils s'en repoſent ſur des ſubalternes. Ce ſont communément des ames baſſes & intéreſſées, qui ne font rien qu'à prix d'argent; leur donne-t'on? On eſt expédié en moins d'un jour. Vient-on à eux les mains vuides? Ils font traîner l'affaire une année entiere. Demandez-vous les choſes du monde les plus juſtes, & qu'on ne peut vous refuſer? On trouve moien de vous les faire bien attendre pour vous obliger à les acheter. Enfin pour les moindres bagatelles il faut de l'argent, ou rien n'finit.

Sous quelques Dynaſties précédentes, il y eut des tems où les Loix mal digérées, & peu en vigueur, donnoient lieu aux friponneries & aux injuſtices. Aujourd'hui que cette porte eſt fermée, on en ouvre une autre. On trafique des Loix mêmes. Veut-on qu'un homme ait tort? On cherche dans l'étenduë de nos Loix quelque article, auquel on puiſſe, ſous quelque ſpécieux prétexte, reduire ſon affaire, & le condamner. Veut-on favoriſer un autre, dont on eſt graſſement païé? Quelque mauvaiſe que ſoit l'affaire, on la tournera de maniere, que, ſur quelques articles de nos Loix dont on la raprochera, on lui donnera gain de cauſe. On ſe plaint fort maintenant de la multitude des affaires. Ce n'eſt pas que réellement il y en ait plus, qu'il n'y en a eu en bien d'autres tems. C'eſt que les grands Officiers ne ſont ni laborieux, ni expéditifs; qu'ils ſe repoſent de tout ſur

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 600 sur 741

les gens qu'ils ont ſous eux, & que ceux-ci les font traîner exprès, juſqu'à ce qu'ils en ayent tiré ce qu'ils prétendent. Par-là les affaires s'accumulent de jour en jour, de mois en mois, d'année en année, & l'on a peine à en voir la fin. Rendez vos Officiers laborieux & expéditifs; ſans cela point de remede.

Une des choſes que nos anciens Rois craignoient le plus, c'étoit que quelqu'un de leurs Sujets ne perdît courage, ne déſeſpérât de réüſſir, & n'abandonnât entierement le ſoin de ſon honneur & de ſa fortune. Ils ſçavoient, ces ſages Princes, que quand on en eſt venu là, on n'eſt point méchant à demi, & que communément l'on devient incorrigible. C'eſt pourquoi un de leurs plus grands ſoins, étoit de faire en ſorte, que leurs Sujets toûjours animez par le déſir & l'eſpérance, ne ſe laſſaſſent point de bien faire. Dans cette vûë ayant établi divers dégrez de diſtinction, & divers emplois, auſquels étoient attachez des appointemens conſidérables; ils ne les donnoient qu'à des gens capables; mais ils n'en excluoient perſonne, & ils animoient au contraire tout le monde à y aſpirer. Le chemin de ces honneurs & de ces emplois étoit ouvert à tous leurs Sujets; ceux qui n'y parvenoient pas, ne pouvoient s'en prendre qu'à leur lâcheté ou à leur foibleſſe. Auſſi voïoit-on dans tous les Ordres de l'Etat, non-ſeulement une grande ardeur à bien faire, mais encore une conſtance admirable à ne point ſe relâcher ou ſe démentir.

Mais encore quel fut donc le ſecret de nos anciens Princes, pour en pouvoir venir là? Le voici. Perſuadez que le fils d'un Grand, quand il dégénere, n'a rien qui le mette avec raiſon, au-deſſus du ſimple peuple; ils n'avoient égard uniquement qu'au mérite & à la capacité. Ils étoient ſi fermes que perſonne, de quelque naiſſance qu'il fût, ne pouvoit ſe promettre ſans cela d'être avancé; Par-là ceux d'une naiſſance illuſtre avoient un frein à la licence qui leur eſt ſi naturelle, & s'efforçoient de ſe ſoutenir. Par-là dans les plus baſſes conditions, ceux qui ſe ſentoient du mérite, avoient un aiguillon qui les excitoit. Par-là croiſſoit chaque jour dans tout l'Empire une généreuſe émulation, dont les effets étoient admirables. O que ces anciens Princes l'entendoient bien! Dans la ſuite on s'eſt écarté de cette méthode. Actuellement il y a certains emplois attachez aux perſonnes d'un certain rang: d'autres au contraire, quelque mérite qu'ils ayent, ne peuvent parvenir aux mêmes emplois. On ne laiſſe pas d'avoir en vûë, comme autrefois, d'avancer les gens de mérite & de vertu: du moins on le dit. Mais je trouve qu'on s'y prend mal. Par exemple, c'eſt une choſe aujourd'hui reglée. Un homme eſt-il paſſé *Tſeng* * *ſſeë*? Le voilà ſûr d'un emploi qui le rend également noble & riche. N'eſt-ce pas l'avancer un peu vîte. Il a réuſſi dans ſes compoſitions un jour d'examen: qui peut bien conclure de là s'il a du talent & du génie pour les affaires? Mais ce que je trouve encore pis, c'eſt qu'on ferme le chemin à ceux qui ſont d'une certaine condition, ou qu'on leur aſſigne un terme, au-delà duquel ils ne puiſſent aller. Les Officiers des *Tcheou* (*a*) & des *Hien*, (*b*) s'ils ſont une fois deſtituez de leur emploi, ne peuvent plus rentrer en Charge. Ce ſont autant de gens qu'on réduit à ne ſçavoir que devenir, qui n'ayant plus rien à eſpérer ni à perdre, deviennent capables de tout, & nuiſent beaucoup parmi le peuple. Tel d'entr'eux de ſon fonds eſt honnête homme, à ſon mérite, & ſon talent; par malheur un accident lui arrive, pour lequel il eſt caſſé. Dès-lors plus d'emploi pour lui: la porte lui en eſt fermée pour toûjours. C'eſt un homme qu'on déſeſpere, contre la maxime de nos anciens, & qu'on expoſe conſéquemment à devenir très-méchant.

Je voudrois que quand ces Officiers

* Degré de Littérature.

(*a*) Ainſi s'appellent les Villes du ſecond ordre.

(*b*) Ainſi s'appellent celles du troiſiéme Ordre.

ſont caſſez, à moins que ce ne ſoit pour certaines fautes trop griéves, & qui marquent un méchant homme, on leur procurât les occaſions & les moyens de réparer leurs fautes; du moins qu'on leur laiſſât l'eſpérance de ſe pouvoir rétablir. Comme les bas Officiers des Grands Tribunaux de la Cour ſont gens dont on ne ſe peut paſſer; on a jugé que, pour n'en pas manquer dans ces Poſtes, il étoit à propos de regler qu'après tant d'années de ſervice, on leur donneroit des emplois dans les Provinces. On a eu raiſon d'en uſer ainſi. Mais parce que ces Officiers ſont peu de choſe pour la plûpart, on a cru devoir déterminer qu'ils ne pourroient monter qu'à certain degré: de ſorte que, ſe trouvât-il parmi ces gens-là un homme du premier mérite, quelque long-tems qu'il vive & qu'il ſoit en charge, il ne parvient jamais aux grands emplois, ni aux grandes dignitez. Je trouve à cela de l'inconvénient; car enfin celui qui entre dans les Charges, y cherche du moins en partie l'honneur & la diſtinction; ſi on lui ferme le chemin de ce côté-là, il n'a plus à eſperer de ſes ſervices & de ſes peines, que de devenir plus riche. Dès-lors il eſt naturel qu'il y penſe tout de bon, & il eſt à craindre que cette paſſion devenuë maîtreſſe de ſon cœur & y regnant ſeule, ne le porte à de grands excès.

Je dis à peu près la même choſe de ces gens, qui moyennant une certaine ſomme fournie au Tréſor Royal, obtiennent tel ou tel emploi, toûjours avec cette clauſe, qu'ils ne peuvent monter plus haut. Il eſt naturel qu'ils penſent à faire valoir leur emploi le plus qu'ils pourront; & dès-lors il eſt à craindre qu'ils ne vendent la juſtice, & ne faſſent ſouffrir les peuples. Je voudrois donc qu'on ne ſe ſervît point d'un homme, qu'on ſeroit, pour ainſi dire, obligé d'abandonner, & qu'on expoſe ainſi à la tentation de s'abandonner ſoi-même. Je voudrois que, dès qu'on met quelqu'un dans les emplois, on lui laiſſât le chemin ouvert, pour parvenir, ſelon ſes talens, ſon mérite, & ſes ſervices, juſqu'aux plus grands.

Un Prince vraiment éclairé ne ſe croit bien ferme ſur le Trône, qu'autant qu'il voit ſes peuples bien affermis dans l'amour du bien, & dans un éloignement ſincere de tout ce qui eſt injuſte & déraiſonnable. Ces peuples, qui ſous nos trois fameuſes Dynaſties ne s'écartoient jamais de l'obéiſſance & du devoir, pour quelque danger ou quelque intérêt que ce fût; ces peuples, dis-je, étoient-ils toûjours animez ou retenus par quelque récompenſe, ou par quelque punition préſente? Non. Mais leur cœur étoit établi dans le bien & dans l'amour de la juſtice: ils ne ſe pouvoient réſoudre à rien qui y fût clairement contraire. Le froid, la faim, les ignominies, la mort, rien ne pouvoit leur faire oublier ce qu'ils devoient à leur Prince. Voilà pourquoi nos trois fameuſes Dynaſties ont duré chacune ſi long-tems. Sous les Dynaſties ſuivantes, ce n'a plus été la même choſe. On a vû les peuples aſſez fréquemment oublier leur devoir pour des intérêts modiques, négliger les ordres du Souverain, au moindre danger qu'il falloit courir; donner preſque en toutes choſes dans l'artifice & la fourberie, éluder ainſi les loix les plus rigoureuſes; enfin pleins d'averſion pour ceux qu'ils voyoient ſur leurs têtes, ſe réjoüir de leurs malheurs. Alors ſurvenoit-il des inondations, des ſéchereſſes, ou quelque autre calamité? S'élevoit-il quelque rébelle? Tout l'Etat étoit renverſé, & l'Empereur ſe trouvoit ſans peuples. Sur cela vos Lettrez de différens âges rediſent tous la même choſe. Sous nos trois fameuſes Dynaſties, on pourvoyoit, diſent-ils, à ce qui regardoit l'inſtruction des peuples. Il y avoit pour cela des Ecoles publiques & des exercices fréquens; les Rits étoient en vigueur. Il y en avoit pareillement pour prendre le Bonnet la premiere fois, pour les mariages, devant & après les funérailles. Cela s'eſt négli-

gé dans la ſuite ; & voilà pourquoi les peuples en ſont venus à ne rougir plus de rien. Ainſi parlent communément nos Lettrez. Mais moi, je remarque que dans de différens tems depuis nos fameuſes Dynaſties, des gens de mérite & de vertu, ſoutenus de l'autorité des Princes, ont relevé ces écoles, rétabli ces exercices, remis ces Rits en vigueur. Si donc cela ſuffiſoit pour la converſion des peuples, on auroit dû voir revivre les mœurs de l'antiquité. Or on a vû tout au contraire, que les peuples en devenant plus polis, devenoient auſſi aſſez ſouvent plus méchans, plus artificieux, plus trompeurs, plus jaloux, plus orgüeilleux.

Cela me fait dire, tout peu éclairé que je ſuis, que ceux de nos Lettrez qui parlent ainſi, aiment l'antiquité ſans la bien connoître, qu'ils n'en ont pas pénétré le grand ſecret, qu'ils ſçavent en général que l'antiquité avoit une excellente méthode pour rendre les peuples vertueux en les inſtruiſant, mais que ne diſtinguant pas ce qu'il y avoit de plus efficace, & ce qui en faiſoit le fonds, ils s'arrêtent à de beaux noms, ou tout au plus à de beaux dehors. Ils ſont utiles ces dehors : ſans eux les vertus, qui ſont ce qu'il y a de ſolide, ont peine à ſe conſerver long-tems. Mais ſi le Prince & ceux qui gouvernent, ſe bornent à ces ſeules apparences ; les flateurs & quelques Lettrez ſuperficiels diront qu'on voit revivre l'antiquité, mais réellement il ne ſe fera aucun changement dans les mœurs ; & ce beau nom de reſtaurateur de l'antiquité ne pourra ſe ſoutenir.

Vou vang ne fut pas plûtôt devenu Empereur, qu'il fit aux Peuples de grandes largeſſes d'argent & de grain. Par-là il fit connoître à tout l'Empire qu'il étoit exempt de cupidité. Il traitta avec beaucoup d'honneur les gens de mérite & de vertu : par-là il fit voir qu'il n'avoit ni orgüeil, ni fierté. Il donna des Principautez aux deſcendans des anciens Princes. En cela ſa bonté éclata. Il fit mourir *Fei lien* & *Ngo lai*. En cela parut ſa juſtice. C'eſt ainſi qu'il faut s'y prendre. Voilà par où il faut commencer, quand on veut travailler avec ſuccès à former, ou à réformer les mœurs des Peuples. Tout le monde fut d'autant plus charmé de la conduite de *Vou vang*, que ſous *Tcheou* ſon Prédéceſſeur, on n'avoit rien vû que de très-contraire. Cela lui gagna tous les cœurs. Il y fit renaître la fidélité, le zéle, le déſintéreſſement, la pudeur, & la honte de mal faire. Après quoi, pour enrichir & orner un ſi beau fonds, vinrent les rits, la muſique, les écoles, & les leçons publiques, les exercices de l'arc, les repas ſolemnels à certains tems, les cérémonies du bonnet, des Mariages, de devant & après les funérailles ; tout cela fut réglé & s'obſerva. Cet extérieur frappant les yeux, réveilloit & entretenoit dans le cœur les ſentimens de vertu ; & rien n'étoit plus charmant que de voir comment chacun ſe faiſoit un plaiſir de remplir ſes devoirs.

Depuis les *Tſin* & les *Han*, on a compté preſque uniquement ſur la contrainte des Loix, & ſur la rigueur des Officiers. On en a fait le fort du Gouvernement, ſans s'embarraſſer beaucoup d'inſpirer l'amour du devoir & de la vertu. Auſſi depuis mille ans & davantage, l'artifice, l'intérêt, la cupidité, ne font qu'augmenter dans le cœur des Peuples ; ils ne ſçavent plus en rougir. Quand nos Lettrez veulent rappeller ce qu'ils nomment l'antiquité, en rétabliſſant certains dehors de cérémonies & de muſique ; tout ce qu'ils y gagnent, c'eſt que les Peuples voyant leurs évolutions & leurs courbettes, ſe mettent la main ſur la bouche, & dans le fonds étouffent de rire : ou bien ils ſe regardent les uns les autres comme étonnez, & font ſentir par leur contenance, qu'une telle muſique ne leur plaît guéres. Cela étant, peut-on eſpérer de les ramener préciſément par cette voie à l'amour de la vertu, & à l'horreur

reur pour le vice ? Pour moi, je crois qu'il faut prendre une autre méthode. Pour leur inſpirer les vertus qui ſont le fonds & l'eſſentiel, il faut leur en donner l'exemple comme fit *Vou vang*, & ſur-tout commencer par celles qu'il importe le plus aux Peuples que le Prince ait, & qu'il importe le plus au Prince qu'ayent ſes Sujets. Par exemple, ſi les Peuples ne ſcavent ce que c'eſt que fidélité & bonne foi, le moyen que la paix & le bon ordre puiſſent long-tems ſubſiſter. Si les Peuples ignorent entierement ce qu'on appelle généreuſe équité, conſtance; le moyen qu'ils demeurent unis dans les dangers ! Enfin, ſi dans les tems les plus tranquilles, les peuples ne penſent qu'à tromper la vigilance de ceux qui les gouvernent; ſi au premier embarras où ils voyent le Prince, ils ſont diſpoſez à l'abandonner; on ne peut pas ſe flatter d'avoir le ſecret de l'antiquité pour la converſion des peuples, on en eſt bien éloigné. On peut dire au contraire, que les choſes en étant là, s'il n'arrive pas de grandes révolutions, c'eſt un pur hazard, & un grand bonheur. Mais veut-on inſpirer aux peuples la ſincérité, la fidélité, la bonne foi ? Le ſecret pour l'obtenir, c'eſt que le Prince & ceux qui gouvernent, ſoient eux-mêmes exacts à tenir parole aux peuples. Veut-on inſpirer un noble déſintéreſſement, une généreuſe équité? Le moyen le plus efficace, c'eſt que dans le Prince & dans ceux qui gouvernent, on ne voye plus de cupidité, de déſir d'avoir, & d'amaſſer.

Il y a du tems que voulant lever à l'Occident du Fleuve jaune, des troupes dont on jugeoit avoir beſoin de ce côté-là, on enrolla par familles preſque tout ce qu'il y avoit de gens capables de porter les armes. Pour les engager à ſe faire Soldats, on les aſſura par des Déclarations publiques émanées de la Cour, qu'on n'avoit recours à eux qu'en attendant, pour une néceſſité preſſante, à laquelle on ne pouvoit d'ailleurs aſſez promptement pourvoir, qu'ils ne ſerviroient pas long-tems, qu'ils retourneroient enſuite avec pleine liberté à leurs occupations ordinaires. Cependant, au lieu d'en uſer ainſi, bien-tôt après, pour s'aſſurer d'eux, on les marqua tous avec rigueur, & l'on n'en a pas congédié un ſeul.

Dans les années nommées *Pao yuen*, on fit faire divers mouvemens & différentes marches à toutes les troupes. On prit occaſion de-là d'augmenter beaucoup les ſubſides. Ce n'étoit, diſoit-on, que pour le beſoin préſent. Depuis il s'eſt écoulé bien des années, & ces Charges ſubſiſtent encore. Quand on en uſe ainſi avec les peuples, le moyen de leur inſpirer la bonne foi, & de leur faire haïr tout artifice? Tirer des peuples beaucoup au-deſſous de ce qu'on pourroit abſolument faire, leur tenir parole même quand il eſt difficile de le faire, ſont des maximes bien eſſentielles à ceux qui gouvernent: ſi l'on dit qu'elles ne ſont pas pratiquables dans l'Etat où ſont les finances; je réponds que ſi l'on en uſe autrement, on pourroit bien y perdre au lieu d'y gagner.

Diſcours de Sou tché *frere de* Sou ché, *où il prouve qu'un Prince doit connoître les différens caracteres des hommes.*

J'AI expoſé ailleurs ma penſée ſur l'art de bien gouverner : je ne répete point ce que j'en ai dit. J'ajoûte ſeulement qu'un Prince qui veut y réuſſir, doit s'appliquer à bien connoître les divers génies, & les différens caracteres des perſonnes qu'il employe ; parce que tout le reſte ſans cela, devient aſſez inutile. Et c'eſt pour faciliter une connoiſſance ſi néceſſaire, que je vais ramaſſer ici différens portraits.

Suppoſons aujourd'hui que notre Empereur n'a auprès de ſa perſonne & dans les emplois, que des Officiers d'une ſageſſe reconnuë, d'une probité à l'épreuve, & incapables de donner à leur Prince le moindre chagrin, en s'écartant de leur devoir. Il lui eſt cependant utile de ſçavoir, & dangereux d'ignorer qu'il peut s'y en trouver d'autres, & que même parmi les gens de mérite, il y en a de caractere très-différent. Il y en a dont toute la paſſion eſt l'amour de la gloire : ils cherchent à ſe faire un nom. Les richeſſes ne les tentent pas : s'ils en ont, ils les abandonnent à leurs parens. Se préſente-t-il un emploi qu'ils peuvent facilement ſe procurer ? Bien loin de s'empreſſer pour l'obtenir, ils ſe font honneur de le ceder à d'autres qui leur ſont inférieurs. Ce n'eſt pas qu'ils ſoient éloignez d'entrer dans les Charges. Si le Prince les met en place, & les traitte avec honneur & ſuivant les Rits, ils en ſont ravis. Mais s'il les traitte avec moins de diſtinction ; inſenſibles aux appointemens & à tout le reſte, ils ſe retirent. Quelqu'un de ces gens-là eſt-il en Charge ? Rien de plus tempérant & de plus déſintéreſſé ; & cela pour ſe diſtinguer & s'élever au-deſſus du commun des hommes. Si le Prince par eſtime s'empreſſe de ſe l'attacher par des avantages conſidérables, il en a honte, pour ainſi dire, & ſon cœur n'eſt pas content.

D'autres ſont paſſionnez pour le bien. Les emplois leur plaiſent par de gros appointemens. Ils profitent avec ſoin de toutes les occaſions d'amaſſer, pour ſe mettre plus à l'aiſe eux & leur famille. Qu'on les enrichiſſe en terres, en maiſons ; on tire d'eux de grands ſervices. Mais ſi le Prince pour les connoître mal, prétendoit ſe les attacher par des diſtinctions de pur honneur, il ſe tromperoit. Ces gens-là ne s'en payeroient point, & ils ſeroient mécontens.

Vouloir toûjours l'emporter, eſt un défaut conſidérable. Cependant comme il y a des gens de ce caractere, qui, d'ailleurs ont du mérite & du talent, ſi le Prince veut s'en ſervir, il doit ſe réſoudre à les ménager, & à faire en ſorte qu'on les ménage. Sans quoi faute de les bien connoître, ils ſe dépitent & ſe broüillent avec les autres.

Il y en a d'autres qui ſe haïſſent mutuellement. Le Prince doit prendre garde à ne les pas faire ſervir enſemble. Tel ſacrifiera à ſa vengeance le ſuccès de la plus utile entrepriſe. Celui-ci eſt d'une fermeté & d'une roideur inflexible. Il y a des occaſions où il faut des gens de ce caractere : employez-les alors. Mais n'entreprenez point de les faire plier ; ils rompront, & c'eſt les perdre. Celui-là, tout au contraire, eſt fort timide : ne forcez point ſa timidité. Vos affaires en ſouffriroient. Il pourra vous bien ſervir, ou il n'aura rien à craindre. C'eſt ainſi qu'un Prince doit étudier le caractere de ceux qui le ſervent,

pour ſe les tenir tous attachez, & tirer avantage de leurs talens.

Mais il a beſoin d'une attention encore plus particuliere, pour découvrir & prévenir les méchans deſſeins qu'on peut former. Ceux qui penſent à ſe faire Chefs de parti, ſont communément d'une diſſimulation extrême. Leurs démarches ſont ſi ſubtiles, qu'il n'eſt pas aiſé de les appercevoir. Quand ils veulent réellement agir d'un côté, ils paroiſſent tourner de l'autre. Ce ne ſont que fauſſes attaques & contre-marches. On a vû des hommes de ce caractere dans les tems paſſez, qui viſant dans le fonds à uſurper toute l'autorité du Prince, bien loin de le contredire en rien, le ſervoient avec toute la complaiſance & toute l'aſſiduité poſſible, étudioient ſes inclinations, & lui procuroient avec ſoin les occaſions de les ſatisfaire. Leur vûë étoit de faire en ſorte que le Prince livré à ſes plaiſirs abandonnât le Gouvernement. Alors ils profitoient de l'occaſion; & ſans que le Prince y prît garde, ils ſe ſaiſiſſoient adroitement de l'autorité qu'il avoit comme dépoſée entre leurs mains. Ainſi ſe comporta autrefois *Li lin fou.*

Au reſte, quand une fois ces ſortes de gens ſe ſont emparez de l'autorité; dans la crainte continuelle où ils ſont, que quelqu'un auſſi habile ou plus puiſſant qu'eux, ne les ſupplante, tout leur ſoin eſt de penſer aux moyens de ſe maintenir. Un de ceux qu'ils prennent d'ordinaire, eſt de former, ou de fomenter dans l'Etat divers partis. Par-là ils ſe rendent comme néceſſaires: & ceux qui pourroient leur nuire, étant d'ailleurs occupez à ſe ſoûtenir eux-mêmes, ceux-ci jouiſſent cependant du fruit de leur artifice. C'eſt encore ce que fit *Li lin fou.*

Ce ne ſont pas ſeulement les Princes vicieux & déréglez, qui ont à craindre d'être ainſi ſurpris: Un Prince aime-t'il les gens de bien? A-t'il de l'inclination & de la conſidération pour la vertu? Il ne manque point d'ames baſſes qui en font trafic? Comment cela? C'eſt que, ſi l'on n'y prend bien garde, le vice déguiſé paroît vertu, & la vertu défigurée paroît vice. Tel donc qui a ſes deſſeins, ſçait que ſon Prince fait cas de la vertu; auſſi-tôt il en fait profeſſion ouverte. Mais s'il la pratique quelque tems, on le voit bien-tôt ſe démentir. Dès que l'occaſion le favoriſe, il paſſe au crime. C'eſt ce que ſçut faire en ſon tems le fameux ſcélérat *Ché hien.* Quand ces gens ont bien lié leur partie, & qu'ils connoiſſent à fonds le foible du Prince, ils en profitent. Ils le mettent entre deux extrémitez, dont l'une eſt ce qu'ils prétendent; l'autre, quelque choſe qu'ils ſçavent bien n'être pas du goût du Prince, & ils le conduiſent ainſi à leur but comme malgré lui. Tel a été l'artifice de bien des ſcélérats des ſiécles paſſez. Tel fut en particulier celui de l'ambitieuſe & artificieuſe *Li ki*, quand, pour faire périr le Prince héritier de *Tſin*, elle demanda permiſſion à *Hien kong* de ſe retirer.

Un Prince éclairé, qui a bien pénétré tous ces caracteres, connoît dès les premieres démarches les vûës qu'on ſe propoſe: & perſuadé que plus on prend ſoin de les cacher, moins elles ſont droites, il n'eſt jamais plus ſur ſes gardes, que quand il n'apperçoit point le motif qui fait agir ou parler. Sous le Gouvernement de nos anciens Rois, on ne voyoit dans les emplois que des perſonnes d'une vertu reconnuë; les autres étoient dans l'obſcurité. Eſt-ce que parmi ces derniers il n'y en avoit pas quelques-uns qui cherchaſſent à s'avancer? Il y en avoit ſans doute; mais à peine ſe produiſoient-ils, qu'on les pénétroit; de ſorte que honteux & confus, ils ſe condamnoient eux-mêmes à la retraitte; heureux, ſi ce que je viens d'expoſer, peut aider tant ſoit peu mon Prince à diſtinguer ſûrement les gens vertueux & capables, de ceux qui ne ſont ni l'un ni l'autre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 606 sur 741

AUTRE DISCOURS DU MESME SOU TCHE.

COMME un homme en crédit & en autorité a quelque eſpece de reſſemblance en certain point avec le favori ambitieux, le commun des hommes les confond; & la juſte haine qu'on a pour l'un, s'étend ordinairement juſques ſur l'autre. C'eſt que le commun des hommes ne regarde que l'exterieur, & n'examine point à fonds les choſes. L'un & l'autre font des coups hardis, qui donnent ou ſemblent donner atteinte à l'autorité du Souverain. En voilà aſſez pour que le vulgaire ſurpris par les apparences, les confonde mal-à-propos. Pour moi, je mets entre ces deux eſpéces de gens une grande différence; & reconnoiſſant avec tout le monde que la ſeconde eſt une peſte dans l'Etat, je crois au contraire qu'il eſt très-bon que l'Empire ne ſoit jamais ſans quelqu'un de la premiere. L'homme accrédité, quand il s'en trouve, blâme plus ſincerement, & plus librement que perſonne, les excès de l'ambitieux favori: & les coups qu'il fait quelquefois, ne ſont jamais tels, qu'un ambitieux & ingrat favori en puiſſe autoriſer ſa conduite. Un ambitieux qui abuſant de la faveur, veut uſurper l'autorité de Souverain, & n'en laiſſer à ſon Maître que le nom; comment s'y prend-t'il? Au-dedans avec le Prince, rien de plus humble en apparence, rien de plus doux & de plus ſoûmis. Tout ce que le Prince ſouhaitte ou propoſe, le favori le trouve bon: bien loin de s'y oppoſer, il ne manque jamais de raiſons pour l'appuier. Le Prince ſéduit par ſes artifices, le goûte de plus en plus. Il l'aime, tout indigne qu'il eſt de ſon amitié; il l'écoute volontiers: enfin toute ſa confiance eſt en lui, & bientôt le Souverain content de ce nom, abandonne à ce favori l'autorité toute entiere. C'eſt alors que cet ingrat fait connoître à tout l'Empire le degré de faveur où il eſt monté. Il prend hardiment la balance en main, & décide ſans héſiter de la vie & de la fortune des uns & des autres. Punitions, graces, tout vient de lui, comme s'il n'y avoit plus d'Empereur. Il détruit l'un, il éleve l'autre: il n'y a que ſes créatures en place: tous les Officiers grands & petits ſont à lui, & s'empreſſent à l'envi de devenir ſes confidens. Voilà le favori devenu maître: l'Empire ne manque point d'en ſouffrir. Mais le mal eſt comme ſans remede.

Voions maintenant ce que fait celui que j'appelle un homme de crédit & d'autorité. Qu'il y a de différence entre l'un & l'autre! Si le Prince, comme il arrive quelquefois, par un emportement de paſſion, veut s'engager mal-à-propos dans quelque folle entrepriſe, il s'y oppoſe avec droiture; & repréſente avec reſpect, mais en même tems avec force, les raiſons qui peuvent l'en détourner. S'il arrive que le Prince, ſans les détruire, & ſans y avoir égard, s'obſtine à ce que ſa paſſion lui inſpire, quoiqu'évidemment contraire à ſon honneur & au bien de ſon Etat; en ce cas, il laiſſe dire le Prince, & ſans ſuivre ce que la paſſion lui fait ordonner, il prend le plus ſage parti qu'il peut pour le bien commun de l'Etat, & pour l'honneur de ſon Prince, lequel étant revenu de la paſſion qui le troubloit, & voyant le tort qu'il ſe ſeroit fait, lui ſçait alors très-bon gré d'avoir autrement diſpoſé les choſes. Il eſt clair que c'eſt l'Empereur qui doit être à la Cour & dans tout l'Empire le premier mobile de tout. Mais le bien de l'Etat demande auſſi qu'à ſa Cour il ait un nombre d'Officiers reſpectables, qui ſe faſſent un devoir & une occupation de veiller ſans relâche au bien commun, qui

ayant

ayant l'honneur d'approcher du Prince, ſoient incapables d'une complaiſance lâche & intereſſée, qui les faſſe s'accommoder à ſes paſſions; qui revêtus d'un emploi, dont les marques ſeules ont quelque choſe de formidable, au lieu d'en faire parade par oſtentation, s'en acquittent de telle ſorte, qu'une crainte reſpectueuſe retienne dans le devoir tout ce qui eſt au-deſſous d'eux; & que le Prince tout ſupérieur & tout Souverain qu'il eſt, ſente cependant que tout ne lui eſt pas permis.

Voilà comme ſe comporte celui que j'appelle un homme d'autorité: conduite certainement bien éloignée de celle que tient un ambitieux favori; auſſi leurs vûës ſont-elles bien différentes. L'un cherche à ſe rendre maître & à s'enrichir. L'autre n'a en vûë que le bien commun & l'honneur du Prince. Tout l'Empire peut-il s'y méprendre? Je dis donc, que comme l'ambitieux favori eſt une peſte; au contraire il importe que l'Etat ne ſoit jamais ſans gens de crédit & d'autorité. Suppoſons qu'il n'y en ait point du tout; voilà le Prince abandonné à lui-même, dans ſes plus violens tranſports, & dans les affaires les plus critiques. Le moyen que l'Etat n'en ſouffre pas.

Suppoſons le Prince aſſez modéré, pour écouter des remontrances: qui lui en fera, s'il n'y a pas un homme de poids, de crédit, & d'autorité? Qui oſera s'expoſer à ſe perdre, en choquant le Prince, ou en ſe chargeant de l'événement d'une grande affaire. Il ſe trouvera toûjours des gens, qui pour des bagatelles, dont le bon ou mauvais ſuccès importe aſſez peu, préſenteront, pour ſe faire valoir, de fréquentes remontrances. Vient-il une affaire véritablement importante pour l'Etat? s'agît-il de ſa ruine? Tous ces gens deviennent muëts: chacun d'eux craint de ſe perdre. Quoi de plus fâcheux pour un Etat, & pour un Prince qui en eſt en même tems le Maître & le Pere!

Autrefois le Prince héritier de *Ouei* aſſembla des Soldats pour prendre certain *Kiang tchong*, & s'en défaire. Le Roi *Vou ti* en groſſe colere, met auſſi-tôt des troupes en campagne contre ſon fils. On ſe rencontra, on ſe battit, mais fort mollement, & le Prince héritier ſe retira dans un pays voiſin. Le Roi toûjours animé groſſit ſes armées, & entreprend de détruire les Etats qui l'auront reçü. S'il y avoit eû alors à la Cour une homme d'autorité & de crédit, tel que je l'ai repréſenté; que cet homme levant hautement la tête, eût eu le courage de s'oppoſer à l'emportement du Roi; eût fait reconnoître au fils la faute qu'il avoit faite; eût fait appercevoir au pere l'occaſion qu'il lui avoit donnée; le Roi eût eu le tems de ſe réfroidir, le fils eût pris les moyens d'appaiſer ſon pere: tout ſe fût bien-tôt calmé. Mais hélas! quoique chacun vît ce qu'il falloit dire & faire, perſonne n'oſa ni parler, ni agir. C'eſt qu'il ne ſe trouva pas alors dans tout le Royaume un homme d'autorité.

De tout cela, ſuivant mes foibles lumieres, je crois pouvoir conclure que quiconque a véritablement à cœur les intérêts de l'Etat, doit regarder comme un vrai bien qu'il y ait quelqu'un de ce caractere, qui par une grande autorité & un crédit plus qu'ordinaire, retienne dans le devoir tous les Officiers de l'Empire, & qui, dans de fâcheux tems, puiſſe, pour le bien commun & celui du Prince, entreprendre avec zéle un coup hardi, & le ſoutenir ſans ſe perdre. J'avouë que, dans des tems heureux comme celui-ci, où tout l'Empire jouit d'une paix parfaite, on s'en pourroit (*a*) paſſer ſans inconvénient. Mais, outre qu'il eſt de la ſageſſe, de ſe prémunir de loin contre des événemens fâcheux qu'on ne peut prévoir, tels gens ſont toûjours utiles dans un Etat.

(*a*) Ce diſcours eſt une eſpece d'apologie en faveur de quelquun, contre le crédit & l'autorité duquel il y avoit des murmures.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 608 sur 741

Tien nan fong, *aprés avoir fait un fort long Diſcours à l'Empereur* Chin tſong, *où il lui donne divers avis ſur le Gouvernement, conclut en ces termes.*

QUOIQUE la famille *Tcheou*, avant que de parvenir à l'Empire, ſe ſoit toûjours diſtingué par la vertu; quoique *Ven vang* & *Vou vang* par la même voye, ayent glorieuſement fondé la Dynaſtie de ce nom; c'eſt ſous *Tching vang* leur ſucceſſeur, que ſe ſont faites ces belles odes, qu'on appelle *Ya* (*a*) & *Song*. C'eſt ſous l'heureux & floriſſant regne de ce Prince, qu'on dit, entre autres choſes, en ces odes: *Hoang tien* aime en bon pere, quiconque eſt ſolidement vertueux; la ſageſſe & la vertu ſont les offrandes qu'il agrée. Le deſſein du Poëte, eſt d'inſpirer à *Tching vang* par ces expreſſions énergiques, toute l'attention dont il a beſoin pour ne pas dégénérer. Rien en effet n'eſt plus néceſſaire au Prince. Plus ſon regne eſt floriſſant, plus doit-il ſe craindre ſoi-même: & ſes ſujets ne peuvent mieux lui marquer leur zéle, qu'en lui inſpirant cette ſage crainte. Auſſi n'eſt-ce pas ſeulement ſous la Dynaſtie *Tcheou*, que cela s'eſt pratiqué: ſous ces regnes ſi fameux du grand *Yao* & du grand *Chun*, le Prince & ſes grands Officiers toûjours attentifs à ſe rendre plus parfaits, ſe redirent ſans ceſſe mutuellement: veillons, appliquons-nous, ſoyons attentifs; un jour ou deux bien ou mal paſſez peuvent avoir de grandes ſuites. Souffrez, grand Prince, qu'oubliant le peu que je vaux, parlant dans les mêmes vûes que l'ancien Livre des vers, & vous félicitant du plus heureux regne qu'ait vû la Dynaſtie *Song*; je vous félicite encore plus d'avoir ſi bien pénétré cette vérité: que *Hoang tien* aime en bon pere quiconque eſt ſolidement vertueux, & que la ſageſſe & la vertu ſont les offrandes qui lui agréent. Quelle joye n'eſt-ce point pour nous, de voir que cette perſuaſion vous rend attentif à ſuivre avec reſpect les vûes de *Hoang tien*, qu'elle vous inſpire une ſecrette crainte de vous en éloigner, qu'elle vous fait chercher en tout votre propre perfection & le bonheur de vos peuples, y travailler chaque jour avec une ardeur toute nouvelle, & rejetter loin de vous tout ce qui peut y mettre obſtacle! Reſte à ne vous jamais démentir, c'eſt ce que me fait ſouhaitter mon zéle: & c'eſt auſſi ce même zéle qui m'inſpire de vous rappeller dans cette vûë, cet endroit du Livre des vers.

(*a*) Noms de deux Chapitres du *Chi king* ou Livre des vers.

La premiere des années nommées Yuen yeou, *des inondations extraordinaires cauſerent une grande ſtérilité dans les Provinces de* Tche kiang *& de* Kiang nan. *Sur l'avis qu'en donnerent les Officiers de ces Provinces, l'Empereur aſſigna, pour le ſoulagement de ſes peuples* (a) *cent* Ouan *de Ris, à prendre ſur ſes Greniers; & vingt* Ouan *de deniers à prendre ſur ſon Tréſor. On chargea, ſelon la coûtume, certains Officiers de conduire & de faire diſtribuer ces ſecours. A peine ces ordres furent-ils donnez, qu'on repréſenta à l'Empereur que peut-être les Officiers des Provinces avoient trompé, & fait le mal plus grand qu'il n'étoit; qu'il y avoit d'ailleurs à craindre que les ſecours accordez ne fuſſent mal diſtribuez; qu'il ſeroit bon de deputer de la Cour quelques Commiſſaires, pour vérifier juſqu'où alloient en effet les dégâts cauſez par les eaux; punir ceux qu'on trouveroit les avoir exaggerez, & regler ſelon les beſoins réels les ſecours qui conviendroient. En conſéquence on préſenta à ſa Majeſté un projet dreſſé pour cela. L'Empereur fit attention que* Fan tſou yu *n'etoit point du nombre de ceux qui avoient fait les remontrances, quoique naturellement il en dût être par ſon emploi; il lui fit remettre ce Projet, lui ordonnant d'en dire ſon avis.* Fan tſou yu, *aprés l'avoir lû, le rendit cacheté à l'Empereur, & y joignit le Diſcours qui ſuit.*

GRAND Prince, je trouve que, ſous la Dynaſtie *Tang*, & une des années nommées *Ta li*, les inondations ayant été grandes en certain quartier, & les Magiſtrats en donnant avis à la Cour; celui de *Ouei mou* fut le ſeul qui manda, que ſon diſtrict n'avoit preſque point ſouffert. Il ſe trouva cependant, ſur le rapport d'un *Yu ßeë*, * qui fut député, que dans le territoire de *Ouei mou* les eaux avoient inondé plus de trois mille *King* (b) de terres labourables. Sur cela l'Empereur qui regnoit alors, pouſſant à bien des repriſes de profonds ſoupirs: voilà qui eſt étrange, dit-il; un Magiſtrat eſt le pere des peuples: il eſt naturel qu'il exaggere leurs beſoins, pour leur procurer plus de ſecours. En voici un qui les diſſimule: c'eſt un homme ſans compaſſion. Sur le champ il le caſſa de ſon emploi, & lui en donna un plus petit.

* Docteur attaché à la Cour.

Une autrefois ſous le regne de *Te tſong*, les fleuves de *Kiang* & *Hoai* s'étant débordez, & ayant fait quelque ravage; *Lou tché* alors Miniſtre d'Etat, pria l'Empereur d'ordonner qu'on ſecourût les pays qui avoient ſouffert. L'Empereur ayant lû cette Supplique, parut peu diſpoſé à s'y rendre. Si ſur ces avis, répondit-il, de quelque dommage qu'a ſouffert un pays, je me rends facile à faire des largeſſes; il eſt à craindre qu'on n'en abuſe, & qu'on ne me trompe ſouvent par de faux rapports. *Lou tché* ne ſe rebutant point, fit inſtance auprès du Prince, & lui dit entre autres choſes: Prince, ce que V. M. craint eſt réellement peu à craindre, vû l'état préſent des choſes. Le vice du tems, c'eſt la flaterie. Les Officiers de vos Provinces touchent-ils dans leurs mémoriaux quelques points qu'ils croyent vous être agréables? C'eſt

(a) Un *Ouan* de ris, c'eſt dix mille *Tan*. Un *Tan* eſt le poids de cent ou de cent vingt livres.

(b) Nom de meſure en arpentage.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 610 sur 741

alors qu'ils exaggerent, & qu'ils ne peuvent finir. Ont-ils à vous donner quelque avis fâcheux ? Ils ſont d'ordinaire aſſez laconiques : ils diminuent plûtôt le mal qu'ils ne l'augmentent ; & il n'arrive que trop ſouvent, que ſur des avis ſi pleins de ménagemens, l'on prend ici de fauſſes meſures. D'ailleurs de quoi s'agit-il ? de quelques dépenſes aſſez médiocres, qui vous attacheront vos ſujets. Vaut-il mieux, par un excès de précaution, riſquer de les refroidir à votre égard ? *Te tſong* ſe rendit à cette inſtance.

La ſeptiéme des années nommées *Yuen ho*, l'Empereur *Hien tſong* s'adreſſant à ſes Miniſtres : vous ne ceſſez de me repréſenter, leur dit-il, que l'année derniere les pays de *Tché* & de *Hoai* ont beaucoup ſouffert, d'abord des grandes cruës d'eau, puis d'une longue ſéchereſſe. Un *Yu ſſeë* qui en revient, dit que le mal n'a pas été grand. A quoi donc enfin m'en tenir, & quel parti prendre ? *Li kiang* prenant la parole, répondit au nom de tous.

Prince, nous avons entre les mains tous les avis des Magiſtrats de ces deux contrées. Quand on les lit avec attention, il n'en eſt point où l'on ne ſente que celui qui les donne, tremble pour ſoi, & craint que la Cour ne lui faſſe un crime de ce que ſouffre ſon peuple. Quelle apparence y a-t-il que des gens ainſi diſpoſez, oſent vous chagriner par de faux avis ? Il eſt plus naturel de croire que ce *Yu ſſeë* dont V. M. parle, a dit en Courtiſan flateur, ce qu'il a jugé pouvoir vous plaire. Je voudrois ſçavoir quel eſt ce *Yu ſſeë*, pour le citer en Juſtice, & le faire juger ſuivant les Loix. Vous avez raiſon, reprit l'Empereur ; ce qu'il y a de principal dans un Etat, ce ſont les hommes : dès qu'on eſt averti qu'ils ſouffrent, il faut ſe hâter de les ſecourir. Les ſoupçons en ces occaſions ſont hors de ſaiſon. Ce que je vous ai oppoſé, m'eſt échapé mal à propos. Auſſi-tôt l'ordre fut donné de ſecourir les pays qui avoient ſouffert.

Oüi, grand Prince, ce que craignoient nos anciens & ſages Princes, étoit que quelqu'un de leurs Officiers ne leur laiſſât ignorer les miſeres des Peuples ; que d'autres, pour épargner les finances, ne le ſoulageaſſent qu'à demi ; ou que, faute de capacité, il ne le fiſſent pas à propos. Ce furent auſſi ces maximes qui firent ainſi parler, chacun dans leur tems, *Lou tché* & *Li kiang*, ces deux grands Miniſtres. Aujourd'hui que ces deux Provinces, les plus belles de votre Empire, qui fourniſſent plus qu'aucune autre aux dépenſes de votre Cour, & à l'entretien de vos troupes, ſont dans une extrême diſette, pouvez-vous ne pas vous preſſer de les ſecourir ? Là un grand nombre de vos bons ſujets, comme autant d'enfans ſans nourrice, réduits à l'extrémité, pouſſent des cris lamentables ; ou trop foibles pour les pouſſer, attendent, la bouche ouverte, de quoi prolonger un peu leur triſte vie. Vous qui êtes leur pere & mere, pourriez-vous n'être pas touché de leur miſere ? Voudriez-vous, par une épargne mal entenduë, refuſer de les ſecourir ? Mes collegues diſent : cent *Ouan* de ris, & ving *Ouan* de deniers, c'eſt beaucoup : pourvû que les Magiſtrats de chaque Ville, ſuivant la répartition qui en ſera faite par des Commiſſaires, employent cela fidélement pour fournir du Ris (*a*) clair aux pauvres ; on pourra paſſer avec ce ſecours, quand le mal ſeroit tel qu'on l'a expoſé. Pour moi je ſoutiens que de toutes les manieres de ſubvenir à l'indigence des peuples, celle de diſtribuer ainſi du ris, eſt la moins (*b*) efficace & la moins bonne. Outre les autres inconvéniens, il faut pour ces diſtributions aſſembler les pauvres. De ces aſſemblées naiſſent des maladies contagieuſes. Ces mala-

(*a*) Peu de ris mis dans beaucoup d'eau, & réduit en eſpéce de boüillie.

(*b*) Dans une occaſion ſemblable, un autre dit nettement qu'il vaut mieux dépenſer plus, & fournir aux Laboureurs dequoi ſe ſoutenir, pour qu'ils n'abandonnent pas les campagnes.

dies

dies augmentent la miſere. Non, quand on eſt véritablement touché de ce que ſouffrent les Peuples, on ne prend point cette méthode, on ne ſe borne point à ces demi ſecours.

Mes collegues diſent encore que c'eſt la coûtume des peuples, d'exaggérer leurs pertes & leurs maux. J'avouë qu'en certaines années, quelque dérangement dans les ſaiſons peut donner lieu à l'artifice, & quelques gens peu ſinceres peuvent ſaiſir l'occaſion de faire valoir leurs prétenduës pertes. Mais cela ne peut avoir lieu dans la conjoncture préſentes. Il ne s'agit point ici d'une année à demi bonne, à demi mauvaiſe, & d'une ſtérilité qui ſoit équivoque. Elle a été des plus grandes qu'on ait vûë. Les peuples obligez de quitter leurs domicilles, ſont errans de côté & d'autre, réduits à la mendicité, & n'attendent que la mort: les ſoupçonner en cet état de contrefaire les miſérables, vouloir douter de leur indigence; n'eſt-ce pas bien de la dureté?

On prie V. M. de nommer des Commiſſaires, qui de la Cour aillent ſur les lieux, faſſent meſurer les terres qu'on a pû labourer, parcourent toutes les Villes & tous les Villages, comptent les gens morts, les maiſons ruinées; afin que, ſuivant leur rapport, on juge de la ſincérité des avis donnez, qu'on puniſſe les Magiſtrats qui auront trompé, & qu'on proportionne plus au juſte la diſtribution des ſecours, aux beſoins de chaque Pays.

Pour moi je dis: c'eſt choſe publique & notoire, que dans les lieux dont il s'agit, il a plu depuis la premiere Lune juſqu'à la ſixiéme. Ces pluies exceſſives ont fait déborder le Lac *Tai*. Le débordement de ce Lac a inondé *San*, *Yeou*, & d'autres Villes. Les campagnes ont été tellement & ſi long-tems couvertes d'eau, qu'on n'a pas même pû ſemer le ris. On a vû les maiſons dans les Villages ou abîmées ſous les eaux, ou détruites & flotantes. Les laboureurs ont vendu leurs bœufs, & ſe ſont diſperſez pour mendier. Je dis que ces calamitez ſont notoires.

J'ajoûte que V. M. en étant inſtruite, doit avoir, pour y remédier, le même empreſſement qu'on a pour éteindre un incendie, ou pour ſecourir des gens qui ſe noyent. Jugez ſi ce que ſuggerent mes collegues convient en ces circonſtances. Les recherches qu'ils conſeillent, ſont très-difficiles dans la pratique, ſujettes à bien des erreurs, & propres à faire périr des gens dans le fonds très-innocens. De plus, comme on ſera inſtruit qu'on doit faire ces recherches, & qu'on a nommé pour cela des Commiſſaires; les Officiers des Provinces prendront l'allarme: chacun craignant de fâcheux retours, & penſant à ſa propre ſûreté, prendra le moins de part qu'il pourra aux calamitez publiques, & laiſſera périr les Peuples.....

Après quelques exemples tirez de l'hiſtoire, *Fan tſou yu* continuë, & dit:

Vos libéralitez, Prince, ſont parties; trois ſortes d'Officiers en ſont chargez. C'eſt bien aſſez, ſi V. M. ſuivant le projet qu'on lui fait, multiplioit ſes précautions, elle ſembleroit regretter ce qu'elle a donné: elle paroîtroit faire trop peu de cas de la vie des hommes; & déſormais, dans les calamitez publiques, on n'oſeroit plus recourir à elle. La crainte de vos ancêtres en ſemblables occaſions, étoit qu'on ne ſoulageât pas aſſez promptement & aſſez libéralement les peuples; & quand ils envoyoient des Commiſſaires ou des Inſpecteurs, c'étoit pour enhardir les Officiers ordinaires, non pour les intimider & les gêner. En effet, ces Officiers ſont naturellement portez à ſe deſſaiſir avec peine des grains & des deniers dont ils ſont comptables. Pour cette raiſon & pour d'autres, ils diminuent d'ordinaire dans leurs rapports les calamitez publiques, au lieu de les augmenter. Mais quand il y auroit eu en effet quelques avis peu

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 612 sur 741

fideles, ils ne peuvent être qu'en petit nombre, & tôt ou tard on les ſçaura: le Peuple parle, les Officiers s'obſervent mutuellement, les Cenſeurs en ſeront inſtruits, & par eux la Cour. Ainſi V. M. ſeroit toûjours à tems de punir, ſi elle vouloit, ceux qui ſeroient coupables. Pour le préſent, mon avis eſt que, ſans vous mettre beaucoup en peine des petits excès que vos Officiers peuvent commettre, votre attention ne s'occupe que du ſoulagement des Peuples qui ſouffrent. Ces par ces conſidérations, qu'ayant examiné le projet qu'on vous ſuggere, je vous le rends cachetté, & vous ſupplie de le ſupprimer.

Diſcours de Ouan ling *contre les mauvais ſens donnez mal-à-propos par des Sectaires à l'expreſſion* Ming

* Nom de Livre.

IL eſt dit dans le *Lun* **yu*, que Confucius employoit rarement l'expreſſion *Ming*. La remarque eſt judicieuſe & vraie; au contraire quand les Barbares Occidentaux eurent fait entrer dans notre Chine la Secte *Foë*, on employa auſſi fréquemment que confuſément ces expreſſions *Sing & Ming*. Il eſt vrai qu'avant l'entrée de cette Secte, on avoit commencé à raiſonner ſur ce qu'on appelle *Sing* (*a*) nature de l'homme. *Mong tſe* ayant dit qu'elle étoit bonne, *Sian tſe* ſoûtint le contraire; & cette oppoſition ſervit à éclaircir l'opinion de *Mong tſe*, à laquelle on s'eſt tenu. Dans des tems plus proches des nôtres, on eſt revenu à raiſonner ſur ce qu'on appelle *Sing*, nature. On l'a fait aſſez au long, & certains méchans eſprits, pour ſe faire de feſte, ont embroüillé la matiere par les principes de la Secte *Foë*, qu'ils ont ſubtilement, & comme à la dérobée, fait gliſſer dans leurs diſcours. Dans ces Diſſertations ſur *Sing*, ce qu'il y a de plus ſolide, revient à peu-pres à ce qu'avoit dit *Mong tſe*. Les plus ſages l'ont ſuivi, & le ſuivent encore ſur ce point.

Pour ce qui regarde l'expreſſion *Ming*, (*b*) moins nos Philoſophes l'ont employé, plus les Sectaires ont été hardis à s'en ſervir & à la corrompre. La Secte *Foë* ne cherchant qu'à tromper les hommes, fait dépendre la vie & la mort de ce qu'elle appelle *Ming*, ſans l'expliquer. La Secte des Aſtrologues enchériſſant encore ſur la Secte *Foë*, fait dépendre la vie courte ou longue, les richeſſes ou la pauvreté, l'honneur ou l'humiliation de certaines combinaiſons des cinq Elemens, de certains mouvemens, ou de certaines ſituations des Aſtres, & de tout cela font ce qu'ils appellent *Ming*, deſtinée. L'ignorant vulgaire ne trouve pas de quoi les réfuter. Paſſionné pour les honneurs & les biens du monde, il voit que ces biens & ces honneurs ne ſuivent pas toûjours le mérite & la vertu. Dans l'eſpérance de les obtenir par une autre voie, ils donnent ſottement dans ces erreurs. Ils n'y donneroient pas ſans doute, s'ils ſçavoient bien débroüiller les faux ſens qu'on donne à l'expreſſion *Ming*.

Chun de ſimple particulier devint Empereur. C'eſt monter de la plus baſſe condition au plus haut degré d'honneur. Il ſemble qu'il y fut porté tout-à-coup, & & ſans faire un pas. Cependant la vérité eſt qu'il s'y éleva par ſa vertu. Remontons au tems de *Yao*. Suppoſons y *Chun* ſans ſageſſe & ſans vertu. Ce *Ming*, dont parlent nos Sectaires, auroit-il également fait monter *Chun* ſur le Trône? *Yao*, en

(*a*) *Sing*, expreſſion auſſi étenduë pour le moins que le mot François *Nature*, qui y répond aſſez bien.

(*b*) *Ming*. Cette expreſſion ſignifie ordre, commandement, volonté d'un Supérieur. *Item*, la vie, *Tchi ming* Donner ſa vie pour, &c. *Item*, par corruption, *Deſtin*, *Deſtinée*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 613 sur 741

nommant *Chun* ſon ſucceſſeur, exclut ſon propre fils *Tan tchu*. Pourquoi *Tan tchu* fut-il exclus ? Ne fut-ce pas faute de vertu ? Fut-ce préciſément faute de *Ming* ? *Chun* déja connu, eſtimé, & comme à demi placé ſur le Trône, cherche cependant la retraite. Nos Sectaires oſeront-ils dire qu'il étoit moins éclairé qu'eux ſur ce qu'ils appellent *Ming*, deſtinée ? Il n'y a pas d'apparence. D'un autre côté, s'il avouë que *Chun*, ſuivant leurs principes, voyoit que ſa deſtinée étoit de regner ; il s'enſuivra que ſa retraite ne fut que feinte & qu'hypocriſie. Qui l'oſeroit dire, ou penſer ?

Supputer les révolutions des Aſtres, eſt un art qui a commencé avec notre *Y* (*a*) *king*, dont nous reconnoiſſons pour Auteur *Fo hi*. On ne peut nier que parmi nos anciens Princes, *Ven vang* ne ſoit un de ceux qui ont le mieux entendu ce Livre. Je demande à nos Aſtrologues : *Ven vang* ſçavoit-il, ou non, ce qu'ils prétendent trouver dans leur art, & ce qu'ils appellent deſtinée (*Ming*) ? S'ils diſent que non : quelle inſolence de ſe préférer à ce ſage Prince ! S'ils diſent que oüi : pourquoi donc *Ven vang*, dans la priſon où le tenoit le Tyran *Tcheou*, & où il faiſoit ſur *l'Y king* des Commentaires, gémiſſoit-il, & s'affligeoit-il (*b*) ?

Depuis *Ven vang*, qui a plus approfondi *l'Y king* que Confucius ? Nos Sectaires prétendront-ils l'avoir mieux entendu que lui ? Cependant, ſi Confucius ſçavoit ce qu'ils prétendent ſçavoir, & ce qu'ils appellent *Ming*, Deſtinée ; pourquoi parcourut-il en vain juſqu'à une vieilleſſe fort avancée, les ſoixante (*c*) douze Royaumes. Il faut donc ou rejetter abſolument ce que ces Sectaires débitent, & l'abus qu'ils font de l'expreſſion *Ming*, ou bien il faut reconnoître que *Ven vang* & Confucius ne leur ſont pas comparables ; ce qui ſeroit une grande (*d*) abſurdité.

En voici une ſeconde dans le ſyſtême de ces Sectaires, ſi on le ſuppoſe vrai, qu'un homme meure, c'eſt ſon Deſtin, *Ming*. C'eſt donc au deſtin qu'il faut attribuer ſa mort, & non pas aux hommes ; ainſi on dira : ce ne furent point *Kié* & *Tcheou* qui firent mourir cruellement & injuſtement *Long pong* & *Pi kan*. Ce fut le deſtin de ces deux grands hommes. Bien plus on conclura que quand *Kié* & *Tcheou*, ces odieux Tyrans, auroient pratiqué toutes les vertus, ils n'auroient pas laiſſé de périr miſérablement, & qu'on avoit tort par conſéquent de les exhorter à devenir vertueux, pour ſe conſerver l'Empire & la vie. Heureuſement il s'en faut bien que tout le monde croïe nos Sectaires. Ceux même qui les conſultent ou qui les écoutent, n'ont pas grande foi à ce qu'ils diſent. Mais ſi par malheur cette erreur gagnoit, & qu'elle paſſât conſtamment pour vérité, voici quelles en ſeroient les étranges ſuites.

Un Juge auroit-il ou abſous un ſcélérat, ou condamné un innocent reconnu pour tel ? Si on l'en vouloit punir ſelon les Loix, il n'auroit qu'à oppoſer aux Loix ce prétendu *Ming*, Deſtin des Sectaires. Plus de tyrannie à déteſter dans les Grands ; plus d'oppreſſion à plaindre dans les petits, plus de raiſon de loüer *Yao* & *Chun*, ni de blâmer *Kié* & *Tcheou*. Chacun en ſon tems a ſon (*Ming*) ou Deſtin, chacun le ſuit. Hélas ! que peut-on imaginer de plus abſurde ? Je demande à nos Aſtrologues, ſi *Yao* & *Chun* étoient nez au tems que nâquirent *Kié* & *Tcheou* ; les deux premiers auroient-ils été méchans & cruels, comme l'ont été les deux derniers ? Au contraire ſi *Kié* & *Tcheou* étoient nez quand nâquirent *Yao* & *Chun* ; auroient-ils été bons & vertueux ? Oſeroient-ils en venir juſqu'à avancer cette abſurdité ? Cependant, s'ils n'oſent le faire, à quoi fixent-ils donc ce prétendu (*Ming*) ou Deſtin, dont dépend, diſent-ils, la vie

(*a*) Nom d'un ancien Livre.
(*b*) Son fils alloit devenir Empereur.
(*c*) C'eſt-à-dire, tout l'Empire.
(*d*) Sur-tout maintenant que c'eſt aſſez d'être aveugle, & de ne pouvoir gagner autrement ſa vie, pour faire métier de prédire aux hommes leur deſtinée.

& la mort des hommes, la ruine ou la proſpérité des Empires ?

Suppoſons encore une fois que tout le monde ajoûte une foi pleine & entiere aux diſcours de ces charlatans. Un fils, ſans ſe remuer, verra ſon pere entre les mains d'un ſcélérat prêt à l'égorger : le (*Ming*) ou deſtin de mon pere eſt tel ou ne l'eſt pas, pourra-t'il dire. Le ſujet en dira autant, en voyant tuer ſon Prince. Et s'ils en uſent autrement, il faudra dire dans notre ſuppoſition, que leur conduite dément une vérité ſuppoſée conſtante, & univerſellement reconnuë pour telle, & conſéquemment qu'ils ſont blâmables. Quelle horrible conſéquence !

Pour moi, je diſtingue deux ſortes de *Ming*; un, qu'il a plu aux ſectaires d'appeller ainſi, auquel ils attachent notre ſort indépendamment de nous : il n'eſt ni bon ni poſſible de le connoître. Un autre *Ming*, qui dépend de nous : c'eſt de celui-là qu'il faut s'inſtruire. Cela eſt utile & même néceſſaire. Par exemple dans un Empire tranquille & bien gouverné, je me ſoutiens & m'avance par ma bonne conduite & par ma vertu. Mon *Ming* eſt alors d'être dans l'honneur & dans l'abondance; mais ce *Ming* n'eſt pas indépendant de moi. L'Etat au contraire eſt dans le trouble & mal gouverné : j'y ſoutiens avec courage, par mes diſcours & par mes actions la ſageſſe & la vertu qu'on opprime. Il m'en coûte ma fortune. Je vis & je meurs dans l'indigence ſans jamais me démentir, c'eſt alors que mon *Ming* dépend de moi. Tout homme qui naît doit mourir : qu'on meure tôt qu'on meure tard; mourir, c'eſt ceſſer de vivre : cela eſt commun à tous les hommes. Vivre ou mourir, dit-on, c'eſt *Ming*. Vivre dans l'honneur & dans l'abondance, ou vivre dans l'indigence & dans l'oubli; c'eſt auſſi *Ming*; ſoit : mais on peut vivre & mourir bien ou mal. Je ne veux ni vivre mal, ni mal mourir; c'eſt à quoi je ſuis attentif, c'eſt mon devoir; & c'eſt le ſeul *Ming*, dont je dois me mettre en peine.

Il en eſt de même à proportion des richeſſes, des honneurs, de l'indigence, & de l'oubli. Ils peuvent venir par de bonnes ou de mauvaiſes voyes. A quoi va mon attention ? C'eſt qu'ils ne ſoient jamais le fruit d'un crime, ou d'une indigne complaiſance. Tel eſt mon devoir; & voilà le ſeul *Ming*, que je me picque de connoître. Un bon fils conſerve ſa vie pour ſervir ſon pere, c'eſt ſon devoir & ſon *Ming* à cet égard. Un ſujet fidele & zelé expoſe ſa vie pour ſon Prince; c'eſt auſſi ſon *Ming* & ſon devoir. Etendant cela ſuivant les rencontres & les circonſtances différentes, il n'y en a aucune, où l'homme ne trouve le *Ming* qu'il peut connoître, & qu'il doit ſuivre. C'eſt ce qui s'appelle, ſelon nos ſages, être vraiment éclairé ſur *Ming*; & c'eſt en ce ſens que parloit Confucius, quand il uſoit de cette expreſſion. *Mitſe toan* s'adreſſant un jour à *Tſe * lou*. Si votre Maître, lui dit-il, vouloit bien être mon Patron, le Roy de *Ouei* me choiſiroit pour un de ſes premiers Miniſtres. *Tſe lou* ayant fait la propoſition à Confucius, il dit pour toute réponſe : j'ai un *Ming*, (ſon ſens étoit) mon devoir, qui eſt mon *Ming*, ne me permet point d'aider à avancer un flateur ſans mérite & ſans vertu. C'étoit à peu près dans le même ſens que le même Confucius, à la mort de *Yen tſe** & de *Pen yeou*, * employa l'expreſſion *Ming*. Il gémiſſoit de ce qu'enlevez dans un âge peu avancé, il n'avoient pû pratiquer toutes les vertus dont il les connoiſſoit capables. Pour *Mong tſe*, voici ſa penſée; il l'exprime fort nettement. C'eſt bien mal entendre *Ming*, dit-il, que de s'aller mettre exprès ſous une muraille prête à tomber. Un homme éclairé ſur cette matiere, ne fait point de ces imprudences. Un ſcélérat, dit-il ailleurs, a mérité par ſes crimes de mourir dans les fers ou dans les ſupplices : il y expire en effet. Etoit-ce ſon vrai *Ming* ? Point du tout. Penſer comme ces grands hommes, c'eſt vraiment ſçavoir ce que c'eſt que *Ming*.

* Un des Diſciples de Confucius.

* Deux de ſes Diſciples.

Le

Le beau de ce diſcours, dit l'Empereur *Cang hi*, conſiſte en ce qu'il eſt net, facile à entendre, propre à inſtruire & à redreſſer ceux que les Sectaires ont ſéduit.

La troiſiéme des années nommées Yuen fou, Chao choue tchi, *dans l'exorde d'un long Diſcours qu'il préſenta cacheté à l'Empereur, dit entr'autres choſes.*

QUAND nos anciens & ſages Princes joüiſſoient d'une longue proſpérité, & qu'ils ne voyoient rien arriver de fâcheux ou d'effrayant; alors craignant plus que jamais, ils s'attriſtoient, & diſoient : hélas! je vois bien que *Tien* (Ciel) m'oublie. V. M. à l'imitation de ces Princes, vient de publier une Ordonnance pleine de ſageſſe & de bonté, qui fait ſentir juſqu'où va votre vigilance & votre attention ſur vos devoirs. On ne peut pas mieux répondre aux deſſeins de *Tien*.

Li kang dans un Diſcours préſenté à l'Empereur, après quelques avis particuliers, lui en donne deux généraux en ces termes. Faites, lui dit-il, tout ce qui dépend de l'homme, & conſervez intérieurement une crainte reſpectueuſe envers *Tien*. Quand l'homme fait de ſon côté tout ce qu'il peut, il eſt naturel & ordinaire que *Tien li*, (*a*) réponde à ſes ſoins. Auſſi a-t-on vû les plus grands Princes, comme ceux qui ont fondé des Dynaſties, ou qui les ont relevées de leur décadence, faire avec ſoin ce qui dépendoit d'eux; & quand ils avoient réuſſi, rapporter à *Tien* tous leurs ſuccès. Aujourd'hui à peine l'ennemi (*b*) a t-il paru, que nous nous retirons lâchement en lui cédant le terrain. Négliger ainſi de faire tout ce qui dépend de nous, & compter que *Tien* nous fera réuſſir, comme s'il y étoit obligé; y a-t-il de la raiſon ? Donnez donc au plûtôt, je vous en prie, donnez les ordres convenables à vos Miniſtres, & à vos grands Officiers. Animez-les par vos paroles & par vos exemples. Faites de concert avec eux tout ce qui ſe peut. Après-quoi vous pourrez attendre avec ſoumiſſion, mais ſans reproche, ce que *Tien* ordonnera; & il y a lieu d'eſpérer que nous pourrons réparer & les affronts que nous avons reçûs, & les pertes que nous avons faites.

Mais il faut, comme j'ai dit, conſerver toûjours à l'égard de *Tien* une crainte reſpectueuſe ? En effet *Tien* eſt à l'égard des Rois comme un pere également tendre & ſévere. Sa tendreſſe pour eux eſt extrême : mais auſſi veille-t-il ſur leur conduite avec une extrême attention. Auſſi tout ſage Prince eſt attentif à ce que *Tien* lui défend. Au moindre avis qui vient de ſa part, il rentre en lui-même, il s'examine, il travaille à ſe corriger, à devenir plus parfait, & à nourrir en ſon cœur cette reſpectueuſe & filiale crainte. Depuis quelques années le dérangement des ſaiſons eſt grand : ce ne ſont que tremblemens de terre, & autres Phénoménes effrayans. L'intention de *Tien*, en cela, eſt de vous réveiller : ce ſont autant de marques qu'il vous aime, & qu'il veut vous ſecourir. C'eſt à V. M. d'y répondre par des intentions pures & droites, par une conduite ſage & ferme. Alors ces triſtes calamitez, & ces effrayans préſages ſe changeront en bien pour vous.

(*a*) *Li* ſignifie raiſon.
(*b*) C'étoit la Nation Tartare qui éteignit enfin la Dynaſtie *Song*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 616 sur 741

DISCOURS DE FAN SUN.

Du Repentir.

UNE ancienne tradition dit: *aujourd'hui repentez-vous des fautes d'hier, & ſur la fin de chaque Lune, des fautes du commencement.* (a) O que cela eſt bien dit, & que nos anciens s'y prenoient bien pour devenir ſages & parfaits! A moins que d'être *Yao* & *Chun*, (b) qui peut tout faire ſi parfaitement, qu'il ne lui échappe aucune faute? Mais quand il en eſt échappé quelqu'une, ſi l'on s'en repent efficacement & ſincerement, cette faute eſt réparée. Auſſi, parmi nos anciens ſages, même parmi ceux du premier ordre, il n'en eſt point qui n'ait marché par cette voye.

Fan ſun le prouve par des exemples tirez de l'antiquité, auſquels il joint, en confirmation, quelques textes des anciens *King*; après quoi il continue ſon diſcours.

Le repentir, dit-il, ſuppoſe des fautes. Mais par ce même repentir, on en diminuë chaque jour le nombre: & s'il y a un moyen de parvenir à n'en plus faire, c'eſt aſſurément celui-là. Peut-on donc négliger cet exercice ou s'en laſſer? Au reſte je ne borne pas le repentir que je recommande, à rétracter ou à corriger ce qu'on a dit ou fait de mal. Il doit s'étendre juſqu'aux penſées & aux affections les plus ſécrettes. En naît-il quelqu'une tant ſoit peu mauvaiſe? D'abord le repentir doit ſuivre, & ce repentir empêchera qu'on ne paſſe aux paroles & aux actions. Faire des fautes, & ne ſçavoir point les reconnoître, c'eſt aveuglement. Les reconnoître ſans vouloir ſe corriger, c'eſt imprudence. Penſer à ſe corriger, mais ne le vouloir qu'à demi, craindre d'y travailler ſérieuſement, s'épargner, pour ainſi dire, & ſe ménager ſoi-même; c'eſt lâcheté. Rien de plus contraire que ces vices au véritable repentir.

Quand le Soleil ou la Lune ſouffrent une Eclypſe, ſoit que l'éclypſe ſoit totale ou non, elle ne dure jamais long-tems: & au moment qu'elle finit, ces Aſtres auſſi-tôt paroiſſent avec leur premiere clarté. La vie de l'homme a ſes éclypſes, ce ſont ſes fautes. Le moment où il s'en repent, comme il faut, eſt juſtement la fin des éclypſes: il recouvre alors ſon éclat auſſi bien que ces deux Aſtres. Mais il ſe paſſe en l'homme tout le contraire de ce qui ſe paſſe au Ciel; lorſque par attache à ſes paſſions, il n'a point ce véritable & efficace repentir, l'éclypſe chez lui ne finit point: il perſévere dans les ténébres. Qu'y a-t-il donc de plus important qu'un bon repentir? Qui pourra ſe rebuter & ſe dégoûter d'un ſi utile exercice?

La trente-deuxiéme des années nommées *Chao ching*, *Hiao tſong* montant ſur le Trône, fit publier une Déclaration, dans laquelle il recommandoit inſtamment qu'on lui donnât librement des avis & des mémoires. *Tchu hi* alors en charge dans les Provinces, adreſſa un long diſcours à l'Empereur, dans lequel il lui dit entr'autres choſes ce qui ſuit.

L'ordre de *Tien* (c) qui vous aime & vous protege, eſt tout récent & dans ſa force. Rien n'a pû encore refroidir le zéle & l'attachement de vos ſujets. C'eſt à vous,

(a) Le Chinois dit tout cela en ſix Lettres.

(b) Il a ſemblé excepter *Yao* & *Chun*. Cependant ici l'application eſt générale. Ce qui prouve qu'au lieu de mettre à moins d'être *Yao* ou *Chun*, il faudroit mettre pour parler juſte & conſéquement: fût-ce *Yao* même ou *Chun*, mais j'ai mis ce qui réellement eſt dans le texte.

(c) C'eſt à dire, vous ne faites que de monter ſur le Trône.

grand Prince, de profiter de ces conjonctures. A en juger par les éloges qu'on vous donne, & dont les grands chemins retentiſſent, on n'attend de V. M. rien de commun. Vos ſujets ne vous regardent pas ſeulement comme un bon maître, mais comme un Prince qui doit faire l'honneur de ſa Dynaſtie, en recouvrant les terres uſurpées par les Barbares, en remédiant aux maux que vos peuples en ont ſouffert, & en vengeant les inſultes qu'en ont reçû vos ancêtres. Comment faut-il vous y prendre, pour répondre avec ſuccès à de ſi hautes eſpérances? De-là dépendent non-ſeulement la gloire de votre regne, mais la paix de l'Etat, l'honneur de votre Dynaſtie, & la ſûreté de votre maiſon.

Juſqu'à préſent nous n'avons point apperçu dans votre perſonne & dans votre Gouvernement, les fautes & les défauts dont votre modeſtie s'accuſe. Cependant j'oſe vous dire, qu'en vain vous vous promettriez du ſuccès, ſans deux choſes eſſentielles, que je prends la liberté de vous recommander inſtamment. La premiere, eſt d'étudier avec conſtance, & de vous rendre familieres les maximes de nos anciens Rois. La ſeconde eſt de renoncer au plûtôt d'une maniere bien déterminée à tout Traitté avec les Barbares. Ces deux points ſont importans, & méritent votre attention. Sans le premier, il vous échapperoit peu à peu beaucoup de fautes; ſans le ſecond, le Gouvernement, vû l'état préſent des choſes, ne ſçauroit être que défectueux, & vous ne pourrez négliger ni l'un ni l'autre, ſans de très-fâcheuſes ſuites.

Pour vous exprimer plus nettement ma penſée ſur le premier point, ſouffrez que je vous rappelle aux tems de *Yao*, de *Chun*, & de *Yu*. Ces grands Princes, vous le ſçavez, ſe tranſmirent ſucceſſivement & l'Empire, & leurs maximes. Une de celles qu'ils répétoient le plus fréquemment, étoit celle-ci. Rien de plus dangereux que le cœur humain (*a*) & ſes paſſions. Rien de plus délicat que la pure & droite (*b*) raiſon. Ce n'eſt qu'en l'épurant ſans ceſſe, & la faiſant regner ſeule, qu'on tient conſtamment le vrai milieu. Ces grands Princes étoient nez Sages. Ils en avoient moins beſoin d'étude & d'application. Cependant ils ne parlent que d'épurer leur raiſon, que de la ſuivre ſeule, que de tenir avec attention le vrai milieu. Tant il eſt vrai que ceux-mêmes qu'on aſſûre être nez ſages, ont encore beſoin d'étude & d'application.

Si dans l'éloignement où je ſuis, je n'ai pas le bonheur de voir combien les belles qualitez avec leſquelles vous êtes né, vous approchent de ces grands Princes, j'en ai du moins entendu parler très-avantageuſement. Mais j'ai auſſi appris par la voix publique, qu'au commencement de votre regne, au lieu de vous appliquer aux affaires, toute votre occupation étoit d'entendre ou de reciter quelques vers, ou quelques diſcours flatteurs & bien compoſez. Depuis quelques années, à la vérité, vous avez renoncé à ces amuſemens frivoles; vous avez paru chercher quelque choſe de plus ſolide, & vouloir acquérir la vraie ſageſſe; mais vous l'avez cherchée, dit-on, dans les Livres des Sectaires. Voilà ce qu'on dit en Province; je ne ſçais point au vrai ce qui en eſt.

Mais ſouffrez que je vous diſe, que ſi les choſes étoient ainſi, ce ſeroit mal vous y prendre, pour répondre dignement aux deſſeins de *Tien*, & pour imiter *Yao* & *Chun*. Non, ce n'eſt point dans des chanſonnettes, ou dans des diſcours vainement fleuris, qu'on puiſe l'art de bien gouverner. Le vuide * & le néant, la quiétude & le repos, ne vous l'apprendront pas mieux. Nos anciens & ſages Princes qui ont réuſſi en ce grand art, s'appliquoient à bien pénétrer le fonds

* Il indique les Sectes *Tao* & *Foë*.

(*a*) Le Chinois dit mot à mot *Gin ſin*, le cœur de l'homme.

(*b*) Le Chinois dit, *Tao ſin*, le cœur de *Tao*. Or *Tao* dans cet endroit, & en bien d'autres, ſignifie la pure & droite raiſon, & *Gin ſin* oppoſé à *Ta ſin* marque les paſſions naturelles au cœur humain.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 618 sur 741

des choſes, pour en devenir plus éclairez, & pour ſe mettre en état de prendre toujours le bon parti. Un Prince qui ſçait leur méthode, repaſſe frequemment l'ancienne hiſtoire : il en examine avec attention tous les traits. Pour en juger ſainement, il a toûjours préſent à l'eſprit les principes de la raiſon & de l'équité. Rien ne lui échappe en ce genre. Par-là ſes vûës s'étendent, ſe rectifient, & ſe perfectionnent : ſon cœur s'établit dans l'équilibre & dans la droiture ; & il ſe trouve enfin capable de gouverner avec une extrême (*a*) facilité.

Au contraire, ſi un Prince eſt ſans application, ou ſi en s'appliquant il ſuit une autre méthode, eut-il d'ailleurs l'eſprit excellent, & les plus heureuſes diſpoſitions à la vertu, jamais ſes lumieres ne lui découvriront aſſez nettement le fonds des choſes : il ne diſtinguera jamais le bien de ce qui n'en a que l'apparence ; ce qui eſt eſſentiel, de ce qui ne l'eſt pas ; & il ſera ſujet à faire mille fautes. Quand par hazard il n'en feroit point qui euſſent des ſuites bien funeſtes, du moins ne ſera-t-il jamais un grand Empereur. Eſt-ce donc une bagatelle que de renoncer à cette haute réputation, en ſe contentant d'une indigne médiocrité ? Non, ſans doute : & l'on peut appliquer ici ce que dit l'*Y king*, qu'une erreur légere en apparence, mene à d'étranges égaremens.

Quant au ſecond point que j'ai touché, il eſt certain qu'entre nous & le *Kin**, il n'y a point de paix ſolide à eſpérer. La raiſon le dit, cela ſaute aux yeux, chacun le ſçait, & s'il ſe trouve encore des gens qui ſont d'avis qu'on traitte de paix ; voici ſans doute comme ils raiſonnent. Nos affaires ne ſont pas en aſſez bon état, pour entreprendre de recouvrer par la force, ce que les *Kin* ont uſurpé ſur nous. Il y a même du riſque à continuer la guerre, en nous tenant ſur la défenſive. Il vaut donc mieux profiter de la démarche qu'ont fait les *Kin*, qui ſont venus faire quelques préſens, y répondre de notre part, leur députer un Envoyé, & leur demander honnêtement qu'ils nous reſtituent nos terres, ſuivant leurs anciennes limites. Cette démonſtration de foibleſſe de notre part, en flattant leur orgüeil, pourra peut-être leur inſpirer de la ſécurité, & conſéquemment de la négligence. Ils en ſeront moins ardens à nous attaquer, & moins vigilans à ſe prémunir. Cependant nous profiterons du tems, & nous nous diſpoſerons plus à l'aiſe à quelques grandes entrepriſes.

D'ailleurs, que ſçait-on ? Il peut abſolument arriver que *Tien*, par un heureux retour en notre faveur, faſſe revivre en ces barbares quelques ſentimens d'équité, & qu'ils nous reſtituent nos terres, ſans qu'il en coûte la vie à un ſeul homme. Pourquoi ne pas tenter ce moyen ? Quel mal y a-t-il à le faire ? Voilà ſans doute comme raiſonnent ceux qui ſont d'avis qu'on entre en traitté.

Pour moi je ne vois dans ce parti ni juſtice ni raiſon : je n'y apperçois pas un ſeul avantage, & j'y vois de très-grands inconvéniens. Nos affaires, dit-on, ne ſont pas encore en bon état. Cela eſt vrai. Mais pourquoi ? C'eſt, j'oſe le dire, de ce qu'on parle toûjours de traittez de paix : & juſqu'à ce qu'on ait pris une bonne fois le parti de n'en plus parler, jamais nos affaires n'iront mieux. Un parti bien pris de périr ou de vaincre, eſt ce qui fait réuſſir à la guerre. Se voit-on une reſſource, & comme un troiſiéme chemin entre la défaite & la victoire ? On s'y laiſſe pouſſer ſans peine. La raiſon a beau ſe roidir, on attaque plus foiblement, & l'on ſe défend avec moins d'opiniâtreté. La nature en ces occaſions affoiblit la raiſon & la vertu. Oüi encore une fois, tandis que dureront ces malheureux pourparlers de paix,

* Nom d'une Nation Tartare.

(*a*) Mot, à mot comme on compte un & deux, & comme on diſtingue le blanc du noir.

paix, V. M. Elle-même ſera incertaine & flottante en ſes réſolutions : vos Miniſtres auſſi peu déterminez, feront leur emploi par maniere d'acquit : vos Généraux & leurs Subalternes auront moins d'empreſſement à ſe ſignaler. Il en ſera de même à proportion, des Magiſtrats de tout l'Empire. Le moyen, alors que nos affaires ſe rétabliſſent, que l'Empire ſe fortifie, que nous puiſſions recouvrer nos terres, & mettre en ſûreté nos frontieres ? C'eſt s'abuſer évidemment que de l'eſpérer.

Ce n'eſt pas moins ſe tromper, que de prétendre amuſer les *Kin* par une vaine cérémonie. Ils n'ont à notre égard ni charité, ni juſtice ; mais en récompenſe ils ſont pleins d'artifices & de malignité. Si réellement ils avoient deſſein de nous attaquer, & s'ils ſe ſentoient en état de nous ſubjuguer, ils ne ſe laiſſeroient point aveugler par une vaine cérémonie, juſqu'à renoncer à leur projet, bien moins juſqu'à ſe deſſaiſir de ce qu'ils poſſedent. Mais pour nous, en faiſant la démarche que l'on propoſe, ce ne ſeroit point les amuſer comme on le prétend ; ce ſeroit montrer de la foibleſſe ; ce ſeroit réellement les inſtruire de notre état, nous découvrir à eux, les convaincre que nous n'avons ni habileté, ni courage, & les rendre plus hardis à tout entreprendre contre nous.

Si par hazard, après cette démarche, les *Kin* étoient quelque tems ſans remuer, nous nous en applaudirions. Nous croupirions dans notre indolence : & comme il s'eſt déja paſſé dix ans & davantage, ſans que nous ayons rien fait pour nous relever, il s'en paſſeroit encore autant, s'il plaiſoit aux *Kin* de le permettre. En uſer ainſi, c'eſt, ce me ſemble, en voulant tromper l'ennemi, ſe tromper ſoi-même. C'eſt le preſſer de nous attaquer ; & je ne puis aſſez m'étonner, qu'il ſe trouve encore à votre Cour, des gens capables de vous donner de tels conſeils.

Par ce procedé, nous nous mettons comme à la diſcrétion des *Kin*. Quand ils ſe ſentiront foibles, & qu'ils auront raiſon de nous craindre, ils n'auront qu'à parler de paix : au lieu de profiter de leur foibleſſe pour rentrer dans nos droits, nous irons comme au devant d'eux ; & ſous prétexte d'alliance, ils recevront encore de nous chaque année de groſſes ſommes. Se ſentiront-ils plus forts ? Il n'y aura traitté qui tienne : ils entreront ſur nos terres le plus avant qu'ils pourront. Ceux qui vous donnent ces conſeils, ne penſent qu'à éviter une rupture ouverte avec les *Kin*. Ils ne font pas attention que c'eſt refroidir le zéle, & abbattre le courage de vos ſujets ; que c'eſt fortifier vos ennemis, & nuire à l'Etat par bien des endroits.

Il y a trente ou quarante ans que ces barbares profitent, pour nous ruiner, du fol empreſſement que nous avons toûjours eu de parler de paix. Pouvons-nous encore ne le pas voir ? N'eſt-ce pas un aveuglement extrême de propoſer toûjours un parti, qui, depuis ſi long-tems nous eſt ſi funeſte ? Demander honnêtement aux *Kin* qu'ils nous rendent ce qu'ils nous ont pris, c'eſt une choſe également ridicule & inutile. Ces terres qu'ils ont envahies nous appartiennent. Pourquoi remettre à la diſcrétion de ces barbares de nous les reſtituer ou non. Meſurons nos forces, voyons ſi nous pouvons les reprendre. En ce cas là reprenons-les, ils n'en ſeront plus les Maîtres. Que ſi nous croyons ne le pouvoir pas encore, à quoi bon les demander à l'ennemi, ſans apparence de les obtenir, & lui faire l'aveu de notre impuiſſance, & de ſa ſupériorité ?

Suppoſons cependant que les *Kin* écoûteront la propoſition que nous leur ferons de nous reſtituer nos terres. Ce ne ſera certainement qu'en nous faiſant acheter bien cher une pareille grace. Encore devons nous juger par le (*a*) paſſé,

(*a*) La neuviéme des années nommées *Chao-king*, les *Kin* rendirent aux Chinois trois Provinces qu'ils avoient ſubjuguées. Un an après ils les reprirent.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 620 sur 741

qu'autant qu'il dépendroit d'eux, elle ſeroit bien peu durable. Mais quand abſolument il arriveroit que ſans exiger beaucoup de nous, les *Kin* ſe déterminaſſent à nous faire la grace entiere, qu'ils ne s'en repentiſſent point, ou qu'ils nous trouvaſſent en état de nous maintenir, & de rendre inutile leur repentir; l'avantage qu'il y auroit, n'empêcheroit pas qu'il ne fût toûjours fort honteux à l'illuſtre Dynaſtie *Song*, de n'avoir pû recouvrer par elle-même le Domaine de ſes premiers Princes, d'en tenir une partie de la main de ſes plus cruels ennemis, & de l'être allé mendier chez les barbares. Pour moi, je vous avouë que quand les choſes tourneroient de la ſorte, je ne pourrois encore m'empêcher d'en rougir pour vous.

Tchu hi *ayant été propoſé pour un emploi important dans la Province de* Tché kiang, *l'Empereur l'y nomma; il l'appella enſuite à la Cour, & l'invita à lui laiſſer, avant que de partir, quelques bons avis.* Tchu hi *le fit en pluſieurs diſcours, dont un fut celui qui ſuit.*

PRINCE, le Gouvernement des Etats dépend principalement du cœur des Princes. Mais ce cœur des Souverains peut être lui-même gouverné ou par la raiſon, ou par les paſſions; & c'eſt la différence de ces maîtres, qui établit la différence entre l'intérêt & l'équité, entre l'artifice & la droiture, enfin entre le vice & la vertu. La raiſon que l'homme a reçu de *Tien*, eſt à peu près à l'égard du cœur, ce que la ſanté eſt à l'égard du corps. La raiſon regne-t-elle dans le cœur? Tout y eſt dans l'ordre; ce n'eſt que droiture, équité, vertu. Les paſſions ſont au contraire comme les maladies de ce même cœur. Y regnent-elles? Le trouble y eſt; ce n'eſt qu'artifice, intérêt, vice. Où regne la vertu, regne en en même tems une joie également douce & pure, qui rend chaque jour plus heureux celui qui la goûte. Le vice au contraire traîne après ſoi de rudes peines, qui accablent chaque jour de plus en plus celui qui les ſouffre. Le bon ordre & la ſûreté des Empires, leurs troubles ou leurs ruines, ſont auſſi les différens effets de ces différentes cauſes: effets qui tout différens qu'ils ſont, ont cependant cela de commun, qu'une penſée bonne ou mauvaiſe en eſt le premier principe. C'eſt ce que *Yao*, *Chun*, & *Yu* exprimoient par ces paroles. Rien de plus dangereux que les paſſions, rien de plus délicat que la raiſon. Ce n'eſt qu'en conſervant cette raiſon pure, & en la faiſant regner ſeule, qu'on tient conſtamment le vrai milieu.... Dans la ſuite *Tchu hi* dit qu'il eſt ſurpris de voir ſi peu fleurir le regne d'un Prince, qui étant monté ſur le Trône dans un âge meur, y avoit de plus apporté d'excellentes qualitez; qu'il en a recherché la cauſe, & qu'il croit l'avoir trouvée. C'eſt, dit-il nettement au Prince, que dans le choix de vos Officiers, vous ne ſuivez point la raiſon & l'équité. Vous craignez même de mettre en place des gens droits & fermes. Pourquoi cela? Parce que des gens de ce caractere s'oppoſeroient avec force à ces favoris domeſtiques, qui broüillent tout, auſquels, dès votre jeuneſſe, vous vous êtes comme livré par trop de condeſcendance...

Tchu hi après avoir parlé à peu près ſur ce ton dans tout ſon diſcours qui eſt fort long, finit par s'humilier, & par excuſer en quatre mots ſa liberté. Il proteſte qu'elle eſt un pur effet de ſon zéle pour l'Etat, & pour la propre gloire du Prince.

UNE gloſe dit que l'Empereur reçut très-bien les avis de *Tchu hi*; elle ne dit pas s'il en profita.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 621 sur 741

La cinquiéme des années Chao hing, Tchu hi *fut appellé à la Cour, où il eut l'honorable emploi de lire & d'expliquer à l'Empereur les Livres qu'on appelle* King. *Il fit ſon remerciement par écrit, ſelon la coûtume. Dans ce remerciement, aprés avoir loué l'ardeur du Prince à s'inſtruire, & proteſté modeſtement de ſon peu de capacité ; il ajoûte ce qui ſuit.*

AUSSI ai-je été ſaiſi de crainte, quand on m'a déclaré vos ordres. Je n'oſois dabord accepter l'honneur que vous me faiſiez. Enſuite j'ai fait attention à ces véritez ſi connues ; que l'homme reçoit de *Tien* une nature capable de toutes les vertus ; qu'il peut non ſeulement connoître & diſtinguer les différens devoirs de Prince & de Sujet, de pere & de fils, &c. Mais encore juger & déterminer ce qui convient ou ne convient pas dans les différentes affaires, & dans les diverſes conjonctures où il ſe trouve ; mais qu'en même tems qu'il eſt capable de tant de choſes, il eſt d'un autre côté ſujet à ſe reſſentir des altérations de la matiere, & à ſe laiſſer toucher aux objets ſenſibles ; que naturellement il ſeroit à craindre que ſa raiſon négligée venant à s'obſcurcir peu-à-peu, il ne tombât dans un aveuglement funeſte ſur ſes devoirs, & n'y demeurât toute ſa vie ; que l'étude par conſéquent & l'application ſont autant néceſſaires aux Grands qu'aux Petits ; enfin que pour vous aider en ce travail, il n'étoit point néceſſaire d'avoir beaucoup d'éloquence & de politeſſe.

Après avoir fait ces réflexions, il m'a paru qu'ayant donné, comme j'ai fait, beaucoup de tems à l'étude de nos *King*, je pourrois peut-être en effet vous être utile, ne fût-ce qu'en vous propoſant la méthode que j'ai ſuivie en les étudiant. La voici en peu de mots. Ce qu'il y a d'eſſentiel en cette matiere, c'eſt de bien pénétrer le fonds & la raiſon de chaque choſe. Nos Livres ſont pour cela d'un grand ſecours. C'eſt dans cette vûë qu'il faut les lire. Mais il y a maniere de le faire avec fruit. Quand on eſt ſur un endroit, il faut, avant que de paſſer outre, s'efforcer de le bien comprendre, d'y découvrir ce qu'il y a de plus pur & de plus parfait, & de ne rien laiſſer échapper de ce qui s'en peut tirer. Or c'eſt à quoi on ne peut réuſſir, ſans ſe tenir conſtamment dans une attention reſpectueuſe, qui a ſa difficulté, & qui ne peut être que le fruit d'une réſolution bien ferme, &c.

Tchu hi reprend encore ce qu'il a indiqué, & il l'étend : mais il appuye principalement ſur l'importance & la néceſſité d'une attention reſpectueuſe, qu'il appelle en un mot *King*. (*a*)

Pour ce qui eſt de ce que j'ai dit, qu'il faut, en liſant chaque endroit, s'efforcer d'atteindre à ce qu'il y a de plus parfait ; il eſt clair que cela dépend de *Sin* (*b*). Or ce

(*a*) *King*. Reſpect, attention reſpectueuſe, être attentif avec reſpect, reſpecter, honorer, &c.

(*b*) *Sin*, Ci-devant quand j'ai rencontré cette lettre, je l'ai traduite par le mot François, *cœur*, parce qu'en effet cette expreſſion Chinoiſe, auſſi-bien que la Françoiſe, ſignifie, ſelon qu'on l'employe, ou cette partie du corps qui donne aux autres le mouvement, ou les affections de la volonté. Mais ici, comme en bien d'autres endroits, il eſt clair que l'expreſſion *Sin* a plus d'étenduë, & ſignifie l'ame, l'eſprit. J'ai cependant mieux aimé ne point traduire dans le texte cette expreſſion, & quelques autres : par exemple, *Ning*; qui, ſelon la définition qu'en font les Chinois, ſe dit de ce qui eſt excellent, mais difficile à approfondir & à bien comprendre, *Miao eul po ko tſe*, & qui dans l'uſage ſe dit des Eſprits qu'on honore ou religieuſement, ou civilement, de ceux dont on raconte des apparitions, &c. *Item*, des Empereurs, dont on veut louer la pénétration & la ſublime ſageſſe.

Sin de l'homme, qu'eſt-ce? C'eſt un Etre qui eſt très-*Hin* (*a*), très (*b*) *Ling*, & très-*Chin*, d'une excellence que nous ne pouvons entierement pénétrer, qui doit préſider dans chacun de nous, tant aux mouvemens perſonnels, qu'aux actions de la vie civile, & dont par conſéquent la préſence & l'attention eſt à chaque inſtant néceſſaire. En effet, ſi le *Sin* de l'homme s'échappe & s'envole, pour ainſi parler, après les objets ſenſibles dont le corps eſt environné; ſa perſonne & ſa conduite ſe reſſentent auſſi-tôt de l'abſence de ce maître. En vain un homme auroit alors le corps courbé, & les yeux attachez ſur un Livre. Peu attentif à lui-même, comment ſeroit-il en état de méditer les paroles de nos anciens Sages, d'éxaminer dans chaque action & dans chaque affaire les différentes circonſtances, d'y puiſer des lumieres ſur ſes devoirs, & d'en tirer pour ſa conduite des concluſions de pratique? Le Sage, dit Confucius, s'il n'eſt attentif & appliqué, ne ſera pas long-long-tems ſage. L'étude & l'application que je recommande, dit auſſi *Mong tſe*, en quoi principalement conſiſtent-elles? A bien retenir & fixer ſon *Sin*. Un homme retient-il ainſi ſon *Sin*, ſans ſe laiſſer diſtraire aux objets ſenſibles, ou troubler par les paſſions qu'ils excitent; alors, ſoit qu'il liſe, ſoit qu'il médite ſur ce qu'il a lû, peu de choſes lui échappent. Et s'il pouvoit en venir juſqu'à conſerver cette diſpoſition dans le commerce du monde, la multitude des affaires, & la diverſité des objets ne lui nuiroient point. Il ſçauroit en toutes choſes prendre ſon parti, ſans s'écarter de ſon devoir. Voilà quelle eſt ma penſée, quand je dis que pour lire nos *King* avec tout le fruit poſſible, il faut une attention reſpectueuſe, & une réſolution bien ferme.

Leang ke kia *devenu Miniſtre d'Etat ſous l'Empereur* Hiao tſong, *fit tout ce qu'il put, pour engager* Tchu hi *à entrer dans les affaires.* Tchu hi *s'en excuſa conſtamment. Un jour que* Leang Ke kia *le preſſoit plus que jamais par une Lettre,* Tchu hi *lui fit la réponſe qui ſuit.*

J'Ai lû avec reſpect la Lettre (*c*) que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Une vertu médiocre & foible, telle qu'eſt la mienne, cherche un aſile dans la retraitte. C'eſt beaucoup d'honneur pour moi qu'un homme de votre rang, & ſur-tout un homme dont les lumieres & la droiture ſont ſi connuës, daigne témoigner tant d'empreſſement en ma faveur. Toûjours incapable d'agir par d'autres vûës que celles du bien commun, vous pouvez encore moins être ſoupçonné dans cette occaſion d'agir par quelque intérêt particulier, n'en pouvant avoir à me produire. Auſſi ai-je toujours regardé vos empreſſemens, comme un pur effet des ſentimens favorables que vous avez pris pour moi, ſans que je l'aye mérité.

Après tant d'inſtances de votre part, & ſur-tout après votre derniere Lettre, je me rendrois ſans doute, & j'eſſaierois

(*a*) *Hin*, qui ſignifie ſubtil, imperceptible, vuide, & qui dans ce dernier ſens s'employe dans le Phyſique & dans le Moral, principalement avec la Lettre *Sin*: de ſorte que *Hin Sin* dans un uſage commun & très-connu, ſignifie ſans préjugé, par exemple, écouter *Hin Sin* une choſe, c'eſt l'écouter ſans préjugez dans l'eſprit & dans le cœur.

(*b*) *Ling* qui ſelon les Dictionnaires & l'uſage, ſignifie Intelligence, Providence, pouvoir occulte de ſecourir & d'agir.

(*c*) Mot à mot le Chinois dit, les inſtructions que vous avez eu la bonté de me donner.

à

à ſervir l'Etat ſelon ma portée, ſi j'avois une raiſon moins forte que celle qui me retient dans ma retraitte. Cette raiſon, vous la ſçavez, c'eſt pour aſſûrer & conſerver en ſon entier, ce que j'ai de droiture & de vertu. Or cette raiſon ne me permet pas d'entrer aujourd'hui dans les emplois. Je crois même faire mieux de ne vous rien dire ſur divers points que vous touchez, & qui ont tous rapport au Gouvernement. Permettez-moi de me borner à vous rappeller un mot de *Vang tong : De quoi je vous conjure, ô Prince*, diſoit-il, *c'eſt d'être vous-même bien reglé, pour bien regler l'Etat.* Ce mot, tout ſimple, & tout commun qu'il eſt, renferme un ſens de grande étenduë. J'oſe vous prier d'y faire attention. Produire & avancer les gens qui ont du talent & du mérite, ne ſe pardonner rien à ſoi-même ; être chargé de tout le Gouvernement, & s'acquitter ſi bien de cet emploi, qu'il n'y ait rien à redire ; faire du Prince un digne Souverain, rendre vertueux les Sujets ; voilà les obligations d'un Miniſtre. Tout ſeroit poſſible à celui qui les rempliroit parfaitement. Mais un Miniſtre y manque-t'il par quelque endroit ? Ce manquement fût-il leger ? c'eſt toûjours une tache à ſa vertu ; c'eſt une breche qui peu à peu devenant plus grande, affoiblit ſa vertu, & expoſe ſa réputation. Alors ſentant le beſoin qu'il a d'être redreſſé, occupé du ſoin de parer aux reproches qu'il ſent mériter ; y a-t'il lieu d'eſperer qu'il vienne à bout de faire du Souverain un Prince parfait, & de l'Empire un Etat heureux ? Le cœur de *Tien* n'eſt point encore appaiſé, & les peuples ſont épuiſez. La Chine n'eſt point rétablie dans ce floriſſant état qui la faiſoit reſpecter. La cupidité des Barbares eſt plus que jamais à craindre pour elle. Penſez-y, je vous en prie. Tâchez d'y pourvoir efficacement, & ceſſez de penſer à moi. La grace que je vous prie d'ajoûter aux précédentes, c'eſt d'excuſer la liberté avec laquelle, ſans être en place, je parle à un homme de votre rang.

Yu yun ouen *Miniſtre d'Etat ſous l'Empereur* Hiao tſong *penſant à faire la guerre, pour reparer les pertes qu'on avoit faites, voulut s'aider de* Tchang ché. *Il lui en fit porter la parole par bien des gens, & d'une maniere toujours obligeante.* Tchang ché *pour toute réponſe, alla trouver l'Empereur, & lui préſenta le Diſcours qui ſuit.*

PRINCE, pourquoi croyez-vous que nos anciens Empereurs regnoient ſi glorieuſement ? Pourquoi tout réüſſiſſoit-il au gré de leurs deſirs ? C'eſt que par leur ſolide & parfaite vertu ils touchoient en même tems le cœur de *Tien* (Ciel) & le cœur des hommes, & qu'ils ne ſe démentoient en rien. Aujourd'hui malgré les peines que V. M. & ſes Miniſtres ſe donnent, on a beau former des projets, aucun ne s'exécute avec ſuccès. Croyez-moi, rentrez en vous-même. Examinez avec ſoin vos paroles, vos actions, & ſur-tout votre intérieur. Voïez s'il n'y a point quelque intention peu droite, quelque intérêt particulier, ou quelque paſſion ſecrette qui gâte tout. Si vous y trouvez quelque choſe de ſemblable, corrigez-le ſans délai, afin que cet obſtacle levé, & votre cœur revenu au juſte & droit milieu qui fait la vertu, vous diſtinguiez avec facilité le bien du mal, entre les biens le plus parfait, & que vous vous y attachiez avec conſtance. Si vous en uſez ainſi, *Tien* & les hommes vous répondront de leur côté, & préviendront même vos vœux. Ce qui vous occupe maintenant, c'eſt le déſir de récou-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 624 sur 741

vrer les terres de la Chine. Il faut auparavant avoir gagné le cœur de vos peuples. Le moyen de le gagner, ce n'eſt aſſûrément pas en les accablant par des corvées, & en les ruinant par des ſubſides. Menagez leurs forces ; épargnez leurs biens ; vous y réüſſirez. Dans l'état où ſont aujourd'hui les choſes, vous ne pouvez réüſſir autrement, qu'en reprimant toutes vos paſſions, & en donnant à vos Sujets des témoignages non ſuſpects, & des exemples ſenſibles de la plus parfaite équité. Ce qui preſſe le plus, par où il faut commencer, & quels ſont les tems & les momens qu'il faut choiſir ; c'eſt un détail où je n'oſe point entrer ; Votre Majeſté y penſera.

Tſai chin, *autrement dit* Tſai kieou ſong *du lieu où il ſe retira pour étudier, fut Diſciple de* Tchu hi, *auprès duquel il demeura long-tems.* Tchu hi *ſur la fin de ſes jours penſoit à faire ſur le* Chu king *un Commentaire, qui fût comme un précis de divers autres, qu'on avoit déja faits. N'ayant pû lui-même l'entreprendre, il en chargea* Tſai tchin. *Celui-ci l'entreprit, & l'acheva dix ans après la mort de* Tchu hi. *En le faiſant imprimer, il y mit une Préface, qu'on a jugé digne d'être inſérée dans le Recüeil Impérial, d'où je tire ces Piéces. Je vais la traduire, ne fût-ce que pour faire connoître que l'idée Chinoiſe en ce genre n'eſt pas fort éloignée de la nôtre, du moins quand l'Auteur de la Préface eſt auſſi l'Auteur du Livre.*

L'HIVER d'une des années nommées *King yuen*, déſignée par *Y oui* ſur le Cycle ſéxagénaire, mon Maître *Ouen* (*a*) *kong* me chargea de faire ce Commentaire ſur le *Chu king*. L'année ſuivante il mourut. J'ai travaillé à cet Ouvrage pendant dix ans, & quoique ce ne fût pas un fort gros Livre, je n'ai pû l'achever plûtôt. Auſſi faut-il convenir que commenter le *Chu king*, ce n'eſt pas une choſe facile. Le Gouvernement de nos deux *Ti*, & de nos trois *Vang*, fait proprement le fonds de ce Livre. Il contient en abregé leurs maximes & leur conduite. C'eſt aſſez dire. On comprend bien que pénétrer le fonds de ce tréſor, & en étaler les richeſſes, c'eſt un ouvrage de longue haleine, & qu'il n'étoit guéres poſſible d'y réuſſir médiocrement ſans beaucoup de travail & d'application. Depuis ces anciens tems juſqu'à nous, il s'eſt bien paſſé des ſiécles, & quand l'ouvrage n'auroit eû que la difficulté de développer aujourd'hui une antiquité ſi reculée, il eſt aiſé de concevoir qu'il ne m'a pas peu coûté.

Une réfléxion m'a encouragé malgré cette difficulté, & m'a fait eſpérer quelque ſuccès dans mon travail. Ce beau gouvernement de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*, me ſuis-je dit à moi-même, ſur quoi étoit-il fondé ? C'étoit ſur la raiſon droite & pure. Cette raiſon où la prenoient-ils ? Ils la trouvoient dans leur propre cœur (*b*). Or chacun la peut trouver dans ce même endroit. De-là j'ai conclu que pour parler avec quelque juſteſſe de ce beau gouvernement, pour en reconnoître les vrais principes, & pour expoſer fidelement les ſentimens & les

(*a*) Titre honorable donné à *Tchu hi* après ſa mort.

(*b*) L'expreſſion Chinoiſe eſt *Sin*, & a ici la même ſignification qu'on a fait remarquer ci-deſſus dans une Piece de *Tchu hi*.

maximes de ces grands Princes, il me ſuffiſoit de connoître aſſez bien le cœur humain; mettant avec ce ſecours la main à l'œuvre, j'ai trouvé que ſous *Yao*, *Chun*, & *Yu*, la maxime fondamentale ſe réduiſoit à ces quatre mots, (*a*) *Tſing*, *Y*, *Tche*, *tchong*. Sous d'autres regnes, la grande leçon & qu'on inculquoit ſouvent, étoit conçuë en ces termes: *Kien* (*b*) *tchong*, *Kien* (*c*) *ki*, établiſſez-vous dans le vrai milieu, élevez vous à ce qu'il y a de plus parfait.

J'ai remarqué que l'obſervation de ces maximes fondamentales, & des autres qui en dépendent, tantôt s'appelloit *Te*, (*d*) tantôt *Gin*, (*e*) dans quelques endroits *King*, (*f*) dans d'autres *Tching*. (*g*) Mais je n'ai point eu de peine à voir que ſous ces différens termes on entendoit une même choſe, & que toutes ces expreſſions repréſentoient par différens endroits l'excellence du cœur humain quand la raiſon y regne; c'eſt pour marquer d'où vient ce cœur, & lui inſpirer du reſpect, en le rappellant à ſon origine, que ce même Livre employe ſi ſouvent l'expreſſion *Tien*. On y revient ſans ceſſe à parler des peuples. C'eſt pour faire ſentir au cœur du Prince, qu'il leur doit ſes ſoins & ſa tendreſſe. Le cœur du Prince eſt-il droit? ſes premiers ſoins, & comme ſes premieres productions ſont les Rits, la muſique, & tout ce qui peut contribuer à l'inſtruction de ſes peuples. De ce même fonds ſortent les loix, les arts, la politeſſe, qui donnent au reſte un nouvel éclat. Bientôt ſuit dans les familles un bel ordre, dans chaque Etat un beau gouvernement, & dans tout l'Empire une paix profonde. Tout eſt poſſible à un cœur, où la raiſon regne ſeule dans ſa pureté. Tel fut toûjours le cœur de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*. Tel devint après d'aſſez grands efforts le cœur de *Tai kia* & de *Tching vang*. Le cœur de *Kié* & de *Tcheou* fut bien différent, parce qu'ils le négligerent & l'abandonnerent. De-là eſt venuë la différence qui ſe voit dans le *Chu king* entre ces différens regnes: ſi donc un Prince aſpire aujourd'hui à renouveller le beau gouvernement de nos deux *Ti* & de nos trois *Vang*, il faut qu'il ſuive leur méthode, qu'il prenne comme eux pour guide la raiſon la plus épurée; & que la trouvant comme eux dans ſon propre cœur, il l'y faſſe regner ſeule. C'eſt à quoi peut l'aider beaucoup le Livre que je commente.

Après avoir médité moi-même long-tems & profondément ſur le texte, j'ai lû avec attention & avec critique tout ce qui s'eſt dit à ce ſujet, & ce n'eſt qu'après l'avoir digeré à loiſir, que je prens parti ſur chaque endroit. Communément je le prends de telle ſorte que je cherche à rapprocher & à réünir la plûpart des interprétations; & dans les endroits où le ſens eſt le plus caché, & les expreſſions les plus obſcures, je m'en tiens preſque toûjours à ce qu'on a penſé juſqu'ici, quoique je l'exprime en d'autres termes. J'avouë ſeulement que n'ayant entrepris ce commentaire que pour obéir à mon Maître, qui en avoit formé le deſſein lui-même; quand je trouve qu'il a parlé ſur quelque endroit, je m'attache à ce qu'il a dit. Il a revû mon commentaire ſur les deux *Tien*, (*h*) & ſur le *Yu* (*i*) *mo*. Je garde encore les corrections qu'il y a faites de ſa main, Hélas! que n'a-t-il pû revoir ainſi tout l'ouvrage!

(*a*) *Tſing* pur, excellent parfait, épurer perfecner. *Y* ſignifie un, unique, pur ſimple. *Tche* prendre & tenir ferme; *Tchong* le droit & juſte milieu. C'eſt ici une citation abregée d'un texte qui a été traduit ci-devant. Si on veut, on peut traduire ces quatre mots Chinois par quatre François, purement & ſimplement, tenez le milieu.

(*b*) *Kien* élever, établir affermir. *Tchong*, le juſte milieu. Le ſecond *kien* comme le premier.

(*c*) *Ki* le plus haut dégré en chaque genre, mot à mot élevez le milieu, élevez le plus parfait.

(*d*) *Te* vertueux en général.

Gin (*e*) bonté, charité, quelquefois vertu en général.

(*f*) *King*, reſpect, attention reſpectueuſe.

(*g*) *Tching*, ſincérité, droiture, ſolidité, perfection.

(*h*) C'eſt ce qu'il y a dans le *Chu King* des regnes de *Yao* & de *Chun* qui ſont les deux *Ti*.

(*i*) C'eſt le titre d'un chapitre du *Chu King*.

J'ai partagé tout le *Chu king* & mon Commentaire en ſix tomes. Le texte de ce Livre, ſelon la différence des Dynaſties, eſt d'un ſtile bien différent : mais dans toutes les Dynaſties le gouvernement des bons Princes eſt toûjours le même. On voit leur cœur dans ce Livre, comme on voit dans un Tableau le génie & l'habileté d'un Peintre. Mais, pour juger bien ſainement dans l'un & dans l'autre genre, il faut être attentif & connoiſſeur. Je ne me flatte pas d'avoir fait ſentir toutes les beautez de ces portraits que le *Chu king* nous donne en petit ; ce que j'eſpere, c'eſt que mon expoſition, qui en découvre au moins les principaux traits, ne ſera pas inutile.

La troiſiéme des années nommées Kia ting, Tching te ſieou *préſenta à* Hing tſong *qui regnoit alors, la Remontrance ſuivante.*

ON dit, & il eſt vrai, qu'il y a dans l'Univers une raiſon qui ne s'éteint point, qui eſt enracinée dans le cœur de l'homme, qui eſt toûjours la même dans tous les tems, & qui fait que certaines choſes ſont condamnées par tout le monde, au moins intérieurement, & d'autres univerſellement approuvées. Depuis que le monde exiſte, il y a eu en divers tems bien du déſordre. Il a été ſi grand ſous certains regnes, que les loix étoient ſans vigueur, & les méchans oſoient tout tenter ſans crainte & ſans honte. Alors la corruption faiſoit à la vérité que des paſſions particulieres étoient comme le reſſort du gouvernement. Mais cette corruption n'éteignoit point, du moins dans le plus grand nombre, la lumiere qui condamnoit ce déſordre. Ces ſentimens comme univerſels & communs à tous les hommes, ſont, dit fort bien *Leou ngan chi*, des rayons de cette lumiere & de cette raiſon naturelle, qui nous vient de *Tien* ; (Ciel) elle ne s'éteint jamais cette lumiere. Qui veut ouvrir les yeux, l'apperçoit. Elle ſubſiſte toûjours cette raiſon ; reſte à l'écouter quand elle parle, ſur tout quand elle le fait par la voix de tous, ou de preſque tous les hommes.

Dans les années nommées *Hi ning*, *Ouang ngan ché* devenu Miniſtre, fit certain nouveau réglement. Comme il étoit très-préjudiciable, tout le monde ſe récria fort. *Ouang ngan ché* dont le réglement accommodoit la cupidité du Prince, eut le crédit de faire caſſer quelques-uns de ceux qui firent des remontrances : mais il ne put fermer la bouche ni à ceux-là, ni aux autres. Il fut conſtamment déſaprouvé.

Dans les années nommées *Chao hing*, on parla de paix & d'alliance avec les *Kin*. Le paſſé avoit appris qu'il n'y avoit aucun fonds à faire ſur ces traittez, & qu'ils étoient pernicieux par bien des endroits. La plus grande partie de ceux qui compoſoient le Conſeil y fut contraire : *Tſin ouei*, Auteur de cet avis qu'on rejettoit, put bien abuſer de l'autorité du Prince, dont il s'étoit depuis longtems rendu le Maître, pour faire mourir quelques-uns des contradicteurs. Mais il ne put empêcher que tout l'Empire ne déſaprouvât également & ſon projet, & ſa vengeance. On eut beau ſe récrier contre le réglement de *Ouang ngan ché*, l'avarice du Prince l'autoriſa : auſſi ce Prince acheva-t-il de ruiner ſes peuples. Envain on repréſenta contre la prétenduë paix avec les *Kin* ; *Tſin ouei* l'emporta ſur tout le Conſeil. Tout le fruit qu'on en tira, fut de rendre ces barbares beaucoup plus fiers & plus hardis à nous nuire. Tant il eſt vrai que la raiſon

ſon parle ordinairement par la voix commune, & qu'il eſt important de la reſpecter.

Ne cherchons point dans les tems paſſez des exemples qui le prouvent. De nos jours nous avons vû en place un *Han tchi tcheou*, ame baſſe & petit génie : fier du crédit qu'il avoit ſçû trouver auprès de V. M. il décidoit de tout à ſa tête. Auſſi eut-il tout le monde contre lui. Il a bien pû pendant quelque tems faire préférer le mal au bien, ſes idées ou ſes intérêts aux ſages avis des gens droits & ſenſez. Mais il eſt enfin mort dans les ſupplices qu'il méritoit par plus d'un endroit : & ſa funeſte fin a glorieuſement vengé les grands hommes, dont il mépriſoit les ſages avis. En effet, ordinairement la voix commune eſt celle de la raiſon, & la raiſon eſt elle-même la voix du *Tien*. C'étoit donc *Tien* que *Tchi tcheou* mépriſoit. Le pouvoit-il faire impunément ? Les bons Princes & les bons Miniſtres en uſent tout autrement. Le reſpect qu'ils ont pour *Tien*, leur fait reſpecter la voix publique & les délibérations communes. Par-là ils gagnent le cœur des peuples, & s'attirent le ſecours de *Tien*. Avec cela qu'ont-ils à craindre ? Par la juſte punition d'un indigne favori, vous avez fait un grand pas vers le droit chemin ; mais je crains qu'un mal qui avoit duré du tems, ne ſoit pas encore tout-à-fait guéri. Vous ne ſçauriez trop vous précautionner contre une rechûte. Parlons ſans figure. Vous avez ſenti le danger qu'il y a pour un Prince, de ſe trop livrer à un ſujet par inclination, ou autrement, & de n'écoûter que lui ſeul. Soyez conſtant dans un ſi heureux retour. Fondez votre Gouvernement, non ſur des vûës que ſuggére en ſecret un ſeul homme, ſouffle ſouvent par une cabale, ou animé par l'intérêt, mais ſur des délibérations communes, & ſur l'avis du grand nombre. Dans les réſolutions que vous aurez à prendre, cherchez ſincerement & de bonne foi, comme étant en préſence de *Chang ti*, le parti le plus équitable. *Tien* & les hommes s'en réjoüiront, & tout l'Empire s'en ſentira. Peſez avec attention ce que je prens la liberté de vous expoſer.

SUR ce Diſcours, l'Empereur *Cang hi*, dit : il eſt plein d'expreſſions vives, & de tours frapans. Il n'y a rien qui ne fît honneur à la plus ſaine antiquité.

Extrait d'un autre Diſcours du même Tching te ſieou, *à l'Empereur* Li tſong.

PRINCE, ce qu'il y a de plus important pour un Prince, qui cherche, comme vous, à bien gouverner ; c'eſt de gagner le cœur de *Tien* & le cœur des hommes : & c'eſt en gagnant le cœur de ſes ſujets, qu'un Souverain gagne le cœur de *Tien*. Dans l'*Y king*, ſur un des traits du Symbole nommé *Ta yeou*, on lit ces paroles : *Dès que Tien le protége, il eſt heureux, tout tourne à ſon avantage.* Confucius commentant ce texte, dit : *Quel eſt celui que Tien protége, ſi ce n'eſt celui qui s'attire ſa protection par ſon reſpect & ſa ſoumiſſion ? Quel eſt celui que les hommes aident, ſi ce n'eſt celui qui ſe les attache par ſa droiture & ſon équité ?* Les premieres des années nommées *Yuen yeou*, lorſque l'Empereur *Tché tſong* & l'Impératrice mere gouvernoient, on vit venir de tous côtez les Nations voiſines, ſe ranger à l'envi ſous leur Empire, c'eſt que tout le monde étoit inſtruit que ceux qui gouvernoient alors, ne ſe propoſoient autre choſe, que de remplir les vûës de *Tien*. *Sou ché* parlant du ſuccès de ces heureux tems, & en expoſant la cau-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 628 sur 741

ſe, emprunte les termes de Confucius, & dit du Prince & de la Princeſſe : Ils avoient (à l'égard des hommes) la droiture & l'équité même. Ils avoient (à l'égard de *Tien*) la plus reſpectueuſe ſoumiſſion. Mais à quel prix croyez-vous qu'on puiſſe obtenir ces éloges ? Il faut dans toutes les affaires, & dans toutes les occaſions, s'efforcer de bien répondre aux deſſeins de *Tien*, & chercher ſincerement le bien des peuples. Nous avons en votre perſonne un Prince naturellement plein de bonté, & qui d'ailleurs eſt fort attentif & fort appliqué. Il ſemble que ſous votre regne, nous devrions voir revenir les belles années *Yuen yeou*. Cependant ce n'eſt qu'intempéries dans les ſaiſons, que Phénoménes effrayans dans les Aſtres. A la Cour & dans vos armées, vos plus zélez Officiers ſont en allarme. En Province, dans les Villes, & à la Campagne, vos peuples ſouffrent & gémiſſent. Cela me fait craindre je vous l'avouë, que vous n'uſiez intérieurement de quelque réſerve, & que vous ne cherchiez pas bien encore, autant qu'il dépend de vous, à gagner le cœur des hommes, & par-là celui de *Tien*, &c.

Dans le reſte du diſcours qui eſt fort long, il indique divers défauts du Gouvernement. Sur la fin il rappelle le texte de l'*Y king*, & aſſure ſon Prince, que s'il remédie de ſon mieux à ces maux, *Tien* & les hommes l'aideront, & que ſon regne ne le cédera point aux belles années *Yuen yeou*. Il conclut par ces paroles : mon zéle eſt pur & ſincére ; mais il a rendu mes expreſſions trop hardies : je le ſens, je le reconnois, & j'en attends le châtiment avec ſoumiſſion.

Sur ce Diſcours, l'Empereur *Cang hi*, dit : Il induit le Prince à toucher *Tien*, en gagnant le cœur des hommes. Il réduit tout pour la pratique à une équité parfaite, & à une inviolable droiture. Cela s'appelle s'y bien prendre pour former un Souverain.

EXTRAITS
D'UNE COMPILATION
FAITE SOUS LA DYNASTIE *MING*

Par un Lettré célébre de cette Dynaſtie nommé
TANG KING TCHUEN.

Un Auteur parlant du jeu des Echecs, qui eſt le beau jeu de la Chine, dit ce qui ſuit.

QUELQUES gens ont dit que le jeu des Echecs venoit de l'Empereur *Yao*, & que ce Prince l'avoit inventé pour inſtruire ſon fils dans l'art de gouverner les peuples, & de faire la guerre : mais rien de moins vrai-ſemblable. Le grand art de *Yao* conſiſtoit dans la pratique continuelle des cinq vertus principales, dont l'exercice lui étoit auſſi familier, que l'eſt à tous les hommes l'uſage des pieds & des mains. Ce fut la vertu & non les armes, qu'il employa pour réduire les peuples les plus barbares.

L'art de la guerre, dont le jeu des Echecs eſt comme une image, eſt l'art de ſe nuire les uns aux autres. *Yao* étoit bien éloigné de donner à ſon fils de pareilles leçons. Le jeu des Echecs n'a ſans doute commencé que depuis ces tems malheureux, où tout l'Empire fut déſolé par les guerres. C'eſt une invention très-peu digne du grand *Yao*.

D'un autre Auteur qui s'éléve contre l'acharnement à ce jeu.

UN homme qui a le cœur bien placé, doit avoir honte à un certain âge de n'avoir ni réputation, ni mérite. Pour s'épargner cette confuſion, il s'applique dès ſa jeuneſſe, & fait des efforts continuels : a-t-il réuſſi, & obtenu les degrez qu'il ſe propoſoit pour fin de ſon travail ? bien loin de ſe relâcher, la crainte où il eſt que la ſuite ne réponde pas aux commencemens, lui fait redoubler ſon application. C'eſt ainſi qu'en ont uſé tant de grands hommes des ſiécles paſſez : ils ont perſévéré avec une conſtance invincible, dans l'étude de nos *King*, juſques dans un âge trés-avancé. Par ce moyen les uns ont toûjours vécu dans l'honneur : les autres après bien des années de travail, en ont enfin recüeilli les fruits, & ſont parvenus aux premiers emplois.

Dans notre ſiécle, hélas ! combien de gens laiſſant là l'étude des *King*, ſe font une occupation des Echecs ; on s'y livre avec un ſi grand acharnement, qu'on néglige tout le reſte, même le boire & le manger. Le jour vient-il à manquer ? on fait allumer les chandelles. L'on continuë ; & quelquefois le jour revient, qu'on n'a pas fini. On épuiſe à cet amuſement le corps & l'eſprit, ſans penſer à rien autre choſe. A-t-on des affaires ? On les néglige. Vient-il des hôtes ? On les éconduit. Vous n'obtiendriez pas de ces joüeurs, que pour le plus grand repas de cérémonie, ou pour la plus ſolemnelle & la plus exquiſe muſique, ils interrompiſſent leurs combats frivoles. Enfin, à ce jeu, comme à tout autre, on peut perdre juſqu'à ſes habits : du moins on ſe trouble, on ſe chagrine, on s'irrite ; & pourquoi ? Pour demeurer maître d'un champ de bataille, qui dans le fonds n'eſt qu'une planche, & pour remporter une eſpéce de victoire, par laquelle jamais vainqueur n'a obtenu ni titres, ni appointemens, ni terres.

Il y a de l'habileté, je le veux croire ; mais c'eſt une habileté également inutile à l'Etat en général, & aux familles en particulier. Ce chemin n'aboutit à rien. Car ſi j'examine à fonds ce jeu par rapport à l'art de la guerre, je n'y trouve point de conformité avec les leçons que nous en ont laiſſé les plus fameux maîtres. Si je l'examine par rapport au Gouvernement Civil, j'y reconnois encore moins les maximes de nos ſages. L'habileté de ce jeu conſiſte à ſurprendre ſon adverſaire, à lui tendre des embuches, à profiter des fautes qu'il fait. Eſt-ce ainſi qu'on inſpire la bonne foi, & la droiture ? Piller, tuer, & d'autres termes ſemblables, ſont le langage de ces joüeurs. Eſt-ce ainſi que l'on inſpire la bonté & la clémence ? Enfin, le moins qu'on puiſſe dire de ce jeu, comme des autres, c'eſt que cet amuſement frivole, détourne des occupations utiles. C'eſt comme ſi vous éleviez un morceau de bois ou une pierre, pour vous amuſer à fraper deſſus, ou à vous eſcrimer contre : je n'y mets pas de différence.

Tout homme ſage, s'il eſt particulier, doit s'occuper de ſon domeſtique, pour bien pourvoir aux beſoins de ſa famille : s'il eſt à la Cour & au ſervice de ſon Prince, ſon attention doit être de donner des preuves de ſon zéle. Il doit ſouvent négliger pour cela juſqu'à ſes beſoins particuliers. Combien doit-il être plus éloigné de s'amuſer au jeu des Echecs ? Ces maximes, qui ſont de tous les tems, ne furent jamais plus de ſaiſon qu'aujourd'hui : c'eſt une nouvelle Dynaſtie qui commence. L'Empire ſe reſſent encore des troubles paſſez. La principale occupation de notre grand

Empereur

Empereur eſt de chercher de grands Capitaines, & de bons Miniſtres. Pour peu qu'il trouve un homme capable, il lui donne de l'emploi, & le met en état de parvenir à la plus haute fortune. Cela devroit animer quiconque a un peu de cœur : au lieu de perdre ſes forces & ſon tems en de vains amuſemens, chacun devroit s'efforcer de ſervir l'Etat, & de mériter par-là une place dans l'hiſtoire. Voilà ce qui peut picquer un cœur bien placé.

Une inutile habileté vous fait gagner aux Echecs, & vous rend maître de l'Echiquier. Quelle comparaiſon entre ce pueril avantage, & les titres, les terres, & les appointemens, dont l'Empereur, ſi vous vouliez, récompenſeroit vos ſervices ! Lequel vaut mieux, à votre avis, ou de promener ſur un Echiquier pluſieurs méchans morceaux de bois, ou de commander pluſieurs mille hommes? Quel gain pouvez-vous faire aux Echecs, comparable à l'honneur & au profit d'une grande Charge? Si tel avoit donné à l'étude de nos *King* le tems qu'il a perdu à ce jeu, il ſeroit aujourd'hui un autre *Yen tſe* (*a*). Si tel autre également entêté de ce jeu frivole, au lieu d'y perdre ſon tems, étoit entré dans le Gouvernement, nous aurions en lui un *Leang ping* (*b*). Enfin, ſi tel avoit autant fatigué dans le commerce, qu'il a fait au jeu; ſes richeſſes égaleroient celles d'*Y nu* *. Du moins s'il avoit changé cet amuſement en un continuel exercice des armes, il auroit pû par ce moyen là ſe rendre utile à l'Etat. Qu'il y a loin de ce qu'ils ſont ces joüeurs, à ce qu'ils pouvoient être !

* Le Creſus de la Chine.

DES PRINCES SOUVERAINS.

YUE' YUEN rapporte que *Pin kong*, Roi de *Tſin* demanda un jour à *Se kuang* quelles devoient être les qualitez d'un Souverain; & que *Se kuang* répondit :

Un Souverain doit être pur & tranquille, tant au dedans de lui-même, qu'au dehors; il doit avoir pour ſes peuples un amour de pere; faire toutes les diligences poſſibles, pour ne mettre en place que des gens vertueux & éclairez; avoir une attention continuelle à ce qui ſe paſſe dans l'Univers (*c*); il doit éviter de donner trop de liberté aux abus du ſiécle où il vit, & de ſe rendre trop dépendant de ſes favoris ou de ſes Miniſtres. Il fait un rang à part; il le doit tenir & de-là étendre ſes vûës le plus loin qu'il peut; ſur-tout examiner avec ſoin, & peſer avec équité les ſervices qu'on lui rend, afin de n'en point laiſſer ſans une récompenſe proportionnée. Voilà l'idée que je me ſuis formée d'un Prince.

SUEN OUANG, Roi de *Tſi* demanda un jour à *Yun ouen*, quelle eſt la regle la plus eſſentielle que doive ſuivre un Souverain. *Yun ouen* répondit : la principale, à mon ſens, eſt d'agir peu & toujours ſans empreſſement. Un Prince qui n'ordonne point trop de choſes, eſt obéi dans tout ce qu'il ordonne. Quand il y a peu de Loix, on les garde mieux, & cela épargne aux ſujets beaucoup de fautes. Laiſſer un peu le monde au large, & compatir à la foibleſſe de ceux qu'on gouverne, ce ſont des maximes d'une vraie ſageſſe & d'une éminente vertu. Le Prince parfait n'agit preſque point, & tout ſon Etat eſt dans l'ordre. C'eſt l'idée que le *Chi king* & le *Chu king* nous en donnent.

* Anciens Livres Chinois.

(*a*) Le plus fameux Diſciple de Confucius pour la vertu.

(*b*) Nom d'un Miniſtre d'Etat eſtimé.

(*c*) Le Chinois dit *Tien hia*, mot à mot, ſous le Ciel. Les Chinois le plus communément n'entendent que leur Empire.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 632 sur 741

L'Empereur *Tching vang* donnant à *Pekiu* la Principauté de *Lou*, le fit venir en ſa préſence, & lui fit l'inſtruction ſuivante. *Vous voilà Prince*, lui dit-il; *mais ſçavez-vous les devoirs & les maximes d'un Prince?* En voici une de la derniere importance. D'un côté il lui faut de la majeſté, pour tenir dans le reſpect ceux au-deſſus de qui ſon rang l'éleve. D'un autre côté il faut dans les Sujets de la liberté à donner à propos des avis aux Princes, cela peut lui épargner bien des fautes. Pour concilier ces deux choſes; admettez avec facilité les remontrances; écoutez-les; liſez-les tranquillement. Ne rebutez, ni ne menacez jamais ceux qui les font; mais auſſi ne vous y rendez pas trop facilement: peſez-en bien les paroles, pour en tirer avec choix ce qu'il y aura d'utile; le tout avec gravité, pour qu'on ne vous perde pas le reſpect; mais en même tems avec douceur, pour gagner le cœur de vos Officiers. Voilà ce que j'appelle ſçavoir regner.

DES MINISTRES D'ESTAT, ET DES GENERAUX D'ARMÉE.

* Il vivoit ſous la Dynaſtie *Tang*.

IL y a eû de tout tems, dit *Li te* yn*, une grande différence entre le Prince & ſon Miniſtre. Celui-ci a toûjours été au-deſſous de celui-là; mais anciennement il n'y avoit pas de l'un à l'autre cette énorme diſtance qu'on voit aujourd'hui. Si nous remontons juſqu'aux trois fameuſes Dynaſties, nous y trouvons des Miniſtres, à qui jamais le Prince n'envoyoit ordre de venir chez lui. *Tching tang* avoit cet égard pour *Y yn*; *Kao tſong* pour *Fou yué*; *Vou vang*, pour *Tchao kong*. Ces Princes traittoient dabord ces Sages, ou comme des amis, ou comme des Maîtres; puis ils les traittoient en Miniſtres.

Dans l'Antiquité moins reculée, les choſes changerent, mais ce changement après tout ne fut pas extrême. Les Princes traittoient encore avec civilité leurs Miniſtres: il y avoit pour cela des cérémonies réglées qui s'obſervoient. Ce que nous liſons de *Kien tchin* & de *Pi kong* dans le *Chu king*; ce que le *Chi king* rapporte de *Chin pé*, de *Tchong chan fou*, & de quelques autres, nous fait connoître qu'en ces tems-là les Miniſtres étoient encore ſur un bon pied. Dans ces anciens tems, le Prince & les Miniſtres étoient comme la tête & le bras du même corps, comme le pere & le fils, ou comme les freres dans une même famille. Tous leurs ſoins & tous leurs ſecrets étoient communs. Ils étoient également ſenſibles aux maux & aux avantages de l'Etat; & certainement s'il y a une voie ſûre & facile à un Souverain, pour réüſſir dans les plus grandes entrepriſes, & pour ſe diſtinguer du commun des Princes; c'eſt d'en uſer ainſi avec un Premier Miniſtre dont il a fait choix.

C'eſt proprement ſous *Tſin chi hoang*, que s'eſt perduë cette utile & loüable coûtume. Il voulut ſeul être reſpecté: bien loin de faire auſſi reſpecter les premiers Miniſtres, il ſe fit comme une maxime de les traitter avec hauteur. Il alla juſqu'à les faire juger comme des criminels, & les faire mourir dans les ſupplices: choſe inouie avant ce Prince! Sous lui les Miniſtres ſe virent comme confondus avec les Officiers du plus bas ordre: il les traitta toûjours avec fierté. Mais ſi l'on ceſſa de voir dans le Prince ces manieres honnêtes & obligeantes, dont uſoient nos anciens Rois envers leurs Miniſtres,

par eſtime pour la ſageſſe & pour la vertu; on ne vit plus guéres auſſi dans les Miniſtres le même attachement & le même zele.

Dans cet éloignement comme infini où les tenoit la fierté du Prince, ils ne voyoient en lui qu'un Maître redoutable, qu'ils n'oſoient aimer. Ils portoient encore le nom de Miniſtres : mais la frayeur continuelle où ils vivoient, & le ſoin de pourvoir à leur ſûreté, ne leur laiſſoit plus la liberté néceſſaire pour en bien remplir les devoirs. On vit *Li ſé* le matin être fait Miniſtre; & le ſoir du même jour, pour une parole qui déplut au Prince, perdre la vie dans les ſupplices. Qui n'auroit tremblé après cet exemple? Auſſi ceux qui étoient dans les emplois, en touchoient les appointemens, s'étudioient à ne pas déplaire (fallût-il pour cela tromper le Prince) & s'embarraſſoient peu du reſte.

Sous la Dynaſtie *Han*, du tems du regne de *Kao tſou*, Prince d'ailleurs d'un grand mérite, on vit *Siao ho* Miniſtre d'Etat mis aux fers. Sous *Ven ti*, Prince qui étoit cependant la bonté même, *Tcheou pou* Miniſtre d'Etat, fut cité aux Tribunaux, pour y être confronté avec un Officier du plus bas étage. *King ti* fit mourir *Tcheou yu* ſon premier Miniſtre. *Vou ti* en fit mourir plus d'un, & dans les regnes ſuivans la même choſe arriva plus d'une fois. Triſtes événemens qu'on peut regarder comme autant de ſuites du méchant exemple de *Tſin chi hoang*!

A la vérité, il s'eſt trouvé depuis quelques Princes bien différens à l'égard de leurs Miniſtres; mais il y a toûjours eu entre l'un & les autres une diſtance ſi énorme, qu'elle rendoit l'accès du Prince trop difficile; & cela ſe ſent encore du malheureux changement, qui commença ſous *Chi hoang*. Comme il n'eſt pas à croire que les Princes ſe déterminent à remettre les choſes ſur le même pied, auſſi grand nombre de gens de mérite, qui ſeroient capables des premiers emplois, s'éloignent au lieu de ſe produire; & ceux qui ont été quelque tems en place, penſent bien-tôt à ſe retirer. Par-là le chemin demeure ouvert à des gens, dont tout le mérite eſt la flatterie; & le commun des Princes s'en accommodent. Le moyen de faire revenir ces heureux regnes, que la ſageſſe & la vertu de nos anciens ont rendus ſi floriſſans & ſi célebres.

Après la mort de *Vou vang* premier Empereur de la Dynaſtie *Tcheou*; *Tching vang* ſon fils étant trop jeune, *Tcheou kong* cadet de *Vou vang*, gouverna pour ſon neveu. *Hong yu*, fameux Lettré de la Dynaſtie *Tang*, propoſe *Tcheou kong* pour modele à ceux qui gouvernoient de ſon tems.

On dit de *Tcheou kong*, qu'étant à table, il lui étoit aſſez ordinaire d'interrompre ſon repas juſqu'à trois fois, pour faire honneur à un Sage, & lui ſervir à manger. Si lorſqu'il étoit aux bains, il y voyoit venir quelques Sages, il n'achevoit point de ſe baigner: il quittoit auſſitôt le bain, pour leur aller faire honneur, & leur accommoder lui-même les cheveux. On le vit, dit-on, en uſer ainſi juſqu'à treize fois en un ſeul jour. Ce qui eſt conſtant, c'eſt que pendant tout le tems qu'il gouverna, ſon ſoin principal & ſon plus grand empreſſement, fut de faire honneur aux Sages. Il n'y avoit alors en place que des gens vertueux & capables. L'artifice & la flatterie n'avoient point de lieu, encore moins le vice ou le crime. Auſſi tout l'Empire étoit tranquille; il n'y avoit pas le moindre trouble. Les plus barbares de nos voiſins étoient volontairement ſoûmis : les Etrangers apportoient exactement leurs Tributs; ce qu'on appelle Rits, Muſique, Judicature, Gouvernement, ces grands reſſorts dont dépend le reglement & le bonheur des Etats, étoient dans leur derniere perfection; & l'on voyoit regner partout l'innocence & la candeur. Il ne paroiſſoit alors ni déréglement dans les ſaiſons, ni monſtres dans la nature : les vents & les pluies étoient reglez; les ani-

maux & les plantes en profitoient: toutes les campagnes étoient fertiles.

Dans ce haut point de gloire & de bonheur, où la ſageſſe de *Tcheou kong* maintenoit l'Empire, jamais ce grand homme ne ſe relâcha de ſon attention à chercher des Sages. Eſt-ce que ces Sages qu'il cherchoit le ſurpaſſoient en ſageſſe? Non ſans doute? Eſt-ce qu'il avoit de la peine à en trouver? Il en avoit en grand nombre dans les emplois. Que pouvoient donc faire quelques-uns de plus? Pourquoi en cherchoit-il encore? C'eſt qu'il craignoit que quelque choſe n'échappât à ſon attention. Il s'étoit chargé pour ſon neveu de rendre l'Empire heureux; il ne vouloit rien avoir à ſe reprocher.

Hong yu fait enſuite une oppoſition de ſon tems avec celui de *Tcheou kong*. Je ne la traduis pas, parce qu'il ne fait que répéter les mêmes termes, en y ajoûtant une négation. Ces répétitions ont leur grace dans la Langue Chinoiſe; mais elle n'en auroient aucune dans notre Langue. Il conclut qu'on a plus beſoin que n'avoit *Tcheou kong*, de chercher des Sages, pour les avancer. Il exhorte ceux qui gouvernent à imiter en ce point l'attention de *Tcheou kong*.

Que les Miniſtres, & les Officiers de Guerre, lorſqu'il s'agit du bien de l'Etat, doivent oublier toute injure & toute inimitié particuliere.

SIAO HO & TSAO TSAN tous deux gens d'un grand mérite, conçurent de la jalouſie l'un contre l'autre, & vécurent toûjours aſſez mal enſemble. *Siao ho* avoit pris le deſſus. Il étoit Premier Miniſtre, & *Tſao tſan* s'étoit retiré. *Siao ho* tomba dangereuſement malade. L'Empereur lui demanda ſur qui il jugeoit qu'on dût jetter les yeux, pour le remplacer, en cas de mort. *Siao ho* répondit ſans héſiter! *Tſao tſan* eſt ſans contredit le plus capable de cet emploi; il ne faut point penſer à d'autres. *Tſao tſan* connoiſſoit ſi bien *Siao ho*, que ſur la nouvelle de ſa maladie, il avoit pris congé de ſa famille, & avoit tout préparé pour ſe rendre à la Cour, tant il étoit perſuadé que *Siao ho* le propoſeroit, quoiqu'ils fuſſent mal enſemble. En effet *Siao ho* mourut. *Tſao tſan* lui ſucceda, ſuivit ſes vûës & ſes Mémoires, & maintint les choſes ſur un bon pied. Cette conduite fut fort remarquée, & louée de tout le monde: le peuple même fit ſur cela des chanſons.

Kuo tſey & *Li kuang pi*, tous deux Officiers de guerre, & tous deux naturellement fiers, vivoient mal enſemble, & pouvoient paſſer pour ennemis. Vint la révolte de *Ngan lou chan*: *Tſey*, malgré ſa fierté naturelle, & ſon averſion pour *Kuang pi*, va le trouver le premier, le prie les larmes aux yeux, de lui aider à ſauver l'Etat, lui donne un détachement de ſon armée, écrit en Cour pour qu'on l'avance, & qu'on le lui donne en ſecond contre les Rébelles. La Cour y conſentit. Les rébelles furent battus. *Kuo tſey* mourut peu après. *Li kuang pi* eut en ſa place le Commandement des Troupes du Nord, & ne changea pas la moindre choſe à ce qu'avoit établi *Kuo tſey*.

En tout état, les gens d'une capacité extraordinaire ne ſe trouvent que rarement: mais ſur-tout rien n'eſt moins commun qu'un excellent Général d'Armée. Ce n'eſt pas qu'il manque de gens qui ayent du talent pour la guerre; mais c'eſt qu'on ne les connoît que par occaſion. Ce fut la révolte de *Ngan lou chan*, qui fournit à *Kuo tſey* & à *Li kuang pi* le moyen de ſe faire connoître en ſauvant l'Etat. Ce fut dans la guerre de *Leao tong*, que

que *Tchin tcho* parut ce qu'il étoit, très-habile Général.

* C'eſt un Auteur de la Dynaſtie *Song* qui parle.

Quoi que dans* ces derniers tems, les occaſions n'ayent pas manqué ; déja bien des regnes ſe ſont écoulez, ſans qu'on ait vû un Général de réputation. Autrefois on voyoit juſqu'à de ſimples Soldats, même des Eſclaves, devenir de grands Capitaines. Aujourd'hui la Cour & l'Empire entier n'en fourniſſent pas un ſeul. D'où vient cela? Ne ſeroit-ce point que les Officiers de guerre ſont trop à l'étroit, & qu'on leur fournit trop peu? Ne ſeroit-ce point auſſi qu'on les gêne trop? Le Roi de *Tchao* fit *Li mou* Géneral ſur les frontieres. Mais il le mit au large pour la dépenſe. Non-ſeulement il avoit de quoi bien payer & entretenir ſes Troupes, mais de quoi donner au-de-là des gratifications & des récompenſes. Auſſi *Li mou*, fit-il des merveilles: Pour moi, je crois que ſi l'on épargnoit moins la dépenſe, & ſi les Officiers moins gênez n'avoient à répondre que du ſuccès de leur commiſſion ; bientôt il y auroit de bons Généraux.

Il y a de certains braves, dit *Li te yu*, dont les Princes peuvent tirer de grands avantages: mais on ne les gouverne pas, comme le commun des hommes. Quand un Prince veut s'en ſervir, il doit ſurtout obſerver deux choſes, l'une de les traitter un peu cavalierement ; l'autre de ſe les attacher par des bienfaits. S'il a trop d'égard pour eux, ils deviennent fiers, & ſe font valoir. Dès-lors il eſt dangereux de les employer. Si au lieu de bienfaits réels, ils ne reçoivent de la part du Prince, que des honneurs de cérémonie; il eſt rare qu'ils s'en contentent: ils ſe négligent, on n'en tire pas de grands ſervices.

Kao tſou le premier de la Dynaſtie des *Han* eſt de tous nos Empereurs celui qui a le mieux pratiqué ce que je conſeille. Quand le fameux *King pou* demanda à le ſaluer pour lui offrir ſes ſervices, & ſe ranger de ſon parti; *Kao tſou* s'aſſit négligemment ſur un lit, affecta de ſe laver le viſage, & reçut *King pou*, ſans lui faire beaucoup d'accüeil & ſans aucune cérémonie. *King pou* en frémiſſoit de rage intérieurement, & ſe repentant du parti qu'il avoit pris, il penſoit à ſe tuer. Il ſort cependant ſans rien dire. En ſortant, il fut conduit, ſuivant les ordres que le Prince avoit donnez, dans une belle & grande Maiſon. Là il ſe trouva chaque jour régalé ſplendidement, au milieu d'une foule de gens deſtinez à le ſervir, accompagné par des Officiers de tous les rangs, chargez de lui faire honneur. Voilà *King pou* très-content, & d'autant plus prêt à bien ſervir *Kao tſou*, que celui-ci, dans la réception qu'il lui avoit faite, avoit moins fait paroître d'empreſſement.

Rien de plus important, dit *Sao ſiuen*, que de bien choiſir les Miniſtres & les Généraux d'Armée. Rien auſſi de plus difficile pour un Prince, que de remplir dignement ces Poſtes, & de tirer des talens de ceux qu'il y met, les avantages qu'il a droit d'en attendre. L'embarras après tout eſt beaucoup plus grand par rapport aux gens de guerre; & il croît encore de moitié, ſi ceux qui ſont ſur les rangs, ſont gens qui n'étant que braves, n'ont ni ſageſſe ni vertu. Au regard des premiers Miniſtres, c'eſt pour le Prince une regle aſſez ſûre, d'en uſer avec eux fort honnêtement, & de les traitter ſelon les Rits. Pour les premiers Officiers de guerre, il n'y a pas de regle bien certaine. A l'égard de ceux qu'on connoît également ſages & braves, vertueux & habiles ; la meilleure eſt d'avoir en eux de la confiance, & de les en bien perſuader. Quant à ceux qui n'ont que de la bravoure & du talent pour la guerre, c'eſt un art que de ſçavoir les gagner, & cet art demande certainement beaucoup de prudence & d'attention.

Les ſix eſpeces d'animaux qu'on appelle domeſtiques, étoient autrefois ſauvages de même que les autres. Comme le Tigre & le Léopard déchirent & mordent, le cheval & le bœuf frappent,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 636 sur 741

l'un du pied, l'autre des cornes. Si nos premiers Rois avoient ordonné que ſans diſtinction on s'efforçât de détruire toutes ces eſpeces, nous n'aurions ni chevaux, ni bœufs : leur ſageſſe leur fit diſtinguer, entre ces animaux ſauvages, ceux dont on pouvoit tirer du ſervice, & prendre les moyens convenables pour les dompter & les apprivoiſer. S'ils en uſoient ainſi par rapport aux bêtes, ils le faiſoient à plus forte raiſon par rapport aux hommes. S'ils voyoient quelque talent dans un de leurs ſujets, à moins qu'il ne fût d'une méchanceté plus incorrigible, que n'eſt la férocité d'un tigre ; ils uſoient de tous les moyens poſſibles pour perfectionner ce talent & le rendre utile. Un Prince ne doit pas renoncer aux ſoins de ſe pourvoir de bons Généraux, quelque difficulté qu'il y trouve.

Parmi les Officiers de guerre, il s'en peut trouver, comme j'ai dit, de deux eſpeces : les uns qui ayent autant de vertu & de ſageſſe, que de bravoure & d'habileté. Tels furent *Ouei ho*, & *Tchao tchong Koué*, ſous les *Han* ; * *Li tſing* & *Li tſe*, ſous les *Tang* ; * les autres, qui ne ſoient que braves & habiles dans le métier de la guerre. Tels furent *Han ſing*, *King pou* & *Pong yué*, du tems des *Han* ; *Su ue Ouan tche*, *Heou king tſi*, & *Ching yen ſe*, du tems des *Tang*. Comme ceux de la premiere eſpece ne ſe trouvent pas en grand nombre ; il faut bien, à leur défaut, employer ceux de la ſeconde : & quoi qu'il y ait de l'embarras pour un Prince, il le peut faire avec ſuccès, s'il s'y prend bien. Il faut gagner ces ſortes de gens par des libéralitez, leur parler à cœur ouvert, lorſqu'on leur donne des avis, ſans trop les ménager ; d'un côté augmenter leurs biens & leurs terres, faire qu'il ne leur manque ni régals, ni concerts, ni autre choſe de leur goût ; d'un autre côté les tenir dans le reſpect par une gravité majeſtueuſe. Nos anciens Princes en uſoient ainſi, & ils réüſſiſſoient.

* Nom de différentes Dynaſties Impériales.

Quelque politique moderne dira peut-être que c'eſt uniquement l'eſpérance qui anime les Officiers, qui les rend inventifs, infatigables, & intrépides dans les dangers ; qu'il eſt par conſéquent de la ſageſſe de ne les pas traitter ſi bien par avance, & de les laiſſer attendre la récompenſe, pour les animer à la mériter par leurs ſervices. Je réponds à cela, qu'il n'eſt pas toûjours vrai que l'eſpérance ſoit la ſeule choſe qui anime les Officiers. Parmi ceux qui n'ont que du talent pour la guerre, il s'en trouve encore de deux ſortes : les uns qui ne ſe diſtinguent que du commun, & dont le talent eſt aſſez médiocre : les autres, qui s'élevent bien plus haut, qui ont un talent rare, & une habileté extraordinaire. Les uns & les autres ont communément des inclinations & des vûës proportionnées à leur talent. C'eſt ſur cela, & non ſur une maxime ſouvent fautive, que le Prince ſe doit regler, & les traitter différemment, ſuivant leur différente diſpoſition. On a un cheval excellent d'une vigueur & d'une viteſſe extraordinaire. On le nourrit avec ſoin : tout ce qu'on lui donne à manger eſt bien choiſi : on tient nette ſon écurie : il n'y a pas juſqu'à l'eau où il ſe baigne, qu'on veut être vive & pure. Arrive-t-il quelque cas preſſant ? On fait faire à ce cheval cent lieuës d'une traitte. Il ſent qu'on veut cela de lui, il le fait ſans regimber : ce n'eſt pas l'eſpérance qui l'anime. On ne peut gueres après ſa courſe le mieux panſer, qu'on n'a fait devant.

Au contraire on nourrit un oiſeau de chaſſe. S'il prend un faiſan, on lui donne auſſi-tôt un moineau pour récompenſe ! s'il prend un liévre, on lui donne un rat. Il connoît par-là, qu'on ne lui donnera qu'à proportion qu'il chaſſera bien, il en fait mieux ſon devoir, & prend plus de gibier qu'il ne feroit, s'il n'eſpéroit rien. Les gens d'un talent rare, & qui répondent à leurs talens par de grandes vuës & de nobles projets, je les compare à l'excellent Coureur. Ne leur

pas faire beaucoup de bien par avance, c'eſt comme ſi faiſant jeûner long-tems ce cheval, vous exigiez de lui cent lieuës d'une traitte, ſauf à lui bien donner enſuite à manger. Pour les autres, dont le talent n'eſt que médiocre, & qui conſéquemment ont auſſi le cœur tout autrement diſpoſé; je les compare à l'oiſeau de chaſſe, qui, quand il eſt raſſaſié, ne rend plus de ſervice. C'eſt au Prince à bien étudier les diſpoſitions & les talens, de ceux qu'il employe, pour y proportionner ſa conduite.

Han ſing ne ſe fut pas plûtôt rangé du côté de *Kao ti*, (*a*) que celui-ci le fit Généraliſſime de ſes armées. *King pou*, en ſortant de ſaluer pour la premiere fois ce même Prince, ſe trouva honoré du titre de *Vang*, & fut traitté comme tel. *Pong yué* fut dabord élevé par ce même Prince au rang de Miniſtre. Ces trois hommes cependant n'avoient point encore ſuivi ſon parti. Ils le ſervirent très-bien dans la ſuite, & pouſſerent fortement le parti contraire: mais ils étoient puiſſans & riches des libéralitez de *Kao ti*, lorſque ce parti ſubſiſtoit encore. Ils moururent même avant que les *Han* fuſſent abſolument maîtres de l'Empire. Pourquoi *Kao ti* en uſa-t-il ainſi à leur égard? C'eſt qu'il connoiſſoit leur capacité & leur génie. Il vit bien qu'ils n'étoient pas gens à s'attacher pour peu de choſe, ou à ſe relâcher quand leur fortune ſeroit faite. Il en uſa tout autrement avec *Fan hoei*, *Tun kong*, & *Koan yng*. Prenoient-ils ſur ſes ennemis une Ville? Remportoient-ils quelque leger avantage? A proportion de leurs ſervices, il les élevoit de quelques degrez, & augmentoit leurs appointemens. Ne faiſoient-ils rien? Il les laiſſoit tels qu'ils étoient. De ſorte que quand *Kao ti*, par la mort de ſon ennemi, ſe trouva ſeul maître de tout l'Empire; ces trois hommes comptoient chacun quelques centaines de victoires. Alors *Kao ti* les fit *Heou* (*b*). Pourquoi ce Prince leur donna-t-il pendant long-tems des récompenſes modiques, lui qui dans l'occaſion donnoit avec tant de facilité un Domaine de cent lieuës? C'eſt qu'il les traittoit ſuivant leur portée, qui, de même que leur talent, étoit médiocre. Il les connoiſſoit gens à tout entreprendre, dans l'eſpérance d'être avancez, & capables d'être gâtez par des récompenſes anticipées.

Quand on met une armée ſur pied, le plus ſage parti eſt de lui donner un ſeul Général, qui en diſpoſe à ſon gré, & qui ſoit ſeul chargé du ſuccès. Le meilleur cheval du monde, ſi on lui embarraſſe les jambes, ſera devancé par une mazette. Un homme, fût-il un ſecond *Mong puen*, ſi on lui lie les bras & les jambes, pourra être inſulté par une femme. De même gêner un Général, c'eſt mettre obſtacle à ſes ſuccès, & s'ôter le droit de juger qu'il ſoit capable de rien de grand. On gêne un Général en trois manieres. La premiere, eſt de l'aſtreindre aux ordres de la Cour. La ſeconde, de diviſer l'armée, & de nommer deux Généraux d'une égale autorité. La troiſiéme, de donner pour Inſpecteurs & pour Conſeillers, des perſonnes ſans autorité ſur les troupes, & d'aſſujettir néanmoins le Général à ſuivre leur avis & leur direction. Dans le premier cas, le Général, à proprement parler, n'eſt plus Général: c'eſt un reſſort dont l'action dépend d'une Puiſſance aſſez éloignée; d'où il arrive qu'agiſſant trop tard, c'eſt preſque toûjours ſans ſuccès. Dans le ſecond & troiſiéme cas, tout aboutit communément à ce qu'on s'en revient ſans avoir rien fait. Car, outre qu'il naît des ſoupçons & des défiances, la ſeule diverſité d'idées & de ſentimens, tient en ſuſpens, fait perdre le tems & l'occaſion.

Cependant, de l'aveu de tout le mon-

(*a*) C'eſt le même qu'on appelle auſſi *Kaotſou* premier Empereur de la Dynaſtie *Han*.

(*b*) Nom de dignité, comme ſeroit celle de Comte ou de Marquis.

de, deux choſes principalement peuvent rendre un Général redoutable à l'ennemi ; une extrême activité, & un caractere déciſif : par ſon activité, il eſt toûjours en état de ſoutenir ou d'attaquer : par ſon eſprit déciſif, il ſçait prendre ſon parti, dès que l'occaſion ſe préſente. Ne vaut-il donc pas bien mieux laiſſer libre un Général, que de le gêner ainſi ? Le proverbe dit fort bien : pluſieurs Bergers pour un troupeau, ne ſervent qu'à l'inquieter : qu'un ſeul Berger le conduiſe, il marchera ſans ſe débander. Anciennement le Prince lorſqu'il nommoit un Général, lui diſoit, en touchant de la main ſon Char : Allez, vous voilà chargé de mes troupes hors de la Cour, c'eſt à vous ſeul de les commander. *Suen vang* ayant fait *Sun tſe* Général de ſes armées, fit mourir *Ki*, quoiqu'il l'aimât fort, pour avoir voulu troubler *Sun tſe* dans l'exercice de ſa Charge. Le Roi de *Ouei*, pour ſoutenir *Yang tſin* qui commandoit ſes troupes, ſacrifia le plus grand favori qu'il eut. Quelle autorité ne donna point *Kao tſou* à *Hoai yn*, & à ſes autres Généraux ? S'il s'étoit aviſé de les géner, jamais il n'eût détruit le parti contraire, ni poſſedé l'Empire en paix.

Les Rois de *Yen* & de *Tchao* en uſerent autrement. L'un gêna *Lo y* par *Ki kié*. L'autre, ſur l'avis de *Tchao ko*, négligea celui de *Li mou*. Il en coûta cher à ces deux Princes. Le meilleur parti eſt donc, à mon ſens, que le Prince qui veut réuſſir, laiſſe toute liberté à ſon Général, & ſe réſerve uniquement à juger de ſes ſervices ; que tous les Officiers des troupes ſçachent bien qu'ils ont audeſſus d'eux un ſeul Général qu'ils doivent ſuivre ; & que ce Général ſçache également qu'il a audeſſus de lui un Prince. Le gêner de maniere ou d'autre, c'eſt empêcher qu'il ne réuſſiſſe : c'eſt lui ôter, s'il réuſſit, une partie de ſa gloire : cependant, s'il ne réuſſit pas, on lui attribuë toute la faute. A qui cette condition pourra-t-elle plaire ?

Il faut dans un Général une grande bravoure & une grande capacité, qui le faiſant eſtimer & reſpecter, lui rende Officiers & Soldats parfaitement ſoumis. Mais il faudroit auſſi pour bien faire, qu'il ſçût par ſa bonté gagner leurs cœurs. Quand le Général a tout cela, une armée eſt alors un corps, dont tous les membres font naturellement effort pour ſauver la tête : ou bien c'eſt une famille, dont le Général eſt le pere, les Officiers ſont autant de freres qu'une commune inclination fait agir. Alors, point de danger qui l'arrête, point de difficulté qu'il ne ſurmonte : le ſuccès lui eſt comme aſſuré en tout ce qu'il entreprend. Mais auſſi faut-il avoüer que d'en venir là, ce n'eſt pas pour un Général l'affaire d'un jour. Il y en a peu de ſemblables. Tels ont été cependant divers grands hommes des tems paſſez. Tel étoit, par exemple, *Yang tſin* Général de l'armée de *Tſi*. Tout Général qu'il étoit, s'agiſſoit-il de loger ſes gens, de les pourvoir d'eau, de leur préparer les vivres ? Souvent il mettoit le premier la main à l'œuvre ; tantôt pour creuſer un puits, ou faire un fourneau ; tantôt pour élever des baraques. Quelqu'un avoit-il beſoin de remedes ? Il les lui portoit lui-même. Enfin il vivoit comme les Soldats : auſſi vouloit-il que chacun fût alerte & brave : s'il en voyoit parmi eux de lâches ou de pareſſeux, il leur donnoit ſeulement trois jours de repit, au bout deſquels, s'ils ne changeoient, il les caſſoit ſans rémiſſion. Il arrivoit de-là, que tous ſes Soldats, même les malades, non ſeulement étoient toûjours prêts, mais toûjours ardens à combattre. Bien-tôt les troupes de *Yen* & de *Tſin*, qui de concert attaquoient *Tſi*, penſerent à ſe retirer, & *Tſi*, demeura paiſible.

Tel étoit encore dans le Royaume de *Hoei*, le fameux *Ou ki* ; ayant été fait Général de l'armée, il mangeoit ſans façon avec le moindre Officier, & même

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 639 sur 741

me avec le ſimple ſoldat. Falloit-il dormir? Il ne faiſoit pas même étendre une toile. Il vivoit comme les Soldats ; & ce qu'il avoit de plus qu'eux, il le partageoit avec les premiers venus. Auſſi ſes gens, fuſſent-ils accablez (*a*) de maladies, ſe faiſoient un plaiſir d'aller combattre : ſi bien que *Tſing*, ſous qui tout plioit alors, n'oſa jamais attaquer *Ou ki*. Pourquoi au reſte croyez-vous, que *Yang tſin* & *Ou ki* en uſoient ainſi? C'eſt qu'ils étoient perſuadez, que, pour tirer des Officiers & des Soldats tout ce qu'ils ſont capables de faire, il faut ſe les attacher ; & que pour en venir à bout, le moyen le plus infaillible, eſt d'être bon à leur égard & bienfaiſant. Si un Général n'a que des troupes ramaſſées du ſoir au matin, deſquelles il n'eſt ni connu, ni aimé ; il arrive communément, que quand il en faut venir aux mains, ces troupes n'ont pas plûtôt apperçû les Etendarts déployez, ou entendu le bruit des Tambours, qu'elles ſe troublent & ſe débandent.

Hang ſing à la tête d'une armée ſemblable, remporta une victoire : mais il avoit eu ſoin de prendre un poſte, où il avoit à dos une riviere large & profonde. Quelques Officiers après la bataille, s'entretenant avec le Général, lui dirent : juſqu'ici on nous a donné pour regle de bien camper, d'avoir à dos & à la droite quelques montagnes ou hauteurs ; à gauche & devant des eaux. Vous en avez uſé tout autrement, & cependant nous voilà vainqueurs. La regle ne vaut donc rien? Elle eſt fort bonne, reprit *Han ſing*, & communément on doit la ſuivre : mais elle n'en détruit pas une autre que vous avez pû voir auſſi dans les Livres. Il ne faut quelquefois pour nous ſauver, qu'un grand danger de périr. Mon armée n'eſt pas compoſée de troupes aguérries, que j'aie formées de longue main, & qui me ſoient attachées ; ce ſont des troupes ramaſſées. Dans la néceſſité où l'on s'eſt vû de vaincre ou bien de périr, chacun a combattu pour ſa vie. Elles auroient apparemment lâché le pied, ſi je les avois autrement poſtées.

Han ſing, tout *Han ſing* qu'il étoit, n'eſpéroit rien que par force d'une armée qu'il n'avoit pas eu le tems de s'attacher. Que pourra s'en promettre un autre? *Mong chu*, *Hoei chang*, & tant d'autres en ont toûjours jugé de même. Généralement eſtimez des Officiers & des Soldats pour leur capacité & leur bravoure, ils jugerent encore néceſſaire de ſe les attacher par leurs bienfaits. C'eſt par-là qu'ils ont réüſſi. Aujourd'hui (*b*) non ſeulement on met du ſoir au matin à la tête d'une armée un Officier qui ne connoît point les troupes, & qui n'en eſt guéres plus connu ; mais encore ſi ce Général ſuivant la méthode de ces grands hommes du tems paſſé, s'applique à gagner ſes gens, au lieu de lui en ſçavoir gré, on le rend ſuſpect au Prince : cela étant, le moyen d'avoir de grands Généraux, & d'en tirer de grands ſervices?

DE LA POLITIQUE.

IL faut diſtinguer, dit *Lieou* (*c*) *hiang*, deux ſortes de Politiques : l'une qui n'a rien que d'honnête & de bon : l'autre qui eſt baſſe & blâmable. La premiere a principalement en vûë le bien des peuples : l'autre cherche à ſe procurer quelque avantage particulier, ou à ſatisfaire quelque paſſion. La premiere agit toû-

(*a*) Les Chinois diſent mot-à-mot, fuſſent-ils malades juſqu'à ne pouvoir avaler rien que de liquide.

(*b*) Celui qui parle, eſt un Auteur qui vivoit ſous la Dynaſtie des *Song*.

(*c*) Il vivoit ſous la Dynaſtie des *Han*.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 640 sur 741

jours avec droiture & ſincérité : l'autre employe fort fréquemment la fourberie & le menſonge. C'eſt ſur cette regle, que le ſage Empereur *Yao* examinant treize de ſes Officiers, en retint neuf qu'il employa, & en rejetta quatre qu'il fit mourir. C'eſt le ſort ordinaire du fourbe de ſe perdre enfin lui-même, & de mourir ſans poſtérité; au lieu que l'homme droit & ſincere, laiſſe à une nombreuſe poſtérité l'exemple & le ſouvenir de ſa droiture. Voilà donc le premier principe en matiere de politique: ſe propoſer le bien de l'Etat, le chercher par des voies droites; principe dont il n'eſt jamais permis de s'éloigner, fût-ce pour devenir Maître d'un Empire, ou pour aggrandir de beaucoup celui qu'on poſſede.

Outre cette premiere maxime, qui eſt la plus importante, en voici encore quelques autres, qu'un Prince bon Politique ne doit pas non plus négliger. Dans la plus grande proſpérité être modeſte, modéré, ſçavoir céder à propos, penſer aux revers qui peuvent arriver, remedier promptement aux moindres déſordres qu'on apperçoit, veiller ſans ceſſe, dans la crainte de ne pas remplir tous ſes devoirs.

Du tems que *Hoen kong* regnoit dans les Etats de *Tſi*, il y avoit entre les fleuves *Hiang* & *Hoai* deux autres petits Etats, dont l'un ſe nommoit *Kiang*, l'autre *Hoang*. Le Roi de *Tſou* voiſin le plus puiſſant, cherchoit à les envahir. Ils le ſçavoient, & cela leur donnoit pour le Roi de *Tſou* une extrême antipathie. Il arriva que *Hoen kong* Roi de *Tſi*, pour ſoûtenir la maiſon *Tcheou*, qui étoit preſque tombée, s'unit avec divers Princes. Cette ligue ſe traitta dabord à *Yang ko*, & fut enfin concluë à *Koan tze*, où il fut réſolu d'attaquer *Tſou*. Les petits Etats *Kiang* & *Hoang*, ſoit par eſtime pour *Hoen kong*, ſoit par animoſité contre *Tſou*, envoyerent leurs Députez, & demanderent à entrer dans la ligue. La choſe ayant été miſe en délibération, *Hoan tchong* Miniſtre de *Hoen kong*, ſoutint qu'il ne falloit point les admettre. Ces deux Royaumes, dit-il, ſont loin de *Tſi*, voiſins de *Tſou*, & tout-à-fait à ſa bienſéance. Il peut les attaquer ſi bruſquement, qu'il ne vous ſera pas poſſible de les ſauver. Cela ne vous fera pas honneur, & *Tſou* d'ailleurs en deviendra plus puiſſant & plus à craindre. *Hoen kong*, malgré l'avis de ſon Miniſtre, admit *Kiang & Hoang* dans la ligue. Pendant que *Hoan tchong* vécut, il n'en arriva point de mal; il y pourvut avec ſageſſe; mais après ſa mort, *Tſou* envahit auſſi-tôt *Kiang* & *Hoang*. *Hoen kong* ne put les ſauver; il paſſa, quoique ſans raiſon, pour ne l'avoir pas bien voulu, & leur avoir manqué de fidélité. C'eſt ce qui diminua beaucoup la confiance qu'on avoit en ſa droiture, & en ſa bonne politique. Les Princes liguez ſe refroidirent: par-là il devint beaucoup plus foible; & *Tſi* fut bien-tôt hors d'état de ſe ſoutenir lui-même. Le premier principe de ſa décadence fut d'avoir admis dans la ligue les deux petits Etats *Kiang* & *Hoang*. *Hoan tchong*, en bon politique, en prévoyoit les fâcheuſes ſuites. *Hoen kong* auroit dû l'en croire.

Du tems de l'Empereur *Yang vang*, *Tai chou* ſon cadet ſe révolta. Après avoir fait beaucoup de peine à l'Empereur, il ſe retira dans les Etats de *Tchin*. L'Empereur vouloit y pénétrer pour l'y ſurprendre; mais ſon armée étoit trop foible, & ne pouvoit tenter cette expédition elle ſeule. *Tſing* & *Tſin* avoient alors des troupes en campagne. L'Empereur s'adreſſa à ces deux Princes, pour en avoir du ſecours. Le Prince de *Tſing*, qui étoit ſans comparaiſon le plus fort & le plus puiſſant des deux, au lieu de ſecourir l'Empereur, penſa à profiter de ſon embarras. Dès que le Printems fut venu, il vint camper au bord du Fleuve Jaune, & ſerra l'Empereur de ſi près, qu'il penſa le prendre. Alors le petit Prince de *Tſin* ne ſçachant que faire, conſulta *Kou yen* ſon Miniſtre. Prince, lui dit *Kou yen*: il vaut mieux ſoûtenir votre Empereur, que de vous livrer à un Prince qui eſt Tributaire auſſi-bien que vous. Joignez-vous à l'Empereur, outre qu'il

eſt de la juſtice & de votre honneur d'en uſer ainſi, il eſt auſſi de votre intérêt. Les Empereurs traittent bien ceux qui leur ſont ſoûmis; & quand cette regle ne ſeroit pas infaillible: en cette occaſion elle me paroît ſûre.

Le Prince qui avoit juſqu'alors bien vêcu avec *Tſing*, & qui craignoit de ſe broüiller avec lui, avoit peine à ſuivre ce conſeil. Il voulut que ſon Miniſtre l'examinât ſur les *Koua* & ſur l'herbe *Chi*. *Kou yen* le fit, & tout s'étant trouvé favorable, *Tſin* fait avancer ſon aîle gauche, pour joindre l'armée de l'Empereur, & avec ſon aîle droite inveſtit *Ouen*, où étoit le fugitif *Tai chou*. Tout cela ſe fit ſi promptement, que *Tſing* n'y pût mettre obſtacle. A la quatriéme Lune, *Tai chou* fut puni de ſa révolte. Le Prince de *Tſin* vint en Cour ſaluer l'Empereur. Celui-ci le fit manger à ſa table, lui donna les Terres de *Yang fou*, de *Ouen yuen*, & de *San mao*, qui augmenterent ſon Etat de la moitié. Cela mit ce Prince en crédit, ſi bien que trois ans après il engagea pluſieurs autres Princes à venir en Cour avec lui rendre à l'Empereur leurs hommages. L'Empereur lui fit alors préſent d'un arc & d'un carquois garni de fléches, & l'honora du titre de *Pé*. Quand le Prince de *Tſing* eut avis que *Tſin* aidoit l'Empereur, & que *Ouen* étoit inveſti; voilà, dit-il, un trait de *Kou yen*: ô l'habile Politique! En effet, ce fut le conſeil de ce Miniſtre, lequel fit du territoire de *Tſin*, qui étoit très-peu de choſe, un Etat conſidérable.

Yu & *Hou* étoient deux petits Etats d'un aſſez grand Royaume: tous petits qu'ils étoient, ils ſe conſerverent du tems, parce que dans un endroit où ſe joignoient leurs frontieres, il y avoit entre eux & *Tſin* une gorge étroite, qu'il n'étoit pas aiſé de pénétrer. *Hien kong*, Prince de *Tſin* ſouhaittant fort d'abſorber ces deux Etats, en raiſonnoit avec *Siun ſi* ſon Miniſtre, & lui demandoit comment il devoit s'y prendre. Prince, répondit *Siun ſi*, je n'y vois qu'un ſeul moïen; mais je crois qu'il réuſſira, ſi vous le prenez. Cette gorge impénétrable qui met à couvert ces deux Etats, eſt uniquement ſur les terres de *Yu*. Quand vous aurez pris querelle avec *Hou*, envoyez vers *Yu* un Ambaſſadeur, pour lui demander paſſage. Mais il faut, 1°. Que l'Ambaſſadeur ſoit un homme bien choiſi, dont les manieres ſoient engageantes. 2°. Qu'il aille avec un équipage humble & modeſte. 3°. Qu'il porte de votre part un beau préſent, & ſur-tout cette pierre précieuſe d'une groſſeur ſi extraordinaire, & que vous eſtimez tant.

Cette pierre, répondit *Hien kong*, eſt d'un très-grand prix; c'eſt le plus beau, & le plus précieux bijou que j'aye. Si j'étois bien aſſûré d'obtenir à ce prix ce que je prétends, à la bonne heure. Mais ſi le Prince de *Yu*, après avoir reçû mon préſent, ſe mocquoit de moi, & me refuſoit. Ne craignez rien, Prince, reprit *Siun ſi*: Ou l'on vous accordera paſſage, ou votre préſent ne s'acceptera pas; *Yu* n'oſeroit en uſer autrement: s'il vous accorde paſſage, il le recevra; mais en ce cas-là votre préſent ſera bien payé. D'ailleurs, envoyer à *Yu* votre beau bijou, ce n'eſt, à proprement parler, que le tirer de votre cabinet, & le placer pour quelque tems dans une galerie extérieure.

Du moins, dit encore *Hien kong*, la démarche ſera inutile. Le Prince de *Yu* a auprès de ſoi *Kong tchi ki*; il verra où nous viſons, & perſuadera au Prince de refuſer mon préſent. *Kong tchi* voit clair: il eſt vrai, dit *Siun ſi*; mais outre qu'il eſt homme comme un autre, & peut ſe laiſſer tenter du moins une fois: il eſt naturellement moins ferme, que complaiſant, & beaucoup plus jeune que ſon Prince. Sa complaiſance peut faire qu'il ne diſe rien en cette occaſion, ou que peu de choſe: du moins y a-t'il lieu d'eſpérer qu'il n'aura pas la fermeté de faire une oppoſition bien forte. Enfin, quand il la feroit, le Prince plus âgé que lui, & tenté par votre préſent, pourroit bien le recevoir contre l'avis de ſon Miniſtre. Ce

n'eſt pas qu'il faille être fort éclairé pour pénétrer dans nos vûës: mais je connois le Prince de *Yu*: ſes lumieres ſont bornées.

Hien kong ſuivant l'avis de *Siun ſi* envoye l'Ambaſſadeur & le preſent. Le Prince de *Yu* fort content d'une telle Ambaſſade, & encore plus charmé du préſent, ayant pris intérieurement ſon parti, ne laiſſa pas de conſulter *Kong tchi ki*, du moins pour la forme. Prince, lui dit *Kong tchi ki*, rien de plus obligeant, je l'avouë, que ce que vous a dit l'Ambaſſadeur de *Tſin*: ſon préſent d'ailleurs eſt très-riche: mais tout cela dans le fonds eſt dangereux pour votre Etat. Le proverbe dit fort bien: quand les lévres (*a*) ſont rongées, les dents infailliblement ſouffrent du froid. *Yu* & *Hou* ſont deux petits Etats, qui, en ſe ſoutenant bien l'un l'autre, ſont difficiles à entamer; mais le moyen qu'ils ſubſiſtent, s'ils s'abandonnent & ſe trahiſſent. *Hou* perira le premier: mais *Yu* aura dans peu le même ſort.

Le Prince laiſſa dire ſon Miniſtre, reçut le préſent de *Tſin*, & accorda le paſſage. *Hou* fut d'abord envahi, & quatre ans après on tomba ſur *Yu*: *Siun ſi* alla en perſonne à cette expédition contre *Yu*: il ſe ſaiſit du tréſor du Prince: il y reprit le précieux bijou: puis s'en revenant à toute bride, & le préſentant à *Hien kong*: Prince, lui dit-il, reconnoiſſez-vous ce bijou? Me ſuis-je trompé dans mes vûës? Non certainement, répondit *Hien kong*. Voilà mon bijou revenu, & mon cheval eſt bien engraiſſé. L'avis de *Siun ſi* fut ſuivi, & valut à ſon Prince deux Royaumes. L'avis de *Kong tchi ki* fut négligé, & par-là devint inutile. Malgré ce différent ſuccès, voici ma penſée ſur l'un & ſur l'autre. Tous deux furent gens très-éclairez. *Kong tchi ki* fut un Miniſtre ſans reproche. *Siun ſi* l'auroit été dans de plus heureux ſiécles. C'eſt dommage qu'il ſe trouva dans un tems, où l'uſurpation devenuë commune n'avoit preſque plus rien d'odieux.

TSING & (*b*) *Tchao* s'étant broüillez, & ayant aſſemblé chacun ſon Armée, l'on en vint aux mains. *Tchao* perdit la bataille; & *Tſing* vainqueur aſſiégea *Kan tou*. Mais ſes Troupes étant épuiſées de fatigues, il leva peu après le ſiége. Le Roy de *Tchao* étant rentré dans la Capitale, penſoit à envoyer vers ſon ennemi pour traitter d'accommodement, & lui offrir pour cela ſix de ſes Villes. Il prenoit cette réſolution par le conſeil de *Tchao ho*; & c'étoit *Tchao ho* lui-même, qui devoit aller traitter. *Yu king* l'ayant ſçû, va trouver le Prince pour l'en diſſuader. Permettez-moi, Prince, lui dit-il, de vous demander pourquoi *Tſing* a levé le ſiége de *Kan tou*, & s'eſt retiré? Eſt-ce que tout-à-coup il a pris d'autres ſentimens à votre égard, & que pouvant vous détrôner, il vous a épargné par amitié? Ou n'eſt-ce pas plûtôt parce que ſes troupes quoique victorieuſes, ont beaucoup ſouffert? La victoire leur a coûté cher, & je ne doute point que l'état où elles ſe trouvent, ne ſoit la cauſe de cette retraitte. *Tſing* attaque une de vos Villes, ne peut la prendre, ſe retire, & vous travaillant pour lui contre vous-même, vous voulez lui en donner ſix. Il n'a qu'à vous attaquer ainſi les années ſuivantes, & vous n'avez qu'à en uſer auſſi de la ſorte; vous voilà bientôt ſans villes. Le Roy ayant rapporté le tout à *Tchao*; *Yu king*, répondit-il, d'un ton mocqueur, a-t-il meſuré les forces de *Tſing*? Comment ſçait-il s'il s'eſt retiré par pure fatigue? Mais je le veux: ſi en lui refuſant un terrain de peu d'importance, vous le faites revenir l'année prochaine, ce ſera bien autre choſe: vous n'en ſerez pas quitte pour ſi peu. Il faudra peut-être entamer juſqu'au cœur de vo-

(*a*) Le Chinois dit: les dents des machoires ſont bien allongées. En France, avoir les dents longues, c'eſt en certain langage *avoir jeûné*: ſens tout oppoſé au Chinois, qui ſignifie: j'ai beaucoup acquis.

(*b*) Noms de deux Royaumes faiſant partie de l'Empire de la Chine.

tre

tre Royaume. Cedons ce terrain, j'y consens, dit le Roy: mais me répondez-vous, moyennant cela, que *Tsing* ne m'attaquera point les années suivantes? Moi, en répondre, dit *Tchao ho*? Non, je ne le puis; & je l'ose d'autant moins, que les autres Etats voisins, par exemple *Hou* & *Hoei*, ont eu soin de gagner *Tsing* par des cessions considérables. Mais il me paroît important de nous procurer quelque repos, & d'ouvrir le chemin à des traittez. C'est à quoi je m'offrois de travailler. Du reste, comme *Hao* & *Hoei* ont fait depuis du tems leur traitté avec *Tsing*; & que d'ailleurs les six villes que je proposois de lui offrir, ne sont rien en comparaison de ce que ces Etats lui ont cedé, il est à croire qu'il les épargnera plus que nous: ainsi je ne garantis rien pour la suite.

Yu king instruit de tout par le Roy: n'avois-je pas raison, Prince, lui dit-il? *Ho* lui-même reconnoît que si *Tsing* revient, il faudra peut-être entamer jusqu'au cœur de votre Royaume. Il reconnoît en même tems, que ces six Villes cedées, on ne peut répondre que *Tsing* nous laisse en repos. Quel avantage y a-t-il donc à les céder? Que réellement l'année prochaine il revienne; & que pour avoir quelque repos, on lui en cede encore autant; voilà bientôt vos Etats réduits à rien. Si Votre Majesté veut m'en croire, point de repos à ce prix. Quelque vivement que *Tsing* nous attaque, & quelque foiblement que nous nous défendions, ses conquêtes & nos pertes ne sçauroient en un an aller à six Villes. Pourquoi les céder sans coup férir? C'est fortifier notre ennemi, en nous affoiblissant nous-mêmes.

J'ajoûte que c'est augmenter son insatiable cupidité, & l'inviter à revenir. Quand il reviendra, ou vous lui cederez encore du terrain, ou non. Si vous lui en cedez, je l'ai déja dit, vous voilà bientôt Roy sans Royaume. Si vous refusez alors de lui céder ce qu'il voudra, bien loin de vous tenir compte de ce que vous voulez aujourd'hui céder, il se tiendra pour offensé, & vous le fera sentir, s'il peut.

Le Roy étant incertain & flottant entre l'avis de *Yu king* & celui de *Tchao ho*; *Leou ouan*, qui avoit eu une commission vers *Tsing*, revint en Cour. Le Roy lui exposa toute chose, & lui demanda son sentiment. *Leou ouan*, que *Tsing* avoit corrompu, répondit que tout bien considéré, le meilleur parti étoit de céder à *Tsing* ces six Villes. Croyez-moi, Prince, ajoûta-t-il, *Yu king*, qui soutient le contraire, ne regarde les choses que par un côté: *Tsing* est vainqueur, vous le sçavez: chacun applaudit à ses victoires, & recherche son amitié. Si vous l'irritez, les Etats voisins profiteront de sa colere contre vous, ne fût-ce que pour faire leur cour à vos dépens: ils vous attaqueront d'un côté, pendant qu'il vous attaquera de l'autre. Le moyen de résister. Au contraire si vous cedez à *Tsing* ces six Villes, chacun conclura, que vous êtes bien ensemble, & personne ne remuëra. Céder est donc le meilleur. Il n'y a pas à balancer.

Yu king fut averti de tout: aussi-tôt demandant audience, prenez garde, Prince, dit-il: *Leou ouan* est sans doute gagné par *Tsing*. Céder six Villes, c'est, prétend-t-il, adoucir *Tsing*, & tromper sagement les autres Princes: & moi je dis: c'est irriter la cupidité de *Tsing*, & publier votre foiblesse par tout l'Empire. Au reste, si je m'oppose si fortement à la cession qu'on propose, ce n'est pas que je ne sçache qu'il est quelquefois de la sagesse de céder une partie de ses Etats, pour conserver le reste; mais dans la situation où nous sommes, cette conduite ne peut avoir lieu: je soutiens qu'il est contre vos vrais intérêts de céder ces six Villes à *Tsing*: que ne les cedez-vous plûtôt à *Tsi* son ennemi capital? Par-là vous mettrez *Tsi* en état d'attaquer *Tsing* du côté de l'Oüest à peu près à forces égales. *Tsi* acceptera sans héſiter les propositions que vous lui ferez: vous pour-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 644 sur 741

©BIUM

rez tous deux vous vanger de *Tsing*, & tout l'Empire dira que vous êtes habile. Quand *Hou* & *Hoei* verront qu'au lieu de céder comme eux lâchement vos terres à *Tsing*, vous vous êtes mis en état de ne le pas craindre, ils vous regarderont comme un Prince capable qui peut leur devenir néceſſaire: ils vous aideront du moins ſecrettement pour ſecoüer eux-mêmes, s'ils peuvent, le joug de *Tsing*. Ainſi vous vous attachez d'un ſeul coup du moins trois Royaumes. *Tsing* alors changera de ton. Le Roy goûta ce dernier avis. Il envoya *Yu king* lui-même négocier à la Cour de *Tsi*. La négociation réüſſit, & les deſſeins de *Tsing* ſur *Tchao* s'en allerent en fumée: tant il importe à un Prince d'avoir à conſulter dans l'occaſion un homme, qui ſoit en même tems & ſûrement fidele, & bon politique.

DES PRINCES HERITIERS.

TCHANG TSE FANG voyant la Dynaſtie *Han* bien établie, & l'Empire en paix, ſe trouvant d'ailleurs aſſez infirme, tout *Heou* * qu'il étoit, ſe retira, ferma ſa porte à tout le monde, & ne ſortit preſque plus. L'Empereur penſa à dégrader le Prince heritier, pour mettre en ſa place un autre de ſes fils, qu'il avoit eu d'une de ſes ſecondes femmes nommée *Tsi*. Il y avoit bien des oppoſitions à vaincre & des meſures à garder. Ainſi la choſe n'étant pas encore concluë, l'Impératrice chercha quelqu'un qui pût, par ſes conſeils ou autrement, lui aider à conſerver l'Empire à ſon fils. On lui indiqua *Tchang tse fang* comme un homme fort éclairé, & d'ailleurs de grand crédit. La Reine envoya auſſitôt vers lui *Liu tse heou*, & *Kien tching*, pour lui apprendre ce qui ſe paſſoit, & lui demander conſeil dans une occaſion ſi importante au bien de l'Empire.

* Nom de dignité, comme ſeroit Comte, Marquis, &c.

Dans l'état où vous me rapportez que ſont les choſes, dit *Tchang tse fang*, aller haranguer l'Empereur, ce ſeroit peut-être le preſſer de finir l'affaire: du moins ce ſeroit choſe inutile. Mais voici un expédient qui me vient, qu'on peut tenter, & qui peut réuſſir. Car je connois *Kao ti*, il ne veut pas troubler l'Empire. Je connois quatre hommes qui n'ont rien à craindre: il les nomma. Ce ſont quatre vénérables vieillards, ajoûta-t-il, qui voyant le peu de cas qu'on faiſoit des gens de Lettres, ſe ſont retirez à leur campagne, & n'ont jamais voulu prendre d'emploi. Sa Majeſté les connoît de réputation, fait cas de leur intégrité & de leur droiture, & ſçait qu'il n'y a point de tréſors capables de les corrompre. Il faut que le Prince héritier leur écrive d'une maniere humble & modeſte; qu'il leur envoye des chariots, & dépêche vers eux quelque homme intelligent, qui les engage à ſe rendre auprès du Prince. Quand ils ſeront arrivez, il faut que le Prince héritier les traitte comme des hôtes, & qu'il les garde aſſidument auprès de ſa perſonne, en ſorte que l'Empereur s'en apperçoive, & conçoive que ces gens-là, & tous ceux qui leur reſſemblent, ſont attachez à ce Prince.

L'Impératrice eut ſoin de faire tout exécuter à la Lettre. L'arrivée de ces quatre vieillards en attira d'autres: & l'on voyoit tous les jours avec le Prince héritier, grand nombre de perſonnes graves & vénérables par leurs cheveux blancs. L'Empereur qui s'en apperçut, & qui en remarqua ſur-tout quatre, que les autres reſpectoient, leur demanda un jour par occaſion, qui ils étoient? Chacun des quatre ayant dit ſon nom;

comment c'eſt vous, dit l'Empereur, j'ai ſouvent oüi parler de votre mérite: j'ai voulu pluſieurs fois vous mettre en Charge; vous vous êtes opiniâtré à la retraitte: aujourd'hui, ſans qu'on vous recherche, vous voici à la ſuite de mon fils: d'où peut venir ce changement? Nous vous le dirons, Prince, avec franchiſe: car pourquoi le diſſimuler? Nous nous ſommes tenus dans la retraitte, pour ne pas nous expoſer au mépris qu'on faiſoit des gens de Lettres: mais ayant ſçû que votre héritier eſt un Prince d'une piété vraiment filiale, d'une bonté univerſelle, d'une bienveillance particuliere pour les gens de Lettres; un Prince enfin, pour lequel il n'y a point d'homme de mérite & de vertu, qui ne préſentât volontiers ſa tête à couper; nous avons quitté nos campagnes, pour venir paſſer auprès de lui le tems qui nous reſte à vivre. Cela eſt bien, dit l'Empereur, donnez-vous la peine de continuer à bien inſtruire mon héritier. Ces quatre vieillards, après les cérémonies ordinaires, ſe leverent & ſe retirerent. L'Empereur les conduiſant des yeux, fit venir *Tſi* ſa concubine, & lui montrant du doigt ces vieillards, vous ſçavez ce que je voulois faire, lui dit-il, en faveur de votre fils; c'étoit tout de bon. Mais le Prince héritier ayant pour lui ces ſages vieillards, il ne faut pas y penſer. Ainſi réuſſit le Conſeil que *Tchang tſe fang* avoit donné à l'Impératrice, en faveur du Prince héritier.

HOAI fils de l'Empereur *Hoei ti*, & déſigné ſon ſucceſſeur, perdit ſa mere de bonne heure. Quand il fut en âge de pouvoir entrer dans les affaires, *Kia mié* fit à l'Impératrice regnante, un rapport fâcheux de ce jeune Prince. L'Impératrice, qui n'aimoit point le Prince héritier, crut facilement le mal qu'on diſoit de lui: mais comme il n'y avoit pas dequoi le faire dégrader, elle fit ſemblant de ſoupçonner que ce fut un faux rapport. Elle retint long-tems *Kia mié* pour le queſtionner, & partie par artifice, partie par force, elle l'enyvra, & lui fit mettre par écrit d'un tour malin qu'elle ſuggera, le rapport qu'il lui avoit fait: puis elle porta cet écrit à l'Empereur. L'artifice dans le fonds étoit aſſez groſſier, & facile à découvrir: car quel eſt l'homme aſſez étourdi, pour donner librement, en une occaſion pareille, un écrit ſigné de ſa propre main? D'ailleurs, en ſuppoſant que *Kia mié* n'eût pas été forcé à donner cet écrit, on devoit encore examiner, ſi ce qu'il contenoit étoit fondé ſur quelque démarche réelle du Prince héritier, ou ſeulement ſur quelque rapport.

L'Empereur, Prince ſans lumieres, ne fit point ces réfléxions: la plûpart des gens qui étoient alors en place, ne furent pas plus clairvoyans à cet égard. *Fei kou* fut le ſeul qui pénétra le fonds de l'affaire: & ce *Fei kou* par crainte ou par intérêt, négligea de la mettre dans tout ſon jour. *Hoei ti* n'ouvrit point les yeux: le Prince héritier fut dégradé, & mourut ſans avoir pû ſe juſtifier. Eſt-il rien de plus déplorable? Ceci fait voir que quoiqu'en matiere d'affaires, il n'y a guéres de meilleures preuves que les écrits & les ſignatures; ces preuves après tout ne ſont pas entierement infaillibles. L'Hiſtoire nous en fournit d'autres exemples.

YNG TSONG fut à peine monté ſur le Trône, qu'un grand Officier en faveur, voulant perdre *Tſai yang* qu'il haïſſoit, rapporta au nouvel Empereur, que *Tſai yang* avoit fait tout l'imaginable, pour empêcher que *Gin tſong* ne le choiſît pour ſon ſucceſſeur. *Yng tſong* tranſporté de colere contre *Tſai yang*, alloit le perdre: *Ngeou yang* qui étoit en place, l'en empêcha par une remontrance faite à propos.

D'où ſçavez-vous, Prince, lui dit-il, que *Tſai yang* vous a été contraire? Eſt-ce par oüi-dire ſeulement? Ou bien avez-vous de lui quelque écrit qui vous le perſuade? Quand vous en auriez des

preuves par un écrit ſigné de ſa main, je conſeillerois encore à V. M. de n'y pas donner facilement une entiere créance. Les hiſtoires des Dynaſties précédentes nous apprennent que des Eunuques en faveur, ont abuſé plus d'une fois de la crédulité des Princes, pour perdre des gens de bien, par des écritures contrefaites. Combien moins faut-il compter ſur de ſimples bruits & ſur des oüi-dire? *Yng tſong* ſur cette remontrance, s'appaiſa, & négligea l'accuſation.

SOUS un autre regne, *Yuen fou* ennemi de *Tſeou hao*, dans le deſſein de le perdre plus ſûrement, compoſa ſous le nom de *Tſeou hao*, une remontrance inſolente, capable d'irriter extrêmement le Prince, & la fit paſſer à l'Empereur. Sous notre Dynaſtie * même, *Ché kiai* ayant fait des vers à la loüange de *Fou pi*, où il laiſſa échapper quelque raillerie, qui tomboit ſur certain *Hia tſou*; celui-ci, pour ſe venger, dreſſa une jeune eſclave à contrefaire l'écriture de *Ché kiai*. Quand cette eſclave l'eut bien imitée, *Hia tſou* lui fit écrire ſous le nom de *Ché kiai* certaines Lettres, ſuivant leſquelles on eût dit que *Fou pi* & *Ché kiai* tramoient une révolte générale à la Cour & dans les Provinces. Bien en prit à ces deux Grands Hommes d'avoir un Prince éclairé comme *Yng tſong*: ſans cela ils périſſoient par les plus infames ſupplices. Hélas! plus nous avançons, plus le monde ſe corrompt; & ce déteſtable artifice de contrefaire les écritures, devient auſſi plus commun. On en uſe aujourd'hui aſſez ſouvent, juſques dans les affaires les plus ordinaires, où il s'agit d'aſſez peu de choſe. Combien plus eſt-il à craindre que l'ambition, que l'envie, que la vengeance n'y ayent recours pour perdre des innocens? A l'occaſion de *Hoai* dégradé, j'ai été bien aiſe de rapporter ces faits, pour inſpirer ſur un point ſi délicat toute la précaution poſſible.

* C'eſt un Auteur de la Dynaſtie *Song* qui parle.

HIEN KONG Roy de *Tſin* avoit une concubine nommée *Li ki* qu'il aimoit éperdument, & dont il avoit un fils nommé *Y you*. *Li ki* conçut le deſſein de faire ſuccéder ſon fils, & pour cela de faire périr le fils aîné de la Reine, nommé *Chin ſeng*, Prince déja âgé, & déclaré héritier de la Couronne depuis bien des années. Comme *Hien kong* aimoit tendrement *Chin ſeng*, lequel de ſon côté s'acquittoit parfaitement de tous les devoirs d'un bon fils; *Li ki* jugea que pendant qu'il ſeroit à la Cour auprès du Roy ſon pere, elle ne pourroit jamais réuſſir dans ſon deſſein. Elle penſa donc aux moyens de les ſéparer. Elle s'en ouvrit à *Eul ou*, qu'elle avoit eu ſoin de s'attacher de longue main. *Li ki*, & *Eul ou* connoiſſoient *Hien kong* pour un Prince avide de gloire, ambitieux, & entreprenant. Ils conclurent de lui propoſer des conquêtes & des établiſſemens à faire pour les Princes ſes enfans. *Eul ou* ſe chargea d'en faire au Roi la propoſition: & avant que le Roi eût pris ſur cela ſa derniere réſolution, la mere d'*Eul ou* fit courir des chanſons, où l'on applaudiſſoit à ces projets, en célébrant par avance les conquêtes des jeunes Princes.

Hien kong, dont on flattoit la paſſion, donna dans le piége. Il mit des troupes en campagne, & envoya le Prince héritier, comme pour prendre poſſeſſion des terres qu'il comptoit déja avoir acquiſes. *Li ki* dès-lors ne douta plus du ſuccès de ſon projet. Elle conféra avec *Yeou chi* qui étoit ſa créature, des moyens de perdre *Chin ſeng*. Si vous le voulez, dit *Yeou chi*, une calomnie en fera l'affaire: les choſes les plus propres & les plus nettes ſont les plus aiſées à gâter: & les perſonnes les plus innocentes ſont les moins habiles à ſe juſtifier. *Chin ſeng*, dont la réputation a toûjours été ſi nette, ne ſera point à l'épreuve d'une calomnie: ſûrement il ſe donnera la mort. *Li ki* goûta ce conſeil: mais craignant que ſur une calomnie qu'on feroit dabord courir au-dehors, *Hien kong* ne fût

pas

pas ſi prompt à prendre feu ; elle jugea plus à propos de commencer par calomnier *Chin ſeng* immédiatement auprès de ſon pere. *Li ki* vient donc un ſoir fondant en larmes, dire avec empreſſement à *Hien kong*, qu'elle a des avis certains que *Chin ſeng* trame une révolte ; que les bontez du Roi pour elle lui ſervent de prétexte pour animer ſon parti ; qu'ainſi elle lui demande en grace de lui permettre de mourir, ou du moins de ſe retirer, pour ôter ce prétexte à la rébellion. *Hien kong*, Prince naturellement fier, & que d'ailleurs l'amour aveugloit, bien loin de plier ainſi, réſolut ſur le champ de perdre ſon fils *Chin ſeng*, & en aſſura *Li ki*, pour la conſoler.

Comme *Chin ſeng* dans le fonds ne donnoit aucune priſe, *Hien kong* exprès pour le faire périr, abandonna ſes autres projets, déclara la guerre à *Yo*, & fit *Chin ſeng* Général. L'expédition, diſoit *Hien kong* à *Li ki*, eſt très-périlleuſe : ſelon les apparences il y périra, & nous en ſerons délivrez ſans bruit. Si par hazard il venoit à bout de vaincre, il ſera toujours tems de le punir de ſa révolte contre ſon Roi & ſon pere, & je ſçaurai bien le faire. *Li ki* ravie du ſuccès de ſes artifices, en fit part à ſes confidens, leur témoignant cependant qu'elle craignoit encore deux choſes. La premiere, que le Roi ne ſe ravisât ; la ſeconde, que *Chin ſeng* venant à périr, les Grands ne fiſſent nommer héritier quelque autre que ſon fils *Y you*. Pour parer à ce ſecond inconvenient, on convint qu'il falloit gagner quelque grand Officier de guerre. On jetta les yeux ſur *Li ké* homme auſſi méchant que hardi. *Yeou chi*, qui fut chargé de le ſonder, lui fit entendre qu'il ſçavoit de bonne part que *Chin ſeng* étoit perdu dans l'eſprit du Roi ſon pere, & qu'il périroit infailliblement de maniere ou d'autre ; qu'il étoit queſtion de voir en ce cas-là à qui on devoit penſer pour être Prince héritier ; que vû la paſſion du Roi pour *Li ki*, il n'y avoit guéres lieu de douter, que ſi le choix lui étoit tout-à-fait libre, il ne nommât *Y you* ; que s'il vouloit bien appuyer ce choix, au cas que quelqu'un s'y oppoſât, le Roi ſans doute lui ſçauroit gré de favoriſer ſes inclinations : & *Li ki* de ſon côté l'aſſûroit que ſi la choſe réüſſiſſoit, il ſeroit en grand crédit auprès de ſon fils. *Li ké* donna ſa parole, que ſi *Chin ſeng* périſſoit, à quoi il voyoit peu d'apparence, il ſeroit pour *Y you*, & ſçauroit bien le ſoûtenir ; il n'y avoit plus qu'à preſſer la perte de *Chin ſeng*, pour ne pas laiſſer à *Hien kong* le tems de ſe repentir, ou de découvrir l'intrigue. On fit donc auſſi-tôt courir au dehors le bruit de la prétenduë révolte tramée par *Chin ſeng* ; mais heureuſement découverte. On répandit en même tems des chanſons, qui ſuppoſant la choſe certaine, la faiſoient croire à tout le peuple, & confirmoient le Roi même dans ſon erreur. *Chin ſeng* ne put ſoûtenir la calomnie : il ſe donna lui-même la mort. *Tchong Eul*, frere uterin de *Chin ſeng* craignit pour ſoi un ſort ſemblable : il ſortit hors du Royaume, & ſe retira dans les Etats de *Tſi*. *Hien kong* ſur ces entrefaites mourut ſans avoir nommé ſon ſucceſſeur. *Ki tſi* fils de *Chin ſeng*, & encore enfant, fut déclaré Roi par les Grands du Royaume. *Li ké* & ſon parti s'en défirent. *Tcho tſe* frere de *Ki tſi* eut le même ſort. *Y you* fils de *Li ki* fut mis ſur le Trône, mais il ne régna jamais en paix. Le Royaume de *Tſin* fut toûjours dans le trouble juſqu'à ce qu'enfin *Tchong Eul* frere de *Chin ſeng* y remonta après une abſence de vingt ans, & fut reconnu pour Roi légitime. Concluons que dans un Etat, il n'eſt rien de plus dangereux qu'une femme, pour qui le Prince a une paſſion trop forte.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 648 sur 741

DES REMONTRANCES.

LEs fautes des Souverains, dit *Lieou hiang*, tirent preſque toutes à conſéquence : ce ſont comme autant de pas qu'ils font vers leur perte. Voir ces fautes, & ſe taire, quand on eſt en place, c'eſt avoir peu à cœur le ſalut du Prince, & n'être pas ſujet fidele & zélé. Mais auſſi ce zele a des bornes. La plus commune regle en ce genre, eſt que quand on a fait juſqu'à trois fois ſur un même point des remontrances inutiles, le meilleur parti eſt de quitter la place, & de ſe retirer. Sans cela on expoſe ſa propre vie, malheur qu'un juſte amour de ſoi-même doit prévenir. Se taire, quand le Prince fait des fautes, c'eſt expoſer le Prince & l'Etat : parler ferme, c'eſt ſouvent s'expoſer ſoi-même à périr. N'importe, un vrai zele doit plûtôt nous faire expoſer nos vies, que de laiſſer en danger le Prince & l'Etat, faute d'un avis ſalutaire. Mais quand on a parlé pluſieurs fois, & toûjours ſans fruit, c'eſt aſſez (*a*). L'habileté conſiſte à bien connoître le Prince, à peſer mûrement les conjonctures plus ou moins preſſantes, & à profiter de tout, pour ſe mettre à couvert, s'il eſt poſſible, ſans manquer à ce qu'on doit au Souverain & à l'Etat.

Le même *Lieou hiang* rapporte l'hiſtoire ſuivante. *Lin kong* regnant dans l'Etat de *Ouei*, employoit fort *Mi tſe toan*, homme ſans mérite & ſans vertu : au lieu qu'il ne donnoit aucune part dans le Gouvernement au ſage & vertueux *Kiu pé you*. *Su tſiou* qui étoit en place, fit pendant ſa vie tous ſes efforts auprès du Prince, pour faire éloigner le premier, & avancer l'autre ; mais ce fut inutilement. Se voyant prêt de mourir, il appelle ſon fils, & lui dit : Je vous ordonne, quand je ſerai mort, de ne point faire les cérémonies du deüil dans le lieu ordinaire. Je ne mérite pas cet honneur. Je n'ai pas eu l'habileté de rendre à mon Prince l'important ſervice de faire éloigner *Mi tſe toan*, & d'avancer *Kiu pé you*. Prenez la ſalle du Nord pour le lieu des cérémonies : c'eſt encore bien aſſez pour moi. *Sut ſiou* étant mort, le Prince vint au *Tiao* (*b*). Trouvant qu'on avoit choiſi une ſalle au Nord pour le lieu de la cérémonie, il en demanda la raiſon. Le fils de *Su tſiou* rapporta mot à mot au Prince ce que ſon pere lui avoit dit, en lui déclarant ſes dernieres volontez. *Ling kong* frappant la terre du pied, changeant de viſage, & comme ſe réveillant d'un profond ſommeil, dit alors en ſoupirant : Mon (*c*) maître a fait inutilement ce qu'il a pû pendant ſa vie, pour me donner un bon Miniſtre, & m'engager à en éloigner un méchant. Il ne s'eſt point rebuté ; & il a trouvé moyen de me réïtérer après ſa mort les remontrances qu'il m'a faites ſur cela inutilement pendant ſa vie. Voilà ce qui s'appelle un zéle conſtant. Auſſitôt *Ling kong* fait changer la ſalle du deüil ſuivant les rits, renvoye *Mi tze toan*, & prend *Kiu pé you* : tout le Royaume applaudit à ce changement, & s'en trouva bien. *Su tſiou* avoit pour Seigneurie *Tſe yu*, & c'eſt ſur lui que tombe cette exclamation de Confucius dans le livre *Yu** : O que *Tſe yu* étoit un homme d'une admirable droiture.

KIN KONG Roi de *Tſi* avoit un beau cheval, qu'il aimoit. Ce cheval mourut par la faute du palefrenier. Le Prince en groſſe colere, prit une lance,

* Nom du Livre.

(*a*) Il y a des Auteurs Chinois, qui blâment celui-ci de borner ainſi le zele pour l'Etat, & pour le Prince.

(*b*) Nom de la cérémonie pour les défunts.

(*c*) Il parle ainſi de *Su tſiou* par honneur.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 649 sur 741

& alloit le percer. Mais *Yen tſe* qui étoit préſent, détourna le coup ; & prenant promptement la parole, Prince, dit-il, peu s'en eſt fallu que cet homme ne ſoit mort, ſans être bien inſtruit de la griéveté de ſa faute. Inſtruiſez-le, j'y conſens, dit *Kin kong*. Alors *Yen tſe* prenant la lance, & s'adreſſant au coupable : malheureux, lui dit-il, voici tes crimes, écoute les bien. Premierement, tu es cauſe de la mort de ce cheval, toi que le Prince avoit chargé de le bien ſoigner : dès-là tu mérites de mourir. En ſecond lieu, tu es cauſe que mon Prince, pour avoir perdu ſon cheval, s'eſt irrité juſqu'à te vouloir tuer de ſa main. Voilà un ſecond crime capital, plus grief que le premier. Enfin tous les Princes, & tous les Etats voiſins vont ſçavoir que mon Prince a fait mourir un homme, pour vanger la mort d'un cheval. Le voilà perdu de réputation : & c'eſt ta faute, malheureux, qui traîne après ſoi toutes ces ſuites. La conçois-tu bien cette faute ? Laiſſez-le aller, dit alors le Prince, laiſſez-le aller, ne faiſons point de bréche à ma bonté. Je lui pardonne.

Le même Prince ayant un jour un peu bû, quitta ſon bonnet & ſa ceinture, ſe mit négligemment ; & prenant un inſtrument de muſique, il demanda à ceux qui étoient préſens, ſi un homme vertueux pouvoit ſe divertir de la ſorte. Chacun répondit : oüi ſans doute, hé pourquoi non ? Puiſque cela eſt ainſi, dit *Kin kong*, qu'on mette les chevaux à un char, & qu'on aille inviter *Yen tſe*. *Yen tſe* vint auſſi-tôt qu'il fut averti, mais en habit de cérémonie à ſon ordinaire. *Kin kong* voyant *Yen tſe* entrer : nous ſommes ici, dit-il, à la négligence, & nous nous divertiſſons. Je vous ai envoyé chercher pour vous divertir avec nous. *Yen tſe* auſſi-tôt répliqua : pardon, Prince, je n'ai garde : je ferois contre les rits. Or je crains infiniment de les enfraindre. On regarde comme une maxime aſſez certaine, qu'un Empereur qui s'oublie en ce genre, ne peut conſerver long-tems l'Empire. Il faut dire le même à proportion des Rois, de tous les Princes, des grands Officiers, des Peres de famille ; juſques-là que le *Chi king* dit de l'homme en général, qu'il lui eſt plus avantageux de mourir jeune, que de vivre dans l'oubli des rits. *Kin kong* à ces mots rougit, ſe leva ; & remerciant *Yen tſe* : je ſuis, lui dit-il, un homme ſans vertu, je le reconnois : mais auſſi n'ai-je à ma ſuite que des canailles. Tous ces gens que vous voyez, ont bonne part à ma faute : je veux les faire mourir pour la réparer. Prince, reprit auſſi-tôt *Yen tſe*, la part qu'ils peuvent y avoir, eſt, à mon ſens, peu conſidérable. Quand un Souverain a de l'attachement pour les rits, ceux qui en ont comme lui, l'approchent ; les autres ſe retirent bien-tôt. Le contraire arrive auſſi naturellement, quand le Souverain s'oublie. Ne vous en prenez point à eux. Vous avez raiſon, dit *Kin kong*. Auſſi-tôt il prend des vêtemens convenables, boit trois coups avec *Yen tſe*, & le reconduit.

Le Roi de *Ou* s'étant déterminé à attaquer les Etats de *King*, déclara publiquement ſa réſolution. Il ajoûta qu'elle étoit tellement priſe, que quiconque lui feroit ſur cela des remontrances, ſeroit auſſi-tôt puni de mort. Un Officier de ſa maiſon, nommé *Chao y tſe*, perſuadé du danger de cette expédition, cherchoit un moyen de le faire concevoir au Prince : mais comme il y alloit de la vie à le faire ouvertement, il s'y prit d'une autre maniere. Le matin il alloit dans le Parc avec ſon arc, il y ſouffroit les incommoditez de la roſée ; & quand l'heure ordinaire étoit venuë, il paroiſſoit comme les autres devant le Prince. Au troiſiéme jour, le Prince y fit attention, lui demanda d'où il venoit ainſi tout moüillé. Prince, repondit-il, je viens du Parc : il y avoit ſur un arbre une Cigale perchée bien haut, qui après s'être raſſaſiée de roſée, chantoit fort tranquillement. Un *Tang lang* * étoit derriere, mais elle ne le voyoit pas ; ſi elle l'avoit

* Inſecte qui mange les Cigales.

apperçû, elle auroit bien changé de note. Je le voyois moi ce *Tang lang*, qui ſe gliſſoit à la dérobée, qui s'approchoit de la Cigale, & comptoit déja la tenir. Il ne voyoit pas ſur le même arbre aſſez près de lui un oiſeau * jaune, qui étoit prêt de ſe jetter ſur lui. Je le voyois moi cet oiſeau, qui tout attentif à ſa proie, allongeoit le col vers elle, ſans appercevoir que j'étois en bas & que je le regardois. En conſidérant tout cela, je diſois en moi-même: pauvres animaux! vous vous occupez de l'eſpérance d'une proie qui ſe préſente, & vous la croyez comme ſûre: un danger eſt encore plus proche, & vous n'y faites pas attention: ſi vous vous en apperceviez, la proie n'auroit plus pour vous d'attraits, vous partiriez vîte, heureux de vous ſauver ſans elle. J'entends, dit alors le Roi: laiſſons *King*, & penſons à nous.

* Il mange les *Tang lang*.

TCHUANG VANG Roy de *Tſou*, entreprit de faire une vaſte terraſſe à pluſieurs étages. Cet ouvrage très-inutile demandoit bien de la dépenſe, & l'on fatiguoit pour cela & les Soldats & le peuple. Les grands Officiers du Royaume firent ſur cette entrepriſe de fortes repréſentations au Prince, mais ce zéle leur coûta la vie: le Prince en fit mourir juſqu'à ſoixante-douze l'un après l'autre. *Tchu yu ki*, homme habile, qui s'étoit retiré à la campagne, apprit ce qui ſe paſſoit, & en labourant ſon champ, il s'entretenoit avec ſa charruë, & diſoit: Je veux aller voir le Roy. Il ſe répondoit enſuite lui-même au nom de ſa charruë: quoi donc es-tu las de vivre? Pluſieurs gens de conſidération & de mérite, qui ont donné des avis au Roy, n'y ont gagné qu'une prompte mort: que peux-tu prétendre toi, pauvre villageois? Il répondoit enſuite, & diſoit: ſi ces Meſſieurs de la Cour s'étoient mis à labourer, ils l'auroient peut-être fait mieux que moi. Si je me mets à donner des avis au Roy, peut-être le ferai-je auſſi mieux qu'eux. Il laiſſe donc ſa charruë, & va ſe préſenter au Roy. *Tchuang vang* le voyant entrer, dit en lui adreſſant la parole: ſans doute que *Tchu yu ki* vient auſſi me faire une remontrance? Moi, Prince, point du tout, je n'ai garde. Il eſt bien vrai que je n'ignore pas ce qu'on dit; que les Souverains doivent être cléments & juſtes. Il eſt vrai encore qu'on dit communément, que comme une bonne terre reçoit avec profit l'eau dont on l'arroſe, & qu'il n'y a qu'un bois bien uni, qui ſouffre la regle & le compas; de même les Princes ſages & vertueux reçoivent avec fruit les remontrances. Il eſt vrai encore, que tout le monde dit que vous avez entrepris un ouvrage, qui foule beaucoup votre peuple. Mais, qui ſuis-je moi, pour oſer vous venir faire ſur cela des remontrances? Non, encore une fois, je n'ai garde: auſſi-tôt ſe tournant vers les Officiers qui étoient préſens, & continuant à parler: tout ignorant que je ſuis, dit-il, j'ai oüi dire que le Roy de *Yu* perdit ſes Etats, pour n'avoir pas déféré au Conſeil de *Kong tchi ki*. *Tchin* devint la proye de *Tſou* par la même voye. *Song* n'auroit pas ſubjugué *Tſao*, ſi celui-ci avoit cru *Hi fou*. *Tſi* s'empara des Etats de *Liu*, parce que *Liu* négligea les ſalutaires conſeils de *Tſe mong*. *Ou* ſe ſeroit ſoutenu contre *Yué*, ſi le Prince avoit cru *Tſe ſi*. A quoi attribuer la perte de *Tſing*, ſinon au peu de cas qu'on fit des bons avis de *Kien chou*? Enfin, pour remonter encore plus haut, *Kié* fit mourir *Koang hoang pong*, qui lui faiſoit des remontrances. Bien-tôt *Kié* périt lui-même, & *Tang* prit ſa place. *Ouang tſe ſi* pour la même raiſon, eut le même ſort ſous *Tcheou*: mais auſſi *Tcheou* peu après perdit l'Empire & la vie, & eut pour ſucceſſeur *Vou vang*. Sous un des deſcendans de *Vou vang*, *Tou pé* Miniſtre zelé ne fut payé de ſon zéle, que par une cruelle mort: auſſi cette illuſtre Dynaſtie commença dès-lors à tomber. Voilà donc trois Empereurs, & ſix autres Princes, qui pour n'avoir pas fait cas de la vertu, ni profité des remontrances, ont tout perdu & ſe ſont perdus eux-mêmes.

En

En finiſſant ces paroles, *Tchu yu ki* ſortit promptement pour éviter la colere du Prince: mais *Tchuang vang* fit courir après lui: & quand il le vit revenir; approchez ſans crainte, lui dit-il, vos avis ont fait impreſſion ſur mon eſprit. Tous ceux qui ſe ſont mêlez juſqu'ici de me faire des remontrances, ſans me rien dire de touchant, n'ont travaillé qu'à m'irriter; auſſi leur en a-t-il coûté la vie. Vous tout aucontraire, vous ne m'avez rien dit de choquant, & vous m'avez rapporté des exemples également ſenſibles & frappans: auſſi je me rends. L'ordre fut auſſi-tôt donné de laiſſer la terraſſe où elle en étoit. De plus, *Tchuang vang* fit publier par tout, qu'il regarderoit déſormais comme ſes freres, ceux qui lui donneroient d'utiles avis. Cette converſion opérée par un Laboureur fut fort célebre; le peuple de *Tſou* la mit en chanſons.

Ce qui fait que communément les Princes n'aiment point les remontrances, c'eſt ou l'amour de leur réputation, ou quelque attachement trop grand, qu'ils ne veulent pas quitter: ou ces deux cauſes jointes enſemble. Il n'eſt point de Prince aſſez méchant, pour renoncer entierement au ſoin de ſa réputation. Ceux qui s'abandonnent aux plus grands déſordres, ſeroient bien-aiſes qu'on l'ignorât. Les remontrances leur font connoître qu'ils paſſent pour ce qu'ils ſont: c'eſt pourquoi ils les haïſſent. C'eſt ce qui ſe vit anciennement dans *Kiè* & *Tcheou*, & ce qui s'eſt vû depuis dans d'autres. Quelquefois un Prince a un attachement qu'il ne ſe ſent pas diſpoſé à rompre; quoiqu'il n'ignore pas qu'on le connoît, & ce qu'on en penſe; il ne veut pas qu'on le lui diſe; cette vérité l'importune. Tel fut *Hien kong* Prince de *Tſin*, qui ne pouvoit vivre ſans *Li ki* ſa ſeconde femme. Tel fut auſſi *Hoen kong* Prince de *Tſi*, qui ne trouvoit nul mets à ſon goût, s'il ne lui venoit d'*Y yn*. Quant aux faiſeurs de remontrances, il y en a auſſi de deux ſortes. Les uns ſe propoſent tellement de corriger le Prince, qu'ils prennent garde en même tems à ne point troubler l'Etat, & à ne point ſe perdre eux-mêmes. Dans cette vuë ils ont ſoin de prendre leurs tems & leurs meſures, d'uſer d'expreſſions & d'employer des tours, qui n'ayent rien de trop fort. Ainſi en uſa *Kao chou*, pour réconcilier *Tchuang* (*a*) *kong* avec la Reine ſa mere; *Tchang tang*, pour inſpirer à *Ouen cheou* (*b*) de l'affection pour ſes proches. *Tchang tſe fang*, pour maintenir le Prince heritier contre les intrigues de la concubine *Tſi* (*c*) & pour épargner à *Kao* (*d*) *ti* deux autres fautes.

D'autres faiſeurs de remontrances, ſans s'embarraſſer des ſuites, ſoit par rapport à l'Etat, ſoit par rapport à leur perſonne, ne ſongent qu'à ſe faire un nom, & ne gardent aucun ménagement: s'ils étudient leurs termes & leurs tours, ce n'eſt que pour choiſir les plus forts & les

(*a*) *Tchuang kong*, pour quelque grand mécontentement exila ſa mere. Ce Prince qui aimoit & eſtimoit *Kao chou*, le fit un jour manger à ſa table, & lui préſenta par honneur & par amitié quelque bon morceau. Prince, dit *Kao chou* en le remerciant, j'ai ma bonne mere à la maiſon, ſouffrez que je réſerve cela pour elle. Jamais elle n'a rien mangé de votre table. *Tchuang kong* vit ce que *Kao chou* prétendoit. Il ſe ſentit auſſi-tôt touché. Il rappella la Reine ſa mere, & vécut toûjours bien depuis avec elle.

(*b*) *Ouen cheou* étoit un Prince qui n'aimoit perſonne, non pas même ſes plus proches. *Tchang tang* cherchant l'occaſion de faire ſentir au Prince ce défaut d'une maniere propre à l'en corriger, lui fit préſent d'un très-beau chien, & d'une certaine oye encore plus belle. Cette eſpece d'oye ſauvage qui s'appelle en Chinois *Yen*, eſt un ſymbole d'alliance & d'affection, & elle entroit anciennement dans les préſens des fiançailles. *Ouen cheou* reçut ces deux animaux, & témoigna les aimer fort. *Tchang tang* prit de là occaſion de faire au Prince une remontrance qui fut bien priſe, & eut ſon effet.

(*c*) Ce trait d'hiſtoire eſt ci-deſſus au titre des Princes heritiers.

(*d*) La Dynaſtie *Tſin* éteinte, *Lieou pang*, qui fut depuis Empereur, & ſurnommé *Kao ti*, diſputant l'Empire avec quelques autres, eut du deſſous dans un combat: il s'y trouva perſonnellement dans une occaſion à ne pouvoir échapper aux Ennemis s'ils vouloient. *Yong tchi*, un des Officiers de l'Armée victorieuſe, concluoit à ſe défaire de *Lieou pang*. *Ting kong* autre Officier de la même Armée, donna ſecrettement moyen à *Lieou pang* d'échapper,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 652 sur 741

plus frappans. Ainſi en uſerent en leur tems *Li hien yun*, (*a*) & le grand Cenſeur *Lieou* Quiconque imite ces derniers, peut bien compter à la vérité d'avoir un nom dans l'hiſtoire, mais il ne peut guéres eſpérer d'autre fruit de ſes remontrances, que de s'attirer la colere & l'indignation du Prince.

DU GOUVERNEMENT.

TSE TSAN Miniſtre de *Tchin* étant malade de la maladie dont il mourut, dit à *Tai chou* : vous me ſuccederez infailliblement. Je ſuis bien aiſe avant ma mort, de vous donner un avis. La douceur & l'indulgence peut quelquefois réüſſir ; mais c'eſt quand elle eſt ſoutenuë d'une vertu éminente & reconnuë, ſans cela il eſt plus ſûr d'uſer de quelque ſévérité. Le feu eſt un élément actif & violent : chacun le craint : & pour cela même il fait périr peu de gens ; au lieu qu'il en périt une infinité dans l'eau, qui paroît céder aiſément, & n'avoir rien de ſi redoutable. Prenez-y garde. Ne gouverner que par la douceur, c'eſt une choſe bien difficile.

Au bout de quelques mois, *Tſe tſan* étant mort, on mit en ſa place *Tai chou* : celui-ci n'eut pas d'abord le courage de vaincre ſon naturel, & d'uſer de ſévérité. Mais bien-tôt il vit lui-même que ſa douceur ſeule avoit tout gâté. Alors ſe rappellant l'avis de *Tſe tſan*, & reconnoiſſant ſa faute. Mon maître, s'écria-t-il, ſi j'avois dabord profité de vos conſeils, les choſes n'en ſeroient pas venuës là. Mais il y a encore du remede : il changea donc de conduite, & ce changement lui réüſſit.

En effet, dit ſur cela Confucius, un gouvernement de pure bonté rend ſouvent les peuples inſolens : il faut de la rigueur pour les réprimer : la ſévérité toute pure les accable & les irrite : la bonté doit auſſi avoir ſon lieu. C'eſt le juſte tempérament de l'une & de l'autre, qui fait un gouvernement heureux & tranquille. Les deux grands reſſorts du Gouvernement ſont la vertu & la fermeté. Les Princes du premier Ordre n'employent guéres que le premier. Ils uſent peu du ſecond : d'autres moins parfaits uſent à peu près également de l'un & de l'autre. Enfin il y a des Princes, qui font leur fort de la rigueur, & comptent peu ſur la vertu.

Quelque différence qu'il y ait entre ces trois eſpeces de gouvernement, il eſt vrai de dire en général, qu'aucun ne réüſſit ſans employer ces deux reſſorts. Le premier ſoutient les peuples dans la

& lui dit : je vous laiſſe aller : mais ſi vous êtes Empereur, comme il y a de l'apparence, je veux que vous me faſſiez *Heou*. *Lieou pang* devenu en effet Maître & Empereur vouloit faire mourir *Yong tchi*, & récompenſer *Ting kong*. Vous n'y penſez pas, Prince, dit *Tchang tſe fang*. Permettez-moi de vous le dire, *Yong tchi* a témoigné du zéle & de la fidélité pour le maître qu'il ſervoit ; vous voulez pour cela le faire mourir. C'eſt lui qu'il faut avancer. Pour *Ting kong* tout au contraire il a trahi ſon parti par des vuës intereſſées ; ſi vous le récompenſez, c'eſt inviter vos ſujets à l'imiter dans l'occaſion. *Ting kong*, ſi j'en étois cru, auroit la tête coupée. *Kao ti* comprit l'importance de cet avis, & le ſuivit contre ſon inclination.

(*a*) Sous la Dynaſtie *Tang* une Eſclave du Palais ayant été aimée de l'Empereur, devint enſuite Impératrice. Elle profita tellement de la faveur, pour établir ſon autorité, qu'après la mort de l'Empereur, elle ſe ſaiſit du gouvernement, & le retint au préjudice de ſon fils le Prince heritier, qu'elle relégua loin de la Cour, le faiſant ſimplement Prince de *Lou lin*. *Li hien*, & le Cenſeur *Lieou* lui firent en différens tems ſur cela & ſur toute ſa conduite les plus aigres remontrances. Le Cenſeur *Lieou* alla juſqu'à lui dire ouvertement, qu'ayant été une vile Eſclave, il lui convenoit encore moins d'en uſer ainſi. Elle les fit tous deux punir de mort. Mais dans la ſuite ſur des remontrances plus moderées, que d'autres lui firent à propos, Elle fit revenir ſon fils, & l'établit de nouveau Prince heritier, ſans pourtant ſe déſaiſir du gouvernement. On a touché ailleurs ce point d'hiſtoire.

pratique du bien. Le ſecond punit leurs fautes, & empêche d'y retomber. Les Princes, pour animer à la vertu, outre l'exemple qu'ils en donnent, ont divers moyens de faire connoître à leurs ſujets le cas qu'ils en font. Delà naiſſent les récompenſes, dont il y a bien des eſpeces. De même ils ont différentes manieres de témoigner de l'horreur du vice. Delà naiſſent les châtimens. Rien de plus important pour un Etat, que ce ſage tempérament de châtimens & de récompenſes. Les fautes du Prince en ce genre ont ordinairement de grandes ſuites. Le *Chu king* dit : je l'ai ſouvent oüi repéter, que ces deux points importans doivent entierement occuper un Souverain.

Avez-vous vû toucher le *Nu* **kin*? Faites-vous attention, que ſi l'on donne trop de mouvement aux grandes cordes, les petites ſont inutiles, & l'harmonie n'eſt plus ſi belle? C'eſt ainſi qu'il en arrive dans le gouvernement d'un Etat.

* Nom d'un inſtrument de muſique.

Une réputation trop ſubite & trop brillante en matiere de gouvernement, ne s'étend pas loin, & dure peu. Tel a depuis long-tems dans tout l'Empire une réputation conſtante : c'eſt ſans beaucoup de bruit, & peu à peu qu'il ſe l'eſt acquiſe. Auſſi eſt-ce ce que le proverbe dit : ce cheval prompt à galoper au ſortir de l'écurie, n'eſt pas de ceux qui font cent lieuës d'une traitte. Avoir plus de réputation que de mérite, obtenir du Prince des récompenſes bien au-deſſus des ſervices qu'on a rendus, ce ſont deux choſes plus à craindre, ce me ſemble, qu'à ſouhaitter.

HOEN KONG, Roi de *Tſi* ayant pris *Koan tchong* pour Miniſtre, lui dit un jour : mon ambition ſeroit de voir mon Gouvernement établi de telle ſorte, qu'il n'y eût perſonne, meme parmi le plus petit peuple, qui ne fût content, & qui ne dit que tout va bien. Croyez-vous qu'on en puiſſe venir là? Oui, dit *Koan tchong*, je crois que cela ſe peut ; mais ce n'eſt pas en gouvernant ſuivant les regles d'une véritable ſageſſe. Pourquoi, demanda le Roi? Par la raiſon, dit *Koan tchong*, qu'un petit bout de corde ne peut ſuffire pour tirer de l'eau d'un puits profond. Même entre les gens éclairez il y a différens ordres, dont les uns ſont beaucoup au deſſous des autres. A plus forte raiſon, la multitude ne peut atteindre aux ſublimes vûës du vrai ſage. Auſſi n'eſt-il pas néceſſaire qu'elle aille juſqu'à ce dégré de perfection. Il ſuffit, & même il eſt à propos qu'elle ſente que ceux qui gouvernent, ont des vûës infiniment ſupérieures. Elle en eſt plus docile & plus ſoumiſe. Vouloir conduire le peuple comme par la main, & lui porter, pour ainſi dire, le morceau juſqu'à la bouche, c'eſt le gâter. Il faut ſeulement le tenir dans l'ordre, veiller à ſa ſûreté, & le faire paître, comme un Berger fait paître ſon troupeau. Il ne faut à l'égard des peuples ni tyrannie, ni dureté : mais auſſi ne faut-il pas craindre de le conduire, & de le faire agir. Avant que de publier une Ordonnance, la faire courir de porte en porte, pour mandier des approbations, ce ſeroit une méthode dangereuſe. On examine ce qui convient : on l'ordonne en général à tout le monde : les ſages l'approuvent, les autres le ſuivent. Cela ſuffit, & c'eſt ce qu'il y a de mieux.

LE même *Hoen kong* étant un jour à la chaſſe, & ſuivant ſeul loin de ſa ſuite un cerf qu'on avoit lancé, fit rencontre d'un bon vieillard dans une vallée aſſez agréable. Il demanda au vieillard : comment ce lieu s'appelle-t-il? On l'appelle, dit le bon homme en ſouriant, la vallée du benais vieillard. D'où lui vient ce nom, reprit le Roi? De moi même, dit le vieillard. Comment donc, reprit le Prince, vous avez la phyſionomie ſpirituelle, & vous ne paroiſſez rien moins que benais. Voici l'hiſtoire, dit le vieillard, puiſque vous la voulez ſçavoir. Ma vache avoit fait un veau : quand il fut grand, je le vendis, & j'en achetai

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 654 sur 741

un poulain. Certaines gens du voiſinage dirent, comme en ſe mocquant de moi : cela eſt impertinent, jamais vache n'a produit poulain, il faut exterminer ce monſtre. Ils le ſaiſirent, & l'emmenerent, & moi je pris patience, & les laiſſai faire. On ſçut cette hiſtoi- dans tout le hameau, & chacun dit, ô le benais ! Voilà pourquoi ce lieu s'appelle la vallée du benais vieillard. Tu l'es certainement, dit *Hoen kong* : pourquoi ceder ainſi ton poulain ?

Le lendemain *Hoen kong* étant de retour, & *Koan tchong* étant venu à l'audience, il lui raconta cette avanture, comme pour s'en divertir avec lui. Mais *Koang tchong* d'un air ſérieux & même un peu triſte, prit la choſe tout autrement. Croyez-moi, Prince, dit-il, il n'y a point ici à rire ; le récit du villageois eſt une leçon pour vous & pour moi. Si *Yao* regnoit ici, la raiſon & la juſtice y regneroient : on ne ſe feroit point un jeu d'enlever ainſi le bien d'autrui : ſi ce vieillard a pris patience, & a laiſſé voler ſon poulain, ſans s'en plaindre ; comptez que ce n'eſt point par bêtiſe. Il faut qu'il ſçache qu'aux Tribunaux on ne peut obtenir juſtice. Retirons-nous, Prince, pour quelque tems, & penſons ſérieuſement à examiner juſqu'où va le mal, pour y remédier efficacement. Confucius trouvoit beau ce trait de *Koan tchong*, & recommandoit à ſes Diſciples de ne le pas oublier.

Kang tſe regnant dans la Principauté de *Lou*, un pere & ſon fils s'accuſerent mutuellement en juſtice. L'affaire étant allée juſqu'au Prince, il prononça qu'il falloit faire mourir le fils. Confucius s'y oppoſa, diſant qu'il n'étoit pas tems de punir ainſi les fautes avec la derniere rigueur. Ces pauvres gens, ajoûta-t-il, ſont depuis long-tems ſans inſtruction, & par conſéquent peu éclairez ſur leurs devoirs. Ce fils n'a ſans doute point conçû tout ce qu'il y a de mal à venir accuſer ſon pere. C'eſt au Prince & à ceux qui le gouvernent, qu'il faut s'en prendre : s'ils faiſoient bien leur devoir, & ſur-tout s'ils étoient tous vertueux, on ne tomberoit point dans de ſemblables fautes. Quoi donc, dit *Kang tſe* pour appuyer ſon jugement, la piété filiale étant, de l'aveu de tout le monde, le point fondamental du Gouvernement, arrêter par la mort d'un homme les déſordres contraires à cette vertu, n'eſt-ce pas une choſe permiſe, & même néceſſaire ? Je dis, Prince, répondit Confucius, que dans les circonſtances préſentes, il y auroit de la cruauté. Procurez à votre peuple l'inſtruction dont il a beſoin. Ajoûtez à cela le bon exemple. Vous punirez enſuite avec rigueur ; & ceux que vous punirez, ſçauront bien qu'ils le méritent. Cette muraille n'a qu'un *Gin* * de haut : cependant dans tout votre Royaume il ne ſe trouvera pas un ſeul homme, qui puiſſe tout-à-coup & ſans échelle, monter deſſus. Au contraire il n'y en a preſque point qui ne puiſſe peu à peu arriver au ſommet de cette montagne, cent fois plus haute que la muraille. Dans l'état où eſt votre peuple, la charité, la juſtice, ces deux vertus principales, & conſéquemment les autres ſont par rapport à lui comme une muraille eſcarpée. Eſt-il tems de faire un crime à quiconque n'y monte pas ? Donnez le tems aux peuples, dit le *Chi king*, & procurez leur les moyens de reconnoître leur aveuglement, & leurs méchantes coûtumes.

* Nom de meſure.

Le Roi de *Chang* s'entretenant avec Confucius, lui dit : voici quels ſont mes déſirs. Je voudrois être à la tête de pluſieurs Princes, voir ma Cour en bon ordre & fournie de bons Officiers ; tenir mon peuple toûjours tranquille & content, voir les gens de Lettres s'appliquer à être utiles à l'Etat, & les ſaiſons bien réglées. Si vous croyez que réellement tout cela ſoit poſſible, que pourrois-je faire pour y parvenir ? Confucius répondit : J'ai paru devant divers Princes ;

Princes : ils m'ont tous fait des queſtions, mais aucun ne m'en a tant fait que vous. Je réponds cependant qu'à mon avis, tout cela eſt aſſez poſſible. Voici comment. Pour le premier article il ſuffit, dans l'état où je vois les choſes, de contracter alliance avec vos voiſins, ſincerement & de bonne foi. Pour le ſecond, il faut être bon & libéral à l'égard de ceux qui vous approchent. Pour le troiſiéme, ne maltraitter jamais un innocent, & punir ſans rémiſſion les coupables. Pour le quatriéme, avancer les Lettrez qui ont du mérite, & en laiſſer peu ſans emploi. Pour le cinquiéme, honorer *Tien*, & reſpecter les eſprits. Vous avez raiſon dit le Roi, il n'y a rien en cela qui ne ſoit faiſable?

TONG NGAN YU étant nommé Intendant du territoire de *Tſin yang*, pria *Kien lao* de lui donner en peu de mots quelque importante leçon ſur le Gouvernement des peuples. *Kien lao* répondit par ces trois mots : zéle, bonne foi, courage. *Tong ngan yu* le pria de s'expliquer un peu plus. *Kien lao* répondit : zéle & attachement pour le Prince que vous ſervez ; bonne foi & droiture à ſoutenir les ordres que vous aurez donnez, & les perſonnes que vous aurez employées : courage & fermeté contre les méchans, de quelque rang qu'ils puiſſent être. Cela eſt net, dit *Tong ngan yu*, & j'en conçois l'importance.

MI TSE HIEN Intendant du Territoire de *Tan fou*, paſſoit une partie de ſon tems à toucher ſon *Kin**, & ne ſe donnoit en apparence aucun mouvement. Cependant tout étoit dans l'ordre, & jamais les choſes n'allerent mieux. *Ou ma ki* lui ſucceda. Il maintint aſſez bien le bon ordre ; mais ce fut en ſe donnant jour & nuit beaucoup de peine. Ils ſe rencontrerent enſuite tous deux. *Ou ma ki* dit à *Mi tſe hien* : quand vous étiez à *Tan fou*, vous vous divertiſſiez preſque tout le jour, & vous vous faiſiez un jeu de votre Intendance. Cependant à votre départ j'y trouvai tout en très-bon ordre. Pour moi, je me ſuis donné bien des peines ; & tout ce que j'ai pû faire, a été de ne rien gâter. D'où vient, je vous prie, cette différence? C'eſt que moi, dit *Mi tſe hien* en ſouriant, j'uſois modérément de mes forces, & je faiſois agir celles d'autrui ; vous, vous ne faiſiez agir que les vôtres. En effet, les gens du pays les comparant l'un à l'autre, diſoient, *Mi tſe hien* eſt ce qui s'appelle un habile homme : *Ou ma ki* n'en approche pas.

TSE KONG nommé Magiſtrat de *Sin yang*, avant que de partir pour s'y rendre, vint prendre congé de ſon maître Confucius. Celui-ci lui dit aſſez gravement : prenez garde qu'étant en Charge, il ne vous échappe ni violence, ni oppreſſion, ni cruauté, ni larcin. Moi? répondit *Tſe kong* tout ſurpris, moi qui vous ai pour maître dès ma plus tendre jeuneſſe, je ſerois capable de pareils excès? Seroit-il donc bien poſſible que vous euſſiez de moi une ſi méchante opinion? Vous n'avez pas bien pris ma penſée, dit alors Confucius d'un air plus ouvert. Il y a plus d'une eſpéce de violence & d'oppreſſion, de cruauté, & de larcin. Les emplois qui dépendront de vous, donnez-les à des gens habiles & vertueux : les en priver en y mettant ou en y laiſſant les méchans & les gens qui y ſont peu propres, ce ſeroit violence. Permettre que des gens qui ont quelque habileté & même quelque vertu, s'en prévalent, pour accabler ceux qui en manquent ; ou bien vous-même en uſer ainſi ; ce ſeroit oppreſſion. Etre peu exact & peu attentif à inſtruire, & à diriger vos ſubalternes, & être cependant ſujet à la colere, & très-prompt à les punir, ce ſeroit cruauté. Vous attribuer ce qu'un autre auroit fait de bien, & lui en enlever la gloire, ce ſeroit larcin ; & ce larcin même n'eſt pas ſi rare parmi ceux qui paſſent pour honnêtes gens. Croyez-vous donc que, pour être coupable de larcin, il faille avoir pris les habits ou l'argent d'autrui? Souvenez-

* Nom d'inſtrument de muſique.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 656 sur 741

vous bien de ce qu'on dit : un bon Magiſtrat reſpecte les Loix, & les doit garder à l'avantage des peuples. Un méchant fait ſervir ces Loix à l'oppreſſion de ces mêmes peuples. Rien n'eſt plus vrai. De-là tant de murmures & d'imprécations. Equité, déſintéreſſement, deux points eſſentiels. Ils ſont du devoir du Magiſtrat, & ils ſont auſſi ſa ſûreté. Laiſſer tomber ce que les autres font de bien, ou le cacher ; c'eſt mal fait. Mais découvrir & publier leurs défauts, c'eſt encore faire plus mal. Jamais on ne perd à faire valoir ce que chacun a de bon, & communément on y gagne. Au contraire on ne gagne rien à publier les défauts d'autrui, & preſque toûjours on s'en trouve mal. Auſſi le ſage ne parle-t-il qu'avec beaucoup de circonſpection. Faites y attention, & ſoyez bien perſuadé qu'en préjudiciant à un autre, on ne gagne rien pour ſoi-même.

YANG TCHU étant un jour avec le Roi de *Leang*, diſcouroit ſur le Gouvernement des Etats. Il avança & ſoutint que c'étoit une choſe fort facile. Mon maître lui dit le Roi, vous n'avez qu'une femme & une concubine, & je ſçai que vous ne ſçauriez les gouverner. Cependant, à vous entendre, le Gouvernement d'un Etat ſeroit pour vous une bagatelle. Prince, répondit *Yang chu*, tout cela eſt vrai, & ne ſe contredit point. Un ſeul Berger, la houlette en main, conduit avec ſuccès cent brebis : que deux * Bergers veüillent en conduire une, ils auront de la peine à y réuſſir. Mais ne ſçavez-vous pas ce qu'on dit ſi communément : les grands inſtrumens de muſique ne valent rien pour des vaudevilles : les grands poiſſons nagent en grande eau. Tel qui échouë dans de petites choſes, peut réuſſir dans les plus grandes.

* Il indique que ſa femme vouloit auſſi gouverner la Concubine à ſa maniere.

HOEN KONG demanda un jour à ſon Miniſtre *Koan tchong*, ce qui étoit le plus à craindre dans un Etat. *Koan tchong* répondit : Prince, à mon avis, rien de plus à craindre que ce qu'on appelle rat de ſtatuë. *Hoen kong* n'entendant pas l'allégorie, *Koan tchong* la lui expliqua. Vous ſçavez qu'en bien des endroits on érige des ſtatuës à l'Eſprit du lieu. Ces ſtatuës de bois ſont creuſées en dedans & colorées en dehors. Un rat a-t-il pénétré dedans, on ne ſçait comment l'en chaſſer. On n'oſe y employer le feu, de peur qu'il ne prenne au bois. On n'oſe mettre la ſtatuë dans l'eau, de peur de détremper les couleurs. Ainſi le reſpect qu'on a pour la ſtatuë, met à couvert le rat. Tels ſont à peu près dans un Etat les gens ſans mérite & ſans vertu, qui ont la faveur du Prince. Ils gâtent tout : on le voit, & on en gémit ; mais on ne ſçait comment s'y prendre pour y apporter remede.

KI TSE dans un de ſes voyages, paſſa par le Royaume de *Tſin*, à peine y eût-il mis le pied, qu'il s'écria en ſoupirant : O que l'oppreſſion eſt grande en ce Royaume ! Entrant enſuite dans la Capitale, il s'écria du même ton : O que ce Royaume eſt épuiſé ! Enfin ayant vû le Roi & la Cour : O que le trouble & la révolte, dit-il, ne ſont gueres éloignez ! Alors ceux qui étoient à ſa ſuite, lui dirent : vous ne faites que d'arriver dans le Royaume de *Tſin* ; comment prononcez-vous ſur tout cela d'une maniere ſi déciſive ? Voici pourquoi répondit *Ki tſe* : en entrant ſur les terres de *Tſin*, j'ai remarqué bien des champs en friche, le reſte eſt aſſez mal cultivé : j'ai vû en même tems qu'on travailloit en divers endroits à des ouvrages fort inutiles. De-là j'ai conclu que les Peuples ſont opprimez par des corvées. Entrant dans la Ville Capitale, j'ai pris garde que tout ce qui étoit bâti de nouveau étoit chancelant, au lieu que les anciens édifices ſont très-ſolides. C'eſt ſur cela que j'ai dit : le Royaume eſt épuiſé. Etant allé à la Cour, j'ai vû un Prince qui n'a des yeux que pour regarder çà & là, & qui n'ouvre pas la bouche pour faire la moindre queſtion. J'ai remarqué auſſi dans ſes Miniſtres & ſes grands Offi-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 657 sur 741

ciers beaucoup de hauteur & d'orgüeil. Cependant ils ſont tous muets ſur ce qui regarde le bien commun, & il n'y en a pas un d'eux qui donne au Prince le moindre conſeil. C'eſt ce qui me fait conclure que le trouble & la révolte ne ſont pas loin.

DANS cette compilation de *Tang king tchuen* après le titre du Gouvernement, il y a un titre des Reynes. Il comprend ſous ce nom les épouſes & les concubines des Empereurs ou des Rois. En parcourant les hiſtoires, il prétend que les femmes ont eu grande part à la décadence ou à la ruine de preſque toutes les Dynaſties. Ce *Tang king tchuen*, employe ſous ce titre trente bonnes pages ; mais chaque trait d'hiſtoire n'y eſt qu'indiqué : c'eſt pourquoi l'on n'en a rien traduit.

Sur la fin il dit que *Tai tſong* ſecond Empereur de la Dynaſtie *Tang*, partie pour épargner la dépenſe, partie auſſi par compaſſion, après avoir fait le choix de quelques femmes de ſon Palais, fit ſortir toutes les autres, & permit qu'on les mariât. Il diminua à proportion le nombre des Eunuques du Palais, de ſorte qu'il en ſortit en tout trois mille perſonnes & davantage.

Tang king tchuen cite *Tchang pong ki*, lequel ayant recherché en quel tems ont commencé les petits ſouliers & les petits pieds, tels que les ont les femmes Chinoiſes, prétend que cet uſage n'eſt point de la premiere antiquité. Il tire ſa principale preuve de ce qu'il n'eſt fait nulle mention des petits pieds des femmes, ni de leurs petits ſouliers recourbez, dans des recüeils de vers & de chanſons, qui ſont du tems qu'on appelle les ſix Dynaſties, quoi qu'on y trouve dans le dernier détail tout ce qui étoit cenſé donner de la grace au ſexe.

DES FILLES DES EMPEREURS.

TAI TSONG ſecond Empereur de la Dynaſtie *Tang*, donna une de ſes filles en mariage au fils de *Ouang kouei*, alors Préſident de la Cour des Rits. *Ouang kouei* recevant chez lui cette Princeſſe, lui dit : les Rits preſcrivent à une bru la maniere de ſe préſenter devant un beau-pere & ſa belle-mere. A la vérité dans ces derniers tems, où les plus loüables coûtumes s'aboliſſent inſenſiblement, on n'a pas fait obſerver cet uſage aux Princeſſes en les mariant : mais nous avons aujourd'hui un Empereur très-éclairé, qui ſçait dequelle importance il eſt que les Rits ſoient en vigueur, & qui ſouhaitte qu'on les obſerve. Ainſi, Princeſſe, trouvez bon que nous vous recevions comme une bru doit être reçuë : ce n'eſt point par eſprit de vanité, ni pour notre honneur particulier que nous agiſſons de la ſorte, c'eſt par zéle pour les Rits, & parce que de leur obſervation dépend le bien des Familles & des Etats. Auſſi-tôt lui & ſa femme prirent le haut de la ſalle ; & s'étant tous deux aſſis, la Princeſſe nouvelle bru, la ſerviette ſur le bras, leur donna dabord à laver, puis leur ſervit à manger : après quoi ils ſe retirerent. La choſe ayant été rapportée à *Tai tſong*, il l'approuva fort, & régla que dans la ſuite, les Princeſſes qu'on mariroit, en feroient autant.

HIAO VOU un des Empereurs de la Dynaſtie *Song*, ſçachant que les Princeſſes qu'on marioit, ſe rendoient inſupportables dans les familles où elles entroient, chercha les moyens d'y remédier. Il en prit un entr'autres aſſez ſingulier. Ayant deſtiné une de ſes filles à *Kiang min*, fils de *Kiong chin*, que ſa vertu & ſes ſervices avoient élevé aux plus grands honneurs, il ordonna ſecrettement qu'on dreſſat au nom de *Kiong chin* une

forte repréſentation, où l'on mît dans tout ſon jour la conduite de ces Princeſſes, & dont la concluſion fût qu'il s'excuſeroit de recevoir pour épouſe celle qu'on lui préſentoit. L'écrit en effet fut dreſſé & préſenté à l'Empereur. Le voici tel qu'il eſt rapporté dans *Tang king tchuen*.

Prince, Votre Majeſté a eu la bonté de me deſtiner (*a*) la Princeſſe *Ling hai*. C'eſt une grace peu commune, & que je n'avois aucun lieu d'attendre. Cependant je ne puis diſſimuler que j'ai reçû cet ordre avec autant de trouble & de triſteſſe, que de reconnoiſſance & de reſpect. Mon indignité perſonnelle, encore plus que ma naiſſance, m'éloigne d'une ſi haute alliance. Ce qui me convient, c'eſt une perſonne du commun, & non pas une Princeſſe. Les gens de ma ſorte, quoique peu riches, ont à peine pris le bonnet, qu'ils ſont mariez. Ils en ſont quittes pour quelques préſens de peu de valeur, & l'on n'en voit point de ſi pauvres, qu'ils ayent peine à contracter une alliance honnête & proportionnée, dans laquelle ils vivent heureux & contents. Au contraire je fais refléxion que ceux qui ont épouſé des Princeſſes, ont vécu, du moins la plûpart, dans le chagrin & dans l'amertume. C'eſt pourquoi, bien que je ſçache eſtimer comme je dois, l'honneur que me fait V. M. Je ſuis ſi éloigné de m'en applaudir, que ſi je ne pouvois m'en défendre, je crois que je ceſſerois de vivre. Pardonnez, Grand Roy, à ma ſimplicité & à ma franchiſe. Je ſuis fondé à penſer & à parler ainſi ſur bien des exemples, que notre hiſtoire me fournit. Sous les *Tſin* on vit *Ouang tun*, *Hoen ouen*, & *Tchin tchang*, épouſer chacun une Princeſſe. C'étoient gens iſſus de familles très-anciennes, également illuſtres & puiſſantes. Ces trois hommes avoient auſſi de très-belles qualitez & un mérite reconnu. Cependant quel fut le fruit de ces alliances? *Ouang tun* & *Hoen ouen* auparavant les plus braves & les plus eſtimez de tous les jeunes Seigneurs de la Cour, s'abâtardirent à l'abri de la faveur que leur procuroit ce mariage, ils vécurent dans une indolence peu ſéante à leur rang, & moururent dans le mépris. Pour *Tching tchang* le joug lui parut ſi peſant, qu'il contrefit le fol pour s'en délivrer. Depuis on a vû *Tſe king* ſe bruler les pieds, pour éviter une pareille alliance; *Ouang yen*, tout délicat qu'il étoit, ſe jetter tout nud au travers des neiges, & fuïr celle à laquelle on l'avoit lié; *Holi*, qui égaloit en beauté *Long kong* ſe précipiter de déſeſpoir dans un puits; *Lie tchuang*, ſe frotter exprès les yeux, juſqu'à devenir preſque aveugle; *Yn tchong*, s'expoſer aux derniers ſupplices, & ne les éviter qu'avec peine. Ce n'eſt pas que ces derniers manquaſſent de ſens & de réſolution: mais la qualité & l'autorité de leurs Princeſſes les accabloit: ils ne pouvoient porter leurs plaintes à l'Empereur, la porte leur étoit fermée: ils avoient à dévorer ſeuls les derniers chagrins: & leur condition étoit bien pire que celle des derniers eſclaves.

Pouvoir aller & venir, viſiter ſes amis & les recevoir chez ſoi, c'eſt une liberté commune à tout honnête homme. A-t-on épouſé une Princeſſe? C'eſt Madame qui va & vient à ſa fantaiſie: point de tems marqué pour ſon retour: plus de regle dans la maiſon. Il faut que le mari renonce à traitter jamais ſes amis, & preſque à tout commerce avec ſes parens. Si quelquefois la Princeſſe de bonne humeur, s'aviſe de le traitter un peu moins mal, d'abord une vieille nourrice froncit les ſourcils, une Bonzeſſe la ſeconde, toutes deux repréſentant à Madame, qu'elle ne ſçait pas tenir ſon rang, & qu'elle gâte tout. Elle a de plus à ſa ſuite une vile troupe d'Eunuques, qui n'ont ni eſprit, ni dextérité, ni politeſſe, qui font tout au hazard, & ſans raiſon, qui parlent à tort & à travers, ſans examiner ce qu'ils diſent. Voilà le

(*a*) Le Chinois dit: a ordonné que la Princeſſe *Ling hai* s'abaiſſât juſqu'à devenir ma femme.

conſeil

conſeil de la Dame. La Nourrice prétend que ſon âge lui donne droit de haïr à mort quiconque entamera ſon crédit. La Bonzeſſe fait la ſçavante, & dit tant de choſes ſur l'avenir, qu'il eſt impoſſible que le haſard n'en vérifie une partie. A ces deux compagnes ordinaires, ſurvient quelquefois une vieille diſeuſe de bonne avanture, ſur-tout à la fin des repas, pour en attrapper les reſtes. C'eſt au pauvre mari de prendre patience: encore heureux s'il n'avoit rien de plus fâcheux à ſouffrir.

Un de ſes grands embarras, c'eſt de prendre ſon parti pour voir Madame, ou ſouvent, ou rarement. Il ne ſçait comment s'y prendre pour contenter en ce point les caprices de ſa Princeſſe. Se préſente-t-il ſouvent? on refuſe de l'admettre: l'admet-on? il ne ſort pas quand il veut. Laiſſe-t-il Madame là? Elle ſe croit mépriſée & devient furieuſe. Prend-t-il congé après l'avoir vûë? Il va, dit-elle, voir quelque autre. Pour Madame, elle ſort à ſon gré, & revient quand il lui plaît, quelquefois bien avant dans la nuit, quelquefois même au point du jour. Tantôt elle paſſe la nuit à joüer des inſtrumens: tantôt elle eſt tout le jour les bras croiſez devant un Livre. Sa vie à proprement parler n'eſt qu'une ſuite de caprices. Nos Rits ne défendent point d'avoir quelques concubines. On n'eſt point cenſé par-là faire injure à ſon épouſe. Si cette épouſe eſt une Princeſſe, il ne faut pas y penſer; elle ſe croiroit outragée, & ne le pourroit ſouffrir. Au moindre bruit, à la moindre apparence, au moindre ſoupçon, on voit ſortir de l'appartement de Madame quelque jeune eſclave effrontée, qui vient eſpionner le mari. S'il reçoit une viſite, & que la converſation dure un peu de tems, les vieilles viennent écouter pour tout redire à Madame. Ce ſont des ſoupçons étranges.

Enfin, ce qui rend encore plus inſupportables ces Princeſſes mariées çà & là, c'eſt qu'elles ſe vont voir ſouvent. L'entretien dans ces viſites roule toûjours ſur les maris. Son extraction, ſes manieres, ſa conduite, tout y eſt mis ſur le tapis. Elles ſe donnent mutuellement des leçons de fierté & de jalouſie: & quand quelqu'une de ſon fonds ſeroit raiſonnable, & auroit un bon naturel, elle devient bientôt ſemblable aux autres. Auſſi ceux qui juſqu'ici ont épouſé des Princeſſes, auroient bien voulu s'en diſpenſer. Ceux qui n'ont pû l'éviter, s'en ſont preſque tous fort mal trouvez. Le pauvre *Ouang tſao* ſur-tout, en a été un triſte exemple. Quoique ce fût un grand homme, également ſçavant & brave, il fut pour une bagatelle indignement livré aux Tribunaux, & mourut honteuſement. *Ton noan* mourut de pur chagrin & dans la fleur de l'âge. Tant d'autres ont eu à peu près le même ſort, qu'il ſeroit trop long de les rapporter.

De plus, quand nous prenons une femme, ce que nous nous propoſons principalement, c'eſt d'en avoir des enfans. Rien de plus contraire à cette fin, qu'une jalouſie outrée: & l'on a vû par expérience, que ceux qui ont épouſé des Princeſſes, outre tous leurs autres chagrins, ont eu la plûpart celui de mourir ſans poſtérité. Qui ſuis-je moi, pour me flatter de pouvoir éviter toutes ces diſgraces? Je n'ai donc garde d'y expoſer & ma perſonne & ma famille. Ceux qui ont ſubi ce joug, y ont preſque tous ſuccombé. Si quelques-uns s'y ſont ſoumis ſans réplique, & l'ont ſouffert avec patience, c'eſt que vû les diſpoſitions de la Cour, ils ne pouvoient & n'oſoient y faire paſſer d'abord leurs excuſes, ni enſuite y porter leurs plaintes. Pour moi, j'ai le bonheur de me trouver ſous un Prince éclairé, juſte, débonnaire, qui n'a point d'autre regle de ſes actions, que la pure & droite raiſon, & qu'aucune affection ne préoccupe. Ainſi je lui décharge mon cœur.

Graces à V. M. ma famille eſt ſuffiſamment élevée: mon principal ſoin

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 660 sur 741

doit être de la ſoutenir dans l'état où elle eſt, & d'en prévenir la décadence. C'eſt ce que j'oſe eſpérer de pouvoir faire ſous un regne ſi heureux. Que ſi je puis eſpérer avec le tems de grands emplois & de plus hauts titres, je ſuis bien-aiſe d'y parvenir par mon déſintéreſſement, par mes talens, par mon aſſiduité, & mes ſervices: je vous avouë franchement, Grand Roy, qu'il ſeroit peu de mon goût de les devoir à l'alliance, dont vous penſiez m'honorer. Au reſte, ma vuë, en vous expoſant ma peine, n'eſt pas ſeulement de vous découvrir mes vrais ſentimens, & de pourvoir à ma propre ſûreté; c'eſt auſſi de vous faire connoître les maux que de ſemblables alliances cauſent actuellement dans d'autres familles. Je ſupplie V. M. d'examiner ce qui en eſt, mais ſur-tout de m'en diſpenſer. Laiſſez, je vous en conjure, laiſſez les petits oiſeaux voltiger gayement avec leurs ſemblables. Laiſſez les vermiſſeaux multiplier en paix leur eſpece; & tout honorable que m'eſt votre choix, daignez, s'il vous plaît le révoquer. Que ſi V. M. refuſe d'exaucer mon humble priere, je me couperai plûtôt les cheveux, je me mutilerai moi-même, ou m'enfuirai au-delà des mers.

L'Empereur ayant lû cet Ecrit, qui s'étoit fait par ſon ordre, s'en ſervit pour faire aux Princeſſes des réprimandes, & s'en divertit en particulier.

Des Eunuques, & autres, qui abuſent de l'autorité, que leur donne la faveur du Prince.

DISCOURS DE *NGEOU YANG SIEOU* *célébre Auteur de la Dynaſtie* Song.

DE tout tems les Eunuques en crédit ont été regardez comme une peſte de l'Etat. Ils y ſont encore un peu plus à craindre que les femmes, c'eſt beaucoup dire. Ils ſont ſouples, artificieux, & patients. Ils ſçavent donner adroitement certaines preuves de vertu en choſes qui leur coûtent peu, pour ſe faire eſtimer du Prince. Ils profitent à propos de certaines occaſions dans le fonds peu importantes, de témoigner à leur maître quelque attachement & quelque fidelité, pour s'attirer ſa confiance. L'ont-ils une fois gagnée? ils ſe dédommagent: ils conduiſent le Prince à leur gré, ſoit par de vaines terreurs, ſoit par de fauſſes eſpérances qu'ils lui inſpirent. Le Prince a beau avoir à ſa Cour des gens habiles, vertueux, zélez; il les regarde comme étrangers, en comparaiſon de ſes Eunuques, qui ſont toûjours prêts de ſa Perſonne dans l'intérieur du Palais. Sa confiance eſt en ſes Eunuques: ils en ſçavent profiter pour s'accréditer: & bientôt les Officiers du dehors ne ſont conſiderez, qu'autant que les Eunuques le veulent. Dès-lors les gens de mérite ou ſe retirent, ou ſe refroidiſſent; & le pauvre Prince demeure ſeul, abandonné à ſes Eunuques, auſquels il s'eſt lui-même livré. Ces malheureux l'intimident à chaque moment; & ſe rendant néceſſaires, ils établiſſent de plus en plus leur autorité, ou plûtôt leur tyrannie.

Que ſi le Prince ouvre enfin les yeux, & cherche à s'appuyer des Officiers du dehors, ceux-ci ne ſçavent alors comment s'y prendre. Temporiſer, & uſer de ménagemens, c'eſt laiſſer croître le mal: vouloir y remédier promptement & avec vigueur, c'eſt tout riſquer, ou même tout perdre, le Prince étant lui-même comme en ôtage. Quand les cho-

ſes en ſont venuës là, les gens les plus éclairez trouvent leurs lumieres bien courtes : il ne leur vient aucune vuë qui ne leur paroiſſe dangereuſe, &, pour ainſi dire, impraticable ; ſi à tout hazard ils tentent quelque entrepriſe, communément ils échouent, & perdent avec eux le Prince & l'Etat. Le moins qui puiſſe arriver, c'eſt qu'ils périſſent, & donnent lieu par leur mort, à quelque ambitieux de profiter de ces conjonctures, pour former le deſſein de ſe rendre le maître, d'envelopper le Souverain dans la cauſe des Eunuques, & de ſe gagner le cœur des peuples, en exterminant ces canailles. La paſſion pour les femmes dans un Prince eſt très-dangereuſe. S'il ne s'en guérit, elle le perd & trouble l'Etat. Mais ſi le Prince ſe reconnoît, le mal n'eſt pas ſans remede. Au contraire, ſi par une confiance outrée, il s'eſt imprudemment livré à ſes Eunuques, en vain voudroit-il en revenir : il ne le peut plus ſans ſe perdre. L'hiſtoire des *Tang* le fait bien voir. C'eſt pour cela que j'ai dit d'abord, que les Eunuques accréditez ſont encore plus à craindre que les femmes. Peut-on être trop ſur ſes gardes ?

TANG KING TCHUEN rapporte encore cinq ou ſix autres diſcours ſur ce ſujet : mais ils diſent à peu près la même choſe. La concluſion d'un de ces diſcours eſt, que les Eunuques ſont néceſſaires dans le Palais ; que dès les premiers tems il y en a eu ; qu'on ne peut s'en paſſer ; mais qu'il faut leur tenir la bride courte, punir exactement leurs fautes, donner inſpection ſur leur conduite à quelque Officier de poids, ſur-tout ne leur donner aucune part dans le gouvernement de l'Etat, bien moins les mettre dans les emplois : c'eſt ce que l'Empereur qui regne aujourd'hui obſerve exactement.

Diſcours de Sou tché *qui vivoit ſous la Dynaſtie* Song.

SCAVOIR redreſſer le Prince, ſans que la paix de l'Etat en ſouffre, c'eſt le chef d'œuvre d'un zéle ſage. Il eſt des tems malheureux, où le Prince ſans lumieres s'attache à des gens ſans vertu, & les fait dépoſitaires de toute ſon autorité ; alors ce qu'il y a dans l'Etat d'Officiers vertueux & fideles, voyant que ces méchans renverſent tout, voudroient par zéle pour l'Etat & pour le Prince, les délivrer au plûtôt de cette peſte. Mais ceux qu'ils ſouhaitteroient de détruire, ont eu ſoin de ſe précautionner : le Prince eſt à eux, & ils ſont en ſûreté, par le danger qu'il y a de les attaquer. Ceux qui ſont aſſez hardis pour le faire, ou échouent, & ils ſont perdus ſans reſſource ; ou ils réuſſiſſent, & en réuſſiſſant, ils offenſent leur Souverain, & jettent l'Etat dans des troubles, qui le plus ſouvent cauſent ſa ruine. Auſſi, dans le *Tchun tſiou* ceux là ſont traittez de rébelles, qui faiſoient mourir, ſans l'aveu du Prince, des gens qui cependant méritoient la mort.

En effet, un homme ſage, quelque douleur qu'il ait de voir l'autorité du Prince uſurpée par d'indignes & de méchants ſujets qui l'ont ſurpris ; & quelque zéle qu'il ſe ſente de remédier à un mal, qui en entraîne avec ſoi tant d'autres, doit cependant ſe retenir ; & avant que de rien entreprendre, meſurer ſi bien ſes démarches, que le Prince & l'Etat lui en ſçachent gré ; quel qu'en puiſſe être le ſuccès, comment puis-je me le promettre, en exterminant ceux que le Prince chérit, qu'il ne juge point coupables, & auſquels il croit même devoir beaucoup ? N'eſt-ce point empietter moi-même ſur les droits du Souverain ? Puis-je ne lui être pas odieux ? Puis-je me

préſenter devant lui ? Recevra-t-il mes hommages ? Ecoutera-t-il mes excuſes ? Ce ſeroit un prodige ſans exemple.

Ces indignes favoris ſont à peu près dans un Empire, ce que ſont dans le corps humain certaines tumeurs malignes, qui viennent quelquefois à la gorge. Ces tumeurs, quoiqu'incommodes, ſont trop voiſines du goſier pour être coupées. Si quelqu'un par impatience les veut couper, la mort eſt inévitable. C'eſt une impatience ſemblable, qui fit périr les *Han* & les *Tang*. Depuis l'Empereur *Hoen ling* juſqu'à l'Empereur *Hien ti*, l'Empire ſe gouvernoit, ou plûtôt ſe bouleverſoit au gré des eunuques. Il n'y avoit dans les emplois que des ames baſſes, leurs créatures ; heureux les gens de mérite & de vertu, qui pouvoient par la retraitte être à couvert de leurs coups ; on les perſécutoit par tout. Tout l'Empire en gémiſſoit de douleur, & en frémiſſoit de dépit. Enfin, quelques gens délibérant ſur les moyens de remédier à ces maux, conclurent que les Eunuques en étant les auteurs, il n'y avoit qu'à les exterminer ; que tout ſeroit fini. *Teou vou* & *Ho tſin* l'entreprirent, mais ſans y réuſſir : il leur en coûta la vie. *Yuen chao* l'entreprit enſuite, & en vint à bout : mais cela cauſa de ſi grands troubles, que l'Empire changea de maître : & ce fut là que finit la Dynaſtie *Han*.

Il eſt arrivé la même choſe ſous les *Tang*. Les derniers Empereurs de cette Dynaſtie s'étoient livrez à leurs Eunuques, qui bouleverſoient l'Etat : il n'y avoit perſonne, pour peu qu'il eût de zéle, qui ne le ſentît vivement : mais *Li chun*, *Tching tchin*, & quelques autres furent les plus impatiens & les plus hardis. Ils ſe liguerent enſemble pour exterminer les Eunuques. Ils échoüerent & périrent. Dans un autre tems *Tſoui tcheng* prit mieux ſes meſures, & y réuſſit : mais ſon ſuccès fit périr les *Tang*, & fut funeſte à l'Etat. C'étoient des tumeurs malignes dans un endroit trop eſſentiel à la vie, pour être coupées ſans danger. On les coupa. La mort s'enſuivit : ou, pour parler ſans figure, en exterminant ces favoris ſans l'aveu du Prince, on viola ſon autorité Souveraine : & tout ce que gagnerent les vainqueurs, fut de périr avec l'Etat, qu'ils ſe flattoient de ſauver. Des ſujets vraiment zélez & fidéles, ne doivent jamais en venir là. *Teou vou* & *Ho tſin* ayant échoüé & perdu la vie, on plaignit leur malheur. Pour moi, j'en juge autrement. Ce fut un bonheur pour eux de ſuccomber. En réuſſiſſant, ils ſe perdoient également, & nuiſoient beaucoup plus à l'Etat. N'ai-je donc pas eu raiſon de dire que ſçavoir redreſſer le Prince, ſans que la paix de l'Etat en ſouffre, c'eſt le chef-d'œuvre d'un zéle ſage ?

Autre Diſcours du même Auteur.

SUIVANT ce que j'ai déja expoſé, quand des méchans qui ſont en faveur ſe ſont emparez de l'autorité, celui qui entreprend de les détruire, eſt ſûr de périr ſi ſon deſſein vient à échoüer, ou bien s'il réuſſit, il fait périr le Prince, & trouble l'Etat. A ce compte là, dira-t-on, ce déſordre, quelque grand qu'il ſoit, eſt abſolument ſans reméde. Il faut donc laiſſer ces méchans joüir en paix de leur malice, ne point penſer à les éloigner ou à les détruire, & voir froidement le Prince & l'Etat ſe perdre, de peur d'offenſer l'un, & de troubler l'autre. C'eſt mal prendre ma penſée. Je l'explique. On dit communément qu'un homme en preſſe, eſt tout autrement habile, que quand il ne s'y trouve pas. C'eſt une maxime de guerre, qu'il ne faut pas tellement ſerrer un corps d'armée, qu'il n'ait aucune voie pour ſe débander ; & qu'il ne faut point que des trou-

pes

pes ſe hazarde à courir trop loin après des brigands. Cela eſt fondé ſur ce qu'on craint que des gens réduits à l'extrémité ne faſſent un dernier effort, & que leur déſeſpoir ne l'emporte, ou que la perte ne ſoit égale. *Ou* & (a) *Yué* ſur une barque en danger de périr par la tempête, s'aident mutuellement comme s'ils étoient bons amis. Ces indignes & & méchans ſujets, qui abuſent de leur crédit & de leur faveur, ſçavent aſſez qu'ils ſont haïs & déteſtez. Ils ſentent bien, que ſi le Prince pouvoit être informé de l'abus qu'ils font de l'autorité qu'il leur donne, il n'y auroit point de pardon pour eux. C'eſt ce qui les rend ſans ceſſe attentifs à prévenir un coup ſi funeſte.

D'un autre côté, les gens de mérite haïſſant à mort ces indignes favoris, ſous leſquels cependant il faut plier, ſe lient enſemble contre eux, s'animent ſecrettement les uns les autres, & s'irritent juſques à en venir à un éclat. De ſorte qu'il eſt vrai de dire que bien que les troubles de l'Etat viennent originairement des premiers, aſſez ſouvent les derniers en ſont par leur préciptation la plus immédiate cauſe. Ceux-là ſont au-dedans & auprès du Prince. Ceux-ci ne l'approchent guéres, & ſont au-dehors. On peut donc comparer les uns au maître du logis, & les autres à un étranger. L'étranger doit ſuivre & ne pas prévenir les démarches de celui chez qui il eſt. Or c'eſt à quoi manquent les perſonnes zélées. Les premiers ont encore cet avantage, qu'agiſſant au nom du Prince, quand ils ordonnent quelque choſe, ils parlent clairement & ſans biaiſer. Le commun du peuple reſpecte naturellement la volonté du Prince. Au contraire le zéle des derniers a je ne ſçai quel air de révolte, & il ne leur eſt pas aiſé de ſe faire obéir : auſſi en a-t-on vû pluſieurs en divers tems, qui s'étant déclarez mal à propos, étoient auſſi-tôt abandonnez, & périſſoient miſérablement.

Ceux qui ont autant de ſageſſe que de zéle, ſuivent une meilleure méthode. Pour peu que leur mérite & le rang qu'ils tiennent, leur donne accès auprès du Prince, ils en profitent adroitement, pour s'inſinuer dans ſes bonnes graces, mais ſans éclat & ſans bruit. En même tems qu'ils s'étudient à gagner le Prince, ils évitent avec encore plus de ſoin de choquer les favoris. Ils paroiſſent ne pas voir ce qu'ils font de mal : ils ont pour eux de la complaiſance dans l'occaſion : ils les loüent même à propos, & donnent quelquefois dans des vûës qu'ils ſçavent leur plaire, & qui n'ont rien en ſoi de mauvais. Enfin ils ſe ménagent tellement, qu'ils ne leur ſont point ſuſpects, & qu'ils évitent d'être en butte à leurs artifices & à leur colere. Ils continuent ſur ce pied là, juſqu'à ce que ces méchans aveuglez par leur fortune, ou enyvrez par quelque paſſion, ſe placent eux-mêmes ſur le bord du précipice ; & qu'il n'y ait, pour ainſi dire, qu'à les pouſſer tant ſoit peu, pour les y faire ſûrement tomber. Autant qu'ils ont eu de patience à attendre cette occaſion, autant ſont-ils attentifs à en profiter. Ils le font ſans aucun fâcheux retour, & ils doivent cet heureux ſuccès à la modération de leur zéle, qui a ſçû ſe réſerver pour une favorable conjoncture.

On a coûtume de dire, que le ſage ſans empreſſement & ſans colere, ſçait exécuter ce qu'il entreprend pour le repos de ſa patrie ; & c'eſt en effet ainſi qu'il en faut uſer. Car attaquez ou preſſez un peu les méchans, ils s'uniſſent pour ſe ſoutenir. Laiſſez-les tranquilles, ils ſe déſuniſſent. Chacun d'eux ne penſe qu'à ſoi, ou ils ſe trahiſſent mutuellement, ou ils ſe heurtent les uns les autres. C'eſt alors qu'il eſt aiſé d'aider le Prince à s'en délivrer : le tenter autrement, c'eſt mal s'y prendre.

(a) Deux peuples toûjours ennemis. Le ſens du proverbe, eſt que dans ce danger commun les ennemis mêmes s'entre-aident.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 664 sur 741

Parallelle des deux courtes Dynaſties Tſin *&* Souy.

L'Illustre Dynaſtie *Tcheou* étant tombée en décadence, vint ce triſte & malheureux tems, qu'on appelle le tems des guerres. Il ne finit qu'à *Tſin chi hoang*, qui ayant ſubjugué les autres Princes, prit le titre d'Empereur, & commença la Dynaſtie nommée *Tſin*. De même, quoique dans des tems bien poſtérieurs, la Dynaſtie *Tſin* étant éteinte, il y eût comme deux Empires, l'un au midi, l'autre au Nord ; & cela dura juſqu'à *Souy ven ti*, qui ſçut réunir les deux ; & alors commença la Dynaſtie *Souy*. *Tſin chi hoang*, & *Souy ven ti*, étoient des Princes qui avoient de la bravoure, de l'habileté, des talens, & de l'eſprit, beaucoup au-deſſus du commun. Leurs commencemens eurent quelque choſe de plus éclatant, que ce qu'on a vû depuis. Il n'y a qu'à lire leurs expéditions militaires, on verra le ſoin qu'ils prirent de placer leur Cour dans un lieu avantageux, & les fortifications dont ils ſe munirent, pour pouvoir ſe défendre. On verra auſſi qu'étant devenus maîtres de l'Empire, ils ne ſongerent à rien moins qu'à le perpétuer dans leurs familles. Il arriva qu'il en ſortit à la ſeconde génération. D'où vient cela? C'eſt qu'en tout ils s'éloignerent des regles de l'antiquité. Premierement, au lieu de ſe borner à une inſpection générale ſeule digne du Souverain, ils voulurent tout gouverner immédiatement par eux-mêmes. En ſecond lieu, ils fonderent leur Gouvernement ſur la rigueur & les châtimens, & non ſur les loix & ſur la vertu. En troiſiéme lieu, ils ſe priverent de ce qui pouvoit être leur plus ferme appui. Enfin ils confierent leur héritier à des gens mal choiſis, qui n'étoient rien moins qu'attachez à leurs perſonnes & à leurs familles. Il n'eſt* que trop ordinaire aux Souverains de ſe décharger ſur autrui de tout ce que le Gouvernement a de pénible, de manquer d'application, & de s'adonner à leurs plaiſirs. Quand le Souverain qui eſt à la tête eſt de ce caractere, tout le corps de l'Etat s'en reſſent; & c'eſt par là communément qu'on voit tomber les plus grands Empires.

Les deux Princes, dont je parle ici, font une exception en ce genre : c'eſt par une voie toute contraire, qu'ils ont commencé de ſe perdre. Toûjours dans la crainte que quelqu'un à leur exemple ne penſât à devenir maître, ils voulurent, pour parer à ce malheur, régler & décider tout par eux-mêmes, juſqu'aux moindres bagatelles. Leurs Miniſtres & leurs autres Officiers n'avoient aucune autorité, ni aucune part au Gouvernement. Ils expédioient quelques dépêches, & c'étoit tout. Toûjours traittez avec fierté, s'ils venoient à déplaire au Prince, il étoient auſſi-tôt punis d'une maniere honteuſe & dure. Auſſi s'embarraſſoient-ils peu d'autre choſe, que de leur propre ſûreté. Ils touchoient leurs appointemens, ſe ménageoient de leur mieux, pour éviter de choquer le Prince, & lui laiſſoient ignorer les choſes les plus importantes.

La maniere de gouverner de nos anciens, étoit fondée ſur la vertu. Ceux-mêmes d'entr'eux, qui avoient employé la force des armes pour parvenir à l'Empire, le gouvernoient ſelon les loix & la juſtice, avec douceur & avec bonté. Cette belle maniere de gouverner leur attachoit tellement le cœur des peuples, qu'ils les trouvoient bien-tôt dociles à leurs inſtructions. Delà naiſſoient la paix, l'union, le zele, & la réformation des abus. C'eſt cette maniere de gouverner, qui conſerva ſi long-tems l'Empire dans nos trois anciennes Dynaſties.

Les deux Princes, dont je parle, s'écarterent de cette voie. Toûjours inquiets

* Il reprend ces quatre points & les explique un peu plus au long.

par une crainte outrée de perdre ce qui leur avoit tant coûté, ils changerent les Loix ſelon leur génie. Ce ne fut que ſoupçons, que recherches, & que rigueur. *Chi hoang* ſur-tout fut ſi cruel, qu'il ſe rendit abominable. Auſſi au premier ſignal que donna certain *Tchin*, la révolte fut générale, & l'on vit finir bien-tôt la Dynaſtie *Tſin*.

Souy ven ti quoique moins cruel, ſuivit la méthode de *Chi hoang*, & perdit tout par la même voie. Si ces deux Princes devenus maîtres, chacun en ſon tems, avoient gouverné avec juſtice & bonté, ſuivant la méthode des anciens, ils ſe ſeroient attachez leurs ſujets : & quand leurs deſcendans auroient eu quelques gens contraires, ils auroient été ſoutenus par le grand nombre, & n'auroient pû tomber ſi ſubitement. Nous trouvons dans l'antiquité, qu'à peine le chef d'une famille étoit monté ſur le Trône, qu'il partageoit, pour ainſi parler, ſon Empire avec ſes parens. Il leur aſſignoit des Etats, dont il les faiſoit *Vang* ou *Heou*.* C'étoit comme autant de remparts qui fortifioient la maiſon regnante. C'eſt ce qui fit regner ſi long-tems les Dynaſties *Chang* & *Tcheou*. *Chi hoang* prit une autre route. La Dynaſtie *Tcheou* étant ſur ſon déclin, & le beau Gouvernement des premiers Empereurs, n'y étant plus en vigueur, les Princes tributaires, ſans égard pour l'Empereur, s'étoient faits naturellement de fréquentes guerres ; & c'eſt ce qui avoit achevé de perdre enfin cette Dynaſtie. *Chi hoang* devenu ſeul maître, ne fit attention qu'à leurs diviſions, de peur d'éprouver un pareil inconvénient, il ne fit ni *Vang*, ni *Heou*, & ſes parens les plus proches demeurerent ſimples particuliers : auſſi quand vinrent les révoltes, il ne ſe trouva perſonne qui s'intéreſſât à le ſoutenir. C'eſt pourquoi cette Dynaſtie commencée avec tant d'éclat, périt en très-peu d'années. *Souy ven ti* fit en ſon tems comme *Chi hoang*. Sa maiſon eut auſſi le même ſort.

*Noms de dignité.

Enfin comme c'eſt une choſe capitale, que le choix de ceux à qui l'on confie l'héritier de la Couronne, on ne peut trop prendre garde à choiſir des gens qui ſoient bien ſains, *Vou vang* choiſit *Tcheou kong* pour ſon fils *Tching vang*; *Vou ti* choiſit *Ho kuang* pour *Tchao ti*. Ce choix fut ſage & réuſſit. Il n'en arriva pas de même à *Chi hoang*. Son fils aîné nommé *Fou ſou*, ayant pris un jour la liberté de lui faire une remontrance, quoiqu'elle fut reſpectueuſe & juſte, *Chi hoang* ſe mit en groſſe colere, & le relégua fort loin au Nord. Bien-tôt *Chi hoang* attaqué de toutes parts, & ſe voyant prêt de mourir, rappella ſon fils; mais il le confia mal à propos à *Tchao kao*. Celui-ci ſujet infidele ne penſa qu'à ſes intérêts particuliers. Il intrigua avec *Li ſe*. *Fou ſou* ne ſucceda point à ſon pere, ce fut ſon cadet nommé *Eul chi*, qui acheva de tout perdre. *Yong* fils aîné de *Souy venti* eut le même ſort que *Fou ſou*. Son pere; ſur quelques rapports qu'on lui fit, le tint long-tems en priſon. A la mort il l'en fit ſortir, & le confia au traître *Kuang*, qui garda à l'extérieur un peu plus de meſures avec *Yong* qu'on n'avoit fait avec *Fou ſou*, mais qui dans le fonds le livra auſſi au parti contraire. Il y a eu mille ans & plus entre les *Tſin* & les *Souy* : mais autant qu'ils ont été éloignez pour le tems, autant ont-ils eu de rapport dans tout le reſte. La Dynaſtie des *Han* ſucceda à celle des *Tſin*, elle eut plus de vingt Empereurs, & regna plus de 400. ans. La Dynaſtie des *Tang* ſuivit celle des *Souy*, elle eut vingt Empereurs, & regna plus de 289. ans; de ſorte que l'on pourroit dire que les *Tſin* & les *Souy*, ne furent, à proprement parler, que comme les avant-coureurs de *Han* & de *Tang*, ceux-ci ayant duré fort long-tems, & ceux-là n'ayant duré que très-peu d'années.

Les proſpéritez & les calamitez préſentes ont leurs cauſes dans les tems antérieurs. Quand je lis l'hiſtoire de *Tſi*, & que je vois fleurir cet Etat, pendant que

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 666 sur 741

Koan tchong le gouverne ſous *Hoen tſong*; je n'en donne point toute la gloire à *Koan tchong*: j'en attribuë une bonne partie à *Pao chou* (*a*) qui n'étoit plus. Quand je trouve peu après ce même Etat bouleverſé par *Chio tao*, *Y yu*, & *Kai fang*; j'attribuë moins ces deſordres à ces trois méchans Miniſtres, qu'à *Koan tchong* qui les avoit précédez. Comment cela? Le voici. *Chun* gouvernant l'Empire ſous *Yao*, fit éloigner quatre méchans hommes, qui cherchoient à ſe produire. Confucius Miniſtre dans le Royaume de *Lou* délivra promptement l'Etat de *Tchao tching* homme dangereux. Si *Koan tchong* avoit imité *Chun* & *Confucius*, jamais *Hoen kong* n'auroit employé ces trois hommes, & ils n'auroient jamais pû nuire. Voilà déja une raiſon pour attribuer à *Koan tchong* en grande partie, les déſordres qu'ils cauſerent. Mais il y a plus: car je trouve dans l'hiſtoire, que *Koan tchong* étant malade, le Prince lui demanda qui il jugeoit propre à prendre ſa place en cas de mort. La premiere fois que je lus ce trait d'hiſtoire, je m'attendois que *Koan tchong* alloit indiquer au Prince l'homme le plus vertueux & le plus capable de ce tems-là. Point du tout. *Koan tchong* à la vérité dit au Prince, que *Kai fang*, *Y yu*, & *Chi tao*, étoient des gens très-incapables de tel emploi, & même indignes de l'approcher. Mais hélas! *Koan tchong*, qui avoit paſſé tant d'années auprès de *Hoen kong*, ne le connoiſſoit-il donc pas? Ne ſçavoit-il pas quel penchant il avoit pour les plaiſirs? Ne ſçavoit-il pas que ces trois hommes étoient les Miniſtres de ſes débauches? Ne ſçavoit-il pas que depuis long-tems ils auroient été dans les grands emplois, ſi lui *Koan tchong* n'avoit toûjours tenu ferme à les rejetter? Ne devoit-il pas prévoir ce qui arriveroit après ſa mort, s'il n'y mettoit les plus grands obſtacles? Oüi, je ne crains point de le dire, c'eſt *Koan tchong* qui perdit *Tſi*, ſi ce ne fut pas faute d'avoir imité *Chun* (*b*) & *Confucius* pendant ſa vie, ce fut du moins pour avoir manqué de lui nommer un fidele Miniſtre à ſa mort.

En effet, le plus grand malheur de *Tſi* ne fut pas préciſément d'avoir ces trois méchans hommes. Ce fut de n'avoir plus un *Koan tchong*. Tandis qu'il vécut, ils n'eurent aucune autorité malgré leur faveur. *Koan tchong* dit au Prince en mourant, qu'il ne devoit jamais les mettre en place. Ce n'étoit pas l'eſſentiel. Car ſuppoſons que *Hoen kong* ayant égard à ce témoignage, les eût en effet laiſſez ſans emploi, étoient-ils les ſeuls de leur caractere? *Hoen kong* ne pouvoit-il pas encore faire un mauvais choix? Ce qu'il y avoit d'important, c'étoit de profiter de l'occaſion que lui fourniſſoit le Prince, de préſenter quelque homme capable; s'il avoit laiſſé à l'Etat un autre lui-même, c'étoit l'eſſentiel: & en ce cas là il auroit pû ſans conſéquence ſe taire touchant ce qu'il dit ſans aucun fruit ſur le compte de ces trois hommes.

Des cinq *Pa* (*c*) fameux dans l'hiſtoire, les deux plus puiſſans ſans contredit, ont été *Hoen kong* Prince de *Tſi*, & *Ouen kong* Prince de *Tſin*. Ce dernier n'avoit rien de ſupérieur au premier; & les Miniſtres qu'il avoit choiſis, ne valoient aſſurément pas *Koan tchong*. *Tſi* à la vérité eut le malheur après *Hoen kong*, d'avoir *Ling kong* Prince cruel: mais *Ouen kong* eut auſſi pour ſucceſſeur *Hiao kong*, Prince exceſſivement doux, & dont l'extrême indulgence étoit du moins auſſi dangereuſe que la cruauté de *Lin kong*. Cependant, après la mort de *Ouen kong*, aucun des Princes tributaires n'oſa branler. *Tſin* les tint encore dans le reſpect & la ſoumiſſion plus de cent ans. *Tſi*

(*a*) C'eſt lui qui avoit produit & fait mettre en place *Koan tchong*.

(*b*) C'eſt à dire d'engager ſon Prince à ſe défaire de ces trois méchans hommes.

(*c*) On donne ce nom à certains Princes, qui, ſans être Empereurs, ſe faiſoient rendre certains devoirs de reſpect & de ſoumiſſion par leur puiſſance, non par leur vertu.

au

au contraire déchut d'abord après la mort de *Hoen kong*. Qui fit cette différence? C'eſt que *Tſin* avoit encore, après la mort de *Hoen kong*, de ſages Miniſtres, qui, malgré les défauts du Prince maintinrent les choſes ſur un bon pied: *Tſi* au contraire n'en avoit point. Eſt-ce donc que quand *Koan tchong* mourut, il n'y avoit pas dans tout l'état un homme capable de gouverner? Qui le croira? La faute fut donc de n'en pas produire. *Se tſiou* n'ayant pû pendant ſa vie faire éloigner *Mi tſe toan*, ni faire avancer *Kiu pe you*, trouve en mourant un moyen d'y réuſſir après ſa mort. *Siao ho* prêt à mourir, préſente *Tſao tſou* pour ſon ſucceſſeur, quoi qu'il fut ſon ennemi. Voilà ce qui s'appelle des Miniſtres intelligens & zélez. Ils ſçavoient que le bonheur ou le malheur d'un Etat dépend d'un homme qui le gouverne. Ils auroient eu regret de mourir, ſi l'Etat en eût dû ſouffrir. Leur ſoin étoit en mourant de le pourvoir d'un bon Miniſtre. *Koan tchong* mourut-il ainſi?

DISCOURS DE SOU TCHE'.

QUAND il s'agit d'obliger quelqu'un, ou de recevoir un bienfait, le ſage conſidere en même tems plus d'une choſe. Dans le premier cas il ne ſe contente pas de dire: je puis rendre ſervice à un tel, & je le veux. Il examine ſi la choſe lui convient: & s'il voit que non, il s'arrête contre ſon inclination, & ſans avoir égard à l'honneur qui lui en pourroit revenir. Je puis procurer tel emploi à un tel, dit un homme ſage: ce tel en eſt très-capable, faiſons-le donc. Je puis faire telle & telle choſe pour un tel; mais ce tel feroit mal d'y conſentir: n'y penſons plus. S'agit-il de recevoir, le ſage en uſe auſſi de même. Tel avantage me vient, dit-il: je ne m'en crois pas tout-à-fait indigne. De ma part, je ne vois rien qui doive m'empêcher de l'accepter: mais je vois d'ailleurs clairement que celui qui me le procure, fait mal de me le procurer. Je le refuſe. En uſer d'une autre maniere, c'eſt coopérer en quelque ſorte aux fautes d'autrui: du moins c'eſt ſe ſoucier peu que les autres faſſent mal: vouloir, pour ainſi dire, être ſeul ſage, dès-lors c'eſt ceſſer de l'être en effet. Il eſt aiſé par ces maximes de décider lequel des deux fit le mieux, & fut le plus ſage de *Lieou ki*, ou de *Tſing hong*. Du tems que les Empereurs de la Dynaſtie *Han* tenoient leur Cour à l'Orient, *Lieou ki* Prince tributaire céda ſon Etat à ſon cadet *Lieou king*. La ceſſion en fut publiée, acceptée, & ratifiée: *Lieou ki* perſiſta toûjours dans ſon deſſein, malgré ce qui lui fut repréſenté ſur le peu de capacité qu'avoit ſon frere *Lieou king*.

Ting hong autre Prince du même rang, forma auſſi le deſſein de faire une abdication ſemblable: & afin qu'elle ſe fit ſans obſtacles, il contrefit le fol. Mais *Pao ſing* un de ſes intimes amis, s'apperçut d'abord que ſa folie n'étoit que feinte. Il fit à ſon ami des remontrances ſi raiſonnables contre le projet de ſon abdication, que *Ting hong*, qui d'abord avoit cru faire une belle action, conçut qu'au contraire il feroit très-mal. Sur cela il reparut tel qu'il avoit toûjours été, & ne parla plus d'abdiquer. Sa promptitude & ſon courage à reculer, ſont très-loüables, & ſont de plus une preuve qu'auparavant il n'agiſſoit point par vanité; mais que réellement il croyoit bien faire. C'eſt ainſi que raiſonne *Fan* Lettré de réputation, qui conclut de-là en faveur de *Ting hong*, & le préfere à *Lieou ki*.

Il s'objecte *Tai pé* & *Pe y*, qui ſous la Dynaſtie *Tcheou* cederent leurs Etats à leurs cadets, & ſe rendirent célebres par

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 668 sur 741

cette abdication. Il répond que *Tai pé* & *Pey* ayant donné les premiers ce bel exemple, il n'eſt pas ſurprenant qu'on en ait été frappé dans le tems; que *Tay pé* & *Pe y* étant d'ailleurs très-connus, on ne peut attribuer qu'à leur vertu la ceſſion qu'ils firent; mais qu'on a vû depuis des gens ſans vertu, par une ſotte ambition de devenir fameux, comme ces deux grands hommes, prendre mal à propos cette fauſſe route. Tel fut *Lieou ki*, ajoûte *Fan*: par ſa ceſſion il ſe fit un nom dans ſon tems; mais ce fut aux dépens de ſon Etat & de ſon frere, qui ne put gouverner ſans troubles. *Ting hong* au contraire, dit le même *Fan*, en voulant renoncer à ſon Etat, ne cherchoit point préciſément à ſe faire un nom. Il croyoit faire une belle action, & procurer en même tems l'avantage de ſon frere & de ſon Etat. On lui fit voir que ſon abdication étoit contraire à l'un & à l'autre. Auſſi-tôt il recula, & reprit le grand chemin. *Ting hong* ſans contredit l'emporte: on ne peut ſans injuſtice lui comparer *Lieou ki*. C'eſt ainſi que décide *Fan*: & à mon ſens, il décide bien; mais il pouvoit mieux faire ſentir l'équité de ſa déciſion: on trouvera bon que je le faſſe.

Nos anciens Rois, en établiſſant la coûtume, & ſe faiſant comme une Loi de faire ſucceder leur fils aîné, n'agiſſoient pas à la legere, ou par pure inclination: leur vûë étoit de faire en ſorte que la tige de leur race fût toûjours bien diſtinguée, & de prévenir par là les troubles. Chaque Empereur, chaque Prince tributaire reconnoît un premier Prince de ſa Race, dont il tient ſa couronne. Un Empereur n'oſeroit donner à ſon gré à celui-ci ou à celui-là l'Empire qu'il tient de ſes ancêtres. Cette maxime eſt reçûë. Sans doute que *Lieou ki* & *Ting hong* ne s'étoient pas faits Princes eux-mêmes: ils étoient dans ce haut rang, & tenoient de leurs ancêtres les Etats qu'ils vouloient quitter. Or donner un Etat qu'on tient de ſes peres, à celui qui ne doit pas le poſſeder; c'eſt une faute. *Tay pé* & *Pe y* le firent, il eſt vrai; mais ce fut dans des circonſtances aſſez ſingulieres: ce n'eſt point un exemple à ſuivre; & *Lieou ki* fit mal par plus d'un endroit. Il fit trop peu de cas d'un Etat qu'il avoit reçu de ſes ancêtres. Il fut cauſe que ſon frere fit ſouffrir, & ſouffrit beaucoup. Enfin il donna atteinte aux Loix reçûës & très-ſagement établies pour le repos des Etats.

A en juger donc ſainement & ſelon les rits, la faute de *Lieou ki* fut grande. Ce qui pourroit la faire paroître un peu moindre, c'eſt que ſous la Dynaſtie *Han* où il vivoit, bien des gens prenoient cette voie pour ſe faire un nom. Cette manie commença ſous les *Han* Occidentaux. *Ouei hiuen tchin* en donna l'exemple. Ayant été fait *Heou*, il ceda cet honneur à un de ſes freres. L'Empereur, qui regnoit alors, regarda cette action comme un trait d'une éminente vertu: & à l'exemple du Prince, tout l'Empire l'en eſtima, & en fit l'éloge. Cette idée peu à peu s'établit ſi bien, qu'un homme, fût-il d'ailleurs ſage & vertueux, étoit aſſez peu eſtimé, s'il ne faiſoit quelque coup ſemblable. Mais ſi cette idée, alors commune, peut diminuer la faute de *Lieou ki*, nous en devons d'autant plus eſtimer *Ting hong*, qui ſans ſe laiſſer entraîner au torrent, ſçut ſe maintenir dans le droit chemin. Pour moi, je n'y penſe jamais, que je ne l'admire.

Il y avoit dans le Royaume de *Tſou* un homme d'un grand mérite, nommé *Chin min*. Dans la vûë de s'acquitter des devoirs d'un bon fils, il demeura particulier, & très-aſſidu auprès de ſon pere. Cela même le fit encore plus eſtimer. On le loua tellement au Prince, qu'il le voulut faire un de ſes Miniſtres. *Chin min* voulant s'en excuſer, ſon pere lui en demanda la raiſon. C'eſt, dit-il, que je craindrois de ceſſer d'être bon fils. Y penſes-tu, dit le pere, tu toucheras les appointemens de Miniſtre, & je n'en ſerai que mieux: tu en rempliras les de-

voirs, & par là tu te feras honneur & à moi auſſi. C'eſt ton avantage & le mien : accepte, je le veux ainſi. *Chin min* obéit, le voilà Miniſtre. Au bout de trois ans, *Pe kong* ſe révolte. *Se ma tſe* qu'on lui oppoſa dabord, fut défait & perdit la vie. *Chin min* courut au ſecours. Son pere, pour l'arrêter, lui dit : quoi, vous m'abandonnez ainſi, pour aller chercher une mort certaine ? Un homme en place, répondit *Chin min*, ſe doit ſoi-même à ſon Prince, & ne doit que ſes appointemens à ſon pere & à ſa mere. Je ſers le Prince, vous l'avez voulu : je ſacrifie ma vie pour lui. Après quoi, il marcha à la tête d'un corps de troupes, & ſerra de près les rebelles. *Pe kong*, qui connoiſſoit *Chin min*, dit à un de ſes Officiers nommé *Ché ki* : nous voici dans une mauvaiſe ſituation. *Chin min* eſt habile & brave : il nous tient ici comme bloquez. Que faire ? Voici un expédient, dit *Ché ki*, *Chin min* s'eſt rendu célebre, comme vous le ſçavez, par la pieté envers ſon pere. Il faut ſe ſaiſir du pere. Alors le fils pour le ſauver, pourra écoûter des propoſitions avantageuſes que vous lui ferez. *Pe kong* détache auſſi-tôt des gens, qui par adreſſe ſaiſirent le pere : Puis il envoya dire à *Chin min* : partageons *Tſou* entre nous deux, ſi vous le voulez, j'en ſuis très-content. Sinon, j'ai entre mes mains votre pere, il perdra la vie. *Chin min* répondit, fondant en larmes : J'ai été dabord bon fils : je ſuis maintenant Miniſtre fidele : puiſque je ne puis en ce moment accorder les deux devoirs, je ſers le Prince ; & mon devoir exige de moi tout ce que je puis faire pour lui. Il charge auſſi-tôt les rebelles, les défait, & tuë *Pe kong* : mais on tua auſſi ſon pere. Le Prince voulut récompenſer ſon Miniſtre d'un préſent de cent livres d'or. *Chin min* les refuſa, & dit : ne pas s'expoſer à tout pour ſon Prince, ce n'eſt pas être bon ſujet, encore moins Miniſtre zélé. Mais en ſauvant le Prince & l'Etat, cauſer la mort à ſon propre pere, ce n'eſt pas être aſſez bon fils. Puiſque je n'ai pas ſçû accorder ces deux devoirs enſemble, avec quel front paroîtrois-je encore parmi les hommes ? En finiſſant ces paroles, il ſe donna lui-même la mort.

TANG KING TCHUEN rapporte encore d'autres exemples de ces eſpéces de Héros, qui ſe ſont ainſi donné la mort, pour ne pas ſurvivre à un prétendu déshonneur ; & il ſe contente de dire une fois : il me ſemble qu'un homme ne doit point ſe donner la mort, s'il n'a rien à ſe reprocher.

IL s'eſt trouvé de tout tems, dit *Song ki*, des gens qui ont pris le parti de la retraitte. Mais on en peut diſtinguer des eſpeces bien différentes. Je les réduits toutes à quatre ; trois bonnes & une mauvaiſe.

Les premiers ſont ceux qui ayant toûjours vécu retirez, ont eu une vertu ſi fort au deſſus du commun, qu'ils n'ont pû la tenir cachée. Oüi, l'on en a vû de ces hommes, qui enfoncez dans les montagnes ou dans les deſerts, étoient cependant connus & reſpectez généralement de tout le monde à cauſe de leur vertu. L'honneur qu'ils fuyoient, les pourſuivoit ; & les plus puiſſans Princes de leur tems s'empreſſoient, pour ainſi dire, à leur témoigner de l'eſtime.

Les ſeconds ſont ceux, qui, après avoir paru dans le monde, & même dans les emplois, ſentant la difficulté de ſe maintenir & de s'avancer ſans ſe démentir, & ſans donner quelque choſe aux abus & à la corruption du ſiécle, ſe ſont démis de leur Charge, & ſe ſont retirez de la vûë du Prince, mais en lui laiſſant & à tout le monde une ſi bonne opinion de leur mérite & de leur vertu, qu'ils ont toûjours été regrettez.

Les troiſiémes ſont ceux qui naturellement timides, ne ſe croyant pas les talens néceſſaires pour réuſſir dans les emplois, vivent retirez à leur campagne, mais s'y comportent de maniere, que bien loin de ſe faire mépriſer par leur retraitte, ils font juger qu'elle eſt l'effet

de leur ſageſſe & de leur vertu. Le premier de ces trois ordres l'emporte de beaucoup ſur les deux autres; & ce n'eſt que de celui là dont parle Confucius avec éloge.

Outre ces trois ordres, dont chacun a ſon mérite, il y a une quatriéme eſpéce de gens, qui, également artificieux & intéreſſez, cherchent à ſe faire paſſer pour gens de vertu, par une retraitte affectée; ils ſeroient bien fâchez qu'on les y laiſſât. Leur vûë eſt de rendre tout le monde plus attentif à ce qu'ils peuvent avoir de talens, de ſe faire comme rechercher, & de s'abréger par là le chemin aux premiers emplois. Leur artifice a-t-il réuſſi? Sont-ils en place? Leur prétendu détachement diſparoît bien-tôt. J'expoſe ces différens caracteres, afin qu'on ne s'y trompe pas, & qu'on n'eſtime en ce genre, que ce qui eſt eſtimable.

Petit Diſcours (a) *ſur le ſilence, dont l'Auteur eſt* Ouang yong ming. *Il le rapporte lui-même, & raconte à quelle occaſion il le tint à* Leang tchong yong.

LEANG TCHONG YONG étoit un homme, qui joignoit à un eſprit au-deſſus du commun, des inclinations nobles & relevées. A peine fut-il *Tſeng ſſe*, qu'il ſe ſentit picqué d'une généreuſe ardeur de ſe ſignaler dans quelque importante Charge. Un jour qu'il rouloit ces penſées dans ſon eſprit, rentrant tout à coup en lui-même: j'ai tort, dit-il, c'eſt trop tôt vouloir gouverner les autres. Comment y pourrois-je réuſſir, n'ayant pas encore appris à me bien gouverner moi-même? Après cette réflexion, il ne penſa plus qu'à ſe bien étudier lui-même. Il s'appliqua à rechercher ce qu'il pouvoit avoir de mauvais penchans; & il commença à travailler à corriger un défaut qu'il reconnut en lui; ſçavoir, d'être trop grand parleur. Nous nous rencontrâmes en ce tems-là dans une Bonzerie, qu'on avoit nommée la Bonzerie du ſilence.

* Nom de degré de Littérature.

Tchong yong prit de là occaſion de me demander quelque inſtruction ſur la maniere de ſe taire à propos. J'ai moi-même, lui répondis-je, le défaut de trop parler. Ainſi je ſuis aſſez peu propre à donner des leçons de ſilence aux autres. Je n'ai pas laiſſé de remarquer que ce défaut vient ordinairement ou de vanité, ou de diſſipation, & de légereté. J'appelle ici vanité certain empreſſement de briller au-dehors: j'entends par diſſipation & légereté, une trop grande facilité à laiſſer échapper ſon cœur au-delà du juſte milieu, qui ſe doit garder en toute choſe. Voilà ce que j'ai remarqué par ma propre expérience. Du reſte les anciens nous ont laiſſé de belles maximes ſur cette matiere, qu'on trouve répanduës dans nos Livres. Voici les principales en abrégé.

Ils commencent par réprouver quatre ſortes de ſilence, ou de taciturnité. Se taire quand on a des doutes de conſéquence, & ne pas conſulter pour les éclaircir; ou bien, ce qui eſt encore pis, demeurer plûtôt volontairement dans une ignorance groſſiere, que de parler pour s'inſtruire, c'eſt bétiſe & ſtupidité. Se taire par une lâche complaiſance, & préciſément pour gagner l'affection des Grands, c'eſt intérêt & flaterie. Se taire pour cacher ſes défauts, ſous les apparences de réſerve; c'eſt orgüeil. Enfin cacher ſous un ſilence modeſte, & ſous un

(a) Ce Diſcours & ce qui ſuit, eſt tiré, non de la Compilation de *Tang king tchuen*, mais des œuvres de *Ouang yang ming*, qui vivoit ſous la Dynaſtie *Ming*.

air

air ſimple, un cœur plein de venin & de malice, pour exécuter plus ſûrement un mauvais deſſein ; c'eſt hypocriſie. Tout cela n'eſt point ſilence, ou c'eſt un ſilence criminel : mais il y a un ſilence loüable, qui peut venir de divers bons motifs, & qui a auſſi divers bons effets.

Le ſage, dit Confucius, parle toûjours avec pudeur, & avec un air modeſte, comme s'il reconnoiſſoit du défaut dans ſes actions & dans ſes paroles. Dès l'antiquité la plus reculée, un homme peu réſervé dans ſes paroles, a toûjours paſſé pour peu reglé dans le reſte, & pour incapable de grands emplois. Ainſi la pudeur, la modeſtie, la réſerve, ſont comme les premieres leçons de ce qu'on appelle ſilence ou l'art de ſe taire. Le ſage, dit encore Confucius, aime à ſe taire ; du moins il n'aime pas à parler beaucoup, parce qu'il eſt occupé du ſoin de bien faire, & l'amour qu'il a pour le ſilence, naît comme naturellement de ſon application conſtante à veiller ſur ſes actions.

Si donc les gens vertueux, communément parlent peu ; ce n'eſt pas qu'ils faſſent conſiſter la vertu dans le petit nombre de paroles, ni qu'ils ſe taiſent préciſément pour ſe taire ; ils ont une fin plus relevée : ils regardent le ſilence comme un excellent moyen de conſerver la vertu, & de l'acquérir. Méditer aſſidument, dit Confucius, quelque importante vérité, c'eſt le moyen de devenir éclairé ; le moindre fruit qu'on en retire, c'eſt d'éviter les groſſes fautes, où tombe à chaque pas le commun des hommes. Pour réüſſir en quelque entrepriſe que ce ſoit, y penſer long-tems en repos, c'eſt ce qu'on appelle avec raiſon ſageſſe & prudence. Mais ſur-tout, pour découvrir nos mauvaiſes inclinations, & les artifices de l'amour propre, il n'y a pas de meilleur ſecret, que de nous examiner dans le ſilence & dans la retraite. *Yen tſe* avança tellement par cette voye, que ne parlant preſque à perſonne, il s'attira cependant par ſa vertu l'eſtime & la confiance de tout le monde. Voilà juſqu'où l'homme peut pouſſer cette vertu : il en a le modéle dans *Tien*. *Tien* ne dit pas une parole, & qu'eſt-il beſoin qu'il parle ? Les quatre ſaiſons ſe ſuccedent avec ordre ; chaquechoſe pouſſe à tems ; qu'eſt-il beſoin que *Tien* parle ? Son ſilence eſt éloquent. Auſſi n'y a-t-il parmi les hommes, que les ſages du premier Ordre, qui puiſſent imiter un ſi beau modele. *Leang tchong yong* comprit fort bien ce diſcours, & en profita.

Autre Diſcours (a) *du même ſur la mort de* Hoang hien fou *pere d'un de ſes Diſciples.*

DAns le territoire de *Tchao*, vivoit un honnête Lettré, dont le nom de famille étoit *Hoang*, le nom propre étoit *Ong pao*, & la Seigneurie étoit *Hien fou*. Il avoit un fils nommé *Mong ſing*. Ce fils avoit fait quelques centaines de lieuës, pour venir ſe faire mon Diſciple. Au bout de quelques mois d'une grande aſſiduité, il prit congé pour quelque tems, afin d'aller voir ſon pere : & après deux ou trois mois d'abſence, je le vis de retour plein d'une ardeur toute nouvelle. Après quelques autres mois, il voulut encore aller voir ſon pere, il s'en alla ainſi, & revint pluſieurs fois dans l'eſpace de quelques années. *Mong ſing* étoit un jeune homme qui avoit de très-bonnes qualitez. Il

(a) Dans les œuvres de *Ouang yong ming* ce diſcours ſe trouve ſous le titre d'*Hiouen*, compoſition pour la cérémonie *Tſi*. C'eſt une eſpece d'Eloge funebre.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 672 sur 741

joignoit à un cœur plein de droiture & de probité, des manieres honnêtes & polies. Sur tout il étoit bon fils. Mais il étoit d'une complexion très-délicate & peu capable de soutenir de grandes fatigues. C'est pourquoi moins il craignoit la peine de ces allées & venuës, plus je la craignois pour lui.

Je le pris donc un jour en particulier, & je luis dis: cher disciple, vous êtes désormais suffisamment instruit : il est trop pénible pour vous de faire si souvent de si longs voyages. Vous pouvez vous en épargner la peine. Ce que vous devez à votre pere, est une raison légitime de rester chez vous : demeurez-y donc, si vous m'en croyez; &, suivant les occasions, mettez en pratique ce que vous avez appris à mon école.

Mong sing, aussi-tôt les genoux en terre, me répondit en ces termes: maître, dit-il, vous ne connoissez pas mon pere. Quoiqu'élevé sur le bord de la mer dans un pays assez sauvage, il a eu dès sa plus tendre jeunesse, un grand fonds d'estime pour la doctrine des anciens sages. Il a long-tems cherché quelqu'un qui pût lui servir de guide en cette étude, sans avoir eu le bonheur de trouver ce qu'il cherchoit: depuis quelque tems, par le moyen de *Siu*, de *Yong*, & de quelques autres, qui ont été vos Disciples, mon pere a connu votre doctrine, & en a pris quelque teinture. Je ne puis vous exprimer l'estime qu'il en fait. Vous en pourrez juger en quelque sorte par ce que je vais vous raconter.

Mon pere n'eût pas plûtôt eu connoissance de votre doctrine, que m'exhortant à la suivre, mon fils, me dit-il, vous me voyez vieux : je ne vous recommande point de travailler à acquérir des richesses, & à vous pousser dans les Charges. A quoi je vous exhorte, c'est à vous avancer dans la vertu, & à bien profiter sous un si bon maître, à l'exemple de ces sages qui sont sortis de son école. Je ne prétends point être un obstacle à votre avancement; ni que, pour avoir soin de ma vieillesse, vous renonciez à un si grand avantage. Quand votre absence me réduiroit à ne manger que du ris clair, & à n'avoir que de l'eau à boire; quand même elle m'exposeroit à demeurer sans sépulture après ma mort, je serois content de vivre & de mourir ainsi, pour vous procurer le moyen d'acquérir la vraye sagesse. C'est sur ces ordres de mon pere, que je suis venu d'abord me mettre au nombre de vos Disciples, & que j'ai fait pour cela quelques centaines de lieuës. Toutes les fois que je m'en suis retourné pour voir mon pere, j'ai eu beau le prier de me permettre de demeurer du moins trois mois avec lui. Jamais il n'y a voulu consentir. Il n'a même jamais voulu m'accorder un mois de séjour. Il a toûjours eu soin au bout de quelques jours, que tout fût prêt pour mon voyage, pressant sur cela les Domestiques, & m'exhortant moi-même à partir. Quand la tendresse naturelle me tiroit les larmes des yeux, & qu'en cet état je me présentois à lui pour le conjurer de trouver bon que je le servisse plus long-tems; il répondoit à mes larmes, en recommençant ses exhortations, & en me reprochant quelquefois que j'avois un cœur de fille. Je vois pourtant bien, ajoûtoit-il, en s'attendrissant lui-même, que ton intention est bonne, & que tu cherches à me prouver que tu es un bon fils; mais ce n'est pas bien t'y prendre. Fais ce que je veux pour ton bien malgré ma tendresse, & n'aigris point ma douleur. Voilà dans la vérité comment en use mon pere: & je vous avouë franchement, que malgré le désir que j'ai de profiter de vos instructions, il n'a jamais tenu à moi que je ne sois resté plus long-tems auprès de lui : & si je suis à chaque fois revenu si promptement, c'est que mon pere l'a voulu lui-même: le moyen de lui désobéïr.

A ce discours je ne puis m'empêcher de me récrier, quelle sagesse dans *Hong bien fou* ! C'est là ce qui s'appelle être un

bon pere. Quelle tendreſſe, & quelle obéiſſance dans *Mong ſing* ! C'eſt là ce qui s'appelle être un bon fils. Courage donc, ajoûtois-je alors ; efforcez-vous, cher Diſciple, de répondre parfaitement au zele d'un ſi ſage pere. Hélas ! cette année, au commencement de la quatriéme Lune, un exprès nous a apporté la triſte nouvelle de la mort de *Hoang hien fou*. Quelle perte ! La vraie ſageſſe eſt depuis long-tems négligée. Rien de plus rare, que des gens qui l'eſtiment véritablement, & qui s'y appliquent. Ceux qui font ſérieuſement leur occupation de l'étude de la ſageſſe, ſont ſi rares, qu'ils ſont regardez du commun des hommes, comme des eſpéces de prodiges. Le nom de ſage eſt encore en vogue : le monde eſt plein de gens qui s'en parent ; mais le nom eſt tout ce qu'ils veulent : leurs déſirs, leurs ſoins, leurs actions, leurs inſtructions mêmes à leurs enfans, tout n'eſt que vanité ou intérêt : & s'ils parlent de ſageſſe, ce n'eſt pas qu'ils y aſpirent, c'eſt pure parade & oſtentation : ſur dix qui en parlent, il y en a huit ou neuf qui ne le font que du bout de lévres. Sur-tout c'eſt une choſe aujourd'hui bien rare de trouver des peres aſſez ſages, pour préférer à tout interêt & à toute inclination naturelle, le ſoin de faire avancer leurs enfans dans le chemin de la vraie ſageſſe. C'eſt ce que ſçut faire, malgré le torrent, *Hoang hien fou*, dont j'apprens la mort. Quelle perte, hélas ! Puiſque l'éloignement des lieux ne me permet pas d'aller pleurer près de ſon cercüeil, & d'y témoigner combien ſa mort m'afflige, je veux y ſuppléer en quelque ſorte par cet écrit. Au reſte, en faiſant connoître le zéle de *Hoang hien fou* pour l'avancement de ſon fils dans les voies de la ſageſſe, ma vûë n'eſt pas ſeulement de témoigner publiquement l'eſtime que ce zele m'avoit donné pour ſa perſonne, & le regret que j'ai de ſa mort, c'eſt auſſi de propoſer à tout l'Empire ce beau modéle d'un amour vraiment paternel, & d'animer ſon fils mon diſciple, à répondre parfaitement aux intentions d'un ſi ſage pere.

Le même répond à une queſtion que lui faiſoit un ami de *Ouang yong ming* ; cet ami lui écrivit un jour en ces termes. Je vois des gens qui raiſonnent fort ſur ce que Confucius & *Yen tſe* ont entendu par l'expreſſion *Lo**. Oſerois-je vous prier de m'en écrire votre penſée ? Ce plaiſir ou cette joïe, dont parlent Confucius & *Yen tſe*, eſt-ce la même choſe que ce mouvement du cœur, qu'on compte pour une des ſept affections dont il eſt capable, & qu'on appelle communément joie. Si Confucius n'entend que cela, il me ſemble que cette joie n'eſt pas un privilege du ſage, & que les gens du commun en ſont tous capables. S'il s'agit d'une joie toute autre, bien plus pure & plus ſolide, que le ſage, dit-on, conſerve au milieu des événemens les plus triſtes & les plus terribles ; il y a un autre embarras ; car Confucius dit auſſi, & bien d'autres après lui, que le ſage doit être inceſſamment ſur ſes gardes, & dans une eſpece de crainte & d'appréhenſion continuelle ; il ſemble que cela eſt bien plus propre à donner de la triſteſſe, qu'à cauſer du plaiſir.

* *Lo* ſignifie joye, ſatisfaction, plaiſir.

Voici quelle fut la réponſe de *Ouang yong ming*.

Cette joie dont parle Confucius, c'eſt le cœur même joüiſſant du plaiſir de ſe poſſeder. Ainſi quoique ce plaiſir, dont parle Confucius, ſoit auſſi compris ſous ce genre de joie, qu'on compte pour une des ſept affections ; il ne doit pas être confondu avec aucune autre eſpéce de plaiſir, compriſe ſous le même genre. De cette réponſe ſuit encore l'éclairciſſement de votre ſecond embarras. Car quoiqu'il ſoit vrai en un ſens, que cette joie eſt en quelque façon commune à tous les hommes ; il eſt cependant vrai de dire, qu'elle convient particuliérement au ſage.

Tous les hommes ont un cœur, il eſt vrai, mais tous ne le poſſedent pas ; il n'y a que le ſeul ſage. Ce plaiſir d'un

cœur qui ſe poſſede, n'eſt connu que de lui : les autres en ſont tous capables; mais ils ne le connoiſſent ni ne le goûtent : ils courent volontairement à tout ce qui lui eſt contraire, ils s'aveuglent & ſe troublent de plus en plus. Ce n'eſt pas que tous les hommes ne puiſſent aſpirer à cette joie. Qu'ils ferment les yeux à tout le reſte, qu'ils les tournent ſur eux-mêmes, qu'ils ayent ſoin de rappeller leur propre cœur à ſa droiture naturelle; & dès lors ils auront part à cette joie ſolide & pure. Voilà ce que j'ai maintenant à vous répondre, mais permettez-moi de vous dire que je ſuis un peu ſurpris que vous me faſſiez encore des queſtions ſur cette matiere, puis qu'après les entretiens que nous avons eus, vous avez depuis du tems toutes les lumieres néceſſaires : vous amuſer encore à faire ſur cela des recherches, c'eſt faire juſtement comme celui qui étant ſur ſon âne, le cherchoit de tous cotez (*a*).

Kao chen fou étoit venu de *Hoang tcheou*, Ville de *Hou quang* *, pour ſe faire diſciple de *Ouang yong ming*. Au bout d'un an comme il vouloit s'en retourner, il vint trouver *Ouang yong ming* en particulier, & lui dit : Maître, j'ai eu le bonheur d'entendre votre importante doctrine ſur ce qu'on appelle *réſolution ferme* : je crois l'avoir bien compriſe, & moyennant cela me pouvoir conduire. Cependant, prêt à m'éloigner de vous, je vous prie de vouloir bien me donner un mot d'inſtruction, dont je puiſſe jour & nuit conſerver le ſouvenir. *Ouang yong ming* lui répondit :

Dans l'étude de la ſageſſe, il faut imiter ce que ſont les laboureurs dans l'agriculture. Ils commencent à la vérité par bien choiſir la ſemence, & par la jetter à propos en terre; mais ils n'en demeurent pas là. Ils labourent enſuite la terre avec ſoin : ils en ôtent les inſectes, ils en arrachent les mauvaiſes herbes : ils arroſent quand il le faut : ils travaillent tout le jour à la culture de leur champ, & la nuit même ils en ont ſouvent l'eſprit occupé. Ce n'eſt que par ces ſoins & ces fatigues, qu'ils eſpérent que le peu qu'ils ont ſemé, quoique choiſi & mis en terre à propos, ſera d'un grand rapport en Automne. Vous devriez aſſez m'entendre. Mais ſi vous voulez que je m'explique encore davantage, je vous dirai que cette réſolution ferme dont nous parlons tant, & que vous vous flattez d'avoir, eſt comme la ſemence du laboureur. Etudier, penſer, raiſonner, s'éprouver dans la pratique, ſont choſes auſſi néceſſaires en matiere de Philoſophie, que le ſont, labourer, fumer, herſer, & arroſer, en matiere d'agriculture. Un cœur, à qui cette réſolution manque, eſt un champ où l'on n'a ſemé rien de bon, & où il ne croîtra conſéquemment qu'yvraie toute pure. Un cœur qui a cette réſolution, & qui s'en tient là, c'eſt un champ bien enſemencé, mais enſuite abandonné ſans culture. Le bon grain qu'on y a ſemé ſera ſuffoqué par l'yvraie. Je ne vous diſſimule point que je crains beaucoup pour vous quelque choſe de ſemblable.

(*a*) Le Chinois dit en quatre petits mots *Ki liu mi lin*. Monter âne, chercher âne. Voilà mot à mot notre proverbe, qui tout bas qu'il eſt, fait la concluſion d'une lettre de la morale la plus rafinée.

(*b*) Nom d'une des Provinces de la Chine.

Réponſe

Réponſe de Ouang yong ming *à deux de ſes Diſciples.*

KOUEN KI eſt un homme qui a beaucoup de lumieres, & dans qui j'ai toûjours reconnu beaucoup d'ardeur pour la vraie ſageſſe : je ſuis ravi d'apprendre que vous ayez avec lui de fréquens entretiens : cela ne peut manquer de vous être utile. Sur ce que vous me propoſez de ſa part, voici ce que j'ai à répondre. Sans doute il eſt permis de ſe procurer quelque emploi, & quelques revenus, ſur-tout quand d'ailleurs on n'a pas de bien, & qu'on ne peut ſans cela pourvoir aux beſoins de ſes parens déja vieux. Conſéquemment il eſt permis de prendre ſes degrez, de ſe produire au dehors, & de faire connoître ſes talens. Car il eſt contre la raiſon, quand on aſpire à quelque emploi, de l'attendre uniquement de *Tien*, ſans prendre de ſon côté nul des moyens humains pour y parvenir. Mais voici à quoi il faut prendre garde. Premierement, ne jamais s'écarter du droit chemin de la raiſon, ſoit dans les vûës qu'on ſe propoſe, ſoit dans les moyens qu'on prend pour y réuſſir. En ſecond lieu, ne point ſe laiſſer troubler par le bon ou par le mauvais ſuccès. Celui qui ſe ſent ferme ſur ces deux points, peut, ſans déroger à la qualité de ſage, ſe procurer des emplois, & s'y occuper. Mais auſſi ces deux points ſont ſi eſſentiels, ſur-tout le premier, que s'il manque, en vain renonceroit-on aux degrez, aux emplois, & à tout le reſte ; en vain paſſeroit-on les jours entiers à parler de la vertu ; ce ne ſeroit que vanité. Auſſi nos anciens ont-ils dit comme en proverbe : ce n'eſt pas un grand mal que de quitter l'occupation de philoſopher ; le point eſt de ne point quitter l'amour de la vraie ſageſſe, & la réſolution d'y tendre toûjours. Surquoi il eſt à remarquer, qu'on dit qu'il ne faut pas quitter cette réſolution, cela ſuppoſe qu'on l'a déja. Il faut ſur cela que chacun ſe ſonde. Plus je penſe aux bonnes qualitez que vous avez ; plus je me ſens porté à vous preſſer de ne les pas rendre inutiles.

Faites attention, mes chers diſciples, qu'autant qu'il eſt rare d'avoir un auſſi heureux naturel que le vôtre, autant eſt-il facile de le corrompre & d'en abuſer. Ce n'eſt pas un petit avantage de trouver quelqu'un qui nous inſtruiſe dans les voies de la vraie ſageſſe. Mais ſçachez qu'autant qu'il eſt rare & malaiſé de rencontrer un homme qui nous les faſſe bien connoître, autant eſt-il facile & ordinaire de s'en écarter, lors même qu'on les a connuës. Ne parvient pas qui veut à cet âge mûr & plein de vigueur, dans lequel vous êtes aujourd'hui : mais comme il ne dépend pas de l'homme d'y parvenir ; ſçachez qu'il n'eſt pas non plus en ſon pouvoir, d'empêcher que ces belles années ne s'écoulent bien promptement. Enfin il eſt auſſi facile de ſe laiſſer entraîner au torrent du ſiecle, que difficile d'y réſiſter. Peſez tout ceci, mes chers diſciples, & que ces conſidérations vous animent à faire de nouveaux efforts.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 676 sur 741

Le même exhorte ſes Diſciples, à tenir en ſon abſence de fréquentes Conférences.

LES Plantes les plus faciles à élever, ne laiſſent pas de mourir, ſi, pour un jour de Soleil, elles en ont dix d'un grand froid. Quand je viens ici, vous vous empreſſez tous de vous aſſembler, aucun de vous ne manque à ſe trouver aux Conférences qui s'y font; & chacun dans ces Conférences témoigne une grande ardeur de profiter. Cela me fait un vrai plaiſir : mais je ne viens ici que rarement : quand j'y viens, je n'y reſte que peu de jours ; & tout ce que je puis faire, c'eſt de vous aſſembler trois ou quatre fois. Auſſi-tôt que je ſuis parti, voilà les Conférences finies. Chacun de vous ſe tient chez ſoi; & les journées ſe paſſent ſans que vous vous voyiez les uns les autres. C'eſt bien plus de dix jours de froid contre un de chaud. Le moyen que la ſageſſe, Plante qui eſt ſi difficile à élever, puiſſe fleurir parmi vous.

Je vous exhorte donc à ne pas borner ainſi vos aſſemblées au tems que je puis reſter ici. Tous les cinq jours, s'il eſt poſſible, ou du moins tous les huit jours, il faut, toute autre affaire à part, vous aſſembler une fois pour vous entretenir de la vertu, & vous animer à la pratiquer. C'eſt un excellent moyen pour achever de vous débarraſſer de tous les amuſemens du ſiecle, & d'avancer beaucoup en peu de tems dans la vraie doctrine, qui n'eſt autre choſe pour le fonds, que la charité & la juſtice.

On le dit, & il eſt vrai, pour faire bien & promptement un achat, il faut aller au marché. S'agit-il d'un grand édifice, ou d'un autre ouvrage conſidérable? Il n'y a point de meilleur moyen d'y réuſſir, que d'en délibérer auparavant en commun. Aſſemblez-vous donc ſouvent, mais n'apportez à ces aſſemblées ni paſſion, ni préjugé. Témoignez-vous les uns aux autres de l'attachement & du reſpect ; & ſçachez que dans un commerce comme le vôtre, celui-là gagne le plus qui ſçait le mieux ceder aux autres. S'il arrive quelquefois, qu'on ne convienne pas ſur quelque point, c'eſt alors que, ſans s'échauffer, & ſans donner aucune entrée à cette malheureuſe envie que chacun a naturellement de l'emporter, il faut ſe recüeillir avec plus de ſoin, & chercher uniquement la vérité. Que ſi quelqu'un par vanité, ou par jalouſie, ſe fait une affaire d'avoir le deſſus, ces fréquentes conférences ſi avantageuſes d'elles-mêmes, ſont pour celui-là très-inutiles. Faites y de ſérieuſes attentions.

UN jour que *Ouang yang ming* paſſoit par les halles avec quelques-uns de ſes diſciples. Deux crocheteurs je ne ſçai pourquoi ſe querelloient l'un l'autre : Tu n'as ni raiſon, ni conſcience, diſoit l'un. C'eſt toi qui en es entierement dépourvû, répondoit l'autre. Tu es un trompeur, diſoit le premier ; tu as le cœur plein d'artifices, reprenoit le ſecond; c'eſt toi, diſoit l'autre, qui as banni du tien toute probité & toute droiture. *Ouang yong ming* s'addreſſant à ſes diſciples : entendez-vous ces crocheteurs, leur dit-il : ils parlent philoſophie. Quelle philoſophie, reprit un diſciple? Je n'entens que crier & dire des injures. Quoi vous n'entendez pas, dit *Ouang yong ming*, que ce qu'ils répétent à chaque inſtant, ſont ces paroles, *raiſon*, *conſcience*, *cœur*, *droiture* ? Si ce n'eſt pas philoſophie, qu'eſt-ce donc? Philoſophie, ſoit, dit le Diſciple : mais pourquoi tant crier en philoſophant, & ſe dire ainſi des injures? Pourquoi, répondit *Ouang yong ming* ? C'eſt que chacun de ces deux hommes ne voit que les défauts de ſon adverſaire, & ne fait aucun retour ſur les ſiens. O qu'il

y a de gens qui leur reſſemblent !

Le grand mal de l'homme, dit *Ouang yang ming*, c'eſt l'orgüeil. Un fils eſt-il orgueilleux ? Il manque au reſpect envers ſes parens. Un ſujet eſt-il orgüeilleux ? il ceſſe d'être bon ſujet. Un pere a-t-il ce défaut ? Il oublie la bonté naturelle aux peres. Un ami, qui a ce vice, n'eſt point ami fidelle & conſtant. *Siang* frere de *Chun*, & *Tan tchu* fils de *Yao*, que l'hiſtoire nous repréſente comme fort vicieux, l'étoient principalement par leur orgüeil. Les autres défauts qu'ils avoient, étoient des fruits de ce méchant arbre. Vous qui aſpirez à être ſages, ſi vous voulez l'être véritablement, il ne faut pas vous départir un ſeul moment de cette raiſon céleſte, qui eſt naturelle à notre ame, & qui en fait comme l'eſſence. Cette raiſon d'elle-même eſt très-pure & très-claire. Il ne faut pas ſouffrir que la moindre choſe en altere la pureté. Qu'y a-t-il à faire pour cela ? Point de *moi*, & cela ſuffit. Je dis point du tout, même au fonds du cœur ; car s'il en reſte, il repouſſera & reproduira l'orgüeil. Comment nos anciens ſages ſe ſont-ils rendus ſi vertueux & ſi recommandables ? C'eſt en détruiſant le *moi*. En effet le *moi* détruit, l'humilité devient facile. Or l'humilité eſt le fondement de toutes les vertus, comme l'orgüeil qui lui eſt contraire, eſt la racine de tous les vices.

Dans un autre endroit, le même traittant ce ſujet, & répétant un peu différemment les mêmes choſes, dit : aujourd'hui la maladie la plus univerſelle & la plus dangereuſe eſt l'orgüeil. Ce vice eſt comme la ſource empoiſonnée, d'où ſortent tous les déſordres. Quelqu'un eſt-il ſujet à l'orgüeil ? Il ſe croit au-deſſus des autres ; il n'approuve que ce qu'il fait, il ne veut céder à perſonne. Eſt-on livré à ce dangereux vice ? on ne peut être ni bon fils, ni bon frere, ni bon ſujet. La dureté inflexible de *Siang*, pour ſon frere *Chun* ; la licence incorrigible de *Tan tchu* fils de *Yao*, n'étoient que des rejettons de cette vicieuſe racine. Puiſque vous voulez entrer dans les voyes de la ſageſſe, commencez par arracher de votre cœur juſqu'à la moindre racine d'un vice ſi dangereux : ſans cela vous n'avancerez jamais. Au reſte il en eſt de l'orgüeil, comme des autres maladies : Il ne ſe guérit que par ſon contraire, c'eſt-à-dire, par l'humilité. Mais ne vous y trompez pas : l'humilité que je preſcris contre l'orgüeil, ne conſiſte pas à prendre préciſément à l'extérieur un air humble & réſervé : elle doit être dans le cœur, & conſiſte à être intérieurement plein d'attention, de modération, de retenue, & d'envie de céder aux autres ; à faire peu de cas de ſes propres vûës ; à profiter volontiers de celles d'autrui ; enfin à ſe dépoüiller de ſoi-même. Quiconque eſt humble de la ſorte, ſûrement il ſera bon fils, bon frere, bon ſujet. C'eſt cette vertu qui a fait *Yao* & *Chun* ſi parfaits. Ils la poſſedoient dans ſa pureté & dans toute ſon étenduë. Dans les éloges de ces Princes, c'eſt toûjours cette vertu qu'on louë ſous différens noms. Travaillez donc à l'acquérir, vous qui aſpirez à être ſages. Mais ne vous y trompez pas, ce n'eſt pas une choſe aiſée. Il vous en coûtera de grands efforts, & vous avez ſur-tout beſoin de beaucoup d'attention ſur vous-même.

OUANG YONG MING étant à *Long tchang*, un grand nombre de Lettrez ſe firent ſes Diſciples. Pour répondre au déſir qu'ils avoient de profiter ſous ſa direction, voici quatre leçons qu'il leur donna. Chacun de vous doit avoir, 1°. Une réſolution ſincere d'aſpirer à la vraye ſageſſe. 2°. Une attention continuelle à prendre réellement & dans la pratique, les moyens de l'acquérir. 3°. Sur ſes propres défauts, un zéle ardent & courageux. 4°. Sur ceux des autres, un zele ſage & moderé. Je dis qu'il faut avant toutes choſes une réſolution ſincere. En effet, ſi ſans une telle réſolution, on ne peut réüſſir en rien, pas même dans les Arts les plus méchani-

ques, peut-on eſpérer de réuſſir dans l'étude de la ſageſſe? Pourquoi voit-on tant de gens, qui malgré la profeſſion qu'ils font d'aſpirer à la vraye ſageſſe, paſſent cependant les années entieres, & quelquefois toute leur vie, ſans faire aucun progrès? Il n'en faut point d'autre cauſe. C'eſt qu'ils n'ont jamais formé ſur cela une réſolution bien ſincere. Car c'eſt une vérité certaine, que celui qui veut tout de bon devenir ſage, en vient à bout peu à peu. Il n'eſt pas juſqu'au plus haut degré de la perfection, où l'on ne puiſſe enfin atteindre, quand on eſt bien réſolu d'y travailler avec conſtance. Au contraire, ce qu'eſt une barque ſans gouvernail, flottante au gré des vents, & emportée par le courant des eaux; ce qu'eſt un cheval fougueux abandonné à lui-même, & courant çà & là ſans regle; tel eſt celui qui n'a pas la réſolution que je demande.

Quelques-uns ont fort bien dit: ſi quand on veut embraſſer la vertu, c'étoit en même tems s'expoſer à encourir l'indignation de ſon pere & de ſa mere, à eſſuyer les reproches de ſes freres & de toute la parenté, à être haï & mépriſé de ſes voiſins; l'extrême difficulté rendroit un peu plus excuſables ceux qui ne pourroient s'y réſoudre. Mais ſi au contraire en s'adonnant au bien, c'eſt un moyen aſſuré de mériter & de s'attirer la tendreſſe d'un pere & d'une mere; la confiance de ſes parens, l'eſtime & la bienveillance de ſes voiſins; quelle excuſe peuvent avoir ceux qui craignent de s'y déterminer? Si en renonçant à la vertu, & prenant le parti du vice, on devenoit cher à ſon pere & à ſa mere, agréable à ſes parens, reſpecté de ſes voiſins; il ſeroit, ce ſemble, plus excuſable de pancher du côté du vice. Mais ſi c'eſt le contraire, comme ce l'eſt en effet; pourquoi acheter à ce prix le malheur d'être méchant, & vouloir à toute force préférer le vice à la vertu? Peſez ce que je viens de vous dire, & vous comprendrez non-ſeulement, que quand on aſpire à la ſageſſe, il faut avant toutes choſes une réſolution ſincere; mais encore qu'il n'eſt pas ſi difficile de la prendre, & que rien n'eſt plus raiſonnable.

Je demande en ſecond lieu, une attention continuelle dans la pratique. C'eſt qu'en effet ſans cela on ſe démentira bientôt; & la réſolution qu'on avoit priſe, quoique peut être fort ſincere, ne ſera pas ferme & conſtante. Auſſi, dans le jugement que je fais de ceux qui me ſuivent, je donne le premier rang, non à ceux qui ont le plus d'eſprit & de pénétration, mais à ceux qu'une attention continuelle ſur eux-mêmes rend plus retenus & plus humbles. Il y a des gens qui vuides de ſageſſe & de vertu, s'enflent pour en paroître pleins; qui ne ſe ſentant pas la force d'être ſolidement vertueux, portent une ſecrette envie à ceux qui le ſont; qui ont autant d'orgueil, qu'ils ont peu de vertu; qui ſe préferent intérieurement aux autres, & qui par de vains diſcours tâchent d'impoſer au monde, & de s'en faire eſtimer. S'il ſe trouvoit parmi vous quelqu'un de ce caractere, quand d'ailleurs il auroit de l'eſprit beaucoup au-deſſus du commun, ne ſeroit-il pas pour tous les autres un objet d'indignation & de mépris? Au contraire il ſe trouve des perſonnes pleines d'une modeſtie & d'une louable réſerve, qui, dans la crainte de ſe démentir, ſoutiennent leur premiere réſolution par une conſtante pratique de la vertu, par une grande attention, & par une égale application à s'inſtruire; qui reconnoiſſent avec ſincerité leurs défauts, qui louent volontiers les vertus des autres, & qui tâchent de ſe corriger ſur les bons exemples qu'on leur donne. Au-dedans ce n'eſt que reſpect & ſoumiſſion pour leurs ſupérieurs, qu'affection & que droiture envers leurs égaux. Au-dehors, on les voit d'un commerce aiſé, ſans cependant jamais oublier une gravité modeſte. Si quelqu'un parmi vous avoit ces qualitez, quand

d'ailleurs

d'ailleurs il ſeroit né avec peu d'eſprit, qui de vous pourroit lui refuſer ſon eſtime & ſon amitié? Sans doute que chacun l'exalteroit d'autant plus volontiers, qu'on le verroit ſincerement s'humilier ſoi-même. Peſez ce que je viens de dire. Cela ſuffit pour vous faire connoître la néceſſité & la pratique de cette attention que je demande.

Je dis en troiſiéme lieu, qu'il faut avoir ſur ſes défauts propres un zéle ardent & courageux. Avoir des défauts & faire des fautes, ſont choſes dont les plus ſages ne ſont pas exempts. Mais parce qu'ils ſçavent ſe corriger, ils ne ceſſent pas pour cela d'être ſages. C'eſt donc à chacun d'examiner ſi dans toute ſa conduite, il n'y a rien de contraire à la tempérance ou à la pudeur. S'il rend à ſes ſupérieurs & à ſes égaux tout ce qu'il leur doit, s'il remplit, par exemple, tous les devoirs d'un bon fils & d'un bon ami; s'il ne lui échappe rien qui ſe reſſente de la corruption du ſiécle, qui fait regner aujourd'hui preſque par-tout l'artifice & l'injuſtice. Car, quoique vous ne ſoyez pas gens à vous précipiter de plein gré dans ces déſordres, il ſe pourroit faire que quelqu'un de vous deſtitué du ſecours qu'on tire d'une fréquente communication avec un bon maître & des amis vertueux, vînt à tomber ſans y prendre garde en des fautes de cette nature. Examinez vous ſur cela avec la derniere exactitude, & repaſſant ſur chacune de vos actions, ſi vous y trouvez quelque choſe d'approchant, il faut promptement la rétracter par un repentir ſincere; mais ſans vous laiſſer abattre, & ſans vous rallentir. Euſſiez-vous été juſques ici un très-méchant homme, Euſſiez-vous même fait long-tems le honteux métier de voleur, il ne tient qu'à vous dès aujourd'hui d'effacer entierement cette vieille tache, & de devenir ſage & vertueux. Que ſi un homme ainſi changé venoit à faire cette reflexion: ayant vécu comme j'ai fait juſques ici, j'aurai déſormais beau faire, on traitera mon changement d'artifice, & ma vertu d'hypocriſie; bien loin qu'on en ait meilleure opinion de moi, cela fera naître contre moi de plus grands ſoupçons, & m'attirera de nouveaux reproches. Si cet homme après cette réflexion, diſoit courageuſement en lui-même: qu'on penſe ce qu'on voudra de mon changement, il eſt ſincere, il ſera conſtant; & je conſens volontiers de vivre & de mourir dans l'humiliation. O que j'eſtimerois un ſemblable courage!

Je dis en quatriéme lieu, que ſur les défauts des autres, il faut un zéle ſage & moderé. Je ne prétens point par-là vous détourner d'aider le prochain à devenir vertueux. Si nous devons nos premiers ſoins à notre propre perfection, nous ne devons pas non plus négliger celle de nos amis, ſans manquer à un des plus eſſentiels devoirs d'une véritable amitié. Mais quand il s'agit de reprendre les autres, il y a maniere de le faire utilement. Il faut que les avis que vous donnez, non-ſeulement partent toûjours d'un ſincere attachement, mais qu'ils ſoient de plus exprimez en termes doux & honnêtes, qui temperent ce que la réprimande peut avoir de rebutant. C'eſt en ceci qu'il faut épuiſer tout ce que l'amitié peut inſpirer de tendreſſe, faire à propos les différens portraits des vertus pour les faire aimer, peindre les vices pour en donner de l'horreur, & faire tout cela d'une maniere, qui puiſſe toucher ſans choquer. Si l'on en uſe autrement, l'on commence par toucher trop rudement l'endroit ſenſible, ſans donner à un homme le tems de ſe préparer contre la peine d'une confuſion ſubite. En vain tâchera-t-on dans la ſuite de rapprocher cet eſprit aigri, on l'a d'abord trop éloigné, & par-là on l'a mis en danger de ne ſe corriger jamais.

C'eſt pourquoi ma penſée eſt que, quand il s'agit de corriger quelqu'un d'un défaut, la voye la plus efficace & la plus ſûre n'eſt pas celle des paroles; & quoique nous puiſſions la prendre

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 680 sur 741

entre nous, je ne voudrois pas trop la tenir à l'égard des autres. Je regarde comme mon maître quiconque attaque mes défauts : dans cette vuë, je reçois avec plaiſir & avec reconnoiſſance les avis qu'on me donne. Je ſens combien je ſuis peu avancé dans les voyes de la vraye ſageſſe. Hélas ! j'ai déja perdu pluſieurs de mes dents, & je ſuis à demi ſourd. Pour répondre à l'ardeur que je vous vois, je paſſe les nuits à méditer. Malgré mon âge & mon application, je ne me trouve point exempt de vice ; comment pourrois-je être ſurpris qu'on ne me trouvât pas ſans défauts ? On dit qu'il eſt du devoir d'un diſciple, de chercher les fautes de ſon maître ; ſi l'on veut dire qu'il n'eſt jamais permis au diſciple de corriger ſon maître, la maxime n'eſt pas vraye. Tout ce qu'il y a de vrai, c'eſt qu'il ne faut en cela, ni une franchiſe trop libre, ni une lâche diſſimulation ; aidez-moi tous à perfectionner ce que je puis avoir de bon, & à déraciner entierement ce que vous trouverez à reprendre en moi, afin que nous nous aidions mutuellement à avancer ; commençons par exercer entre nous, & les uns à l'égard des autres, le zéle que nous devons avoir pour la perfection du prochain.

Lettre d'exhortation du même Ouang yong ming *à ſes Diſciples.*

DANS toutes les Lettres que je reçois de vous, mes chers diſciples, leſquelles ſont aſſez fréquentes, vous témoignez tous beaucoup de repentir du paſſé, & beaucoup d'ardeur pour avancer dans la ſuite. C'eſt ce qui me donne une conſolation & une joye que je ne ſçaurois vous exprimer. J'en aurois encore davantage, ſi j'étois bien aſſuré que ce ne ſont point des diſcours en l'air, & que chacun eſt en effet dans cette diſpoſition. Ce que je ſouhaitte ſur-tout, c'eſt que chacun de vous voye auſſi clairement les plus ſecrets replis de ſon propre cœur, qu'on voit en plein jour les objets les plus ſenſibles. Cela eſt de la derniere importance. Car comment ſe corriger de ſes fautes & de ſes défauts, ſi on ne s'en apperçoit pas ; au contraire, quand on eſt toûjours attentif ſur ſes propres fautes, pour les corriger ſur le champ, bientôt on eſt maître de ſon cœur. Quel eſt l'homme qui ne fait point de fautes ? Il n'y en a aucun, j'oſe le dire, & le plus parfait eſt celui qui ſçait le mieux les corriger. *Kiu pe you* paſſoit pour ſage en ſon tems, cependant il arrivoit que ſon application alloit toute à tâcher de faire peu de fautes, & qu'encore il n'en étoit pas venu à bout. *Tching tang* & Confucius paſſent avec raiſon pour des ſages du premier Ordre. Cependant leur principale maxime étoit de travailler ſans relâche à ſe corriger, & ils jugeoient que cette attention étoit néceſſaire pour éviter de tomber dans des fautes conſidérables. J'entens dire aſſez communément : le moyen de ne faire aucune faute ! Il faudroit être un *Yao*, ou bien un *Chun* : mais il me ſemble, que quoique cela ait paſſé en proverbe, l'on ne parle pas ſelon l'exacte vérité. Ces paroles ne nous donnent pas l'idée de *Yao* & de *Chun*, tels qu'ils étoient en effet, & tels qu'ils ſe connoiſſoient eux-mêmes. Si ces deux ſages Rois s'étoient donnez pour exemts de toute faute, dès-là même ils auroient été moins dignes du nom de ſages. Auſſi étoient-ils fort éloignez de ces ſentimens. Il eſt facile d'en juger par cette maxime qui nous vient d'eux, & que nous liſons dans le *Chu king*. D'un côté le cœur de l'homme eſt plein de foibleſſe & de penchant

pour le mal. D'un autre côté le vrai bien, qui fait comme le centre de la raiſon, conſiſte en un point comme indiviſible. Il faut une intention bien pure & bien ſimple, pour tenir toûjours le vrai milieu.

On voit par cet endroit du *Chu king* ce que ces grands hommes penſoient d'eux-mêmes. Car ils ſe comptoient ſans doute au nombre des hommes; ils prononcent cependant en général que le cœur de l'homme eſt plein de foibleſſe; qu'il a peine à tenir le vrai milieu, qu'il a beſoin de faire effort pour ſe conſerver dans la pureté & la ſimplicité requiſe. Enfin nous voyons que tous les ſages de l'antiquité, bien loin de ſe croire exempts de fautes, ont regardé comme un de leurs principaux devoirs le ſoin de ſe corriger. Si quelques-uns par ce moyen ſont parvenus à n'en plus commettre, ce n'eſt pas qu'ils n'euſſent un cœur fait comme les autres, & ſujet aux mêmes foibleſſes; c'eſt qu'à force de ſe réprimer eux-mêmes, à force de veiller avec une attention continuelle ſur leurs plus ſecrets mouvemens, & ſur-tout à force de ſe regarder comme pleins de défauts; ils ſont enfin parvenus à n'en plus avoir. Je le vois clairement, mes chers diſciples; c'eſt là le chemin qu'il faut tenir; mais je l'ai vû trop tard. Mes anciennes habitudes m'ont laiſſé dans le cœur la même foibleſſe, que cauſe dans le corps humain une maladie invétérée.

C'eſt pour cela que je ne ceſſe de vous exhorter à y prendre garde de bonne heure, & à ne vous pas expoſer aux mêmes difficultez que moi, en laiſſant vieillir vos défauts; tandis qu'on eſt encore jeune, que l'eſprit a plus de vivacité & plus d'ardeur, que les ſoins du corps & d'une famille n'ont pas encore bien ſaiſi le cœur; ſi l'on travaille tout de bon, l'on avance beaucoup ſans tant de peine: au lieu que ſi l'on differe, outre que les embarras du ſiécle croiſſent tous les jours, l'eſprit ſe rallentit avec l'âge, & l'on n'a plus la même vigueur. S'il s'en trouve quelques-uns, qui ayant ainſi differé, ne laiſſent pas de parvenir à la vraye ſageſſe, du moins ne le peuvent-ils point ſans des efforts extraordinaires: ſur-tout il ne faut pas différer au-delà de quarante à cinquante ans. Après ce terme les déſirs qu'on forme, n'ont ordinairement guéres plus de ſuccès, que ceux d'un homme, qui voyant le Soleil ſe coucher & prêt à nous dérober ſa lumiere, voudroit l'arrêter ſur notre horiſon. C'eſt donc ce que Confucius vouloit faire entendre, quand il diſoit, qu'à quarante ou cinquante ans on n'entend plus. Paroles bien remarquables, & qui tenant de l'exaggération, renferment cependant une vérité ſenſible, vérité que le même Confucius exprime ailleurs en termes plus ſimples. Ce n'eſt point ſans bien des efforts, dit-il, qu'on parvient à la vraye ſageſſe: ſi l'on n'y travaille de bonne heure, le moyen que la vieilleſſe, dont la foibleſſe eſt le partage, les puiſſe ſoutenir? Hélas! moi qui vous parle, & qui n'ai commencé que trop tard, je n'éprouve que trop la vérité de ces paroles. C'eſt ce qui me porte à vous preſſer de bien profiter du tems, pour ne pas vous expoſer à un repentir aſſez inutile.

Le même *Ouang yong ming* étant chez ſoi, dans la Province de *Tché kiang*, une année que l'Eſté fut fort ſec, le *Tchi fou* * du lieu lui écrivit, pour lui demander s'il n'avoit point le ſecret de faire tomber de la pluie, ou s'il ne ſçauroit point quelqu'un qui l'eût. *Ouang yang ming* ne répondit que de vive voix à la premiere lettre. Le lendemain le *Tchi fou* lui écrivit encore avec plus d'empreſſement.

A cette ſeconde lettre, *Ouang yong ming* fit la réponſe qui ſuit.

Hier deux de vos Officiers *Yang* & *Li* me rendirent une lettre (*a*) que vous m'aviez fait l'honneur de m'écrire. Je trouvai qu'elle ſe réduiſoit à me demander un ſecret pour faire tomber de la

* C'eſt-à-dire le Gouverneur.

(*a*) Le Chinois dit mot à mot votre honorable Inſtruction.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 682 sur 741

pluie. Jamais je ne fus plus ſurpris & plus confus. Ma ſurpriſe & ma confuſion ont beaucoup augmenté, quand j'ai reçû ce matin par *Chin tſié* votre ſeconde lettre, encore plus preſſante que la premiere ; les voies de *Tien* ſont obſcures & bien au-deſſus de notre portée. Qui ſuis-je moi, pour me picquer de les pénétrer & d'y voir clair ? Cependant vous témoignez tant de compaſſion pour les peuples, que je ne puis raiſonnablement me diſpenſer de vous dire auſſi ma penſée ſur la matiere dont il s'agit. Je prie depuis long-tems, répondit Confucius, dans une occaſion que vous ſçavez. En effet, la priere du ſage ne conſiſte pas préciſément à réciter dans le beſoin quelques formules de prieres, mais bien plus dans la conduite réguliere qu'il a ſoin de tenir. Il y a déja quelques années que vous êtes né dans le pays de *Yué* (*a*), n'avez-vous pas eu ſoin de prier d'avance, en faiſant ce qui a dépendu de vous, pour prévenir & adoucir les miſéres du peuple, pour le rendre heureux & content ? Auriez-vous différé juſqu'ici ? Non, ſansdoute. Cependant la pluie ne tombe point ſelon vos ſouhaits. Cela eſt vrai. Mais enfin quel autre meilleur moyen pour l'obtenir.

Anciennement dans les grandes ſéchereſſes, les Princes retranchoient de leur table, & de leurs divertiſſemens, élargiſſoient (*b*) les priſonniers, diminuoient les tailles, régloient avec un nouveau ſoin les cérémonies, ſoulageoient par des largeſſes, ceux que la maladie & la pauvreté accabloient de douleur. Puis ils faiſoient implorer par tout, & imploroient eux-mêmes en faveur des peuples, l'aſſiſtance de *Chan*, *Tchuen*, (*c*) *Chétſi*. Je trouve dans les anciens Livres la cérémonie *Tſi* en l'honneur de *Tien*, pour demander de la pluie. J'y trouve que les Princes faiſant un ſévere examen de leur conduite, s'attribuoient les calamitez publiques. J'y trouve que ces mêmes Princes en reconnoiſſant leurs fautes, demandoient le tems de s'en corriger. Le *Li ki*, le (*d*) *Tchun tſiou*, & les annales nommées *Se ki* ont grand nombre d'exemples en ce genre. Voilà ce que l'antiquité m'apprend. Je ne trouve point qu'on y ait cru que quelques caracteres bizarres, & quelques imprécations lancées ſur l'eau, puiſſent obtenir de la pluie. Si dans les ſiecles poſtérieurs il s'étoit trouvé quelques *Tao ſſée* *, dont on pût bien aſſurer qu'ils faiſoient pleuvoir au beſoin ; on pourroit penſer que c'étoient des hommes d'une vie pure & ſans reproche, d'une vertu ſolide & conſtante ; que, ſans s'être attachez exactement à la vraie pratique de l'Empire, ils ne laiſſoient pas d'être des hommes ſinguliers beaucoup au-deſſus du commun ; & que peut-être par-là ils pouvoient obtenir de la pluie.

* Miniſtres de la Secte *Tao*.

Mais ſur quel témoignage eſt appuyé ce qui ſe dit en ce genre ? Sur des hiſtoires & des récits romaneſques. Nos *King* & nos autres Livres autoriſez, n'ont rien de ſemblable, & ce qu'il y a de gens ſages, regardent tout ce qu'on en dit comme des contes faits à plaiſir. Bien moins peut-on attribuer rien d'approchant aux *Tao ſſeë* d'aujourd'hui. C'eſt une vile canaille qui n'eſt guéres moins mépriſable que ces charlatans des foires, qui débitent dans les carrefours toutes ſortes d'impertinences. Que des gens de cette ſorte ayent en leur pouvoir le Tonnerre, les éclairs, les vents, la pluie, & les autres changemens de l'air

(*a*) Ancien nom du Pays, qui eſt aujourd'hui la Province de *Tché kiang*.

(*b*) *Song* élargit les innocens & les moins coupables.

(*c*) Mot à mot Montagnes, Rivieres, Territoires ou Domaine de chaque Prince, c'eſt-à-dire les Eſprits tutelaires du Pays. Figure ordinaire en Chinois.

(*d*) Ces deux Livres font mention de la cérémonie nommée *Yu*. C'étoit pour obtenir de la pluie : le *Li Ki* dit qu'elle s'adreſſoit à *Ti*. Les anciens Livres mettent tantôt *Chang ti*, tantôt ſeulement *Ti*. C'eſt ainſi que nous diſons indifféremment, offrir au Seigneur, ou bien offrir au Souverain Seigneur.

pour

pour en disposer à leur gré ; qu'y a-t-il de plus incroyable ?

Ce que je vous conseille, c'est de remettre à un autre tems les affaires qui se peuvent différer, de vous bien examiner dans la retraitte, de vous interdire & aux autres toute dépense & tout luxe, de réparer exactement les torts que vous pourriez avoir faits ; puis avec des intentions droites & pures, dans des sentimens sinceres & de douleur, & de pénitence, d'invoquer *Chan, Tchuen, Ché tsi*, au nom & en faveur des peuples de vos huit *Hien* (*a*). Pour ce qui est des prieres & des prétendus secrets des *Tao sseë*, si le peuple de lui-même les employe, contentez-vous de le laisser faire, & de ne pas le lui défendre : mais ne comptez point là dessus vous-mêmes, & ne témoignez jamais en faire aucun cas.

Sur quoi vous devez compter, c'est si dans votre conduite ordinaire vous n'avez rien à vous reprocher devant *Chin ming* (*b*) ; si dans l'occasion présente vous redoublez votre attention sur vous-même ; & si dans ces dispositions, à la tête de vos collegues & de vos subalternes, vous priez avec une attention droite & pure ; quoique la sécheresse me soit également funeste, quelque peu de vertu que j'aye, je ne distingue point mes intérêts de ceux du peuple. Si j'avois réellement quelque secret pour lui procurer la pluie qu'il souhaitte, aurois-je eu la dureté de le voir dans l'affliction, sans penser à le secourir ? Vous aurois-je donné la peine de m'en presser à deux repriſes ? Ce ne seroit pas être homme. Enfin je vous promets que dans un jour ou deux, j'irai au Fauxbourg du Midi seconder par mes prieres votre compassion pour les peuples. Vous-même bornez-vous, si vous m'en croyez, à prier pour eux de tout vôtre cœur, sans donner dans ces erreurs, & sans avoir même en vûë de vous faire de la réputation (*c*) ; *Tien* tout élevé qu'il est au-dessus de nous, ne fût jamais insensible à une vertu sincere & parfaite.

Celui qui a fait imprimer le Livre, ajoûte en forme de notte. Dans les calamitez publiques, dans les sécheresses, ou les inondations, voilà comme il faut que nous en usions. C'est de cette sorte que nous devons faire tout ce qui dépend de nous. Compter sur les prétendus secrets des *Tao sseë*, ou témoigner qu'on en fait cas, c'est un grand aveuglement.

(*a*) La Ville du premier Ordre, dont ce Mandarin étoit premier Officier, avoit dans sa dépendance huit Villes du troisiéme Ordre.

(*b*) *Chin* signifie Esprit, spirituel, excellent, impénétrable. *Ming* signifie intelligence, connoissance, claire pénétration, &c. Je laisse au Lecteur à déterminer le sens de cette expression par ce qui a précédé & ce qui suit.

(*c*) C'est-à-dire de vous faire la réputation d'homme compassif & tendre sur ce que souffrent les peuples.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 684 sur 741

LIÉ NIN (a)

OU

FEMMES ILLUSTRES.

MONG KO étant en âge d'étudier, ſa mere l'envoya à l'école. Un jour qu'il en revenoit, elle lui demanda, en devidant ſon fil, où il en étoit de ſes études, & ce qu'il avoit appris. L'enfant répondant ingénuëment qu'il n'avoit encore rien appris, elle prit ſur le champ un coûteau, & coupa comme de dépit, une piéce qu'elle avoit ſur le métier. L'enfant demanda en tremblant ce qu'elle prétendoit faire par là. Mon fils, dit-elle, en n'apprenant rien, vous faites ce que je viens de faire, & encore pis. Quand on veut devenir ſage, & ſe rendre illuſtre, il faut s'appliquer tout de bon, & profiter de ce qu'on entend. C'eſt l'unique moyen de vivre tranquille en ſon domeſtique, & d'entrer dans les Charges ſans aucun riſque. Si vous négligez ainſi l'étude, vous ne ſerez qu'un malheureux, expoſé à toutes les miſeres des plus viles conditions. Si vous faites ſi peu de cas de la ſageſſe, que vous perdiez ainſi le tems deſtiné à l'acquérir, il vaut mieux dès à préſent prendre le métier de crocheteur, ou bien quelque autre ſemblable qui vous aſſure dequoi vivre. Si une femme ne ſçait rien faire, & ſi un homme dans ſa jeuneſſe n'apprend rien, il faut qu'ils volent ou qu'ils ſoient eſclaves. Voilà ce qu'on dit ordinairement, & rien n'eſt plus vrai.

Mong ko fut frappé de l'action & du diſcours de ſa mere. Il prit *Tſe ſe* pour ſon maître, & il profita ſi bien ſous lui, qu'il devint un grand Philoſophe, & l'homme le plus célébre de ſon tems. Sa mere le maria quand il fut en âge. Un jour entrant dans la chambre intérieure où étoit ſa femme, il la trouva peu modeſtement vêtuë. Il en fut choqué, il ſortit bruſquement, & fut du tems ſans la voir. Sa femme va trouver ſa belle-mere, & comme prenant congé d'elle: on dit communément, lui dit-elle, qu'une femme étant retirée dans ſa chambre, ſon mari même n'y entre pas pendant le jour, ou très-rarement. Dernierement j'étois dans ma chambre vêtuë aſſez négligemment, mon mari m'ayant ſurpriſe en cet état, en a témoigné beaucoup de chagrin. Je vois

(a) *Lié* illuſtres. *Nin* femmes. On trouvera peut-être que ce qui eſt contenu dans ce receüil, ne répond pas à un titre ſi magnifique. Ce qu'on en doit conclure, c'eſt de deux choſes l'une: ou que les Chinois ne s'embarraſſent pas beaucoup qu'un titre ſoit juſte, ou que certaines choſes dans leur idée ſont bien plus relevées que dans celle des Européans, ce qui eſt aſſez vrai.

qu'il me regarde comme une étrangere. Une femme ne peut avec bienſéance demeurer du tems dans une maiſon étrangere. Je viens donc prendre congé de vous, pour retourner auprès de ma mere.

Auſſi-tôt *Mong ko* fut appellé par ſa mere. Mon fils, lui dit-elle, quand un homme entre dans une maiſon, il doit s'informer ſi l'on y eſt. Il faut faire avertir par un domeſtique, ou du moins hauſſer la voix pour être entendu avant que d'entrer. Vous ſçavez que c'eſt la coûtume ; & c'eſt le moyen en effet qu'en entrant on trouve la ſalle en ordre. Pour ce qui eſt de tout autre appartement, quand on en ouvre la porte, on doit avoir la vûe baiſſée. Vous avez manqué à cela, mon fils, c'eſt ne pas ſçavoir les Rits. Vous ſied-il après cela d'être ſi rigide à l'égard d'autrui ? *Mong ko* (*a*) reçût la réprimande humblement & avec actions de grace, puis il ſe réconcilia avec ſa femme.

Long-tems après *Mong tſe* étant à la Cour de *Tſi*, parut un peu triſte. Sa mere lui en demandant la cauſe, il évita de répondre nettement. Un autre jour qu'il étoit tout rêveur, il remuoit ſon bâton en ſoupirant. Sa mere s'en apperçut & lui dit : mon fils, dernierement vous me paroiſſiez triſte, & vous m'en diſſimulâtes la cauſe. Aujourd'hui vous ſoupirez en remuant votre bâton. Qu'y a-t-il donc ? Ma mere, répondit *Mong tſe*, on m'a appris qu'un homme ſage ne doit aſpirer aux emplois & aux récompenſes que par les bonnes voies ; que quand les Princes ne veulent pas nous écoûter, il ne faut pas leur prodiguer nos conſeils ; & que quand ils écoûtent nos avis ſans en profiter, il ne faut pas fréquenter leur Cour. Je vois qu'ici la vraie doctrine eſt négligée : je voudrois me retirer ; mais je vous vois déja ſur l'âge. C'eſt ce qui fait mon embarras & le ſujet de ma triſteſſe.

Le devoir d'une femme, reprit la mere, c'eſt d'accommoder à manger, de coudre, & de bien regler l'intérieur de la maiſon. Le dehors n'eſt point de ſon reſſort. Quand nous ſommes encore filles, nous ſommes ſoumiſes à un pere & à une mere. Quand nous ſommes mariées, nous dépendons de nos maris, & nous devons les ſuivre où ils veulent. Enfin quand nous ſommes veuves, & que nous avons des fils avancez en âge, nous devons auſſi les ſuivre, comme nous faiſions nos maris. C'eſt ce que preſcrivent les rits à l'égard de notre ſexe. Je ſuis âgée, cela eſt vrai ; mais n'importe. Faites votre devoir mon fils, que je n'y ſois point un obſtacle : je ſçaurai faire auſſi le mien.

KING KIANG fille de condition, fut mariée à *Mou pé*, qui avoit le rang de *Ta fou* à la Cour de *Lou*. Elle en eut un fils nommé *Ouen pé*. *Mou pé* étant mort, *King kiang* ſe trouva chargée de l'éducation de ſon fils. Elle eut ſoin de le faire bien étudier : & quand ſes études furent finies, & qu'il revint à la maiſon, elle veilla avec ſoin ſur ſa conduite. Elle obſerva plus d'une fois que ceux qui venoient voir *Ouen pé*, le traittoient tous avec beaucoup de cérémonie ; elle conclut de-là que ſon fils n'avoit liaiſon qu'avec des gens au-deſſous de lui pour l'âge & pour tout le reſte ; & par conſéquent qu'il ſe regardoit comme n'ayant plus beſoin d'inſtruction.

Un jour la compagnie s'étant retirée, elle l'appella pour lui faire une répriman-de. Autrefois, lui dit-elle, *Vou* (*b*) *vang* ſortant de la Salle d'Audience, une de ſes jarretieres ſe détacha, & ſon bas tomboit ; regardant autour de ſoi, il n'y vit pas un ſeul homme, (*c*) auquel il crut pouvoir ordonner de lui remettre ſon bas. Il ſe baiſſa auſſi tôt & le fit lui-même. *Hoen kong* avoit toûjours à ſes cô-

(*a*) *Mong* étoit ſon nom de famille. *Ko* ſon nom diſtinctif, ou petit nom, diſent le Chinois. *Tſe*, maniere honorable de nommer quelqu'un.

(*b*) Il étoit Empereur.

(*c*) C'eſt qu'il n'avoit avec ſoi que gens d'un grand âge & d'un grand mérite qu'il reſpectoit.

tez trois bons amis. Il entretenoit cinq Officiers exprès pour obſerver ſes fautes, & pour l'en reprendre : & il n'y avoit point de jour qu'il n'écoutât ſur ſes défauts trente perſonnes. *Tcheou kong* dans un repas préſentoit juſqu'à trois fois des meilleurs mets aux vieillards. Il leur ajuſtoit les cheveux : & quand ſe chargeant du gouvernement il fit ſes viſites, on compta parmi ceux qu'il viſita plus de 70. vieillards pauvres, & logez dans les plus petites ruës. Ces trois grands hommes étoient Princes. Voilà cependant comme ils s'abaiſſoient. Au reſte c'étoit à l'égard des gens plus âgez qu'eux; ils n'en admettoient pas d'autres pour l'ordinaire. Par-là il leur étoit plus facile d'oublier, pour ainſi dire, leur rang & leur dignité ; & ils faiſoient chaque jour des progrès ſenſibles dans la vertu. Pour vous, mon fils, vous prenez une route bien contraire, vous êtes jeune & ſans emploi. Cependant je vois que ceux avec qui vous avez des liaiſons, vous cedent en tout, & vous regardent comme leur ſupérieur. Ce ſont ſans doute des gens encore plus jeunes, & auſſi peu avancez que vous. Quel avantage pouvez-vous tirer de ces liaiſons?

Ouen pé reçut cette réprimande avec actions de graces. Il reconnut qu'il avoit tort, & il changea de conduite. Il fit liaiſon avec des gens graves qu'il regarda comme ſes maîtres. On ne le voyoit ordinairement qu'avec de vénérables vieillards: il leur ſervoit de conducteur & d'appui quand ils marchoient, & les ſervoit même à table. *King kiang* en avoit une vraye joye. Voilà, diſoit-elle alors, voilà mon fils qui ſe forme & qui devient homme.

Ouen pé commençant à entrer dans le gouvernement, *King kiang* lui fit un petit diſcours, dans lequel, par des comparaiſons toutes tirées de l'art de faire des étoffes, auſquelles elle travailloit, elle lui expoſa les qualitez de ceux qui devoient remplir les principaux emplois du Royaume. Quelque tems après, *Ouen pé* revenant du Palais, & allant ſaluer ſa mere, la trouva devidant du fil. *Ouen pé* témoigna qu'il craignoit que cette occupation ne fît quelque deshonneur à ſa famille, & qu'on ne le ſoupçonnât de ne la pas traitter aſſez bien. *King kiang*, jettant un grand ſoupir, ce ſont ces fauſſes idées, s'écria-t-elle, qui ont perdu ce Royaume, autrefois ſi floriſſant. Quoi, mon fils, vous qui avez tant étudié, & qui maintenant êtes en Charge, eſt-il poſſible que vous l'ignoriez? J'ai ſur cela bien des choſes à vous dire, écoûtez avec attention. Les ſages Rois de l'antiquité cherchoient exprès les terres les moins graſſes, pour y placer leurs ſujets. Un de leurs plus grands ſecrets dans l'art de regner, étoit d'entretenir les peuples dans le travail & même dans la fatigue : ils avoient certainement raiſon. La fatigue & le travail rendent l'homme attentif & vertueux; au lieu que l'oiſiveté & les délices font naître le vice, & l'entretiennent. Les peuples qui habitent des pays gras & fertiles, ſont ordinairement peu induſtrieux & fort voluptueux : au lieu que ceux dont le terroir eſt maigre, ſont en même tems laborieux & gens de bien.

Ne vous imaginez pas au reſte, que dans la ſage antiquité l'occupation & le travail fuſſent uniquement pour le peuple. A quel travail ne ſe livroient pas nos Empereurs mêmes? Ils avoient à regler les finances, à examiner les Magiſtrats, & le rapport que les Magiſtrats leur faiſoient. Il leur falloit veiller aux beſoins des peuples, les pourvoir de bons Maîtres & de bons Paſteurs. Il falloit regler les ſupplices, & déterminer en dernier reſſort les peines des criminels. Il falloit faire aux tems reglez les cérémonies publiques, & s'y préparer pendant pluſieurs jours. Il n'étoit pas permis à un Empereur de ſe repoſer ou de ſe divertir, que tout ne fût dans l'ordre. Il en étoit de même à proportion des Princes Tributaires. Ils paſſoient le matin à s'acquitter de ce qui regardoit le ſervice de l'Empereur,

reur, ſuivant les ordres qu'ils en avoient. Le milieu du jour s'employoit à ce qui regardoit le gouvernement de leur Etat particulier. Sur le ſoir ils donnoient un tems déterminé à l'examen des cauſes criminelles. La nuit ils regloient ce qui regardoit les ouvriers & les gens de journée. Les Grands de l'Empire commençoient par vacquer le matin chacun à ce qui étoit de ſon reſſort. Sur le haut du jour ils délibéroient enſemble ſur le gouvernement de l'Etat. Le ſoir ils dreſſoient un mémoire des choſes qui devoient ſe regler le lendemain; il falloit qu'ils priſſent ſur la nuit le tems que pouvoit exiger le ſoin de leur domeſtique. Il en étoit de même à proportion de toutes les conditions qui étoient au-deſſus du ſimple peuple.

Pour paſſer des hommes aux femmes, ignorez-vous que les Reines travailloient de leurs propres mains ces ornemens violets, qui pendoient au bonnet de l'Empereur; que ces bordures rouges, qui diſtinguoient les Princes & les Ducs, étoient de la main de leurs femmes; que ces belles & larges ceintures dont uſoient les Grands, & leurs habits de cérémonie, ſe travailloient par les femmes de ceux-là mêmes qui les portoient? A plus forte raiſon les femmes d'une condition inférieure travailloient-elles de leurs mains les habits de leurs maris. Leur travail ne ſe bornoit pas là. On offroit de ces ſortes d'étoffes ou d'ouvrages aux Princes, ou par redevance, quand on étoit dans leur domaine; ou en préſent, quand on n'en étoit pas. Enfin, pour les femmes comme pour les hommes, c'étoit un crime de mener une vie oiſive. Voilà quelles étoient les coûtumes de nos ancêtres, & cette maxime de nos anciens Rois, qui a paſſé juſqu'à nous, ſuivant laquelle les Grands doivent travailler de l'eſprit & du corps, ſe pratiquoit alors inviolablement. Il n'eſt pas permis de les oublier ces ſages maximes & ces loüables coûtumes.

Faites réflexion, mon fils, que je ſuis veuve, & que pour vous, vous êtes tout récemment mis en place. La pareſſe & l'oiſiveté nous conviennent-elles? Pour moi, je tâche de n'avoir rien à me reprocher ſur cela, & vous paroiſſez le trouver mauvais? Que peut eſpérer le Prince, d'un homme qui eſt dans ces diſpoſitions? Je crains fort que mon mari ne m'ait laiſſé en vous un fils peu digne d'un tel pere, & que ſa poſterité ne finiſſe en votre perſonne. En effet, peu de tems après *Ouen pé* mourut ſans enfans. *King kiang* dans le deüil pleuroit le matin ſon mari, & le ſoir ſon fils.

Ki kang frere de *Mou pé* & oncle de *Ouen pé*, ſe trouva chef de la famille, ainſi *King kiang* devoit paſſer chez lui, ſelon la coûtume. Il l'alla donc prendre & en l'invitant, il parla avec beaucoup de reſpect. *King kiang* le ſuivit en ſilence. Lorſqu'elle fut arrivée à la maiſon de *Ki kang*, elle entra de même, ſans dire un ſeul mot, dans l'appartement qu'on lui avoit deſtiné. Depuis, quoique *Ki kang* la traitât comme ſa mere, elle ne lui parla que très-rarement, toûjours de ſon appartement & d'aſſez loin. Confucius, à qui on fit part de cette conduite, loüa fort *King kiang* de ce qu'elle gardoit ſi bien les rits.

TSOU & TSIN étant en guerre l'un contre l'autre, le Roi de *Tſou* mit une Armée en campagne, dont il donna le Commandement à *Tſe fa*. Ce Général manquant de vivres, dépêcha un Courier au Roy, pour lui en donner avis. Il profita auſſi de cette occaſion pour faire ſaluer ſa mere. Le Courier étant donc allé chez elle, comment va l'Armée, demanda-t-elle? Les pauvres Soldats ſont-ils bien? Madame, dit le Courier, les vivres manquent. Chaque Soldat a cependant eu juſqu'ici ſa ration de pois, mais bien petite, & on les compte. Et votre Général, ajoûta-t-elle, comment vit-il? Madame, répondit le Courier, il ſe ſent auſſi de la diſette: il n'a ſoir & matin que des herbes, un peu de méchante viande, & du ris fort

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 688 sur 741

noir. L'entretien n'alla pas plus loin. Quelque tems après, *Tse fa* revenant vainqueur, ſa mere lui ferma la porte de ſa maiſon.

Tse fa fort ſurpris de ce mauvais accüeil, pria des perſonnes de connoiſſance d'en demander la raiſon à ſa mere. Mon fils ignore-t-il, dit-elle alors, ce que fit autrefois le Roy de *Yué* dans la guerre qu'il eut contre *Ou*? Ne ſçait-il pas que ce Prince ayant reçû ſur ſa route un préſent de vin, il le fit boire à ſes Soldats; que dans une autre rencontre, il en fit autant du ſac de ris ſec & rôti qu'on lui donna, & que du vin & du ris il ne ſe réſerva rien pour lui-même? Comment mon fils a-t-il eu le cœur de manger ſoir & matin ce qui lui a été ſervi, ſans le partager avec ſes Soldats réduits à quelques pois par jour? *Tse fa* tout vainqueur qu'il eſt, eſt à mes yeux un pauvre Général; je ne le reconnois point pour mon fils. On rapporta le tout à *Tse fa*. Il reconnut qu'il avoit tort, il demanda pardon à ſa mere, & la remercia de cette inſtruction. Alors la porte lui fut ouverte.

UNE VEUVE du Royaume de *Lou*, ayant tout préparé chez elle pour les Fêtes du nouvel an & du dernier jour, appella neuf fils qu'elle avoit, & leur dit: mes enfans, je ſçai qu'une femme veuve doit ſe tenir dans la maiſon de feu ſon mari, & que les rits le preſcrivent. Mais je conſidere que dans ma propre famille, il n'y a perſonne d'un âge mur; ſans doute que dans ce tems ſolemnel, les cérémonies s'y négligent, ou s'y font bien mal. Je veux, ſi vous le trouvez bon, y faire un tour aujourd'hui. Comme il vous plaira, ma mere, dirent les neuf fils à genoux. Vous devez ſçavoir, reprit-elle, que nous autres femmes, nous ne ſommes point maîtreſſes de nous-mêmes. Dans la jeuneſſe nous ſommes ſoumiſes à notre pere & à notre mere. Dans un âge plus avancé nous dépendons d'un mari. Dans la vieilleſſe & le veuvage, nous devons ſuivre nos enfans, & dépendre d'eux en bien des choſes. Mes fils trouvent bon qu'aujourd'hui je faſſe un tour à la maiſon de mon pere: c'eſt une petite liberté que je prens, qui n'eſt pas tout-à-fait ſelon la rigueur des rits. Mais je le fais pour mettre quelque ordre, où probablement il n'y en a point. Redoublez aujourd'hui votre vigilance, tenez la porte bien fermée; je ne reviendrai que ſur le ſoir.

Elle part auſſi-tôt accompagnée d'un vieux domeſtique qu'on avoit envoyé pour l'inviter. Elle ſe preſſa de regler toutes choſes; & le tems étant couvert, il lui parut qu'il étoit tard. Elle ſe met donc en chemin pour s'en retourner: mais avant qu'elle arrivât, le tems s'étant éclairci, elle vit que l'obſcurité du Ciel l'avoit trompée, & qu'il étoit encore de bonne heure. Elle prit le parti d'attendre dans un endroit écarté au-dehors de l'habitation; & le ſoir venu elle entra. Un Seigneur, qui de deſſus une terraſſe l'avoit remarqué, trouva la choſe extraordinaire, & eut la curioſité de la faire ſuivre, & de faire examiner ſous quelque prétexte, ce qui ſe paſſoit chez elle. Ceux qui furent chargez de la commiſſion, rapporterent que c'étoit une maiſon d'honneur; qu'il n'y avoit rien qui n'y fût dans l'ordre, & même dans l'exacte obſervation des rits.

Alors ce Seigneur fit venir la veuve, tel jour, lui dit-il, venant du côté du Nord, vous vous arrêtâtes un tems conſidérable en tel endroit hors des barrieres, & vous n'entrâtes chez vous qu'à nuit fermée? J'ai trouvé la choſe extraordinaire, & je ſuis curieux de ſçavoir ce qui vous a porté à en uſer de la ſorte. Monſieur, répondit la veuve, j'ai perdu mon mari il y a long-tems, je demeure avec neuf fils qu'il m'a laiſſez. Sur la fin de l'année, ayant mis tout en ordre pour le nouvel an, avec l'agrément de mes fils, je fis un tour à ma maiſon paternelle. Je dis en partant à mes fils & à mes brus, que je ne reviendrois qu'à nuit clauſe. Partie erreur,

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 689 sur 741

partie appréhenſion de rencontrer quelque yvrogne, il n'en manque pas, comme vous ſçavez, en ce tems-ci; je partis trop tôt pour m'en revenir. Je m'en apperçus en chemin; & ne voulant pas prévenir le tems que j'avois marqué à mes brus pour mon retour, je me tins dans cet endroit écarté pour attendre (*a*) l'heure à laquelle j'avois promis de me rendre. Ce Seigneur la loüa beaucoup, & l'honora du titre de *Mou* (*b*)

MANG LOU homme du Royaume *Hoei*, épouſa en ſecondes nôces la fille de *Mong yang* ſon compatriote. Il avoit eu cinq fils de ſa premiere femme, & il en eut trois de celle-ci. Les cinq fils du premier lit ne pouvoient ſouffrir leur belle-mere: elle avoit beau les bien traitter & leur témoigner de l'affection, elle ne gagnoit rien. Craignant que ce ne fût la faute de ſes propres fils, elle les ſépara entierement: de ſorte qu'ils n'avoient rien à démêler pour le logement, les habits, & le vivre: tout cela fut inutile. Ces cinq fils du premier lit continuerent à témoigner toûjours beaucoup d'averſion pour leur belle-mere. Il arriva que le troiſiéme de ces cinq freres, pour avoir négligé un ordre du Prince, fut fait priſonnier, & il y alloit de ſa tête. La belle-mere en parut inconſolable: elle n'omit rien de tout ce qui pouvoit lui adoucir ſa priſon; & de plus elle ſe donna tous les mouvemens imaginables pour empêcher qu'il ne fût condamné. Bien des gens lui témoignerent leur ſurpriſe, de ce qu'elle ſe tourmentoit ſi fort pour un jeune homme, qui n'avoit pour elle que de l'averſion.

N'importe, leur diſoit-elle, je le regarde comme s'il étoit mon propre fils. Je ferai juſqu'à la fin tout ce que je pourrai pour lui. Quelle vertu & quel mérite y a-t-il à aimer ſes propres enfans? Quelle eſt la mere qui ne les aime? Je ne puis me borner là. Le pere de ces jeunes gens les voyant privez de leur mere, m'a épouſée pour leur en tenir lieu. Je dois donc me regarder comme leur propre mere. Peut-on être mere ſans tendreſſe? Si celle que j'ai pour mes propres enfans, me faiſoit négliger ceux-ci, ce ſeroit manquer d'équité. Une mere qui n'a ni équité, ni tendreſſe, que fait-elle au monde? S'il n'a pour moi que de l'averſion, ſa haine & ſes mauvaiſes manieres ne me diſpenſent pas de faire mon devoir. Les réponſes de cette femme devinrent publiques. Le Roi en eut connoiſſance: en conſidération d'une telle mere, il lui accorda la grace de ſon fils. Depuis ce tems-là, non ſeulement ce fils peu ſoumis, mais encore ſes quatre freres, n'eurent pas moins de ſoumiſſion & de reſpect pour leur belle-mere, qu'en avoient ſes trois propres fils. Elle les inſtruiſit ſi bien tous huit, qu'ils occuperent tous avec honneur les premiers emplois du Royaume.

TIEN TSI TSE Miniſtre dans le Royaume de *Tſi*, tira de ceux qui dépendoient de lui une ſomme aſſez modique, & la vint remettre à ſa mere. Mon fils, lui dit-elle, il n'y a que trois ans que vous êtes en Place: je ſçai à quoi ſe montent vos appointemens; vous avez eu des dépenſes à faire. D'où peut venir cette ſomme que vous m'apportez? Ma mere, répondit *Tſi tſe*, je vous avouë que je l'ai reçûë des Officiers ſubalternes. Mon fils, reprit auſſi-tôt la mere, un bon Miniſtre doit ſervir ſon Prince avec affection & ſans intérêt: du moins doit-il ſe conſerver les mains nettes, & n'uſer point de mauvais artifices pour s'enrichir. Quand il lui en vient dans l'eſprit, il doit au plûtôt les rejetter. Enfin il doit éviter juſqu'au ſoupçon d'être facile à recevoir un argent, qui ne vient point par les bonnes voies;

(*a*) Elles auroient pû la ſoupçonner d'avoir voulu les tromper & les ſurprendre; cela auroit pû diminuer leur confiance & leur attachement.

(*b*) *Mou* ſignifie mere. Il ſignifie maître ou maîtreſſe. Ainſi ſuivant la conſtruction Chinoiſe cela peut ſignifier mere maitreſſe, ou maitreſſe des meres. Le premier eſt plus naturel.

être réellement auſſi déſintéreſſé qu'il ſouhaitte de le paroître au dehors, & donner par ſa conduite de l'autorité à ſes paroles. Le Prince vous a fait l'honneur de vous mettre en place : vos appointemens ſont conſidérables : c'eſt par une conduite irréprochable qu'il faut répondre à ſes bienfaits. Sçachez, mon fils, que les devoirs d'un ſujet, & ſur-tout du Miniſtre d'un Prince, ne ſont pas moins inviolables, que ceux d'un fils à l'égard de ſon pere. Il doit au Prince qu'il ſert, un attachement ſincere, un zele ardent, une fidélité à toute épreuve. Il doit donner des preuves de toutes ces vertus, même au péril de ſa vie, ſi l'occaſion le demande. Et comme ces occaſions ſi périlleuſes ſont peu fréquentes, il faut du moins qu'il ſe diſtingue par une conſtante droiture, & par un déſintéreſſement parfait. Outre les autres avantages d'une telle conduite, elle ſeule peut mettre à couvert de ce qui s'appelle méchantes affaires. En prenant une autre route, vous devenez méchant Miniſtre, comment ſeriez-vous bon fils ? Allez, retirez vous de ma préſence ; je ne vous reconnois point pour mon fils. Faites de cet argent ce qu'il vous plaira : jamais bien mal acquis n'entrera chez moi.

Tien tſi tſe ſe retira plein de confuſion & de repentir. Il rendit l'argent de ceux dont il l'avoit tiré, alla s'accuſer lui-même aux pieds du Prince, & lui demander le châtiment qu'il méritoit. *Suen vang*, qui régnoit alors dans le Royaume de *Tſi*, fut charmé de la vertu de cette femme. Il lui fit donner de ſon tréſor une groſſe ſomme, pardonna à *Tien tſi tſe*, & le conſerva dans ſon emploi.

KIANG fille du Roi de *Tſi*, fut donnée pour femme à *Suen vang*, un des Empereurs de la Dynaſtie *Tcheou*. Cette Princeſſe étoit également ſpirituelle & vertueuſe. Jamais on ne remarqua rien qu'on pût blâmer dans ſes actions & dans ſes paroles. Elle ſouffroit de voir dans le Prince une indolence & une pareſſe peu dignes de lui. Il ſe couchoit tous les jours de fort bonne heure, & ſe levoit à proportion encore plus tard. Voici l'expédient dont elle s'aviſa pour le corriger.

Un jour elle quitta ſes pendans d'oreilles, ſes aiguilles, & ſes autres ornemens de tête ; elle ſe mit à l'écart dans une ruelle en poſture de criminelle, & par la bouche d'une ſuivante, elle parla au Prince en ces termes. Prince, j'ai l'honneur d'être votre ſervante : je ſçai depuis long-tems que je ne le mérite par aucun endroit. Mais à quoi je n'avois pas fait attention juſqu'ici, c'eſt qu'apparemment je ſuis une voluptueuſe. C'eſt ſans doute moi qui ſuis cauſe que V. M. contre les Rits, paroît tous les jours ſi tard, & qu'on vous regarde comme un Prince qui préfére ſon plaiſir à ſon devoir. Cette réputation vous fait d'autant plus de tort, que la volupté de tout tems a paſſé pour être la ſource d'une infinité de déſordres. Le mal, tel qu'il puiſſe être, vient de moi ſans doute. Mettez-y ordre promptement je vous en prie, & réparez votre réputation en puniſſant la coupable.

Alors *Suen vang* rentrant en lui-même : levez-vous, dit-il à ſon épouſe ; reprenez vos ornemens & votre place. Il eſt vrai que ma vertu ne répond point à ma dignité : mais c'eſt uniquement ma faute, & vous n'y avez point de part. Depuis ce tems-là *Suen vang* s'appliqua ſérieuſement aux affaires de ſon état. Il donnoit audience depuis le grand matin juſqu'au ſoir, & il a eu la réputation d'un grand Prince.

CHIN SENG fils aîné de *Hien kong* Roi de *Tſin*, fut calomnié auprès de ſon pere par la concubine *Li ki* ; & n'étant point à l'épreuve d'une accuſation ſi mal fondée, il ſe donna lui-même la mort. *Tchong eul* frere de *Chin ſeng*, & comme lui fils de la Reine, craignit qu'on ne lui jouât un tour ſemblable. Il ſortit auſſi-tôt du Royaume avec une

ſuite

ſuite de gens choiſis, dont le principal étoit *Kieou fan*. Ils ſe retirerent dans le Royaume de *Tſi*. *Hoen kong* qui y régnoit alors, reçut volontiers *Tchong eul*: il lui donna un équipage de vingt chariots, le traitta honorablement, & lui fit épouſer *Tſi kiang* Princeſſe du Sang. *Tchong eul* content de ſon ſort, ne penſoit qu'à paſſer ainſi le reſte de ſa vie, & renoncoit volontiers à ſon droit ſur le Royaume de *Tſin*. *Kieou fan* ne pouvoit goûter cette indifférence de *Tchong eul* pour un Royaume dont il étoit l'héritier, d'autant plus que depuis ſa retraitte, & la mort de *Hien kong* ſon pere, arrivée peu de tems après, ce Royaume avoit déja changé de maître plus d'une fois, & étoit actuellement en trouble. Un jour que *Kieou fan* & les autres de la ſuite de *Tchong eul* s'entretenoient ſur cela dans un endroit à l'écart, & concluoient qu'il falloit abſolument que ce Prince quittât ſa retraite, & s'en retournât dans ſon Royaume, pour en prendre poſſeſſion; une jeune eſclave les entendit, & rapporta tout à *Tſi kiang*. Celle-ci fait auſſi-tôt mourir l'eſclave, & va trouver *Tchong eul* ſon mari. Prince, lui dit-elle, tous ceux qui vous ſont attachez trouvent fort mauvais que vous vous borniez à vivre ici. Ils ſont tous d'avis que vous quittiez *Tſi* pour aller regner en *Tſin* qui vous appartient. Hier ils déliberoient des moyens de vous engager à prendre enfin cette généreuſe réſolution. Une jeune eſclave les entendit, & me vint tout rapporter. J'ai eu peur qu'elle n'en parlât à quelque autre, & qu'il ne ſurvînt quelque obſtacle à ce deſſein. J'y ai mis ordre, elle ne vit plus. Le ſecret vous eſt aſſûré, vous pouvez partir ſans bruit. C'eſt l'avis de vos fidéles ſerviteurs, ſuivez-le au plûtôt. Retournez en *Tſin*. Depuis que vous en êtes ſorti, il n'y a pas eu un moment de paix. Il vous appartient ce Royaume, mettez-vous en devoir de le recouvrer. Vous éprouverez ſans doute le puiſſant ſecours de *Chang ti* (*a*).

Non, répondit le Prince, non, je ne ſortirai point d'ici, je veux y vivre & y mourir. La Princeſſe redoubla ſes inſtances, & s'efforça par divers exemples, de faire naître dans le cœur de ſon mari le déſir de regner, & l'eſpérance de recouvrer ſon Royaume. Mais voyant que c'étoit inutilement, elle traitta l'affaire avec *Kieou fan*. Ils convinrent qu'elle trouveroit moyen d'enyvrer le Prince; & que ſes gens l'enlevant pendant ſon yvreſſe, prendroient inceſſamment la route de *Tſin*. La choſe s'exécuta ſelon ſon projet. *Tchong eul* revenu de ſon yvreſſe, dans un premier mouvement de colere, prit une lance, & en voulut percer *Kieou fan*: mais celui-ci éluda le coup. Alors *Tchong eul* ſe voyant engagé, & d'ailleurs aimant *Kieou fan*, ſi l'entrepriſe réuſſit, dit-il, à la bonne heure, je te pardonne: mais ſi elle échouë, je te haïrai à mort (*b*). On marche, on avance, on arrive à *Tſin*, *Mou kong* donna des troupes aux Prince *Tchong eul*. Il entra ſur les terres de *Tſin*. Dès qu'on ſçût ſon arrivée, on ſe défit de *Hoai kong* qui s'étoit fait Roi, & on déféra la Couronne au Prince, qui prit le nom de *Ouen kong*. *Tſi kiang* fut en même tems déclaré Reine, & on l'envoya chercher dans les Etats de *Tſi*, avec les honneurs dûs à ſa dignité.

TA TSE Miniſtre dans le Royaume de *Tao* penſoit beaucoup plus à s'enrichir, qu'à avancer les affaires de ſon Prince, ou qu'à ſe faire de la réputation. Sa femme eut beau lui faire ſur cela des remontrances, il s'en mocqua. Il continua pendant cinq ans, au bout deſquels s'étant bien engraiſſé du ſang du peuple, il ſe démit de ſon emploi, pour aller joüir en repos de ſes richeſſes. Elles étoient ſi grandes qu'il avoit en ſe retirant une ſuite de cent chariots. Pendant qu'il étoit encore en Charge, tous les gens de ſa famille tuerent à l'envi des bœufs, pour le féliciter. Sa femme au

(*a*) *Chang* ſuprême. *Ti* Empereur, Seigneur.

(*b*) Mot à mot, j'aurai le cœur de manger ta chair.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 692 sur 741

milieu de ces conjoüiſſances, pleuroit en embraſſant tendrement ſon fils. La mere de *Ta tſe* étoit indignée du procédé de ſa bru. Quel contre-tems, diſoit-elle ! Pourquoi troubler ainſi la fête ? Quel oiſeau de mauvais augure?

J'ai raiſon de pleurer, répondit la bru : tant de grandeur, & tant de richeſſes ſans mérite & ſans vertu, menacent cet enfant des plus grands malheurs. *Tſu ouen* autrefois Miniſtre dans le Royaume de *Tſou* enrichit l'Etat, & négligea de devenir riche. Il fut pendant ſa vie honoré du Prince, & adoré du Peuple : ſa poſtérité fut comblée d'honneurs & de biens, & ſa réputation fut toûjours la même. Hélas ! que mon mari lui reſſemble peu ! L'éclat de ſa grandeur préſente, & la paſſion d'amaſſer, l'occupent tout entier : l'avenir ne le touche point. Il y a, dit-on, dans les montagnes du Midi une eſpece de Léopard, qui tout féroce & tout vorace qu'il eſt, demeure plûtôt ſept jours ſans manger, que de ſortir par un tems pluvieux, de peur que ſa peau ne perde ſon luſtre. Plus les chiens & les cochons ſont gras ; plus ils ſont proches de leur mort. Les miſeres de l'Etat ſont encore plus grandes que les richeſſes de mon mari. Il ne ſçauroit avec ce qu'il a amaſſé, acheter l'amour des peuples. Il me ſemble voir de près de grands malheurs. Je voudrois bien m'y ſouſtraire moi & ce cher enfant.

Ce diſcours acheva d'irriter la mere de *Ta tſe* ; ſa colere alla ſi loin qu'elle chaſſa ſa bru. Celle-ci ſe retira chez ſa mere avec ſon enfant : & cette année là même *Ta tſe* s'étant démis de ſon emploi, fut malheureuſement aſſaſſiné lui & ſes gens, par une troupe de brigands qui enleverent toutes ſes richeſſes. Il n'y eut que la mere de *Ta tſe* à qui l'on négligea d'ôter la vie. Sa bru retourna inceſſamment auprès d'elle, pour la ſervir dans ſa vieilleſſe. Chacun loüoit la prévoyance de cette bru, & la ſageſſe qu'elle avoit fait paroître en préférant la vertu aux richeſſes. L'on étoit ravi de voir, qu'après avoir ſauvé ſa vie & celle de ſon fils, par ſa réſolution & ſa prévoyance, elle répara par ſon aſſiduité à ſervir ſa belle-mere, ce qu'il y avoit eu de défectueux dans la maniere de ſe retirer.

YEN TSE premier Miniſtre de *Tſi*, étoit un homme d'une fort petite taille, & avoit parmi ſes domeſtiques un géant de huit pieds de haut. La femme de ce domeſtique, qui ſervoit auſſi chez *Yen tſe*, un jour que ce Miniſtre ſortit en cérémonie, fut curieuſe de voir le train. Elle remarqua que ſon mari faiſoit caracoler ſon cheval, ſe dreſſoit ſur ſes étriers, & enfin ſe donnoit de grands airs, & paroiſſoit tout fier de ſa belle taille. Quand le train fut revenu, la femme de ce géant l'apoſtrophant en particulier. Certainement, lui dit-elle, vous êtes un pauvre homme, vous méritez bien de demeurer dans la baſſeſſe de votre rang. Le mari ſurpris de ce compliment, auquel il ne s'attendoit pas, lui demanda ce qu'elle vouloit dire. Voyez, reprit la femme, voyez le maître que vous ſervez : à peine a-t-il trois pieds de haut : cependant il a ſçû parvenir à la premiere Charge de l'Empire, & il s'en acquitte de maniere, qu'il procure à ſon Prince beaucoup de gloire ; malgré cela il ne s'en fait point accroire. Je le regardois ce matin ſortir avec tout ſon train, j'ai admiré ſon air modeſte, humble, rêveur & preſque timide. Au contraire j'ai pris garde que vous, qui, avec votre ſtature de huit pieds, n'êtes après tout qu'un eſclave, vous vous donniez des airs importans, & paroiſſiez plein de vous-même. J'en ai eu honte pour vous, & je me ſuis au plûtôt retirée. Cet homme reçut bien la réprimande, témoigna qu'il vouloit ſe corriger, & demanda à ſa femme comment elle croyoit qu'il dût s'y prendre. Imitez, répondit-elle, imitez *Yen tſe* votre maître. Heureux, ſi vous pouvez renfermer ſous votre ſtature de huit pieds, autant de ſageſſe & de vertu, qu'il

en poſſede dans un petit corps, ſervez-le comme il ſert ſon Prince. Si vous aimez à vous diſtinguer, c'eſt par là qu'il faut le faire. On le dit, & il eſt vrai, la vertu peut combler de gloire un homme juſques dans la condition la plus baſſe ; & cette gloire eſt bien plus ſolide, que celle de ceux que l'éclat de leur condition rend fiers & orgüeilleux.

Le mari profita ſi bien de cette leçon, qu'il changea entiérement : on ne voyoit perſonne plus humble, plus modeſte, plus aſſidu au ſervice, plus zélé pour ſon maître, & plus exact à remplir ſes devoirs. *Yen tſe* fut frapé de ce changement. Il lui demanda qui l'avoit ainſi converti? Le domeſtique répondit que c'étoit ſa femme, & lui raconta le moyen qu'elle avoit pris. *Yen tſe* loüa la ſageſſe de la femme, & la docilité du mari. Il fit cas d'un homme capable de prendre ſi promptement une réſolution ferme & conſtante. Il lui donna un emploi : & comme il s'en acquitta fort bien, il l'avança, & en fit enfin un grand Officier.

TSIE YU étoit un homme du Royaume de *Tſou*, qui vivoit du travail de ſes mains, mais qui ſous un extérieur ſimple & pauvre, cachoit une haute ſageſſe. Le Roi qui faiſoit cas de la vertu, & qui connoiſſoit celle de ſon ſujet, voulut l'employer. Il lui envoya un homme exprès, & deux chariots chargez de préſens, avec ordre de lui dire que le Roi le prioit d'accepter avec ces préſens, le Gouvernement & l'Intendance générale de cette partie de ſes Etats, qui étoit au Midi du Fleuve *Hoai*. *Tſie yu* ſourit à ce compliment, mais ſans répondre un ſeul mot ; & l'Envoyé fut obligé de s'en retourner avec les préſens, ſans avoir eu d'autre réponſe.

La femme de *Tſie yu*, qui étoit alors abſente, remarqua en retournant à ſa maiſon, des veſtiges de chariots, qui ne paſſoient pas plus loin que ſa porte. Quoi, mon mari, dit-elle en entrant, vous oubliez vous de cette vertu & de ce déſintéreſſement, qui ont fait juſqu'ici vos délices ? Il eſt venu des chariots à notre porte, & ils n'ont point paſſé outre. Ils étoient chargez ſans doute ; car ils ont laiſſé de profonds veſtiges. Qu'eſt-ce que cela, je vous prie ? C'eſt le Roi, dit *Tſie yu*, qui me connoît mal, & qui croit que je vaux quelque choſe. Il veut me charger du Gouvernement d'une partie de ſes Etats. Il a envoyé un homme exprès avec deux chariots chargez de préſens, pour m'inviter à prendre cet emploi. Il falloit tout refuſer, reprit la femme, préſens & charge.

Tſie yu voulant voir ſi c'étoit ſincerement que parloit ſa femme ; nous naiſſons tous, répondit-il, avec une inclination naturelle pour l'honneur & pour le bien. Pourquoi ne pas les accepter quand ils viennent ? Pourquoi trouvez-vous à redire que j'aye été ſenſible aux bienfaits du Roy ! Hélas ! répondit la femme toute affligée, la juſtice, la droiture, l'innocence, en un mot la vertu eſt bien plus en ſûreté dans une vie retirée, & dans une honnête pauvreté, que dans l'embarras des affaires, & dans l'opulence. Etoit-il de la ſageſſe de faire un ſi dangereux échange ? Nous ſommes enſemble il y a long-tems. Juſqu'ici votre travail nous a fourni de quoi vivre, & le mien de quoi nous vêtir : nous n'avons ſouffert ni faim, ni froid. Quoi de plus charmant qu'une pareille vie également innocente & tranquille ? Ne deviez-vous pas vous y tenir ? Peut-être n'avez-vous pas fait attention à la dépendance & à la ſervitude que traînent après eux ces préſens & ces emplois : ils ôtent à l'homme une partie de ſa liberté, par rapport à la vertu. Ils engagent à des égards, qu'il eſt ſouvent difficile d'accorder avec une parfaite droiture & une exacte équité.

Alors *Tſie yu* content de ſa femme : conſolez-vous, lui dit-il, je n'ai accepté ni préſent, ni emploi. Je vous en félicite, dit la femme ; mais il reſte encore une choſe à faire : car être membre

d'un Etat, & refuſer de ſervir le Prince, quand il le ſouhaitte, il y a là quelque choſe à redire. Retirons-nous, allons vivre ailleurs. Ils plierent donc leur petit bagage: ils changerent de nom ſur la route pour n'être pas reconnus, & ils paſſerent en un autre pays. Ceux qui furent inſtruits dans la ſuite du parti qu'avoit pris *Tſie yu*, louerent ſon déſintéreſſement: mais ils donnerent ſur-tout de grands éloges à ſa femme, qui, ſans céder à ſon mari dans le reſte, avoit montré plus de prévoyance & de grandeur d'ame.

LAI TSE s'étant retiré de bonne heure de tous les embarras du monde, menoit avec ſa femme une vie paiſible dans un endroit aſſez reculé. Des roſeaux faiſoient les murailles de ſa maiſon: le toît étoit de paille. Un lit de ſimples planches, & une natte de jonc étoient tous les meubles de ſa chambre. Lui & ſa femme s'habilloient d'une toile aſſez groſſiere. Leurs mets ordinaires étoient des pois, qu'ils ſemoient & recüeilloient de leurs propres mains. Il arriva qu'à la Cour de *Tſou*, comme on s'entretenoit des anciens ſages, quelqu'un parla de *Lai tſe*, comme d'un homme qui les égaloit en vertu: il prit envie au Roy de l'apeller à ſa Cour, & de lui envoyer des préſens pour l'inviter. On laiſſa entendre au Roy, que, ſelon les apparences, *Lai tſe*, ne viendroit pas. Sur quoi le Roy ſe détermina à l'aller trouver lui-même en perſonne. En arrivant à ſa cabanne, il le trouva qui faiſoit des panniers propres à porter de la terre. Je ſuis, lui dit humblement le Roi, un homme ſans lumieres & ſans ſageſſe. Cependant je ſuis chargé du poids d'un Etat que m'ont laiſſé mes ancêtres. Aidez-moi à le ſoutenir. Je viens pour vous y inviter. Non, Prince, répondit *Lai tſe*, je ſuis un Villageois & un Montagnard tout à fait indigne de l'honneur, & encore plus incapable de l'emploi que V. M. daigne m'offrir. Je ſuis jeune & preſque ſans ſecours, lui dit le Roy, faiſant de nouvelles inſtances; vous me formerez à la vertu: je veux ſincerement profiter de vos lumieres & de vos exemples. *Lai tſe* parut ſe rendre, & le Roy ſe retira.

La femme de *Lai tſe* revenant de ramaſſer un peu de bois à brûler: que veut dire ceci, dit-elle? Que ſont venus faire ici ces chariots, dont je vois les traces? C'eſt le Roy lui-même en perſonne, dit *Lai tſe*, qui eſt venu me preſſer de prendre ſous lui le gouvernement de l'Etat: y avez-vous conſenti, demanda la femme? Le moyen de refuſer, répondit *Lai tſe*? Pour moi, reprit la femme, je ſçai le proverbe, qui dit: qui mange le pain d'un autre, ſe ſoumet à ſouffrir ſes coups. Il peut très-bien s'appliquer à ceux qui ſont auprès des Princes: aujourd'hui en crédit & dans l'opulence, demain dans l'ignominie & dans les ſupplices; & tout cela ſuivant le caprice de ceux qu'ils ſervent. Vous venez donc de vous mettre à la diſcrétion d'autrui? Je ſouhaitte que vous n'ayez pas lieu de vous en repentir, mais j'en doute; & je vous déclare que pour moi je n'en veux point courir les riſques: ma liberté m'eſt trop chere pour la vendre ainſi: trouvez bon que je vous quitte; elle ſort à l'inſtant, & ſe met en chemin. Son mari eut beau lui crier de revenir, & lui dire, qu'il vouloit encore délibérer; elle ne daigna pas même tourner la tête: mais allant tout d'une traitte juſqu'au Midi du fleuve *Kiang*, elle s'y arrêta. Alors ſentant naître en ſon cœur quelque inquiétude ſur la maniere dont elle pourroit vivre, elle ſe répondit par ces paroles: les oiſeaux & les autres animaux laiſſent tomber tous les ans plus de plumes & de poil, qu'il ne m'en faut pour me faire quelques habits: il ſe perd dans les campagnes plus de grains & plus de fruits qu'il ne m'en faut pour me nourrir.

Lai tſe touché du diſcours & de l'exemple de ſa femme, la ſuivit malgré ſon engagement, ils s'arrêterent tous

deux

©BIUM

deux au. Midi du *Kiang* : bien des gens les y ſuivirent, & y tranſporterent leurs familles. En moins d'un an il ſe forma là un nouveau village, qui dans l'eſpace de trois ans devint une groſſe Bourgade

Le Roy de *Tſou* ayant entendu beaucoup loüer la ſageſſe & la vertu de *Yu leng tſe tchong*, en voulut faire ſon Miniſtre. Il lui dépêcha un homme de ſa Cour avec des préſens, pour lui en faire la propoſition. *Yu leng tſe tchong* l'ayant entenduë, pria l'Envoyé d'attendre un moment, & qu'il alloit lui rendre réponſe. Il entre dans l'intérieur de ſa maiſon, & s'adreſſant à ſa femme: le Roy, lui dit-il, me veut faire un de ſes Miniſtres: que vous en ſemble-t'il? Si je dis oüi, dès demain nous ſerons ſuivis d'un nombreux cortege, & nous aurons un pompeux équipage, nous aurons une table bien ſervie, & tout le reſte à proportion. Encore une fois qu'en penſez-vous? Depuis bien des années, répondit la femme, nous gagnons notre vie dans un petit commerce, & rien ne nous a manqué. Vous avez encore le loiſir de lire, & de joüer de tems en tems quelque bel air. Vous n'êtes, même en travaillant, jamais ſans vos Livres d'un côté, ſans votre *Kin* de l'autre, & ſans une joye pure au milieu. Ce train dont vous me parlez, n'eſt qu'une vaine parade. Pour ce qui eſt de la Table, il eſt vrai qu'elle ſeroit garnie de viandes exquiſes, que vous n'avez pas à préſent: mais cela vaut-il la peine de vous charger de tant de ſoins? Si vous acceptez ce qu'on vous offre, renoncez en même tems à cette joye pure que vous goûtez maintenant; car le moyen de la conſerver au milieu de tant d'inquiétudes! Encore bien-heureux, dans l'état où ſont les choſes, ſi vous évitez une mort funeſte.

Tſe tchong ſort, & dit à l'Envoyé, qu'il ne peut accepter l'honneur qu'on lui fait, qu'il prie le Roy d'honorer un autre de ſon choix. Auſſi-tôt il plia bagage pour ſe retirer ailleurs avec ſa femme, & pour être moins reconnu, il changea ſon premier métier en celui de jardinier.

Tchong eul ſecond fils de *Hien kong* Roy de *Tſin*, ſortit du Royaume, pour ſe ſouſtraire aux artifices de la concubine *Li ki*, qui par ſes calomnies avoit déja fait périr *Chin ſeng* ſon fils aîné. *Tchong eul* en ſe retirant dans le Royaume de *Tſi* paſſa par les Etats de *Tſao*. Le Prince de *Tſao*, bien-loin de lui faire honneur, ſe mit à l'écart dans un endroit caché, d'où il pouvoit au travers d'un rideau clair, voir paſſer *Tchong eul* & ſon train. Le Prince de *Tſao* ne fut pas le ſeul qui eut cette curioſité. Les Dames du lieu l'eurent auſſi. Une d'entre elles, femme de *Hi fou ki* Grand du Royaume, ayant vû paſſer *Tchong eul*, & conſideré les gens de ſa ſuite, appella avec empreſſement ſon mari, & lui dit: ce Prince fugitif eſt ſi jeune, qu'à le voir, on ne pourroit pas juger de ce qu'il ſera un jour: mais tous ceux qui l'accompagnent, ſont gens d'élite. Il y en a ſur-tout trois qui me paroiſſent avoir un rare mérite. Ce ſont apparemment des Grands du Royaume: je ſuis fort trompée ſi ces gens-là ne trouvent moyen de rétablir ce Prince en ſes Etats: s'il monte jamais ſur le Trône, ſans doute qu'il ſe ſouviendra des bons ou mauvais traittemens qu'il aura reçûs dans ſa retraite. Notre Prince qui le traitte ſi cavalierement, ſera le premier qui éprouvera ſon reſſentiment: en ce cas là vous auriez part à la diſgrace. Un de nos proverbes vulgaires, dit: ſi vous voulez ſçavoir quel ſera le fils, voyez ſon pere, ou celui qui tient ſa place. Un autre proverbe, dit encore, qu'on peut connoître un Grand ſans le voir, en voyant les gens de ſa ſuite. Or à en juger ſur ces regles, ce Prince aujourd'hui fugitif deviendra un puiſſant Roy, & ſera en état de ſe venger des affronts qu'il aura reçûs. Croyez-moi, faites-lui civilité.

Fou ki crut ſa femme; & n'ayant pas

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 696 sur 741

le tems de préparer autre choſe, il lui fit préſent d'excellent vin; & pour groſſir le préſent, il ajuſta ſur le vaſe un diamant de prix. *Tchong eul* reçut le vin, & fit rendre le diamant. Il fut enſuite rétabli ſur le Trône de ſon pere; & ſa premiere entrepriſe fut d'aller ravager *Tſao*, pour ſe vanger du peu d'égard que le Prince de ce pays-là avoit eu pour ſa perſonne. Mais il eut ſoin de donner à *Fou ki* une ſauve-garde. Défenſe fut faite à quiconque, non-ſeulement d'entrer chez lui pour y faire aucune inſulte, mais même de paſſer les barrieres de ſon enclos. Chacun s'empreſſa de mener dans ſa maiſon l'un ſon pere, l'autre ſa mere; & tous ceux qui s'y réfugierent, y furent en ſûreté. On obſerva ſi exactement ce que le Roy de *Tſin* avoit ordonné en faveur de *Fou ki*, qu'à la porte il y avoit un marché public, où l'on vendoit & l'on achetoit tranquillement, comme en tems de paix. *Fou ki* fit honneur à ſa femme du bon conſeil qu'elle lui avoit donné, & elle en reçut de grands éloges.

CHOU NGAO encore enfant rencontra un jour en ſe promenant un ſerpent à deux têtes: il le tua, & l'enterra. De retour à la maiſon, il va trouver ſa mere en pleurant. Dequoi pleurez-vous, mon fils, dit la mere? C'eſt, dit l'enfant, que j'ai oüi dire, que quiconque voit un ſerpent à deux têtes, en meurt: j'en ai trouvé un aujourd'hui en me promenant. Qu'eſt devenu ce ſerpent, demanda la mere? Je l'ai tué, répondit l'enfant; & de peur que quelque autre n'eût auſſi le malheur de le voir, je l'ai enterré. Ne pleurez point, mon fils, dit alors la mere: la vûë de ce ſerpent ne vous fera point mourir: le motif qui vous l'a fait enterrer vaincra ce qu'il avoit de qualitez malignes. Il n'y a point de malheur, dont la charité ne mette à couvert. *Tien*, tout élevé qu'il eſt au-deſſus de nous, voit & entend tout ce qui ſe paſſe ici bas. Le *Chu king* ne dit-il pas? *Hoang tien* protege la vertu où elle ſe trouve, ſans acception de perſonnes. Ne pleurez point, mon fils, ſoyez en repos; vous vivrez, & vous ſerez grand dans l'Etat. En effet *Chou ngao* devint dans la ſuite un des premiers Officiers de *Tſou* ſa patrie. Cette prédiction vérifiée par l'événement, fit grand honneur à ſa mere, & on la regarda comme une perſonne fort éclairée dans les voyes de *Tien*.

PE TSONG par ſon eſprit étoit parvenu de bonne heure aux premiers emplois de la Cour de *Tſin*: mais il y avoit apporté un défaut dangereux par tout, & encore plus dangereux à la Cour qu'ailleurs. Par un excès de droiture il réfutoit tout ce qu'on avançoit, pour peu qu'il y entrevît la moindre apparence de fauſſeté; & il le faiſoit avec ſi peu de ménagement, qu'il couvroit ſouvent les gens de confuſion. Sa femme qui lui connoiſſoit ce défaut, l'exhortoit ſans ceſſe à s'en corriger. Mon mari, lui diſoit-elle, on dit que les peuples ont naturellement de l'inclination pour leur Prince, avant même qu'il leur ait fait aucun bien. Mais on dit auſſi qu'un voleur a naturellement de l'averſion pour celui qu'il a volé, quoiqu'il n'en ait point reçû de mal. C'eſt que les peuples attendent toûjours du bien de leur Prince, & le voleur craint toûjours d'un homme qu'il a volé. Appliquez-vous cette réflexion, je vous en conjure, & ſoyez perſuadé que s'il y a des gens qui aiment la droiture par tout où ils la trouvent, il y en a encore bien plus qui la haïſſent, parce qu'ils la craignent. La vôtre eſt redoutée du moins de tous ceux qui n'en ont pas. Vous ſçavez qu'ils ſont en grand nombre: ce ſont autant d'ennemis que vous avez, & qui vous feront ſentir tôt ou tard les effets de leur haine. Ménagez un peu plus les gens.

Malgré les ſages avis de ſa femme, *Pé tſong* alloit ſon train accoûtumé. Un jour revenant du Palais, il parut plus gai qu'à l'ordinaire. Il me ſemble, lui dit ſa

femme, voir ſur votre viſage un air de gayeté & de ſatisfaction que je ne vous ai pas encore vû. Peut-on ſçavoir quelle en eſt la cauſe ? Aujourd'hui, répondit *Pé tſong* en s'applaudiſſant, je me ſuis trouvé au Palais avec pluſieurs Officiers de mon rang. L'entretien a duré du tems, & j'y ai eu bonne part. Auſſi tous d'une commune voix m'ont fait l'honneur de me comparer à *Yang tſe* *.

* Nom d'un Philoſophe.

Pour moi, dit la femme, j'ai oüi quelquefois comparer les perſonnes qui parlent peu, & qui le font d'une maniere ſimple, à certains arbres qui n'ont nulle beauté, mais dont les fruits ſont excellens. J'aimerois beaucoup mieux pour vous une comparaiſon ſemblable, que celle dont vous vous applaudiſſez. Car comme on vous compare à *Yang tſe*, on peut comparer *Yang tſe* lui-même à un bel arbre qui ne porte point de fruit. *Yang tſe*, dit-on, parloit beaucoup, mais ſans trop prendre garde à ce qu'il diſoit. C'eſt ce qui lui attira des affaires fâcheuſes. Sur cet article la comparaiſon de vous à lui eſt aſſez juſte ; mais je ne vois pas pourquoi vous en applaudir.

N'eſt-ce pas là, dit *Pé tſong*, votre ancienne chanſon que vous rebattez ſans ceſſe ? Vous tournez tout ſelon vos idées. Je veux vous en faire revenir une bonne fois : & voici le moyen qui me vient dans l'eſprit. Je donnerai ici un repas à mes Collegues ; nous ferons avant le repas une Conférence. Vous entendrez de l'intérieur de votre appartement ce qui ſe dira, & vous vous déſabuſerez enfin par vous-même. Volontiers, dit la femme, j'y conſens. Le jour fut aſſigné pour cela. Il y eut une longue Conférence, qui fut ſuivie d'un plus long repas. *Pé tſong* plein de ſuccès à ſon ordinaire, n'eut pas plûtôt reconduit la compagnie, qu'il alla trouver ſa femme pour lui demander ce qu'elle en penſoit. La femme ſentit la diſpoſition de ſon mari : elle conçut qu'il étoit fort inutile de le détromper. Elle prit donc le parti de diſſimuler ; & faiſant ſemblant de ſe rendre, je vois bien qu'en effet, dit-elle, vos Collegues vous eſtiment & vous cedent le pas avec plaiſir. Cependant comme elle demeuroit très-perſuadée, que ſon mari avoit tout à craindre des ennemis qu'il s'étoit faits, elle prit un autre tour pour l'engager, ſans qu'il s'en apperçût, à ſe ſouſtraire à leur vengeance, & profita pour cela de la bonne diſpoſition où elle avoit mis le mari, en paroiſſant être de ſon ſentiment.

Ces loüanges après tout qu'on vous donne, ajoûta-t'elle, quelque ſinceres qu'elles puiſſent être, ne doivent pas vous aveugler ſur l'état préſent des choſes. Le Royaume eſt menacé des plus grands troubles ; prenez vos meſures pour n'y pas périr. Vous n'ignorez pas que la diviſion eſt dans la maiſon Royale, & qu'elle ne fait que croître tous les jours. Dans de ſemblables conjonctures, le plus ſûr ſeroit de nous retirer ailleurs ſans bruit : mais cela n'eſt pas poſſible tandis que vous êtes en Charge. Ainſi, quelque groſſe que paroiſſe la tempête qui nous menace, il faut l'attendre avec courage, (*a*) mais il ne faut pas s'endormir. La diviſion eſt ſi grande entre nos Princes, que le plus méchant parti qu'on puiſſe prendre, c'eſt celui de n'en embraſſer aucun. *Tcheou li* eſt un Prince d'un grand mérite : ou bien il aura le deſſus, ou du moins il trouvera quelque reſſource. Pour moi, ſi j'en étois cruë, vous lieriez avec ceux qui ſont à la tête de ſon parti, & vous vous attacheriez à lui.

Pé tſong y ayant rêvé quelque tems ; vous avez raiſon, dit-il à ſa femme. En conſéquence il s'unit étroitement avec *Pi yang*, Chef du parti de *Tcheou li*. Dans le même tems que les ennemis de *Pé tſong* l'alloient perdre par une calomnie, qui lui devoit faire couper la

(*a*) Elle jugeoit que ce Prince ſortiroit du Royaume, comme il le fit en effet, & que ſon mari le ſuivant, ſeroit à couvert de la vengeance des ennemis qu'il s'étoit faits.

tête, la diviſion de la Maiſon Royale éclata. *Pi yang* conduiſit *Tcheou li* hors du Royaume ; & *Pé tſong* ſe joignant à eux, évita le coup qu'on étoit ſur le point de lui porter, ſans qu'il le ſçût. Ceux qui furent inſtruits de cette conduite ; louerent la ſageſſe & la prévoyance de la femme de *Pé tſong*.

LING KONG Roi de *Ouei*, s'entretenant un ſoir avec la Reine juſques bien avant dans la nuit, ils entendirent un grand bruit de chevaux & de chariots, qui venoient du côté de l'Orient. Quand ce train fut près du Palais, le bruit ceſſa tout-à-coup, & quelque tems après il recommença, mais à l'Occident. Qui vient de paſſer là, demanda le Roi, comme par maniere d'entretien ? C'eſt ſans doute *Ti pe you*, répondit la Reine. Comment le ſçavez-vous, dit le Roi, pour prononcer ſi affirmativement ? Je ſçai, dit la Reine, que c'eſt le Rit de mettre pied à terre devant la porte du Palais ; & que ceux qui pouſſent le reſpect juſqu'où il peut aller, gouvernent tellement leur train, qu'il ne fait point de bruit, ou qu'il en fait très-peu, quand ils paſſent devant la porte. Je ſçai encore qu'un bon ſujet à l'égard de ſon Prince, comme un bon fils à l'égard de ſes parens, ne ſert point à vûë d'œil, & fait exactement ſon devoir, dans les ténébres comme en plein jour. Mais je ne connois que *Ti pe you* dans votre Royaume qui ait cette exactitude : c'eſt pourquoi j'aſſure que c'eſt lui qui paſſe. Le Roi fut curieux de ſçavoir ce qui en étoit : il quitta la Reine pour un moment, il s'informa qui avoit paſſé, & ſçut qu'en effet c'étoit *Ti pe you*.

Cependant rentrant dans la chambre où étoit la Reine, Madame, dit-il en ſouriant, j'en ſuis fâché ; mais vous n'avez pas bien rencontré. La Reine remplit une coupe, & la préſentant au Roi : puiſque j'ai mal deviné, lui dit-elle, je vous dois des conjoüiſſances, je vous les fais de tout mon cœur. A quel propos des conjoüiſſances, demanda *Ling kong* ? C'eſt, dit la Reine, que juſqu'ici il ne paroiſſoit dans votre Royaume qu'un *Ti pe you* ; vous en avez découvert un autre auſſi exact que lui ; c'eſt de quoi je vous félicite. La choſe en vaut bien la peine ; car de la vertu de vos Officiers dépend le bonheur de votre Etat. Cette réponſe ſurprit le Roi, & lui fit plaiſir. Il le témoigna à la Reine, & lui dit : il n'y a pas en effet deux *Ti pe you*. Vous aviez deviné juſte. C'eſt lui qui vient de paſſer. la choſe ſe divulgua, & fit honneur à la Reine.

LING KONG Roi de *Tſi*, avoit d'abord épouſé *Ching ki* du Royaume de *Lou*. Il en avoit eu un fils nommé *Kuang*, qu'il avoit déſigné ſon ſucceſſeur. *Ching ki* étant morte, *Ling kong* prit les deux filles du Prince de *Song* ; l'aînée *Tchong tſe* pour épouſe, & la cadette *Yong tſe* pour concubine. *Ling kong* eut un fils de *Tchong tſe*, qu'on nomma *Yu*. *Yong tſe* entreprit de faire ôter à *Kuang* le titre de ſucceſſeur, & de le faire paſſer à *Yu*, fils de la Reine *Tchong tſe* ſa ſœur. *Yong tſe* vint réellement à bout de perſuader à *Ling kong* ce changement. La Reine *Tchong tſe* tâcha de l'en diſſuader, en lui repréſentant que ce n'étoit pas la coûtume ; & que de ſemblables tentatives avoient ordinairement de funeſtes ſuites. *Kuang* eſt l'aîné, diſoit-elle, & eſt déclaré ſucceſſeur : pourquoi le dégrader ſans raiſon ? C'eſt chercher des malheurs de ſang froid. Si je m'en repens, dit *Ling kong*, c'eſt mon affaire. *Tchong tſe* eu donc beau s'y oppoſer. On ſe mocqua d'elle de ce qu'elle réſiſtoit ainſi à l'élévation de ſon propre fils ; & *Ling kong* pouſſé par l'intrigante *Yong tſe*, déclara *Kuang* déchû de ſon rang, & déſignant *Yu* pour ſon héritier, il lui donna pour Gouverneur *Kao lieou*. Quelque tems après *Ling kong* tomba malade, & fut réduit à l'extrémité. *Kao lieou* fit quelques démarches pour préparer les eſprits à l'élévation de *Yu*. Le ſuccès ne fut pas tel qu'il ſe l'étoit promis. *Ling kong* n'eut pas plûtôt les yeux fermez, que

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 699 sur 741

que *Tsoui chu* égorgea *Kao lieou*, & plaça *Kuang* sur le Trône. On vit alors que la Reine *Tchong tse* avoit eu raison ; & chacun loüa hautement son équité & sa sageſſe.

KONG CHING TSE PI, du Royaume de *Lou*, venant d'enterrer son frere aîné, fut touché & même fatigué des lamentations de sa belle-sœur ; s'étant présenté à la porte de l'appartement où étoit la veuve, dans le dessein de la consoler, son compliment fut, qu'elle devoit moderer sa douleur, & qu'il auroit soin de la bien remarier. Cependant il laissa passer plusieurs années, sans même y penser. Le Roi de *Sou* lui ayant fait offrir l'emploi de Ministre, il demanda à sa belle-sœur, s'il devoit l'accepter ou non. Non, répondit-elle, ne l'acceptez point. Mais encore pourquoi, demanda *Tse pi* ? Pourquoi, lui dit-elle ? Mon mari étant à peine enterré, vous vîntes me dire, comme pour me consoler, que vous me remarieriez : ce fut un contretems ridicule, & une faute énorme contre les Rits. Mon deüil est fini depuis bien des années, & vous ne m'avez jamais dit, ni fait dire un mot, pour me sonder sur ma disposition présente. Le procedé n'est pas d'un homme éclairé. Celui qui est capable de ces sortes de fautes, peut-il soutenir avec honneur l'emploi de Ministre ? Pour moi, il me paroît que non.

Si vous souhaittiez vous remarier, reprit *Tse pi*, que ne me le disiez vous ? Une femme ne doit jamais faire ces sortes d'avances, répondit la veuve ; c'est à ceux de qui elle dépend, d'y penser pour elle. Au reste, ce que j'en dis, ce n'est pas que j'aie jamais eu la moindre envie d'en venir à de nouvelles nôces ; j'en ai toûjours été fort éloignée. Ce n'est que pour vous faire sentir combien vous êtes peu capable de l'emploi qu'on vous présente. Celui qui voudroit à yeux clos juger des couleurs, se tromperoit sans doute. N'est-il pas vrai ? Or je prétens tout de même, qu'un homme comme vous, qui n'entend rien aux affaires du monde les plus communes, s'il se fait Ministre d'Etat, ne peut manquer d'attirer sur soi les malédictions des hommes, & les châtimens de *Tien*. Prenez-y garde, & croyez-moi, ne vous engagez point.

Tse pi ne crut point sa belle-sœur, qu'il n'avoit écoûtée que par maniere d'entretien. Il accepta l'emploi de Ministre, & l'année ne se passa pas qu'il mourut dans les supplices. Il rendit justice en mourant, au zele & à la sageſſe de sa belle-sœur, dont il avoit pris le conseil pour une vengeance de femme.

NGAI VANG Roi de *Ouei* voyant son fils le Prince héritier en âge d'avoir des enfans, fit chercher des filles qui pussent être élevées au rang de ses épouses. Parmi celles qu'on amena, il s'en trouva une qui donna dans la vûë de *Ngai vang*. Il envoya les autres au Palais du Prince héritier, & fit entrer celle-là dans le sien. *Yu eul* Seigneur de la Cour, raconta le fait à sa mere. Cela n'est pas possible, s'écria-t-elle, c'est un étrange désordre ; vous deviez vous y opposer fortement. Hélas ! le Royaume a des ennemis puissans, & n'a pas des forces égales aux leurs. Une parfaite vertu pouvoit suppléer au peu de forces ; elle l'a fait souvent. Mais le Roi n'ayant ni vertu, ni force, que va devenir l'Etat ? Il ne voit pas le pauvre Prince, car il n'a pas beaucoup de lumieres, il ne voit pas le tort qu'il se fait. C'est à vous & à vos collegues de le lui bien faire sentir. L'intérêt de vos familles étant joint au bien commun de l'Etat, vous avez une double obligation de l'avertir, pour prévenir, autant qu'il dépend de vous, les suites d'un pareil désordre. Si d'autres sont trop lâches pour oser parler, vous, mon fils, ne manquez pas à votre devoir. Parlez, vous devez cela au Prince que vous servez, & à l'Etat dont vous êtes membre.

Yu eul animé par le discours de sa mere, cherchoit une occasion favorable pour

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 700 sur 741

parler au Prince. Avant qu'il s'en préſentât, il fut envoyé à la Cour de *Tſi* pour une négociation preſſante. Sa mere voyant que ſon fils étoit parti ſans avoir pû parler au Roi, ſe fit porter elle-même à la porte du Palais : là elle éleve en haut ſelon la coûtume, une ſupplique, dont le contenu étoit : la vieille veuve de *Kio io* a dans le cœur une choſe qui l'inquiette. Elle ſouhaitte en donner connoiſſance à Sa Majeſté. Le Roi ordonna qu'on la fit entrer. Elle ne fut pas plûtôt en préſence du Roi, que lui adreſſant la parole, Prince, lui dit-elle, votre ſervante a toûjours oüi compter parmi les choſes qui importent le plus au bien de l'Etat, l'exacte obſervation des Rits, & ſur-tout de ceux qui ſont d'hommes à femmes. Notre ſexe a communément plus de tendreſſe que de fermeté. C'eſt ſans doute pour cela, que les Rits ont preſcrit qu'on marie les filles de bonne heure. L'âge de quinze ans eſt le tems ordinaire pour les fiançailles, l'âge de vingt ans pour les nôces. Mais ſuivant ces mêmes Rits, les préſens ordinaires étant reçûs, la fille eſt cenſée l'épouſe de celui qui les a faits. Il en eſt de même à proportion des ſecondes femmes : elles ſont liées à celui pour qui on les a priſes. Il y a pour tout cela des cérémonies qu'on doit obſerver. De tout tems les plus ſages de nos Princes ont regardé comme un de leurs principaux devoirs, de donner l'exemple en ce point : & l'expérience a ſouvent fait voir que de-là dépend beaucoup le bonheur ou le malheur des Etats. Autant que *Ton chan* contribua à faire fleurir la Dynaſtie *Hia*, autant *Mo hi* en avança la ruine. On peut dire la même choſe de *Sin* & de *Tan ki*, par rapport à la Dynaſtie *Chang* ; de *Tai ſe* & de *Pao ſe*, par rapport à la Dynaſtie *Tcheou*. Cependant, Prince, vous prenez pour vous contre les Rits, une femme deſtinée à votre héritier, & ſans faire attention que votre Royaume eſt entouré de puiſſans voiſins, & qu'il ne peut ſubſiſter, s'il y naît le moindre trouble, vous même y introduiſez le déſordre. Certainement votre Etat eſt en grand danger.

Le Roi ayant écouté attentivement cette remontrance ; j'ai tort, dit-il ; & ſur le champ il fit paſſer parmi les femmes du Prince héritier, celle qu'il avoit voulu retenir parmi les ſiennes. Il fit un préſent conſidérable à cette veuve, qui ſeule avoit eu le courage de le reprendre : & quand *Yu eul* fut de retour de ſa commiſſion, il l'avança en conſidération de ſa mere. Depuis ce tems-là *Ngai vang* fut beaucoup plus appliqué & plus exact à tous ſes devoirs. Il mit un tel ordre dans ſa maiſon & dans ſon Royaume, que ſes voiſins, quoique puiſſans & aſſez mal intentionnez, n'oſerent jamais l'attaquer. Cette action fit beaucoup d'honneur à la vertueuſe mere de *Yu eul*.

UNE fille de *Chin* fut promiſe à un jeune homme de *Fong*. Quand ils furent tous deux dans un âge nubile, le jeune homme & ſes parens vinrent demander la fille ; mais ce fut ſans avoir fait les préſens reglez, & ſans obſerver les cérémonies. La fiancée répondit nettement qu'elle ne ſortiroit point de la maiſon paternelle. Comme on la preſſoit de paſſer par-deſſus ces formalitez ; on dit communément, répondit-elle, qu'en toutes choſes il eſt important de bien commencer ; & qu'une faute, qui d'abord paroît legere, a ſouvent de fâcheuſes ſuites. Ce qui eſt vrai en tout le reſte, eſt-il faux en fait de mariage ? Les devoirs d'époux & d'épouſes ne ſont-ils pas les premiers qui ayent été entre les hommes ? Ne ſont-ils pas le principe des autres devoirs de la vie civile ? D'ailleurs la fin du mariage eſt de ſoutenir les familles, & de perpétuer, autant qu'il ſe peut, les honneurs preſcrits par les Rits à l'égard des ancêtres, en leur donnant une poſtérité. Or on dit, & il eſt vrai, que l'eau qui ſort d'une ſource bourbeuſe, ne peut former un ruiſſeau bien clair. Ainſi me marier contre les Rits, c'eſt ce que je ne ferai

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 701 sur 741

jamais. On lui intenta procès, elle eut beaucoup à ſouffrir ; mais elle perſiſta toûjours à dire, qu'on lui ôteroit plûtôt la vie, que d'obtenir ſon conſentement. Ne voulant point ſe relâcher, elle paſſa ſes jours dans le célibat.

PEY fille de *Suen kong* Roy de *Lou* fut promiſe à *Kong koang* Prince de *Song*. Le tems des nôces étant venu, *Kong koang* ne vint pas lui-même prendre *Pey*. Il ſe contenta d'envoyer un Seigneur en ſa place. *Pey* ne vouloit point partir : mais elle ſe rendit enfin par obéïſſance à ſon pere & à ſa mere. Au bout de trois mois le Prince de *Song*, ayant fait la cérémonie accoûtumée de voir ſa nouvelle épouſe dans la ſalle de ſes ancêtres, voulut conſommer le mariage. *Pey* n'y voulut point conſentir, parce qu'il n'avoit pas gardé le rit de l'aller prendre lui-même. Il fallut encore pour la fléchir ſur cela un ordre preſſant du Roy ſon pere & de la Reine ſa mere. Dix ans après elle devint veuve. En cet état comme auparavant elle eut toûjours un extrême attachement à ce que preſcrivoient les rits.

Une nuit le feu prit à ſon Palais. Sortez, Madame, s'écria-t-on, ſauvez-vous, le feu vous gagne. Suivant les rits, répondit-elle, une femme de ma condition ne doit pas paroître, même dans une ſalle ſans ſes deux Dames d'honneur. Attendons-les, puis je ſortirai. L'une étant venuë, l'autre ne paroiſſoit point. On preſſa de nouveau la Princeſſe de ſe ſauver, & ce ne fut qu'à l'extrémité qu'elle ſe rendit ; tous les Princes de ſon tems la louerent & admirerent ſa conſtance.

UNE fille de *Song* ayant été mariée à un homme de *Tſai*, le mari fut attaqué d'une maladie dangereuſe. La mere de cette jeune femme voulut rappeller ſa fille. Non, répondit la jeune femme, je regarde cet accident arrivé à mon mari, comme s'il m'étoit arrivé à moi-même. D'ailleurs la pratique eſt qu'une femme vive & meure dans la maiſon, où elle a une fois été placée. Je n'ai garde de m'en éloigner, pour une fâcheuſe maladie, dont mon mari a eu le malheur d'être atteint. Quand nos parens ſont malades, ſi les Médecins leur preſcrivent l'herbe *Feou* & l'herbe *Y*, nous les allons auſſitôt cüeillir. Quelque rebutante que ſoit l'odeur de ces herbes, nous les ramaſſons à pleines mains ; nous en rempliſſons notre ſein, s'il eſt néceſſaire, puis nous en tirons le ſuc. Dois-je moins faire pour mon mari ? Chacun loüa cette jeune femme, & ſa mere en particulier prit ce qu'elle avoit dit ſur les herbes *Y* & *Feou*, pour en faire une Ode à ſa louange.

MONG Y fille de *Hoa* fut promiſe à *Hiao kong* Prince de *Tſi*. Ce Prince tenta ſouvent de faire venir ſa fiancée ſans tant de cérémonies. Jamais *Mong y* n'y conſentit. Comme *Hiao kong* différoit toûjours de faire les préſens de nôces & les cérémonies ordinaires, on lui donna par dériſion le nom de chaſte. Cela le preſſa de faire enfin les frais des nôces. Il vint lui-même, ſelon les rits, prendre *Mong y* chez *Hoa* ſon pere. *Mong y*, après s'être informée juſqu'à trois fois, ſi *Hiao kong* étoit venu en perſonne, ſe laiſſa conduire chez ſon époux. Quand elle fut arrivée, tout s'y paſſa ſuivant les rits ; & ſa délicateſſe ſur les cérémonies eut lieu d'être contente.

Mais quelques années après *Hiao kong* allant à *Leang ſie*, voulut que *Mong y* fut du voyage. Le chariot qui la portoit, verſa, & fut briſé, ſans cependant que *Mong y* en fut bleſſée. *Hiao kong* détache auſſitôt un des meilleurs chariots de ſa ſuite, pour la reconduire à *Tſi*, de peur de quelque autre accident. Mais ce chariot n'étant point un chariot de femme, *Mong y* n'y voulut point monter, & parlant au travers d'un rideau qu'elle avoit dreſſé, à l'Officier venu de la part du Roy ; une femme de ma condition, lui dit-elle, ne paroît pas même dans une ſalle ſans ſes deux Dames d'honneur. Paſſe-t-elle d'un appar-

tement à un autre? Il faut qu'on entende le bruit qu'elle fait faire exprès aux ornemens de ſes habits. Quoiqu'elle ſorte rarement, les rits ont cependant preſcrit quels doivent être alors ſes vêtemens, quel doit être ſon équipage. Tout cela eſt ſagement établi, tant pour la bienſéance extérieure, que pour conſerver l'eſprit & le cœur dans la droiture. Or ce chariot qu'on m'amene, n'eſt point dans l'ordre; je ne puis pas m'en ſervir. Demeurer ici long-tems, c'eſt encore pis; mourir c'eſt le plus court, & je le ferai plûtôt que de rien faire contre les rits. L'Officier courut en poſte rapporter ce diſcours au Roy. On fit équiper promptement un chariot tel qu'il convenoit, dans lequel *Mong y* revint à *Tſi*.

TCHAO VANG Roy de *Tſou* ſortant pour un voyage de plaiſir, y mena une de ſes femmes, fille du Roy de *Tſi*. Un jour qu'il l'avoit laiſſée dans une petite Iſle aſſez agréable, ſur le bord du grand fleuve *kiang*, il eut nouvelle d'une cruë d'eau fort ſubite. Auſſi-tôt il dépêcha quelques Seigneurs de ſa ſuite, avec ordre d'amener la Princeſſe où il étoit. Ces Seigneurs coururent en poſte vers la Princeſſe, l'inviterent à ſortir vîte de cette Iſle, & à ſe rendre auprès du Roy, où ils avoient ordre de la conduire. Quand le Prince nous appelle, répondit-elle, il donne ſon ſçeau à ceux qu'il envoye. L'avez-vous? La crainte que les eaux ne vous ſurpriſſent, répondirent-ils, nous a fait partir à la hâte, & négliger cette précaution. Vous pouvez vous en retourner, repartit-elle; je ne vous ſuivrai point ſans cela. Comme on lui repréſentoit que la cruë d'eau étoit fort ſubite, & paroiſſoit devoir être grande; que s'ils retournoient chercher le ſceau, ils ne pourroient revenir à tems. Je vois bien, qu'en vous ſuivant, je ſauve ma vie, répondit-elle, & qu'en demeurant je vais périr. Mais pour éviter la mort, paſſer par-deſſus une condition de cette importance, c'eſt manquer en même tems de fidelité & de courage. Il vaut beaucoup mieux mourir. On court en poſte chercher le ſceau: mais quelque diligence qu'on fit, l'Iſle étoit abimée, quand on revint, & la Princeſſe & ſes ſuivantes, furent ſubmergées; le Roy la regretta fort: mais il loua encore davantage ſa fidelité & ſa conſtance.

PE KONG Roy de *Tſou* étant mort, le Roy de *Ou*, qui fut inſtruit de la ſageſſe, de la vertu, & de la beauté de ſa veuve, dépêcha vers elle un Seigneur avec une groſſe ſomme, deux diamans d'un très-grand prix, & trente chariots bien équipez, la demandant pour épouſe. Du vivant de mon mari, répondit la veuve, tandis qu'il agiſſoit au-dehors, je reglois le mieux qu'il m'étoit poſſible l'intérieur de ſa maiſon. Du reſte je m'occupois avec toutes ſes autres femmes aux ouvrages propres de notre ſexe. Maintenant que j'ai perdu mon mari, je veux paſſer auprès de ſon tombeau le reſte des années que *Tien* me donnera. Je ſçai ce que vaut le rang que votre Maître veut bien m'offrir; ſes préſens pour m'y inviter, ſont magnifiques: mais je ne puis accepter l'honneur qu'il me fait, ſans m'en rendre indigne. Ce ſeroit oublier feu mon mari. Or je le veux honorer après ſa mort, comme j'ai fait pendant ſa vie. Le regret de l'avoir perdu auroit dû m'ôter la vie. C'eſt défaut de tendreſſe en moi, que d'avoir pû lui ſurvivre. Je me le reproche ſouvent: mais je n'ai garde de l'oublier, juſqu'à prendre un ſecond mari. Reportez au Roy ſes préſens, & retirez-vous. Le Roy de *Ou* loüa lui-même la réſolution de cette Princeſſe, & l'honora du nom de *Tchin ki* (*a*)

LING VANG Roy de *Ouei* mourut ſans avoir eu d'enfans de la Reine ſon épouſe. Il en laiſſa un d'une autre de ſes femmes du ſecond Ordre, qui fut auſſitôt déclaré Roy. Cette élévation ne produiſit aucun changement dans l'eſ-

(*a*) *Tchin* ſignifie chaſte. *Ki* eſt le nom d'une Reine fameuſe dans la premiere antiquité.

prit

prit de ſa mere, elle ſçut ſe tenir dans ſon rang. Elle honoroit & ſervoit la Reine doüairiere, ſans ſe relâcher en rien de ſes attentions ; & le jeune Roy en faiſoit autant à l'exemple de ſa mere. Au bout de huit ans, la Reine prenant la mere de ce Prince en particulier, je ſuis charmée, lui dit-elle, & de la maniere dont vous en uſez à mon égard, & du ſoin que vous avez eu d'inſpirer au Prince votre fils les mêmes ſentimens pour moi ; j'ai peut-être eu tort d'admettre ſi long-tems vos bons offices, du moins eſt-il tems de vous en remercier. Votre fils regne, & il ne convient point que la mere du Roy ſerve encore en qualité de ſeconde femme. Je ſuis une veuve ſans enfans. C'eſt aſſez pour moi qu'on me ſouffre ici paſſer tranquillement le reſte de mes jours. Je veux abſolument quitter cet appartement d'honneur, vous le céder, & n'y entrer déſormais qu'à certain tems, pour avoir l'avantage de vous y voir.

Que me dites-vous là, Madame, reprit la mere du jeune Roy ? Permettez-moi de vous dire que vous n'y avez pas bien penſé. Le Roy votre époux & mon maître a eu le malheur de mourir jeune ; cela eſt dur pour un Prince : il n'a pas été aſſez heureux que d'avoir un fils de ſon épouſe, il n'en a qu'un de moi, qui n'étois que ſa ſervante. Autre ſujet de triſteſſe qu'il a eu en mourant. Quoi ! voudriez-vous lui en donner un troiſiéme après ſa mort, en dégradant ſon épouſe pour honorer une ſervante ? Y penſez-vous ? On dit, & il eſt vrai, que le zéle d'un bon ſujet & la pieté d'un bon fils, ne doivent jamais ſe ralentir par le nombre des années. Il ne m'eſt pas plus permis de me laſſer du rang que je tiens à votre égard. Vous honorer, & vous ſervir, c'eſt mon devoir. S'il y a quelque honneur d'avoir donné un ſucceſſeur à votre époux, cet honneur ne me diſpenſe pas de ce que je vous dois comme à ſon épouſe.

Ne parlons plus, dit la Reine, de ce que nous étions vous & moi ſous le feu Roy mon mari. Son fils regne. C'eſt auſſi le vôtre. Ainſi, tous volontaires que ſont de votre part les honneurs & les ſervices que vous me rendez, je ne puis les accepter ſans faire une eſpece d'injure au Prince en la perſonne de ſa mere.

La concubine ne répliqua rien : mais allant trouver le Roy ſon fils. Prince, j'ai toûjours oüi dire que le ſage ne doit faire, ni permettre rien contre l'ordre. Le bon ordre, ce me ſemble, conſiſte en partie, à maintenir les anciens rits, en ſorte que chacun ſe tienne dans le rang qu'ils lui aſſignent. Cependant la Reine épouſe de votre pere veut quitter ſon appartement, & me preſſe d'occuper le rang qu'elle tient à la Cour. C'eſt me preſſer d'aller contre le bon ordre. J'aime mieux mourir que de le faire : & comme je vois la Reine infléxible à mes remontrances, je la fléchirai par ma mort. En diſant cela, elle ſe diſpoſoit à ſe donner un coup mortel. On l'arrêta ; & ſon fils fondant en larmes, s'efforça de l'appaiſer, mais elle ne put conſentir à vivre juſqu'à ce que la Reine étant avertie de ſa réſolution, lui promit quoiqu'à regret, de conſerver ſon rang, & de ſe laiſſer honorer & ſervir comme auparavant. Tout le monde fut également ſurpris & charmé de voir cet empreſſement dans deux femmes à uſer de tant de déférences l'une pour l'autre. C'eſt là ce qui mérite le nom de ſageſſe, & de vertu dignes des éloges de tous les ſiécles.

Une jeune femme d'une beauté rare, & d'une vertu reconnuë, perdit ſon mari de fort bonne heure. Les plus riches du Royaume la recherchoient à l'envi, mais fort inutilement. Le Roy lui-même informé de ſa vertu & de ſa beauté, la rechercha dans les formes, & lui députa un grand Officier avec les préſens ordinaires. Voici ce qu'elle répondit : mon mari m'a bientôt laiſſé veuve, il eſt vrai ; mais je n'en aurai cependant ja-

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 704 sur 741

mais d'autre. J'aurois ſouhaitté pouvoir le ſuivre; mais il m'a laiſſé un fils qu'il faut élever. Bien des gens m'ont recherchée, tous l'ont fait inutilement, & lorſque je me croyois délivrée de ces importunes recherches, le Roy lui-même les renouvelle. Eſt-il poſſible qu'on doute encore, ſi je ne pourrois point enfin oublier feu mon mari, pour me donner à un autre époux, & ſacrifier mon devoir à une fortune éclatante? Je veux prouver une bonne fois que je ne ſuis pas capable de cette lâcheté, & déſabuſer ſur cela quiconque ne me connoît pas encore.

Après avoir parlé de la ſorte, elle prend ſon miroir d'une main, un raſoir de l'autre, & ſe coupe le nez. Me voilà punie, dit-elle, d'avoir laiſſé tant de gens douter de ma fermeté. Allez rendre réponſe au Roy, & dites-lui que ſi je ne me donne pas la mort, c'eſt que je n'ai pas le courage d'abandonner mon fils dans un ſi bas âge. Ce que je viens de faire ſuffit. C'eſt ſans doute pour ma beauté, que le Roi me recherchoit. Dites-lui que mon viſage n'eſt plus qu'un reſte difforme & défiguré. Il ſe déſiſtera ſans peine. L'Officier rapporta au Roy ce qu'il avoit vu. Le Prince loua la réſolution de la jeune veuve, lui donna le le titre de *Kao king*, & lui décerna d'autres honneurs.

Un jeune Officier de *Tchin* venoit d'épouſer une fille de ſeize ans, lorſqu'il s'éleva tout-à-coup une guerre, qui l'obligea d'aller ſervir. Avant que de quitter ſa femme: on ne ſçait, lui dit-il, qui meurt ni qui vit. Qui peut m'aſſurer que j'échapperai des dangers de cette guerre? Je vous laiſſe ma bonne mere, qui n'a point d'autre enfant que moi. Au cas que je meure, que deviendra-t-elle? Voulez-vous bien me promettre d'en avoir ſoin? Oüi, dit ſa femme, je vous le promets.

L'Officier étant effectivement mort à la guerre, la jeune veuve prit un très-grand ſoin de ſa belle-mere, travaillant elle-même de ſes propres mains le jour & la nuit, pour qu'elle ne manquât de rien. Les trois ans du deuil étant finis, comme elle étoit jeune & ſans enfans, ſon pere & ſa mere voulurent la rappeller auprès d'eux, pour la marier en ſecondes nôces. Mais la jeune veuve en rejetta vivement la propoſition. La fidélité & la juſtice, leur dit-elle, ſont nos principaux devoirs. Vous-même vous ne m'avez rien tant recommandé en me mariant, que l'attachement & l'obéïſſance à mon mari. Or vous ſçaurez que ce cher mari prêt à partir pour la guerre où il a perdu la vie, me témoigna l'inquiétude que ſa pieté lui inſpiroit, ſur ce que deviendroit ſa mere, au cas qu'il vînt à lui manquer, & me demanda ſi je voulois bien lui promettre d'en avoir ſoin. Je le lui promis. D'ailleurs c'eſt le devoir d'une bru de ſervir ſa belle-mere. Bien loin que la mort de mon mari m'en diſpenſe, elle m'impoſe plûtôt à cet égard une nouvelle obligation. Ne le pas faire, ce ſeroit me rendre coupable d'infidelité & d'injuſtice, feu mon mari paſſeroit pour un méchant fils, qui n'auroit pas ſçû pourvoir efficacement à l'entretien de ſa mere, & qui s'en ſeroit repoſé légérement ſur une épouſe peu fidele. Plûtôt mourir que d'expoſer mon mari, ou de m'expoſer moi-même à de ſemblables reproches.

Le pere & la mere voyant la réſolution de leur fille, ne lui parlerent plus de ſe remarier. La belle-mere vécut encore vingt-huit ans. La bru fournit toûjours à tous ſes beſoins, & la ſervit aſſidûment juſques au dernier ſoupir. Elle lui rendit après ſa mort les derniers devoirs, & n'omit rien à ſon égard des cérémonies réglées. La conſtance, la fidélité, & l'aſſiduité de cette veuve à ſervir ſa belle-mere, la firent beaucoup eſtimer. Le Magiſtrat de *Hoai yang* en fit ſon rapport à la Cour. L'Empereur, qui régnoit alors, lui envoya quarante livres d'or, lui donna le titre de *Hiao fou* (*a*), & lui décerna d'autres honneurs.

(*a*) *Hiao*. Piété filiale, pieux, pieuſe. *Fou*. Femme mariée, ou qui l'a été.

VOU KONG Roi de *Lou*, étant allé rendre ſes hommages à l'Empereur *Suen vang*, ſe fit accompagner de ſon fils aîné nommé *Ko*, & de ſon ſecond fils nommé *Hi*. *Suen vang* ne goûtoit point l'aîné des deux freres, & trouvoit au contraire le cadet fort à ſon gré ; de ſorte qu'il déclara que le cadet ſuccederoit au Roi ſon pere. En effet, quand *Vou kong* mourut, *Hi* monta ſur le Trône, & regna ſous le nom de *Y kong*. Il eut un fils qui fut auſſi Roi dans la ſuite, ſous le nom de *Hiao kong*, mais qui dans ſon enfance fut nommé *Tching*. Cet enfant étant encore au berceau, *Pé yu* fils de *Kia*, forma un parti dans le Royaume, tua ſon oncle *Y kong* qui regnoit, ſe fit lui-même proclamer Roi par ſon parti, & fit faire irruption dans le Palais, pour ſe défaire du petit *Tching*.

Au premier bruit de l'irruption, la Gouvernante du petit Prince le dépoüilla de ſes habits, en revêtit ſon propre enfant, & le coucha dans le berceau Royal. Les gens de *Pé yu* tuerent cet enfant ; & perſuadez que c'étoit le Prince *Tching*, négligerent aſſez le reſte ; de ſorte que la Gouvernante ſe ſauva tenant le petit Prince entre ſes bras. A peine étoit-elle hors du Palais, qu'elle rencontra un des Grands Seigneurs du Royaume, oncle maternel du Prince. Gouvernante, lui dit ce Seigneur à l'écart, mon neveu *Tching* eſt-il mort ? Non, Monſieur, le voici, répondit-elle ; j'ai mis mon fils dans le berceau du Prince : on a égorgé l'un pour l'autre. Ce Seigneur donna moyen à la Gouvernante de fuir ſûrement avec le Prince. Il demeura onze ans caché, au bout deſquels tous les Grands de *Lou* s'adreſſerent d'un commun accord à l'Empereur qui regnoit alors, pour lui demander la mort de *Pé yu* & l'élevation du jeune Prince ſur le Trône de ſon Pere. L'Empereur y conſentit. *Tching* fut reconnu Roi de *Lou*. En célébrant ſon avénement au Trône, on n'oublia pas ſa Gouvernante, qui aux dépens de ſon propre ſang, lui avoit ſauvé la vie.

TCHING VANG Roi de *Tſou* venant de monter ſur le Trône, ſe plaça ſur une éminence, pour voir paſſer toutes les femmes, deſtinées à loger dans ſon Palais. Chacune levoit les yeux les unes plus hardiment, les autres moins, pour voir en paſſant le Prince. Une ſeule nommée *Tſe vou* tint toûjours les yeux baiſſez, & paſſa modeſtement, ſans donner le moinde ſigne de curioſité ou d'inquiétude. *Tching vang* frappé de cette modeſtie, & voulant ſe divertir, jeune beauté qui paſſez, dit-il, une œillade, je vous en prie. *Tſe vou* ne fit pas ſemblant d'entendre, & marcha ſon pas à l'ordinaire, tenant toûjours les yeux baiſſez. *Tching vang* n'en demeura pas là : une œillade, ajoûta-t-il, & je vous ferai mon épouſe. *Tſe vou* n'en leva pas plus les yeux. Le Prince ajoûta qu'il lui donneroit telle ſomme d'argent, & qu'il éleveroit ſa famille. Ces promeſſes ne la toucherent point. *Tching vang* enfin deſcéndit de cette éminence pour s'approcher d'elle, & lui parler plus commodément. Quoi ! lui dit-il, je vous offre le rang de Reine, j'y ajoûte encore d'autres promeſſes, pour vous engager à me regarder en paſſant ; vous vous obſtinez à n'en rien faire ? Eſtimez-vous donc ſi fort un de vos regards ?

Grand Prince, répondit gravement *Tſe vou*, la pudeur & la modeſtie ſont l'ornement de notre ſexe. Il m'a paru qu'il étoit contre la bienſéance & contre mon devoir, de lever les yeux pour vous regarder ſur cette éminence, où vous vous étiez placé. Voilà ce qui m'a d'abord fait tenir les yeux baiſſez. Si je les avois levé enſuite, ſur les magnifiques promeſſes qu'il vous a plû de me faire, c'étoit agir par ambition & par intérêt, ſacrifier mon devoir à ces deux paſſions, & par-là même devenir indigne de vous ſervir. Voilà mes excuſes, & les raiſons de ma conduite. *Tching vang* charmé de cette réponſe, prit *Tſe vou* pour ſon épouſe.

Tsi déclara la guerre à *Lou*. L'armée de *Tsi* campant ſur les frontieres de *Lou*, les Sentinelles virent une femme, qui portant un enfant entre ſes bras, & en traînant un autre par la main, s'enfuyoit vers les montagnes. Quelques Soldats coururent après elle : elle abandonna l'enfant qu'elle portoit, ſe chargea de l'autre, & doubla le pas. L'enfant qu'elle avoit laiſſé, la ſuivoit de loin, & pleuroit d'une maniere capable d'attendrir juſqu'à des Soldats. La femme cependant fuyoit, ſans ſeulement tourner la tête. Le Général de l'armée de *Tsi*, qui ſe trouva proche, demanda à l'enfant qu'on avoit pris, ſi cette femme qui fuyoit étoit ſa mere ? L'enfant répondit que oüi. On lui demanda encore ſi l'enfant que ſa mere emportoit, étoit ſon cadet ou ſon aîné ; il dit que ce n'étoit pas ſon frere. La curioſité du Général fut picquée. Il ordonna à deux Cavaliers de ſuivre cette femme à toute bride, & de la lui amener, ce qui fut bien-tôt exécuté.

Dès qu'elle parut, quel eſt cet enfant, dit le Général, que tu tiens entre tes bras, & quel eſt celui que tu as laiſſé derriere toi en fuyant ? Celui que je tiens, répondit-elle, c'eſt le fils de mon frere aîné. Celui que j'ai laiſſé derriere, c'eſt mon propre fils. Me voyant pourſuivie d'aſſez près, & déſeſpérant de pouvoir ſauver les deux, j'ai abandonné le mien. Quoi ! répliqua le Général, une mere a-t-elle rien de plus cher que ſon fils ? Comment abandonner le vôtre, pour ſauver celui d'un frere ?

Seigneur, répondit la femme, il m'a paru qu'il étoit de mon devoir de ſacrifier ma tendreſſe & mes intérêts particuliers, au bien commun de ma famille. Si prenant un autre parti, j'avois par hazard échappé à vos Soldats, & ſauvé mon fils, en abandonnant celui de mon frere ; je paſſerois pour intéreſſée ; dès-lors je ſerois perduë de réputation. Notre Prince, & tous ſes ſujets ont l'intérêt en exécration.

Sur cette réponſe, le Général fit faire alte à ſon avant-garde qui marchoit déja, dit à cette femme de s'en retourner chez elle avec ſon fils & ſon neveu, & dépêcha ſur le champ un Officier à la Cour de *Tsi*, avec ce billet pour ſon Prince. V. M. m'a chargé de la conquête de *Lou* : je prens la liberté de lui repréſenter, avant que de m'engager plus avant, qu'il n'eſt pas tems de l'entreprendre. Il n'y a pas juſques aux Villageoiſes de ce Royaume qui ne ſçachent & ne gardent la maxime de ſacrifier au bien commun tout intérêt particulier : que ſera-ce des Grands du Royaume & des Officiers de guerre ? L'Officier que j'envoye à V. M. lui racontera une avanture qui prouve ce que j'ai l'honneur de lui écrire. Sur ce billet & ſur le récit de l'avanture, l'ordre vint à l'armée de ſe retirer. Le Roi de *Lou* inſtruit de ce qui s'étoit paſſé, fit de beaux préſens à cette femme, & la ſurnomma *Y nei* (*a*). Voilà, ſe récrie ſur cela l'hiſtorien Chinois, quelle eſt la force du déſintéreſſement parfait ? il ſauve un Royaume entier par le moyen d'une Villageoiſe.

Sous le regne de *Suen vang*, les Huiſſiers courant la campagne, trouverent un homme qu'on venoit de tuer, & à quelques pas deux freres qu'ils ſaiſirent comme auteur du meurtre. L'affaire étant examinée, on trouva que le mort n'avoit qu'une plaie : d'où l'on conclut qu'un des deux freres n'avoit point frappé. Il étoit queſtion de ſçavoir lequel avoit donné le coup. On y fut fort embarraſſé : car l'aîné diſoit, c'eſt moi. Le cadet ſoutenoit au contraire que ſon aîné étoit innocent, que lui ſeul étoit le coupable. Les Tribunaux inférieurs porterent l'affaire au Miniſtre, qui en fit ſon rapport à l'Empereur.

Les élargir tous deux, dit le Prince,

(*a*) *Y*. Juſtice, déſintéreſſement, déſintéreſſée. *Nei*. Sœur cadette, comme qui diroit, la ſœur déſintéreſſée, ou la généreuſe ſœur.

c'eſt

c'eſt pardonner aux meurtriers, & autoriſer le crime. Les condamner tous deux à mort, c'eſt aller contre les Loix, quiſqu'il eſt certain qu'un ſeul a frappé : il me vient une penſée. Leur mere doit mieux les connoître que perſonne. Il faut que l'un des deux meure. Lequel des deux ? C'eſt ſur quoi il faut s'en rapporter à leur mere. Le Miniſtre l'ayant fait venir. Un de vos fils, dit-il, a tué un homme, & doit mourir pour expier ce crime. Chacun d'eux excuſe ſon frere, & ſe dit le coupable. L'affaire eſt allée juſqu'au Prince. Il a prononcé l'arrêt de mort contre l'un des deux, mais que du reſte on s'en rapportât à vous, pour le choix qu'on devoit faire.

La pauvre mere fondant en larmes : s'il faut, dit-elle, abſolument qu'il y en ait un des deux qui perde la vie, que ce ſoit plûtôt le cadet que l'autre. Le Miniſtre faiſant écrire ſa réponſe, ne laiſſa pas de lui témoigner qu'il étoit ſurpris qu'elle préférât ainſi l'aîné contre l'ordinaire des femmes, qui aiment plus tendrement leurs derniers enfans ; & il fut curieux de ſçavoir pourquoi elle en uſoit autrement.

Seigneur, dit-elle, de ces deux freres le cadet ſeul eſt mon propre fils. L'aîné eſt d'un premier lit. Mais j'ai promis à feu mon mari de le regarder comme mon fils, & je lui ai juſqu'ici tenu ma parole. Sauver le cadet au préjudice de l'aîné, ce ſeroit la violer, & n'écoûter que les mouvemens d'une tendreſſe intéreſſée. Le choix que j'ai fait me coûte ; mais je crois m'y devoir tenir. Ces dernieres paroles furent entrecoupées de gémiſſemens & de ſanglots. Le Miniſtre ayant de la peine lui-même à retenir ſes pleurs, ſe retira pour aller faire ſon rapport au Roi. Le Prince accorda la grace aux deux fils en conſidération de la mere, dont il loüa hautement la vertu, & le généreux déſintéreſſement.

CERTAIN Lettré de Province ayant eu un emploi à la Cour, laiſſa ſa femme à la maiſon. Un homme du voiſinage profita de cette abſence pour entretenir avec elle un mauvais commerce, mais ayant ſçû que le mari devoit inceſſamment revenir, il parut craindre qu'à ſon retour il ne vînt à découvrir l'intrigue, & n'en témoignât ſon chagrin par quelque coup violent. J'y mettrai ordre, dit la femme ; je vais préparer un vin empoiſonné, dont je lui ferai boire. Peu de jours après le mari arrive. Vous avez bien fatigué, dit la femme, il faut un peu vous remettre. J'ai du vin qui vous attend. J'en ai peu, mais il eſt excellent. Apportez ce pot, dit-elle à ſa ſuivante, que mon mari goûte un peu ce vin. La ſuivante inſtruite du poiſon ſe trouve embarraſſée : elle n'avoit pas le courage d'empoiſonner ſon maître : elle ne vouloit pas non plus révéler le crime de ſa maîtreſſe. Voici l'expédient qu'elle imagina : ce fut de laiſſer tomber exprès le pot, de ſorte que tout le vin ſe répandit par terre. Son maître naturellement colere, ignorant le ſervice qu'elle lui rendoit, la maltraita fort. Les jours ſuivans la maîtreſſe qui craignoit qu'elle ne parlât, la battoit cruellement ſous divers prétextes, cherchant à la faire mourir ſous les coups.

Sur ces entre-faites le mari fut inſtruit par un de ſes freres de la conduite de ſa femme, & du poiſon qu'on diſoit qu'elle lui avoit préparé. Ce qui s'étoit paſſé dans la maiſon depuis ſon retour, étoit pour lui une confirmation aſſez ſenſible du rapport qu'on lui faiſoit. Il fit mourir ſa femme ſous les coups des mêmes verges dont elle maltraittoit ſa ſuivante. Enſuite il demanda à cette fille pourquoi elle n'avoit pas tout découvert, plûtôt que de ſe laiſſer ſi cruellement maltraitter. Je n'avois garde, répondit-elle ; c'étoit faire perdre en même tems la vie & la réputation à ma maîtreſſe : j'aimois mieux mourir moi-même. Son maître, partie par eſtime, partie par reconnoiſſance de ce qu'elle lui avoit ſauvé la vie, voulut la

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 708 sur 741

prendre pour femme : mais elle n'y conſentit point. Ma maîtreſſe eſt morte honteuſement, dit-elle, je ne devrois pas lui ſurvivre : comment oſerois-je prendre ſa place ? Non, je me tuerai plûtôt. Son maître ſe contenta donc de lui faire des préſens conſidérables, & de penſer à la bien marier. Dès qu'on le ſçut dans le voiſinage, ce fut à qui l'épouſeroit.

UN homme riche nommé *Tchu yai* ayant perdu ſa femme, & n'ayant qu'une fille encore petite, ſe remaria. Il avoit d'aſſez belles perles ; il les donna à ſa femme, qui s'en fit des bracelets. Six ans après *Tchu yai* mourut ; mais dans une terre étrangere. Sa femme dans le fort de ſa douleur & de ſon deüil jetta les bracelets de perles. Un fils d'environ neuf ans qu'elle avoit eu du premier mari, ramaſſa ces bracelets qu'il trouva par terre ; & ſans que perſonne en ſçût rien, les mit dans la caſſette où ſa mere avoit ſon miroir, & d'autres petits meubles, dont elle n'uſoit point pendant ſon deüil. Quand ſes freres & ſes autres parens furent avertis de ſa mort, ils ſe rendirent auprès de la veuve, pour aller chercher le corps du défunt, & le conduire à la ſépulture de ſes ancêtres. Sur le chemin étoit une Doüane, & il y avoit peine de mort pour quiconque y ſeroit trouvé ſaiſi de perles. La caſſette viſitée, on y en trouva. Le crime eſt clair, dit le Doüanier. Il ne s'agit plus que de ſçavoir qui en eſt coupable. *Tſou* (c'étoit le nom de la jeune fille, qui avoit alors treize ans) craignit pour ſa belle-mere, à qui appartenoit la caſſette, & s'adreſſant au Doüanier : c'eſt moi, lui dit-elle, qu'on doit punir, ne cherchez point d'autre coupable. Comment cela, dit le Doüanier, car il faut faire un Procès verbal. A la mort de mon pere, dit *Tſou*, ma belle-mere a jetté ſes bracelets. J'ai trouvé que c'étoit dommage, je les ai ramaſſez, & mis dans cette caſſette : ma belle-mere n'en a rien ſçû. On vient dire à la belle-mere la déclaration de *Tſou*. Elle court auſſitôt vers la jeune fille, pour ſçavoir ce qui en étoit. Oüi, ma mere, continua *Tſou*, ces bracelets que vous jettâtes, c'eſt moi qui les ai ramaſſez à votre inſçû, & mis dans cette caſſette. On les a ſurpris à cette Doüane, & la Loi preſcrit pour cela, dit-on, la peine de mort ; c'eſt moi qui la dois ſubir. *Tſou* parloit ſi affirmativement contre ſoi-même, que ſa belle-mere croyoit preſque qu'elle diſoit vrai.

Cependant, par tendreſſe & par compaſſion, elle va interrompre le Doüanier, qui avoit la dépoſition de *Tſou*. Monſieur, lui dit-elle, attendez je vous en prie ; ma fille n'eſt point coupable ; ne vous en prenez point à elle. Ce ſont mes bracelets & non les ſiens. A la mort de mon mari, je les pris & les mis dans cette caſſette. La douleur, les ſoins, la fatigue, m'ont fait oublier qu'ils y étoient : c'eſt ma faute, qu'on me puniſſe. Non, reprit la fille avec fermeté, c'eſt moi qui ai ramaſſé ces bracelets. Non, dit la mere, c'eſt moi-même : ma fille ne parle ainſi que par tendreſſe pour moi, & pour me tirer du péril à ſes dépens. Seigneur, diſoit la fille, par compaſſion pour moi, ma mere ſe charge d'une faute qu'elle n'a pas faite, elle s'expoſe elle-même pour me ſauver la vie. Enfin l'une ne pouvant l'emporter ſur l'autre dans ce généreux combat, elles s'embraſſerent toutes deux, tâchant de ſe vaincre mutuellement par leurs ſanglots & par leurs larmes. Tous les parens étoient en pleurs à ce ſpectacle. Les gens les plus indifférens en étoient attendris, juſqu'à ne pouvoir retenir leurs larmes. Il n'y eut pas juſqu'au Commis de la Doüane à qui le procès tomba des mains.

Celui qui préſidoit à ce Tribunal, pleurant lui-même ; voilà, dit-il, une aimable généroſité dans la mere & dans la fille. C'eſt à qui mourra des deux. Pour moi, je mourrois plûtôt, s'il le falloit, que de condamner l'une ou l'autre. Il jetta par terre les perles, &

renvoya tout le monde, mettant cette faute au rang de celles dont on ne connoît point les coupables. Le convoi poursuivit sa route ; & l'on sçut bientôt après, que c'étoit l'enfant de neuf ans, qui avoit mis là ces perles, sans en dire mot à personne. On en estima d'autant plus la généreuse tendresse de *Tsou*, & de sa belle-mere.

Les exemples qu'on vient de rapporter, sont tirez d'un ancien Recüeil, dont l'Auteur vivoit il y a deux mille ans : on n'a fait que les traduire.

On eût pu en rapporter plusieurs autres, en feuilletant les histoires particulieres des différentes Villes : car comme je l'ai déja dit ailleurs, c'est un usage à la Chine, que chaque Ville imprime l'histoire & les annales de son district.

Ces histoires sont divisées en plusieurs chapitres, selon la différence des matieres. Le premier contient la Carte du lieu, & en expose bien ou mal la situation : un autre fait le détail des denrées que le pays produit : un troisiéme marque à quoi monte le tribut qui se paye à l'Empereur : le quatriéme déclare quel est le nombre des familles : le cinquiéme contient les monumens antiques, s'il y en a : enfin les derniers chapitres sont l'éloge des hommes ou des femmes illustres, qui se sont distinguez par un mérite au-dessus du commun, ou par quelque action éclatante de vertu.

Le grand nombre de ces prétenduës héroïnes dont on parle, sont de jeunes veuves qui se sont procuré la mort, pour ne pas consentir à un second mariage, auquel on vouloit les contraindre.

On y voit aussi des exemples de plusieurs autres, qui se sont signalées par la piété filiale, par leur pudeur, & par la constance avec laquelle elles ont mieux aimé périr, même dans les flâmmes, que de courir le mondre risque d'être déshonorées.

Comme on ne s'est proposé en rapportant ces différentes histoires, que de donner la connoissance des mœurs, des coûtumes, & des idées de la Nation Chinoise, sur le héroïsme qu'elle attribue aux personnes du sexe, on a cru devoir se borner à ce petit nombre d'exemples, d'autant plus que ceux qu'on trouve dans les Registres dont je viens de parler, sont assez semblables, & que d'ailleurs ils y sont racontez d'une maniere séche & ennuyeuse.

Fin du second Volume.

TABLE
DES MATIERES
CONTENUES DANS CE VOLUME.

Comme cet Ouvrage eſt à deux colomnes, ce qui ſe trouve à la ſeconde colomne eſt marqué par col. 2. *ce qui a rapport aux additions eſt diſtingué par* *. *& aux notes par* n.

A

A B C des Chinois, ce que l'on appelle ainſi, 251. *col.* 2. *& Page* 252

Abondance, à quoi attribuer celle qui regne à la Chine, 138

Abregé de la Grammaire Chinoiſe, 233 *& ſuiv.*

Académie ou *Société* de Sçavans, Projet ou Réglemens pour en établir une, 279. *& ſuivantes.* Ce qu'on ſe propoſe dans le deſſein de l'établiſſement d'une, 279. Qualitez néceſſaires pour y être admis, 279. *col.* 2. *& p.* 280. *& col.* 2. Examen rigoureux qu'il faut faire de ceux qui demandent d'y être admis, 280. *col.* 2. *& p.* 281. Comment on doit en retrancher les membres gâtez, 281. Quelle doit être la conſtruction de l'édifice des Aſſemblées, 281. *& col.* 2. Jours de ſes Aſſemblées; Réglemens ſur le rang des Aſſiſtans, 282. Matieres qu'on y doit traitter, 282. *& col.* 2. qu'il faut y remarquer avec ſoin, & y communiquer avec fidélité ſes différentes vûes, 282. *col.* 2. *& p.* 283. les diverſes regles de mœurs que doivent ſuivre ceux qui y ſont admis, 283. *& col.* 2. comment doivent être indiquées les matieres qu'on devra traitter à la prochaine aſſemblée, 283. *col.* 2.

Adoption. Il eſt permis aux Chinois ſans enfans d'adopter ceux de leurs freres, de leurs parens, ou des étrangers, 120

Adrachne, voyez *Arbouſier.*

Adverbes, ceux de la Langue Chinoiſe, 236

Affaires criminelles paſſent à pluſieurs Tribunaux, avant que d'être déci dées définitivement, 131

Agraffes de ceintures différentes, ſelon les différens emplois, 29

Agriculture regardée comme la profeſſion la plus utile à l'Etat, 64. en grande vénération chez les Chinois, 68

Alphabet Chinois compoſé d'un nombre de caracteres preſque infini, 249. *col.* 2.

Alun, ſon effet à l'égard du papier, 239. *col.* 2.

Amavan oncle & tuteur de l'Empereur *Chun tchi*, Provinces qu'il ſoumet à ce Prince, 4.

Ambaſſadeurs des Puiſſances étrangeres défrayez aux dépens de l'Empereur, 17. ceux qui ſe rendent à la Chine, doivent ſe faire inſtruire des cérémonies Chinoiſes, 98. *col.* 2.

Amis, leurs devoirs entre eux, 370. *& col.* 2.

Amniſties, ſujets pour leſquels on les publie, 446. *

Ancêtres défunts, devoirs & honneurs qu'on leur rend dans chaque famille; tems de ces cérémonies, 129. *col.* 2. *& ſuiv.*

Annales de la Chine; leur antiquité, 285

Arabes, ce dont ils ſe ſervent pour écrire au lieu de plumes, 249

Arbouſier, nommé *Adrachne*, quel eſt cet arbre, 243

Arbre ſingulier, qui tient du geniévre & du cyprès, ſa deſcription, 150. *col.* 2.

Arbriſſeau qui porte le coton, ſa deſcription, 147. *col.* 2.

Argent (l') n'eſt point monnoyé; ce qui en fait

fait la valeur, 163. eſt coupé en morceaux gros ou petits, ſelon le beſoin, qu'on peſe avec de petites balances très-juſtes, 163. *col.* 2. n'eſt pas tout du même titre, 164
Argenter, voyez *Dorer*.
Armes Chinoiſes, 44. Il eſt permis aux ſeuls gens de guerre d'en porter, 51
Arrêts (les) n'ont point de force qu'ils ne ſoient ratifiez par l'Empereur; ceux émanez immédiatement de l'Empereur ſont irrévocables, 136
Art de la guerre, contenu de ce Livre, 431. *& ſuiv.*
Artillerie Chinoiſe; peu en uſage; ce qui a donné lieu à en faire fondre, 47. Par qui furent fonduës les premiers piéces, 47. *col.* 2. *& ſuiv.*
Artiſans, leur adreſſe; leur induſtrie; vont travailler chez les particuliers, lorſqu'on en a beſoin, 72
Aſtromonie voyez *Mathématique*.
Aſſiette de Porcelaine, où ſe trouve peint un Crucifix entre la ſainte Vierge & ſaint Jean, 201
Auberges ſont fréquentes ſur les routes; malpropres; comment on y eſt ſervi; comment bâties, 52. *col.* 2.
Automne. Il y a un jour fixé dans cette ſaiſon pour exécuter à mort tous les criminels, 137
Autorité ſouveraine, comparaiſon qu'on en fait, 407. *col.* 2.
Azur, maniere de le connoître & de le préparer; lieux où il ſe trouve, 186. 187.

B.

BACHELIERS, leur nombre, 15. Voyez *Licentiez*.
Balance portative; ſon uſage; ſa deſcription, 163. *col.* 2.
Bambou, deſcription de cet Arbre, 239. *col.* 2. Ce qui en entre dans la compoſition du papier de la Chine, 239. *&* *col.* 2. 241. *col.* 2. Choix qu'on fait de ſes jets, 241. *col.* 2. Comment on les prépare, 241. *col.* 2. *& p.* 242. Son tronc très-aiſé à fendre de haut en bas, 421. *col.* 2.
Banniſſement ſouvent perpetuel, toûjours précedé de la Baſtonade, 135
Barbiers, leur maniere d'exercer leur profeſſion, 72. *col.* 2. *& p.* 73.
Barques entretenues aux frais de l'Empereur; leur deſtination, 15. 158. ſont de trois ordres différens; leur deſcription, 89. 158. *col.* 2. Deſcription de celles conſtruites en forme de Galeres, 158
Baſtonade pour quelles fautes; ce châtiment eſt ordinaire; ce qui en détermine le nombre de coups, 132. Quand ce châtiment n'a rien d'infamant, 132. *col.* 2. Poſture de celui qui y eſt condamné; perſonnes qui peuvent la faire donner à ceux qui dépendent d'elles, 133
Bêtes fauves de toutes les eſpeces à la Chine, excepté les Lions, 153
Bienſeances obſervées dans les Villages, de même que dans les Villes, 102
Bierre Chinoiſe, voyez *Vin*.
Bled croît dans preſque toutes les Provinces de la Chine, cependant peu d'uſage; on en fait des petits pains cuits au bain marie, & une eſpece de galette, 118. *col.* 2.
Bleu, comment il s'applique ſur la Porcelaine; précautions des Ouvriers en le ſoufflant, 188
Bonzes, quel peut être leur nombre, 15. Actes d'hoſpitalité qu'ils exercent, 52. fort mépriſés, 95
Bonzeſſe, pourquoi condamnée à porter la *Cangue*; à quel prix délivrée de ce ſupplice, 134. *col.* 2.
Bouchers, leur embarras, lorſqu'ils portent de la chair de chien dans quelque lieu, ou quand ils ſont chargez de chiens pour les tuer, 138. *col.* 2.
Bouvet (le Pere) Reception qu'on lui fait à *Nan tchang fou* dans ſon voyage en Europe par ordre de l'Empereur 108. *& ſuiv.* Deſcription qu'il fait d'un grand repas à *Canton* auquel il avoit été invité, 113. *col.* 2. *& ſuiv.*
Braves, moyens dont les Princes doivent ſe ſervir pour ſe les attacher, 619
Buglio (le Pere de) magnificence de ſes funerailles; ſon tombeau honoré d'une Epitaphe par ordre de l'Empereur, 128

C.

CADAVRES. Coutume de les garder à la Chine pendant pluſieurs années par reſpect & par tendreſſe, 126. On ne ſort point de la porte ordinaire de la priſon les Cadavres de ceux qui y meurent, 132
Calendrier annuel, par ordre de qui & par qui compoſé; ce qu'on y inſere principalement, 285
Campagnes, leur terrein eſt ſi ménagé à la Chine pour la culture du ris, qu'on y voit fort peu d'arbres, 144
Canal Royal, tems de ſa conſtruction; ſon étenduë, 156. Pourquoi bâti; lieux qu'il traverſe; ſa profondeur, 156. *col.* 2. Précautions priſes contre les inondations, 157
Canards ſauvages, maniere de les prendre, 138. *col.* 2. *& ſuiv.*
Canards & *Tortuës* de Porcelaine qui flottent ſur l'eau, 200
Canaux, comment on les nettoye, 67. 91. 155.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 712 sur 741

Leur multitude, 91. *col.* 2. 155. *& ſuiv.* couverts de même que les Rivieres d'une infinité de barques, 91. *col.* 2. 155. 158. chargez de ponts d'eſpace en eſpace, 91. *col.* 2. 155. *& ſuiv.*

CANG HI, quand proclamé Empereur; hommages qu'il reçoit, 5. Son gouvernement; réünit en un ſeul état la Chine & les deux Tartaries; reſſerre les Tartares Occidentaux, 5. *col.* 2. Après avoir établi la paix dans ſes Etats, il rappelle ſes troupes, emploi qu'il en fait, 6. remplit les Tribunaux moitié de Chinois, moitié de Tartares; oblige ces derniers de s'appliquer de bonne heure à l'étude, 6. *col.* 2. Acte de ſéverité qu'il exerce contre un de ſes fils & quelques-uns de ſes Officiers, 11. *col.* 2. Son cortege en viſitant les Provinces Meridionales, 21. & quand il alloit ſolemnellement ſacrifier, 21. *& ſuiv.* Reception qu'on lui fit à *Nan king*, 41. à *Sou tcheou*, 41. *col.* 2. Ordre qu'il donne au Pere Verbieſt, 48. Eſſais qu'il fait de Canons nouvellement fondus; ſujet du feſtin qu'il donne à ſes Généraux; marques d'eſtime qu'il fait paroître pour le Pere Verbieſt, 48. *col.* 2. le fait Préſident du Tribunal des Mathématiques, 62. Sa bonté envers un Mandarin âgé de cent ans, 75. Ce qui le porte à examiner lui-même les premiers Docteurs; Jugement qu'il rendit; en quoi il s'applaudit dans cet examen extraordinaire, 258. *& col.* 2. défend la vente des livres contraires aux bonnes mœurs, 266. *col.* 2. ce qu'il dit ſur l'Ordonnance publiée par l'Empereur *Ven ti*, 395. de l'ordre que *Tchao ti* avoit donné, 401. de la terre donnée par ce Prince à *Tan ouang*, 402. de l'Empereur *Suen ti*, 402. 403. Ses réflexions ſur les Ordonnances & le Regne de *King ti*, 396. 397. ſur celles de *Vou ti*, 400. *col.* 2. Son Jugement ſur la lettre de *Yuen ti*, au Roi de *Tong ping*, 404. ſur l'Ordonnance de *Tchang ti*, 405. ſur celle de *Ngai ti*, 405. *col.* 2. Ses remarques ſur le diſcours de *Kia chan* à l'Empereur *Ven ti*; ſur le bon & le mauvais Gouvernement, 411. *col.* 2. ſur les longs diſcours de *Kia y*, 426. *&* 428. ſur la lettre de *Mei tching* au Roi de *Ou*, 430. Eloge qu'il fait du diſcours de *Quang heng* à *Yuen ti*, 447. *col.* 2. & des deux remontrances de *Ouang kia*, contre le favori de *Tong hien*, 463

Cang ho, ce que c'eſt; comment exécuté, 16. *col.* 2.

Cangue, eſpece de Carcan; infamie de ce ſupplice, 133. *col.* 2. Sa durée, 134

Canons fondus par ordre de l'Empereur, 47. Epreuves qu'on en fait, 48

CAO TSONG, viſion de cet Empereur, ſon eſtime pour ſon *Colao Fou yué*, 296. *col.* 2. Son entretien avec ce *Colao*, 305. *& ſuiv.*

Cao yang tçieou, ou *Vin* d'agneau quelle eſt cette liqueur, 119

Cao yao, ſon éloge, ſon dialogue avec l'Empereur *Yu*, 299. *& ſuiv.*

Capitaine Anglois, friponnerie que lui fait un Marchand Chinois, 77

Caracteres Chinois, un même caractere a pluſieurs ſignifications, 225. 226. ſont les mêmes que ceux de la *Cochinchine*, du *Tong king* & du *Japon*, 227. Ceux qui exprimoient la Lune & le Soleil, 227. *col.* 2. Leur difference des nôtres, 250. *col.* 2. Leur primitive inſtitution, 227. 288. Ce dont on ſe ſervoit en leur place avant *Fo hi*; leur inventeur, 293

Cenſeurs ou *Inſpecteurs publics*, leur Office; ſe font redouter des Princes & des Grands Seigneurs de l'Empire, 26

Cercueils, ceux des perſonnes aiſées; comment les cadavres y ſont placez, 125

Cérémonies, celle de l'inauguration de l'Empereur *Cang hi*, 5. pratiquées dans les calamitez publiques pour obtenir de la pluye ou du beau tems, 32. Celle du labourage, 70. *& col.* 2. *&* 71. 75. Celle de fermer les Sceaux, 95. Une remarquable entre les autres, 97. Celle obſervée le jour que l'Empereur déclare une de ſes femmes Imperatrice, 100. 101. Celles pratiquées par l'Empereur à la mort de ſes Miniſtres, 409. *col.* 2.

Cha & Lo cha, eſpece de gaze & de crêpe, 210

Chambres de la Chine, ce qu'eſt un des côtez; comment leurs murailles ſont conſervées blanches; leur platfond, 241. *col.* 2.

Chameaux extraordinaires; leur deſcription, 153. *col.* 2.

Chang (le Roi de) ſes queſtions à *Confucius* ſur le Gouvernement de ſes Peuples, 638. Réponſes qu'il en reçoit, 639

Chang tien, ſignification de ces mots, 438. *col.* 2. *

Chao chou tchi, diſcours qu'il préſente à l'Empereur; ce qu'il dit dans l'exorde, 599

CHAO LIÉ, Empereur de la famille des *Han*; avis qu'il donne à ſon fils étant prêt de mourir, 375. *col.* 2.

Chao tſo, ſon diſcours ſur la guerre, 430. Autre ſur les moyens d'aſſurer les frontieres de la Chine, 433. Mémoire qu'il préſente à l'Empereur *King ti* auquel il avoit adreſſé ces deux diſcours, 435

Chao y tſe, Miniſtre du Roi *Ou*; ſon ſtratagême pour repréſenter à ce Prince le danger qu'il couroit en faiſant la guerre à *King*, 633

Chapelets ou *Engins* hydrauliques; deſcription de cette machine, 66

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 713 sur 741

Charges, maniere de les diſtribuer, 29
Chaſſis deſtiné à lever les feüilles de papier, different de celui d'Europe, 242. *col.* 2.
Chat, qui, peint au naturel épouvante les ſouris, 200
Châtiment ordinaire des enfans Chinois qui manquent à leurs leçons, 252. *col.* 2.
Châtimens dont on punit les coupables, 135. *& ſuivantes.*
Chauſſures, des hommes, 83. *& col.* 2.
Che kiai, ſon diſcours, 535. *& ſuiv.*
Chemins ſont bien entretenus; ce qu'ont fait les Chinois pour les rendre unis, 51. Leur commodité & leur agrément, 52. *& ſuiv.*
Che pei ou *Monumens* de pierre; à qui & pourquoi élevez, 55
Cheval ſingulier appellé *Celeſte*, 469. *col.* 2.
Chevaux, nombre qu'en entretient l'Empereur, 17
Chevreuils odoriferans, voyez *Hiang tchang tſe.*
Chi, ſignification de ce caractere, 308. 409. *
CHI HOANG, Prince de *Tſin*, monté ſur le trône; il accable le peuple de nouveaux impôts & de corvées, 406. *& col.* 2. épuiſe par ſes dépenſes les Finances; changemens de Palais qu'il fait depuis *Kien yeng* juſqu'à *Yong*, 406. *col.* 2 Chemins qu'il fait faire; ſepulture qu'il ſe fait bâtir; uſage qu'on en a fait, 407. Cauſe de ſa défaite, & de la perte qu'il fit de la Couronne Imperiale, 408
Chi king, troiſiéme Livre canonique du premier ordre; ce qu'il contient; ſon autorité dans l'Empire, 308. Son ſtile, 308. *& col.* 2. Diviſion des Poëſies de ce Livre, 308. *col.* 2. plein d'allegories; nom qu'il donne à l'épouſe de l'Empereur *Ven vang*, 310. *n.* a, b. Ce qu'on y lit de cet Empereur, 335. *col.* 2.
Chin, ce qui eſt rapporté de cette jeune fille dans le *Siao hio*, 381. *col.* 2. *& p.* 382.
Chine (la) Son avantage ſur les autres nations; 1. Preuve de l'ancienneté de cette Monarchie, 2. *col.* 2. Son étenduë, 6. Outre la multitude des Provinces qu'elle renferme, Royaumes qui lui ſont tributaires, 7. Ce qui contribue au grand nombre des habitans, 7. *col.* 2. comment elle eſt fortifiée, 45. *col.* 2. Une des plus vaſtes & des plus fertiles portions de l'Univers, 138. eſt le plus riche & le plus floriſſant Royaume du monde; pourquoi cependant aſſez pauvre dans un ſens, 145. *col.* 2. A quoi redevable de ſon abondance, 155. peut-être appellée le pays de la ſoye, dont elle eſt inépuiſable, 226. Pourquoi on y voit un ſi grand nombre de Livres, 249. *col.* 2.
Ching mere de Confucius; ſon origine, 320
Ching, ce que ce Docteur diſoit ſur l'amitié, 378. *col.* 2.
Chin min, Miniſtre du Roi de *Tſou*; marques qu'il donne de ſa fidelité à ſon Prince & de ſon affection filiale envers ſon pere, 652. *& ſuiv.*
Chinois, ce qui leur a donné lieu de ſe croire les Maîtres du monde, & de s'imaginer qu'ils en occupent la plus conſidérable partie, 2. Leur maniere de parler à l'Empereur & même à ſes Officiers lorſqu'ils repréſentent ſa perſonne, 9. Leur reſpect pour ſon trône, ſon fauteuil, &c. titres magnifiques & pleins de vénération qu'ils leur donnent; blâment cependant leurs défauts, & condamneut leurs vices, 9. *col.* 2. Ce qu'ils font lorſque l'Empereur eſt malade, Comment ils le regardent; par quel endroit ils jugent de ſon mérite & de ſes talens, 12. Cauſe de leur mépris pour lui, 12. *col.* 2. fort induſtrieux & laborieux, 72. Profit qu'ils font des choſes les plus inutiles, 73. commerce ridicule qu'ils font, 73. *col.* 2. Caractere de leur eſprit, 75. naturellement vindicatifs, 76. fort intereſſez & fourbes, 77. très-entêtez de leur prétenduë grandeur & de leur prééminence ſur les autres Peuples, 78. Leur opinion ſur l'Europe & les autres parties du Monde, 79. Leur amour pour la vertu; leur ſoin à cacher leurs vices, 79. *col.* 2. Leur air & leur phyſionomie; leur idée de la beauté, 80. Leur phyſionomie n'a rien de rebutant, 80. *col.* 2. Quand ils ne boivent point du vin, 104. *col.* 2. Filles que les pauvres d'entr'eux donnent à leurs enfans, 119. *col.* 2. peuvent avoir des concubines, 120. *col.* 2. Comment ils vivent avec elles, 121. *col.* 2. ont ſoin de ſe pourvoir de bonne heure de cercueil, 124. *col.* naviguent ſur mer comme ſur les rivieres; ont eu de tout tems de bons vaiſſeaux; ont parcouru les mers avant la naiſſance de JESUS-CHRIST, 159. *col.* 2. Leur commerce dans l'interieur du Royaume plus conſidérable que celui qu'on fait en Europe; depuis quel tems leurs ports ſont ouverts aux Etrangers, 169. fourbes dans leur négoce, 170. Leurs anciens vêtemens; à qui redevables de l'invention des ſoyeries, 205. Leurs étoffes les plus ordinaires, 206. *& ſuiv.* ont deux ſortes de langues, 224. *col.* 2. préferent un beau caractere à la peinture, 228. ne ſçauroient écrire les Langues de l'Europe avec leurs caracteres ni même les prononcer, 230. Sur quoi ils écrivoient anciennement, 239. De quoi ils ſe ſervoient alors au lieu de plume ou de pinceau, 239. *& col.* 2. préſentement, 249. *col.* 2. Leur ſentiment ſur le noir de fumée recueilli de l'huile de *Gergelin*, & ſur celui qui ſe tire immédiatement de vieux Pins, 248. Leurs préparatifs quand ils veulent écrire; comment ils tiennent leur Pinceau; leur

maniere d'écrire, 249. *col.* 2. d'imprimer, 250. *&* *col.* 2. 251. *&* *col.* 2. ſçavent la nôtre, 250. *&* *col.* 2. Difference de leurs caracteres des nôtres ; leur maniere de graver dans les affaires preſſées ; ce dont ils ſe ſervent au lieu de nos preſſes, 250. *col.* 2. Pourquoi ils n'impriment que d'un côté ; leur maniere d'aſſembler les feüilles imprimées & de relier leurs Livres, 251. *col.* 2. Pourquoi ils n'ont point de méthode comme en Europe pour apprendre leurs lettres, 251. Comment ils y ſuppléent, 251. *col.* 2. *&* *p.* 252. Les plus aiſez donnent des Précepteurs à leurs enfans, 253. *col.* 2. Leur maniere d'apprendre les Livres, 253. Comment ils ſondent les inclinations de leurs enfans, 265. *col.* 2. Principe de leur reſpect filial, 271. Leur principale étude dès la fondation de l'Empire, 284. *col.* 2. Science à laquelle ils s'appliquent plus qu'à toute autre ; pourquoi fort ignorans ſur la Coſmographie ; ont plus publié de Livres que tout autre peuple, 285. *col.* 2. Leur reſpect & eſtime pour le Livre *Y king*, 293. A quoi ils attribuent ce qui eſt parfait & ce qui eſt imparfait, 294. Leur coutume de garder le cercueil de leur pere dans leur maiſon, 343. *&* *col.* 2. *n.*

CHIN NONG & HOANG TI, Empereurs, inventent les caracteres Chinois, 293

Chin ſiang, voyez *Mencius*.

CHIN TSONG, Empereur, ce qui le porte à recommencer la guerre ; oppoſition de ſes Miniſtres ; remontrances qu'ils lui adreſſent, 572. *&* *ſuiv.*

Cho leang he, pere de Confucius ; ſon origine ; ſon âge, lorſqu'il mourut, 320

Chou, lieu ainſi nommé, à quoi deſtiné, 259

Choué ouen, Auteur Chinois ; tems auquel il écrivoit ; ſecret qu'il aſſure en uſage dès les premiers tems ; perdu ; ſous quelle Dynaſtie recouvré, 241

Chou ngao, encore enfant, tue un ſerpent à deux têtes ; la prédiction de ſa mere à ce ſujet ſe verifie, 680. *&* *col.* 2.

Chrétiens, Cérémonies pratiquées à leurs funerailles, 128

Chu king, ſecond Livre canonique du premier ordre ; autre nom qu'on lui donne ; ſa diviſion ; contenu des deux premieres parties, 295. de la troiſiéme, 296. *col.* 2. & des trois dernieres, 297. *&* *col.* 2. a ſouffert bien des changemens, 299. *n.* Pluſieurs endroits de ce Livre ſont en vers libres & mêlez, 302

CHUN, Empereur, belle leçon qu'il fait à *Yu*, lui laiſſant le Gouvernement, 278. *col.* 2. voyez YAO. Ce qu'on loue en lui ; ſucceſſeur qu'il ſe donne, 295. Réglement qu'il fait ; ſes exemples & ſes enſeignemens ; comment regardez parmi les Chinois, 295. *col.* 2. voyez YU. Son éloge, 331. *col.* 2. Ce qui en eſt dit dans le *Meng tſée*, 340. *col.* 2. 343. 346. 349. *col.* 2. 350. 391. *&* *col.* 2. 356. *col.* 2. 358. 362. 363. fameux pour ſa ſageſſe & ſa vertu, 393. * fait joüir l'Empire d'une paix profonde, 399

Chung kong, voyez *Men tſée kien.*

CHUN TCHI, Empereur, regne ſous la tutelle de ſon Oncle *Amavan*, 4. Effet du talent qu'il avoit de gagner les cœurs de ſes Sujets ; prêt de mourir, il ſe nomme un ſucceſſeur, qu'il recommande aux ſoins de ſes premiers Miniſtres, 5

Citadelles, voyez *Forteresſes.*

Citrons, voyez *Limons.*

Civilitez Chinoiſes, quelles elles ſont ; en quoi gênantes, 98. regardées par les Chinois comme très-importantes au bon ordre & au repos de l'Etat, 99

Cochi, Diſciple de Confucius ; commente le *Tchun tſiou*, 318. *col.* 2.

Cochons, leur viande préferée à la Chine à toutes les autres viandes, 138

Coëffure, celle des hommes, 83. *col.* 2. des femmes, 81. *&* *ſuiv.*

Cœur, Regles pour le bien gouverner, 317. *&* *col.* 2.

Colao, premier ordre des Mandarins ; leur nombre n'eſt point fixé ; où ils tiennent leur Tribunal ; nom qu'ils portent comme un titre d'honneur, 22. *col.* 2. d'où on les tire, 27

Coli (le) pourquoi il accuſe l'un des premiers Princes du Sang & les *Colao* devant l'Empereur, 99

Comédiens, où ils vont repreſenter leurs piéces, 112. *col.* 2.

Commerce Chinois, juſqu'où il s'étend ordinairement 169. 171. *&* *ſuiv.* Depuis quel tems ouvert aux Etrangers, 169. Ce qui le rend facile & floriſſant, 170. De quelles Marchandiſes il ſe fait, 171. *&* *ſuiv.*

Commiſſaires, pourquoi envoyez par l'Empereur à Canton, 40. *col.* 2.

Concubine, ce nom n'a rien d'infamant chez les Chinois, 120. *col.* 2.

Confiſcation, pourquoi elle n'a point lieu chez les Chinois, 15. *col.* 2.

Confucius, honneurs que lui doivent rendre les Lettrez, 105. Ce qu'il dit ſur l'honneur qu'il faut rendre aux défunts, 130. Fondement des grands honneurs qu'on lui rend, 264. *col.* 2. regardé par les Chinois comme le premier de leurs Sages, 286. *col.* 2. 319. eſt le ſeul qui ait pû démêler les ſoixante-quatre figures de *Fo hi*, 291. Comment il en vint à bout, 291. *col.* 2. *&* *p.* 292. Commentaires qu'on lui donne, 292. 318. Voyez *Livre* claſſique, &c. a gouverné une partie de la Chine, 319. Sa mémoire eſt en très-grande

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 715 sur 741

grande vénération ; la nobleſſe héréditaire ne ſe trouve que dans ſa famille, qui ſubſiſte encore, 319. *col.* 2. Lieu & tems de ſa naiſſance, 319. Avantage qu'il eut ſur Thales, Pythagore, & Socrate, 319. *col.* 2. *& p.* 320. Maximes répanduës dans ſes ouvrages ; ſon âge lorſqu'il perdit ſon pere, 320. Ce qu'on remarqua en lui dans ſon âge le plus tendre, 320. *& col.* 2. Son étude à l'âge de quinze ans ; marié à dix-neuf ; fils qu'il eut ; travaille à reformer les mœurs, 320. *col.* 2. *& p.* 321. Preuves qu'il donne de ſon peu d'attache aux honneurs ; élevé à une des premieres charges du Royaume de *Lou* ; changement ſubit & heureux qui parut alors dans ce Royaume ; qui cauſa de la jalouſie, 321. Pourquoi il ſe démet de ſa charge ; quitte la Cour ; Royaumes qu'il parcourt ; reduit à la derniere indigence dans celui de *Ching*, 321. *col.* 2. Nombre de ſes Diſciples ; les partage en quatre claſſes, 322. But de ſa doctrine ; ſes actions ne démentoient point ſes maximes ; toûjours égal à lui-même, 322. *col.* 2. Sa conſtance & ſa fermeté, 322. *col.* 2. *& p.* 323. Occaſion où il ſoûtint dignement le caractere de ſage, 323. Sa modeſtie, 323. *& col.* 2. Paroles qu'il repetoit ſouvent ; époque de ſa mort ; ſon âge, 323. *col.* 2. Ce qu'il dit à ſes Diſciples quelques jours avant ſa derniere maladie, 323. *col.* 2. *& p.* 324. Ses dernieres paroles ; tombe en létargie & meurt ; ſepulchre qu'on lui bâtit ; regardé par les Chinois comme le maître & le premier Docteur de l'Empire ; ſon portrait ; pourquoi appellé *Kieou* par ſon pere, 324. Ses ouvrages, 324. *col.* 2. Ce qui eſt dit de ſon Livre des Annales des Princes illuſtres du Royaume de *Lou* dans le *Meng tſée*, 350. *col.* 2. Ses paroles en examinant le *Chi king*, 454. Ce qu'il dit ſur le tombeau de ſa mere, 454. *col.* 2. ſur les Jugemens criminels, 502. Ses ſentimens ſur le ſilence, 655. ſur la ſageſſe, 665. *col.* 2.

Cong fou tſeë, voyez *Confucius*.

Cong in ta, ſa remarque ſur l'*Y king*, 294. *& col.* 2.

Cong kong, hypocrite & flateur dont il eſt parlé dans le *Chu king*, 300

Cong pou, ſignification de ce nom ; ſixiéme & derniere Cour ſouveraine de la Chine ; a de même que les autres des Tribunaux ſubalternes, 25. Chacun de ces Tribunaux a ſon Palais particulier & ſes Salles, 25. *col.* 2.

Cong quan, ce que c'eſt, 53. *col.* 2.

Contancin (le Pere) ancien Miſſionnaire ; ce qu'il dit de la *Cangue* & des autres châtimens auſquels les Mandarins condamnent les coupables, 134. Recette qu'il a eue de Chinois habiles pour faire de la bonne encre, 247. *col.* 2. *& p.* 248.

Coquillages qui ont ſervi de Monnoye à la Chine, 163

Corée (le Roi de) offre environ l'an 620. à l'Empereur des pieces d'Encre ; leur compoſition ; éclat de cette Encre ; effet de ce préſent, 246

Coſi, ſignification de ce mot, 267. *col.* 2.

Cotao, voyez *Cenſeurs*. Ce qui eſt arrivé à l'un d'eux, 26

Coton, arbriſſeau, ce qu'on en employe pour faire du papier, 241. *col.* 2.

Couleurs. La jaune eſt la couleur Impériale, 10. *col.* 2. Toutes ſortes ne ſont pas permiſes à tout le monde, 82. Ce qu'il faut pour faire de la couleur blanche, 189. 191. Celle de deuil chez les Chinois, 296. 372. *col.* 2. *

Couſſin. Ceux qui ont droit d'en avoir ; ce qui le differencie, 99

Coutume extravagante des Tartares, abolie par ordre de l'Empereur, 128. *col.* 2.

Crimes pour leſquels on condamne à être marqué aux deux joues ; à tirer les Barques, ou au banniſſement, 135

Criminels (les) ne ſont point exécutez à mort que l'Empereur n'ait confirmé la ſentence, 11. Ceux d'un rang un peu diſtingué ſont portez en chaiſe au lieu du ſupplice, 351. *col.* 2.

Cuivre, voyez *Monnoye*. L'Empereur fit détruire les Temples de *Foë*, & fondre les Idoles de cuivre, lorſqu'il manqua de la Monnoye de ce métal, 167. *col.* 2.

D.

DE'CLARATION de l'Empereur *Ven ti* ſur des prieres & des ſupplications que faiſoient faire pour lui pluſieurs de ſes Officiers, 394. d'un des Empereurs de la Dynaſtie *Tang*, 495. *& ſuiv.* ſur quelques phénomenes extraordinaires, 531

Dégrez qui diſtinguent à la Chine les Gens de Lettres ; en quoi leur comparaiſon avec les Bacheliers, Licentiez & les Docteurs de l'Europe, n'eſt pas tout-à-fait juſte, 257. *col.* 2.

Demoiſelles (quatre jeunes) de l'Imperatrice veulent l'accompagner à la mort & s'immoler devant ſon corps, 128. *col.* 2.

Denier, Monnoye de cuivre, qui a eu cours de tout tems à la Chine, 164. *col.* 2.

Deniers Imperiaux, moyens dont on ſe ſert pour les percevoir, 15. A quoi ils ſont employez, 16. *col.* 2.

Dentrecolles (le Pere) cherche inutilement l'Inventeur de la Porcelaine, 177. Ce qu'il en dit, 178. *& ſuiv.* Recherche qu'il a faite, 258. *col.* 2. *& ſuiv.* Ce qu'il rapporte de la

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 716 sur 741

mémoire des Chinois, 265. *col.* 2. *&* *p.* 266
Dents des Chinois autrement diſpoſées que les nôtres, 230
Dépêches des Mandarins pour la Cour; comment expediées, 111
Déſordre étrange, 263. *col.* 2.
Deuil ordinaire, combien il dure; à quoi il oblige; quelle en eſt la couleur, 124. *col.* 2. Abſtinences pratiquées pendant qu'il dure, 126. *col.* 2.
Différends, comment vuidez chez les Chinois, 51
Dignitez dont l'Empereur à préſent regnant a revêtu ſes freres, 59
Diſciples de Confucius, leur nombre; partagez en quatre claſſes; occupation de ceux de chaque claſſe; les plus célebres dans leur claſſe, 322
Diſcours, ſujet de celui adreſſé à l'Empereur *Suen ti*, 445
Diſette, effet qu'elle fait ſur les Chinois, 146
Divorce, cas auſquels la Loi le permet, 123. *col.* 2.
Docteur, ce qu'il faut ſçavoir pour avoir ce degré à la Chine, 284. *col.* 2.
Docteurs, de deux ſortes à la Chine: les Lettrez, les Militaires, 43
Dorer ou *Argenter*, comment on dore ou argente la Porcelaine, 190. *col.* 2.
Douanes, celles de la Chine moins onereuſes que celles des Indes, 57. *&* *col.* 2.
Dragon célebre, deviſe de la Chine, & ornement des habits de l'Empereur, 294
Dragons, deviſe de l'Empereur, 10. *col.* 2.

E.

EAUX. (les) Comment les Chinois les font paſſer d'une montagne à une autre, 67
Echecs, jeu des Chinois; ce qu'en dit un de leurs Auteurs, 613. Sentiment d'un autre ſur leur acharnement à ce jeu, 614
Ecole de chaque jour, comment elle doit ſe terminer, 267. *col.* 2.
Ecoles de la Campagne, différentes de ce qu'étoient autrefois celles qu'on nommoit *Chou* ou *Tſiang*, 259. *col.* 2. Forme & ordre qu'on leur pourroit donner, ſuivant un Livre Chinois, 261. *&* *col.* 2.
Ecoles fondées, rares à la Chine, 263. *col.* 2.
Ecoliers, leur occupation dans les Ecoles publiques, 262. *&* *col.* 2. Ce qu'ils doivent faire en entrant ou en ſortant de l'Ecole; de retour chez eux, 262. *col.* 2. *&* *p.* 236. Leur grande étude, 263. Examen qu'on doit faire de leur portée, 265. *col.* 2 Livres dont on doit leur interdire la lecture, 266. *col.* 2. But de leur étude, 266
Ecrivains (les) d'un Tribunal & du Bureau de la Poſte, pourquoi condamnés à mort, 43
Education de la jeuneſſe, 366. *&* *ſuiv.* Exemples des anciens ſur la bonne éducation, 373. *&* *ſuiv.* Ceux tirez des Modernes, 379. *&* *ſuiv.* Maximes ſur cette éducation, 375. *&* *ſuivantes.* Celle des Princes d'une grande importance pour l'Etat, 422
Empereur, ſon autorité, 9. *&* *ſuivantes.* regardé comme une eſpece de divinité; reſpect qu'on a pour lui, 9. Sa maniere de datter ſes Lettres & les Actes publics, 10. *col.* 2. ſeul arbitre ſouverain de la vie & de la fortune de ſes Sujets; diſpoſe de toutes les charges de l'Empire; établit les Vicerois, 11. Succeſſeur qu'il peut ſe choiſir, 11. *col.* 2. Pourquoi il monte ſur le trône, 12. Ses devoirs dans les tems de calamitez publiques, 12. *col.* 2. Marques de ſon autorité, 13. *&* *ſuiv.* Ses revenus, 14. *col.* 2. Dans quelles occaſions il peut exempter des Provinces entieres de tous tributs, 15. *col.* 2. Ses dépenſes ordinaires, 16. *col.* 2. *&* *ſuiv.* Son Palais, 17. *col.* 2. *&* *ſuiv.* Sa marche lorſqu'il en ſort, 20. *col.* 2. *&* *ſuiv.* Aſſemblées qu'il convoque de tems en tems à *Peking*; leur cauſe, 330. *col.* 2. Pourquoi il envoye ſecrettement des Inſpecteurs dans les Provinces, 40. va, accompagné de quelques Seigneurs de ſa Cour, labourer quelques ſillons de terre, 70. 285. *col.* 2. Sa magnificence dans les audiences qu'il donne aux Ambaſſadeurs, 88. fait quelquefois donner la baſtonnade à des perſonnes de conſidération, 132. *col.* 2. a ordonné qu'on ne feroit mourir perſonne que le procès ne lui eût été préſenté trois fois, 136. *col.* 2. Ce que faiſoient autrefois les anciens Empereurs pour faciliter les remontrances & ſe procurer de bons avis, 392. Viſites qu'il rend à ſes Miniſtres malades, 409. *col.* 2. comparé à une ſalle, 424
Empire (l') n'eſt compoſé que de deux Ordres, 9. D'où dépend ſa tranquillité, 13. Ses forces, 45. Comment fortifié, 45. *col.* 2. *&* *ſuiv.* comparé à un beau & précieux vaſe, 424
Encre de la Chine, ſa compoſition; figures qu'on imprime ſur ſa pâte; forme qu'on lui donne; la plus eſtimée, 245. Comment ſont regardez les Ouvriers qui la font; le tems de ſon invention preſque immémorial; la premiere en uſage, 245. *col.* 2. Tems auquel on eſt parvenu à la faire telle qu'elle eſt maintenant; ſa matiere, 246. Recette pour en faire de bonne, 246. *col.* 2. Seconde recette, 247. *&* *col.* 2. Troiſiéme recette, 247. *col.* 2. *&* *p.* 248. Ce qui fait la fine, la luiſante, & la moindre, 247. *col.* 2. Où ſe fait celle qui a

le plus de réputation ; où s'en fait le débit, 248. Ce qu'il faut faire pour diſtinguer ſes divers degrez de bonté, 248. *col.* 2. Moyen de la conſerver & de l'empêcher de ſe gâter, 248. *col.* 2. *&* *p.* 249. de réunir, ſans qu'il y paroiſſe, les bâtons, qui, chargez d'ornemens & de dorures, & conſervez par curioſité, viendroient à ſe briſer ; ce qu'il faut faire avant que de la broyer ſur le marbre, lorſqu'on veut écrire & finir délicatement les traits de pinceau ; ſon uſage, lorſqu'elle eſt fort ancienne, 249

Encre rouge, ſon uſage à la Chine, 245. *col.* 2.

Encre Imperiale, quand trouvée ; ſa matiere, 245

Encre d'Imprimerie, quelle elle eſt, 251. Comment on la prépare, 251. *col.* 2.

Enfans Chinois ſuccedent aux biens de leurs peres, mais non pas à leurs dignitez, 58. Comment regardez ceux qui ſont adoptez ; Droits de ceux-ci, 120. A quel âge ils commencent à étudier les Lettres, 251. Ce qu'ils doivent apprendre par jour, 252. Comment punis, lorſqu'ils manquent à leurs leçons, 252. *col.* 2. Livres qu'ils doivent ſçavoir par cœur ſans broncher, pendant l'étude deſquels on leur interdit toute autre lecture ; quand & comment on leur apprend à former les Lettres, 252. *col* 2. Lorſqu'ils les ſçavent, ce qu'on leur donne pour les perfectionner, 252. *col.* 2. *&* *p.* 253. Leur ſoin pour ſe former la main à l'écriture ; leur vûë à cet égard, 253. Regles qu'on leur donne à apprendre, lorſqu'ils ſçavent aſſez de caracteres pour compoſer, 253. Ce qui ſe pratique pour juger s'ils profitent, 253. *&* *col.* 2. Tems auquel ils doivent compoſer tous enſemble devant le petit Mandarin des Lettrez ; autres examens qu'ils ſubiſſent, 253. *col.* 2. Voyez *Etudians.* Livre qu'on leur donnoit autrefois à lire à l'âge de huit ans, 259. *col.* 2. Autres Livres qu'on leur donnoit dans les baſſes claſſes ; ceux qu'on leur faiſoit étudier à l'âge de quinze ans, 260. Voyez *Ecoliers.* Ce qu'on montre promptement à ceux des pauvres, 265 *col.* 2. A quel âge on les marioit autrefois, 366. *col.* 2. A quel âge préſentement, 366. *col.* 2. *

Engins hydrauliques, voyez *Chapelets.*

Entremetteuſes, femmes qui ſe mêlent de faire les mariages, 120

Epiceries (les) ne croiſſent point à la Chine, excepté une eſpece de poivre, 145. *col.* 2. D'où les Chinois les tirent, 173

Eſclaves (les) ſont d'une grande fidelité ; ce qui en fait le grand nombre, 74. Souvent un grand Mandarin qui a nombre d'eſclaves, eſt lui-même eſclave d'un Seigneur de la Cour, 74. *col.* 2.

Eſprit tutelaire, formule de prieres que le Mandarin lui adreſſe en tems de calamité, 32. *col.* 2. *&* *ſuiv.*

Etoffes d'or, celles fabriquées à la Chine ſont belles, mais de peu de durée, 206. *col.* 2.

Etrangers (les) ne peuvent s'établir dans l'Empire, 50. *col.* 2.

Etudes, leur vraie fin, 266. *&* *col.* 2.

Etudians, Examens qu'ils ſubiſſent avant celui des Mandarins ; leur nombre à compoſer, 255. *&* *col.* 2. Ce qui les diſtingue, 265. Ce qu'ils doivent éviter avec ſoin, 267. *col.* 2. Nombre de ceux qui aſpirent aux Degrez, 285. *col.* 2. Ce qui les porta à ſouffler de tous côtez le feu de la revolte, 287

Eug conſeille à l'Empereur *Tſin chi hoang* de faire brûler les Livres de la Chine, 391. *n.*

Eul, ſa ſignification, 409 *

EUL CHI fils & ſucceſſeur de *Chi hoang* ; par ſon faſte & ſes cruelles exactions, il ſoulève ſes Peuples contre lui ; perd en même tems l'Empire & la vie, 409

Eunuques, leur jalouſie contre le Pere Verbieſt ; s'oppoſent à l'exécution des Ouvrages dont il avoit la direction, 48

Européans, leur principal commerce à la Chine, 173

Examen des enfans Chinois, qui ſe fait de trois en trois ans ; ſéverité de cet examen ; exemple de cette ſéverité à l'égard d'un Aſpirant aux Degrez, 253. Comment ſe font les examens, 254. *&* *col.* 2. *&* *ſuiv.* Celui qu'on nomme Imperial, 257. *col.* 2. But de ces examens fréquens, 275. *&* *col.* 2. Ce qui ſe paſſe à l'examen particulier de chaque mois, 275. *col.* 2. *&* *ſuiv.*

Exécutions à mort de differentes manieres, 135. Quelles ſont les plus honteuſes, 135. *col.* 2.

Exemples étonnans de la hardieſſe & de la fermeté des Cenſeurs Chinois, 26. Un de juſtice & de ſéverité rapporté de l'Empereur *Cang hi*, 41. *col.* 2. Autre ſurprenant de l'empreſſement d'une femme & d'une concubine à uſer d'une déférence extraordinaire l'une pour l'autre, 687. *&* *col.* 2.

Explication de la quinziéme figure des ſoixante-quatre de *Fo hi*, 292

Exterieur, Regles pour apprendre à le compoſer, 371. *&* *ſuiv.*

F.

FAMILLES Chinoiſes, nombre de celles qui ſe ſont trouvées dans le dénombrement qu'en a fait faire l'Empereur *Cang hi*, 15. La plus noble & la plus ancienne de la Chine, 61

Fan, ſignification de ce mot, 239. *col.* 2. 243. *col.* 2.

Fan, ſurnommé *Tchung yen*, ſage Mandarin; ſon peu d'attache aux richeſſes, 273
Fan ché, premier Miniſtre; inſtruction qu'il donne à ſon neveu, 376. *col.* 2. *&* *p.* 377.
Fan chun gin devenu grand Mandarin par ſon travail; comment après ſa mort ſa femme animoit ſes enfans à l'étude, 271. *col.* 2.
Faner, opération exprimée par ce terme par les Europeans, 243. *col.* 2.
Fan ſun, ſon diſcours ſur le repentir, 600
Fan tchung ſiuen, ce que diſoit ce Philoſophe à ſes Diſciples ſur la droiture & la douceur, 272. *col.* 2. *&* *p.* 273. Inſtruction qu'il faiſoit à ſes enfans & à ſes freres, 378. *col.* 2. *&* *p.* 379
Fan tſou yu examine le projet préſenté à l'Empereur ſur les moyens de ſoulager les Provinces ruinées par les Mandarins; après l'avoir lû par ordre de ce Prince, il le lui rend cacheté & y joint le ſien, 593
Faux monnoyeurs (les) ſeroient en grand nombre à la Chine, ſi l'argent y étoit monnoyé, 168
Femmes. Leur taille la plus commune; leur idée ſur la beauté & les agrémens, 80. *col.* 2. Habillement & coëffure des jeunes; celui des plus âgées, 81. *&* *ſuiv.* Celles que les maris peuvent répudier, 369. *col.* 2. Juſte diſcernement de celle d'un géant au ſervice d'un premier Miniſtre d'une fort petite taille, ſur la grandeur du corps de ſon mari & la petiteſſe de ſon eſprit, & ſur la ſuperiorité du génie du Miniſtre; effet du jugement qu'elle porte là-deſſus, 676. *col.* 2. *&* *ſuiv.*
Femmes publiques ne ſont point ſouffertes dans les enceintes des Villes, 51
Feou lang, ſes Annales ne diſent rien de l'inventeur de la Porcelaine, 177. Ce qu'elles rapportent de la compoſition de ſa matiere, 182
Feſtins, cérémonies qu'on y pratique, 111. *&* *ſuiv.*
Feſtes. Deſcription de celle qui ſe célebre au Printems, 69. *col.* 2. de celles qu'on célebre ſolemnellement, 96
Feu d'artifice. Deſcription de celui que fit tirer l'Empereur *Cang hi*, 97
Feüilles de papier marquées du Sceau Imperial; pourquoi tant recherchées par ceux qui bâtiſſent, 167. *col.* 2.
Fidelité d'une ſervante, bien récompenſée, 68....
Figures fort en uſage chez les Chinois pour exprimer les penſées, 225. *col.* 2. Quelles ſont les figures radicales, 226. *col.* 2.
Filles Chinoiſes n'ont point de dot, 119. Celles auſquelles on ne doit pas penſer pour le mariage, 369. *&* *col.* 2. Celle de *Chin*, promiſe à un jeune homme de *Fong*, refuſe de quitter la maiſon paternelle, 684. *col.* 2. Quelles étoient ſes raiſons, 685
Fils, voyez *Pere*.
Fleuve jaune, voyez *Hoang ho*.
Fo, ſignification de ce compliment, 102
Foë & *Lao*. Principe & fin des choſes que ces deux Sectes établiſſent; où conduit leur idolâtrie, 280
Foë infecte les Indes de ſa doctrine, 323. *col.* 2. 496. *col.* 2. * Où ſe trouve ſon Idole, 323. *col.* 2.
FO HI, fondateur de la Monarchie Chinoiſe; le tems auquel il a commencé à regner eſt fort incertain; Ouvrage dont il eſt Auteur; ſon deſſein dans cet Ouvrage, 288. *&* *col.* 2. Premiers principes qu'il établit; images qui naiſſent de ſes principes; figures qui réſultent de ces images, 289. Auteur des figures, 292. invente les caracteres Chinois, 293. *&* *col.* 2. Ce qui lui apprit l'art des combinaiſons; premier pere des Sciences & du bon Gouverment, 293. *col.* 2. Crédit qu'il donnoit à ſes figures, 294
Fong hoang, quel eſt cet oiſeau, 13. *col.* 2. 81. ſert d'ornement à la coëffure des femmes, 81
Fong kai, ce que c'eſt, 415. *n.*
Fontaney (le Pere de) ce qu'il dit ſur la douceur des Chinois, 75
Formules de Sentences de mort auſquelles l'Empereur ſouſcrit, 137
Fortereſſes, *Places* d'armes & *Citadelles* en grand nombre à la Chine, & diſtinguées en differens Ordres, 46
Fou, Villes du premier Ordre; ce que c'eſt, 408. *n.*
Fou ming, à qui on donne ce nom, 255
Fou min heou, ſignification de ce titre d'honneur, 507. *n.*
Fou pi eſt nommé *Ting tché*; refuſe cet emploi; ſon diſcours à l'Empereur *Yng tſong*, 536. *&* *ſuiv.* Effets de ce diſcours, 538
Fourneaux à cuire la Porcelaine, leur conſtruction; maniere de ranger les vaſes peints dans ces fourneaux, 194. Leur deſcription, 196. Maniere de les fabriquer, 197
Fou tſun, qui l'on nomme ainſi, 255
Fou yué, Colao de l'Empereur *Cao tſong*, 296. *col.* 2. Voyez CAO TSONG.
Fou yuen, qui on appelle ainſi, 255
Friponnerie, traits ſinguliers de celle des Chinois, 77. *col.* 2.
Fruits particuliers à la Chine, 144
Fuen (le) ce que c'eſt, 189

G.

GAZETTE publique, manifeſte les raiſons qu'avoit eu l'Empereur *Cang hi* de dégrader ſon fils héritier de la Couronne, 11. *col.* 2. s'imprime chaque jour à *Peking*;

Peking; ce qu'elle contient, 42. On n'y imprime rien, qu'il n'ait été préſenté à l'Empereur, 43
Ge ki & *Ge kiang*, Commentaires; comment ils s'expliquent ſur un paſſage de l'entretien de *Cao tſong* avec ſon Colao : Il n'y a que le Ciel ſeul duquel on puiſſe dire qu'il voit, &c. 306. *col.* 2. *n.*
Ge kiang, Commentaire; ſon Auteur, 306. *col.* 2. Voyez *Ge ki.*
Général; ſa principale attention, 431
Généraux; pourquoi l'Empire en manque de bons, 619
Généroſité admirable d'une mere & de ſa fille, 69....
Gen pe mieou, voyez *Men tſeë kien.*
Gens d'étude, voyez *Lettrez.*
Gen yeu & *Ki lou*, Diſciples les plus célebres de la troiſiéme claſſe de ceux de *Confucius*, 322
Gibier en grande quantité à la Chine, 132
Gin, ſignification de cette Lettre, 273. *col.* 2. 406. *col.* 2. * 487. *n.*
Gingembre uſage de ſon ſuc à la Chine, 246. *col.* 2.
Gin ſeng, plante fort eſtimée & d'un grand prix; comment regardée par les Médecins Chinois, 150. *col.* 2. Ses proprietez, 151. Sa préparation, 151. *col.* 2. Où elle croît, 152. Comment on la ceuille, 152. *col.* 2. & *ſuiv.* Explication de ſa figure, 151. *bis.* tombe & renaît tous les ans; le nombre de ſes années ſe connoît par celui de ſes tiges, 152. *bis.* Nom que les Chinois lui donnent; comment les Tartares la nomment; ne croît pas dans la Province de *Pe tché li*, comme dit le Pere Martini, 153
Gin ſin, explication de ce mot, 302. *n.*
GIN TSONG, Empereur, adopte un jeune homme de ſes parens pour lui ſucceder, 536
Gouvernement politique de la Chine; ſa forme, 22. & *ſuiv.* Ce qui le rend heureux & tranquille, 637
Gouvernement militaire de la Chine, 43. & *ſuiv.*
Gouverneur de Ville, honneurs que lui rendent les Peuples, lorſqu'il a exercé ſa charge avec approbation & lorſqu'il ſe retire dans une autre Province, 103. *col.* 2. Le jour de ſa naiſſance, 104. & *col.* 2.
Graduez, ſeuls cas qui les diſpenſent de ſe préſenter à l'examen triennal, 256. *col.* 2. Quand les vieux en ſont diſpenſez, 256. *col.* 2. & *p.* 257.
Grains que produiſent les différentes Provinces de la Chine, 65
Grands de l'Empire, jours auſquels ils doivent s'aſſembler en habits de cérémonie, pour rendre leurs hommages à l'Empereur, 10
Grands d'un Royaume; comment autrefois reſpectez, 425. Voyez *Princes.*
Guei, quel eſt aujourd'hui ce Royaume; Nom qu'on donna à un de ſes Princes après ſa mort, 335. Son dialogue avec Mencius, 335. *col.* 2. & *ſuivantes.*

H.

HABILLEMENT. Celui des hommes en Hiver & en Eté, 82. & *col.* 2.
Habitans Chinois; capables de porter les armes; leur nombre, 15
Haché en dix mille morceaux, quel eſt ce genre de ſupplice, 136
Hai pien ou Vocabulaire, 226
Han, voyez *Tſin.*
Han lin, qui l'on nomme ainſi, 257. & *col.* 2.
Han lin yuen membres de ce Tribunal particulier; à quoi deſtinez; craints & reſpectez, 27
Han yu, Miniſtre de l'Empereur *Hien tſong* dans le Tribunal des crimes; ſa remontrance à ce Prince, 525. & *ſuiv.* Effets & ſuites de cet Ecrit, 527
Hao (le) ce que c'eſt, 189
He, ſignification de ce caractere, 245. *col.* 2.
Heou quelle eſt cette dignité, 404. *
Heou tſi, voyez YU.
Hiang tchang tſe, ſignification de ce nom; deſcription de cet animal, 154. Sa nourriture, 154. *col.* 2.
Hiao king, Livre de Confucius; ſa matiere, 324. *col.* 2. 463. Signification de ce mot; cinquiéme Livre claſſique, 363. Précis du contenu de ce Livre, 363. & *ſuivantes.* Ce qui y eſt dit des Miniſtres, 463
HIAO KONG, Empereur; à quoi redevable de l'aggrandiſſement de ſon Royaume, & de ſon heureux regne, 390
HIAO OUÉN, Empereur; ce qu'il dit en examinant le tombeau de *Kao tſou*, 454
HIAO VENTI, Empereur, déclaration qu'il fait publier, 477
HIAO VOU, Empereur de la Dynaſtie *Song*, moyen qu'il trouve pour remedier au trouble que cauſoient les Princeſſes qu'on marioit dans les familles où elles entroient, 641. & *ſuiv.*
Hien ſignification de ce terme, 255. 408. *n.*
Hien ming à qui l'on donne ce nom, 255. *col.* 2.
HIEN TSONG, Empereur; défenſe qu'il fait à tous les grands Officiers des Provinces, 523. Sa déclaration ſur les exactions faites par un de ſes Officiers, 524. Joye que cauſe cette déclaration, 524. *col.* 2. Honneurs qu'il rend à un os de *Foë*, 527
Hien tſun, voyez *Tchi hien.*
Hing pou, cinquiéme Cour ſouveraine, & Chambre criminelle de l'Empire, 25

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 720 sur 741

Hio ou Ecoles fort communes, 263. *col.* 2.
Hio koüan, qui on appelle ainſi, 253. *col.* 2.
Hiong nou, ſa ſignification, 412. *n.*
Hio tao, Mandarin qu'on appelle ainſi; ce qu'il fait arrivé dans un *Fou*, 255. *col.* 2. A quoi obligé par ſa charge, 256. *col.* 2.
Hiſtoire, ſon utilité; antiquité de celle de la Chine, 285
Hiu (le fameux) demande qu'il fait à ſon maître, étant petit écolier; réponſe qu'il en reçoit, 266
Ho, voyez *Hoang* & *Ho*.
Hoai, fils de l'Empereur *Hoei* & déſigné ſon ſucceſſeur, comment dégradé, 629. *col.* 2.
Hoang & *Ho*, oiſeaux aquatiques; pronoſtics que l'on tire de leur vol dans les airs, 484. *col.* 2. & *p.* 485. *n.*
Hoang ho ou Fleuve jaune; pourquoi ainſi nommé; peu naviguable; ravage les lieux où il paſſe; ſes innondations; ſa deſcription, 157. & *ſuiv.*
Hoang hiang, jeune enfant; recompenſé de ſon attenion pleine de tendreſſe pour ſon pere, 269. & *col.* 2.
Hoa pei, ou *Peintres* de Porcelaine, pourquoi preſque auſſi gueux que les autres Ouvriers; leur travail eſt partagé entre pluſieurs; occupation des uns & des autres, 185. & *ſuiv.*
Hoa teng, plante ſarmenteuſe; où elle ſe trouve; ſon fruit, ſes tiges, ſon uſage, 242
HOANG TI, voyez CHING NONG.
Hoei, ſignification de ce terme, 335
Hoei ſiang, Miniſtre de *Suen ti*; ſujet de ſa Lettre à ce Prince, 445
Hoei tang, quel eſt ce titre, 281. *col.* 2.
Hoei tcheou, Ville de la Province de *Kiang nan*, où ſe travaille l'encre la plus eſtimée, 245. 248. Emploi que font ſes Marchands de leur grand nombre de Chambres; comment ils les diſtinguent, 248
Hoei tching, qui on nomme ainſi, 281. *col.* 2.
Hoei tſan, quel eſt ce titre, 281. *col.* 2.
Hoei vang, Roi de *Guei*; ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 361. *col.* 2. & *p.* 363. A qui redevable de ſes conquêtes, 390
Hoen kong, Roi de *Tſi*, conſulte ſon Miniſtre ſur le moyen de rendre ſon Gouvernement agréable; réponſe que lui fait ce Miniſtre, 637. Avanture qui lui arrive à la chaſſe, 638
Hoen teou, ſcelerat dont il eſt parlé dans le *Chu king*, 300
Ho hiang, uſage de cette plante; ſes qualitez intrinſeques, 246. *col.* 2.
Hollandois, marchandiſes qu'ils portent au Japon, 171
Honan, précautions priſes pour empêcher la ſubmerſion de ſes terres fort baſſes, 158
HONG VOU, Empereur; de quelle maniere il ordonne le payement des troupes, 167. *col.* 2. Ce qui le porte à ordonner qu'on eût à bâtir des Ecoles publiques dans les principales Villes; en fonde pour la campagne; termes de ſon Ordonnance, 259. & *col.* 2. Concluſion qu'il tire ſur les tireurs d'Horoſcope, 275. & *col.* 2.
Hôtel du General des Tartares, l'un des plus beaux de la Chine, 86
HO TI, monté ſur le trône; déclaration que l'Imperatrice ſa mere fait publier, 470
Ho tou & *Lo chu*, ce que les Chinois appellent ainſi, 293. Ce que porte la tradition ſur ces deux figures, 293. *col.* 2.
Hou, ce qu'avoit coutume de dire ce Docteur ſur le mariage, 378. *col.* 2.
Hou pou, ſeconde Cour ſouveraine; ſes Tribunaux ſubalternes, 24
Hou ven ting, comment ce Docteur s'explique ſur un homme qui aſpire à la veritable ſageſſe, 379. & *col.* 2.
Hou yuen, Mandarin, ſe plaint de ce que les jeunes gens qui s'appliquoient aux Sciences & aſpiroient à la Magiſtrature, ne s'attachoient qu'à une vaine éloquence, 380. *col.* 2. Erige une école dans la Ville de *Hou tcheou*, 380. *col.* 2.
Huan tai, grand Officier de guerre; excès où le porte ſa haine contre Confucius, 322. *col.* 2. & *p.* 323.
Huen yu, à quoi il attribue l'élevation de ſa maiſon; ce qu'il rapporte de ſa mere, 381. *col.* 2.
Humilité (l') recommandée dans les anciens Livres Chinois, 307. *col.* 2. *n.* 310. *col.* 2. *n.*

I.

JAMBONS de la Chine fort recherchez, 138. *col.* 2.
Jao tcheou, quel eſt le Lac qui touche à cette Ville; vents qu'on y eſſuye; cérémonies que pratiquent les Matelots quand ils approchent de l'endroit le plus périlleux, 155
Japon. Moyens dont ſe ſervoient les Chrétiens de ce Royaume pour avoir des images de nos Myſteres, 203
Jardins, quels ſont ceux des Grands-Seigneurs, 85. Animaux qu'ils y nourriſſent, 86
Jardins potagers, fournis de toutes ſortes d'herbes, de racines & de légumes, 144. *col.* 2.
Jaune, compoſition de cette couleur, 189. 191.
Idées, maniere de ſe les communiquer les uns aux autres, 227
Idolâtres, ce qu'on leur repréſente, lorſqu'ils ont des difficultez ſur le Myſtere de l'Incar-

nation & ſur la Paſſion de Jeſus-Chriſt, 296. *col.* 2.
Idoles, comment elles ſont traittées pour obtenir de la pluye ou du beau tems, 32. Ce qu'on fit d'une qui n'avoit pas accordé la demande d'un Viceroi; de celle de *Kiang tcheou*, 32. *col.* 2.
Jeune homme, qui s'offre de recevoir la baſtonnade pour ſon pere, 133
Jeunes gens, leurs devoirs à l'égard des perſonnes âgées, 369. *& ſuiv.*
Jeuneſſe, éducation qu'on lui donne, 51. Ennemie de la contrainte; maniere de l'inſtruire, 267
Impair (le) Symbole, ce qu'il eſt chez les Chinois, 393. *& p.* 294.
Imperatrices. Cérémonies pratiquées à la mort d'une & durant le tems que ſon corps fût mis en dépôt, 128. *col.* 2. Leur intention en nourriſſant & élevant des Vers à ſoye, 205. Celles d'à-préſent ont abandonné cet exercice, 205. *col.* 2. Déclarations que fait publier l'Imperatrice mere de l'Empereur *Tchang ti*, 466. 467. Eloge de cette Imperatrice, 468
Imprimerie, très-ancienne à la Chine; differente de la nôtre, 249. *col.* 2. *& p.* 250. En quoi commode; propre aux Livres de toutes ſortes de Langues; de quoi dépend la beauté du caractere, 250
Ingenieurs Chinois, leur maniere de fortifier les Villes, 46
Innocent Pape XI. Bref qu'il adreſſe au Pere Verbieſt, 49. *col.* 2.
Inſectes (petits) ſoye qu'ils produiſent, ſont ſauvages, leur nourriture, 207
Inſpecteurs publics, voyez *Cenſeurs*.
Inſtrumens dont ſe ſervent les Chinois pour faire les plus belles étoffes, 206
Jouës marquées d'un fer chaud, châtiment; les Chinois ſçavent en effacer les marques, 394. *n.*
Itineraire public; ſon uſage, 52. *col.* 2.
Jugemens de crimes dignes de mort; comment ils doivent être décidez, 136. Procedures obſervées dans ces Jugemens, 136. *col.* 2.
Jumens ſauvages; la viande en eſt fort eſtimée, 136. *col.* 2.
Juſtice quoique lente, ſevere à la Chine, 131

K.

KAN, ſignification de ce terme, 247
KANG VANG, Empereur, fait meſurer & arpenter les terres; viſites ſes Provinces; fait planter des bornes pour prevenir les conteſtations des Laboureurs, 69
Kan ſung, uſage de cette plante, 246. *col.* 2. Quelle elle eſt; ſes feüilles; en quoi ſalutaire, 247
Kao heou, Reine qui gouvernoit l'Empire, 430. *col.* 2. *
KAO TI, Empereur de la Dynaſtie de *Tſi*, invention dont on lui fait honneur, 240. *col.* 2. Après avoir délivré l'Empire des maux qui l'affligeoient, gens qu'il appelle à ſa Cour, 395. Deſſein dont il eſt détourné, 628
Kao tſée, Diſciple de Mencius; réponſe qu'il reçoit aux difficultez qu'il propoſe à ſon maître, 364. *& ſuivantes.*
KAO TSONG, troiſiéme Empereur de la Dynaſtie des *Tang*; Papier qu'il fait faire, 240. *col.* 2. Va viſiter *Kung y*; réponſe qu'il en reçoit à la demande qu'il lui avoit faite, 273. *col.* 2. Ce qui en eſt dit dans le *Meng tſée*, 358
Kao yao, ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 363
Keou hai kang, ſa reconnoiſſance envers ſa mere pour la correction qu'elle lui avoit faite, 271
Ki, (le Prince) titre qu'il avoit; avis qu'il donne à l'Empereur *Tcheou*, 374
Kia chan, eſt le premier qui donne à l'Empereur des avis par écrit; ſon diſcours à l'Empereur *Ven ti*; eſt fait *Heou*, 406
Kiang, ſignification de ce terme, 482. *col.* 2.
Kiang, fille du Roi de *Tſi*, eſt mariée à *Suen vang*, 674. Ce qu'elle fait pour tirer cet Empereur de ſon indolence, 674. *col.* 2.
Kiang hio, ou modele que donne l'Auteur d'un diſcours tel qu'il ſe peut faire dans le *Hio*; traduction de ce chapitre, 277. *& ſuivantes.*
Kiang ké, pourquoi fait *Ta fou* par l'Empereur, 469
Kiang nan, étoffes qui ſe fabriquent dans cette Province, 206. *col.* 2.
Kiao, frere cadet du Roi *Tſao*, ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 356. *& col.* 2. *& p.* 357.
Kiao ké, ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 358. *col.* 2.
Kiao yang, Miniſtre de l'Empereur *Kien yen ti*; diſcours de remerciement qu'il adreſſe à ce Prince, 471. ſoumet *Ou* à l'Empire, 472
Kia tſe, ce que c'eſt, 259. *col.* 2.
KIA TSING, Empereur; ce qu'il fit avant de commencer ſes études; ſon diſcours devant le portrait de *Confucius*, 106
Kia tſing, eſpece de Porcelaine; maniere de la peindre, 195
Kia y, neveu de *Kia chan*, eſt élevé au degré de *Ta fou* par l'Empereur *Ven ti*; pourquoi exilé; cauſe de ſa mort, 411. *col.* 2. Mémoire qu'il avoit préſenté à cet Empereur, 412. 427.
Ki çié, premier Miniſtre; ſa réponſe à ſa ſœur, 382.
KIÉ, Empereur; pourquoi en horreur, 295. *col.* 2. Dernier de la famille *Yu*; eſt défait;

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 722 sur 741

s'exile à *Nan chao*, où il meurt, 296. Uſage que les Chinois font de ſon nom, 297. Ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 335. *col.* 2. 351. *col.* 2.

Kien, voyez *Fou*.

Kien & *Tſe*, emploi ancien de ces caracteres; ce que confirme leur figure, 240

KIEN YUEN TI, Empereur, entreprend la conquête de *Ou*; comment il y réuſſit, 471

Kieou, ſignification de ce mot, 324

Kiling, quel eſt cet animal, 168. *col.* 2. 486. 556. *n.*

Kilou, voyez *Gen yeu*.

Kin ou *Livre* Chinoiſe, de combien d'onces compoſée, 189

Kin, eſpece d'inſtrument de Muſique, 439. *col.* 2. *

Kin, ſignification de ce caractere, 240

King, ſignification de cette lettre, 286. 331.

King, Livres anciens, 405. *col.* 2. *

King ſang, Docteur Chinois, accuſé d'avoir alteré le texte de l'*Y king*, 292. *col.* 2.

King kiang, inſtruction qu'elle donne à ſon fils, 669. *& ſuiv.*

King ſang, deſcription de ce Mûrier, 210

King ſao, nom moderne de cette Ville, 382

King tching, ſa propoſition a l'Empereur *Suen ti*, 479. Examinée au Conſeil, elle eſt rejettée, 480

King te ching (le Mandarin de) fait faire de la Porcelaine qui imite l'ancienne, 202. *col.* 2.

KING TI, Empereur, Ordonnance qu'il fait publier ſur les Jugemens criminels, 396. Autre ſur l'agriculture & ſur la vigilance & le déſintereſſement recommandez aux Magiſtrats, 397

KING VANG, Empereur, tems de ſon regne; partage de nouveau les terres; loix qu'il renouvelle, 69

Kin kong, Roi de *Tſi*, ce qui lui arriva au ſujet d'un cheval qu'il aimoit, 632. *& ſuiv.*

Kiou ſin, Gouverneur de *Ping lo*, voyez *Mencius*.

Ki ſing, ſauve la vie à l'Empereur *Kao tſou* aux dépens de la ſienne, 488. *n.*

Ki tan, quelle eſt cette ſouveraineté, 481. *n.*

Kiu, ce que c'eſt, 301. *n.*

Kiu gin, quel eſt ce degré, examen qu'il faut ſubir pour l'obtenir; habit de ceux qui l'ont, 257. Pour obtenir le Doctorat vont à *Peking*; examen qu'ils y ſubiſſent; s'en diſpenſe qui veut, 257. *& col.* 2. ſont capables de parvenir aux charges, quand ils renoncent au Doctorat, 275. Ceux qui ſe rendent à *Peking* à l'examen triennal; nombre de ceux-là qu'on éleve au Doctorat, 257. *col.* 2.

Kiun, ce que c'eſt, 407. *

Kiu yuen, qualité de ſes poëmes, 285

Koan tchong, premier Miniſtre de *Tchuang vang*, Roi de *Tſi*, 487 *

Kong tze, ce que diſoit cet ancien Miniſtre du Royaume de *Tſin*, 420

Kong quang, Miniſtre de l'Empereur *Ngai ti*; pourquoi il propoſe de détruire les Palais des ancêtres de ce Prince, 464. *col* 2.

Kong ſun hong, Miniſtre d'Etat; pourquoi il propoſe de défendre l'uſage de l'arc, 444

Kong yu, Mémoire qu'il préſente à l'Empereur *Yuen ti*, 449. Fruit de ſon diſcours, 451

Ko tchu, voyez *Tchu*.

Ko teng, voyez *Hoa teng*.

Kouan in, Déeſſe célebre à la Chine; comment repréſentée & par qui invoquée, 200

Kou chu, quel eſt cet arbre; ſon uſage, 148. voyez *Tchu kou*.

Koue yu, ſignification de ce titre du Commentaire de *Co chi*, 318. *col.* 2.

Kou tchi, Papier le plus en uſage à la Chine; ſa compoſition, 243

Kou tchin, ſa ſignification, 412. *n.*

Kung kiang, ce qui eſt dit de cette Princeſſe dans le *Siao hio*, 375

Kung tung tcheou, voyez *Mencius*.

Kung y, endroit par lequel il ſe rendit fameux, 273. *& col.* 2.

L.

LABOUREURS Chinois fort eſtimez; préferez aux Artiſans & aux Marchands, 64. Leur attention; ne laiſſent aucune terre inculte, 65. Leur maniere de cultiver la terre; leur induſtrie à arroſer les campagnes, 66

Lacs les plus conſidérables de la Chine, 155

Lai tſe refuſe les préſens & les dignitez que lui offre le Roi de *Tſou*, 678

Lames de ſabre fort recherchées à la Chine, 171

La moë, deſcription de cet arbre, 149

Langage Chinois, ſa difference, 228

Lang ju çu, deſcription de cet arbre; uſage de ſon fruit, 148. *col.* 2.

Langue Mandarine, quelle elle eſt, 224. *col.* 2. a fort peu de mots; preſque tous compoſez de monoſyllables, 225

Langue Chinoiſe (la) n'a rien de commun avec les autres; a autant de caracteres & de figures differentes que de mots, ſa conformité avec celles de l'Europe, 224. ſans accens, 225. *col.* 2. La plus riche de toutes, 229. ne peut s'écrire en caracteres d'Europe, 230

Lanternes; (Fêtes des) quand elle commence; deſcription de la cérémonie de cette Fête, 96. *col.* 2. *& p.* 97.

Lao, Secte voyez *Foë*.

Leang (le) ou *Taël*, ce que c'eſt, 189

Leang ke kia, Miniſtre d'Etat; tâche d'attirer

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 723 sur 741

à la Cour *Tchu hi*; réponſe qu'il en reçoit, 606
Leao yung, beau trait de ſon union avec ſes freres, rapporté dans le *Siao hio*, 383. *col.* 2.
Leçon (belle) que donne un Empereur au jeune Prince qu'il laiſſoit pour héritier, 266. *col.* 2. *&* *p.* 267.
Leçons & Préceptes anciens, pourquoi en vers & en forme de chanſons, 267
Lettres Chinoiſes, chacune a ſa ſignification, 227
Lettres, formalitez qu'il faut obſerver en les écrivant; ſtile dont on doit ſe ſervir; diſtance qu'il faut laiſſer entre les lignes, 110. Maniere de les envelopper, 111
Lettres (les) plus eſtimées à la Chine que les armes, 284
Lettrez (les) raiſon de leur affectation à laiſſer croître leurs ongles au petit doigt, 80. *col.* 2. Deſcription des honneurs extraordinaires qu'ils doivent rendre aux Legiſlateurs, ſur-tout à Confucius, 105. Ce qu'ils doivent ſçavoir, 226. Leur attention pour l'écriture; noms qu'ils donnent à ce qu'ils employent pour écrire, 249. *col.* 2. Emploi de ceux qui ſont pauvres; ce qui les peut tirer de la miſere, 264. Comment ils parviennent aux Charges, 272
Li, Mont choiſi pour la ſepulture de l'Empereur *Chi hoang*; deſcription de ce ſomptueux monument; 407
Libelles publiez en Eſpagne contre le Pere Verbieſt, 49
Licentiez & Bacheliers Chinois, juſqu'où va quelquefois leur nombre, 285. *col.* 2.
Li chi, ce qu'il rapporte ſur l'*Y king*, 294. *col.* 2.
Lié niu, ſignification de ce mot, 668. *n.*
Lieou, modeſtie de ce Docteur, 348. *col.* 2.
Lieou Cenſeur, pourquoi mis à mort, 636. *n.*
Lieou ché, expoſition qu'il fait des avantages de la vertu; en quoi il la fait conſiſter, 472. *& ſuiv.*
Lieou hiang, forte remontrance qu'il fait à l'Empereur *Tching ti* ſur ſes dépenſes exceſſives, 453. Fruit de ſon diſcours ſur l'eſprit de ce Monarque, 457. Son autre diſcours au même, 457. *col.* 2. eſt élevé à un emploi conſidérable par ce Prince, 458
LIEOU PANG, ſurnommé *Kao ti* ou *Kao tſou*, ce qui en eſt dit dans le mémoire de *Kia y*, préſenté au fils de ce Prince, 419. *col.* 2. *&* *n.* Recompenſe de celui qui le délivra du danger où il s'eſt trouvé, 636. *n.*
Lieu hia hoei, ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 360. *col.* 2.
Lieu pié, premier Miniſtre, inſtruction qu'il donnoit à ſes enfans, 375. *col.* 2. *&* *p.* 376
Lieu quon, Mandarin, preuve de l'empire qu'il avoit ſur lui-même, 384
Lieux de refuge; quels ils ſont; leur uſage; comment fortifiez, 46. *col.* 2.
Lij pou, premiere Cour ſouveraine; ſes Tribunaux; ſes fonctions, 23
Li ki, cinquiéme Livre canonique du premier ordre; ſignification de ce titre; Livres & Ouvrages qu'il contient; ſon principal Auteur, 318. Sa matiere, 318. *&* *col.* 2. eſt un de ceux qui furent brûlez par ordre de l'Empereur *Tſin chi hoang*; pourquoi il paſſe pour imparfait, 318. *col.* 2. *&* *p.* 319. doit être lû ſelon les Chinois avec beaucoup de circonſpection, 319. *col.* 2.
Li ki, Concubine de *Kien kong* Roi de *Tſin*, fait par ſes calomnies périr les Princes héritiers, & place ſon fils ſur le trône, 630. 631
Li kiang, Mémoire qu'il préſente à l'Empereur *Hien tſong*, de concert avec d'autres Miniſtres, 523. Effets de ce Mémoire, 524
Limons & Citrons fort communs à la Chine & de differentes eſpeces, 143. *col.* 2.
Lingots, uſage de ceux qui ſont de l'argent le plus fin, 164
Li ouen tching, nombre des bouches de cette famille, comment elle vivoit, 273. *col.* 2.
Li pé. Ce qui l'engagea à s'appliquer avec plus d'attention à l'étude qu'il vouloit abandonner, 272. *&* *col.* 2.
Li pou, troiſiéme Cour ſouveraine; ſignification de ce mot; ſes Tribunaux ſubalternes, 24. *col.* 2. eſt le Tribunal des Rits; ſa réponſe à la lettre du grand Duc de Moſcovie écrite à l'Empereur, 98. *col.* 2.
Li ſsë, Miniſtre de *Tſin chi hoang*, ſçavant & poli, 287. Sa remontrance à cet Empereur, 389. *col.* 2. Son caractere, 391. *col.* 2.
Lit de cendres froides où l'on enſevelit l'encre nouvellement faite, ſon utilité, 247
Lits. Leurs ornemens & ſtructure, 87
Li tſao pé & Tou te moëi, Poëtes auſquels ils peuvent être comparez, 285
Litterature Chinoiſe, 284. *& ſuivantes*,
Liu, lieu de la naiſſance de ce Lettré; Loix de l'eſpece de ſocieté qu'il avoit faite avec pluſieurs de ſes Concitoyens pour travailler à leur perfection, 377. *&* *col.* 2. *&* *p.* 378.
Liu, nom d'une famille, 415. *n.*
Li uen tçing, ſa réponſe ſur ce qu'on lui dit que le veſtibule de la maiſon qu'il faiſoit bâtir n'étoit pas aſſez vaſte, 384. *col.* 2.
Liu pou ouei, Précepteur de l'Empereur *Tſin chi hoang*, Auteur d'un excellent ouvrage; amateur de l'Antiquité, 286. *col.* 2. *&* *p.* 287
Livre Chinoiſe, diviſion de ſes differens poids, 167. Voyez *Kin*.
Livre des ſorts, voyez *Y king*.

Livre d'hiſtoires qu'on a ſoin de lire aux enfans; extrait de ce Livre, 269. *& ſuivantes.*
Livre des tranſmutations, appellé *Y king*, table de ſes ſoixante-quatre figures, 290. *& ſuiv.*
Livre claſſique, compoſé par *Ven vang*, *Tcheou kong*, & *Confucius*, ce qu'il faut faire pour en ſçavoir la doctrine, 293
Livres qui traittent de la Philoſophie naturelle, d'où viennent les erreurs qui s'y trouvent, 285. *col.* 2. Matieres des Livres Chinois; ceux qui ſont appellez *Livres ſacrez*, 286. les plus autoriſez dans l'Empire, 286. *col.* 2. Ceux de la premiere claſſe; preſque ſur le point d'être anéantis, 286. Comment ils furent préſervez de l'incendie, 287. *col.* 2.
Liu yang, belles paroles de ce Docteur rapportées dans le *Siao hio*, 382
Lo cha, voyez *Cha.*
Lo chu, voyez *Ho tou.*
Loi qui défend de vendre une femme avant le tems de ſon deuil expiré, ſouvent négligée, 122. *col.* 2.
Loix contre les déſordres & les injuſtices des Mandarins; leur défendent de poſſeder cette charge dans la Province de leur famille, 38. 40. leur interdiſent la plûpart des plaiſirs ordinaires, 43. *col.* 2.
Long, quel eſt cet animal, 156. *n.*
Lo ouen tchi, eſpece de papier; ſes qualitez, 240. *col.* 2.
Lou, Royaume, patrie de *Confucius*; ce qu'il eſt aujourd'hui, 317. *col.* 2.
Lou ko kiao, deſcription de ce pont, 92
Lou tchi expoſe à l'Empereur les défauts du Gouvernement; lui fournit les moyens d'y remedier, 517. *& ſuiv.* Sa remontrance à ſa Majeſté, 519
Lune, comment repréſentée par les Chinois, 252
Lun yu, troiſiéme Livre de *Confucius*; ſignification de ce titre, 324. *col.* 2. Sa matiere, 329. Précis du contenu de chaque article, 329. *& ſuivantes.*
Ly, poids; ſa valeur, 189
Ly, (la Dame) exemple qu'elle donne de l'autorité maternelle ſur les enfans, 270. *col.* 2.
Ly ouen pé parvenu aux premieres Charges de la Cour, il y conduit ſa mere; remontrance qu'elle lui fait, 274. *col.* 2. *& p.* 275.
Lys, ce que c'eſt; combien dix font, 53. *

M.

MA ſignification de ce caractere; trait de raillerie donné au ſujet de ce mot, 253
Macao, préſent que cette Ville fait à l'Empereur, 47
Maiſons, leur ſtructure, leurs ornemens; celles des Officiers & des Grands-Seigneurs, 87
Maîtres d'école, point de Ville, de Bourg, ni de Village où il ne s'en trouve, 254. Voyez *Profeſſeur.* Ce qu'ils font pour aſſurer leur ſubſiſtance, 264. *& col.* 2. Reſpect que les Chinois ont pour eux 264. *& col.* 2. Combien les Sçavans Chinois relevent leur occupation, 264. *col.* 2. *& p.* 265. Incommoditez auſquelles ils ſont ſujets; pourquoi la plûpart ignorans; à quoi utiles cependant, 265. Ce qu'ils doivent faire, lorſque les enfans recitent leurs leçons, 267
Mandarins Lettrez ont la liberté de repréſenter à l'Empereur les fautes qu'il commet, 12. *col.* 2. On en a vû que ni les ſupplices ni la mort n'ont pû retenir dans le ſilence, lorſque les Empereurs ſe ſont écartez de leur devoirs, 13. On leur diſtribue tous les jours à *Peking* leur néceſſaire; en route on leur fournit ce qu'ils ont beſoin, 16. *col.* 2. aident l'Empereur à ſoûtenir le poids du Gouvernement; partagez en differens ordres; ſubordination gardée entr'eux, 22. Leurs noms, 28. & leurs differentes fonctions, 282. infiniment jaloux des marques de leurs dignitez, 28. *col.* 2. Quelles ſont ces marques, 28. *col.* 2. *& p.* 29. Leur facilité à gouverner les Provinces; à quoi attribuer la prompte obéiſſance qu'on leur rend; ce qui leur attire la vénération des peuples, 29. *col.* 2. Leur pompe en public, 29. *col.* 2. *& p.* 30. Ce qui ſe pratique lorſqu'on veut leur parler hors des heures d'audience, 33. *col.* 2. En quelque maniere reſponſables des vols & des aſſaſſinats qui ſe font dans leurs départemens, 37. *col.* 2. Voyez *Loix.* paſſent en revûë de tems en tems; leur conduite eſt examinée; comment ſe fait cet examen, 39. Ce qui les contient le plus dans leur devoir, 42. Ce qui eſt arrivé à un d'eux dépoſé, 76. Leur magnificence dans les voyages, 88. *col.* 2. Comment ils ſe ſaluent dans les ruës, 102. *col.* 2. Avec qui ils ne peuvent contracter mariage, 123. Ce que dit un d'entr'eux voyant la Bibliotheque du Pere Dentrecolles, 266. Pourquoi ils viſitent les boutiques des Libraires, 266. *col.* 2.
Mandarins d'armes ou *Officiers* de guerre, examens par leſquels ils doivent paſſer; degrez où ils peuvent parvenir; lieux où ils ſubiſſent l'examen, 43. Leurs Tribunaux, 43. *col.* 2. Leur ambition; rang du premier d'entr'eux; leur train, 44. font faire regulierement l'exercice à leurs ſoldats, dont ils font la revûë de tems en tems & viſitent les armes, 44. *col.* 2.
Marbre, Province où il eſt fort commun, 86. Comment il faut préparer celui à broyer

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 725 sur 741

l'Encre, lorſqu'on veut écrire, 249
Marchandiſes, celles que portent les Chinois au Japon, lorſqu'ils partent des Ports de la Chine, 171. & qu'ils en ramenent, 171. *col.* 2. à Batavie, à Manille, 172. & qu'ils en emportent, 172. *col.* 2.
Marchands de bois & de ſel, comment ils voiturent leurs Marchandiſes, 159. Voyez *Radeau.*
Marcher vîte, lorſqu'on paſſe devant une perſonne de diſtinction, eſt une marque de reſpect, 10
Mari & Femme, leurs devoirs, 368. *& col.* 2. *& p.* 369.
Mariages, comment ils ſe contractent parmi le petit peuple; parmi les perſonnes de condition, 119. *col.* 2. *&* 120. *col.* 2. Seconds Mariages en uſage, 122. Cas qui les rendent nuls, 123. interdits aux enfans dans le tems du deuil de leurs pere ou mere, 123. *col.* 2.
Marſouins, leur uſage à la Chine, 207. *& col.* 2.
Martini, (le Pere) ſa deſcription du fruit d'*Ou kieou mou*, 146. *& ſuiv.*
Mathematiques & Aſtronomie, principale étude des Chinois dès la fondation de leur Empire, 284. *col.* 2. Ce qui a engagé ces peuples à s'y appliquer avec plus d'exactitude, 285
Maxime qui regarde les Princes, tirée d'*Y king*, 453
Maximes des Marchands Chinois, 170. Celles de leurs anciens Rois, 298. *& ſuivantes.*
Maximes en général, 465
Mé, ſignification de cette lettre, 245. *col.* 2.
Médecins Chinois, en quoi ils ſe diſtinguent davantage, 285
Mei fou, placet qu'il préſente à l'Empereur *Tching ti*, 459. Succez de cette Requête, 460. *col.* 2.
Mei ho, nom d'un petit Etat, où ſitué, 481
Mei lin, Montagne, où ſituée, 89
Mei tching, ſujet de ſa lettre au Roi de *Ou*, 436
Melons de differentes eſpeces; leurs proprietez, 143. *col.* 2.
Mencius, voyez *Mëng*; quitte le Royaume de *Guei*, & va dans celui de *Tſi*, 336. Son dialogue avec le Roi de *Guei*, 335. *& ſuivantes.* avec *Siuen vang*, 336. *& col.* 2. *& p.* 337. *& ſuivantes.* avec ſon Diſciple *Kung ſun tcheou*, 339. *& ſuivantes.* 361. *& ſuivantes.* avec *Kiou tſin*, Gouverneur de la Ville de *Ping lo*, 342. *col.* 2. avec *Yu*, un de ſes Diſciples, 342. *col.* 2. avec le Prince *Ven kung* 342. *& ſuivantes.* avec *Chin ſiang*, 344. *col.* 2. Ses inſtructions à *Chin tai*, ſon Diſciple, 345. *& ſuivantes.* Sa réponſe au premier Miniſtre du Royaume de *Song*, 345. *& col.* 2. Ses réfléxions ſur la conduite de quelques Princes, qui dans le Gouvernement ne ſuivoient que leur caprice, & négligoient les anciennes Loix, 347. *& ſuivantes.* Sa réponſe à un de ſes Diſciples, 348. *col.* 2. *& p.* 349. Ce qu'il fait voir dans le ſecond Chapitre de la ſeconde Partie de ſon Ouvrage, 349. *& ſuivantes.* dans le troiſiéme, 351. *& ſuiv.* dans le quatriéme, 352. *& ſuiv.* dans le ſixiéme, 356. *& ſuivantes.* dans le ſeptiéme, 359. *& ſuivantes.* Sa réponſe à *Siu*, un de ſes Diſciples, 350. Ses réponſes aux difficultez propoſées par ſon Diſciple *Kao tſeë*, 354. *& ſuivantes.* Sa réponſe à *Kiao* frere cadet du Roi de *Tſao*, 356. *& col.* 2. Son entretien avec le Docteur *Sung king*, 356. *col.* 2. *& p.* 357.
Meng, Livre dont il eſt Auteur; ſon origine, 334. Voyez
Meng tſeë, quatriéme Livre de *Confucius*, publié par *Meng tſe*; ſa matiere, 324. *col.* 2. 334. *& col.* 2. Diviſion de ce Livre, 334. *col.* 2. But de ce Livre, 334. *col.* 2. *& p.* 335. Contenu du premier Chapitre de la premiere Partie, 335. *& col.* 2. *& p.* 336. *& ſuiv.* du ſecond, 337. *& ſuivantes.* du troiſiéme, 339. *& ſuivantes.* du quatriéme, 341. *& ſuivantes.* du cinquiéme, 342. *& ſuivantes.* du ſixiéme, 345. *& ſuivantes.* du premier Chapitre de la ſeconde Partie, 347. *& ſuivantes.* Voyez *Mencius*, du cinquiéme, 354. *& ſuivantes.* Voyez *Mencius*, du huitiéme, 361. *& ſuivantes.*
Men tſſeë kien, Gen pe mieou, Chung kong & Yen yuen; Diſciples les plus célebres de la premiere claſſe de ceux de *Confucius*; à quel âge eſt mort le dernier, 322
Meres (les) ne teſtent point à la Chine, 271. Vertu & généreux déſintéreſſement d'une mere veuve qui ſauve la vie à ſon fils, 690. *col.* 2. *& ſuiv.*
Miao, rebelle dont il eſt parlé dans le *Chu king*, 300
Mines de charbon de pierre, deſcription & uſage que l'on en fait, 144
Ming, ſignification de cette expreſſion, 441. * *& n.* 596. *n.*
Ming tang, ce que c'eſt, 411. *n.*
MING TI, Empereur; pourquoi & en quel tems il envoye deux Ambaſſadeurs en Occident; ordre dont il les charge, 323. *col.* 2. Sa réponſe par écrit au Placet que lui avoit préſenté ſon Miniſtre *Ouen yong*, 466. Emploi important qu'il offre à *Yu leang*, qui l'en remercie & le ſupplie d'en gratifier un autre, 476
Miniſtres, voyez *Roi.* Devoir d'un fidele & d'un ſage Miniſtre, 406. Ce qui cauſe quelquefois ſa perte, 407. très-néceſſaire à un Prince qui veut bien gouverner, 407. *col.* 2. Cauſe de la dépoſition d'un, 593
Miniſtres d'Etat, comment regardez dans les

premiers tems, & traittez par les Souverains, 616. dans la ſuite & à préſent, 616. *col.* 2. Pluſieurs d'eux mis à mort injuſtement par les Empereurs, 617. Exemples de leur devoir envers l'Etat, 618
Min lun tang, ce que c'eſt, 275 *col.* 2.
Min ſun, comment il s'acquit l'amitié de ſa belle-mere, 267. *col.* 2.
Miroir d'or ou le *précieux Miroir*, ce que c'eſt, 483
Miſſionnaires, cérémonies qu'ils obſerverent dans l'audience qu'ils eurent de l'Empereur, 10. *col.* 2. parcourent les matins les ruës pour baptiſer les enfans expoſez, 74. Comment ils attirent les Infidéles à la Foi, 78. Leurs peines à apprendre la langue de tant de Provinces differentes, 233. *col.* 2.
Modeles, difficulté d'en exécuter quelques-uns en Porcelaine,
Moei, ſignification de ce mot, 307. *n.*
Mo lien, deſcription de cet arbre & des fleurs qu'il produit, 149
Monarchie Chinoiſe, ſon ancienneté & ſon étenduë, 1. *& ſuivantes.*
Mong ko, ſon hiſtoire, 668. *& ſuiv.*
Mong y fille de *Hoa* promiſe au Prince de *Tſi*, ſon extrême attachement à l'obſervation exacte des rits pratiquez dans les mariages, 685. *col.* 2. *& p.* 686.
Monoſyllabes, leur aſſemblage forme des diſcours ſuivis; cet art eſt fort difficile ſur-tout en écrivant, 225. *col.* 2.
Monnoye qui a cours à la Chine, 163. Uſage de celle de cuivre, 164. De combien de ſortes on en a vû dans cet Empire, 165. Leurs differentes formes, 165. *col.* 2. ne ſe bat pas comme en Europe, 168. Certaines auſquelles on a attaché des idées ſuperſtitieuſes, 168. *col.* 2.
Montagne d'où ſortent deux rivieres, 92
Montagnes, les unes couvertes d'arbres de toutes eſpeces; les autres célebres par leurs mines, leurs fontaines minerales, leurs ſimples & leurs mineraux, 144
Monumens. En quoi conſiſtent ceux élevez à la gloire des Princes & des ſçavans, 92
Monumens de pierres, voyez *Che pei*.
Morts, comment enſevelis, 124. *col.* 2. Il eſt défendu de les ouvrir, d'en tirer les entrailles & le cœur pour les enterrer ſeparément; & de les inhumer dans les Villes, 125
Mot, un même mot peut être nom & verbe, propoſition & adverbe, 236
Mou, ſa ſignification étant ſeul, 225. 263. *col.* 2. * 673. *n.* joint à d'autres mots, 225
Moulins. Comment eſt conſtruit celui à moudre le bled, 118. *col.* 2. differens à la Chine de ceux d'Europe & moins embarraſſans, 206
Mé tié, principe de la Secte qu'il forme, 346. *col.* 2.
Muraille (la grande) quand & par qui bâtie, 45. *col.* 2. Cauſe de la durée de cet ouvrage juſqu'à préſent; ce qu'il a de ſurprenant, 46
Murailles. Comment ſont bâties celles qui forment l'enceinte des Villes, 8
Mûriers, terrains pour leur culture, 205. *col.* 2. de deux ſortes, 208. Maniere de les élever & de les cultiver, 209. Leur bonne & mauvaiſe eſpece; comment on peut les rendre meilleurs; ceux qu'on doit rejetter; choix qu'il en faut faire; les meilleurs, 210. Qualités de ceux de *Lou*; art de les rajeunir, 210. *col.* 2. Comment on peut empêcher qu'ils ne languiſſent; maniere de les tailler, 211. Uſage de leurs branchages, 212. On ſeme auſſi de leur graine; comment on empêche leur trop grande croiſſance, 212 *col.* 2.
Muſc, où il ſe forme; de deux ſortes, 154
Mutilations pour crimes, 393. ne ſont plus en uſage, 394

N.

NAN KING, Ville, débit qui s'y fait d'Encre; d'où elle le tire, 248. Maniere dont on imprime en cette Ville, 250. *col.* 2.
Nation Chinoiſe, ſon caractere; ſon génie, 75. *& ſuiv.*
Nation, chacune a ſon génie & ſes manieres, 398. regarde comme barbare celle qui la traitte de même; ce qu'elle eſtime eſt ſouvent mépriſé dans une autre, 99
Nerfs de Cerfs, mêts délicieux des Chinois; les plus en uſage dans les feſtins des Grands, 118
Nez (couper le) ſupplice qui n'eſt plus en uſage à la Chine, 394
Ngai cong, Roi de *Lou*; ce qu'il dit à la nouvelle de la mort de *Confucius*, 324
NGAI TI, Empereur; réforme la Muſique; pourquoi, 405
Ngai vang, Roi de *Guei*, fait paſſer dans le Palais de ſes femmes une fille deſtinée pour le Prince ſon fils, 683. *col.* 2. Ce qui l'oblige de la lui rendre, 684
Ngeou yang ſieou, ſujet de la remontrance qu'il préſente à l'Empereur, 547. *& ſuiv.* Son mémoire ſur la difficulté de bien regner, 551. Son diſcours ſur la vanité de ce que le vulgaire appelle heureux augures; où eſt inſeré ce diſcours, 556. *& ſuiv.* Ce qu'il dit ſur le tems des cinq Dynaſties, 558. Sujet d'un diſcours qu'il préſente à l'Empereur, 559. *& ſuiv.* Son diſcours ſur les Eunuques & autres qui abuſent de la faveur du Prince, 644

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 727 sur 741

Nids d'oiſeaux, ragoût des Chinois; de quoi conſtruits, 118
Nien ngan, ſa remontrance à l'Empereur *Vou ti*, 442
Nieou kiao, uſage de cette eſpece de colle, 247. *col.* 2.
Nobles, ceux qui ont ce rang, 60. 61
Nobleſſe (la) n'eſt point héréditaire; ce qui y donne rang, 58. Ses dégrez, 58. *col.* 2. A qui ils ſont accordez, 59. Quelles en ſont les principales marques; paſſe des enfans aux peres & aux ayeux, 61. *col.* 2.
Nôces, ce qu'on fait pour en déterminer le jour, 120. *col.* 2. Préſent que le fiancé fait à ſa fiancée; comment il la reçoit de ſes parens, 121
Noël (le Pere) Miſſionnaire, a traduit en latin les Ouvrages de Confucius, 324. *col.* 2.
Noir & autres couleurs mêlangées; maniere de les faire, 189. *& ſuiv.*
Nombres Chinois, leurs particules, 237. *& ſuiv.*
Noms Chinois poſitifs, comparatifs, & ſuperlatifs, 233
Notes qu'on donne aux Mandarins; comment ſont conçuës, celles qui ſont favorables ou deſavantageuſes, 39. *col.* 2. Effets de ces notes, 40
Nuit (la) à ſon entrée on ferme les portes des Villes & les barrieres des ruës, & on arrête ceux qu'on y trouve, 50. *col.* 2.
Nui yuen, Tribunal ainſi appellé; ſes Officiers; leurs fonctions, 23

O.

OBSEQUES. Deſcription des cérémonies qu'on y pratique, 127
Odes choiſies du *Chi king*, traduction & titre de la premiere, & de la ſeconde, 309. *& col.* 2. de la troiſiéme, 309. *& col.* 2. *& p.* 310. 311. de la quatriéme, 311. 312. de la cinquiéme, 313. *& col.* 2. de la ſixiéme, 314. 315. *& col.* 2. de la ſeptiéme, 315. 316. *& col.* 2. de la huitiéme, 316. 317. *& col.* 2. Pourquoi on ne voudroit pas garantir la traduction de la cinquiéme; ſtile de la ſixiéme, 313. *n. a.*
Oei tching, Miniſtre de l'Empereur *Tai tſong*, ſa remontrance à ce Prince, 497. *& ſuivantes.* Réponſe qu'il en reçoit, 505. Sujet de ſa ſeconde Lettre au même; Diſcours qu'il lui préſente, 506
Officiers de guerre, voyez *Mandarins* d'armes.
Officiers Généraux, Gouverneurs dans les Provinces, ont d'autres Officiers ſous eux; affaires qu'ils jugent; de qui ils reçoivent les ordres, 27. *col.* 2.
Oiſeau ſemblable au Corbeau; inſtruit pour la pêche, 142
O kiao, uſage de cette colle, 246. *col.* 2. Sa compoſition, 247
Or, ſon cours à la Chine; comment on l'achete, 163. Comment il s'y vend; tems auſquels il y eſt à bon compte, 173. Maniere de l'appliquer ſur la Porcelaine, & de lui rendre ſon luſtre lorſqu'il eſt terni, 192
Oranges excellentes, de pluſieurs ſortes, 143
Ordonnances des Empereurs, 33. ſervent de texte aux diſcours des Mandarins, 34. *& ſuiv.* Celle que fit publier un des Empereurs de la Dynaſtie *Tang*, 496. Ce qu'elle contenoit, 497. *col.* 2.
Ornemens des ſalles & des cabinets des maiſons Chinoiſes, 86. *col.* 2.
Oſſemens des morts ne s'entaſſent pas les uns ſur les autres comme en Europe, 125
Ou, ſignification de ce mot, 435. *n.*
Ou Royaume, 471. Le Roi de ce Royaume envoye demander la veuve de *Pekong* Roi de *Tſou*; réponſe qu'il reçoit de cette Princeſſe, 686. *col.* 2.
Ouan, ſignification de ce mot, 441. * 450. *col.* 2. *
Ouang kia, Miniſtre d'Etat; ce qu'il repréſente à l'Empereur *Ngai ti*; exemples qu'il apporte pour preuve de ce qu'il avance; ſeconde remontrance qu'il fait à ce Prince, 462. Effet de celle-ci, 463
Ouang ngan ché, Miniſtre de l'Empereur *Gin tſong*; extrait de ſa diſſertation, 564. *& ſuiv.* Sa remontrance à l'Empereur *Gin tſong*, 562. *& ſuiv.*
Ouang ouen, élevé aux premieres Charges; ce qu'il diſoit lorſqu'il touchoit ſes appointemens, 273. *col.* 2.
Ouang yng, Magiſtrat; ce qui eſt arrivé à ſa veuve, 558. *col.* 2.
Ouang yong ming, à quelle occaſion il avoit compoſé ſon diſcours ſur le ſilence, 654. *& ſuiv.* Son diſcours ſur la mort de *Hoang hien fou* pere d'un de ſes Diſciples, 655. *& ſuiv.* Sa réponſe à deux de ſes Diſciples, 659. Son exhortation aux mêmes, 660. Sujet de la Lettre qu'il leur adreſſe, 664. *& ſuiv.* Sa réponſe au *Tchi fou*, 665. *& ſuiv.*
Ouan ling, ſon diſcours contre les mauvais ſens donnez à l'expreſſion *Ming*, 596. *& ſuiv.*
Ouei, frere de l'Empereur *Tcheou*; ce qui en eſt rapporté dans le ſecond Paragraphe du Chapitre quatriéme du *Siao hio*, 374. *col.* 2. *& p.* 375
Ouei, autrefois un petit Royaume, 405. *
Ouei pe yu, ſa réponſe, pleine de ſoumiſſion & de tendreſſe à ſa mere, 270. *col.* 2. *& p.* 271
Ouen hong, fameux Maître de la Province de *Se tchuen*; uſage qu'il introduit, 261. *col.* 2.

Ouen yong, Miniſtre de l'Empereur *Ming ti*, pourquoi il demande la permiſſion de ſe retirer de la Cour, 466
Ou kieou, ſa réponſe à l'Empereur ſur ce qu'il vouloit défendre au peuple l'uſage de l'arc, 444
Ou kieou mou, arbre ſingulier à la Chine; ſon fruit, 146. *& ſuiv.* Maniere dont on tire le ſuif de ſon fruit, 147. *col.* 2.
Ou king, Livres qu'on appelle ainſi, 286
Ou ling, ſignification de ce terme, 507. *n.*
Ou muen, enfant de huit ans; grande marque de tendreſſe qu'il donne pour ſes parens, 269. *col.* 2.
Ou tong chu, deſcription de cet arbre ſemblable à nos Sycomores, 149. *col.* 2.
Ouvriers en Porcelaine, leur adreſſe à la manier & à la mettre en caiſſe, 196. Leurs difficultez à exécuter certains modeles d'Europe, 199. Leur talent extraordinaire à faire de Porcelaine des Inſtrumens de Muſique & autres, 200
Ouvriers en ſoye, où ſe rendent les plus habiles; pourquoi ils ne fabriquent point des étoffes auſſi riches qu'en Europe, 206. *col.* 2.
Ouvriers Chinois, leur talent à coller le Papier, 241. *col.* 2. Occupation de ceux de la Manufacture du r'habillage du Papier; lieu qu'ils occupent; leurs maiſons; ce qu'on y voit, 244. *col.* 2. Leur travail, 245

P.

PA, quel eſt ce nom & à qui on le donne, 650. *col.* 2. *n.*
Pagodes Où l'on en trouve en quantité; leur uſage, 52
Pair, Symbole qu'eſt ce nombre chez les Chinois, 294
Palais, ce qui fait leur beauté & leur magnificence chez les Chinois, 86. Leurs principaux ornemens, 86. *col.* 2. Il y en a dans chaque Ville pour ſervir aux Aſſemblées des Sçavans; noms differens que leur donnent les Lettrez, 105. Celui deſtiné aux examens des Graduez; plus vaſtes dans les Capitales; deſcription d'un de ces Palais, 254. *& col.* 2. Nombre & deſcription de ceux depuis *Kien yeng* juſqu'à *Yong*, 406. *col.* 2.
Palais Imperial; il n'eſt permis à perſonne de paſſer devant ſa grande porte à cheval ou en chaiſe, 10. Deſcription de ce ſomptueux édifice, 17. *& ſuivantes.*
Pa lin, nom d'une Montagne, 454. *
Pao, ſignification de ce terme, 434. *
Pao hio ſo, Gouverneur de *King ſao*; fait rapporté de lui dans le *Siao hio*, 382
Pao ſſeë, quelle eſt cette femme, 315. *col.* 2. *n.*
Pao ta, ſtructure de ces tours élevées dans preſque toutes les Villes, 93. *col.* 2.
Papier, ſon invention fort ancienne à la Chine, 239. 240. Sa fineſſe, 239. Sa compoſition, 239. 241. *col.* 2. Longueur de ſes feüilles, 239. *col.* 2. 240. *col.* 2. Ce qui l'empêche de boire, 239. *col.* 2. 243. *col.* 2. Son éclat; il eſt blanc, doux & uni; pourquoi plus facile à couper que celui d'Europe; ce qu'il faut faire pour empêcher que les vers ne s'y mettent, 239. *col.* 2. Son avantage ſur celui d'Europe; ſa grande conſommation à la Chine, 241. A quels uſages employé, 241. *col.* 2. Soin que l'on prend pour avoir des feüilles d'une grandeur extraordinaire; moyen de ſécher les feüilles nouvellement levées, 242. *col.* 2. 243. *col.* 2. Arbres qu'on employe pour le faire, 242. *col.* 2. *& p.* 243. Ce qu'on prend de ces arbres; comment on le prépare; celui qui eſt le plus en uſage, 243. Maniere de l'affermir; de le blanchir, & de lui donner de l'éclat, 243. *col.* 2. de l'argenter à peu de frais, 243. *col.* 2. *& p.* 244. Toute ſorte de Papier peut s'argenter, 244
Papier fané, celui qu'on appelle ainſi, 239. *col.* 2.
Papier de coton, ſes qualitez, 239. *col.* 2. *& p.* 240. plus propre à argenter que toute autre eſpece de Papier, 244
Papier de Chanvre, ſon Auteur, 240. *col.* 2.
Papier de filaſſe, ſa compoſition; ſon auteur, 240. *col.* 2.
Papier de Bambou, ſa durée, 241. Comment il ſe fait; ſa qualité, 242. *col.* 2.
Papier de la Corée, ſa compoſition; ſon uſage dès le VII. ſiécle, 241
Parallele des deux courtes Dynaſties *Tſin* & *Song*, 648. *& ſuiv.*
Parens punis en certains cas avec leurs enfans coupables, 37. *col.* 2.
Patois, chaque Province, chaque grande Ville, chaque *Hien* & même chaque gros Village a le ſien particulier, 232
Pauvres (les) expoſent ſouvent leurs enfans dans les ruës, 73. *col.* 2. engagent quelquefois les Sages-femmes à étouffer leurs enfans, 74
Paye des ſoldats, celle des Fantaſſins; celle des Cavaliers, 44. *col.* 2.
Payſans, il n'eſt pas permis de les inquieter pour leurs dettes, quand on commence à labourer les terres, 15
Pêcher, differentes manieres des Chinois pour pêcher, 142. *& col.* 2.
Pé fou pé kieou, ſignification de ce terme, 425. *n.*
Peines ſeveres contre les maris qui vendent leurs femmes, 122. *col.* 2.
Peintres de Porcelaine, voyez *Hoa pei.*
Peking, ce qu'on voit d'extraordinaire dans ſes places publiques, 139. Pieces de bois

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 729 sur 741

de Pins extraordinaires qu'on y voit employées, 248. *col.* 2. Maniere dont on y imprime, 250. *col.* 2.
Pe li hi, ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 358. *col.* 2.
Pere & fils, leurs devoirs, 367. *& ſuiv.*
Peres de famille reſponſables de la conduite de leurs enfans & de leurs domeſtiques, 50. donnent des noms conformes à l'âge de leurs enfans, 103
Perles défenduës ſous peine de la vie, 692
Pe tſong, un des premiers Miniſtres de la Cour de *Tſin*; ce qui le ſauve du danger de périr où l'avoit conduit ſa droiture, 680. *& ſuiv.*
Peuple. Nourriture ordinaire du peuple Chinois, 138. *col.* 2. imite ordinairement les vertus ou les vices du Souverain, 447
Pe y, fille de *Suen kong*, Roi de *Lou*, promiſe à *Kong koang*, pourquoi elle refuſe de partir du Palais de ſon pere; & ne veut pas quitter ſon appartement où le feu avoit pris, 685
Pe yu, fils de Confucius; ſon âge quand il mourut; ſeul héritier qu'il laiſſe, 320. *col.* 2.
Philoſophes Chinois, la plûpart Poëtes, 285. *col.* 2.
Pieds, leur petiteſſe d'un grand agrément parmi les Dames Chinoiſes, 81
Pi kan, oncle de l'Empereur *Tcheou*, ce qui en eſt dit dans le Paragraphe du Chapitre quatriéme du *Siao hio*, 374. *& col.* 2.
Pinceau en uſage chez les Chinois pour écrire, 249. *col.* 2.
Ping pou, ſa ſignification; quatriéme Cour ſouveraine; ſes Tribunaux ſubalternes; de quoi elle connoît, 25
PING VANG, Empereur; ſuites de ſa tranſlation de l'Empire en Occident, 350. *col.* 2.
Pins en abondance dans la Chine; quelle eſt leur réſine, 248. *col.* 2.
Places d'armes, leur nombre, 46. *col.* 2. Voyez *Fortereſſes.*
Placet, ſujet de celui préſenté à un Empereur de la Dynaſtie *Tang*, 529
Plaques de métal tracées de caracteres, conſervées aujourd'hui par les curieux de la Chine, 239
Pleurs & cris uſitez par les Chinois aux funerailles, 127
Po, ſes differentes ſignifications, 325
Poei, ſignification de ce caractere, 310. *n. b.*
Poëſie Chinoiſe, ſon utilité; ſon excellence, 285. *& col.* 2.
Poinçon de fer, voyez *Stile.*
Poiſſon de farine, pourquoi ainſi nommé; quantité qu'on en pêche quand le tems eſt doux, 139. *col.* 2.
Poiſſon frais, celui des nôtres auquel il reſſemble; ſon prix, 139. *col.* 2.
Poiſſon jaune ou *Hoang yu*, ſa groſſeur; ſon goût; tems de ſa pêche, 140
Poiſſons fort abondans dans les Rivieres, Lacs, Etangs, Canaux, & même dans les Foſſez pratiquez au milieu des campagnes, 139. Quel eſt celui qu'on pêche à la quatriéme & cinquiéme Lune; leurs differentes eſpeces, 139. *col.* 2. Quels ſont les gros qui viennent de la Mer ou du Fleuve jaune, 140
Poiſſons d'or ou *Poiſſons* d'argent; leur deſcription, 140. *col.* 2. *& ſuivantes.*
Police de la Chine ſoit dans les Villes ſoit dans les grands chemins, 50. *& ſuiv.*
Politique, de deux ſortes, 623. Ses principes & maximes, 624. Ses reſſorts differens, 625. *& ſuivantes.*
Ponts d'une ſeule arche; ceux qui n'ont ni arches ni voutes, 91. *col.* 2. Maniere dont les Chinois les conſtruiſent, 92
Populace peut parvenir aux premieres dignitez l'Empire, 85. Cas où elle ne peut épouſer une ſeconde femme pendant la vie de la légitime, 120. *col.* 2.
Porcelaine, ce qu'ont écrit quelques Auteurs ſur la maniere de la travailler; lieu où on la travaille, 177. Compoſition de ſa matiere; experiences qu'on en a faites, 178. *& ſuiv.* Comment on en forme toute ſorte de vaſes, & par combien de mains ils paſſent avant d'avoir leur perfection, 184. Comment ſe font les grandes pieces de Porcelaine; comment l'on y attache les pieces rapportées; & comment l'on y ſouffle les fleurs & les autres ornemens, 184. *col.* 2. Comment s'en font les moules; leur durée, 185. Peinture qu'on y applique, 185. *col.* 2. Le noir ne peut s'y peindre, 187. L'or & l'argent peuvent s'y ſouffler, 188. de pluſieurs ſortes, 119. *& ſuiv.* Précautions à prendre en la travaillant & en lui donnant les couleurs que l'on ſouhaitte, 193. *& ſuiv.* Degrez de chaleur qu'il faut lui donner, 198. Quantité de bois, que l'on conſomme à cette fabrique, 199. Difference de la moderne & de l'ancienne, 201. Sentiment des Chinois là-deſſus, 202. Ce que deviennent ſes débris & ceux des fourneaux, 203
Po ſe, ce que c'eſt, 411. *
Poſtes dirigées par un Mandarin; leur diſtance les unes des autres, 57. *col.* 2.
Poterie fort recherchée à la Chine, 202
Poudre à canon, ſon uſage à la Chine, 47
Pou koang, ſa ſignification, 557. *col.* 2. *
Pou ſa, Dieu de la Porcelaine; origine de ſon nom, 201
Pouſſiere, (la) incommode fort les Voyageurs; précautions que l'on prend pour s'en garantir, 58
Précautions priſes par les Loix pour empêcher les differens Tribunaux d'affoiblir l'autorité Imperiale, 25. *& ſuiv.*
Préceptes, voyez *Leçons.*

Précepteurs Chinois, ce qu'ils doivent enſeigner; pourquoi en grand nombre, 253. *col.* 2. Degré que doivent avoir ceux des maiſons de qualité, 253. *col.* 2. *&* *p.* 254. & ceux des maiſons ordinaires, 254
Précieux Miroir, voyez *Miroir d'or.*
Premare (le Pere de) ancien Miſſionnaire de la Chine; ſes extraits du Livre *Chu king*, 298. *& ſuivantes.* Odes du *Chi king* qu'il a traduites, 308. *& ſuivantes.*
Prépoſitions, combien les Chinois en ont, 236
Préſens que font les Vicerois & Mandarins aux Envoyez de la Cour qui paſſent dans leurs Provinces, 109. Cérémonies à obſerver quand on en reçoit, 110. Tems auſquels on les fait, 110. *col.* 2. En quoi conſiſtent & par qui portez ceux des nôces, 121
Prêtres Chrétiens, ceux qui vinrent à la Chine & qui y eurent des Egliſes ſous la Dynaſtie *Tang*, 497. *n.*
Prince ſouverain, quelles doivent être ſes qualitez, 615. Regle la plus eſſentielle qu'il doit ſuivre, 615. *col.* 2. Inſtructions qui lui ſont néceſſaires, 616. Ce qui lui aliene ordinairement le cœur de ſes Miniſtres & de ſes Sujets, 617
Princes (les) comparaiſon de ceux qui éclairez reçoivent les avis ſinceres de leurs fideles Sujets, 407. *col.* 2. anciennement avoient des Cenſeurs, & des perſonnes chargées de leur lire les pieces ſoit en proſe, ſoit en vers qui ſe faiſoient ſur le Gouvernement; permettoient indifferemment de s'entretenir des affaires de l'Etat, & de leur conduite, 408. Fautes ordinaires qu'ils commettent dans le Gouvernement, 457
Princes du Sang Imperial n'ont ni puiſſance ni crédit, 11. n'en peuvent même porter le nom ſans le conſentement de l'Empereur, 11. *&* *col.* 2. Ce qui les multiplie & les avilit; la plûpart vivent dans une extrême pauvreté, 59. Femmes qu'ils peuvent avoir outre leur légitime; leurs domeſtiques, 60. Leur occupation, 60. *col.* 2.
Princes & Grands d'un Royaume, en quoi toute leur ſcience doit conſiſter, 325. *col.* 2. Ce qui doit leur être plus cher que l'or & les pierreries, 362. *col.* 2.
Priſons, leur deſcription, 131
Priſonnieres, comment on peut leur parler, 132
Priſonniers, comment traittez; adouciſſement que l'argent leur procure, 131. *col.* 2. Soin qu'on a de ceux qui tombent malades, 132. Ceux d'un certain rang en danger de mourir demandent en grace d'en ſortir avant que d'expirer, 132. *col.* 2.
Prix, voyez *Récompenſes.*
Procedures, leur lenteur favorable aux accuſez, 131
Profeſſeur des Ecoles de campagne; choix qu'on en doit faire; moyen de pourvoir à ſa ſubſiſtance, 261. *col.* 2. Comment il doit ſe conduire dans ſes leçons, 261. *col.* & *ſuivantes.* La pratique d'un eſt louée, 256. *col.* 2.
Profeſſions, celles qui ſont diſtinguées parmi le peuple, 72. Chacune a ſes caracteres propres, 29
Pronoms, ceux des Chinois, 234
Prononciation Chinoiſe, ceux qui ne l'ont pas bonne ne ſe font entendre qu'à demi, 228. Pourquoi ſi difficile aux Européans, 230. Comment ſe prononcent l'*a* & l'*e* final, 230. *col.* 2. l'*i*, l'*o*, l'*u*, l'*n* final & autres, 231. *col.* 2. *&* *ſuiv.* particuliere à chaque Province, 232
Proportion & meſure des poids Chinois, 189
Provinces (les) ont la plûpart une grande riviere ou un large canal, 89. Quoiqu'abondantes en tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, elles ont toujours quelque choſe de particulier ou en plus grande quantité, 145. *col.* 2. Chacune autrefois étoit un Royaume diſtingué, 320. *col.* 2.
Pudeur (la) releve beaucoup les graces naturelles des femmes Chinoiſes, 81. *col.* 2.
Pythagore contemporain de Confucius, 319. Pourquoi ſa doctrine expoſée à la cenſure, 320

Q.

QUANG HENG POSE, ſa réponſe à la Déclaration de l'Empereur *Yuen ti*, 446. Son diſcours à ce Prince, 448. à *Tchin ſin*, fils & ſucceſſeur de cet Empereur, 449
QUANG VOU, Empereur; ſa Déclaration en forme de réponſe à ceux qui lui conſeilloient de faire la guerre aux Barbares du Nord-Oueſt, 465
Queſtion, celle ordinaire à la Chine; comment elle ſe donne, 137. l'extraordinaire, 137. *col.* 2.

R.

RADEAU, comment conſtruit, 159
Récompenſes ou *Prix* donnez aux Ecoliers; en quoi conſiſtent; quand on les donne, 267
Réglement fait en faveur de l'agriculture, 71
Réjoüiſſances, tems des grandes, 267. *&* *col.* 2. *
Remedes, ceux qui diminuent & amortiſſent le ſentiment de la douleur, 137. *col.* 2.
Remontrances; regles à obſerver dans celles qu'on

qu'on fait aux Souverains ; hiſtoires à ce ſujet, 632. Pourquoi haïes par les Princes ; comment il faut s'y prendre pour les faire ; traits d'hiſtoire à ce ſujet, 635. *n.*

Repas, Regles pour ceux des Chinois, 373. *& col.* 2.

Repoſoirs dans les grands chemins par qui établis, 52

Reſolution d'une jeune veuve pour ſe délivrer des importunes recherches des ſes Amans, 687. *& ſuiv.*

Reſpect filial, quel il doit être, 102. 363. *& ſuivantes.* Celui qui eſt dû aux Maîtres, 102

Revenus de l'Empereur, quels ils ſont ; à quoi ils ſe montent, 15. Moyens dont on ſe ſert pour payer ceux qui ſont en demeure, 15. *& col.* 2. *& p.* 16.

Riches (les) peuvent avoir pluſieurs femmes ; ce qu'ils font lorſqu'ils n'ont point d'enfans mâles, 120. *col.* 2.

Ris, culture qu'il faut lui donner ; 65. *col.* 2.

Rivieres, *Lacs* & *Etangs*, remplis de toute ſorte de poiſſons, 142. *col.* 2. Les naviguables en fort grand nombre, 157

Rhabillage de Papier, lieu de cette Manufacture ; ſon débit, 244. *col.* 2.

Roi & ſon *Miniſtre*, leurs devoirs, 368. *& col.* 2.

Rois à la Chine dépendoient de l'Empereur ; cependant chacun maître dans ſes Etats, 320. *col.* 2.

Rouge, compoſition de cette couleur ; maniere de l'appliquer ſur la Porcelaine, 187. *& ſuivantes.*

S.

SAGE, occupation d'un, 263. *& col.* 2. Quelle doit être ſon étude ? 278

Sageſſe, ce qui eſt néceſſaire pour profiter dans l'étude de cette vertu, 661. *& ſuiv.*

Salle des feſtins. comment parée ; cérémonies qu'obſerve celui qui donne le repas en y entrant, 111. *col.* 2.

Salut. En quoi conſiſte le ſalut ordinaire, 102

Sang ou *Ti ſang*, Mûrier ainſi appellé, 208

Sang tſeë king, Livre qu'on met entre les mains des petits Chinois, lorſqu'ils ſçavent leurs lettres ; contenu dans ce Livre, 252

Sauterelles, d'où elles proviennent, 67. *col.* 2.

Sçavans, leurs opinions ſur l'origine & le commencement de l'Empire de la Chine, 2

Sceau de l'Empereur, ſa deſcription, 13. *& col.* 2. Celui des Princes, des Vicerois, des Mandarins ou Magiſtrats inférieurs, 13. *col.* 2. porté devant aux jours de cérémonies, 14. *col.* 2.

Schaal (le Pere Adam) chargé du ſoin de faire fondre de l'Artillerie, 47. *col.* 2.

Science, en quoi elle conſiſte à la Chine, 265. *col.* 2. *& p.* 266.

Sciences des Chinois, à combien elles ſe reduiſent, 248. Celle que ces Peuples recherchent le plus, 284. *col.* 2. 285. Science la plus propre de l'homme, 284. *col.* 2.

Se, ſignification de ce caractere, 240

Secheresſe (la) à quoi attribuée par des donneurs d'avis, celle ſurvenuë la ſeconde année du regne de *Tchang ti.* 466

Sel, maniere dont on tire & perfectionne celui de terre griſe, 145

Se lien tchi, papier que l'on nomme ainſi, 244.

Se ma kuang, ſon diſcours à l'Empereur *Yng tſong*, 539. Son ſecond au même, 541. *& ſuiv.* Remontrance qu'il adreſſe à ce Prince, 545. *& ſuiv.*

Se ma yung, ſon attache pour les livres & l'étude, 271. *col.* 2. *& p.* 272

Semence de Poiſſons, comment on la tranſporte par tout le Royaume, 139

Sentinelles, comment punis ceux qu'on trouve endormis, 132. *col.* 2.

Sepulchres & *ſepulture*, ſont de differentes figures, 125. ſont hors des Villes, & le plus ſouvent ſur des hauteurs, 125. *col.* 2. Ceux des pauvres, des gens aiſez, des Grands & des Mandarins, 126. Celui de *Confucius*, où bâti, 324. Deſcription de celui de *Chi hoang*, 407. 455. *& col.* 2. Lieux de ceux de pluſieurs fameux Empereurs, 454. *col.* 2.

Se reformer & *ſe perfectionner*, ce que c'eſt, 263

Serpens d'une grandeur énorme ; fort venimeux ; moyens de s'en garantir, 154. *col.* 1.

Se tchuen, Province d'où l'on tire le Talc, 244. Litterature de ſes premieres Colonies, 293. *col.* 2.

Siamois, de quoi ils ſe ſervent pour écrire au lieu de plumes, 249

Siang, frere de l'Empereur *Yao*, ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 351

Siang, voyez *Toën.*

Siao hio, ſignification du titre de ce Livre, 324. *col.* 2. 365. Son auteur ; quel eſt ce Livre, 365. Sa matiere, 365. *col.* 2. Sa diviſion, 365. *col.* 2. *& p.* 366. Précis du contenu du Chapitre premier de la premiere Partie, 366. *& ſuiv.* du premier Paragraphe du ſecond Chapitre, 367. *& ſuiv.* du ſecond, 368. *& col.* 2. du troiſiéme, 368. *& col.* 2. du quatriéme, 373. *& col.* 2. *& p.* 369. *& ſuiv.* du cinquiéme, 370. *& col.* 2. du premier Paragraphe du Chapitre cinquiéme, 371. *& col.* 2. du ſecond, 371. *& ſuiv.* du troiſiéme, 373. *& col.* 2. du quatriéme, 373. *& col.* 2. du premier Paragraphe du Chapitre quatriéme, 373. *& ſuiv.* du ſecond, 374. *& ſuiv.* du premier Paragraphe

du Chapitre premier de la ſeconde Partie, 375. *& ſuivantes.* du ſecond, 377. *& ſuiv.* du troiſiéme, 378. *& ſuiv.* du Paragraphe premier du ſecond Chapitre, 379. *& ſuiv.* du deuxiéme, 380. *& ſuivantes.*

Siao hoang tchi, ſes remontrances à l'Empereur *Suen ti*, 452. Leur ſuccès, 453

Sien ſing, à qui l'on donne ce nom, 254.

Sieou tſai, nom de ceux qui ont fait le premier pas dans les grades; leurs habits; de quoi exempts, 256. Examen qu'ils doivent ſubir pour monter au ſecond degré, 257. Ce qu'ils font pour un gain ſordide, 275. *& col.* 2. 277.

Sie pao, ſoin de ce jeune homme; trait de ſon hiſtoire, 308. *col.* 2. *& p.* 381

Sie tchang, ſa repartie à l'âge de huit ans, 271. *& col.* 2.

Si fang yeou ching gin, explication de ces paroles répetées ſouvent par *Confucius*, 323. *col.* 2.

Si han, où ils tinrent leur Cour, 240. *n.*

Silence, ſes défauts, 654. *col.* 2. *& ſuiv.* Ses fruits, 655

Si ling, femme de l'Empereur *Hoang ti*, découverte qu'on lui attribue, 205. A quoi elle deſtinoit les plus belles pieces de ſoye qu'elle faiſoit, 205. *col.* 2.

Silique Chinoiſe, ſa forme, 247

Sing, ſignification de ce mot, 448. *n.* 596. *n.*

Siu, (Paul) Miniſtre d'Etat, protecteur de notre Religion; trait qu'il donne de ſon reſpect pour ſon maître, 364 *& col.* 2.

Siu, réponſe qu'il reçoit de *Mencius* ſon maître, 350

Siuen vang, Roi de *Tſi*, voyez *Mencius.*

Siu moei, marque qu'il donne de ſa reconnoiſſance & de ſon amitié pour *Yang yu*, 274. *col.* 2.

Société des Sçavans, voyez *Académie.*

Socrate; quand il parut, 319. *& col.* 2.

Soldats, nombre de ceux que l'Empereur entretient 17145. Comment on les enrôle, 44. *col.* 2. Comment vêtus, armez & entretenus; leur courage, 75. Leur utilité à préſent, 45. *col.* 2. Leur adreſſe à tirer les Poiſſons à l'arc, 142. *col.* 2.

Soleil, comment repréſenté par les Chinois, 252

Song. Motifs de ſa fille pour ne point quitter ſon mari attaqué d'une dangereuſe maladie, 685

Sou ché, ſon mémoire ſur le Gouvernement, 578

Sou ho, huile que l'on tire de cette plante; uſage qu'en font les Marchands de *Peking*, 245. *col.* 2. Ce que paroît cette huile, 247

Soumiſſion envers les parens, exemple d'une parfaite, 269

Sou ngan hang obtient de l'Imperatrice *Vou heou* le rappel du Prince héritier; ſa lettre à cette Princeſſe, 509. *& ſuiv.*

Sou quang, beau trait de ſon hiſtoire, rapporté dans le *Siao hio*, 382. *& col.* 2. *& p.* 383

Sou ſun fait le portait de *Ouang ngan ché*, & l'envoye ſecrettement à la Cour, 563. *& ſuiv.*

Sou tché, frere de *Sou ché*, mémoire qu'il préſente à la Cour, 588. *& ſuiv.* Ses diſcours, 590. *& ſuiv.* 641. 646. *& ſuiv.* 651. *& ſuiv.*

Sou tcheou, voyez *Nan king.*

Sou y king tchi pou, matiere de ce Livre, 240. *col.* 2.

Soye, ſes differentes eſpéces; comment l'on connoît la meilleure & la plus fine, 206. Comment ſe ramaſſe celle de la Province de *Chan tong*; ce qui la produit, 207. Son abondance dépend de la maniere d'élever les Vers à ſoye, 208. Quand on doit la tirer des coques, 223

Sſeë, ſignification de cette lettre, 301. *n.*

Sſeë chu, quels ſont ces Livres qu'on donne aux enfans Chinois capables de les lire, 252. Livres claſſiques du ſecond ordre, 319

Sſeë pao, nom des quatre choſes précieuſes; à quoi le donnent les Lettrez, 249. *col.* 2.

Sſeë tſëe king ven, pourquoi ce Livre eſt ainſi appellé, 252

Stile dont les Chinois ſe ſervent en écrivant, different de celui de la converſation, 226. Celui de leurs compoſitions, 227. *col.* 2. y mêlent beaucoup de Sentences & de paſſages, 228

Stile ou *Poinçon* de fer, anciennement en uſage à la Chine au lieu de plume ou de pinceau, 239

SUEN TI, Empereur; demande qu'on lui préſente des perſonnes qui ſe ſoient diſtinguées par leur pieté filiale; ſa déclaration ſur les corvées, 402. ſur la diſpenſe du fils de déferer ſon pere, & de la femme ſon mari, 403. Propoſition qu'on lui fait à l'égard des Criminels; pourquoi il la rejette, 452

Suen vang, Roi de *Tſin*, ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 355

SUEN VOU TI, ce que prognoſtiquoit le monſtre qu'on lui préſenta auſſi-tôt qu'il fût monté ſur le Trône, 477. *& ſuiv.* Sa déclaration ſur le ſel, 481

Sujets de gémir ſur la négligence que l'on apporte à l'étude, détaillez, 367. *col.* 2. *& p.* 268. *& col.* 2.

Su ma, Livre dont il eſt Auteur; éloge qu'il y fait de l'ouvrage de *Mencius*, 334

Sung keng, voyez *Mencius.*

Superſtitions que l'Idolâtrie a introduites à la Chine, 130. *col.* 2.

Supplices, leur horreur ne diminue pas le nombre des crimes, 400

Suye tirée des fourneaux des Verreries, ſon

uſage le plus propre; ce que l'on pourroit faire pour en ôter l'odeur déſagréable ſans y employer du Muſc, 248. *col.* 2.
Symboles, leur Inventeur difficile à découvrir, de même que leur valeur, 166. *col.* 2. Ce qu'il faut faire pour cela, 167

T.

TABLE, à la Chine chacun à la ſienne dans les feſtins, 111. *col.* 2.
Taël, voyez *Leang* (le)
Ta fou, ce que c'eſt, 395. * Quelle eſt cette dignité, 469
Ta hio, premier Livre de Confucius; ſignification de ce titre, 324. *col.* 2. Sa matiere; ſon Commentateur, 325
Ta hoe, eſpece de Muſique; par qui inventée; explication de ce mot, 296. *col.* 2.
Tai, Tours ou Châteaux remplis des Soldats & de Sentinelles, leur nombre, 46. *col.* 2.
Tai fou, quelle eſt cette charge, 411. *col.* 2.*
Tai hio, ſa ſignification, 411. *n.* 440. *n.*
Tai tſou, non commun aux conquerans premiers Auteurs d'une Dynaſtie, 59
Tai tſong, ſignification de ce titre, 412. *col.* 2. *n.*
TAI TSONG, ſecond Empereur de la Dynaſtie *Tang*; ſon memoire ſur la difference du bon & du mauvais Gouvernement, 483. *& ſuiv.* Ordonnance qu'il fait publier, 490. *& ſuiv.* Sa réponſe à la lettre de *Taleang*, 491. *& ſuiv.* Auteur du Livre intitulé; *La Regle des Souverains*; ſommaire des Chapitres de ce Livre, 493 y ajoûte une Préface qu'il adreſſe à ſon fils; jugement qu'on porta de cette Préface & de ce Livre, 494. *col.* 2. Ordre ſingulier qu'il donne, 495. Sa réponſe à la remontrance de *Hoci tching*, 505. donne le titre de *Vang* à quatre de ſes fils; diſcours qu'il leur adreſſe & rend public en forme de déclaration, 531. *& ſuiv.* marie ſa fille au fils de *Ouang kouei*, 641. *col.* 2.
Ta kiang ou *grand fleuve*, ſes differens noms, ſelon les Provinces qu'il traverſe; ſon cours; retenu par le reflux de la Mer; fort tranquille à la nouvelle & à la pleine Lune, 157. Sa largeur; ſa profondeur; fort poiſſonneux; ce qu'on en dit communément, 157. *col.* 2.
Talc, choix qu'il en faut faire pour argenter le papier; Province d'où on le tire; le meilleur; nom que lui donnent les Chinois, 244. Maniere de préparer ſa poudre, 244. *col.* 2. Emploi de cette poudre, 244
Talens, leur difference regloit autrefois celle des Emplois, 440. *col.* 2.
Tang teou, trait de la vertu de ſes filles rapporté dans le *Siao hio*, 383
Tan yu, Prince Tartare; demande à l'Empereur la permiſſion de lui venir rendre hommage en perſonne; l'obtient, 463
Tao ſin, explication de ce mot, 300. *n.*
Tao ſſée, quels étoient ces Sectaires; ce qu'on doit penſer de la pluye qu'ils faiſoient tomber à propos, 666
Tartares (les) comment ils ſe ſont emparez de l'Empire de la Chine, 3. 4. Voyez *Coûtume*.
Tartarie (la) ſon terroir; ce qu'elle fournit, 145. *col.* 2.
Ta tſe, Miniſtre de *Tao*, enrichi aux dépens du peuple, ſe démet aſſaſſiné avec ſes gens, 676
Ta tſing, quelle eſt cette Province, ſelon les Européans, 497. *n.*
Ta vang ye, frere de l'Empereur *Cang hi*; deſcription de ſes magnifiques funerailles, 128. *col.* 2. *& p.* 129
Taurina, colle forte, uſage qu'on en peut faire, 247
Tcha hoa, utilité de cet arbre; de differentes ſortes; ſa deſcription & celle de ſes fleurs, 149. *col.* 2.
Tchang ché, déclare à l'Empereur *Hiao tſong* ſon ſentiment ſur la guerre qu'il vouloit entreprendre, 607
Tchang hiao & *Tchang li*, freres; preuves qu'ils donnent que la vertu force les cœurs les plus feroces à l'admirer & à l'aimer, 270
Tchang ko lao, Ouvrage de ce Sçavant; ſon utilité, 262. *col.* 2.
Tchang li, voyez *Tchang hiao*.
Tchang tche chi, ſa réponſe à l'Empereur *Hiao ouen*, 45
Tchang tchi pé, grand Mandarin, ce qu'il dit ſur l'inconſtance de la fortune, 274
TCHANG TI, Empereur, ſes inſtances auprès de l'Imperatrice ſa mere; après avoir lû & relû ſa déclaration, 467. Réponſe qu'il en reçoit, 467. *col.* 2. *& p.* 468. Sa lettre au *Vang* de *Tong ping*; préſent qu'il lui fait, 469. Ordre qu'il donne en faveur de *Kiang ké*, 469. *& col.* 2.
Tchao, ſignification de ce nom, 415. *col.* 2.*
Tchao kong, où il rendoit juſtice aux Laboureurs dont il écoutoit les differends, 69
TCHAO TI, ſucceſſeur & fils de l'Empereur *Vou ti*, Ordonnance qu'il fait publier; écrit à *Tang ouang*, Roi de *Yen*, 401
TCHAO VANG, Empereur, ſe ſert utilement de *Tan hi*, pour affermir ſa maiſon ſur le trône; & reduire les Princes ſes voiſins à dépendre de lui, 390
Tchao vang, Roi de *Tſou*, exemple héroïque que la Reine ſa femme donne pour l'exacte obſervance des Rits; 686. *col.* 2.
Tche ou *Se ſang*, deſcription de ce Mûrier ſauvage, 208
Tché, ſignification de ce terme, 530. *n.*

Tché ing, ſon attache pour l'étude, 272
Tche kiang, ſoye que fournit cette Province, 206
TCHEOU, Empereur, tyran, 296. *col.* 2. Uſage que les Chinois font de ſon nom; vaincu, 297. Ce qui en eſt dit dans le cinquiéme Chapitre de la premiere Partie du *Meng tſeë*, 346. dans le premier Chapitre de la ſeconde Partie de cet Ouvrage, 348. *&* *col.* 2. dans le troiſiéme, 351. *col.* 2. dans le Paragraphe ſecond du quatriéme Chapitre du *Siao hio*, 374. *col.* 2.
Tcheou kong, frere de l'Empereur *Vou vang*, Ouvrage dont il eſt auteur, 291. *&* *col.* 2. *&* *p.* 292. 318. Voyez *Livre* claſſique, &c. ſes égards pour les Miniſtres & les Sages, 617. *col.* 2. qu'il attiroit toûjours à la Cour, 618. ce qui l'a rendu recommandable; invention qu'on lui attribue; préſent qu'il fait aux Ambaſſadeurs de *Tong king* & de la *Cochinchine*, 297. *col.* 2. Ce qui en eſt dit dans le ſixiéme Chapitre de la premiere Partie du *Meng tſeë*, 347. *&* *col.* 2.
Tcheou tſe, taffetas; comment les Chinois leur donne le luſtre, 207
Tchi, ſignification de cette Lettre; de quoi compoſée, 240
Tchi fou, qui on appelle ainſi, 255. Quelle eſt cette dignité; 665.*
Tchi heou, fameux rebelle ſous l'Empereur *Hoang ti*, 573. *n.*
Tchi hien, à qui on donne ce titre, 255
Tchin, nom d'un petit Royaume, 404.*
Tchin, homme de néant, qui ſe révolte contre l'Empereur *Chi hoang*, 408. *n.*
Tching, délivré de la mort aux dépens de la vie du fils de ſa Gouvernante, 689
TCHING TANG, chef de la ſeconde famille Imperiale, quand il eſt monté ſur le Trône; déclare la guerre au Tyran *Kié*; le défait; l'oblige à s'exiler; en quoi il s'eſt diſtingué; ce qu'il fit dans un tems de ſterilité génerale, 296. Muſique qu'il inſtitue; durée du regne de ſes deſcendans 296. *col.* 2. Harangue qui lui eſt faite, 302. *&* *ſuivantes.* Ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 305. *&* *col.* 2. 352. 362.
Tching te ſieou, fameux Lettré de la Dynaſtie de *Song*; ce qu'il dit ſur les déclarations de *Ven ti*, 395. Ses réfléxions ſur les remontrances faites à cet Empereur, 410. *n.* Son jugement ſur les diſcours de *Tchong chu* à l'Empereur *Vou ti*, 442. *col.* 2. Sa remontrance à *Hing tſong*, Empereur, 510. *&* *ſuiv.* Extrait de ſon diſcours à l'Empereur *Li tſong*, 611
TCHING TI, Empereur; ſon Ordonnance pour retrancher les dépenſes inutiles & contre le luxe des habits & des meubles, 404
TCHING VANG, Empereur, de la Dynaſtie *Tcheou*; ſes Gouverneurs, 421
Tching y, anciens Commentaires; ce qu'ils diſent ſur un endroit du Livre *Chu king*, 300. *n.* 301. *n.* ſur le *Tien*, 302. *n.*
Tchin hao, ſon mémoire à l'Empereur *Chin tſong*, 561. *&* *ſuiv.*
Tchin huen, Lettré célébre, accuſé d'avoir alteré le texte de l'*Y king*, 292. *col.* 2.
Tchin kié dépeint ſur une carte l'extrême miſere des Peuples des Provinces qu'il avoit viſitées, & la fait paſſer à l'Empereur avec un diſcours qu'il y joint, 568. *&* *ſuiv.*
Tchin kieou obtient l'Emploi de *Kiu mi*, & fait tant par ſes intrigues que toutes les affaires de l'Empire paſſent par ſes mains; accuſé par les Cenſeurs, 547. Son diſcours contre la ſecte *Foë*, 550. *&* *ſuiv.*
TCHIN TI, Empereur; ſur quoi il conſulte *Ouang kia*, 460
Tcho kia yu, poiſſon délicat; pourquoi ainſi nommé, 139. *col.* 2.
Tchong, ſignification de ce nom, 327. Quelle eſt cette vertu, 487.*
Tchong eul, fils de *Hien kong*, Roi de *Tſin*, ce qui l'oblige de ſortir du Royaume; rentre en poſſeſſion de ſes Etats après la mort de ſon pere, 679
Tchong tſe, ſeconde épouſe de *Lin kong*, Roi de *Tſi*, s'oppoſe à ce Prince, qui vouloit élever ſon fils *Yu* ſur le Trône au préjudice de ſon autre fils *Huang*, 682. *col.* 2. Raiſons de cette oppoſition, 683
Tchong yong, ſecond Livre de *Confucius*; ſignification de ce titre, 324. *col.* 2. Par qui rendu public; ſa matiere; partagé en trente-trois articles; extrait de ces articles, 327. *&* *ſuivantes.*
Tchou admirateur de *Confucius*, 322. *col.* 2.
Tchouen, vaiſſeaux Chinois, nommez par les Portugais *Somme*; en quoi différens des nôtres, 159. De quoi ſont faites leurs voiles; nullement bons voiliers; ne ſont point calfatez avec du gaudron comme en Europe, 160. De quoi ſont les ancres; leur deſcription par les Miſſionnaires, 160. *col.* 2. *&* *ſuiv.*
Tchu, ſes diverſes ſignifications, 225
Tchu ou *Ko tchu*, uſage de cet arbre, 240. *col.* 2.
Tchu fong tching, un des deſcendans de *Tchu hi*, comment il s'explique ſur cet endroit de la ſixiéme Ode du *Chi king*: Le peuple accablé de tant de maux regarde le Ciel, &c. 314. *&* *col.* 2. *n.* b. Ce qu'il dit ſur *Pao ſſeë*, 315. *&* *col.* 2. *n.*
Tchu heou, à qui l'on donne ce nom, 410.*
Tchu hi, ſujet & extrait du Traité de ce célébre Docteur Chinois; Dynaſtie ſous laquelle il floriſſoit, 266. *&* *ſuivantes.* Grand ennemi des Sectes idolâtres, 267.* Comment il

il s'explique ſur cet endroit de la quatriéme Ode de *Chi king* : Perſonne ne me voit, 312. *& col. 2. n.* ſur cet autre de la cinquiéme : Il n'a plus ce qu'il poſſedoit avant ſa chûte, &c. 313. *& col. 2. n.* b. Tems auquel il a vêcu ; ſa famille ; extrait de ſon Livre, 365. *& ſuivantes.* Voyez *Siao hio* ; nommé à un emploi important dans la Province de *Tché kiang* ; avant ſon départ il laiſſe quelques mémoires à l'Empereur, 604. eſt appellé à la Cour ; y eſt honoré de l'emploi d'expliquer à l'Empereur les Livres appellez *King* ; fait ſon remerciement par écrit, & s'excuſe ſur ſon incapacité, 605. écrit au Miniſtre *Leang ke kia*, 606. *& ſuiv.*

Tchu hia tſao ko, uſage de ces gouſſes, 246. *col. 2.*

Tchu ko kung, tems auquel il floriſſoit ; ce qui en eſt rapporté dans le *Siao hio*, 379. *& col. 2.*

Tchu kou, quel eſt cet arbre ; ſon uſage ; ſon fruit ; lieux où il croît, 243. Maniere dont on doit l'élever, 243. *& col. 2.*

Tchung yn, Degrez où il eſt parvenu ; beau trait de ſon hiſtoire rapporté dans le *Siao hio*, 384. *col. 2.*

Tchun tſiou, quatriéme Livre canonique du premier ordre, 317. 413. *col. 2.* * 438. *n.* 441. * Quand mis au rang des *King*, 317. Diſpute touchant la matiere de ce Livre, 317. *& col. 2.* eſtimé des Chinois ; contenu de ce Livre, 318. Pourquoi intitulé, *Le Printems & l'Automne*, 318. *& col. 2.*

Tchu yu ki, ſuccès de ſa harangue au Roi *Tchuang vang*, 634. *& ſuiv.*

Tço yé, ce que l'on appelle ainſi, 362. *col. 2.*

Temple de la reconnoiſſance ; ſa deſcription, 93

Temples, uſage qu'en font les Bonzés, 93. Ceux élevez dans les Montagnes à des Divinitez fabuleuſes.

Termes, ceux utiles à inſtruire les Peuples des Myſteres de la Foi, recueillis par les Miſſionnaires, 227

Terre griſe répanduë en divers cantons, ce qu'elle fournit, 144. *col. 2.*

Terres, fertilité de celles de la Chine, 64. *& ſuiv.* 143.

TETSONG, Empereur ; ſa déclaration pour le ſoulagement des peuples, 510. Défait l'armée des rebelles ; reçoit favorablement les avis de ſes Miniſtres, 517. fait publier la déclaration que *Lou tché* avoit dreſſée, 512. *& ſuiv.* accorde une amniſtie aux rebelles, 514. ordonne d'enterrer honorablement les Soldats morts trouvez dans les campagnes, 515. diminue les impôts ; demande qu'on lui produiſe les gens de mérite, 515. *col. 2.* Joye que cette Ordonnance cauſa, 516. *col. 2.* s'attribue la cauſe des troubles qui agitoient l'Empire durant les premieres années de ſon regne, 517

Thales, un des ſept Sages de la Grece ; tems de ſa mort, 319. Pourquoi ſa doctrine fut expoſée à la cenſure, 320

Thé, boiſſon ordinaire des Chinois, 118. *col. 2.*

Ti, ſignification de ce mot, 298. *n.*

Tiao, cérémonie ſolemnelle qu'on rend aux défunts, 126. *col. 2.* 409. * Sa durée, 126. *col. 2.*

Tien gin kié, ſa remontrance à l'Imperatrice *Vou leou*, 507

Tien nan ſong, ſon diſcours à l'Empereur *Chin tſong*, 592

Tien tſe, explication de ce titre, 443. *n.*

Tien tſée men ſeng, ſignification de ces termes, 157. *col. 2.*

Tien tſi tſe, Miniſtre dans le Royaume de *Tſi*, inſtruit & corrigé par ſa mere, 673. Fruit qu'il tire de ſes inſtructions, 674

Ti mou, ce que l'on appelle ainſi, 253

Ti ou lun, Mandarin, ſa réponſe à cette queſtion ; ſi depuis qu'il travailloit à acquerir la vertu, il étoit parvenu à ſe dépoüiller de toute attache & de toute affection particuliere, 383. *& col. 2. & p.* 384.

Tirer de l'arc, maniere des Chinois dans cet exercice, 330. *& col. 2. n.*

Ti ſang, voyez *Sang.*

Toën & Siang, ce que l'on appelle ainſi, 292

Tong fang ſo, Miniſtre de l'Empereur *Vou ti*, portrait qu'il fait de ce Prince, qu'il ſollicite à reformer le luxe, & auquel il en découvre les moyens, 443

Tong han, où ils tranſporterent leur Cour, 240. *n.*

Tong hien, favori de l'Empereur *Ngai ti*, 462. fait périr *Ouang kia*, 463

Tong ngan yu, demande à *Kien lao* quelques leçons importantes ſur le Gouvernement ; réponſe qu'il en reçoit, 639

Tong ſeng, à qui l'on donne ce nom, 255. *col. 2.* Devant quels Mandarins ceux de guerre ſubiſſent l'examen ; ſur quoi ceux-ci ſont examinez, 256

Tong tchong chu, extrait de ſes réponſes à l'Empereur *Vou ti*, 440. *& ſuiv.*

Tonnerre, comment repréſenté par les Chinois, 252

Tons, ceux attachez à la même monoſyllabe diſtinguez naturellement par les Chinois ; prononcez ſi finement qu'on ne peut s'en appercevoir, 225. *col. 2.*

Tortuë (la) de favorable augure chez les Chinois, 557. *col. 2.*

Tortuës de Porcelaine, voyez *Canards.*

Tou, ſignification de ce caractere, 245. *col. 2.*

Touan che, pierres les meilleures & les plus propres pour préparer l'encre, 249.

Touan tſe, eſpece de ſatin, 207

Toui, ce que c'eſt, 262. *col. 2.*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 736 sur 741

Tour de *Nan king*, ſa deſcription, 94. *& ſuiv.*
Tours, pourquoi bâties d'eſpace en eſpace ſur les grands chemins, 53. Leur uſage, 54
Toutenaque, quel eſt ce métal, 171
Tribunaux de la Chine de pluſieurs ſortes, 23. *& ſuiv.* Celui des Princes établi à *Peking*, pour traitter leurs affaires, 26. *col.* 2.
Tribut dû à l'Empereur; comment s'en fait la levée; en quoi il conſiſte; difficile à déterminer au juſte à quoi il ſe monte, 14. *col.* 2.
Tſai, ſignification de ce mot, 263. *col.* 2. 301. *n.*
Tſai chin, Diſciple de *Tchu hi*, eſt chargé de faire un Commentaire ſur le *Chu king*; ce qu'il exécute; préface qu'il met qu'on a inſerée auſſi dans le recueil Imperial, 608. *& ſuiv.*
Tſai heou tchi, nom d'une eſpece de papier; 240
Tſai lun, Mandarin du Palais, forme du papier qu'il invente; compoſition de ce papier, 240. *col.* 2.
Tſai ngo & Tſou kong, Diſciples les plus célebres de la ſeconde claſſe de ceux de *Confucius*, 322
Tſai tſing & Tſin king, Grands de l'Empire; ſujet de leur Ambaſſade en Occident; comment ils s'en acquittent, 323. *col.* 2.
Tſai yang, Miniſtre fidele manque de périr ſur de faux rapports contre lui, 629. *col.* 2.
Tſao, ce qu'eſt maintenant ce Royaume, 356.*
Tſao ko, ſignification de ces deux termes, ce que c'eſt, 247
Tſeë, ſignification de ce mot, 334
Tſeë chan, premier Miniſtre du Royaume de *Chin*, ce qui en eſt dit dans le ſecond Chapitre de la ſeconde Partie du *Meng tſeë*, 349. *& col.* 2.
Tſeë lou, Diſciple de *Confucius*, ce qui en eſt dit dans le troiſiéme Chapitre de la premiere Partie du *Meng tſëe*, 340. *col.* 2.
Tſe fa, Général de l'Armée du Roi de *Tſou*, reçoit des inſtructions de ſa mere, 672
Tſeng, Diſciple de *Confucius*, inſtructions qu'il en reçoit ſur le reſpect filial, 363. *& ſuivantes.* Réponſes aux queſtions qu'il fait à ſon maître, 364. *& col.* 2. *& p.* 365
Tſeng nan fong, comparaiſon qu'on fait de ce Philoſophe, 285. *col.* 2.
Tſeng ſeë, Commentateur du Livre *Ta hio* de *Confucius* ſon maître, 325. Comment il donne plus d'étenduë à la doctrine de ſon Livre, 325. *col.* 2. *& p.* 326.
Tſe pi, pourquoi il meurt dans les ſupplices, 683
Tſe ſſeë publie le Livre de *Tchong yong*, de *Confucius* ſon grand-pere, 327
Tſe tang, ce que c'eſt, 273
Tſe vou, ce qui lui mérita d'être l'épouſe de *Tching vang*, 689. *col.* 2.
Tſi (le Roi de) ſa jalouſie contre le Roi *Lou*; ſtratagême qui lui réuſſit, 321. *& col.* 2
Tſiang, lieu ainſi nommé; à quoi deſtiné, 259
Tſiang kiun, quelle eſt cette dignité, 428.*
Tſiao chin, Docteur Chinois, accuſé d'avoir alteré l'*Y king*, 292. *col.* 2.
Tſien (le) ou le *Mas*, ce que c'eſt, 189
Tſie yn, pourquoi il refuſe les préſens & les dignitez que lui fait le Roi de *Tſou*, 677. ſonde le ſentiment de ſa femme ſur ce refus, 677. *col.* 2. *& ſuiv.*
Tſi kiang, fille du Roi *Tſi*, épouſe de *Tchong eul* fils du Roi de *Tſin*, ſollicite envain ſon époux de rentrer dans ſes Etats; moyens dont elle uſe pour venir à bout de ſon deſſein, 675
Tſin, ſes differentes ſignifications, 441*
Tſin & Han, ſur quoi on écrivoit ſous ces Dynaſties, 240
Tſin, ce qu'eſt maintenant ce Royaume, 357.* 358. *col.* 2.
Tſin (le Roi de) ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 353. *col.* 2.
TSIN CHI HOANG, premier des Souverains qui veut ſeul être reſpecté; affecte d'humilier les Miniſtres le plus en vénération juſqu'alors, 616 *col.* 2. s'aliéne le cœur de ſes Miniſtres, 617. En quoi il s'eſt rendu célebre; Livres qu'il ordonne de brûler; fait mourir pluſieurs Docteurs, 286. *col.* 2. S'il fut ennemi des Sciences, 286. *col.* 2. *& p.* 287. Ce qui le porta à publier cette Ordonnance, 287. réünit ſous une même Monarchie les divers Royaumes qui partageoient la Chine, 317. *col.* 2.
Tſing king, voyez *Tſai tſing.*
Tſin ſeë, Docteurs de la Chine, ſoit de lettres, ſoit de guerre auſquels on donne ce nom, 257. *col.* 2. peuvent parvenir aux plus importans emplois de l'Empire; honneurs qu'ils reçoivent, 257. *col. & p.* 258
Tſin tſin, ſignification de ce mot de compliment, 102
Tſin yu pou ouvre un College à *Pan yang*; ſon diſcours à la premiere ouverture des claſſes, 474. *& ſuiv.*
Tſiu, uſage de cette couleur; ſa préparation, 109
Tſong hoei, Colao de l'Empereur *Tching tang*, 296. *col.* 2. Son diſcours à cet Empereur, 302. *& ſuivantes.*
Tſong tou, à qui l'on donne ce nom, 30. Voyez *Vicerois.*
Tſou, ce qu'eſt maintenant ce Royaume, 357.*
Tſou, généroſité de cette jeune fille, 68....
Tſouang kouang tſi, eſpece de vernis, 248. *col.* 2.
Tſou hia, voyez *Tſou yëu.*

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 737 sur 741

Tsoui quang, conſulté par l'Empereur *Suen vou ti*, ſur un monſtre qui lui avoit été préſenté; interpretation qu'il en donne qui ſe trouve véritable, 477. *& ſuiv.*
Tsong kong, voyez *Tsai ngo.*
Tse tseë marche ſur les traces de *Confucius* ſon grand-pere, 320. *col.* 2.
Tsou yeu & Tsou hia, Diſciples les plus célebres de la quatriéme claſſe de ceux de *Confucius*, 322
Tsu, ſignification de ce terme, 374
Tsu kung, Diſciple de *Confucius*, perſonne que doit haïr, ſelon lui, tout homme ſage, 333. *col.* 2.
Tsun king, Docteur, ſurnom qu'on lui donna; ſon attache à l'étude, 272
Tsu uen, ſon éloge, 330. *col.* 2.
Tsu ya, pourquoi ainſi nommé, 247
Typhons, ce que c'eſt, 155

V.

VACANCES des études des enfans Chinois, 252. *col.* 2. 267. *& col.* 2. Durée des grandes; ce qui les précede, 267. *& col.* 2.
Vang, ſignification de ce terme, 338
Vang mié, Lettré, voyez *Yang chin.*
Vang ngan che, Sçavant Chinois, veut dégrader le *Tchun tsiou*, 317. *col.* 2. *& p.* 318.
Van ho, ſalutation Chinoiſe; ſa ſignification, 101
Veille de la nuit; quand commence la premiere, 50
Vengeance, celle que les Chinois tirent de leurs ennemis, 76
Ven kong, Roi de *Chin*; ſa pieté envers ſon pere, 124. *col.* 2.
Ven kung, ce qui eſt dit de ce Prince dans le *Meng tseë*, 357. *col.* 2. *& p.* 358. *& col.* 2. Voyez *Mencius.*
Ven tchang, quelle eſt cette compoſition; ſa matiere, 253
VEN TI, Empereur, cultive lui-même les terres de ſon Palais 69. a donné occaſion à la fête qui ſe célebre au Printems, 69. *col.* 2. Déclaration qu'il fait publier ſur une éclypſe de Soleil, 391. le premier qui ait demandé qu'on l'avertît de ſes défauts; Loi qu'il abroge; ordonne de déliberer ſur l'abrogation d'une autre, 392. Ce qu'il dit ſur cette derniere, qui enveloppoit les parens des criminels dans leurs crimes; pourquoi il diminue la moitié des impoſitions ſur les grains; ordonne de déliberer ſur le changement des mutilations en d'autres peines, 393. qu'on lui cherche & qu'on lui préſente les perſonnes de mérite & d'une droiture à l'épreuve pour l'aider à bien gouverner, 395. Ordonnance qu'il fait publier, 396. écrit au Roi de *Hoai nan*, 428. Son portrait, 443. refuſe de faire la cérémonie nommée *Tong*; ordre qu'il fait publier à cette occaſion, 481. écrit à *Tang* Roi de la Corée, 481. 482.
Ven vang, Auteur des textes de l'*Y king*, 292. Voyez *Livre* claſſique, &c. le premier qui renverſe les Tables ſinéaires, & pourquoi, 293. *col.* 2. Son fils, 309. *n.* Signification de ce nom, 309. *col.* 2. *n.* Ce qui en eſt dit dans le *Meng tseë*, 337. *& col.* 2. 338. *col.* 2. *& p.* 339. 348. *& col.* 2. 360. 363. *col.* 2. dans le *Siao hio*, 375. *col.* 2.
VEN VANG, ce qui le rendit fameux; juſqu'où il portoit ſes ſoins pour le Gouvernement, 399. recevoit volontiers les avis de tout le monde & profitoit de ceux qui lui paroiſſoient bons,
Verbes Chinois, combien de tems ils ont; comment on les connoît, 235. Comment ſe forment l'Optatif & le Préterit, 235. *col.* 2.
Verbieſt, (le Pere Ferdinand) Pieces d'Artillerie qu'il fait fondre par ordre de l'Empereur; ce qui lui attire de la jalouſie, 48. Préſens qu'il en reçoit, 48. *col.* 2. compoſe un Traité ſur la fonte & l'uſage des Canons, qu'il préſente à l'Empereur; titre d'honneur dont il eſt honoré, 49. fixe un jour pour faire la benediction ſolemnelle de ces Canons; ſa réponſe aux libelles de ceux qui blâmoient ſa conduite à cette occaſion; eſt approuvé du Pape, 49. *col.* 2. Teneur des Patentes qui l'établiſſent Préſident du Tribunal du premier ordre, 62
Verd, compoſition de cette couleur, 189. 191.
Verger, dans l'enceinte du Palais; ſa deſtination, 205
Vernis, pourquoi les Ouvrages de Vernis de *Canton* ne ſont pas auſſi beaux que ceux qu'on fait au Japon, au *Tong king*, & à *Nan king*, 173. Quand & comment on le tire des arbres; maniere de le préparer, 174. Précaution qu'il faut prendre pour le recueillir, 175. Differentes manieres de l'appliquer, 17..
Verres & Criſtaux autant eſtimez à la Chine que les Porcelaines en Europe, 203. Différences des unes & des autres, 203. *col.* 2.
Vers à ſoye, à qui attribuer la connoiſſance & la maniere de les élever, 205. 208. Il faut leur donner un logement convenable, 213. Comment il faut les traitter & les choiſir, quand ils ſont éclos, 214. *& ſuiv.* Maniere de les traitter dans leurs repas, dans leurs mues, dans leur vieilleſſe, dans leurs maladies, 218. *& ſuivantes.* Tems auquel on peut les faire éclorre, 222. *& ſuiv.*
Vertus, combien les Chinois en comptent, & quelles elles ſont, 440. *col.* 2.
Vêtement. Regles pour celui des enfans, 372. *col.* 2.

Veuves, celles qui ont des enfans abſolument maîtreſſes d'elles-mêmes, 222. Celles de condition mediocre demeurent ſous la puiſſance de leurs parens, 222. *col.* 2. Hiſtoire d'une du Royaume de *Lou*, 672. Récompenſe de la fidelité & pieté filiale d'une veuve d'un Officier de l'Empereur.
Viandes dont les peuples de la Chine s'accomdent fort, 138. *col.* 2.
Vicerois ou *Tſong tou*, magnificence de leur marche quand ils paroiſſent en public pendant le jour, 30. pendant la nuit, 31. Leurs devoirs; leurs moyens de ſe conſerver, 31. *col.* 2. Tems auſquels ils doivent affecter de marquer leur ſenſibilité pour le peuple, 31. 321
Vieillards de tout tems reſpectez par les Empereurs, 408. * ſervis même de leurs propres mains, 408. *col.* 2.
Vigilance, celle qu'on doit avoir ſur ſoi-même, 371. *& ſuivantes.* Maximes des Auteurs modernes ſur cette vigilance, 378. *& ſuiv.* Exemples de cette vigilance, 383. *& col.* 2. *& p.* 384
Villes bâties pour la plûpart ſur des Rivieres navigables; les capitales ſont très-grandes; ſe reſſemblent fort, 8. ont de grandes tours aux endroits les plus frequentez, 8. *col.* 2. Celles de guerre ne ſont pas mieux fortifiées que les communes; leur ſituation, 46. Chacune eſt diviſée en quartiers, qui ont chacun leur chef; a une garde à ſes portes, 50. & une groſſe cloche ou un tambour d'une grandeur extraordinaire pour marquer les veilles de la nuit, 50. *col.* 2. Celles qui élevent un grand nombre de Concubines dont elles font commerce, 122. Chacune fait imprimer l'Hiſtoire de ſon diſtrict, 177. *col.* 2.
Vin, il n'en faut point boire, quand on va rendre viſite à quelque perſonne de conſidération, 104. *col.* 2. de différentes ſortes; diverſes façons de le faire, 118. *col.* 2. *& ſuiv.*
Vin ou *Bierre* Chinoiſe, de quoi fait, 307. *n.*
Vin d'agneau, voyez *Cao yang tçieou.*
Violet, compoſition de cette couleur, 190. *& ſuiv.*
Viſites, celles qui doivent ſe faire le matin ou l'après-midi, 104. *col.* 2. Jours qui leur ſont deſtinez; doivent être accompagnées de quelques préſens, 106. Ce qu'il faut pratiquer dans celles qu'on rend ou qu'on reçoit, 107
Viſiteur des Provinces reçoit un ſceau de l'Empereur; ce qui arriva à l'un d'eux qui avoit perdu le ſien, 13. *col.* 2. *& p.* 14
Voiſins obligez en certains cas de ſe prêter la main les uns aux autres, 50
Voleurs de grands chemins fort rares à la Chine; n'ôtent preſque jamais la vie, 54. Leur ſecret pour endormir ceux qu'ils foüillent, 78
Volume, ce qui le formoit anciennement à la Chine, 240
Voſſius, ſon jugement ſur la Langue Chinoiſe, 229
Vou heou, Imperatrice, fatigue les peuples pour conſerver & pouſſer plus loin certaines conquêtes, 507. conſerve le gouvernement quoique le Prince héritier ſoit en état de gouverner, 508. le remet entre les mains de ſon fils; ſa mort, 510
VOU TI, Empereur, demande qu'on lui donne des lumieres pour bien gouverner; qu'on lui parle avec liberté, 398. Sa déclaration à ce ſujet, 400. demande à *Tong fang ſo* les moyens les plus propres à reformer le luxe, 443. recommande de nouveau qu'on lui donne des avis avec liberté, 470. fait élargir ceux qui lui avoient donné des avis outrez, 471
VOU VANG, tems auquel floriſſoit cet Empereur; moralité qu'il tiroit de la pierre *Mé*, 245. *col.* 2. Chef de la troiſiéme Race des Empereurs; étoit Roi d'une partie de la Province de *Chen ſi*; défait l'Empereur *Tcheou*; ſon premier ſoin auſſi-tôt qu'il fut proclamé Empereur; où s'étendit ſa liberalité; à quoi très-attentif, 297. *col.* 2. Sage conſeil qu'il donne au Roi ſon frere, 326. *col.* 2.
Voyageurs obligez de porter leurs lits ou de coucher ſur une natte, 52. *col.* 2. ſe ſervent de chaiſes quand les chemins ne leur permettent pas de ſe ſervir de chevaux, 54. Précautions qu'ils prennent pour marcher en ſûreté la nuit, 55. Commoditez qu'ils trouvent pour tranſporter leurs ballots, 55. *& col.* 2. ſouffrent beaucoup de la pouſſiere, 57
Urnes (grandes) de Porcelaine de pieces rapportées parfaitement bien réünies, 200. On en a vû autrefois d'un grand prix, 202. *col.* 2.

Y.

YANG CHIN, Mandarin; ſa belle réponſe au Lettré *Yang mié*, Gouverneur de la Ville de *Chang* qui lui témoignoit ſa reconnoiſſance de ſon élevation, 384. *& col.* 2.
Yang chu, principe de la ſecte qu'il forme, 346. *col.* 2.
Yang quang ſien, accuſation qu'il forme contre les Miſſionnaires, 78
Yang ſieou (le fameux) comment répreſenté dans le livre des hiſtoires qu'on donne à lire aux enfans, 271. *col.* 2.
Yang tſe kiang, voyez *Ta kiang.*
Yang yu perd ſa charge, 274. *& col.* 2.

Description géographique, historique, chronologique, politique et physique de ... - page 739 sur 741

YAO, Empereur, ſucceſſeur qu'il ſe donne, 68. 295. Ce qu'il dit à *Chun* lui remettant l'Empire, 278. *col.* 2. Comment regardé par les Chinois; ce qui l'a rendu célebre; à qui il donna ſa fille en mariage, 295. Ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 343. 344. *col.* 2. 346. 351. *&* *col.* 2. 353. *col.* 2. 356. *col.* 2. 363.

Yé, Miniſtre de l'Empereur *Yu*, qui le nomme ſon ſucceſſeur, 295. *col.* 2.

Yen, ſignification de ce mot, 307. *n.*

Yen, inſtruction qu'il donnoit à ſes enfans, 378. *&* *col.* 2.

Yen hoei, éleve de *Confucius*, 271. *col.* 2. Son éloge, 330. *col.* 2.

Yen liu, perd ſon fils en allant au Royaume de *Tſi*; funerailles qu'il lui fait faire, 454. Ce qu'il dit en pleurant, 455

Yen yuen, ſon éloge, 331. *col.* 2.

Yen yuen, voyez *Meng tſeë kien.*

Yeou vang, ſignification de ce nom, 315. *n.*

Y hio, ſignification de ce mot, 263. *col.* 2.

Yin, Colao de l'Empereur *Tching tang*, 296. *col.* 2.

Y king, quel eſt ce Livre, 263. * 288. Ce qu'il dit ſur l'étude d'un Sage, 278. Pourquoi il ne fut point brûlé comme les autres Livres, 287. Ce que c'eſt que cet Ouvrage, 288. *&* *col.* 2. Pourquoi appellé *Livre des ſorts*, 292. *col.* 2. Ce qu'il faut faire pour l'étudier, 293. Ce qui lui donne une grande autorité, 294. *&* *col.* 2. Ce qui lui attire une grande veneration; ce qu'il contient, ſuivant quelques-uns; eſt le principe & la ſource de toutes les Sciences, 294. *col.* 2. *&* *p.* 295

Y li, ce qui eſt dit dans ce Livre ſur la cérémonie qui ſe pratique, lorſqu'on donne le premier bonnet aux jeunes Chinois, 372. *&* *col.* 2.

Ynei, ſignification de ce mot, 690. *col.* 2. *n.*

YNG TSONG, monte ſur le trône après la mort de *Gin tſong* qui l'avoit adopté; ſemble oublier ſon bienfaiteur; réproches qu'il reçoit de ſes Miniſtres, 536. *&* *ſuiv.* 538.

Yn yu chan, Montagne d'agathe; fables débitées à ſon égard, 13. *col.* 2.

Yong, ſignification de ce mot, 317

YU tiré de la campagne pour monter ſur le trône; fait écouler dans la mer les eaux qui inondoient les campagnes, 68. 295. *col.* 2. 301. *&* *col.* 2. & s'en ſert enſuite pour les fertiliſer, 68. *&* *ſuiv.* Voyez YAO. Miniſtre de l'Empereur *Chin* auquel il ſuccede, 295. Réglemens qu'il fait; ce que ſont chez les Chinois ſes exemples & ſes enſeignemens; ſucceſſeur qu'il veut ſe donner; oppoſition qu'il y trouve, 295. *col.* 2. Son dialogue avec *Pe y* & l'Empereur *Chun*, tiré du *Chu king*, 298. *&* *ſuivantes.* & avec *Cao yao*, 299. *&* *col.* 2. Son éloge, 299. *&* *col.* 2. 331. *col.* 2. apprend avec *Pe y* aux hommes à manger de la chair; & avec *Heou tſi* l'uſage des grains & l'agriculture, 301. *col.* 2. Ce qui en eſt dit dans le *Meng tſeë*, 340. *col.* 2. 347. 350. 363. Voyez *Mencius.*

Yu ché, pierre dont on fait le ſceau de l'Empereur; d'où elle ſe tire, 13. *col.* 2.

Yuen tching, un des Cenſeurs par office préſente à l'Empereur un diſcours, 527

YUEN TI, Empereur, écrit au Roi de *Tong ping*, puis à la mere de ce Prince, 403. Occaſion de la déclaration qu'il fit publier, 446

Yu leang, Miniſtre de l'Empereur *Ming ti*, & frere de l'Imperatrice, remercie ce Prince de ſes bienfaits, & lui expoſe ſes raiſons pour n'accepter aucune dignité, 476

Yu leng tſe tchong, refuſe conſtamment la charge de premier Miniſtre & les préſens que lui offre le Roi de *Tſou*, 679

Yu mé, quelle eſt cette eſpece d'encre, 246

Yun leang, voyez *Canal Royal.*

Yun mou che, ſignification de ce nom, 244

Yun tchu, ſa remontrance à l'Empereur, 532

Yu ſſeë, quel eſt cet Office, 593. *

Yu tſing, ſon diſcours contre les Augures & les Hiſtoriens qui les ramaſſent & les font valoir, 566. *&* *ſuiv.*

Yyn, ſon éloge, 351. *col.* 2. Ce qui en eſt rapporté dans le *Meng tſeë*, 360. *col.* 2. *&* *p.* 361. 363.

Y yun, ſon inſtruction au jeune *Tai kia*, 304. *&* *ſuiv.* Suivant quelques-uns, il aida *Tching tang* à détrôner *Kié*; fait hardi qu'on lui prête, 304. *n.*

Fin de la Table des Matieres de ce ſecond Volume.

FAUTES A CORRIGER.

PAge 43. *ligne derniere* troupas, *liſez* troupes.
Pag. 55. *lig.* 43. *col* 2. falité, *liſ.* facilité.
Pag. 57. *lig.* 31. exempte, *liſ.* excepte.
Pag. 243. *lig.* 32. *col.* 2. ſert, *liſ.* ſerre.
Pag. 261. *lig.* 33. à la marge *Tang*, liſ. *Teng.*
Pag. 476. *lig.* 2. *Yu long*, liſ. *Yu leang.*
Pag. 518. *lig.* 2. *col.* 2. poſterité, *liſ.* proſperité.
Pag. 525. *lig.* 22. *Yn*, liſ *Yu.*
Pag. 476. *lig.* 35. lieuës, *liſ.* lys.
Pag. 447. *lig.* 1. ſe haſardent, *liſ.* haſardent.
Pag. 668. dans le titre & dans la note *Lié nin*, liſ. *Lié niu.*
Pag. 693. *col.* 2. *lig.* 16. mondre *liſ.* moindre.

